



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





PROPERTY OF

*The  
University of  
Michigan  
Libraries*

1817

---

ARTES SCIENTIA VERITAS

---















**HISTOIRE**  
**DES FRANÇAIS**  
**DES**  
**DIVERS ÉTATS**

---

**Paris, imprimerie GUIRAUDET  
338, rue Saint-Hor**



**HISTOIRE**

**DES**

**DES DIVERS ÉTATS**

**OU**

**HISTOIRE DE FRANCE**

**AUX CINQ DERNIERS SIÈCLES**

**A. - A. MONTEIL**

Ouvrage deux fois couronné par l'Institut

---

**QUATRIÈME ÉDITION**

**AUGMENTÉE**

**D'UNE NOTICE HISTORIQUE PAR M. JULES JANIN**

**ET**

**D'UNE TABLE ANALYTIQUE PAR M. BRUGUIÈRE**

---

**TOME III. — XVI<sup>e</sup> SIÈCLE**

**PARIS**

**VICTOR LECOQ, LIBRAIRE**

**10, RUE DU BOULOI**

**GUIRAUDET ET JOUAUST**

**338, RUE S.-HONORE**

**1853**

**54**

**12**

DL  
32  
-M77  
1853

V.3

# VOYAGE EN FRANCE.

---

## STATION I. — L'ARRIVÉE EN FRANCE.

Nous regardons, en Espagne, le pays dont les Pyrénées nous paraissent comme un autre monde; cependant quelques heures suffisent pour les passer : on dîne en France après avoir déjeuné en Espagne.

L'ASPECT DE LA FRANCE. — Il y a en Espagne grand nombre de troupeaux, de pasteurs;

Mais que d'attelages, que de laboureurs en France!

Il y a en Espagne grand nombre de gens d'église, de gens d'école, grand nombre de mendiants;

Mais que d'artisans, de soldats, que de peuple en France!

Dès qu'on entre en France, on croit que c'est jour de marché, jour de foire;

Dès qu'on rentre en Espagne, on croit que c'est jour de disette.

L'ESPAIGNOL, LE FRANÇAIS. — Aux premiers villages, aux premières villes on voit la différence des deux peuples.

L'homme en Espagne marche; l'homme en France court.

L'homme en Espagne médite; l'homme en France pense.

Le superbe Espagnol semble toujours descendre du ciel.

Le glorieux Français semble toujours y monter.

---

## STATION II. — LES AUBERGES FRANÇAISES.

Je me suis surtout aperçu que j'avais passé les Pyrénées lorsque je suis entré dans les auberges. Quelles bonnes, quelles excellentes auberges! On y est aussi bien et mieux que chez soi.

Quelle différence avec les auberges de l'Espagne, où l'on n'est obligé de tout porter, excepté l'huile, le vinaigre et le sel.

Ici, tous les aubergistes, tous les cabaretiers, tous les taverniers, ont des lettres du roi<sup>2</sup>.

Ici, toutes les maisons où l'on donne à coucher portent écrit en gros caractères : **HOSTELLERIE, CALVAIRE PAR LA PERMISSION DU ROI**<sup>3</sup>.

**LES AUBERGES DES VOYAGEURS A PIED.** — Ici les auberges où l'on ne loge que les gens à pied.

On lit sur la principale porte, en gros caractères : **VOYAGEUR A PIED, SIX SOLS; COUCHÉE DU VOYAGEUR HUIT SOLS**<sup>4</sup>.

**LES AUBERGES DES VOYAGEURS A CHEVAL.** — Ici les auberges où l'on ne loge que les gens à cheval.

On lit sur la principale porte en gros caractères : **VOYAGEUR A CHEVAL, DOUZE SOLS; COUCHÉE DU VOYAGEUR A CHEVAL, VINGT SOLS**<sup>5</sup>.

Un voyageur à pied voudrait dîner, souper splendidement comme un voyageur à cheval, il ne le pourrait; un cheval voudrait dîner, souper sobrement comme un pied, il ne le pourrait non plus. Les lois françaises l'un de trop dépenser, l'autre de ne pas dépenser assés.

**LES REPUES.** — Je note que les auberges marquées d'un dîné des voyageurs, où quelquefois l'on est traité assés tiennement, où l'on est quelquefois exposé à mettre sa chienne du corbeau, du serpent, du cheval, et d'autres de cette espèce, que, depuis quelques années, le siècle a ajoutées aux aliments en usage<sup>6</sup>, sont, dans les villes, nommées repues<sup>7</sup>.

**LES GITES.** — Et que les auberges où l'on couche : les gîtes<sup>8</sup>. J'ai trouvé celles-ci incomparablement plus vastes écuries, vastes remises, vastes cuisines, vastes grandes tables, grands feux, belle vaisselle d'argent, de soie<sup>9</sup>. La magnificence de ces auberges s'annonce par l'enseigne, pendue sous de beaux grillages dorés<sup>10</sup>.

Je pensais et je devais naturellement penser que pour les pauvres<sup>11</sup> étaient plus pleins dans les gîtes que dans les repues; j'ai appris que c'était le contraire. Peut-être la nature humaine, midi est-il une meilleure heure d'aller à l'heure où l'on se couche, où l'on se lève.

**LES AUBERGISTES.** — On dit que les Français sont polis des hommes; on devrait ajouter que les aubergistes sont les plus polis des Français. Dès que vous entrez dans

« e , vous êtes accueilli par la gracieuse figure de votre ami.  
 « vérité , quand ensuite vous ne payez pas votre dépense , l'a-  
 « vous fait conduire tout droit en prison , ou du moins vous  
 « votre cheval <sup>12</sup> ; mais aussi pourquoi , sans argent , se  
 « voyage ?

« Mais quelques années les aubergistes sont fort imposés <sup>13</sup> ;  
 « vous le dit-il. Plusieurs , à cause des services qu'eux ou  
 « prédécesseurs ont rendus à l'état , sont francs d'impôts <sup>14</sup> ;  
 « vous le dit-il encore plus volontiers.

« Mais les aubergistes ne vous désarment plus <sup>15</sup> ; et , ce  
 « bien autre , important , ils ne sont plus maintenant  
 « es en royaumes et en ligueurs. Vous n'êtes plus obligé ,  
 « and vous arrivez dans une ville , de réformer vos opinions  
 « vant que l'enseigne de l'auberge où vous allez loger repré-  
 « e Henri III , le duc de Guise , l'écusson de France , la croix  
 « Lorraine <sup>16</sup>.

### STATION III.

#### LES GRANDS HOMMES DE LA CHALOSSE.

Il y a donc trois jours que je suis en France.

Aujourd'hui , à dix heures du matin , et par un de ces brillants  
 cils qui semblait comme moi nouvellement arrivé d'Espagne ,  
 parcourais les verdoyantes plaines de la Chalosse , petit pays  
 'on trouve quand on sort de la Navarre et qu'on entre dans  
 : voilà qu'une troupe de cavaliers , montés sur de grands  
 : , s'approchent , marchent parallèlement avec moi , une  
 entre.

Je voyais que leurs têtes , coiffées de bonnets rouges , de  
 noirs , de bonnets bleus , de bonnets blancs. La haie  
 abaissée , j'ai remarqué aussitôt que la couleur de leurs  
 is était la même que celle de leurs bonnets. La haie s'étant  
 baissée encore , j'ai reconnu que ces cavaliers étaient des gens  
 pays , montés sur de gros bâtons chevillés de distance en  
 nce , appelés échasses<sup>1</sup>. Au moment où j'allais leur conver-  
 n avec eux , ils ont subitement pris un autre chemin et ont  
 ru.

**LES VIGNERONS EN ÉCHASSES.** — Je voulais absolument



parler à un de ces grands hommes du pays. Je regardai  
côté, j'ai enfin aperçu un vigneron taillant dans les  
arbres ses hautes vignes<sup>2</sup>, se haussant, se baissant  
sur des échasses ingénieuses. J'ai été à lui ; il m'a dit :  
Monsieur, m'a-t-il dit, n'allez pas plus à gauche, il y a  
là la côte sauvage<sup>3</sup>, jusqu'à la mer, que des landes,  
des lièges, des pins, que des maisons noires, enfumées  
comme une usine, que des femmes noires, sentant la poix, que  
que des malheureux, que de la misère<sup>4</sup> ; au lieu qu'ici, dans  
nos villages, nos femmes, sont blanches comme celles des villages  
de notre pays, notre pain est blanc comme celui de Potensac<sup>5</sup> ; d'ailleurs  
vous trouverez de belles compagnies de malades, et  
au moins aussi minérales, aussi chaudes que celles de  
Bourbon.  
Mais, lui ai-je répondu, je ne suis pas malade, je ne viens  
pas pour vos eaux. Ah ! tant mieux que vous veniez pour  
ce sont les meilleurs qu'on puisse boire<sup>7</sup> ; et quant aux bœufs,  
toujours bon mouton, bon porc : car nos bouchers ont fait  
l'autel de sainte Quitte de ne vendre qu'au mois de mai  
de la brebis, de la truie, de la chèvre, de la martrouille.  
Le paysan de ce pays plaît tant de toute manière que tout le monde  
aime à venir meurer. Toutefois, a-t-il ajouté, n'est pas voisin,  
paysan de la commune ou juridiction, qui veut ; et sous prétexte  
perçois que, dans le fond du cœur, c'est pour acquiescer  
de voisinage, pour être voisins, que les jeunes gens de  
soupirent pour les beaux yeux de nos jeunes voisines.  
J'ai fini par dire : n'ai pas tout dit.

**LES BERGERS EN ÉCHASSES.** — Monsieur, voyez la plaine ces troupeaux conduits par des bergers qui, longues échasses, vont, viennent, courent plus légers que leurs chiens? Ce sont les troupeaux du village; et, sans moi, si, je puis y envoyer six vaches, douze porcs, dix-huit chèvres, soit qu'ils m'appartiennent, soit qu'ils appartiennent à un autre, que je les aie en gazaille, à moitié rapport<sup>11</sup>. Il y a dans la paroisse un riche, je puis avoir à moi des troupeaux et les faire paître dans tous les champs de la juridiction, qui, après le tempéte, deviennent *champ bestialle*<sup>12</sup>, pâturages communs. Je ne puis cependant vous dire que les bœufs, les porcs, les moutons, que mon berger laisserait échapper dans une terre défrichée, dans une terre close, un jeune taillis, ne seraient pas, comme dans certaines juridictions, aux termes de la loi, *graciously* pris, tués, mangés, mais qu'ils seraient *carnalés*<sup>13</sup>, pris, tués, mangés.

**LA HAUTE JUSTICE. —** Voisin ! ai-je dit à ce bon

ne vous laisserai remettre à la taille de votre vigne que lorsque m'aurez appris que sont des hommes habillés de rouge, de bleu, de blanc, que j'ai rencontrés tout près d'ici, il n'y qu'un moment. C'est, m'a-t-il répondu, notre justice, que les hommes appellent la petite cour<sup>14</sup>, mais que nous appelons en la haute justice, quand, ainsi que ce matin, elle monte sur ses échasses. Elle est composée moitié de gens de robe courte, habits rouges, du maire et des jurés, moitié de gens de robe longue, en habits noirs, du baile et du sous-baile, que vous avez toujours accompagnés de leurs sergents et de leurs archers<sup>15</sup>. J'ajouterai, si vous voulez le savoir, qu'elle maintient en crainte et en respect tout le pays. D'abord elle aime la politesse : elle punit sévèrement les démentis donnés devant le maire en habit rouge. Elle exige ensuite l'obéissance : elle punit sévèrement celui qui, rentrant le maire en habit rouge, refuse de le suivre. Elle n'aime pas les mauvaises odeurs : elle punit sévèrement celui qui étend ses cuirs verts sur la voie publique. Elle aime l'ordre : elle punit sévèrement celui qui boit à la taverne après le dernier *Ave Maria*. Elle n'aime pas le bruit : elle enlève, sans autre forme, les armes de celui qui en porte pendant la nuit. Elle n'aime pas les vagabonds : elle fait payer vingt sous par jour à celui qui n'a ni feu ni lieu, et qui s'obstine à demeurer dans le pays. Elle n'aime pas les bannis : elle permet de tuer ceux qui reviennent pendant leur ban. Elle aime la vérité : elle fait percer la langue aux faux témoins. Elle aime les bonnes mœurs : elle fait si fort et si longtemps fouetter la femme coquette et son beau galant<sup>16</sup>, que l'un et l'autre s'en souviennent au moins le reste de leur jeunesse. — « Voisin, lui ai-je dit en riant et en pliant les épaules, oh ! je n'en suis pas ! je n'en suis pas ! je m'en vais ! je m'en vais ! »

#### STATION IV. — LE CRIEUR DE MONTAUBAN.

Il était déjà nuit que j'étais encore à plus d'une lieue de Nérac. Comme je me hâtais, j'allais bon train ; tout à coup j'ai ralenti ma marche pour entendre la conversation de deux hommes qui me précédait à une grande distance. L'un parlait si bas que pas un mot n'arrivait jusqu'à moi, tandis que l'autre parlait si haut que je me trouvais comme à côté de lui. Il y a apparence que celui qui parlait bas venait de dire de quel pays il était, car

l'homme qui parlait haut a repris ainsi : Et moi je plisse. Il y a apparence aussi qu'ensuite l'homme a conté ses aventures de jeunesse et qu'il a voulu que parlait haut contât aussi les siennes ; car, après espace de temps, pendant lequel je n'ai rien entendu, qui parlait haut a encore repris : Volontiers ! volo à mon tour vous faire connaître ma vie passée.

Je me souviens, a-t-il continué, que, dans mon maître d'école me disait, surtout quand je récitais : hésiter : Petit, bien ! bien ! mais plus bas ! plus bas. Le vicairme le vicairme me disait aussi : Petit, criez moins pas sourd ! Toutefois à confesse mon confesseur me dit encore : Un peu plus haut ! je n'entends pas.

Devenu plus âgé, je fus mis en apprentissage à la ville voisine, chez un tailleur qui tirait grand parti m'envoyant rendre les habits à ses pratiques. Je ne que les mauvaises raisons de mon maître, mais je le dissais. Un jour j'allai rendre au crieur de la ville où il ne put y entrer, il se mit à crier ; je me mis à crier que lui. Aussitôt il me saisit. Je croyais que c'était pour me embrasser. Tu as manqué ta voix, dit-il : tu ne seras jamais qu'un méchant tailleur, au mieux tu peux être le meilleur crieur de Gascogne. Je consentis à être apprenti. Il m'apprit d'abord à crier de bas en haut et haut en bas. Quand, au sommet de la colline qui de la ville je fus parvenu, avec ma voix, à faire enfuir tous les habitants de la vallée et à percer toutes les toitures de la ville, le maître crieur en me donnant une grande poussée par le dos et en me disant : Va-t'en crier ailleurs !

**LE CRIEUR AVEC TAMBOUR.** — Je n'allai pas longtemps à Moissac ; je vis le peuple assemblé sur la place du maire et les consuls adjudicaient au concours l'office de crieur de la ville<sup>1</sup>. Il fallait se faire entendre nettement à la distance, et, pour qu'il n'y eût ni brigue, ni collusion, les consuls étaient obligés de s'adresser aux étrangers qui passaient par la route. L'éloignement était grand, personne encore ne pouvait se faire entendre. Je me présente ; j'offre de me faire entendre plus loin. Les consuls refusent d'essayer une chose si facile. Je m'obstine, on me suit. Tout à coup on aperçoit un homme s'en allant fort pacifiquement, ayant l'air de ses affaires ; je m'adresse à lui : Habit gris ! où allez-vous ? bault ! truand ! gagne-denier ! habit gris ! où allez-vous ? voleur ! détenteur du bien d'autrui ! habit gris ! où

**Les consuls et tout le peuple de rire.** Il n'entend rien ! il n'entend rien ! Il entend , répondis-je d'un air assuré , mais c'est un me de bon sens qui ne se fâche pas pour peu de chose. Je **is : Habit gris ! où allez-vous ? Huguenot ! parpaillot ! ma-** **neure<sup>2</sup> ! hérétique ! hérésiarque ! excommunié ! diable errant !** A ces mots , cet homme , furieux , rouge de colère , court à moi , le bâton levé. Les consuls et le peuple vont en riant au devant de lui , et lui disent que c'est un concours de crieurs publics , qu'on le reconnaît pour un brave homme et un bon chrétien. Le voyageur continue sa route , le peuple rentre dans la ville , et les consuls me nomment crieur public , malgré les réclamations de mes concurrents , qui disaient que je n'avais pas prouvé que je susse battre le tambour ; à quoi les consuls répondaient qu'il importait au contraire que je le battisse fort mal , afin que les cuisinières ou les bonnes femmes qui seraient dans leur ménage ne me confondissent pas avec le tambour de la garnison.

Le jour même , j'entrai en fonctions à la pierre de la crie<sup>3</sup>. Je criai d'abord le prix de la nourriture des animaux. Je ne me sentis pas très honoré de battre le tambour pour de l'avoine , du foin et de la paille ; mais peu de temps après je criai la farine de Moissac , la fleur de la farine de France<sup>4</sup>. Il me semblait que l'abondance générale sortait de ma bouche ; j'étais tout glorieux. Bientôt je fus plus glorieux : je criai les hypothèques<sup>5</sup>. J'articulais bien , car je sentais qu'une prononciation peu distincte pouvait ruiner les acquéreurs , les créanciers. Je criai les demandes de permission pour de nouvelles garennes<sup>6</sup> ; j'articulais bien aussi ; j'animais les opposants par mes réflexions sur la trop grande multiplicité des lapins et des lièvres , ce qui plaisait fort aux gens qui n'en mangeaient pas , je veux dire à mon auditoire. Le jour vint où bientôt je fus plus glorieux encore : la veille , les sergents me rendaient fort lestement mon salut , les greffiers me regardaient à peine , le prévôt ne me regardait pas ; le lendemain , le bail de leurs offices ayant expiré , j'en criai le renouvellement de la ferme<sup>7</sup> : Qui veut être sergent ? Qui veut être greffier ? Qui veut être juge ? Qui a de l'argent ? qui a de l'argent ? Je criais bien fort afin de leur attirer plus de monde aux enchères , de leur accroître le nombre des surdisants , de faire changer de main leurs offices ; et peut-être j'y aidai un peu.

**LE CRIEUR AVEC TROMPETTE.** — Quel plaisir de se croire élevé , haut ! mais quelle peine aussi de se trouver bas , très bas ! Un dimanche d'hiver je me rencontrai par hasard tête à tête dans une taverne avec le crieur de Bordeaux ; par un autre hasard la conversation vint à tomber sur les crieurs. Le crieur de

Bordeaux ne me connaissait pas ; il me dit qu'il n'y avait pas dessus l'épaule tous ces pauvres petits crieurs qui publient les ordonnances de police aux hôtels-de-ville en frappant avec un bâtonnet ou une baguette sur les boiseries de nos maisons pour qu'on fit silence ; qu'il ne considérait guère ces crieurs à tambour qui sont obligés de se geler le nez à battre leur tambour à la pluie , à la neige. Je ne le crus pas non plus. Je lui demandai quel était son état. Je répondit-il, crieur à Bordeaux, où l'on n'aurait pas d'une trompette et qui ne sonnerait pas de trompette d'argent<sup>9</sup>. Aussi, ajouta-t-il, nous ne crions jamais de gros poissons , de gros tonneaux de vin ; aussi les ordonnances de police nous font cet honneur qu'elles veulent que nos maisons mieux balayées soient celles où le trompette passe<sup>10</sup>. Mais, que vous entendissiez ajourner trois fois un accusé à comparaître avec quelles fanfares et avec quel éclat de voix on le va chercher quatrième , que, si dans le temps prescrit il ne se présente pas, sera, d'après l'arrêt du parlement, réputé coupable<sup>11</sup>. Quant à qui vous parle et qui choque le verre avec vous, crieur à trompettes<sup>12</sup>, c'est-à-dire à cinq, six différents endroits de la ville, la censure et la brûlure de fort grands livres<sup>13</sup>, et tout cela, ment à cause de cela, je m'en crois autant que les crieurs de Dijon, qui se vantent de publier, tous les ans, la nuit, dans la ville, le ban des vendanges, au milieu des flambeaux<sup>14</sup>, et les crieurs, ou viza, ou trompettes de Montmorillon, qui prétendent aussi de percevoir un denier par sac de blé vendue<sup>15</sup>.

A l'instant la honte et la douleur me prirent ; je ne pus sans achever mon vin , sans dire qui j'étais. J'allai à la messe, où, avec de grandes politesses, de grands remerciements, je posai mon tambour sur la table, et à l'instant même

Ce n'est point place facile à trouver que celle d'un crieur à trompette d'argent. Inutilement je suivis le cours de la Dordogne et du Gers. Partout il n'y avait que du tambour, à trompette de bois, et tout au plus à trompette de verre. Je trouvai pis : je trouvai même des municipalités qui n'étaient affermées<sup>16</sup> ; j'en trouvai même où les profits en étaient partagés avec le seigneur<sup>17</sup>. Cependant, à force de courir les coins et recoins de la grande Gascogne, je rencontrai une municipalité qui m'offrit, à cause de ma voix, la trompette sinon d'argent, du moins argentée ; je ne dirai pas où, c'est le secret de la ville. J'acceptai.

**LE CRIEUR AVEC CLOCHETTES. —** J'étais parti

noble ; je me plaisais à passer les ponts , les bacs à péage , car, au lieu de tirer ma bourse pour payer, il me suffisait de tirer de dessous l'habit ma trompette<sup>18</sup>. Je vivais heureux ; j'avais été habillé de neuf ; je gagnais beaucoup d'argent ; je faisais grande chère ; je recevais chez moi les crieurs, les crieuses<sup>19</sup>, tous les gens de mon état ; je leur donnais , aux hommes du vin rouge, aux femmes du vin blanc, mais toujours du vin de mon ordinaire, du vin du pays. A la fin je fus obligé de changer de vin : ce fut pour un crieur juré de Paris, qui allait je ne sais où. Aussitôt qu'il me dit qui il était, je le fis mettre au haut bout de la table. Cependant je m'en tins d'abord à mon vin tant qu'il me parla de l'usage et de la manière de crier les choses perdues, les enfants égarés ; mais je lui donnai du vin de Bordeaux quand il m'apprit qu'à Paris les crieurs, ayant une serviette blanche sur le bras, une bouteille pleine dans une main, un verre bien rincé dans l'autre, faisaient, aux funérailles de leurs camarades, boire le public à la santé du défunt<sup>20</sup> ; et je lui donnai du vin le meilleur et le plus cher quand il m'apprit ensuite ce que je vais vous répéter. J'étais, me dit-il, moi, un des vingt-quatre crieurs vêtus d'une robe noire, armoriée devant et derrière, qui allèrent au Parlement crier la mort de Charles IX. Dès que nos quarante-huit clochettes se firent entendre, les deux battants de la porte s'ouvrirent à la fois, comme d'eux-mêmes ; nous nous rangeâmes contre la muraille, en face des juges, tous en robe rouge, et, après avoir sonné deux fois nos clochettes, nous criâmes : *Nobles et dévotes personnes, priez Dieu pour l'âme de trez haut, trez puissant, trez vertueux et trez magnanime prince, Charles, par la grâce de Dieu, roy de France trez chrestien, neuvième de ce nom ; priez Dieu qu'il en ait l'âme*<sup>21</sup> ! Nous sonnâmes encore deux fois nos clochettes ; nous sortîmes, et la justice reprit son cours. Ces redoutables paroles : *Nobles et dévotes personnes* me revenaient sans cesse. Je me disais qu'elles pouvaient sortir aussi de ma bouche ; que dans mon état ma voix pouvait me mener à tout ; que je pouvais être crieur avec clochettes, crieur juré de Paris, comme un autre, plutôt qu'un autre, et que le roi de France actuel pouvait mourir aussi bien quand je serais en charge que quand je n'y serais pas.

Dès ce moment je pris en dégoût ma trompette argentée, et bientôt je trouvai l'occasion de la poser.

Une nombreuse troupe de voleurs épouvantait les campagnes. Je suivis volontiers les juges qui faisaient lever et armer le peuple<sup>22</sup>, je sonnai volontiers de la trompette, je criai volontiers ; mais, lorsque ces voleurs furent pris, et qu'ils eurent été condam-

nés à être fustigés au son de la trompette<sup>23</sup>, je refuser. Le maire me dit que c'était pour perdre ma place et signe que j'y consentais. Je quittai aussitôt la ville.

Je ne balançai pas long-temps sur ma route, je m'en allai vers Paris. Mais les crieurs nous sommes connus au moment où je sortais de Montauban, le premier consul connaissait ma voix, et qui peut-être me guettait, m'arrêta et m'amené à l'Hôtel-de-Ville. On me dit qu'à Paris, où j'avais tant d'honneurs, je serais tenu de publier les plâtres, les louettes, des mauviettes; de publier ce qu'il en coûtait de faire plumer, les faire larder, les faire rôtir<sup>24</sup>. Ensuite on me pria de crier, afin de m'applaudir; on m'applaudit. Tu m'engageai comme crieur avec clochettes. Vous me voyez, à Montauban je ne devais pas crier la mort des rois. Hélas ! je le sais que trop; et, de plus, j'eus d'abord des désagréments plusieurs fois, me donnèrent envie de reprendre ma route. Mais lorsque je criais dans cette ville, peuplée moitié de catholiques et moitié de protestants, les fêtes des confréries<sup>25</sup>, souvent les gens tant m'accueillaient par des huées; et quand je criais devant les fort honnêtes protestants, après les noms desquels j'étais tenu à cause de leur qualité d'anciens consuls ou de notables bourgeois, d'ajouter : de bonne mémoire<sup>26</sup>, souvent j'en avais à droite et à gauche les catholiques insulter à leur mépris. Je voulais, comme de raison, prendre le parti de mes amis. Mais à chaque pas j'avais dispute. Mais depuis l'édit de Nantes de pacification, de liberté de conscience<sup>27</sup>, on me laisse en paix. Toutefois, ce qui surtout me retient à Montauban, c'est ceci : quand les portiques de la grande place<sup>28</sup> retentissent du bruit de mes clochettes et du son de ma voix, je suis vu par des gens qui me connaissent, qui m'ont vu naître, des gens de mon pays, venus au marché. Allez-moi dire qu'à Paris, au triomphe des crieurs jurés, à la place Maubert, à la halle, je pusse être entendu des gens de Nègreplisse !

---

## STATION V. — LES BOHÉMIENS FRANÇAIS

Ceux qui connaissent la ville d'Agen savent qu'il y a une place de la Garonne<sup>1</sup>, deux auberges, la bonne d'un côté et la belle de l'autre. Comme de raison j'ai été loger à la bonne.

n'ai pas retardé à m'en repentir. J'étais à peine assis sur le banc devant la porte que des Bohémiens sont venus chanter, danser, dire la bonne aventure devant la belle auberge ; je comptais qu'ils viendraient ensuite devant la bonne , mais ils s'en sont allés. J'avais grande envie de les voir, de leur parler, de les questionner ; je ne me suis pas trop mis en peine de cacher mon dépit. Un étranger, assis sur le même banc, à mon côté, m'a offert de m'en apprendre sur les Bohémiens autant et plus sans doute que je voulais en savoir.

Au mois de mai dernier, m'a-t-il dit, je logeais, à Bordeaux, un quartier où un Bohémien avait une vogue générale. Ce n'était pas un de ces Bohémiens ambulants, tels que ceux que nous venons de voir, c'était un Bohémien devin, grand devin, dont la maison ne cessait de s'emplir et de désemplir. J'eus beau me rappeler toutes les menteries de pareilles gens, la curiosité l'emporta ; je choisis le moment où, chez lui, il y avait le moins de foule, et j'y entrai. Je le trouvai en pourpoint bleu à passe-poil jaune, deux plumes au bonnet, et, ce qui me surprit, les cheveux, la barbe coupés<sup>2</sup>. Il me présenta par honneur une chaise à deux places<sup>3</sup> ; s'étant ensuite assis vis-à-vis de moi, sur une chaise très étroite, mais très haute, il me parla ainsi : Monsieur, vous voyez un homme qui est pauvre, qui devrait être un des possesseurs de la terre ou du moins un des possesseurs d'une partie de la terre, un homme qui a été séparé de ses longs cheveux et de sa vénérable barbe, qui a été pendant trois années en galère<sup>4</sup>, et qui n'en est pas moins de meilleure maison que le roi de France : car les Égyptiens de la petite Égypte que vous nommez, je ne sais pourquoi, Bohémiens<sup>5</sup>, nous descendons d'Abraham et de Sara ; nous sommes seuls leurs enfants légitimes<sup>6</sup>.

Il ne venons dans les pays chrétiens que pour y accomplir la pénitence de sept années à laquelle nous, nos pères et nos fils, avons été condamnés<sup>7</sup>.

Mais ce qui rend notre pénitence plus dure et plus humiliante, c'est que des Français, qui ne sont pas l'élite des Français et qui se disent Bohémiens, courroucent tellement la justice par leurs méfaits qu'elle ne veut pas nous distinguer, et qu'elle nous punit indistinctement tous.

**LES BOHÉMIENS PROVENÇAUX.** — Assurément, poursuivait-il, ces jeunes gens de la Provence qui parlent un si risible argot<sup>8</sup>, qui font sonner l'heure dans un verre, qui jouent à la cordette, qui font le saut périlleux, qui se disent Bohémiens<sup>9</sup>, ne sont pas les jeunes fils de notre père Abraham, qui parlait un chaldéen si pur, qui était le plus grave des patriarches. Assurément ces jeu-



nes Provençales au jupon court, qui jouent du tambourin, montrent tantôt une jambe, tantôt l'autre, qu'on appelle Bohémiennes<sup>10</sup>, ne sont pas les jeunes filles de la mode.

**LES BOHÉMIENS NORMANDS.** — Et ces maquignons, si reconnaissables à leurs yeux bleus, à leurs cheveux blonds, à leur accent nasal; qui font semblant d'avoir été nous des capitaines, comme nous le haut tribunal d'Egypte; qui, au lieu de se pendre, comme nous, finissent entre eux, ne se pendent que pour rire, pour attirer les étrangers hors des villages, ambler alors les chevaux, les muletins, les disent Bohémiens<sup>11</sup>, comment croire qu'ils sont les descendants d'Abraham, qui était si riche en bœufs, en ânes, en chèvres, qui avait une si bonne renommée? Et ces petites Normandes blanches, si fraîches, qui de leur bouche miellée appellent les poules qu'elles rencontrent hors les maisons, qui les caressent sans les faire crier, qui couchent dans les granges, qu'on appelle Bohémiennes<sup>12</sup>, comment croire qu'elles sont les filles d'Abraham, qui mettait chaque jour plusieurs moutons au pot et sauter un bœuf à la broche, qui avait des fermes de deux ou trois lieues de tour?

**LES BOHÉMIENS GASCONS.** — Comment croire qu'un ami des anciens mages, ait héréditairement transmis sa science à ces Gascons effrontés, sortis de la boutique de l'apothicaire ou tout au plus des études des procureurs, qui prétendent avoir l'empreinte du caractère, de l'esprit et de l'âme sur toutes les diverses parties de la face humaine, qui se disent Bohémiens? Comment croire aussi qu'elles aient hérité des connaissances d'Abraham, l'amie des anciennes prêtresses d'Egypte, ces petites Normandes qui ne savent pas correctement six lignes de latin, du schisme, qui se font montrer les mains, qui se font raconter leurs rêves, qui, de leur langue légère, trompent le public, leurs amants, et qui se disent Bohémiennes<sup>14</sup>?

**LES BOHÉMIENS ÉGYPTIENS.** — Monsieur, les vrais Bohémiens ou Egyptiens, c'est nous, qui, je vous l'assure, en petit nombre, qui tenons toutes nos connaissances de nos pères, qui, par transmission, les tenaient de notre père Abraham<sup>15</sup>.

Après avoir ainsi parlé, il se recueillit un moment, et il me prit la main; il en tendit la peau au dessous de l'index, et il me dit : La ligne mensale n'est pas posée contre vous. J'avoue que la moyenne est aussi un peu déviée, mais, ajouta-t-il, après avoir écarté mon pouce, je suis content de la ligne de ce doigt : c'est la sœur de la ligne de

Voilà, Monsieur, pour la chiromancie<sup>17</sup>.

Voyons maintenant pour la métoscopie<sup>18</sup>. Laissez-moi, continuez-moi, vous envisager attentivement, ce ne sera pas long. Il m'a mené ma chaise vers la fenêtre, et m'envisagea quelques moments.

Vous n'êtes pas timide, me dit-il : votre front n'est pas spa-

cieux. — Vous n'êtes pas cruel : votre front n'est pas petit. —

Vous n'êtes pas luxurieux : votre front n'est pas large. — Vous

n'êtes pas vaniteux : votre front n'est pas saillant. — Vous n'êtes

pas colère : votre front n'est pas chauve. — Vous n'êtes pas

malade : votre front n'est pas ridé. — Votre front est carré,

pur, beau, parfait : vous êtes prudent, sage, brave, libéral, gé-

néral<sup>19</sup>. Dans le courant de votre vie il vous est arrivé... il vous arrivera...

Je me levai, je lui demandai combien je lui devais. Il me répondit : Un quart d'écu<sup>20</sup> pour la main, un quart d'écu pour le visage ; c'est un prix fait et depuis long-temps fait pour tout le monde, car l'histoire, qui rapporte que nous annonçâmes l'empire à l'empereur Michel Trole quand il n'était encore qu'un tout petit particulier<sup>21</sup>, aurait dû rapporter aussi que nous ne lui primes pas davantage.

## STATION VI. — LES CHEMINS DE LA FRANCE.

J'ai dit, en arrivant en France : Les bonnes auberges ! aujourd'hui je dis : Les beaux chemins ! Ils sont plainiers, larges, roulants : que ne puis-je les faire entrer dans l'Espagne, la leur faire traverser et retraverser dans tous les sens !

LA CONSTRUCTION. — Aussi écrirai-je à mon parrain du Pérou, qui veut que je lui fasse connaître tout ce que dans mon voyage je trouverai de bon et de beau, comment ils sont faits.

On trace d'abord l'aire ; ensuite on la borde de quartiers de roc<sup>1</sup> ; quelquefois on la pave, quand c'est sur les côtes<sup>2</sup> ; mais, dans les plaines, on la remplit de cailloux, de gravier, et, dans les plaines basses, boueuses, de pierres<sup>3</sup>. On fossoie les bords, et de vingt-quatre en vingt-quatre pieds on les plante d'arbres forestiers ou d'arbres fruitiers<sup>4</sup>, que le peuple aujourd'hui n'arrache plus<sup>5</sup> ; et puis, fouette cocher ! autrefois, fouette charretier !

Je lui écrirai aussi comment on fait les chemins pavés, les

chemins ferrés<sup>6</sup>, qui rayonnent autour des grandes villes autour de Paris. On élève, sur une largeur de deux toises, des cailloux, du gravier, du sable<sup>7</sup>, l'aire en dos d'âne, on pave de gros quartiers de grès ou d'autre pierre de quatre à six pouces en carré; on remplit de bon ciment les joints.

Je lui écrirai encore comment on fait les turcies ou levées, qui, ainsi que de magnifiques terrasses, les bords des fleuves, qui servent en même temps de chemin. On les élève en terre battue comme les remparts, on les revêt de gazon ou de pierre<sup>10</sup>.

**LES DÉPENSES DE CONSTRUCTION.** — Mais je ne sais pas comment, en France, on fait faire les chemins.

Vous voyez sur ceux qui sont en construction de groupes de villageois, d'artisans, porter, mettre en œuvre les matériaux, et, par derrière, des huissiers en robe qui les escortent ou requis<sup>11</sup>, au nom du seigneur si c'est un chemin d'exploitation<sup>12</sup>, au nom du maire si c'est pour un chemin communal<sup>13</sup>, au nom du roi si c'est pour un chemin de poste<sup>14</sup>, un chemin passant par les principales villes, allant d'une extrémité du royaume à l'autre<sup>14</sup>.

Il faut cependant convenir que tous les chemins ne sont pas faits par corvée; que souvent les ouvriers sont salariés, lors on prend l'argent, ou, comme en Bretagne, sur les impositions de vin<sup>15</sup>, ou, comme dans les provinces des tailles, sur les gabelles<sup>16</sup>, sur les tailles<sup>17</sup>, ou, comme dans la plus grande partie de la France, sur les péages perçus aux traverses, sur les rades, aux lieux où l'on établit, sur deux poteaux, en travers du chemin, une longue barre, qu'on lève, qu'on baisse à volonté, qu'on baisse quand on veut arrêter les chevaux ou les voitures de ceux qui refusent de payer les droits. De là, sans doute, l'expression métaphorique, si fréquente dans la langue française, barrer le chemin à quelqu'un, barrer quelqu'un.

**LES DÉPENSES D'ENTRETIEN.** — Lorsque les fermiers paient les perceptions, appelés maîtres des chaussées<sup>19</sup>, ne se charge pas de la réparation des chemins, la dépense en est prise sur les impôts<sup>20</sup>; d'autres fois la réparation des chemins est, comme la construction, faite par corvées<sup>21</sup>.

**LA VOIRIE.** — Qui, en France, a la voirie? ai-je demandé un matin à mon aubergiste. C'est, m'a-t-il répondu, le seigneur, dans l'étendue de ses terres<sup>22</sup>. Un homme bien vêtu et bien monté. Qui, en France, a la voirie? lui ai-je aussi demandé. — Le bailli, le sénéchal, dans son bailliage, dans sa sénéchaussée, et, sous leurs ordres, les petits voyers<sup>24</sup>. Mais ce n'est

l'autre est entré presque en même temps : Maître, me direz-vous, en France, a la voirie ? — Ce sont les élus<sup>25</sup>. Il hésite et semblait vouloir continuer. Qui, en France, a la voirie ? Je demandé à un homme richement vêtu que j'ai aperçu près du chemin. — Ce sont les trésoriers des généralités<sup>26</sup>, m'a-t-il répondu. Alors je lui ai répété les trois autres réponses qui avaient été faites. Ces trois réponses sont toutes les trois vraies, m'a-t-il dit ; la mienne l'est aussi. Une cinquième, une sixième, une septième personne aurait encore pu vous dire : Ce sont les officiers des eaux et forêts<sup>27</sup> ; ce sont les parlements<sup>28</sup> ; ce sont les états provinciaux<sup>29</sup>, car et les uns et les autres ont aussi différentes attributions de la voirie. On a bien senti qu'à tant de voyers il fallait un chef ; aussi a-t-on établi un seul grand voyer pour tout le royaume<sup>30</sup>. Il est toutefois à craindre que les voyers parviennent à se maintenir dans leur indépendance, et que ce ne soit qu'un nouvel office de plus : car, en France, la correction des abus n'est souvent que l'addition d'un abus.

**ITINÉRAIRES.** — J'ai acheté tous les Guides des chemins depuis un demi-siècle : les Guides des chemins sont aujourd'hui indispensables aux voyageurs.

Ils vous avertissent : Que, sur tel chemin, le pavé commence là, finit là ; — Qu'entre telle ville et telle autre il n'y a pas de grand chemin, et alors ils sont vraiment vos guides : « Prends à main droite, prends à main gauche ; passe au haut, au bas du village ; monte, descends la montagne ; suis les prez, va selon les fossez. »

Ils vous avertissent : Qu'aux limites de telle province, les lieues de deux mille cinq cents toises, les petites lieues de France, finissent, et que les lieues de quatre mille toises, les grandes lieues de France, commencent ; — Qu'aux limites de telle autre province est, sur un grand chêne, l'étendard de séparation ; — Qu'à cette ville frontière, il faut aller au change des monnaies.

Ils vous apprennent : Quels sont les mauvais chemins : *Chemin du diable, rue d'Enfer* ; — Quels sont les endroits dangereux, et ils les écrivent pour ainsi dire avec de l'encre rouge : *Briganderie ; ancienne briganderie ; passage périlleux ; bois de deux lieues : passe vite !*

Ils vous font connaître : L'agriculture française : pays cultivé ; prés, vignes, champs, vergers ; pays d'ours ; pays de loups ; forêts, landes, friches ; — Les productions agricoles et industrielles : bons marrons, bons melons, bons chapons, bonnes épées, bons hautbois, bonnes quenouilles ; — Les meilleures auberges :

maison rouge, maison blanche : bon vin, bon lit, b  
 Les étymologies des noms des villes et des villag  
 ville des Druides; Chevreuse, dans le pays des c  
 L'histoire traditionnelle des lieux : château bâti par (C  
 teau bâti par Griffon : *Voi le sault du cheval de R*  
*Mautauban*<sup>31</sup>.

Il me semble que la réunion de ces divers rubans  
 formerait une belle carte agricole, industrielle, co  
 historique, un vrai tableau, un vrai portrait de la Fr

---

## STATION VII. — LES POSTES FRANÇAIS

Que de ressemblances de caractère, d'esprit, de fig  
 de physionomie, dans la nombreuse race humaine, c  
 toutes les parties du globe ! Que d'Espagnols qui n'  
 quitté, qui ne quitteront jamais l'Espagne, j'ai vus en  
 J'y ai retrouvé entre autres mon barbier, mon cordon  
 tailleur ; mais ils tenaient ici un rang bien différent : il  
 l'un chevalier du Saint-Esprit, l'autre évêque, l'autre j  
 J'y ai retrouvé aussi le bon et jovial duc de Médina, qui  
 depuis long-temps de sa bienveillance. Dieu sait mieu  
 comment, dans un relais, il existe un valet de poste s  
 ble de corps et d'esprit à un aussi grand seigneur !

**LES MAÎTRES DE POSTE.** — Il avait pris aujourd  
 à mes mules ou à mes gens d'aller fort vite. Un valet  
 la vraie ressemblance du duc de Médina, nous suiva  
 près ; enfin il nous a atteints, et il était près de nous  
 lorsque je lui ai adressé la parole. Chevaucheur<sup>1</sup>, lui  
 combien de lieues d'ici à Auch ? — Dix. — Et d'ici à Tou  
 Quinze. Chevaucheur, lui ai-je dit encore, êtes-vous  
 poste<sup>2</sup> ? — J'aurais l'écusson du roi sur l'épaule<sup>3</sup>, m'a-t  
 du ; mais j'espère l'y avoir bientôt. Monsieur, a-t-il a  
 gardez-moi bien : je n'ai pas un beau nez ; allons, con  
 il n'est pas beau. Véritablement ce brave garçon avait  
 vilain nez, fait dans le même moule que celui du respe  
 de Médina. Eh bien ! a-t-il continué, je n'en ai pas i  
 tenu la main de Marcelle, la fille unique de mon maître  
 dont je vais être le successeur ; et pour cela je n'ai eu  
 conter l'histoire que je vais vous raconter aussi, sa

ii moi en donnions un coup d'éperon de moins à nos mon-

temps du roi Charles VIII, en l'année 1495, il y a un peu de cent ans, il fut défendu aux maîtres coureurs de poste, peine de la vie, de se charger d'aucune dépêche du pape<sup>4</sup>. Le père de mon grand-père, pour gagner quelque argent, peut-être seulement quelque indulgence, s'en chargea; il fut surpris. Le prévôt lui accorda la vie; mais il lui fit donner le fouet dans les rues de la ville. Le père de mon grand-père et mon grand-père tâchèrent de détruire toutes les traces de ce jugement; mais mon père fut assez heureux pour en découvrir l'original au greffe. Il en demanda trois expéditions en bonne forme, et il se servit d'une pour épouser, malgré son vilain nez, une jolie fille, à la famille de laquelle il prouva qu'il descendait d'un des maîtres de poste institués par Louis XI<sup>5</sup>. Mon frère aîné, qui a aussi un vilain nez, s'est servi d'une autre expédition pour se marier à une jolie, et, qui plus est, riche fille; et moi, dont vous voyez le nez, je suis, au moyen de la troisième expédition, près d'en faire autant.

**LES MAÎTRES DE RELAIS.**—Mais écoutez encore : Un jeune maître des nouveaux relais des chevaux à louer pour le service des voyageurs, pour les voitures des charretiers, pour le halage, pour le labourage<sup>6</sup>, dont le nez était bien fait, en voulait aussi bien que moi à Marcelle, à qui on a eu de la peine à faire comprendre que ce beau galant ne lui convenait pas. Il fallait entendre parler ou plutôt entendre rire son père ! Les voyageurs qui montent les chevaux de relais, disait-il, ne peuvent, à peine de trente francs d'amende, les faire galoper<sup>7</sup>, et cela doit être, car ce sont tous avocats, médecins, marchands ou bourgeois. J'en avais là assez de son histoire; je l'ai interrompu. Chevaucheur ! combien ont pour gages les maîtres de postes ?—Suivant les relais, cent quatre-vingts, deux cent quarante livres<sup>8</sup>; les maîtres de poste de la cour en ont trois cent soixante<sup>9</sup>. — Chevaucheur ! combien ont pour leurs gages les maîtres de relais ?—Il me tardait que vous me fissiez cette question. Rien<sup>10</sup>.

**LE PRIX DES POSTES.**—Chevaucheur ! lui ai-je dit encore, combien paient ceux qui courent la poste ? — Qu'ils la courent à trente chevaux, comme plusieurs grands seigneurs<sup>11</sup>, ou bien à cent, comme le roi<sup>12</sup>, c'est dix sous par poste et par cheval<sup>13</sup>. Chevaucheur ! pourquoi dans le Livre des postes<sup>14</sup> la grande province de Bretagne est-elle en blanc ?—C'est que les états ne veulent pas qu'on y coure la poste<sup>15</sup>.—Chevaucheur ! portez-vous les lettres des particuliers ?—La poste porter les lettres des

particuliers ! La poste a été instituée pour porter les d  
roi<sup>16</sup>, qui nous sont d'ailleurs payées outre nos gages  
pas dérogé, elle ne dérogera pas. Ce serait bien beau  
crier devant ma porte comme devant les basses fenê  
des messagers : Une lettre pour moi ! Une autre pou  
sac pour moi ! Un paquet pour moi ! Un pot de beurre  
Un saucisson pour moi ! Un panier de gibier pour moi  
rais mieux recevoir, dans toutes les rues, le fouet de  
ou, qui pis est, renoncer à la belle Marcelle.

**LE PRIX DES RELAIS.** — Chevaucheur ! combien  
par jour doit faire un cheval de louage, pris au relais  
quinze lieues<sup>19</sup>. — Combien par jour paie le voyageur  
sous, et il peut porter derrière lui une mallette ; mai  
malle, il est obligé de prendre un cheval mallier et un  
En sorte que le maître de relais confie son cheval au  
qui n'a pas de malle ? — Sans doute ; seulement le voy  
çoit un billet, qu'il remet avec le cheval au premier re  
lui donne un autre billet et un autre cheval ; ainsi jus  
de sa route. — Fort bien, pourvu que le voyageur soit  
honnête et qu'il ne s'enfuie pas sur le cheval. — Oh !  
est toujours marqué de la lettre initiale du nom de la v  
lieu du relais<sup>20</sup>. Monsieur, a-t-il ajouté, je dois por  
de ma conscience, vous dire, avant de vous quitter, qu  
tres de relais sont, comme les maîtres des postes, ex  
guet et du logement des gens de guerre<sup>21</sup> ; qu'ils ont  
chef, le contrôleur général des postes<sup>22</sup>. Mon rival aura  
prévaloir auprès de Marcelle ; mais, le plus souvent, il  
de plus bête qu'un joli nez.

---

## STATION VIII. — LES VOITURES FRANÇAISES

Aujourd'hui j'avais dîné, dit grâces ; j'allais partir,  
porte de la petite salle de l'auberge où je m'étais fait  
particulier s'est ouverte. Je croyais que c'était mon val  
nique ; j'ai vu entrer un inconnu. Monsieur, m'a-t-il di  
repris en portant les yeux sur mes panaches et sur m  
teau de velours passementé d'or. Messire<sup>1</sup>, je viens vou  
ser d'acheter un joli petit chariot<sup>2</sup>, qui n'est qu'un joli pe  
quand j'y suis, qui deviendra un joli petit carrosse<sup>3</sup> qu

serez. Mon ami, lui ai-je répondu, je vais, je viens, je reviens, je tourne, je retourne ; je change de direction comme le vent : mules me conviennent mieux, je vous remercie. J'ai prononcé ces derniers mots en le congédiant de la tête et de la main. Il s'est assis ; il a continué à parler. Mon ami, lui ai-je dit en erronpant assez brusquement, je vois que vous êtes en même temps et faiseur de coches et sellier ; mais je n'ai pas non plus rien de selles. Messire, m'a-t-il répondu, je ne suis ni l'un ni l'autre. — Qu'êtes-vous donc ? — Vous allez le savoir, m'a-t-il répondu en s'établissant sur son siège ; mais, avec votre permission, il faut que d'abord je prenne les choses d'un peu haut.

**LES MESSAGERIES.** — De tout temps, ou du moins je ne sais depuis quel temps, il y a eu des messagers d'université qui se chargent de conduire les écoliers aux villes où ils font leurs études et de les reconduire chez eux<sup>4</sup>. Je l'ai été, mais j'avais continuellement mes oreilles remplies de latin, de grec, d'hébreu<sup>5</sup>, que je n'entendais pas, ou de mauvaises raisons, de mauvaises paroles, que je n'aurais pas voulu entendre. Je laissai là cet état, et tous les jours je m'en félicite.

Les messagers des sénéchaussées et des bailliages sont plus modernes. Leurs offices sont aujourd'hui devenus héréditaires. Les messagers se chargent de porter au parlement les procès qui doivent y être jugés par appel et de les en rapporter<sup>6</sup>. Ils se chargent aussi, depuis l'année 1576, en concurrence avec les messagers des universités<sup>7</sup>, de porter les lettres du public, pour chacune desquelles on donne huit, dix, douze deniers, suivant la distance<sup>8</sup>. J'ai encore essayé de cet office. Toutes les semaines j'allais à Bordeaux porter au greffe du parlement, ou en rapporter les sacs des procès. Je m'étendais la nuit, je dormais fort bien sur ces monceaux de chicanes et de mensonges qui empêchaient de dormir tant d'autres. J'étais bien payé, j'avais par sac deux sous par lieue<sup>9</sup> ; mais le greffier me dit de lui en rendre deux deniers, sinon qu'il ferait porter les procès par un autre, et que j'aurais un office sans fonctions. Je lui rendis deux deniers. Bientôt il en voulut quatre, bientôt huit. Je les lui rendis. Enfin il voulut douze deniers, c'est-à-dire partager. Je refusai. Dans ce temps le roi n'avait pas encore ordonné que ce transport fût exclusivement fait par nous<sup>10</sup>, et, le greffier l'ayant donné à un autre, j'allais et je revenais presque à vide ; je fus donc obligé de quitter mon office pour n'avoir pas voulu me laisser écorcher. Messire, que Dieu vous préserve de jamais passer par les griffes des greffiers !

**LES COCHES.** — Vous avez vu, a-t-il poursuivi, ce que j'ai



rait-il fallu que ce livre dît que les lois, les coutumes du Parlement, se sont occupés aussi du halage ; que des chemins doit en être de vingt-quatre pieds sur grandes rivières ; que les chevaux de courbe, que tirent les embarcations lorsqu'elles remontent, doivent être, harnachés et en bon point ; que le prix du halage, verserment et localement fixé<sup>6</sup> : le dit-il ? — Non.

**LE CHABLAGE.** — Dit-il avec quelle habileté stationnés près les grands ponts dirigent, au moyen des passes dans les anneaux des piles, les plus longues les arches<sup>7</sup>, souvent fort étroites ? — Non.

**LES PERTUIS.** — Dit-il avec quelle plus grande adresse les maîtres de pertuis<sup>8</sup>, stationnés près les pertuis, c'est-à-dire près les principales ouvertures par lesquelles les chaussées des grandes rivières<sup>9</sup>, dirigent les bateaux par ces dangereux passages, tels que celui des moulins de Toulouse<sup>10</sup> ? Dit-il que ces maîtres sont choisis, chableurs, parmi les prud'ho-bacheliers du chablage, que les lois ordonnent à tous les bateaux d'accourir à l'appel lorsqu'ils font entendre le cri de détresse : Au cul du pont ? — Non, non.

**LES GABARES.** — Dit-il que, sur les gabares de Langon, la place pour un homme et son cheval ne coûte rien, et pour un homme seul que dix deniers ; qu'à Paris on défend de refuser personne, sous peine du fouet ; que l'équipage de la gabare doit être au moins d'un homme et de deux tireurs<sup>11</sup> ? — Non. — Dit-il que de Bordeaux les voyageurs sont toujours sûrs de trouver la gabare libre ? — Non. — Que, dans le pays d'Aunis, on passe plus facilement dans les gabares<sup>12</sup> ? — Non.

**LES COCHES D'EAU.** — Dit-il qu'il n'est maintenant permis de joncher de verdure, de fleurs, les coches d'eau ? — Dit-il que les jours de leur arrivée, de leur départ, sont périodiques, comme ceux du corbillard ou du carrousel de Paris à Corbeil<sup>13</sup> ? — Non, non.

**LES PONTS.** — Monsieur, je me doute qu'il ne dit que les ponts de Paris sont bordés de maisons<sup>14</sup> ; que le pont de la Madeleine est couvert<sup>15</sup>, qu'il sera bientôt à deux étages, pour les charrettes, le plus haut pour les gens à pied ; que le pont de Villeneuve présente à la force de l'eau des machines hydrauliques<sup>16</sup> ; que le pont du Saint-Esprit a les piles percées pour donner cours à l'eau<sup>17</sup> ; que le pont d'Amboise a des machines hydrauliques qui renferment de bons moulins<sup>18</sup> ; que le pont

les piles des batteries de canon qui battent à fleur d'eau  
 arcations<sup>24</sup>; que le pont de Chenonceaux, qui porte, en  
 d'une grande rivière, un des plus beaux châteaux de  
 , a, dans ses piles, non des canonnières, mais des offices,  
 cuisines<sup>25</sup>; que le pont de Pinei doit être bâti par des capi-  
 qui se rembourseront sur la perception d'un péage<sup>26</sup>;  
 y a une fondation de quatre mille livres pour l'entretien du  
 d'Avignon<sup>27</sup>; qu'il y a près de Nîmes un souterrain qui va  
 a rivière, qu'il y a un pont sous la rivière<sup>28</sup>? — Il n'en dit  
 . — Que dit-il donc? — Il dit quels sont les lieux où les  
 s ont leur source, leur embouchure; quels sont les hom-  
 bres qui ne parlent; quelles sont les villes, quels sont  
 numents situés sur leurs bords<sup>30</sup>. — Il ne dit que cela? —  
 dit guère plus<sup>31</sup>.

---

## STATION X. — LES CANAUX DE LA FRANCE.

Je n'ai pas voulu avancer au delà de Marmande. Trois ou qua-  
 e heures m'avaient suffi pour aller; j'ai mis toute la journée  
 pour revenir.

J'étais le seul passager sur le bateau, et je me suis douté, aux  
 révérences, aux civilités, aux égards toujours croissants des  
 telots, que je serais obligé de payer, à moi seul, le vin et les  
 eutes rétributions volontaires que dans les bateaux ordinaire-  
 ment on leur donne. Je n'ai pas entièrement trompé leur attente,  
 et je ne crois pas qu'ils se soient séparés mécontents de moi.

LE CANAL DU CHER. — Mes amis, leur ai-je dit ce soir, un  
 eu avant d'arriver, quelle peine de remonter les rivières! quel  
 loisir de remonter les canaux! Mais, pour en trouver, il faut al-  
 er en Hollande<sup>1</sup>. Ils se sont empressés de me répondre que le  
 eût canal du Cher<sup>2</sup>, tout petit qu'il est, leur épargne les fati-  
 ques et les dangers de ramer contre l'impétueuse embouchure  
 d'une grande rivière.

LE CANAL DE CRAPONE. — Croyez-vous, a continué l'un  
 d'eux, que les sommes jetées à la construction de routes inutiles  
 e seraient pas plus raisonnablement employées à rendre naviga-  
 ble le canal de Crapone<sup>3</sup>, qui alors, en joignant la navigation  
 de la Durance à celle du Rhône, ferait autant de bien au com-  
 merce qu'il en fait à l'agriculture de la Provence?

**LE CANAL DE BRIARE.** — Mes amis, ai-votre roi va commencer<sup>4</sup>, ou peut-être a ce sur les plans de Hugues Cosniers de Tours, ou de Briare<sup>5</sup>, et que les eaux de la Loire se celles de la Seine. — Monsieur, m'a répondu n'est plus certain. Dans quelques années, les arrivent de Lyon par la Loire ne seront plus rivière au Loing par terre<sup>6</sup>, mais elles le seront.

**LE CANAL DE LANGUEDOC.** — Et vous qui aime les canaux, qui vient d'instituer un naux<sup>7</sup>, qui sûrement dans l'Orléanais sera victés qu'offre le canal de Briare, voudra en Languedoc, des difficultés qu'offrira le canal vous verrez qu'alors il reprendra le projet d' que naguère, dit-on, lui rappelait, du fond de pucin duc de Joyeuse<sup>10</sup>. Mais, Monsieur, a-t-il gai, ce canal s'arrêtera à Toulouse. Il nous fait descendre la Garonne, toujours la remonter, tant, il nous faudra toujours, comme aujourd'hui peiner, suer, crier, jurer; il nous faudra toujours, deux fois plus boire.

## STATION XI. — LE CHASSEUR DES C

Je suis venu dans un pays où il fait presque enfer il fait chaud. C'est dans cette haute partie où les montagnes des Cévennes semblent monter Gévaudan.

Bien que ce soir il y eût un grand feu dans mieux aimé aller me chauffer à celui de la salle voyageurs. J'en ai vu un qui ne s'approchait guère douté qu'il était du pays; je le lui ai demandé. que c'était vrai, et aussitôt nous avons si bien lié bien fait connaissance, qu'il a voulu être connu.

Je suis de Florac, m'a-t-il dit, je m'appelle J mon père, fondeur de cloches, me châtiât, ce souvent, je pleurais, comme vous pensez bien; tait en contrefaisant mes continuelles fanfares de fois il ne faisait que jeter de l'huile dans le feu.

Si le goût de la chasse et le dégoût de son métier, pour m'avait fait interrompre mes études, qu'ayant atteint l'âge, je lui échappai un jour que j'entendis au loin d'un grand seigneur des environs. Je me jetai au milieu des chiens; je les caressai, ils me rendirent mes caresses; l'ardeur des chasses<sup>1</sup> me les rendit aussi, et, m'ayant fait emmener son cornet, sur lequel je sonnai l'assemblée, l'appel, le signal des chiens, les abois, la mort du cerf, la curée<sup>2</sup>, il m'entra avec lui.

**LE CHENIL.** — Vers la fin du jour, nous arrivâmes à un grand chenil entouré de murailles crénelées; au milieu était un beau pavillon orné de nombreuses fenêtres<sup>3</sup>. Je croyais arriver au château; j'allais à un chenil. On ouvre une large porte; les chiens en foule se précipitent chacun dans sa loge. Cependant on remplit toute hâte leurs auges d'un potage de morceaux de viande, de morceaux de pain fait de trois farines, orge, seigle et froment, et on crie: A table! à table! Les chiens aussitôt sortent, et un devant sa loge trouve son auge pleine. Pendant qu'ils mangent on renouvelle la paille de leur couchette de belle meule à fond grillé; ils boivent dans un petit ruisseau qui serpente au milieu de la cour; ensuite on crie: Au lit! au lit! Les chiens rentrent dans leur loge, se jettent sur leur couchette, dorment. Alors les veneurs peuvent se refaire, se reposer<sup>4</sup>.

Ce même soir, après que nous eûmes soupé, le maître des chasses me montra l'infirmerie des chiens, les nombreux instruments de leur chirurgie, les nombreux pots de leur pharmacie<sup>5</sup>: je vis que j'étais dans une vénerie des mieux réglées.

**LES CHIENS.** — Je le vis bien mieux le lendemain, en parcourant le chenil, divisé par quartiers. Là étaient les chiens qui pourchassent le gibier, les bassets, les furets; ici les chiens qui le poursuivent, les limiers, les levriers; plus loin les chiens qui l'arrêtent, les chiens d'arrêt, les chiens couchants<sup>6</sup>.

Que d'erreurs dont je me défis alors!

Les chiens courants n'ont été amenés en France qu'après la prise de Troie.

Les chiens fauves viennent de la Bretagne, et ne viennent que de la Bretagne.

Les chiens blancs, les greffiers, ne sont connus en France, ou du moins ne sont dans les véneries que depuis feu le grand sénéchal de Normandie.

Les chiens gris sont les chiens des anciens rois de France.

Les chiens de la célèbre abbaye de Saint-Hubert ont, à la

vérité, le poil ordinairement noir ; mais il n' sans exception tous de cette couleur<sup>7</sup>.

Que de choses j'appris !

On peut connaître l'intelligence , le caractère de leur tête et de leur queue. On peut n'ôter aux mamelles les plus près du cœur, rage<sup>8</sup>.

Il y a sept espèces de rage de chiens. Il y a nombre de remèdes ; l'ellébore , la rue , la scille , l'omelette aux petits papiers écrits avec cire sont les plus sûrs. O mon maître ! ô mon maître des chasses qui me donnait ces divers remèdes ! vous en savez plus qu'Artelouche , l'oux<sup>10</sup> ; vous savez tout ce qu'ils savent et je n'en ai pas ; vous savez tout. Il fut sensible à ce que je me disais et me dit que j'étais moi-même déjà fort instruit qu'il n'aurait jamais cru qu'on sortît si habile et si vaillant.

**L'ÉDUCATION DES CHIENS.** — D'abord je leur fis laver, de bouchonner, de tenir propres les chiens à travers les blés en vert , l'herbe naissante ; ensuite je fus chargé de leur éducation ; pas qu'il y eût tant de plaisir à les dresser , à leur guer les animaux domestiques des animaux sauvages ; à leur faire connaître les instruments de guerre des chasseurs ; à leur apprendre à être attentifs , à apprendre à quêter , à arrêter , à poursuivre le gibier , à le tuer<sup>11</sup>. J'épiais les leçons que leur donnait le maître et leur répétais.

Depuis quelque temps , j'avais été installé avec un beau matin, que, me promenant fièrement, la queue en l'air<sup>12</sup>, je ne me serais pas changé contre un pauvre homme un avocat , il m'arriva de mal huer. Le maître se trouvait tout près, m'entendit et discontinua de me parler ; le lévrier pour venir me battre. Je me laissai frapper tant qu'il lui plut , soit pour donner l'exemple à mes camarades , soit encore plus pour me faire de la soumission aux chiens.

**LES LIÈVRES.** — A l'instant même j'en fus vu par la fille du maître des chasses me vit, et aussitôt, s'entretenant particulier avec moi , elle me dit naïvement : Jolibois ! vous me plaisez , je veux que vous soyez mon serviteur ; et comme elle avait lu un peu de romans , elle ajouta gracieusement : Je ne suis peut-être pas au

;; aussi, au lieu de neuf travaux d'Hercule, je n'en ordonne-  
ai que six. Ne voulez-vous pas, avec le temps, à mesure que  
vous deviendrez habile, les accomplir ? Je lui répondis que j'é-  
tais prêt à tout entreprendre pour devenir le gendre du maître  
des chasses, le possesseur de la belle Margeride : c'était son  
vœu.

D'abord le premier travail fut fait en riant. Elle m'avait ordon-  
né de lui porter la patte droite d'un lièvre. Sans doute cet ani-  
mal a ses ruses, mais je sus m'en jouer : il ne lui servit de rien  
d'aller, de revenir, et après cent tours, cent détours, de s'aban-  
donner au courant d'une rivière, de se cacher dans un troupeau,  
de le traverser, de retraverser une haie. Si mes chiens furent quel-  
ques fois en défaut, je ne le fus jamais ; il eut beau courir, je le  
surçai<sup>13</sup> ; je sonnai sa mort<sup>14</sup>. Margeride accourut : aussitôt je lui  
présentai la patte en mettant un genou en terre, comme c'est l'usage  
quand on l'offre à un haut seigneur<sup>15</sup>. Ensuite, du reste du liè-  
vre je fis la curée aux chiens ; c'est encore l'usage<sup>16</sup>.

**LES CERFS.** — Si j'étais roi, le premier édit que je rendrais  
serait pour restreindre les effrayants progrès de l'agriculture ; car  
enfin, à ne pas se faire illusion, la France est menacée d'être  
bientôt sans bêtes rousses, sans grosse venaison. Autrefois les  
forêts de la France foisonnaient de cerfs ; il y en avait en outre  
un grand nombre de privés et de domestiques : nos anciennes lois en  
font mention<sup>17</sup>. Eh bien ! aujourd'hui, même dans nos monta-  
gnes, ils commencent à devenir rares<sup>18</sup>. Margeride m'en avait  
demandé une patte pour le second travail. Je fus obligé de parcou-  
rir bien du pays ; à la fin j'en découvris un dans les terres d'une  
abbaye, et les moines me permirent de le tuer, de le leur tuer.

La chasse du cerf n'est pas aisée ; il faut assiéger une forêt, dont  
le veneur doit avoir tout le plan figuratif dans la tête. Je pris avec  
moi le moine le plus lesté ; et, quand nous eûmes marché quel-  
que temps, je l'arrêtai et lui dis : Dom cellerier<sup>19</sup>, voyez ces  
branches brisées ; ces brisées, elles indiquent le chemin du cerf,  
et aucun chasseur ne peut venir maintenant y courir. Voyez sur  
l'écorce des arbres l'empreinte des cors de son bois ; voyez sur  
la terre l'empreinte de tous ses quatre pieds ; voyez-y ses fumées,  
sur lesquelles les plus grands seigneurs ne refusent pas de mettre  
leur nez : voilà comment cet animal, tout fin qu'il est, a laissé  
son exact signalement. Je puis maintenant, sans l'avoir vu, vous  
dire d'une manière certaine son âge, sa taille et son poil<sup>20</sup>.  
Nous avançons encore, et nous rencontrons les autres moines,  
qui, pour observer le cérémonial de la chasse du cerf, avaient  
formé l'assemblée<sup>21</sup> et déjeunaient avec de bons pâtés et de bon-

nes salaisons. Je leur fis mon rapport, et, pour cont  
rémonial, ils me donnèrent mon vin<sup>22</sup>. Ils se levèr  
ou plutôt de dessus l'herbe ; je les fis ranger sur u  
par les manœuvres que je commandai aux piqueurs et  
je forçai le cerf à venir se faire tuer devant eux. J  
après avoir prélevé la patte, ainsi que c'était conven  
pouillai, je le dépeçai, et, toujours pour continuer le  
j'en offris les pièces plus ou moins friandes, plus ou  
rables<sup>23</sup>, à tous les moines, depuis l'abbé jusqu'au sa

**LES BLAIREAUX.** — Margeride n'aimait pas les  
ténèbres, les œuvres souterraines, et, à cause de cel  
sait le renard, encore plus le blaireau, dont elle m  
lui porter une patte pour le troisième travail. Je mo  
connaissais aussi cette chasse. J'amenai avec moi plu  
mes, munis de houes, de bèches, et, précédé de m  
j'allai à une tanière où gîtait un blaireau, qui se r  
rusé qu'il lui appartenait, et qui disputa sa vie plus  
que je devais m'y attendre. Inutilement je l'enfumai,  
je le fis houspiller par les chiens. Il s'obstina à se ta  
de son tortueux manoir. Alors je fis tailler la terre, et,  
y ayant pour la première fois pénétré, je l'aperçus, a  
me dans une niche, sur ses pattes de derrière, me fa  
mais, avec une longue tenaille, je le pris par une  
et le transportai au grand jour. Je l'assommai ; je lui  
patte.

**LES SANGLIERS.** — Un jour, la belle Margeride  
respirer l'air frais des ombrages ; elle s'était endormi  
vait peut-être. Voilà qu'un vilain sanglier, par le bru  
à travers les feuilles, l'éveille et lui cause une telle fray  
voulut en avoir le lendemain matin une patte sur  
Elle l'eut ; mais il avait fallu ne pas perdre de tem  
poursuivi le sanglier ; je l'avais vu qui se retirait dans  
taillis, qu'aussitôt j'entourai de toiles<sup>25</sup>. Je sonnai la  
donnai l'assaut. Mes trente chiens se serrent à l'entré  
et ne forment, pour ainsi dire, qu'un seul animal à tre  
les. Le sanglier n'hésite pas à se jeter tout au traver  
ses tranchantes défenses, il en tue ou blesse les trois  
le poursuis ; il s'accule à un gros arbre. Pendant que  
stants nous sommes comme deux duellistes : je tenai  
ques pouces de ses dents, teintes du sang de mes  
pointe de mon épée<sup>26</sup> ; un seul instant de peur, un  
mouvement, j'étais mort. Mais le chasseur n'a pas d'i  
peur, il ne fait pas de faux mouvement ; et le sanglier

bon marché d'Adonis, c'est-à-dire d'un beau conteur de fleurettes, d'un beau galant, le chasseur le perce, le tue, le rôtit et le mange.

**LES LOUPS.** — Je me doutai que Margeride voudrait sûrement aussi que j'attaquasse un loup ; je ne me trompai pas. Il en avait paru un dans le voisinage ; dès qu'elle en fut informée, elle m'en demanda la patte.

D'abord je parcourus les lieux où venait mon loup, et j'y jetai de gros crocs de fer, enveloppés dans des morceaux de viande ; je tâchai ensuite de l'attirer, par la trainée d'un animal mort, jusqu'à la porte tombante d'un labyrinthe. Ensuite je voulus l'attirer sur un puisard ou fossé couvert d'un pont à bascule, au delà duquel était attachée une oie que je faisais crier<sup>27</sup>. Inutilement encore je tentai avec mes camarades de le pousser dans les filets par une battue générale à cor et à cris<sup>28</sup>. Enfin, un soir que j'étais avec Margeride, je l'aperçois ; il fuit ; je cours après lui ; je le tue. Je cours après Margeride, qui fuyait aussi ; je lui présente la patte.

**LES OURS.** — J'avais déjà accompli cinq travaux. A chaque travail il m'avait été permis de baiser la main de mon Omphale, au sixième cette main devait m'appartenir.

S'il y eût eu des ours dans le pays, j'aurais pu m'attendre que ma glorieuse maîtresse voudrait que son époux fût vainqueur de ce terrible animal ; mais depuis long-temps il n'y en avait plus<sup>29</sup>. Toutefois, elle n'en demanda pas moins une patte, et il fallait aller la chercher aux Pyrénées<sup>30</sup> ou aux Alpes. J'allai aux Alpes. Ah ! maintenant que j'en suis revenu, je puis dire que, dans pareille entreprise, il y a assez de dangers pour faire périr plusieurs fois un homme, si un homme pouvait plusieurs fois périr.

Vous saurez d'abord que l'ours ne vit pas de peu, qu'il fait, comme on dit, chère de commissaire, gras et maigre, qu'il est carnivore et frugivore. Cependant sa sobriété est si grande qu'il passe dans sa tanière quelquefois quarante jours sans manger ni boire, et qu'alors, quand vous l'avez vu, il faut encore tout ce temps pour le revoir. J'aurais péri de froid à l'attendre, si avec de gros draps ou de la feuillée je n'avais su faire des tentes, et surtout d'humidité, si je n'avais su faire aussi des matelas de peaux bien cousues, qu'au moyen d'un petit soufflet d'orfèvre, dont j'étais muni, je remplissais de vent et gonflais à volonté<sup>31</sup>.

En échange de cette invention, que j'enseignai à des chasseurs du pays, ils m'en enseignèrent une autre qui me sauva la vie. Ils me dirent que, lorsque, poursuivi par l'ours, je monterais



sur un arbre, il y monterait après moi, et qu'il fallût gagner les hautes branches, où je n'avais plus rien : S'il vous poursuit à coups de pierre, ajoutèrent-ils, l'imprudence de vous battre de cette manière contre en changerait, il finirait par vous saisir, vous étouffer de déguisements, comme celui de vous vêtir d'une peau ou de celle d'un taureau avec les cornes, vous ferai en périr : l'ours attaque et étrangle ces animaux. Voici ce faut vous y prendre : lorsque vous aurez quêté l'ours limiers, et que vous l'aurez lancé avec vos mâlins et vous couvrez-vous de feuillages, figurez un hallier dont enveloppé, dont la plus longue branche enveloppera quebuse<sup>32</sup>. Ce stratagème réussit. L'ours vint flairer la longue branche, qui vomit aussitôt la mort.

**LES FAUCONNIERS.** — J'étais venu vite tuer l'ours revins encore plus vite avec sa patte. En passant de fauconnerie, j'allai m'imaginer que le maître des chiens plusieurs fois m'avait dit qu'il voulait que son gendre fût fait chasseur, pourrait bien, avant de signer mon contrat de mariage, m'ordonner aussi, comme sa fille, six travaux compte, et, au lieu de six pattes de gibier à poil, me six têtes de gibier à plume. La peur me prit, et aussitôt j'allai à la porte de la fauconnerie. Je dis qui j'étais, ce que je voulais, et je montrai ma patte d'ours. Les fauconniers, pour entrer, m'accueillirent fraternellement.

En peu de jours j'appris tout, absolument tout.

J'appris d'abord que les oiseaux de proie se divisent en oiseaux de main, revenant se percher sur la main lorsqu'on les appelle, et en oiseaux de leurre, ne revenant que sur la figure d'oiseau rouge, garnie de viande ; que les uns étaient des faucons, ou les oiseaux de la fauconnerie ; les autres les oiseaux de l'autourserie<sup>33</sup>.

J'appris ensuite bien vite à les élever les uns et les autres. Les principes de leur éducation sont les mêmes que ceux de l'éducation des chiens, que les oiseaux de proie remplacent les chiens.

J'appris enfin la chasse de la haute volerie, la chasse des faucons, la chasse de la basse volerie, la chasse avec les chiens, la chasse combinée, la chasse avec les oiseaux et les chiens.

Dans cette dernière chasse, je me montrai si habile à diriger les chiens, à les huer, et à huer aussi les oiseaux, que le chef de la fauconnerie voulut me retenir. Je le remerciai et me partis.

**Et quand je fus en chemin je ne m'en repentis pas.**

**Vous** pourrez, m'avait dit le chef de la fauconnerie, devenir je suis, avoir au dessous de vous un lieutenant, qui aura sous de lui les fauconniers, qui auront au dessous d'eux, les valets, les pages.

**vous** aurez encore au dessous de vous l'autoursier et toute serie, les gardes des héronnières, les gardes des volières, l'oiselier des forêts<sup>36</sup>.

**vous** ignorez, avait-il ajouté, qu'à la cour, lorsque le faucon un oiseau, le chef de la fauconnerie en présente la tête au chef du vol, que le chef du vol la présente au grand faucon- que le grand fauconnier la présente au roi; que le grand fauconnier commande à tous les gentilshommes des oiseaux, à tous les gentilshommes des vols, à tous les vols<sup>37</sup>; qu'aux cérémonies royales il porte sur le poing le faucon, et que vous se- sa juridiction<sup>38</sup>.

**LES VENEURS.** — Ah! me dis-je aussitôt, pourquoi la civi- lité m'a-t-elle empêché de lui répondre qu'à la cour le grand veneur commande au premier lieutenant, aux lieutenants, aux valets, aux oisiers, aux quatre-vingts et peut-être cent gentilshommes de la vénerie<sup>39</sup>! A qui ne commande-t-il pas? Qu'il commande au gouverneur des grands levriers<sup>40</sup>; qu'il commande aux rhabilleurs des toiles, aux conducteurs des chariots des toiles, aux capitaines des toiles, aux archers des toiles, aux gardes des toiles, aux gardes des armes, aux gardes des chiens; qu'il commande à tous les gardes, à tous les forestiers du roi<sup>41</sup>; que le grand veneur était, s'il ne l'est encore, le chef général de tous les chasseurs<sup>42</sup>!

Tout en remplissant ma tête de la puissance et de la gloire du grand veneur, je n'en allais pas moins vite. A force de journées et de marches, j'arrivai dans le Gévaudan. Au premier cabaret où j'entrai pour prendre des forces, j'appris que le maître des chasses était mort. Je fus tout attristé de cette nouvelle. J'allai encore plus vite, tant il me tardait de mêler mes larmes avec celles de Margeride. Quelques lieues plus loin, je rencontrai dans un autre cabaret un des valets de notre vénerie qui venait d'être renvoyé, et qui m'apprit que Margeride était mariée. Eh! avec qui? lui demandai-je, sans me mettre en peine de contraindre ma fureur; car, à la vénerie, nos amours étaient connus de tout le monde. Avec Janot, me répondit-il; peu de temps après votre départ il quitta les verges, porta l'épée, le cor et la plume; d'aide de vénerie il ne tarda pas à être fait chef de relais de chiens, piqueur. Il n'était cependant pas premier piqueur<sup>43</sup>, lorsqu'à la

nerie : je craindrais pour vous le grand spectre, le grand de la forêt de Fontainebleau<sup>59</sup> ; il fait souvent, dit-on, vais parti aux chasseurs. Je craindrais encore plus pour grand fouetteur de la forêt de Lyons<sup>60</sup> : il ne fouette pas mes, il ne fouette que les femmes ; et j'aurais beau, ou l'avoir rencontré, ou m'être bien défendue, qu'il n'en a moins vrai, au four, à la fontaine, au moulin, que j'ai eu de main de maître.

## STATION XII. — LE PÊCHEUR DES CÉVENNES

Hier au soir, avant de quitter le chasseur, je lui dis Ysabel a-t-elle la main mignonne ? — Oui ! — Jolie, pot ? — Oui ! oui ! — Eh bien ! voilà pour elle une paire de gants pagne<sup>1</sup>, comme récompense du plaisir que m'a fait votre et naïve histoire.

Ce matin, avant mon départ, il est venu à moi un homme que je n'avais jamais vu, qui ne m'avait jamais vu, et qui ce jour-là m'a abordé d'un air de connaissance. Monsieur, m'a-t-il dit, veuillez croire que les femmes des chasseurs n'ont pas de jolies mains que les pêcheuses ; je suis pêcheur. A la physionomie animée et spirituelle de cet homme, je n'ai pas douté qu'il gagnât ses gants aussi bien que le chasseur : je les lui ai donnés d'avance, et il a aussitôt commencé.

Le nom de ma famille, a-t-il dit, est Pierre ; mon nom de famille est le même. Je suis né dans une jolie petite maison de pierre que mon grand-père avait fait bâtir ; et, comme elle est sur le bord de la rivière de Coulange<sup>2</sup>, et qu'elle ne tient à aucun village, à aucun hameau, je m'appelle et l'on m'appelle Pierre Coulange. Dès que j'ai pu me servir de mes bras j'ai pêché encore.

J'en'étais pas fort vieux, j'avais vingt-trois, vingt-quatre ans lorsqu'un bel après-midi d'un bel été, m'étant allé promener pêchant le long de la rivière, je m'assis près d'un moulin où je voyais une jeune fille de quinze à seize ans piquant la terre. Que d'adresse ! me dis-je. Elle s'aperçut que je la regardais et se mit à sasser du blé. Que de grâce ! me dis-je encore. Elle l'emporta avec un légèreté qui me fit aussitôt dire en moi-même :

de force ! Ses parents vinrent ; elle s'entretint avec eux des du ménage avec tant de douceur , de raison et d'esprit , que j'approchai dès que je la vis seule. Pierrette ! Pierrette ! je sais si vous voudrez être à moi , mais je sens que c'est de mon cœur que je voudrais être à vous. Je suis le fils d'un curé dont la maison n'est pas excessivement éloignée. Je me disais , je nommai mon père. Pierre, me répondit-elle , parlez, racontez tout , à mes parents. Je leur parlai. Amenez , me répondirent-ils , votre père et votre mère. Je les amenai. Ils furent bien d'accord ensemble ; je le fus encore plus tôt avec Pierrette. Je croyais tout réglé , lorsque son père me dit d'un air grave : Mon gendre , je dois vous prévenir d'une chose. Mes parents furent un peu surpris , j'étais tremblant ; Pierrette avait conservé son air gracieux. Mon gendre , je ne puis vous donner Pierrette avec une double dot , car , dans l'état de pêcheur , on a toujours le double d'enfants<sup>3</sup>. Véritablement , nous en avons eu un , deux , trois , quatre , cinq , six , et ma femme n'a guère que vingt-deux ans.

**LES PÊCHEURS DE RIVIÈRES.** — Avec l'argent que nous donnèrent mon père et mon beau-père , nous achetâmes , après notre mariage , une maison sur une plus grande rivière , où nous allâmes demeurer.

Une première chose à laquelle les pêcheurs ne manquent jamais lorsqu'ils entrent en ménage , c'est de se faire recevoir , ou bien à la confrérie des petits pêcheurs , des pêcheurs au hameçon , ou bien à celle des grands pêcheurs , des pêcheurs aux grands engins<sup>4</sup>. Pierrette et moi nous nous fîmes recevoir à la confrérie des grands pêcheurs ; et les marguilliers remarquèrent avec plaisir que nos enfants , qui , ainsi que tous les enfants des pêcheurs , devaient porter le nom de saint Pierre , patron de la confrérie , seraient enfants de père et de mère qui l'un et l'autre portaient ce nom.

Une seconde chose à laquelle les pêcheurs qui entrent en ménage ne manquent pas non plus , c'est d'enseigner leur femme à pêcher. J'appris d'abord à Pierrette la différence des poissons ; je lui fis connaître ceux qu'aujourd'hui on aime , qu'on n'aimait pas autrefois ; ceux qu'on aimait autrefois , qu'on n'aime pas aujourd'hui<sup>5</sup>. Pierrette , comme fille de meunier , les mangeait indistinctement tous.

Je lui appris ensuite à se servir des instruments de la pêche. Elle remarqua successivement qu'ils avaient beaucoup de rapport avec ceux de la chasse ; que le hameçon des pêcheurs était la flèche du chasseur , avec cette différence que le chasseur lance

sa flèche au gibier, au lieu que le poisson se lance lui la flèche du pêcheur. Elle remarqua aussi que la tira byrinthe, l'oiseau de proie du chasseur, étaient notre nasse, notre épervier<sup>6</sup>.

Nous faisons souvent bonne pêche; mais aussi y pêcheuse comme Pierrette? Y en a-t-il qui ait son adresse les poissons vers le pêcheur, soit avec le bruit frappées l'une contre l'autre, soit avec le bruit de sa à marteau<sup>7</sup>, soit avec le bruit de toute sorte de chanson nous ne prenions rien, je lui disais en riant : Pierrette, l'oeur de ta voix attire les poissons de ton côté; ils ne viennent du mien : suppose, pour un seul moment, que infidèle. Ah! c'était alors à voir que la terrible et jolie Pierrette! alors, ou il n'y avait pas de poissons de son ils fuyaient du côté opposé.

Quand, pour m'aider, Pierrette, plongée dans la rivière, avait en souriant sa tête au dessus des eaux, assurez-l'aurore, aux jours du printemps, est moins belle.

Il y a apparence que les sergents des eaux et forêts vue, car ils nous cherchaient dispute sur tout, afin d'avoir la vision de faire la paix avec elle : pensez comme je devais être irrité! Sergents, leur disais-je, vous avez affaire avec le pêcheur, avec le fils d'un vieux pêcheur, c'est tout un. vous donc savoir mieux que moi qu'il y a des rivières seigneuriales, des rivières où le roi, où les seigneurs ont le droit de pêche? Mais sachez aussi qu'il y a des rivières publiques<sup>8</sup> où tout le monde peut pêcher, et que cette rivière est publique jusqu'à ce qu'elle entre dans la baronnie voisine, devient, dans une longueur de plusieurs lieues, toujours seigneuriale; ensuite alternativement royale et seigneuriale, puis seigneuriale sur un bord, royale sur un autre; royale, tout à fait royale jusqu'à son embouchure<sup>9</sup>.

Sergents, leur disais-je d'autres fois, vous vous imaginez j'ai peur des procès, que je serai obligé, pour solliciter justice, de mener avec moi Pierrette; apprenez que j'ai des quillages, des grenouilles, des écrevisses, des goujons, des chabots, pour les juridictions des verdureries, des grueries<sup>10</sup>; de la truite, de l'anguille, pour la juridiction des eaux et forêts<sup>11</sup>; des saumons, des brochets<sup>12</sup>, pour la souveraineté, la juridiction de la Table de marbre<sup>13</sup>.

Monsieur, on dit bien que les gend'armes sont les plus méchants; je crois, moi, que ce sont les sergents des eaux et forêts. Ils voulaient surprendre Pierrette empoisonnant les eaux d'

roulaient surtout la surprendre pêchant la nuit à la lucur des  
ons<sup>15</sup>. Ils surprirent une vieille voleuse pêcheuse, son vieux  
voleur pêcheur, et une douzaine de petits voleurs petits pé-  
urs, leurs enfants, qui les assaillirent avec une grêle de gra-  
et de cailloux; mais cette famille de voleurs, ayant bientôt  
estie, arrêtée, fut conduite devant la première juridiction,  
après avoir été transférée dans les prisons des différentes  
juridictions, elle comparut devant la Table de marbre, qui  
ou qui dut la faire pendre<sup>16</sup>.

**LES PÊCHEURS D'ÉTANGS.** — Pierrette et moi avions beau-  
pêché, beaucoup gagné, surtout depuis que généralement  
se fait plus scrupule de manger à collation des truites sa-  
et séchées<sup>17</sup>. Nous achetâmes un champ. Bientôt après, elle  
dit : Ah ! Pierre, si maintenant nous pouvions acheter un  
: quel plaisir d'y voir sauter nos enfants ! Pierrette ne parlait  
d'un pré; la nuit elle ne rêvait que prés fleuris, que prés  
lis d'enfants.

Attends, Pierrette ! lui dis-je un jour, faisons-nous pêcheurs  
gs : nous achèterons un pré, un beau pré. Nous partîmes.  
Et d'abord grande joie d'avoir quitté notre rivière. Que les  
gents viennent maintenant nous dire : Pêcheurs ! vos engins  
ont pas les plombs marqués aux armes du roi : ils seront brû-  
es<sup>18</sup> ; vous avez pêché la truite en mars, les autres poissons en  
i, en juin : vous aurez au moins le fouet<sup>19</sup>. Tu sauras, ma  
re Pierrette, que les propriétaires d'étangs pêchent avec les  
ns qu'ils veulent, et quand ils veulent ; nous pêcherons avec  
engins qu'ils voudront, et quand ils voudront. Il y a, en  
rance, dit-on, dix mille étangs<sup>20</sup>, et peut-être dix mille fossés  
de ville empoisonnés<sup>21</sup>, qui sont aussi des étangs : nous ne  
manquerons pas de travail. Cependant nous en manquâmes. Le  
hasard nous mena d'abord à des étangs si grands que nous crûmes  
être arrivés à la mer. On nous dit que le prix de la ferme en était  
de six, huit mille livres<sup>22</sup>. On nous dit qu'il y en avait de moin-  
dres, qu'il y en avait de cinq, de six cents livres ; c'était encore  
assez pour y noyer notre maison et notre champ : aussi ne tin-  
mes-nous pas grand compte de l'obligation où auraient été les ha-  
bitants du village, lorsque nous aurions pêché, de venir nous  
assister avec des pincés et des pelles<sup>23</sup>. Nous avançâmes jus-  
qu'aux étangs du Bourbonnais<sup>24</sup>, du Poitou<sup>25</sup> ; mais nous trou-  
vâmes, comme aux hauts étangs du Gévaudan<sup>26</sup>, des paysans  
habiles pêcheurs ; et quant aux étangs des couvents<sup>27</sup>, les frères pê-  
cheurs, les sœurs pêcheuses, nous en auraient appris, à moi et à  
Pierrette.

Toutefois, à cause de sa douceur et de sa grâce, serait fait nommer pêcheuse d'un monastère de B. mais aussitôt qu'elle dit qu'elle était mariée, les religieuses comme les vieilles, toutes la poussèrent dehors.

Il m'en arriva autant à un couvent de Chartreux. Le fit d'abord bon visage, me dit qu'à côté des fourneaux (cheminée était un puits ou réservoir de poisson qui communiquait avec la rivière<sup>28</sup>; il ajouta, en riant, qu'on touchait dans sa cuisine, qu'on y mettait de grosses et belles guilles<sup>29</sup>. Il me mena ensuite promener dans la natiotang<sup>30</sup>; mais, quand je lui dis que la maisonnette du pécheur serait pas assez grande pour moi, pour Pierrette et pour mes enfants, il me ramena aussitôt à bord.

A quelques lieues de là, un gentilhomme que je rencontrai de son étang faisant planter des haies autour des fossés, me demanda conseil sur la largeur des portes, sur la hauteur des pieux du bassin et des grilles qui devaient empêcher les gros poissons<sup>32</sup>. Je vis qu'il n'était pas comme le Chartreux, qu'il n'avait pas peur de Pierrette. Je le vis bientôt que jamais les appointements, qu'il augmenta à mesure de ses reprises, ne furent assez grands.

Pourtant je ne puis dire que dans ces courses je ne gagnai rien. Un héritier qui avait la succession de tout le mobilier me demanda de comprendre aussi le poisson. Pêcheur, me dit-il, comment le comprendre? Lâchez la bonde, lui répondis-je, le poisson sera aussitôt meuble; il ne sera plus immeuble; il ne fera plus du fond<sup>33</sup>. L'héritier n'hésita pas; je lui poursuivis à ce point, jusqu'à la bonde de l'étang contigu<sup>34</sup>, le poisson fut aussitôt meuble, je fus bien payé.

Et le poisson des fossés des villes<sup>35</sup>? me direz-vous; le poisson des grandes maisons fossoyées<sup>36</sup>? J'y renonçai. Je ne suis pas comme la modeste Pierrette, je n'aime pas à pêcher dans le trouble.

Nous retournâmes donc à notre maison; et voilà que les cris d'un petit enfant m'empêchaient de dormir, une idée que je mis aussitôt à profit. Le lendemain, matin, je m'habille le plus proprement que je puis, et j'allois au château du seigneur d'une des parties les plus poissonnières de la rivière. Monseigneur, lui dis-je, voulez-vous m'arrecueillir cent toises de votre rivière et m'en laisser absolument le poisson? Mes propositions de redevances étaient d'ailleurs assez raisonnables: il les accepta. Le jour même je plantai dans la rivière plusieurs rangs de poteaux, de pieux, en forme d'estacade.

perches. On croyait d'abord que je voulais faire une ules, un de ces réservoirs de poissons à vendre, as-de certaines provinces, à de forts droits<sup>37</sup>. Je ne dis : voulais faire ; je fis un congrier, une garenne à u bientôt entra un beau pré, c'est-à-dire où bientôt petits poissons qui devinrent bientôt grands, qui se n et mieux.

**EURS DE MER.** — Les désirs de Pierrette étaient atisfaits, les miens ne l'étaient pas. Monsieur, j'ai, les gens d'eau, un peu de goût pour le vin ; je vou-issi une vigne. Celle qui était au dessus de notre onne et belle : on l'aurait volontiers vendue, mais ait une si grosse somme, qu'il me fallut nécessai-r sur mer. Je pars ! je pars ! dis-je à Pierrette ; je

is à quelques lieues du port le plus voisin où je me rçus, près du rivage, plusieurs pêcheurs qui avaient âteau au tronc d'un arbre dont l'ombre les défendait prenaient leur repas, et de temps en temps ma-nd flacon de vin qui devait être excellent, si j'en ju-joie et leurs chants. Je m'approchai, je leur dis que r comme eux ; qu'ils me donneraient leurs conseils, grand besoin. Ils ouvrirent aussitôt leur cercle ; ilurent m'écouter qu'après que j'eus copieusement Il me fallut ensuite chanter. Enfin je pus leur dire e que je voulais faire. Frère ! frère ! me répondi-ensemble, retournez-vous-en sans regarder der-heurs d'eau douce, vous êtes plus heureux que les mer. Frère ! me dit le plus grave, sans doute vous les harengs et les sardines ; mais aujourd'hui les Anglais, les Allemands, les Hollandais, pour les-plus de carême<sup>39</sup>, sont embarrassés de ces pois-ndent à très bas prix, et, lorsqu'ils ne peuvent les s jettent. Quant à la morue, ils font de même ; on uilleurs qu'au banc de Terre-Neuve<sup>40</sup>, aux Antipo-, leur dis-je, les baleines, ce me semble, ne sont carême. Le même me répondit : Cela est vrai ; elles venaient autrefois bénévolement se faire pren-ous, sur les côtes de Normandie<sup>41</sup>, il faut au-aller chercher au bout du monde<sup>42</sup>. Oh ! n'y allez e voix douce ; vous rencontreriez peut-être sur les les licornes qui fendent les vaisseaux<sup>43</sup>, des che-ui les renversent<sup>44</sup>, des lions, des veaux, des va-



ches, des loups, des panthères, des moines de longue barbe, des évêques de mer avec leur croix d'argent, leur mitres d'écailles d'or; des femmes de mer terribles que les femmes de terre; enfin de grands mer<sup>45</sup> qui en moins de temps que celui de dire auraient broyé, moulu, pieds et tête, chair et os.

Je dis que je me tiendrais sur nos rivages. Oh! revenez le plus grave, le capital de Buch vous demande du Médoc le droit de capte ou le second plus beau; pêche, et ensuite le droit de bouche, c'est-à-dire qu'il l'ancien prix du treizième, du quatorzième siècle, où découvert l'Amérique et ses richesses, le poisson ne provision<sup>46</sup>. — J'irai pêcher plus loin. — Oh! tous les rivages de la France sont bordés de capitales de Buch<sup>47</sup>.

Je dis que je me retirerais à l'embouchure des fleuves pour pêcher des dauphins, des saumons, des turbots, des requins. C'est, me dirent-ils tous à la fois, poissons royaux qui partient au roi, la queue à la reine<sup>48</sup>; et quand les poissons sont trop loin pour les manger, les officiers administratifs vont fort bien les manger en leur nom<sup>49</sup>. Retournez-vous-en dans votre rivière: tout le poisson, tout ce qui vous appartiendra. Et comme je ne m'en retournais pas, ils ajoutèrent: Mais vous ignorez donc que les réservoirs qu'à présent on fait dans la mer, avec des pierres de toute autre matière<sup>50</sup>, rendent les poissons tellement gras qu'on en fume les terres<sup>51</sup>? Vous ignorez que souvent les poissons viennent sur les rivages en si grande quantité que les pêcheurs sont obligés de recourir aux prières de l'évêque pour les éloigner<sup>52</sup>.

A ma place bien d'autres auraient fait comme moi, et moi-même j'en ferais. Dans la suite je reconnus que je m'étais laissé aller. J'en fus surtout plus honteux quand je découvris qu'il ne s'agissait point par des Bordelais, que c'était par des Rochelois, que des demi-Gascons.

Enfin, la vigne que j'avais été inutilement pêcher, je la trouvai à mon retour dans mon pré, dont je fis planter dans les parties stériles. Tout le monde se moqua de moi. Maintenant je bois du bon vin, je me moque de tout.

### CH. XIII. — LES CADETS FRANÇAIS.

représente un large et beau vallon dont la verdure si dire encaissée dans des coteaux pierreux, blanche plus de richesse, plus de luxe dont l'odorante condensée par le soleil brûlant des hauteurs, vous désaltère : c'est le vallon du Vigan. Qu'on se représente le propre, riante : c'est celle où ce soir je suis venu loger. On y représente un homme tout gracieux, une femme se, des enfants tout jolis, tout caressants : c'est mon hôtesse, ses jeunes fils. J'ai voulu souper avec cette fille. Une vieille dame qui est arrivée après moi, a vu de son frère, ou de son cousin. ou de son écuyer, aussi avec nous table ronde ; et sur la fin du repas, ayant bientôt gagnés, elle a dit : Vous vous êtes naitre ; il faut qu'à mon tour vous me connaissiez

elle, a-t-elle continué, un cadet ; je suis maintenant l'ainé ; cependant j'ai toujours le même époux. Je vais essayer cette espèce d'énigme.

LES NORMANDS. — J'ai eu autrefois dix-sept, dix-huit comme celles qui les ont aujourd'hui, et, tout cela, je ne manquais pas non plus de soupirants ; mais quand on faisait successivement subir un interrogatoire après qu'on m'avait consulté, il leur donnait un congé irrévocable. Le premier se présenta fut un beau jeune garçon, aux cheveux de rose, aux yeux doux et spirituels, aux propos agréables qu'annonçaient ses yeux. Il m'aimait beaucoup, comme moi-même. De quel pays êtes-vous ? lui demanda au bout de quelques jours mon père. — De la Normandie. — De Caen. — De Caen. — Les biens de votre père sont-ils nombreux ? Mon amant hésita, il répondit qu'ils l'étaient. Est-ce l'ainé ? Mon amant hésita encore davantage ; enfin quand les avocats distinguaient le premier aîné, le second aîné, le troisième aîné, qu'il était le troisième aîné. C'est-à-dire l'ainé, lui dit mon père. Monsieur, ajouta-t-il, peut-être savez-vous pas aussi bien que moi la loi de votre pays ; la loi normande : Ordinairement, la part de succession à laquelle

ches, des loups, des panthères, des moines de mer avec longue barbe, des évêques de mer avec leur crosses d'argent, leur mitres d'écailles d'or; des femmes de mer, bien terribles que les femmes de terre; enfin de grands moines de mer<sup>45</sup> qui en moins de temps que celui de dire ah! verraient broyé, moulu, pieds et tête, chair et os.

Je dis que je me tiendrais sur nos rivages. Oh! reprit le veau le plus grave, le capital de Buch vous demandera si du Médoc le droit de capte ou le second plus beau poisson pêche, et ensuite le droit de bouche, c'est-à-dire qu'il paie l'ancien prix du treizième, du quatorzième siècle, où l'on a découvert l'Amérique et ses richesses, le poisson nécessaire à la provision<sup>46</sup>. — J'irai pêcher plus loin. — Oh! tous les rivières de la France sont bordés de capitals de Buch<sup>47</sup>.

Je dis que je me retirerais à l'embouchure des fleuves, pour pêcher des dauphins, des saumons, des turbots, des estuons. C'est, me dirent-ils tous à la fois, poissons royaux: la tête appartient au roi, la queue à la reine<sup>48</sup>; et quand le roi et la reine sont trop loin pour les manger, les officiers administrateurs vont fort bien les manger en leur nom<sup>49</sup>. Retournez-vous, et retournez-vous dans votre rivière: tout le poisson, tête et queue, vous appartiendra. Et comme je ne m'en retournais pas, qu'ils disaient, ils ajoutèrent: Mais vous ignorez donc que les poissons-réservoirs qu'à présent on fait dans la mer, avec des filets de toute autre matière<sup>50</sup>, rendent les poissons tellement communs qu'on en fume les terres<sup>51</sup>? Vous ignorez que souvent les poissons viennent sur les rivages en si grande quantité que les pêcheurs sont obligés de recourir aux prières de l'église pour les éloigner<sup>52</sup>.

A ma place bien d'autres auraient fait comme moi, je ne m'en retournais pas. Dans la suite je reconnus que je m'étais laissé tromper. J'en fus surtout plus honteux quand je découvris que ce n'était point par des Bordelais, que c'était par des Rochelois, qui ne sont que des demi-Gascons.

Enfin, la vigne que j'avais été inutilement pêcher sur la mer, je la trouvai à mon retour dans mon pré, dont je fis planter en tous lieux les parties stériles. Tout le monde se moquait de moi; maintenant je bois du bon vin, je me moque de tout le monde.

## STATION XIII. — LES CADETS FRANÇAIS.

Qu'on se représente un large et beau vallon dont la verdure, pour ainsi dire encaissée dans des coteaux pierreux, blanchit en a plus de richesse, plus de luxe dont l'odorante fleur, condensée par le soleil brûlant des hauteurs, vous déshale, vous désaltère : c'est le vallon du Vigan. Qu'on se représente une auberge propre, riante : c'est celle où ce soir je suis venu loger. Qu'on se représente un homme tout gracieux, une femme toute gracieuse, des enfants tout jolis, tout caressants : c'est mon père, mon hôte, ses jeunes fils. J'ai voulu souper avec cette aimable famille. Une vieille dame qui est arrivée après moi, accompagnée ou de son frère, ou de son cousin, ou de son écuyer, a voulu faire aussi avec nous table ronde ; et sur la fin du repas, gaieté nous ayant bientôt gagnés, elle a dit : Vous vous êtes connus ; il faut qu'à mon tour vous me connaissiez

J'ai épousé, a-t-elle continué, un cadet ; je suis maintenant l'aîné d'un aîné ; cependant j'ai toujours le même époux. Je vais expliquer cette espèce d'énigme.

**LES CADETS NORMANDS.** — J'ai eu autrefois dix-sept, dix-huit, tout comme celles qui les ont aujourd'hui, et, toutes elles, je ne manquais pas non plus de soupirants ; mais mon père leur faisait successivement subir un interrogatoire après lequel, sans trop me consulter, il leur donnait un congé irrévocable. Celui qui le premier se présenta fut un beau jeune garçon, aux traits de lis et de rose, aux yeux doux et spirituels, aux propos doux et spirituels qu'annonçaient ses yeux. Il m'aimait beaucoup, j'en aimais de même. De quel pays êtes-vous ? lui demanda au bout de quelques jours mon père. — De la Normandie. — De quelle ville ? — De Caen. — Les biens de votre père sont-ils beaux, nobles ? Mon amant hésita, il répondit qu'ils l'étaient. — Êtes-vous l'aîné ? Mon amant hésita encore davantage ; enfin il répondit que les avocats distinguaient le premier aîné, le second aîné, le troisième aîné<sup>1</sup>, qu'il était le troisième aîné. C'est-à-dire le second maisné<sup>2</sup>, lui dit mon père. Monsieur, ajouta-t-il, peut-être ne connaissez-vous pas aussi bien que moi la loi de votre pays ; la voici en deux mots : Ordinairement, la part de succession à laquelle

ont droit les fils cadets des bourgeois n'est pas grand'chose nairement, la part de la succession à laquelle ont droit les fils des seigneurs n'est rien<sup>4</sup>. Monsieur, continua mon père, proposé un jeune gendre de Bayeux ; il avait sur vous l'a d'être fils de bourgeois. On m'en a proposé un autre de Vire sur vous le même avantage. Ils avaient ainsi que vous bon et bonne couleur ; mais comme ils étaient cadets, comme les traitait pas tout-à-fait aussi bien que leurs aînés<sup>5</sup>, je ré Je n'en veux pas ! je n'en veux pas.

**LES CADETS BRETONS.** — Que de pleurs, a pour vieille dame, mon amant et moi nous versâmes à notre tion ! Il fallut bien cependant nous consoler. Je ne croire que sans doute je me consolai la première, si je obligée de me souvenir que peu de temps après il vint u Breton qui ne laissa pas de se faire écouter. Raoul était dre et si aimable, surtout si généreux ! jamais aucune ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de me prouver son amou cessait de me répéter qu'il m'amènerait dans son beau c A force de parler de son château et de sa terre, il lui é de dire qu'il était parageau<sup>6</sup>. Mon père, qui, lorsque les gens venaient me voir, ne se tenait pas très près, mais q tenait pas non plus très loin, l'entendit. Parageau ! lui c père, vous êtes donc cadet, juveigneur<sup>7</sup> ? vous êtes do ble ? vous partagez donc noblement ? vous n'avez donc, tous les cadets, que le tiers<sup>8</sup> ? Tout cela est vrai, lui r Raoul ; mais nous ne sommes que deux frères, et je rep tous les cadets ; et, mon père nous ayant laissé trois ché j'en ai un. — Que vous tenez en parage et ramage<sup>9</sup>, lu qua mon père. Monsieur, si vous voulez être le vassal d frère, je ne veux pas que ma fille soit la vassale de sa sœ

Un autre jeune Breton, qui se trouvait là, fut tout con voir son rival sortir pour ne plus rentrer. Monsieur, dit-il père, je vous avouerai que je suis aussi cadet ; mais bourgeois et je fais gloire de l'être. Oh ! lui répondit moi vous êtes cadet breton, fils de bourgeois, à la bonne mais resterait à me prouver que votre père n'a pas de bic bles, ou que votre frère aîné veut renoncer au sou par liv n'eussiez-vous d'ailleurs que des biens roturiers, rester core à me prouver que votre frère aîné veut renoncer a de prendre pour lui le principal manoir, que vos frères veulent renoncer de même à choisir avant vous les lots de cession<sup>10</sup>. Monsieur, je suis aussi votre serviteur, et ma l aussi votre servante.

**LES CADETS MANCEAUX.** — Des affaires appelèrent mon père à Paris; il m'y emmena. Un jour, en passant dans la rue Richelieu, nous entrâmes dans un riche magasin qui appartenait à un gentilhomme marchand en gros<sup>11</sup>. Je ne déplûs à aucun de ses fils; cependant je ne pensais guère plus à lui qu'un jour même il vint me faire une visite; le lendemain il m'en fit une autre, et le surlendemain une autre. Je lui dis avant tout il tâchât d'être aîné, car ce n'était qu'à un aîné que mon père voulait me donner. Il me répondit qu'à cet égard il n'avait rien de nullement en peine. Effectivement un moment après, mon père étant passé dans la salle, il lui parla ainsi. Monsieur, j'aimerais par vous dire que je suis noble et que je suis le cadet de mes frères; mais vous ne savez peut-être pas que la loi veut que les nobles partagent roturièrement, c'est-à-dire par égales parts, leurs biens roturiers<sup>12</sup>. Or je ne conçois rien de plus roturier que les draps et les toiles qui remplissent notre magasin. Mon père lui répondit : Monsieur, les aînés de la maison de Laval s'appellent toujours Guy, les aînées toujours Guyonne, quelques noms que leurs parrains ou leurs mères leur aient donnés<sup>13</sup>; mais peu importe ce droit d'aînesse, c'est ici un droit qui importe davantage. Dans quelque province que soient situés les biens de cette maison, quelles que soient les coutumes de ces provinces, l'aîné, et, à défaut de mâle, l'ainée, succède à tous les biens, et ils n'ont rien à donner à leurs cadets ni à leurs cadettes<sup>14</sup>. Ici, dans le Maine, ajouta mon père, les gentilshommes marchands, comme les gentilshommes non marchands, sont tous de la maison de Laval, ou du moins ils le deviennent par toute sorte de dons, de préférences, de ruses, ils attribuent les droits. Le jeune Manceau ne perdit pas courage; il dit que son père aimait également tous ses enfants, qu'il voulait les lois coutumières de vouloir l'égal partage des biens roturiers, l'inégal partage des biens nobles<sup>15</sup>. Mon père le laissa dire, le laissa dire tant qu'il voulut, tant qu'il lui plut; mais le lendemain, au point du jour, il fit amener deux chevaux, un sur lequel je montai, un grand sur lequel il monta, et nous partîmes.

**LES CADETS GASCONS.** — Nous habitions Bordeaux, où je suis née. Lorsque nous y retournâmes, j'avais déjà vingt ans; ma fille était faite. Après m'être reposée quelques jours, je me rendis à la fenêtre; aussitôt la foule des prétendants de revint aussi nombreuse et plus nombreuse qu'avant mon départ. Il y avait, je crois, de toutes les parties de la Gascogne; il y en avait, comme vous pouvez penser, de bien des caractères. Il y

en avait qui, par une gravité de raison, un bon sens a ne voulaient me faire l'amour qu'en parlant à mon père ; je suis fâché, leur répondait-il, mais vous êtes cad ; j'aimerais cent fois mieux des cadets, des puînés, de seaux<sup>46</sup> du pays coutumier que de votre pays de droit. En effet, dans tout le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, le Limousin et la Guienne, dans cette moitié de France, la puissance du père est telle qu'il peut donner l'universel usage veut qu'il donne à son fils aîné la moitié de ses biens en présent de nocces, ce qui n'empêche pas l'aîné de venir ensuite au partage avec ses frères, comme il avait rien eu<sup>47</sup>. Monsieur, lui dit un jeune garçon lestement tourné, qui sous la fenêtre m'avait, pendant plusieurs heures, chanté ses tourments sur tous les tons de sa guitare, bien sois de la Gascogne, nous avons dans mon pays, à Bayonne, une coutume<sup>48</sup>. Oui, lui répondit mon père en lui touchant le dos ; une coutume où l'aîné a le noyau de la succession et le cadet n'a pas de lar<sup>49</sup>. Monsieur, lui dit un autre jeune homme qui ne chantait pas si bien que le cadet de Bayonne, mais qui était encore mieux tourné, qui me regardait encore plus attentivement, je suis aussi d'un pays de coutume ; je suis de Tarbes, les aînés et les cadets, nous partageons par égales parts les biens maternels, qui le plus souvent sont fort peu de chose ; lui repartit vivement mon père, mais non les biens paternels ; auxquels, les cadets, vous n'avez presque rien à prétendre. Mais, ajouta-t-il, consolez-vous, car nous avons en quatre petits pays où les cadets sont plus maltraités, où les partages avec les aînés sont plus bizarres : c'est, au nord, le pays d'Hesdin<sup>21</sup>, le petit pays de Ponthieu<sup>22</sup>, et au midi le pays de Sole<sup>23</sup>, et le petit pays d'Acqs<sup>24</sup>. Les cadets de ces pays me conviendraient encore moins que ceux du vôtre ; mais moi, comme en mille, ceux du vôtre ne me conviennent pas.

Dans ce temps, a continué la vieille dame, j'avais, me disait-on, d'assez beaux yeux ; mais, eussent-ils été plus beaux, ils n'auraient pu ment retenir ces jeunes gens qui venaient pleins d'espoir, et bientôt étaient désespérés par la science et les refus de mon père.

Deux seulement étaient restés ; ils furent forcés de suivre d'autres.

L'un était un grand Périgourdin ; il me jurait cent fois qu'il serait mon époux, qu'il n'aurait jamais d'autre épouse que moi. Je le crus jusqu'à ce qu'il dit à mon père qu'il ne savait pas s'il était aîné ou cadet ; que peu lui importait, parce qu'il avait toute sa fortune de sa tante, qui voulait lui donner un

l'en mettre en possession demain , aujourd'hui , s'il en  
 N'en ayez pas envie , lui répondit mon père , car  
 le père en prendra l'usufruit , qui n'accroîtra pas vo-  
 mais bien la sienne. Et gare votre aîné ! L'usufruit  
 biens des enfants appartient au père : vous êtes du  
 it écrit<sup>25</sup>.

prétendant était un joli petit avocat , dont l'air un peu  
 uit pas d'abord gagnée. Monsieur , répondit-il , d'un  
 ranchant aux paroles que mon père adressait au jeune  
 je viens de parler , les pères , dans le pays de droit  
 pas tous les biens , tous les gains que la fortune  
 ir à leurs fils. J'ai un cousin à qui son père et son  
 onné , en commun , une assez grosse somme , avec la-  
 nt repris un commerce tous les jours plus florissant ;  
 in pécule profectice , ce profit un pécule adventice ,  
 ue tous les pécules , capital et revenu , appartiennent  
 ar conséquent à mon cousin. J'ai un autre cousin ,  
 r : son pécule castrense lui appartient aussi ; et s'il  
 e , s'il enrichit , il tue , il pille , il s'enrichit pour son  
 quant à moi , et quant à tous les avocats , nos pécu-  
 strences nous appartiennent de même<sup>26</sup>. Oh ! lui ré-  
 père , le pécule d'un avocat qui n'a pas les cheveux  
 du moins gris , a toujours été bien petit. Le jeune  
 ut répliquer , insister ; mon père , fatigué de ne pou-  
 finir , lui dit : Monsieur , je veux croire que vous sa-  
 ider ; mais sûrement vous ne gagnerez pas chez moi  
 , car je ne vous donnerai plus audience.

LIAGES DES CADETS. — Tandis que les plus jeunes  
 laient , les années venaient et ne s'en allaient pas.  
 romets , dis-je , dans un moment de colère , en par-  
 miroir , que je me marierai avec le premier qui se  
 Cette résolution devait me faire prendre le pire. Il  
 pendant pas ainsi. Je fis connaissance , en maison  
 : un homme simple ; il n'avait que trente-sept ans  
 , il s'en donnait rondement trente-sept. Il était cadet ,  
 moi , il ne voulait plus attendre ; nous fûmes tout de  
 rd. J'allai parler à mon père le jour même. Mon  
 -je , vous m'avez répété que , si avant l'âge de vingt-  
 e me conduisais mal , je ne serais pas privée des suc-  
 mes oncles et de mes tantes , mais que je le serais  
 ons de mon père et de ma mère<sup>27</sup>. Je me suis , Dieu  
 à présent toujours bien conduite ; cependant à la fin  
 perd ou peut se perdre. Mon père , j'ai vingt-quatre



ans ! j'ai vingt-quatre ans ! Ces paroles produisirent tout ce que j'en attendais. Mon père, quoiqu'il n'eût assurément rien à craindre, craignit ; cette fois enfin, il consentit à mon mariage et un vendredi, jour de jeûne, pour éviter les frais d'un dîner, l'homme aux trente-sept ans et moi fûmes, sans violon, sans tambour, sans trompette, sans bruit, mariés de grand matin à l'église de la paroisse. Monsieur Armoise, mon époux, avait une petite maison avec un petit jardin, où nous nous retirâmes et nous vécûmes pendant plusieurs années bien chichement ; ces temps ont changé, et aujourd'hui nous ne pouvons plus nous plaindre de notre fortune. Mais, a ajouté, en terminant, une vieille dame, vous me demanderez comment il ne se peut pas pour époux que des cadets ? Je vous répondrai que les aînés, ne veulent guère que des aînées, des aînées ; qu'à l'origine il se présenta bien à moi quelques aînés, mais ils étaient d'une manière si disgraciée que je n'en tins pas compte. Vous me demanderez aussi comment mon père s'obstinait à ne me faire épouser qu'un aîné ; vous saurez que, dans certains arrangements, mon père était entier, absolu. Il n'avait que deux filles ; il avait donné, je ne sais pourquoi, son aînée à un aîné ; il entendait ne donner sa cadette qu'à un aîné. Vous me demanderez, avant tout, comment, ayant épousé un cadet et n'étant pas remariée, j'étais cependant mariée à un aîné : c'est que mon époux vivait sobrement ; c'est que son frère aîné, le premier, ainsi qu'on dit dans le pays de monsieur Armoise, avait épousé une aînée, une chemière, et étant fort riche, n'avait pas vécu sobrement, et qu'il est arrivé ce qui naturellement arrive : l'un a hérité de l'autre.

#### STATION XIV. — LES VANTERIES FRANÇAISES

Onze heures sonnaient quand je suis arrivé à Saumier, une petite ville qui, en Espagne, ne serait pas petite. J'y ai dit adieu et suis parti.

J'étais à peine à une ou deux portées d'arquebuse que j'ai entendu galoper derrière moi. J'ai tourné la tête. J'ai reconnu l'étranger avec qui j'avais dîné à table d'hôte. Monsieur, a dit, je viens d'apprendre que vous allez à Montpellier ; moi j'en irai le vôtre pendant quelques lieues. Cet étranger

de tous les états de l'Europe. Il m'a parlé de ses diverses nations. Monsieur, a-t-il ajouté quand il en a été à la fin, ce qui dans le pays où nous sommes m'a le plus frappé, ce qui aussi vous frappera le plus, c'est que tout le monde, et toujours, et sans cesse, et en tous lieux, se vante. Dans certaines villes on se vante surtout de l'antiquité.

**A PÉRIGUEUX**, — on convient bien que les Troyens de Troyes ne sont du sang des anciens Troyens<sup>1</sup>, ce qui est un peu de nonneur; que les Parisiens sont du sang des rois des anciens Troyens, par Paris, fils de Priam<sup>2</sup>, ce qui est un bien plus grand honneur; que les Toulousains sont du sang de Tolus, peuplé par Japhet<sup>3</sup>, ce qui est un bien plus grand honneur encore; mais on veut, à toute force, y être du sang même de Japhet; on veut qu'il soit venu bâtir Périgueux pour ses descendants<sup>4</sup>.

Dans d'autres villes on veut avoir fondé certaines colonies, mais dans d'autres on ne le veut absolument pas; ainsi :

**A RENNES**, — on vous dit que les Bretons majeurs sont fils des Bretons mineurs, que les Anglais sont fils des Bretons mineurs de cette ville<sup>5</sup>.

**A GRENOBLE**, — que les Dauphinois sont les pères des Italiens, que tous les peuples d'Italie descendent des Dauphinois de cette ville<sup>6</sup>.

**A RHODEZ**, — au contraire, on nie vivement, malgré le témoignage des plus grands géographes, que les Russes soient une colonie de Ruthènes<sup>7</sup>; et l'on veut qu'ils soient plutôt une colonie d'Auvergnats qui, pour étendre leur commerce de peaux, auront sans doute été s'établir en Russie. Mais,

**A SAINT-FLOUR**, — on s'en défend plus vivement encore, et on répond que les Auvergnats n'ont jamais fait le commerce des fourrures, qu'ils n'ont fait que le commerce des peaux de lapin, tout au plus celui des peaux de lièvre.

Dans d'autres villes on prétend aux honneurs des grandes entreprises.

**A POITIERS**, — où l'on ne vous parle pas de l'épouvantable lézard empaillé qu'on y conserve, on vous dit que cette ville est, après Paris, la plus grande de la France<sup>8</sup>.

Il y a telle ville qui prétend à la considération par la grandeur de la province dont elle est la capitale.

**A BORDEAUX**, — on vous affirme rondement que le duché de Guienne est le plus grand duché du monde<sup>9</sup>, comme si celui de Lithuanie n'était pas encore plus grand<sup>10</sup>.

Il y a telle autre ville qui prétend à la considération par l'importance de la province dont elle est la capitale.

**A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT**, — on se hâte de vous en parler la Navarre, qui n'a pas neuf lieues de long, parce qu'elle n'a que huit, qui n'a pas six lieues de large, parce qu'elle n'a que cinq, a cependant par sa réunion fait changer le titre de France, aujourd'hui roi de France et de Navarre<sup>1</sup> ; que dans les pays lointains on sache si c'est la Navarre qui est réunie à la France, ou si c'est la France qui a été réunie à la Navarre ; si les Navarrais sont Français ou si les Français sont Navarrais.

**A LA ROCHELLE**, — on vous demande quelle est l'origine du nom de l'Aunis, dont cette ville est la capitale ; et on vous le prend, en vous disant que le roi qui le conquiert s'estima fâché de n'en conquérir une aune par jour<sup>12</sup>.

**A TALMOND**, — je crois qu'on passe toutes ces vanteries ; vous dit que cette ville est, ainsi que son nom l'annonce, le ton du monde<sup>13</sup>.

Il y a d'autres villes qui se vantent de leurs prodiges, de leurs choses prodigieuses.

**A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE**, — on vous recommande de voir avant tout la forêt de la Trahison, où le bois qu'on coupe d'un côté du chemin qui la traverse surnage comme le bûche flottant, tandis que celui qu'on coupe de l'autre côté plonge dans une pierre<sup>14</sup>.

**A CLERMONT**, — les gens les plus graves vous assurent qu'il suffit de jeter une pierre dans le lac de Besse pour avoir un orage et tempête<sup>15</sup>.

**A GRENOBLE**, — il ne passe personne qu'on ne veuille aller aux cuves de Sassenage, qui pronostiquent les années de disette et les années d'abondance, qui se remplissent d'eau quand que les greniers doivent être vides, qui s'en désemplissent quand les greniers doivent être pleins<sup>16</sup>.

**A TARARE**, — on se vante d'une fontaine dont l'eau ne blanchit pas le vin pourvu qu'on n'y en mette pas plus d'un quart.

**A MONTREUIL**, — on se vante d'un monstre qui n'avait qu'un œil, et qui a donné à la ville son nom, qui s'écrit Monstre.

J'ajouterai qu'il n'est pas d'ailleurs en France de ville qui ait eu son géant<sup>19</sup>.

**A VALENCE**, — on vous montre les grands os de ce géant qui long-temps opprima et épouvanta la contrée<sup>20</sup>.

**A PARIS**, — l'on n'a pas d'os de géant, mais l'on a des ossements dont l'étendue de chacune forme le territoire d'un grand pays. Lorsque j'arrivai à cette ville, un savant jacobin qui me conduisit me demanda, près du village de Montrouge, si je n'en

pas la terre retentir sous mes pieds. Nous marchons, me dit-il, sur la tombe du géant Gancelon<sup>22</sup>. A quelque distance, il me fit la même question. Maintenant, me dit-il, nous marchons sur la tombe du géant Isoire<sup>23</sup>. Il me parla de tant de géants de cette contrée et d'autres contrées, qu'en entrant dans Paris les Parisiens me parurent tous petits.

A BAYEUX, — il en fut de même, tant, avant d'y arriver, on m'avait long-temps parlé de cet austère géant, moine d'Auvray<sup>24</sup>, qui, en été, se donnait le fouet avec un chêne garni de ses glands verts, et en automne avec un marronnier garni de ses marrons épineux.

Ah ! l'illustration ! l'illustration ! C'est de l'illustration principalement que les villes sont fières.

A ORANGE, — les savants citoyens de la ville vous disent : Venez voir la maison de la mère de Cicéron<sup>25</sup> !

A AUCH, — la capitale de la Gascogne, on n'a pas voulu avoir le dessous. Venez ! venez ! vous dit-on, ne cesse-t-on de vous dire ; venez voir la maison du père de Cicéron, qui est né dans notre ville<sup>26</sup>.

Mais où diable ces Provençaux gascons, ces Gascons gascons, ont-ils pu trouver de l'argent pour gagner tant d'historiens et de géographes<sup>27</sup> ?

Monsieur, m'a dit cet étranger lorsque nous avons été sur le point de nous séparer, il faudrait que nous fissions encore ensemble dix lieues pour pouvoir vous parler des vanteries des petites villes ; que nous en fissions cent pour pouvoir vous parler des vanteries des villages ; et, pour pouvoir vous parler des vanteries des bourgeois, aussi bien que des gentishommes, il faudrait que nous fissions le tour, plusieurs fois le tour du monde.

## STATION XV. — LES ÉTUDIANTS DE MONTPELLIER.

La ville de Montpellier ressemble à une grande infirmerie bâtie sur les verdoyants rivages de la Méditerranée. On ne voit dans les rues que des médecins, et dans les maisons que des malades.

Il y en a de tous les pays.

J'ai été aujourd'hui informé que parmi les Espagnols il y avait le vieux dom Joseph, le parrain de mon bon parrain du Pérou :

j'ai été lui faire ma visite. Revenez bientôt, m'a-t-il dit quand suis sorti, ou vous ne me reverrez plus. Oh ! lui ai-je répondu on ne peut mourir à Montpellier. Nous l'en garderons bien en même temps dit ou crié ses deux médecins, que j'ai rencontrés chez lui ; la maladie ne saurait pas plus tenir devant nous lorsque nous sommes en chaperon<sup>1</sup>, que le diable devant un curé, lorsqu'il est en étole. Véritablement ils étaient habillés pour faire leur classe ; il y allaient. Nous sommes sortis tous deux ensemble.

**LES ÉTUDES.** — J'ai demandé à ces deux médecins la permission de les suivre. Ils m'ont aussitôt mis entre eux deux et nous avons marché au milieu des embarras et du bruit des rues. Messire, m'a dit à l'oreille droite le plus âgé, les études à Montpellier ne durent guère plus de trois ans<sup>2</sup> ; elles sont courtes et bonnes. A Paris, si elles sont bonnes, elles ne sont pas courtes ; il faut six ans pour être médecin<sup>3</sup>, et il faut qu'aux jours qu'ils appellent *lisibles*, où le régent lit, enseigne, par opposition aux jours *illisibles*, où il ne lit pas, n'enseigne pas, les jeunes gens soient rendus en classe à sept heures du matin en hiver, et en été à six<sup>4</sup>. — Qu'y apprennent-ils ? lui ai-je demandé. — Ce qu'ils apprennent ici : la médecine grecque, comme elle est expliquée, corrigée par la médecine française<sup>5</sup>, ou, ce qui revient au même, l'ancien art à perfectionner et le nouvel art perfectionné.

**LES GRADES.** — Messire, m'a dit à mon oreille gauche le moins âgé, savez-vous pourquoi les régents de Paris retiennent beaucoup plus long-temps leurs écoliers sur les bancs ? c'est qu'ils veulent avoir l'air de bien gagner tout l'argent qu'ils leur font donner. Les divers grades de médecin coûtent en France deux mille livres<sup>6</sup>, autant qu'un fonds de commerce. Ici nos classes sont toujours pleines : ils ne coûtent guère que quatre cents livres<sup>7</sup> ; je vous dirai, toutefois, qu'ils coûtent seize sévères examens ou actes<sup>8</sup>, avec thèses imprimées, manuscrites<sup>9</sup>, comme on veut. A Montpellier, nous ne faisons pas payer nos écoliers qu'en étude, qu'en science ; et si ne sommes nous cependant trop richement rétribués par le trésor public. Charles VIII nous assigna pour tous les régents cinq cents livres ; Charles IX nous en a assigné à chacun trois cents<sup>10</sup>.

**LES MÉDECINS GRADUÉS A PARIS.** — Messire, a répondu le plus ancien, croyez-vous qu'avec tant d'études, tant d'argent les médecins de Paris valent mieux que ceux des autres villes ? D'abord vous conviendrez qu'ils sont moins polis, quand vous saurez que tous les ans, à la Saint-Luc, le grand bedeau p

ce célèbre décret de l'année 1574<sup>44</sup> : Étudiants, si vous injuriez Messieurs nos maîtres, vous serez privés des grades ; Messieurs nos maîtres, si vous vous injuriez entre vous, vos noms seront rayés de dessus la matricule<sup>45</sup>. J'ajouterai qu'ils sont en général si peu sûrs de leurs principes, qu'ils se sont divisés ; que les uns, par entêtement ou par esprit d'opposition, emploient des remèdes contraires à ceux qu'emploient les autres, et que les malades qui n'en sont pas morts se sont plaints à la justice<sup>46</sup>. J'ajouterai qu'ils cessent cependant de se faire la guerre toutes les fois qu'il s'agit de la faire aux médecins de Montpellier, qui auraient bientôt conquis le pavé de Paris si le parlement ne leur avait défendu d'exercer sans autorisation la médecine dans cette ville<sup>46</sup>.

**LES MÉDECINS GRADUÉS A MONTPELLIER.** — Messire, a repris alors le moins âgé, mais nos rois n'ont pas voulu obéir à ces arrêts, et, de leurs différents médecins, la plupart ont étudié, ont pris leurs grades à Montpellier, sont des médecins de Montpellier<sup>48</sup>. Les médecins de Paris nous font d'ailleurs subir des examens, nous font mille difficultés avant de consentir à nous écrire sur le tableau<sup>46</sup>. Ici nous leur faisons, à leur tour, subir des examens, mais ce n'est que par représailles. Les médecins de Paris ne cessent de rivaliser avec nous, de se comparer avec nous. Je veux bien ne pas dire que saint Roch, le plus grand médecin des pestiférés, porté dans les cieux par leur reconnaissance et leurs acclamations, était de Montpellier<sup>47</sup> ; mais je dirai que Rabelais, docteur médecin, né au centre de la France, bon juge entre les médecins du Nord et ceux du Midi, nous a laissé sa robe. Tous les médecins de Montpellier la mettent avant d'être reçus<sup>48</sup> ; vous la verrez pendue à la grande salle ou nous allons entrer. Comme il disait ces mots, nous sommes arrivés devant un vieux bâtiment, au pied duquel bourdonnaient de nombreux essaims de jeunes gens, tous vêtus d'une robe rouge<sup>49</sup>, tous impatients d'essayer la robe de Rabelais, d'aller médicamenter la France, l'Europe, le monde : car en mes voyages j'ai vu que dans les maladies graves, les maladies désespérées, on demande partout un médecin de Montpellier, et que partout on en trouve<sup>50</sup>.

## STATION XVI.

## LE GARDE-MALADE DE MONTPELLIER.

Aujourd'hui j'ai été voir un autre malade : c'est la bonne ric-Thérèse , l'amie de ma mère. En entrant , j'ai aperçu vis d'elle , assis sur une chaise à bras , un homme grave qui parlait de sa santé en termes souvent scientifiques. Voilà , suis-je dit , son médecin ; j'aurai aussi l'occasion , avec celui d'apprendre encore quelque autre chose sur la médecine : çaise. Nous sortîmes ensemble. En attendant , je me suis mis gracieuser , à l'appeler docteur , monsieur le docteur. Mes m'a-t-il dit , je suis l'hôte de Madame , le propriétaire de la son qu'elle a bien voulu habiter. Je n'ai pas de grades ; mais à Montpellier , nous ne sommes pas tous gradués , nous sommes tous médecins ; nous aimons tous la médecine<sup>1</sup> , comme les de Toulouse , qui , s'ils ne sont pas tous gradués , sont tous cats , aiment tous le droit<sup>2</sup> ; comme les gens de Genève , s'ils ne sont pas tous ministres , sont tous théologiens , aiment tous la théologie<sup>3</sup>.

LES ANATOMISTES. — Quant à moi , a-t-il continué , dès j'eus un peu de fortune , un peu de loisir , je voulus savoir comment j'étais fait , me connaître , connaître l'homme : j'étudiai l'anatomie. On dit que jusqu'à Vésal il n'y a pas eu un bon système de cette science. On exagère peut-être ; mais je puis assurer que ce médecin décrit les différentes parties du corps humain avec un tel ordre , une telle clarté , que je n'ai jamais eu besoin de regarder ses gravures<sup>4</sup>. Vésal , dans son traité , s'adresse tout à Gallien et le gourmande : ce n'est pas un écolier qui s'attaque à son maître , c'est un voyageur qui reproche à celui qui l'a précédé d'avoir mal examiné , mal vu les pays dont il parle<sup>5</sup>.

A son tour , Fallope , si célèbre par la découverte des tumeurs auxquelles il a laissé son nom , gourmande Vésal , lui reproche ses erreurs , ses méprises , notamment sur la primitive position où réside l'homme à l'instant que par l'ordre de la Providence il sort du néant<sup>6</sup>.

D'autres anatomistes , entre autres Rondelet<sup>7</sup> , ont aussi

de grands progrès à la science, et cela depuis les dissections d'hommes et les dissections d'animaux, depuis les comparaisons anatomiques<sup>8</sup>, surtout depuis l'invention des injections colorées, qui montrent si bien à l'œil toutes les veines et toutes leurs plus petites ramifications<sup>9</sup>. Messire, aujourd'hui les connaissances d'anatomie sont, à Montpellier, si communes, que vous entendriez les duellistes savamment différencier les coups d'épée à l'aorte, au diaphragme, aux muscles intercostaux; de même que vous entendriez aussi les petits écoliers, dans leurs combats pédestres, je veux dire à coups de pieds, crier : Gare le tibia ! le péronée ! l'apophyse ! la rotule ! Enfin, si, pour le peuple des autres villes, le cœur est du côté gauche, pour le peuple de Montpellier, il est où l'a mis la nature, au milieu de la poitrine, un peu plus du côté droit<sup>10</sup>.

**LES PHYSIOLOGISTES.** — Je dirai bien plus : vous verrez quelquefois à Montpellier un beau jeune homme chantant bien, dansant bien, une jeune fille belle, jolie, aimable, riche, ne pouvoir trouver à se marier; et pourquoi? C'est que dans la tête, dans la poitrine ou dans l'estomac, ils ont des vices de conformation dont la manifestation extérieure se révèle aux yeux d'un peuple chez qui les connaissances du régulier accomplissement de tous les phénomènes de la vie, ou, ce qui revient au même, chez qui les connaissances de la physiologie sont communes.

Ici, parmi le beau monde, le texte du latin pur et animé de la *Physiologie* de Fernel<sup>11</sup> est dans toutes les bouches; et j'ajoute que, si j'en juge par moi, quand on sait que ce bon Fernel est mort, à cinquante-deux ans, de la douleur d'avoir perdu sa femme<sup>12</sup>, on lit ses beaux ouvrages avec un intérêt plus vif et plus tendre.

**LES PATHOLOGISTES.** — Les dégradations, les altérations de toutes ces parties du corps humain que Vésal montre une à une si exactement, que Fernel met si élégamment en jeu, forment la nombreuse nomenclature des maladies dont Fernel nous a donné aussi la description dans sa célèbre *Pathologie*<sup>13</sup>, où il représente les diverses habitudes du corps, les diverses attitudes, les divers visages que les diverses maladies font prendre aux malades. Son livre vous promène méthodiquement devant les lits où gisent toutes les infirmités, toutes les souffrances humaines.

Mais, de même que l'on a beaucoup ajouté à sa *Physiologie* par les considérations sur les temps successifs où, dans le sein de la mère, les différentes parties de l'enfant prennent la vie<sup>14</sup>, et sur les temps successifs où ensuite les différentes parties de l'homme la perdent<sup>15</sup>, de même on a beaucoup ajouté aussi à sa



pathologie par les considérations sur la cause des maladies.

Ici, Messire, tous tant que nous sommes, nous pouvons vanter d'être surtout bons pathologistes; tous, nous connaissons notre Ferret et ses chapitres des indications<sup>17</sup>. Ici, dès qu'un homme est tombé malade, trente, quarante opinions, si trente ou quarante personnes le voient, annoncent et quelle est sa maladie et quelle en sera l'issue, font le diagnostic, ainsi que le pronostic, non, comme aux derniers siècles, par la couleur des urines<sup>18</sup>, mais, comme aujourd'hui, par un signe plus certain, le battement du pouls<sup>19</sup>.

**LES THÉRAPEUTISTES.** — Ici, tous tant que nous sommes, nous pouvons encore nous vanter de savoir couper vite le cours des maladies que nous n'avons pu prévenir. Aussi n'existe peut-être pas de ville où il y ait et si peu de grandes maladies, si peu de morts prématurées. Ce doit être ainsi, ce ne peut être autrement.

Aujourd'hui, en médecine, et particulièrement à Montpellier, le pain, les différentes sortes de pain; le vin, les différentes sortes de vin; la viande, les différentes espèces de viande; la volaille, les différentes parties de la volaille; les fruits, les différents fruits, les différentes maturités des fruits<sup>20</sup>; enfin les aliments, tous les différents aliments<sup>21</sup>, sont devenus des remèdes; et le bon air<sup>22</sup>, le travail du corps, même le travail de l'esprit, sont devenus les premiers remèdes<sup>23</sup>. J'ajoute que certaines maladies que, dans certains cas, nous nous gardons d'arrêter, sont aussi devenues des remèdes<sup>24</sup>. J'ajoute que certains poisons sont de même devenus des remèdes<sup>25</sup>, sans compter ou en comptant les remèdes qu'on nomme remèdes de cheval, et ceux qu'on nomme turbith, qui mettent en si violent mouvement le corps et l'âme<sup>27</sup>, sans compter ou en comptant les remèdes de l'araignée-loup, du crotin de lièvre, des nerfs de gogne, appliqués aux tempes, aux bras<sup>28</sup>, ou plutôt à l'irritation, qui ont, ainsi que tous les divers secours de la médecine homérique<sup>29</sup>, les plus étonnants et les plus heureux effets.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, ces infinies connaissances thérapeutiques nous viennent moins de la Faculté de médecine que de la boutique du libraire.

A Montpellier, on vend par centaines le *Praxis medica*<sup>30</sup> par milliers le *Compendiolum* de Montuio<sup>31</sup>.

Au diable si l'on vous fait grand cas du bel Amadis<sup>32</sup>, du jeune Dèlie<sup>33</sup>! Mais le Dénombrement des veines en six blattes<sup>34</sup>; les Sept Dialogues du sang<sup>35</sup>, où il est démontré que son mouvement ne vient pas de ses esprits<sup>36</sup>; la Science

pouls<sup>37</sup> ; les Maladies de la peau<sup>38</sup> ; les Maladies des femmes<sup>39</sup> ; les Maladies des enfants<sup>40</sup> ; le Traité de la rate<sup>41</sup> ; le Traité du rire<sup>42</sup> ; les Vertus de la nicotiane ou du tabac<sup>43</sup> ; les Vertus du méchoacani<sup>44</sup> ; le Traité des poisons<sup>45</sup> ; le Traité des maladies surnaturelles ou vénéficiuses<sup>46</sup> ; le Traité de la médecine légale<sup>47</sup> ; l'Abrégé de la médecine , par le vicomte du Perche<sup>48</sup> , et, avant tout, les Erreurs populaires de Joubert<sup>49</sup>, dont le retard des éditions et le manque d'exemplaires se font sentir comme la disette du blé<sup>50</sup>, se vendent bien, très bien, vite, très vite.

On vend encore mieux et encore plus vite la Joie de l'antimoine, le Rabat-joie de l'antimoine<sup>51</sup>.

Messire, la guerre civile s'est élevée entre les médecins depuis environ quarante ans<sup>52</sup>, et en voilà peut-être pour cent ans avant qu'ils fassent la paix. Ils se sont divisés, dans la thérapeutique, en amis, en ennemis de l'antimoine, en paracelsistes, en grecs<sup>53</sup>. La semaine dernière, j'allai à la Saunerie<sup>54</sup> voir un de mes amis ; je le trouvai débarrassé de son habit de malade. Il avait quitté sa robe fourrée de peau d'agneau<sup>55</sup>, et sur sa table les phioles, les boîtes, avaient disparu. Sa chambre était celle d'un homme en bonne santé. Je m'approche de lui. Je le trouve la tête haute, le teint coloré, les yeux brillants. Qu'est-ce donc ? m'écriai-je, après l'avoir examiné encore davantage ; vous êtes guéri ! Votre bon tempérament vous a sauvé ! Dites plutôt mon bon médecin, me répondit-il, en me montrant un homme en robe noire, tout riant, tout triomphant. — Voilà, dis-je alors en me tournant vers le médecin, une guérison qui tient du prodige. Monsieur, me répondit le médecin, dans notre médecine de Paracelse, il n'y a que des prodiges. Interrogez votre ami. Il souffrait horriblement, on le croyait perdu ; tous les médecins, tous les remèdes, avaient été inutiles. Par hasard je suis informé de son état, j'accours ; au premier abord, je connais sa maladie. Je me hâte d'agir, car, si l'on eût encore attendu quelques heures, il était mort. Je lui présente, dans un verre d'eau, quelques grains d'antimoine<sup>56</sup> ; il les prend, et, pour prix de sa confiance, il revient subitement à la vie. Le voilà sur pied ; demain il se remet à ses affaires. Monsieur, continua ce médecin, je pourrais citer mille pareils faits de cette médecine, de ce système de Paracelse, que vous ne paraissiez pas assez admirer, assez connaître, que vous allez comme moi admirer, comme moi connaître, s'il vous plaît de m'accorder un très court moment d'attention, tant ce système est simple, clair.

Notre corps, continua-t-il, n'est composé que de soufre, de mercure et de sel ; c'est du dérangement, de la proportion et de

l'équilibre de ces trois éléments que naît le dérangement de la santé. Ainsi la jaunisse, les fièvres, les inflammations, la pleurésie, viennent du dérangement du soufre ; les tremblements frénésie, l'apoplexie, la paralysie et la léthargie viennent du dérangement du mercure ; la colique, la pierre, la goutte, la sciatique et l'erysipèle ne doivent être attribués qu'au dérangement du sel<sup>57</sup>. L'origine des maladies une fois bien connue, les maladies deviennent faciles et sont abondamment fournies par la chimie de nos jours, qui, après avoir épuisé toutes les combinaisons possibles des sels, des métaux, des demi-métaux et des fossiles, a observé tous les effets de leur action et de leur réaction entre eux.

Ah ! très cher docteur, dit alors mon ami, à cette heure je vois clairement, l'apoplexie de mon oncle n'était que le dérangement de son mercure ; la colique de ma jeune cousine, que le dérangement de son sel, et la terrible fièvre à laquelle je vais d'échapper, que le dérangement de mon soufre. C'est cela ! s'écria avec transport le médecin, c'est cela même ! vous y êtes. Vous entendez aussi bien que moi Paracelse ! Après ce compliment qui acheva de réjouir mon ami, le médecin se retira en disant qu'il ne manquât pas de le faire appeler sans retard si le soufre, ou si le mercure de son oncle, ou si le sel de sa jeune cousine, venaient à se déranger encore.

J'appris quelques jours après qu'un autre de mes amis était malade. Comme son médecin loge dans mon quartier, j'allai lui proposer de l'accompagner, si c'était l'heure de sa visite. Il se leva à l'instant, et nous sortîmes.

Mon ami put à peine me reconnaître. Il était étendu dans son lit, le teint et l'œil en feu, frissonnant, suant, souffrant. Qu'êtes-vous heureux ! lui dit son médecin en s'approchant de lui en lui haussant la tête et en lui mettant la main sur le pouls. Hippocrate, avec sa médecine expectante, vous sauve aujourd'hui. Il veut que nous attendions le moment de la crise<sup>58</sup>. Je l'ai attendu. Le voilà qui vient enfin, qui se manifeste par les signes les plus certains : je réponds de vous sur ma vie. Ah ! vous vous étiez plus long-temps livré aux trompeuses promesses de ces paracelsistes, de ces méchants empiriques, à l'heure qu'il est vous auriez fait votre testament, et peut-être on sonnerait pour vous les cloches : car, depuis quelque temps, leur *Liber de tartaro*<sup>59</sup>, leur antimoine, met bien souvent les cloches en branle. Le médecin sortit ; ses paroles avaient déjà guéri le malade.

Mais moi, ajouta l'hôte de l'amie de ma mère, qui est vrai

de Il , de la ville des gens de bien <sup>60</sup>, qui , moins ret que ) bonté de cœur, est le garde-malade de tous ir —je ou ne suis-je point paracelsiste ?

Je n'ai d'abord que Hollier, l'heureux médecin des ma-  
ladesespérés <sup>61</sup>, ne l'est pas <sup>62</sup>.

Je vous dirai que Duret ne l'est pas <sup>63</sup>, et que Duret, l'inter-  
prète d'Hippocrate <sup>64</sup>, est regardé comme l'Hippocrate français.

Je vous dirai que Baillou ne l'est pas <sup>65</sup>, et que Baillou passe  
pour l'universel conseiller des médecins <sup>66</sup>.

Je vous dirai que Riolan ne l'est pas , et que , pour ne l'être  
pas, il a reçu de la Faculté une salière d'argent remplie de sel,  
symbole de la sagesse <sup>67</sup>.

Encore si le grand Simon Piètre <sup>68</sup> l'était ; mais il ne l'est  
pas <sup>69</sup>.

Je vois en même temps que les Facultés excommunient Para-  
celse comme un hérésiarque en médecine , aussi dangereux que  
Luther l'est en religion. Le même pays, disent-elles , a produit  
l'un et l'autre <sup>70</sup> ; l'un perd l'âme , l'autre perd le corps.

Je vois aussi que les Parlements, comme s'ils ne savaient pas  
moins de médecine que les Facultés , ne sont pas moins irrités  
contre la doctrine de Paracelse , qu'ils l'ont proscrite par plu-  
sieurs arrêts <sup>71</sup> ; et vraiment elle a cela à dire qu'elle veut que  
les maladies , dont les causes sont si variées, soient traitées par  
un petit nombre de remèdes, dont le plus connu , le plus célèbre,  
l'antimoine ou tartre stibié, ou émétique <sup>72</sup>, secoue, ébranle  
d'une manière vraiment effroyable tous les ressorts de la vie.

Je conviendrais cependant que, tout proscrit qu'il est, l'émé-  
tique a produit quelquefois de bons effets <sup>73</sup> ; mais alors il est  
sans doute administré par un heureux hasard : on joue donc la vie  
avec l'émétique. Pour moi, je ne jouerai pas ; je craindrais de  
perdre une partie où ordinairement on ne prend pas sa revanche.

## STATION XVII.—LE PARISIEN DE MONTPELLIER.

Me promettez-vous , me dit hier l'amie de ma mère, d'aller  
voir, avant de partir, mon neveu, le petit Saint-Charles ? Je le lui  
promis. J'y ai été aujourd'hui après mon déjeuner, et j'ai vu au  
premier coup d'œil , tout comme si j'étais de Montpellier, que la  
maladie du petit Saint-Charles n'est pas petite.

Son médecin venait de sortir; son chirurgien, qu'on venait d'appeler, est entré. Il a demandé à voir l'ordonnance de la médecine signée par le médecin<sup>1</sup>; il l'a lue; il s'est aussitôt emparé du bras du jeune homme, et dans un instant vous l'a, en risant presque en chantant, très adroitement, très habilement saigné.

**LES MAÎTRES CHIRURGIENS GRADUÉS.** — Il était près de sortir quand il m'a aperçu assis dans un coin, où, pour ne pas me distraire, je ne bougeais pas et gardais le silence. Aussitôt qu'il s'est remis sur son siège; il m'a salué d'une légère inclination de tête. Après m'avoir dit qu'il était dans les règles de l'art de distraire un malade par un peu de causerie, il a continué ainsi : Peut-être, Monsieur, me croyez-vous maître barbier-chirurgien; je ne suis qu'un maître chirurgien gradué; je sais le latin et je ne sais pas rien d'autre.

Je suis né à Paris; j'y ai fait les études de mon art, parce que la chirurgie de Paris l'emporte ou passe pour l'emporter sur celle de Montpellier<sup>2</sup>, autant que la médecine de Montpellier l'emporte ou passe pour l'emporter sur celle de Paris<sup>3</sup>. Cependant, a-t-il ajouté, quels qu'en soient les progrès, quelle qu'en soit maintenant l'importance, nous n'avons pas, même dans la capitale du royaume, des régentes, et nous sommes obligés d'y suivre, aux écoles de médecine<sup>4</sup>, le cours où est expliquée la méthode chirurgicale du médecin Gourmelin<sup>5</sup>; nous sommes obligés aussi d'y suivre les cours d'anatomie et de botanique. Nous ne sommes pas les moins habiles, car le démonstrateur des dissections d'anatomie, l'archidiacre<sup>6</sup>, et le démonstrateur des diverses espèces d'herbes, l'herbier, sont toujours pris par nous<sup>7</sup>.

A l'école de médecine, il faut en convenir, il y a une bonne institution : chaque récipiendaire doit accompagner son régent quand il fait la visite de ses malades, doit le voir pratiquer, et doit répondre sur la pratique<sup>8</sup>.

Il y en a une meilleure au collège des chirurgiens : le récipiendaire doit et avoir vu pratiquer et avoir pratiqué<sup>9</sup>.

Lorsque j'eus assez long-temps vu pratiquer un des chirurgiens les plus renommés, et que sous ses yeux j'eus assez long-temps pratiqué, je reçus successivement le grade de bachelier en chirurgie, de licencié en chirurgie<sup>10</sup>. Toutefois, avant de quitter Paris, je voulus subir les examens ordinaires devant le prévôt des chirurgiens-jurés, les deux docteurs régentes de la Faculté de médecine, et emporter en même temps avec moi des lettres de maîtrise<sup>11</sup>.

**LES MAÎTRES CHIRURGIENS.** — Bien m'en valut, car, étant arrivé ici, la jurande ne voulut pas me tenir compte de mes grades.

des, disant que les lettres-patentes relatives aux chirurgiens gradués n'avaient pas été vérifiées par les cours souveraines<sup>12</sup>, et que la Faculté de médecine avait refusé de recevoir la bulle que nous avions obtenue du pape<sup>13</sup>; mais, dès que j'exhibai mes lettres de maître chirurgien, on se tut, et je fus reconnu en cette qualité.

Les chirurgiens de Montpellier, je dois le dire, sont tout à la fois habiles gens et bonnes gens : peu à peu je gagnai leur confiance; cependant je ne pus jamais assez leur hausser le cœur pour les rendre fiers, indépendants comme nos chirurgiens de Paris<sup>14</sup>.

Mes amis, leur dis-je, souvenez-vous que nous sommes de la confrérie de Saint-Côme et Saint-Damien, et que les rois de France n'ont pas dédaigné d'être nos confrères<sup>15</sup>. Souvenez-vous que ce n'est pas d'hier que nous sommes venus, que les nobles statuts que nous a donnés le chirurgien Pitard datent du treizième siècle<sup>16</sup>. Eh ! je vous le demande, pourquoi nous laisserions-nous donc opprimer par les médecins ? En quoi l'emportent-ils sur nous ? Le célèbre Doublet<sup>17</sup>, dont les mains étaient celles de la chirurgie même, dont les pansements merveilleux ou extraordinaires étaient faits avec de l'eau pure, de simple lin-gé<sup>18</sup>, était-il médecin ou chirurgien ? Ambroise Paré<sup>19</sup>, le restaurateur de la chirurgie moderne, que Charles IX voulut sauver du carnage de la Saint-Barthélemi<sup>20</sup>, tandis qu'il ne voulut pas en sauver le grand amiral de France<sup>21</sup>, était-il médecin ou chirurgien ? Et Guillemeau, le savant régent des sages-femmes<sup>22</sup>, qui a adouci la rigueur de cette antique sentence : La femme accouchera dans la douleur, est-il médecin ou chirurgien ? A-t-il ou n'a-t-il pas sur sa porte la royale fleur de lis gardée par nos trois boîtes d'or, l'enseigne du chirurgien<sup>23</sup> ? Enfin le célèbre Portal, qui reçoit huit cents escus soleil d'appointements, qui est premier chirurgien du roi, est-il médecin ou chirurgien<sup>24</sup> ? En quoi l'emportent-ils encore sur nous ? S'ils peuvent nous défendre de faire la médecine<sup>25</sup>, ne pouvons-nous leur défendre de faire la chirurgie ? Quels sont leurs titres de supériorité ? Le latin ? Nous parlons latin<sup>26</sup> comme eux. Les grades ? Nous les avons comme eux<sup>27</sup>; nous avons une Faculté<sup>28</sup> comme eux. Leur toque mitre<sup>29</sup> ? Rien ne nous empêche de la prendre. Leur robe rouge<sup>30</sup> ? Prenons-la.

LES MAÎTRES BARBIERS-CHIRURGIENS. — Mes amis, leur dis-je encore, je sais bien que les médecins nous haïssent, qu'ils appellent notre art, où il faut en même temps et la raison et la tête et pour ainsi dire la raison de la main, un art manuel ;

pelé ; je pratique à l'instant l'opération césarienne , jusqu'à temps connue seulement de nom <sup>55</sup>.

A côté de moi un homme blessé d'une arquebusade est ar l'extraction de la balle offre trop de dangers ; eh bien ! laisse dans le corps. Maintenant, soit à Paris, soit à Mo lier, on a cessé de croire au venin des balles <sup>56</sup>.

Plus loin, on fait l'amputation d'un membre, et je rem fort bien que le savant maître qui opère n'a point rec comme au temps passé, au supplice de l'ustion des veines rielles <sup>57</sup>, mais que, suivant le conseil d'Ambroise Paré, il ploie la simple ligature <sup>58</sup>.

J'entends crier de toutes parts : A l'aide ! à l'aide ! C'e malheureux villageois qu'un chien enragé vient de mordu me trouve le plus près ; je le recueille. On me parle de la s fication <sup>59</sup> de la plaie. Je préfère l'application du fer rou blanc <sup>60</sup>.

Toutes ces maladies peuvent être avouées et traitées p quement.

Mais il en est qu'il faut couvrir des voiles du secret. Les nes de fumeterre, les purgatifs, les sudorifiques, le bois sai gaïac <sup>61</sup>, le mercure, dont les préparations liquides, les pré p tions en poudre, sont maintenant si variées <sup>62</sup>, si adouci n'ont pu maîtriser la maladie qu'en bonne compagnie o nomme point. Les médecins nous l'abandonnent ; ils so bout de leur science. Alors, pour sauver le vaisseau, nous j une partie du chargement à la mer ; nous coupons, nous chons <sup>64</sup> sans pitié, et, suivant l'usage, nous clouons à porte tout ce qu'il n'a pas été possible de dérober aux progri mal <sup>65</sup>. Monsieur, venez voir la mienne ; il n'y a pas de port chasseur qui soit plus garnie de têtes et de pattes de loups

## STATION XVIII. — LE LATINISTE DE MONTPELLI

La rue de l'Aiguillerie<sup>1</sup> est longue, mais il s'en faut qu'elle soit large. Ce matin, à un endroit des moins étroits, forme comme une petite place, j'ai remarqué une belle boutique couronnée d'une grande enseigne, sur laquelle, en passant, j'a le nom de l'apothicaire du petit Saint-Charles ; je suis entré

nander des nouvelles. Il était assis au fond, dans un **leuil de bois**<sup>2</sup>, où, au milieu de ses jolis pots émaillés<sup>3</sup>, **is coffrets peints et dorés**<sup>4</sup>, il se donnait l'attitude un **le d'un docteur régent**. Dès que je me suis présenté, il **n'offrir un siège**, et a repris bientôt l'entretien avec un **questionneur**.

**IEUNE PHARMACIE.**— **Que de science ! que de science !** **uestionneur** ; que le livre de la pharmacie est épais ! — **s jours**, a dit l'apothicaire, il devient plus épais. Nos **bou-** **nos salles extérieures et nos arrière-boutiques ou nos** **ricures ont toujours été en proportion avec le progrès de** **re semble voir les boutiques des anciennes ou des anti-** **rmacies, toutes petites comme celles de nos apothicaires** **2, toutes confuses comme celles de nos épiciers-dro-** **Galien, qu'on appelle le prince de la médecine, qu'on** **ppeler le prince de la pharmacie, a porté dans cette** **l'art une variété, un ordre**<sup>5</sup>, auxquels nous rendons **ujourd'hui hommage**. Les Arabes aussi ont allongé, **s tablettes**. Les canons de l'antidotaire de Sérapion<sup>6</sup> **détaillés, fort méthodiques ; ceux de Mesvé**<sup>7</sup> **encore** **uillés, encore plus méthodiques**. Nous devons en outre à **Salerne les tables alphabétiques de médicaments, des-** **Paracelse s'est habilement emparé**<sup>8</sup>. Quant à la pharma- **tre Languedocien Arnauld de Villeneuve**<sup>9</sup>, je ne trouve **ni dépendance dans la série des chapitres qui la com-** **J'en dis autant des pharmacies d'Evonime**<sup>10</sup> **et de Fer-** **losatus**<sup>11</sup>, qui, si elles avaient plus de vogue, reporte- **us nos boutiques la confusion primitive**.

**UVELLE PHARMACIE.** — Ce qui, en pharmacie comme **cine, fait que tous nous voulons aujourd'hui de bonnes** **tions, de bons systèmes où les diverses parties aient en-** **un agencement nécessaire, c'est la publication des lo-** **les philosophies médicales rationnelles**<sup>12</sup>, dont la phar- **de Ranchin**<sup>13</sup>, et mieux encore celle de Jacques Du- **st une belle et continuelle application**.

**es Dubois nombre dans leur ordre les différentes mala-** **corps humain, et ensuite, assistant pour ainsi dire à la** **ou au débrouillement du chaos, il voit, comme d'un seul** **tous les corps inanimés et animés, qu'il considère sous le** **pharmaceutique : tel métal, tel demi-métal, tel sel, telle** **ur telle, telle maladie ; telle herbe, telle autre, pour tel-** **autre maladie ; tel animal, tel autre, pour telle, telle au-** **die**<sup>15</sup>. Autres divisions relatives au degré de la chaleur



des corps, autres relatives à leur formation simple, 1  
Viennent les compositions médicamenteuses, et d'abord  
*basis*; les éléments nécessaires à la base, les *sine quibus*  
éléments qui ajoutent à l'action de la base, les *per quos* ;  
les éléments qui, lorsqu'ils manquent, peuvent être remplacés  
par d'autres, les *quid pro quo*<sup>17</sup>.

LA MANIPULATION. — Vient ensuite la longue  
des cornues, des matras, des bains-marie<sup>18</sup>, des alambics  
pour distiller les roses, des rosaires<sup>19</sup>, des alambics à distiller l'es-  
sence, la tierce, la quarte, la quinte essence<sup>20</sup>; la longue  
classification des mortiers, des pilons, des vases en pierre, en  
en verre, en ivoire, en argent, en or; la manière de préparer  
les divers médicaments, l'admirable chapitre *de instru-*

L'ADMINISTRATION. — Vient enfin l'indication du tem-  
ps pour donner les médicaments, *tempus sumendi*<sup>21</sup>.  
Le médecin, a dit le questionneur à l'apothicaire, je vois que le latin  
est utile. — Toutes les langues nous sont utiles : les lan-  
gues vivantes, l'espagnol, l'italien, l'allemand, parce que les  
relations des pays où l'on parle ces langues multiplient de plus  
leurs relations avec le nôtre<sup>22</sup>; les langues mortes, parce  
que le grec est jeté à poignées dans toutes nos pharmacies<sup>23</sup>,  
dans toutes nos pharmacies, à commencer par l'Alexi-  
phlegme de Nicandre, sont latines<sup>24</sup>; parce que toutes  
les ordonnances de nos médecins sont écrites en latin : « Potio  
» quarta matutina; Potio detur hora somni. » Confon-  
drez une heure avec une autre, ne sachez pas le latin ! ne sachez  
pas le latin ! « Capiat potionem in duas dosas, cum syropo de l'ac-  
» bus; Utatur ptisanâ; Ponatur emplastrum super ventre  
» riorum cum ligatura<sup>25</sup>. » Ne sachez pas le latin ! ne sachez  
pas le latin ! — Sire Denis, oui vraiment, vous devez savoir  
le latin comme Cicéron. — Ou du moins comme l'apothicaire de  
Paris : « Fiat clysterium cum 3 lac., et 3 mel.<sup>26</sup>. » Ne sachez  
pas le latin ! ne sachez pas la différence des mesures et des poids  
des latins avec les mesures et les poids français ! — Que de  
science ! que de science ! — Vous pouvez ajouter : que de bra-  
ve ! que de courage ! Mon premier compagnon<sup>27</sup>, homme d'expérience  
excellent fouetteur de vipères<sup>28</sup>, grand observateur du Bré-  
viaire ou traité de la pratique<sup>29</sup>, alla hier chez un personnage de  
la ville pour lui donner une médecine. On voulait laisser les volets ou-  
verts parce que le soleil s'était levé radieux et superbe, il les fit  
fermer parce qu'on voulait allumer les deux flambeaux de la cheminée, il  
n'en mit qu'une petite bougie, et dit au personnage : La lumière chasse  
les humeurs en dehors, les ténèbres les attirent en dedans.

moment elles soient attirées ; puis il ajouta avec le autorité : Point de visite ! Monseigneur, point de visite de votre hôtel ne doit pas aujourd'hui s'ouvrir<sup>32</sup>. Le compagnon est au contraire un jeune amoureux, un t. Ce matin je l'ai envoyé administrer une vieille dans l'ordonnance du médecin, nous avons ce droit, lui de donner des potions contre les vers<sup>33</sup>. On lui avait quatre-vingt-dix, peut-être quatre-vingt-quinze en est pas moins intrépidement armé, en répondant était écrit que sur la figure. En tout l'art a avancé. derniers, trouvez-moi de pareils administrateurs!

**TRES APOTHICAIRES.** — Aussi n'ai-je pas voulu dit le questionneur, qu'un simple droguiste de ma e, qui depuis long-temps aspire à être apothicaire, ait ni des lettres de maîtrise. Cependant on le dit ; est- Voici tout ce que j'ai à répondre. Un apothicaire ne s'en faut, être un homme commun : le roi Mithridate aire<sup>34</sup>, la reine Arthémise était apothicaire<sup>35</sup>, et le du père de l'apothicaire Mesvé était roi de Damas<sup>36</sup>. ire doit être riche<sup>37</sup>, ce qui n'est pas très commun ; n même temps bien tourné, leste, adroit, ce qui n'est mun ; il doit être en même temps jovial, gracieux, age<sup>38</sup>, ce qui n'est pas très commun ; il doit être en bon anatomiste, bon botaniste, bon chimiste<sup>39</sup>, ce non plus, je vous assure, très commun ; enfin, j'a d'un homme qui n'a pas accompli son temps d'ap- ou, si vous voulez, son temps d'études et d'exercice, été ensuite examiné, admis et reçu par le corps des , présidé par un commissaire de la Faculté de médecine peut à sa volonté en faire un comte, un duc, un France ; mais il ne peut en faire un maître apothicaire.

---

## ON XIX. — LE PÉNITENT D'AVIGNON.

ainement, Messieurs les réformés ou les réforma- peut être bon chrétien sans être vêtu d'un sac, sans une corde ; mais je pense, moi, que telle est la bi- hommes, que souvent, sous un habit, ils sont plus , ou du moins font plus de bien que sous un autre.

Aussi, je l'avoue, je suis fort aise d'avoir appris ce soir l'existence des pénitents.

Il y a dans mon auberge, à Aix, une grande galerie que j'ai eu diné, j'ai été faire ma promenade. J'y ai rencontré un étranger qui venait à l'opposite; nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes salués, nous nous sommes convenus, nous sommes joints. Ensuite, après quelques moments de conversation, je lui ai dit : Monsieur, je voudrais bien que vous m'expliquiez que demain : il s'est trouvé qu'il ne partait que demain que vous ne soupassiez qu'à six heures : il s'est trouvé qu'il ne soupait qu'à six heures. Je ne me souviens plus à quel sujet j'ai cru devoir ajouter : Que, n'ayant pas l'honneur d'être votre compatriote, j'eusse celui d'être votre confrère. Je lui ai nommé toutes les confréries où j'étais reçu, et enfin je lui ai dit que plus, j'étais pénitent. Oh ! m'a-t-il répondu en m'interrogeant de quelque confrérie de pénitents que vous soyez, j'en connais une, voici comment.

**LES PÉNITENTS BLANCS.** — Ma famille est de Marseille, j'y suis né. Lorsque j'eus seize ou dix-sept ans, tout le monde me dit qu'il était temps de choisir une de nos douze confréries de pénitents<sup>1</sup>. Pour les jeunes Calaisiens, les jeunes Nantais, pour les jeunes Bordelais, ce n'est pas une affaire ; c'en est une pour les jeunes Marseillais<sup>2</sup>.

J'allai aux pénitents blancs<sup>3</sup> demander quelle était la plus ancienne confrérie ; j'ajoutai que je voulais me faire recevoir dans la plus ancienne. Ils étaient en ce moment en grande séance, et m'adressai aux différents officiers, dans l'ordre dans lequel ils étaient placés. Les marguilliers qui se trouvaient le plus près de moi répondirent tout bas : Demandez au prieur. Les maîtres de la confrérie me répondirent tout bas : Demandez au prieur. Les confrères me répondirent tout bas : Demandez au prieur. Le prieur me répondit un peu moins bas : Demandez au prieur. C'est à lui, avant tout autre, de parler au public. Je me sentais honoré de représenter le public. Mais, à l'instant, le prieur fit encore plus sentir que je ne représentais point le public, et qu'il était plus grave. Ami, me dit-il, tu sauras que les Ninivites et les autres anciens peuples, lorsqu'ils voulaient faire pénitence, se couvraient d'un sac de toile, et que naturellement la toile est de couleur plus ou moins blanche. Tu sauras aussi que nos anciennes processions des campagnes, qu'autrefois on faisait pour demander la cessation des grands fléaux, étaient appelées processions blanches. Mon grand-père, qui était Lyonnais, se souvenait d'avoir été dans une de ces processions, composée de plu-

des personnes enveloppées d'un linceul blanc, qui, pendant la grande sécheresse, criaient tous : *Sancta Maria! de l'aigue*<sup>5</sup> ! ce qui, dans tous les idiomes du Midi, signifie Sainte-Marie ! de l'eau ! de l'eau ! D'où tu peux conclure que je ne suis pas jeune que tu es, que les pénitents blancs sont les plus purs et que les pénitents des autres couleurs sont leurs fils dénaturés. Je le conclus : je tirai ma bourse ; je payai la réception<sup>6</sup> ; je fus reçu.

Après cela, vint la réflexion. Je ne trouvai plus que le raisonnement du prieur fût bon. J'exposai naïvement mes doutes à mes confrères ; je leur parlai d'ailleurs fort poliment. Je leur dis que j'ignorais pas que notre confrérie avait l'honneur d'être l'archi-confrérie du confalon de Rome<sup>7</sup>, d'où sont venues toutes les autres confréries de France et du monde<sup>8</sup> ; que je n'ignorais plus qu'à la fin du dernier siècle il y avait dans cette confrérie des pénitents blancs<sup>9</sup> ; mais qu'avant ce temps, soit dans Paris, soit dans d'autres villes, il devait y avoir d'autres pénitents de toutes les couleurs qu'on puisse dire de quelle couleur ils étaient<sup>10</sup>. Je donnai l'irritation sur toutes les figures, et, quelque temps après, pour une véritable vengeance de pénitents blancs, un jour d'été, lorsque le dehors était froid et le dedans chaud, l'unanimité mis à la porte.

Je me trouvais disposé à bien dîner : je voulus bien dîner. En conséquence, je fus aux autres pénitents blancs<sup>11</sup>. Je sonnai, et l'on était aussi en fête. Je dis que je sortais de ma cellule, mais que ce n'était pas pour raison politique ou pour raison religieuse<sup>12</sup>, que c'était pour entrer dans une plus honorable confrérie, dans la leur, et je demandai à boire à la santé de mes confrères. On me donna le plus grand verre. Frère prieur, voilà qui est fini ; vous avez choqué verre avec nous, vous êtes des nôtres. Demain, vous ferez votre offrande ; nous réciterons les prières<sup>13</sup>. Effectivement, le lendemain je fus reçu ; et, ayant renoncé à mes débats chronologiques, je me trouvais beaucoup mieux dans cette nouvelle confrérie. Cependant je ne comptais plus y demeurer.

**PÉNITENTS NOIRS.** — Madelon, la fille aînée du notaire, était pieuse et belle ; on le lui disait, je ne cessais de lui en dire. O Madelon ! que puis-je donc faire qui vous plaise ? Rejoignez-vous de ma confrérie<sup>14</sup>, faites-vous pénitent noir<sup>15</sup>, des autres couleurs. J'hésitais. Eh quoi ! ajouta-t-elle, croyez-vous que vous n'aurez pas aussi, comme les autres pénitents, l'image de notre patron sur le sac<sup>16</sup> ? Que vous ne porterez pas votre ceinture de corde<sup>17</sup> le chapelet et le fouet<sup>18</sup> ? Que

vous ne pourrez pas bien vous discipliner, mériter le no battu<sup>19</sup> ? Que vous ne marcherez pas aussi nu-pieds dai rues<sup>20</sup> ? Qu'il ne vous faudra pas aussi réciter le psautier, confesser, jeûner ? J'hésitais. Je sais d'ailleurs, ajouta-t-que vous voulez être de la confrérie la plus ancienne. Eh mon père vous prouvera que la nôtre est du treizième siè J'hésitais encore ou feignais d'hésiter pour qu'on me tint ce de mes sacrifices ; enfin on m'en tint compte, on me fit mille messes, mille serments : je n'hésitai plus.

**LES PÉNITENTS GRIS.** — Fiez-vous aux femmes ! Je perçus bientôt que mademoiselle Madelon, ou par inconst ou par zèle de confrérie, jouait de temps à autre de la pr avec les jeunes pénitents de toutes les couleurs. Je le dis à rèse, qui était blonde, qui était pénitente grise<sup>22</sup> par ass ment de couleur, comme Madelon, qui était brune, était p tente noire. Elle se mit à rire ; elle ne m'invita cependant changer de bannière, mais j'en changeai le lendemain. Thérè dit alors : Je n'ai pas voulu vous ôter le mérite de faire qu chose pour moi, mais je puis maintenant vous assurer que r règle est bien plus austère que celle des autres confréries assistent seulement leurs confrères dans leurs nécessités, maladies<sup>23</sup>, et qui, lorsqu'ils sont morts, les ensevelissen tandis que, dans notre confrérie, on assiste aussi les prison et qu'à l'exemple des pénitents sachets, on ensevelit les corp hommes suppliciés<sup>25</sup>.

**LES PÉNITENTS BLEUS.** — Mes affaires me forcèrent à gèr de domicile, à demeurer à Avignon. Je songeai à y pre femme, et j'étais sur le point de me marier, quand mon beau-père exigea, comme indispensable préliminaire, que je pénitent bleu<sup>26</sup>. Je le fus. Monsieur, ce n'est point parce q suis maintenant de cette confrérie, que je puis vous ass qu'elle est la plus honorable et vraiment la plus riche, car au chères des processions générales, où l'on dispute, la bourse main, à qui portera la grande bannière, les petites bannière grande croix, les petites croix, les grands, les petits bourd les petits bâtons d'ordre, le grand bâton de la confrérie, donne le titre de bâtonnier et le commandement général<sup>27</sup>, verriez dans le plat tomber comme grêle les grosses pièce cuivre, les petites pièces d'argent<sup>28</sup> ; et d'ailleurs, aux octa quel si beau, quel si religieux pavillon que celui où saint rôme, notre patron, à moitié nu, est figuré dans le creux d roche tenant une tête de mort, soupesant les légers intérêts d monde et les graves intérêts de l'autre ! Aussi est-il vrai,

ir d'ailleurs dire du mal des autres confréries, que les pénitents bleus et les pénitentes bleues se conduisent en général le mieux, et que ce sera surtout par cette confrérie que les confréries des pénitents pénétreront dans le nord de la France<sup>29</sup>. Toutefois, je ne dis pas que je ne change de nouveau encore, et je ne redevienne pénitent blanc; mais ce n'est pas, comme vous pourriez le croire, parce que depuis peu leur confrérie a été érigée en congrégation royale<sup>30</sup>. Ce n'est pas non plus, comme vous pourriez ou que vous devriez le croire, parce que la Vierge, la sainte Vierge<sup>31</sup>, est la plus ancienne et la plus grande sainte; c'est, l'avouerai-je? a-t-il ajouté en riant, par un autre motif, c'est parce que le roi est venu dans notre ville, qu'il pourrait bien y venir encore; qu'il a mis le sac de pénitent blanc<sup>32</sup>, qu'il pourrait bien le mettre encore; qu'il a fait la provision, qu'il pourrait bien la faire encore, et qu'alors permis à moi de dire tout le reste de ma vie que j'ai côte à côte marché, tantôt, avec Henri IV.

## STATION XX. — LE BOURGEOIS DE NIMES.

Quel est le plus grand besoin des Français? me demanda-t-elle ces jours derniers. Je répondis sans hésiter que c'était celui de parler, et je crois que je répondis bien. Leurs comédies l'attestent : beaucoup de paroles, peu d'action<sup>1</sup>. Leurs livres l'attestent aussi : la plupart sont intitulés Discours, Colloques, Dialogues, Entretiens, Monologues, Soliloques<sup>2</sup>. Du reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que les Français sont grands parleurs; leurs anciennes assemblées municipales s'appelaient parlements<sup>3</sup>; encore aujourd'hui leurs plus hautes cours de justice s'appellent de même<sup>4</sup>. Dans les voyages surtout, les Français ont besoin de parler : de là ces grandes amitiés, qui commencent lorsqu'ils partent, et qui finissent lorsqu'ils arrivent.

J'en ai fait aujourd'hui une nouvelle épreuve. En venant à Nîmes. Je voyageais avec un bon bourgeois de cette ville; je ne parlais guère, et je paraissais l'écouter beaucoup. J'ai en quelques moments gagné son amitié. Il s'est mis à me faire toutes sortes d'histoires, et enfin il m'a fait la sienne.

**LE RICHE BOURGEOIS.** — Je suis de Nîmes. Mon père, issu d'une ancienne et riche famille bourgeoise, s'emportait sou-

vent contre la corruption de notre siècle, où l'on vendait mais il ne s'emportait pas contre la vente de l'illustration, notabilité héréditaire, contre la vente de la noblesse<sup>6</sup> : il voulait être noble.

Il le voulait malgré les prières de ses parents, qui lui qu'il allait rompre tous les anciens liens du sang, se séparer diverses branches de sa famille ; malgré les conseils de ses amis qui lui disaient qu'il allait fermer à ses enfants la porte de marchand, de financier, de médecin, d'avocat, de magistrat, qu'ils ne pourraient honorablement prendre que l'état de de dire la messe<sup>7</sup>.

Un jour tous ses amis l'assaillirent pour lui faire entendre que la noblesse acquise en donnant de l'argent n'était pas plus honorable que la noblesse acquise en donnant à têter, qu'ont les nourrices du roi et leur famille<sup>8</sup>. Ils combattirent toutes ses raisons, et, comme on dit, ne lui laissèrent pas en bouche. Ce fut ce jour-là qu'il alla acheter la noblesse.

Un autre jour, toute la parenté, l'entendant répéter avec les titres de maître Lancelot, qu'on appelait Lancelot depuis qu'il avait acheté la seigneurie du Lac, et avec plusieurs autres titres d'un simple échevin de sa connaissance, du Soleil<sup>10</sup>, vint le prier de ne pas vendre la ferme de mine, ou terre franche<sup>11</sup>, de ne pas acheter le vilain qu'on lui proposait. Ce fut encore ce jour-là qu'il vendit et acheta l'autre.

Nous quittâmes aussitôt la ville ; nous allâmes tous de suite au château.

Je n'ai jamais vu mon père aussi content que le dimanche. Tous les offices de l'église ne furent pour lui qu'une suite de triomphes. Il s'installa et fit installer ses nombreux vassaux au banc seigneurial. On encensa l'autel, on vint ensuite lui sermer ; on coupa le pain bénit, on vint lui porter le premier, le plus beau et le plus gros morceau<sup>12</sup> ; on fit les prières, on pria spécialement pour lui et on le recommanda au prône<sup>13</sup>. D'être seigneur, il craignait la mort ; il ne voulait pas en parler, encore moins en parler. Alors il en parla volontiers, marquait même quelquefois la place de son lit ou de son fauteuil autour de l'église, qui, par intervalles, devait être couverte de ses écussons<sup>14</sup>, dont, avec le bout de sa canne, il se servait à figurer la forme et la grandeur. Les jeunes filles s'assèrent pour lui demander la permission de danser<sup>15</sup> ; il l'accorda en leur tapotant seigneurialement les joues.

Je ne dois pas oublier que le bailli et le maître d'école

Je dois encore moins oublier que peu de temps après son arrivée il renouvela et nomma les deux consuls de la

**RE ANOBLI.** — Vous pensez bien que mon père, rigoureusement qu'on lui portât, d'après la teneur d'un écurcuil de redevance sur un grand mulet bûté<sup>17</sup>, se faire grâce des rentes en blé, en vin, en volailles et en gibier; j'ajouterai qu'il était devenu grand lecteur de romans, et que, lorsqu'il découvrait une nouvelle rente, il se faisait arrêter par les arrérages de vingt-neuf ans<sup>18</sup>. Mais il eut en tête des gens sages et riches qui le plaiderent à outrance. D'un côté les seigneurs et les sergents, de l'autre les visiteurs et les curés, ils plaidèrent dans des emprunts onéreux : car il avait obtenu du roi portant permission d'emprunter au dessus du terme venu, il ne put payer, et, pour éviter l'ignominie de *couvrir la pierre avec son cul-nud*<sup>20</sup>, il vendit successivement, excepté le château, que personne ne voulut acheter, tout ce qu'il avait. On valut qu'il fût bâti aux vieux siècles, qu'il tint de l'entretien ni réparation. Notre famille fut alors de la Cussy : La soupe et le bouilli<sup>21</sup> ; quelquefois elle était de celle de Firou Martin : Va te coucher, tu souperas

main d'un jour que j'avais soupé de cette manière, ne sachant de quoi déjeuner, je sortis de notre château, dans la nuit, et ne pus plus y rentrer.

**CHIEUR DE BOEUF.** — Le premier chemin qui s'offrit à moi fut celui que je pris.

Je ne puis dire que j'étais sans un denier, car au fond de ma poche j'avais un, mais rien qu'un. Je le jetai dans une de ces bourses placées le long des chemins où on laisse, en passant, tomber quelques pièces de monnaie pour avoir un bon plaisir. Presque aussitôt je fis l'heureuse rencontre d'un de ces chieufs de bœufs qui vont du Limousin et des provinces voisines vendre des bœufs dans les ports du Midi<sup>22</sup>. Nous marchâmes ensemble, et, comme il avait besoin d'un aide, j'allai avec lui. Il me nourrit bien, car il vendait bien son bœuf en Provence, où la viande en est plus recherchée que dans le midi. Les perdrix<sup>23</sup>. Je demeurai volontiers à son service, jusqu'à ce qu'un jour, dans une discussion, il s'emporta et me donna un coup de son fouet. Aussitôt je lui en rendis un autre du même genre. Il ne le maniait pas mal cet instrument; je ne le maniais pas non plus. A l'instant commença un des plus terribles combats de fouet dont on ait jamais entendu parler; enfin,



quand tous les deux nous eûmes le visage en sang et pochés, nous cessâmes.

Cependant nos bœufs s'en étaient allés à tous les diables. Je retrouvai un des plus beaux et des plus gras. Réfléchissant sur la manière dont j'avais été payé de mes gages, je me résolus à le vendre, d'en prendre l'argent et de m'enfuir. J'aperçus de distance un boucher ; il était sur le pas de sa porte. Je lui dis-je, comme j'ai été blessé au visage et aux yeux par cette méchante bête, qui n'est bonne qu'à être tuée. Je veux la vendre ; vous m'épargnerez les embarras de la mettre en vente si vous voulez m'en donner un prix raisonnable. Nous en fîmes marché ; je lâchai mon bœuf pour la moitié de sa valeur, qu'on n'examinât pas de trop près si j'en étais vraiment le maître.

On me compta mon argent ; je marchai toujours devant moi.

**LES PREMIÈRES NOCES.** — Je traversai bien des villages, je mangeai tout mon bœuf, et la faim me reprit. La faim est une mauvaise conseillère : tantôt je voulais me mettre dans ces troupes de cultivateurs ou d'artisans français qui, depuis la expulsion des Maures, vont tous les ans, au nombre de trente mille, repeupler et ranimer l'Espagne<sup>27</sup> ; tantôt je voulais me faire bandoulier des Pyrénées<sup>28</sup> ou entrer dans les gardes de monsieur de Ségur<sup>29</sup>, dans les lions de mon oncle Viteaux<sup>30</sup>, dans une de ces bandes d'hommes prêts à tout pour le succès ; mais, en suite je changeai ; et je me serais déterminé à me mettre au service d'un seigneur plus riche ou plus économe que mon oncle, si je l'avais trouvé sur l'heure. Toujours de plus en plus pressé par la faim, je me jetai dans une ferme dont je vis la porte ouverte. Je m'y louai pour garçon de charrue. Je ne voulus pas prendre le denier à Dieu, et je ne fus pas sujet à la contrainte par corps, s'il me prenait envie de quitter la maison<sup>31</sup>. Le fermier était d'abord un assez bon homme ; mais bientôt il cessa d'être tel, et s'impacienta contre moi dans une occasion où j'avais fait quelque chose, me parla d'une manière insolente, dure, et me dit par me dire que j'étais son valet.

Je résolus d'être son oncle.

Il avait une vieille tante qui, à l'âge de soixante et quelques années, s'était enflammée pour moi d'une belle et tendre amitié, à laquelle je m'empressai de répondre. Le mariage par paroles de futur<sup>32</sup> me fut proposé ; il fut aussitôt fait. Quatre jours après, le mariage par paroles de présent<sup>33</sup> me fut proposé ; il fut encore aussitôt fait, et le parchemin du contrat fut galamment cousu avec des rubans de ma couleur et de ma future épouse<sup>34</sup>, en même temps que des paquets

x mêmes couleurs furent distribués aux serviteurs, ainsi rrvantes<sup>35</sup>. Enfin le vin des fiançailles fut bu<sup>36</sup>, et le oces irrévocablement fixé.

ai, suivant l'usage du pays, ma femme treize de- aussitôt après je la conduisis avec ses longs cheveux noués, comme nouvelle épousée<sup>38</sup>, à l'église, où nous riés.

our, elle voulut qu'on bénît le pain, le vin de la fête<sup>39</sup>; e elle aimait la magnificence, surtout celle que le cœur le appela pour ainsi dire à la noce ses aïeux et les n les faisant représenter par des personnages vêtus des leur temps<sup>40</sup>, en sorte que nos deux généalogies, après t, soupé, dansé ensemble, finirent par se baiser et s'em- u grand plaisir, aux grands applaudissements de tous les

urs de réjouissance, de tumulte, d'embarras, passèrent; mimes tête-à-tête en ménage.

ONNE VIEILLE. — Je vais maintenant vous parler des femme, j'aurai bientôt fait.

parlerai plus volontiers de ses qualités; je serai plus

vait conservé ses belles dents; elle n'avait pas une ride, e voulait pas cacher son visage par l'antique coiffure de ère reine de la dynastie actuelle<sup>41</sup>, par la capette<sup>42</sup>. t née lorsqu'il n'y avait que les anciens livres parois- qui ne mentionnaient ni les naissances, ni les décès<sup>44</sup>.

it beaucoup plus jeune, et, comme dans son village, s tous les villages bien réglés, chaque âge était di- ar des habits différents<sup>45</sup>, je suis forcé de dire qu'à cet e fraudait de vingt bonnes années, sinon de plus. Je dirai au repas elle me tourmentait: ce n'est pas qu'elle vou- ire manger, ainsi qu'elle, qui avait demeuré dans la Pro- les chats lardés<sup>46</sup> ou des ragoûts de rats<sup>47</sup>, mets si i Normandie; seulement elle me traitait de ridicule, de parce que je ne voulais pas, suivant l'usage de plusieurs mmencer le repas par la viande, le finir par le potage<sup>48</sup>, en me couchant ou après m'être couché le vin de la col- qui toujours était sur la table de nuit à côté d'elle.

ussi que de douceur, que de bonté! Sa belle âme, son r, étaient toujours sur ses lèvres. Mais aussi que de gé- ! Dès que le Parlement venait dans la province tenir ses ours, elle envoyait à la mairie plusieurs setiers de vin être offerts<sup>50</sup>. Mais que de raison! Ma conduite, me

disait-elle , a toujours été bonne pendant mon mariage ; et je n'ai pas , ainsi que tant d'autres , déshonoré la mémoire de mon époux en me vantant de galanteries pour lesquelles il pouvait plus alors judiciairement me poursuivre<sup>54</sup> ; et , quand ma famille me reproche de m'être remariée si tard , je lui réponds que je suis ma maîtresse ; je lui réponds encore que je suis de la confrérie du Saint-Esprit , qu'en mariant les filles et les veuves<sup>52</sup> , l'envie de me pourvoir m'est venue aussi ; je lui réponds enfin que , si , au lieu de prendre un époux , j'avais pu être galant , j'aurais perdu la moitié de l'usufruit que m'accorde la loi , comme ayant été épousée en chapeau , en chapeau de fleurs , c'est-à-dire demoiselle<sup>53</sup> , en même temps que j'ai perdu mes avantages dotaux<sup>54</sup> , mes assignats<sup>55</sup>.

La DONATION. — Que d'autres louanges ne pourrais-je donner à mon épouse ! J'aurais été , je vous assure , fort content si je n'avais été un peu honteux de notre disproportion . Voilà qu'un jour de dimanche , comme je traversais la place du village , elle me surprend , et , devant tout le monde , jette ses bras autour de mon cou en me serrant de toutes ses forces ; je voulais me débarrasser , mais les jeunes gens se mirent à me crier : Antoine ! Antoine ! laisse-toi embrasser ! elle t'a fait son bien . Effectivement , l'officier public se tenait tout à côté de moi et me déclara donataire d'après la coutume<sup>56</sup> , et je n'eus à payer qu'un demi-teston pour le vin du clerc<sup>57</sup>.

Mon ami , me dit-elle quand nous fûmes seuls , j'aurais bien plus riche , ou , ce qui revient au même , je vous aurais bien plus riche , si , avant leur mariage , mon père et ma mère n'eussent eu , chacun pour leur compte , plusieurs enfants naturels . Ceux de mon père ne purent légalement hériter , mais ceux de ma mère partagèrent avec mes frères et moi la succession par égales parts<sup>58</sup> . Je ne cessais de lui dire qu'elle m'avait donné plus que je désirais et que je pouvais désirer . Ah ! répondait-elle , en se servant de l'ancien proverbe , je vous dirais le Poitou et la Saintonge<sup>59</sup>.

Oh ! la bonne , oh ! l'excellente femme ! quand je la perdis , j'aimais comme si elle eût eu cinquante ans de moins .

Elle était noble , elle était fille d'un des quatre mille descendants du célèbre ancien pèlerin Chalo de Saint-Mas<sup>60</sup> : je n'avais donc pas à acquitter l'aubénage , ou le droit de quatre deniers mis dans une bourse neuve , qu'on est obligé de payer avant que le corps soit levé<sup>61</sup> ; son cercueil fut porté sur les épaules de quatre gentilshommes<sup>62</sup> ; sa fosse fut plantée de buis<sup>63</sup>.

LE RETOUR. — Rien ne me retenant plus dans ce pay

ai à retourner dans le mien. Je vendis à la famille de  
les biens qu'elle m'avait donnés ; je les vendis , comme  
à moitié du prix. J'achetai un fort cheval , je le chargeai  
argent , et je partis.

Je j'arrivai à Nîmes , j'eus la douleur de trouver mon  
t. Ma mère me dit que plusieurs de mes frères avaient  
devenir bourgeois , que les autres avaient , au contraire ,  
continuer à faire les gentilshommes. Elle me demanda ce  
je voulais faire ; je lui répondis que je voulais être simple-  
qu'avaient été mes aïeux. Ma mère m'approuva et m'en-  
acheter la Condamine , à quoi je consentis volontiers.

Mon père avait envie de vendre , nous fûmes bientôt d'ac-  
lui comptai son argent et j'entrai en possession. Mais à  
commençais à jouir de notre ancienne propriété , qu'elle  
par les officiers du roi. Ils me dirent : Vous avez joué  
comptable de deniers publics , avec le receveur de la  
vous lui avez gagné vingt pistoles , vous en devez par con-  
soixante au roi<sup>64</sup> ; lorsque vous les lui aurez payées , il  
dra la Condamine. Je répondis que je ne connaissais pas  
personne avec qui j'avais joué , et je leur racontai comment je  
trouvée chez un de mes amis , comment elle avait voulu  
être le vert<sup>65</sup> , comment nous n'avions d'abord joué que les  
cartes au prix d'un sou le jeu<sup>66</sup> , comment ensuite nous  
successivement joué à la prime , à la condamnade , à la  
c<sup>67</sup> , comment les as par-dessus l'épaule<sup>68</sup> , c'est-à-dire les  
m'étaient ou ne m'étaient pas venus , quand il avait fallu  
qu'il n'avait pas fallu ; comment enfin , malgré moi , j'avais  
perdus. Mes raisons ne furent point accueillies ; je me plai-  
criai , je protestai ; tout fut inutile , ma grande ferme de-  
toujours saisie. A la fin je m'avisai d'aller faire la partie  
avec les officiers du roi ; je fus assez heureux que de  
plusieurs reprises : alors mon affaire changea insensible-  
ment de face , s'arrangea , et la Condamine bientôt après me fut

**SECONDES NOCES.** — Mon fils , me dit alors ma mère ,  
vous êtes jeune , je crois , vingt-six , vingt-sept ans : il faudrait vous  
— Ah ! ma mère , je le veux bien , si c'est avec Marti-  
nette elle est bonne comme le pain , belle comme le jour ; elle  
est douce , timide , elle sort de la pension d'un couvent<sup>69</sup>. — Mon  
fils est une malicieuse , une prodigue , une coquette , elle ne  
peut rien valoir. Je pris la défense de Martinette , mais ce fut  
en vain. Toutefois , la famille de la jeune personne , informée de  
ces choses , fit parler à ma mère. Après bien des allées et des

venues, les accords furent terminés, et nous fûmes mariés au mois de mai, mois avec raison réputé malheureux pour les époux.

**LE MAUVAIS MÉNAGE.** — Le proverbe arabe dit que la première lune après le mariage est de miel, et celles qui la suivent, d'absinthe. Ce proverbe ne se trouva pas vrai à l'égard de ma femme; elle fut aussi capricieuse, aussi folle, aussi chagrine, le premier jour que le dernier.

Vous savez qu'aussitôt qu'un étudiant est admis au grade de bachelier, il reçoit de ses camarades et il leur rend quelques petits coups de poing<sup>71</sup>. Vous savez aussi qu'aussitôt que deux époux ont été fiancés par le prêtre, on se donne de petits coups de poing à la ronde, quelques petits coups de poing<sup>72</sup>. Martinette donna de toute sa force à droite, à gauche, et se comporta comme un gend'arme. Quant à moi, qui voulais agir doucement, cela me fut impossible. Un des anciens amants de ma femme, sans doute par son ordre, se préparait à me pocher un œil. Je vis venir le coup, je l'évitai en baissant la tête, et le poing de mon ancien rival alla donner dans l'oreille d'un personnage respectable, venu pour me faire l'honneur de me servir à table du banquet<sup>73</sup>.

Vous savez sans doute encore qu'aux fêtes de la Nativité, les sacristains de la paroisse portent l'O de Noël au dernier neveu. On me le porta, suivant l'usage, peint en or sur une feuille de vélin. Martinette ne le trouva pas d'une assez grande dimension, bien qu'il eût un demi-pied; pour lui complaire, il fallut en faire un autre deux fois plus grand, et, quand on le plaça sur le buffet<sup>74</sup>, tout le monde le trouva ridicule.

Martinette obéissait scrupuleusement d'ailleurs et me faisait scrupuleusement obéir à la mode. Je n'aimais pas les guêtres, j'aimais les bottes; il me fallut quitter les bottes, porter les guêtres, ni plus ni moins longues que celles de nos élégants. Je n'aimais pas qu'ainsi que les femmes, les hommes portassent des pierreries aux oreilles<sup>76</sup>; Martinette s'obstina à me faire porter des miennes; et quant à elle, vous l'auriez toujours vue avec un voile de velours noir sur le visage<sup>77</sup>, un parasol<sup>78</sup> à la main.

Voici maintenant des torts autrement graves. Un jour, en me promenant avec elle, je vis un beau garçon ayant une boutonnière double à sa boutonnière, qui passa et repassa devant nous. Je ne m'en serais nullement souvenu, si le lendemain elle ne m'en avait eu un bouquet de violettes simples, si le lendemain le beau garçon n'avait eu un gros bouquet de violettes doubles; si le lendemain elle n'avait eu pour tout bouquet une violette blanche; si le lendemain le beau garçon n'avait eu un bouton de rose blanc.

le in elle n'avait eu une rose blanche et plusieurs  
 de r rouge ; ce qui , dans le langage symbolique des  
 ie ! s qu'elle s'en doutât , veut dire : Je suis  
 e d'i ie s été. — Réponse : Ne désespérez pas. —  
 l'ose — Réponse : Espérez. — Je vous aime. —  
 e : Vi s aimé. Je devins furieux. Venez ici , ma  
 ! ( e a rtinette. Il ne tiendrait qu'à moi de dénoncer  
 la votre rose blanche , et surtout vos deux boutons de  
 n , qui , dans sa balance , pèseraient peut-être autant  
 e m délit ; mais je veux bien ne pas me croire offensé ,  
 s nt que vous mettiez à l'instant un bouquet de  
 ie r qui , vous ne l'ignorez pas , signifie : Je ne  
 r plus de vous<sup>79</sup>. Elle hésitait. Apprenez , ajoutai-je d'une  
 de re , que nous avons en France des bourreaux pour  
 r au sang les femmes infidèles , des couvents à fortes  
 pour les enfermer<sup>80</sup> ; et , sans tant vous faire attendre ,  
 n a quoi tient que je vous batte comme seigle vert. Nous  
 — s à Paris , personne ici n'y trouvera à redire<sup>81</sup>.  
 ie bouquet , je la menai à la promenade ; le beau  
 n rougi , pâlit , et je vis bien que j'étais de la confrérie  
 de saint Bénézech<sup>82</sup>. Mais , crainte de faire comme certains maris ;  
 qui , par irritation , mettent des bougies ou des clochettes au  
 bout de leurs cornes , je pris mon mal en silence.

LE CONGRÈS. — Martinette ne respirait que la vengeance ;  
 elle voulut m'humilier publiquement , en m'accusant devant l'of-  
 ficialité de n'être pas né pour le mariage. Mes amis m'en aver-  
 turent ; ils me conseillèrent de la prévenir , de demander la sé-  
 paration d'avec elle comme étant possédée du diable<sup>83</sup>. Je ré-  
 pondis qu'à la vérité sa langue était on ne peut plus diabolique ,  
 mais que je n'irais pas mentir aux tribunaux de l'Église. Quel-  
 ques jours après je reçus la citation , et celui qui me l'apporta  
 eut l'insolence de me dire que , si je ne comparaissais pas , les  
 sergents de l'officialité viendraient me prendre<sup>84</sup>. Je comparus.  
 Le congrès est ordonné. J'ôtai ma casaque de soie à clinquant  
 d'argent<sup>85</sup> , et je mis ma robe de nuit<sup>86</sup>. Je ne conseille à aucune  
 femme d'agir , en pareille circonstance , comme Martinette. Elle  
 commit alors une grande faute : elle ne mit point son manteau  
 de satin rayé d'argent , qu'elle avait fait pour plaire à un  
 homme de guerre ; sa demi-cotte de drap d'or , qu'elle avait faite  
 pour plaire à un trésorier de France<sup>87</sup> ; sa robe de velours noir  
 figuré par bas , qu'elle avait faite pour solliciter un procès de sa  
 famille ; ses chausses de velours rouge , son corps de satin blanc ,  
 qui m'avaient tant irrité ; ses manches , ses manchettes de velours

découpé, son manchon de velours brodé, qui ne m'avaient moins irrité. Elle commit une plus grande faute encore : elle prit des vêtements innocents, une robe de taffetas pain-bis, et un corset d'étamine garni de jais, des brassarts à chevrons jais. Ainsi habillée, elle me parut plus belle que jamais. Je la priai de faire la paix, de consentir du moins au triennium de la nouvelle épreuve<sup>89</sup> ; mais la méchante Martinette, furieuse de ne pas avoir toujours aimée, se mit à me battre, à m'injurier, au point que toute l'assistance des gens de l'art qui était dans la salle<sup>90</sup>, croyant que nous allions nous étrangler, accourut. Au même moment je fus pleinement justifié<sup>91</sup>. Martinette, honteuse et confuse, se retira chez ses parents ; une fièvre de colère la saisisse et l'enleva en moins de vingt-quatre heures.

**LES TROISIÈMES NOCES.** — Grâce à cette sage institution du congrès<sup>92</sup>, la calomnie fut légalement reconnue. Ma mère ne put encore me marier ; elle me mena chez une jeune demoiselle qui me parut avoir le corps et l'esprit d'une grosse villageoise, mais qui sortit de chez elle avec la ferme résolution de ne plus la revoir. Ma mère en sortit avec une résolution toute contraire. Par ses politesses elle attira dans une maison voisine celle dont elle avait fait faire sa bru. Je fus bientôt enchanté de sa raison, de son caractère, et enfin de sa personne : on nous unit.

**LE BON MÉNAGE.** — Plusieurs années se passèrent sans que nous eussions des enfants. Laure, dis-je à ma femme, il faut mettre sur votre robe une ceinture d'herbes cueillies le jour de Saint-Jean<sup>93</sup> ; elle en mit deux. Laure, lui dis-je ensuite, il faut vouer à la patronne de la dame des Pourcellets, qui d'un accouchement eut neuf enfants<sup>94</sup> ; elle se voua à cette patronne et encore à celle de la dame de Beauville, qui eut un accouchement aussi fécond<sup>95</sup>. Rien n'y faisait ; je me désespérais. J'consultais inutilement les médecins, les chirurgiens, les matrones. Laure ne se désespérait pas ; elle tressait en osier de jolis arcs pour des berceaux d'enfants.

**LA BONNE MÈRE DE FAMILLE.** — Enfin le Ciel exauça mes vœux et ceux de ma chère mère : Laure devint enceinte. Elle eut en huit années cinq garçons et trois filles. Pour obéir au poète Sainte-Marthe, qui exhorte en beaux vers les mères à aimer leurs enfants<sup>97</sup>, elle nourrit les premiers qu'elle eut ; et, pour obéir aux antiques préceptes du médecin Paul Éginette, elle leur donna d'abord à têter que deux fois par jour<sup>98</sup>. Ensuite elle eut des nourrices ; elle les prit d'une humeur douce et de bonnes mœurs : car, disait-elle, l'agneau qui tète la chèvre a la plus rude<sup>99</sup>. Par la même raison elle ne permettait

nourrices de chanter, si elles n'avaient la voix juste<sup>100</sup>; elle voulait sevrer ses enfants, elle faisait comme en elle leur donnait à téter de bon vin de Saint-George<sup>101</sup>; remplissait une grosse bouteille de la forme d'une ma- Du reste elle ne tenait pas grand compte des tablettes don contre le hoquet<sup>102</sup>, ni d'autres pareils remèdes aussi en vogue. Elle ne voulait pas non plus croire que le lit venir de l'esprit aux enfants<sup>103</sup>: car, disait-elle, à où doit naturellement se trouver le meilleur<sup>104</sup>, il y a il n'y a pas plus qu'ailleurs, de sots et de bêtes.

ELLE.—J'élevai mes enfants dans toute ce de La Primaudaye et de son Traité. En quelques années, qui ne m'ont paru que jours, mes fils et mes filles sont devenus nubiles. Je, dans un autre moment, l'histoire de mes filles, dont mariée que la dernière; mais ce n'est point faute d'aveût des époux. J'ai refusé un avocat des pau- ce n'était pas assez riche, et un procureur des qu'il l'était trop. Je l'ai dégoûtée d'un jeune pronosseur, beau diseur s'il en est, qui lui promet- re signer a Salon son contrat de mariage par cinq Nos-<sup>105</sup>, ses parents<sup>106</sup>. Je l'ai encore dégoûtée d'un jeune bel qui lui promettait aussi de la faire recevoir à la ville de, d'où il était, sœur d'une confrérie où les femmes ont clerges, sont toujours les premières<sup>107</sup>; où les hommes, charge, sont toujours les derniers. Je lui conpo- r, et elle épousa le vieux roi des arpenteurs<sup>108</sup>, eue ne manquera jamais ni de terre ni de pain. Je nierai aussi après d'été l'histoire de mes fils, dont l'aîné, dont le puîné est avocat à la justice royale des le Perigord<sup>109</sup>; dont le second puîné est procureur des<sup>110</sup>, et n'est très bien dans cet état si difficile, si déli- le troisième est semi-prébendé dans un grand chapitre oir de de chanoine-granger<sup>111</sup>; dont le quatrième ré, a dix-neuf ans doyen, a le doyenné de; le cinquième, âgé de seize ans, est as- vient a cinq pieds quatre pouces, d'être archer du vice-<sup>112</sup>, et d'être archer du sénéchal, s'il vient à cinq pieds



## STATION XXI. — L'AVOCAT DE TOULOUSE.

Je me disposais à partir ce matin de Toulouse ; voilà que mon mulet et mon muletier, comme si pour me retenir ils s'étaient entendus, se sont en même temps trouvés malades. J'ai tout fois envoyé chercher le maréchal et le médecin ; ils ont à l'instinct chacun dans ses attributions, fait le pronostic, d'après lequel je suis ici pour plusieurs jours.

Quand on n'a rien à faire, où aller ? A la promenade, n'est-ce pas ? J'y suis allé.

Toulouse est environné d'immenses vignobles que traversent de larges routes, le matin couvertes de beau monde qui se promène sur des ânes<sup>1</sup> ; j'y ai remarqué, entre autres, grand nombre de gens de loi en habit noir, en bonnette noire, en capuc noir<sup>2</sup>. Par hasard j'y ai rencontré mon voisin l'avocat Alexandre Landri, à qui j'avais eu occasion de donner quelques leçons de bon espagnol de Tolède, qu'il m'avait rendues en français mauvais français des Pyrénées ; mais, ce matin, il m'a payé d'une autre monnaie, et il m'a mieux payé. Dès qu'il m'a aperçu, il est venu à moi. Bien qu'il fût monté sur un fort bel âne, tantôt un pied, tantôt l'autre, suivant qu'il se penchait ou de l'un ou de l'autre côté, traînait et traçait un sillon sur le sable. A la vérité, il est grand et il a de longues jambes : c'est au moins un peu plus qu'un cheval qu'il lui aurait fallu. Comme il m'a paru de fort bonne humeur, je lui en ai fait l'observation. Il en est demeuré d'accord ; mais il craindrait, m'a-t-il dit, de se rendre ridicule. En effet, les gens les plus graves, portant chapeau de tafetas, robe de velours, longue robe, longue soutane à manches de velours, jupon à la reître, cotillon de drap<sup>3</sup>, qu'il me nommait à mesure qu'ils passaient, n'étaient pas autrement montés. Voilà, m'a-t-il dit, des notaires ! voilà des avocats ! des procureurs ! des conseillers ! des présidents ! des sénéchaux ! des baillis ! des chevaliers ! des aides ! des juges des élections ! des juges forensiers ! des juges marchands ! Maître, lui ai-je dit, que de divers magistrats ! ah ! que de divers magistrats ! Il m'a regardé. Messieurs, m'a-t-il répondu d'un ton gai, hier vous devinâtes juste ma profession. Je devine aujourd'hui la vôtre. Venez, avançons. N

avancé, e sur les hauteurs de Matabiau<sup>4</sup>. Croyez-vous, il a d'ésur le même ton, que, de même qu'il y a les d's de loi, les milices de l'Église, il y a milices l'élite rs des citoyens, les milices de la — En a-t-il continué, toujours sur le même se m vous voulez, comme je n'en doute tre ature française, je vais vous la faire, lire, passer revue dans cette plaine qui s'étend au nous.

royez en tête et hors des premières lignes le chef in tient une brillante masse d'or<sup>5</sup>.

LE CHANCELIER. — Sous la première race, il n'était qu'un petit huissier, garde des chancels ou barreaux qui ient le lieu où l'on scellait; il fut ensuite un simple scel- e un simple notaire<sup>6</sup>. Aujourd'hui, lorsque la bouche des lois au peuple, le chancelier est à son oreille u re<sup>7</sup>. Le chancelier veille ensuite à leur vraie in- tion, à leur stricte exécution.

a-t-il continué, voyez-vous maintenant celui qui est tement prendre sa place?

LE GARDE DES SCEAUX. — Depuis le siècle actuel nous di ons en France dans le chancelier deux hommes : l'un à ne peut ôter son office, l'autre à qui l'on peut ôter ses son pouvoir, à qui l'on peut ôter les sceaux<sup>8</sup>. Ainsi auj nui nous avons en France tantôt un chancelier garde des s, tantôt et un chancelier et un garde des sceaux<sup>9</sup>.

voyez ensuite ces cours habillées de rouge qui s'offrent en première ligne, qui ont une attitude si fière, si menaçante!

CE SONT LES PARLEMENTS. — Ils forment huit grands corps<sup>10</sup>; ils sont, depuis leur institution, toujours habillés de la même couleur<sup>11</sup>. Remarquez cependant deux de ces corps qui portent des habits neufs : le parlement d'Aix et le parlement de Rennes ne datent que de ce siècle<sup>12</sup>.

Ne pensez pas toutefois, a continué l'avocat de Toulouse, que les parlements soient différenciés par l'ancienneté de leur institution ou par l'étendue de leur ressort. Ils ont tous les mêmes titres, les mêmes pouvoirs, les mêmes honneurs; ils se regardent tous, avec quelque raison, comme huit commissions de grands jours<sup>13</sup>, comme huit sections d'un même parlement, fixées dans huit grandes villes de France. Point de jalousie, point de rivalité entre eux; au contraire, constante amitié, intime fraternité. On voit toujours, dans leurs débats contre le gouvernement, les parlements de province opiner du bonnet avec

celui de Paris , et celui de Paris opiner du bonnet avec ces provinces<sup>14</sup>.

Le parlement ou les huit sections du parlement ne fait, ne font pas les lois ; mais , sous la forme d'enregistrement appelle ou qu'ils appellent aujourd'hui fièrement vérification il les sanctionne ou ils les sanctionnent. Le parlement ou les parlements , quoiqu'il n'ait pas ou quoiqu'ils n'aient pas grand depuis le siècle dernier, semble plus grand ou semblent plus grands ; c'est qu'il a ou qu'ils ont abaissé tous les dignités, tous les corps qui ont voulu lutter avec lui ou avec eux , le chancelier, qui a été admonesté<sup>16</sup> ; les généraux des aides , les présidents des monnaies, qui ont été mandés<sup>17</sup> ; les maîtres des comptes qui ont été forcés à bâtonner leurs registres<sup>18</sup>. J'ajoute que plusieurs hautes dignités, plusieurs hauts offices , ont pris ainsi dans nos forêts les chênes semblent avoir grandi, dans nos cités les édifices semblent s'être exhaussés, on a coupé les arbres, quand on a rasé les bâtiments à leur tour.

Quelles sont ces cours habillées de soie noire<sup>20</sup> qui vivent en seconde ligne , qui tâchent de s'élever, qui , si je puis ainsi , se dressent sur la pointe des pieds, mais qui à ces parlements restent toujours petites ?

CE SONT LES PRÉSIDIAUX. — Ces corps, dont les chefs prennent le titre de magistrat au présidial, de magistrat au présidial<sup>21</sup>, ont été érigés vers le milieu de ce siècle , à la place des grands bailliages et des grandes sénéchaussées<sup>22</sup>. Ils ont une souveraineté jusqu'à la somme de mille livres<sup>23</sup> ; en sorte que lorsque l'objet en litige n'excède pas cette somme, ces bailliages ou ces sénéchaussées, deviennent présidiaux, et que, lorsqu'ils excèdent, ils redeviennent bailliages, sénéchaussées, en même temps que le lieutenant du bailli ou du sénéchal redevient président au présidial qu'il était , en même temps que le président du présidial redevient simple conseiller du bailliage ou de la sénéchaussée. Assurément cette métamorphose de bailliage, de sénéchaussée, en présidial, de présidial en bailliage, en sénéchaussée ; cette métamorphose de simple juge en président, de président en simple juge, qui a plusieurs fois lieu dans la même audience<sup>24</sup>, est bizarre ; mais ce qui est bien plus bizarre, c'est que le bailli d'épée , le sénéchal d'épée, qui étaient les hauts juges de leur cour, et souvent les seuls juges , ne jouent plus, bien que toujours ils siègent, bien que toujours leurs noms soient respectueusement mis en tête de tous les arrêts<sup>25</sup>.

les sont ces autres cours habillées de laine noire<sup>26</sup> qui troisième ligne?

**IT LES JUSTICES ROYALES.** — Plusieurs de ces justitiennent directement au parlement<sup>27</sup>, et à cause de leur e ou de leurs privilèges, ou de leur position territor ne peuvent manquer d'être érigées en présidiaux<sup>28</sup>. elles le savent, car je les vois aussi s'élever, se drespointe des pieds.

ence de la création des présidiaux s'est fait moins sentir ord de la France, où l'on a, dès les plus anciens temps, onjures, par assises majestueusement tenues au mi-mples<sup>29</sup> et d'autres édifices publics<sup>30</sup>, que dans le midi, e chaise<sup>31</sup> du juge royal s'est élargie pour donner place eux juges que le roi a nouvellement mis dans toutes sous le nom de conseillers : car maintenant ce beau titout le corps de la moyenne aussi bien que de la haute ire<sup>32</sup>, comme il dore les officiers de plusieurs autres

ont ensuite ces milliers, ces trente, peut-être ces quaiers de petites cours, composées, les unes de trois, de s, les autres composées seulement d'un seul juge, te-critoire d'une main et de l'autre sa chaise de bois ou sellette, cherchant à droite, à gauche, avec une atten-ète, les arbres les plus touffus?

**IT LES COURS SEIGNEURIALES.** — On appelle vulgai-s juges de ces cours juges bannerets, juges pédanés, l'orme<sup>34</sup>. Je les vois ici fort humbles, parce qu'ils se en présence des parlements, des présidiaux, des justi-s, des juges de leurs jugements; mais au milieu des quand ils sont adossés à un bel arbre, en même temps, leur panache, ils deviennent fiers, arrogants; et les les plus arrogants sont ceux qui sont tout à la fois juge, , procureur fiscal, greffier, huissier, qui jugent, qui eurs jugements, qui écartent avec leur canne, ou plutôt bâton, les plaideurs trop familiers. Tels ils étaient sous saint Louis, tels ils sont sous Henri IV, tels ils seront e jusqu'à la fin du monde<sup>35</sup>.

maintenant, voyez une cour supérieure voltiger sur le autres cours; elle n'a pas de place, et je me doute pas non plus d'attribution fixe. Vous, vous voulez sur-r quelle est cette cour?

**LE GRAND CONSEIL.** — Créé vers la fin du siècle der-comprimer les parlements sous le poids de son augus-

te nom , de sa haute juridiction<sup>36</sup>, le grand conseil , quoiqu' l'immense et universel droit de connaître des matières ecclésiastiques dans tout le royaume , l'immense et universel droit d'exécuter ses jugements dans tout le royaume<sup>37</sup>, n'a encore fait remarquer son existence<sup>38</sup> ; et je doute même qu'il finisse par marquer sa mort.

Oh ! combien d'autres cours en habit noir, en habit de leur, en robe longue , en robe courte , dont les juges portent des papiers , ont l'épée au côté , s'appuient sur la hallebarde , tiennent la romaine, l'aune ! Je les vois prendre rang à côté des parlements, des présidiaux, des justices royales , mais sans les honorer. Voulez-vous les connaître ?

**CE SONT LES COURS D'EXCEPTION.** — Les chambres du parlement ou chambres mi-parties de juges protestants et de juges catholiques, les chambres destinées à juger les protestants, les catholiques et les catholiques<sup>39</sup>, les chambres des comptes, les chambres des aides, les cours des élections, des traites foraines, des deniers à sel, des monnaies, des maréchaussées, des arsenaux, des vivrières, des eaux et forêts, des sergenteries, des bourses des marchands<sup>40</sup>, sont appelées en France des cours d'exception<sup>41</sup>.

Mais ce ne sont pas là, il s'en faut bien, toutes nos cours judiciaires ; je pourrais encore en voir, vous en faire voir d'autres d'autres<sup>42</sup>. J'en découvre, en ce moment, une toute petite, toute imperceptible ; vous la découvrirez aussi , car vous me demandez laquelle est , dans le lointain , cette cour composée de tout petits conseillers rouges, de tout petits greffiers rouges, de tout petits huissiers rouges, qui singe toujours les parlements.

**C'EST LE PARLEMENT DE DOMBES.** — Je suis avocat au parlement de nos grands , de nos vrais parlements : je ne puis reconnaître le parlement de Dombes ; cependant il s'appelle ainsi ; le pays qu'il juge , le prince de ce petit pays, l'appellent ainsi l'appelle ainsi<sup>43</sup>, je le laisse là pour ce qu'il est.

Mais quelles sont ces jeunes, jolies, joviales cours, tantôt geant, jugeant, tantôt chantant, dansant<sup>44</sup>, que je vois et j'entends ?

**CE SONT LES BAZOCHES.** — Qui ne fit pas peur à Henri IV. Les jeunes clercs de procureur dont est formée la bazoche du parlement de Paris lui firent peur ; il détrôna leur roi<sup>45</sup>. Cependant cette cour ou ce royaume<sup>46</sup>, ce royaume ou cette cour à laquelle ressortissent les bazoches des juridictions inférieures ressortissant au parlement<sup>47</sup>, gouvernée par un chancelier et des dignitaires, continue à juger les procès des clercs de la

roche du parlement et des bazoches inférieures<sup>48</sup>. Je dois vous dire qu'aux autres bazoches des autres parlements il y a toujours un roi<sup>49</sup> ; je dois vous dire encore que la bazoches de Paris a une monnaie qu'on donne, qu'on reçoit en riant, qu'on ne frappe pas comme les pièces de métal, qu'on bat comme le blé en épis, les légumes en cosses, car ce sont des lupins<sup>50</sup>.

Si je ne me trompe, vous voudriez savoir aussi quels sont ces espèces de sergents de bataille, de sergents-majors, de serre-file, qui se tiennent sur les ailes de chaque corps, qui en font partie, mais qui cependant en sont détachés : eh bien !

**CE SONT LES GENS DU ROI.**— Le ministère public, qu'on appelle aussi le parquet, parce qu'il siégeait dans un petit parc de menuiserie, à côté du grand parc où siégeait le parlement<sup>51</sup>, n'a guère été jusqu'à la fin du siècle dernier qu'une âpre agence fiscale, chargée de veiller à ce que la cautelle des plaideurs ou l'indulgence des juges ne fût perdre aucun des droits d'amende ou de confiscation dus au roi<sup>52</sup> ; mais depuis il s'est bien accru, et tous les jours il ne cesse de s'accroître. Premier accroissement : les procureurs du roi, les avocats du roi, portent aux parlements le titre de conseiller procureur général, de conseillers avocats généraux ; ils portent aux présidiaux et aux cours des justices royales le titre de conseiller procureur du roi, de conseillers avocats du roi<sup>53</sup>. Autre accroissement : ils ont des conseillers substitués, suppléants<sup>54</sup>, ce qui augmente le nombre des gens du roi, agrandit le parquet et lui donne plus de consistance. Autre accroissement : ils assistent aux jugements des procès par écrit. Autre accroissement : ils ont communication préalable de tous les jugements convenus entre les parties. Autre accroissement : ils prennent la parole non seulement dans toutes les causes où le fisc est intéressé, mais encore dans toutes les causes criminelles, mais encore dans toutes celles où il s'agit d'établissements publics, de personnes publiques ; d'orphelins, de mineurs, que, par une tendre fiction, les lois regardent comme des personnes publiques. Autre accroissement : ils sont chargés de faire exécuter les jugements. Autre accroissement : lorsqu'il y a des dangers publics, des crises politiques, l'initiative des mesures de haute police, de sûreté générale, leur appartient<sup>55</sup>. L'ignoble origine de leurs anciennes fonctions se perd aujourd'hui dans l'éclat de leurs fonctions actuelles. Le ministère public s'est d'ailleurs établi dans toutes les cours de justice, de finance<sup>56</sup>, de police<sup>57</sup>, de commerce<sup>58</sup>, d'église<sup>59</sup>, dans toutes les cours<sup>60</sup> ; et dans toutes il est la vie, le cœur, l'âme de la magistrature, la vie, le cœur, l'âme de la justice.

te nom , de sa haute juridiction<sup>36</sup>, le grand conseil , quoiqu'il l'immense et universel droit de connaître des matières ecclésiastiques dans tout le royaume , l'immense et universel droit de faire exécuter ses jugements dans tout le royaume<sup>37</sup>, n'a encore guère fait remarquer son existence<sup>38</sup> ; et je doute même qu'il fit remarquer sa mort.

Oh ! combien d'autres cours en habit noir, en habit de couleur, en robe longue , en robe courte , dont les juges portent des papiers , ont l'épée au côté , s'appuient sur la hallebarde , tiennent la romaine, l'aune ! Je les vois prendre rang à côté des parlements, des présidiaux, des justices royales , mais sans les contredire. Voulez-vous les connaître ?

**CE SONT LES COURS D'EXCEPTION.** — Les chambres de l'édit ou chambres mi-parties de juges protestants et de juges catholiques, les chambres destinées à juger les protestants, les protestants et les catholiques<sup>39</sup>, les chambres des comptes, les cours des aides, les cours des élections, des traites foraines, des gabelles, des monnaies, des maréchaussées, des arsenaux, des vivres, des eaux et forêts, des sergenteries, des bourses de marchands<sup>40</sup>, sont appelées en France des cours d'exception<sup>41</sup>.

Mais ce ne sont pas là, il s'en faut bien, toutes nos cours judiciaires ; je pourrais encore en voir, vous en faire voir d'autres, d'autres<sup>42</sup>. J'en découvre, en ce moment, une toute petite, toute imperceptible ; vous la découvrez aussi , car vous me demandez quelle est , dans le lointain , cette cour composée de tout petits conseillers rouges , de tout petits greffiers rouges , de tout petits huissiers rouges, qui singe toujours les parlements.

**C'EST LE PARLEMENT DE DOMBES.** — Je suis avocat à Paris, de nos grands , de nos vrais parlements : je ne puis reconnaître le parlement de Dombes ; cependant il s'appelle ainsi ; le petit pays qu'il juge , le prince de ce petit pays, l'appellent ainsi : l'appelle ainsi<sup>43</sup>, je le laisse là pour ce qu'il est.

Mais quelles sont ces jeunes, jolies, joviales cours, tantôt siégeant, jugeant, tantôt chantant, dansant<sup>44</sup>, que je vois et que j'entends ?

**CE SONT LES BAZOCHES.** — Qui ne fit pas peur à Henri II. Les jeunes clercs de procureur dont est formée la bazoche du parlement de Paris lui firent peur ; il détrôna leur roi<sup>45</sup>. Cependant cette cour ou ce royaume<sup>46</sup>, ce royaume ou cette cour, laquelle ressortissent les bazoches des juridictions inférieures ressortissant au parlement<sup>47</sup>, gouvernée par un chancelier et par des dignitaires, continue à juger les procès des clercs ; de la b

le parlement et des bazoches inférieures<sup>48</sup>. Je dois vous dire aux autres bazoches des autres parlements il y a toujours ; je dois vous dire encore que la bazoches de Paris a une coutume qu'on donne, qu'on reçoit en riant, qu'on ne frappe pas ces pièces de métal, qu'on bat comme le blé en épis, les en cosses, car ce sont des lupins<sup>50</sup>.

ne me trompe, vous voudriez savoir aussi quels sont ces sergents de bataille, de sergents-majors, de serre-file, ennent sur les ailes de chaque corps, qui en font partie, mais cependant en sont détachés : eh bien !

**DES GENS DU ROI.**— Le ministère public, qu'on appelle le parquet, parce qu'il siégeait dans un petit parc derrière, à côté du grand parc où siégeait le parlement<sup>51</sup>, n'a été jusqu'à la fin du siècle dernier qu'une âpre agence chargée de veiller à ce que la cupidité des plaideurs ou l'avarice des juges ne fût perdre aucun des droits d'amende ou de confiscation dus au roi<sup>52</sup> ; mais depuis il s'est bien accru, et de jours il ne cesse de s'accroître. Premier accroissement :

les gens du roi, les avocats du roi, portent aux parlements un conseiller procureur général, de conseillers avocats ; ils portent aux présidiaux et aux cours des justices le titre de conseiller procureur du roi, de conseillers avocats du roi<sup>53</sup>. Autre accroissement : ils ont des conseillers suppléants<sup>54</sup>, ce qui augmente le nombre des gens du roi, et donne plus de consistance au parquet. Autre accroissement : ils assistent aux jugements des procès par écrit. Autre accroissement : ils ont communication préalable de tous les jugements convenus entre les parties. Autre accroissement : ils ont la parole non seulement dans toutes les causes où le défendeur est intéressé, mais encore dans toutes les causes criminelles, et même dans toutes celles où il s'agit d'établissements publics, de personnes publiques ; d'orphelins, de mineurs, que, par une fiction, les lois regardent comme des personnes publiques.

Autre accroissement : ils sont chargés de faire exécuter les jugements. Autre accroissement : lorsqu'il y a des dangers de révolte, des crises politiques, l'initiative des mesures de haute police, de sûreté générale, leur appartient<sup>55</sup>. L'ignoble origine de ces anciennes fonctions se perd aujourd'hui dans l'éclat de leurs fonctions actuelles. Le ministère public s'est d'ailleurs étendu à toutes les cours de justice, de finance<sup>56</sup>, de police<sup>57</sup>, de commerce<sup>58</sup>, d'église<sup>59</sup>, dans toutes les cours<sup>60</sup> ; et dans toutes les affaires de la vie, le cœur, l'âme de la magistrature, la vie, le cœur, la justice.



Messire , a poursuivi l'avocat de Toulouse , en continuant s'interroger en mon nom et à se répondre au sien, en ce moment vous me demandez quels sont ceux que vous voyez rangés à les deux côtés des grands carrés que forment les divers corps judiciaires ? Je trouve comme vous qu'ils ont l'air leste , disposé , animé , guerrier. On dirait d'une nombreuse troupe d'agiles maîtres d'armes, également prêts à porter et à parer les coups.

**CE SONT LES AVOCATS.** — Ils ont la robe noire, ainsi que les conseillers des présidiaux , et le chaperon fourré, ainsi que les conseillers des présidiaux et les conseillers des parlements. Ils s'offrent rangés comme aux grands auditoires, construits tous sur le modèle de la grand'chambre du parlement de Paris<sup>61</sup>, les hauts sièges des juges sont adossés à deux murs de la salle forment un angle droit, où l'angle opposé est formé par les triples bancs des avocats, celui des avocats écoutants, celui des avocats plaidants, celui des avocats consultants<sup>62</sup>. Je devrais dire par les quadruples bancs des avocats, car il y en a un quatrième fleurdelisé, où viennent noblement se montrer au public les avocats couronnés d'années et de célébrité<sup>63</sup>. Ah ! messieurs de combien de grands orateurs j'y vois les noms écrits en lettres tous les jours plus grandes ! On connaît en Espagne comme en Allemagne, comme en tout pays, les Dumoulin<sup>64</sup>, les Aubery les Riaultz<sup>65</sup>, les de Thou<sup>67</sup>, les Montholon plaidant pour le connétable de Bourbon, sous le règne de François I<sup>er</sup><sup>66</sup>, les Lamouillière plaidant contre le duc de Guise, sous le règne de la ligue<sup>69</sup>. L'imprimerie fait entendre encore leurs plaidoyers d'une extrémité du monde à l'autre. Vous en avez sûrement quelque'un. Dans toute même simplicité d'économie oratoire : proposition, exposition, discussion, conclusion ; défense de l'avversaire, réplique ; réplique de l'avversaire, duplique ; duplique de l'avversaire, triplique<sup>71</sup>. Entre ces premiers mots : *Messeigneurs* et ces derniers, *Je conclus, je demande les despends et les intérêts*<sup>72</sup>, les anciens avocats répandaient l'érudition à jointure ; les avocats actuels, bien plus savants, mais en même temps bien plus habiles, la sèment légèrement sur les diverses parties de leurs plaidoyers, qu'ils brodent avec goût des fleurs de l'antiquité<sup>73</sup>. Et maintenant ne soyez plus surpris de l'importance qu'a l'avocat ; ne soyez plus surpris si nos lois s'en occupent souvent, gouvernement sa vie publique, et quelquefois sa vie domestique ; si elles lui ordonnent sous peine de prison de ne se présenter à l'audience que vêtu de sa robe<sup>74</sup> ; si elles s'emparent de ses mains, et le forcent à signer ses mémoires, à en répondre<sup>75</sup> ; si elles lui lient les pieds, et le forcent à ne pas sortir de la ville.

même les jours de repos ou réputés jours de repos, tels que le *jeudi des déconfitures*<sup>76</sup>, sans en prévenir les procureurs<sup>77</sup>, à ne pas sortir de l'audience sans en prévenir les juges<sup>78</sup>; si enfin elles lui lient aussi la langue et le forcent à ne pas discuter les faits convenus de part et d'autre avant l'audience<sup>79</sup>, à ne discuter que les conséquences.

Maintenant voyez derrière les avocats d'autres gens en robe qui les talonnent, qui leur parlent continuellement à l'oreille, ont, sinon une mine aussi guerrière, du moins un air aussi mutin, qui ont comme eux la robe noire, le bonnet, mais qui n'ont pas comme eux le chaperon fourré.

**CE SONT LES PROCUREURS.** — Ils ne peuvent prendre la parole que dans les petites causes<sup>80</sup>; et vous les voyez, dans les grandes, comme à la guerre lorsque le feu est très vif et que la seconde ligne charge les armes de la première, souffler aux oreilles des avocats de nouvelles raisons, de nouveaux moyens de droit ou de ruse.

Tout ainsi que les avocats ont été honorés par les nouvelles lois, qui ont voulu qu'ils tinssent la place des juges récusés, absents<sup>81</sup>, tout ainsi les procureurs ont été honorés par les nouvelles lois, qui ont établi leurs *mercuriales*<sup>82</sup>, leurs solennelles séances de louange et de blâme; mais les nouvelles lois ne les ont pas honorés lorsqu'elles ont pris au sérieux;

Le monelegue du robin  
Lequau a perdut son proucez,  
Translatat de grec en francez,  
Et di francez en bel latin,  
Et peux di qui in poitevin<sup>83</sup>;

lorsque, ayant peur de leurs ongles, elles font taxer leurs honoraires par les juges<sup>84</sup>; lorsque, ayant peur de leur bec, elles les traitent impoliment de *corbineurs*, leur défendent d'aller *corbiner* au-devant des messagers chargés des sacs des procès<sup>85</sup>.

Messire, a continué, après une petite pause, l'avocat de Toulouse, en est-il dans votre Espagne comme dans notre France? Les procureurs, les plaideurs, sont-ils à genoux devant les juges<sup>86</sup> quand on plaide leurs procès? Et, sans me donner le temps de lui répondre, il a ajouté: Vous êtes sans doute impatient de savoir quels sont ces hommes aussi à genoux derrière les plaideurs?

**CE SONT LES SOLLICITEURS.** — Nos lois font souvent mention des sollicitateurs<sup>87</sup>, qui, lorsqu'ils marchent ou parlent, ont le pied, la langue, si mobiles. Véritablement dans le mouvement et

l'action du procès ils deviennent quelquefois fort utiles<sup>88</sup> ; quelquefois ils deviennent aussi fort inutiles ; quelquefois ils sont cocher, quelquefois la mouche du coche.

Messire , a poursuivi l'avocat de Toulouse , puisque vous moi nous nous sommes accordés à considérer la magistrature comme une milice , nous pouvons à toute force comparer à cavalerie les juges montés , assis sur leurs sièges , à l'infanterie les avocats , les procureurs , les sollicitateurs.

Mais dans les diverses parties de la magistrature n'y a-t-il pas des gens que nous puissions comparer aux gardes de l'artillerie ? Il y en a : ce sont ceux qui écrivent les jugements rendus par les juges ;

**CE SONT LES GREFFIERS.** — En effet, les jugements sont de l'artillerie de la justice et les greffiers en sont les dépositaires.

Autrefois les greffiers étaient fort nombreux ; ils le sont aujourd'hui davantage. Nous avons des greffiers civils tant et plus ; des clercs de greffiers civils en titre d'office<sup>89</sup> tant et plus ; des greffiers criminels tant et plus , des clercs de greffiers criminels en titre d'office<sup>90</sup> tant et plus ; tant et plus de greffiers de paquet , de greffiers garde-sac , de greffiers de l'écritoire , de greffiers des présentations , de greffiers des notifications pour les rétraits , de greffiers de finances , de greffiers de tailles ; tant et plus de divers autres greffiers<sup>91</sup>. Voyez leurs rangs continuellement s'allonger, s'élargir, s'épaissir.

Dans les armées il y a aussi des trompettes , des tambours pour rassembler les soldats ; n'y en a-t-il pas aussi dans la milice de justice pour rassembler les juges , les avocats , les procureurs , les plaideurs ? Il y en a aussi :

**CE SONT LES HUISSIERS.** — Les voilà qui entourent l'auditoire. N'est-ce pas qu'ils sont beaux à voir avec leurs papiers dans une main , leur verge ferrée d'argent dans l'autre , leur épée au côté , leur écusson de France pendu à la ceinture<sup>92</sup> ? Je croisque , s'ils étaient réunis , ils seraient deux fois plus nombreux que l'infanterie française<sup>93</sup>.

Vous me faites encore une autre question , et c'est la dernière : m'a dit l'avocat de Toulouse , dont le discours , comme les notes de la fin d'un air , tendait vers la tonique ; vous me demandez si de même que dans les armées , il n'y a pas dans les milices de justice des gens qui ne combattent pas , mais qui sont nécessaires aux combattants , qui leur fournissent les munitions ; s'il n'y a pas des munitionnaires ? Il y en a de même :

**CE SONT LES NOTAIRES.** — Et en effet , bien qu'ils n'aient

estance à l'audience des cours, bien que jamais ils n'y paraissent, il n'en est pas moins vrai que ce sont eux qui font parler les clercs et les procureurs, qui font courir les huissiers, écrire les mandats et juger les juges; car presque tous les procès naissent de la diverse manière d'interpréter les clauses de leurs testaments.

Voyez-les, je vous prie, voyez sortir de leur fraise toujours rose et blanche, toujours bien plissée, leur visage fleuri, jovial, content et satisfait; ce n'est cependant pas aujourd'hui frérie de la Saint-Jean<sup>94</sup>, fête du plus ancien notaire qui soit en France<sup>95</sup>.

Est-ce qu'ils auraient oublié que, s'ils ont de bons jours, de beaux jours, ils ont aussi de mauvais jours, de mauvaises heures; que, s'ils passent des actes avant midi, après midi, ainsi qu'ils ne manquent pas aujourd'hui de le mentionner<sup>96</sup>, ils en font aussi avant minuit et après minuit? Non; c'est qu'ils ne se souviennent pas à la virginale embrassade dont la jeune accordée ne leur a jamais fait la perception<sup>97</sup>.

Est-ce qu'ils auraient oublié qu'on dit le cabinet des avocats, le cabinet des procureurs, qu'on dit la boutique, qu'ils disent eux-mêmes comme aux derniers siècles<sup>98</sup> la boutique des notaires<sup>99</sup>? C'est qu'ils pensent qu'en Dauphiné les ordonnances ont dû à peine à empêcher les nobles de se faire notaires<sup>100</sup>, et qu'il y a des états plus honorés, il n'y en a pas de plus honorés.

Est-ce qu'ils auraient oublié que les juges qui les ont examinés<sup>101</sup>, peuvent les mander, les admonester, les suspendre? Non; c'est qu'ils pensent que chaque peau de parleur leur vaut un demi-écu, outre leurs vacations<sup>102</sup>, tandis que les conseillers aux parlements, presque aussi mal payés qu'à la découverte des mines d'Amérique, n'ont guère que vingt sous par jour, dont ils donnent, je ne sais si c'est par nécessité, je ne sais si c'est par honte, la quittance en latin<sup>103</sup>; tandis que les conseillers aux présidiaux n'ont que cinq sous par jour<sup>104</sup>; tandis que les juges royaux, du moins certains juges royaux, n'ont que trois liards<sup>105</sup>, n'ont qu'un liard par jour<sup>106</sup>.

Est-ce qu'ils auraient oublié que, s'ils font un faux, ils ont le cou coupé? Non; c'est qu'ils se disent que tout homme qui va avec un bonnet noir, une robe noire, un cabas rempli de papiers<sup>107</sup>, voudrait, autre part qu'aux mariages des comédies, faire le notaire, serait pendu<sup>108</sup>.

Est-ce qu'ils auraient oublié qu'ils ont été divisés en trois clas-

ses, en notaires pour recevoir les actes, en tabellions pour ner les grosses, les expéditions, les extraits des actes des nres vivants, en garde-notes, en collationnaires<sup>110</sup>, pour do les grosses, les expéditions, les extraits des actes des not morts<sup>111</sup>? Non; c'est qu'ils pensent qu'ayant presque pa échappé à cette fiscale mutilation de leur état, ils en triomp en tête de leurs actes: Par-devant nous, notaire, tabellion, g note, ont comparu....<sup>112</sup>.

Est-ce qu'ils auraient oublié qu'ils sont déjà cent à Paris quarante à Bordeaux<sup>114</sup>, vingt à Tours<sup>115</sup>, douze à Sens<sup>116</sup>, proportion autant dans les autres villes? que ce grand noi peut encore devenir plus grand? Non; c'est qu'ils savent qu seigneurs ne peuvent donner plus de commissions de notair qu'en portent les titres de leur terre<sup>118</sup>; c'est qu'ils se cr sûrs que les parlements<sup>119</sup>, les états provinciaux<sup>120</sup>, ne sent et ne cesseront de s'opposer à la création de nouveau fices.

Est-ce qu'ils auraient oublié que le roi paie en office notaire les dépenses de la toilette de la reine<sup>121</sup>, qui porte vingt offices à chaque pendant d'oreille, vingt, quarante à collier<sup>122</sup>?

**LA VÉNALITÉ DES OFFICES.** — Non; c'est qu'ils n'igno pas qu'aujourd'hui une grande partie des dépenses de la m du roi, ainsi que des dépenses de la guerre, de la marine, acquittée avec les finances des offices vendus<sup>123</sup>, et qu'il est sible que l'argent de l'office d'un président au parlement soit ployé aux chausses des valets, aux fers des mules, aussi qu'aux diamants, à l'orfèvrerie de la couronne.—Quoi! ai-je ou plutôt me suis-je écrié, les charges, les dignités de votre lice de la justice sont donc vénales? Oui, vraiment, m'a répc l'avocat de Toulouse: notre magistrature a donné cent quar millions<sup>124</sup> à la France pour avoir le droit d'être héréditaire inamovible, fixe, héréditairement laborieuse, appliquée, dieuse, héréditairement grave, sage, intègre; oui, vraime elle a rempli plusieurs fois les coffres de l'état, pour avoir, premiers nouveaux besoins, le droit de les remplir encore J'étais étonné, surpris. Messire, a ajouté l'avocat de Toulou en reprenant le chemin de la ville, croyez ce que je vous dis dois être, sans doute, et je suis l'avocat des juges aussi bien des plaideurs; mais, surtout en ce moment, je dois être et je l'avocat de la vérité.

## STATION XXII.

## LE JURISCONSULTE DE TOULOUSE.

aujourd'hui, à l'heure où l'on gradue dans la ville, où l'on se promène sur les ânes hors de la ville, j'ai été conduit par l'avocat Alexandre Landri chez le jurisconsulte à l'i grec. Le jurisconsulte à l'i grec est un avocat consultant qui a trouvé le moyen de ciseler son nom gascon en ac<sup>1</sup> par l'i à la mode, l'i des belles<sup>2</sup>, par l'i grec, qu'il y a glissé; et comme, lorsque ses secrétaires y substituent le petit i du pays, il ne maniait de crier à tue-tête : I grec ! i grec ! on l'appelle le jurisconsulte à l'i grec, ce qui seul, dans notre siècle d'érudition, n'attire bien du monde. L'avocat Alexandre Landri lui a été l'objet de ma visite. Oh ! oh ! lui a-t-il répondu, ceci est la consultation ! Aussitôt il a changé de place et s'est assis sur son grand fauteuil ; ensuite il s'est successivement décoré d'un bonnet carré, de ses lunettes, dont il n'avait d'ailleurs que l'air. Lorsqu'il a eu fini, j'ai tiré ma bourse, je la lui ai présentée ; il y a pris, sans tâtonner, quatre gros écus neufs. On ne peut pas aller si bien si j'en ai eu pour mon argent.

**DES LOIS CIVILES.** — Messire, m'a-t-il d'abord dit, en se donnant un petit air de Justinien ou plutôt d'Ulpien, je crois qu'il faut d'examiner s'il convient qu'un peuple connaisse ses lois, et il paraît que cela ne convient pas, puisque le plus fort muet d'Auvergne ne pourrait porter les volumes de nos seules lois, si écrites en caractères les plus menus<sup>3</sup>. Je crois également inutile d'examiner s'il convient qu'un même peuple ait les mêmes lois, car il paraît que cela ne convient pas non plus, car notre siècle, si réformateur, si souverain, si absolu dans ses matières bien autrement importantes, veut continuer à se servir en même temps régir par le droit romain, par le droit grec, par le droit français, par trois diverses législations de divers âges qui, ainsi que nous le voyons dans nos familles, ont, comme le grand-père, le père et le fils, sur la même terre, chacun une volonté toute différente.

Messire, a-t-il poursuivi, commencez par observer qu'ainsi

que notre législation, la législation des Romains était composée de la législation de divers peuples, et qu'ainsi que la nôtre, était fort volumineuse; une partie nous est seulement parvenue, et, de cette partie, il y a à peine un centième à notre usage.

Que je vous dise maintenant combien cette législation est subtile : un seul des deux titres, les substitutions, le sénatus-consulte velléien, met en mouvement plus de papier, de parchemin, d'encre, de plumes, ou, ce qui revient au même, met en mouvement plus d'or que tout le commerce des Indes<sup>5</sup>.

C'est grandement à louer que la tolérance des trois dynasties de nos rois : la loi des Gaulois, ou loi romaine, la loi ripuaire, la loi salique, la loi lombarde, la loi sarrazine, la loi vigothèque, ont jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, en même temps, toutes subsisté dans le royaume, souvent dans la même province, quelquefois dans le même village<sup>6</sup>; mais, après le XII<sup>e</sup> siècle le droit romain est devenu universel en deçà de la Loire<sup>7</sup>, et le droit coutumier en delà<sup>8</sup>. Remarquez toutefois que, tandis que la langue du nord, la langue d'oïl ou la langue française, envahit au midi la langue d'oc ou la langue romane, la législation du midi ou la législation romaine envahit au nord la législation coutumière, où elle s'introduisit dans les successions<sup>9</sup>, où peut-être elle se serait depuis long-temps introduite dans toutes les autres parties, si d'abord, au XIII<sup>e</sup> siècle, le Code avait été traduit en langue française au lieu de l'être en langue gasconne, car les Parisiens auraient cru avoir porté Aix, Pau, Bordeaux, Grenoble et Toulouse sur les bords de la Seine, que de là, avec la traduction : *A quel hom qui te la causa de la hereta, si hom li demanda los frugs, pot ne traire del frug la natiua sios que el i a fachas en arar, o en semenar, o en segar, o en estuiar lo blat.*<sup>10</sup>. Observez aussi que, dans les pays coutumiers, le peuple devient souverain à la révision de la loi ou coutume<sup>11</sup>, et que, dans la révision de celle d'Amiens, le roi d'Espagne, Philippe II, figure parmi le peuple de la Normandie comme comte d'Artois<sup>12</sup>.

Je viens au droit français : nous appelons ainsi les lois qui sont également obligatoires dans toutes les provinces<sup>13</sup>, les lois qui émanent de la volonté du roi, qui, ordinairement, est la volonté du chancelier<sup>14</sup>, qui souvent est la volonté des hauts magistrats<sup>15</sup>. Jusqu'au chancelier Lhopital, nos lois judiciaires, aujourd'hui nouvelles, demain anciennes, avaient été publiées et aussitôt oubliées; mais celles qu'il a données à la France formeront les plus beaux chapitres<sup>16</sup> du code que, depuis environ un demi-siècle, elle veut successivement se donner<sup>17</sup>.

de , voici les parties faites ; vous verrez de vous-mêmes à faire.

Enfant : la loi veut que le jour de sa naissance soit dans un registre tenu par le curé de la paroisse <sup>18</sup>.

Le fils est destiné à transmettre à son tour la vie qu'il a reçue de la femme : la loi veut que la société ait connaissance de l'union ; elle prohibe les mariages clandestins <sup>19</sup>, et exige que les mariages solennellement célébrés <sup>20</sup>, qu'ont précédé des annonces publiques solennellement faites <sup>21</sup>. Elle défend les mariages contractés sans le consentement du père ou de la mère <sup>22</sup> ; toutefois elle permet au fils âgé de trente ans, et aux filles âgées de vingt-cinq, de se marier sans avoir demandé ce consentement <sup>23</sup>. Et, comme le luxe des mariages s'est même étendu aux dots, elle prononce une loi qui limite la dot à dix mille livres <sup>24</sup>.

Enfin, dans le cours de la vie, tantôt acquiert, tantôt perd, la loi, fixant toutes les législations antérieures, défend l'action de la lésion ne puisse être exercée par l'acheteur, et qu'elle ne puisse l'être que par le vendeur, et qu'elle ne puisse l'être que pendant le temps limité <sup>25</sup>.

Enfin, dans les diverses chances de la vie, se trouve obligé de constater d'une manière authentique les obligations contractées avec d'autres, ou que d'autres contractent. La loi veut que les contractants connaissent par eux-mêmes leurs obligations respectives ; elle veut que tous les actes soient écrits en langue française <sup>26</sup>.

Enfin, lassé de posséder, ou, ce qui arrive plus souvent, excité par le noble sentiment de l'amitié, se dépouille de ses biens : la loi veut que les donations entre vifs ne soient valables qu'après l'acceptation de ceux à qui elles sont faites <sup>27</sup> ; encore que ces donations soient enregistrées et publiées, de sorte qu'elles soient insinuées aux greffes des tribunaux <sup>28</sup>. Ou, comme, prévoyant le prochain terme de sa vie, choisit ses héritiers, ou ceux qui doivent posséder ce qu'il possède : la loi veut qu'il signe son testament et que les témoins le signent

Enfin, mu par l'amitié de père, de parent ou d'ami, désire que ses biens qu'il a péniblement amassés ne sortent pas de sa famille : celle de ses parents, de ses amis ; il désire qu'ils restent dans sa famille : la loi, prenant en égale considération les intérêts de l'individu et ceux de la société, permet bien les substitutions, mais elle ne veut pas qu'elles s'étendent au delà du troisième degré <sup>30</sup>.



Enfin, l'homme, après avoir plus ou moins long-temps niché sur la terre, tombe : la loi a voulu que le jour de sa naissance, le jour de son mariage, fussent constatés sur le registre sa paroisse ; elle a voulu que le jour de sa mort y fût de même constaté <sup>31</sup>.

**LES LOIS CRIMINELLES.** — Je vous ai dit que nos lois civiles étaient composées du droit romain, du droit coutumier et droit français : je vous en dirai autant de nos lois criminelles mais nos cours ne reconnaissent ordinairement que le droit français <sup>32</sup>, les lois, les volontés de notre temps. .

Il y a quelques années que je me trouvais chez maître Alexandre Landri, avec lequel je suis lié d'une étroite amitié. Toi la large rue de Nazareth <sup>34</sup>, où lui et moi demeurons, se remplit d'une foule tumultueuse. Fort ! fort ! frappez fort ! criaient mille voix ; il le mérite bien ! Je mis la tête à la fenêtre : je vis un gros boucher qui, en exécution de l'ordonnance, avait été condamné à être fouetté pour avoir vendu de la viande en carême. Mon ami était absent ; sa femme, sa fille, pleuraient ; son vieil oncle entra et se mit aussi à pleurer. Mais, leur dis-je, que fait-il comme les autres bouchers ? que ne vend-il du pois pendant le temps d'abstinence <sup>36</sup> ? Autrefois, sans remonter bien haut, il aurait été pendu <sup>37</sup>. C'est, du reste, le dernier fouet que j'aie vu donner pour vente d'aliments gras.

Je n'ai guère vu donner le fouet pour blasphèmes <sup>38</sup>. Aujourd'hui, on ne le donne plus.

Il est inutile de dire que, depuis l'édit de Nantes, on ne brûle plus, on ne pend plus pour hérésie.

Vous le voyez, la justice actuelle vient de mettre de nouveaux poids dans sa balance : les délits religieux se trouvent plus rares, mais les autres délits se trouvent beaucoup plus nombreux.

Le fouet pour les prédictions qui ne sont pas fondées sur les règles astronomiques <sup>39</sup> ; — Le fouet pour le jeu de brelan, publiquement tenu <sup>40</sup> ; — Le fouet pour les libelles <sup>41</sup> ; — Les galères pour les délits moins graves <sup>42</sup> ; — Le fouet et les galères pour les délits plus graves <sup>43</sup> ; — Le fouet et quelquefois la potence pour l'adultère <sup>44</sup> ; — La potence pour le rapt <sup>45</sup> ; — La potence pour la séduction <sup>46</sup> ; — La potence pour le viol <sup>47</sup> ; — La potence pour la grossesse cèle, suivie de la mort de l'enfant <sup>48</sup> ; — La roue pour l'assassinat <sup>49</sup> ; — La roue même pour le simple projet d'assassinat <sup>50</sup>.

Ce qui, dans les lois civiles, a fait prohiber les mariages clandestins, c'est la crainte qu'avait le tout-puissant connétable

ici que son fils épousât la jeune jolie demoiselle de

ins les lois criminelles, a fait punir de la roue les  
et l'assassinat du seigneur de Nantouillet, qui excita  
publique<sup>52</sup>.

l y a deux modes de législation. Les législateurs  
ent aux peuples les codes tout complets. Les législa-  
s, et ensuite les législateurs français, n'ont donné  
eurs codes que chapitre à chapitre, et à mesure que  
'en est fait sentir.

## STATION XXIII.

### : DU JURISCONSULTE DE TOULOUSE.

et va mieux, mais mon muletier va plus mal : je ne  
de temps je serai encore retenu ici.

pendant que, sur la grande place, je regardais les  
is du vieux Capitole<sup>4</sup>, illuminés par un beau soleil  
n jeune homme me regardait moi-même ; il voulait  
tre, il hésitait à venir à moi. Je suis allé à lui ; car,  
nstant, je l'ai reconnu pour le clerc du jurisconsulte  
essire, m'a-t-il dit, je suis bien aise de vous rencon-  
sconsulte chez qui vous allâtes hier avait sur le cœur  
ous avoir dit que la jurisprudence des cours judiciai-  
e de la législation française.

PRUDENCE DES COURS INFÉRIEURES. — Il avait  
œur de ne pas vous avoir dit que la jurisprudence des  
eures se compose de la jurisprudence des cours  
et de la leur, en d'autres mots de la manière ordi-  
es cours supérieures jugent les questions non prévues  
z clairement prévues par les lois<sup>3</sup> et de leur propre  
inaire de les juger.

PRUDENCE DES COURS SUPÉRIEURES. — Il avait de  
l regret de ne pas vous avoir dit que les cours supé-  
onnaissent qu'une seule jurisprudence, la leur<sup>3</sup>.  
magine comment j'ai remercié le clerc du juricon-  
supplément ou ce complément consciencieux de con-  
utefois, avant de me séparer de lui, je lui ai encore

et elle se termine aussi toujours par ces mots : Vous ferez bien n'importe ce qu'on demande, n'importe qu'on demande les choses les plus déraisonnables, les plus absurdes, les plus injurieuses. Mais, a-t-il continué, requête, dans le sens propre, veut requête et presque ordre. Aux siècles derniers on disait requête<sup>11</sup>, actuellement on a cessé de le dire<sup>12</sup>; notre langage juridique devient de plus en plus inexacte, vicieuse. La nomenclature des actions préjudicielles, extra-judicielles, des actions réelles, personnelles, confessoires, négatives, forenses, requêtes, urbaines<sup>13</sup> et autres; la nomenclature des fins de requête, de non-recevoir et autres, suffiraient seules pour verser en route le raisonnement, si l'on peut comparer la voiture chargée de matériaux l'esprit chargé d'opérations que les mots portent comme les lettres ou termes de l'algèbre portent les opérations du calcul.—Maitre Esplandian, pourquoi avez-vous remplacé le mot requête par le mot enquête?—Parce que les enquêtes sont une des grandes divisions de la procédure; vous remarquerez que les législateurs de notre âge, dominés par l'ancienne et permanente pensée des siècles, l'abréviation des procès<sup>14</sup>, ont surtout réussi dans cette partie à effacer, à effacer les plus profondes rides de la vieille face de la chicane, je voulais dire de la procédure<sup>15</sup>.—Maitre Esplandian, pourquoi et quand se font les enquêtes?—Le cours d'un procès suppose, d'un mouvement assez rapide; tout à coup il est interrompu par les débats sur les faits qu'avancent et que contestent les parties plaidantes: alors, si les faits peuvent être prouvés, les juges ordonnent des vérifications de faits, des auditions de témoins aux lieux, des enquêtes. La présidence de la salle qui portait ce nom a été déférée à un très vieux plaideur qui autrefois, dans les procès où il était défendeur, se servait habilement de certaines parties de procédure maintenant abrogées, entre autres des contre-enquêtes<sup>16</sup>, entre autres de ses dépositions personnelles de son *credo*, de son *non credo*<sup>17</sup>, et qui aujourd'hui, dans les procès où il est demandeur, se sert encore plus habilement de ces abrogations, entre autres de la prohibition d'ouïr plus de trois témoins, même dans les enquêtes par tourbes<sup>18</sup>; entre autres de la prohibition de faire des enquêtes lorsqu'il s'agit de plus de cent livres<sup>19</sup>; entre autres de la prohibition des examens de futur, où sont entendus les témoins dont les maladies graves dont la valétudinaire vieillesse, peuvent faire craindre la fin de la chaîne, et dont cependant le témoignage pourrait dans la suite éventuellement être nécessaire<sup>20</sup>.

Peut-être aux âges passés disait-on qu'il n'y avait jamais

n'il n'était pas possible que jamais il y eût autant ou plus d'enquêtes : c'est à notre âge à le dire : en effet, présidents, conseillers, juges, font, dans leurs mois d'enquête, des enquêtes<sup>21</sup>, et cependant ils n'ont pas suffi ; on a permis aux notaires, aux huissiers, de faire des enquêtes<sup>22</sup>, et cependant ils n'ont pas suffi ; on a créé des commissaires enquêteurs dans toutes les grandes juridictions<sup>23</sup>, et cependant ils n'ont pas suffi ; on a créé des adjoints, des examinateurs, des auditeurs enquêteurs<sup>24</sup>, je ne sais trop s'ils suffisent.

**LA SALLE DES SENTENCES.** — Les enquêtes finies, le juge prononce. On nomme appointements, et plus ordinairement sentences, les jugements du juge inférieur<sup>25</sup>. Mais ne croyez pas que dans un procès il n'y ait qu'une seule sentence ; le juge en prononce autant de fois que dans les différentes parties de la procédure il juge<sup>26</sup>. Ces différentes sentences, ou incidentelles, ou repatoires, donneraient lieu à la division d'un procès en plusieurs procès, si aujourd'hui, je l'ai remarqué, je ne cesserai de le regretter, la loi actuelle n'avait impérieusement prescrit l'unité des procès<sup>27</sup> ; si aujourd'hui le parlement, lorsqu'on lui fait par appel le jugement des incidents, n'évoquait ordinairement l'affaire<sup>28</sup>, ce qui alors laisse le barreau et les juges de la cour inférieure les mains vides, la bouche ouverte. Un vieux régent de philosophie dit que les sentences ne sont que la conclusion, la déduction, la conséquence de l'antécédent, qui est la procédure. La sentence est, suivant lui, juste, quand la conséquence est bien tirée ; et quand elle est mal tirée, la sentence est injuste. Ce régent est grand ergoteur, grand plaideur ; il préside la salle des sentences.

**LA SALLE DES APÔTRES.** — L'un des deux plaideurs nécessairement doit gagner le procès, et l'autre doit nécessairement le perdre, nécessairement être mécontent, nécessairement avoir recours à l'appel, et nécessairement finir par contenter son envie. Avant d'être obligé de demander au juge qui l'avait condamné une autorisation d'appeler un apôtre<sup>29</sup>. Maintenant il n'en a plus ; mais la salle des apôtres a conservé son ancienne importance, à la prière du vieux président, un de ces riches clercs conventuels à simple tonsure qui, sous le titre de curé primitif, ou plutôt sous le titre de prieur<sup>30</sup>, consomment les dîmes et les revenus ecclésiastiques d'une grande partie des paroisses de la France. Il doit son bénéfice à un apôtre. Il le raconte plusieurs fois par jour avec un plaisir qui toujours se communique aux autres plaideurs.

On a fait encore bien d'autres changements à la procédure de

l'appel : car, de même qu'on a voulu qu'à l'introduction de la première instance le demandeur sût bien et dît bien ce qu'il demandait et tout ce qu'il demandait, on a voulu aussi qu'à l'introduction de l'instance d'appel l'appelant sût bien et dît bien ce qu'il appelait et tout ce dont il appelait, qu'il baptisât bien ses griefs<sup>34</sup> ; qu'il évangélisât bien les différentes pièces de son sac<sup>35</sup>. On a encore voulu qu'il évaluât, qu'il déclarât la somme en litige, afin que le juge supérieur ne fût pas exposé à juger que le juge inférieur avait jugé en dernier ressort<sup>36</sup> ; on a voulu en outre, que l'intimé, l'appelé, pût obtenir des lettres d'acquiescement, pût abréger les délais<sup>37</sup>. Je ne vous dirai pas tout ce que relativement aux appels on a voulu.

**LA SALLE DES ARRÊTS.** — Je ne vous dirai pas non plus ce que relativement aux arrêts on a voulu ; je vous dirai seulement qu'on a voulu que le nom du roi, dont le premier devoir est de rendre ou de faire rendre la justice, fût en tête ; mais j'ajouterai qu'on ne l'a voulu qu'à la fin, qu'à la dernière année du treizième siècle<sup>38</sup>.

Je vous dirai aussi qu'on a voulu que les nullités des arrêts fussent relevées dans le terme d'un an, et jugées dans celui de cinq<sup>39</sup>.

Je vous dirai aussi que ce ne sont plus les mêmes juges qui ont commis les nullités qui les jugent seuls, qu'on a voulu leur en adjoindre d'autres<sup>40</sup>.

Je vous dirai enfin, non pas qu'on a voulu, mais qu'on devait vouloir que les souveraines cours, que toutes les cours, en cassassent dans leurs jugements, comme les cours de Savoie la question de fait et la question de droit<sup>41</sup>.

La salle des arrêts est la plus honorable, a continué le procureur aubergiste : comment vous dire que c'est moi qui suis forcé à la présider, que c'est moi qui la préside ?

**LA SALLE DES CRIÉES.** — Rarement la requête civile où les nullités sont civilement, poliment énoncées, où l'on dit civilement, poliment aux juges, qu'ils n'ont pu se tromper, qu'ils ne se sont pas trompés sur le droit, qu'ils ont pu se tromper, qu'ils se sont trompés sur le fait<sup>42</sup>, en d'autres mots qu'ils ont aigles d'un œil et taupes de l'autre, suspend l'exécution des arrêts.

Et alors celui qui est condamné est obligé de payer, s'il a de l'argent, avec sa bourse ; s'il n'en a pas, avec ses biens.

La procédure de l'expropriation forcée, où interviennent entre le principal créancier, les autres créanciers, qui veulent chacun emporter une plus ou moins grande partie des branches

un pied duquel il a mis la cognée, et qu'il a renversé, conformément un long temps, durant lequel les propriétés dépérissaient autrefois, et ne dépérissent plus aujourd'hui institué, sous le nom de commissaire aux saisies réelles, l'officier qui les administre, les régit, les donne judiciairement<sup>40</sup>.

Faut-il enfin que les propriétés saisies soient vendues, et comment elles le sont : vous allez savoir de quelle ma-

avons ici, à cette auberge, deux plaideurs, l'un garde-<sup>41</sup> de Carcassonne, l'autre châtelain du château de Minerve la même ville<sup>42</sup>, l'un président de la salle des criées, l'autre résident de la salle voisine, la salle des dépens; ils sont en grand costume de plaideurs, toujours la gibecière à l'épaule<sup>43</sup>. Quelquefois ils passent des heures entières, sur la porte de sa salle, à disputer. Ils parlent de la procédure, des termes de jeu de paume, que me font comprendre les termes du barreau dont il les entremêlent. Ils me divertissent et ils vous divertiraient. Châtelain de Minerve ! lui dit le garde-<sup>44</sup> marteau, je le sais, vous n'êtes pas moins habile entre les murs d'un auditoire de justice qu'entre les quatre murs de la cour de jeu de paume; quant à moi, je ne crois pas non plus plus maladroit qu'un autre : nous serons à deux de jeu. Voyons, vous prétendez qu'avec un vigoureux arrêt de la cour, on vous a rendu *post prandium*<sup>44</sup>, après dîner, je ne vous en exclus pas de vos biens ? — Oui, certes, je ne tiendrais pas pour perdue, et je la continuerais en formant secrètement une ligue offensive et défensive avec un nouveau créancier<sup>45</sup>. — C'est bon, mais, faute de s'être présenté avant, il serait de prime abord forclos<sup>46</sup>, mis hors du jeu, et l'arrêt de la cour affiche de Par le roi notre sire<sup>47</sup>, ou bien quelquefois l'arrêt de Par notaire<sup>48</sup>, annonçant la vente de vos biens, apposée sur la porte de l'église et sur celle de votre maison<sup>49</sup>, devant le château de Minerve. — Je remettrais argent sous un certain moyen des délais des criées des trois huitaines, des trois semaines, des trois quarantaines<sup>50</sup>; ensuite gare les revers de la main et de l'arrière-main, les oppositions aux criées<sup>51</sup>. — Je irais à la galerie; je viendrais avec mes requêtes : *Nous vous supplions, plaise à vos grâces*<sup>52</sup>, ou : *Nos seigneurs, supplie en votre amitié un pauvre principal créancier poursuivant*; et je poursuivrais les criées. — Je changerais mes balles de jeu en aveux, je prendrais des lettres de garde-gardienne ou de répit<sup>53</sup>, des lettres de quinquenelle ou de répit<sup>54</sup>, et enfin d

lettres d'état<sup>56</sup>, où le roi dirait que je suis à défendre mon château son château de Minerve, et que je ne puis être en même temps château et à l'audience.—Ah! vous croyez avoir votre bisqu je prendrais la balle au bond, et en quelques chasses je comp rais quinze, trente, quarante-cinq, soixante, partie<sup>57</sup>, car juges déclareraient vos lettres subreptices, et, sans autre rets adjudication de votre bien et argent dans ma poche.

**LA SALLE DES DÉPENS.**—Ce ne sont pas les seuls accroel ments de procès<sup>58</sup> qui, par manière de polémique récréati sont poussés et repoussés entre le garde-marteau et le châteli

Quelquefois ce dernier, venant jusque dans la salle des pens, attaque à son tour son adversaire. Garde-marteau eaux et forêts, je vous ferai vendre tout, jusqu'à votre b marteau à marquer les arbres<sup>59</sup>: vous êtes condamné à payer dépens.—Oh! vous aurez à vous désentraver de mes impug tions. J'ai à impugner d'abord la superfétation de vos actes, mises de cause au rôle ordinaire, au rôle extraordinaire, au des pauvres<sup>60</sup>, vos fréquentes comparutions aux petites audi ces tenues à la barre par un des conseillers de la cour<sup>61</sup>. Vous me devez la restitution des fruits.—Je ne vous la dois d'après votre évaluation, mais d'après les fourleaux dressés ( que semaine pour les marchands<sup>62</sup>.—Voilà le rôle de ta allons, de l'argent!—J'appelle de tel article, de tel autre; cre que cela ne finira pas sitôt.—Oh! cela finira dans la semai dans le jour: nous ne sommes pas au temps passé, nous s mes au temps présent. Et il faut en convenir, Messire, a co nué le procureur aubergiste, autrefois cela ne finissait jamais cela n'a fini aujourd'hui que lorsque les nouveaux règlem ont ordonné qu'il n'y aurait plus qu'un commissaire taxateu que les procureurs assisteraient à la taxe<sup>63</sup>, ainsi devenue m tenant toute simple.—Maître Esplandian, j'ai vu cependan manuel de taxe de dépens en cent chapitres<sup>64</sup>.—Je le conn je persiste.—Maître Esplandian, on m'a dit qu'il y avait rôles de dépens qui iraient bien du palais à la place du Salu c'est-il possible?—Oui, puisqu'il y en a qui iraient à la p Saint-George<sup>65</sup>, et, suivant moi, ils ne sont pas trop longs, le sont assez, car il y a des présidiaux, le présidial de Paris il y a deux cents procureurs<sup>67</sup>; des parlements, le parlemen Paris, où il y en a quatre cents<sup>68</sup>, avec six mille clercs en de porter les armes<sup>69</sup>; et ailleurs, notamment ici, à Toulou nous sommes en aussi grand, peut-être en plus grand nom

**LA SALLE DES ARBITRES.**—N'est-ce pas, Messire, que ( pauvre France est mangée, toute mangée jusqu'aux os, pa

ns de justice ? qu'il faudrait les chasser, ou plutôt les exterminer ? Eh bien ! si cela arrivait , cette pauvre France , depuis le nord de la Normandie jusqu'au fond de la Lorraine , de la Provence , de la Gascogne , aurait perdu toutes ses joies. On y a de goût pour la plaidoirie , qu'un jour le Parlement ordonna aux plaideurs de se retirer, sous peine de perdre leur titre ; la de goût que , depuis que les curés ne sont plus excommunier les enragés plaideurs <sup>74</sup>, ils perdent leur latin à pacifier leurs paroisses ; tant de goût, du x de paix et de conciliation <sup>75</sup>, que les arbitres les lois aux familles n'ont rien à faire , ou ne font de goût enfin que , dans mon hôtellerie , la salle des toujours été , est toujours, et sans doute sera toujours

## STATION XXV.

## LE CLERC DU PROCUREUR DE TOULOUSE.

Vers les onze heures , que je finissais de dîner, j'ai entendu , à l'étage supérieur, des chants de temps en temps entremêlés d'un bruit extraordinaire, comme celui de ferrements qu'on traîne. Étais seul , je n'ai jamais pu me rendre raison de ce bruit. En vain , de plus en plus impatienté , j'ai fait prier le procureur-auberge de venir. Il était absent ; son gendre s'est aussitôt présenté. Mssire , m'a-t-il dit , au lieu de répondre à mes questions , je suis bien aise que vous m'ayez fait appeler, car hier, au moment où mon beau-père fut interrompu dans son entretien avec vous , j'étais si près que de la procédure civile , qu'il a fort étudiée et fort appliquée , il voulût passer à la procédure criminelle , dont j'ai une étude plus particulière , et dont c'est plutôt à moi à vous en parler. Mssire Serre, lui ai-je dit, vous m'obligerez ; mais apprenez-moi, avant tout , d'où vient ce bruit que j'entends au-dessus de ma tête. Un peu de patience , m'a-t-il répondu , je vais vous le dire ; je ne puis pas ne pas vous le dire en vous parlant de la procédure. Je me suis donc mis en devoir d'écouter, et aussitôt Mssire Serre a donné carrière à sa science.

1<sup>er</sup> DÉCRET. — Supposons, m'a-t-il dit, que je ne fusse pas



procureur, ou, pour ne pas contredire mon beau-père, de procureur, que je fusse juge, président ; supposons que ne fussiez pas Espagnol, noble, dignitaire ; que vous Français, que vous fussiez un de ces pauvres diables dont avons beaucoup, ou un de ces hommes mal famés dont nous trop : on annonce qu'un vol ou bien qu'un meurtre vient commis ; la rumeur publique, les vraisemblances, vous dès je vous décrète d'ajournement<sup>4</sup>.

**LA COMPARUTION.** — Vous comparez hardiment, vous croyez innocent ; ou peut-être vous espérez faire croire vous l'êtes, et vous comparez plus hardiment encore. A je vois que ce n'est pas la première fois que vous avez affaire la justice. Vous voulez contre moi un peu vous aider de l'ordonnance d'Ys-sur-Thyl<sup>2</sup>, un peu de l'ordonnance de Valence<sup>3</sup>, un peu de l'ordonnance de Villers-Cotterets<sup>4</sup>, un peu de chacune treize ou quatorze ordonnances criminelles, ou en partie criminelles, rendues pendant ce siècle<sup>5</sup>, enfin un peu ruser, guerroyer : eh bien ! rusons, guerroyons, et nous verrons bout.

**L'INFORMATION.** — A la vérité le pays où vous demeurez trop loin d'ici pour que je puisse moi-même aller y faire l'information ; eh bien ! j'y envoie un des conseillers de la cour même seulement le procureur du roi, ou même, comme n'êtes pas riche ou comme vous êtes d'un petit état, je me contente d'y envoyer un huissier<sup>6</sup>, et c'est assez. Mais attention vous n'avez pas seulement contre vous la partie publique, avez encore la partie civile<sup>7</sup>, c'est-à-dire un ennemi passionné actif. Ah ! malheur à vous ! l'information se fait plus vite ; elle est faite, terminée, close ; elle m'est promptement remise<sup>8</sup>.

**LA PROCÉDURE A L'ORDINAIRE.** — J'assemble la cour pour lui en donner connaissance ; je recueille les voix ; et, parce que les charges se trouvent légères, la cour juge que vous devez servir la liberté, que votre procès doit être publiquement instruit, que vous devez avoir un défenseur, qu'on doit procéder à l'ordinaire<sup>9</sup>.

**LA PROCÉDURE A L'EXTRAORDINAIRE.** — Cependant les débats s'ouvrent, s'animent ; les charges deviennent de plus en plus graves : alors la forme de procéder change subitement. On ôte votre défenseur, on vous saisit, on vous met en prison secrète. L'audition, le récollement des témoins, sont secrets ; les confrontations sont secrètes ; les conclusions de la partie publique, de la partie civile, sont secrètes : on procède à l'extraordinaire.

**LE JUGEMENT DE LA COUR INFÉRIEURE.** — Oh ! mainte-

vous n'êtes pas à vous repentir de ne pas avoir transigé avec la partie civile<sup>11</sup>, qui, satisfaite par vos soumissions, par votre argent, par vos sacrifices, aurait en se retirant ouvert une voie à l'indulgence de la partie publique, ainsi qu'à la clémence des juges. Vous avez obstinément voulu vous jouer avec la procédure, vous vous attendiez à recevoir des dommages ; écoutez en ce jour de jugements criminels, en ce jour de vendredi<sup>12</sup>, la sentence de la justice : Votre maison appartient à la partie civile et votre vie appartient au roi<sup>13</sup>.

**L'APPEL.** — Furieux, vous appelez au parlement<sup>14</sup> ; on vous amène ici devant cette cour. Vous arrivez au bon moment : le nombre des accusés est tel qu'on a temporairement changé en chambres criminelles plusieurs chambres civiles, qu'on a temporairement érigé plusieurs tournelles<sup>15</sup>.

Cependant la partie civile, qui vous a précédé, a pris conseil. On lui a dit que le parlement, bien moins sévère que les cours inférieures, déclarait innocents les trois quarts de ceux qu'elles avaient condamnés<sup>16</sup>, et mitigeait les peines de ceux qu'il ne déclarait pas innocents. La partie civile vous fait de nouvelles propositions ; vous n'hésitez pas à les accepter : elle se désiste, elle disparaît.

**LE JUGEMENT DE LA COUR SUPÉRIEURE.** — Votre défenseur a le champ libre ; il calme les préventions. On procède contre vous à l'ordinaire. Les mêmes témoins sont publiquement entendus ; ils n'osent plus ou mentir, ou dire la vérité ; la bouche de votre avocat, les yeux de votre petite sœur qui l'assiste, achèvent de vous gagner l'auditoire ; un mode de procédure vous faisait pendre, un autre vous fait absoudre ; vous entendez prononcer votre arrêt, non, comme le chancelier Poyet le sien, debout, nu-tête<sup>17</sup>, mais, suivant l'usage, à genoux au milieu du parquet<sup>18</sup> ; non, comme à Paris, enchaîné, chargé de fers, mais, comme ici, à Toulouse, comme dans toutes les cours en deçà de la Loire, lié de bandes d'étoffes ou de linge<sup>19</sup>. Et encore que le procureur général, la partie publique, vous déclare qu'il vous fera prendre et reprendre toutes les fois que contre vous il s'élèvera de nouvelles et de nouvelles charges<sup>20</sup>, vous n'en êtes pas moins libéré, libre.

**L'EXÉCUTION.** — Mais, si vous eussiez été condamné, les messageries, ou d'autres voitures d'anciens morte-payes, d'anciens soldats<sup>21</sup>, chargés au rabais de la conduite des criminels<sup>22</sup>, qui vous avaient amené, vous auraient remmené, comme elles emmènent ceux que, dans ce moment, faute d'autre local, on a été obligé de recevoir à l'étage au-dessus de celui-ci, et vous auriez eu le même sort que ces malheureux, dont plusieurs doi-

vent aller aux galères , et ils iront ; dont quelques autres doivent être fouettés , et ils le seront , avec notre fouet de France , • fouet de corde , garni de plomb <sup>23</sup> ; dont un doit être pendu , et le sera , après que tout le peuple , à genoux au pied du gibet , aura dit un *Salve* <sup>24</sup> ou un *Pater* , que le bourreau demande à haut de l'échelle <sup>25</sup>. Convenez , Messire , que dans ce monde c'est un plaisir de les entendre boire , chanter. En remarquez-vous un qui boit mieux , ou du moins qui chante plus haut que les autres ? — Oui , et c'est peut-être celui qui doit être pendu. — Tout juste.

**LES EFFIGIES.** — Maître Serre s'est levé en me disant : Ah ! que je suis fâché d'être si pressé ! Je laisse quelque chose à dire , je ne sais ! Ah ! je le sais maintenant. Et il a ajouté sans se rasseoir : En France il y a , comme il y a partout , deux manières d'échapper aux peines de la justice.

La première , la plus sûre , c'est de fuir ; alors on est contumace , et si on est condamné , et si on ne se présente pas , et si on est pris , on subit aussitôt son jugement , sans autre forme de procès <sup>26</sup>. En attendant qu'on soit pris , on est ou fouetté , pendu , ou roué , en effigie ; la justice fait faire en carton , en paille des mannequins de la stature des condamnés , les fait habiller de leurs habits ou des habits de leur état , leur fait mettre le masque le plus ressemblant , et au-dessous du tableau qui porte écrit en gros caractères , leur jugement , les fait exposer près du gibet , près des fourches patibulaires <sup>27</sup> , où ils semblent exemplairement souffrir , à côté de ceux qui ont souffert , qui ont leur corps en quartiers , attachés à de grands crocs de fer <sup>28</sup>.

**LES LETTRES DE GRÂCE.** — La seconde , c'est , quand un crime paraît gracieux , qu'on a des amis en cour , d'agir comme des milliers d'accusés <sup>29</sup> , de recourir à la miséricorde du roi , de demander des lettres de grâce , et , quand on les a obtenues , de venir se présenter aux juges qui voulaient vous faire pendre , qui se contentent de vous faire mettre à genoux devant eux pendant que vos lettres sont lues et enregistrées <sup>30</sup>.

Quelquefois les lettres de grâce n'accordent qu'une commutation de peine , telle que celle de la pendaison par le cou en pendaison sous les aisselles <sup>31</sup> , ou pendaison de comédie ; telle que celle du fouet public en fouet dans le préau <sup>32</sup> , ou petit fouet.

Vous voyez , Messire , qu'en France le glaive de la justice est comme celui des chevaliers , tantôt tranchant , tantôt caressant.

---

---

**STATION XXVI. — LE MAIRE DE RABASTENS.**

J'ai pu enfin partir de Toulouse. Monsieur, m'ont dit deux voyageurs logés à mon auberge qui montaient sur leurs chevaux en même temps que moi et mes gens montions sur nos mules, vous partez, nous partons ; vous allez à Gaillac, nous y allons : nous irons ensemble. Monsieur, m'a dit ensuite, lorsque nous avons été en route, l'un des deux voyageurs, celui qui m'avait abordé et qui presque toujours chevauchait à côté de moi, je suis maire à Rabastens, petite ville où vous passerez avant d'arriver à Gaillac ; les habitants, bons et paisibles vigneron, travaillent tout le jour, dorment toute la nuit : je n'ai aucune occupation municipale. Devinez ce à quoi j'emploie mon temps. — Il ne faut pas vous avoir long-temps entendu pour répondre que vous étudiez. — Oui, j'étudie ; devinez ce que j'étudie. — L'histoire, la science à la mode<sup>1</sup>. — Oui, j'étudie l'histoire ; devinez quelle partie de l'histoire. — Peut-être la partie aujourd'hui la plus à la mode, les origines<sup>2</sup>. — Oui, j'étudie les origines ; devinez quelles origines, et, pour que vous le deviniez plus tôt, je vais vous le dire : j'étudie les origines de la pairie.

**LES DOUZE PAIRS DE FRANCE.** — Monsieur, a-t-il poursuivi, il me semble que l'antiquité des pairs s'annonce à leur seul nom.

Nos premiers rois, sortis du rang des soldats, durent d'abord continuer à rendre la justice dans leur royaume comme ils l'auraient rendue dans leur camp ; et, de même que dans leur camp ils nommaient ceux qui les assistaient comtes, compagnons<sup>3</sup>, pairs, de même ils durent, dans leur royaume, les nommer de ce nom.

Il est si vrai que les douze pairs étaient originairement les compagnons, les égaux du roi, qu'autrefois, à son couronnement, les six pairs laïques, même les six pairs ecclésiastiques, portaient l'épée nue comme lui, la couronne sur la tête comme lui, et qu'il en est de même encore<sup>4</sup>.

**LES PAIRS DE FRANCE.** — Il était de la nature de la pairie ecclésiastique, remplie par une élective succession de pairs<sup>5</sup>, de ne pouvoir s'éteindre, et elle ne s'est pas éteinte<sup>6</sup> ; il était au contraire de la nature de la pairie laïque, remplie par une hérédité

ditaine succession de pairs mâles<sup>7</sup>, à quelques exceptions près de pouvoir s'éteindre, et elle s'est éteinte. Nos rois ont eu la prudence de ne remplacer les six redoutables anciens pairs laïques souverains inférieurs de la plus grande partie de la France, qu'par des pairs simples seigneurs<sup>8</sup>, dont ils ont, pendant le siècle dernier et le siècle actuel, érigé les terres en pairies, dont ils n'ont pas, il s'en faut bien, limité le nombre<sup>10</sup>.

**LES PAIRS DE JUGEMENT.** — Là finit, là ne devrait pas l'histoire des pairs.

Souvent au quatorzième siècle, et plus souvent aux siècles précédents, le roi de France rendait lui-même la justice, environné des douze pairs environnés du parlement<sup>11</sup>.

A leur exemple les grands vassaux, ensuite les grands seigneurs, qui, ainsi que les grands vassaux imitaient le roi jusque dans la forme de leurs actes, qu'ils terminaient comme ceux du roi : Car tel est notre plaisir, donné à....<sup>12</sup>; jusque dans la forme de la signature, où ils ne mettaient que leur prénom<sup>13</sup>, voulurent avoir leurs pairs et siéger dans leurs cours de justice au même lieu de leurs pairs<sup>14</sup>; ensuite les seigneurs imitèrent les grands seigneurs.

Dans la moitié de la France, et peut-être dans la France toute entière, c'étaient des pairs jurés, des jurés, qui jugeaient les affaires civiles et les affaires criminelles<sup>15</sup>. Si l'on ne peut pas dire que leurs fonctions aient actuellement tout à fait cessé, on peut dire qu'insensiblement elles cessent<sup>16</sup>. Aujourd'hui tous ou presque tous les procès sont jugés par une justice réglée, je veux dire par des magistrats éclairés, instruits, par des juges permanents; on s'est enfin dégoûté de ces hommes de fiefs, de ces juges d'une semaine, d'un jour<sup>17</sup>.

Mais pourquoi l'Angleterre conserve-t-elle encore ce vieil mode de procédure<sup>18</sup> auquel la France a renoncé? Ah! c'est que la France s'est dérouillée et que l'Angleterre se dérouille.

## STATION XXVII. — LE CAPISCOL DE GAILLAC.

L'autre des deux voyageurs avec lesquels je suis parti de Toulouse est capiscol, chef d'école ecclésiastique, maître d'école bénéficiaire<sup>1</sup>. Il demeure à Gaillac, et, ainsi que son ami le maître de Rabastens, il est fort savant, surtout dans les matières ecc

istiques. Hier il n'avait rien dit ; mais aujourd'hui il a si bien pris sa revanche qu'il n'a cessé de parler, de gloser, de commenter ; il a souvent cité , et toujours sans hésiter, et toujours il semblait lire.

Suivant lui on peut réduire la grande bibliothèques des canonistes à ce qu'il m'a dit ; suivant moi on peut réduire ce qu'il m'a dit à ce que je vais dire.

**LES DÉCRÉTALES.** — Depuis long-temps les lois ecclésiastiques sont les mêmes : le pape n'ajoute guère rien , ne change guère rien aux décrets de ses prédécesseurs ; il y retranche encore moins<sup>3</sup>. Pensez qu'il en sera long-temps, qu'il en sera toujours ainsi.

Quant aux conciles, ils ont beaucoup statué sur le dogme , peu sur la législation ; et d'ailleurs leur porte , heureusement pour la paix du monde chrétien , semble éternellement murée<sup>3</sup>.

**LES STYLES.** — J'admire comment au contraire l'église continuellement change , réforme sa procédure sur la procédure . Actes clairement libellés , motifs en tout point spécifiés , et cependant abréviation des actes ; il y a plus , abréviation du titre des actes<sup>4</sup>, On même temps qu'allègement des épices , taxes , des tarifs. Voyez les nouveaux styles , notamment de l'évêché de Paris<sup>5</sup>, celui de l'archevêché de Bordeaux<sup>6</sup>.

**LES OFFICIALITÉS.** — Je remarque aussi qu'aujourd'hui l'église a voulu que l'éclat de sa magistrature ecclésiastique ne céda pas au nouvel éclat de la magistrature laïque. On est tenté de prendre l'auditoire d'une officialité pour l'auditoire d'un prébendial : on y voit assis sur une longue ligne l'official , son vice-official ou lieutenant , les assesseurs gradués ecclésiastiques , les assesseurs gradués laïques , et au dessous le promoteur , son substitut , la partie publique ecclésiastique , le procureur du roi , la partie publique royale , le greffier , et tout autour les avocats , les procureurs , les appariteurs , les huissiers<sup>7</sup>.

**LES JURIDICTIONS.** — Nous les canonistes , nous ne sommes en moins que d'accord sur les divers degrés de juridiction des cours d'église. Pourquoi, dis-je un jour à un clerc semi-prébendé fort habile , ou réputé fort habile , ne voulez-vous pas regarder comme une juridiction les doyennés ruraux ? N'est-il donc pas clair que les doyens ruraux ont sous leur correction les curés du doyenné , qu'ils ont un promoteur<sup>8</sup> ? Il ne s'obstina guère ; mais quelques jours après il s'obstina violemment , parce qu'il y avait nombreuse compagnie. Il ne connaissait pas très bien son Duane<sup>9</sup>, son Bouche<sup>10</sup> : ah ! je vous le menai ; suffit ! je ne veux pas me rappeler mes vanités et mes triomphes.

**Des doyens ruraux on appelle :**

Non aux officiaux des abbés, qui n'ont juridiction que sur enclos des abbayes ;—Non aux officiaux des chapitres, qui n'ont juridiction que sur les enclos des chapitres ;

Mais aux officiaux des évêques ;— Ensuite aux officiaux : archevêques, — Ensuite aux officiaux des primats, — Ensuite la rote ou officialité du pape<sup>11</sup>.

L'appelant ne passe pas ordinairement le second degré. Les officiaux des évêques, à l'exception de certains crimes privilégiés<sup>12</sup> dont la connaissance appartient aux cours laïques<sup>13</sup>, sont ordinairement en dernier ressort<sup>14</sup>.

**LES APPELS COMME D'ABUS.**—Voilà qui serait bon, me direz-vous, si l'appel ne sortait souvent de l'église, s'il n'allait sous le nom d'appel comme d'abus devant le parlement<sup>15</sup>, ou devant le grand conseil<sup>16</sup>. Ah ! vous avez raison, car je puis vous affirmer que, depuis deux siècles que, sous prétexte d'infractions aux libertés de l'église gallicane, ces appels ont lieu<sup>17</sup>, il n'y a jamais eu moins d'abus, et jamais autant d'appels comme d'abus : c'est qu'aujourd'hui, dans son ambition dominatrice, le parlement, plus souvent que le grand conseil, leur fait un accueil de plus en plus gracieux<sup>18</sup>.

**LE BRAS SÉCULIER.**— Il n'en a pas toujours été ainsi : c'est depuis le commencement de cette longue succession de capotins<sup>19</sup> mes prédécesseurs, qui remonte, je crois, au temps de l'hérésiarque Béranger<sup>20</sup>, jusqu'à nos jours, les officialités avaient en matière de foi, exercé les fonctions de pairs, de jurés anglais et les magistrats civils, qu'on appelait le bras séculier, avaient exercé celles de shérifs ou de juges appliquant la peine<sup>21</sup>, dit-on ; vous voyez que le bras séculier ou laïque était dans le fait un bras fort ecclésiastique ; mais à la fin de ce siècle les choses ont bien changé, et les officialités, qui autrefois visaient les complices du bois, du soufre, de la térébenthine<sup>22</sup>, je veux dire qui faisaient brûler<sup>23</sup>, qui maintenant ne font plus pendre, pas même fouetter, qui ne font que faire arrêter, emprisonner<sup>24</sup>, ne sont plus, au lieu de ces redoutables, anciennes, augustes officialités, que des officialités pour rire.

## XXVIII. — LES DEUX SCELLEURS D'ALBI.

— ce qui, depuis deux jours, m'arrête à Albi? Faut-il le la corbeille de melons, de figues, de prunes, de poir de raisins, posée devant moi à chaque repas : peut-on quitter Albi quand on aime les bons, les meilleurs, les plus beaux fruits<sup>1</sup>?

Un matin, à onze heures ou environ, la fille de l'aubergiste a sonné à la porte et est entrée. Monsieur, m'a-t-elle dit, c'est aujourd'hui le jour de la semaine où les bons bourgeois, les riches dames, viennent ordinairement se régaler à l'auberge<sup>2</sup>. La table se trouve pleine : voudriez-vous permettre que deux de vous dînent dans une des chambres de votre appartement? La fille de l'aubergiste n'est pas belle; mais elle a des manières charmantes, et, si elle a seize ans, elle n'en a pas dix-sept. Elle est dans cet âge où une jeune fille sent qu'on n'a rien à lui refuser, et elle se faisait-elle suivre de sa servante, chargée d'une petite table et de deux tréteaux. Je lui ai répondu en souriant et en allant dans mon autre chambre, dont elle a fermé la porte. Quelques instants après, le dîner a été servi. Les deux hommes étaient, ni plus ni moins, l'un le scelleur de la justice, l'autre le scelleur de l'évêché<sup>4</sup>; et, comme tous les Français, ils parlaient fort haut, j'ai été forcé, sans les écouter, de me retirer.

SCELLEURS. — Mon vénérable confrère, disait le scelleur de la justice royale, allons! buvons trois coups plutôt que quatre plutôt que trois, car le méchant temps où nous sommes sera appelé le bon temps par ceux qui viendront après nous.

Il n'est pas que les chancelleries décroissent dans la grandeur de leurs pièces d'honneur, car autrefois, aux sceaux de nos petites justices, il n'y avait qu'une fleur de lis<sup>5</sup>, aujourd'hui il y en a trois<sup>6</sup>, mais c'est qu'elles décroissent par leur moins fréquent usage.

On trouve les chartes du XII<sup>e</sup>, du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle. Si c'est une charte du clergé, elle est des quatre côtés garnie de pendants, représentant des évêques, des abbés<sup>7</sup>; elle se termine par le sceau d'un concile. Si c'est une charte de la noblesse, elle



est aussi des quatre côtés garnie de sceaux pendants , représentant des chevaliers à cheval , la lance en arrêt<sup>8</sup> ; elle offre l'ima d'un bataillon carré de lanciers.

Encore au dernier siècle les chancelleries florissaient : il n'y a guère d'acte de ce temps qui ne porte en queue un sceau empreint ou des armes d'un noble<sup>9</sup>, ou de la bonne figure d'un bourgeois<sup>10</sup> ; il n'y a guère de pièce comptable qui , au bas l'écriture , ne soit empreinte de plusieurs sceaux publics , figurant les quatre cordes d'un tourniquet<sup>11</sup>.

Mais au siècle actuel presque tous nos parchemins n'ont plus de sceaux<sup>12</sup>, et sont pour ainsi dire sans âme.

Oui , certes , il y a des chancelleries qui ne peuvent pas dis choir , qui ont une juridiction ou du moins qui attirent à la juridiction près laquelle elles sont établies tous les procès nés d'actes qu'elles ont scellés<sup>13</sup>. Mais vous et moi savons mieux que personne qu'il y en a seulement quatre : celle du sceau du Châtelet de Paris<sup>14</sup>, celle du sceau du Châtelet d'Orléans<sup>15</sup>, celle du petit sceau de Montpellier, et celle du sceau des foires de Champagne<sup>16</sup>.

Me rappellerez-vous que nos rois ont , durant ce siècle , créé le titre héréditaire des gardes de sceaux dans toutes leurs justices<sup>17</sup>? Je vous répondrais que cela ne remplace pas notre ancienne , fréquente apposition des sceaux , encore moins nos anciens honneurs. Vos archives et les miennes sont pleines de vieux actes où les scelleurs des plus petites justices disaient : « I » garde-scel de la prévosté de... à tous ceulx qui ces présentes » lettres verront et orront salut ; savoir faisons que devant nous » a comparu le tabellion juré du roy nostre sire établi à... L » quel nous a déclaré que N. a compté devant luy à N. la somme » de...<sup>18</sup>. » Nous étions les notaires des notaires.

**LES DISPENSES LAIQUES.** — Cependant , mon vénérable confrère , je trouve quelquefois , Dieu me pardonne ! que nous scellons trop : car vous et moi , ou du moins vos mains et les miennes , mettent le sceau à bien des abus. Moi je scelle des dispenses :

D'être tuteur , curateur , — D'avoir l'âge pour tester , — D'avoir l'âge pour juger , — D'être jugé par ses juges , — D'être jugé criminellement , — D'aller en galère , — D'être fouetté publiquement , — D'être pendu publiquement , — D'être fouetté , — D'être pendu , — De payer ses dettes<sup>19</sup>, — Et mille autres pareils actes.

**LES DISPENSES ECCLÉSIASTIQUES.** — Vous , mon vénérable confrère , a-t-il continué , vous scellez du matin au soir :

Les dispenses d'aller se confesser à Rome dans les cas réservés.

La dispense d'un, de deux bans de mariage ; — La permission de se marier entre parents au degré prohibé ; — La permission de ne pas tenir ses promesses faites à l'église, de ne pas accomplir ses vœux ; — La permission de manger des œufs en carême ; — La permission de tenir plusieurs bénéfices ; — La sécularisation de monastères ; — La sécularisation de moines<sup>20</sup> ; — Divers autres actes.

En nom de dispenses, vous et moi scellons l'infraction de lois, soit civiles, soit canoniques. — De plusieurs lois onéreuses, lui a répondu l'autre scelleur. — D'où il faut conclure qu'un jour plusieurs parties de la législation laïque et de la législation ecclésiastique seront réformées, et d'où il faut conclure que nos fils ne scelleront guère. — Et que nos fils ne scelleront plus.

## CHAPITRE XXIX. — LE BOURGEOIS DE RODÈS.

Je suis hier au soir d'assez bonne heure à Rodès ; j'en trouvai les portes du côté du midi fermées : je fis le tour des remparts ; les portes du nord également fermées. Je m'approchai de la porte d'Ambergues<sup>1</sup> ; j'appelai le guet : quelques bourgeois sorcours-corps-de-garde et me demandèrent mon passeport. Je leur donnai, et, suivant ma coutume, dont je me suis toujours servi, je le leur récitai en même temps qu'ils le lisaient : Par le Roy. A tous nos lieutenants généraux..... gouverneurs, baillis, sénéchaux, prévôts, maires, eschevins de nos villes, gardes des portes d'icelles, ponts, ports, péages, salut. Nous voulons et nous mandons que notre bien aimé..... s'en aille en nostre royaume, pour ses affaires, vous ayez à le laisser aller, venir, se tourner et retourner..... librement et sans empêchement, avec ses serviteurs, chevaux, hardes et armes, sans lui rien demander, mettre ou donner empêchement : au contraire lui faire administrer toutes choses, en payant raisonnablement. Par le Roy, Révol<sup>2</sup>. » Ils me dirent-ils ; mais vous ne pouvez entrer, parce que la ville les portes sont, comme à Toulouse, fermées les portes, afin d'empêcher les charretiers de voyager<sup>3</sup>, et que comme aux vendanges elles le sont de même, afin d'empêcher, comme à Toulouse, qu'on porte des raisins au marché<sup>4</sup> :

car ceux des nouveaux vignobles qui entourent la ville<sup>5</sup> sent si mal que sans cette précaution le visiteur des fruits<sup>1</sup> répond plus de la santé des habitants. Vous pouvez, ajoutèrent-ils, aller loger au faubourg barré par les barrières, au barri<sup>7</sup>. suite ils me demandèrent, suivant l'usage, quelles étaient nouvelles<sup>8</sup>. Je leur répondis que, du moins à ma connaissance tout allait bien, soit en Espagne, soit en France, et je me retirai. J'allai loger au bas du long barri, ou long faubourg Saint-Cirice<sup>9</sup>, à une grande auberge appelée, de son enseigne, la C blanche. Ce matin il est venu de l'autre bout du faubourg un réchal, qui, après avoir ferré mes mules, m'a proposé de m'en faire échanger contre de bien meilleures. Monsieur, m'a-t-il dit, à Albi on vous a sûrement proposé de les échanger ? Et cela est vrai. Maintenant, a-t-il continué, on vous le propose à Roissy ; on vous le proposera à Saint-Flour. L'Albigeois, le Rouergois, l'Auvergnais, fournissent des mules aux Espagnols<sup>10</sup>, et dans ces provinces l'argent d'Espagne est aussi commun que celui de France<sup>11</sup> ; mais la vérité est que nulle part vous ne trouverez d'aussi bonnes mules qu'ici, et notamment à la ferme de Camonil, qui est sous vos fenêtres. Ce maréchal, qu'à son habit et qu'à son bonnet à la cocarde<sup>13</sup> j'ai reconnu pour un bourgeois du guet auxquels j'avais parlé hier, se nomme Lalouverie. Ce serait ma faute de ne pas me rappeler son nom, et il m'a dit vingt fois, et peut-être trente, qu'il était Lalouverie, et que Lalouverie connaissait son métier, que Lalouverie n'était ni menteur ni un trompeur.

Sur les belles assurances de Lalouverie, j'ai été à la ferme de Camonil ; jamais je n'ai pu être d'accord avec le fils du fermier. J'attachais, m'a-t-il dit, trop de prix à mon argent. J'ai dû lui répondre qu'il attachait trop de prix à ses mules, à quoi il m'a répliqué qu'il en tirerait meilleur parti avec les charrettes<sup>14</sup>, ou voituriers des coteaux de vignes, qui portent aux villages dans des outres, le vin du pays<sup>15</sup>,

LE BEL AGE. — Je m'en retournais par une grande allée meslée de vignes plantée entre la ferme de Camonil et les avant-fossés du faubourg<sup>16</sup> ; voilà qu'un homme de trente et quelques années, que j'avais remarqué à côté du fils du fermier, tantôt riant, tantôt haussant les épaules, tantôt lui parlant à l'oreille, et le plus souvent lui donnant des signes de mécontentement, est venu me rejoindre. Monsieur, ce jeune homme ignore l'art de vendre ; je ne m'appelle pas Pierre ; je suis tout irrité de ce que vous m'avez remporté votre argent, de ce que vous n'emmenez pas d'excellentes mules. Si j'avais été à sa place, j'aurais déjà fait marché :

plutôt vous auriez déjà fait marché avec moi. Ah ! si je  
 su vendre mes dents de loups , mes chiens , mes  
 s' x , je n'aurais pas acheté la ferme de Fonten-  
 e voyez là-bas, devant vous, et je ne serais pas sur  
 d'ac ter la grande ferme de Vabra<sup>18</sup>, que vous voyez  
 plus loin. Monsieur, a-t-il continué, avant d'avoir tren-  
 trente-six ans, l'on en a, dans tous les pays, dix-neuf,  
 dans tous les pays l'on est alors amoureux. Moi, je le fus  
 d'une jolie dame de notre rue ; mais mon frère aîné me  
 on mari était gentilhomme, et que, s'il me surprenait, il  
 me tuer<sup>19</sup> comme un lièvre sur ses terres, que les lois  
 t qu'on respectât la noblesse. Je le fus ensuite d'une  
 rsonne qui s'appelait Henriette ; mais mon frère aîné me  
 verras, Pierre, on s'apercevra de tes assiduités ; on te  
 lamner à la confiscation de la moitié de ton bien<sup>20</sup>, et  
 au carcan<sup>21</sup>, d'où tu n'auras guère envie de jouer de la  
 avec mademoiselle Henriette. Je le fus ensuite d'une  
 tite chanoinesse de Leignieu<sup>22</sup> ; mais mon frère aîné me  
 e voulais donc avoir le fouet de la main du bourreau<sup>23</sup>,  
 re coins de la place de la cité et aux quatre coins de la  
 bourg<sup>24</sup>. Je le fus ensuite de la grande Nanon Verdière ;  
 n frère aîné, encore plus alarmé, me dit que cette fois  
 ur être pendu sans merci, et il me raconta l'épouvanta-  
 ire du jeune Touart<sup>25</sup>, qui était clerc d'un maître des  
 , comme je l'étais alors du procureur Verdière. Ah ! Mon-  
 imaginez si j'eus peur ! Aussitôt, dans mon imagination,  
 e potence se mit entre la belle et moi. Je n'osai plus la  
 ; je ne la regardai plus ; je n'y pensai plus.  
 ce temps, la culture des vignes ne cessant de faire de  
 x progrès, et le roi craignant qu'elle envahît celle du blé,  
 estreinte à un tiers des terres<sup>26</sup>. Le fermier de Camonil  
 nné pour avoir outrepassé cette proportion ; il le fut aus-  
 avoir fait ses échalas avec du bois de chêne<sup>27</sup>. Il confia  
 se au procureur Verdière. En allant de la part de celui-  
 t lui porter, tantôt lui demander des papiers, je fis con-  
 e avec sa fille Adèle, jeune personne aux yeux noirs  
 les jolies brunes de votre pays, au teint coloré comme les  
 ondes du nôtre ; nous deux nous ne plaidâmes pas, nous  
 l'accord au premier coup d'œil. Malheureusement le pro-  
 ermier finit, je n'eus plus de prétexte pour aller chez lui ;  
 ôt après on lui en fit heureusement un autre : on l'ac-  
 e garder le blé plus de deux ans<sup>28</sup> ; on disait même qu'il  
 ssait dans des creux, dans des souterrains<sup>29</sup>, d'où il le

retirait beau, net en apparence, et toutefois réellement gonflé, fermenté, malsain. Ce second procès ne fut pas de ceux qui finissent point ; il fut, comme le premier, de ceux qui finissent par le suicide. Alors je me mis à miauler sous les arbres du voisinage, et à ce signe convenu Adèle venait. D'abord rien de mieux, qu'à ce qu'un soir son père vint. Petit chat, me dit-il, j'ai acheté une belle ferme de quinze mille livres<sup>30</sup> ; je veux que mon gendre ait au moins une pareille : si avant de l'avoir tu reparais ici, je t'étrangle. Ce terrible fermier, dont la taille carrée, les mains calleuses, le mettaient en état de tenir ce qu'il promettait, est celui qui en ce moment est à la fenêtre, avec ses trois bonnets sur la tête<sup>31</sup>, et qui aujourd'hui est mon beau-père ; et ce jeunot, cet homme qui n'a pas su vous vendre ses mules est mon beau-frère.

Je n'étais, dans ce temps, que troisième clerc chez mon procureur : comment faire pour avoir quinze mille livres ? Comment faire ? me disais-je chaque matin en me levant, chaque soir en me couchant.

**L'INDUSTRIE.** — Enfin il passa dans notre ville un étranger qui achetait toutes les dents de loup qu'on pouvait lui apporter. On était à deviner ce qu'il pouvait en faire ; un savant gradué prétendait qu'il vendait ces dents au diable, ou du moins à des sorcières. Encore que cette dernière opinion me parût la plus raisonnable, car il y a au moins trente mille sorcières en France<sup>32</sup>, je crus devoir questionner son jeune fils. Tout se sait par les enfants ; et d'ailleurs celui-ci me découvrit le secret de son père : ce n'était pas au diable, à des sorcières, qu'il vendait ses dents, mais bien aux nourrices de Paris, qui en garnissaient des hochets pour la dentition de leurs nourrissons<sup>33</sup>. Oh ! oh ! me dis-je, puis-je, les jeunes Parisiens aiment à frotter leurs dents contre celles de nos loups, me voilà riche.

Aussitôt je prends congé de mon escabelle, de mon procureur, et je parcours les villages et pars avec un mulet chargé des plus belles dents de loup.

A Paris, et partout, on sait que le Rouergue est un pays de loups<sup>34</sup>, par conséquent de beaux loups. J'offris ma marchandise, je dis que j'étais du pays. A ma fourrure de peau de loup, à mon accent, à ma mine, on n'en douta guère. Je vendis mon chargement, j'en vendis un autre, j'en vendis beaucoup d'autres.

Il faut bien des dents de loup pour acheter une ferme de quinze mille livres ; je vis que j'étais encore loin de comble, alors je me vouai à un autre genre d'industrie..

Je aperçu qu'on vendait fort cher les chiens au Pont-  
 --; pour ce commerce il ne faut guère plus d'avances  
 p celui des dents de loup : je l'entrepris et j'y réussis d'a-  
 ord, sous le nom de petits chiens de Lyon<sup>37</sup> je vendis plu-  
 ieurs vouures de chiens de Rouergue, d'Auvergne, et même de  
 imousin. Mais, le roi Henri III m'ayant fait enlever, comme à  
 out le monde, les plus beaux<sup>38</sup>, je jetai les autres dans la ri-  
 ère.

Je pris bientôt ma revanche. On vend à Paris les chats aux  
 x qu'on vend les chiens<sup>39</sup>; mais moi j'en allais vendre dans  
 les les rues; j'avais sur mes camarades, au dire de toutes les  
 margeoises de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Martin,  
 ontestable avantage de miauler au naturel<sup>40</sup>. En peu de  
 s je devins si connu que je fus chargé de fournir un sac de  
 is pour le feu de la Saint-Jean, afin de faire rire le roi, ainsi  
 portait mon mandat<sup>41</sup>, ce dont je me sens encore tout glo-  
 neux.

Comme le séjour de Paris instruit ! On ne se doute pas ail-  
 leurs de tout ce que peut valoir le métier d'oiseleur. Je voulus  
 en essayer et je m'en sus bon gré. Je savais siffler les merles,  
 les linots, les canariens<sup>42</sup> : le plus difficile de l'apprentissage  
 était fait. Je m'établis d'abord sur les quais, en qualité de mar-  
 chand forain, et je fus obligé de porter à la main mes cages<sup>43</sup>;  
 mais bientôt, étant reçu marchand de la ville, je pus les accro-  
 ber à la muraille<sup>44</sup>. Toutefois je ne nie pas que cet état soit as-  
 ujetti à une police très sévère, car, sous peine de confiscation  
 t d'amende, vous êtes obligé d'étiqueter en grosses lettres les  
 ages des mâles et les cages des femelles<sup>45</sup>. Sous les mêmes pei-  
 es vous êtes encore obligé, quand vous êtes marchand d'oiseaux  
 hanteurs ou parleurs, de vous tenir pendant deux heures au bas  
 u grand degré du Palais, pour voir si le parlement<sup>46</sup> veut ache-  
 er quelqu'un de vos canariens ou de vos papegaux<sup>47</sup>.

LA FORTUNE. — Ce commerce maintenant s'étend de plus en  
 plus, ainsi que celui des guenons<sup>48</sup>, que j'y ai joint. Le vaisseau  
 le mes associés, sur lequel je n'ai pas la plus petite part, vient  
 l'arriver au Havre-de-Grâce<sup>49</sup>. Je ne puis manquer d'être bien-  
 tôt plus riche, de monter bientôt à Vabre.

L'ÉCONOMIE DE LA FORTUNE. — Sire Pierre, vendez-vous  
 aux Rouergas beaucoup de canariens et de papegaux ? — Pas  
 un : les Rouergas, nous donnerions vingt canariens pour un cha-  
 pon, et trente papegaux pour une dinde<sup>50</sup>. Nous sommes, Dieu  
 merci ! gens de bon sens et de bonne raison. Nous ne portons  
 pas, ainsi que les belles gens, de gros ventres en coton, en laine

ou en crin<sup>51</sup> ; nous ne portons que les gros ventres que naturellement nous avons. Nous ne portons non plus que nos cheveux naturels ; nous ne portons pas de perruques<sup>52</sup> pour nous en faire des grâces. Je vous défie de nous faire adopter la mode de sur la tête notre farine à faire le pain<sup>53</sup> ; nous attendons sans patience que l'âge l'ait poudrée. Je vous défie de nous faire jeter nos anciennes cannes d'épine noire, que, dans nos justes corrections, nous pouvons casser à rien ne coûte, et de nous prendre ces minces joncs apportés des Indes<sup>54</sup>. Ici, jamais passe de marchands de sachets, de pommes de senteur, de savons parfumés<sup>55</sup>. Les dames de Paris ont peut-être des nôtres l'économique usage de faire la lessive dans la main et celui de renfermer le jambon et le lard dans des saloirs de nuiserie fermés à clé<sup>57</sup>. Sûrement les nôtres n'imiteront d'elles celui de se ceindre de jupes baleinées<sup>58</sup> qui remplissent au moins toute la largeur de nos étroites vieilles rues. Nous nous lisons incontestablement nous instruire, nous lisons toute sorte de livres ; mais nous lisons surtout le traité d'économie que, sous le titre de *Chemin de l'Hôpital*, a composé notre monsieur Balzac<sup>59</sup>. Cependant, ne vous y trompez pas, nous aimons la magnificence, s'entend la magnificence bien placée : car, si nous ne nous sommes que nous avons laissé toute lisse, comme le plat de la main, la partie inférieure de notre clocher, qui ne se montre qu'à la pluie, nous nous avons fait dispendieusement sculpter la partie supérieure qui se montre aux étrangers. Monsieur, notre clocher n'est pas un clocher d'un architecte de Paris, un clocher de Paris, mais un clocher d'un vrai architecte de Rodès, un vrai clocher de Rodès. — Sire Pierre, quand épousâtes-vous Adèle ? — Aussitôt que j'eus Fontenge, aussitôt j'eus Adèle : car, où veux-tu aller avec une femme ? est le proverbe du pays<sup>64</sup>.

## STATION XXX.

### LE VIEUX ÉCOLIER DE SAINT-FLOUR.

Dans les montagnes de la haute Auvergne, les plaines sont une chose un peu rare ; j'en ai cependant aujourd'hui traversé une, elle a été même assez grande pour que je m'y sois égaré. Elle porte le nom de la Planèze<sup>4</sup> ; elle forme comme une haute

sieurs lieues , dominant sur les beaux vallons de la  
 Le temps était si brumeux que , tandis que je croyais  
 vers Clermont , je revenais vers Saint-Flour ; heureuse-  
 homme à pied dont j'ai fait la rencontre s'est avec  
 nce entièrement détourné de son chemin pour me re-  
 e mien. Cet homme allait si vite, si légèrement, que  
 un donné que trente , trente-cinq ans au plus ; mais  
 cheveux si gris et déjà si près d'être blancs , que j'au-  
 pour cinquante ans , et absolument pour soixante ;  
 habits , ils pouvaient être ou d'un laïque ou d'un ec-  
 ie. A force de regarder cet homme , j'ai pris une telle  
 en sa figure ouverte et franche que je me suis hasardé  
 part de mes doutes.

**PRIVILÈGES DES ÉCOLIERS.** — Monsieur, m'a-t-il ré-  
 ai cinquante-trois ans et je suis écolier ; je le suis de-  
 de quarante ans<sup>2</sup>, et je ne suis pas lassé de l'être , car,  
 e, il n'y a de vie heureuse que la vie d'écolier, et ce  
 ivilèges qui la rendent surtout heureuse. — Oh ! oh !  
 as bien connaître ces privilèges. — Monsieur, les voici :  
 d le premier est de pouvoir étudier les dimanches et  
 Les jeunes gens appliqués, rangés, modestes, le comp-  
 aucoup ; cependant j'avoue que pour moi je n'en ai  
 grand usage.

à d'autres.

riement, l'avocat de l'université plaide du côté du bar-  
 pairs ; l'avocat du pape ne plaide que du côté du bar-  
 greffe<sup>3</sup>. Plus d'une fois j'ai été me mettre orgueilleuse-  
 rière notre avocat.

versité de Paris , fille aînée des rois de France , a rang  
 e<sup>4</sup>, et les écoliers aussi par conséquent.

les écoliers sont d'abord nobles<sup>5</sup>, cela va sans dire ; ils  
 l'épée<sup>6</sup>. Quand ils ne sont pas présents , on les traite  
 grimauds<sup>7</sup> ; mais quand on leur parle , on leur dit , ou  
 leur dire Monsieur , à la rigueur Messire<sup>8</sup>, et à leurs  
 Mademoiselle , à la rigueur Madame<sup>9</sup>.

colier voyage-t-il , les fermiers sont tenus de lui fournir  
 moins de lui louer un cheval au prix ordinaire : il ne tient  
 à d'aller en demander un à la première ferme.

colier arrive-t-il dans une ville où tous les logements sont  
 il faut que les bourgeois lui en cèdent un.

raire le maître de la maison ne peut faire déloger un  
 ou logement qu'il occupe.

artisans qui le dérangent par le bruit ou les mauvaises



odeurs de leurs ateliers sont obligés de changer de demeure. A Toulouse, où l'on aime beaucoup à chanter, un tailleur de son voisinage m'étourdissait de ses chansons languedociennes. Il fut assigné devant le juge : il fut condamné à déménager et à chanter plus bas.

Un écolier qui tue et mange la volaille de son voisin, qu'elle s'approche trop près du lieu de ses études, s'il s'en fesse et s'il en restitue la valeur, n'a plus à craindre la justice civile.

L'écolier qui étudie à Paris est Parisien ; l'écolier qui étudie à Toulouse est Toulousain ; il jouit de tous les privilèges accordés à la ville, et ne supporte aucune charge.

Qui est chanoine, qui étudie à Paris, à Toulouse, ou à toute autre ville d'université, est toujours présent à son église, et reçoit les gros fruits <sup>10</sup>.

L'écolier n'est sujet à aucun octroi, à aucun droit d'entrée.

Il n'est sujet à aucun aide, à aucun subside.

Malheur aux financiers imprudents qui voudraient le taxer au rôle ! Si le juge était sévère, il pourrait les punir corporellement, ou du moins les bannir <sup>11</sup>.

Malheur aux huissiers imprudents qui voudraient toucher les maisons, aux biens d'un écolier, protégés par les signes de sa vocation, les armes du roi et de l'université <sup>12</sup> ! Il serait puni s'il était traduit devant le conservateur des privilèges scolaires <sup>13</sup>.

Un écolier n'est pas d'ailleurs tenu de payer les dettes contractées avant le temps de sa scolarité.

Que s'il en a contracté pendant ce temps, le créancier doit signer jusqu'à trois fois.

Lorsque l'écolier est créancier, ses dettes passent avant les dettes des autres.

Dans aucun cas on ne peut saisir ses livres.

Le père d'un écolier ne peut être cité en justice durant le temps qu'il va voir son fils à l'université.

Le juge ne peut faire arrêter un écolier dans l'enceinte du collège.

Qui se prend à un écolier se prend à tous.

Si un écolier a battu un ecclésiastique, il peut être relevé de l'excommunication par ses supérieurs.

Si un écolier, dans une querelle, a commis un meurtre, s'il s'est d'ailleurs distingué par ses progrès, il obtient grâce. Je me souviens qu'à Grenoble, un de nos camarades ayant été condamné à mort, nous allâmes crier devant le tribunal : Les

es catégories ! les éthiques ! les éthiques ! ce qui voulait l'était habile dans les catégories et les éthiques ; il fut berte.

erviteurs et domestiques des écoliers participent à leurs es<sup>14</sup>. J'ai eu pendant long-temps à mon service un laquais mauvais drôle qui ne m'a pas demandé d'autres gages.

être, Monsieur, croyez-vous que ce sont là tous les es des écoliers. Rebuffe en a compté jusqu'à cent quatre- , et sans doute il ne les a pas tous comptés.

la joie ! Messire, lui ai-dit, je vois qu'en France les ne sont pas plus mal qu'ailleurs ; je voudrais seulement ils s'y instruisent aussi bien. Ils s'y instruisent mieux, il répondu ; notre siècle réformateur a réformé aussi nos méthodes ; les routes de l'enseignement ont été, comme ds chemins, aplanies, élargies, alignées, et elles l'ont toutes les parties. Je vais vous en convaincre.

ÉCOLES DE LECTURE. — Monsieur ! souvenez-vous d'un colier que vous avez rencontré dans les champs de seigle anèse, quand à Paris vous passerez à la Vallée de mi- je n'y suis pas né, mais peu s'en faut ; ma mère y de- ; elle est originaire de Saint-Flour, où étant venue de pied voir ses parents, elle accoucha de moi presque en , et presque aussitôt elle repartit, m'emportant pendu à iles, continuant, le long du chemin, à faire son métier d'a- e et vendeuse de peaux de lapin. Quant à mon père, il tlot sur l'Allier ; il descendit ensuite l'Allier, et devint sur la mer, où en quelques années il devint officier de Il l'était lorsque je fus assez grand pour apprendre à

ieur ! puisque vous allez à Paris, vous saurez d'avance sous le Châtelet une grande arcade<sup>17</sup> qui vous paraîtra elle est, vilaine et noire, qui me paraissait et qui me pare belle et gaie, car c'était par là que, lorsque j'étais roi le, mes petits camarades venaient, suivant l'usage, me e chez moi en chantant ces vers enfantins :

Vive en France et son alliance !

Vive en France et le roi aussi<sup>18</sup> !

le nombre de mes années s'accroît, plus j'aime à me re- sents les jours du jeune âge. Je me rappelle que nous ex- e matin à huit heures, et que nous sortions à onze ; que le us entrions à deux, et que nous sortions à quatre en hiver q en été<sup>19</sup>. Nos leçons commençaient, comme dans toutes

les écoles, par la patenôtre, dite à genoux devant le grand crucifix attaché à la muraille<sup>20</sup>. En nous enseignant ensuite la c de par Dieu<sup>21</sup>, le maître nous disait quelquefois : Heureux fants! plus heureux que vos pères! vous avez dans votre alphabet le V et le Z, dont ils étaient obligés de se passer<sup>22</sup>. Vous avez, ils n'avaient pas, vos jolies lettres historiées en forme de meuble de bêtes, qu'on imprime aujourd'hui à si bon marché<sup>23</sup>; ils n'avaient pas non plus vos traités de l'art de bien prononcer<sup>24</sup>. / comment lisaient-ils? comment prononçaient-ils?

Notre maître ne l'était pas en titre; de temps en temps il nous récitait avec emphase ses lettres de coadjuteur ou vice-général que lui avait données le chantre de l'église de Paris, chef général de toutes les petites écoles de la ville; il finissait toujours ainsi : Mes lettres, comme toutes les lettres, valent pour un an; suis maître pour un an; les trois cent trente maîtres<sup>25</sup>, tous, ne sommes maîtres pour un an<sup>26</sup>.

Dans d'autres moments il s'écriait : A Paris, nous sommes peut-être trop de maîtres; mais, en province, nous ne sommes pas assez. Allez en Pologne, vous ne trouverez pas de si petite ville qui n'en ait un<sup>27</sup>. Allez dans les Pays-Bas, vous aurez de la peine à vous procurer un domestique, une servante qui ne sache lire et écrire<sup>28</sup>.

Il va sans dire, a poursuivi le vieux écolier, que je me suis vu aussi, et avec plus de plaisir, de nos jours de vacances, étaient les dimanches et l'après-midi du jeudi<sup>29</sup>. Ces jours-là plusieurs d'entre nous ne manquions guère d'aller aux audiences de la chantrerie<sup>30</sup>; en sortant, nous contrefaisions la voix des jeunes maîtres, des jeunes maîtresses, la voix des vieux maîtres, vieilles maîtresses, leurs invectives, leurs injures mutuelles, ensuite la voix du promoteur donnant ses conclusions<sup>31</sup>, du chancelier prononçant ses jugements<sup>32</sup> : Vous avez tenu des écoles buissonnières, des écoles mal sonnantes, suspectes d'hérésie, je ne puis vous instituer<sup>34</sup>. — L'écolâtre d'Amiens a pu vous instituer à Amiens<sup>33</sup>, l'écolâtre de Rheims a pu vous instituer à Rheims<sup>36</sup>, le scolastique d'Orléans a pu vous instituer à Orléans<sup>37</sup>; mais je ne puis, moi, vous instituer à Paris.

**LES ÉCOLES D'ÉCRITURE.** — Mon père avait avancé dans les grades; il lui tardait beaucoup que j'eusse avancé aussi dans l'instruction, que j'allasse apprendre à écrire. J'y allai enfin. Le maître écrivain, pendant les leçons, souvent interrompues même suspendues par les appariteurs de l'Université qui venaient fermer les écoles qu'avait ouvertes le chantre, par les appariteurs du chantre qui venaient fermer les écoles qu'avait ouvertes l'

Il nous lisait et nous commentait lentement les quatrains Lemoine pour apprendre à bien tailler la plume, à bien à bien écrire<sup>39</sup> ; il nous vantait aussi les règles de l'art de donner par le cordelier Gigantis<sup>40</sup>. Il parlait avec un respect de Le Gaingneur, écrivain ordinaire du roi<sup>41</sup>, le premier écrivain de France<sup>42</sup>, qui faisait de si grandes, de si longues queues de serpent, à quatre pattes, à becs d'oiseau, à raoullements<sup>43</sup> ; mais il mettait au dessus de tous Haubois. Il nous disait que c'était le plus grand écrivain, le plus grand écrivain du monde. Il ne nous disait pas qu'il avait été pendu<sup>44</sup>.

Quelques fois, en se pavanant sur sa belle chaise de bois de noyer<sup>45</sup>, qui lui attirait une grande considération, il répétait que les temps modernes avaient plus sensiblement gradué leurs lettres par la perfection du signe matériel de la pensée que l'antiquité par la perfection de la pensée, fausseté ou du moins erreur, car, aux siècles passés, l'or, l'azur, coulaient de toutes les plumes<sup>46</sup> ; et même, au siècle dernier, unie avec la calligraphie<sup>47</sup>, l'écriture a long-temps lutté contre l'imprimerie ; elle a même vaincue par la pureté et la finesse des formes ; mais, vaincue à son tour par la rapidité de la presse, elle s'est dépitée, irritée de l'irrévocable préférence donnée à sa rivale ; et, pour ainsi dire, elle s'est, dans sa mauvaise humeur, dans son dépit, chargée de longues queues, de pointes tortueuses et barbares<sup>48</sup>.

Un jeune maître se moquait des anciennes écritures, des anciens écrivains, trouvait et nous faisait trouver ces innovations fautes de raison, de grâce et de goût. Je dois cependant convenir qu'ils nous enseignaient avec beaucoup d'art l'écriture du temps, et moi j'ai aussi du bien de nous avoir appris non seulement à écrire, mais encore à signer. Nous avions pour modèle sa signature, que nous pouvions, nous disait-il, aller voir bien plus belle au tableau des signatures des maîtres écrivains de Paris, déposé chez monseigneur le prévôt<sup>49</sup>.

**LES ÉCOLES DE LATIN.** — Mon père fut encore élevé à un nouveau grade ; combien ne désirait-il pas qu'avancé de même à mon tour, j'allasse aux écoles de latin ! J'avais près de dix ans, je ne tardai pas à y aller. Mais là m'attendait le général Despautère<sup>50</sup>, ce terrible rudiment, vainqueur des vieux rudiments de Villedieu<sup>51</sup>, de Valla<sup>52</sup>, de Donat<sup>53</sup>, vainqueur des rudiments de notre temps, des Isagogues<sup>54</sup>, des rudiments latins-français<sup>55</sup>, des rudiments anglais, des rudiments de Linacre<sup>56</sup>, vainqueur de ses imitateurs, vainqueur même de ses abrégiateurs<sup>57</sup>. Mais là m'attendait aussi le nouveau et amusant cliquetis des dé-

clinaisons des adjectifs, dont les genres étaient si ingénieuses, marqués par l'addition du pronom : *hic et hæc mollis et molle* ; *hujus, hujus, hujus mollis* ; *huic, huic, huic moll*. En même temps que mon oreille était agréablement gagnée par l'attention et ma mémoire l'étaient aussi par les alliances des substantifs et des adjectifs, par la guerre des verbes et la bataille des temps<sup>59</sup>. Mon maître, qui, ainsi que tous les maîtres de Paris, était maître ès-arts<sup>60</sup>, avait la bouche toujours flamboyante de belles règles, de beaux préceptes de la grammaire latine ; il était admiré, il s'admirait, il passait une vie fort heureuse.

En ce moment il me revient à l'esprit une remarque par moi faite depuis long-temps : ni à Paris ni en province, les maîtres des petites écoles ne sont guère considérés ; on les appelle de noms ignobles de magister, d'abécédaire<sup>61</sup> ; mais il n'en est pas ainsi des maîtres des écoles de latin, surtout de ceux qui enseignent gratuitement, qui sont ecclésiastiques, bénéficiers<sup>62</sup>, qui ont le titre d'écolâtre, de scolastique, de capiscol, de maître-scol<sup>63</sup> ; qui portent, auxquels on porte l'antienne ; qui ont le droit de juridiction, leur justice, leur greffier<sup>64</sup>. On les respecte, on les vénère, et quand on est enfant, on tremble devant eux.

LES COLLÈGES. — J'entrai au collège la même année que mon père fut nommé capitaine de vaisseau. Mon père témoigna plus de joie de mon avancement que du sien.

Bien des gens passent de longues années dans les collèges et en sortent qui savent sur le bout du doigt leur histoire de France, mais qui cependant ne savent pas l'histoire des collèges, de l'instruction publique ; quant à moi, quoique naturellement peu curieux d'anciennes recherches, j'ai cependant écouté volontiers ceux qui à cet égard, en avaient fait, et je crois ne pas avoir entièrement oublié ce que je leur ai entendu dire.

Le saint roi Louis IX fonda à Paris, en 1252, le collège de Sorbonne<sup>65</sup> ; c'est le plus ancien des collèges de la France<sup>66</sup>.

Depuis, à Paris et en province, on en fonda d'autres, et on ne cessa d'en fonder pendant les XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, mais c'étaient toujours des collèges de boursiers<sup>68</sup>, des monastères, des cloîtres d'écoliers.

Le quinzième siècle, qui avait tant besoin de s'instruire, et dans les dernières années, en témoigna tant le désir, ouvrit les portes de plusieurs de ces collèges<sup>69</sup> : l'instruction cessa d'être cloîtrée pour devenir publique.

Le XVI<sup>e</sup> siècle a ouvert la porte de tous les collèges, les a réunis tous<sup>70</sup>, et la nation française est devenue une nation lettrée.

Combien d'écoliers estimez-vous qu'il y a, certaines années

l'Université de Paris? Je crois moins ceux qui disent qu'il y en a trente mille <sup>74</sup> que ceux qui disent qu'il y en a quarante mille <sup>75</sup>. A l'Université de Bordeaux, le seul collège de Guienne en compte deux mille cinq cents <sup>76</sup>. Les autres universités, notamment celle de Toulouse <sup>77</sup>, ne sont pas moins florissantes.

On peut juger de l'état des études de nos collèges par le nombre des jeunes gens qu'on voit en robe noire et en ceinture, car c'est l'habit des écoliers <sup>78</sup>.

Ce qui distingue les régents, ce n'est pas tant leurs robes à longues rangées de boutons <sup>79</sup> que leur bonnet, qui est carré <sup>80</sup>, à la différence de celui des écoliers, qui est rond <sup>81</sup>.

Il n'y a guère aujourd'hui de ville un peu considérable où l'on voie un plus ou moins grand nombre de ces bonnets ronds et de ces bonnets carrés. Toutefois, quelques efforts qu'aient faits nos rois et nos parlements pour les progrès de l'instruction publique, il y est resté un vice que les jésuites ont de leur œil tant bientôt vu, et qu'avec leur redoutable habileté ils ont su tourner à leur avantage. Ils ont voulu donner, et non, comme les autres, vendre la science <sup>82</sup>; ils ont aussitôt eu la vogue, la foule <sup>83</sup>, tandis que les universités, n'ayant pas voulu renoncer à leurs antiques rétributions <sup>84</sup>, perdent leurs écoliers, ne cessent de les perdre <sup>85</sup>.

Je reviens à moi.

Je fus d'abord écolier à l'un des plus renommés collèges de l'Université, et ce n'est pas sans attendrissement que je vous dirai que mon bon père, qui déjà avait commandé un gros vaisseau sur l'Océan Atlantique, embrassa par douzaine, en allant payer mes lettres de scolarité <sup>86</sup>, tous mes petits camarades, réunis devant la porte de la classe, leur demandant leur amitié pour moi. Mon père, après avoir payé ces lettres, paya au régent la contribution pour le cours des études à raison de deux sous par mois d'école; il paya aussi ma contribution pour les bancs, les chandelles et les toiles des châssis.

Mon père se récriait, non sur le haut prix, mais sur le bas prix des livres à l'usage des classes <sup>87</sup>; et il faut convenir qu'ils ne sont pas chers.

Le Rudiment de Despautère, six deniers; — Le Dictionnaire, petit in-folio, ou grand in-4°, vingt-cinq sous; — *Cicero de amicicia*, un sou; — *Oratio pro Milone*, six deniers; — Les Offices, dix-huit deniers; — Virgile, trois sous; — Chaque livre de l'Énéide, quinze deniers; — Chaque Églogue, quatre deniers; — Les Catégories d'Aristote, six deniers; — Les Analytiques, un sou <sup>88</sup>; — Ainsi des autres.

J'ai dit combien , dans les écoles de latin , les maîtres é respectés. Dans les collèges, et c'est au profit de l'instruction le sont encore davantage. Lorsqu'un régent passe , tous les liers s'arrêtent, se découvrent<sup>88</sup> et s'inclinent. Lorsqu'il en classe , ils applaudissent , frappent le plancher avec leurs , les bancs avec leurs livres, et crient *Viva!*<sup>89</sup> !

Ordinairement chaque régent choisit pour aide un de liers, qui , sous le nom d'*explorator*, a les yeux sur la c quand il les a , lui , sur son cahier. L'*explorator* , ou l'obse leur, tient aussi comme censeur des causeurs la liste de c parlent français<sup>90</sup> : car l'Université a tant d'horreur pour le çais, qu'un papetier auquel le recteur faisait, dans une l latine, des reproches sur ses fournitures, lui ayant dit : « l français, je vous répondrai », fut mis en cause devant le parle où l'on ne prit pas les choses si au vif, où l'on excusa le pape de ne pas entendre la haute latinité.

Dans les divers collèges de France, les heures des clas sont point partout les mêmes. A Paris, notre classe con le matin à huit heures , finissait à dix ; et le soir elle con à midi, finissait à une heure , recommençait à trois, et fini cinq<sup>92</sup>.

Ajoutez-y, car nous y ajoutions, une heure, les jours de c qui étaient les mardis, les jeudis, les dimanches et les fêtes.

Ajoutez-y aussi que les philosophes avaient de plus, en hivi une classe matinale d'une heure , commençant en hiver à six , en été à cinq heures<sup>93</sup>.

Nos vacances étaient de deux mois , deux mois et demi<sup>94</sup>.

J'aurais dû avant tout vous dire qu'à Paris, dans certains o lèges, il y a jusqu'à douze , treize classes<sup>95</sup>, mais qu'en gé il n'y en a que huit : cinq de grammaire, une de rhétorique, de philosophie, une de physique<sup>96</sup> ; qu'en province il n'y a or nairement que quatre classes de grammaire, et qu'on y con par la cinquième<sup>97</sup>.

J'aime bien la nouvelle manière d'étiqueter le dessus des p tes des classes : SEXTA, QUINTA, QUARTA, TERTIA G TICÆ, HUMANITAS, RHETHORICA, LOGICA, PHYSICA<sup>98</sup> -, et tres mots dorés qu'on lit sur de larges tablettes de pierre no

LES MÉTHODES DE L'UNIVERSITÉ. — Lorsque vous a chez des fenêtres d'un collège de l'Université, vous entendez régents qui, cueillant à pleines mains les fleurs des auteurs latins grecs , en font admirer à leurs écoliers les vives couleurs , élégantes formes , qui les excitent à fleurir ainsi leurs compo tions ; lorsque vous avancez encore, vous entendez surtout le

gent de rhétorique élever de plus en plus la voix, tonner, éclater ; lorsque vous entrez, vous le voyez non en chaire, mais à la tribune, aux rostrs ; ses écoliers sont des Athéniens, des Romains transportés par les Philippiques, les Catilinaires, à Athènes, à Rome ; ils veulent se lever pour marcher contre Philippe ; ils cherchent des yeux Catilina pour le livrer, sans autre jugement, aux licteurs. Dans l'enseignement, c'est bien s'y prendre que de frapper les jeunes âmes par toutes les beautés des grands modèles<sup>100</sup> : cette méthode est assurément bonne, excellente.

**LES MÉTHODES DES JÉSUITES.** — Cependant il en est une meilleure<sup>101</sup>. Lorsque vous vous approchez des fenêtres d'un collège de jésuites, vous n'entendez guère la voix du régent ; vous entendez presque toujours celle de l'écolier. Lorsque vous entrez, vous voyez les écoliers divisés en décuries ; vous voyez un écolier d'une décurie supérieure qui récite, et un écolier d'une décurie inférieure qui aussitôt se lève et se présente pour le reprendre sans livre ; vous voyez que, si l'écolier de la décurie inférieure sait mieux sa leçon, il monte à la décurie supérieure, et que son camarade descend à la décurie inférieure. Même combat à l'explication, même déplacement<sup>102</sup>. Un autre écolier lit-il sa composition, tous les écoliers peuvent en reprendre les fautes ; tous les écoliers deviennent maîtres. Ensuite lit-on les auteurs, chaque écolier est successivement interrogé sur les beautés, sur les défauts ; tous ses camarades peuvent critiquer ses louanges, critiquer ses critiques<sup>103</sup>. Les collèges de l'Université, par leurs fréquentes compositions, exercent plus l'esprit dans l'art d'écrire ; les collèges des jésuites, par leurs débats classiques, exercent plus l'esprit dans l'art de parler. L'un vaud mieux que l'autre, ou du moins est d'un plus fréquent usage que l'autre. Mais est-ce le plus grand avantage du mode d'enseignement des jésuites ? Non : c'est l'unité.

En France, il y a divergence d'enseignement non seulement dans les diverses dix-sept universités<sup>104</sup>, mais il y en a encore dans l'arrondissement de chaque université ; au lieu que dans les vingt collèges français des jésuites<sup>105</sup>, même dans leurs deux cent cinquante collèges de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique<sup>106</sup>, leurs six ou sept mille maîtres<sup>107</sup> n'ont jamais été, n'ont jamais fait qu'un seul maître.

J'ai à dire aussi que leur système d'enseignement est complet dans leurs petits collèges, où toujours, avec des chaires de latin, il y a une chaire de rhétorique ; dans leurs moyens collèges, où toujours, avec des chaires de latin, avec une chaire de rhétorique, il y a des chaires de philosophie<sup>108</sup> ; dans leurs grands collèges,



où toujours avec des chaires de latin, avec des chaires de rhétorique, avec des chaires de philosophie, il y a des chaires de théologie, des chaires de langues savantes<sup>109</sup>.

Je n'omettrai pas non plus que dans leur université de Tournon ils confèrent les grades<sup>110</sup> ; et tenez-vous pour sûr que, si les autres universités ont aujourd'hui de la peine à la reconnaître<sup>111</sup> elle aura dans la suite de la peine à reconnaître et probablement ne reconnaîtra pas les autres universités : car, lorsqu'il faut marquer de mémoire, les jésuites en manquent, mais ils n'en manquent pas lorsqu'il n'en faut pas manquer. Vous me direz qu depuis six années il n'y a plus de jésuites que dans quelques provinces méridionales de la France<sup>112</sup>. Oui, certes ; mais vous verrez qu'avant six autres années il y en aura de nouveau dans toute la France<sup>113</sup> : car le monde, l'Europe, la France, toute France, ne peuvent plus maintenant se passer de jésuites.

**LES PENSIONS.**— Peut-être les jésuites, qui individuellement ne dépensaient guère pour leur entretien que cent cinquante livres chacun<sup>114</sup>, avaient-ils aussi la méthode la plus économique ou la meilleure méthode de faire la soupe. En effet, de même que les régents se plaignaient que les jésuites avaient fait perdre l'antique éclat des universités, et que des quarante-quatre collèges de Paris six étaient seulement fréquentés<sup>115</sup>, de même les maîtres de pension se plaignaient que les marmites des jésuites bouillaient de plus en plus, et que les leurs étaient presque toutes renversées<sup>116</sup>. Les universités auraient également dû voir et que les régents étaient trop stationnaires, et que les maîtres de pension ne l'étaient pas assez, qu'ils ne cessaient d'accroître le prix, sans que le conseil, assisté des bourgeois, pût, par les fixations périodiques<sup>117</sup>, les arrêter.

Monsieur, a continué le vieux écolier, il faut vous dire que dans notre France moderne les pères de famille des villes, encore plus les pères de famille des grandes villes, encore plus les pères de famille de Paris, se séparent trop facilement de leurs jeunes enfants, persuadés qu'ils sont, par les livres, qu'il n'y a de bonne éducation que sous les vastes toits des gymnases<sup>118</sup>. Telle n'était pas l'opinion de mon père ; mais, lorsqu'il repartit pour la mer, il ne put que me mettre en pension, et tout aussitôt je fus au premier rang des écoliers : car les externes ou galoches, ainsi appelés de l'espèce de chaussure qu'ils portent en hiver<sup>119</sup>, sont méprisés par les caméristes ou pensionnaires des pédagogues<sup>120</sup> qui sont à leur tour méprisés par les pensionnaires du collège de la pension du principal<sup>121</sup>. C'est à cette pension que j'ai été mis. Là on apprend, surtout quand le principal est un homme

magistrat, un conseiller, un président au parlement, comme il y en a<sup>122</sup>, les belles manières du monde.

On y apprend aussi, dans l'élégant latin d'Érasme ou d'autres instituteurs<sup>123</sup>, les beaux préceptes d'éducation<sup>124</sup>. Par exemple, j'appris qu'il fallait dire : Monsieur<sup>125</sup> en parlant au maître ; qu'il fallait, en parlant à des personnages, des magistrats, à de vénérables et scientifiques personnes<sup>126</sup>, à des régents de théologie, des docteurs, des clercs, fléchir de temps en temps le genou ; qu'il ne fallait point parler des dents, qu'il ne fallait point se gratter la tête, qu'il ne fallait point gesticuler, qu'il ne fallait point tenir les pieds écartés, ni se pencher tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre<sup>127</sup>. J'entendais souvent à table les maîtres crier aux nouveaux venus : *Poculum a dextris ! ad lævam panis !* Le verre à droite ! le pain à gauche ! Il arrivait à de jeunes villageois de ne pas toujours baisser les yeux quand ils buvaient ; si les maîtres le remarquaient, ils leur criaient : *Bibere intortis oculis illiberalis est !* Et de même le principal criait à ces gros villageois qui ne savent rien dire, mais qui mangent admirablement bien et ne se taillent guère de petits morceaux : *Carnem in quadra dissere !* Au jeu vous auriez continuellement entendu : *Absit dolus, absit mendacium !* Là aussi j'appris à mes dépens qu'on ne devait point parler au lit. Un soir, je voulus demander à mon ami si le lendemain nous irions aux champs : *In cubiculo laudatur silentium*<sup>128</sup> fut toute sa réponse.

**LES BOURSES.** — J'étais en rhétorique lorsque la mer engloutit mon père avec toute sa fortune ; ma mère se retira à Saint-Flour. Je me serais vu dans la nécessité de la suivre, si mon père n'avait laissé à Paris beaucoup d'amis : le plus pauvre vint tout le premier me réclamer. Le principal me confia à lui d'autant plus facilement, que sans contestation il lui paya les arrérages que je devais. Malheureusement pour moi, l'ami de mon père avait une grande fille qui ne cessait de m'appeler et de me rappeler auprès d'elle, de me dire qu'elle avait toujours eu du goût pour les figures de rhétorique. Un jour qu'elle me contait fleurette, la porte s'ouvre subitement : c'est l'ami de mon père. Sa grande fille ne se troubla pas. Je me troublai. Ah ! me dit l'ami de mon père, en me tirant à lui brusquement par le collet, je vous empêcherai de me donner de plus grandes preuves d'ingratitude ; allons ! à Montaigu ! tout de suite ! Ce nom de Montaigu me fit trembler, et ce n'était pas sans raison ; mais tout de suite il fallut marcher. Bientôt nous arrivons. Une porte grilée, une espèce de porte de prison s'ouvre. Nous entrons ; on nous présente au principal ou père des pauvres. C'est, lui dit

l'ami de mon père, un jeune garçon qui est né de légitime mariage qui est sans fortune. Il est bien délicat, lui dit le père des pauvres. Oh ! Monsieur, lui répondit l'ami de mon père, il le ferait ; il ne l'est pas ; il fait déjà l'amour. A ces mots, le père des pauvres fronça le sourcil et me reçut. Nous allâmes nous présenter au prieur des Chartreux, qui fronça de même le sourcil comme l'ami de mon père, auquel il fit la même objection, lui fit la même réponse. L'admission fut confirmée. Nous allâmes la présenter au pénitencier de Notre-Dame ; celui-ci, accoutumé aux figures pâles ou maigres, donna son visa<sup>129</sup> sans objection. Nous retournâmes à Montaigu ; l'ami de mon père me remit au service des pauvres ; il sortit ; la porte grillée se referma, et je me trouvai, comme un pinson nouvellement pris, dans une grande cage de hautes murailles noires<sup>130</sup> qui ne me laissa aucun espoir d'évasion.

Presque aussitôt j'y devins de la couleur des autres oiseaux ; je veux dire qu'on m'ôta mes habits de ville, et qu'on me revêtit d'une vilaine petite cape de drap tannée qui a fait donner aux écoliers de ce collège le nom de capettes<sup>131</sup>.

Quelle vie, Monsieur, que celle des capettes de Montaigu ! Tous les jours, n'importe la saison, nous nous levions à quelques heures du matin pour aller à la chapelle chanter les matines. Ensuite, à déjeuner du pain, à dîner un potage aux herbes et un plat de fèves, ou bien un plat de pommes cuites, ou bien un œuf ou bien la moitié d'un hareng ; jamais de viande, jamais de vin ; toujours étudier ou prier ; pour la moindre faute, les punitions les plus rigoureuses<sup>132</sup>. L'ombre du terrible principal Tépète<sup>133</sup> semble se promener encore sous les lugubres portiques des cours ; et la nuit il semble qu'on la rencontre quand on rencontre le père des pauvres marchant en silence, armé de sa lanterne de voleur, qui à volonté éclaire, n'éclaire qu'à demi, n'éclaire pas<sup>134</sup>.

On se lasse d'être bien, à plus forte raison d'être mal ; toutfois je pris patience jusqu'aux vacances ; mais alors, un après-midi qu'il faisait chaud, que le portier avait laissé par hasard ouverte la porte, à laquelle il tournait le dos, je m'enfuis si subitement et si vite, qu'il lui fut impossible de m'atteindre.

Je gagnai la campagne par le côté par où l'on devait le moins me poursuivre, par la porte Saint-Denis.

Dès ce moment je redevins heureux. Il serait trop long maintenant de vous dire :

Comment dans ce temps l'institution des boursiers du collège de Montaigu était la seule, du moins à ma connaissance, qui

remplît les intentions du fondateur<sup>135</sup> ; — Comment pareilles institutions, même les institutions de notre temps étaient en tous points relâchées ; — Comment un grand nombre étaient peuplées de trapesites, de banguiards, de faux sages, de faux boursiers<sup>136</sup> ; — Comment plusieurs s'étaient peuplées de bourgeois, d'artisans, qui ne savaient que le *nominativus*<sup>137</sup> ; — Comment plusieurs s'étaient peuplées de femmes<sup>138</sup> qui ne savaient rien.

Il est trop long de vous dire comment, suivant la plus ou la moins persistance de mon goût pour la bière, pour le cidre ou le vin, pour le vin de l'Orléanais, du Languedoc, de la Bretagne, je fis du Nord au Midi, en qualité de boursier, un plus grand nombre de classes dans divers collèges ; comment recommençant mes cours, tantôt sous le titre d'un docteur qui ne pouvait terminer ses études sans réclamer des honoraires affectés à ce genre de secours<sup>139</sup>, tantôt sous le titre de nouveau converti, tantôt sous le titre d'étudiant suisse par le roi<sup>140</sup> ; ici sous le titre d'écolier qu'on avait renvoyé chez les nations avec lesquelles nous étions en guerre ; là sous le titre de vieux gendarme qui se destine aux garnisons ; encore sous le titre d'un des enfants de la nourrice du roi ; plus loin sous un autre titre, et plus loin sous un au-

tre, tant à Toulouse, ayant été nommé boursier, ou, ainsi qu'on le dit dans cette ville, collégial<sup>141</sup> au collège de Foix<sup>142</sup>, qui était aussi, comme celui de Montaigu et comme tous les autres, une noire souricière<sup>143</sup>, toutefois avec cette grande différence que toujours la porte en était ouverte, j'y faisais passer plusieurs années, notamment à ce collège, bonne chère, <sup>144</sup>.

Je vous dirai seulement comment, après la cessation de la guerre des civiles, la paix ayant ramené l'ordre, je fus déposé de la bourse.

Mon père et moi nous allions au collège de l'Esquille<sup>145</sup> à Paris. Un jour, le régent de philosophie me fit appeler et me dit que mon nom de baptême était Jean, et il me croyait Jean de Paris, me dit-il, tout le monde vous en veut depuis long-temps le pain des enfants de dix ou douze ans ; vous tenez dérisoirement la place, et votre régent, qui n'est que votre fils, même absolument votre petit-fils, est réduit à nous faire baisser en public les chausses la première fois que nous ne saurez pas votre leçon. Je me mis à rire. Jean reprit-il avec un air plus sérieux, sachez, puisque vous

ne le savez pas, que c'est de nos jours seulement que la concession qu'a faite l'ancien usage des grandes écoles : au grès de la civilité, on ne donne plus le fouet aux étudiants des facultés de théologie, de droit canon, de droit civil, de médecine<sup>148</sup>; mais que, dans la faculté des arts de nos universités, vous en êtes continuellement témoin, on le donne toujours et ferme. Et, à votre occasion, l'on veut le donner plus ferme, sans distinction ni de taille ni d'âge. Maintenant, c'est à moi qui me reste à vous dire.

**LES GRADES.** — Jamais le fouet n'est entré dans ma maison ; j'en ai rendu exempts mes plus petits comme mes plus grands philosophes ; inscrivez-vous, et vous ne risquez plus d'avoir des grades. Mais, lui dis-je, il faut que je vive. Oh ! répondit-il, on y a pourvu : démettez-vous de votre bourse de mairien au collège de Foix, et tout de suite on vous nomme philosophe au collège de Maguelone<sup>149</sup>. — Maître, je ne veux pas la contention d'esprit. — Bon ! on n'apprend en philosophie ce qu'on apprenait il y a je ne sais combien d'années ou de siècles, savoir : pendant le premier cours, les institutions de Thomas d'Aquin, la logique d'Aristote ; et, pendant le second, la physique, la métaphysique, le traité de la sphère, les éléments de géométrie<sup>150</sup>. — Ah ! j'aimerais mieux avoir le fouet que d'avoir des mathématiques. — N'ayez peur ; maintenant on ne compte plus aussi grand compte dans l'instruction publique<sup>151</sup>. Charpentier, régent de mathématiques au collège royal, ne savait pas un seul mot, et qui, par arrêt du Conseil d'état, a été maintenu dans sa chaire<sup>152</sup>. — Maître, je crains aussi les contestations ; à mon âge, les contestations, sous quelque forme qu'elles soient, font du mal ; j'entends ne pas argumenter. — Vous ne devez pas argumenter. — Ni monter sur le pupitre<sup>153</sup>, ni être importun. — Vous ne monterez pas sur le pupitre, vous ne serez pas importun ; vous écouterez seulement, et même vous n'écouterez pas si cela vous fait du mal ; ensuite, à la fin des cours, vous ferez une thèse<sup>154</sup> de logique, de morale, ensuite une de mathématiques, de physique, de métaphysique, qui sera la teneur de toutes les matières que vous aurez apprises, que vous serez censé avoir apprises, ou vous ne la ferez pas ; vous la dédierez<sup>155</sup> au juge mage<sup>156</sup>, au juge mage<sup>157</sup>, ou, comme dit la chanson,

« Au capitani do lo bazoche

» Que n'ô pas un hardit en poche<sup>158</sup> »,

ou vous ne la dédierez pas : vous la soutiendrez, ou vous

viendrez pas. Si d'ailleurs vous en avez envie, vous serez gracieux par bénéfice d'âge <sup>160</sup>, sans rien savoir, ou, si vous n'en avez pas envie, vous ne le serez pas.

Je passai du collège de Foix au collège de Maguelone ; je suis encore à comprendre comment je n'y mourus pas de faim. Je vous ai déjà dit : Quel collège que celui de Montaigu ! je vous dirai maintenant : Quel cuisinier que celui du collège de Maguelone ! Notre dîner de huit heures et demie du matin <sup>160</sup> ne valait pas un jeuné. On nous nourrissait d'après le traité du médecin Duval, au meilleur marché <sup>161</sup>. Je ne pus y tenir que cinq ou six semaines. A la septième, je m'enfuis et du collège et de Toulouse. Je sortis par la porte de Montoulieu, qui, si je ne me trompe pas, est la porte du nord, non pour éviter les poursuites, mais pour prendre la route de Paris, où j'arrivai frais, gaillard et content.

Je revis la grande demoiselle, qui en avait fait de petites. A son tour je leur contai fleurette, et le plus souvent à une qui me plaisait beaucoup. Ma fille Juliette, me dit la grande demoiselle, ne vous trouve pas trop jeune ; mais, à cause de votre privation de noble, elle vous épouserait volontiers, afin d'être appelée noble.

Nous sommes mariés depuis le carnaval dernier ; j'ai fait un étour pour venir ici voir ma mère. Je vais à Bordeaux, où, en ce moment, il y a en même temps à affermer dans l'Université et une place de principal de collège <sup>162</sup> et la perception des droits sur les grades <sup>163</sup>. Je paierai avec la dot de mon épouse le cautionnement de cette charge, et je pense que je prendrai aussi la forme des grades, afin d'épargner les frais des miens, qui sont : six trente livres du régent, les gants, le bonnet et le repas <sup>164</sup> ; car, depuis le temps où j'étudiais, je dois plutôt dire le temps où je demeurais à Bordeaux, j'ai l'envie de recevoir à la grande église de Saint-André la chausse d'Aristote et le bonnet bariolé de maître-èz-art <sup>165</sup>. Je ne me dissimule pas d'ailleurs que je ne pourrai plus être, comme les autres régents ou officiers, nommé aux bénéfices que, durant certains mois, les collateurs patrons réguliers sont obligés de conférer aux gradués de l'Université <sup>166</sup>, ce qui est une expectative qui attire dans l'enseignement beaucoup d'hommes de mérite ; mais j'ai fait mon compte sur cet axiome : On ne peut avoir en même temps femme et bénéfice <sup>167</sup>.

LES LECTEURS DU ROI. — Messire, ai-je dit au vieux écolier, je suis fâché que vous n'ayez jamais eu rien à démêler avec le collège royal <sup>168</sup>. Monsieur, m'a-t-il répondu en riant, il n'a pas tenu au grand roi François I<sup>er</sup>. On sait qu'il voulait fonder

six cents bourses dans ce collège<sup>169</sup>, et sûrement, il n'y a pas à en douter, j'en aurais eu une, comme vous allez voir.

Mon plus ancien camarade, qui était aussi mon plus intime, devint, à vingt-neuf ans, un grand hébraïsant, et vingt ans après le plus grand hébraïsant. Jusque là on n'avait remarqué ni esprit fin ni sa raison supérieure ; mais il fut la merveille du jour dès qu'on l'entendit, sur l'hébreu, le syriaque, le chaldéen jaser comme une pie borgne. Vers ce temps, des lettres adressées, suivant l'usage, à toutes les universités, pour informer les savants qu'une chaire d'hébreu<sup>170</sup> était vacante au collège royal furent publiées<sup>171</sup>. Dès ce moment mon camarade ne me tutoya plus, et ne voulut plus être tutoyé.

Il se présenta au concours ; il fut nommé. Je m'empresse d'aller le féliciter. Mon cher Jean, me dit-il, que je suis fier qu'au grand collège royal il n'y ait pas une seule petite bourse ! Mon cher Bernard, lui répondis-je, ah ! je vous entends ; votre bon cœur m'est connu. Dès ce moment il ne m'appela plus que Monsieur, afin que je l'appelasse Messire.

Bientôt il ne voulut plus me voir. Je n'en ai été, je vous assure, nullement fâché contre lui. En effet, quand je considère que le collège royal, d'abord le collège bilangue, ensuite le collège trilingue<sup>172</sup>, a aujourd'hui douze lecteurs du roi, dont quatre pour les langues anciennes, deux pour l'éloquence, deux pour la philosophie, deux pour les mathématiques, un pour la médecine, un pour la chirurgie<sup>173</sup>, chacun aux appointements de quatre cents francs<sup>174</sup> ; quand je considère que la simple affluence du programme des sciences qu'on y enseigne, des jours auxquels on les enseigne, et des noms de ceux qui les enseignent<sup>175</sup>, quelque chose d'imposant, même de majestueux ; quand je considère que sur les chaires paraissent, à heures fixes, ces grands hommes augustes, vénérables têtes, connues comme celles des médaillons dans tout le monde savant ; quand je considère que parmi les nombreux auditeurs se montrent aussi plusieurs augustes, vénérables têtes grises, blanches, sillonnées par les années, les veilles et les études ; quand je considère que le collège royal est le couronnement de la grande machine de l'instruction ; quand je considère enfin que les lecteurs du roi, régents du collège royal ont en même temps le titre de conseillers du roi et de ses commensaux, avec le droit de *committimus*<sup>176</sup>, alors je crois qu'un lecteur du roi, régent au collège royal, ne doit reconnaître ni ses camarades ni ses amis ; qu'il ne doit reconnaître que son père, sa mère, et peut-être ses frères, ses sœurs, pourvu que la famille ne soit pas trop nombreuse.

## CHAP. XXXI. — LES HABITS FRANÇAIS.

seigneur ! oui, Messire ! oui, messire l'abbé ! oui, chevalier ! oui, messire l'archidiacre ! oui, messire le curé ! oui, monsieur le président ! oui, bailli ! oui, monsieur le conseiller ! oui, monsieur le docteur ! oui, maître Yves ! oui, sire ! Pierrot ! oui, Madame ! oui, Mademoiselle<sup>2</sup> ! oui, Comment faites-vous, ai-je dit aujourd'hui à un de Clermont chez qui j'achetais des dragées, comment pour connaître ainsi l'état et la qualité de tous viennent chez vous ? Monsieur, m'a-t-il répondu, rien de sé.

**HABITS DES HOMMES.** — D'abord, en France, il n'y a que les clercs et les nobles qui puissent porter de la soie<sup>3</sup>, et parmi les clercs il n'y a que les prélats, et parmi les nobles il n'y a que les hauts gentilshommes ou les gens de guerre qui puissent porter de la soie sur soie<sup>4</sup>. En outre, la couleur aussi bien que la coupe distingue les états. Les ménétriers sont habillés de bleu ; les bateleurs portent un bas de chausse d'une couleur, et des bas de chausse d'une autre<sup>5</sup> ; les bourgeois sont habillés de rouge<sup>6</sup> ; les archidiacres, les hauts dignitaires ecclésiastiques<sup>7</sup> ; les nobles le sont de même<sup>8</sup>. Aussi, quand je suis dans ma boutique un bonnet rouge<sup>10</sup>, aussitôt j'ôte le bonnet, car je suis bien sûr que c'est au moins un bon clerc.

Parfois les grands seigneurs s'habillent comme la dernière du peuple, c'est-à-dire de blanc<sup>11</sup> ; mais c'est de blanc, avec des bottes blanches<sup>12</sup>.

Parfois ils veulent cacher leur qualité, ou pour acheter à vil prix sur le marché, ou pour d'autres raisons ; mais je les recon- nais par le fourreau de leur épée, quelque usé qu'en soit le

Parfois les clercs du Palais, et même nos jeunes marchands, pour contraire quelquefois passer pour des gentilshommes, par les airs de porter des chaînes d'or, des ferrements aux chapeaux à plumes ; on voit qu'ils n'y sont pas accoutumés, et qu'ils ne savent bien ce qu'ils sont.



Quand ils portent une épée, l'observation est encore plus cile à faire. Les gentilshommes, surtout à la cour, la portent les reins<sup>15</sup> ; mais eux, au contraire, la portent sur la hanche, et se donner de temps en temps le plaisir de la regarder.

Du reste, les grands seigneurs ne portent pas toujours épée, ils la font quelquefois porter<sup>16</sup>. Dernièrement il vint à moi un homme habillé d'une couleur dont je ne me souviens bien, mais c'était d'une couleur bourgeoise. Il était suivi par un valet qui lui portait son épée. Mon garçon de boutique, nouvellement arrivé du village, le reçut fort lestement. Je vous assure que je le tançai de manière que ce seigneur dut en être bien content.

**LES HABITS DES FEMMES.** — La soie est de même exclusivement réservée aux femmes nobles<sup>17</sup>. On les reconnaît à leur cachelet<sup>18</sup>, à leur cache-nez<sup>19</sup> ou à leur cache-col<sup>20</sup>, à leurs petites mules ou multins de taffetas<sup>21</sup>, surtout à la largeur de leurs vertugadins<sup>22</sup>. Il faut savoir encore que les femmes de la cour, ainsi que les dames de distinction, portent ordinairement des caleçons ou des hauts-de-chausse<sup>23</sup> ; ma fille de boutique ne s'y trompe guère.

Mais, ai-je dit à ce marchand, plusieurs femmes sont successivement entrées, toutes en chaperon ; comment avez-vous fait pour les distinguer ? Monsieur, m'a-t-il répondu, les bourgeois avaient un chaperon de drap<sup>24</sup>, les nobles en avaient bordé de soie<sup>25</sup>. Si jamais vous allez en Lorraine, vous verrez encore qu'on y distingue au chaperon les femmes des nobles des femmes des anoblis : celles-ci ne peuvent en faire sortir les cheveux.

**LES PARURES DES FEMMES.** — Monsieur, a continué le marchand, je connais aussi la qualité des femmes à la manière dont sont placés leurs diamants. Il n'y a que les princesses, les dames à robes d'hermine, les duchesses, qui puissent les placer par double rangée à la tête<sup>27</sup>, que les plus grandes dames qui puissent les placer aux boutonnières de devant<sup>28</sup>.

Je les reconnais encore à leurs Heures. Il n'y a que les princesses et les plus grandes dames qui puissent mettre plus de six diamants aux couvertures<sup>29</sup> ; il n'y a que les femmes nobles et celles de hauts magistrats qui puissent en mettre cinq<sup>30</sup> ; les bourgeois peuvent en mettre seulement quatre<sup>31</sup>.

Je les reconnais même à leurs chapelets. Les femmes nobles prient Dieu avec des chapelets d'or et d'émail<sup>32</sup> ; les femmes bourgeoises avec des chapelets d'argent et de cristal ; les femmes pauvres avec des chapelets de fer et de verre ; les plus pauvres avec leurs doigts.

## CXXII. — LES PAYSANS DE LA FRANCE.

arrain , que ne vous dois-je pas ! Vous m'avez envoyé Péruvien si intelligent , qu'en faisant ce que je lui dis éme temps ce que j'aurais dû lui dire ; si honnête , rs fois , comme jeudi dernier , après avoir laissé entre nes équipages , mes malles , mon argent , je suis tran- parti pour aller faire une petite excursion dans le je ne pourrais plus maintenant me passer de votre

garçon a écrit à sa peuplade. Il a daté de Riom , où r , ongue lettre ; la voici :

ents , mes amis , ne tenez pas compte de mes pré- mations sur les paysans français ; celle que je vous en- d'hui est la seule bonne et complète.

LLAGES. — Il n'y a pas en Espagne<sup>1</sup> , il y a en France s , c'est-à-dire de petits bourgs sans murailles , sans

eu de chaque village s'élève une église , un château ; le chaque église , de chaque château , s'élève un clo- onjon ou grande tour. Les maisons de chaque village uniformément hautes , uniformément grandes , ou plu- iément basses , uniformément petites.

iens villages sont situés sur le sommet des montagnes. aux villages couronnent les bords des rivières , mar- ntre des plaines<sup>2</sup>.

MEAUX. Il n'y a pas en Espagne<sup>3</sup> , il y a en France ux , c'est-à-dire de petits villages sans églises , sans

u un grand et un très grand nombre tout nouvelle-<sup>4</sup> ; j'en ai vu qui ne consistent qu'en une grande cour mée des quatre côtés par des corps de bâtiment où , me toit , habitent plusieurs familles<sup>5</sup>.

ltre disait un de ces jours que la multiplicité des vil- nçait la sûreté , la sécurité des campagnes , ou , ce qui même , un haut degré de civilisation ; que la multi- hameaux annonçait un plus haut degré de civilisation.

RMES. — Et la multiplicité des fermes ou habitations

isolées un plus haut degré. Vous m'objecterez et je lui objecte que c'était tout le contraire au Pérou. Il me répondit que si le Pérou aurait, comme la France, vécu trois ou quatre mille ans, il en serait dans ce pays le contraire de ce qui est aujourd'hui.

Il y a en Espagne des fermes comme en France, mais il y a infiniment moins ; d'ailleurs les fermes espagnoles sont de grandes granges<sup>6</sup>, au lieu que les fermes françaises sont belles s'approchent même en assez grand nombre, sous le nom de maisons de campagne, de la forme et de la force des châteaux<sup>7</sup>.

Depuis les grandes défriches faites pendant ce siècle, il n'est pas rare de voir en France des fermes de douze, quinze ou vingt rues, et il n'est pas très rare d'en voir de vingt, de trente<sup>8</sup>.

Je vous disais que les campagnes du Pérou me paraissent bien tristes en comparaison de celles de l'Espagne ; je vous dis aujourd'hui que les campagnes de l'Espagne me paraissent bien tristes en comparaison de celles de la France.

**LES CHAMPS.** — Cependant en France les terres sont fatiguées, plus épuisées, plus amaigries qu'en Espagne. En certains endroits elles ne montrent que les pierres, je suis tenté de dire que les os.

Pour rendre aux terres les forces qu'elles ont perdues, paysans français usent de toute sorte d'inventions, de méthodes.

Ils les mélangent, ils combinent avec art les terres argileuses, crayeuses, limoneuses, et les terres sablonneuses, caillouteuses, pierreuses ; les terres rouges, noires, jaunes, et les terres blanches, grises, cendrées ; les terres froides, humides, et les terres chaudes, sèches<sup>9</sup>.

Ils les brûlent avec les herbes et les arbustes dont elles sont couvertes<sup>10</sup>. Ils les saupoudrent de chaux après le premier labour<sup>11</sup>. Enfin ils les fument, non comme la nature en les couvrant des feuilles qu'aux approches de l'hiver laissent tomber les arbres, mais en les couvrant de pailles décomposées dans les étables stagnantes<sup>12</sup>, dans les ordures des animaux ; et, chose singulière, l'odeur de ces décompositions, qui vous ferait boucher le nez et fuir, est pour eux de plus en plus agréable.

Ordinairement le labourage se fait avec des bœufs accouplés sous un joug qu'on leur met sur la tête ou sur le cou ; il se fait aussi avec des chevaux ; il se fait de même avec des mules et avec des ânes<sup>13</sup>. Nos femmes qui travaillent les terres, qui sont nos paysans, ne voudront pas croire que les champs de France soient labourés au moins jusqu'à trois, quatre fois, et, quand le faut, jusqu'à treize, quatorze<sup>14</sup>.

en automne ou au printemps qu'on sème, et c'est le plus  
 ie peut au croissant de la lune. On arrose légèrement les  
 semées ; ensuite on les herse <sup>15</sup>. Depuis quelque temps on  
 en France du maïs que, par reconnaissance, on devrait ap-  
 blé américain <sup>16</sup>, que, par la plus ingrate ignorance, on ap-  
 blé turc <sup>17</sup>. Depuis environ cent ans on sème du blé sarra-  
 . Depuis long-temps on sème dans le midi du millet <sup>19</sup>.

is, le froment, le seigle, l'orge, sont les espèces de grains  
 ralement couvrent les champs. L'avoine est aussi fort  
 ie. Il ne tint d'abord qu'à moi de croire que cette es-  
 ains, qui est une curiosité en Espagne <sup>20</sup>, l'était aussi  
 ; car les églises n'en dédaignent pas les offrandes, et  
 vis aux voûtes des sachets figurant des chausses, des jam-  
 bras <sup>21</sup>.

ventions générales : les grains de semence doivent être  
 ou di au nord ; ceux de l'Espagne conviennent à la Fran-  
 ceux de la France à l'Allemagne, ceux de l'Allemagne au  
 ; <sup>22</sup>.

oui dire à mon maître que sur le globe on moissonne suc-  
 ri , durant toute l'année. J'ai vu qu'en France on mois-  
 successivement durant trois mois, depuis le commence-  
 de juin jusqu'au commencement de septembre <sup>23</sup>.

LES GRENIERS. — On n'est pas obligé, comme en Espagne,  
 rendre les grains après la récolte <sup>24</sup> ; on les achète, on les  
 d quand on veut, on les garde tant qu'on veut.

L'art de conserver les grains a excité ici mon attention ; les  
 lleurs greniers, à ma connaissance, offrent de vastes bâti-  
 ts bien percés, bien aérés ; on en lave les pavés, les car-  
 ux avec du vinaigre et de l'eau d'herbes amères <sup>25</sup>.

LES PRÉS. — Ce qui à notre entrée en France surprit mon  
 re, ce qui me surprit encore plus, ce furent les champs  
 erbes, les prés <sup>26</sup>.

Il y a deux sortes de prés : les prés naturels, dont la terre, es-  
 tée, épierrée, unie, arrosée, close, produit naturellement  
 fourrage ; les prés artificiels, dont la terre est semée de sain-  
 de trèfle, de luzerne <sup>27</sup>.

L'herbe est coupée lorsqu'elle est parvenue à sa plus grande  
 issance. On se sert, non de la faucille <sup>28</sup> ou grand couteau  
 rbe à moissonner, mais de la faux <sup>29</sup> ou grand couteau de deux  
 trois pieds de long, fait en forme de couteau de table, em-  
 d'un long bâton, au moyen duquel, sans se baisser, on  
 cue, on rase, comme avec un rasoir, la surface des prés.  
 Tandis qu'on ne moissonne qu'une fois les champs, on fau-

che deux , trois fois les prés naturels , quatre , cinq fois les prés artificiels <sup>30</sup>.

**LES GRANGES.** — L'herbe coupée , séchée , resséchée , s'appelle foin , mot inconnu dans la langue espagnole <sup>31</sup>. Le foin est porté dans de grands bâtiments ou granges.

Quand les villageois n'ont pas de granges , ou qu'ils ont les granges pleines , ils forment sur le pré des fenils , de grandes meules de foin , fixées à la terre par une grande perche , renflée au milieu , et cordées de haut en bas comme les melons <sup>32</sup>.

**LES VIGNES.** — Je vous ai beaucoup écrit sur la manière de tailler , de façonner les vignes en Espagne ; c'est la même manière ou à peu près la même manière en France , où depuis longtemps elle est toujours la même <sup>33</sup>.

Un jour peut-être vous ferez venir du plan de vigne au Pérou il faut le tirer de Malvoisie , en Grèce : car c'est avec celui-là que les Provençaux , les habitants de la province la plus méridionale , commencent à renouveler leurs vignes <sup>34</sup>.

**LES CAVES.** — Vous ai-je dit qu'en Espagne il n'y avait que dans les villes , qu'en plate campagne on conservait le vin dans des citernes enduites de terre glaise dont l'orifice , plus ou moins caché , n'est connu que de la famille <sup>35</sup> ? Oui , je me souviens vous l'avoir dit. En France , au contraire , il y a partout des caves solidement et magnifiquement voûtées , comme des salles souterraines.

Naturellement , c'est dans les caves des moines que doit se perfectionner et que se perfectionne l'art de faire le vin. Il n'y a pas long-temps qu'un frère de l'ordre de Saint-Bernard , qui , à cet égard , en savait plus qu'un père , me disait , en me faisant goûter et en goûtant le sien , qu'il trouvait aussi bon qu'un poireau auquel mon maître donnait dernièrement audience trouvait bon ces vers : Mon ami Dominique , autrefois , avec la même terreur que la nôtre , avec les mêmes raisins que les nôtres , on n'avait pas le même vin. On foulait les raisins sur les cuves ou hors des cuves dans des fouloirs à grille ; on laissait bouillir le vin , on l'entonnait , on le miellait <sup>36</sup> , on le parfumait ; on ne savait point d'autre malice. Au lieu que , grâce à l'invention , au bonheur de nouveaux essais , des nouveaux procédés , nos vins rouges , nos vins blancs , nos vins grecs , nos vins odorants , nos vins de rose , d'anis , de thym <sup>37</sup> , sont bons , excellents , exquis , délicieux , parfaits.

Permis aux Français de parler ainsi de leurs vins. Pour moi je ne connais de vins bons , excellents , exquis , délicieux , pa-

des vins de Ribadavi, d'Olivarez, de Santoreaz<sup>38</sup>, et son maître.

**FRÈRES.** — Un autre frère, un frère chartreux, qui aime les bons fruits que le frère bernardin aime les bons vins, aussi que nos ancêtres n'entendaient rien à la culture fruitiers. Il me parlait des miracles des nouveaux es-  
t me les prouvait par les fruits sucrés qu'il cueillait.  
t aussi des miracles de la greffe, et me les prouvait,  
par les arbres auxquels il faisait porter en même temps des  
différentes espèces, de différentes saisons<sup>40</sup>. Il se plai-  
à me montrer des fruits auxquels il avait fait prendre  
têtes d'animaux, de têtes d'hommes, de têtes de  
apuchonnées, la forme de toute sorte de têtes, de  
d'objets<sup>41</sup>.

tre, que j'écoute si attentivement et que je ne saurais  
ivement écouter, disait à un de ses amis, en dérou-  
lui la carte de France : Le long de telle rivière, de  
continuité de vergers de pêchers, de vergers de ceri-  
ergers de poiriers, de vergers de pommiers<sup>42</sup>.

**FRÈRES.** — Toutes les vallées du midi, lui disait-il,  
sont plantées de noyers, qui de jour en jour s'étendent  
143.

**CHÂTAIGNERAIES.** — Toutes les vallées du midi sont  
plantées de châtaigniers, qui de jour en jour s'étendent aussi  
144.

**BOIS.** — Toutes les montagnes du midi, du levant et du  
occident, sont couvertes de forêts.

Je me souviens de l'Amérique, de cette forêt qui s'étend d'un pôle  
à l'autre, et ne puis m'empêcher de rire quand j'entends mon  
frère éclater son admiration sur ces belles lois forestières  
qui existent en France la coupe des futaies et des taillis, qui, par  
les plus sévères, ne cessent de témoigner leur sollici-  
tude par les semis, les replantations<sup>45</sup> ; je ris encore bien davantage  
de voir les Français parler de la forêt de Fontainebleau,  
de celle de tour<sup>46</sup>, de celle de Montargis, qui en a sept<sup>47</sup>,  
de celle d'Orléans, qui en a trente<sup>48</sup>.

**JEUX RURAUX.** — Dans la campagne, un des spec-  
tacles les plus divertissants est celui de la basse-cour, lorsque la  
poule jette quelques poignées de grains au milieu de la vo-  
elle est entourée, pressée, dont elle est chargée sur  
sur les épaules, sur la tête, dont elle est couverte,

elle est en France bien moins rare et bien meilleure

qu'en Espagne<sup>49</sup>. Les poules, les poulets, les chapons, sont excellents et en quantité innombrable<sup>50</sup>.

Il y a aussi beaucoup de faisanderies, de paonneries, ronnieres<sup>51</sup>.

De même que j'ai remarqué en France avec plaisir notre d'Inde, de même j'y aussi remarqué avec plaisir nos pintards, nos canards d'Inde, nos coqs, nos poules d'Inde, qu'aujourd'hui on appelle dindes, dindons<sup>52</sup>.

Je ne sais si j'ai vu de plus beaux, de plus nombreux poulxiers qu'en France; je sais que nulle part je n'ai vu des lapins plus propres, plus variées<sup>53</sup>.

Les Français devraient aller au delà des Pyrénées pour le bon vin, et les Espagnols devraient venir en deçà pour le bon lait, le bon caillé, le bon fromage, le bon crème, surtout le bon beurre<sup>54</sup>.

Et cependant les vaches et les bœufs, si l'on excepte ceux du Lyonnais et du Limousin<sup>55</sup>, sont de fort médiocre espèce.

Il en est de même des chevaux : même ceux de Normandie ne sont pas forts comme ceux de Hollande; et, comparés à ceux de l'Andalousie<sup>56</sup>, même ceux de l'Auvergne, même ceux du Limousin<sup>57</sup>, ne sont pas beaux.

Mais pour les mulets du Rouergue, de l'Auvergne<sup>58</sup>, pour les ânes du Poitou<sup>59</sup>, ce sont les plus forts et les plus beaux mulets, les plus forts et les plus beaux ânes que l'on puisse en trouver.

A tous égards, les moutons de la France sont inférieurs à ceux de l'Espagne, et la vanité des Français, qui souffrirait à se faire un compliment aux Espagnols, en fait volontiers compliment à leur terre et à leur climat. Il n'y a pas très long-temps que mon oncle, parlant à un gros fermier, finit par s'impatienter. Vous ne trompez pas, ou vous feignez de vous tromper, lui dit-il vertement. On a perfectionné chez nous les bêtes à laine, et on ne les a perfectionnées que depuis peu. Notre monarque actuel Philippe IV pendant son règne, si vous voulez pendant son séjour en Aragon, envoya dix mille brebis ou béliers en Espagne; et par les soins de nos habiles bergers que l'espèce est devenue plus belle que dans le lieu de son origine<sup>60</sup>.

Il s'en faut d'ailleurs qu'en France les troupeaux soient si nombreux qu'en Espagne; je n'y ai vu nulle part des troupeaux de quinze, vingt mille bœufs<sup>61</sup>, de trente, quarante mille moutons<sup>62</sup>.

LA LOUVETERIE. — Ici on prend toute sorte de précaution pour la sûreté des bestiaux; les bergeries sont fort solides,

es parcs ont deux enceintes de claies<sup>65</sup>. Quand mon ce même fermier qu'en Espagne il suffirait d'entourer filet, tendu par des bâtons fichés en terre, les trou-ebis<sup>66</sup>, il s'écria tout émerveillé : Et les loups ? ment ces animaux sont en France tellement auda- s ont pénétré, il n'y a pas long-temps, jusque dans ls ont mangé un enfant sur la place de Grève<sup>67</sup> ; ombreux, tellement féroces, que dans les der- res ils ont forcé une armée royale à sortir de Gévau-

lit qu'il y avait un grand louvetier du royaume<sup>68</sup>, et dres des louvetiers<sup>70</sup> qui, dans les provinces, diri- asses, les battues générales, lorsqu'à certains jours e ou de fête les paysans des paroisses sont assemblés, environner de toiles, tantôt les montagnes, tantôt . Nous devrions avoir aussi au Pérou une louveterie, ne lionnerie, une tigrerie, une crocodillerie, une ser-

**BÉNÉFICES CHAMPÊTRES.**—Je suis bien aise que vous sa- e gagnent les paysans de la France, ou du moins ce nt de leurs terres :

etier de froment, mesure de Paris<sup>72</sup>, 5 livres 12 sous ; e seigle<sup>73</sup>, 4 livres 12 sous ; du setier d'avoine<sup>74</sup>, 3 rix du muid de vin, mesure de Paris<sup>75</sup>, 12 livres.— cheval fin<sup>76</sup>, 200 livres ; d'un cheval de trait<sup>77</sup>, 150 i boeuf<sup>78</sup>, 50 livres ; d'une vache<sup>79</sup>, 20 livres ; d'un 4 livres ; d'un porc<sup>81</sup>, 15 livres.—Prix d'une poule<sup>82</sup>, n chapon<sup>83</sup>, 7 sous ; d'un dindon<sup>84</sup>, 20 sous. — Prix le beurre<sup>85</sup>, 5 sous ; de fromage<sup>86</sup>, 2 sous ; de la dou- fs<sup>87</sup>, 2 sous ; de la livre de cire<sup>88</sup>, 12 sous ; de la is<sup>89</sup>, 4 livres ; d'un cent de cotrets<sup>90</sup>, 5 livres. — otte de foin<sup>91</sup>, 1 sou.

**MAIS DE CULTURE.** — Ne concluez pas de ces prix que doive s'enrichir :

ut qu'il paie au premier valet de charrue pour les ga- res ; — Aux autres valets, 25 livres ; — A la mén- vres ; — Aux servantes, 10 livres ; — Au maître ber- ivres ;

ut que, pour le sciage, il donne aux moissonneurs, de champ de froment, trois boisseaux de froment, arpent de champ d'avoine, il leur paie<sup>93</sup> 8 sous ;

ut qu'il paie aux faucheurs, par arpent de pré<sup>94</sup>, 15



Car il faut qu'il donne aux batteurs en grange la vingt-quatrième partie du blé qu'ils ont battu<sup>95</sup> ;

Car il faut que pour les différentes façons de vignes il paie a vigneron, par arpent<sup>96</sup>, 20 livres ;

Car il faut qu'il paie aux journaliers la journée d'été 8 sous ; et la journée d'hiver<sup>97</sup> 6 sous.

**LES DIMANCHES DES PAYSANS.** — Ces jours-ci nous n'avons fait qu'aller et venir. Nous avons passé la plus grande partie du temps à la campagne ; et hier, jour de dimanche, j'y suivis encore mon maître, qui alla dîner à un château, et m'envoya dîner au cabaret. Je me trouvais d'abord seul au milieu d'une grande table ; mais bientôt à ma droite, à ma gauche et devant moi, virent s'asseoir un grand nombre de bonnes gens ; ils mangèrent bien, burent mieux, et nécessairement parlèrent beaucoup. C'est d'eux ou plutôt de leur bouche, puisqu'ils ne me dirent rien, que je tiens ce que je viens d'écrire de leur recette, de leur dépense, ce que je vais écrire de leur condition. Nous sommes tondus, dirent-ils, nos brebis qu'une fois l'an ; nous sommes tondus bien des fois : nous le sommes par le décimateur, par le seigneur, par le collecteur des tailles, par les gens de guerre, et le plus souvent et le plus près par les gens de justice. Combien, dit alors l'un d'eux qui paraissait avoir porté les armes, avoir plus d'instruction, les paysans sont plus heureux que nous en Italie, où leur mise propre, agréable, réjouit l'œil du voyageur<sup>98</sup> ! en Angleterre, où c'est aussi un plaisir de les voir en leurs riches chaumières, boire copieusement d'excellente bière dans une belle tasse d'argent<sup>99</sup> ! en Allemagne, où l'opulence égale quelquefois celle des grands seigneurs<sup>100</sup> ! en Suède, où ils ont leurs droits politiques particuliers, où ils ont même un ordre de l'État<sup>101</sup> ! Mais, continua-t-il, en France, dans quelle province sont-ils heureux ? Est-ce dans la Normandie ils vivent souvent d'avoine<sup>102</sup>. Dans la Bretagne ? ils n'ont que de vieux vêtements d'étoffe, ils sont habillés de peaux<sup>103</sup>. Dans le Périgord, le Limousin ? ils ne mangent à tous les repas que des gros légumes : le pain est pour eux un régal assez rare<sup>104</sup>. Dans le Bordelais, le Bearn ? ils ne connaissent que le pain de seigle<sup>105</sup>. Enfin, est-ce dans nos montagnes de Lorraine, de Flandre, d'Auvergne ? ils partagent l'habitation des animaux ; ils se nourrissent toute l'année avec de la chèvre salée<sup>106</sup>, avec du lait avec du brouet de blé-noir<sup>107</sup>.

Les plaintes sont longues, surtout celles des bonnes gens le dimanche, lorsqu'ils ont les pieds sous la table et la bouteille dessus. Mes amis, leur dit un vieillard majestueux par sa ta-

« par son âge, Henri IV a habité, vécu, mangé avec nous<sup>108</sup>; il règne : vous allez voir un nouveau et meilleur jour, dont l'aurore aient déjà teindre mes cheveux blancs et fait tressaillir mon cœur de père et de grand-père. Attendez-vous que maintenant le roi voudra que vous semiez<sup>109</sup> et que vous plantiez à votre volonté<sup>110</sup>, qu'il voudra de plus longs termes de baux à ferme<sup>111</sup>, qu'il voudra plus que dans son royaume il n'y ait qu'un haras<sup>112</sup>, qu'il voudra que vous puissiez porter des habits noirs<sup>113</sup> non vous semble, et que vos gens puissent aussi porter des bleus, verts, rouges<sup>114</sup>, s'ils ont du goût pour ces couleurs, et des habits gris, des chapeaux gris, s'il leur prend en tête d'être habillés et coiffés comme lui<sup>115</sup>; qu'il ne voudra plus en temps de pluie ou de froid vous ne puissiez porter un manteau<sup>116</sup>. Mes amis, n'en doutez pas, le roi voudra, le roi veut que nous soyons heureux ; nous avons tous, dans toute la France, entendu ces paroles : *Je veux, si Dieu me prête vie, que le plus pauvre paysan de mon royaume mette, au moins le dimanche, la poule au pot*<sup>117</sup>. » A l'instant, toutes les tasses, de verre, de bois, de corne, se remplirent, se choquèrent au milieu des rires pour le bon roi.

### STATION XXXIII. — LA CIVILITÉ FRANÇAISE.

« En que je sois arrivé de bonne heure à Nevers, j'y passerai ce jour et la nuit. J'ai à voir le château, et, avant tout, j'ai à régler ma tête de quelques observations que, depuis plusieurs jours, je sasse et je ressasse, j'ordonne et je réordonne. Je vais écrire le papier.

Les autres peuples disputent aux Français la palme du courage, de la bravoure, du génie, la palme des arts ; aucun, pas même le peuple d'Italie<sup>1</sup>, ne lui dispute aujourd'hui celle de la politesse ou de la civilité<sup>2</sup>. La civilité française est étudiée et fait loi dans tout le monde ; un petit traité en serait surtout fort utile au Pérou.

**LE SALUT.** — En France, un homme salue en ôtant le chapeau ou le bonnet<sup>3</sup> ; une femme, en pliant les genoux, en se baissant sur elle-même<sup>4</sup>. Il en est ainsi ailleurs, mais les Français saluent d'une manière plus légère et plus leste : c'est qu'ils saluent plus souvent.

En France, rien de si commun que les saluts ; on se salue en allant, en venant, en courant ; on se salue de près, de loin, dès qu'on se rencontre, dès qu'on se voit, dès qu'on s'aperçoit.

On ne saurait croire jusqu'à quel point les saluts sont habités en France, jusqu'où se porte cette habitude.

Lorsque, dans certaines provinces, vous rencontrez dans le chemin l'exécuteur de la justice, que vous reconnaissez facilement à son habit<sup>5</sup>, il ne manque pas de vous saluer : *Dieu vous garde de mes mains*<sup>6</sup> ! vous dit-il d'une voix douce et presque cordiale.

Dans ces provinces, quand ce même exécuteur, au haut de son potence, passe la corde au cou du condamné, il lui dit : *Ami, le roi te salue*<sup>7</sup>.

Enfin, en France, les saluts sont même au nombre des devoirs seigneuriaux, d'après la jurisprudence des parlements<sup>8</sup> ; et, d'après d'habiles jurisconsultes, les créanciers peuvent les faire servir comme droits honorifiques<sup>9</sup>.

**L'ABORD.** — Lorsqu'un Français en aborde un autre, aussitôt qu'il ôte son chapeau, son bonnet, il met, pour ainsi dire, un visage serein et riant, dont les traits gracieux sont arrangés par les plus doux sentiments du cœur.

**LES COMPLIMENTS DE L'ABORD.** — Si un Français vous aborde, il vous dit, suivant l'heure : Bonjour, ou Bonsoir ! Comment vous portez-vous ? Il a raison : quand on se porte bien, la santé est bonne ; quand on se porte mal, quand on a de la peine à se porter, la santé est mauvaise ; quand on ne peut plus se porter, quand on est porté, on ne vit plus.

**LES EMBRASSADES.** — Dans les provinces du midi, les Français s'embrassent souvent, ils prennent souvent, serrent souvent la main ; dans les provinces du nord, les Français s'embrassent plus rarement, ils prennent, serrent la main plus rarement.

On n'embrasse pas les grands aux joues, aux épaules ; on embrasse aux genoux<sup>10</sup>, on leur embrasse la cuisse<sup>11</sup>, la botte. On leur baise la main<sup>13</sup>, les doigts, un doigt<sup>14</sup>.

A l'égard des grandes dames, on se met à genoux<sup>15</sup>, on leur baise la main<sup>16</sup> ou le bas de la robe<sup>17</sup>.

Entre femmes d'un certain rang, les baisers ne sont pas seulement d'amitié, ils sont de droit<sup>18</sup>. Quand on y manque, une femme qui sait son monde ne se fait faute de dire à la maîtresse de la maison : Madame, vous devez me baiser.

**LES QUALIFICATIONS.** — Si vous parlez à un grand seigneur, à un cardinal, à un évêque, vous lui dites : Monseigneur<sup>19</sup> ; si c'est à un chevalier, vous lui dites : Messire<sup>20</sup> ; si c'est à un gentilhomme, vous lui dites : Messire ou Monsieur<sup>21</sup> ; si c'est à un magistrat,

**Le sieur<sup>22</sup> ou Monsieur-maitre<sup>23</sup>.** Vous dites à un avocat, à un médecin : **Maitre<sup>24</sup>** ; vous le dites ou vous êtes obligé de le dire au bourgeois : car, ainsi qu'autrefois<sup>25</sup>, c'est encore aujourd'hui son droit<sup>26</sup>, comme ministre de la justice. Vous dites aux tout jeunes gens ou écoliers : **Mes petits maitres<sup>27</sup>**. Vous dites à un marchand, à un artisan : **Sire Denis ! Sire Jean<sup>28</sup> !** Aux prêtres, vous dites, suivant leur dignité : **Messire ou Maitre<sup>29</sup>** ; aux supérieurs des communautés : **Nos maitres<sup>30</sup>** ; aux moines : **Damp ou Dom<sup>31</sup>** ; aux religieux : **Père révérend<sup>32</sup>, Père<sup>33</sup>, et plus souvent Frère<sup>34</sup>** ; de même qu'aux religieuses, vous dites : **Révérentemère<sup>35</sup>, Mère<sup>36</sup>, et plus souvent Soeur<sup>37</sup>**.

Si vous parlez à la femme d'un grand seigneur ou d'un chevalier, vous lui dites : **Madame<sup>38</sup>** ; si c'est à la femme d'un gentilhomme, d'un avocat, d'un médecin, vous lui dites : **Mademoiselle<sup>39</sup>**. Vous dites à la femme d'un marchand, d'un artisan : **Dame Perrine, Dame Françoise<sup>40</sup>**. Dans le midi, on dit aux femmes d'un rang élevé : **Madone<sup>41</sup>** ; aux femmes de la classe moyenne : **Done<sup>42</sup>** ; à une jeune femme ou jeune fille : **Done jeune<sup>43</sup>** ; et, quand elle est belle, on lui dit : **Escarrabillade**, ancien et joli mot français, qui a vieilli dans le nord<sup>44</sup>, mais qui, dans le midi<sup>45</sup>, est encore dans toutes les bouches. A Paris, aujourd'hui la qualification de **Madame** commence à descendre même jusqu'aux femmes des avocats, des médecins, même jusqu'aux femmes des libraires<sup>46</sup>, des marchands<sup>47</sup>.

Parmi les personnes de la haute classe, le mari dit à sa femme : **Madame**, et elle lui répond : **Monsieur** ; le fils, la fille dit à son père, à sa mère : **Monsieur mon père, Madame ma mère** ; le père et la mère répondent : **Monsieur, Mademoiselle<sup>48</sup>**.

Il est défendu aux évêques de se qualifier du nom de la capitale de leur diocèse. Arrêt du parlement qui défend à l'évêque de Montpellier de s'appeler **Monsieur de Montpellier<sup>49</sup>** ; mais la civilité a cassé cet arrêt<sup>50</sup>.

Lorsque, dans les actes écrits, il s'agit d'un bourgeois, on scie ordinairement en deux la qualification de **Monsieur<sup>51</sup>** : le sieur Le Blanc, le sieur Le Roux, le sieur Martin. L'esprit de parti a scié encore ce mot dans les écrits polémiques et de controverse ; on y lit : **Mon sieur Calvin, mon sieur Théodore de Bèze, le sieur de Montmorenci, le sieur de Guise<sup>52</sup>**.

**LE TUTOIEMENT.** — Insensiblement l'usage de tutoyer se restreint. Il n'y a aujourd'hui que les gens très âgés qui tutoient les gens qui sont très jeunes, que les gens très élevés qui tutoient les gens qui leur sont très inférieurs. On dit vous à une seule personne comme si l'on parlait à mille. Nos grammairiens ont

beaulutter contre l'usage, l'usage reste le plus fort<sup>53</sup>. Toutefois, les auteurs tutoient encore le public dans leur préface<sup>54</sup> : Ami lecteur, tu sauras que ce n'est qu'à la sollicitation de plusieurs personnes d'un grand mérite que j'ai entrepris ce livre.

On dit que François I<sup>er</sup> ne voulait être tutoyé ni en vers, ni en prose, ni dans les préfaces, ni dans les livres ; on dit que l'auteur qui aurait pris cette liberté aurait eu le fouet<sup>55</sup>.

Je ne sais si l'auteur du Grand cuisinier de toute cuisine<sup>56</sup> a cru parler à François I<sup>er</sup> ; mais, contre l'usage ordinaire, il ne tutoie pas son lecteur : *Prenez du veau et le tranchez par lopins*, c'est ainsi qu'il commence son livre, sans autre introduction ni avant-propos que la gravure du frontispice, où est représenté un homme qui embroche une volaille. C'est ici le cas de rappeler le proverbe français : La civilité se met à toutes sauces.

**L'ÉTERNUEMENT.** — Vous êtes dans une maison, dans une assemblée ; vous éternuez : tout le monde ôte son chapeau et s'incline. En même temps tout le monde vous dit : Dieu vous assiste ! Dieu vous aide ! Dieu vous bénisse ! Vous ôtez votre chapeau ; vous vous inclinez, vous répondez : Merci ! grand merci<sup>57</sup> !

**LE MOUCHER.** — En France comme partout le petit peuple se mouche sans mouchoir ; mais dans la bourgeoisie il est reçu qu'on se mouche avec la manche<sup>58</sup>. Quant aux gens riches, ils portent dans la poche un mouchoir<sup>59</sup> ; aussi, pour dire qu'un homme de la fortune, on dit qu'il ne se mouche pas avec la manche<sup>60</sup>.

**LES VISITES.** — Toujours le cœur sensible des Français est disposé à diverses affections. Quand quelqu'un a éprouvé une perte, un accident, enfin quand il souffre, tous ses amis viennent souffrir avec lui ; quand il est dans la joie, tous ses amis viennent se réjouir avec lui. S'il ne veut pas les recevoir, s'il veut être seul, tous ses amis laissent dit à sa porte<sup>61</sup> ou qu'ils sont venus pleurer, ou qu'ils sont venus rire.

**LES SIÈGES.** — Dès qu'une personne entre, la civilité veut qu'on l'invite à s'asseoir sur un grand, sur un petit fauteuil<sup>62</sup> sur une chaise<sup>63</sup>, sur un banc, sur un coffre<sup>64</sup>, sur une selle<sup>65</sup>. La justice fait aussi aux accusés la politesse de les faire asseoir sur une petite selle, appelée sellette<sup>66</sup>. La justice ne veut pas qu'on refuse cette politesse. Un gentilhomme, pour l'avoir refusée fut condamné à avoir le fouet dans la Conciergerie<sup>67</sup>.

A la maison, on donne par civilité le coin de son feu à la personne qu'on veut honorer, de même qu'on lui donne à l'église le coin de son banc<sup>68</sup>.

**LA CONVERSATION.** — Peu à peu l'ancien usage qui obli

à demander à son supérieur la permission de se perd. Il est peut-être moins à regretter que celui qui fait la femme à demander la même permission à son

tis les étrangers que les Français ont les oreilles très cuses sur certaines expressions. Il n'y a que le roi qui a le droit de choisir et de peser ses paroles <sup>71</sup>.

**JURONS.** — Il serait incivil de prononcer les mots de ! Diantre ! mais la civilité admet : Ma foi ! Par ma foi ! battu si long-temps en France pour la foi, que ce juron a perdu d'hui d'une grande valeur et d'un grand usage. Le juron entre-saint-gris ! est le juron du roi <sup>72</sup>, et par conséquent la cour et du beau monde. Le juron de Cadédis ! si dans les provinces méridionales, réjouit tous les théâ-

**RIS.** — Il serait encore plus incivil, ou plutôt il se- reux de dire : Ce n'est pas vrai ! Vous en avez menti ! Il n'a pas davantage pour perdre son fief <sup>74</sup>. Mais on peut n'est pas vrai, sauf votre grâce ! Vous en avez menti, ne s'aise <sup>75</sup> ! Ces paroles sont maintenant reçues partout dans les belles et civiles.

**EXCUSES.** — Lorsque j'arrivai en France, quelque'un me dit que Cordoue était sur le Tage. Vous vous trompez, lui dis-je, cette ville est sur le Guadalquivir. On m'apprit que il faut dire : Pardonnez-moi, ou excusez-moi <sup>76</sup>, cette ville est sur le Guadalquivir. La civilité veut qu'on demande pardon des excuses d'avoir raison.

— Quelquefois on dispute pour céder la main <sup>77</sup>, pour la prendre ; les cours souveraines font volontiers un coup de poing pour la garder <sup>78</sup>. A leur imitation, les inférieures se battent et montrent beaucoup de courage.

n'en montrent pas moins contre les abbés, et les abbesses ; j'entends dire qu'ils plaident dispense, vigoureusement, pour le pas <sup>79</sup>.

**FLEURS.** — Dans les rues, dans les maisons, on porte, on ne donne pas des fleurs <sup>80</sup>. On n'en porte pas, on n'en donne pas. La civilité chrétienne veut cette exception <sup>81</sup>.

**FRANDE.** — Il n'y a pas de civilité à l'offrande, il n'y a pas de droits. Souvent il faut qu'après de longues plaidoiries, les juges décident les rangs <sup>82</sup>, et vous verriez quelquefois de seigneurs, de marguilliers, de gens notables, aller fi- à l'offrande un arrêt dans une main et une pièce d'ar- dans l'autre.

**LE PAIN BÉNIT.** — Mais il y a de la civilité au bénitier : celui qui le premier s'en approche présente de l'eau bénite à celui qui le suit.

Il y a aussi de la civilité au pain bénit. Si c'est à l'église d'un village, le seigneur a seul le droit d'être civil, de mettre la main au panier pour offrir des morceaux de pain bénit<sup>83</sup> à ses amis, à sa famille. Si c'est à l'église d'une ville, le donneur de pain bénit a seul le droit d'offrir le panier, d'être civil.

**LES NOTAIRES.** — Oh ! que les notaires sont civils ! Pardevant nous fut présent, en haute personne..., fut présent haut et puissant seigneur..., fut présent noble homme, fut présent honorable homme, sage homme<sup>84</sup>... Dans les écritures du notaire, un homme est toujours haussé au dessus de sa dignité, ou du moins dans sa dignité. Le notaire, poli dans tous les contrats, l'est surtout dans les contrats de mariage : sur son parchemin il rang avec un tact admirable chacun des assistants à sa place naturelle et prévient toutes les tempêtes de la vanité, en même temps que la sonore magnificence des diverses qualifications qu'il donne<sup>1</sup> charme toutes les oreilles, et en une soirée lui fait cent amis.

**LES REPAS.** — Je me trouvais dernièrement à un banquet. Une personne, vis-à-vis laquelle j'étais ; ne mangeait ni ne buvait. Je jugeai qu'elle se croyait placée au dessous de la place qui lui était due. Je fus assez adroit ou assez heureux pour m'assurer que mes conjectures étaient fondées : cette personne était assise à la plus honorable place d'autrefois, au bout de la table ; elle voulait l'être à la place la plus honorable d'aujourd'hui, au milieu<sup>85</sup>. Pour le maître de la maison, un des points les plus difficiles de la civilité française, c'est de faire asseoir convenablement les convives.

Et pour les convives, c'est de porter convenablement les santés, de rendre de même celles qu'on leur a portées, de les rendre dans l'ordre dans lequel on les leur a portées, et de les rendre rubis sur l'ongle quand on les leur a portées rubis sur l'ongle<sup>1</sup>. Quelquefois à un bout de la table une personne tient haut son verre, à la bouche ouverte, est pressée de boire, et ne le peut parce qu'elle vous a crié : Monsieur un tel, à votre santé ! qu'elle attend que vous lui répondiez : Je l'aime de vous<sup>1</sup>. Vous êtes quelquefois distrait ou sourd ; alors les voisins vous avertissent du coude et de la parole. Pendant tout le repas, les santés se croisent dans divers sens. A la fin on choque, vers le point central, les verres<sup>86</sup>, qui font alors un cliquetis fort singulier en même temps que les bras des convives forment au dessous et me un faisceau de manches et de manchettes<sup>90</sup>.

rive encore ici qu'en pays étranger les marchands se prosternent à genou en terre lorsqu'ils portent la santé du roi<sup>91</sup>.

BR. — On lave au moins les mains<sup>92</sup> une première fois avant le commencement du repas, une seconde fois à la fin. Il est d'usage de la maison de faire circuler à cette seconde fois un verre de vin ou d'eau parfumée<sup>93</sup>.

personne assise à la première place est une personne d'honneur, il est de même civil de lui offrir en outre de l'eau de la bouche<sup>94</sup>.

— Venez voir les Français lorsqu'ils dansent : alors ils se joignent. Leurs livres de danse ne laissent pas un instant de leur main pour marquer un salut, une révérence, ou quelquefois une embrassade<sup>95</sup> ; et quelquefois même, si elle est sévère qu'elle soit, ne la refuse jamais : la civilité le leur ordonne.

SCAR. — Où il y a un bal, le maître de la maison fait venir les musiciens qui s'y présentent ; il les fait danser, et se divertir<sup>97</sup> : la civilité le lui ordonne.

Le maître de la maison fait, bien leste, parle-t-il à une jeune personne alors n'approche<sup>98</sup>. Le père, qui a la puce à l'oreille, font semblant de n'y rien faire, mais la civilité le leur ordonne.

AGES. — Elle ordonne aussi aux messagers de baiser la main du maître de la maison avant de la présenter à celui à qui elle est destinée.

LETRES PATENTES. — Il n'y a guère que le roi qui donne des lettres patentes ; quelquefois cependant les grands, les seigneurs, en écrivent aussi<sup>100</sup>.

Il est d'usage que le roi qui alors fasse contresigner par un grand seigneur ; quelquefois cependant les grands, les très-hauts, font alors aussi contresigner les leurs<sup>101</sup>.

LETRES. — Ordinairement on date ainsi les lettres : De votre maison de Paris ; De votre maison de Lyon ; De votre maison de Rouen ; De votre maison de Toulouse<sup>102</sup>, le tel jour au tel château du Ménil, le tel jour. Il semble qu'on écrive à celui auquel on écrit.

On se présente à son service, car, si on termine une lettre : Je salue vos bonnes grâces ; Je vous baise les mains<sup>103</sup> ; et si on est digne garde<sup>104</sup>, on les baise. Votre très humble et très obéissant serviteur.



obéissant serviteur<sup>107</sup>, ou par cette abréviation : L'entièrement vôtre<sup>108</sup>.

Les simples particuliers signent au dessous de l'écriture, les grand seigneurs à la marge<sup>109</sup>.

**LE PLI DES LETTRES.** — Je pense que la manière de plier les lettres tient aussi à la civilité.

Il est inutile de dire que les lettres patentes ne sont pas pliées; on y fait deux entailles pour recevoir la queue ou attache qui porte le sceau<sup>110</sup>.

Au siècle dernier, on faisait aussi des entailles aux lettres closes ou missives; on y passait une bande de papier ou de parchemin, suivant que sur du papier ou du parchemin la lettre était écrite, et on scellait les deux bouts de la bande, afin qu'on ne pût lire la lettre sans rompre le sceau<sup>111</sup>. Maintenant on la plie d'une manière plus simple, et on se contente de mettre un cachet sur les deux bouts d'un fil qui ferme le côté par où on l'ouvre<sup>112</sup>.

Les femmes, qui ont des secrets à garder au moins autant que les hommes, ne ferment cependant leurs lettres qu'avec un simple cachet de cire d'Espagne<sup>113</sup>.

**LA SUSCRIPTION DES LETTRES.** — Prenez garde à qui vous parlez, c'est le second avertissement de la civilité française; le premier, c'est : Prenez garde à qui vous écrivez.

Est-ce à un cardinal de grande maison? mettez sur l'adresse : « A Monseigneur le très illustre et très révérend cardinal... », et s'il n'est pas de grande maison : « A Monseigneur le très révérend et très illustre cardinal... »

Est-ce à un évêque? fussiez-vous protestant<sup>114</sup>, mettez : « A Monseigneur le très révérend et très illustre évêque de... »

Est-ce à un religieux? « A Monsieur le révérend père... »

A un docteur? « A vertueux et excellent docteur. »

A un duc? « A très illustre et très révérend seigneur le duc de... » mon très honoré maistre. »

A un marquis? « A mon très illustre et très honoré seigneur le marquis de... »

A un comte? « A l'illustre seigneur, monseigneur le comte de... »

A un chevalier? « A Monseigneur, monsieur le chevalier de... »

A un seigneur? « A Monsieur, monsieur..., sieur de... »

Mettez à tous les autres : « A Monsieur, monsieur<sup>115</sup>. »

**LE CÉRÉMONIAL.** — Il me semble que le cérémonial proprement dit fait partie de la civilité, en ce qu'il est la civilité d

le publique, de même que la civilité proprement dite fait le cérémonial, en ce qu'elle est le cérémonial de la vie.

Suivant moi et suivant d'autres, il faudrait une nouvelle édition des lois de la civilité, du cérémonial. C'est la raison de l'avenir, l'usage futur qui doit la faire.

Aujourd'hui je n'en suis plus à examiner si les lois de la civilité, du cérémonial, sont ou ne sont pas frivoles, si on doit ou ne doit pas les regarder comme le code non écrit, le code variable qui régit dans l'intérieur de nos maisons.

### STATION XXXIV. — LE CLERGÉ FRANÇAIS.

Un après-midi, vers les deux heures, en venant à Feurs, je sentais une côte si longue, qu'il fallait me donner au diable ou au chapelet. J'ai dit le chapelet; mais il n'a pas été si long que la côte. Je me suis alors désennuyé à penser, et j'ai pris un thème qui ne fût pas trop discordant avec la vulgaire prière des chrétiens. Comme je me trouvais bien à ma dernière station de charger ma tête, d'écrire en arrivant, j'ai fait aujourd'hui de même.

**LE HAUT CLERGÉ.** — Si maintenant les évêques sont toujours habillés de leur soutane violette, si toujours ils portent leurs croix d'or, si, lorsque, par exception, il y en a qui s'habillent en chasseurs, en gendarmes<sup>1</sup>, on dit aussitôt : C'est un évêque de l'ancien temps<sup>2</sup>;

s'ils se montrent en général savants, bien qu'ils ne soient plus aujourd'hui élus par le chapitre<sup>3</sup>, qu'ils soient depuis le concordat nommés par le roi<sup>4</sup>, qu'ils appartiennent aux plus nobles familles<sup>5</sup>; s'ils prêchent, s'ils chantent, s'ils pontifient; si, quelquefois, par exception, ils sont ignorants ou qu'ils ne remplissent pas leurs devoirs, on dit aussitôt : C'est un évêque de l'ancien temps<sup>6</sup>;

**LE BAS CLERGÉ.** — Si maintenant les curés, les vicaires, sont toujours habillés de leur soutanelle noire<sup>7</sup>, toujours coiffés de leur bonnet noir à quatre cornes<sup>8</sup>; si, lorsque, par exception, il y en a qui s'habillent de bleu, de vert<sup>9</sup>, ou qui se coiffent d'un autre bonnet<sup>10</sup>, on dit aussitôt : Il est habillé comme un ecclésiastique de l'ancien temps<sup>11</sup>;

Si plus que jamais ils sont exacts à célébrer les offices, à admi-

nistrer les sacrements ; si plus que jamais ils sont réglés , leur conduite , dans leurs mœurs ; si , lorsque , par exception . . y en a qui ne le sont pas , on dit aussitôt : Il vit comme un ecclésiastique de l'ancien temps <sup>12</sup> ;

**LES MOINES.** — Si maintenant les moines blancs sont habillés de blanc , et les moines noirs de noir ; si les religieux déchaux ne sont pas chaussés ; si , lorsque , par exception , il y a un moine un religieux , qui n'est pas régulièrement habillé , on dit aussitôt : Voilà un moine , un religieux de l'ancien temps <sup>13</sup> ;

Si la France a sa part des trois cent mille bénédictins que l'on compte en Europe , sa part des trois cent mille cordeliers , sa part des deux cent mille carmes <sup>14</sup> ; si l'observation de la règle a repeuplé les couvents ; si , lorsque , par exception , on voit un couvent peu nombreux , on dit : C'est un couvent de l'ancien temps

Si , lorsque par exception il y a des moines , des religieux , qui ne parlent pas couramment latin , qui n'expliquent pas le grec , même un peu l'hébreu <sup>15</sup> , on dit aussitôt : C'est un moine , c'est un religieux qui n'en sait pas plus qu'à l'ancien temps ;

**LES MOINESSES.** — Si maintenant les moniales , les religieuses , ne portent pas de fraises , de coiffes , de patins <sup>16</sup> ; si , lorsque , par exception , une moniale , une religieuse , en porte , on dit aussitôt : C'est une moniale , une religieuse de l'ancien temps <sup>17</sup> ;

Si elles se lèvent à minuit , disent tout l'office , observent les heures de silence ; si elles se disciplinent réglement , sincèrement , modestement , avec leur habit à la fenêtre <sup>18</sup> ; si , lorsque , par exception , il y en a qui se donnent des grâces , des aïrs du monde , on dit aussitôt : C'est une moniale , c'est une religieuse de l'ancien temps <sup>19</sup> ;

**LA RÉSIDENCE.** — Si maintenant les évêques sont dans les évêchés , les abbés dans leurs abbayes , les chanoines dans les chapitres , les curés dans leurs paroisses , les moines et les moniales dans leurs couvents ;

**LES BÉNÉFICES.** — Si maintenant les bénéfices ne sont pas possédés par des gens de guerre <sup>20</sup> , par des femmes <sup>21</sup> , par des enfants <sup>22</sup> ; si le même ecclésiastique n'est plus en même temps évêque en Artois , abbé en Béarn , curé en Bretagne , chapelain en Lorraine <sup>23</sup> ;

**LES ASSEMBLÉES.** — Si maintenant le corps du clergé se réunit périodiquement par ses chefs pour veiller aux intérêts de l'église de France <sup>24</sup> ; si , pendant l'intervalle de ses sessions , veille par les yeux de ses agents généraux <sup>25</sup> ;

Si maintenant le ministère de l'Église a pris un air ecclésiastique

e, un air de gravité, de grandeur, de majesté, d'élévation, de science, de philosophie, qui lui donne incontestablement le premier rang en Europe<sup>26</sup>,

A quoi attribuer cette universelle réformation ?

Ce n'est pas aux cent mille volumes de controverse imprimés durant notre siècle<sup>27</sup>;

Ce n'est pas aux cent mille sermons prêchés<sup>28</sup>;

C'est au Qu'en a-t-on dit, Qu'en dit-on, Qu'en dira-t-on des protestants.

### STATION XXXV. — LE COLLOQUE DE POISSY.

Je continue aujourd'hui à parcourir les différents quartiers de Paris, où j'arrivai hier de fort bonne heure. En passant près la rue Saint-Sébastien<sup>1</sup>, j'ai changé un sou non pas contre douze deniers, non pas même contre douze sous, mais contre douze livres : car j'aurais encore bien de la peine à céder à ce prix une si belle estampe<sup>2</sup> que j'y ai achetée. Elle porte écrit au bas : Le Colloque de Poissy<sup>3</sup>.

LES JUGES. — L'intérieur du vaste réfectoire des dominicains, situé par Saint-Louis<sup>4</sup>, est ouvert. On voit, aux pieds des antiques piliers qui soutiennent les voûtes, assis sur plusieurs rangées de bancs, les vénérables ecclésiastiques, les vénérables magistrats, au milieu, dans l'enfoncement, l'œil reconnaît le jeune Charles IX, âgé de dix ans, ayant, à sa droite, le jeune duc d'Anjou, âgé de neuf, le vieux roi de Navarre; et, à sa gauche, sa mère, Catherine de Médicis, sa jeune sœur Marguerite, âgée de six ans, la si belle reine de Navarre<sup>5</sup>.

LES INTERLOCUTEURS. — Au côté droit est le cardinal de Lorraine, assis sur un large fauteuil ; au côté gauche sont les douze ministres calvinistes, en robe longue, debout, nu-tête. La dispute a commencé. Le cardinal de Lorraine parle ; il interroge, répond. Théodore de Bèze, le chef des ministres, parle à son tour ; il répond, il interroge. Les livres sont là ouverts, feuilletés ; les passages latins, grecs, hébreux, volent<sup>6</sup>. La figure, les yeux des deux interlocuteurs, s'animent, leurs bras gesticulent ; l'un et l'autre s'adressent au jeune roi, qui est fort attentif.

LES ASSISTANTS. — J'en veux au peintre ou au graveur de voir point placé quelques religieuses dans les hautes tribunes :

les femmes sont si curieuses ! A leur défaut s'offrent çà et là des seigneurs, des gentilhommes, des gend'armes : l'un d'eux regarde d'un air irrité Théodore de Bèze ; il a la main sur la poignée de son épée. Un ministre au front chauve et calme se tourne vers lui et semble lui dire : Écoutez ! vous saurez au moins pourquoi vous frappez.

---

## STATION XXXVI. — LES DEUX ÉPOUX DE MACON.

Si j'étais le roi de France, je chargerais sur mes épaules Mâcon, et j'irais le porter à l'un des points les plus exposés de mes frontières : cette ville est aussi bien fortifiée que bien bâtie<sup>1</sup>. Mais ce n'est pas pour le moment ce dont je veux parler. Peu de temps après mon arrivée, à dix heures et demie, onze heures, je suis allé remettre une lettre que m'avait donnée le commis du changeur de Montpellier pour son frère, herboriste à Mâcon. Ce frère, que j'ai rencontré chez lui, est un homme de belle taille et de bonne mine. A peine a-t-il lu la lettre, qu'il m'a fait asseoir avec empressement, et qu'il m'a dit : Messire, vous goûterez mon vin ; j'en ai quelques bouteilles d'une excellente année, et soyez sûr que je ne vous les cacherai pas. Vous ferez mieux, a-t-il ajouté, vous partagerez ma soupe. Vous ne dînez guère plus mal qu'à l'auberge, vous serez plus cordialement servi. Je l'ai remercié de ses politesses. Il a vivement insisté. J'ai aperçu sept à huit enfants de quinze, quatorze ans et au dessous ; j'ai pensé que, sous prétexte de me faire enseigner les rues, j'en amènerais un à qui je donnerais une bonne provision de sucreries pour la jeune famille : j'ai accepté. Quand nous avons été à la fin du repas, mon hôte, dont la gaité, la franchise et la confiance augmentaient sensiblement à chaque instant, m'a offert un verre de vin blanc, a porté ma santé, et m'a dit : Messire, croiriez-vous que vous êtes assis entre un cordelier et une cordelière ? Vous ne le croiriez pas. Cependant, a-t-il ajouté en riant, je ne sais rien de plus vrai. Autrefois je m'en serais défendu, j'aurais craint d'être mis en pièces par le peuple ou brûlé par le juge ; mais aujourd'hui que l'édit de Nantes<sup>2</sup>, ce drapeau de la tolérance trempé, à Coutras, à Arques, à Ivry<sup>3</sup>, dans le sang des intolérants, flotte au haut du trône, qu'il décore, je ne m'en cache plus

les autres protestants, je professe publiquement la religion protestante.

**COURS DOGMATIQUES.** — Je suis né à Castres, a-t-il dit, mon épouse est née à Lavaur, qui en est tout proche. J'avais alors vingt-neuf ans ; j'étais cordelier, prêtre ; je confessaient l'Église. Voilà qu'un beau jour du beau mois de mai de l'Ascension, une jeune personne de dix-sept ans, dont vous voyez le portrait (il m'a montré sa miniature) qui se levait de table et se retirait avec la petite faiblesse présente, s'agenouille à mes pieds et me demande, de garder et sans m'avoir regardé, si je veux bien la consacrer au plaisir, ma fille, lui répondis-je. En même temps, je me penchai vers elle en cachant de ma large manche ma figure, trop émue ; je parcourais furtivement sa taille souple et ses traits enchanteurs de sa figure gracieuse ; mais son visage et sa conscience, qui semblaient venir se montrer sur sa vierge, étaient encore plus belles. Ma fille, lui dis-je, tout est fini, la première chose dont vous avez à vous corriger est le défaut de confiance en votre raison : d'ici au jour de votre mariage, vous ne cesserez de penser que la raison est faite à l'image de la raison divine. Au bout de la nouvelle confession, nouveau tête-à-tête. Je trouvais dans ses méditations que j'avais imposées à cette jeune personne plus que je pouvais l'espérer, formé son jugement. Elle prit pour son nom de baptême Collette, mais que dans le couvent on l'appelait Saint-François-au-Tombeau<sup>4</sup>, et depuis lors j'ai voulu que je l'appelasse et je l'ai toujours appelée Collette. À l'abord quelque peine, ensuite je fis plus facilement accepter à Collette Saint-François-au-Tombeau des abus qui s'étaient introduits dans l'Église, dans le clergé, dans l'état de prêtre, dans le mariage et de religieuse : ce fut par cela que je réussis et sur cela que je continuai. Enfin, en cinq confessions, j'en fis une aussi bonne protestante que j'étais au fond de bon protestant.

Collette et une huguenote, a continué d'un ton encore plus ferme, ne peuvent être long-temps cordelier et cordelière ; nous convinmes, Saint-François-au-Tombeau et moi, que nous sortirions en même temps du couvent. J'étais sûr ; j'avais graduellement abaissé ma manche, c'est-à-dire que j'avais graduellement découvert mes sentiments à Saint-François-au-Tombeau, qui, dans la suite, m'avoua qu'ils n'avaient pas peu contribué à lui faire embrasser la réformation.

Après avoir convenu, j'allai à ma maison ; je savais d'avance que

la famille était dans ce moment absente. J'emportai un habit de mon frère et laissai un habit de cordelier ; je laissai aussi une robe de cordelière, et emportai la robe de ma sœur, dont se v Saint-François-au-Tombeau ; et y ajoutant , moi un rabat à Guise<sup>5</sup>, elle une coiffe à la Jacobine<sup>6</sup>, nous gagnâmes pays.

**LES MARIAGES DES DÉFROQUÉS.** — A Montélimart, nous fûmes assez heureux pour trouver un ministre qui mariait curés, noines et chanoinesses, abbés et abbesses, moines et moines<sup>7</sup>. Il nous maria tout aussi lestement que nous pouvions le désirer. Ce fut en présence de trois témoins, sous un pommier chargé de fruits, et sans autres cérémonies que celles-ci :

Le ministre était vêtu de ses habits de jardinier, dont il faisait semblant d'exercer l'état. On lui porta au pied de l'arbre un petit siège de planche à trois pieds ; il s'y assit gravement, et s'avançant vers lui, et dit : « Nostre ayde soit dans le nom de Dieu. » Ensuite il récita cette partie de l'Evangile où Christ veut que l'homme ne soit pas seul. Ensuite il nous dit : « Vous donc N. », il me nomma, « et vous N. », il nomma mon épouse, « voulez vivre dans ce saint estat de mariage?—Oui ou! — Je vous prends tous ceulx qui estes ici présents en témoignage, vous priant d'en avoir souvenance.... Et cependant, s'il y a quelqu'un qui sache quelque empeschement, qu'il le dise... » Ensuite, après un moment de silence, il continua : « Puisqu'il n'y a personne qui contredise... Nostre Seigneur Dieu confirme votre saint propos. » Ensuite, se levant de dessus son siège, se redressant, se grandissant et donnant à sa voix un auguste éclat il ajouta : « Vous N., confessez-vous devant Dieu et ceste sainte congrégation que vous avez pris et prenez pour votre espoux N., ici présente, à laquelle promettez garder fidélité?—Oui!... — Et vous N., que vous prenez N. pour votre espoux, auquel promettez obéir et estre sujette? — Oui!... — Prions tous de tout cœur... Exaucez-nous, ô mon Dieu<sup>8</sup>!... » Et, l'oraison finie, le ministre, la sainte assemblée, c'est-à-dire les trois témoins, dont l'un remporta le siège de planche, nous ayant reconduits à la porte du jardin, nous sortîmes et nous nous trouvâmes époux.

**LES SCRUPULES.** — Saint-François-au-Tombeau, dès le premier jour de notre fuite, m'avait permis de lui toucher la main, m'avait même quelquefois touché la mienne, et cependant elle ne voulait pas, contre la règle de notre ordre, toucher la monnaie, ou ne voulait la toucher qu'avec des gants<sup>9</sup>. Pour me guérir de cet ancien scrupule, je me mis à laver, à brûler le gazon où elle avait marché. Elle sourit, et se souvint que les moines purifiaient de cette manière si humiliante pour son sexe.

les pavés de leur couvent où les femmes avaient marché<sup>10</sup>, et aussitôt elle se mit, comme moi, à toucher la monnaie. Mais lorsque je lui dis que les bons huguenots, pour faire œuvre méritoire, pillaient l'argenterie des sacristies, elle ne voulut jamais consentir à prendre celle de son couvent. Ainsi, dans plusieurs de nos actions, lorsque nous avons admis le principe, nous nous refusons souvent aux conséquences. Moi-même je ne pus jamais non plus résoudre ma main à prendre les reliquaires tout entiers.

**LA MONNAIE DU CORDELIER.** — Je n'en emportai que les pieds; j'en emportai six. J'en fondis un à Montélimart, pour acquitter ma rétribution à celui qui nous avait mariés : car, aussi bien que le prêtre, il faut que le ministre vive de l'autel, ou du pommier qui en tient la place.

Nous marchions vers Lyon avec nos cinq pieds. Arrivés dans cette ville, Saint-François-au-Tombeau eut envie d'une belle robe qu'elle vit en passant ; elle ne me le dit pas, mais ses yeux me le dirent. Comment résister aux yeux de la jeune Saint-François-au-Tombeau, aux yeux de sa nouvelle épouse ? Sur l'heure même je fondis un autre pied : il m'en restait quatre.

Bientôt j'en fondis un autre pour vivre, et ensuite bientôt un autre. Je n'en avais plus que deux, quand nous fûmes obligés de partir de Lyon, comme vous allez le voir.

**LES BUCHERS.** — Nous étions logés à une hôtellerie du faubourg de la Croix-Rousse, lorsque nous y vîmes arriver de tout côté un nombre extraordinaire d'étrangers, presque tous protestants, parmi lesquels plusieurs anciens cordeliers me firent des signes de notre ancien état, auxquels je répondis tout de suite.

Nos cordelières nos épouses se reconnurent aussitôt ou plus tôt que nous. Tandis qu'elles s'embrassaient, se baisaient, se témoignaient par les cris de joie, par les larmes, le plaisir de se voir libres, sans cordon, hors du couvent, les cordeliers, surtout les vieux cordeliers, me disaient : Ami, croyez-nous, suivez notre exemple, fuyez ! Ces milliers de victimes que de fanatiques juges ont forcées à rendre l'âme au milieu des brasiers vous crient aussi : Fuyez ! Le savant Dolet<sup>11</sup>, le jeune bachelier Caturce<sup>12</sup>, le brave chevalier du guet Gabaston<sup>13</sup>, le brave archer Nez-d'Argent<sup>14</sup>, le respectable conseiller Dubourg<sup>15</sup>, vous crient de leur bûcher : Fuyez ! fuyez vite ! Frère, me dit un jeune cordelier de mon âge, ne pensez pas, si vous êtes pris, que vous serez peut-être jugé par la Tournelle, présidée par les Harlay, les Séguier, qui acquittent tous ceux qui ne sont coupables que de leur opinion religieuse<sup>16</sup> ; aujourd'hui plus de pitié : la grand'-



chambre nous juge tous<sup>17</sup>, nous condamne tous. Frère, me dit un autre, les gens prudents assurent que dans différentes parties de la France il y a des arsenaux de poignards prêts, aiguises; on parle aussi de noyer en une fois tous les huguenots; d'autr disent qu'on a le vaste projet de les réunir tous dans les murs La Rochelle, de Montauban et de Nîmes, et de les y brûler tous, avec tous leurs livres<sup>18</sup>. Fuyez, frère! venez! fuyons!

Je voulais déférer à ces conseils; mais la belle Saint-François-au-Tombeau, habituée au quotidien hommage des milliers d'y des élégants Lyonnais, refusait de croire à toutes ces peurs, et ne voulait pas quitter Lyon. Cependant, peu de jours après, un grand nombre de protestants, encore plus épouvantés, nous entraînèrent avec eux à Genève.

**LA SAINT-BARTHÉLEMY.** Il était plus que temps de sortir la France, car, à peine étions-nous arrivés à Genève, que nous apprîmes que le sang des protestants ruisselait dans les rues Paris<sup>19</sup>, que la Seine en était rougie, qu'elle en était encore plus rougie à Rouen<sup>20</sup>.

Bientôt nous apprîmes que le Rhône en était encore plus rougi à Lyon<sup>21</sup>.

Bientôt nous apprîmes que la Loire, que la Garonne, que tous les fleuves, que toutes les rivières de France, en avaient de même été<sup>22</sup> ou devaient en être de même rougis par un massacre général<sup>23</sup>.

Ah! Messire, le sang des Français innocents versé par le conseil italien de Charles IX<sup>24</sup> fumera éternellement dans le lugubre chapitre de notre histoire; éternellement on y entendra la cloche de la Saint-Barthélemy de Paris et de toutes les Saint-Barthélemy de la France. On y lira à jamais les noms des assassins des peuples; mais on y lira aussi les noms de leurs sauveurs. J'ai vu, je vois encore ce grand nombre de fugitifs français, baissant avec transport les limites d'une terre étrangère, se relevant pour nous apprendre les noms sacrés:

Du vicomte d'Orthès, commandant à Bayonne<sup>25</sup>; — Du comte de Tendes, commandant en Dauphiné; — De Charny, commandant en Bourgogne; — De Maignon, commandant à Bordeaux — De Mandelot, commandant à Lyon; — De Villeneuve, commandant en Provence; — De Saint-Héram, commandant en Auvergne; — De Tannegui-le-Veneur, commandant en Normandie<sup>26</sup>.

Ils avaient courageusement refusé de changer leurs nobles épées en poignards, de tuer des gens sans armes, sur leur chaise dans leur lit.

**LA LIGUE.** — Ce sont moins des apôtres que les martyrs qui une religion. Le protestantisme refleurit plus vivace ravant, et les princes lorrains virent s'élargir de plus en roie pour faire remonter sur le trône la seconde race, dont nt les derniers restes<sup>27</sup> ; ils cachèrent l'étendard de Lorraine derrière la bannière de l'Église, ils formèrent la ligue des diques contre les schismatiques<sup>28</sup>. Tout aussitôt, dans les rentes villes, le rouleau de parchemin appelé la peau<sup>29</sup> est de maison en maison ; chacun s'empresse d'y apposer sa e, croyant écrire son nom dans le ciel. En même temps pour ainsi dire sur son habit, on porte le ruban noir<sup>30</sup> ; temps on signe sur son chapeau, on porte la croix<sup>31</sup>. Cette ligue, qui dure environ vingt ans<sup>32</sup>, ne cesse de e ; et, par ses chapelets à médaillon de Parti<sup>33</sup>, elle en-nation.

**PRÉDICATEURS DE LA LIGUE.** — Tant que la peur fut forte que la faim, je demeurai hors de la France ; quand la plus forte, je rentrai.

Je suis à Paris, où je gagnais ma vie à montrer l'hébreu aux jésuites<sup>34</sup>. Je passais un jour devant la porte ouverte de la Sorbonne. Le prédicateur, au front austère, à la bouche grande, s'emparant de la salutation angélique, en salua la mère Guises, assise vis-à-vis la chaire<sup>35</sup>.

Un autre jour, sous les fenêtres de Saint-Barthélemy, j'entendis tout à coup comme une espèce d'explosion de plusieurs milliers de serments. J'entre ; je vois tous les auditeurs debout, tous l'air furibond, tous le bras droit étendu. Allons, jurez ! allons, jurez ! Encore ! encore ! que je voie toutes les mains, que j'entende toutes les bouches<sup>36</sup> ! Celui qui mettait en mouvement cet auditoire n'était pas un Cicéron, un Démosthène tonnant, fulminant ; c'était un orateur cent fois plus fougueux, cent fois plus violent : c'était un prédicateur de la ligue<sup>37</sup>.

Je partis de Paris.

Lorsque j'arrivai à Moret, j'entrai sans difficulté, car la garde, laissant les portes ouvertes, avait quitté son poste pour aller au sermon<sup>38</sup>.

Mais à Montereau je ne pus entrer : le capitaine avait fait fermer les portes pendant le sermon, et lui-même, avec une épée à deux mains, se tenait au pied de la chaire<sup>39</sup>.

A Sens, où j'arrivai l'après-soupé, je trouvai aux fenêtres toute une rue disputant avec injures sur un point de controverse<sup>40</sup> dont il avait été parlé dans une homélie du jour.

A Saint-Fargeau on disputait aussi, et là c'étaient des soldats blessés et leur chirurgien<sup>41</sup>.

**LES MILICES DE LA LIGUE.** — Toutes ces diverses prédications tendaient à enflammer et avaient enflammé les âmes ; le feu de la guerre avait pris jusqu'aux bannières des confréries, jusqu'aux capuchons des moines.

Mon Dieu ! m'étais-je dit plusieurs fois, les belles compagnies de moines que celles de Paris<sup>42</sup> ! J'en vis de plus belles dans la Champagne, et de plus belles dans la Bourgogne. A Dijon surtout, une superbe compagnie de jacobins qui faisaient l'exercice sur la place Morimont<sup>43</sup> m'étonna. Le père prieur, rougeau de bonne mine, tenant une demi-pique à la main, commandait : Portez la pique droite en trois temps ! Pique haulte ! Pique basse ! Plantez la pique ! Traînez la pique<sup>44</sup> ! Il n'y avait pas un manchot, pas un maladroit : c'était comme au réfectoire.

Dans presque toutes les villes, les jésuites, qui vont, comme on sait, toujours écoutant, faisaient le guet<sup>45</sup>.

Quand je fus à Châlons, je rencontrai un grand écolier la hache à la main ; il me dit qu'il quittait sa compagnie d'écoliers armés<sup>46</sup>, qu'il voulait se faire cordelier pour entrer dans la compagnie des cordeliers sapeurs du régiment de clercs réguliers levée dans le bailliage<sup>47</sup> ; il me dit que ce régiment devait être commandé par un évêque, à qui le roi avait, comme à celui d'Amiens, permis, par lettres de cachet, de porter la barbe longue<sup>48</sup>. Nous allons, ajouta-t-il, démolir La Rochelle, et, avec les pierres, lapider les huguenots de Montauban et de Nîmes.

**LE FANATISME DE LA LIGUE.** — Vous, habitant de la pacifique Espagne, vous ne pouvez vous faire une idée de ce que devint alors notre malheureuse France.

Un jour je passais par Clermont ; je m'étais prudemment arrêté au faubourg Saint-Allyre, où coule un petit ruisseau dont les eaux enduisent d'un sédiment lapidifique<sup>49</sup> les œufs, les fruits, les branches d'arbre, tous les corps qu'on y plonge. Je vis un vieux homme qui en retirait un chapelet de noix. Tenez, dit-il, en le montrant, il en est de même de la compagnie des huguenots, qui jamais ne manque de vous encroûter d'hérésie ; aujourd'hui le roi de France ne vaut pas mieux que son ami le roi de Navarre<sup>50</sup>.

Le jeune fils de l'aubergiste m'avait suivi ; j'étais déguisé en romipète<sup>51</sup>. Mon ami, lui demandai-je, voulez-vous aller en Italie ? Monsieur, me répondit-il, en Italie y a-t-il des huguenots, des hérétiques, un roi de France tyran<sup>52</sup>, un Béarnais<sup>53</sup> ? — Il n'y a rien de tout cela. — Je n'irai donc pas, *quia jurejurando*

*si eos insectare, dimicare, debellare, superare*<sup>54</sup>. Mon-  
je suis au collège, et je fais ma cinquième.

Le soir du même jour, deux marchands de la rue où était mon  
se querellaient, s'injuriaient. Les voisins, pour les faire  
se mirent sur la porte à battre leurs poêles, leurs chau-  
s<sup>55</sup>. Saint-Antoine ! se prit à dire d'une voix douce et plain-  
le valet d'écurie, si l'on pouvait terminer ainsi les grandes  
les de la France, comme le pauvre peuple battrait les  
les chaudrons ! Tais-toi, politique modéré<sup>56</sup> ! lui cria  
en lui montrant le poing fermé ; on a pendu cent  
is qui valaient mieux que toi.

ain deux hommes se battaient. Bien ! bien ! encore  
: criait le peuple à l'un deux ; frappez comme sur un héré-

se | ai l' rgiste avec un écu un peu vieux qui ne lui parut  
z rque. Je lui en donnai un autre tout neuf. Bon, ce-  
ut-il ; je voudrais en avoir plein la peau d'un hugue-  
not<sup>57</sup>.

Au faubourg de Clermont il en était comme à la ville, et à la  
ville il en était comme dans toutes les autres villes.

Vous croyez, je croyais aussi que le fanatisme était monté à  
son plus haut degré ; cependant bientôt après il monta à un degré  
plus haut encore.

**LA MORT DU DUC DE GUISE.** — Henri III voulut d'abord se  
jouer avec la ligue naissante. Il la caressa<sup>58</sup>, la berça ; elle  
grandit, s'incorpora tous les états<sup>59</sup>, occupa toute la France<sup>60</sup>.  
Henri en fut épouvanté. Alors il essaya tantôt de lui arracher sa  
massue<sup>61</sup>, tantôt de l'embrasser pour l'étouffer<sup>62</sup>. La ligue ne  
cessa de l'injurier, de l'outrager ou de se rire de lui<sup>63</sup>. Henri  
perdit patience.

Le chef de la ligue, attiré au château de Blois, y fut poi-  
gardé<sup>64</sup>.

A l'instant même la nouvelle de cette mort retentit aux Pyré-  
nées et au Rhin. Je me trouvais à Toulouse, où le peuple devint  
furieux<sup>65</sup>. Tout le monde copiait, recopiait, récitait l'appel à la  
vengeance que vous allez entendre.

**LE GLAS DU DUC DE GUISE.** — « Aux cloches ! aux armes !  
Aux cloches ! aux armes !

» Nous sommes perdus ; nous sommes damnés, nous som-  
mes hérétiques, nous sommes huguenots, nous sommes excom-  
muniés. Ils l'ont tué, le protecteur de l'Église : Aux cloches ! aux  
armes ! Aux cloches ! aux armes !

» L'homme fort se confiant dans sa force s'est un moment dé-

vêtu de son armure : ses ennemis ont accouru. Ils l'ont tué, le protecteur de l'Église : Aux cloches ! aux armes ! Aux cloches ! aux armes !

» Comme une forteresse, il a été entouré d'hommes armés ; et, pour couper le fil de ses jours, il a fallu le tranchant cent glaives. Ils l'ont tué, le protecteur de l'Église : Aux cloches ! aux armes ! Aux cloches ! aux armes !

» La terre a tressailli de sa chute, la Loire a remonté vers sa source, et Blois, cette ville impie, ne s'est pas émue ! Ils l'ont tué, le protecteur de l'Église : Aux cloches ! aux armes ! Aux cloches ! aux armes !

» Un tyran cruel et fourbe porte encore le sceptre d'une main teinte du sang du protecteur de l'Église. Ils l'ont tué, le protecteur de l'Église : Aux cloches ! aux armes ! Aux cloches ! aux armes !

» Vengeance ! vengeance ! Que les Valois périssent ! que leurs ossements et leurs âmes tombent pêle-mêle dans les profondeurs de l'enfer ! Ils l'ont tué, le protecteur de l'Église : Aux cloches ! aux armes ! Aux cloches ! aux armes !

» Vengeance ! vengeance ! Que la terre brille d'épées nues ! qu'elle boive le sang de nos ennemis ! qu'elle se rassasie de leurs cadavres ! Ils l'ont tué, le protecteur de l'Église : Aux cloches ! aux armes ! Aux cloches ! aux armes ! »

Après la mort du duc de Guise, les ligueurs ne mettent plus de bornes à leur fureur. Ne pouvant faire magiquement périr Henri III en perçant sa statue de cire<sup>66</sup>, ils le font périr en le perçant lui-même par le poignard d'un jacobin<sup>67</sup>. En province ils veulent se venger aussi sur les soldats calvinistes, devenus, devant les murs de Paris, les alliés des soldats de Henri III<sup>68</sup>. Partout le bruit des armes redouble.

LA PAIX.—Mais enfin ce long carnage d'un demi-siècle<sup>69</sup>, pendant lequel sept armées blanches ou de protestants vêtus de simple étoffe blanche<sup>70</sup>, et sept armées d'abord royales, ensuite ligueuses<sup>71</sup>, couvertes de draps, de velours des couleurs les plus éclatantes<sup>72</sup>, payées les unes et les autres avec de l'argent des vases d'église<sup>73</sup>, s'exterminant les unes les autres avec des canons de métal de cloche<sup>74</sup>, avaient alternativement ou en même temps ravagé le royaume ; pendant lequel huit ou neuf cent mille soldats et un si grand nombre d'hommes paisibles avaient été tués, pendant lequel plus de trois cents villages avaient été brûlés et plus de trois cent mille maisons détruites<sup>75</sup>, cesse. La liberté des opinions religieuses est proclamée, célébrée, chantée par des millions de bouches ; l'image de la ligue, avec sa robe peinte de têtes et de capuchons des moines, est partout brûlée<sup>76</sup>.

revient à la vie : toutes ses blessures sont fermées par la main torieuse de Henri IV.

Ensuite, a continué mon hôte en m'offrant un autre verre de vin, je vais vous dire ce que mon épouse et moi étions.

Mon épouse était demeurée à Genève. Quant à moi, j'étais sorti de France, tantôt j'y rentrais ; mais lorsque les choses devinrent plus difficiles, lorsque dans certaines provinces tous ceux qui étaient suspects de calvinisme à vendre leurs biens<sup>77</sup>, lorsque dans d'autres on rasa les maisons où ils se réunissaient pour leurs prières<sup>78</sup>, lorsque dans celles qui touchaient à la mer on punit, comme sur mer, de trois traits de corde ceux qui ne renonçaient pas aux réformés<sup>79</sup>, je n'y rentrai plus. Je me retirai à Genève avec mon épouse, nous y vivions d'herbes ; je me souvenais : Saint-François-au-Tombeau était parente de l'infirmière du couvent, qui lui avait enseigné à connaître les herbes du jardin ; moi-même j'en connaissais beaucoup aussi par les ouvrages de Mathioli<sup>80</sup> et de Fuschius<sup>81</sup> : nous allions en faire des sachets, que nous vendions aux apothicaires. Saint-François-au-Tombeau suivait de préférence les bords des lacs, et avait le plaisir de se mirer, de se voir dans le cristal des fontaines, de sourire. Elle ne tarda pas à être enceinte. Bientôt elle accoucha d'un petit cordelier, suivi presque tous les ans d'un autre enfant en vint sept, huit, neuf, toute une procession. Il fallait aller à l'école, l'habiller : nous retournâmes à Castres.

Le père et le père de Saint-François-au-Tombeau refusèrent de nous recevoir, et réaggravèrent leurs malédictions ; mais les protestants nous accueillirent fraternellement, et, nous ayant établis dans une grande boutique d'herboriste, sur l'emplacement d'une maison qui avait été démolie<sup>82</sup>, ils eurent des rhumes, des coliques tant qu'ils purent employer tous les moyens de faire prospérer notre petite boutique ; ils venaient souvent nous voir, nous exhorter à être courageusement dans la réforme. Leur affection pour nous dura malheureusement pas long-temps : car Saint-François-au-Tombeau, au lieu de dire que sa fille ne savait pas bien lire, dit qu'elle ne savait pas écrire, parce qu'elle avait mauvaise mémoire, dit que la forme des cinquante-cinq dimanches<sup>83</sup> ou des cinquante-cinq fêtes en était trop didactique, trop théologique, trop morale, trop juridique. Aussitôt voilà tout le clergé, pasteurs, ministres, diacres, surveillants<sup>84</sup>, gravement scandalisé, et l'église de Castres qui se porte bien, et voilà notre boutique déserte, et nous voilà obligés d'aller ailleurs. Nous allâmes à Dôle d'un médecin de Dôle que j'avais connu autrefois, et qui habitait dans cette ville ; mais, en passant ici, nous y avons

été retenus par des protestants qui m'avaient vu à Lyon manger si gaîment les reliquaires. Vous pensez bien que Saint-François au-Tombeau ne parle plus de la mauvaise forme du catéchisme qu'elle ne se plaint que de la mauvaise mémoire de ses enfants aussi les protestants de Mâcon sont-ils de plus en plus enrhumés, et vendons-nous de mieux en mieux nos herbes.

---

## STATION XXXVII. — LA FAMILLE CHAMPENOISE.

Je couchai, il y a trois jours, à Chaumont; avant-hier j'ai couché à Vitri, et hier à Châlons. Aujourd'hui, en suivant la route de Rheims, j'ai tout à coup entendu, près d'une belle maison de campagne, crier à travers les branches d'un grand arbre chargé de petits garçons : Ah ! voilà messire l'archidiacre ! messire l'archidiacre ! A leurs voix, un groupe de jeunes gens et de jeunes dames ou demoiselles est venu. Le plus âgé des jeunes gens s'est détaché ; toutefois, en s'approchant de moi, il s'est plusieurs fois arrêté pour mieux me regarder. Enfin il n'a plus avancé, et même il a un peu rétrogradé ; mais j'ai passé si près de lui, en continuant mon chemin, qu'il s'est cru obligé de me saluer et de me dire que dans sa famille on attendait à dîner l'archidiacre de Rheims, qu'il me priait d'excuser ses jeunes fils, qui étaient aux aguets, et qui s'étaient mépris. Je lui ai répondu, en lui rendant son salut et en saluant les dames, que cette méprise n'était nullement pour moi malencontreuse. J'étais remis en marche, quand un homme de quelque soixante ans, que j'avais aperçu venant à grands pas derrière le groupe, m'a joint. Monsieur, m'a-t-il dit, votre mantille bordée de rouge ressemble de loin à l'habit d'un archidiacre ; mais je vois que vous êtes Espagnol : faites-moi la grâce de venir remplacer l'archidiacre que nous attendions, et qu'à l'heure qu'il est nous pouvons plus guère attendre ; je croirai recevoir chez moi l'hospitalière Espagne en la personne d'un de ses nobles cavaliers. Cet homme avait une figure agréable et prévenante ; je me suis dit en moi-même que celui qui voulait me recevoir chez moi n'était pas un pauvre herboriste, un pauvre père de famille. Pendant j'hésitais. Il s'en est aperçu. Aussitôt, posant sa main gauche sur le frein de ma mule, et me présentant la droite pour m'aider à descendre, il a réitéré si vivement son invitation.

s ces occasions, sont si aimants, si aimables, que  
 re plus long-temps. Je suis descendu au bord  
 prairie, ou mon hôte m'a présenté sa famille, ses fils, ses  
 ses gendres, ses belles-filles, ses petits-fils, ses petites-  
 s. Je suis fâché, m'a-t-il dit, que mon père ne soit pas dans  
 e nt ici : vous verriez la quatrième génération. Hélas !  
 t-il ajouté tristement, vous auriez pu, comme dans les maisons  
 les villageois limousins<sup>1</sup>, y voir aussi la cinquième : mon bon  
 grand-père vivait encore il y a peu d'années.

Nous avons pris le chemin de la maison ; nous avons dîné.  
 Voulez-vous bien, m'a dit mon hôte au lever de table, voir un  
 peu le jardin ? Lorsque nous avons eu fait plusieurs tours, il m'a  
 présenté la main, m'a mené dans une allée au milieu de laquelle  
 plusieurs grands arbres plantés en rond formaient, par la réunion  
 de leurs cimes, un dôme de verdure ; il m'a fait asseoir au pied  
 d'une vieille croix de pierre, s'y est assis, et, après un moment  
 de silence, après m'avoir considéré plus fixement qu'auparavant,  
 il m'a adressé la parole en ces termes : Monsieur, vous avez in-  
 volontairement laissé percer votre curiosité sur ma maison ; elle  
 vous a paru avoir l'air un peu monastique ; peut-être, en sortant  
 d'ici, aurez-vous envie de savoir ce qui en est, de vous en in-  
 former : je vais vous en épargner la peine.

**LES ALBIGEOIS.** — Je descends d'un de ces anciens Albi-  
 geois qui ne furent ni convertis ni tués par Simon de Montfort,  
 qui, laissant leur beau soleil, leur riche pays, leurs terres de  
 blé et de vin<sup>2</sup>, allèrent dans les vallées des Alpes porter au  
 milieu des neiges et des bêtes féroces leur foi, leur croyance  
 libre<sup>3</sup>.

Mes aïeux et leurs compagnons, protégés par leur vie noma-  
 de, leur pauvreté, y avaient vécu paisiblement jusqu'au règne  
 de François I<sup>er</sup>, où une foule de fugitifs, poursuivis par les  
 bourreaux, les bûchers des inquisiteurs et des parlements<sup>4</sup>,  
 vinrent se jeter parmi nous. Ils furent amicalement accueillis  
 dans nos maisons ; ils se réchauffèrent à nos foyers, ils parta-  
 gèrent notre pain, et ils ne cessèrent d'abord de nous témoigner  
 leur reconnaissance ; mais bientôt ils voulurent nous dogmatiser,  
 nous, les fils aînés des grandes réformations chrétiennes<sup>5</sup> ; ils  
 voulurent que, cessant d'être Albigeois, nous devinssions calvi-  
 nistes, et, leur feu de prosélytisme s'enflammant de plus en plus,  
 ils se rendirent enfin si insupportables, que nous fûmes obligés de  
 les chasser au loin. Je me souviens que j'avais huit ou dix ans,  
 et que j'aidai, avec les autres enfants de mon âge, à chasser les  
 leurs, qui voulaient aussi nous convertir.



Sous les règnes suivants, les nouveaux réformés revinrent en plus grand nombre, et, ne nous distinguant pas ou ne voulant pas nous distinguer des catholiques, avec lesquels nous vivions en paix, ils nous contraignirent indistinctement tous à combattre<sup>6</sup>, à coups de nerfs de bœuf, de Johanots<sup>7</sup>, comme dans tous les lieux où ils étaient les plus forts, à venir au préche. Rien n'est plus humiliant que la contrainte. Quant à moi, j'aurais mieux recevoir de bon gré cent coups d'étrivières que cent écus par force. Nous différions fort peu d'opinion avec les calvinistes; mais dès ce moment je m'éloignai d'eux. Aussi ma prévention pour les protestants, ma prévention contre les catholiques, cessèrent, et je me crus en droit de m'établir juge entre eux. Je traversais, je retraversais la France; je ne cessais de les juger.

**LES CALVINISTES.** — Renouvelée au siècle dernier par la réformation des pauvres de Lyon<sup>9</sup>, la réformation des Albigeois eut au XIII<sup>e</sup> siècle pour principal objet la réforme du haut clergé<sup>10</sup>, qui fut assez habile pour se faire appeler le clergé de l'église, la religion; et alors les peuples demandèrent la réforme des inquisiteurs, des bourreaux, des bûchers<sup>11</sup>. La réformation des calvinistes ou plutôt des chauvinistes, car le calvinisme s'appelait Chauvin<sup>12</sup>, et non Calvin, fut de nos jours à peu près la même que celle des pauvres de Lyon, et eut à peu près le même objet<sup>13</sup>; mais elle se manifesta au siècle des lumières, au siècle de François I<sup>er</sup>. Elle eut de nombreux partisans, surtout dans les grandes écoles<sup>14</sup>; et, à plusieurs reprises, elle fut sur le point de s'étendre bien davantage<sup>15</sup>. Aussi, lorsque les anciens tribunaux du XIII<sup>e</sup> siècle se relèvent et que les bûchers se rallument<sup>16</sup>, les nombreux calvinistes, au lieu de se laisser tranquillement brûler, posent l'Évangile et prennent l'arquebuse.

**LA CAUSE.** Dès que les calvinistes furent armés, aussi les mécontents, les ambitieux, les grands seigneurs, les princes, les rois, du moins le roi de Navarre, entrèrent dans leurs rangs, marchèrent à leur tête<sup>17</sup>; et, de même que les catholiques avaient formé la sainte union, qu'on nomma la Ligue<sup>18</sup>, de même les calvinistes formèrent la confédération, qu'on nomma la Cause<sup>19</sup>.

**L'ESPRIT DE LA CAUSE.** — Et de même que l'esprit secret de la ligue n'était pas le maintien du catholicisme, de même l'esprit secret de la Cause n'était pas le maintien du calvinisme. Et même que les chefs des ligueurs étaient secrètement divisés, qu'ils voulaient, les uns faire monter sur le trône les Guises<sup>20</sup>, les autres établir une république théocratique<sup>21</sup>, de même les chefs des calvinistes étaient secrètement divisés, et ils voulaient, les

er sur le trône les Bourbons<sup>22</sup>, les autres établir une craue fondée sur la souveraineté du peuple<sup>23</sup>, une dé- libre de toute redevance, de tout impôt<sup>24</sup>. Les chefs, et d'autre, désiraient, avant tout, de gouverner, d'avoir e, les richesses, d'avoir le bonheur, n'importe le ur des peuples : crime, le plus grand des crimes, qui, dans nde, n'a guère été puni par notre toute faible justice, qui a mer les enfers dans l'autre.

**LES NOMS DES PARTIS.** — Au nombre des cruels moyens les chefs faisaient usage étaient les noms donnés à chaque

Combien de fois n'ai-je pas vu les catholiques s'enflammer de huguenots<sup>25</sup>, de mahédûtres<sup>26</sup> ! Combien de fois aussi je pas vu les calvinistes, qui avaient eu le bon esprit de s'appeler protestants, pour agrandir leur parti du grand parti des luthériens d'Allemagne, qu'on appelait protestants depuis qu'en 1529 ils avaient protesté contre le décret de la diète de Spire<sup>27</sup>, s'en- de même au nom de papistes<sup>28</sup>, d'idolâtres<sup>29</sup> !

**ILLUSIONS.** — J'ai passé à Lyon quelques années du s la rue où je demeurais il y avait un protestant il s le besoin son père, pour porter exactement cha- entier produit de son travail au trésor de l'église<sup>30</sup>, qu soit bon fils.

Il connu un autre qui avait de grandes et belles filles, qui l'argent de leur dot au trésor de l'église, qui veut qu'on son père.

Les protestants reprochaient aux catholiques de faire sans au- cun scrupule violence aux femmes et aux filles, pourvu que ce fussent les femmes et les filles de leurs ennemis<sup>31</sup> ; et plusieurs d'entre eux vendaient avec deux poids, avec le bon aux protes- tants, avec le mauvais aux catholiques<sup>32</sup>.

Les protestants reprochaient aux catholiques leurs démonia- ques, leurs exorcistes<sup>33</sup> ; ils ne se reprochaient pas leurs vision- naires, leurs convulsionnaires, leurs prophètes<sup>34</sup>.

Ils reprochaient aux catholiques leurs excommunications à doches sonnantes, à flambeaux éteints contre terre<sup>35</sup> ; ils ne se reprochaient pas leurs diffamations consistoriales<sup>36</sup>.

Ce qui me faisait rire, c'était l'intolérance des protestants combattant pour la tolérance, et empêchant les catholiques de faire la procession s'ils n'étaient en force, s'ils n'avaient un hom- me armé devant chaque porte<sup>37</sup>.

Ce qui m'aurait fait rire, si la férocité pouvait jamais devenir risible, c'était de voir les protestants échappés de la France, à

de mi brûlés , se donner à Genève les airs de vouloir aussi avoir des bûchers <sup>38</sup>.

**LES RIVALITÉS.**— Dans ces temps où la pensée et la bouche étaient malheureusement sans cesse pleines de haines théologiques , vous auriez çà et là entendu :

Pour faire enrager les huguenots , je veux fonder un bel hôpital <sup>39</sup>.

Afin que les papistes le voient, je veux faire tous les jours distribuer de grands pains devant ma porte <sup>40</sup>.

Cessons nos querelles, nos dissensions, elles font le plaisir des huguenots.

Aimons-nous, secourons-nous, les papistes le sauront.

A cause des huguenots, ne chantons pas de chansons galantes.

Point de bals, point de danses <sup>41</sup>; soyons moins relâchés que les papistes.

**LES ANTIPATHIES.** — Que diriez-vous d'une assemblée de docteurs où, à chaque proposition, tous les docteurs coiffés d'un bonnet à quatre cornes opineraient pour, et où tous les docteurs coiffés d'un chapeau à trois cornes <sup>42</sup> opineraient contre? Vous diriez que ce sont les bonnets, les chapeaux, et non les têtes, qui opinent. Il en était alors de même dans les conférences des théologiens catholiques avec les théologiens protestants <sup>43</sup>. Un jour j'ai entendu un docteur catholique dire : Quoi! voudriez-vous donc que j'expliquasse dans le sens des huguenots ce passage? Un autre jour j'ai entendu un ministre protestant dire : Ce pourrait bien être le vrai sens de ce passage, mais c'est le sens des papistes <sup>44</sup>.

Les ministres protestants faisaient dans les collèges soutenir des thèses contre les dogmes des catholiques <sup>45</sup>, et, par antipathie contre les livres des pères, qui n'étaient pas en faveur de la réformation, ils les attaquaient et théologiquement et grammaticalement <sup>46</sup>.

Par antipathie contre le culte catholique, ils mettaient à nu les murailles de leurs temples, en chassaient la peinture, la sculpture, la musique <sup>47</sup>, les beaux-arts, si antiquement chrétiens.

Les antipathies descendaient des théologiens au peuple, et devenaient plus vives.

J'aimerais mieux que mon fils épousât une juive qu'une huguenote.

J'aimerais mieux donner ma fille à un Turc qu'à un papiste.

Disons toujours le contraire de ce que disent les huguenots, nous dirons toujours bien.

Faisons toujours le contraire de ce que font les papistes, nous ferons toujours bien et mieux.

**L'EXALTATION.** — Assurément les catholiques étaient fort exaltés, mais les protestants l'étaient bien plus : ils étaient en révolution religieuse.

Sire, dis-je un jour à un marchand protestant, le commerce ne va pas, les affaires ne vont pas : mauvais temps ! Monsieur, me répondit-il, bon temps, au contraire, excellent temps que celui où nous souffrons tous pour la religion !

Un jeune homme allait se marier à une jeune fille depuis long-temps l'objet de ses vœux ; il entend le tambour, il court se battre à vingt lieues de là<sup>49</sup>.

L'exaltation collective était encore plus forte. Souvent je traversais de petites villes de deux, trois mille habitants : elles se faisaient un point d'honneur de vouloir arrêter une grande armée, dussent-elles, pour prix de leur mutinerie, se faire piller, saccager, massacrer, violer, brûler<sup>50</sup>.

Les psaumes, que les protestants chantent aussi haut dans leurs maisons<sup>51</sup> que dans leurs temples, contribuaient encore beaucoup à les exalter. Ils appliquaient aux catholiques ce verset, et d'autres semblables :

Ton ire les engloutira ;  
En tes feux allumez  
Tost seront consumez ;  
Raclez seront entièrement  
De ceste terre basse,  
Eux et toute leur race<sup>52</sup>.

Un jour que je me promenais, j'entendis la plaine retentir de chants, et, ce me sembla d'abord, de chants de joie, d'allégresse. Je m'approchai : on chantait, d'un côté, les vêpres en latin, de l'autre, les vêpres en français ; deux petits corps d'armée, l'un de catholiques, l'autre de protestants, étaient vis-à-vis l'un de l'autre, rangés en bataille, près d'en venir aux mains<sup>53</sup>.

Un vieux calviniste rencontre deux soldats près de se battre en duel<sup>54</sup>. Eh ! mes amis, leur dit-il, si absolument vous voulez vous battre, battez-vous plutôt contre les papistes, du moins le bon Dieu vous en saura gré.

Alors quand un catholique, un protestant, prenait l'épée, l'un et l'autre croyait prendre le glaive de la vengeance divine<sup>55</sup>.

**LA COLÈRE.** — Qu'est-ce qu'un homme en colère, si ce n'est un homme dont l'âme est enivrée ? Imaginez ses excès lorsqu'elle est enivrée de vengeance, de vengeance religieuse !

Où les catholiques étaient les plus forts, ils renversaient de fond en comble les nouveaux temples en charpente<sup>56</sup>, en criant : Périssent, périssent les œuvres du diable !

Où les protestants étaient les plus forts, ils se portaient encore avec plus d'ardeur à la demolition des églises, en criant : Vive, vive l'évangile<sup>57</sup> ! Mais, comme ces antiques monuments avaient de gros murs de pierres liées par les siècles, les protestants ne pouvaient guère qu'étêter les clochers, enlever la couverture, ainsi qu'en font foi les représentations de plusieurs villes gravées en ce temps<sup>58</sup>.

Je concevais bien ce qu'avaient fait aux protestants les images, les statues des saints, je concevais encore ce que leur avaient fait les reliques ; mais que leur avaient fait les tombeaux ! Ils en brisaient les sculptures ; ils les ouvraient, en dispersaient les cendres<sup>59</sup>. Je concevais bien aussi ce que leur avaient fait les livres de théologie ; mais ils brûlaient indistinctement tous les livres, tous les manuscrits, tous les monuments littéraires<sup>60</sup>.

**LA FUREUR.** — Toujours les ruines ont appelé les ruines, le sang a toujours appelé le sang.

Les cruautés des catholiques avaient de même appelé les cruautés des protestants : j'ai vu un de leurs capitaines chargé d'un grand baudrier garni d'oreilles de moines<sup>61</sup>.

Les Saint-Barthélemy des catholiques avaient de même appelé les Saint-Barthélemy des protestants<sup>62</sup>.

Et tandis que dans les villes on se battait d'édifice en édifice, tandis qu'on se canonnait d'un clocher à l'autre<sup>63</sup>, tandis qu'au dessous on s'égorgeait, on se massacrait<sup>64</sup> ; tandis qu'en même temps, dans les campagnes, on se battait en batailles rangées<sup>65</sup> la voix de la patrie restait muette, et j'entendais appeler à grand cris, ici le roi d'Espagne, l'empereur, là les princes allemands le roi d'Angleterre, auxquels on offrait la Champagne, la Bourgogne, la Guyenne, et d'autres parties de la France<sup>66</sup>. L'ensemble semblait être monté sur la terre.

**LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.** — Monsieur, souffrez que je l disc, il faut que la terre entre le Rhin et les Pyrénées soit, ain que les hommes qui l'habitent, particulièrement aimée de Dieu car, au milieu de ce grand choc d'idées et d'opinions, de cette tempête de sang, il fit apparaître une nouvelle ère de raison et d paix, une nouvelle ère de prospérité. Il suscita un sauveur à l France ; il le remplit de sa force, Henri IV a vu à ses pieds les fanatiques, les uns morts, les autres soumis<sup>67</sup> ; il le remplit de son esprit, Henri IV a irrévocablement donné la liberté de conscience<sup>68</sup>.

## STATION XXXVIII. — L'ONCLE DE MAREUIL.

A peine ce matin j'étais levé, que mon hôte est entré. Je viens de toute la famille, m'a-t-il dit, vous prier de nous accompagner encore cette journée ; hier, afin de pouvoir aujourd'hui retenir, je ne vous fis que la moitié de mon histoire : ne voulez-vous donc pas en connaître la suite ? J'aurais manqué de respect et de reconnaissance si j'avais long-temps fait attendre ma parole.

La vallée coule dans de grandes et belles prairies ; mon hôte m'a conduit vers ce côté notre promenade.

Vous voulez maintenant apprendre, m'a-t-il dit, pourquoi, durant ces guerres civiles, je traversais et retraversais la France. Mon oncle, à tout prix prolonger la vie de mon grand-père, dont la santé déclinait, désira de quitter le climat des Alpes et de venir passer le séjour de sa famille dans l'intérieur de la France. Mais les biens de l'Eglise, jusqu'à notre âge réputés inaliénables, ont été en partie mis en vente par plusieurs édits<sup>1</sup>. Mon père voulut de placer sur ces biens tout son argent comptant. Il trouva d'ailleurs quelque plaisir à s'établir sous les toits des successeurs de ceux qui, il y a près de quatre siècles, avaient chassé les Albigeois de leurs foyers<sup>2</sup>. Il me dit qu'il m'avait fait une procuration par laquelle je me disposasse à partir. Je sais bien, ajouta-t-il, que vous ne ferez pas aller à la messe ; mais je n'ai aucune répugnance à aller au temple des catholiques, car, partout où l'homme est, Dieu est toujours près de l'oreille de Dieu. J'aimerais que la paroisse ; il m'aimeraient les curés français, en général, et les curés du XVI<sup>e</sup> siècle ne sont pas d'ailleurs les curés du XIII<sup>e</sup>, et j'ajoute que, dans ces anciens temps, ce furent les moines qui nous persécutèrent<sup>3</sup>. Je partis.

Je n'avais à choisir sur tous les biens ecclésiastiques de la France ; j'allai du midi au nord, de l'occident à l'orient.

J'étais venu dans la Champagne ; je parcourais la rive gauche de la Marne, d'Épernay à Dormans : tout à coup s'offre à moi, sur la rive droite, une montagne dont la forme singulière me frappe. Elle figurait un calice couvert d'un voile, sur lequel semblait se refléter au milieu un beau village avec son clocher, ayant des jardins au dessous, au dessous des jardins de grands champs labou-

rés, au dessous des champs de grands prés verdoyants ; et au dessus ayant des vergers, au dessus des vergers des vignes, au dessus des vignes un bois qui les abritait et les couronnait<sup>4</sup>. Cette harmonie de formes et de couleurs me ravissait, je ne pouvais en détacher la vue ; j'appelai un batelier, je passai la rivière. Je voulus monter sur cette jolie montagne ; j'y trouvai se promenant un homme grave dont la mise annonçait, sinon la fortune, du moins l'aisance. Je m'approchai de lui, et je lui demandai poliment si dans le pays il y avait des domaines ecclésiastiques à vendre, s'il pourrait me donner quelques documents à cet égard. Il m'indiqua un ancien enclos de moines : c'est celui où vous avez couché cette nuit ; il entra dans tous les détails avec une honnêteté qui me gagna. L'heureuse physionomie de cet homme était de celles qui continuellement vous disent : Fiez-vous à moi ! fiez-vous à moi !

**L'INFLUENCE LITTÉRAIRE SUR LES MOEURS.** — Je m'y fia et je le priai de me permettre de me promener quelques instants avec lui. Il me fit un signe gracieux : je me rangeai à son côté. Monsieur, lui dis-je, l'enclos dont vous me parlez conviendrait à mon père et me conviendrait aussi ; mais il faudrait encore que le curé de la paroisse convînt à mon père, surtout qu'il me convînt. Je lui parlai franchement des opinions de mon père. Ensuite, venant aux miennes, je lui dis :

Vous êtes homme du monde, et sans doute vous aimez Rabelais, Montaigne ? Pour moi je ne les aime plus ; mais, étant grand écolier au collège de Lyon, où j'étudiais sous la tutelle d'un oncle, mes parents établi dans cette ville, j'aimai ces deux auteurs à folie.

Rabelais me charma d'abord par sa gaîté, ensuite par ses opinions licencieuses, qui favorisaient l'indépendance de mon âge et la chaleur de mon sang. Mais un jour que, la tête pleine de lecture, m'imaginant qu'il n'y qu'à demander à une femme pour obtenir, je demandai, dans son style naïf, à la jeune fille de mon parent, nommée Théodosie, elle me défendit de lui parler de son vie, et me dit de me retirer. Je crus que c'était du formel féminin ; mais elle m'arrêta par un soufflet si franc et si ferme que mon œil droit en larmoya plus d'un an.

**L'INFLUENCE LITTÉRAIRE SUR LES OPINIONS SOCIALES.** — Depuis, je n'eus plus la même foi aux doctrines de Rabelais, ma foi à celles de Montaigne en fut en même temps ébranlée.

A vingt-quatre, vingt-cinq ans, je crus avoir le droit de raisonner avec ma raison. Montaigne avait, en se jouant, gravé dans mon âme ses piquantes diatribes contre la société actuelle : je

; je le voulais cependant, mais je me faisais

siècle, me disais-je, s'est louangé, s'est moqué des  
i l'ont précédé, et il a été suivi par d'autres siècles  
r tour, se sont louangés, se sont moqués de lui. Mon-  
fait que prendre les devants sur l'avenir.

gne me paraissait entièrement justifié.

la longue, ma raison grandissant par la réflexion, je  
doutes de Montaigne, et, ouvrant à côté de son livre les  
lu monde, j'y vis que, toutes les fois que le génie, en  
nots la raison, bien attentive, bien conduite, faisait une  
e, ou, si l'on veut, tirait de la nature éternelle des  
re conséquence éternelle, c'est-à-dire juste, la raison  
ations suivantes la recevait avec respect comme un prin-  
uable, et la transmettait comme axiome, comme vérité  
sacrée. Je recherchai ces axiomes ; j'en trouvai partout  
and nombre ; j'en trouvai dans toutes les parties de nos  
nos sciences, de nos institutions, de nos opinions, de  
mes. Je reconnus même que le nombre en augmentait  
rement à mesure que le genre humain s'éloignait des  
âges. En même temps, et pour la première fois, je  
que Montaigne, cet auteur gascon, avait été surtout  
ec son lecteur, qu'il avait affecté le pyrrhonisme sur  
choses, dont son livre même m'avertissait qu'il était

uns doute, me dis-je, la forme du doute, appliquée à  
s généralement et dans tous les temps reçues, est bril-  
is elle n'est ni logique ni philosophique.

ordonné aux fruits de mûrir, à la société humaine de  
ionner. La société humaine, depuis le commencement  
e, exécute cet ordre à son insu ; mais, dans les routes  
énibles qu'elle est obligée de suivre, elle a besoin, pour  
de verve, de confiance, et même d'un peu d'orgueil : voilà  
chaque siècle rit si haut des efforts des autres siècles,  
si haut des siens ; voilà pourquoi il se croit à la perfec-  
maturité, ce qui est vrai d'une manière absolue dans  
parties et d'une manière relative dans les autres. Les  
lorsqu'ils veulent faire les pyrrhoniens, lorsque, pour  
ts de leur gloire, ils viennent troubler ce noble et indis-  
enthousiasme, sont donc coupables envers la société.

LUENCE LITTÉRAIRE SUR LES OPINIONS RELIGIEU-  
e secouai encore plus vigoureusement le joug de Rabe-  
Montagne quand je sentis le besoin de me faire des



idées fixes sur la religion. L'un riait ou voulait rire de tout, l'autre doutait ou voulait douter de tout; j'osai penser sans eux.

Je portai mes regards sur les temps écoulés jusqu'à moi. Je vis que toujours l'intelligence humaine avait déposé d'un ordonnateur.

Je vis que cet ordonnateur ne pouvait que vouloir l'ordre dans toutes les parties du vaste système de ce monde, où la société humaine occupait un si grand espace.

Je vis qu'ordre observé, ou vertu, était la même chose.

Je vis que cet ordonnateur devait donc vouloir que nous observassions l'ordre, que nous fussions vertueux.

Je vis qu'il nous avait donné tous les moyens de l'être en mettant dans notre âme le sentiment de l'ordre, du désordre, de la vertu, du vice, le sentiment moral<sup>6</sup>.

Je vis que de la perpétuité de l'ordre nécessairement voulue par cet ordonnateur, nécessairement tout-puissant, dérivait sa justice, et de sa justice la rémunération des bonnes actions, la punition des mauvaises.

Je vis que, la rémunération des bonnes actions, la punition des mauvaises, n'ayant pas toujours lieu dans ce monde, il devait y en avoir un autre.

Je vis clairement une porte à l'extrémité de cette vie.

Ni Rabelais ni Montaigne ne pouvaient briser la chaîne qui m'y conduisait, parce que le premier chaînon tenait à un fait éternel, aux rapports des êtres doués du libre arbitre agissant les uns sur les autres, à l'ordre moral, à l'ordre.

Je fus forcé de me faire cette croyance.

L'ÉVANGILE. — Aussitôt je m'interrogeai dans mon cœur sur ces rapports des êtres doués du libre arbitre agissant les uns sur les autres; je m'interrogeai en même temps sur leurs devoirs entre eux, et, multipliant mes demandes, mes réponses, il en résulta un code d'ordre moral, d'ordre universel, de vertu morale, de vertu universelle, qui me rappela toutes les lignes de l'Évangile. Ce fut là une des mille preuves de sa céleste origine que ma raison, émanée de celle de Dieu, faite sur le type de celle de Dieu, fut obligée de reconnaître. Alors je m'attachai plus fortement que jamais à ce livre que m'apportaient intact, sans altération, les générations passées, dont la première l'avait reçu de la raison divine, parlant dans la bouche de Jésus-Christ, son divin auteur. Alors mon respect pour ce livre qui avait promis le bonheur du Ciel, qui l'avait commencé sur la terre, qui avait réformé, changé, reconstitué le monde, qui avait eu pour ses plus violents ennemis les autres livres de morale, parce qu'ils m

peuvent soutenir la comparaison , surtout parce que seul il s'appuie sur le livre le plus antique , augmenta. Mon respect augmenta encore par cette pensée que, depuis que la découverte

l'imprimerie avait rendu l'esprit humain tout géométrique , il n'y avait l'unique livre de dogme qui , à l'avenir , pût être à l'usage des hommes. Et je repris dans mes mains l'Évangile , en me disant que, si j'avais été plus expérimenté, plus instruit, plus intelligent , il n'en serait jamais sorti.

Monsieur , me dit l'homme que je venais de rencontrer , ou l'homme de la montagne, en vous entendant je suis convaincu autant que jamais que le plus ou moins profond sentiment de la divinité , la foi religieuse , prise dans sa belle acception , se mesure à la capacité de la raison de chacun.

**LA DOCTRINE DE L'ÉVANGILE.** — Et, à cet égard , laissez-moi vous dire qu'il est étonnant que vous vous soyez arrêté à moitié chemin. Vous croyez à Jésus-Christ, à l'Évangile, et voilà tout ; mais jusque là vous n'êtes encore dans aucune société de chrétiens , dans aucune communion , dans aucune église : car, lorsqu'on est dans une société religieuse , une communion religieuse , une église, ce n'est pas tout que d'être religieux , il faut être religieux comme les autres ; ce n'est pas tout que de croire à l'origine du livre de la loi , au livre de la loi , il faut encore croire à l'explication qu'en a donnée la société , la communion ; il faut croire à la doctrine de l'Église : or l'explication qu'en a donnée la société , la communion du grand nombre , c'est-à-dire la doctrine des catholiques , doit être naturellement préférée à l'explication qu'en a donnée la société , la communion du petit nombre , c'est-à-dire à la doctrine des dissidents. — Oh ! lui dis-je , c'est à examiner. — Examinons, me répondit-il, je le veux bien.

**L'ÉGLISE PROTESTANTE.** — N'est-ce pas que l'Église protestante , comme l'Église catholique , croit à Jésus-Christ , à l'Évangile ? qu'elle croit, comme l'Église catholique, à l'explication qu'a donnée de l'Évangile la société primitive , la communion primitive des chrétiens ? qu'elle croit à la doctrine de la primitive Église , mais qu'elle ne croit pas à l'explication qu'a donnée, aux siècles suivants, la société, la communion des chrétiens ; qu'elle ne croit pas à la doctrine de l'Église moderne ?

**L'ÉGLISE CATHOLIQUE.** — Il me semble à moi que la société , la communion du plus grand nombre, l'Église catholique, l'Église moderne , s'est montrée incontestablement plus conséquente aux vrais principes de sociétés , en ce qu'elle a voulu , pour tout ce qui n'était pas rigoureusement de dogme , toujours rester souveraine, toujours pouvoir expliquer les explications précédentes,

toujours pouvoir interpréter ses doctrines ; en ce qu'elle a participé aux progrès de l'esprit humain , ne pas mettre de l'Église la raison, devenue plus éclairée, plus forte par les progrès des âges, elle s'est montrée incontestablement plus raisonnable.

**LA RÉUNION DES DEUX ÉGLISES.**— Mais, continua l'homme de la montagne en allant au devant de mes objections , n'y aurait-il pas, pour la paix du monde, des moyens de s'entendre et de se concilier ? Certes il y en aurait. Jeune homme, ajouta-t-il si j'en juge, et je dois en juger par ce que vous m'avez dit, je ne vous crois pas moins sincère devant les hommes que devant Dieu, vous n'êtes pas, je vous le répète, vous n'êtes même Albigeois, vous êtes encore moins calviniste, encore moins luthérien ; mais je suppose qu'en ce moment vous en représentez les différentes Églises, voyons ce que vous demanderiez qu'elles vinssent dans la nôtre reprendre la vaste place qu'elles ont laissée vide. — Monsieur, lui répondis-je, vous le demandez mieux que moi. — Vous voudriez, reprit-il, que nous commençons par accorder notre foi sur les mystères, et d'abord sur celui de l'Eucharistie. A cet égard, voici l'opinion d'un vieux capitaine protestant, grand controversiste qui avait sa poitrine couverte de cicatrices et son pourpoint de guerre doublé d'une tunique de théologie<sup>8</sup>, imprimée sur satin<sup>9</sup>. Je me repens surtout, dit-il, de m'être si long-temps disputé, battu et canonné pour la transsubstantiation, sur laquelle nous, protestants, nous ne comprenons beaucoup moins que les catholiques<sup>10</sup>. Je pense aujourd'hui que, les premières Églises chrétiennes nous ayant tenu pour certains dogmes sous le nom de mystères, il fallait les respecter, les croire, les adorer comme mystères dont le sens véritable ne peut être révélé à l'homme de ce monde. Le grand prêtre Aaron n'entrait dans le sanctuaire que la tête voilée ; les anges ne contemplant la face de Dieu qu'à travers leurs armures. N'expliquons pas les mystères, et nous obéirons aux plus anciennes, aux plus antiques, aux plus saintes traditions de l'Église. Nous aurons à tout jamais écrasé les germes des plus intolérables querelles<sup>11</sup>.

Ensuite l'homme de la montagne passa à la discussion de plusieurs autres points. Mais enfin je l'arrêtai. Monsieur, lui dis-je, depuis que j'ai reconnu qu'il doit être dans la justice de ne pas graduer les peines, je ne répugne pas au dogme du purgatoire, mais je ne veux pas le plat de la collecte pour les âmes.

Il sourit ; il continua.

Je l'arrêtai encore. Monsieur, je ne répugne pas non plus

des prières : en effet, pourquoi ma raison voudrait-elle liens de cette belle et grande fraternité des chrétiens les uns pour les autres ?

Je n'ajoute pas davantage, ajoutai-je, à la communion des saints avec les saints : elle lie aussi par des liens d'amour visible au monde non visible ; elle établit une communion des vivants et les morts. Je pense donc qu'on peut imiter les hommes parfaits qui nous ont précédés depuis tant de siècles, je pense qu'ils peuvent prier Dieu pour nous, et que de cette source pure ne découlent plus des superstitions, des abus, qui dégradent l'Église et la

La montagne m'écouta et garda le silence. Il con-

venant maintenant aux sacrements<sup>13</sup>, qu'on aurait pu aussi appeler sept rites par excellence, les sept rites essentiels, ou tout simplement les sept rites. Quand il eut fini, il me dit : Lesquels ? — Je n'en rejette aucun ; seulement, je veux des distinctions dans l'administration des deux. Mais asseyons-nous, ajoutai-je, ceci pourrait être un peu long. Nous nous as-

Je voudrais qu'on se confessât dans la position où, en ce moment, nous sommes ; accordez-moi cela, je vous accorderai les divers sens que les catholiques et les protestants tirent des passages de l'Écriture<sup>14</sup> relatifs à la confession, quand il a failli, ne peut qu'être souvent ramené par les conseils d'un ministre prudent et sage : car, dans la vie, jamais nous ne sommes plus près de nous reconnaître que nous venons volontairement faire la confidence, de nos torts, à un indulgent ami. Toutefois, cette confession, doit être fort sommaire, fort grave. Je lui racontai mon aventure avec Théodosie, et j'ajoutai : Si Théodosie m'a donné un soufflet, si ensuite j'ai eu des torts avec lui, je ne puis que bien les avouer ; mais je ne veux pas, sous prétexte d'atténuer ces atténuantes, aggraver, souiller mes confessions ; je veux que les pensées de mon ami. Il y a plus, et c'est que le nom de confesseur, nom mal fait, mal placé, qui a profité de la religion, remplacé par celui d'auditeur

Je demande tout ce que relativement à la confession je demande ? Je ne le demande pas ; non certes, il s'en faut bien. Monsieur, je suis homme comme toutes les créatures, peur de la mort ; cela doit être, c'est l'ordre de la nature. Je deviens malade ; mais,

tandis que l'espérance, sous la figure de mes amis, de moi decin, m'affirme que j'en réchapperai, tandis que je me l'ai bien plus indubitablement, tout à coup le prêtre se montre, et à l'instant mon âme, effrayée, voit derrière lui la bière se clouer. les cloches se mettre en mouvement, les cierges s'allumer. Quelle différence y a-t-il alors entre moi et le scélérat que vient de condamner la justice? Je suis dans mon lit, il est sur le pavé du prétoire. Ah! ministres de la bonté divine, prêtres! ah! ne vous dissimulez plus! combien d'hommes que vous avez assistés sont sortis de la vie par le noir et affreux tonneau de Régulus!

Je veux donc que dans aucun cas, que sous aucun prétexte le confesseur ne sorte de l'église.

Suivant moi, celui qui abolira ce barbare usage sera le bienfaiteur des races présentes et des races futures, le bienfaiteur le plus glorieux devant Dieu; il aura fait le plus grand bien à la terre, il en aura ôté le plus grand mal.

Vous oubliez, me dit l'homme de la montagne, que ce n'est pas seulement le prêtre qui effraie le malade, que c'est aussi le notaire.—C'est, lui répondis-je, à la puissance ecclésiastique à retenir le prêtre, c'est à la puissance laïque à retenir le notaire qu'appellent d'avidés collatéraux, sur la tête desquels le ciel veut vraiment tonner, sous les pieds desquels la terre devrait se fendre.

Mais, objecta-t-il encore, dans toutes les communions, dans toutes les religions, il en est de même.—Je le sais; toutefois si je demande quelle est la première vertu, la religion chrétienne ne me répondra-t-elle pas que c'est l'amour des hommes? Elle n'est-ce pas à elle qu'il appartient d'en donner aux autres religions l'exemple?

Il me fit plusieurs objections prises du salut éternel. Je les démontrai, et il s'en fallait bien que son bon cœur répugnât à m'entendre, que le vrai moyen de faire son salut consistait à vivre chrétiennement, vertueusement, à ne pas attendre une absolution certaine à la dernière heure du dernier jour.

Vous rejetteriez donc aussi, me dit-il, la confirmation?—Elle n'est pas indispensable; mais, comme l'Eglise ne veut pas perdre un seul usage, comme le clerc lève encore la chasuble du prêtre aujourd'hui très courte<sup>15</sup>, ainsi qu'il la levait au temps où elle était très longue<sup>16</sup>, j'admettrais que l'extrême-onction fût donnée une fois en la vie, à la première confession.

Jeune homme, me dit-il avec douceur, en reprenant et m'invitant à reprendre la promenade, ne demandez pas ces concessions aux temps présents.

Nous sommes, ajouta-t-il, presque d'accord sur la doctrine

ons encore plus facilement sur le culte. Ne m'avez-  
 déjà dit que vous n'étiez pas iconoclaste ? — Cela est  
 audrais seulement que les idées du peuple , surtout  
 mpagnes , fussent bien fixées , qu'il n'honorât pas la  
 èc, le bois taillé, la toile peinte<sup>17</sup>. Mais, à votre tour,  
 arciriez les offices. Une petite heure, une grande de-  
 suffisent : car, après ce temps , il n'y a guère que les  
 prient , et l'esprit a beaucoup de peine à ne pas être  
 , aux plaisirs.

sserez-vous nos habits dorés ? — Oui , et même plus  
 ie sont pas les habits, ce sont les prêtres que je trouve  
 trop riches.

ici , continua l'homme de la montagne , à la discipline  
 Certes, elle fait encore moins partie de la religion que  
 toutefois elle a été une des premières causes de votre  
<sup>18</sup>. Je pris la parole. Jamais , lui dis-je , les protes-  
 asentiront à s'abstenir de viande, pas plus qu'à se don-  
 t sur les épaules. Vous me direz peut-être aussi de de-  
 s concessions aux temps futurs ; eh bien ! je les leur  
 i. — Vous attendrez long-temps. — Je leur deman-  
 de supprimer toutes les fêtes , d'en renvoyer la célé-  
 dimanches. — Vous attendrez long-temps. — Je leur  
 i la suppression des dîmes. — Vous attendrez long-  
 Des moines. — Vous attendrez long-temps. — Je leur  
 i le mariage des prêtres<sup>19</sup>. — Vous attendrez encore  
 emps , et je ne sais si jamais il sera possible , surtout  
 l sera religieusement et même politiquement convena-  
 aciner cet antique célibat sacerdotal. — Et ces condi-  
 ues , et cette transaction accomplie , je me fais tout  
 bigeois avec les Albigeois, qui tous se font calvinistes ;  
 avec les calvinistes, qui tous se font luthériens ; enfin lu-  
 ec les luthériens , qui tous se font catholiques.

## ON XXXIX. — LA NIÈCE DE CHATILLON.

te , en ne finissant pas hier son histoire , a retardé en-  
 départ ; il m'a ramené aujourd'hui sur les bords de le  
 el homme , m'a-t-il dit , croiriez-vous qu'était l'homme  
 tagne avec lequel j'avais si long-temps controversé ?

C'était le curé de Mareuil, village des environs ; il me l'apprit lui-même, lorsque, l'un et l'autre continuant à confondre nos vœux pour la pacification des Églises de France<sup>1</sup>, je lui dis : Mais, pour ce saint œuvre, il faudrait écarter ces théologiens fougueux, ces ergoteurs avides de célébrité, de disputes et de dissensions ; il faudrait laisser se rapprocher les bons ministres<sup>2</sup>, les bons curés<sup>3</sup>. Mais où les trouver les uns et les autres ? où trouver des curés qui parlent, qui pensent comme vous ? Ah ! Monsieur, il n'y en a pas !

**LE BON CURÉ.** — Je répétais : Il n'y en a pas ! il n'y en a pas ! en élevant de plus en plus la voix. — Il y en a, me répliqua-t-il en souriant, il y en a, car je le suis, et il y en a bien d'autres ! L'apparition de quelques attroupements de protestants nous a forcés ici à changer d'habit ; mais je n'ai pas voulu m'éloigner de ma paroisse, et si vous achetez le bel enclos dont je vous ai parlé, vous en serez habitant. — Oh ! Monsieur, dis-je à cet excellent homme dont aujourd'hui l'archevêque de Bourges, l'évêque de Nantes, les curés de Saint-Eustache, de Saint-Sulpice, de Paris, qui ont fait entrer Henri IV dans l'église catholique<sup>4</sup>, et qui, à sa suite, auraient fait entrer l'église protestante, si elle eût voulu le suivre, me rappellent ou les traits, ou le regard, ou le son de voix, oh ! Monsieur, vous êtes curé ! Et je lui pris et lui serrai les mains. O bon curé ! je veux croire, je crois tout ce que vous croyez ! O bon curé ! je serai, je suis votre paroissien : car, pour l'être, je couvrirai toutes les enchères, je donnerai tout mon argent, tout mon bien, je donnerai tout.

Je le saluai et m'en allai. Il m'arrêta qu'à peine j'avais fait quelques pas, et, passant amicalement son bras dans le mien, il me dit : Nous ne nous quittons pas si tôt ; je vous emmène à Châtillon, chez mon frère le notaire ; vous ne serez peut-être pas fâché d'avoir prolongé votre promenade.

**LA BELLE NIÈCE.** — Nous traversâmes un pays riche, bien cultivé, et nous arrivâmes. La maison du frère de ce bon curé était, au dehors, d'une apparence assez modeste ; mais, au dedans, elle était bien meublée, bien étoffée. Le bon curé me fit passer dans une salle remplie de portraits d'anciens notaires ; un moment après parut leur petit-fils, qui, par l'air de sa figure et par son genre d'habillement, complétait, pour ainsi dire, la collection des notaires de Châtillon. Mon frère, lui dit le curé, je n'ai pas vu aujourd'hui ma nièce ; où est-elle ? Le notaire ouvrit une porte latérale et appela sa fille. Je crus voir entrer le printemps et toute sa fraîcheur, la pudeur et toutes ses roses. Je restai immobile, troublé. La jeune demoiselle, ayant levé les

, se Je vois, me dit le é, que ma  
c , je m l'avance; je v vous lui  
le , j' nt sûr. I e, s'étant  
il avec a du prêtre :  
vo il ; mece! la vove époux; mon  
a vove ; lre. Mon frère, je ne connais ce jeune  
e de j qu reures, et c'est comme si je le con-  
puis qu il es je vous réponds à tous, devant Dieu  
es hommes, de votre bonheur.

tis; j'amenai mon père et mon grand-père; ils em-  
, en arrivant, la nièce du bon curé, et les noces furent,  
dire, faites au débotté.

**ITE CLOCHE.** — Monsieur, ai-je dit à mon hôte, je me  
soir appris votre histoire. La Champagne est un pays  
s rencontres, j'y compte aussi la mienne. Je n'ai pas  
onner cette occasion de le remercier de toutes ses po-  
ieur! Monsieur! m'a-t-il répondu en m'emme-  
andez cette petite cloche: elle nous avertit de finir  
ments; elle sonne le dîné. Nous avons pris le chemin  
on.

**PLICITÉ DES REPAS.** — Je n'ai point parlé, je veux  
a table des riches habitants des campagnes tels que  
avec lequel nous sommes convenus dès le premier  
ie changerait rien au service ordinaire.

3 jours le pot bouillant est placé au milieu de la table.  
levé par un grand plat de mouton, de veau et de

du repas, on porte, avec le fruit, quelquefois une  
gâteau; c'est tout<sup>6</sup>.

, vin blanc, dans des verres dont le fond est garni de  
e<sup>7</sup>.

n arrivée en France, je savais qu'il y a trente ou  
uns le plus grand des chanceliers vivait avec la même  
: le bouilli le matin, le rôti le soir, jamais davantage<sup>8</sup>.  
hôte, on se moque de la continuité de l'ancien usage de  
: pain<sup>9</sup>, d'en ôter ce qu'il y a de meilleur, et encore  
vel usage de manger avec une fourchette<sup>10</sup>. On a dit  
idicule mode de ne pas manger avec les doigts avait  
er les villes, mais qu'elle aurait de la peine à gagner  
agnes.

**ACES APRÈS LE REPAS.** — Telles on lit, dans les  
uges, noires, à l'usage du diocèse de Rheims<sup>11</sup>, les  
ès le dîné, le soupé, telles mon hôte les a dites d'un



bout à l'autre. Après le dernier signe de la croix, à la fin de ces, ils s'est tourné vers moi, et m'a fait un profond salut, que j'ai rendu par un autre aussi profond. Je me suis ensuite tourné vers son épouse : elle m'a fait une grande révérence, que je lui ai rendue par un profond salut ; toute la famille m'a salué d'une vénération, je l'ai saluée de même<sup>12</sup>.

**LA PRIÈRE DU SOIR.** — Telle on lit, dans les Heures, la prière du soir, telle mon hôte l'a dite d'un bout à l'autre. Il était au milieu de la salle, élevé sur la marche d'un prie-dieu, entouré de sa grande famille : il me représentait les plus anciens des premiers prêtres. On s'est levé ; c'était l'heure du coucher. Je me suis avancé vers mon hôte pour prendre congé de lui. Mon hôte, m'a-t-il dit, nous n'avons pas récité l'oraison des vœux<sup>13</sup>, parce que mon épouse espère que vous ne lui referez pas la journée de demain, comme la dernière. Aux instances de la maîtresse de la maison, cette bonne nièce du bon curé, se sont jointes celles de la famille. Je me suis obstiné à partir au bout du jour. Nous avons long-temps contesté ; enfin, de politesse, d'honnêtetés, de compliments, et, si je puis parler ainsi, de fatigue, j'ai promis de demeurer jusqu'à midi, et nous avons juste partagé le différend.

## STATION XL. — LES AMENDES.

Je suis à Rheims.

Il ne faut pas trop dormir quand on a une forte journée à faire. Ce matin, pour m'être éveillé un peu tard, je n'ai pu partir.

Vers les deux heures après-midi, j'étais dans ma chambre, les fenêtres donnent sur la longue place de la Poissonnerie. Il pleuvait à verse ; j'ai vu, au milieu de ceux qui tâchaient de garantir de la pluie, une manière d'officier de police, couvert d'un bon manteau, dépouiller de son méchant habit un pauvre diable en lui criant : Les cinq sous ! les cinq sous ! il me faut absolument les cinq sous d'amende ! J'ai envoyé Dominique lui porter les cinq sous, et le pauvre diable, ayant bien vite remis son habit, a tendu plusieurs fois les bras vers moi pour me remercier.

La pluie a cessé, et bientôt après voilà le soleil ; mais voilà un bourreau avec son grand fouet, voilà devant lui un autre pauvre diable, dont il se mettait en devoir d'ensanglanter les épaules.

retiré. Dominique est accouru, et m'a dit que, si je ne payais encore une amende, ce devait être celle d'un brave homme, ne pouvant la payer, allait avoir le fouet<sup>1</sup>. J'ai deviné Dominique ; il a répondu, en mon nom, de tout cœur, et la foule s'est dispersée. Quelques moments après, le greffier est entré, amenant un homme que j'ai aussitôt reconnu que j'ai fait asseoir. Monsieur, m'a-t-il dit en me tendant un papier, je vous porte le compte de l'amende dont vous avez la générosité de vous charger. J'y ai compris le montant, parce que, bien qu'il n'ait pas été donné, les frais sont déjà faits. C'est bien, lui ai-je répondu, j'ai aussitôt acquiescé, et j'ai tout acquitté.

**UTILITÉ DES AMENDES.** — Vous devez, a continué cet homme, recomptant et en remboursant mon argent, me trouver très méchant ; je suis cependant bon, très bon. J'ai rien à dire. Vous avez raison de rire, m'a-t-il dit ; mais

ce, les hommes, de quelque état qu'il soient, ne peuvent, parler, agir, sans qu'ils aient une amende, petite ou grande, comme on dit, au bout du nez. Les diverses

sociétés ont toutes la même terminaison comminatoire : l'amende<sup>2</sup> ! Toutes les cours bailliagères, financières, municipales, se plaisent à en prononcer, non seulement les simples bourgeois, mais encore contre les plus sages avocats, les notaires, les prêtres et autres hommes même contre les sergents exécuteurs de leurs jugements : c'est qu'outre le salaire de leurs taxations, outre le papier, du parchemin, des bougies<sup>3</sup>, elles ont leur vin<sup>4</sup> : les *ordres d'amendes* sont-ils plus gros que les plus gros lin-chant<sup>5</sup> ; aussi les rouleaux des exécutoires forment-ils sont déployés, comme des grandes meules de foin au bout du fouet des greffes<sup>6</sup>.

Plus de ces amendes sont payées entre les mains des receveurs<sup>7</sup> ; d'autres sont perçues par des fermiers à qui, pour le bail en a été fait<sup>8</sup>.

**NECESSITÉ DES AMENDES.** — Mais voici qui est maintenant : tout aussitôt que ces rouleaux d'amendes sont déployés dans les différentes parties de la France, tous les différents parties de la France naissent ou renaissent, la police, même la politesse, car il y a des amendes pour les incivils et les arrogants<sup>9</sup>. Cela est si vrai que, si un fermier veut se venger des habitants d'un quartier, il ne peut pas exiger les amendes de malpropreté<sup>10</sup>, à empê-

cher les sergents de prendre l'habit de ceux qui n'ont pas d'argent et qui la doivent : dans peu de temps le quartier devient inhabitable. Il n'a qu'à ne pas exiger l'amende des insolences, ou, ce qui est pis, à ne pas exiger l'amende des querelles<sup>13</sup>, du bruit, à ne pas faire sévèrement fouetter ceux qui doivent l'acquitter ou pécuniairement ou corporellement, à leur volonté : en peu de temps le quartier devient encore plus inhabitable ; et s'il nous plaisait de faire souvent des pactisations, des remises, le peuple, voyant se multiplier au milieu de lui les délits et les méfaits, ne manquerait pas de venir crier devant nos maisons : Fermiers ! fermiers ! faites payer les amendes ; vous ne faites pas payer les amendes !

**LA PERFECTIBILITÉ DES AMENDES.** — Vous ne savez peut-être pas, Monsieur, a continué le fermier, que les plus grands seigneurs sont gratifiés de riches amendes<sup>14</sup>, que plusieurs présidents ont leurs pensions assignées sur les amendes<sup>15</sup>, que le parlement de Paris en déjeune<sup>16</sup>, que le parlement de Toulouse en déjeune et en dine<sup>17</sup>. Eh bien ! les plus grands seigneurs en seraient beaucoup plus richement gratifiés, les présidents beaucoup mieux pensionnés ; tous les parlements, toutes les cours, toutes les justices, pourraient en déjeuner, en dîner, en souper ; trente mille honnêtes familles de fermiers, de sous-fermiers généraux, de fermiers généraux, pourraient en vivre ; la rivière de l'or des peines qui féconde les finances<sup>18</sup> pourrait devenir un fleuve, si les procureurs des cours seigneuriales, les procureurs des cours royales, qui sont les promoteurs de ces peines pécuniaires, voulaient être un peu plus fiscaux, vous entendez que je veux dire un peu plus habiles ; surtout s'ils ne voulaient pas faire les équitables, soupeser les amendes, trouver trop lourdes celles de dix mille francs contre les généraux des aides qui n'ont pas le droit de porter le chaperon écarlate à la procession<sup>19</sup> et qui le portent, celles de dix mille écus contre les maçons qui ne sont pas autorisés à démolir les autels, et qui les démolissent<sup>20</sup> ; surtout s'ils ne voulaient pas faire les compâtissants, les tendres comme si, pour être procureurs des seigneurs, procureurs du roi ils en étaient moins procureurs ; surtout si les lois criminelles, moins sanglantes et plus bursales, s'étendaient à un plus grand nombre de cas. En général, les hommes qu'on n'amende pas avec des amendes ne s'amendent guère, et, par la faute des législateurs les générations restent perverses. Monsieur, lui ai-je dit, et gardant un air grave autant que je le pouvais, je ne suis pas non plus éloigné de penser que, sous la continuelle action des amendes, le corps social, comme la pierre sous le ciseau, le métal sous le

façonner, se polir ; et certes, si j'étais comme vous, général des amendes d'une grande ville, je me hâterais de trouver les hauts personnages, et je leur dirais : voyez les aberrations de l'esprit public, le goût de nous de gouvernement<sup>21</sup> ; mais ordonnez donc que celui du grand républicanisme de Genève<sup>22</sup> ou le petit républicanisme de Chatelleraud<sup>23</sup> paiera tant, que celui qui vantera le despotisme des Pays-Bas<sup>24</sup> paiera tant et tant, que celui qui vantera le despotisme du grand Turc, du dey d'Alger, paiera tant. — Que d'argent ! que d'or ! — J'irais chez le moraliste, et je lui dirais : Vous voulez réprimer les vices ? punissez d'une petite amende la médisance, d'une grande amende la calomnie ; réprimez les mises indécentes ? eh bien ! quand vous ferez aux belles dames qu'un denier tournois pour une robe ne descend pas assez bas, et un denier parisis pour une robe ne monte pas assez haut, vous ferez beaucoup pour — Que d'argent ! que d'or ! — Ensuite je m'adresserai à un bon sens, d'une raison droite ; je lui dirai : Voulez-vous bannir les mauvais, les faux raisonnements ? mettez-y une taxe, et établissez un fermier-près des classes de la noblesse. — Que d'argent ! que d'or ! — Enfin, si je pourrais parler au roi, je lui parlerais ainsi : Grand prince, vous voulez faire fleurir les lettres et les arts ? vite ! un bon et long fermier-près des lettres ! et en même temps un fermier-près les cabinets, les ateliers des peintres, les salles de musique et de danse. — Que d'argent ! que d'or ! Ah ! que d'argent ! disait, redisait le sous-fermier général en ouvrant les yeux, quand tout à coup il s'est levé de manière à dire, si je n'avais entendu dans la cour un sergent, venez-m'en en toute hâte, qui l'appelait, qui ne cessait de l'appeler.

## XLI. — LE PEDESCAUX DE METZ.

La ville qui voulait être impériale, mais qui ne voulait pas reconnaître l'empereur, et qui, avec une obstination historique, résistait victorieusement contre lui<sup>1</sup> : c'est Metz, où j'ai déjà quelques jours, où je compte en passer quelques autres. Un jour, je sortais de la place d'armes, j'ai été aussitôt forcé

d'y rentrer : deux belles compagnies d'infanterie venai moi ; elles tenaient toute la rue ; ensuite j'ai été forcé d'y à cause du plaisir que j'avais à les voir s'exercer. D'abord été que les commandements français ordinaire :

Haut l'arquebuse !

Bas l'arquebuse !

Chargez !

Prenez le pulverin !

Amorcez !

Prenez la mèche !

Mettez la mèche au serpentín !

Compassez la mèche !

Soufflez la mèche et ouvrez le bassinet !

En joue !

Tirez <sup>2</sup> !

Mais bientôt le capitaine a montré tant d'application et d'leté , que lorsqu'il s'est retiré je l'ai suivi. Il est entré , j'entré dans une auberge ; il s'est dépouillé de sa pesante a même de son hausse-col <sup>3</sup> , de ses épaulières ou épaulet il n'a gardé que son juste-au-corps <sup>5</sup>.

La table était dressée : il a demandé un couvert , j'en mandé un autre. Je me suis placé à côté de lui , et , c m'avait remarqué sur la place d'armes , notre connaissance trouvée déjà commencée. Après plusieurs compliments r ques et de politesse et de bienveillance , je lui ai avo plaisir comment j'étais entré dans cette auberge ; je lui ai dit franchement quel était l'objet de mon voyage en lui ai fait part de mes observations sur les troupes fran m'a demandé si j'étais homme de guerre. Je lui ai répon je l'avais été dans ma première jeunesse ; je ne lui ai pas les raisons qui m'avaient engagé à cesser de l'être. A son il m'a parlé de lui ; il m'a appris quelle était sa famille , quels motifs il avait pris l'état militaire.

L'INFANTERIE FRANÇAISE. — Je suis né , m'a-t-il dit un village nommé Chénevières <sup>6</sup> , au pied du Cantal.

Mon père n'était noble que lorsqu'il allait chasser avec l bles ou qu'il les invitait chez lui. Hors de là , il avait des c ditions continuelles à essuyer de la part des gens de fin on l'avait mis à la taille , et c'est ce qui l'irritait le plus. J' beaucoup mon père ; j'aimais beaucoup aussi ma sœur , à qu père refusait les parures de son âge , parce que le peu d' qu'il avait était emporté par le collecteur.

Je résolus d'affranchir les terres de mon père et de pr

es moyens de se parer aussi bien que ses compagnes. J'étais à la ville, où je faisais mon cours de , lorsqu'un jour de vacances j'entendis le tambour arrivé d'un capitaine de gens de pied qui avait com- lever une compagnie <sup>7</sup>.

de jeunes gens allèrent aussitôt lui présenter leur our être soldats <sup>8</sup>. Je tremblais de ne pas être admis.

dit le capitaine, ton air de bonne volonté me con- reçois avec plaisir, car je m'imagine que, bien que nts ne soient que pour un mois <sup>9</sup>, tu ne nous quitte-

ot. Du reste, ajouta-t-il, je te préviens, comme les e dans ma compagnie on exécute rigoureusement e, et que chaque soldat ne peut tenir tout au plus domestique <sup>10</sup>. Mon capitaine, lui répondis-je, c'est

n'est trop pour moi, car mon père n'est rien moins

Ah! me dit-il, en jetant les yeux sur mes chausses i, vous le savez, sont du costume de la noblesse <sup>11</sup>,

me moi gentilhomme pédescaux <sup>12</sup>. J'étais un peu em-

ur lui répondre. Il faut vous dire, Monsieur, que

ays, les jeunes gens d'une ancienne ou riche bour- disent tous nobles à deux lieues de leur village; j'en

is. Cependant je ne voulus pas mentir tout à fait; je

ai de rire. Mon capitaine continua, et me dit: Va! Du-

ait comme nous un pauvre pédescaux, et il n'en fut

connétable; cadet, j'aurai soin de toi. Il me tint parole.

épée au côté, embrasser mon père et ma sœur. Avant

l, notre domaine fut exempté de vingt sous de taille <sup>13</sup>.

e fus arrivé au régiment <sup>14</sup>, je tâchai de bien remplir

s, de me rendre agréable à tout le monde, surtout

itaine. Lorsqu'il sortait, j'allais souvent causer, me

avec lui <sup>15</sup>; mais, au retour, je ne faisais pas comme

e mes camarades, je n'entrais pas dans la maison afin

itât à dîner ou bien à souper <sup>16</sup>; aussitôt que nous en

elque distance, je prenais congé de lui.

nière année, je fus d'abord piquier à pique simple, à

e <sup>17</sup>; ensuite je fus successivement fait piquier à cor-

quebusier, mousquetaire <sup>19</sup>.

nde année, je fus fait lanspassade. Mon père tenait

ce titre: véritablement il me donnait rang de cava-

nspassade veut dire lance cassée; et ce mot nous est

émont, où, durant nos guerres, les cavaliers démon-

nt dans l'infanterie avec ce petit grade, qui les distin-

ens de pied <sup>20</sup>.

Ma paie de simple soldat se trouva un peu haussée que j'estimais le plus de ce premier grade, c'est que n'avait plus le droit de me frapper avec la hampe barde<sup>21</sup>. Dans les commencements, je faisais involontairement beaucoup de fautes ; je ne pouvais m'accoutumer à cette correction, et il m'arrivait toujours, lorsque j'étais forcé de regarder la poignée de mon épée. Le sergent était bien aimé des braves ; il me dit un jour, en me voyant rôder, que j'apprisse que le bâton de la hallebarde n'avait jamais déshonoré les épaules d'un homme de guerre, et cela il en est de même de la canne du tambour-général : les tambours des compagnies en ont reçu quelques coups, mais n'en portent pas moins haut la tête.

A Coutras, je fus fait caporal ; ma paie de simple soldat de huit sous par jour<sup>22</sup>, elle fut portée à dix<sup>23</sup>. En avant, le capitaine me dit : Tu es dès ce moment un piquet du roi ; tu le représentes dans ton escouade<sup>24</sup> ; ainsi j'espère que tu te rendras digne de l'importance de ton grade. Monsieur, mon nom n'est pas tout à fait Bataille ; mais ne sois pas fâché que, dans la prononciation, il soit confondu avec un mot qui plaît le plus aux militaires.

J'avancai assez rapidement de grade en grade.

A Saint-Cloud, lorsque l'armée reconnut Henri IV, je fus fait fourrier. On m'avertit que j'allais remplir des fonctions importantes ; je le savais. J'avais déjà vu donner le fouet à un soldat pour n'avoir pas écrit sur la porte le nom des soldats couchés dans la maison<sup>26</sup>. J'en avais vu pendre un autre pour avoir logé les soldats dans des villages où on lui avait fait des présents, pour les avoir logés dans des villages où on avait pas fait<sup>27</sup>.

A Arques, je fus fait sergent. Entre autres charges, il y avait celle des détails de la solde<sup>28</sup> ; il est à moitié financier. Le sergent n'est chargé que de l'instruction militaire<sup>29</sup>. Ce grade me plut davantage.

A Ivry, on me donna une enseigne. Je puis me vanter de ne l'avoir jamais portée, comme bien d'autres, qui ne la portaient qu'à mille pas de la ville, et qui la rendent à leur valet lorsqu'ils en sont sortis<sup>30</sup>. Ils sont d'autant plus excusables que l'officier, étant officier, a un cheval lorsque la compagnie est en route.

A l'entrée de Henri IV à Paris, je fus fait lieutenant<sup>31</sup>.

Au siège de La Fère, j'obtins le commandement d'une compagnie de gens de pied.

Au siège d'Amiens, j'obtins le commandement de deux

Ilre fait mestre-de-camp d'un régiment<sup>36</sup> à une des vacances ; et bien sûrement je le serai , pourvu qu'on m'élève à ce grade une grosse finance, à moi remboursable à mon successeur<sup>36</sup>. Ensuite je ne puis monter plus haut sans passer de l'infanterie : la charge de coronal<sup>37</sup> ou colonel-général, elle n'est pas donnée à un seigneur favori , l'est toujours à un des premiers personnages de l'état<sup>38</sup> ; et nous ne sommes pas exempts de la ligue , des troubles , des révolutions , où des gens bien au dessous de moi , où des laquais , sont devenus rois de France<sup>39</sup>.

Le jour que je fus enseigne , le domaine de Chênevières devint franc d'impôt<sup>40</sup>. Qu'il m'en tardait ! et combien de fois , dans la chaleur du combat , ne m'avait-on pas entendu dire , en brandissant son arquebuse : Voilà pour la taille de Chênevières ! pour le champ ! voilà pour la vigne ! et voilà pour le pré ! Un brave capitaine Bataille me charmait. Il était aussi bon soldat que bon fils , car il tirait aussi des coups d'arquebuse pour les bijoux de sa sœur , pour ses colliers , pour ses anneaux , ses bracelets.

Je ne pouvais d'ailleurs me lasser de le voir : sa figure , naturellement martiale , avait été toute déchiquetée par le fer de l'ennemi ; il ne restait plus de place pour y appuyer le bout du doigt sans toucher une cicatrice.

Je ne pouvais non plus me lasser de l'entendre.

Le premier argent que j'eus , continua-t-il , quand je fus arrêté au régiment , je le mis à un habit de guerre galonné sur toutes les tailles<sup>41</sup>, et je fus alors habillé comme les soldats de ma compagnie , une des plus belles.

Quant à l'armement , que le roi donne , et qu'en grande partie les financiers donnent au roi comme pot-de-vin des aides qu'ils paient<sup>42</sup>, il était fort bon ; il est aujourd'hui meilleur. Les Français , quelquefois les plus prompts à inventer , sont toujours les premiers prompts à adopter les inventions des autres.

En effet , combien de temps y a-t-il qu'on a remplacé les armes à bras en épaule de mouton par les arquebuses droites ? En soixante ans. Eh bien ! il y a près de soixante ans que les Français s'en servent<sup>43</sup>. Combien , depuis qu'on se sert de mousquets ? De cinquante ans , peut-être. Eh bien ! il n'y a guère moins que les Français s'en servent<sup>44</sup>. Au commencement de ce siècle , les Français croyaient rester les seuls en possession des longues piques ; mais les Français les leur arrachèrent à Marignan<sup>45</sup>, et depuis ils ne les ont plus quittées<sup>46</sup>. Ces diverses armes deviennent de plus en plus magnifiques , riches.



Voyez maintenant marcher au son du tambour, que l'infanterie ne bat aussi bien que la nation française <sup>47</sup>, un bataillon fanterie; voyez les piquiers coiffés d'un brillant casque d'acier ou de cuivre; voyez les arquebusiers avec leurs grands papiers, leurs grandes chausses bouffantes, leurs bandes garnies d'espace en espace par les charges ou les petits morceaux de cuir qui les renferment <sup>48</sup>; voyez les mousquetaires, tenant à la main leur mousquet de six pieds, qu'ils portent sur l'épaule de l'autre la fourchette ou canne à fourche, sur laquelle ils appuient leur arme quand ils veulent faire feu <sup>49</sup>; voyez les arquebusiers, avec l'ancien petit bâton à feu <sup>50</sup>, qu'ils chargent quand ils tirent si vite: tous sont chaussés de bottines, tous ont la tête ombragée de plumes éclatantes, tous ont une longue épée. Qui dirait maintenant que cette belle et redoutable infanterie était dédaignée, méprisée <sup>52</sup>, il y a peu d'années!

Monsieur, on nomme François I<sup>er</sup> le Père des Lettres; j'en veux bien, quoique avant lui il y eût un grand nombre de rois sages. On devrait plutôt le nommer le père de l'infanterie française. Avant lui, il n'y avait que des troupes misérables, francs-taupins <sup>53</sup>, des francs-archers, tels que ceux que nous voyons encore en Bretagne <sup>54</sup>. C'est lui qui, par son ordonnance de Saint-Germain-en-Laye, institua sept légions de gens de pied de six mille hommes chacune <sup>55</sup>.

Aux légions de François I<sup>er</sup> succédèrent les légions de Henri II <sup>56</sup>; à celles-ci d'autres, sous le nom de régiments <sup>57</sup>.

Le nombre de nos régiments n'a jamais été et n'est pas en fixe. Les quatre vieux régiments, Piémont, Champagne, Picardie et Navarre, sont seuls immuables <sup>58</sup>; quant aux autres, ils portent le nom de leur mestre-de-camp, on les crée aujourd'hui et demain on les casse <sup>59</sup>.

Tous les vieux régiments sont de vingt compagnies, les autres sont de quinze <sup>60</sup>.

Les compagnies sont tantôt de cent, tantôt de deux cents hommes <sup>61</sup>. Suivant les gens de l'art, elles devraient être de soixante-dix hommes en temps de paix, de deux cents en temps de guerre.

Monsieur, nous nous félicitons d'avoir à notre solde de l'infanterie suisse <sup>63</sup>, dont chaque compagnie a toujours en tête un certain nombre de soldats français pour la guider, pour la discipliner <sup>64</sup>. Nous nous félicitons surtout d'avoir à notre solde l'infanterie espagnole <sup>65</sup>: elle a formé notre infanterie française. Nous vous devons bien des institutions.

Nous vous devons cette nouvelle discipline qui fait qu'un homme obéit sans réplique à son caporal comme à son roi.

Quand nos officiers voient ceux de l'infanterie espagnole, hors de la France, la meilleure du monde<sup>66</sup>, porter le pique, ils ne font plus difficulté de les porter<sup>67</sup>. Je sais bien que nous vous dussions plusieurs autres de vos ins. Nos officiers, nos soldats, ont des camarades, mais pas vos amis d'armes<sup>68</sup>, qui multiplient chez vous les généreuses et les actions d'éclat. Comme vos soldats, les Français saisissent bien la terre avant de se battre<sup>69</sup>, mais, comme les Français ils n'attendent pas toujours la voix de leurs chefs pour commencer et pour cesser le combat<sup>70</sup>.

Monsieur, j'en suis persuadé, il se prépare en France la même révolution militaire qui a eu lieu dans votre Espagne. L'infanterie deviendra la force de l'armée<sup>71</sup>. Remarquez la fixation de sa quotité relativement à celle de la cavalerie. François I<sup>er</sup>, l'infanterie fut sur le pied de cinquante mille hommes<sup>72</sup>, la cavalerie sur le pied de quinze mille<sup>73</sup>. Il en fut de même sous Charles IX, lorsque, toute la France étant en armes, il y avait cent trente mille fantassins et trente-cinq mille cavaliers. La cavalerie n'était déjà alors que d'un quart des armées. Aujourd'hui elle n'est que d'un cinquième<sup>74</sup>. C'est le temps qui veut : la force de l'état passe de la cavalerie, de la noblesse à l'infanterie, au corps de la nation. Autrefois on ne disait capitaine, on dit maintenant le capitaine Colombet<sup>75</sup>, le capitaine de la compagnie<sup>76</sup>.

**CAVALERIE FRANÇAISE.** — Une manière de serviteur à cheval ayant deux baguettes de tambour sous le bras, a paru en France et vint à la porte de la salle ; le capitaine l'a congédié d'un geste et il a continué ainsi : Dans mon village, il y avait un jeune homme nommé Fulcrand de la Neuville, avec qui j'étais intimement lié. Il était entré dans la gendarmerie vers le temps où je m'étais engagé dans l'infanterie. Nous nous revîmes ; je le trouvai un peu froid et même un peu honteux de moi. Je le laissai aller. Lorsque j'eus été fait sergent, il se trouva, par hasard, à la garde nationale que je commandais, et tout à coup son amitié se réchauffa jusqu'à ne me laisser ni cesse ni repos que je fusse à cheval. Il me disait que, d'après les ordonnances, mon grade me dispensait des preuves de noblesse<sup>78</sup> ; il me disait que j'étais l'égal des enseignes, des lieutenants, même des capitaines d'infanterie, qui s'estimaient fort heureux d'entrer dans la cavalerie des simples gend'armes<sup>79</sup> ; il me disait que, lorsque je serais sous-officier, officier, j'aurais et la paie de gend'arme et le prestige de mon grade<sup>80</sup>.

Le capitaine fut informé des sollicitations de Fulcrand ; il se

contenta de me dire : Sergent, si vous me quittez, vous ne tarderez pas à vous en repentir. Quelle que fût ma confiance dans mon chef, le nom antique, noble et militaire d'hommes d'armes sonnait si bien à mon oreille, que je ne pus résister à l'envie d'aller passer quelques jours à la compagnie de mon ami : elle n'était pas éloignée de notre garnison. Je n'ai jamais vu tant d'orgueil. Je fus surtout indigné de la manière dont on parlait des troupes à pied<sup>81</sup>. Plusieurs fois je fus tenté de me faire connaître, de demander jour et champ, et de tirer l'épée au nom de toute l'infanterie. Mais je craignais de nuire à Fulcrand. Cette seule considération me retint ; je m'en retournai.

Maintenant que le temps a refroidi mon irritation, je parlerai plus impartialement.

La gendarmerie est un beau, un superbe corps. Elle a été toujours le rempart de la France. Au siècle dernier, cela était vrai ; cela, aujourd'hui, l'est beaucoup moins ; bientôt cela le sera beaucoup moins encore.

D'abord il n'est rien de plus brillant, et même, en apparence, de plus terrible, que la charge d'un escadron de gend'armes, toujours composé de gentilshommes, nourris d'honneur et de bravoure, façonnés par les exercices de la guerre, convertis des armes les plus riches<sup>82</sup> : vous ne voyez alors que choc, feu, argent et or ; mais souvent les reîtres, avec leur épaisse cuirasse de fer vernie, avec leur longue épée, ont l'avantage. Je sais bien qu'entre les mains de nos jeunes gend'armes la lance brille, étonne ; toutes les fois, j'ai souvent moi-même vu qu'elle n'est pas meurtrière comme la forte épée des reîtres<sup>83</sup>, qui ont d'ailleurs la pistole<sup>84</sup>. Les gend'armes français l'ont bien aussi, et même la pistole à pierre pour feu<sup>85</sup> ; malheureusement ils la dédaignent, et rarement quittent la lance.

Je remarquai encore dans la gendarmerie un autre défaut notable : c'est qu'autant elle est lestée un jour de bataille, autant elle est embarrassée un jour de marche. Aux termes des ordonnances, le capitaine est tenu d'avoir seize chevaux, le lieutenant huit chevaux, le guidon six chevaux, le maréchal-des-logis quatre chevaux, le gend'arme trois chevaux, l'archer deux chevaux<sup>86</sup>. C'est trop de chevaux.

On compte en France environ cent cinquante compagnies de gendarmerie, dix mille hommes d'armes<sup>87</sup>, ce qui, au siècle dernier, ou chaque lance fournie était d'un homme d'armes, de deux archers, un page et deux coutilliers<sup>88</sup>, aurait supposé soixante mille hommes de cavalerie ; ce qui, au milieu de ce siècle, où la lance fournie n'était que d'un homme d'armes et d'un archer

proposé vingt mille hommes ; ce qui, au jour actuel, où le nombre des archers continuellement diminue, où il n'y en a guère, ne supposerait guère que dix mille hommes.

Le habillement, le riche équipement de la gendarmerie pour ce corps, je devrais dire va le faire périr. L'utilité ne paie pas la dépense. Un gend'arme coûte encore par jour six<sup>91</sup>. Il coûte un quart de plus que le chirurgien-major, le maître de la compagnie, que le trompette, que le maréchal-ferrant, que le fourrier-sellier<sup>92</sup>, que les autres officiers, à peu près comme dans la cavalerie<sup>93</sup>.

Qu'y remplacera la gendarmerie ? Qui ? Le corps des chevaux-légers, le corps des carabins, le corps des dragons.

Les chevaux-légers, organisés par compagnies de cinquante, de cent cinquante maîtres, commandés par des chefs en nombre plus grand que ceux de la gendarmerie, obéissant, comme elle, à un colonel-général<sup>94</sup>, réunissent les avantages du cavalier et de l'archer. Ces cavaliers, tous riches bourgeois, sont plus modestes et coûtent beaucoup moins que les gen-

derabins, lestes, élégants, hardis, se font redouter par leur agilité<sup>95</sup> ; ce sont les mousquetaires de la cavalerie ; ce sont aussi les anciens estradiots<sup>96</sup> : ils vont à la découverte et à l'attaque.

Les dragons sont tantôt des cavaliers à pied, tantôt des fantassins à cheval. Cette nouvelle organisation, due au comte de Coscaud<sup>97</sup>, est le dernier effort du génie de la guerre.

LE BAN ET L'ARRIÈRE-BAN DE FRANCE. — Monsieur, dit au brave capitaine, vos anciennes histoires parlent du ban et arrière-ban : se rassemble-t-il encore ? Oui, répondit-il, mais assez rarement. J'y ai été une fois, et maintenant m'en souviens je ne puis m'empêcher de rire.

Les guerres civiles de notre temps ont tellement appauvri la France, qu'aujourd'hui elle ne possède guère que la moitié des biens qu'elle avait autrefois, et tous les jours encore elle vend ceux qui lui restent. Les bourgeois, par vanité, par désir d'allonger leur nom, donnent la préférence à ce genre de biens. Mon père possédait le fief de Petitmont, et prenait, comme les autres, le titre d'écuyer de Petitmont<sup>99</sup>. Un de nos voisins avait acheté celui de Beauval, et ne manquait pas non plus de prendre le titre d'écuyer de Beauval.

À coup sûr les ennemis se montrent en armes dans les provinces voisines ; la trompette du ban sonne dans les villes et les villages<sup>100</sup>. Le fief de Petitmont devait fournir la moitié

d'un archer, et celui de Beauval l'autre moitié<sup>101</sup>. Mon père, afin de ne pas payer le droit de franc-fief<sup>102</sup>, avait fait passer la propriété du fief de Petitmont sur ma tête. Je servais à l'armée; je n'étais légalement tenu qu'à payer la moitié de l'équipement<sup>103</sup>, suivant l'assiette faite par les commissaires<sup>104</sup>. C'était au sieur Beauval à marcher; mais il n'en avait nulle envie. Mon père lui conseilla d'alléguer qu'il n'était pas noble; il ne voulut jamais y entendre. Il prétendait que la possession des fiefs anoblissait, ce qui était vrai autrefois, ce qui maintenant ne l'est plus, ou ne l'est plus que des baronies<sup>105</sup>. Enfin il s'avisa de dire qu'il avait mauvaise vue; l'excuse de la mauvaise vue n'ayant pas été reçue, il pratiqua si bien mon père, qu'il lui fit entendre que, notre province étant un pays d'infanterie<sup>106</sup>, le ban marcherait à pied<sup>107</sup>, que j'y aurais un grade supérieur au mien; enfin il parla tant et tant, que mon père m'écrivit qu'il désirait de me voir au ban desservir les deux fiefs. Les désirs de mon père étaient pour moi des ordres : je demandai et j'obtins un congé.

Arrivé au lieu du rassemblement, je vis, non un bataillon de seigneurs, mais une troupe de gros valets, de garde-chasse<sup>108</sup>, ou de gentilshommes trop pauvres pour mettre un homme à leur place ou pour payer cinq sous par livre du revenu de leurs fiefs<sup>109</sup>.

Nous fûmes passés en revue par des gens de justice en robe longue, en bonnet carré<sup>110</sup>. L'un d'eux fit une longue harangue où il parla de Marathon et des Thermopyles. Un autre en fit aussi une, mais il connaissait mieux son auditoire. Braves salades<sup>111</sup> ! dit-il, si vous n'arrêtez les ennemis, ils vont manger vos châtaignes, vos raves, et gare les fèves ! Ces mots enflammèrent tous les courages.

On se mit en marche. Je n'avais jamais rien vu de plus plaisant que ces gens de village, représentant les brillants seigneurs des anciens temps, et sans doute portant plusieurs de leurs vieilles épées ou de leurs vieilles hallebardes. Vous avez remarqué sans doute que, si, comme les Anglais, tous vêtus d'habits rouges bordés de jaune<sup>112</sup>, nous ne nous piquons pas d'une aussi rigoureuse uniformité de couleur, nous sommes cependant assez uniformément habillés de bleu, de rouge<sup>113</sup>; eh bien ! ces bonnes gens portaient leurs habits de dimanche de toute sorte de couleurs. Mais enfin, tels quels, je les commandais en qualité de capitaine<sup>114</sup>, et j'avais dans ma compagnie, comme dans toutes celles de l'infanterie, un tambour et un fifre<sup>115</sup>.

Nous joignîmes bientôt les troupes à cheval; elles étaient encore plus plaisantes à voir : grands, petits chevaux et armes

les<sup>116</sup>. Un vieux sénéchal, qui n'entendait que la chasard, nous commandait<sup>117</sup>. Plus nous approchions du on disait qu'était l'ennemi, plus nous perdions de monacun se disait ou boiteux ou malade. Heureusement, nis ayant disparu, on congédia le ban, et aussitôt homimaux reprirent fièrement et gaillardement le cheminaison.

le ban et arrière-ban, déjà affaibli à la fin du siècle derit cependant encore évalué à dix mille chevaux<sup>118</sup>; auil ne l'est pas à trois mille<sup>119</sup>; il n'est plus d'aucune n'est que ridicule.

our à mon régiment, je cachai avec le plus grand soin usse servi.

ILLERIE. — J'ai vu le tambour reparaitre; cette fois il aisse sur la hanche et les deux baguettes en l'air. Vous ez demeurer plus long-temps, ai-je dit au capitaine. Il répondu, il a souri; aussitôt nous nous sommes levés nous sommes amicalement salués, nous penchant l'un re, étant sur le point, ou du moins, si j'en juge par unt le désir mutuel de nous embrasser.

yais m'en aller seul. Un homme marchant précipitam- mes talons m'a fait regarder derrière moi : c'était un

Je l'ai reconnu à son pourpoint serré, à son grand col- son petit chapeau sans ailes<sup>120</sup>. Monsieur, m'a-t-il dit, ami du capitaine Bataille; si vous désirez de voir l'ar- sera pour moi un bien grand plaisir de vous y condui- ai répondu par une profonde révérence. L'excellent que cet artilleur ! Il se nomme Julien; il s'est montré,

son intelligence que par sa politesse, le digne ami du . Il m'a tout fait voir, il m'a parlé de tout.

s joindre à ses documents ceux que j'avais déjà.

ance, il y a treize grands arsenaux. Celui de Paris est al<sup>121</sup>.

du plus grand nombre de pièces d'artillerie se fait mangars de cet arsenal<sup>122</sup>. En voici les opérations suc-

ideur coupe un rondin de bois qu'il taille à pans s'il veut à pans<sup>123</sup>, qu'il arrondit s'il veut un canon rond. Il cou- rondin d'une couche de tuile pulvérisée; il le recouvre tre couche mélangée de poil de bœuf ou de cheval, et il la surface; sur cette dernière couche huilée il met une uche de tuile pulvérisée, mélangée aussi de poil; il la : cercles de fer qu'il fixe par du fil d'archal; ensuite au-

tre couche de tuile pulvérisée, assujettie par des bandes de fer longitudinales, de même fixées par du fil d'archal ; enfin autre et dernière couche de terre superposée sur les bandes. Le fondeur fait alors sécher au moyen du feu ces différentes couches, après quoi il retire le rondin de bois avec les deux premières couches y adhérentes, et il le remplace par un rondin de fer recouvert d'une croûte de cendre et de poussier, dont la grosseur détermine en même temps, et le calibre du boulet, et l'épaisseur du canon. Le métal coule dans l'interstice entre le rondin de fer et la chape ou moule formé, comme on vient de le dire, de couches de terre, de cercles et de bandes ; il se refroidit, le canon est fait<sup>124</sup>. Suivant l'artilleur Julien, l'alliage métallique du canon se compose de dix parties de cuivre et d'une d'étain ; suivant d'autres, ces proportions peuvent légèrement varier<sup>125</sup>.

En France, la dimension de l'artillerie a été réduite de moitié. Le canon avait, au commencement du siècle, environ vingt-quatre pieds<sup>126</sup> ; il en a à peine douze<sup>127</sup>. Le poids du boulet a été réduit des deux tiers ; il était de cent<sup>128</sup> ; il n'est plus que de trente-trois livres<sup>129</sup>. Maintenant le canon ne pèse qu'environ six mille livres ; l'ouverture n'en est que de six pouces de diamètre<sup>130</sup>.

Les pièces d'artillerie moindres que le canon sont la coulevrine, la bâtarde, la moyenne, le faucon, le fauconneau<sup>131</sup>. Jamais je n'ai pu faire entendre à l'artilleur Julien que le décroissement devrait en être arithmétiquement régulier, par trois quarts, par moitié, par quart, par huitième et par seizième ; il en revenait toujours à ses cartons figurant des cercles de décroissements irréguliers<sup>132</sup>.

Je viens de dire de quelle manière on fait en France les canons ; je vais dire de quelle manière on y fait la poudre.

Sur huit parties de salpêtre on met une partie de soufre, une de charbon, ou un peu plus, ou un peu moins<sup>133</sup> ; on les pulvérise, on les sasse, on les tamise, on les jette dans des auges ; elles y sont mélangées par les pilons des moulins ; et cette composition, arrosée de vinaigre, séchée, passée à travers des cribles, divisée en petits grains, c'est alors de la poudre, de la poudre française<sup>134</sup>, différenciée en trois sortes : en poudre à canon ou poudre grosse-grenue, en poudre à arquebuse ou poudre menue-grenue, en poudre d'amorce<sup>135</sup>.

J'ai voulu connaître aussi la manière dont en France on faisait les éléments de la poudre. Comment faites-vous le salpêtre ? ai-je demandé à l'artilleur Julien. Je ne devrais pas le savoir, m'a-t-il répondu en riant, car les villes et les villages sont tenus, sui-

l'ordonnance de 1582, de nous en porter chaque année mille livres<sup>136</sup> ; et ce qui manque pour l'approvisionnement des moulins à poudre<sup>137</sup>, on l'achète<sup>138</sup>. Cependant qu'on fait tremper dans de l'eau les terres salpêtrées, qu'on fait évaporer sur la chaudière les eaux où elles ont été lavées, et que les cristaux de salpêtre restent au fond de la chaudière<sup>139</sup>. — Et le charbon ? — Pour faire le charbon, nous coupons de petits bâtons de saule, de coudrier ou de ceps de vigne ; nous les brûlons dans un réchaud de fer, nous étouffons le feu. Quant au soufre, a-t-il ajouté en prévenant ma demande, nous l'achetons des marchands, nous l'épurons<sup>140</sup>.

Je sais et je savais même avant mon arrivée en France que la charge de poudre du canon est réglée par le poids du boulet, qu'elle est des deux tiers<sup>141</sup>.

Le service d'un canon veut au moins quarante-sept chevaux, vingt-trois pour le traîner, et vingt-quatre pour les six charrettes de ses munitions<sup>142</sup>. On emploie souvent des chevaux de louage<sup>143</sup>.

Pour manœuvrer un canon il faut trente pionniers. Pour le charger, le pointer, le tirer, il faut trois chargeurs et deux canonniers<sup>144</sup>.

On estime qu'un canon porte, au blanc, jusqu'à huit cents pas<sup>145</sup>. J'ai été fort content de la manière leste et adroite dont les canonniers français haussent, baissent leur canon, ou par le moyen des leviers, ou par le moyen des coins ajoutés, ôtés<sup>146</sup>. J'ai été encore plus content de leur ingénieux usage du bâton de Jacob<sup>147</sup>, du quart de cercle et de l'équerre garni du fil à plomb qu'ils placent dans la bouche du canon, pour en déterminer l'inclinaison à l'instant de la visée<sup>148</sup>.

Il n'y a que les canonniers allemands qui puissent disputer de science avec les canonniers français<sup>149</sup> ; il n'y a pas de canonniers au monde qui avec eux puissent disputer d'adresse.

Chargez ! criait avec action à ses canonniers l'artilleur Julien.

Le sacchet !

Le fourrage<sup>150</sup> !

Refoulez !

Pointez !

Haut la mèche !

Haut le bras<sup>151</sup> !

Depuis qu'au lieu du chargeoir ou lanterne de cuivre emmanchée d'un bâton qui allait porter au fond du canon la charge de poudre<sup>152</sup>, on se sert d'un sacchet de toile enveloppant la poudre et le boulet<sup>153</sup>, le canon, pourvu qu'il soit de temps en temps rafraîchi.



chi avec de l'eau et du vinaigre, peut tirer en batterie jusqu'à cent vingt coups par jour<sup>154</sup>. L'invention de la charge toute prête de l'arquebuse a dû mener à l'invention de la charge toute prête du canon ou du sachet de toile que le chargeur, après avoir poussé dans le canon, déchire en y enfonçant un instrument tranchant au dessous de la lumière<sup>155</sup>; et l'invention du sachet de toile a dû mener à celle du sachet de ferblanc rempli de morceaux de métal ou de mitraille, mis dans le sachet du canon ou lieu de boulet<sup>156</sup>.

Je trouve écrit dans une de mes notes qu'aux batailles du siècle actuel, la France n'avait eu que vingt, quinze, dix, quelquefois seulement six canons<sup>157</sup>. Cependant l'artilleur Julien m'a dit qu'en cette année 1600, l'armée qui marchait contre le duc de Savoie traînait quarante canons à sa suite<sup>158</sup>. Est-ce forfanterie nationale? est-ce la vérité? me suis-je demandé. L'artilleur Julien, s'apercevant de mon étonnement et peut-être de mes doutes, a offert de me faire voir les états contrôlés<sup>159</sup>: c'est donc probablement et très probablement la vérité. Aujourd'hui, m'a-t-il dit, on ne veut, par mille hommes, ni moins ni plus d'un canon<sup>160</sup>.

Autrefois le boulet ne frappait qu'en renversant, aujourd'hui il frappe en tombant. Le boulet lancé par le canon, après avoir parcouru le dixième de l'espace qu'il doit parcourir, tend graduellement à se rapprocher de la terre, où enfin il tombe. Quelle est la cause qui affaiblit graduellement la force du boulet pendant les neuf derniers dixièmes du temps qu'il est en l'air? On l'ignore. Mais on a remarqué cet affaiblissement progressif, et l'on en a déduit l'invention des boulets tombants, au moyen de laquelle on dirige sur une ville ou une plue de gros boulets<sup>161</sup> qui l'écrasent, ou une plue de boulets d'artifice, faits avec des pots de grès, des écuelles de bois, des globes de cuivre, qui l'incendient<sup>162</sup>.

L'artilleur Julien se moque des boulets ramés<sup>163</sup>; il se moque des batteries mouvantes, des plates-formes à roues chargées de canons<sup>164</sup>; il se moque des orgues de mousquets et d'arquebuses que, par le moyen d'une ficelle attachée aux détentes, un seul homme peut tirer<sup>165</sup>; il ne se moque pas moins de l'invention des hottes, des charrettes, chargées de faisceaux de mousquets, d'arquebuses, qui, dès qu'on les touche, tirent sur ceux qui sont à l'entour.

Mais il ne se moque pas de l'invention des pétards ou petites boîtes de métal attachées, par leur ouverture, aux portes des villes, qu'ils déchirent, qu'ils mettent en éclats ou qu'il font sau-

er <sup>166</sup>. Il se moque seulement de ceux qui les appliquent aux tringles des villes, aux piles des ponts <sup>167</sup>.

Quant aux feux d'artifice ou compositions de poudre combinées avec le naphte, le pétrole, le soufre, l'eau-de-vie, le mercure, il fait seulement cas de la lance à feu et de la fusée. Avec l'une, dit-il, on peut porter le désordre dans les rangs des ennemis <sup>168</sup>; avec l'autre, on peut incendier leurs camps <sup>169</sup>.

Tous les différents arsenaux de France ressortissent au bailliage de l'arsenal de Paris, où sont des avocats, des procureurs, et un bailli aux appointements de cent écus <sup>170</sup>. L'artilleur Julien m'a parlé en détail de cette juridiction, et encore plus en détail des privilèges des officiers, des médecins, des chirurgiens d'artillerie <sup>171</sup> et des maîtres-canonniers des principales villes <sup>172</sup>. Les

artilleurs, m'a-t-il dit, nous sommes tous réputés commensaux de la maison du roi <sup>173</sup>; cependant j'ai été plusieurs fois à la cour,

mais on ne m'a offert ni pain, ni vin, ni un verre d'eau. Il est curieux, a-t-il ajouté par manière de plaisanterie, qu'il faudrait une ville plus longue que de Paris à Metz pour inviter tous les commensaux de cette maison, ou du moins tous ceux qui en ont le titre.

Il me reste à parler des grades ou de la hiérarchie de l'artillerie française. L'artilleur Julien est commissaire; il a au dessus de lui les lieutenants provinciaux, les lieutenants généraux et le grand-maitre, capitaine-général de l'artillerie <sup>174</sup>; il a au dessous les canonniers-pointeurs, les canonniers, les déchargeurs, les armuriers, les fondeurs, les forgeurs et les ouvriers <sup>175</sup>.

Quant aux charrois de l'artillerie, la hiérarchie en est celle-ci : le capitaine-général <sup>176</sup>, les capitaines, les conducteurs, les retiers <sup>177</sup>.

Le commissaire Julien m'a dit que ce sont deux grands-maitres qui, de notre ancienne artillerie, ont fait notre artillerie d'aujourd'hui. L'un est le grand-maitre d'Estrées : il a perfectionné la fonte, la forme des canons, et leur a donné des lances d'acier <sup>178</sup>; il a perfectionné le matériel. L'autre est le grand-maitre de Pommereul <sup>179</sup> : il a perfectionné le tir, les manœuvres <sup>180</sup>; il a perfectionné l'emploi du matériel.

Commissaire ! quel est le livre classique de votre artillerie ?  
— La Pratique manuelle de Collade <sup>181</sup>.

Commissaire ! quelle est la dépense générale de l'artillerie ?  
— Sept, huit cent mille livres <sup>182</sup>, aujourd'hui payées par le surintendant des finances Sully, en même temps notre grand-maitre, et, à mon avis, fort heureusement, car il a porté aussi dans

l'artillerie sa patriotique serpe, avec laquelle, d'un seul coup, il a abattu toutes les branches parasites où vivaient cinq cents faux artilleurs <sup>183</sup>, prenant leur habit pour recevoir leur solde, le posant après l'avoir reçue.

**LES PLACES FORTES.** — Nous étions encore, le commissaire Julien et moi, à parler, à nous promener sur la plate-forme de la citadelle, lorsque nous en avons vu sortir un militaire que le commissaire Julien a appelé, en riant de toutes ses forces : Ingénieur ! ingénieur ! accourez, accourez donc ! les Espagnols sont dans la citadelle ! Le militaire a aussitôt rétrogradé et nous a joints. Ingénieur, lui a dit le commissaire Julien, vous nous obligerez également, notre ami le capitaine Bataille et moi, de faire voir à ce noble étranger les fortifications de la ville, et sans doute aussi de lui faire connaître le système français des places fortes. Cela dit, il s'est dérobé à mes remerciemens avec tant de promptitude, qu'à peine ai-je eu le temps de lui crier que je le priais de recevoir mes salutations. Il me les a rendues en tournant gracieusement vers moi sa belle figure et en ne cessant de courir.

L'ingénieur m'a poliment amené dans toutes les parties de la citadelle ; étant ensuite montés ensemble sur la banquette du parapet, il m'a parlé ainsi, en abrégeant tant qu'il a pu son immense savoir :

L'enceinte de cette ville, m'a-t-il dit, en me la montrant de la main, est, comme vous le voyez, défendue par les inexpugnables fossés formés par les cours de la Moselle et de la Seille : car, quoique ses remparts ne soient pas moins forts qu'autrefois, où ils étaient très forts <sup>184</sup>, ils ne valent aujourd'hui guère ; et la citadelle, presque aussi vieille <sup>185</sup>, ne vaut guère mieux, quoiqu'elle ne soit pas non plus moins forte qu'autrefois, où elle était aussi très forte <sup>186</sup>. Heureusement pour notre honneur, La Rochelle, le Havre, Sedan, Hesdin, Mézières, Thionville <sup>187</sup>, et grand nombre d'autres places que M. de Sully a fait ou réparer ou bâtir <sup>188</sup>, sont autrement fortifiées. Monsieur, a-t-il ajouté, les fortifications de ces villes, comparées aux fortifications des villes du siècle dernier, offrent à l'homme de l'art des changements progressifs qu'on peut chronologiquement classer.

Déjà, à la fin du siècle dernier, les tours, auparavant circulaires, s'étaient insensiblement allongées en fer de lance ; depuis, elles sont devenues insensiblement angulaires <sup>189</sup>, et ont pris le nom de bastion, qui autrefois signifiait petite bastille <sup>190</sup>, petite forteresse.

C'est du bastion que sont nés successivement et le bastion de-

taché ou ravelin , et le double bastion détaché ou double ravelin , et la tenaille et les redoutes<sup>191</sup> , et enfin tout le système de la fortification angulaire.

Voyons attentivement comment le bastion , cette fortification-mère , a , chez les diverses nations , si je puis parler ainsi , diversement engendré.

A bien examiner les ensembles , la fortification italienne , la plus ancienne , la plus régulière<sup>192</sup> , la fortification espagnole<sup>193</sup> , la fortification hollandaise , la fortification française , qui est la fortification de notre Latreille<sup>194</sup> , de notre Aurélio<sup>195</sup> , offrent leurs plus notables différences dans la plus ou moins grande multiplication des bastions , dans la plus ou moins grande ouverture de leurs angles<sup>196</sup>.

En douteriez-vous ? Rapprochez dans votre pensée les villes fortes de ces différentes nations ; toutes ont à peu près la même figure<sup>197</sup> : au milieu , les clochers , les maisons , la ville ; tout autour les nouveaux remparts ou masses de terre , taillées en talus , revêtues de pierres ou de briques , hautes de vingt-cinq , trente pieds , épaisses d'autant , couronnées de distance en distance par de petites et hautes masses de terres appelées cavaliers , flanquées de distance en distance par de grandes masses de terre appelées bastions ; tout autour fossé large de soixante , quatre-vingts pieds , recreusé au milieu d'un autre fossé ; tout autour terres du fossé jetées en dehors formant le chemin couvert , l'esplanade ou glacis ; tout autour , à une plus ou moins grande distance , autres fossés , autres bastions , même plus multipliés , avec des tranchées de défense qui les lient aux flancs des bastions de la ville. Ces divers ouvrages , tous fraisés , c'est-à-dire horizontalement endentés d'un cordon de pièces de bois dont le bout , taillé en pointe , sort de deux ou trois pieds ; tous palissadés , c'est-à-dire verticalement endentés d'un cordon de pièces de bois plus fortes , plus longues et également terminées en pointe , offrent comme un gros noyau de pierre entouré de diverses zones de terres , de bois , d'eau et de terre , hérissés d'angles , de pointes<sup>198</sup> , ou plutôt comme une grosse tête à plusieurs effrayantes gueules , armées de plusieurs rangées de dents.

L'ADMINISTRATION MILITAIRE.—Maintenant que je vais passer à une autre partie de l'art , j'ai à raconter ici la singulière aventure qui , la semaine dernière , me fit faire à Verdun une bien utile connaissance.

Je passais , je crois , dans la rue de la Tour<sup>199</sup>. Monsieur , me dit un pauvre en me montrant des parchemins enroulés , je viens de trouver ces grands parchemins ; si vous voulez m'en donner

deux sous, ils sont à vous. — Voilà deux sous ! J'emportai ces parchemins ; je les déroulai : c'étaient des revues militaires. En rentrant à l'auberge, je dis à haute voix que le hasard venait de faire tomber entre mes mains un rouleau appartenant peut-être à un commissaire des guerres.

Il ne s'était point passé une heure qu'on frappe à ma porte ; un grand beau jeune homme se présente et me dit, en mettant à la main son chapeau haut, empanaché, et en rejetant en arrière son petit manteau qui couvrait la brillante poignée de son épée, qu'il était le clerc du commissaire des guerres, et qu'il y avait apparence que les revues de soldats que je venais de trouver étaient celles qu'il venait de perdre. Je les lui remis. Il les ouvrit, et les reconnut tout de suite. Monsieur, me dit-il alors, après m'avoir montré les différents scings apposés au milieu et au bas de l'écriture<sup>200</sup>, je voudrais bien, ne fût-ce qu'afin que vous puissiez voir combien sont importantes les pièces qui sont tombées entre vos mains et combien de remerciements je vous dois, que vous connussiez notre administration militaire. Monsieur, lui répondis-je, je désirerais bien aussi la connaître ; je serais même fort content d'en avoir seulement une légère idée. Oh ! oh ! me dit-il avec un air de joie et de bonne volonté, rien n'est plus aisé, plus facile ; demandez-moi ce que vous voudrez. Il s'assit alors sur le siège que je lui avais présenté à son arrivée, et je m'assis en même temps. Monsieur, quel est le chef de l'administration militaire ? Le chef ! le chef ! me répondit-il en réfléchissant et en portant la main au front ; le chef ! nous n'en avons pas<sup>201</sup>. Et, ajouta-t-il avec un plus grand éclat de voix, comme en se raffermissant, nous n'en avons pas besoin. Mais tenez, continua-t-il, un peu surpris par ma première question et peut-être en craignant une seconde, une troisième, vous pourriez m'interroger sur des points qui ne vous paraîtraient pas essentiels et qui le seraient, je vais tout vous dire ; vous saurez tout ce que vous pouvez désirer. Écoutez-moi.

En France, les dépenses de la guerre sont :

Ou ordinaires, comme celles de la cavalerie ;

Ou extraordinaires, comme celles de l'infanterie<sup>202</sup>.

Pour les dépenses de la cavalerie, la principale force de l'armée, il y a un impôt dont l'argent est sacré ; on l'appelle le taillon de la gendarmerie. Notre siècle l'a établi<sup>203</sup> ; il a établi de même, sous un autre nom, le taillon de l'infanterie<sup>204</sup>, le taillon de la fortification<sup>205</sup>. Le siècle où nous entrons établira sûrement aussi le taillon de l'artillerie, le taillon de la marine ; et alors la défense intérieure et extérieure, la force, le repos de la France, seront assurés.

se mois, le roi arrête de sa main l'état des compagnies de cavalerie et leur solde<sup>206</sup>. Le roi n'arrête pas<sup>207</sup>, mais bien les rois du nouveau siècle daigneront aussi arrêter les régiments d'infanterie et leur solde.

Les dépenses sont entre les mains d'un trésorier général des guer-

res. Les dépenses y sont mis au moyen des mandements que donnent les receveurs des tailles le trésorier général des finances<sup>209</sup>. Pour les compagnies de cavalerie, le trésorier général des finances est un payeur<sup>210</sup>.

Pour les régiments d'infanterie, il n'en est pas de même; le fait payer par ses commis<sup>211</sup>.

Les compagnies ne reçoivent leur solde qu'après la montre ou revue. Les administrateurs militaires ou commissaires aux revues, les commissaires des guerres, dont maintenant je vais vous

parler. Au commencement de ce siècle, les revues des corps de cavalerie avaient été faites par des baillis, des magistrats, des domestiques de la maison du roi, des gentilshommes nobles; vers ce temps, des commissaires aux revues, qu'on a ensuite commissaires des guerres, furent établis en titre<sup>212</sup>. Ils nous ont délégué, à nous leurs commis ou clercs, l'exercice de leurs fonctions<sup>213</sup>.

Après avoir fixé pour la revue, le commissaire ou son clerc se présente devant la troupe et fait l'appel. Il crie : La selle ! Me voilà ! Me voilà ! Me voilà ; La croupière ! Me voilà ; La boucle ! L'ardillon ! La housse ! Le pas ! Le trot ! Le galop<sup>214</sup> ! Chacun se porte droit dès qu'il entend son nom ou son surnom.

Après la revue passée, le payeur de la compagnie, ou le commis du trésorier général, assis derrière une grande table, paie chacun son argent en écus, au vu de tout le monde<sup>215</sup>.

Pour ce qui est d'un simple régiment d'infanterie, on se contente d'un tour à la suite de chaque nom<sup>217</sup>; mais si, au contraire, c'est une belle compagnie de gendarmerie, chaque gendarme, après avoir passé deux revues, une en robe<sup>218</sup>, une autre sous le haubert, signe le procès-verbal de paiement. Monsieur, commissaire, une compagnie de gentilshommes, une compagnie de mousquetaires, signant tous à deux ou trois croix, à deux ou trois fois près<sup>219</sup>, en dit plus sur le progrès de l'instruction nationale la plus longue et la plus belle harangue de l'Université. Pour tout, les commissaires des guerres sont eux-mêmes ; ils le sont par les contrôleurs ordinaires des guerres<sup>220</sup>, les contrôleurs extraordinaires des guerres, par le contrôleur

général des guerres<sup>221</sup>, qui donne aux troupes les quartiers<sup>222</sup> dont le roi a toujours dans sa poche le livret<sup>223</sup>.

Des dépenses de la guerre, vérifiées par les contrôleurs, le plus important chapitre est celui de la solde<sup>224</sup>.

Vient ensuite le chapitre des vivres, dont l'administration est régie par un commissaire général des vivres des camps et armées du roi<sup>225</sup>; il a, entre autres officiers, sous ses ordres, les clerks des vivres<sup>226</sup>, les jaugeurs de farine et autres denrées<sup>227</sup>, les munitionnaires, les marchands, dont la fourniture des pains se fait à raison de quinze cents par voiture ou de trois cents par charge de mulet<sup>228</sup>.

Vous remarquerez que les pains de munition sont distribués à l'infanterie<sup>229</sup>, qu'ils ne le sont jamais à la cavalerie<sup>230</sup>; qu'ils sont faits de trois quarts de froment et d'un quart de seigle, qu'ils pèsent douze onces de moins, qu'on en donne deux par jour à chaque soldat<sup>231</sup>; qu'on lui donne en outre une pinte de vin, et, par semaine, une mesure de vinaigre<sup>232</sup>.

Je sais d'assez bon lieu qu'on a été sur le point d'adopter dans les camps français le biscuit, le pain de pierre des Turcs<sup>233</sup>, ainsi que les moulins et les fours portatifs des Anglais<sup>234</sup>.

Le bœuf et le mouton sont la nourriture des gens de guerre<sup>235</sup>, même des chefs, à qui il est tout au plus permis de se faire servir de la volaille<sup>236</sup>.

Notez aussi que l'administration ne se borne pas seulement, lorsque les munitionnaires contractent avec elle, à les obliger de fournir en quantité suffisante le pain, la viande, les vivres, mais qu'elle leur fait encore souscrire l'engagement d'établir dans les camps des marchés approvisionnés de fruits, d'épicerie, d'eau-de-vie, d'étoffes, de cuir, de linge et de merceries<sup>237</sup>; en sorte que, sans aller courir au loin, le soldat puisse facilement se procurer ces divers objets.

Notez encore que l'administration veille avec sollicitude sur la santé des soldats; qu'elle donne aux corps militaires des médecins, des chirurgiens<sup>238</sup>; qu'elle les fait purger, les fait saigner comme dans les familles bourgeoises; qu'elle veille aussi avec sollicitude sur l'accomplissement de leurs devoirs religieux; qu'elle leur donne des aumôniers<sup>239</sup>.

Les soldats blessés ou malades sont reçus dans les ambulances, les hôpitaux militaires<sup>240</sup>.

Les soldats vieux vont dans les garnisons des villes mourir mortes-payes à quinze deniers par jour<sup>241</sup>.

Dès que le jeune clerc aux revues n'eut absolument plus rien à dire, il se leva et aussitôt sortit.

**LE CODE MILITAIRE DE FRANCE.** — J'écrirai d'abord que le ve capitaine Bataille admire les ordonnances pénales. Il n'en excepte que celle du morion, qui, suivant lui, avilit le militaire, homme.

Quand un soldat, m'a-t-il dit, est condamné *aux honneurs du morion*, il est d'abord obligé de se choisir, parmi ses camarades, un parrain ; aussitôt le parrain le désarme, lui place le chapeau sur sa tête d'une pique, qu'il lui donne à tenir, et le fait mettre dans la position de quelqu'un à qui l'on va donner le fouet sur les chausses, et véritablement le parrain le lui donne avec le fouet d'une arquebuse. On compte les coups de cette manière : on lui dit d'abord de s'il est gentilhomme ; il doit répondre qu'il l'est, ou qu'il n'est que soldat ; on lui dit alors qu'un gentilhomme doit avoir tant de valets, tant de chiens, tant de faucons : tant de pages, autant de valets, autant de chiens, autant de coups, autant de coups. On lui demande combien de tours il a fait au château ; s'il répond qu'il ne s'en souvient pas, on lui dit qu'il y en a tant : autant de tours, autant de coups. On lui demande ensuite quels sont les princes de la famille royale ; il les nomme ou on les nomme pour lui : autant de coups, autant de coups. On passe aux maréchaux de France, aux officiers du régiment ; il les nomme ou on les nomme : autant de coups, autant d'officiers, autant de coups. De temps en temps le parrain ajoute :

*Moi à Dieu !*

*Service au roi !*

*Tout pour toi !*

*Rien pour moi !*

Le tambour avait battu un ban au commencement, il en avait battu un autre à la fin<sup>242</sup>.

Quant à moi, je trouve bien sévère aussi la punition ou plutôt la peine de l'estrapade, que j'ai déjà vu donner plusieurs fois depuis mon arrivée en France, et qu'on donne fort souvent à Paris, sur la place de ce nom, hors la porte Saint-Jacques<sup>243</sup>. Le soldat, lié par les pieds et par les mains, est suspendu au haut d'un mât, d'où on le laisse tomber à peu de distance de terre.

Les règlements veulent que, lorsqu'un soldat a donné un soufflet à un de ses camarades, il en reçoive un autre de sa main, en présence de la compagnie assemblée<sup>244</sup>. Les règlements veulent aussi que, lorsqu'il a donné un démenti à un autre soldat, il lui en demande publiquement pardon<sup>245</sup>.

Dans certains cas, les règlements permettent le duel pour injures graves ; mais ils exigent qu'il ait lieu en public<sup>246</sup>. Les ré-



glements punissent de la dégradation d'armes le duel qui a lieu sans autorisation<sup>247</sup>. Je n'ose ni approuver ni blâmer.

**Soldat qui déserte est puni de mort.**

**Soldat qui s'enrôle dans deux bandes est puni de mort.**

**Soldat qui fait violence à une femme est puni de mort.**

**Soldat qui frappe son hôte est puni de mort.** La loi n'est que juste en se montrant rigoureuse envers l'homme armé auquel l'homme désarmé est obligé d'ouvrir ses foyers.

**Soldat qui emporte de force quelque chose à son hôte est encore puni de mort<sup>248</sup>.** Le délit est moindre, la peine devrait l'être.

Le bon Louis XII portait dans son cœur la paix et la sûreté des chaumières, il voulait que les troupes ne fussent logées que dans les villes closes<sup>249</sup>. Comment son ordonnance est-elle tombée en désuétude<sup>250</sup> ?

J'ai lu avec plaisir les nouvelles ordonnances où Henri IV prend sous sa sauvegarde les villageois et leurs bestiaux. Il y menace les soldats des peines les plus sévères<sup>251</sup> ; on croit l'entendre parler.

Les prévôts, assistés de six notables avocats du plus prochain siège, peuvent condamner à mort sans appel<sup>252</sup>. Quant au connétable, il suffit de son ordre. Pendez-moi celui-ci ! branchez-moi celui-là ! faites-moi passer cet autre par les piques ! disait, tout en se promenant ou tout en récitant son chapelet le vieil Anne de Montmorency. La mémoire de cette police expéditive ne s'est pas encore perdue parmi les soldats : *Dieu nous garde des patenôtres de monsieur le connétable !* est passé en proverbe<sup>253</sup>.

La police des colonels-généraux a été quelquefois bien plus terrible. Au Pont-de-Cé, on montre l'endroit où le colonel Strozzi fit noyer huit cents filles de joie, restées malgré ses bans à l'armée<sup>254</sup>. Ces pauvres malheureuses imploraient la terre et le ciel.

En France, quand on dégrade un soldat, on le fait promener publiquement avec une pioche sur l'épaule<sup>255</sup>. La pioche, instrument nourricier et respectable, ne peut dégrader ; c'est un contre-sens social que la vieille France a transmis à la France actuelle.

François I<sup>er</sup> donna des anneaux d'or, des marques d'honneur<sup>256</sup> ; il institua des prix permanents ; cette conception si heureuse, si follement abandonnée, aurait peuplé de héros tous les rangs de l'armée.

Le noble cœur du soldat est vivement ému aux funérailles

où, dans les rangs des prêtres chantant les dernières morts, les homicides piques sont traînées sur la terre, au, porté sur l'épaule, reste enroulé, où le tambour, l'épaule<sup>287</sup>, reste muet.

---

## XLII. — LA CAPITALE DE LA FRANCE.

enfin à Paris, et depuis quelque temps.  
 questions me seront faites à mon retour en Espagne !  
 e pourrai y répondre.

EST LA GRANDEUR DE PARIS ? — Comparé à Madrid, Paris égale ces deux villes réunies<sup>4</sup> ; et tous les e, luttant contre les bornes que lui a posées la main l les a plusieurs fois renversées.

ferme environ quinze mille maisons<sup>3</sup> ; il est divisé en  
 longue rue Saint-Martin, prolongée par la longue rue  
 es, et par la longue rue Saint-Honoré, prolongée par  
 ue Saint-Antoine. Paris forme donc comme quatre  
 ville des gens de cour, où sont le Louvre, les Tuile-  
 e des gens de guerre, où sont le château-fort de la Bas-  
 enal, tout rempli d'armes<sup>4</sup>, le Temple, tout rempli  
 ; la ville des gens de lettres, où sont les collèges de  
 ; enfin la ville des gens d'églises, où sont les corde-  
 cobins, les chartreux et le plus grand nombre de cou-

ONT LES PRINCIPAUX ÉDIFICES DE PARIS ? — Tout  
 a d'abord, en arrivant, visiter Notre-Dame : cette ba-  
 grande, vaste, mais un peu massive, et même, aux  
 Espagnol un peu nue.

clercs-portiers, ayant remarqué mon attention à tout  
 examiner, se douta que j'étais étranger, et m'offrit  
 trer les diverses curiosités de cette église. J'acceptai.  
 irez d'abord, me dit-il, que les fondements sont bâtis

z maintenant les portes : elles sont superbes ; elles  
 tes de cuir, attaché avec des ornements et des clous  
 7.

is cette église vingt-deux autels. Celui-ci est l'autel

des paresseux : on y dit, le dimanche, la dernière messe à onze heures<sup>8</sup>.

Lorsque nous eûmes fait le tour de l'église, le clerc-portier, tout en me reconduisant, me fit arrêter auprès de la principale porte, devant un très grand lit de bois, scellé au pavé, sur lequel, me dit-il, les enfants trouvés et leurs nourrices se placent aux jours de solennités, pour solliciter la charité publique<sup>9</sup>.

Il me reconduisit jusqu'à la grande porte, où il prit congé de moi, après m'avoir montré, avec sa longue baguette, une à une, les nombreuses effigies des rois<sup>10</sup> qui ont gouverné la France, et qui, là, semblent maintenant se présenter au jugement des peuples.

J'avoue que j'ai passé plusieurs jours sans aller voir ni le Louvre ni les Tuileries<sup>11</sup>. J'ai trouvé que cela ne seyait pas mal à la fierté espagnole, à la gloire de notre Buen-Retiro et de notre Escorial<sup>12</sup>.

**QUELS SONT LES PRINCIPAUX HOTELS DE PARIS ?** — Dans cette ville, les hôtels des princes et des grands seigneurs paraissent être, par leurs vastes dimensions, les châteaux des rues où ils sont bâtis.

Suivant moi, l'hôtel de Carnavalet, rue de la Culture-Sainte-Catherine, élevé sur les plans de l'abbé de Clagny, décoré par les sculptures de Goujon<sup>13</sup>, est le plus beau, le plus élégant.

L'hôtel de Cluni, rue des Mathurins, malgré les dentelles de pierre de ses portes et de ses fenêtres<sup>14</sup>, ne peut lui être comparé.

Il me tardait de voir le fameux hôtel d'Hercule, devant la porte duquel ce fou de Rabelais fit tant de folies divertissantes afin d'attirer l'attention des gens du chancelier Duprat, afin d'être admis à son audience<sup>15</sup>. Cet hôtel est sur le quai des Augustins, à côté de l'église de ces religieux, la rue entre<sup>16</sup>.

A peu de distance, du même côté de la rivière, est le magnifique hôtel de Nevers, pour lequel Henri III fit bâtir le Pont Neuf<sup>17</sup>.

Je n'approchai pas sans un sentiment de respect de l'hôtel de Clisson ou de la Miséricorde, rue du Chaume ; il n'y a pas encore douze ans qu'il était habité par le duc de Guise<sup>18</sup>.

Ma pensée fut de même profondément saisie en approchant de l'hôtel qu'habita une femme d'un grand caractère, qui remua aussi le monde, qui aiguisa pendant plusieurs années, et sans cesse les ciseaux dont elle voulait faire une couronne de moine à Henri III : c'est l'hôtel de la fameuse duchesse de Montpensier<sup>19</sup>, situé au coin des rues de Tournon et du Petit-Bourbon. Aujourd'hui

hui il y a solitude comme à celui de son frère le duc de Guise.

Il en est encore aujourd'hui de même , dans la rue Coquillière, l'hôtel de Soissons , bâti avec une dépense toute royale par Catherine de Médicis. La haute colonne astronomique dont il est fait croire au peuple que dans ses vastes appartements avaient lieu des opérations et des scènes de magie<sup>30</sup>. Le peuple a toujours aimé à croire aux magiciens , surtout aux magiciennes couronnées.

La solitude , et depuis bien plus long-temps , sur le quai du Louvre , à l'hôtel du connétable de Bourbon. Tout le monde qu'il prit les armes contre son roi , et qu'il le fit prisonnier à la ravinée. Les portes et les fenêtres de son hôtel furent barbouillées de jaune par la main du bourreau. Encore les pluies de plus de soixante hivers ne les ont pas lavées<sup>31</sup>.

J'allai , rue Saint-Antoine , visiter l'hôtel de Brissac<sup>32</sup>. Celui-ci est fort fréquenté , fort animé ; j'espérais y voir ce fameux duc de Guise à la journée des Barricades , avec quelques barriques plantées à l'extrémité de chaque rue<sup>33</sup>, fit sortir de Paris Henri III ; sept ans après , au moyen des bas de chausse blancs que l'on fit brûler , comme signe de ralliement<sup>34</sup>, les bons Français , y fit Henri IV.

**QUELS SONT LES PLUS BEAUX PONTS DE PARIS ?** — Il n'y en a qu'un de beau , c'est le Pont-Neuf , vraiment neuf : car depuis vingt grandes années , deux architectes , Androuet , Marchand<sup>35</sup>, n'ont encore pu le finir<sup>36</sup>.

Tous les autres ponts en pierre sont bordés de maisons<sup>37</sup>, et ne paraissent être que la continuation des rues aboutissantes.

Le Pont-au-Change , le pont de l'île Notre-Dame<sup>38</sup>, le pont des Tuileries , sont surmontés d'une grande croix dans leur milieu<sup>39</sup>. On les a faits en bois<sup>30</sup>, comme des ponts de village.

**QUELLES SONT LES PRINCIPALES RUES DE PARIS ?** — De même que dans toutes les villes du monde chrétien , à Paris , un fort grand nombre de rues , surtout des principales , portent le nom des apôtres ou des patrons du royaume : Saint-Jacques , Saint-Antoine , Saint-Honoré , Saint-Denis , Saint-Martin , Saint-Germain , Saint-Marcel , Saint-Louis<sup>34</sup>.

En y entrant , on remarque d'abord une merveilleuse propreté ; tous les jours les pavés sont nettoyés<sup>32</sup>, et ils sont lavés à grands seaux d'eau plusieurs fois le jour<sup>33</sup>.

On remarque encore que chaque maison , ou par dévotion , ou par esprit de parti , a sur la porte saint dans une niche<sup>34</sup>.

Vous êtes frappé aussi , dans les riches quartiers , de ce grand nombre de hautes et larges portes nouvellement bâties , appelées

portes cochères, portes carrossières, du nom des coches, des carrosses, auxquels elles s'ouvrent<sup>35</sup>.

Vous ne l'êtes pas moins de la richesse et de la magnificence des enseignes. Parmi les Parisiens, c'est à qui se ruinera en enseignes, à qui aura les plus belles, surtout à qui aura les plus grandes<sup>36</sup>. Les nuits où le vent, mêlé de pluie, agite les nombreuses enseignes d'une longue rue, vous diriez d'un ouragan déchaîné à travers une forêt. Ordinairement les plus grandes enseignes sont portées sur des piliers. Toutes sont peintes, ou des images des saints, ou des croix de tous les métaux et de toutes les couleurs<sup>37</sup>. Avant le siège et pendant le siège de Paris, les enseignes de la croix de Lorraine étaient les plus multipliées<sup>38</sup>. Un marchand, fort économe, qui voulait bien vivre avec tout le monde, avait fait peindre d'un côté de son enseigne : Vive le roi ! et de l'autre : Vive la ligue ! Suivant le temps, il tournait et retournait son enseigne.

**QUELLES SONT LES PLACES DE PARIS ?** — Dans les différentes villes de l'Europe, on nomme places les grands espaces carrés ou circulaires, environnés de maisons. A Paris, il n'y a pas de place<sup>39</sup>.

**QUELS SONT LES MARCHÉS DE PARIS ?** — Les Parisiens sont habitués cependant à nommer places de petits ou de grands carrefours où se tiennent de petits ou de grands marchés au pain, à la viande, au poisson, aux œufs, aux fruits, aux légumes<sup>40</sup>.

Le marché le plus spacieux est celui de la grande halle, qu'on nomme simplement la halle ; quatre des plus grandes rues y aboutissent comme quatre grands canaux qui viennent y décharger les plus belles productions des quatre régions de la France.

La grande halle est entourée de piliers ; elle tient à la halle au blé, bâtiment circulaire bien aéré, bien fermé ; à la halle aux œufs, à la halle au beurre<sup>41</sup>.

Je ne dois pas omettre la fameuse halle des Mathurins, où, aussitôt que les marchands ont déployé leurs rouleaux de parchemin, écoliers, régents, procureurs, notaires, greffiers, accourent<sup>42</sup>. Autrefois, ils y accouraient en bien plus grand nombre, et quoique la halle des Mathurins reste depuis long-temps la même, elle devient tous les jours plus grande.

Je cherchai assez long-temps la halle au vin ; je ne pouvais facilement la trouver : il n'y en a pas. On ne vend le vin que sur les bateaux, où les marchands parisiens ont des banderolles de couleurs éclatantes, où les marchands forains n'en ont d'aucune couleur<sup>43</sup>.

ché aux chevaux est devant le Châtelet. Je ne l'ai pas , je ne l'ai que trop souvent rencontré : car, lorsqu'il se ne faut point passer au bas de la rue Saint-Denis , ou il passer entre les coups de pied des chevaux et les coups de ceux qui les vendent.

**LE EST LA POPULATION DE PARIS ?** — Il y a environ cent mille hommes à Paris<sup>44</sup> ; c'est un peu plus qu'à<sup>45</sup>, c'est un peu moins qu'à Constantinople<sup>46</sup>.

me des dernières montres de la garde bourgeoise, on cent mille hommes<sup>47</sup>.

e de la Ligue , qui dans tant de provinces a livré tant ues , était en grande partie composée de cette garde<sup>48</sup>. it qu'ordinairement il y a mille malades à l'Hôtel-Dieu<sup>49</sup>. it qu'il meurt à Paris , chaque jour , huit personnes<sup>50</sup>. Il eut-être plus vrai de dire trente-cinq, quarante.

orte le nombre des pauvres à dix-sept mille<sup>51</sup>.

orte le nombre des marchands en gros, ayant plus de ts mille livres, à deux cents<sup>52</sup>;

nombre des autres marchands ayant une fortune médio-ingt mille<sup>53</sup>.

roit qu'il y a au moins douze cents boulangers<sup>54</sup>.

valuait, il y a plus de soixante ans , le prix des loyers à quatre cent mille livres<sup>55</sup>.

value aujourd'hui la consommation du vin à trois cent uids<sup>56</sup>.

i calculé ce que Paris boit, on n'a pas calculé ce qu'il .

**LES SONT LES DIVERSES CONDITIONS DU PEUPLE DE**

' — J'ai dit qu'à Paris il y avait quatre villes ; j'aurais dû 'il y en avait cinq , que la cinquième , celle du commerce, uée au centre , s'étendant vers le nord ; j'aurais même dû 'il y en avait six , que la sixième , celle des fabriques , uée à l'orient. A certains égards, les lois municipales sem-aintenir cette fixité de ces diverses villes , cette fixité de e des Parisiens , car plusieurs professions ne peuvent d'une rive à l'autre. Par exemple , il est défendu aux li-d'aller s'établir en delà des ponts sur la rive droite<sup>57</sup>, et éfendu aux maîtres d'armes d'aller s'établir en deçà sur la uche<sup>58</sup>.

etit peuple, avec lequel se confondent les Irlandais<sup>59</sup> et s pauvres logés chez les logeurs à un liard<sup>60</sup>, se trouve , mais en plus grand nombre dans les quartiers orientaux, appartient aux fabricants qui lui donnent du travail, et dans

les quartiers méridionaux, où il appartient aux moines qui remplissent son écuelle<sup>61</sup>.

**QUELS SONT LES DÉLITS LES PLUS FRÉQUENTS A PARIS ?**— Sous un gouvernement faible, où il y a des émeutes, des séditions, des révolutions, il n'y a guère, à Paris, de voleurs, de malfaiteurs; mais sous un gouvernement fort il y en a en grand nombre, et ils s'y organisent par grandes compagnies, appelées compagnies des guilleris<sup>62</sup>, compagnies des plumets<sup>63</sup>, compagnies des rougets<sup>64</sup>, compagnies des grisons<sup>65</sup>, compagnies des tire-laine ou voleurs pauvres diables, détroussant les bourgeois<sup>66</sup>, compagnies des tire-soie ou voleurs de bonne famille, n'attaquant jamais que les gens de qualité<sup>67</sup>.

Il y a aussi la compagnie des barbets, qui prennent les divers habits des divers états pour s'introduire dans les maisons<sup>68</sup>.

Il y a aussi la compagnie de la Mate, qui a ses membres, ses affidés, ses fins matois<sup>69</sup>, qui est publiquement connue, qui n'est guère inquiétée.

Il y a aussi des compagnies de meurtriers, entre autres celle des mauvais garçons, qui se louent publiquement au plus offrant et qui gagnent impunément leur argent<sup>70</sup>.

Aux voleurs, aux coupeurs de bourse, aux affronteurs, aux mauvais garçons, joignez, d'un côté, les nombreux et turbulents écoliers de l'Université, et, de l'autre, les nombreux et turbulents compagnons ouvriers, les nombreux et turbulents laquais ou valets, qui souvent, au milieu des rues, se livrent de petites batailles<sup>71</sup>; joignez toute cette jeune noblesse indisciplinée qui, la nuit, fait gloire de charger le guet et de le mettre en fuite<sup>72</sup>.

**QUELLE EST LA POLICE DE PARIS ?** — Tous les ans on compte dans cette ville un plus ou moins grand nombre et toujours un très grand nombre de meurtres<sup>73</sup>; on y en compterait toutefois un bien plus grand nombre sans son excellente police.

D'abord il n'est permis à personne d'avoir plus d'une porte à sa maison; s'il en a plus d'une, le magistrat fait aussitôt maçonner l'autre ou les autres<sup>74</sup>.

Il n'est pas non plus permis de laisser sa maison inhabitée. Le magistrat fait placer un gardien à celle où les propriétaires absents n'en laissent pas. C'est que dans les temps où les délits nocturnes se multiplient, toutes les maisons sont obligées de faire à leur tour le guet de la rue; et dans ces temps il y a successivement à chaque maison un homme qui derrière la vitre regarde ou écoute, qui au premier bruit, au premier cri, ouvre la fenêtre, sonne sa clochette jusqu'à ce que les clochettes voisines l'aient entendue: alors et à l'instant toutes les clochettes de Pa-

quarteniers<sup>81</sup>.

chez les dixeniers que les étrangers, à leur arrivée, se  
istrer<sup>82</sup>.

**EST LA GARDE DE PARIS?** — Ainsi que Paris est  
maisons très vieilles, vieilles, neuves, la garde soldée  
ille est formée des anciens archers, au nombre de cent  
s décorés de l'ancien ordre de l'Étoile<sup>83</sup>; des arbalé-  
Charles VI, au nombre de soixante<sup>84</sup>; des arquebusiers  
s IX, au nombre de cent<sup>85</sup>.

à la garde non soldée qu'on nomme le guet, elle est  
s corps de métier.

, non comme chose accessoire, mais comme chose très  
que les métiers exempts de faire le guet sont en plus



**QUELS SONT LES MAGISTRATS DE PARIS? —** a des prévôts, il y en a sans doute à Paris ; aujo  
deux : l'un, le prévôt chef de la justice civile, le  
l'autre, le chef de la justice commerciale, le prévôt  
D'abord insensiblement, ensuite plus sensibl  
tout aux derniers siècles, l'autorité municipale a  
de l'un dans celles de l'autre, et si, à cet égard, l  
n'a guère plus à gagner, c'est que l'autre n'a  
perdre.

Le prévôt des marchands préside le conseil  
échevins<sup>88</sup>, et il ne préside pas la justice comn  
est maintenant sortie de l'Hôtel-de-Ville<sup>89</sup>.

**QUEL ÉTAIT HIER PARIS? —** Je soupais, il  
temps, avec un de mes voisins. Quand nous fûm  
et le fromage, entre une bouteille de vin de Ma  
teille de vin de Bordeaux, il revint sur sa vie  
qu'il avait été aussi franchement bon ligueur qu'u  
d'hui franchement bon Français, bon serviteur du  
disant son *mea culpa*, il m'amena pour ainsi dire  
terrible Paris de la Ligue.

Quelles années, me dit-il, que les années 11  
1594<sup>90</sup> ! il n'en sortira jamais de pareilles du sei  
Paris était changé en un camp muré, les maisons  
bourgeois en soldats, parmi lesquels les marguillie  
tains, les clercs, les chantres, étaient colonels,  
gents, enseignes.

Continuellement tambours, cloches ;

Et silence au palais du roi ;

Et silence au palais de justice ;

Et silence aux collèges ;

Et silence aux halles, aux marchés ;

Pour les plus riches comme pour les plus pa  
viande de chien, de chat, de cheval, du pain d'avoi

Vers la fin, des racines, des herbes cueillies sc  
des assiégeants et des assiégés<sup>92</sup>.

Bientôt les rues se remplissent de mourants et c  
vautours descendent du ciel ; la terre vomit des ser

Les malheurs de cette ville surpassent ceux de  
Carthage et de Jérusalem.

Certes, il y a pour long-temps avant que Paris ai  
envie de vouloir se faire assiéger. Ce n'est pas que  
ciens chefs, aujourd'hui redevenus obscurs et san  
fussent prêts à recommencer. On trouverait, comme

lièrement les Français, des violons, mais, depuis que le roi actuel règne, on ne trouverait plus personne pour danser.

**QUEL EST AUJOURD'HUI PARIS?** — Lorsque je me souviens des narrations de cet ancien ligueur, je suis encore plus émerveillé de la face actuelle de ce grand Paris, saigné, purgé pendant sa crise, sa fièvre, son délire, par les charlatans, les empiriques, et, comme les corps vigoureux, tout aussitôt qu'on l'a rendu à lui-même, redevenu ce qu'il était.

Paris a maintenant repris toute sa vie, tout son embonpoint, toutes ses couleurs.

On me dira que je n'ai pas vu Paris avant la ligue : sans doute, mais j'ai vu ceux qui l'ont vu.

Comme auparavant, les rues sont devenues populeuses, retentissantes.

Comme auparavant vous entendez crier : Oranges de Portugal<sup>94</sup>! Oranges de Provence! Oranges d'Italie<sup>95</sup>! Cerises de Poitiers<sup>96</sup>! Pêches de Corbeil<sup>97</sup>! Bergamottes d'Autun<sup>98</sup>! Bon-chrétien de Tours<sup>99</sup>! Marrons de Lyon<sup>100</sup>! Navets de Maisons<sup>101</sup>! Oignons de la Ferté<sup>102</sup>! Pain de Louvres! Pain de Gonesse! Pain de Saint-Germain<sup>103</sup>! Vin de Surène! Vin de Vaugirard! Vin du Mont-Valérien! Vin de Montmartre<sup>104</sup>! Sauce blanche! Sauce verte<sup>105</sup>! Petits pâtés de cinq deniers<sup>106</sup>! Gobets! Craquelins! Merveilles frites<sup>107</sup>! Dragées dorées<sup>108</sup>! Casse-museaux! Brides à veau<sup>109</sup>! cependant que les cuisines des traiteurs<sup>110</sup> bouillonnent, que les fours des pâtisseries<sup>111</sup> chauffent, que les broches des rôtisseurs<sup>112</sup>, de même remplies d'un bout à l'autre, tournent comme auparavant.

Vous entendez, comme auparavant, les cinquante colporteurs-crieurs de livrets, leur belle plaque sur l'épaule<sup>113</sup>, crier : *Catalogue des rues de Paris, avec la dépense qui se fait tous les jours dans cette ville*<sup>114</sup>! *La prochaine ruine de Paris. mise en quatrains français*<sup>115</sup>! et, comme auparavant et plus qu'aujourd'hui, vous voyez les libraires ou criant leurs livres aux portes des riches maisons<sup>116</sup>, ou roulant leurs tablettes le long des

I ne travaille pas moins, ne commerce pas moins, ne  
il ne rit, il ne s'amuse pas moins.

Les au ches, après les Complies, il va tout comme il allait  
à t-Antoni<sup>118</sup>, à Bagnolet, à la Malmaison<sup>119</sup>, qui ne  
ait plus peur à personne; à Madrid, qui ce jour-là est ouvert<sup>120</sup>,  
surtout aux îles de la Seine, îles enchantées, gazonnées, plan-  
tées de groupes d'arbres à l'ombre desquels de jolies familles se  
promènent, se reposent, se régaler<sup>121</sup>, tandis que les joueurs

au pale-mail, à la longue paume, à la courte boule, animent, couvrent les deux rives<sup>122</sup>.

Qu'on vienne sous les ombrages du quai des Ormes, on y trouvera peut-être plus qu'autrefois du velours, des épées, des vertugadins, des dentelles, d'élégants cavaliers, d'élégantes dames, du beau monde<sup>123</sup>.

Le long de ce pré aux Clers qui tient tout un côté de la Seine, depuis l'abbaye Saint-Germain jusqu'au-delà du Gros-Cail-lou<sup>124</sup>, vous y trouveriez, Rabelais y trouverait autant d'écoliers que de son temps, et vous les trouveriez et il les trouverait jouant aux divers jeux qu'y jouait son élève Gargantua<sup>125</sup>, et sans doute à d'autres encore.

J'ajoute : Les écoliers ne vont-ils pas, comme autrefois, se mêler aux divertissements populaires<sup>126</sup> ? Dans ces nombreuses mascarades qu'on voit ou du haut des remparts ou des plates-formes du Châtelet<sup>127</sup>, ces troupes de loups, de panthères, d'ours, de taureaux, de chevaux, de mulets, d'ânes<sup>128</sup>, ne sont-elles pas la plupart incontestablement composées de bacheliers, de licenciés, de maîtres ès arts, même de docteurs ?

Ne puis-je pas dire aussi que les foires ne sont pas moins animées, et, pour ne parler que de celle de Saint-Germain, où sont réunis tous les plaisirs, toutes les joies des précédents siècles et du nôtre, les vastes emplacements que couvrent d'antiques charpentes sont-ils devenus trop vastes ? Y a-t-il un moindre nombre de ces riches et magnifiques étales, divisées, suivant les marchandises, en rues de fines toiles, rues de fins draps, rues de satin, rues de velours, rues de quincailleries, rues de miroirs, rues d'orfèvrerie, rues d'argent, rues d'or, rues de perles, rues de diamants<sup>129</sup> ? Y a-t-il moins de spectacles, moins de flambeaux, moins de musique, moins de monde, moins de bruit ? Y en a-t-il moins ? Non ! non ! La cour y vient-elle moins souvent ? Prolonge-t-elle moins souvent la durée de la foire<sup>130</sup> ? Non ! non !

Paris a repris ses habitudes, je me hasarde à dire ses allures. Les Français criaient quatre fois plus haut que les autres peuples, les Parisiens criaient quatre fois plus haut que les autres Français : Vive le roi ! aujourd'hui les Parisiens crient Vive le roi ! plus haut encore<sup>131</sup> ; aujourd'hui, à son entrée, ils tapissent beaucoup plus de fenêtres<sup>132</sup>, et carillonnent beaucoup plus avec leurs horloges<sup>133</sup>.

Paris a repris ses usages.

Toujours après l'office les marguilliers sont reconduits entre deux bedeaux<sup>134</sup>.

Toujours, après l'appel du guet, le clerc est reconduit entre deux lanternes<sup>135</sup>.

Je demandai si toujours le vénérable chapitre de Notre-Dame déjeunait, une fois l'année, en ordre de procession, devant la grande porte de Saint-Lazare<sup>136</sup>. Toujours ! toujours ! me répondit-on.

On m'a offert et toujours les bouquetières offrent des fleurs, soit pour donner aux saints, soit pour donner aux dames<sup>137</sup>.

Un matin je passais dans la rue Saint-Denis ; il y avait foule. Je m'approche, je vois de jolies petites religieuses qui sortent du couvent, qui présentent trois tranches de pain et un verre de vin à un jeune homme mené entre plusieurs rangs d'archers. Oh ! dis-je alors, ce garçon est bien dégoûté pour qu'il faille lui faire accepter par force une aussi gracieuse invitation. Oh ! me répondit-on, c'est le dernier pain qu'il mangera, le dernier vin qu'il boira : il va être pendu dans quelques instants ; et les pieuses Filles-Dieu sont venues, suivant l'usage<sup>138</sup>, réconforter son corps et son âme.

Qui fut bien ébahi ? ce fut moi.

Je ne fus pas moins ébahi la première fois qu'à l'entrée des ponts je m'arrêtai pour regarder les perceptions.

Un marchand jeune et fort portait la toile qu'il vendait : il ne paya rien.

Un autre marchand, ne pouvant la porter, la faisait porter : il paya.

Une Parisienne se présenta avec une pièce de toile ; elle l'avait filée : elle ne paya rien.

Une autre Parisienne n'avait pas filé la sienne : elle paya.

Un Parisien se présenta avec une pièce de drap ; c'était pour son usage : il ne paya rien.

Un autre Parisien le suivit ; il avait aussi une pièce de drap, mais qui n'était pas pour son usage : il paya.

Vinrent des villageois conduisant différents bestiaux ; le percepteur dit : Le cheval paie tant, le bœuf tant, l'agneau tant, et le bonc, voilà ce qu'il paie, ajouta-t-il, en frappant avec une mailloche entre les deux cornes<sup>139</sup> le premier qui passa. Je murmurai tout haut de cette cruauté gratuite. Mais, se prirent à me dire les plus jeunes comme les plus vieux Parisiens, c'est l'usage, toujours ç'a été l'usage<sup>140</sup>.

## STATION XLIII. — LA BOUTIQUE DE CALAIS.

Oui, certes, je veux envoyer au Pérou, à mon bon parrain, qui aime tant la géographie, une collection de cartes françaises. Eh! pourquoi pas plutôt de cartes hollandaises, dont le trait est si net, si vif<sup>1</sup>, ou de cartes italiennes, dont le trait est si léger, si moelleux<sup>2</sup>? C'est que pour moi, plus je vois, plus j'examine de cartes, plus je trouve bonnes et belles les cartes françaises.

En arrivant à Calais, où je suis directement venu de Paris, j'avais remarqué dans la longue rue du Port<sup>3</sup> un grand étalage de cartes; après dîné, le hasard m'ayant ramené dans cette rue, je suis entré dans la boutique. Oh! que de cartes! jamais de ma vie je n'avais vu, revu, manié, remanié, examiné, réexaminé, autant de cartes; jamais je n'avais autant fait d'observations sur leur forme, leur dessin, leur gravure, leur enluminure.

LES CARTES DES PROVINCES. — D'abord je remercie les géographes actuels de n'avoir pas innové en tout, de ne pas avoir voulu faire mieux que le possible; d'avoir, ainsi que leurs prédécesseurs, continué à écrire horizontalement les noms<sup>4</sup> comme les lignes des livres; je les remercie aussi d'avoir conservé les signes pittoresques des anciennes cartes: car, de même qu'on y voyait figurés, à côté des mots: *Columnæ Alexandri*, *Portæ Sarmatiæ*, *Aræ Philenorum*, *Turris Davidis*, *Regiones ferarum*, deux colonnes, une porte, un autel couronné de flammes, une tour crénelée, des animaux féroces<sup>5</sup>, de même, dans les nouvelles cartes, surtout dans celles des provinces, on voit à côté des noms des villes, des châteaux forts, de petites représentations de villes, de châteaux<sup>6</sup>. Je les remercie encore d'écrire les mots forêts, vignes, là où ils ne peuvent semer sur le papier leurs petits arbres, leurs petits ceps de vigne<sup>7</sup>. Toutefois je désirerais qu'on marquât aussi les autres grandes cultures, ou par leurs signes figuratifs, ou par les noms qui les indiquent. Alors l'image du pays, avec toutes les formes, toutes les couleurs de son territoire, venant facilement se peindre à l'œil, irait facilement se graver dans la mémoire.

LES CARTES DES ROYAUMES. — Si l'on compare les cartes de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, faites il y a cinquante, quatre-vingts, cent ans, avec celle

l'aujourd'hui, l'on trouvera qu'elles n'ont pas très sensiblement changé dans les configurations de leur pourtour et de leur intérieur<sup>8</sup> ; mais il n'en est pas de même des cartes des autres royaumes de l'Europe : à peine elles sont reconnaissables<sup>9</sup>.

La carte de la France par le célèbre mathématicien Oronce-ine<sup>10</sup> est encore estimée. On lui reproche quelques fautes, mais dans quelles cartes n'y en a-t-il pas ! Il faut d'ailleurs tenir compte de ce qu'elle a été gravée à Venise en 1563<sup>11</sup> ; alors on n'avait pas, comme aujourd'hui, à Paris et dans les provinces, les graveurs et d'excellents graveurs de cartes<sup>12</sup>.

Avec quel plaisir n'ai-je pas vu la carte de notre noble Espagne, divisée en ses anciens royaumes, aujourd'hui ses provinces, et chacune porte au milieu, autant vaut dire sur le front, ses armoiries<sup>13</sup> !

**LES CARTES DE L'EUROPE.** — Voilà, je crois, à jamais fixée la figure de trois côtés de l'Europe : on a, de nos jours, navigué dans les différentes mers qui les baignent, jusqu'à celles du Groënland<sup>14</sup> et d'Archangel<sup>15</sup>.

Du côté des terres, la figure en est de même à jamais fixée, du moins le long de la mer Caspienne et du Tanaïs, qui la séparent de l'Asie<sup>16</sup>.

En voyant, entre ce dernier fleuve et celui du Volga, la grande muraille élevée par les Russes pour arrêter les excursions des Tartares<sup>17</sup>, je me rappelle toutes les autres semblables murailles élevées successivement par les nations policées<sup>18</sup>. Au temps actuel, ces mêmes limites sont seulement et bien plus sûrement défendues par la poudre à canon et l'étui de mathématiques.

**LES CARTES DE L'ASIE.** — Du côté de l'orient, du côté du midi, la figure de l'Asie, dans les diverses cartes, ne varie guère ; elle varie beaucoup du côté de l'occident, et plus encore du côté du nord, ce qui prouve que des quatre côtés de cette partie de la terre deux sont connues et deux ne le sont pas.

Nos yeux ont été réjouis de voir les clochers et les croix des églises portugaises, aujourd'hui espagnoles, dans les lointains de la canelle<sup>19</sup>.

Un tel plaisir aussi de voir, sous les palmiers qui enjolivent ordinairement les coins des cartes de l'Asie, des familles noires, brunes, rouges, jaunes, blanches<sup>20</sup>, charmante échelle de climats, charmante échelle des diverses couleurs, que, sous les rayons du soleil, sont venus prendre irrésistiblement les descendants de notre premier père !

**LES CARTES DE L'AFRIQUE.** — Toujours l'Afrique est plus formellement figurée qu'aucune autre des quatre parties du

portes cochères, portes carrossières, du nom des coches, des carrosses, auxquels elles s'ouvrent<sup>35</sup>.

Vous ne l'êtes pas moins de la richesse et de la magnificence des enseignes. Parmi les Parisiens, c'est à qui se ruinera en enseignes, à qui aura les plus belles, surtout à qui aura les plus grandes<sup>36</sup>. Les nuits où le vent, mêlé de pluie, agite les nombreuses enseignes d'une longue rue, vous diriez d'un ouragan déchainé à travers une forêt. Ordinairement les plus grandes enseignes sont portées sur des piliers. Toutes sont peintes, ou des images des saints, ou des croix de tous les métaux et de toutes les couleurs<sup>37</sup>. Avant le siège et pendant le siège de Paris, les enseignes de la croix de Lorraine étaient les plus multipliées<sup>38</sup>. Un marchand, fort économe, qui voulait bien vivre avec tout le monde, avait fait peindre d'un côté de son enseigne : Vive le roi ! et de l'autre : Vive la ligue ! Suivant le temps, il tournait et retournait son enseigne.

**QUELLES SONT LES PLACES DE PARIS ?** — Dans les différentes villes de l'Europe, on nomme places les grands espaces carrés ou circulaires, environnés de maisons. A Paris, il n'y a pas de place<sup>39</sup>.

**QUELS SONT LES MARCHÉS DE PARIS ?** — Les Parisiens sont habitués cependant à nommer places de petits ou de grands carrefours où se tiennent de petits ou de grands marchés au pain, à la viande, au poisson, aux œufs, aux fruits, aux légumes<sup>40</sup>.

Le marché le plus spacieux est celui de la grande halle, qu'on nomme simplement la halle ; quatre des plus grandes rues y aboutissent comme quatre grands canaux qui viennent y décharger les plus belles productions des quatre régions de la France.

La grande halle est entourée de piliers ; elle tient à la halle au blé, bâtiment circulaire bien aéré, bien fermé ; à la halle aux œufs, à la halle au beurre<sup>41</sup>.

Je ne dois pas omettre la fameuse halle des Mathurins, où, aussitôt que les marchands ont déployé leurs rouleaux de parchemin, écoliers, régents, procureurs, notaires, greffiers, accourent<sup>42</sup>. Autrefois, ils y accouraient en bien plus grand nombre, et quoique la halle des Mathurins reste depuis long-temps la même, elle devient tous les jours plus grande.

Je cherchai assez long-temps la halle au vin ; je ne pouvais facilement la trouver : il n'y en a pas. On ne vend le vin que sur les bateaux, où les marchands parisiens ont des banderolles de couleurs éclatantes, où les marchands forains n'en ont d'aucune couleur<sup>43</sup>.

Marché aux chevaux est devant le Châtelet. Je ne l'ai pas  
je ne l'ai que trop souvent rencontré : car, lorsqu'il se  
ne faut point passer au bas de la rue Saint-Denis, ou il  
sser entre les coups de pied des chevaux et les coups de  
ceux qui les vendent.

**LE EST LA POPULATION DE PARIS? —** Il y a environ  
ent mille hommes à Paris<sup>44</sup>; c'est un peu plus qu'à  
<sup>45</sup>, c'est un peu moins qu'à Constantinople<sup>46</sup>.

une des dernières montres de la garde bourgeoise, on  
cent mille hommes<sup>47</sup>.

ée de la Ligue, qui dans tant de provinces a livré tant  
elles, était en grande partie composée de cette garde<sup>48</sup>.

qu'ordinairement il y a mille malades à l'Hôtel-Dieu<sup>49</sup>.

Et qu'il meurt à Paris, chaque jour, huit personnes<sup>80</sup>. Il  
 peut-être plus vrai de dire trente-cinq, quarante.

porte le nombre des pauvres à dix-sept mille<sup>51</sup>.

Porte le nombre des marchands en gros, ayant plus de  
deux mille livres, à deux cents<sup>52</sup>;

nombre des autres marchands ayant une fortune médio-  
ngt mille <sup>l</sup>s.

oit qu'il y a au moins douze cents boulangers<sup>54</sup>.

valait, il y a plus de soixante ans, le prix des loyers à quatre cent mille livres<sup>55</sup>.

value aujourd'hui la consommation du vin à trois cent  
lids<sup>56</sup>.

calculé ce que Paris boit, on n'a pas calculé ce qu'il .

**.LES SONT LES DIVERSES CONDITIONS DU PEUPLE DE**

— J'ai dit qu'à Paris il y avait quatre villes ; j'aurais dû il y en avait cinq, que la cinquième, celle du commerce, née au centre, s'étendant vers le nord ; j'aurais même dû il y en avait six, que la sixième, celle des fabriques, née à l'orient. A certains égards, les lois municipales sem-  
maintenir cette fixité de ces diverses villes, cette fixité de  
des Parisiens, car plusieurs professions ne peuvent  
l'une rive à l'autre. Par exemple, il est défendu aux li-  
d'aller s'établir en delà des ponts sur la rive droite<sup>57</sup>, et  
defendu aux maîtres d'armes d'aller s'établir en deçà sur la  
ruche<sup>58</sup>.

etit peuple, avec lequel se confondent les Irlandais<sup>59</sup> et les pauvres logés chez les logeurs à un liard<sup>60</sup>, se trouve, mais en plus grand nombre dans les quartiers orientaux, appartient aux fabricants qui lui donnent du travail, et dans



les quartiers méridionaux, où il appartient aux moines qui remplissent son écuëlle<sup>61</sup>.

**QUELS SONT LES DÉLITS LES PLUS FRÉQUENTS A PARIS ?**— Sous un gouvernement faible, où il y a des émeutes, des séditions, des révolutions, il n'y a guère, à Paris, de voleurs, de malfaiteurs; mais sous un gouvernement fort il y en a en grand nombre, et ils s'y organisent par grandes compagnies, appelées compagnies des guilleris<sup>62</sup>, compagnies des plumets<sup>63</sup>, compagnies des rougets<sup>64</sup>, compagnies des grisons<sup>65</sup>, compagnies des tire-laine ou voleurs pauvres diables, détroussant les bourgeois<sup>66</sup>, compagnies des tire-soie ou voleurs de bonne famille, n'attaquant jamais que les gens de qualité<sup>67</sup>.

Il y a aussi la compagnie des barbets, qui prennent les divers habits des divers états pour s'introduire dans les maisons<sup>68</sup>.

Il y a aussi la compagnie de la Mate, qui a ses membres, ses affidés, ses fins matois<sup>69</sup>, qui est publiquement connue, qui n'est guère inquiétée.

Il y a aussi des compagnies de meurtriers, entre autres celle des mauvais garçons, qui se louent publiquement au plus offrant et qui gagnent impunément leur argent<sup>70</sup>.

Aux voleurs, aux coupeurs de bourse, aux affronteurs, aux mauvais garçons, joignez, d'un côté, les nombreux et turbulents écoliers de l'Université, et, de l'autre, les nombreux et turbulents compagnons ouvriers, les nombreux et turbulents laquais ou valets, qui souvent, au milieu des rues, se livrent de petites batailles<sup>71</sup>; joignez toute cette jeune noblesse indisciplinée qui, la nuit, fait gloire de charger le guet et de le mettre en fuite<sup>72</sup>.

**QUELLE EST LA POLICE DE PARIS ?**— Tous les ans on compte dans cette ville un plus ou moins grand nombre et toujours un très grand nombre de meurtres<sup>73</sup>; on y en compterait toutefois un bien plus grand nombre sans son excellente police.

D'abord il n'est permis à personne d'avoir plus d'une porte à sa maison; s'il en a plus d'une, le magistrat fait aussitôt maçoner l'autre ou les autres<sup>74</sup>.

Il n'est pas non plus permis de laisser sa maison inhabitée. Le magistrat fait placer un gardien à celle où les propriétaires absents n'en laissent pas. C'est que dans les temps où les vols nocturnes se multiplient, toutes les maisons sont obligées de faire à leur tour le guet de la rue, et dans ces temps il y a successivement à chaque maison un homme qui derrière la vitre regarde ou écoute, qui au premier bruit, au premier cri, ouvre la fenêtre, sonne sa clochette jusqu'à ce que les clochettes voisines l'aient entendue: alors et à l'instant toutes les clochettes de Pa-

, toutes les fenêtres s'illuminent , tout le monde sort , et les malfaiteurs sont poursuivis , environnés , ar-

t pas d'ailleurs croire qu'aussitôt que les barres qui ont les portes<sup>76</sup> sont poussées, avec un retentissement presque simultané , Paris soit dans les ténèbres : tout porte une lanterne à la main , ainsi que l'ordonnent les<sup>77</sup>, et ce mouvement de milliers de lanternes , aux heures de l'hiver , fait spectacle.

Il faut que la police force les habitants de la ville à suspendre certains mois de l'année, devant leur porte, une lanterne<sup>78</sup>.

Il est à regretter que depuis environ quarante ans on ait re- gardé les grandes lanternes publiques, appelées falots, suspendues à hautes potences<sup>79</sup>. On a eu sans doute de bonnes raisons pour désirer cela, mais on ne sait pas cependant de les savoir.

Il ne faut rien omettre , et je dirai aussi que dans tous les quartiers il y a un grand nombre de seaux de cuir pour assurer l'éclairage dans les cas d'incendie<sup>80</sup>.

La ville de Paris a pour chefs les dixeniers, les cinquante-quarteniers<sup>81</sup>.

Il faut dire des dixeniers que les étrangers, à leur arrivée, se font accompagner<sup>82</sup>.

EST LA GARDE DE PARIS? — Ainsi que Paris est une ville de maisons très vieilles , vieilles , neuves , la garde soldée de Paris est formée des anciens archers, au nombre de cent cinquante, décorés de l'ancien ordre de l'Étoile<sup>83</sup>; des arbalétriers, au nombre de soixante<sup>84</sup>; des arquebusiers, au nombre de cent<sup>85</sup>.

En outre de la garde non soldée qu'on nomme le guet , elle est formée de corps de métier.

Il ne faut pas voir cela comme chose accessoire, mais comme chose très importante, car les métiers exempts de faire le guet sont en plus grand nombre que les métiers qui le font<sup>86</sup>.

Il y a des métiers de la paroisse ou terre de Saint-Éloi, du Temple, de Saint-Jean-de-Latran , quels que soient leurs métiers, qui sont exempts<sup>87</sup>.

Il y a encore quatre ou cinq cents messagers ou bedeaux de l'Université, qui sont exempts.

Il y a encore des pèlerins du Chalo de Saint-Mas, quel que soit leur état, en sont de même exempts ; on en compte dans la ville plus de trois mille. La race des pèlerins est donc bien

**QUELS SONT LES MAGISTRATS DE PARIS?** — Depuis qu'il y a des prévôts, il y en a sans doute à Paris ; aujourd'hui il y en a deux : l'un, le prévôt chef de la justice civile, le prévôt du roi ; l'autre, le chef de la justice commerciale, le prévôt des marchands. D'abord insensiblement, ensuite plus sensiblement, et : tout aux derniers siècles, l'autorité municipale a passé des mains de l'un dans celles de l'autre, et si, à cet égard, l'un aujourd'hui n'a guère plus à gagner, c'est que l'autre n'a guère plus à perdre.

Le prévôt des marchands préside le conseil municipal de échevins<sup>88</sup>, et il ne préside pas la justice commerciale, car elle est maintenant sortie de l'Hôtel-de-Ville<sup>89</sup>.

**QUEL ÉTAIT HIER PARIS?** — Je soupais, il n'y a pas longtemps, avec un de mes voisins. Quand nous fûmes entre la poire et le fromage, entre une bouteille de vin de Maçon et une bouteille de vin de Bordeaux, il revint sur sa vie passée, m'avouant qu'il avait été aussi franchement bon ligueur qu'il était aujourd'hui franchement bon Français, bon serviteur du roi ; et, tout en disant son *mea culpa*, il m'amena pour ainsi dire au milieu du terrible Paris de la Ligue.

Quelles années, me dit-il, que les années 1592, 1593 et 1594<sup>90</sup> ! il n'en sortira jamais de pareilles du sein des siècles. Paris était changé en un camp muré, les maisons en tentes, les bourgeois en soldats, parmi lesquels les marguilliers, les sacristains, les clercs, les chantres, étaient colonels, capitaines, sergents, enseignes.

Continuellement tambours, cloches ;

Et silence au palais du roi ;

Et silence au palais de justice ;

Et silence aux collèges ;

Et silence aux halles, aux marchés ;

Pour les plus riches comme pour les plus pauvres, de la viande de chien, de chat, de cheval, du pain d'avoine<sup>91</sup>.

Vers la fin, des racines, des herbes cueillies sous les canons des assiégeants et des assiégés<sup>92</sup>.

Bientôt les rues se remplissent de mourants et de morts. Les vautours descendent du ciel ; la terre vomit des serpents<sup>93</sup>.

Les malheurs de cette ville surpassent ceux de Sagonte, de Carthage et de Jérusalem.

Certes, il y a pour long-temps avant que Paris ait de nouveau envie de vouloir se faire assiéger. Ce n'est pas que plusieurs anciens chefs, aujourd'hui redevenus obscurs et sans pouvoir, ne fussent prêts à recommencer. On trouverait, comme disent les fami-

ièrement les Français, des violons, mais, depuis que le roi actuel règne, on ne trouverait plus personne pour danser.

**QUEL EST AUJOURD'HUI PARIS ?** — Lorsque je me souviens les narrations de cet ancien ligueur, je suis encore plus émerveillé de la face actuelle de ce grand Paris, saigné, purgé pendant sa crise, sa fièvre, son délire, par les charlatans, les empiriques, et, comme les corps vigoureux, tout aussitôt qu'on l'a rendu à lui-même, redevenu ce qu'il était.

Paris a maintenant repris toute sa vie, tout son embonpoint, toutes ses couleurs.

On me dira que je n'ai pas vu Paris avant la ligue : sans doute, mais j'ai vu ceux qui l'ont vu.

Comme auparavant, les rues sont devenues populeuses, retentissantes.

Comme auparavant vous entendez crier : Oranges de Portugal<sup>94</sup> ! Oranges de Provence ! Oranges d'Italie<sup>95</sup> ! Cerises de Poitiers<sup>96</sup> ! Pêches de Corbeil<sup>97</sup> ! Bergamottes d'Autun<sup>98</sup> ! Bon-chrê de Tours<sup>99</sup> ! Marrons de Lyon<sup>100</sup> ! Navets de Maisons<sup>101</sup> ! Oignons de la Ferté<sup>102</sup> ! Pain de Louvres ! Pain de Gonesse ! Pain de Saint-Germain<sup>103</sup> ! Vin de Surêne ! Vin de Vaugirard ! Vin du Valérien ! Vin de Montmartre<sup>104</sup> ! Sauce blanche ! Sauce ravigote<sup>105</sup> ! Petits pâtés de cinq deniers<sup>106</sup> ! Gobets ! Craquelins ! Fritures frites<sup>107</sup> ! Dragées dorées<sup>108</sup> ! Casse-museaux ! Brides de veau<sup>109</sup> ! cependant que les cuisines des traiteurs<sup>110</sup> bouillonnent, que les fours des pâtisseries<sup>111</sup> chauffent, que les broches des rôtisseurs<sup>112</sup>, de même remplies d'un bout à l'autre, tournent comme auparavant.

Vous entendez, comme auparavant, les cinquante colporteurs-vendeurs de livrets, leur belle plaque sur l'épaule<sup>113</sup>, crier : *Catalogue des rues de Paris, avec la dépense qui se fait tous les jours dans cette ville*<sup>114</sup> ! *La prochaine ruine de Paris. mise en quatrains français*<sup>115</sup> ! et, comme auparavant et plus qu'aujourd'hui, vous voyez les libraires ou criant leurs livres aux portes des riches maisons<sup>116</sup>, ou roulant leurs tablettes le long des rues<sup>117</sup>.

Paris ne travaille pas moins, ne commerce pas moins, ne s'agit pas moins, il ne rit, il ne s'amuse pas moins.

Comme auparavant, après les Complices, il va tout comme il allait à Saint-Antoni<sup>118</sup>, à Bagnolet, à la Malmaison<sup>119</sup>, qui ne craint plus peur à personne ; à Madrid, qui ce jour-là est ouvert<sup>120</sup>, surtout aux îles de la Seine, îles enchantées, gazonnées, plantées de groupes d'arbres à l'ombre desquels de jolies familles se promènent, se reposent, se régaler<sup>121</sup>, tandis que les joueurs

au pale-mail, à la longue paume, à la courte boule, animent, couvrent les deux rives<sup>122</sup>.

Qu'on vienne sous les ombrages du quai des Ormes, on y trouvera peut-être plus qu'autrefois du velours, des épées, des vertugadins, des dentelles, d'élégants cavaliers, d'élégantes dames, du beau monde<sup>123</sup>.

Le long de ce pré aux Clers qui tient tout un côté de la Seine, depuis l'abbaye Saint-Germain jusqu'au-delà du Gros-Cail-lou<sup>124</sup>, vous y trouveriez, Rabelais y trouverait autant d'écoliers que de son temps, et vous les trouveriez et il les trouverait jouant aux divers jeux qu'y jouait son élève Gargantua<sup>125</sup>, et sans doute à d'autres encore.

J'ajoute : Les écoliers ne vont-ils pas, comme autrefois, se mêler aux divertissements populaires<sup>126</sup> ? Dans ces nombreuses mascarades qu'on voit ou du haut des remparts ou des plates-formes du Châtelet<sup>127</sup>, ces troupes de loups, de panthères, d'ours, de taureaux, de chevaux, de mulets, d'ânes<sup>128</sup>, ne sont-elles pas la plupart incontestablement composées de bacheliers, de licenciés, de maîtres ès arts, même de docteurs ?

Ne puis-je pas dire aussi que les foires ne sont pas moins animées, et, pour ne parler que de celle de Saint-Germain, où sont réunis tous les plaisirs, toutes les joies des précédents siècles et du nôtre, les vastes emplacements que couvrent d'antiques charpentes sont-ils devenus trop vastes ? Y a-t-il un moindre nombre de ces riches et magnifiques étales, divisées, suivant les marchandises, en rues de fines toiles, rues de fins draps, rues de satin, rues de velours, rues de quincailleries, rues de miroirs, rues d'orfèvrerie, rues d'argent, rues d'or, rues de perles, rues de diamants<sup>129</sup> ? Y a-t-il moins de spectacles, moins de flambeaux, moins de musique, moins de monde, moins de bruit ? Y en a-t-il moins ? Non ! non ! La cour y vient-elle moins souvent ? Prolonge-t-elle moins souvent la durée de la foire<sup>130</sup> ? Non ! non !

Paris a repris ses habitudes, je me hasarde à dire ses allures. Les Français criaient quatre fois plus haut que les autres peuples, les Parisiens criaient quatre fois plus haut que les autres Français : Vive le roi ! aujourd'hui les Parisiens crient Vive le roi ! plus haut encore<sup>131</sup> ; aujourd'hui, à son entrée, ils tapissent beaucoup plus de fenêtres<sup>132</sup>, et carillonnent beaucoup plus avec leurs horloges<sup>133</sup>.

Paris a repris ses usages.

Toujours après l'office les marguilliers sont reconduits entre deux bedeaux<sup>134</sup>.

Toujours, après l'appel du guet, le clerc est reconduit entre deux lanternes<sup>135</sup>.

Je demandai si toujours le vénérable chapitre de Notre-Dame déjeunait, une fois l'année, en ordre de procession, devant la grande porte de Saint-Lazare<sup>136</sup>. Toujours ! toujours ! me répondit-on.

On m'a offert et toujours les bouquetières offrent des fleurs, soit pour donner aux saints, soit pour donner aux dames<sup>137</sup>.

Un matin je passais dans la rue Saint-Denis ; il y avait foule. Je m'approche, je vois de jolies petites religieuses qui sortent du couvent, qui présentent trois tranches de pain et un verre de vin à un jeune homme mené entre plusieurs rangs d'archers. Oh ! dis-je alors, ce garçon est bien dégoûté pour qu'il faille lui faire accepter par force une aussi gracieuse invitation. Oh ! me répondit-on, c'est le dernier pain qu'il mangera, le dernier vin qu'il boira : il va être pendu dans quelques instants ; et les pieuses Filles-Dieu sont venues, suivant l'usage<sup>138</sup>, reconforter son corps et son âme.

Qui fut bien ébahi ? ce fut moi.

Je ne fus pas moins ébahi la première fois qu'à l'entrée des ponts je m'arrêtai pour regarder les perceptions.

Un marchand jeune et fort portait la toile qu'il vendait : il ne paya rien.

Un autre marchand, ne pouvant la porter, la faisait porter : il paya.

Une Parisienne se présenta avec une pièce de toile ; elle l'avait filée : elle ne paya rien.

Une autre Parisienne n'avait pas filé la sienne : elle paya.

Un Parisien se présenta avec une pièce de drap ; c'était pour son usage : il ne paya rien.

Un autre Parisien le suivit ; il avait aussi une pièce de drap, mais qui n'était pas pour son usage : il paya.

Vinrent des villageois conduisant différents bestiaux ; le percepteur dit : Le cheval paie tant, le bœuf tant, l'agneau tant, et le bonc, voilà ce qu'il paie, ajouta-t-il, en frappant avec une mailloche entre les deux cornes<sup>139</sup> le premier qui passa. Je murmurai tout haut de cette cruauté gratuite. Mais, se prirent à me dire les plus jeunes comme les plus vieux Parisiens, c'est l'usage, toujours ç'a été l'usage<sup>140</sup>.

## STATION XLIII. — LA BOUTIQUE DE CALAIS.

Oui, certes, je veux envoyer au Pérou, à mon bon parrain, qui aime tant la géographie, une collection de cartes françaises. Eh! pourquoi pas plutôt de cartes hollandaises, dont le trait est si net, si vif<sup>1</sup>, ou de cartes italiennes, dont le trait est si léger, si moelleux<sup>2</sup>? C'est que pour moi, plus je vois, plus j'examine de cartes, plus je trouve bonnes et belles les cartes françaises.

En arrivant à Calais, où je suis directement venu de Paris, j'avais remarqué dans la longue rue du Port<sup>3</sup> un grand étalage de cartes; après dîné, le hasard m'ayant ramené dans cette rue, je suis entré dans la boutique. Oh! que de cartes! jamais de ma vie je n'avais vu, revu, manié, remanié, examiné, réexaminé, autant de cartes; jamais je n'avais autant fait d'observations sur leur forme, leur dessin, leur gravure, leur enluminure.

LES CARTES DES PROVINCES. — D'abord je remercie les géographes actuels de n'avoir pas innové en tout, de ne pas avoir voulu faire mieux que le possible; d'avoir, ainsi que leurs prédécesseurs, continué à écrire horizontalement les noms<sup>4</sup> comme les lignes des livres; je les remercie aussi d'avoir conservé les signes pittoresques des anciennes cartes: car, de même qu'on y voyait figurés, à côté des mots: *Columnæ Alexandri*, *Portæ Sarmatiæ*, *Aræ Philenorum*, *Turris Davidis*, *Regiones ferarum*, deux colonnes, une porte, un autel couronné de flammes, une tour crénelée, des animaux féroces<sup>5</sup>, de même, dans les nouvelles cartes, surtout dans celles des provinces, on voit à côté des noms des villes, des châteaux forts, de petites représentations de villes, de châteaux<sup>6</sup>. Je les remercie encore d'écrire les mots forêts, vignes, là où ils ne peuvent semer sur le papier leurs petits arbres, leurs petits ceps de vigne<sup>7</sup>. Toutefois, je désirerais qu'on marquât aussi les autres grandes cultures, ou par leurs signes figuratifs, ou par les noms qui les indiquent. Alors l'image du pays, avec toutes les formes, toutes les couleurs de son territoire, venant facilement se peindre à l'œil, irait facilement se graver dans la mémoire.

LES CARTES DES ROYAUMES. — Si l'on compare les cartes de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, faites il y a cinquante, quatre-vingts, cent ans, avec celle

l'aujourd'hui, l'on trouvera qu'elles n'ont pas très sensiblement changé dans les configurations de leur pourtour et de leur intérieur<sup>8</sup> ; mais il n'en est pas de même des cartes des autres royaumes de l'Europe : à peine elles sont reconnaissables<sup>9</sup>.

La carte de la France par le célèbre mathématicien Oronce-ine<sup>10</sup> est encore estimée. On lui reproche quelques fautes, mais dans quelles cartes n'y en a-t-il pas ! Il faut d'ailleurs tenir compte de ce qu'elle a été gravée à Venise en 1563<sup>11</sup> ; alors on n'avait pas, comme aujourd'hui, à Paris et dans les provinces, les graveurs et d'excellents graveurs de cartes<sup>12</sup>.

Avec quel plaisir n'ai-je pas vu la carte de notre noble Espagne, divisée en ses anciens royaumes, aujourd'hui ses provinces, dont chacune porte au milieu, autant vaut dire sur le front, ses armoiries<sup>13</sup> !

**LES CARTES DE L'EUROPE.** — Voilà, je crois, à jamais fixée la limite de trois côtés de l'Europe : on a, de nos jours, navigué dans différentes mers qui les baignent, jusqu'à celles du Groënland<sup>14</sup> et d'Archangel<sup>15</sup>.

Du côté des terres, la figure en est de même à jamais fixée, du moins le long de la mer Caspienne et du Tanaïs, qui la séparent de l'Asie<sup>16</sup>.

En voyant, entre ce dernier fleuve et celui du Volga, la grande muraille élevée par les Russes pour arrêter les excursions des Tartares<sup>17</sup>, je me rappelle toutes les autres semblables murailles élevées successivement par les nations policées<sup>18</sup>. Au temps actuel, ces mêmes limites sont seulement et bien plus sûrement défendues par la poudre à canon et l'étui de mathématiques.

**LES CARTES DE L'ASIE.** — Du côté de l'orient, du côté du midi, la figure de l'Asie, dans les diverses cartes, ne varie guère ; mais elle varie beaucoup du côté de l'occident, et plus encore du côté du nord, ce qui prouve que des quatre côtés de cette partie de la terre deux sont connues et deux ne le sont pas.

Mes yeux ont été réjouis de voir les clochers et les croix des colonies portugaises, aujourd'hui espagnoles, dans les lointains pays de la canelle<sup>19</sup>.

Quel plaisir aussi de voir, sous les palmiers qui enjolivent ordinairement les coins des cartes de l'Asie, des familles noires, brunes, rouges, jaunes, blanches<sup>20</sup>, charmante échelle de couleurs, charmante échelle des diverses couleurs, que, sous les divers feux du soleil, sont venus prendre irrésistiblement les descendants de notre premier père !

**LES CARTES DE L'AFRIQUE.** — Toujours l'Afrique est plus uniformément figurée qu'aucune autre des quatre parties du



monde ; elle forme une presqu'île dont toutes les côtes sont connues depuis la fin du dernier siècle <sup>21</sup>. Quant à l'intérieur, les anciens géographes ne le connaissaient guère <sup>22</sup>, et les géographes modernes le connaissent encore moins <sup>23</sup>.

**LES CARTES DE L'AMÉRIQUE.** — Il est étonnant que le Nouveau-Monde ait été découvert si tard, qu'il l'ait été par des Espagnols conduits par un Italien ; que cet Italien ne lui ait pas donné son nom, que ce soit un autre Italien, venu après lui, qui lui ait donné, non pas son nom, mais son prénom ; non pas même son prénom, car celui de Vespuce n'était pas Améric, mais Alméric <sup>24</sup>.

Lorsqu'à l'époque de cette mémorable découverte, les deux moitiés de la terre firent connaissance, un si grand événement fixa moins l'attention des gouvernements que celle des savants et des géographes.

Mais enfin les nations s'éveillèrent.

Les Espagnols allèrent conquérir les plus belles parties de ce nouveau pays <sup>25</sup> ; j'ai remarqué avec plaisir que les cartes sont empreintes de leur gloire. J'y ai lu : *Terra capta anno 1521*. *Terra capta anno 1533* <sup>26</sup>.

Les Portugais voulurent en avoir aussi une lisière <sup>27</sup>.

Les Anglais n'ont guère voulu que se montrer sur les mers et sur les côtes du nouvel hémisphère <sup>28</sup>.

Les autres peuples sont demeurés simples spectateurs <sup>29</sup>.

J'en excepte les Français ; la vanité nationale ne leur a pas permis de se contenter d'un pareil rôle. Toutefois, leurs capitaines Verrazano <sup>30</sup>, Cartier <sup>31</sup>, Champlain <sup>32</sup>, Ribou <sup>33</sup>, Villegagnon <sup>34</sup>, Laroque <sup>35</sup>, et plusieurs autres, n'ont fait que partir pour l'Amérique, y débarquer, y bâtir quelques forts de bois, y jeter une poignée de pauvres diables, et repartir <sup>36</sup>. Toutefois, dans les grandes cartes de leurs terres neuves <sup>37</sup>, de leur Canada <sup>38</sup>, de leurs Florides <sup>39</sup>, on voit des rivières françaises, des noms de Seine, de Loire, de Garonne ; des villes nommées Charles-Ville, Henri-Ville <sup>40</sup>. Ah ! c'est que leurs géographes ont mieux fait ou plus fait que leurs capitaines.

**LES CARTES DES TERRES POLAIRES.** — En même temps qu'au septentrion du globe la géographie agrandit l'Amérique vers l'Europe et vers l'Asie <sup>41</sup>, elle ne cesse de diminuer, au midi, les terres polaires. Autrefois, ces terres formaient un troisième grand monde et venaient jusqu'au détroit de Magellan <sup>42</sup> ; aujourd'hui, à mesure que la navigation fait de nouveaux progrès, elles reculent <sup>43</sup>, elles s'évanouissent.

**LES CARTES DES HÉMISPÈRES.** — Ancienne comme la géo-

chie<sup>44</sup>, la coupe de la sphère par le méridien de l'île de Fer pas arrêté mon attention ; mais j'en ai long-temps regardé une, qui m'a présenté la sphère coupée par l'équateur, et, me l'œil répugne à ce que les deux planihémisphères puissent s'adapter à la convexité des deux hémisphères, cette carte offrait alternativement des fuseaux représentant la surface de la terre et des fuseaux ombrés représentant le vide<sup>45</sup>.

J'aurais encore bien à dire sur la division du degré en vingt-quatre lieues, sur la division du méridien, de l'équateur, en trois cent soixante degrés<sup>46</sup> ; mais les vingt-quatre heures de minuit ne s'accordaient pas à la vieille horloge<sup>47</sup> de l'église voisine, et je sens que j'en aurais assez pour ce soir ou pour ce matin<sup>48</sup>.

## STATION XLIV. — L'ÉCRIVAIN DE CALAIS.

J'ai retourné chez le marchand dès qu'il a fait jour, car, en couchant, je pensai que l'envoi à mon parrain serait incommodé, si, à la collection des cartes géographiques, je ne joignais une collection des cartes hydrographiques.

D'abord j'ai été assez mécontent des premières que j'ai vues : leur mer y était représentée en bouillons noirs, si noirs, que les îles en paraissaient blanches, couvertes de neiges<sup>1</sup>.

La carte de l'Océan, mesuré géométriquement et trigonométriquement jusqu'aux rivages, par les angles et les triangles donnés d'une boussole placée au centre<sup>2</sup>, m'a paru d'un meilleur effet et d'un dessin plus savant.

Une autre carte a excité toute mon admiration : c'était une carte des côtes de la France.

On y voyait les îles, les flots, les rochers, les rescifs, les écueils, les bancs de sable<sup>3</sup>.

On y voyait les marais salants, les salines, les hautes, les basses-prairies, les fermes littorales<sup>4</sup>.

DES PORTS. — On y voyait les ports avec leurs môles, leurs digues, avec leurs rades, leurs havres, leurs bassins ; avec leurs fortifications, leurs défenses, leurs chaînes ; avec leurs arsenaux, avec leurs chantiers, avec leurs voileries, avec leurs corderies, avec leurs hôpitaux, leurs lazarets<sup>5</sup>.

Voilà, ai-je dit, sans détourner les yeux de cette belle carte, le port marchand du Havre que François I<sup>er</sup> a fait bâtir<sup>6</sup>, comme

si la France manquait de ports marchands, comme si elle ne manquait pas de ports militaires. Quand elle aura terminé les travaux entrepris à Toulon<sup>7</sup>, elle en aura un sur la Méditerranée, et ce sera assez ; mais il lui en faut sur l'Océan trois : un sur la Manche, elle ne l'a pas ; un sur le golfe de Gascogne, elle ne l'a pas ; un entre ces deux, elle l'a, c'est Brest. Toutefois, attendez quelques années, le cours des choses la forcera à mettre à la construction des ports qu'il lui faut l'argent qu'elle met en Normandie<sup>8</sup>, en Bretagne<sup>9</sup>, en Languedoc<sup>10</sup> et en d'autres provinces, à construire, à réparer les ports qu'il ne lui faut pas.

**LES VAISSEaux.** — En effet, ai-je ajouté, il nous faut, à toutes les nations, des ports militaires aussi bien que des ports marchands. Il nous les faut depuis que les vaisseaux, qui autrefois ne se combattaient que par leurs ponts, leurs tillacs<sup>11</sup>, se combattent par la hauteur, la largeur de leurs côtés. Il nous les faut, depuis qu'ils sont devenus de grandes forteresses flottantes percées de deux, trois rangs de fenêtres, de portaux, ou portes, ou portes<sup>12</sup>, ou sabords<sup>13</sup>, si vous voulez, de deux, trois étages de batteries<sup>14</sup> ; enfin il nous les faut, depuis le siècle dernier que nous avons et des vaisseaux marchands et des vaisseaux de guerre<sup>15</sup>.

Je parlais ou j'entendais parler au marchand ; mais la voix d'un acheteur qui était à quelques pas, comme moi occupé aussi à regarder une carte, qui n'a pas, non plus que moi, changé de position, m'a répondu : Et la Grande François, si haute qu'un homme placé sur la hune du grand mât ne paraissait qu'un enfant, si grande qu'il y avait une chapelle, un moulin à vent, un jeu de paume<sup>16</sup> ; et le Caraçon, percé de plusieurs rangs de batteries<sup>17</sup> ; et tous ces magnifiques vaisseaux construits du temps de François I<sup>er</sup>, et ces autres aussi grands ou plus grands vaisseaux construits du temps de Henri II, la Réale, la Marquise, la Générale<sup>18</sup>, sont sortis, ce me semble, des ports qu'il vous plaît d'appeler marchands, et, qui pis est, petits. N'importe ai-je réparti, le visage toujours tourné vers ma carte, l'invention des sabords a grandi et tous les jours grandit la marine. Au temps où nous sommes venus, au lieu des deux cents vaisseaux de François I<sup>er</sup><sup>19</sup>, il faudra aux rois ses successeurs trente, quarante Caraçons<sup>20</sup> ou Grandes Françaises qui ne pourront jeter l'ancre que dans le port de Brest ou dans celui de Toulon.

**LA MARINE MARCHANDE.** — Mon interlocuteur et moi nous sommes en même temps détachés chacun de notre carte, nous nous sommes tournés l'un vers l'autre ; j'ai été vers lui l'instant qu'il venait vers moi, et il avait la bouche ouverte pou

arler, lorsque je lui ai dit : Monsieur, vous êtes marin ? Un peu, m'a-t-il répondu ; mais, a-t-il ajouté avec un sourire, n'allez cependant pas me croire un petit personnage. Je suis, à ce qu'il paraît, comme ces officiers qui, à l'armée, servent en qualité de capitaines de charrois d'artillerie militaire, et, dans les villes de l'intérieur, en qualité de capitaines d'artillerie bourgeoise<sup>21</sup> ; moi de même, en temps de guerre, je sers en qualité d'écrivain sur les vaisseaux du roi<sup>22</sup>, et, en temps de paix, en qualité de capitaine sur les vaisseaux marchands. — Vous ne pouvez pas avoir été dans toutes les parties du monde, car la marine ne va partout ? — Notre marine marchande va aujourd'hui dans les Echelles du Levant, à cause de cette belle amitié qui unit l'un pour l'autre François I<sup>er</sup> et le Grand Turc<sup>23</sup>, et elle dure entre leurs successeurs<sup>24</sup> ; elle va dans le nord de l'Europe porter à ces régions nos denrées méridionales. Elle ne va guère dans les Indes. Elle va, elle irait plus fréquemment en Afrique, si, au lieu de faire le commerce sur des plages, elle pouvait le faire dans des ports<sup>25</sup> ; elle va, elle irait plus fréquemment en Amérique, si nos établissements du Canada étaient meilleurs, si le trajet était moins hasardeux, si le taux des assurances n'en était à trente pour cent<sup>26</sup>. Aussi les faillites, dans la marine, ne sont pas rares ; et il m'arrive de voir de beaux navires où j'ai commandé, de beaux navires doublés de cuilles de plomb ou de fer blanc<sup>27</sup> mises entre deux planches, enduites en dehors d'un goudron mélangé de poil de vache pour les garantir des insectes des mers lointaines<sup>28</sup>, criés aux enchères et vendus à très bas prix.

**LA MARINE MILITAIRE.** — Monsieur, a-t-il continué, je tiens de vous l'apprendre, j'appartiens à l'une et à l'autre marine, et je ne m'honore pas plus de l'une que de l'autre. En effet, je me suis bien dit une fois pour toutes que, si la marine militaire est plus noble, la marine marchande est plus riche ; que, si la marine marchande est plus riche, la marine militaire est plus forte ; qu'elle est entretenue pour la défense et la sûreté de la marine marchande sa mère, car l'une est fille de l'autre, et leur existence est tellement liée, que, lorsque l'une a péri, l'autre languit.

Notre marine marchande languit depuis qu'en 1579, aux îles Açores, les restes de notre marine militaire furent exterminés par la flotte espagnole<sup>29</sup>.

Nous avons mieux fait aux combats de l'île de Witch<sup>30</sup>,  
Et encore mieux aux combats devant Marseille<sup>31</sup>.

A mesure que nous rétrogradons vers François I<sup>er</sup>, notre marine se renforce.

La raison en est facile à voir : les autres peuples ont, à tous égards, avancé, et nous, dans la partie la plus importante, l'organisation du commandement, nous nous sommes sottement arrêtés ; ce sont toujours, comme au temps passé, les officiers de terre qui occupent les plus hauts grades<sup>32</sup>, et, chose plaisante, dans les quittances de leurs appointements d'officiers de mer, ils commencent par leur qualité d'officiers de terre<sup>33</sup>.

**LES CORSAIRES.** — Il y avait près de nous un petit banc vide ; l'écrivain et moi nous nous y sommes assis. Je lui ai ensuite fait quelques observations, auxquelles il a répondu ; après quoi il a continué : Monsieur, au moment où je vous parle, nous avons peu, nous n'avons pas de vaisseaux de guerre<sup>34</sup> ; les plus petits pirates viennent impunément dépouiller notre commerce sur les rivages de notre plus grande province<sup>35</sup> ; et certes, vous en conviendrez, la France ne peut plus long-temps demeurer sans son armée de mer, sans son bras gauche, sans son bras droit, comme il vous plaira. Bien des gens ont cherché et trouvé des moyens de rétablir notre marine ; j'en ai aussi cherché et trouvé. Vous me permettrez de vous les faire connaître.

D'abord je tiendrais sévèrement la main à l'exécution des ordonnances : tous les vaisseaux marchands seraient armés de quatre petits canons de fonte verte, si leur capacité était au dessous de quarante tonneaux, et de deux cardinales ou pièces de gros calibre, si leur capacité était de plus de cent tonneaux<sup>36</sup>. Aussitôt plusieurs de ces vaisseaux deviennent cursoires<sup>37</sup>, corsaires ; aussitôt j'encourage la course ; je prête de l'artillerie aux capitaines ; je leur accorde des primes, des récompenses ; je leur donne même des grades dans la marine militaire, dont ils ne peuvent manquer d'être bientôt le cœur. Car enfin, qui plus souvent que moi a vu un grand vaisseau, que hérissent les rangs de son artillerie, abordé sous une voûte de fumée, de flamme et de feux d'artifices<sup>38</sup>, par un petit vaisseau corsaire, étincelant de piques, de faux, de haches<sup>39</sup>, et en quelques moments capturé, amené triomphalement à la remorque, comme une monstrueuse baleine à la suite du léger et hardi batelet qui l'a harponnée. percée, qui a fait couler tout son sang.

**LES DEUX DÉPARTEMENTS.** — Tandis que mes vaisseaux aventuriers, mes corsaires, vont, par leur nouvelle apparition, annoncer au loin dans les mers que notre marine n'est pas aussi morte qu'on le croyait, j'en réorganise l'administration. Je com-

ar le département de l'Océan, où, dans la proportion pesamment armées aux troupes légères, j'ai des de haut bord et des remberges, ou frégates longues à à voiles<sup>40</sup>. J'ai au département de la Méditerranée, proportion inverse, des galères et des vaisseaux de haut es vaisseaux, c'est inutile à dire, sont tous de couleur et mes remberges et mes galères toutes de couleur : car, pour les évolutions, les combats, il est bon que les troupes de terre, les vaisseaux aient leur uni-

à disposer des cinq cent mille livres mises annuelle-entre les mains des deux trésoriers de la marine<sup>44</sup>, j'en rois cent mille au département de l'Océan et deux cent elui de la Méditerranée : car enfin les vaisseaux de haut t autrement dispendieux que les galères, qui chacune ne nt guère à plus de quarante mille livres<sup>45</sup>.

se l'amiral, qui toujours a d'autres appointements<sup>46</sup>, à ns appointements; mais j'élève ceux des *pensionnaires n l'état de sa marine* au dessus de cent livres<sup>47</sup>.

e bien et mieux les bons charpentiers; je les paie à sept jour<sup>48</sup>, et, à ce prix, je les punis corporellement<sup>49</sup> de mauvaise besogne; mais soyez sûr qu'alors il en fe-ours de bonne.

our toutes les dépenses et tous les frais, je m'abonne capitaines de vaisseaux comme avec les capitaines des ', je n'en exige pas moins que la solde des marins des artements soit la même; que le soldat de la marine ait ois sous par jour<sup>51</sup>, le matelot autant<sup>52</sup>, le canonnier : sous<sup>53</sup>; j'exige aussi que le pilote ait neuf, dix sous, nseillers la moitié<sup>54</sup>; alors nos marins ne vont plus ser-es galions d'Espagne<sup>55</sup>.

te une attention particulière sur les chiourmes. Parmi urs criminels forçats<sup>56</sup> j'introduis des rameurs volon-pour leur donner le bon exemple : tous sont habillés de en habit d'herbage ou d'étoffe verte<sup>58</sup>.

la musique, des fifres, des trompettes, des tam-

ROGRÈS DE L'ART. — Deux fois j'avais pris la parole, ois je l'avais cédée à l'écrivain; je la lui ai encore cé-roisième fois. Monsieur, a-t-il continué, vous n'êtes pas ais vous aimez la marine. Célébrons ensemble les pro-e glorieux art, qui, tous les jours, étend le séjour de sous des cieux nouveaux. Il y a quelque plaisir à en

suivre la filiation : progrès des mathématiques et progrès de l'astronomie<sup>60</sup> ; progrès de l'astronomie et progrès de la navigation<sup>61</sup> ; progrès de la navigation et progrès de l'hydrographie<sup>62</sup> ; progrès de l'hydrographie et progrès des découvertes des terres ; progrès des découvertes des terres et progrès des colonies , et plus grands , et plus grands progrès de la marine : en effet quand les flottes ont fait des voyages de longs cours , quand elles ont manœuvré contre les orages et les tempêtes , alors elles manœuvrent contre l'ennemi.

Aussi quelle n'est pas la supériorité des marins qui ont commandé sur l'Océan ! Quelle différence d'habileté entre les amiraux africains , le célèbre Dragut<sup>63</sup> , le plus célèbre Barberousse<sup>64</sup> , et l'amiral espagnol don Juan ! Savaient-ils comme lui se choisir par de savantes manœuvres , le lieu et la place de la victoire<sup>65</sup> ? Savaient-ils , comme l'amiral génois ou français Doria , par l'imitation du mouvement que trace le serpent sur le sable , naviguer contre le vent<sup>66</sup> ? Les amiraux français n'ont-ils pas aussi la même supériorité ? Nous ne sommes pas assez glorieux de notre Prégent : il a fait le premier passer les turbulents flots de l'Océan sous les éperons et les rames des galères<sup>67</sup> ; de notre Lafayette il était victorieux d'une flotte ennemie ; eh bien ! il vire subitement de bord pour aller , à l'embouchure du Var , foudroyer l'armée impériale à son passage , et de dessus ses vaisseaux il remporte ainsi une victoire de mer , une victoire de terre dans le même jour<sup>68</sup> ; de notre Annebaud : il se vit près de jeter sur la Manche le même pont qu'y avaient jeté autrefois les Anglais de s'emparer de Plymouth<sup>69</sup> comme ils s'étaient emparés de Calais<sup>70</sup> . Quels habiles marins que ces amiraux hollandais ! A peine suffisent-ils à défendre les côtes de leur pays , et ils vont submerger à l'autre extrémité du monde les vaisseaux de leurs ennemis<sup>71</sup> . Peut-on leur comparer les amiraux de la Méditerranée ? Peut-on comparer aussi les amiraux de la Méditerranée aux amiraux anglais , parmi lesquels s'élève si haut ce brave Drak , à qui la tempête a aidé , qui a aidé à la tempête à disperser les plus grands vaisseaux de la plus grande flotte qu'aient jamais portées les mers<sup>72</sup> .

LE RANG DES PUISSANCES MARITIMES. — Enfin , à la quatrième fois où j'ai voulu prendre la parole , l'écrivain s'est tu avec politesse , et j'ai pu lui dire : Monsieur , il paraît que vous accordez à la marine espagnole la supériorité sur la marine barbaresque , turque , sur la marine vénitienne , viennoise , sur la marine anséatique , danoise , suédoise , sur la marine hollandaise il y a peu d'années espagnole , et peut-être destinée à le redevenir.

ir ; sur la marine française , puisqu'elle est à renaitre ; mais il arait aussi que vous ne lui accordez pas la supériorité sur la marine anglaise ? Monsieur, ai-je ajouté , l'Angleterre , comme puissance de mer , vient de paraître ; elle peut bientôt disparaître , mais que l'Espagne , maîtresse des ports de sa vaste péninsule , de ceux des Pays-Bas , de ceux des Deux-Siciles , maîtresse des Indes et de l'Amérique , pourra toujours , suivant sa volonté , ouvrir ou fermer aux vaisseaux des autres nations les portes de l'Orient et de l'Occident , et , par la force nécessaire des choses , n'importent les événements militaires , son grand et superbe pavillon blanc rouge<sup>73</sup> ombragera à tout jamais les mers des deux mondes.

## STATION XLV. — LE VIELLEUR D'AMIENS.

J'aime beaucoup les habitants de l'Auvergne. J'aime leur taille élevée , leurs vives couleurs , leurs yeux brillants , spirituels ; j'aime surtout leur continuelle gaieté.

La population active et industrielle de l'Auvergne déborde dans toutes les autres provinces. Je me souviens que , lorsque j'arrivai en France , je demandais d'où étaient ces hommes forts qui dans les villes portent des seaux pleins d'eau ; on me répondit : De l'Auvergne. Et ces jeunes garçons qui montent si hardiment dans les cheminées pour les désengorger de la suie ? De l'Auvergne. Et tous ces chaudronniers ambulants , tous ces fondeurs ambulants ? De l'Auvergne. Et ces troupes de scieurs de long qu'on rencontre au bord des forêts ? et ces troupes de faucheurs , de moissonneurs , qui vont faire les récoltes des riches provinces ? De l'Auvergne , de l'Auvergne<sup>4</sup>.

Ce n'est pas tout : ces braves Auvergnats se chargent encore des plaisirs de la France ; j'ai déjà dit ou je dirai que les meilleurs comédiens sont de leur pays<sup>5</sup>. Il en est sans doute de même des musiciens et des danseurs , si l'on en juge par ce grand nombre d'Auvergnats chantant et dansant sur le pavé de toutes les villes<sup>6</sup>.

Ce matin , aux heures où je partais d'Amiens , il faisait un jour des plus froids , il gelait à pierre fendre ; une neige fine blanchissait la terre , les arbres , les hommes , les animaux , et était poussée à la figure par un vent glacial. En traversant un village , où tout le monde , renfermé dans les maisons , ne se montrait que



derrière les vitres, j'ai trouvé sur la place un vieilleur jouant de sa vielle devant quatre petits garçons dansant, sautant, se réjouissant, faisant éclater leur joie par leurs gestes et leurs cris répétés.

J'ai regardé un moment ; j'ai continué ma route. A peine suis-je entré dans un endroit creux, dominé à droite et à gauche par un tertre, que j'ai vu mon vieilleur, suivi de ses quatre petits garçons, tous vêtus de toile, tous marchant fort vite. J'étais monté sur ma grande mule ; la tête du vieilleur se trouvait à la hauteur de la mienne. Monsieur, m'a-t-il dit, comme si je l'interrogeais, et sur le même ton que s'il m'eût répondu, il n'y a rien à faire dans ce village ; les gens y sont aussi pauvres que dans notre Mont-d'Or. Eh ! lui ai-je dit, vous êtes donc de l'Auvergne ? — Oui, Monsieur, j'en suis. — C'est un si beau pays ! et cependant vous l'avez quitté ! — Oui, par force.

COMMENT LA MAISON DE GUILLAUME TOMBA.—Nous étions trois familles dans la même maison : l'une possédait le rez-de-chaussée, l'autre le second étage, je possédais l'étage du milieu<sup>4</sup>. Un matin que nous étions tous aux champs, la maison prit ce temps pour crouler de fond en comble ; à notre retour, nous ne trouvâmes que des pierres, du bois pourri et de la poussière.

Je n'avais plus rien. Je ne savais plus où me retirer, où vivre. Je ne voyais pas de remède à mon malheur. J'allai chez un homme d'expérience, le conseil du village. Nous examinâmes longuement ensemble ma situation et mes ressources. Guillaume, me dit-il, tout bien vu et bien considéré, il me semble que tu ne peux être ni sabotier, ni galochier, ni allumettier, ni fagotier, ni ramasseur de champignons, ni cressonnier, ni pêcheur de grenouilles, ni preneur de rats, ni vendeur de chiffons, ni ramasseur de clous, ni graisseur de bottes, ni marchand de peaux de lapins<sup>5</sup> ; tu ne peux que jouer, chanter et danser ; j'ai une vieille vielle depuis long-temps couverte de poussière ; la voilà.

J'allai rejoindre ma femme ; elle m'attendait avec impatience. Quelle nuit nous passâmes ! Ma femme ne fit que pleurer ; moi, je pleurais, je chantais, je dansais, je m'exerçais à jouer de la vieille vielle ; il me fallait à l'aube du jour en gagner ma vie.

J'avais deux petits garçons et deux petites filles déjà assez grandelettes ; je troquai avec un de mes parents mes deux petites filles contre ses deux petits garçons, dont, en compensation, je me chargeai. Mon beau-père, tout pauvre qu'il était, consentit à recevoir ma femme avec un petit enfant qu'elle allaitait. Je vendis mon droit de rebâtir entre le rez-de-chaussée et le deuxième étage ; j'eus à peine de quoi payer mes dettes. Je partis.

**ENT GUILLAUME VIELLA DANS L'Auvergne. —** Mon-  
 en que vous soyez d'une autre condition que la mienne,  
 z sans doute, ainsi que moi, éprouvé qu'en tout les com-  
 ents sont difficiles ; toutefois, nous réussîmes d'abord as-  
 , et ce fut aux boades, aux vinades, aux rassemblements  
 ettes à bœufs, des charrettes chargées de vin<sup>6</sup> ; mais,  
 la timidité nous prit devant ces beaux messieurs, dont  
 taient vêtus de jupons<sup>7</sup> ou soubre-vestes, à travers les-  
 essaient leurs manches à soufflet, étaient chaussés de bot-  
 oupures, laissant voir avec leurs bas de soie leurs jarre-  
 ssées d'or<sup>8</sup> ; dont les autres portaient sur leur court man-  
 parade leur long manteau de pluie<sup>9</sup> : je ne pus jamais  
 je ne pus que vieillir. Je ne pus ni chanter ni vieillir de-  
 beaux chanoines auvergnats coiffés d'un grand capuce  
 e<sup>10</sup>, qui tenaient en souriant une petite pièce d'argent  
 is la donner, qui nous faisaient en riant des signes pour  
 ourager et peut-être pour nous enseigner.

s places publiques, devant les pauvres gens, nous ne fû-  
 timides ; mais ils ne le furent pas devant nous. Ils con-  
 ent mon chant, ma vielle ; leurs petits garçons contre-  
 le chant, la danse, de mes petits garçons.

je n'oserai repasser par Issoire ; je ne sais comment  
 la place de cette ville, mais je sais qu'elle est plus lon-  
 large. Je la vois encore, je la verrai toujours, tant on  
 la de nous. Ce fut à ce point qu'un ancien soldat, que  
 de la Merci avaient racheté des galères turques<sup>11</sup>, dit  
 voyant si bafoués, si honnis, qu'il aimerait mieux ramer  
 er. Que je dise toutefois aussi que le bourreau fut plus  
 car, tout content d'avoir ce jour-là gagné ses quarante  
 fouetter un homme coupable d'avoir, à une fête, coupé  
 pour en faire un mai<sup>12</sup>, il nous donna un hardi<sup>13</sup>, que  
 tomber, mais que mes petits garçons ramassèrent.  
 nous enfûmes d'Issoire, et ne nous arrêtâmes qu'à

emin, nous vîmes que nous n'étions pas, il s'en fallait  
 plus malheureux. Nous passâmes près de la prairie d'un  
 où un chien enragé était entré pour mordre deux de-  
 les et un page. Tous les trois étaient devenus enragés.  
 it, suivant l'usage, leur ouvrir les veines ou les arque-  
 Le page avait demandé à être arquebusé, les demoise-  
 tre étouffées entre deux matelas<sup>16</sup>. On leur avait pro-  
 ontenter leurs fantaisies, et dans le jour même on de-  
 tenir parole. Mes petits garçons voulaient attendre,

s'imaginant que dans une aussi grande réunion il y aurait à viel-  
ler ; je marchai et je les fis marcher devant moi.

Cependant, nous nous exercions ; nous ne cessions de nous  
exercer ; nous devînmes moins timides ; nous eûmes alors moins  
de rieurs contre nous. Je dois ajouter qu'un bon vieillard n  
exhorta à persister dans notre joyeux état. Nous sommes en-  
core bien loin, nous dit-il, du malheureux temps de la fin du  
dix-huitième siècle, où toute la chrétienté sera plus horrible-  
ment persécutée que jamais<sup>17</sup> ; et nous avons passé le malheu-  
reux temps que j'ai vu, le temps de la prison de François I<sup>er</sup>, où  
personne ne put ni chanter ni se divertir jusqu'à sa délivrance<sup>18</sup>.  
Un voyageur qui entendait ce bon vieillard ajouta que mainte-  
nant les parlements permettaient de faire des miches à beurre,  
des gâteaux, des fouasses<sup>19</sup> ; que nous en attraperions quelques  
bons morceaux, ce qui depuis a été vrai et plus d'une fois.

COMMENT GUILLAUME VIELLA DANS LE LIMOUSIN. —  
Monsieur, ne perdez pas de vue que nous jouions, que nous  
chantions, que nous dansions en particulier, tout le temps que  
nous n'étions pas à jouer, à danser, à chanter en public ; les  
progrès de mes petits garçons étaient surtout admirables, et, un  
dimanche, devant le peuple, ils surprirent tous les connaisseurs,  
ils me surprirent moi-même. C'était à voir avec quelle dexté-  
rité, dans le branle du balai, ils se faisaient passer de main en  
main le long balai de genêt<sup>20</sup>, avec quelle précision, dans la sa-  
botière, ils marquaient la mesure avec leurs sabots<sup>21</sup>. Malheu-  
reusement nous étions passés dans le Limousin, où, comme  
tout le monde sait, les beaux talents ne sont guère accueillis.  
J'offrais à de presque aussi pauvres diables que moi de leur  
jouer et de leur danser la Frisque, les Pauvres Gend'armes, le  
Frère Pierre, le Beurre frais, la Mercière, la Tripière<sup>22</sup>, pour  
une jointée de châtaignes ; la Rouërgasse, la *Mal Maridado*<sup>23</sup>,  
pour autant ;

Et pour une rave :

Cothorino ! Cothorino !  
Pourto de civado aux buaus.  
Et de fé o los golinós.  
Tu beiras qu'auren force uaus<sup>24</sup>.

Mais ils se retiraient ; toutefois, il faut dire que leurs raves sont  
fort grosses, et que les jointées des mains limousines ne sont  
pas petites. Quel pauvre pays d'ailleurs ! Je n'ai jamais vu là,  
comme ailleurs, de ces coupe-pains, de ces lames de couteau  
fixées par une extrémité au couvercle d'une caisse ou d'un pa-

un carré<sup>25</sup>, où, dans certaines maisons, chaque année, on  
 21 morceaux d'une ou deux livres les pains de deux ou  
 us setiers de blé qu'on y a boulangés<sup>26</sup>; et le plus ma-  
 10 l'quet où j'aie viellé fut celui où l'on servit un petit  
 re de châtaignes<sup>27</sup>, rôti à une broche tournée par une  
 le creuse, en planche, où était renfermé un chien<sup>28</sup>. J'ajoute :  
 ste pays ! il est tout couvert de châtaigniers. Je voulais  
 sorur par les belles campagnes bleues du Querci, par ses  
 de safran<sup>29</sup>; mais, sur ce qu'on me dit des merveilles  
 Limoges, je me décidai à prendre de ce côté.

On me dit que cette ville avait été brûlée par les Anglais ;  
 1, depuis, l'empereur avait aussi tenté de la faire brûler, ainsi  
 3 les plus belles villes de France; on me fit voir les signes  
 l leurs : c'étaient de petites branches d'arbres, comme des  
 51 de cordonnier, hérissées de plusieurs pointes<sup>30</sup> signi-  
 les res ou les mots du secret langage de ces scélérats.  
 aurait plutôt dû me dire que les maisons de Limoges, en  
 s de bois<sup>31</sup>, n'avaient rien moins qu'un aspect riche.

vous y allez, ne faites pas comme moi : je pris l'hô-  
 -ville pour l'hôpital, et l'hôpital pour le château ou pa-  
 --. Au demeurant, cette ville n'est pas mauvaise pour la  
 lle. Il y a de l'argent, qui lui vient moins de son hôtel des  
 naies<sup>32</sup> que de son commerce.

LA NT GUILLAUME VIELLA DANS LE POITOU. — Je ne  
 rappe pas trop ce qui put m'attirer à Poitiers, où je ne  
 ntais point passer.

Poitiers n'est pas bon pour la vielle : beaucoup de maisons,  
 1 d'habitants. Poitiers est si grand qu'on y trouve des fermes  
 l'on fauche, où l'on moissonne<sup>34</sup>. J'allai inutilement sur leur  
 rte vieller en l'honneur des fermiers, en termes de vielleur,  
 aller les fermiers; comme s'il n'y eût eu que des bêtes, person-  
 jamais ne sortit, même ne mit la tête à la fenêtre.

J'essayai de vieller aussi l'épouse du maire, lorsqu'elle allait,  
 ivant la coutume, offrir à la sainte Vierge un riche manteau de  
 nme<sup>35</sup>; mais, bon ! elle ne m'entendit pas non plus que si elle  
 t été dans les fermes.

Je viellai encore les belles marchandes du palais de Poitiers<sup>36</sup>,  
 n'eus que des révérences; depuis, lorsque je viellai les belles  
 urchandes du Palais de Paris, j'eus des révérences et de l'ar-  
 nt.

A Niort, le maire est maire-aumônier<sup>37</sup>. Je le viellai qu'il était  
 grande pompe au milieu de ses trompettes et de ses gardes<sup>38</sup>;

sa main s'ouvrit, ou au son de mon instrument, ou à l'aspect de ma misère.

Fontenay, qu'on pourrait appeler la ville aux belles foires<sup>39</sup>, est bon, excellent pour la vielle.

Un soufflet donné à une princesse par le seigneur de Parthenay renversa les fortes murailles de la ville, car, pour punir cette insolence, le roi les fit raser<sup>40</sup>. Les habitants, après une pareille leçon, ne peuvent être que polis : je les viellai avec plaisir, et j'y trouvai mon compte.

Je ne voulus pas aller dans l'Angoumois, quoique ce soit un beau pays, quoiqu'on me dît que j'y verrais la célèbre couronne de fer qu'avant de le faire mourir on mit à un pauvre malheureux comme moi, qui, au lieu de vieller, de danser, de chanter, se fit roi des faux-sauniers soulevés dans une partie de la France<sup>41</sup>.

COMMENT GUILLAUME VIELLA DANS LE BERRI. — Quand on est forgeron, tisserand, on ne peut pas dire que le Berri est un mauvais pays ; on peut le dire quand on vit de la vielle.

Les fermiers royaux fourmillent dans les villes, mettent la main à tout, prennent de l'argent de tout<sup>42</sup> ; lorsqu'on les voyait venir, on me disait : Ah ! voici bien une autre chanson, vielleur ; bonjour ! bonjour !

Dans les campagnes, ils ne fourmillent pas moins.

Et de même que, lorsque je viellais dans les villes, on me disait : Allez vieller devant les riches bourgeois de dix sous, devant les riches bourgeois de vingt sous ; de même, lorsque je viellais dans les campagnes, on me disait : Allez vieller devant les riches bourgeois de l'avoine, devant les riches bourgeois de l'orge. Je ne comprenais rien à cela, j'ouvrais de grands yeux. J'appris que, dans les villes, les bourgeois étaient classés par leurs différentes taxes d'argent, et que, dans les campagnes, ils l'étaient par leurs différentes taxes de différentes espèces de blés<sup>43</sup>.

Je me souviens cependant qu'à certaines heures mes petits garçons prenaient grand plaisir à voir les vignes bordées de feux allumés, et de vigneron se chauffant ou faisant cuire leurs aliments ; mais ils furent tout attrapés de ne pas entendre le tintamarre dont je leur avais tant parlé : les gens âgés nous dirent que, depuis un demi-siècle, on ne frappait plus, à l'ouverture ni à la clôture des travaux de chaque jour, les marres l'une contre l'autre<sup>44</sup>.

J'avais été, moi, bien plus attrapé, lorsque, étant venu à Lusignan, moins pour y gagner quelque chose que pour y voir le château de la fée<sup>45</sup>, on me dit qu'il avait été jeté à bas. Je voulus

aller en voir la place, et j'y vis encore une porte et sans de murailles<sup>46</sup>, car jamais on ne fait ni on ne dément.

ant à Bourges, on avertit mes petits garçons de prendre le jour, aux méchants pauvres de la rue des Miracles<sup>47</sup>, aux fenêtres qu'ils entendraient ouvrir : car, dans, on n'est pas aussi exact qu'ailleurs, lorsqu'on est ter quelque chose dans la rue, à crier trois fois<sup>48</sup>, ou Gare ! ou, comme dans le Midi, *Passe rés*<sup>49</sup> ! Nous pendant pas de mésaventure ; au contraire, nous gagnâmes l'argent.

gagnâmes à la porte de la fontaine médicinale de 1, où, de crainte que la foule des buveurs épuise les a une garde pour empêcher que personne entre avant

gagnâmes encore davantage à un bel arbre autour vient de tout côté danser, pour dire ensuite qu'on a eau milieu de la France : car cet arbre y est tout exact-ut justement planté<sup>51</sup>.

ous eûmes de quoi faire carreler nos souliers ; nous ettre un quartier neuf, et à la première ville un autre : qu'en France les lois ne permettent pas de mettre is aux vieux souliers deux quartiers neufs<sup>52</sup>.

NT GUILLAUME VIELLA DANS LA TOURAINE. — J'aie excursion dans l'Orléanais, et, plus loin, une autre urbonnais ; j'étais venu dans la Touraine.

vous dire que, dans le Poitou et le Berri, où partout nommer : le Champ-le-Roi<sup>53</sup>, le Pré-le-Roi<sup>54</sup>, le Bois-la Mare-le-Roi<sup>56</sup>, où la terre est pour ainsi dire fleurde-roi y est plus seigneur que roi ; mais, dans les prot je viens de parler, le roi n'y est que roi, les seiont seigneurs<sup>57</sup>.

tout ce qu'on put me dire, je voulus aller à Tours. D'a'en repentis : je ne gagnai rien le premier jour ; mais un, ayant avisé un maçon appliqué à façonner une rre carrée, je voulus un peu le récréer ; je le viellai, s que je le viellais pour rien. Ce ne sera pas vrai, me l, si vous m'écoutez : tel jour, telle heure, tel autre autre heure, trouvez-vous devant l'hôtel-de-ville. nanquai pas.

le ces jours, ce fut une assemblée de tous les divers ant la commune ; je ne sais pas de quoi on y traita, vis qu'une file de fournées de pain<sup>58</sup> et de brocs de

vin. Les sergents, les clercs de l'hôtel-de-ville, couverts de leurs robes brunes, enrichies de broderie et d'orfèvrerie<sup>59</sup>, en distribuèrent à tout le monde, jusqu'aux vielleurs.

A l'autre, ce fut une fête du maire. On posa dans la grande salle ses armoiries sculptées<sup>60</sup> et peintes<sup>61</sup>. Je dansai, je me tournai, je me retournai ; je fus remarqué. On m'envoya une pièce d'argent si belle, si grande, que le plus content de la salle ne fut plus le maire.

Le jeu de mail de cette ville a mille pas de long ; il est le plus beau de la France<sup>62</sup>. On ne peut y jouer en temps de pluie, à peine d'amende<sup>63</sup>. C'était à cause du mail qu'on m'avait conseillé de ne point passer par Tours. Si l'on m'avait dit que ce jeu était le plus grand plaisir des habitants, je l'aurais cru. Si l'on m'avait encore dit que, dans une de ses sept belles allées d'arbres<sup>64</sup>, je n'aurais pas une seule fois occasion de sortir la vielle de son étui, j'aurais répondu que cela devait être, et véritablement cela fut.

**COMMENT GUILLAUME VIELLA DANS LA BRETAGNE.** — J'avais traversé la Touraine, le Maine, l'Anjou ; j'avais viellé dans la ville bleue, ou la ville couverte d'ardoise bleue, Tours<sup>65</sup> ; dans la ville noire, ou la ville bâtie d'ardoise noire, Angers<sup>66</sup> ; dans les sept villes rouges du Maine, ainsi appelées de ce que les murs de ces villes, bâtis de petites assises alternatives de pierres, de briques, sont, comme nos jarretières d'Auvergne, bariolées de jaune, et surtout de rouge<sup>67</sup>.

J'entrai dans la Bretagne.

Une partie de la ville de Nantes est espagnole, je veux dire peuplée de marchands espagnols<sup>68</sup>. Ces bonnes gens ne se montrèrent pas très curieux de nous voir danser ni de nous entendre chanter. Il y a tant d'Auvergnats en Espagne<sup>69</sup> !

Nous fîmes mieux nos affaires en avançant dans le plat pays. Dès que je commençais à vieller, j'étais sûr d'avoir bientôt un cercle de villageois ; mais souvent mal leur en prenait : ils n'entendaient pas crier Au feu ! ils n'y allaient pas ; ils étaient mis à l'amende. On leur criait de la maison voisine, où l'on assemblait une charpente : A l'aide ! à l'aide ! Ils n'entendaient pas non plus, ou, pour écouter notre chanson jusqu'à la fin ; ils faisaient semblant de ne pas entendre ; ils étaient encore mis à l'amende<sup>70</sup>. Vous trouvez cela trop sévère, je le trouvai de même, et je manifestai tout haut mon sentiment.

Je le manifestai encore tout haut lorsque je vis traiter et punir comme voleur un homme qui avait laissé aller son troupeau dans les terres des autres<sup>71</sup>. Vielleur, me dit un des patriarches du

, cet homme a vraiment volé notre herbe avec les dents  
1 tons.

re homme avait trouvé un coupon d'étoffe dans un che-  
ne dit que , pour ne l'avoir pas déclaré, il serait puni<sup>72</sup>;  
is que ce n'était pas possible, puisque ce n'était pas  
e. vielleur, me cria le sergent du juge, si vous n'avez pas  
e chose à nous vieller, passez, et au plus vite!

in traversant l'évêché de Léon, je rencontraï un propriétaire  
, la veille, possédait une grande ferme, mais une ferme con-  
e, dont l'intendant de l'évêque venait de le congédier en l'in-  
isant de toutes ses améliorations<sup>73</sup>. Il tenait une grosse  
à nain. Je devais le vieller, je le viellai; il me paya en  
), il voulait briser ma vielle.

au prochain village, un homme fort bien habillé, qu'avait  
ri in homme qui l'était fort mal, ayant été mis en li-  
n attestation que je n'y avais trouvé ni pain ni vin,  
aors, dans ce singulier pays, empêchait qu'on pût arrêter  
e<sup>74</sup>, me paya, sans être viellé, mieux que si je l'avais  
le.

avançant toujours dans la Bretagne, on me dit qu'au mo-  
présent les états de la province étaient assemblés; on ne  
conseilla pas d'y aller, parce que le temps était mauvais, et  
d'ailleurs chaque année les états s'assemblaient<sup>75</sup>. Je par-  
l'instant, et je ne cessai de marcher que lorsque je fus de-  
t la grande porte du lieu de leur assemblée. Je viellai. Ne  
la-t-il pas qu'aussitôt il sort un brave garçon, doux, point fier,  
il fût valet de salle: je le viellai avec plaisir; il s'en aper-  
, et tout de suite il me prit en amitié. Auvergne, me dit-il,  
l'honneur de ceux qui passeront, à mesure que je vous  
rai. Allons vite! me dit-il un moment après, lorsque  
po s ouvrit :

C' le commissaire du roi, il le représente; il ne cesse de de-  
er aux états<sup>76</sup>. Demandez-lui vous-même; viellez d'une  
et tendez votre bonnet de l'autre.

C'est le procureur général des états<sup>77</sup>.

C'est le conseil ou l'avocat des états<sup>78</sup>.

C'est le trésorier des états<sup>79</sup>.

C'est le chambellan des états<sup>80</sup>.

C'est le porte-manteau royal des états, à qui le manteau royal,  
rès leur tenue, appartient<sup>81</sup>; mais, sauf respect, il n'a guère  
peaux de roi, car le roi ne vient guère<sup>82</sup>.

C'est le hérault des états: il fait l'appel des dix, quinze dé-  
tés du clergé; des trente, des soixante, des quatre-vingts dé-



tendis long-temps ; je me lassai d'attendre. Je pris le chemin de la Picardie.

Là je ne tardai pas à poser pour quelque temps la vielle. trouvai mieux mon compte à me louer avec mes petits garçons pour crier aux oiseaux qui se jettent sur les semailles<sup>105</sup>.

Je trouvai encore mieux mon compte, le printemps, à empêcher des corneilles de nicher, et, l'été, à dénicher celles que je n'avais pu empêcher de nicher<sup>106</sup>.

A la fin, je repris la vielle à l'occasion de la singulière nonce d'un mariage. Elle ne se fit pas à l'église, car la forme des bans est partout la même ; partout l'on dit : *Mariage est accordé entre un tel et une telle ; c'est pour la première, la seconde, la troisième publication*<sup>107</sup> ; mais elle se fit dans les champs, où les bonnes gens m'employaient comme je viens de le dire. J'étais sur un arbre, lorsque tout à coup j'entends une troupe de jeunes garçons s'amusant à contrefaire le cri de différents animaux, de différents oiseaux, et, entre autres, de celui qui est l'ennemi des époux et qui est moins facile à contrefaire avec la vielle qu'avec la voix. Bientôt une noce passe, les cris redoublent. J'apprends que c'est à l'occasion de la jeune fiancée, qu'on accusait de ne s'être pas toujours sévèrement conduite<sup>108</sup>. Cela ne m'empêcha pas d'aller chercher ma vielle et de vieillir de mon mieux. Je fus si bien payé, que j'aurais volontiers soutenu que tous ces dires n'étaient que mensonges et calomnies. On dansa pendant trois nuits. Lorsqu'on fut lassé de danser sur le plancher, on dansa sur les tables, sur les bancs, sur les escabelles, les escabeaux<sup>109</sup>, et tout finit ensuite par des présents dont fut rempli le grand bassin posé devant les mariés<sup>110</sup>. Pour moi, je n'avais à leur offrir que des vœux. On conserve, leur dis-je, à l'abbaye de Sainte-Mellaine, près Rennes, un beau jambon destiné à ceux qui ont passé la première année sans se repentir de s'être mariés : il reste encore entier<sup>111</sup>, quoiqu'il soit frais et appétissant ; ne cessez de vous aimer ; ayez-en l'entame.

Monsieur, il y a des pauvres dans tous les pays ; mais dans la Picardie ils sont plus âpres, ils ne laissent rien pour la vielle. Suivant certaines personnes, c'est qu'autrefois on leur donnait les amendes contre les protestants<sup>112</sup>, et qu'aujourd'hui il n'y en a plus : j'entends qu'il n'y a plus d'amendes.

Dans tous les pays il y a des frères ignorants ; mais dans la Picardie ils sont plus âpres, leur boîte<sup>113</sup> est plus grande, ils font bien plus de tort à la vielle.

Dans ce pays, la police est aussi plus âpre, car, lorsque vous

stres des étrangers <sup>117</sup>, excepté qu'on vous traite diffé-  
que les vielleurs et que les autres.

une ville près de Metz, on me montra un bourgeois que  
, me dit-on, venait de déclarer riche : je le vielle ; aus-  
e retourne. Vielleur, me dit-il, je viens d'être obligé à  
les parents qui, par leur inconduite, se sont ruinés, et  
tenant, par leur pauvreté <sup>118</sup>, vont me ruiner. Vielleur,  
as envie de danser, j'aurais plutôt envie de me pendre.  
un village près de cette ville, je viellai le maire ; il me  
amicalement en passant vite : A demain ! à demain !  
ui je suis tout occupé à signifier des exploits. Monsieur,  
une les maires d'un grand nombre de villages sont en  
mps maires et huissiers <sup>119</sup> ; je vous dirai aussi que les

INTRODUCTION

étranger, que mes enfants en avaient grande envie ; je donnai mille excellentes raisons. Vous aurez beau parler, me disait-on, vous ne changerez pas les lois de Vie.

Une autre loi de Vic, c'est qu'après la cloche sonnée on ne peut ni vieller ni jouer d'aucun instrument<sup>125</sup>. Il va sans dire qu'on ne peut danser. Je ne sais si on peut chanter.

Mon Dieu ! j'avais oublié de vous dire combien les taverniers sont malheureux en Picardie : on ne leur permet pas même de mêler deux vins différents<sup>126</sup> ; c'est ce qu'ils me disaient, lorsque je chantais la chanson des taverniers et de leurs fraudes<sup>127</sup>, pour laquelle ils me payaient galement plus que les autres auditeurs.

Et toutefois, en Lorraine, ils sont encore plus malheureux : ils ne peuvent donner à boire à un bourgeois domicilié que lorsqu'il est en la compagnie d'un bourgeois forain, et lorsqu'en même temps le bourgeois forain paie<sup>128</sup>.

Les ivrognes y sont encore plus malheureux : ils sont condamnés à six livres d'amende s'ils ne portent d'un pas ferme leur vin<sup>129</sup>, et la police est toujours là pour ceux qui chancellent.

COMMENT GUILLAUME VIELLA DANS LA BOURGOGNE. — Le bon cidre est sans doute bon, la bonne bière est sans doute bonne ; mais le vin est encore meilleur : aussi fut-ce avec un bien grand plaisir qu'après avoir traversé l'Ile-de-France, la Champagne, j'entrai dans la Bourgogne, province toute de vignes, toute de vignobles, toute vineuse, où l'on ne parle plus de lois contre les taverniers ni les ivrognes, où l'on ne parle que de bien boire.

J'arrivai à Dijon vers le mois de janvier ; les rues retentissaient de la vente aux bancs-à-vin des habitants<sup>130</sup>, aux bancs-à-vin des halles, aux grands bancs-à-vin de Saint-Étienne<sup>131</sup>. La ferme du cri des vins est un des revenus de la ville<sup>132</sup> ; un autre revenu, c'est la ferme du marché aux gardes des vignes<sup>133</sup> ; un autre, la ferme du reliage des futailles<sup>134</sup> ; un autre, la ferme du courtage des futailles pleines<sup>135</sup> ; un autre, la ferme de leur chargeage<sup>136</sup> ; un autre, la ferme des verres loués aux foires. aux élections, aux assemblées<sup>137</sup>.

Pensez comme dans ce pays la vielle doit tourner !

A Dijon, les huit plus anciens conseillers au parlement ne sont guère plus révéérés que les huit prud'hommes qui fixent le premier jour des vendanges<sup>138</sup>.

Si Dijon veut offrir au roi un témoignage de son amour, il lui envoie des tonneaux de vin par centaines<sup>139</sup> ; s'il passe un ambassadeur, un illustre personnage, ce sont, à son entrée, de pe-

co liments et de grands flacons de vin<sup>140</sup>. La ville donne rétriens et à leur roi<sup>141</sup>, aux arquebusiers et à leur roi<sup>142</sup>, d'autres et à bien d'autres, du vin, beaucoup de vin.

Enfin la plus grande abbaye de la Bourgogne, Citeaux, où l'on boit tant, est, dit-on, aujourd'hui résolue à changer avec la grande abbaye de la Champagne, Clairvaux, où l'on mange grand réfectoire de trente-cinq pieds de long<sup>143</sup>, mesure Clairvaux, contre sa grande tonne contenait<sup>144</sup>, mesurés par les moines de Citeaux.

Et la Bourgogne, les propriétaires donnent volontiers aux et surtout aux vieillards, des raisins ; mais les lois ne veulent qu'on les leur prenne : les propriétaires ont le droit de frapper avec des verges les jeunes voleurs<sup>145</sup> ; et quant aux vieillards plus âgés, on les expose sur la place publique, la tête couverte de branches de vignes garnies de grappes<sup>146</sup>.

Il n'a-t-il un meilleur, un aussi bon pays que celui-là ? Je vieillards, je buvais ; je ne cessais de vieillir, de boire : j'y étais venu pour les vendanges.

Et quand j'entrais dans un vallon de plus en plus animé par les cris, à quels tout à coup succédait le silence. Les vendangeurs d'un coteau avaient envoyé défier ceux d'un autre sur les vieilles chansons, sur la meilleure manière de chanter, et à l'instant le combat commençait. Les vendangeurs qui avaient été les premiers, d'abord à une seule voix, ensuite à deux ; les vendangeurs qui avaient été défiés chantaient de leur tour. Il n'y avait pas toujours de juges, et la plupart du temps, la victoire étant des deux parts contestée, on passait vite à des injures et encore plus vite aux coups<sup>147</sup> ; on se battait avec les pistoles de Sancerre<sup>148</sup>, avec les perdreaux<sup>149</sup>, c'est-à-dire avec de petites pierres, avec de gros cailloux, et alors la vieille, venue pour se mêler à la joie générale, fuyait : car la musique a toujours laissé le champ libre aux batailles.

COMMENT GUILLAUME VIELLA DANS LE LYONNAIS. — Si jamais l'on me demande quels sont les deux meilleurs amis, ma réponse est toute prête : ce sont deux vieillards, quand l'un va au septentrion et que l'autre va au midi, ou quand l'un vieillit et que l'autre a cessé de vieillir. A Lyon, je fis la connaissance d'un vieux vieillard qui avait fait danser les pages de François I<sup>er</sup> à son passage dans cette ville, qui depuis long-temps ne vieillait plus. Il m'aima comme son fils. Je l'aimai et je l'écoutai comme mon père.

Auvergne ! c'est ainsi que hors de notre province on nous appelle, les pauvres gens<sup>150</sup>, et surtout les vieillards, j'aurais déjà

dû le dire ; mon ami Auvergne ! tu sauras , pour ton profit , Lyon , où tu es arrivé , est tantôt bon , tantôt mauvais pour la vieille ; pendant soixante-dix ans , si ce n'est pendant quatre-vingts , je l'ai vu et vérifié.

Je ne parle pas de l'ancien temps , de ce funeste jour où la nouvelle de l'arrivée du pape avait rassemblé le peuple de France , rempli la ville de joie et de vieillards ; où , lorsque le pape passa , la quantité d'hommes qui chargeait les remparts les fit écrouler<sup>151</sup> ; où en quelques instants la ville fut remplie de cris , deuil : je parle du temps que j'ai vu.

Une année , l'armée victorieuse revient d'Italie , amenant son jeune roi couronné de lauriers<sup>152</sup> ; une autre , elle revient sans roi et toute déconfite<sup>153</sup>.

Une année , vingt mille hommes de garde bourgeoise , rangés sous leurs trente-six pennons<sup>154</sup> , autour des murailles , semblent être la brillante , l'immortelle écharpe de cette ville ; une autre , la peste tue ou chasse toute la population<sup>155</sup>.

Une année , les indulgences du jubilé appellent les pèlerins , et aussitôt s'élève une seconde ville de feuillée<sup>156</sup> , où l'on prie , où l'on boit , où l'on chante , où l'on se confesse ; une autre , les impies huguenots surviennent<sup>157</sup> , et tous les clochers , toutes les églises , se taisent , toutes les lumières sont éteintes.

Une année , les officiers municipaux quittent le méridional titre de consul<sup>158</sup> pour prendre le pompeux titre parisien de prévôt des marchands , d'échevins<sup>159</sup> ; une autre , la garde , ou du moins les clés de la ville tombent entre les mains d'un valet de chambre que le roi déclare capitaine des portes de Lyon<sup>160</sup>.

Une autre année , la face de la campagne est toute riante ; une autre année , la ville regorge de blés ; une autre année , les chenilles noircissent les arbres<sup>161</sup> ; une autre , la récolte entière périt , et dans la rage de la faim le peuple se jette sur les prés et en dévore l'herbe<sup>162</sup>.

Enfin , une année , elle fait contruire la plus belle boucherie qu'on ait vue<sup>163</sup> ; une autre année , elle y joint à grands frais un vaste abattoir<sup>164</sup> ; une autre année , elle élève ce magnifique couvent qui ouvre au saint ordre des capucins les portes de la France<sup>165</sup> ; une autre , la ville se trouve épuisée par de grands emprunts du roi , une autre par de plus grands emprunts , une autre par de plus grands encore<sup>166</sup>.

Ainsi , mon ami , ne viens pas ici , à l'avenir , sans demander quel temps il fait pour la vieille.

Après m'avoir encore continué ses leçons , le vieux vieillard me dit dans quel ordre il fallait , en faisant mon tour de France ,

es différents états. A Paris , à Toulouse , il fallait vieller strature , le commerce , les fabriques ; à Bordeaux , à le , le commerce , les fabriques , la magistrature ; mais s , mais surtout à Lyon , avant le commerce , avant la mare , avant tout , il fallait vieller les fabriques<sup>167</sup>. Et , ajouta- verras , à la St-Thomas , aux élections , les terriers ou chefs de commencer par recueillir les voix des fabricants<sup>168</sup>.

MENT GUILLAUME VIELLA DANS LA PROVENCE. — Mon on était de parcourir rapidement le Dauphiné , et plus rant la Provence. J'en parlai au vieux vielleur ; il s'y op- buoiqu'il y ait , me dit-il , beaucoup de vielleurs de Bar- ette<sup>169</sup> , vos chansons *Digas me Jeannette*<sup>170</sup> , vos finales *ai ! gai ! larirette*<sup>171</sup> ! vos vives bourrées , donnent à la l'Auvergne un caractère différent de celui de la vielle de ce. Je suivis ses conseils ; je m'arrêtai notamment à Mar-

terres des environs , nouvellement défoncées , brisées , re-<sup>172</sup> , me parurent comme de fertiles alluvions nouvelle- tées sur les côtes. Elles étaient chargées de fruits , sur- gros muscats de toutes les couleurs. Nous dansâmes au- s vignes , autour des vergers , autour des claies de ro- où séchaient , aux rayons du soleil , de belles figues<sup>173</sup> jau- iolettes , autour des riches plantations des cannes à su- ; on nous fit goûter un peu de tout.

ai au port , où chaque jour arrivent cinq cents bateaux rs<sup>174</sup> ; j'allai à la halle au poisson , à la pesquerie<sup>175</sup> ; là rien. J'allai à la porte de l'église majour<sup>176</sup> , de la grande là , pas plus qu'à la porte d'une église ordinaire. J'allai oules , ou deux églises<sup>177</sup> ; là encore pas plus qu'à la porte simple église. Toutefois , à la sortie de la messe matinale lit au grand marché<sup>178</sup> , comme dans les autres grands mar- es villes<sup>179</sup> , ma cucillette de deniers et de tournois valut ; mais ce ne fut qu'aux douze ou quinze cents jolies petites s de campagne ou bastides bâties autour de Marseille<sup>180</sup> i bourse put bien se remplir.

trop content des Marseillais pour ne pas les défendre ceux qui se plaisent à en dire du mal.

leur reproche de fouler aux pieds sur la place publi- s raisins étrangers apportés dans leur ville<sup>181</sup> ; je ré- d'abord qu'ils sont maîtres chez eux ; je réponds ensuite ille est comme une grande boutique de toute sorte de es , de denrées ; qu'en pareil cas un marchand serait y en laisser vendre d'autres que les siennes.

On leur reproche de répandre le vin étranger qu'on y porte, d'en brûler les futailles, et quelquefois même la galère ou le vaisseau sur lequel il a été embarqué<sup>183</sup>; même réponse.

On leur fait un reproche plus grave, celui de permettre que dans leur chrétienne enceinte une synagogue s'élève aussi haute que les églises. Je réponds encore que la synagogue y est toujours restée vassale : car enfin qui va à la cathédrale, qui a des yeux, peut voir que chaque dimanche la synagogue est obligée d'y envoyer au sermon un juif, obligé à l'écouter d'un bout à l'autre, assis sur une escabelle à côté du sacristain<sup>184</sup>.

A Aix, où je viellai beaucoup aussi, je ne fus guère payé qu'en vieux bonnets : c'est que les juges inférieurs, lorsqu'ils sont reçus au parlement, donnent des bonnets aux conseillers<sup>185</sup>, qui en coiffent toute leur maison.

COMMENT GUILLAUME VIELLA DANS LE LANGUEDOC. — Je sortis de la Provence par Avignon; j'entrai dans le Languedoc par Nîmes. Je ne fus pas peu surpris de voir que le fameux chevrier de Nîmes<sup>186</sup> y est bien moins fameux qu'ailleurs.

Je passai à Montpellier, ville de malades, de médecins, et ville aussi de vert-de-gris. Une vieille racleuse<sup>187</sup>, qui en avait tant raclé que ses cheveux blancs étaient devenus verts<sup>188</sup>, me proposa d'y être racleur. Je lui répondis comme à un apothicaire de Poitiers qui me proposait d'être preneur de vipères, dont on fait un grand commerce dans le pays<sup>189</sup> : je lui jouai de la vielle. Je continuai à en jouer, je crois, jusqu'à Toulouse.

En y arrivant, j'allai vieller à la promenade du beau monde, au pré de Sept-Deniers<sup>190</sup>, où je gagnai beaucoup d'argent. Les Toulousains aiment beaucoup à danser.

Ils aiment aussi beaucoup à rire. Un jour, à la halle des fripiers, nommée l'encan<sup>191</sup>, parce qu'on y vend les habits à l'enchère, on y disputait assez vivement un chapeau de feutre à lames de fer<sup>192</sup>; je me dressai sur mes pieds en disant : Et moi j'y mets un air de vielle. On rit, on me le laissa.

Ils sont aussi fort curieux. Un autre jour la grande place était couverte de monde; je viellais, je gagnais à pleines mains. Quelqu'un dit qu'on venait de mettre un blasphémateur en cage, qu'on allait le plonger dans la rivière<sup>193</sup> : la moitié de la foule y courut; quelque autre ajouta que c'était une blasphématrice : il ne resta plus personne.

Sans doute le mail, la paume, sont des ennemis de la vielle; mais les cloches le sont bien davantage. A Avignon, où elles sont en si grand nombre<sup>194</sup>, elles n'ont que du caquet; mais à Toulouse, c'est souvent au moment que vous viellez, que vous chan-

tez, que vous vous plaisez, qu'on se plait plus à vous entendre, que le grand Cardaillac<sup>195</sup> vient à sonner ; il faut alors finir. Il en est de même à Rouen, où il y a le grand George-d'Amboise<sup>196</sup> ; de même à Rodès, où il y a le grand Caumont<sup>197</sup>, mais où on le ménage, on l'épargne<sup>198</sup> ; et il n'interrompt que rarement les vielleurs. Quant à la fameuse grande cloche de Mende<sup>199</sup>, elle les interrompt encore moins : les huguenots l'ont fondue, et le gros battant gît derrière la porte<sup>200</sup>, où depuis vingt ans il ne dit mot.

Vielleur, ne cessait-on de me répéter avant que je quittasse Toulouse, venez avec moi en Béarn. Je refusai ; mais ce n'est pas que je craignisse de ne pas entendre le patois, car, des Pyrénées à la Loire, tous les patois, ou provençaux, ou gascons, ou dauphinois, ou autres, sont, à quelques terminaisons près, les mêmes<sup>201</sup>. Vielleur, me disait-on encore, venez avec moi à Lectoure. — Je m'en garderais bien : les habitants font gloire de n'exercer aucun art mécanique<sup>202</sup> ; ils sont glorieux et pauvres. — Vielleur, venez avec moi à Blaye. — Je m'en garderais bien : on ne peut y lever les yeux ; on ne peut y regarder les murs de la ville<sup>203</sup>. On me disait encore : Vielleur, venez avec moi à Bordeaux. Je refusai de même, bien qu'il y eût de bon vin, de bon cidre, de bon pommé, ou, pour parler comme dans le pays, de bonne pommade<sup>204</sup> ; bien qu'il y eût de bons marchands, de bons bourgeois, à la tête desquels la loi met, n'importe qu'ils soient vielleurs, ramoneurs ou pis, les possesseurs de la maison du Puy-Paulin<sup>205</sup>.

COMMENT GUILLAUME DOIT FAIRE ENCORE TROIS OU TRENTE FOIS LE TOUR DE FRANCE. — Je refusai bien d'autres propositions. J'avais indispensablement besoin d'aller en Auvergne y chercher une nouvelle recrue de petits garçons : les trois autres m'avaient aussi quitté. L'un, adroit et grand parleur, avait suivi ces arracheurs de dents qu'à leur fraise jaune on distingue dans les foires<sup>206</sup> ; l'autre, lesté et fort, avait suivi un de ces écuyers faisant danser les chevaux au son de la musique<sup>207</sup> ; l'autre, spirituel et industrieux, avait suivi un barbier, sonnant en été de la trompe dans les villages pour avertir ceux qui voulaient se faire raser<sup>208</sup>, et en hiver faisant avec du drap des crêtes bleues, vertes, rouges, aux petits moineaux<sup>209</sup>. J'avais d'ailleurs la bourse pleine et lourde, et je voulais la déposer entre les mains de mon beau-père.

A mon arrivée au village, je trouvai la maison encore toute tombée. Ainsi que je vous l'ai dit, elle appartenait, de la terre au ciel, à trois différents propriétaires. Chacun me vendit ses droits,



que je payai sans demander de terme. Ensuite, après avoir compté avec mon beau-père l'argent qui me restait, nous calculâmes que, pour relever tous les étages, pour acheter le grand champ de derrière, le grand pré de devant, pour avoir toujours la tourte<sup>210</sup>, le pain de seigle sur la table, enfin pour pouvoir ne jouer de la vielle qu'auprès de mon feu et à mon plaisir, il me fallait faire encore le tour de France trois fois si nous avions la paix, trente fois si nous avions la guerre.

## STATION XLVI. — LES NOMS PROPRES FRANÇAIS.

Dans cette grande France, où mes oreilles s'ouvrent aussi souvent que mes yeux, j'ai été continuellement frappé de la différence des prononciations, de la prononciation palatale du Nord, de la prononciation dentale du Midi; de la différence des prosodies, de la prosodie lente et lourde du Nord, de la prosodie vive et martelée du Midi; de la différence d'accent, de l'accent nasal du Nord, de l'accent chantant du Midi.

J'ai été frappé aussi de la différence des mots ou noms, soit généraux, soit propres : car, si dans le Nord et dans le Midi ils ont la même racine, ils n'ont pas la même désinence.

J'ai surtout été frappé de la différente désinence des noms propres.

**LES NOMS PROPRES DES PROVINCES.** — En deçà de la Loire les noms des provinces sont presque toujours terminés par un *e* muet; en delà ils le sont toujours par un *é* accentué ou par une autre voyelle. Qu'on ne m'objecte pas les noms d'Auvergne, de Rouergue<sup>1</sup> : le dernier *é* est accentué dans ces pays; qu'on ne m'objecte pas le nom de Provence : le dernier *e* dans ce pays est un *o*<sup>2</sup>.

**LES NOMS PROPRES DES LIEUX.** — Dans le Nord, suivez les rivières, vous trouverez Marsilli, Savigni; suivez les rivières dans le Midi, vous trouverez *Marsillac*, *Savignac*.

Parcourez les campagnes dans le Nord, vous passerez à Laval, à Grandval, à Bonneval; dans le Midi vous passerez à *Lacombo*, à *Grandcombo*, à *Bonnecombo*; vous passerez à Noirfeuille, à Orfeuille; vous passerez à *Négrefuel*, à *Orfuel*; vous passerez à Laroche, à Hauteroche; vous passerez à *Laroquo*, à *Alseroquo*<sup>3</sup>.

Il n'est pas à remarquer qu'en France, comme dans toute la chrétienté, une grande partie des villes et des villages porte le nom de saints<sup>4</sup> ; mais il l'est qu'un grand nombre de villages y porte le nom de ville, de villar, villier<sup>5</sup>.

**LES NOMS PROPRES DES HOMMES.** — Comme il y a bien plus de noms d'hommes que de noms de lieux, la terminaison des d'hommes doit être et est bien plus variée.

Dans le Nord : Dupré, Deschamps, Duverger, Dubois, Duher.

le Midi : Duprat, Descamps, Duverdier, Dubosc, roc

ins le Nord : Duhamel, Dupetithameau.

ins le Midi : Dumas, Dumaset.

Autres observations.

Les Français sont fort glorieux : les nobles, les riches bourgeois ont caché leur nom de famille sous les noms de fief. Ainsi, si vous parlez à monsieur de Châteaufort, vous parlez en même temps à monsieur Grain-d'Avoine ; quand vous parlez à monsieur de Montdoré, vous parlez en même temps à monsieur de Maille.

Ils sont fort glorieux, vous dis-je : lorsqu'ils n'ont pas eu de noms de fiefs à prendre, ils ont pris des noms de dignités, de hautes dignités. La France a tant et plus de Roys, de Princes, de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Barons, de Nobles, tant et plus de Beaux, de Jolis, de Fleuris, de Gaillards.

Il y a apparence que primitivement les moyennes ou basses classes se sont contentées des substantifs ou des adjectifs ordinaires. La France est peuplée de Maisons, de Portes, de Chaises, de Planches, de Bœufs, de Veaux, de Chats, de Rats, de Longs, de Courts, de Rouges, de Roux, de Gris, de Blancs, de Noirs ; mais, tandis qu'au Nord ces noms sont précédés de l'article, dans le Midi ils ne le sont pas<sup>6</sup>.

**LES ÉTYMOLOGIES DES NOMS PROPRES.** — Souvent je me demande comment, dans le pays que je parcours, dans ce pays si antiquement civilisé, où les noms des sous-divisions de César, les noms des divisions provinciales des Romains, les noms des divisions duciales et comtales de l'ancienne féodalité<sup>7</sup>, ont péri, et où sans doute périront les noms des divisions provinciales de notre monarchie, l'histoire des noms propres n'est-elle pas faite, ou du moins est-elle si mal faite<sup>8</sup> ?

On nous dit que, de même que le nom de Celtique, qui couvrait tout le pays entre le Rhin et les Pyrénées, fut réduit au pays entre le Rhin et la Seine<sup>9</sup>, le nom de Gaule, qui couvrait

tout ce même pays, a été réduit à la Goële, petit pays du petit pays du Hurepoix<sup>10</sup>. Je n'en vois pas plus de preuves qu'on n'en verra dans quelques milliers d'années si l'on dit alors que le nom de France se trouve réduit au territoire de l'Isle-de-France<sup>11</sup>.

On nous dit que, tandis que le nom de la province de Gascogne s'est étendu à toute cette moitié de la France que les Parisiens et par conséquent les Français appellent Gascogne<sup>12</sup>, le nom de Languedoc, que portait cette même moitié, s'est réduit à la province de Languedoc<sup>13</sup>. Alors se présente à moi cette question : comment il n'est pas resté une province de Languedoui dans l'autre moitié de la France, qui toute portait le nom de Langue-d'Oui<sup>14</sup>?

On nous dit que les noms d'Albignac, Savignac, viennent d'*Albini aquæ*, *Savini aquæ*; que Romaniargue, Valsargue, viennent de *Romani áger*, *Valesi áger*<sup>15</sup>. Il me semble, dans l'avenir, lorsque la langue française du Nord sera, dans toutes les classes, devenue la langue vulgaire jusqu'au pied des Pyrénées; lorsque la langue française du Midi ne sera plus qu'une langue morte, une langue savante<sup>16</sup>, il me semble entendre dire que le nom de *Legal*, Lecocq, vient d'un homme qui aimait l'égalité; que celui d'*Aussel*, Oiseau, vient d'un homme qui mangeait toujours salé, qui criait toujours : Au sel ! au sel !

L'INFLUENCE DES NOMS PROPRES. — Tous les Français aiment les beaux noms.

Une jeune fille épousera plus volontiers le jeune Rosier que le jeune Malpeau, le jeune Lebon que le jeune Malet.

Dans les élections populaires, le sieur Beaupied, le sieur Richepanse, auront, à égalité de mérite, le plus de suffrages.

Tous les Français aiment encore plus les noms militaires; ils marcheront avec courage sous le maréchal de Montmorenci, sous le maréchal de Rohan, sous le maréchal de Beaufremont, sous le maréchal de Beaumanoir, sous le maréchal d'Aumont, sous le maréchal de Châtillon. Ils se laisseraient battre sous le maréchal Boulanger, sous le maréchal Meunier, sous le maréchal Ferrand, sous le maréchal Serrurier, sous le maréchal Taillandier, sous le maréchal L'Agneau, sous le maréchal Leloup, sous le maréchal Lelièvre, sous le maréchal Lâne.

## STATION XLVII. — L'ÉPÉE FRANÇAISE.

Aujourd'hui j'ai été me promener à Argenteuil, petite ville agréable, plantée d'arbres, de bocages<sup>1</sup>, comme plusieurs autres de la France<sup>2</sup>, comme toutes les villes de la France de notre temps. Après mon dîné, le fils de l'aubergiste m'a fait la proposition de venir me ramener au chemin de Paris. Nous traversâmes une grande prairie. Quelles sont, lui ai-je demandé, ces belles personnes qui passent à notre gauche ? Ce sont, m'a-t-il répondu, trois jeunes dames, trois jeunes veuves ; je les connais toutes : elles ont pris un logement chez mon père.

LE POÈTE D'HONNEUR. — Remarquez la plus grande, celle-ci, remarquez-la bien, et maintenant écoutez son histoire, comme si vous l'entendiez de sa bouche, ainsi qu'un de mes amis l'a entendue moi-même. Feu mon mari, me dit-elle, avait un grand compte de l'*Exhortation à renoncer aux honneurs*, de Sorbin<sup>3</sup> : ce livre avait plus de vingt ans, les jeunes gens le trouvaient trop vieux ; mais il faisait beaucoup de cas du *Discours sur le point d'honneur* que vient de publier David Rivault, sieur de Fleurance<sup>4</sup> ; il l'avait toujours sur la tablette de sa cheminée ; il le consultait pour tous les cas, pour le plus petit démêlé, pour une parole un peu haute, pour un regard prolongé, pour un clin-d'œil<sup>5</sup>.

L'ESCRIME. — Et toutes les fois que la décision était précise, ou même un peu douteuse, il prenait le fleuret<sup>6</sup>, s'escrimait aussi vivement et plus vivement contre le mur ou contre quelqu'un de ses camarades que s'il se fût disposé à faire assaut à l'entrée du roi<sup>7</sup>, ne cessant de crier : C'est une botte de Saint-Didier ! c'en est une autre ! Vous savez que monsieur Saint-Didier est l'auteur des *Secrets de l'épée*<sup>8</sup>. Mon mari, comme tous les escrimeurs, avait souvent envie de se battre, mais il ne se battait jamais : on lui prouvait, et moi surtout, qu'il aimait tant, je lui prouvais qu'il avait tort.

LE DUEL A DEUX. — Déjà l'année que les deux plus grands pronostiqueurs, Nostradamus le père et Nostradamus le fils<sup>9</sup>, avaient annoncé devoir être si malheureuse, tirait à sa fin, et je ne craignais plus, quand un ami de mon mari, mauvais poète, blasonnant sur tout, sur les choses, sur les personnes<sup>10</sup>, fit mon

blason en vers indécents et indignes. Je n'omis rien de tout ce qui était en mon pouvoir pour que mon mari n'en eût pas connaissance. Un matin qu'il devait partir, et que je le croyais parti pour la campagne, il monte à cheval, ayant les deux pistolets l'arçon de la selle<sup>11</sup> ; il arrive au rendez-vous qu'il avait donné à son ami. En vain on veut les séparer ; ils menacent de faire feu sur ceux qui tenteraient de les approcher. Ils avancent, et d'abord ils voient une croix à l'endroit où ils voulaient se battre : ils descendent de cheval, ils font leur prière<sup>12</sup> ; ils vont plus loin ils voient sur une fontaine une petite Sainte-Vierge de pierre : ils descendent encore, ils font encore leur prière ; ils vont plus loin ils ne voient plus rien. Ils prennent champ et courent l'un contre l'autre au grand galop : à la première passade ils se manquent ; la seconde, la balle de mon mari glissa sur le collet de son adversaire, gonflé de fleurs ou de sachets de senteur<sup>13</sup>, car, dans les duels à cheval on ne se bat pas toujours en chemise<sup>14</sup> ; enfin à la troisième, mon mari reçut la balle de son ami dans la poitrine. Je vous laisse à penser de ma douleur, de mes transports. Je m'arme de tout ce qui se trouve sous ma main ; la parenté de mon mari, la mienne, en font autant, ou, pour me contenter, en font semblant ; mais l'heureux meurtrier avait fui au loin. Cependant ma douleur devenait tous les jours plus vive, je dépérissais ; ma famille, par les conseils des médecins, m'a fait quitter les lieux ensanglantés où avait péri mon époux.

**LE DUEL A QUATRE.** — Monsieur, a continué le fils de l'auvergiste, remarquez maintenant celle du côté gauche. N'est-ce pas qu'elle vous semble plus jolie ? Mais il faut convenir aussi qu'elle a une physionomie moins expressive. Hier, en ma présence, elle se plaignait à mon père de cette meurtrière nouveau mode d'introduire des seconds dans les duels<sup>15</sup>. Mon époux ajouta-t-elle en pleurant, en a été victime. Mon époux, je vous assure, n'allait pas chercher les querelles ; il n'aimait que l'intérieur de sa maison et de son ménage. Malheureusement son cousin-germain n'aimait que le cabaret. Un soir, ayant bu outre mesure, il y voulut disputer, avec un autre habitué, sur l'explication de la fameuse semaine des trois jeudis<sup>16</sup>. Ils n'entendaient ni l'un ni l'autre cette question ; ils mirent l'épée à la main. On les sépara pour le moment. Le lendemain, le cousin-germain de mon époux vint lui dire qu'il avait été appelé en duel, qu'il l'avait choisi pour son second<sup>17</sup>. Mon époux, qui avait refusé, quelques jours auparavant, de lui prêter une misérable somme de deux pistoles, le remercia de la préférence qu'il lui donnait et lui en témoigna, par les plus vives démonstrations.

reconnaissance. J'étais présente, je jetais les hauts cris. Le père accourut. Eh bien ! ma fille, me dit-il d'un ton où l'on oublie donc que vous êtes née demoiselle ? Montrez-leur. Deux heures après, on le rapporta, ou plutôt on rapporta son corps. Il fallait entendre comme j'éclatai en reproche contre mon beau-père ; mais mon père, prenant son parti, défendit d'ajouter à sa douleur. Toute la famille me fit le même ton. Vous sentez combien la langue d'une veuve, d'une jeune veuve, est difficile à retenir. Mais, je le sentis si bien que je suis venue ici.

EL A SIX. — Il ne vous reste plus, me dit le fils de la dame, qu'à raconter l'histoire de celle du côté droit : c'est une histoire d'orgueil ; remarquez-la attentivement. Je tiens à vous dire qu'elle n'a aimé son époux que lorsqu'il a été pauvre ; aujourd'hui elle est la plus sincèrement inconsolable. Elle était riche ; elle ne voulut pas que son mari fût pour elle un second, elle lui fit l'une des rentes de trente livres<sup>18</sup>, ni qu'il lui fût un second ne des secondes herbes d'un pré<sup>19</sup> ; elle craignait qu'il lui fût un second. Véritablement le bourgeois crut d'avoir un peu de peur, et il se désista de son premier second. Il n'en fut pas ainsi du gentilhomme. On lui avait amené deux seconds. Le père du gentilhomme, l'hommage était l'un des seconds de son beau-père voulait à toute force être l'autre second ; un second s'y opposa et fut choisi à sa place. Tous portèrent la grande épée appelée le duel<sup>21</sup>, et au bout de six<sup>22</sup>. Ainsi, bien qu'il n'y eût que six combattants, il y eut six lames. L'époux de la dame fut tué, et ce

EL A VINGT. — En me quittant, le fils de l'aubergiste me dit que telle aujourd'hui était la mode ou la fureur des duels, que cette semaine il devait y en avoir un, au lieu ordinaire des duels, au Pré-au-Clercs<sup>23</sup>, où de chaque côté de la rue on devait trouver neuf seconds<sup>24</sup>. On avait proposé à un de ses seconds d'être ; il avait répondu qu'il avait une petite charge de procureur. Il s'était bien gardé de répondre qu'il n'était pas procureur, car on ne voit qu'avocats et même que procureurs en écharpe<sup>25</sup> ; aussi, dans les cahiers de doléance, on veut-elle se plaindre de cette usurpation<sup>26</sup>, et très humblement supplier le roi de ne permettre de tirer l'épée qu'à ceux qui avaient le droit de la porter.

DIS SUR LES DUELS. — Dès que je me suis trouvée seule, j'ai comme repris le fil de la conversation, d'abord

avec le fils de l'aubergiste, que je venais de quitter, ensuite avec un ancien avocat, une espèce de jurisconsulte à l'i grec, que j'avais été voir ces jours derniers, et avec qui nous avions aussi parlé de duels. Monsieur le jurisconsulte, lui avais-je dit, n'avez-vous donc pas des lois sur cette petite, honteuse et dépopulatrice guerre quotidienne? Nous en avons, m'avait-il répondu. Nous avons la vieille loi : elle autorise les duels publics<sup>27</sup> ; elle a été en vigueur jusque sous François I<sup>er</sup>, qui voulait descendre de son trône pour se battre contre l'empereur Charles-Quint<sup>28</sup>, s'il eût voulu descendre du sien ; elle a été abolie par Henri II<sup>29</sup>, après le combat singulier où fut tué son favori La Châteigneraie<sup>30</sup>. Nous avons la nouvelle loi, l'ordonnance de Charles IX : elle défend les duels sous peine de mort<sup>31</sup> ; mais elle n'est pas exécutée<sup>32</sup>, et elle n'est guère connue que dans le recueil des ordonnances.

**LES MOYENS DE FAIRE CESSER LES DUELS.** — Bon ! Monsieur le jurisconsulte, votre ordonnance de Charles IX qui attribue la connaissance et le jugement des querelles du point d'honneur aux baillis, aux sénéchaux, aux gouverneurs des provinces, aux maréchaux, au connétable<sup>33</sup>, ne vaut pas grand'chose, et votre ordonnance à vous ne vaut guère mieux. Le jurisconsulte de Paris m'avait aussi parlé d'un projet d'ordonnance de sa façon, d'après laquelle les anciens duels publics<sup>34</sup> seraient rétablis, et les vaincus, ou renversés, ou blessés, ou morts seraient tous indistinctement pendus, l'épée au côté ; ce qui, suivant lui, devait faire vider tous ces grands rez-de-chaussées tenus par les maîtres d'armes et leurs prévôts, toutes ces grandes salles où pour enseigne pend une épée<sup>35</sup>, et en même temps réduire annuellement à moins de cent le nombre des duels, qu'on comptait par milliers<sup>36</sup>. Je me faisais ensuite demander par le jurisconsulte si j'avais une meilleure ordonnance que celle de Charles IX ou que la sienne, et je lui répondais : Oui, sans doute, et la voici : Tuer, se fera tuer, se battra qui voudra. Se battra avec son adversaire, aura des seconds, des troisièmes, dixièmes, vingtièmes, trentièmes, centièmes, deux centièmes, trois centièmes<sup>37</sup>, qui voudra ; mais tous les combattants seront obligés de porter le quart de leur revenu à la caisse de l'aumône, et, s'ils veulent se battre, faire le coup d'épée en l'honneur des dames<sup>38</sup>, ce sera la moitié, sans qu'on puisse leur rien demander en sus pour la permission d'enrubaner les épées aux couleurs de leur maîtresse<sup>39</sup> ; et, afin que les jeunes gens n'aillent pas chercher dans le libertinage une dispense de se battre, la maladie d'origine américaine ne sera plus à l'avenir re-

valable excuse<sup>40</sup>. Je continuais : Aucun duel n'aura-  
 ren       ence de six témoins municipaux pour ce institués ;  
 jurer sur le livre de l'*Abus des duels*, par Charpen-  
 ls on lu ce livre , et qu'ils n'ont pas trouvé ses bonnes  
 bonnes. Je continuais ; mais le jurisconsulte me di-  
 rap   nt, en ne cessant de frapper du pied : Aujourd'hui,  
 n s'aborde , on se demande : Eh bien ! ce matin , qui  
 1<sup>42</sup> ? Aujourd'hui, les écoliers, les pages, se battent<sup>43</sup> !  
 le votre ordonnance n'est pas encore venu ! Attendez  
 :     il a tant frappé , tant frappé du pied , qu'il m'a fait

## STATION XLVIII. — LES CALCULS DE CHARTRES.

Voici aujourd'hui une nouvelle connaissance et à peu de frais. J'étais à peine arrivé à Chartres, qu'un valet de livrée s'est présenté à mon auberge. Seigneur, m'a-t-il dit en assez bon espagnol, mon maître, le bailli des exemptions, qui ne peut venir souper ici, parce que, depuis trente ans, il ne bouge de son fauteuil, ayant été informé qu'un étranger de haute distinction se trouve dans cette ville, m'envoie vous prier de lui faire l'honneur de venir souper avec lui. Je me suis un instant consulté. J'ai suivi ce valet de livrée. Le bailli des exemptions, ou juge des exempts de la justice ordinaire<sup>4</sup>, m'a comblé de politesse. Aussitôt que je suis arrivé, on a dressé le couvert, dont il m'a fait cordialement et splendidement les honneurs.

Après soupé, mon fauteuil ayant été, par ses ordres, rapproché du sien, il m'a dit : Messire, bien que mes pieds restent, comme vous voyez, immuablement cloués à cette place, je ne laisse pas de courir le monde, de passer les fleuves et les mers, de voir, comme dit Horace, les villes et les mœurs des nations ; je vis avec les étrangers, je les écoute, et leurs aventures me divertissent. Mon valet m'est, à cet égard, d'un grand secours, car il entend un peu toutes les différentes langues, et il ne vient aucun voyageur qu'il ne sache s'il est un homme notable, et qu'alors il ne réussisse à m'amener. Cette semaine, j'ai eu deux gentilshommes de la pospolite polonaise et un officier anglais ; aujourd'hui, j'ai un homme de guerre espagnol ; mais je ne suis



tout ce même pays, a été réduit à la Goële, petit pays du petit pays du Hurepoix<sup>10</sup>. Je n'en vois pas plus de preuves qu'on n'en verra dans quelques milliers d'années si l'on dit alors que le nom de France se trouve réduit au territoire de l'Isle-de-France<sup>11</sup>.

On nous dit que, tandis que le nom de la province de Gascogne s'est étendu à toute cette moitié de la France que les Parisiens et par conséquent les Français appellent Gascogne<sup>12</sup>, le nom de Languedoc, que portait cette même moitié, s'est réduit à la province de Languedoc<sup>13</sup>. Alors se présente à moi cette question : comment il n'est pas resté une province de Languedoui dans l'autre moitié de la France, qui toute portait le nom de Langue-d'Oui<sup>14</sup>?

On nous dit que les noms d'Albignac, Savignac, viennent d'*Albini aquæ*, *Savini aquæ*; que Romaniargue, Valsargue, viennent de *Romani ager*, *Valesi ager*<sup>15</sup>. Il me semble, dans l'avenir, lorsque la langue française du Nord sera, dans toutes les classes, devenue la langue vulgaire jusqu'au pied des Pyrénées; lorsque la langue française du Midi ne sera plus qu'une langue morte, une langue savante<sup>16</sup>, il me semble entendre dire que le nom de *Legal*, Lecocq, vient d'un homme qui aimait l'égalité; que celui d'*Aussel*, Oiseau, vient d'un homme qui mangeait toujours salé, qui criait toujours : Au sel ! au sel !

L'INFLUENCE DES NOMS PROPRES. — Tous les Français aiment les beaux noms.

Une jeune fille épousera plus volontiers le jeune Rosier que le jeune Malpeau, le jeune Lebon que le jeune Malet.

Dans les élections populaires, le sieur Beaupied, le sieur Richepanse, auront, à égalité de mérite, le plus de suffrages.

Tous les Français aiment encore plus les noms militaires; ils marcheront avec courage sous le maréchal de Montmorenci, sous le maréchal de Rohan, sous le maréchal de Beaufremont, sous le maréchal de Beaumanoir, sous le maréchal d'Aumont, sous le maréchal de Châtillon. Ils se laisseraient battre sous le maréchal Boulanger, sous le maréchal Meunier, sous le maréchal Ferrand, sous le maréchal Serrurier, sous le maréchal Taillandier, sous le maréchal L'Agneau, sous le maréchal Leloup, sous le maréchal Lelièvre, sous le maréchal Lane.

## STATION XLVII. — L'ÉPÉE FRANÇAISE.

Aujourd'hui j'ai été me promener à Argenteuil, petite ville agréable, plantée d'arbres, de bocages<sup>1</sup>, comme plusieurs autres villes de la France<sup>2</sup>, comme toutes les villes de la France devraient l'être. Après mon dîné, le fils de l'aubergiste m'a fait la politesse de venir me ramener au chemin de Paris. Nous traversons une grande prairie. Quelles sont, lui ai-je demandé, ces trois belles personnes qui passent à notre gauche ? Ce sont, m'a-t-il répondu, trois jeunes dames, trois jeunes veuves ; je les connais toutes : elles ont pris un logement chez mon père.

**LE POINT D'HONNEUR.** — Remarquez la plus grande, celle du milieu, remarquez-la bien, et maintenant écoutez son histoire, comme si vous l'entendiez de sa bouche, ainsi qu'un de ces jours je l'ai entendue moi-même. Feu mon mari, me dit-elle, ne tenait pas grand compte de l'*Exhortation à renoncer aux duels*, par Sorbin<sup>3</sup> : ce livre avait plus de vingt ans, les jeunes gens le trouvaient trop vieux ; mais il faisait beaucoup de cas du *Discours sur le point d'honneur* que vient de publier David Rivault, sieur de Fleurance<sup>4</sup> ; il l'avait toujours sur la tablette de sa cheminée ; il le consultait pour tous les cas, pour le plus petit démêlé, pour une parole un peu haute, pour un regard prolongé, pour un clin-d'œil<sup>5</sup>.

**L'ESCRIME.** — Et toutes les fois que la décision était précise, ou même un peu douteuse, il prenait le fleuret<sup>6</sup>, s'escrimait aussi vivement et plus vivement contre le mur ou contre quelqu'un de ses camarades que s'il se fût disposé à faire assaut à l'entrée du roi<sup>7</sup>, ne cessant de crier : C'est une botte de Saint-Didier ! c'en est une autre ! Vous savez que monsieur Saint-Didier est l'auteur des *Secrets de l'épée*<sup>8</sup>. Mon mari, comme tous les escrimeurs, avait souvent envie de se battre, mais il ne se battait jamais : on lui prouvait, et moi surtout, qu'il aimait tant, je lui prouvais qu'il avait tort.

**LE DUEL A DEUX.** — Déjà l'année que les deux plus grands pronostiqueurs, Nostradamus le père et Nostradamus le fils<sup>9</sup>, avaient annoncé devoir être si malheureuse, tirait à sa fin, et je ne craignais plus, quand un ami de mon mari, mauvais poète, blasonnant sur tout, sur les choses, sur les personnes<sup>10</sup>, fit mon

blason en vers indécents et indignes. Je n'omis rien de tout ce qui était en mon pouvoir pour que mon mari n'en eût pas connaissance. Un matin qu'il devait partir, et que je le croyais partir pour la campagne, il monte à cheval, ayant les deux pistolets dans l'arçon de la selle<sup>11</sup> ; il arrive au rendez-vous qu'il avait donné à son ami. En vain on veut les séparer ; ils menacent de faire feu sur ceux qui tenteraient de les approcher. Ils avancent, et d'un bord ils voient une croix à l'endroit où ils voulaient se battre : ils descendent de cheval, ils font leur prière<sup>12</sup> ; ils vont plus loin, ils voient sur une fontaine une petite Sainte-Vierge de pierre : ils descendent encore, ils font encore leur prière ; ils vont plus loin, ils ne voient plus rien. Ils prennent champ et courent l'un contre l'autre au grand galop : à la première passade ils se manquent ; à la seconde, la balle de mon mari glissa sur le collet de son adversaire, gonflé de fleurs ou de sachets de senteur<sup>13</sup>, car, dans les duels à cheval on ne se bat pas toujours en chemise<sup>14</sup> ; enfin à la troisième, mon mari reçut la balle de son ami dans la poitrine. Je vous laisse à penser de ma douleur, de mes transports. Je m'arme de tout ce qui se trouve sous ma main ; la parenté de mon mari, la mienne, en font autant, ou, pour me contenter, en font semblant ; mais l'heureux meurtrier avait fui au loin. Cependant ma douleur devenait tous les jours plus vive, je dépérissais ; ma famille, par les conseils des médecins, m'a fait quitter les lieux ensanglantés où avait péri mon époux.

**LE DUEL A QUATRE.** — Monsieur, a continué le fils de l'auvergiste, remarquez maintenant celle du côté gauche. N'est-ce pas qu'elle vous semble plus jolie ? Mais il faut convenir aussi qu'elle a une physionomie moins expressive. Hier, en ma présence, elle se plaignait à mon père de cette meurtrière nouveau mode d'introduire des seconds dans les duels<sup>15</sup>. Mon époux ajouta-t-elle en pleurant, en a été victime. Mon époux, je vous assure, n'allait pas chercher les querelles ; il n'aimait que l'intérieur de sa maison et de son ménage. Malheureusement son cousin-germain n'aimait que le cabaret. Un soir, ayant bu outre mesure, il y voulut disputer, avec un autre habitué, sur l'explication de la fameuse semaine des trois jeudis<sup>16</sup>. Ils n'entendaient ni l'un ni l'autre cette question ; ils mirent l'épée à la main. On les sépara pour le moment. Le lendemain, le cousin-germain de mon époux vient lui dire qu'il avait été appelé au duel, qu'il l'avait choisi pour son second<sup>17</sup>. Mon époux, qui avait refusé, quelques jours auparavant, de lui prêter une misérable somme de deux pistoles, le remercia de la préférence qu'il lui donnait et lui en témoigna, par les plus vives démonstrations

ite sa reconnaissance. J'étais présente, je jetais les hauts cris. Mon beau-père accourut. Eh bien ! ma fille, me dit-il d'un ton rère, vous oubliez donc que vous êtes née demoiselle ? Mon oux sortit. Deux heures après, on le rapporta, ou plutôt on porta son corps. Il fallait entendre comme j'éclatai en recs contre mon beau-père ; mais mon père, prenant son, me défendit d'ajouter à sa douleur. Toute la famille me le même ton. Vous sentez combien la langue d'une, d'une veuve, d'une jeune veuve, est difficile à retenir. i, je le sentis si bien que je suis venue ici.

LE DUEL A SIX. — Il ne vous reste plus, me dit le fils de argiste, qu'à savoir l'histoire de celle du côté droit : c'est p jeune, la plus jolie ; remarquez-la attentivement. Je tiens domestiques qu'elle n'a aimé son époux que lorsqu'il a été e ; aujourd'hui elle est la plus sincèrement inconsolable. le riche ; elle ne voulut pas que son mari fût pour elle a un bourgeois d'une rente de trente livres<sup>18</sup>, ni qu'il à un gentilhomme des secondes herbes d'un pré<sup>19</sup> ; e v qu'il leur fût peur. Véritablement le bourgeois crut il lui permis d'avoir un peu de peur, et il se désista de e judiciaire. Il n'en fut pas ainsi du gentilhomme. On . Chacun avait amené deux seconds. Le père du gentilme qui demandait l'hommage était l'un des seconds de son<sup>20</sup> ; le grand-père voulait à toute force être l'autre second ; un de la maison s'y opposa et fut choisi à sa place. Tous porau côté gauche la grande épée appelée le duel<sup>21</sup>, et au e droit la dague<sup>22</sup>. Ainsi, bien qu'il n'y eût que six combatil y avait douze lames. L'époux de la dame fut tué, et ce le seul.

LE DUEL A VINGT. — En me quittant, le fils de l'aubergiste a dit que telle aujourd'hui était la mode ou la fureur des duels, cette semaine il devait y en avoir un, au lieu ordie s duels, au Pré-au-Clercs<sup>23</sup>, où de chaque côté de se trouver neufs seconds<sup>24</sup>. On avait proposé à un de ses d être ; il avait répondu qu'il avait une petite charge . Il s'était bien gardé de répondre qu'il n'était pas die, car on ne voit qu'avocats et même que clercs de procule bras en écharpe<sup>25</sup> ; aussi, dans les cahiers de doléance, blesse veut-elle se plaindre de cette usurpation<sup>26</sup>, et très mlement supplier le roi de ne permettre de tirer l'épée qu'à ux qui avaient le droit de la porter.

LES LOIS SUR LES DUELS. — Dès que je me suis trouvé ul, ma pensée a comme repris le fil de la conversation, d'abord

avec le fils de l'aubergiste , que je venais de quitter , ensuite avec un ancien avocat , une espèce de jurisconsulte à l'i grec , que j'avais été voir ces jours derniers , et avec qui nous avais aussi parlé de duels. Monsieur le jurisconsulte , lui avais-je n'avez-vous donc pas des lois sur cette petite , honteuse et dépopulatrice guerre quotidienne ? Nous en avons , m'avait-il répondu. Nous avons la vieille loi : elle autorise les duels publics<sup>27</sup> ; elle a été en vigueur jusque sous François I<sup>er</sup> , qui voulait descendre de son trône pour se battre contre l'empereur Charles-Quint<sup>28</sup> , s'il eût voulu descendre du sien ; elle a été abolie par Henri II<sup>29</sup> , après le combat singulier où fut tué son favori La Châteigneraie<sup>30</sup>. Nous avons la nouvelle loi , l'ordonnance de Charles IX : elle défend les duels sous peine de mort<sup>31</sup> ; mais elle n'est pas exécutée<sup>32</sup> , et elle n'est guère connue que dans le recueil des ordonnances.

**LES MOYENS DE FAIRE CESSER LES DUELS.** — Bon ! Monsieur le jurisconsulte , votre ordonnance de Charles IX qui attribue la connaissance et le jugement des querelles du point d'honneur aux baillis , aux sénéchaux , aux gouverneurs des provinces , aux maréchaux , au connétable<sup>33</sup> , ne vaut pas grand-chose , et votre ordonnance à vous ne vaut guère mieux. Le jurisconsulte de Paris m'avait aussi parlé d'un projet d'ordonnance de sa façon , d'après laquelle les anciens duels publics<sup>34</sup> seraient rétablis , et les vaincus , ou renversés , ou blessés , ou morts seraient tous indistinctement pendus , l'épée au côté ; ce qui suivant lui , devait faire vider tous ces grands rez-de-chaussées tenus par les maîtres d'armes et leurs prévôts , toutes ces grandes salles où pour enseigne pend une épée<sup>35</sup> , et en même temps réduire annuellement à moins de cent le nombre des duels , que l'on comptait par milliers<sup>36</sup>. Je me faisais ensuite demander par le jurisconsulte si j'avais une meilleure ordonnance que celle de Charles IX ou que la sienne , et je lui répondais : Oui , sans doute , et la voici : Tuera , se fera tuer , se battra qui voudra. Se battra avec son adversaire , aura des seconds , des troisièmes , dixièmes , vingtièmes , trentièmes , centièmes , deux centièmes , trois centièmes<sup>37</sup> , qui voudra ; mais tous les combattants seront obligés de porter le quart de leur revenu à la caisse de l'aumône , et , s'ils veulent se battre , faire le coup d'épée en l'honneur des dames<sup>38</sup> , ce sera la moitié , sans qu'on puisse leur rien demander en sus pour la permission d'enrubaner les épées aux couleurs de leur maîtresse<sup>39</sup> ; et , afin que les jeunes gens n'aillent pas chercher dans le libertinage une dispense de se battre , la maladie d'origine américaine ne sera plus à l'avenir re-

valable excuse<sup>40</sup>. Je continuais : Aucun duel n'aura présence de six témoins municipaux pour ce institués ; arer sur le livre de l'*Abus des duels*, par Charpen- ls on lu ce livre , et qu'ils n'ont pas trouvé ses bonnes ez bonnes. Je continuais ; mais le jurisconsulte me di- ppant, en ne cessant de frapper du pied : Aujourd'hui, s'aborde , on se demande : Eh bien ! ce matin , qui <sup>41</sup>? Aujourd'hui, les écoliers, les pages, se battent<sup>42</sup> ! e votre ordonnance n'est pas encore venu ! Attendez il a tant frappé , tant frappé du pied , qu'il m'a fait

---

## XLVIII. — LES CALCULS DE CHARTRES.

jourd'hui une nouvelle connaissance et à peu de frais. ine arrivé à Chartres, qu'un valet de livrée s'est pré- on auberge. Seigneur, m'a-t-il dit en assez bon es- on maître, le bailli des exemptions, qui ne peut venir , parce que, depuis trente ans, il ne bouge de son yant été informé qu'un étranger de haute distinction lans cette ville, m'envoie vous prier de lui faire l'hon- nir souper avec lui. Je me suis un instant consulté. e valet de livrée. Le bailli des exemptions, ou juge ts de la justice ordinaire<sup>4</sup>, m'a comblé de politesse. ne je suis arrivé, on a dressé le couvert, dont il m'a lement et splendidement les honneurs.

upé, mon fauteuil ayant été, par ses ordres, rappro- n, il m'a dit : Messire, bien que mes pieds restent, us voyez, immuablement cloués à cette place, je ne de courir le monde, de passer les fleuves et les mers, omme dit Horace, les villes et les mœurs des nations ; les étrangers, je les écoute, et leurs aventures me di-

Mon valet m'est, à cet égard, d'un grand secours, nd un peu toutes les différentes langues, et il ne vient ageur qu'il ne sache s'il est un homme notable, et ne réussisse à m'amener. Cette semaine, j'ai eu deux mes de la pospolite polonaise et un officier anglais ; ii, j'ai un homme de guerre espagnol ; mais je ne suis

pas toujours aussi heureux que cette semaine, et surtout que ce soir.

Nous avons parlé de l'Espagne tant et aussi long-temps qu'il a voulu. Il m'a paru si content et si reconnaissant, que je me suis permis de lui demander si je ne pourrais pas obtenir de lui que nous parlussions, ou plutôt qu'il parlât un peu de la France, où j'étais venu, à grands frais de temps et d'argent, étudier toutes les parties de la société; je lui ai ensuite dit où j'en étais et ce que je voudrais maintenant savoir. Ah! m'a-t-il répondu avec bonté, que mon ami monsieur Simplicie ne vit-il! Mais, a-t-il ajouté d'un air gracieux, en se soulevant sur son fauteuil, tout ne sera pas perdu; je crois avoir conservé du moins un peu de mémoire. Il a continué ainsi.

**LE COMPTE DE L'OR DE LA FRANCE.** — Ce fut durant les grands froids de l'hiver dernier que cet excellent monsieur Simplicie mourut, sans que les médecins, avec leurs étoffes neuves, leurs frictions spiritueuses, pussent jamais le réchauffer, tandis que moi, d'un seul mot, je lui aurais rendu la chaleur : car mon ami était, ainsi que tous ceux qui parlent, et sans doute qui ont parlé, qui parleront de finances, à se démener comme un possédé aussitôt qu'on lui en parlait; je n'aurais eu qu'à lui dire qu'enfin nous avions maintenant des traités d'administration financière, des comptes de l'or de la France complets et vrais pour qu'il m'eût, comme quelques jours auparavant, et avec les mêmes éclats de fureur, encore répondu que ces traités, ces comptes, étaient incomplets, tous erronés, tous faux, tous contraires à ses calculs, qu'ordinairement il appelait les calculs sans faute, les calculs sans erreur, les calculs sûrs, certains, vérifiés, les calculs de Chartres.

Je me souviens que ce jour-là il me dit, en se courrouçant contre ces nouveaux traités, et en criant comme s'il eût voulu se faire entendre au moins à Montlhéry : Comment voulez-vous que je leur passe de ne pas savoir qu'à la fin du siècle actuel il y a quatre fois plus de numéraire qu'à la fin du siècle dernier? Comment voulez-vous que je leur passe de ne pas savoir que les subsides, à cette époque, ne se portèrent qu'à six millions<sup>2</sup>, qu'il faut multiplier par cinq pour avoir la somme générale du numéraire de la France<sup>3</sup>, de même qu'il faut multiplier le numéraire de la France par dix pour avoir la somme générale du numéraire de l'Europe, ce qui suppose qu'il y avait alors en France trente millions, et en Europe trois cents? De ne pas savoir qu'aujourd'hui les subsides s'élèvent à vingt millions<sup>5</sup>, ce qui, par les mêmes calculs, suppose qu'il y a en France, non pas, comme on l'a dit, soixante

**Mais** cent millions, et en Europe un milliard<sup>7</sup>. Et, continuant tout de suite avec une impétuosité sans égale, il ajouta : **Mais d'où** est donc venu cet accroissement de sept cents millions ? Est-il venu des anciennes mines d'Europe ? Certes non : elles sont en grande partie abandonnées<sup>8</sup>. Est-il venu des mines d'Amérique ? Oui, sans doute, car les registres des douanes espagnoles en font foi<sup>9</sup>. Que si vous me niez la certitude de pareils extraits, je reviendrai à mes calculs sûrs, aux calculs de Chartres, et je vous dirai : Les lampes de l'église dont l'entretien perpétuel a été fondé en blé à la fin du dernier siècle brûlent toute l'année ; celles dont l'entretien a été fondé en numéraire ne brûlent que trois mois : les denrées, les étoffes, se vendent quatre fois plus<sup>10</sup>.

Comment, continua monsieur Simplicie, voulez-vous que je passe à ces traités de ne pas savoir :

Que le revenu de la France, ou territorial ou industriel, est d'environ quatre cents millions ? — Que la France donne chaque année à l'église, aux hôpitaux, aux pauvres, environ soixante millions ? — Qu'elle donne au roi, ou aux agents du roi, environ soixante millions ? — Qu'elle donne aux gens de justice quarante millions ? — Qu'elle ne refuse pas à ses fêtes, à ses jeux, à ses plaisirs, quarante millions ? — Qu'elle met à sa nourriture, à son vêtement, à son logement, deux cents millions, plus ou moins<sup>11</sup>.

**LA MANIÈRE DONT L'OR VA DE NOTRE BOURSE DANS CELLE DU ROI.** — L'irritation de mon ami, feu le bonhomme monsieur Simplicie, quand elle était publique et solennelle, comme dans les grands repas, s'accroissait quelquefois à ce point qu'il cessait de manger, de boire, et que sa bouche ne se remplissait plus que de paroles, de chiffres et de calculs.

L'année dernière, nous faisions la Saint-Jean avec un quartier de chevreuil ; nous étions vingt, et peut-être davantage. Monsieur Simplicie était assis à côté de moi ; deux de mes neveux, fils d'un procureur général des aides, étaient assis en face. Le plus jeune, voulant trancher du petit docteur, dit qu'aujourd'hui, en finances, tout était nouveau. Non, jeune homme, s'écria monsieur Simplicie, non, tout n'est pas nouveau, car, pour parler comme les bonnes gens, l'or sort de notre bourse et va dans celle du roi par beaucoup d'anciens trous que le temps a seulement agrandis. Alors l'aîné, qui connaissait la considération que j'avais pour monsieur Simplicie, dit qu'en finances, au contraire, il n'y avait guère rien de nouveau. Ah ! Monsieur, s'écria encore avec plus de véhémence monsieur Simplicie, il n'y a que trop de



nouveaux trous à notre bourse, entièrement et sans cesse exprimée dans celle du roi. Puis, se tournant vers celui de mes neveux qui le premier avait parlé, vers le cadet, il lui dit : Jeune homme, si vous m'écoutez, vous saurez d'abord que l'impôt le plus considérable, la taille, est aussi le plus ancien ; son nom seul vous apprend qu'elle existait du temps que les financiers ne chiffraient que sur un long bâton et avec un couteau<sup>12</sup>.

Sous Louis XII, sans remonter plus haut, elle était à trois, quatre millions<sup>13</sup> ; — Sous François I<sup>er</sup>, à cinq millions<sup>14</sup> ; — Sous Henri II, à six millions<sup>15</sup> ; — Sous Henri III, aux premiers états de Blois, à douze millions<sup>16</sup> ; et depuis elle s'est élevée jusqu'à seize millions<sup>17</sup>.

Pensez, toutefois, que ces accroissements ont eu d'autres accroissements intermédiaires, car nos financiers ont l'habileté de charger insensiblement et imperceptiblement.

Vous saurez ensuite que la gabelle est un impôt très ancien. Dans la langue des Italiens, nos maîtres en finances<sup>18</sup>, gabelle veut dire javelle, et signifie, au sens littéral, un faisceau de paille, et, au sens figuré, un faisceau d'impôts. Ce faisceau n'est cependant composé que du droit sur le sel<sup>19</sup>. Vous n'avez pas idée de la manière dont cette javelle s'est grossie, et dont les enfants de saint Mathieu, tous à l'envi, grands et petits, s'escriment à bien la battre. On ne payait, du temps de François I<sup>er</sup>, le muid de sel, que quarante-cinq livres<sup>20</sup> ; maintenant on le paie trois cent vingt-cinq<sup>21</sup>. L'édit qui force les particuliers à manger ou à prendre une quantité de sel déterminée<sup>22</sup> a rendu le revenu de la gabelle fixe comme celui de la taille.

Vous saurez ensuite que l'impôt des aides est aussi fort ancien<sup>23</sup>. Celui-là est véritablement une gabelle ou javelle ; il forme véritablement un faisceau de droits sur les denrées et les marchandises. Le roi le donne à ferme<sup>24</sup>, et tenez pour certain que ces fermiers de villes sont aussi riches que ceux des champs.

Ensuite que la douane, dont le taux est en général de huit pour cent des marchandises<sup>25</sup>, est encore un impôt fort ancien<sup>26</sup>.

Ensuite ou enfin qu'il y a plusieurs autres anciens petits impôts<sup>27</sup> qui aujourd'hui, à côté de nos grands impôts, paraissent petits, qui autrefois auraient paru grands : car, en trente-trois années, l'impôt des confiscations a rendu treize millions<sup>28</sup>, et celui des légitimations, avec celui des aubaines, neuf millions<sup>29</sup>.

Après avoir assez gaulé, autant vaut ce mot qu'un autre, la vanité de mon neveu le plus jeune, monsieur Simplicie s'adressa à l'aîné. Et vous, Monsieur, lui dit-il, vous avez vingt-deux, vingt-quatre ans ; vous devriez être de votre âge.

Vous devriez, ce me semble, ne pas ignorer que le taillon, la taille, l'impôt pour la solde de la cavalerie<sup>30</sup>, que l'impôt sur la solde des cinquante mille hommes d'infanterie<sup>31</sup>, que l'impôt pour les fortifications<sup>32</sup>, sont des impôts nouveaux.

Vous devriez ne pas ignorer que l'impôt des parties casuelles<sup>33</sup>, des taxes sur la transmission des offices, est aussi un impôt.

Il a un air si aimable, si bon, que l'irritation de feu Simplicien fut adoucie, et que bientôt le ton et la forme de sa leçon changèrent.

Il continua-t-il, en s'adressant toujours à l'aîné de sa famille, encore au dernier siècle, les gens d'église croyaient l'argent sacré ; ils voulaient, quand on leur en demandait, la permission du pape<sup>34</sup>, et cette permission se faisait longtemps à attendre. Maintenant, depuis François I<sup>er</sup>, toutes les finances sont hors de page<sup>35</sup>, et depuis 1516 le clergé acquitte l'impôt des décimes, qu'il appelle et qu'il approuve long-temps don gratuit<sup>36</sup>. Peut-être savez-vous peut-être ne savez-vous pas, que cet impôt est de treize mille livres<sup>37</sup>.

#### Autres impôts nouveaux.

En 1583, la cour eut besoin de la petite somme de cinq millions : sans autre façon, elle l'imposa sur les villes ; Paris en paya cent mille livres<sup>38</sup>.

Les villes étaient accablées, les campagnes étaient depuis long-temps ruinées ; où prendre de l'argent ? On créa encore de nouveaux offices héréditaires pour toutes sortes de fonctions, depuis celles de gouverneur de province jusqu'à celles de lanterneur de cochons<sup>39</sup>, et on fit si bien, ou plutôt si mal, que la dépense générale des offices s'éleva à plus de cent millions<sup>40</sup> ; et aujourd'hui elle s'élève peut-être à cent quatre-vingt millions, peut-être à deux cents<sup>41</sup>, peut-être à davantage. Je crois inutile de dire que cette création de nouveaux offices est un nouvel impôt, un nouveau champ aux épis d'or, dont la moisson est toujours sûre, et qu'à chaque grand besoin, surtout à chaque grand désastre militaire, le roi y met la faux<sup>42</sup>.

Jeunes gens, continua monsieur Simplicien, en s'adressant en même temps à mes deux neveux, vous devriez me demander s'il n'y a pas d'autres impôts, car je vous apprendrais que, pour empêcher de dessécher notre bourse, il y en a encore d'autres anciens, et, entre autres, celui des amendes<sup>43</sup>, celui des annates<sup>44</sup>, celui des rachats d'impôts<sup>45</sup> ; qu'il y en a d'autres nouveaux, et, entre autres, celui de vingt livres par clocher<sup>46</sup>, celui

avec le fils de l'aubergiste, que je venais de quitter, avec un ancien avocat, une espèce de jurisconsulte à l' grec, que j'avais été voir ces jours derniers, et avec qui nous avions aussi parlé de duels. Monsieur le jurisconsulte, lui avais-je dit, n'avez-vous donc pas des lois sur cette petite, honteuse et dépopulatrice guerre quotidienne? Nous en avons, m'avait-il répondu. Nous avons la vieille loi : elle autorise les duels publics<sup>27</sup> ; elle a été en vigueur jusque sous François I<sup>er</sup>, qui voulait descendre de son trône pour se battre contre l'empereur Charles-Quint<sup>28</sup>, s'il eût voulu descendre du sien ; elle a été abolie par Henri II<sup>29</sup>, après le combat singulier où fut tué favori La Châteigneraie<sup>30</sup>. Nous avons la nouvelle loi, l'ordonnance de Charles IX : elle défend les duels sous peine de mort<sup>31</sup> ; mais elle n'est pas exécutée<sup>32</sup>, et elle n'est guère connue que dans le recueil des ordonnances.

**LES MOYENS DE FAIRE CESSER LES DUELS.** — Bon ! Monsieur le jurisconsulte, votre ordonnance de Charles IX qui attribue la connaissance et le jugement des querelles du point d'honneur aux baillis, aux sénéchaux, aux gouverneurs des provinces, aux maréchaux, au connétable<sup>33</sup>, ne vaut pas grand-chose, et votre ordonnance à vous ne vaut guère mieux. Le jurisconsulte de Paris m'avait aussi parlé d'un projet d'ordonnance de sa façon, d'après laquelle les anciens duels publics<sup>34</sup> seraient rétablis, et les vaincus, ou renversés, ou blessés, ou morts, seraient tous indistinctement pendus, l'épée au côté ; ce qui, suivant lui, devait faire vider tous ces grands rez-de-chaussée tenus par les maîtres d'armes et leurs prévôts, toutes ces grandes salles où pour enseigne pend une épée<sup>35</sup>, et en même temps réduire annuellement à moins de cent le nombre des duels, que l'on comptait par milliers<sup>36</sup>. Je me faisais ensuite demander par le jurisconsulte si j'avais une meilleure ordonnance que celle de Charles IX ou que la sienne, et je lui répondais : Oui, sans doute, et la voici : Tuera, se fera tuer, se battra qui voudra. Se battra avec son adversaire, aura des seconds, des troisièmes, dixièmes, vingtièmes, trentièmes, centièmes, deux centièmes, trois centièmes<sup>37</sup>, qui voudra ; mais tous les combattants seront obligés de porter le quart de leur revenu à la caisse de l'aumône, et, s'ils veulent se battre, faire le coup d'épée en l'honneur des dames<sup>38</sup>, ce sera la moitié, sans qu'on puisse leur rien demander en sus pour la permission d'enrubaner les épées aux couleurs de leur maîtresse<sup>39</sup> ; et, afin que les jeunes gens n'aillent pas chercher dans le libertinage une dispense de se battre, la maladie d'origine américaine ne sera plus à l'avenir re-

valable excuse<sup>40</sup>. Je continuais : Aucun duel n'aura la présence de six témoins municipaux pour ce institués ; jurer sur le livre de l'*Abus des duels*, par Charpen- u'ils on lu ce livre , et qu'ils n'ont pas trouvé ses bonnes ssez bonnes. Je continuais ; mais le jurisconsulte me dirappant, en ne cessant de frapper du pied : Aujourd'hui, n s'aborde , on se demande : Eh bien ! ce matin , qui tu<sup>41</sup> ? Aujourd'hui, les écoliers, les pages, se battent<sup>42</sup> ! de votre ordonnance n'est pas encore venu ! Attendez Et il a tant frappé , tant frappé du pied , qu'il m'a fait

## ON XLVIII. — LES CALCULS DE CHARTRES.

aujourd'hui une nouvelle connaissance et à peu de frais. peine arrivé à Chartres, qu'un valet de livrée s'est prénon auberge. Seigneur, m'a-t-il dit en assez bon esmon maitre , le bailli des exemptions, qui ne peut venir si, parce que, depuis trente ans, il ne bouge de son ayant été informé qu'un étranger de haute distinction dans cette ville , m'envoie vous prier de lui faire l'honvenir souper avec lui. Je me suis un instant consulté. ce valet de livrée. Le bailli des exemptions , ou juge apt de la justice ordinaire<sup>4</sup>, m'a comblé de politesse. que je suis arrivé, on a dressé le couvert , dont il m'a ialement et splendidement les honneurs.

soupe, mon fauteuil ayant été, par ses ordres, rapproien , il m'a dit : Messire, bien que mes pieds restent, vous voyez, immuablement cloués à cette place, je ne s de courir le monde , de passer les fleuves et les mers, comme dit Horace , les villes et les mœurs des nations ; ec les étrangers, je les écoute, et leurs aventures me dit. Mon valet m'est, à cet égard , d'un grand secours, tend un peu toutes les différentes langues , et il ne vient oyageur qu'il ne sache s'il est un homme notable , et il ne réussisse à m'amener. Cette semaine, j'ai eu deux ommes de la pospolite polonaise et un officier anglais ; hui, j'ai un homme de guerre espagnol ; mais je ne suis

pas toujours aussi heureux que cette semaine, et surtout que ce soir.

Nous avons parlé de l'Espagne tant et aussi long-temps qu'il a voulu. Il m'a paru si content et si reconnaissant, que je me suis permis de lui demander si je ne pourrais pas obtenir de lui que nous parlussions, ou plutôt qu'il parlât un peu de la France, où j'étais venu, à grands frais de temps et d'argent, étudier toutes les parties de la société; je lui ai ensuite dit où j'en étais et ce que je voudrais maintenant savoir. Ah! m'a-t-il répondu avec bonté, que mon ami monsieur Simplicite ne vit-il! Mais, a-t-il ajouté d'un air gracieux, en se soulevant sur son fauteuil, tout ne sera pas perdu; je crois avoir conservé du moins un peu de mémoire. Il a continué ainsi.

**LE COMPTE DE L'OR DE LA FRANCE.** — Ce fut durant les grands froids de l'hiver dernier que cet excellent monsieur Simplicite mourut, sans que les médecins, avec leurs étoffes neuves, leurs frictions spiritueuses, pussent jamais le réchauffer, tandis que moi, d'un seul mot, je lui aurais rendu la chaleur : car mon ami était, ainsi que tous ceux qui parlent, et sans doute qui ont parlé, qui parleront de finances, à se démener comme un possédé aussitôt qu'on lui en parlait; je n'aurais eu qu'à lui dire qu'enfin nous avons maintenant des traités d'administration financière, des comptes de l'or de la France complets et vrais, pour qu'il m'eût, comme quelques jours auparavant, et avec les mêmes éclats de fureur, encore répondu que ces traités, ces comptes, étaient incomplets, tous erronés, tous faux, tous contraires à ses calculs, qu'ordinairement il appelait les calculs sans faute, les calculs sans erreur, les calculs sûrs, certains, vérifiés, les calculs de Chartres.

Je me souviens que ce jour-là il me dit, en se courrouçant contre ces nouveaux traités, et en criant comme s'il eût voulu se faire entendre au moins à Montlhéry : Comment voulez-vous que je leur passe de ne pas savoir qu'à la fin du siècle actuel il y a quatre fois plus de numéraire qu'à la fin du siècle dernier? Comment voulez-vous que je leur passe de ne pas savoir que les subsides, à cette époque, ne se portèrent qu'à six millions<sup>2</sup>, qu'il faut multiplier par cinq pour avoir la somme générale du numéraire de la France<sup>3</sup>, de même qu'il faut multiplier le numéraire de la France par dix pour avoir la somme générale du numéraire de l'Europe<sup>4</sup>, ce qui suppose qu'il y avait alors en France trente millions, et en Europe trois cents? De ne pas savoir qu'aujourd'hui les subsides s'élèvent à vingt millions<sup>5</sup>, ce qui, par les mêmes calculs, suppose qu'il y a en France, non pas, comme on l'a dit, soixante<sup>6</sup>.

cent millions, et en Europe un milliard<sup>7</sup>. Et, continuant de suite avec une impétuosité sans égale, il ajouta : Mais est donc venu cet accroissement de sept cents millions ? Est-ce que les anciennes mines d'Europe ? Certes non : elles sont toutes abandonnées<sup>8</sup>. Est-il venu des mines d'Amérique ? Sans doute, car les registres des douanes espagnoles le prouvent. Que si vous me niez la certitude de pareils extraits, je m'en fonde sur les calculs sûrs, aux calculs de Chartres, et je vous le prouve. Les lampes de l'église dont l'entretien perpétuel a été en blé à la fin du dernier siècle brûlent toute l'année ; les lampes dont l'entretien a été fondé en numéraire ne brûlent que quatre mois : les denrées, les étoffes, se vendent quatre fois plus cher.

— continua monsieur Simplicie, voulez-vous que je vous dise à ces traités de ne pas savoir :

— Le revenu de la France, ou territorial ou industriel, est-il de quatre cents millions ? — Que la France donne chaque année à l'église, aux hôpitaux, aux pauvres, environ soixante millions ? — Qu'elle donne au roi, ou aux agents du roi, environ cinquante millions ? — Qu'elle donne aux gens de justice quarante millions ? — Qu'elle ne refuse pas à ses fêtes, à ses jeux, à ses spectacles, quarante millions ? — Qu'elle met à sa nourriture, à son vêtement, à son logement, deux cents millions, plus ou moins.

**LA MANIÈRE DONT L'OR VA DE NOTRE BOURSE DANS CELLE DU ROI.** — L'irritation de mon ami, feu le bonhomme monsieur Simplicie, quand elle était publique et solennelle, comme dans les grands repas, s'accroissait quelquefois à ce point qu'il cessait de manger, de boire, et que sa bouche ne se remplissait plus que de paroles, de chiffres et de calculs.

L'année dernière, nous faisions la Saint-Jean avec un quartier de chevreuil ; nous étions vingt, et peut-être davantage. Monsieur Simplicie était assis à côté de moi ; deux de mes neveux, l'un d'un procureur général des aides, étaient assis en face. Le plus jeune, voulant trancher du petit docteur, dit qu'aujourd'hui, en finances, tout était nouveau. Non, jeune homme, s'écria monsieur Simplicie, non, tout n'est pas nouveau, car, pour parler comme les bonnes gens, l'or sort de notre bourse et va dans la poche du roi par beaucoup d'anciens trous que le temps a seulement agrandis. Alors l'aîné, qui connaissait la considération que j'avais pour monsieur Simplicie, dit qu'en finances, au contraire, il n'y avait guère rien de nouveau. Ah ! Monsieur, s'écria encore avec plus de véhémence monsieur Simplicie, il n'y a que trop de

nouveaux trous à notre bourse, entièrement et sans cesse exprimée dans celle du roi. Puis, se tournant vers celui de mes neveux qui le premier avait parlé, vers le cadet, il lui dit : Jeune homme, si vous m'écoutez, vous saurez d'abord que l'impôt le plus considérable, la taille, est aussi le plus ancien ; son nom seul vous apprend qu'elle existait du temps que les financiers ne chiffraient que sur un long bâton et avec un couteau<sup>12</sup>.

Sous Louis XII, sans remonter plus haut, elle était à trois, quatre millions<sup>13</sup> ; — Sous François I<sup>er</sup>, à cinq millions<sup>14</sup> ; — Sous Henri II, à six millions<sup>15</sup> ; — Sous Henri III, aux premiers états de Blois, à douze millions<sup>16</sup> ; et depuis elle s'est élevée jusqu'à seize millions<sup>17</sup>.

Pensez, toutefois, que ces accroissements ont eu d'autres accroissements intermédiaires, car nos financiers ont l'habileté de charger insensiblement et imperceptiblement.

Vous saurez ensuite que la gabelle est un impôt très ancien. Dans la langue des Italiens, nos maîtres en finances<sup>18</sup>, gabelle veut dire javelle, et signifie, au sens littéral, un faisceau de paille, et, au sens figuré, un faisceau d'impôts. Ce faisceau n'est cependant composé que du droit sur le sel<sup>19</sup>. Vous n'avez idée de la manière dont cette javelle s'est grossie, et dont les enfants de saint Mathieu, tous à l'envi, grands et petits, s'escrimaient à bien la battre. On ne payait, du temps de François I<sup>er</sup>, le muid de sel, que quarante-cinq livres<sup>20</sup> ; maintenant on le paie trois cent vingt-cinq<sup>21</sup>. L'édit qui force les particuliers à manger ou à prendre une quantité de sel déterminée<sup>22</sup> a rendu le revenu de la gabelle fixe comme celui de la taille.

Vous saurez ensuite que l'impôt des aides est aussi fort ancien<sup>23</sup>. Celui-là est véritablement une gabelle ou javelle ; il forme véritablement un faisceau de droits sur les denrées et les marchandises. Le roi le donne à ferme<sup>24</sup>, et tenez pour certain que ces fermiers de villes sont aussi riches que ceux des champs.

Ensuite que la douane, dont le taux est en général de huit pour cent des marchandises<sup>25</sup>, est encore un impôt fort ancien<sup>26</sup>.

Ensuite ou enfin qu'il y a plusieurs autres anciens petits impôts<sup>27</sup> qui aujourd'hui, à côté de nos grands impôts, paraissent petits, qui autrefois auraient paru grands : car, en trente-trois années, l'impôt des confiscations a rendu treize millions<sup>28</sup>, et celui des légittimations, avec celui des aubaines, neuf millions<sup>29</sup>.

Après avoir assez gaulé, autant vaut ce mot qu'un autre, la vanité de mon neveu le plus jeune, monsieur Simplicie s'adressa à l'aîné. Et vous, Monsieur, lui dit-il, vous avez vingt-deux, vingt-quatre ans ; vous devriez être de votre âge.

devriez, ce me semble, ne pas ignorer que le taillon, la gabelle, l'impôt pour la solde de la cavalerie<sup>30</sup>, que l'impôt de la solde des cinquante mille hommes d'infanterie<sup>31</sup>, que l'impôt sur les fortifications<sup>32</sup>, sont des impôts nouveaux.

Vous devriez ne pas ignorer que l'impôt des parties casuelles, les taxes sur la transmission des offices, est aussi un impôt nouveau.

Il a un air si aimable, si bon, que l'irritation de feu Simplicien en fut adoucie, et que bientôt le ton et la mesure de sa leçon changèrent.

Il continua-t-il, en s'adressant toujours à l'aîné des deux, encore au dernier siècle, les gens d'église croyaient tout sacré ; ils voulaient, quand on leur en demandait, la permission du pape<sup>34</sup>, et cette permission se faisait long-temps à attendre. Maintenant, depuis François I<sup>er</sup>, toutes les finances sont hors de page<sup>35</sup>, et depuis 1516 le clergé acquitte librement l'impôt des décimes, qu'il appelle et qu'il appelle sans doute long-temps don gratuit<sup>36</sup>. Peut-être savez-vous peut-être ne savez-vous pas, que cet impôt est de treize millions de livres<sup>37</sup>.

Les impôts nouveaux.

En 1533, la cour eut besoin de la petite somme de cinq millions ; d'une autre façon, elle l'imposa sur les villes ; Paris en payait cent mille livres<sup>38</sup>.

Les villes étaient accablées, les campagnes étaient depuis longtemps ruinées ; où prendre de l'argent ? On créa encore de nouveaux offices héréditaires pour toutes sortes de fonctions, depuis le gouverneur de province jusqu'à celles de lances et de cochons<sup>39</sup>, et on fit si bien, ou plutôt si mal, que la valeur des offices s'éleva à plus de cent millions<sup>40</sup> ; et peut-être elle s'élève peut-être à cent quatre-vingt millions, à deux cents<sup>41</sup>, peut-être à davantage. Je crois inutile de dire que cette création de nouveaux offices est un nouveau champ aux épis d'or, dont la moisson est toujours la même : qu'à chaque grand besoin, surtout à chaque grand besoin militaire, le roi y met la faux<sup>42</sup>.

Il continua monsieur Simplicien, en s'adressant en même temps à mes deux neveux, vous devriez me demander s'il y a d'autres impôts, car je vous apprendrais que, pour empêcher de dessécher notre bourse, il y en a encore d'autres anciens, entre autres, celui des amendes<sup>43</sup>, celui des annates<sup>44</sup>, celui des rachats d'impôts<sup>45</sup> ; qu'il y en a d'autres nouveaux, entre autres, celui de vingt livres par clocher<sup>46</sup>, celui



de cinq livres par procès<sup>47</sup>, et que, sans le Parlement, il rait de plus les vingt-sept impôts qu'en un jour<sup>48</sup> et l impôts qu'en un autre jour<sup>49</sup> voulut enregistrer le feu roi

Mon ami avait cessé de manger ; il cessa de boire père de mes deux neveux, croyant, comme procureur des aides, l'honneur de son état intéressé dans les a monsieur Simplicite, se prit à lui dire : Quand on vous rait tout ce que nous venons d'entendre, il n'en serait vrai que la France n'est pas l'état de l'Europe le pl on n'aurait pas beaucoup de peine à vous le prouver. rr donc ! lui répondit monsieur Simplicite tout en colère. Vo ce l'Espagne, propriétaire de la moitié de la terre, qui chargée ? A combien s'élèvent ses impôts ? dites-le moi quelqu'un me le dise ! Personne ne répond ! Eh bien ! de l'Espagne s'élèvent à treize millions<sup>51</sup> ! — Et ceux d gal, propriétaire des Indes, à combien s'élèvent-ils ? Pe répond ! Eh bien ! ils s'élèvent à un million et demi- ceux des Pays-Bas, le pays le plus riche de l'Europe ! millions<sup>53</sup>. — Et ceux de l'Angleterre ? A quatre millic Et ceux de la Suède ? A deux millions<sup>55</sup>. — Et ceux d magne ? A sept millions<sup>56</sup>. — Et ceux de la Pologne ? L vous ? quelqu'un le sait-il ? Allons ! qu'il parle ! Dans ce roi ne lève pas d'impôt ; son revenu, d'environ deux vient des mines de sel ou d'argent<sup>57</sup>. — Et ceux de la à combien s'élèvent-ils ? A quinze millions<sup>58</sup>. — Et c états du duc de Savoie ? A un million<sup>59</sup>. — Et ceux de blique de Gênes ? A un million et demi<sup>60</sup>. — Et ceux de blique de Venise ? A cinq millions<sup>61</sup>. — Et ceux du Mil trois millions<sup>62</sup>. — Et ceux du grand-duché de Toscane millions<sup>63</sup>. — Et ceux des états de l'Eglise ? Ils form être la moitié des cinq millions de revenu qu'a le pape<sup>64</sup> ceux du royaume des Deux-Siciles ? A douze millions<sup>65</sup> ceux des autres états de l'Europe, savez-vous à combien lèvent ? Allons ! vous ne le savez guère, convenez-en, et viendrai que je ne le sais guère mieux ; toutefois, je me qu'ils sont moins onéreux que ceux de la France.

Mais, continua-t-il, je demeurerai d'accord, si vous que, dans la plupart des autres états, les peuples, après été fiscalement tondus par le roi, sont encore fiscalement dus par les seigneurs ; qu'il y a et les impôts royaux et les seigneuriaux<sup>66</sup> ; si vous voulez, je vous en tiendrai compte en tous lieux, et surtout à Chartres, nous aimons le justes.

Je attendais à voir bientôt diminuer les transports de mon-  
 mplice ; je les vis bientôt augmenter : la tempête était  
 bouche, dans ses pieds, dans ses mains. Il se leva seul  
 adie en disant crûment à un bon Parisien qui, sans prêter  
 ve de parler des rentes de l'Hôtel-de-Ville : Monsieur,  
 ! au ignorant que les grands savants de Paris et de  
 e, qui n'ont jamais pu ni apprendre ni écrire un mot de fi-  
 Puis, s'adossant à la cheminée, dans l'attitude d'un hom-  
 pour qui tout le monde doit se taire, faire silence, il nous

• V , l'histoire des emprunts publics, que les uns  
 ent : ies, en ce qu'ils donnent au prince la malheu-  
 rie de ruiner ses finances ; que les autres trouvent ex-  
 en ce quel es sujets sont alors plus attachés au prince,  
 que leur fortune est alors plus liée à la sienne ; voici l'his-  
 de la dette, la voici :

■ d'abord, persuadez-vous qu'elle n'a pas commencé, comme  
 e dit, au règne de Henri II ou à celui de François I<sup>er</sup>, mais  
 au orzième siècle<sup>67</sup>, et peut-être au treizième siècle, et  
 - e a t.

■ vrai qu'elle grossit prodigieusement sous François I<sup>er</sup>,  
 uit des commissaires aux emprunts<sup>68</sup> ;

Et que sous Henri II elle grossit encore plus ; elle grossit jus-  
 qu'à q rante-deux millions<sup>69</sup>. La soif d'emprunter s'enflammant  
 ours, on d anda de l'argent aux corsaires d'Alger<sup>70</sup> ;  
 m la : aux cantons suisses, et, ce qui est mer-  
 veilleux, on odunt. Le canton de Soleure prêta cinquante  
 le écus, pour le paiement desquels le roi hypothéqua son  
 royaume, avec une clause que j'appris par hasard à Genève, où  
 e rencontra quelques bons Suisses se disposant à aller en toute  
 sûreté piller les velours de Lyon, les toiles de Rennes, l'orfè-  
 rerie de Paris, parce que, me dirent-ils, le roi avait laissé sti-  
 muler dans l'acte d'emprunt que, si au terme il ne payait pas, les  
 Suisses pourraient légalement ravager la France. Pensez donc si  
 e ris ; mais ils m'emmenèrent chez eux. Je vis l'expédition des  
 lettres du roi en bonne forme, j'e lus la clause<sup>71</sup> ; je ris encore da-  
 vantage.

Sous François II la<sup>e</sup> dette ne grossit pas, car, à sa mort, le  
 trésor royal ne devait guère que trente-neuf millions avec inté-  
 rêt, et deux millions sans intérêt<sup>72</sup>.

Mais sous Charles IX les choses allèrent de mal en pis : la  
 dette grossit d'une manière si épouvantable, qu'en 1561 les Pa-  
 risiens, sans doute par le conseil des Parisiennes, ne voulurent

prêter cinq cent mille livres au roi que sur les bagues et joyaux des princesses<sup>73</sup>.

Sous Henri III, le pire, si l'on peut parler ainsi, empira : l'Hôtel-de-Ville de Paris, le prête-nom du trésor royal, fit banqueroute en 1584<sup>74</sup> ; la dette, qui, aux premiers états de Blois, en 1577, avait grossi jusqu'à cent millions<sup>75</sup>, doubla, tripla.

Car, sous Henri IV, au commencement de son règne, il fut constaté qu'elle s'élevait jusqu'à trois cent millions<sup>76</sup>, dont cent dus aux étrangers<sup>77</sup>.

Au jour actuel, la dette ne s'accroît plus.

On l'acquitte, quand on peut, par les remboursements ; on l'amointrit par les classifications, par les réductions, par les radiations de plusieurs créances<sup>78</sup>.

Messieurs, par combien de milliers de moyens croyez-vous qu'on a élargi les anciens trous de notre bourse, et qu'on y en a fait de nouveaux ? C'est par un seul, par la confusion des finances ordinaires et des finances extraordinaires, par la confusion des deniers du domaine et des deniers de l'état. François I<sup>er</sup> l'a voulue<sup>79</sup> ; ses successeurs n'ont eu garde de ne pas la vouloir<sup>80</sup>. Il y avait deux trésors ; il n'y en a plus qu'un, qu'on a nommé du nom qui lui convenait le moins, l'épargne<sup>81</sup>.

LA MANIÈRE DONT L'OR REVIENT DE LA BOURSE DU ROI DANS LA NOTRE. — Lorsqu'on se fut levé de table, on demanda à M. Simplicie comment l'or des impôts nous revenait. Il répondit qu'il était fatigué. Le lendemain, le surlendemain, je lui rappelai inutilement cette même question ; mais voilà qu'un jour, de même que les chanteurs chantent quand on cesse de les en prier, il me fit sa réponse que je n'y songeais plus. Mon cher ami, me dit-il, si jamais, pour le bonheur des peuples, nous avions un compte général des finances bien exact, bien clair, bien net, vous verriez, par les diverses levées d'impôts, par les divers chapitres de recette, les diverses ouvertures que le roi fait à notre bourse, et, par les divers chapitres de dépense, les diverses ouvertures que les besoins de l'état ou de la cour font à la sienne.

La première, la plus grande ouverture faite à la bourse du roi, ou le premier, le plus grand chapitre de dépense de ce compte, serait celui de la guerre, car on évalue à deux millions et demi la dépense annuelle de l'infanterie française, et à un million celle de la gendarmerie<sup>82</sup>.

Le chapitre de la marine, qui, jusqu'au milieu du siècle, aurait été un des plus considérables, serait, resterait aujourd'hui à peu près en blanc<sup>83</sup>.

**viendrait le chapitre de la cour, moins grand que celui**

de la guerre en temps de guerre , plus grand que celui de la guerre en temps de paix.

**LES MOUVEMENTS DE L'OR ENTRE NOTRE BOURSE ET CELLE DES AUTRES.** — Il tomba le lendemain de l'eau à tort personne ne sortait ; M. Simplicie entre. Me croyez-vous ignorant ? Je lui fis signe de la tête qu'il s'en fallait bien. T ajouta-t-il , je vous ai montré quel était le mouvement de l'or de notre bourse à celle du roi , de celle du roi à la nôtre ; soyez attentif , et je vous montrerai maintenant quel est le mouvement de l'or de notre bourse à celle des autres , de celle des autres à notre.

Je prends un haut magistrat , vous , par exemple. Il vous faut , à vous , à madame la baillive , un maître d'hôtel , un valet de chambre , un cuisinier , un sommelier , un cocher , un palefrenier , un portier , trois servantes , une demoiselle de compagnie<sup>98</sup> ; il faut les habiller , leur donner des pourpoints , des mandilles<sup>99</sup> , des jaquettes<sup>100</sup> , des robes , des coiffes ; il faut des draps , des serges , des toiles ; il faut vous habiller ; il vous faut des robes de satin , des soutanes de damas , des pourpoints de velours , des chapeaux de velours<sup>101</sup> , des souliers de velours , des calottes de velours , des pantoufles de velours<sup>102</sup>. Vous payez le marchand le marchand paie le blé , le vin à vos paysans ; vos paysans vous paient les fermages. C'est un des cent mille cercles par lesquels votre or va et vient. En voici d'autres : Il vous faut de l'orfèvrerie , il vous faut des miroirs d'argent , d'or , de la vaisselle d'argent , des réchauds d'argent , des bassinoires d'argent , et , pour la chambre de parade , des crachoirs d'argent<sup>103</sup> , des pots de chambre d'argent<sup>104</sup>. Vous payez l'orfèvre , l'orfèvre paie votre débiteur forcé de vendre son argenterie , votre débiteur vous paie : autre cercle par lequel l'or va et vient. Autre cercle encore : il vous faut , surtout à vous qui êtes sédentaire , au moins un Maure<sup>105</sup> pour vous faire vos commissions , au moins un singe<sup>106</sup> pour vous divertir. Vous payez le marchand qui fait le commerce d'Afrique ; le marchand paie au roi ses douanes , aux paysans leurs denrées ; le roi vous paie vos appointements , les intérêts financiers de votre office ; les paysans vous paient les rentes , les devoirs seigneuriaux de votre terre.

Le cercle est beaucoup plus grand quand vous achetez à des marchands étrangers.

Mais aussi il est beaucoup plus petit quand il ne s'agit pas de gens de loi , de magistrats comme vous , mais bien quand il s'agit d'artisans , de gens de travail.

Le tisserand paie quatre livres l'aune de son drap<sup>107</sup> au drapier ; le drapier, à la fin de la semaine, paie au tisserand le prix du tissage. Le maçon paie un demi-écu ses souliers<sup>108</sup> au cordonnier, dont il bâtit ou dont il répare la boutique ; à la fin du jour le cordonnier lui paie le prix de sa journée.

Voyez-vous comment la France peut dépenser et dépense tous les jours trois, quatre fois plus qu'elle a<sup>109</sup> ?

Voyez-vous en même temps que, sous les mots de mouvement de l'or, je comprends aussi le mouvement de l'argent, bien plus rapide, et le mouvement du cuivre, bien plus rapide encore<sup>110</sup> ?

LE REPOS DE L'OR. — Un jour que le temps était superbe, que je ne pensais pas à monsieur Simplicite, ou que je pensais qu'il était allé se promener, voilà qu'il s'offre à moi et qu'il m'aborde avec les paroles à peu près les mêmes qu'à sa dernière visite. Me croyez-vous une bête ? Je lui fis un autre signe de tête encore plus expressif. Véritablement, me dit-il, depuis ce matin il me semble que je ne le suis pas.

Avez-vous remarqué, continua-t-il en reprenant notre précédente conversation, comment le vent s'élève de la plaine, s'insinue dans la forêt, agite le feuillage ; comment il s'élève aussi de la surface des mers, va enfler les voiles de cette grande flotte qui fend les eaux plus rapidement que de jeunes coursiers s'élançant à travers les campagnes ; eh bien ! ôtez le vent, tout aussitôt la forêt, la flotte, retombent dans le calme de la mort. Ainsi, me disais-je, et me suis-je toujours dit jusqu'à ce matin, l'or, sous la forme du numéraire, met en mouvement tous les pieds, toutes les mains, tous les corps, tous les esprits, toutes les âmes, donne la vie à tout ; ôter de la société le numéraire, c'est en ôter la vie ; en ôter une partie, c'est en ôter une partie de la vie. Ainsi je condamnais François I<sup>er</sup> pour avoir, à la fin de son règne, emmuré au château de Rambouillet une grande partie de son or<sup>111</sup>. Je condamnais ceux qui ne le condamnaient pas ; mais ce matin, ayant appris que monsieur de Sully, afin d'asseoir sur des fondements de plus en plus solides la puissance de la France, afin d'avoir non seulement des soldats tout prêts, mais encore leur solde toute prête, faisait vouter plusieurs caveaux de l'arsenal destinés à serrer une partie de l'or du roi<sup>112</sup>, j'ai eu à l'instant le bon sens de changer d'opinion, en inclinant ma tête devant celle du nouveau surintendant des finances successeur du conseil des intendants<sup>113</sup>, successeurs du surintendant d'O<sup>114</sup>, successeur des ordinateurs des finances<sup>115</sup>, successeurs de l'ancien conseil des généraux des finances des siècles derniers<sup>116</sup>. J'ai cru ne pas mieux savoir administrer que ce grand admini-

strateur, qui a toujours fait des opérations si régulières, si justes ; j'ai cru ne pas mieux savoir calculer que ce grand calculateur qui, à Saint-Germain, à Fontainebleau, à Paris, partout ou jusqu'à lui on n'avait fait que des calculs si faux, si désastreux, n'a jamais fait que des calculs bons, excellents, des calculs de Chartres.

## STATION XLIX.

### LE CONCIERGE DE RAMBOUILLET.

Dès mon arrivée à Rambouillet, j'ai été visiter le château. Aussitôt que je me suis présenté, le concierge a voulu lui-même me conduire, et, en me conduisant, il m'a fait l'histoire du château, et, à la suite de l'histoire du château, l'histoire du prince qui l'a fait bâtir, l'histoire de François I<sup>er</sup>, et, à la suite de l'histoire de François I<sup>er</sup>, la sienne, que voici :

L'ESPION. — En France, m'a-t-il dit, le métier de bizonard<sup>1</sup>, ou si vous voulez de mouchard, ou si vous voulez d'espion, n'est pas plus qu'ailleurs honorable ; cependant je suis obligé d'avouer que j'ai commencé par-là. Mon père, faiseur de secrétaires, preneur de taupes, passait pour un homme fort fin ; j'aidais à mon père, et je passais de même pour un petit garçon fort fin. Aussi les marguilliers jetèrent les yeux sur moi pour me faire espionner les protestants. Je me glissai dans leurs assemblées ; je fis des rapports importants ; je fus mal payé. J'offris alors mes services aux protestants ; j'espionnai les catholiques, je fus mieux payé. Malheureusement ma petite maîtresse, que j'espionnais aussi, me vendit comme un espion des deux églises. Les protestants résolurent de me pendre la première fois que j'entrerais au temple, et les catholiques de me brûler le premier beau jour. J'en fus informé ; je n'allai plus au temple, et pendant qu'il pleuvait encore je partis.

LE COUPEUR DE PAIN BÉNIT. — Monsieur, continua le concierge, si je ne suis point Parisien, ou, comme on dit, enfant de Paris, il ne s'en faut pas de beaucoup ; il ne s'en faut que de deux villages : les Bons-Hommes et Chaillot<sup>2</sup>. Je suis de Paury. Je l'avais quitté, j'y retournai, et ensuite je me trouvais tout près pour aller demeurer à Paris. Je me faufilai d'abord dans les saris-tries, et je devins coupeur de pain bénit à Saint-Séverin, où

en coupe tant, que la dépense de l'aiguisage des couteaux se faisait chaque année à une assez forte somme<sup>3</sup>. Je changeai de tous les morceaux de pain bénit contre de gros morceaux de pain pour en faire du pain d'aulanger : j'eus du pain. Le sonneur était un fainéant ; je lui donnais souvent pour lui les trois angélus du matin, du midi, du soir, ou du carfou ou du couvrefeu<sup>4</sup> : j'eus du vin. Les clercs de la paroisse étaient des vauriens souvent absents ; je recevais souvent pour eux des présents, les offrandes, les coiffes des enfants nouvellement baptisés<sup>5</sup> : j'eus de l'argent.

**GENTILHOMME.** — Je me lassai d'être serviteur d'église ; j'achetai un bel habit, je me fis gentilhomme. Je patronnai mon église sur celui de Passy, nommé la seigneurie<sup>6</sup>, et ma meute fut une miniature de celle du roi que nous avions alors à Passy, un grand chenil, bien mal à propos appelé La Muette<sup>7</sup> : car tous les jours les cinq cents chiens<sup>8</sup> y faisaient un train de cinq cents bœufs. Ce n'est pas tout : en même temps que je me donnai un château, une meute, je me donnai des titres d'illustration ; je choisis mal, et je ne fus pas long-temps à voir que ceux de roi des écoliers<sup>9</sup>, d'ancien roi des canonnières<sup>10</sup>, me rendaient, aux yeux de plusieurs nobles, un air de science qu'eussent eu la peine à m'ôter ceux de princesse, petite-fille de la reine Jeanne<sup>11</sup>, que je donnai à ma grand'mère, de descendant d'un baron des Pucelle<sup>12</sup>, que je donnai à mon père. Il m'arriva un beau jour où je me vantais que, depuis un temps immémorial, mes aïeux portaient l'épée, il se trouva là un avocat qui me refrognée qui dit que cela ne prouvait rien, que tous les habitants du pays de Sole, tous les artisans, tous les paysans, portaient<sup>13</sup> ; que, pour ne pas aller même si loin, tous les marchands de vin à Paris la portaient aussi<sup>14</sup> ; et quand j'ajoutai que, pour en tirer, je pouvais dire qu'au moins deux de mes aïeux avaient eu la tête coupée, il ajouta que cela ne prouvait pas davantage ; qu'à Bayeux on ne pendait guère, puisqu'il y avait un gibet<sup>15</sup> appelé le Coupe-Tête<sup>15</sup>. Et, dit-il encore en s'adressant à moi, allez dans le pays du Béarn, allez-y faire violence à une dame, et vous verrez si noble ou non les Castellans et les Postolats ne vous y feront pas aussi couper la tête<sup>16</sup>.

**LE GARDE DU CORPS.** — Mon bel habit s'était usé, râpé, je ne pus plus reçu qu'à la table d'un seigneur cacochyme que ses valets entouraient : c'est trop nourrissant, trop succulent, dirent-ils, en touchant d'une longue baguette les plats qu'à mesure qu'on enlevait<sup>17</sup> ; peu à peu il ne resta que le bouilli et le blanc ; enfin il ne resta rien ; le vieux seigneur fut mis à la diète la plus rigoureuse ; et quant à moi, ne sachant plus où dîner, je fus



trop heureux de trouver une place de garde du corps<sup>18</sup> de seigneur de Haut-Bourdin, qui ne tient que de Dieu et de son épée. Je ne fus pas content chez lui, et je passai dans la garde du prince souverain de la Roche-sur-Yon<sup>20</sup>; mais il nous faisait, comme le prince de Marillac<sup>21</sup>, étriller les chevaux, écosser les poules, plumer la volaille; je fus obligé d'en faire autant dans celle du prince de Dombes<sup>22</sup>, autant dans celle du prince Dauphin d'Auvergne<sup>23</sup>, autant dans celle des princes évêques<sup>24</sup>, autant plus dans celle des princes abbés<sup>25</sup>. J'entrai ensuite dans les gardes-sergents de maire<sup>26</sup>, ensuite dans les gardes archers, siers de gouverneur<sup>27</sup>, que, les gardes des princes, pour les prisons beaucoup, et qui, je le vis alors, nous méprisaient davantage.

. L'HOMME DE CHAMBRE. — De ce service militaire, ou républicain, je passai au service civil. Après avoir été assez longtemps naquet ou valet de tripot, de maison de jeu<sup>28</sup>, je fus le quai et enfin homme de chambre<sup>29</sup>. La pire des conditions est celle-là : on n'y rentre pas lorsqu'on en est sorti. Cependant, j'y rentrai; mais ce fut par force : j'ai aimé une jolie petite coquette de Passy; je le pouvais, je n'étais cousin qu'au cinquième degré<sup>30</sup>. Mon cousin, me dit-elle un soir que je la rencontrai sur le pont Saint-Michel, toute troublée, tout essoufflée, j'ai entendu publier l'ordonnance du prévôt par laquelle les jeunes filles de maison, en boutique, à peine d'avoir les cheveux coupés, d'être fouettées; les domestiques, les hommes de chambre, à peine d'être attachés à la chaîne, d'être mis en galère, sont tenus, qu'ils sont sur le pavé, de reprendre du service<sup>31</sup>. Je retournai chez ma méchante maîtresse; retournez chez votre maître, maître; adieu! adieu! Moi je ne m'épouvantai pas si vite qu'une petite fille. Je demeurai encore fort tranquille; mais voilà qu'un jour le maître de la maison chez lequel je logeais me dit que, par complaisance pour ses locataires, comme moi sous la surveillance de la police, il avait deux fois payé de grosses amendes, qu'une troisième fois il y avait de la confiscation de sa maison au profit de l'Hôtel-Dieu<sup>32</sup>, et que je n'avais qu'à déloger sur l'heure. La même semaine, et presque le même jour, le cabaretier chez lequel je mangeais me dit de prouver que je n'étais pas teneur de brebelan, ou qu'il ne pouvait plus me recevoir<sup>33</sup>. L'effroi des ordonnances nouvellement publiées par le prévôt avait gagné tous les bourgeois. Force me fut de me remettre en maison; mais, au bout de quelques mois, le partisan<sup>34</sup> ou traitant<sup>35</sup> dont j'étais l'homme de chambre, après avoir toute la nuit rêvé sévèrement au parlement, tour carré<sup>36</sup>, amendes, fouet, potence<sup>37</sup>, bien qu'il

le receveur, de même que presque tous les receveurs, noble<sup>38</sup>, se trouva de si méchante humeur à son lever qu'il ne pas lui avoir donné assez vite sa chemise-fraise<sup>39</sup>, au même instant un coup de canne, un soufflet, un coup de bâton ne la porta pas loin, car le lendemain, pas plus tard, d'être pendu, je pris une de ses épées, je m'en parai; j'eus en sorte de me faire prendre, et y ayant facilement été condamné comme mon maître, quoi qu'il pût dire, j'eus à rendre de trois cents livres<sup>40</sup>. Quant à moi, je sus intéresser en ma faveur l'homme de chambre du duc de France, le protecteur-né de tous les hommes de chambre, la justice, à la recommandation d'un tel homme, ne put soudre.

**CONSEILLER D'AVIS.** — J'avais remarqué fort souvent que mon seigneur ou mon traitant s'enrichissait à imaginer de nouveaux impôts, à les prendre en parti, à traiter de leur valeur<sup>41</sup>. J'en imaginai un sur les valets et les servantes, et j'en ai d'en porter le projet à un conseiller à la cour des aides qui me menaça de me faire pendre, et me dit que, si je m'étais présenté au parlement, je serais déjà pendu; qu'aujourd'hui les seigneurs d'avis sur de nouveaux impôts étaient punis de mort. Je lui répondis, tout tremblant, que mon maître avait le droit de le faire à en proposer et à en faire établir de nouveaux. Ton seigneur dit-il en riant et en me poussant dehors, est de ces seigneurs d'avis qu'on ne pend pas, et toi, tu es de ces donneurs d'avis qu'on pend.

**MÉRICIER.** — J'étais sans aucune ressource; vous n'en avez-elle pour moi? eh bien! je ne le fus pas un moment. J'avais attaché à une grosse pierre mon projet de nouvel impôt, j'avais jeté dans la rivière, j'allai vendre quelques paires de manchons ou petites manches de rechange<sup>42</sup>, quelques vieux escarpins<sup>43</sup> que m'avaient abandonnées mes femmes, et avec l'argent que j'en retirai j'achetai des pains aux boulangers : j'y gagnai; j'achetai des bestiaux aux reventeurs de bestiaux : j'y gagnai. Mais peut-être ne savez-vous pas comment les boulangers, quand ils ont porté des pains à la halle, les revendent, quand ils ont amené des bestiaux au marché, les revendent, et qu'après un délai fixé ils sont forcés de les vendre aux enchères et au rabais tout ce qui reste à vendre<sup>44</sup>. J'eus beaucoup plus de profit que de perte, ensuite j'eus encore plus de profit que de perte.

**COCHER.** — Vous êtes de nouveau en peine pour

moi, n'est-ce pas ? moi, je ne le fus pas plus cette fois que l'autre. Voyez-moi encore faire.

Les Anglais ont toujours commercé sur tout : ils venaient, durant les premiers temps de leur schisme, vendre à Paris, sur le quai de la Mégisserie, des tables d'autel, des saints dorés, des ornements de prêtre<sup>47</sup>. Durant nos dissensions religieuses et les pillages de nos églises, on continua sur ce quai le même commerce. J'y pris part, et au commencement j'y gagnai beaucoup ; mais les calvinistes se multipliant, et avec eux le nombre des églises saccagées, les saints à vendre devinrent si communs, que les catholiques ne voulurent plus en acheter, et je me vis forcé à vendre ceux qui me restaient pour ce que j'en trouvais aux plus dévots calvinistes, qui prenaient un singulier plaisir à mutiler ceux de pierre et à se chauffer avec ceux de bois.

LE MODISTE. — Vint alors la mode de la terre de Bethléem pour donner du lait aux nourrices<sup>48</sup>, j'en fis avec de la terre de Ménilmontant ; vint celle de se laver avec de l'eau du Jourdain<sup>49</sup> (suivant les géographies, les eaux de ce fleuve sont saumâtres, jaunâtres, troubles<sup>50</sup>), j'en fis avec de l'eau de la rivière des Gobelins ; vint celle des bols d'Arménie<sup>51</sup>, de Lemnos<sup>52</sup>, j'en fis avec de la terre de Blois<sup>53</sup> ; j'y appliquai un sceau, et ce fut de la terre sigillée<sup>54</sup> ; vint celle des oiselets de carton<sup>55</sup>, j'en fis ; celle des bilboquets<sup>56</sup>, j'en fis ; celle des ballons enflés avec une seringue<sup>57</sup>, j'en fis ; celle des fers à friser<sup>58</sup>, j'en fis. Vint la mode des nouveaux habits ; elle fut la cause que je perdais à Saint-Nicolas mon logement, qu'on m'avait rendu en considération des belles sculptures que j'avais données à l'église. Tant que je ne fis que des culottes<sup>59</sup>, on ne m'inquiéta point, pourvu que je les appelasse de l'expression décente de haut-de-chausses ; mais quand je fis pour les dames des culs postiches, embourrés de laine, de crin<sup>60</sup>, la sacristie s'ameuta contre moi au point que grands et petits clores jetèrent tous mes culs par la fenêtre, et parlèrent de me faire aussi descendre du même clocher par le même escalier.

LE BATONNIER. — Il plut à la fortune de me faire perdre encore cette partie ; mais je ne me décourageai pas.

Le métier de faiseur de bâtons ou de bâtonnier est, m'avait-on dit, fort bon ; j'en essayai. Je rencontrai une compagnie d'avocats, dont le chef s'appelle, comme moi, le bâtonnier<sup>61</sup>. Je m'apercevais que son bâton n'était pas beau ; j'en faisais un plus beau, avec une plus belle chapelle ou un plus beau saint Yves, placé au haut du bâton<sup>62</sup>. J'étais bien payé. Il en était de même à la confrérie des procureurs. Une fois, le bâtonnier fut si

tient de mon bâton, qu'il m'invita à la fête, où, suivant l'usage, c'était à lui à le tenir<sup>63</sup> ; et, dans cette occasion, je reçus un honneur que ne reçoit pas même le roi de France, car, me trouvant assis au milieu des vieux procureurs, je fus, comme eux, servi par les jeunes<sup>64</sup>. Enfin, de confrérie en confrérie, toujours portant de bâtons, j'allai jusqu'à Saint-Germain, près Évreux, où le roi de la confrérie des treize frères<sup>65</sup> me donna le bâton à porter, en me promettant, parole de roi, une bonne récompense.

N'y épargnai ni mon travail ni ma peine ; toutefois, je n'en tirai rien qu'avec les dents, car je fus d'abord poliment invité au jeu. Mais, le lendemain, on me dit que l'écot de chaque confrérie était de dix sous<sup>66</sup>, et que mon bâton ne valait guère davantage. Je me fâchai. On me dit qu'on me donnerait dans la confrérie le premier chaperon vacant<sup>67</sup>, la première place vacante. Je me fâchai encore plus. On me dit qu'à l'instant même on allait m'inscrire sur le Martyrologe<sup>68</sup>, ou catalogue des confrères.

Je me fâchai encore plus ; je ne cessai de me fâcher. Je m'en allai en me fâchant.

**LE MÉCANICIEN.** — Au diable le métier de bâtonnier ! j'en ai fait le métier de bâtonnier faiseur de bâtons. J'en pris vite un autre. Un émailleur m'enseigna à faire des yeux aux chats<sup>69</sup> ; je m'en fis faire aux hommes, et j'en vendis beaucoup, car les chats vont bien au visage. Le nez, certes, n'y va pas mal non plus, car je vendis aussi beaucoup de nez de carton<sup>70</sup>, que j'avais faits à faire en faisant des masques. Toutes ces petites restaurations ou petits rhabillages de visage ne laissèrent pas que de m'emplir ma bourse. Bientôt je voulus entreprendre la fourniture de plusieurs milliers de bras mécaniques ou de jambes de bois<sup>71</sup> pour la veille d'une grande bataille ; malheureusement notre général, qui devait la livrer, ne la livra pas ; et ce que j'avais gagné sur les yeux et sur les nez je le perdis sur les bras et sur les jambes.

**LE RÔDEUR.** — N'ayant plus rien à faire, je rôdais, je me promenais de côté et d'autre. Un matin, après déjeuner, je me promenais à Rambouillet, ici, dans cette même galerie où nous nous promenons. Que je suis malheureux ! me disais-je, et toujours je l'ai été. Ah ! certes, je ne suis pas marqué à l'A<sup>72</sup>. En ce moment, je vois à l'autre bout entrer le grand-maître de l'hôtel du roi. Je me retirais. Ami ! reste ! me dit-il ; tu n'as pas l'air trop content ; que je sache un peu ce que tu fais en ce monde.

Lui racontai mon histoire jusqu'à l'endroit où dans ce moment je suis. Oh ! me dit-il, je te trouve fort adroit ; et si jamais ce tableau voulait ne pas bien se tenir, je suis persuadé que tu me le rhabillerais. Je lui répondis que je ferais ce que je pourrais

pour cela. Eh bien ! ajouta-t-il , j'ai ici une place vacante à te donner , sois concierge. Je le fus ; et le premier mai prochain , après déjeuner , il y aura trente-huit ans que je le suis.

## STATION L. — LES PRISONS DE LA FRANCE.

J'ai été aujourd'hui voir le château de Saint-Germain-en-Laye. Les images des peintures, des dorures, des glaces, se sont entièrement effacées de mon cerveau ; les jardins , les bosquets, les grottes musicales <sup>1</sup>, n'y ont laissé non plus aucune trace ; et c'est parce qu'avant de partir j'ai eu la singulière envie d'aller voir aussi les prisons. Mais il s'en faut bien que j'aie été satisfait. Je les ai trouvées mal bâties , mal éclairées , mal aérées. J'en ai dit , sans trop me gêner , mon sentiment au geôlier ; après quoi , je me suis vite mis en devoir de sortir. Monsieur, m'a-t-il dit en se mettant devant mon passage , j'ai été long-temps guichetier ailleurs. Allez dans les autres prisons ; vous serez encore plus mécontent.

**LES PRISONS DES VILLAGES.** — J'en excepte cependant celles des campagnes. Jusqu'au temps où fut publiée l'ordonnance d'Orléans , les juges des seigneurs se croyaient toujours permis , sur une simple prévention de délit , de plonger dans des basses fosses , creusées au fond des tours , de pauvres villageois accoutumés au grand jour et au grand air ; mais les seigneurs hauts-justiciers ont été forcés à faire bâtir des prisons au dessus du rez-de-chaussée <sup>2</sup>, à les séparer de leur château <sup>3</sup>. Toutefois , la nouvelle ordonnance ne serait peut-être pas encore exécutée dans aucune de ces milliers de petites justices si le parlement ne saisissait de temps en temps les revenus des seigneurs <sup>4</sup>.

Les coutumes de plusieurs provinces ont ajouté aux dispositions de cette ordonnance : elles interdisent dans les prisons seigneuriales le cep et les fers <sup>5</sup>.

**LES PRISONS DES VILLES.** — Monsieur, a continué le geôlier, si , dans les villes , il y a de vieilles forteresses , de vieux châteaux-forts , de vieilles tours d'enceinte , on y loge les prisonniers. J'ai vu que partout , à Toulouse <sup>6</sup>, à Clermont <sup>7</sup>, à Troyes <sup>8</sup>, à Bordeaux <sup>9</sup>, à Lyon <sup>10</sup>, à Rouen <sup>11</sup>, à Paris même <sup>12</sup>, où ils ne sont pas autrement logés , les prisons sont d'infectes

fermes grillées ; et c'est presque toujours de dessous leurs voûtes que sortent les pestes et les maladies épidémiques <sup>13</sup>.

**LES RÉGLEMENTS DES PRISONS.** — Maître, lui ai-je dit, dans les quatre ou cinq mille villes de la France, il en coûterait beaucoup d'argent pour avoir quatre ou cinq mille prisons neuves. Mais du moins avez-vous de nouveaux règlements ? Ma foi, monsieur, m'a-t-il répondu, il n'y en a guère, car les voici tous : Aussitôt qu'un homme prévenu de crime est amené, il est roué, et son écrou porte aussi le nom de celui qui l'a amené, celui qui a donné l'ordre qu'il fût amené <sup>14</sup>.

Aussitôt qu'un homme est écroué, il est mis au secret <sup>15</sup>.

Le procureur est partie civile, c'est lui qui le nourrit <sup>16</sup>, si ce n'est le roi <sup>17</sup>.

Un prisonnier donne-t-il lieu à des plaintes ? Il peut être mis au cachot, et en fers <sup>18</sup>.

On met des ferrements à un prisonnier pour briser sa prison, si ce n'est s'il l'avait brisée lui-même <sup>19</sup>.

Un prisonnier peut s'évader par ruse et même par effraction, mais que son évvasion lui soit imputée à grief <sup>20</sup>.

La place d'un prisonnier s'échappe par la négligence du geôlier, et le geôlier prend sa place, et il est à la discrétion du juge <sup>21</sup>.

Toute privauté est interdite entre les geôliers et les femmes de leur garde. J'ai vu un geôlier, pour avoir seulement eu des relations amoureuses avec une prisonnière, condamné à mort <sup>22</sup>. Il disait bien que la belle avait fait les avances ; mais on ne l'a pas écouté.

Il y a aujourd'hui des médecins <sup>23</sup>. — Ils ont des sermons. — Ils ont des prédicateurs <sup>25</sup>.

**LA FERME DES PRISONS.** — Combien donnez-vous par an pour votre prison ? Oh ! m'a-t-il répondu, presque rien ; la ferme ne vaut guère. Que voulez-vous gagner dans cette malheureuse carce, comme on dit en Languedoc <sup>26</sup>, ou chartre, comme on dit en Normandie <sup>27</sup>, avec de pauvres chartiers auxquels le geôlier fournit le pain, l'eau et la paille à l'ancien prix de quatorze deniers par jour <sup>28</sup> ? Vous vous doutez d'ailleurs que le roi n'est pas autrement exact à payer, et qu'alors le juge ne les paie pas, ou du moins qu'il n'avance pas l'argent de leur nourriture, comme on le faisait autrefois, et qu'on le portait au parlement à Paris <sup>29</sup>.

Vous me direz que les prisonniers pour dettes reçoivent de leurs créanciers trois sous par jour <sup>30</sup> ; soit. Mais j'en ai bien peu.

Quelle différence de ma prison avec les prisons de Paris, où, lorsqu'elles ne sont pas peuplées, les geôliers demandent, dans ces temps malheureux, un dédommagement <sup>31</sup> ; où le seul ba-

layage est payé soixante francs<sup>32</sup> ; où dans l'intérieur on fait tant de procès par écrit<sup>33</sup>, où il y a tant à gagner sur le papier, le parchemin, le feu et la chandelle<sup>34</sup> ; où la réparation des chaînes, les frais de ferrer, de déferrer, montent à de si grosses sommes<sup>35</sup> !

Quelle plus grande différence encore avec les prisons des *seigniorialités*, où souvent l'on marie par force les prisonniers<sup>36</sup>, où la prison se change aussitôt en salle de noces !

## STATION LI. — LE CONCIERGE DE MEUDON.

D'après cet axiome de géométrie que deux angles semblables à un troisième sont semblables entre eux, le château de Meudon et celui de Chambord doivent se ressembler, car ils ressemblent, dit-on, l'un et l'autre à celui de Rambouillet<sup>1</sup>. Aujourd'hui que par un fort beau temps, j'ai été me promener au château de Meudon, j'ai voulu, en passant, savoir à cet égard l'avis du concierge. Certes, m'a-t-il répondu, je ne vous en dirai rien ; car peu m'importe à moi, qui m'ennuie ici depuis vingt-quatre ans, qui désire m'en aller depuis vingt-quatre ans, et qui depuis vingt-quatre ans ne le puis.

Le concierge de Meudon, parleur comme le concierge de Rambouillet, comme tous les concierges lorsqu'ils parlent à un homme ayant tant soit peu l'air de l'opulence, ne s'est pas arrêté là.

LE PÈRE. — J'avais un oncle, a-t-il continué, qui avait un valet de maître Rabelais du temps qu'il demeurait, ou si vous voulez, qu'il était à Montpellier<sup>2</sup>. Maître Rabelais, aussitôt qu'il fut curé ici, l'appela ; mon oncle accourut, curieux de voir comment son ancien maître pouvait faire pour dire les offices, pour enterrer les morts sans rire. Maître Rabelais le garda quelque temps avec lui. Enfin, en récompense de ses services, il lui procura la place de concierge du château. Mon oncle, à son tour, me fit venir, et bon gré mal gré je lui ai succédé.

Oh ! que j'étais bien à Berre, lieu de ma naissance, lorsque mon oncle m'écrivit de venir le joindre, lettre vue ! je chantais, je dansais, je sautais le long des marais salants ; je faisais du sel, je ne connaissais pas mon bonheur ; je l'ai connu depuis, et n'a pas tenu à moi que mes enfants y succédassent.

**LE FILS.** — Marc, dis-je un jour à mon fils devenu grand, inutile, tu crois t'amuser, être heureux à Meudon ; mais c'est parce que tu n'as pas été au pays de ton père, de ton grand-père, de tes aïeux, à Berre, dont l'étang est sur les bords de la mer ; c'est parce que tu n'as pas fait le sel.

Pour savoir comment on le fait et comment on y prend tant de loisir, représente-toi d'abord les vastes rivages de la Provence, plats, fleuris, parfumés, couverts de serpolet, de thym et de lavande ; représente-toi le ciel comme une immense voûte au-dessus de la mer ; et maintenant suppose que tu es propriétaire de quelques arpents de ces beaux rivages, et, qu'à l'exemple des autres, tu veux y faire du sel.

Tu commences par marquer l'étendue que tu destines à ton marais salant, et tu la divises en aires ou espaces carrés de cinquante pas en tous sens ; tu en aplanis le fond et tu en presses la terre avec un cylindre ; tu bordes chacun de ces carrés d'un petit mur de terre d'un pied d'épaisseur et d'autant de hauteur. Aux

lieux où le soleil est le plus haut, tu introduis l'eau de la mer dans le carré le plus proche, et successivement de ce carré dans

les autres, par les ouvertures que tu auras laissées. Quand tous les carrés sont remplis d'eau, ou naturellement par l'équilibre, ou à l'aide des ouvriers qui, avec des pelles de bois creuses, versent l'eau d'un carré dans l'autre, tu fermes la communication avec l'étang. L'ardeur du soleil ayant fait évaporer l'eau et n'ayant laissé qu'une large croûte de sel, tu introduis de nouveau, de la même manière, d'autre eau dans les carrés ; le soleil la dessèche ; tu en introduis encore d'autre, jusqu'à ce que l'épaisseur de la croûte du sel soit de quatre ou cinq pouces ; alors tu la casses avec des pelles de fer et en fais des vaches ou monceaux de sel<sup>3</sup> que les marchands viennent t'acheter deux, trois sous le quintal<sup>4</sup>, plus ou moins. Combien de deux sous, combien d'argent gagné l'été ! combien tu pourras te réjouir l'hiver ! combien tu seras riche, heureux !

Voyant qu'il hésitait, j'ajoutai : Marc, tu ignores peut-être qu'à Pécays, à Mordirac, à Sigean<sup>5</sup>, et à ce grand nombre d'autres marais salants de la côte de Languedoc, le sel y est fait bien plus difficilement ; que là il faut le retirer des terres du rivage dans lesquelles la mer l'a infiltré ; qu'il faut les faire détremper pendant plusieurs mois avec de l'eau, qu'on expose ensuite à l'action du soleil dans des fosses<sup>6</sup>, et de la même manière que dans les marais salants de Berre on y expose celle de la mer.

Voyant qu'il hésitait encore, j'ajoutai : Marc, tu ignores peut-être aussi que le sel français de la Méditerranée est le meilleur



sel du monde ; que celui des régions plus septentrionales n'a pas assez de mordant ; que celui des régions plus méridionales en a trop<sup>7</sup> ; que la permission de venir en acheter fait partie de nos traités avec les peuples<sup>8</sup> ; que c'est pour avoir de notre sel que les Suisses ne se battent pas contre nous , et qu'au contraire ils se battent pour nous<sup>9</sup> ?

Il hésitait encore. Marc, ajoutai-je , tu n'as pas vu les jeunes Provençales quand elles font du sel. Leurs yeux sont alors de petits soleils , brillant , rayonnant à travers leurs longues paupières. Ah ! Marc , il ne tiendrait qu'à toi d'avoir dans ton ménage deux de ces petits soleils. Penses-y ! pense-y !

LA FILLE. Vous vous doutez bien , a continué le concierge de Meudon , qu'aimant dès l'enfance la fabrication du sel , j'ai appris , ou par moi ou par d'autres , comment on le fabrique dans les autres parties de la France. Souvent , lorsqu'il neige ou qu'il pleut , j'aime , en me promenant sous les portiques de ce château<sup>10</sup> , à me représenter les plats rivages de nos mers , bordés d'immenses châssis à grands carreaux de cristal de sel , ou les hauts rivages sur lesquels on fait aussi le sel , mais d'une tout autre manière.

Un jour ma fille , presque aussi âgée que mon fils , me parut fort mécontente , fort boudeuse ; j'allais m'imaginer que peut-être elle avait éprouvé quelque infidélité , et que c'était le moment de lui proposer de prendre hors du pays un époux fabricant de sel. Valentine , ma chère fille , lui dis-je , rien n'est bon comme ces vastes ateliers où l'on fabrique le sel , si tu habites les falaises , les hautes côtes dont les escarpements empêchent de faire entrer la mer dans les terres , d'avoir des marais salants ; ou bien , si tu habitais les pays des fontaines salées , des puits salés , tu n'y verrais pas un seul amant transi , pas un seul époux froid ; tous les hommes , à tous les âges , y sont toujours enflammés autour des grands feux qu'ils entretiennent avec de grands fagots , de grands tisons , autour des grandes chaudières toujours bouillantes où s'évapore l'eau salée de la mer , l'eau salée des puits et des fontaines , où il ne reste que le sel pur , sel et brillant<sup>11</sup>. Ma fille , j'ai des personnes de connaissance , soit dans la Normandie<sup>12</sup> , soit dans la Franche-Comté<sup>13</sup>. Penses-y ! pense-y !

Je ne lui disais pas , vous m'en croyez bien , que le meilleur sel était celui des marais salants , supérieur au sel des chaudières , supérieur au sel fossile ou sel gemme , tiré , comme les métaux , des entrailles de la terre<sup>14</sup>.

Monsieur , a ajouté le concierge sur le pas de la porte , en pre-

de moi, au commencement du carnaval de cette même  
 j'avais conseillé à mon fils et à ma fille d'être heureux,  
 e au sel, ils vinrent un matin tous les deux me dire qu'ils  
 résolus, l'un à demander la main de la fille du concierge  
 vieux, l'autre à donner la sienne au fils du concierge  
 au neuf de Saint-Germain-en-Laye<sup>15</sup>. Je pris la chose  
 ement. Mes enfants, leur dis-je, y êtes-vous résolus?  
 : oui! — Bien résolus? — Oui! oui! — Oh! il faut  
 i m'y résoudre.

---

## STATION LII. — LE CHEVALIER DE MELUN.

notaire, qui demeure rue et porte Saint-Honoré, est  
 bien fait, et aussi droit d'esprit que de corps; j'a-  
 e qu'il a un excellent caractère, qu'il se laisse aimer, que je  
 de tout mon cœur.

Je vais quelquefois le voir. Je rencontrai, il n'y a pas long-  
 à son dîner, un homme affable comme lui, bon comme  
 ssire, me dit-il, je suis de Melun, j'y habite. Pourquoi,  
 ie cours de votre voyage en France, n'iriez-vous pas à Me-  
 Pourquoi ne voudriez-vous pas voir aussi notre ville? Ce  
 avant de me lever, je me suis rappelé ces pourquoi, et,  
 at rien à y répondre, ou, pour dire la vérité, n'ayant rien  
 e, je suis parti.

A n arrivée, je suis allé me promener dans la ville. Lors-  
 j'ai été sur la place, j'ai demandé la maison de monsieur le  
 er Lamouche. Tenez, m'a-t-on répondu, cet homme qui  
 sa boutique, qui nous tourne le dos, c'est le sire La-  
 ie, marchand droguiste, que vous cherchez. J'ai dit que je  
 e connaissais que monsieur le chevalier Lamouche. Il y avait  
 eurs personnes. Allez le voir par devant, m'a-t-on ré-  
 , et peut-être ce sera votre homme. Je suis allé; c'était  
 -même. Il s'est mis à rire quand je lui ai raconté avec quelle  
 difficulté j'étais parvenu à le trouver. Messire, m'a-t-il dit, je  
 s dep pl ieurs années le commerce des drogues. Dans un  
 m 10 ritimes, j'allai à Saint-Jean-d'Acre : la dévo-  
 me permit pas de passer si près de Jérusalem sans aller  
 er cette ville sainte.

LA CHEVALERIE. — J'étais recommandé par un de mes amis

au gardien des cordeliers, à qui les clés du Saint-Sépulcre sont confiées ; ce bon père voulut me recevoir chevalier hospitalier du Saint-Sépulcre. Je m'agenouillai ; il me fit plusieurs questions en latin, auxquelles un autre cordelier répondit aussi en latin pour moi. Après la cérémonie, on me les traduisit. Demande : Que veux-tu ? On me fit répondre : L'ordre de chevalerie. Demande : Quel est ton état ? On me fit répondre : Je suis né de parents nobles et chrétiens. Demande : As-tu de quoi vivre honnêtement ? On me fit répondre : Oui, grâce à Dieu.

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ. — Quand on me traduisit ces réponses, je dis que j'étais bien aise de ne pas entendre le latin afin de ne pas avoir de mensonge sur la conscience. Alors on me répondit que les droguistes faisaient partie du corps des apothicaires, qui faisaient partie de la faculté de médecine, qui faisait partie de l'Université, dont tous les membres étaient reconnus nobles par le roi et par l'Eglise<sup>1</sup>.

LA RÉCEPTION. — Ensuite, après quelques oraisons, le gardien, revêtu de ses habits pontificaux, la mitre en tête, me chaussa les éperons dorés, tira mon épée hors du fourreau, m'en frappa du plat trois coups sur la nuque, et me dit, toujours en latin, qu'il m'armait chevalier hospitalier du Saint-Sépulcre<sup>2</sup>. Il termina la cérémonie en me passant au cou une chaîne d'or d'où pendait une croix de Jérusalem<sup>3</sup>.

Je porte cette croix à Paris, où elle n'offusque personne ; mais je ne la porte pas ici, où elle offusquerait mes pratiques et me les ferait perdre : j'aime mieux être riche marchand que pauvre chevalier.

### STATION LIII. — LES AUMONES FRANÇAISES.

Que je suis aise de n'avoir eu hier rien à faire à Paris et d'être venu à Melun, où j'ai eu occasion de tant apprendre, où j'ai tant appris !

Cet après-midi que je me promenais sur l'avenue du faubourg Saint-Aspais, d'où on voit toute la ville, je me suis dit, en portant les yeux sur l'hôpital : Le sire Lamouche, marchand droguiste de cette maison, doit avoir un peu, comme moi, étudié l'histoire des institutions charitables. Je ne me suis pas trompé : je suis retourné chez lui, et c'est tantôt dans sa belle salle de

e-chaussée, tantôt dans sa riante allée de nouveaux marrons d'Inde<sup>1</sup>, qui vient en ombrager la porte, que nous nous sommes longuement entretenus de la pauvreté, de la misère.

Sire Lamouche m'a dit qu'en France on appelait aumônes des dons d'argent, de comestibles ou de vêtements, qui étaient : la main à la main aux pauvres, et l'administration de ces qui n'étaient pas faits de la main à la main<sup>2</sup> : je le savais.

**AUMÔNE DE LYON.** — Mais je ne savais pas, il m'a appris, que Lyon cette administration exemplaire avait commencé en 1372<sup>3</sup>, au temps de la grande famine, temps qu'illustra dans la ville la bienfaisance historique du bon Allemand Clever<sup>4</sup>.

Les pauvres furent alors enregistrés, classés ; l'aumône fut donnée à chacun, par semaine, un sou d'argent et douze pains de pain. Dès ce moment il fut défendu, sous les plus grièver peines, de mendier. Les quatre bedeaux de l'aumône enlevèrent tous les mendiants et les conduisirent à la maison de force Tour<sup>5</sup>.

Pour subvenir aux dépenses, partout des tronc<sup>6</sup>s furent établis sur les ponts, des églises, des édifices publics, des richesses publiques ; les notaires eurent ordre de recommander aux testaments l'aumône générale<sup>6</sup>. On fit des collectes, on ouvrit un registre des dons de toute espèce<sup>7</sup>.

On crut aussi avec raison qu'annuellement, pendant la tenue de la grande foire, une procession de tous les pauvres, de tous les enfants des pauvres, de tous les maîtres des enfants des pauvres, de tous les administrateurs, de tous les recteurs, de tous les curés, de tous les agents, de tous les serviteurs de l'aumône, précédés des clochettes de la ville, suivis des corps de la magistrature judiciaire, municipale, passant lentement, et en chantant, au milieu des richesses étalées<sup>8</sup>, attendrait irrésistiblement le cœur de ceux qui les possèdent.

**L'AUMÔNE DE PARIS.** — Sans doute le sire Lamouche avait vu un traité de l'aumône établie à Lyon, imprimé chez Griphe<sup>9</sup>, dont je connais le titre et dont je n'ai jamais pu me procurer un exemplaire ; il s'en est fait honneur ; mais je connais de même un traité de l'aumône établie à Paris en 1578, par l'apothicaire royal, imprimé en 1580<sup>10</sup>. Je l'ai lu, et, à mon tour, je m'en suis aussi fait honneur. Sire, ai-je dit, si tous les arts n'ont pas été perfectionnés à Paris, tous, à commencer par le plus beau, le plus noble, celui de faire le bien, y ont été perfectionnés ; l'aumône de Paris n'est que celle de Paris, plus les défauts qu'on a corrigés, plus les améliorations que je vais rappeler.

A Paris, on a mis tous les pauvres sous la juridiction du bailli, et on a donné à ce bailli un greffier, des huissiers et des sergents<sup>11</sup>.

On a fourni du travail aux pauvres valides, soit en leur faisant nettoyer la ville, soit en la leur faisant fortifier<sup>12</sup>.

On a donné des secours et des médicaments à domicile<sup>13</sup>.

On a défendu, durant les quêtes, aux bateleurs, aux farceurs, aux comédiens, de jouer<sup>14</sup>, afin que l'argent du peuple ne fût pas détourné d'une meilleure destination.

Et quand les dons n'ont pas suffi, on a eu recours aux taxes que les propriétaires des maisons ont été obligés d'acquitter pour les locataires<sup>15</sup>.

Et quand les percepteurs de ces taxes ont refusé d'en faire la levée, on les a cotisés à un prêt forcé de cinq cents écus<sup>16</sup>.

Enfin on a composé la complainte de l'aumône<sup>17</sup>, qu'on entend chanter, qu'on chante en ouvrant sa bourse.

L'AUMONE DE METZ. — Messire, m'a dit le sire Lamourin qui, sans doute, savait aussi bien que moi ce que je venais lui dire, qui n'écoutait pas, qui avait la bouche ouverte, et témoignait l'impatience de parler, avez-vous été à Metz? Je ne sais dire que j'y avais été, parce qu'à mon passage dans cette ville je ne m'enquérerais guère encore des établissements de charité. A Metz, a-t-il repris, les règlements de l'aumône font partie des lois du pays. Les trois états ont défendu de demander l'aumône, de la faire. Ils ont voulu que les châtelains des ports ne permettent aux pauvres passant dans cette ville d'y séjourner qu'un seul jour, durant lequel il leur doit être donné le couvert et la passade; ils ont voulu que les quinze administrateurs ou maîtres de l'aumône enrôlassent tous les pauvres, et que tous les pauvres fussent vêtus d'habits uniformes; ils ont voulu que les secours leur fussent distribués chaque semaine; ils ont voulu que leurs enfants fussent mis à l'école de lecture et ensuite chez un maître de métier<sup>18</sup>. L'évêque, ajoutant à ces règlements, a voulu qu'il y eût aussi une aumône de malades pauvres, qu'on en fit le rôle devant le peuple<sup>19</sup>.

L'AUMONE DE LILLE. — Sire, lui ai-je dit en imitant la forme de la question qu'il m'avait faite, avez-vous été à Lille? Et, comme il n'avait pas trop attendu ma réponse, j'ai continué sans trop attendre la sienne. J'en suis fâché, mais c'est l'aumône de cette ville qui, sous le nom de bourse générale des pauvres, est, en vous accordant ou en accordant au roi de France que Lille soit dans la mouvance de sa couronne<sup>20</sup>, la plus ancienne de ces pieuses aumônes françaises que l'Europe a adoptées<sup>21</sup>.

ard ou ordonnance de son institution est de 1527<sup>22</sup>. Une est gouvernée par des ministres généraux, ayant des ministres des paroisses<sup>23</sup>; elle a maintenant, comme les aumônes des différentes villes de la France<sup>24</sup>, son conseil, ses sergents, ses distributions hebdomadaires<sup>25</sup>.

**ABOLITION DE LA MENDICITÉ.** — Il faut cependant continuer à être poursuivi, que ce grand mouvement général européen pour ainsi dire, a nettoyé l'espèce humaine des plaies, des guenilles, des lamentations des mendiants, a été en France par la Sorbonne. Consultée, en 1530, par les États de Lille, elle décida qu'on pouvait forcer les pauvres à recevoir l'aumône que de la caisse publique, et les obliger à la faire que dans cette caisse<sup>26</sup>.

Il est pris à dire le sire Lamouche, les parlements ont allé plus loin : ils ont rendu obligatoire le paiement des taxes aux rôles des aumônes<sup>27</sup>; ils ont demandé aux officiers le sixième de leurs revenus<sup>28</sup>, et ensuite ils ont impitoyablement arrêté, fait impitoyablement fustiger les mendiants demandant l'aumône.

Surquoi, a-t-il ajouté, Charles IX, au lieu de vouloir que chaque paroisse nourrisse ses pauvres<sup>29</sup>, n'a-t-il pas voulu que chaque canton, ou mieux, que chaque élection, ou mieux que chaque généralité les nourrisse? Son ordonnance eût été equitable, eût pu être exécutée et ne serait pas tombée de.

Comme j'ai dit, dans plusieurs villes, j'ai vu des pauvres avec étoffe ou la lettre initiale du nom de la ville<sup>30</sup>, ou la coiffe rouge et jaune<sup>31</sup>, ou l'écharpe<sup>32</sup>, ou les autres marques de l'aumône générale, mendier. Messire, m'a-t-il répondu que plusieurs aumônes générales sont encore forcées de mettre<sup>33</sup>. On commence d'abord par faire ce qu'on ne peut finir quelquefois par faire ce qu'on veut.

## CHAP. LIV. — LES HOPITAUX DE LA FRANCE.

— Venez ici. — Non, allons déjeuner chez moi. — Ne me le refusez pas. — Faites-moi cette grâce. C'est ainsi qu'aujourd'hui, à la porte de ma chambre, le sire Lamouche et moi avons long-temps disputé. Hier, il m'avait donné à

dîner, et il voulait encore me donner à déjeuner aujourd'hui. Enfin j'ai terminé en lui tendant amicalement la main, en le traversant moi en dedans et en lui disant que j'avais écrit dans mon journal de voyage l'entretien que nous avions eu, qu'il trouvât bon aussi que j'écrivisse celui que nous allions avoir avant mon départ, que je ne pouvais guère différer. Il s'est aussitôt assis sans nouvelle insistance.

Vous pensez sans doute ainsi que moi, lui ai-je dit, que si les institutions des aumônes, mieux que les institutions des hôpitaux, propagent les secours, elles ne les complètent pas bien : les aumônes nourrissent les pauvres ; les hôpitaux les nourrissent, les habillent, les logent, les chauffent, les entretiennent en santé, en maladie, enfin les adoptent.

LES HOPITAUX DES ENFANTS ORPHELINS. — Au commencement de cette semaine, ai-je continué, j'étais sorti pour aller faire une visite ; je rencontrai dans la rue Saint-Denis une troupe de jeunes garçons et une troupe de jeunes filles, tous habillés de bleu<sup>1</sup> ; la curiosité qu'excita en moi leur joli et uniforme habillement me les fit suivre jusque dans leur maison. J'avais le manteau de velours vert<sup>2</sup> brodé, la plume fraîche, éblatante ; les portiers, auxquels je demandai la permission d'entrer, se rangèrent respectueusement pour m'ouvrir le passage.

Lorsque je fus dans les cours, j'interrogeai économes, sœurs domestiques ; tout le monde s'empressait de répondre à mes nombreuses questions ; j'étais enchanté de ce que je voyais et de ce que j'entendais.

Les bâtiments de cet hôpital sont divisés en deux parties ; dans l'une demeurent les jeunes garçons, dans l'autre les jeunes filles ; même nombre de salles et de dortoirs dans chacune des deux parties.

Tous les matins, au son de la cloche, les jeunes garçons et les jeunes filles se lèvent à cinq heures en été, et à six en hiver ; ils vont à la messe ; après la messe, le déjeuner, la leçon de lecture, d'écriture ou de chant ; à onze heures ils dînent ; à six heures ils soupent ; à neuf ils se couchent.

Je les vis dîner. Leur réfectoire est propre ; chaque orphelin a par jour une livre de pain et six onces de viande.

Je visitai en détail les salles d'instruction. On me fit ensuite passer dans la salle des métiers, où trois, quatre cents jeunes garçons maniaient les instruments de tous les arts. Dans le fond, sur une espèce d'estrade, d'habiles artisans donnaient des leçons de théorie et de pratique aux orphelins les plus âgés, qui allaient ensuite, à quelques pas, les répéter à leurs jeunes camarades.

la soie, le coton, l'ivoire, les bois, les métaux, étaient  
fois façonnés. C'était un tableau complet de l'industrie  
use<sup>3</sup>. J'étais émerveillé, j'admirais ; je me disais pourquoi  
pareille salle d'arts mécaniques ne se trouvait pas dans tous  
grands hôpitaux d'enfants, lorsqu'un chef d'atelier, s'appro-  
de moi, vint interrompre mes réflexions. Monsieur, me  
dit-il, si je ne me trompe, il paraît que vous n'êtes pas mécon-  
de notre établissement. Le public ne l'est pas non plus. Il  
quelque gré de l'avoir conservé, malgré les traverses  
oute espèce que, dans les commencements, et même ensuite  
t assez long-temps, nous ont suscitées plusieurs ouvriers  
a ville, fâchés de nous voir fabriquer les mêmes ouvrages  
les leurs, et mieux et à plus bas prix, fâchés surtout de nos  
s. Monsieur, savez-vous bien où vous êtes ? Peut-être  
gerez que les ouvriers qui enseignent dans cette enceinte  
nt la maîtrise, et que les apprentis la gagnent aussi ; que  
n a le droit de faire acheter toutes les matières de fabri-  
m comme les maîtres artisans de Paris, et que les gardes ju-  
les inspecteurs ne peuvent entrer ici qu'en se faisant assis-  
r les supérieurs de la maison<sup>4</sup> ? Ainsi que la politesse le  
, je trouvais ces privilèges grands, honorables, magnifi-  
s, extraordinaires. J'en félicitai ce brave homme ; ensuite je  
dis : Cette moitié des bâtiments occupée par les jeunes gar-  
est dans un continuel mouvement ; je pense que l'autre  
moitié n'est pas sans doute dans le repos, et qu'on y exerce aussi  
s jeunes filles aux arts de leur sexe. Vous ne vous trompez  
point, me répondit le chef d'atelier : les plus jeunes filles lavent,  
rdent, filent les laines, les cotons et les soies ; les plus âgées  
ouvrent à l'aiguille et les tricotent. — Maître, à quel âge sor-  
les jeunes garçons et les jeunes filles ? — A vingt-cinq ans.  
rmairement, en quittant la maison, ils se marient entre eux<sup>5</sup> ;  
ces jeunes ouvriers, accoutumés aux vertus religieuses, au  
avail, à l'économie, forment d'excellents ménages. Les plus  
heureux époux, les plus sages, les plus habiles artisans de Paris,  
ont sortis des enfants bleus<sup>6</sup>. — Maître, quel est le revenu de  
la maison ? — Monsieur, il n'est que de trois cents livres, mais  
chaque enfant reçoit tous les jours six deniers, que lui donne  
l'aumône générale<sup>7</sup>. — Oh ! lui dis-je, ce n'est pas trop, si c'est  
ce, car j'ai trouvé que le repas de vos élèves était bien frugal  
et bien léger. — Monsieur, il n'y a pas long-temps qu'il l'était  
encore bien davantage ; ces pauvres enfants n'ont eu de déjeuner  
que depuis le don d'une rente en blé qui leur a été fait par Guil-  
lemette de l'Arche. Que tous les jours Dieu rende bien pour



bien à cette bonne Guillaumette ! Jamais les enfants ne cent leur déjeuner sans la nommer<sup>8</sup>.

Moi , s'est pris à dire le sire Lamouche , je puis voir des enfants rouges , dont l'hôpital a été fondé dans un voisin de celui des enfants bleus par la bonne et aimable de Navarre , sœur de François I<sup>er</sup>. La chapelle , agréablement éclairée par les vitraux qui représentent des d'enfants<sup>9</sup>, est à voir, et c'est tout ; il y a bien des ateliers quelle différence avec ceux des enfants bleus ! L'admiration de la maison n'est pas non plus comparable à la leur : on que trop facilement qu'à l'hôpital des enfants bleus sont phelins nés dans Paris , et qu'à celui des enfants rouges orphelins nés hors de Paris<sup>10</sup>. Les premiers orphelins d'enfants rouges furent des fils de pauvres gens forcés de se réfugier dans cette ville par les pestes ou les guerres , et qui y moururent sans laisser aucun bien<sup>11</sup>.

Sire Lamouche, ai-je dit, l'institution des enfants de la ville de Lille a la même origine<sup>12</sup>. On leur donna d'abord : une grange. Aujourd'hui , on leur a bâti une belle maison où les élève jusqu'à ce qu'ils soient mis en apprentissage maître artisan , ou bien en service chez un honnête bourgeois. Lorsqu'ils se marient , l'hôpital leur donne , pour présents , cinquante florins<sup>13</sup>, toujours tout prêts et tout commodes.

Sire Lamouche , ai-je ajouté , Antoine de Glandevès à Marseille , il y a quelques années , un hôpital pour douze filles , habillées de gris , appelées Filles-Grises , gouvernée par une matrone. Antoine de Glandevès a pourvu aussi à leur entretien.

**LES HOPITAUX DES ENFANTS TROUVÉS.**—Pendant ces moments le sire Lamouche est demeuré à réfléchir. L'abbé messire , m'a-t-il dit ensuite , ce qui ne surprend guères , ce qui me surprend beaucoup , c'est que nous n'avons encore d'hôpitaux d'enfants trouvés , qu'on nomme à Paris l'hôpital de la Pitié , imitation en province , enfants de la crèche<sup>15</sup>. Ce qui me prend beaucoup aussi , c'est que partout la porte des hôpitaux des enfants leur soit , aux termes des statuts , perpétuellement fermée<sup>16</sup>. A la vérité , les ordonnances , les arrêts des parlements forcent les seigneurs à s'en charger jusqu'à l'adolescence ; mais qu'arrive-t-il ? Les seigneurs tâchent de s'en débarrasser par tout leur marché , et facilement on reconnaît à leur maigre et petite figure pâle , ces enfants allaités , nourris , vêtus et entretenus aux dépens du seigneur.

**LES HOPITAUX DES ADULTES.** — Que n'a pas fait la charité chrétienne de notre siècle ? a ajouté le sire Lamouche en montrant dans les Indes , bâti de ses longs et puissants bras les

les deux plus magnifiques hôpitaux du monde<sup>18</sup>. Elle a fait encore plus : elle a judicieusement ôté aux clercs, judicieusement confié aux laïques, souvent plus instruits dans les lois, plus exercés dans les affaires, l'administration du bien des hôpitaux<sup>19</sup>. Elle a fait encore plus : elle s'est courageusement levée aux plaintes et aux cris, et a réuni en grands hôpitaux de petits, dont elle a chassé les fainéants et riches.

**HÔPITAUX DES MALADES.** — Elle a fait encore plus : elle a rendu les vieux Hôtels-Dieu. Ne croyez pas que je veuille parler de celui de Paris, depuis saint Landri toujours à peu près le même<sup>21</sup> : je veux parler de celui de Lyon ; je veux parler d'un service simple, économique, admirable. Pour tout l'Hôtel, une seule salle. Elle est, à la vérité, vaste, aérée, diaphane dans sa longueur par des piliers et des grilles ; d'un côté les hommes, de l'autre les hommes ; au milieu se trouve une cheminée commune, autour de laquelle les uns et les autres peuvent se voir, mais sans pouvoir autrement communiquer par cette disposition, deviennent encore communs le mouvement de l'air, la lumière des fenêtres, la lumière des lampes ; tous les malades peuvent aussi, de leurs lits, entendre le prêtre qui leur dit. J'y ai surtout admiré la disposition. Les lits, faits de beau noyer, étoffés en tapisserie, sont toujours exactement nettoyés ; les ustensiles brillent. Cette disposition forme presque tout l'hôpital ; elle est comme le temple de la bienfaisance ou de l'hospitalité. Et combien croiriez-vous l'administration emploie d'hommes pour le service ? Comptez : un valet, un médecin, un chirurgien, un pourvoyeur, un portier, un portier, deux porteurs pour aller chercher les malades dans une litière ouverte, pas davantage. L'administration du service des malades vingt femmes, sans autre salaire que la promesse des récompenses célestes. C'est aussi à cause de la promesse que les apothicaires et les épiciers de la ville fournissent gratuitement la pharmacie<sup>22</sup>.

**HÔPITAUX DES INFIRMES.** — Quand les maladies, auxquelles le sire Lamouche, sont permanentes, elles sont des infirmités. Les hôpitaux des infirmes touchent aux premiers temps de la chrétienté<sup>23</sup>. Mais, de notre temps, il s'en est élevé un, sous le nom d'Hôpital-des-Teigneux, où se trouve, pour moi cette manière de parler, un assortiment complet d'infirmités, où chacune a pour ainsi dire sa tablette, du moins sa place, où le service est fait à aussi bon marché et aussi bien qu'il est possible. Le gouverneur est le seul qu'on paie. Les infirmes

sont eux-mêmes surveillants; ils sont eux-mêmes tailleurs, gers, blanchisseurs, commissionnaires, garde-malades. Ils plissent tous les emplois<sup>24</sup>. Messire de Boulencourt, po à la chambre des comptes, a fondé cet hôpital<sup>25</sup>. Je ve de faire connaître en Espagne et son nom et sa belle œu

**LES HOPITAUX DES FEMMES ENCEINTES.** — On v dire, a poursuivi le sire Lamouche, que la grossesse des soit une maladie; mais elle en nécessite les soins et les de Dans tous les hôtels-Dieu des grandes villes, il y a une femmes enceintes<sup>26</sup>. Il ne devrait pas y avoir seuleme salle; il devrait y avoir un hôpital. C'est encore ce que rité de notre siècle a, sans le savoir, laissé à faire.

**LES HOPITAUX DES FOUS.** — Sans le savoir, elle laissé au siècle prochain à fonder les hôpitaux des mal la raison, ou plutôt des organes de la raison. Disons ce en notre honneur, qu'il y a déjà des salles de fous<sup>27</sup>; que nier siècle il n'y en avait pas<sup>28</sup>.

**LES HOPITAUX DES VIEILLARDS.** — Tous les siècles ont précédés ont à l'envi agrandi et agrandi, doté et asiles de la vieillesse indigente; à cet égard, nous n'av que rien fait; il n'y avait presque rien à faire.

## STATION LV. — LE SERGENT DE VALOGNE

Faut-il que j'écrive ici que je suis maintenant dans mandie? Je pense que non, puisque j'ai à écrire et qu qu'aujourd'hui j'ai dîné à Valogne. Un gentilhomme, sa sergenterie<sup>1</sup>, m'a invité chez lui. Je n'écris pas à que sion; ce serait trop long.

Monsieur, m'a-t-il dit au premier mouvement que pour me lever de table, causons encore un peu, je vou car j'ai quelque raison pour que vous sachiez plus tôt e tard comment mon épouse et moi nous nous sommes fait l'amour en vrais amants normands. Il a continué à m

Dès le premier jour que nous nous vîmes, la femme qui devait être mon épouse et moi nous parlâmes d'avant tout de nos biens, et d'abord de ceux que nous po en entier, ensuite de ceux que nous possédions commu tionnaires, c'est-à-dire par fraction; mais à peine avait

ation de ceux-ci, que, renouvelant encore ses  
ions, elle me dit :

**FRACTIONS DE FIEFS.** — Et moi, Monsieur, je suis  
aux trois quarts d'un fief d'une nature bien rare ; d'un fief  
me temps noble, en même temps ignoble, d'un fief-ferme<sup>3</sup>.

**FRACTIONS DE VAUDEVILLE.** — Et moi, Mademoiselle,  
contraire, le tiers de la plus noble seigneurie, la sei-  
e du lyrique vallon de la Normandie, la seigneurie du Vau-  
s. Ma part me rend en boisseaux, demi-boisseaux, qua-  
iers de froment, et peut-être, si j'étais plus exigeant,  
lrait quelques couplets en bons vers, bonne rime,  
mesure.

**FRACTIONS DE MOUSTACHE.** — Mademoiselle, j'ai aussi,  
qualité de coseigneur du Menil, le droit de me faire faire  
faire faire à mes enfants gratuitement la moitié de la mous-  
le barbier du village<sup>4</sup>, ce qui reviendra, quand nous  
t garçons, à quatre moustaches gratuitement faites, en  
t la mienne. Mademoiselle, si je calcule mal, si je  
ques si, je vous en prie, en quoi.

**FRACTIONS DE SERFS.** — Monsieur, me dit la jeune de-  
j'ai mieux que cela : j'ai un serf ; à la vérité il ne m'ap-  
ju'aux deux tiers<sup>5</sup> ; mais mon tuteur veut m'acheter le  
. Vous me demanderez, continua-t-elle, comment, dans un  
où sont nés Calvin et Bèze, il peut se faire qu'il y ait en-  
des serfs. Je le demandai aussi à mon tuteur ; il me répondit  
e fait était qu'il y en avait, qu'il y en avait encore, et en  
grand nombre, dans presque toutes les provinces<sup>6</sup>, et  
en connaissait un, établi savetier dans la boutique de la  
n où demeure le plus célèbre de nos historiens actuels, qui  
avec tous nos autres historiens, que le servage est aboli de-  
Louis le Hutin<sup>7</sup>.

**S FRACTIONS D'USAGES.** — Mademoiselle, outre que j'ai  
es jours dans le village, pendant une heure, l'usage des  
de la fontaine<sup>8</sup>, que je change contre du vin, du cidre ou  
t, avec les propriétaires des prairies voisines, j'ai la moitié  
sage du chauffage<sup>9</sup>, et nous nous chauffons alternativement  
mon cousager une année, lui l'hiver et moi l'été, une autre  
, lui l'été et moi l'hiver.

**S FRACTIONS D'AINESSES.** — Monsieur, j'ai par indivis,  
les sœurs maitresses d'école<sup>10</sup>, un ténement d'ainesse dont  
ent sous les mêmes redevances, comme héritières de puf-  
plusieurs jolies petites aînées<sup>11</sup> : ce sera peut-être quelque  
pour un fils, et pour deux ce sera davantage.

**LES FRACTIONS DE GARDES-NOBLES.** — Mademoiselle, moi, j'ai le dixième des gardes-nobles du Cotentin<sup>13</sup>. Mon père avait acheté du roi le droit de le représenter dans l'administration des biens et des personnes des jeunes demoiselles orphelines<sup>12</sup> ; et sera peut-être quelque chose pour un fils, et pour deux ce sera davantage.

**LES FRACTIONS D'OFFICES.** — Mademoiselle, continuant de bon gré mal gré, mon grand-père avait eu par succession un quart d'une sergenterie noble de plaids d'épée; mon père en avait acheté un autre. Quand j'ai pris à rente l'autre moitié, j'ai été sergent noble de plaids d'épée<sup>14</sup> aux quatre quarts, ou tout peu s'en faut. — Monsieur, mon oncle m'a acheté une moitié, et il cherche à m'acheter l'autre moitié d'un office d'un prévôt de maréchaux de France qui, dans les cas prévôtaux, commande souverainement à mort<sup>15</sup>. Ainsi j'aurai un entier office prévôtal. — Mademoiselle, j'ai un quart d'un office d'un grénerier ou grenier à sel<sup>16</sup>. — Monsieur, j'ai des parts dans un office d'un maître de ports et passages<sup>17</sup>. — Mademoiselle, j'en ai dans un office d'un vendeur de poissons<sup>18</sup>. — Monsieur, j'en ai dans un office d'un vendeur de cuirs<sup>19</sup>. — Mademoiselle, j'en ai dans plusieurs offices de regrats<sup>20</sup>, de bureaux de change<sup>21</sup>, de recettes de baines, rurales<sup>22</sup>.

La jeune demoiselle me dit alors d'aller porter mes titres chez son notaire, d'aller y voir les siens; je n'y manquai pas. Le lendemain, elle me fit les yeux doux, et toujours plus doux. De mon côté, les soupirs devinrent de plus en plus fréquents, de plus en plus enflammés; et, de même que nous avions heureusement marié nos biens, nous mariâmes heureusement nos personnes.

En saluant ce bon gentilhomme, en m'en allant, je ne pouvais m'empêcher de penser, comme en ce moment je ne puis m'empêcher de dire : La drôle de France ! la drôle de France !

## STATION LVI. — LE CONFRÈRE DE CHAILLOT.

Lorsqu'en marchant on est arrêté, on l'est ordinairement par le bras, ou par la main. Ce matin, à Paris, au cloître Saint-Opportune, je l'ai été par le pied, et j'ai été forcé de regarder en bas, tandis que je regardais en haut, d'où, je ne sais par quelle répercussion de voix, il me semblait qu'on m'appelait.

J'ai vu à travers les fenêtres grillées, un peu au dessus du pavé du lit, dans une espèce d'ancien cellier, ou peut-être d'ancien cabinet qu'un moment après il m'a fallu appeler salle basse, dix personnes, dont l'une était le prince de la confrérie du rosaire, à laquelle je me suis fait recevoir depuis mon arrivée à Chaillot. Il a couru m'ouvrir une petite porte, je suis entré. Nous sommes allés, m'a-t-il dit en riant, qu'aujourd'hui vous passeriez dans la salle basse, et nous vous attendons pour aller à Chaillot. Viendrez-vous? viendrez-vous? m'a-t-il répété en me serrant les épaules. On doit, lui ai-je répondu en riant aussi, faire toujours la volonté des princes. Nous sommes partis. Chemin faisant, il m'a dit : Je n'ai à Paris qu'un pied-à-terre, ou plutôt un pied en terre; mais à Chaillot je suis logé plus spacieusement et surtout plus haut, comme vous allez voir. Effectivement, parmi toutes les maisons de ce village, il n'y en avait qu'une seule à quatre étages, et c'était le prince du rosaire qui occupait le plus haut. C'est là, lorsque nous y sommes entrés, j'ai vu avec plaisir une longue enfilade de pièces décorées de tous les instruments, les arts et les sciences.

Alors il s'est passé entre le prince du rosaire et moi une petite scène de politesse qui a manqué rendre ma promenade à Chaillot seulement agréable, d'agréable et en même temps d'utile qu'elle a été. Le prince du rosaire, craignant de rendre un peu sérieuse une partie de plaisir faite à la campagne, me refusait et avait toutefois grande envie de me montrer les machines de son cabinet; j'avais, moi, une plus grande envie de les voir; mais craignant aussi de lasser un savant dans les moments où il venait se délasser, je n'osais manifester mon envie.

**LES MATHÉMATIQUES.** — Heureusement l'ami du prince du rosaire a vu ce qui de part et d'autre se passait dans notre esprit. Il nous l'a dit, et aussitôt nous nous sommes tous les trois mis à lire et à faire le tour du cabinet, examinant successivement les divers instruments, à commencer par ceux des mathématiques et ceux des mathématiques par ceux de la numération.

Je suis un peu honteux, m'a dit le prince du rosaire, de vous montrer d'abord ces sachets de petits cailloux, ces sachets de noix, ces sachets de boulettes, ces petites bourses de jetons; mais, de même que les doigts ont été le premier moyen de numération, les grains de sable, les grains de légumes ont été le second, et encore aujourd'hui la plupart des gens, notamment les marchands, font les calculs au jet avec des jetons<sup>2</sup>; toutefois, cette manière de compter doit nécessairement cesser depuis

que la nouvelle arithmétique de Forcadel a réduit les anciennes deux cent quarante règles à quatre<sup>3</sup>.

Voilà sur ce carton, a-t-il continué, un tableau de nombres rompus, de rourps<sup>4</sup> ou fractions;

Et là, un autre d'extractions de racines<sup>5</sup>;

Et ici, une planche d'équations du second degré, où n'étaient pas montés nos devanciers, où nous sommes d'abord montés<sup>6</sup>; une autre planche d'équations du troisième, où nous sommes ensuite montés<sup>7</sup>.

Mais comment y sommes-nous montés? C'est par nos belles routes qui, du pied des monts de la science, s'élèvent aux sommités les plus ardues, je veux dire par nos belles méthodes.

Aussi ai-je le plus grand respect pour notre Viète<sup>8</sup>, lorsque je le vois le premier écrire en caractères concis, clairs, faciles, en caractères alphabétiques, l'algèbre<sup>9</sup>; lorsque aussitôt je vois l'algèbre, allégée des chaînes de ses anciens caractères confus, diffus, difficiles<sup>10</sup>, se jouer avec les nombres les plus grands que la pensée puisse atteindre, avec les plus énormes masses que l'imagination puisse créer; les représenter, les transporter légèrement, les distinguer, les combiner, les assujettir à toute la rigueur des plus simples, des plus petits calculs<sup>11</sup>, enfin devenir le levier, le mouvement de la géométrie<sup>12</sup> qu'elle a agrandie, qu'elle agrandira peut-être encore.

LES MATHÉMATIQUES APPLIQUÉES. — Lorsqu'en même temps je vois cette nouvelle géométrie, sous le nom de mécanique<sup>13</sup>, déplacer les obélisques de la place où les anciens Romains les avaient voulues, et les porter à la place où les nouveaux Romains les veulent<sup>14</sup>; lorsque je la vois et subjuguier les mers par une meilleure construction, une meilleure direction des vaisseaux<sup>15</sup>, et renverser les armées, les forteresses<sup>16</sup> en rendant, si je puis m'exprimer ainsi, clairvoyante et sans doute trop clairvoyante la force aveugle de la poudre;

Lorsque je la vois, sous le nom d'astronomie, démolir avec son compas l'ancien firmament, les anciens onze cieux imaginaires, briser les anciens épicycles<sup>17</sup>, et cependant conserver à la terre sa dignité, son immobilité, faire tourner autour d'elle le soleil, autour du soleil les autres planètes, et, extirpant à jamais cette vieille erreur renouvelée des Grecs vers le milieu de ce siècle par Copernic<sup>18</sup>, couronner Tycho-Brahé comme roi du vrai firmament<sup>19</sup>;

Lorsque je la vois encore, sous le même nom, réconcilier l'année solaire avec l'année civile, en retranchant dix jours de la

ette année 1582, et en ne comptant plus que quatre-vingt-dix-sept bissextes dans chaque période de quatre siècles<sup>20</sup> ;

Lorsque enfin je la vois ne consentir à se reposer que dans le mouvement perpétuel, ou, si vous voulez une autre manière de parler, qu'après avoir découvert le système du mouvement perpétuel<sup>21</sup>.

Sur ces tablettes qui sont devant vous, se trouvent tous les instruments du théâtre de Besson<sup>22</sup>, avec lesquels ces nouvelles expériences ont été opérées ; examinez s'il en manque un seul.

Vous voyez, que les rois sont grands ! ils frappent, avec leurs sceptres d'or, sur le bronze, avec leurs armées de gens d'armes, les nations en bataille sur leurs frontières, et les rois, sur leurs frontières. Cependant il me semble qu'ils sont bien grands encore dans l'intérieur de leurs palais, où ils sont parmi leurs familiers, leurs domestiques, leurs valets de chambre, des mathématiciens, des astronomes renommés<sup>23</sup> dont les erreurs trompent quelquefois les savants pronostics sur la persécution des comètes qui doivent amener la fin du monde et remplir des débris, de la poussière d'un nouveau chaos<sup>24</sup>, les profondeurs de l'espace, en leur disant : Maître Antoine ! maître Ambroise ! ôtez-moi le bonnet ! faites-moi chauffer les chausses !

**LA PHYSIQUE.** — Au bout de cette tablette s'en est offerte une autre, et presque en même temps a commencé entre le prince du rosaire et son ami un dialogue auquel j'ai donné occasion. J'avais été ébloui des belles machines de physique toutes sculptées, toutes dorées, surtout de leur grand nombre, et je n'étais écrié : Ah ! que les vieux physiciens du temps passé ne sont-ils ici pour dire, non comme Bias : Que de choses dont je puis me passer ! mais bien : Que de choses dont je suis obligé de ne passer ! car, ni ils n'auraient la connaissance, ni ils ne pourraient se servir de ces nouvelles machines. Et cependant, s'est pris à dire le prince du rosaire, quelle n'était pas leur vanité ! Lisez leurs livres, où ils se vantent d'avoir tout trouvé, tout découvert, d'avoir touché le bout de la carrière. Mais, dites-moi, n'a-t-il ajouté en s'adressant à eux, en les apostrophant avec une espèce de petite colère, comme s'ils avaient pu l'entendre, que saviez-vous ? Répondez-moi d'abord, et avec clarté, sur vos principes. Peut-il exister d'accident sans sujet ? — Il peut en exister, a répondu d'un ton assez plaisant l'ami du prince du rosaire. — Fort bien, selon Aristote, qui, parmi beaucoup de choses vraies, a écrit plusieurs choses fausses ; et pour vous, et pour vos pères, et pour vos grands-pères, tout, sans distinction, sans exception, était vrai, absolument vrai<sup>25</sup>. Vous admettiez



aussi, par conséquent, et avec la même crédulité, la forme sans matière<sup>26</sup>? — Oui, a répondu l'ami du prince du rosaire, en se prêtant à ce dialogue et en prenant un air humilié, car, sur la foi d'Aristote, nous aurions admis la matière sans forme. — Mais vous ne saviez donc pas que les éléments eux-mêmes sont composés de matière et de forme<sup>27</sup>, comme les syllabes de voyelles et de consonnes? — Non, disait l'ami du prince du rosaire, en répondant toujours pour les physiciens du dernier siècle. — Et saviez-vous que le premier élément, la terre, est un corps dont toutes les parties pèsent les unes sur les autres, et sont attirées vers un centre commun<sup>28</sup>? — Non. — Saviez-vous que le second élément, l'eau, a un poids spécifique, relativement à celui de la terre, dans le rapport de treize à seize<sup>29</sup>? — Non. — Saviez-vous que l'eau est un composé de molécules rondes roulant les unes sur les autres<sup>30</sup>, et qu'elle est compressible<sup>31</sup>? — Non. — Saviez-vous qu'elle ne jaillit des fontaines que par la pression qu'exerce sur elle la mer en pénétrant dans l'intérieur de la terre<sup>32</sup>, et que c'est en très grand le mécanisme du siphon<sup>33</sup>? — Non certes. — Saviez-vous que c'est des influences lunaires que viennent le flux et le reflux<sup>34</sup>? — Non. — Saviez-vous que le troisième élément, l'air, est sec<sup>35</sup>? — Non. — Saviez-vous que le vent n'est pas un air que soufflent les cavernes<sup>36</sup>, comme vous le croyiez, mais qu'il est au contraire un air mis en mouvement par le soleil<sup>37</sup>, par les étoiles<sup>38</sup>? — Non. — Saviez-vous que le quatrième élément, le feu, est si simple, si pur, que les formes de sa substance nous en seront toujours cachées<sup>39</sup>? — Non. — Vous ne saviez pas non plus que la lumière fût la substance du feu<sup>40</sup>? Vous ne connaissiez de la lumière ni la réfraction ni la décomposition<sup>41</sup>? Vous ne connaissiez pas même, ou du moins vous en connaissiez mal la réflexion, car vous n'avez su faire usage ni de la théorie, ni de ses conséquences. Est-ce par vous ou par nous qu'a été découverte la chambre obscure<sup>42</sup>, cette caisse magique où vient se peindre le tableau des objets placés devant le spectateur?

Cependant vous disputiez sur les couleurs, tandis que vous en ignoriez même les causes. Qui de vous ne croyait que l'herbe fût verte par elle-même et la rose rouge de sa nature? Vous ignoriez que les couleurs ont trois causes : la lumière, la substance à travers laquelle passe la lumière, et la disposition du corps coloré à prendre la partie colorante de la lumière qui le colore<sup>43</sup>.

En même temps que vous jugiez des couleurs comme les aveugles, vous jugiez des sons comme les sourds; vous ne saviez pas que les sons ne sont pas plus inhérents aux corps que les cou-

eurs. Les cloches qu'on sonnait de votre temps faisaient, comme aujourd'hui, vibrer l'air, et l'air faisait vibrer les nerfs de votre oreille<sup>44</sup> ; vous l'ignoriez ; vous alliez à l'office sans être plus savants à cet égard que le bedeau qui le sonnait.

Vous ignoriez l'origine des couleurs, des sons.

Vous ignoriez jusqu'à l'existence du magnétisme polaire<sup>45</sup> ; et si vous connaissiez l'électricité, vous ignoriez qu'elle était répandue dans presque tous les corps<sup>46</sup>. Ah ! quel petit livre on aude ce que vous saviez, et quel grand livre de ce que vous ne saviez pas !

Nos savants ne cessaient de rire, je riais comme eux. Tout à coup nous avons entendu sonner l'angélus. En France, ou du moins aujourd'hui à Paris, c'est l'heure où l'on a dîné<sup>47</sup>. Ah ! se sont écriés le prince du rosaire et son ami, tous les deux à la fois, l'angélus ! l'angélus ! et nous ne sommes pas encore à table ! Allons ! allons ! Et me prenant chacun par une main, ils m'ont emmené au bout de l'appartement, dans une pièce où le dîner s'est trouvé servi. Tout était fort propre, fort bon ; il n'a plus été question de sciences. On était gai, ce que les Français appellent en pointe de vin. On a dit le petit mot ; on a fait de petites histoires, de petits contes qui, sur la fin, n'étaient peut-être ni assez sérieux, ni assez graves pour des savants et pour des confrères du rosaire.

**LA CHIMIE.** — Nous étions à peine levés que j'ai prié le prince du rosaire de me faire voir le laboratoire d'alchimie, qui ordinairement est à la suite de beaux cabinets tels que le sien. Je n'en ai pas, m'a-t-il répondu. Je ne veux pas me ruiner ; je ne suis pas apothicaire-distillateur. Je ne puis gagner le matin en distillations ce que je dépenserais le soir en expériences. Vous ne me comprenez pas ; ce n'est pas votre faute. Un de ces jours je passai devant la boutique de sire Tournon, apothicaire-distillateur de la rue Saint-Martin ; j'entrai chez lui par hasard, et, pour l'avoir nommé comme le nomme son enseigne, il me reçut fort mal. Je m'en retournai sans rien acheter ; son gendre sortit vite de l'arrière-boutique, et m'arrêta sur le pas de la porte ; sire Tournon se retira toujours en grondant. Monsieur, me dit le gendre, mon beau-père est le meilleur homme du monde ; malheureusement il s'est entêté de l'alchimie, dont il a lu un trop grand nombre des mille ou douze cents traités qu'on a jusqu'ici publiés<sup>48</sup>, ce qui fait bien tort à sa fortune. Il n'achète jamais de bois, il n'achète que du charbon ; et toute la famille est obligée de se chauffer autour de ses fourneaux, où il cherche la transmutation des substances, où il veut, dit-il, comme la nature,

avec de l'eau faire du mercure , du soufre , faire de l'or <sup>49</sup>. Mais mon beau-père et les alchimistes s'obstinent à ne pas savoir que pour faire comme la nature il faudrait l'avoir vue faire ; et d'ailleurs combien d'années , combien de milliers d'années ne met-elle pas à préparer , à mélanger les matières , à composer , à teindre , à mûrir l'or ! Je le dis à ma femme , et ma femme , dont le bon cœur , les douces paroles transmuient toutes les vérités en vérités agréables , le dit à son père , qui lui répond que , dans peu , il lui couvrira de bijoux du plus fin or , elle et ses jeunes sœurs. En attendant , tout ce que nous avons pu obtenir de lui , c'est qu'il distillerait jusqu'à midi pour la boutique , et seulement après midi pour l'alchimie , en sorte que le matin il se contente d'être apothicaire-distillateur ; mais il est alchimiste le soir. Vous êtes venu à l'heure où il est alchimiste.

Monsieur , ajouta le gendre de sire Tournon en ouvrant une porte du fond , vous plairait-il de voir le laboratoire de mon beau-père ?

Nous passâmes dans une grande pièce carrée , tout entourée de poteries , de grosseries , de verres , de cornues , de matras d'alambics à double , à triple étage , à double , à triple fourneau <sup>50</sup>. Voilà bien des manières de distiller , dis-je. Oh ! les alchimistes en ont bien d'autres , me répondit le gendre de sire Tournon : ils distillent aussi par le feutre , par la chausse <sup>51</sup> , par l'action du soleil <sup>52</sup> ; ils distillent par distillation sèche ou sublimation , par distillation humide ou descension <sup>53</sup> ; ils distillent plusieurs fois leur distillation : ils rectifient <sup>54</sup>.

Et ne croyez pas que la distillation soit leur seule manière de décomposer : ils décomposent encore par la dessiccation , par la macération ou digestion <sup>55</sup>.

Remarquez en même temps que , s'ils décomposent , ils composent aussi.

Ils composent au moyen de la coction , de la congélation , de la stratification <sup>56</sup> ou superposition alternative des couches , au moyen de la cémentation <sup>57</sup> , c'est-à-dire de l'attraction et de la commixtion.

Voyez , me dit-il , en me promenant devant de longues lignes de vases étiquetés , le résultat de leurs opérations ; voyez les sels , les alkalis , les alcools , les régules , les crocus martiaux , les beurres minéraux , les bezoards minéraux , les chaux minérales , les cristaux minéraux , les fleurs minérales , les huiles végétales , les huiles animales , les précipités , les teintures , les extraits , les esprits <sup>58</sup>. Voyez les utiles découvertes qu'ont faites les alchimistes dans les continuels travaux de leur infatigable folie.

Le gendre de sire Tournon m'entretint pendant longtemps avec beaucoup d'ordre, d'intelligence, de politesse, de sur ; lorsqu'il eut fini, j'en vins à mes emplettes, comme il y ; mais, comme je m'y attendais aussi, il me fit bien et ses belles paroles : il me fit un compte d'apothicaire.

L HISTOIRE NATURELLE.—Oh ! s'est pris à dire en ce moment au prince du rosaire, sommes-nous donc à la campagne pour nous promener ? Eh bien ! lui a répondu son ami, sortons !

Allons voir, a-t-il ajouté, en s'adressant à moi, le semis g es du Pérou que vous a données votre parrain, que vous avez données, que j'ai données à un de mes amis. Nous avons suivi le prince du rosaire, longtemps nous avons marché dans un chemin ennuyeux, bordé par de hauts murs ; enfin le prince du rosaire s'est arrêté devant une porte où il a sonné ; nous avons aussitôt entendu aboyer au loin un grand chien. On a mis beaucoup de temps à venir ouvrir ; cependant, on courait ; d'où j'ai compris que le jardin devait être vaste ; il l'était et autant que le Jardin des Plantes de Paris<sup>59</sup>, et presque autant que celui de Montpellier, qui a quatre arpents<sup>60</sup> ; il était magnifiquement tenu.

Le maître nous a reçus avec toute la politesse française ; il nous a d'abord montré le semis de mes graines, ensuite les plantes du Nouveau-Monde que la France veut acclimater, la salsapareille<sup>61</sup>, le topinambour<sup>62</sup>, et surtout le tabaco, ou petun, ou nicotiane, ou herbe à la reine<sup>63</sup>, car je ne sais lequel de ces quatre noms, en France, cette plante conservera. Au milieu du jardin était un grand pavillon ; le maître de la maison nous y a amenés ; nous sommes entrés dans une salle tapissée, où nous nous sommes assis. Vous ne vous doutez pas, m'a dit le prince du rosaire, que vous êtes dans un des plus beaux cabinets d'histoire naturelle de la France, et peut-être de l'Europe ; faites comme

i, a-t-il ajouté, tournez votre chaise du côté du mur. Je l'ai tournée ; le maître de la maison a aussi tourné la sienne ; il a en même temps pressé un petit bouton de fer, et la tapisserie, s'enroulant sur elle-même par le haut, nous a découvert une rangée d'armoires vitrées, où se trouvaient disposés, dans un très bel ordre, les trois règnes.

D'abord les fossiles, les terres, les bols, les argiles, les craies, les pierres, les pierres précieuses classées en pierres opaques, en pierres transparentes<sup>64</sup>, les métaux classés en métaux parfaits, en métaux imparfaits<sup>65</sup>, les autres minéraux classés d'après la méthode de Bodin<sup>66</sup> et celle de Gesner<sup>67</sup>.

Ensuite les végétaux classés aussi, mais non suivant le vieil ordre alphabétique, suivant les vieilles méthodes de Mathiole<sup>68</sup>,

de Fuschius<sup>69</sup>, mais classés en arbres, arbrisseaux, arbustes, herbes, suivant la nouvelle méthode de Dodonœus<sup>70</sup>, ou classés d'après la hauteur des terres à laquelle ils croissent, suivant la nouvelle méthode de Porta<sup>71</sup>, ou classés d'après le nombre de leurs organes de fécondation, suivant la nouvelle méthode de Césalpin<sup>72</sup>.

Enfin les animaux, divisés en animaux terrestres, aquatiques, volatiles, sous-divisés en animaux ruminants, non ruminants, en animaux ayant du sang, n'ayant pas de sang, c'est-à-dire suivant les méthodes de Belon<sup>73</sup>, de Rondelet<sup>74</sup>.

Messieurs, a dit encore le naturaliste, ce qui prouve que la science a fait les plus grands progrès, c'est que ses livres descendent jusqu'aux premiers éléments : nous avons aujourd'hui l'histoire naturelle à l'usage des enfants<sup>75</sup> ; c'est qu'ils descendent jusqu'aux plus petits détails ; nous avons des traités sur divers genres de minéraux<sup>76</sup> ; nous en avons sur diverses espèces de végétaux<sup>77</sup>, même sur leurs excréments, les mousses, les guis, les champignons<sup>78</sup> ; sur diverses espèces d'animaux, sur les plus difficiles à observer, sur les oiseaux<sup>79</sup>, les oiseaux de proie<sup>80</sup>, sur les poissons<sup>81</sup>, sur les serpents, les dragons<sup>82</sup>, même sur le phoenix<sup>83</sup>, les basilics<sup>84</sup> ; nous en avons même sur les animaux monstrueux<sup>85</sup>.

Je regarde aussi, a-t-il ajouté, comme une autre preuve des grands progrès de la science le mépris où sont tombés les anciens traités d'histoire naturelle. Si l'on eût demandé à nos pères quels ouvrages, de leur temps, renfermaient le plus de contes, ils auraient répondu sans hésiter que c'étaient ceux des romanciers et des poètes ; ils ne se doutaient pas que c'étaient leurs livres *in mineralia*, *in vegetalia*, *in animalia*<sup>86</sup>. Eh ! certes, qu'a-t-on besoin d'inventer des merveilles ? Le spectacle de la nature n'en offre-t-il pas assez ? Il ne s'agit que d'ouvrir les yeux, de voir, de regarder cette immense chaîne qui unit entre eux les êtres créés, et les êtres créés à leur créateur, qui unit l'eau à l'air et au feu par les vapeurs, l'eau à la terre par le limon, la terre aux métaux par les demi-métaux, les métaux aux plantes par l'argyrodendron, les plantes aux animaux par les zoophytes, les animaux aux hommes par les singes, les hommes à Dieu par la raison<sup>87</sup>. Voilà certes, a dit le prince du rosaire, en prenant congé du naturaliste, un beau chapelet. A la vérité, les grains sont un peu gros, mais ils sont bien comptés, bien enfilés.

## STATION LVII.—LE PENSIONNAIRE DE VILLEPREUX.

Se souvient-on aujourd'hui que, lorsque le jeune don Sébastien se fut fait enterrer avec sa jeune armée sur les bords de l'Aque<sup>1</sup>, les deux ou trois cents moines de Clairvaux<sup>2</sup>, prétendant à son royaume en vertu d'une chartre, voulurent mettre leurs deux ou trois cents têtes sous la couronne de Portugal<sup>3</sup>? C'est tout au plus si on s'en souvient. C'est tout au plus encore si on se souvient que Varella était le général de l'armée de don Sébastien<sup>4</sup>. Pour moi, qu'il y ait gain ou perte, heur ou malheur, les célébrités n'en règnent pas moins sur mon imagination, et j'aime à les voir, à les approcher. Aussi, ayant appris hier au soir que, depuis quelque temps, Varella habitait à Villepreux<sup>5</sup>, j'y étais arrivé ce matin avant dix heures, bien qu'il y ait cinq ou six lieues de Paris à ce village. Dites-moi où demeure le seigneur Varella, ai-je demandé à l'aubergiste dès que j'ai eu dîné. Monsieur, m'a-t-il répondu, allez au château; mais attendez, je crois qu'il n'est peut-être pas dans ce moment à Villepreux; parlez plutôt à maître Paul, et il s'est tourné vers un homme qui montait l'escalier. J'ai suivi cet homme; il portait sous le bras une botte d'ognons et à la main une botte de ciboules. Il a ouvert la porte de son appartement, je devrais dire de son grenier, dont la fenêtre se trouvait au milieu du toit. J'ai pensé, ou, si l'on veut, j'ai deviné que c'était là aussi un savant, et je lui ai parlé avec politesse. Monsieur, m'a-t-il répondu, le seigneur Varella ne manque guère de me donner à dîner les jours qu'il est ici; et vous voyez, a-t-il ajouté en me montrant ses légumes, qu'il n'y est pas: je vous dirai encore que, malheureusement pour mon dîner quotidien, les affaires le forcent à s'absenter assez fréquemment, car il est intendant de l'évêque de Paris<sup>6</sup>. Quoi! me suis-je écrié un général d'armée intendant! — Oui, certes, tout comme un autre. Denis de Syracuse n'a-t-il donc pas été maître d'école à Corinthe? Un roi est bien plus qu'un général, et au malheureux temps qui court et qui a toujours couru, un maître d'école est bien moins, a toujours été bien moins qu'un intendant; et, moi, qui maintenant vous parle, ne suis-je pas réduit à manger de l'ognon pour pain et de la ciboule pour viande?

**LA BONTÉ.** — Cet homme si naïf m'a donné envie de vous plus longtemps avec lui ; je me suis assis d'un côté de sa petite table ; il s'est aussitôt assis de l'autre. Monsieur, m'a-t-il dit, ou je me trompe, ou vous avez l'envie de me connaître : je vais vous satisfaire ; mais il faut, pour bien savoir ce que je suis, que vous sachiez bien ce que je devrais être. J'ai regardé fixement cet homme. — Il faut qu'avant tout je vous expose quelques principes littéraires auxquels mon sort se trouve à jamais lié. Je l'ai regardé plus fixement encore.

Qu'est-ce que l'histoire ? a-t-il continué d'une voix forte et solennelle, qu'est-ce que l'histoire ? L'histoire de la nation ? L'histoire nationale ? Qu'est-ce, par exemple, que l'histoire nationale de la France ?

L'histoire, l'histoire de la nation, l'histoire nationale, est l'histoire de toutes les parties constitutives de la nation, de toutes les parties de son ordre social agissant au dedans sur elles-mêmes ou au dehors sur les autres nations. L'histoire nationale de la France, par exemple, est l'histoire de toutes les parties constitutives de la nation française, l'histoire de toutes les parties de son ordre social agissant au dedans sur elles-mêmes, ou au dehors sur les autres nations.

L'histoire nationale de la France où il n'y a que la moitié, que le quart de toutes les parties constitutives de la nation, de toutes les parties de son ordre social, est donc incomplète, très incomplète.

L'histoire nationale de la France où il y en a encore moins est donc encore plus incomplète ?

L'histoire nationale de la France où il n'y a que l'histoire des rois, des gens d'église, des gens de guerre, est donc encore plus incomplète, et ne mérite pas plus de porter le nom d'histoire nationale de la France que l'histoire des diamants, des rubis, de l'or, ne mérite de porter le nom d'histoire naturelle des minéraux que l'histoire du chêne, du hêtre, du palmier, ne mérite de porter le nom d'histoire naturelle des végétaux : que l'histoire naturelle du lion, du renard, du cheval, ne mérite de porter le nom d'histoire naturelle des animaux ?

Monsieur, a-t-il poursuivi en reprenant un peu haleine et en baissant un peu le ton, nous avions ici à la terre de Villepreux avant qu'elle eût passé à la maison de Gondy et au cardinal de ce nom, évêque de Paris, un seigneur aussi bon, aussi aimable que seigneur de France : il voulut suivre la mode, avoir ainsi que les autres seigneurs, sous le nom de son docteur, un docteur savant à sa table. Je m'accordai à être le sien. Souvent, en

e et le fromage, lorsqu'il y avait compagnie, j'exposais la même que vous venez d'entendre, à laquelle toujours ou presque j'ajoutais :

Les différentes parties constitutives de la société, le l'ordre social, agissant au dedans ou au dehors, c'est-à-dire que l'histoire des différentes classes, des différents ordres, ou mieux, des différentes professions, des différents états :

Et dire que l'histoire des différentes classes, des différents ordres, des différentes professions, des différents états, est-elle autre que l'histoire des différentes parties constitutives de la société, des différents ordres, ou mieux, des différents ordres, agissant au dedans ou au de-

les faits qui caractérisent les différentes parties constitutives de la société, les différentes parties de l'ordre social de la nation agissant au dedans ou au dehors, font-ils ou ne font-ils pas son histoire? Je dis plus, sont-ils ou ne sont-ils pas son histoire, sa vraie histoire? Je dis plus, sont-ils ou ne sont-ils pas sa seule histoire?

Et l'histoire composée d'autres faits que ceux-là, composée de faits qui ne caractérisent pas la société, la nation, agissant au dedans ou au dehors, et notre histoire de France telle qu'on l'a faite, qu'on la fait, ne ressemble-t-elle pas beaucoup à l'histoire d'Assyrie, à l'histoire d'Égypte, et entièrement à l'histoire d'Angleterre, à l'histoire d'Espagne?

Enfin, un jour qu'aucun des convives ne m'avait répondu ou n'avait pu me répondre, ce jour où tout le monde avait gardé le silence, où je rayonnais de gloire et de joie, le seigneur de Villepreux me prit à part et me dit : Maître Paul, je n'ai guère jamais pu saisir votre système d'histoire ; et toutes les fois que je l'écoute, il me fait venir, et aujourd'hui, entre autres, il m'a fait venir la migraine. Je vous donnerai tous les ans, en sus de vos appointements, quarante francs de pension si vous me promettez de n'en point parler. Monseigneur, lui dis-je, il faut qu'alors je vous sacrifie provisoirement les progrès des lettres, que je vous sacrifie provisoirement mon nom ; vous me donnerez cent francs, et ce n'est pas cher. Après quelques débats, nous terminâmes à quatre-vingts francs. Toutefois il exigea en outre que je ne parlais pas plus de mon système ailleurs qu'à Villepreux, tant il craignait qu'ailleurs je donnasse aussi la migraine, tant ce seigneur était bon !

**L'INGRATITUDE.** — Vous le savez, monsieur, les hommes bons ne vivent pas assez, et les hommes méchants, les hommes,



ingrats surtout vivent trop. Le seigneur de Villepreux mourut et laissa un testament où il ordonna que ma pension me fût, après sa mort, aussi exactement payée que pendant sa vie ; mais des héritiers ingrats, désobéissants, ne me payèrent que par un exploit où je fus assigné devant le juge, aux fins de voir casser mon legs comme abusif, sauf à moi à reprendre, si bon me semblait le droit de parler de mon système, le droit d'appeler, tant que je voudrais, histoire ce qu'on n'appelait pas histoire, et de ne pas appeler histoire ce qu'on appelait histoire, avec dépens.

**LA PARESSE.**—Je comparus à l'audience. Les juges, qui sont des avocats et non des seigneurs, ne devraient pas avoir la migraine quand on parle de l'auguste science de l'histoire : ceux-là cependant l'eurent avant même que mon système leur fût entièrement exposé ; et mon avocat, s'en apercevant, au lieu d'insister sur les sacrifices que j'avais faits en gardant le silence pendant les temps où la France était agitée par les disputes de religion où l'esprit public était si fortement secoué, où les innovations religieuses trouvaient tant de sectateurs, où mes innovations littéraires en auraient peut-être trouvé davantage, glissa maladroitement sur ce point principal, et il insista fortement sur le respect dû à la volonté du testateur, quelque absurde qu'elle pût être. Ensuite les deux avocats, de part et d'autre, citèrent force lois latines auxquelles, par la traduction française, ils faisaient dire ce qu'elles ne disaient pas ; enfin ils finirent. Alors le président avant de se lever pour recueillir les opinions, demanda au procureur du roi s'il voulait prendre la parole ; à quoi il répondit en bâillant et en riant, que cette affaire n'intéressait nullement le roi. Mon avocat m'avait jusqu'à ce moment empêché à plusieurs reprises de parler, en me mettant chaque fois sa grande main sur la bouche ; mais à ces mots je me dégageai et je devins mon défenseur ; je dis en regardant le procureur du roi : On se trompe si l'on croit que la force des nations, qui fait la force des rois, ne tient pas beaucoup à l'opinion qu'elles ont de leur dignité, et que l'opinion qu'elles ont de leur dignité ne tient pas beaucoup à la manière d'écrire leur histoire, à cette manière qui leur offre dans un grand miroir historique, non pas seulement deux ou trois, mais sans exception d'aucun, tous les traits de leur grand face.

Je continuai à parler malgré mon avocat ; ma voix devenait de plus en plus sonore, et cependant l'attention des juges continuait à diminuer, je dirai même à sommeiller sur ces hautes matières littéraires, ils ne connurent pas le procès : par paresse d'attention, par paresse d'esprit, ils me condamnèrent.

**LA JALOUSIE.** — Ayant recouvré, par la cessation de ma pénalité la liberté de reprendre et de faire valoir mon système, la liberté d'imprimer et de publier le manuscrit qui en était l'application, j'emporte dans mes bras une bonne et belle histoire de France; je prends le chemin de Roquencourt, de Vaucresson, de Saint-Cloud, j'arrive à Paris, où je demande en entrant l'adresse du meilleur libraire, le meilleur ne me paraissant pas trop bon pour un ouvrage tel que le mien. On me l'indique; je me présente. Le libraire m'accueille gracieusement. Il m'écoute d'abord d'un air distrait, mais bientôt avec une attention qui toujours augmente. Enfin il croit sa fortune ainsi que la mienne, et il me propose de revenir dans un court délai. Je reviens; c'était bien le même homme, mais ce n'était pas le même âge. Tenez, me dit-il me rendant mon manuscrit, qu'il prit des mains d'un savant assis à côté de lui, ou du moins d'un homme en ayant l'apparence, car il était sans fraise<sup>11</sup>, Monsieur vous en dira plus que moi. Maître Paul, me dit ce savant, qui certainement était un auteur, et sans doute un auteur d'une histoire de France, vous avez, à mon avis, bien mal employé vos matériaux; vos matériaux ne sont pas nobles et ne peuvent être historiques. Je lui demandai pourquoi mes matériaux n'étaient pas nobles et ne pouvaient être historiques. C'est, me dit-il, qu'Hérodote, Tite-Live, ne les ont pas employés; c'est que Bodin, qui, dans son paradoxal livre de la Méthode de l'histoire<sup>12</sup>, veut qu'on les emploie<sup>13</sup>, ne les a pas employés<sup>14</sup> et n'a pu les employer. Je lui demandai quelle histoire parmi nos histoires actuelles il fallait prendre pour modèle. Il m'en nomma une, et peut-être était-ce la sienne. Mais, lui dis-je, cette histoire est comme toutes les autres; elle est entièrement remplie de combats et de batailles, de sièges et de prises de villes<sup>15</sup>; fermez-la, fermez toutes les autres histoires et plantez-y une épingle, vous êtes sûr de la planter entre deux pages brillantes d'armes, ruisselantes de sang, semblables à ces tapisseries de nos grandes salles, où l'on ne voit que boucliers, que cuirasses, que hallebardes, que glaives, que mousquets<sup>16</sup>; c'est bien l'histoire des guerres de la nation, mais ce n'est pas plus son histoire que l'histoire des querelles d'un homme n'est son histoire. Je le priai de répondre, de me donner des raisons: il ne me répondit pas; il me tourna presque le dos.

**L'HOMME.** — Maître Paul, lui ai-je alors demandé, avez-vous votre manuscrit? Voudriez-vous bien me le laisser voir, afin que j'en prenne brièvement une idée? Avec grand, très grand plaisir, m'a-t-il répondu. Nous avons mis près de trois heures à

le feuilleter, à l'examiner. Quand j'ai été bien sûr de ce que j'allais dire à maître Paul, je lui ai parlé ainsi : Voulez-vous avoir mon avis? — Oui, avec plaisir, très grand plaisir. — Voulez-vous l'avoir sincère et franc? — Oui, avec plaisir, très grand plaisir, avec le plus grand plaisir. — Vous allez l'avoir.

Je vous dirai d'abord que dans votre histoire de France vous n'avez parlé ni de théâtre, ni de peinture, ni d'architecture, ni de danse, ni de musique, et que Bodin veut qu'on en parle<sup>17</sup>. — Oh! c'est bien futile. — Que vous n'avez parlé ni d'hôpitaux, ni de prisons, et que Bodin aurait dû vouloir qu'on en parlât. — Oh! c'est bien triste. — N'importe, à peine d'omission, vous êtes forcé d'en parler. Convenez aussi que les femmes, auxquelles Bodin n'a pas non plus pensé, tiennent matériellement dans le monde au moins la moitié de la place, et qu'elles devraient en tenir un peu dans votre histoire. Mais, ai-je ajouté, vous allez avoir mon avis encore plus sincère, encore plus franc : au fait, votre histoire n'est qu'une encyclopédie, qu'un dictionnaire d'articles. Il a impétueusement fait retentir le nom de Bodin, qu'il a plusieurs fois répété. Je sais, lui ai-je répondu, que Bodin ne vous demande pas davantage, et que les dix-sept autres auteurs à la tête desquels il se trouve dans le *Penus artis historicæ*<sup>18</sup>, ou Recueil des traités sur l'art d'écrire l'histoire, vous en demandent encore moins; mais Bodin, qui a la gloire d'avoir attesté la réforme de l'histoire qu'a voulue la hardie raison de tous les temps, que veut impérieusement la hardie raison du nôtre, et que voudra plus impérieusement encore la raison plus hardie du temps à venir, n'a vu qu'une partie de la réforme à faire.

Il n'a vu que la réforme des matériaux de l'histoire.

Il n'a pas vu celle de sa forme.

Il a même rendu impraticable sa partie de réforme, en ce qu'il a donné pour matériaux à l'histoire réformée les matériaux de l'histoire à réformer<sup>19</sup>, où il n'y a rien, presque rien à prendre : en ce qu'il n'a pas donné pour matériaux à l'histoire réformée tous les livres, n'importe de quoi ils traitent, tous les chartriers, toutes les archives, toutes les histoires orales, toutes les traditions, tous les proverbes, tous les dictons populaires, tous les monuments, toutes les vieilles reliques, tous les vieux vestiges, toutes les vieilles traces des siècles.

Mais la partie de la réforme de l'histoire voulue par Bodin, la réforme des matériaux, n'eût-elle pas eu ce défaut, elle ne pouvait avoir lieu sans celle de la forme.

En effet, l'histoire a toujours eu jusqu'ici une forme narrative, bonne peut-être pour l'histoire des tueries, des batailles, ou

ntion se trouve toujours en haleine, mais sans force et sans e pour presque tous les matériaux de l'histoire réformée, de la aie histoire. O maître Paul ! cherchez cette forme de force , ette forme de vie ; cherchez-la trente, quarante ans, s'il le faut ; erchez-la partout, cherchez-la même dans le conte, même s le roman, car la forme de l'histoire mensongère, ou appelée ère, n'est pas plus essentiellement la naturelle forme de genre d'histoire que la forme de l'histoire vraie ou appelée e n'est essentiellement la naturelle forme de cet autre genre ire. O maître Paul ! la raison a voulu, veut, voudra, ne de vouloir, et une nouvelle forme et de nouveaux maté- t, au t l'un que l'autre. O maître Paul ! nous sommes au cle, au siècle de l'ébranlement des vieilles habitudes, ie ce qui est dit, et non depuis combien de temps et non qui l'a dit ; où l'on vous jugera comme si vous ; un grand nom, où l'on jugera ceux qui portent un grand s'ils portaient le vôtre ; où tous les maître Paul sont ent être des personnages, où tous les personnages sont t être des maître Paul. O maître Paul ! travaillez ! tra- : Voyez le bel œuvre qui sort de vos mains. Toutes les usqu'à aujourd'hui faites sont refaites sur ce modèle et rejoindre la vôtre. Toutes les histoires qui seront faites unuent jusqu'à la fin des siècles. Les différentes Frances e votre nouvelle histoire renferment toutes les parties de ces rentes Frances qui ont péri ; elles s'offrent à nous de même u elles s'offrent à l'Éternel, pour qui le passé est toujours pré- ent comme le futur ; elles vivent, elles se meuvent ; on y vit, on y meut. Travaillez, maître Paul, si vous ne voulez pas vous ser enlever votre gloire par cent auteurs du siècle qui vient , mille des siècles qui viendront. Travaillez, maître Paul, si u voulez qu'à l'apparition de sa première histoire nationale la t tout en émoi ; si vous voulez qu'ainsi qu'autrefois de- rodote elle se leva tout entière à Olympie, elle se lève enant aussi tout entière devant vous.

Paul, de plus en plus irrité, a repris brusquement sor- t de mes mains. Je lui ai long-temps parlé ; je l'ai prié e me donner des raisons. Il avait aussi chez le libraire long- emps parlé ; il avait prié aussi qu'on lui donnât des raisons ; on avait gardé, il a gardé le silence ; on lui avait presque, il m'a presque tourné le dos.

Tel est l'homme en Espagne, en Angleterre, en France, à Madrid, à Londres, à Paris, à Villepreux.

## STATION LVIII.

## L'IMPRIMERIE ET LA LIBRAIRIE FRA

Mon âme s'était hier trop vivement enflammée sur des pensées des vrais matériaux, de la vraie forme de pour que ce matin elle n'en fût pas encore remplie. A sais-je, que ne suis-je riche imprimeur, riche lib faire à ma guise l'histoire nationale par un de mes tres, même par ce revêche pensionnaire de Villepreux rement, suivrait avec docilité le chemin que je lui trac le lui semais de grosses pièces d'or ! Toutefois, encore patience, car le temps, comme les fruits, ne cesse de cet égard il sera bientôt mûr. Mais, ai-je continué ( liloque, de même qu'il y a des hommes en arrière de n'y en a-t-il pas en avant ? et ne doit-il pas y avoir seizième siècle, surtout en France, des hommes du dix- Oui, certes, il doit y en avoir, surtout parmi les librai lui du pensionnaire de Villepreux en est incontestable malheureusement il n'a pas eu assez de confiance dans malheureusement aussi il en a eu encore moins dans homme pauvre. Moi, je suis habillé de velours, coiffé ches, je le persuaderai. Allons ! allons !

Je suis allé à la grande salle du Palais, le grand m livres<sup>1</sup>. J'ai tourné autour des piliers où sont les libra dans leurs loges ou dans leurs niches, ressemblent à ayant derrière leur tête l'auréole rayonnante de reliure ment dorées. J'ai cherché d'abord une figure joviale comme celle du libraire accueillant le pensionnaire preux ; je me suis aperçu que toutes les figures l'étaient venaient dès que je m'approchais, et alors je me suis r cher plutôt une figure refrognée telle que le pensio Villepreux l'avait sans doute fait venir à son libraire, car sion d'espérances et de fortunes frustrées se conserve o ment long-temps. Je me suis donc mis à examiner de libraires et leurs figures ; enfin, j'en ai vu un qui n'avai bien gai, qui avait l'air de s'être fortement mépris, c pensionnaire de Villepreux, ou avec tout autre aute

abordé. Sire, lui ai-je dit, vous êtes libraire, vous ne pouvez être étranger à l'histoire; vous me direz ce que vous pensez d'un système sur la manière de l'écrire, que vous connaissez peut-être ainsi que son auteur, et d'un autre système que sûrement vous ne connaissez pas, car il est de moi. Je lui ai exposé les deux systèmes. Ce libraire lisait fort attentivement un grand livre qu'il a fait semblant de laisser, et que, pendant tout le temps que je lui ai parlé, il a, de l'œil qui m'était opposé, continué à lire. Je lui ai dit encore, ce n'est pas tout, j'étais aussi venu prendre une emplette de livres dont voici l'état; mais, ai-je dit, voudriez-vous me donner sur le marché quelques documents relatifs à l'imprimerie et à la librairie françaises? Je lui ai demandé même temps à quel titre je les lui demandais et qui j'étais; il m'a tout à fait son livre. Asseyez-vous là, m'a-t-il répondu en se relevant, tant de sa place: vous auriez pu bien plus mal vous en servir.

**LES RIMEURS.** — Écrivez dans votre journal que, vers le commencement du siècle, Lyon était la ville de la France et l'Europe où l'on imprimait le plus<sup>3</sup>; que c'est aujourd'hui le plus<sup>3</sup>.

Écrivez que, vers ce temps, l'imprimerie était devenue barbare, gothique, allemande<sup>4</sup>; qu'aujourd'hui elle est devenue si belle, plus romaine, qu'auparavant<sup>5</sup>.

Écrivez que, si alors la décrépitude de l'art touchait à son enfance, c'était à cause du défaut de police; mais qu'aujourd'hui un syndic et des jurés veillent à la beauté du papier, des caractères et de l'impression<sup>6</sup>. Écrivez que, dans ce temps, les compagnons se rendaient redoutables aux maîtres, qu'ils s'enrégimentaient, ils mettaient à leur tête un capitaine, qu'ils marchaient sous enseigne<sup>7</sup>; qu'ils travaillaient dans les imprimeries avec le eau de papier sur la tête<sup>8</sup> et l'épée au côté<sup>9</sup>; qu'ils portaient à l'audience des bailliages et des sénéchaussées le pain, le vin, la pitance que leur donnaient les maîtres, comme preuve de leur avarice<sup>10</sup>; qu'ils faisaient des levées de deniers, des bourres communes, pour les plaider<sup>11</sup>; qu'ils multipliaient les jours de repos ou journées blanches<sup>12</sup>; que leur fameux cri de *tric* arrêtait au même instant toutes les mains des compositeurs, toutes les mains des pressiers, quelquefois dans la maison seulement, mais quelquefois aussi dans tout le quartier, dans toute la ville<sup>13</sup>.

Écrivez que, dans les proficiats, les banquets, ils se coalisaient pour faire hausser leurs salaires<sup>14</sup>.

Écrivez qu'aujourd'hui, à Paris, le prix de leur journée est invariablement fixé à douze sous<sup>15</sup>.

Écrivez que les compagnons ne molestent plus les apprentis, pourvu qu'on ne les oblige pas à leur apprendre l'art, pourvu qu'il n'y en ait qu'un, deux par presse, ou qu'ils aient amiablement consenti qu'il y en eût un plus grand nombre<sup>16</sup>.

Écrivez qu'il ne peut y avoir d'imprimerie que dans les bonnes villes<sup>17</sup>.

Écrivez que les imprimeurs ne peuvent être reçus maîtres qu'après un apprentissage de trois années.

Écrivez que les maîtres imprimeurs sont tenus d'avoir des correcteurs familiers avec les langues savantes<sup>18</sup>, et qu'en cette qualité Nicolas Dumont s'est fait un nom<sup>19</sup> en Europe.

Écrivez que les maîtres imprimeurs doivent avoir chacun leur marque, leur signe<sup>20</sup>.

Écrivez que, depuis ces ordonnances de François I<sup>er</sup>, qu'on n'a depuis que légèrement modifiées<sup>21</sup>, les habiles, les célèbres imprimeurs se sont succédé, en se donnant sans interruption, pour ainsi dire, la main; qu'avant et qu'après Vascosan, qui, le premier, a imprimé pour le plaisir des yeux aussi bien que pour celui de l'esprit; qui, le premier, a parfaitement assorti les teintes des papiers aux teintes des encres; qui, le premier, a su allier le moelleux à la netteté, à la vivacité des caractères<sup>22</sup>, ont paru les Étienne<sup>23</sup>, également célèbres par l'art et par l'érudition<sup>24</sup>; que bientôt les Wechel<sup>25</sup>, les Morel<sup>26</sup>, sont venus rivaliser, dans leurs savantes et correctes éditions, avec les Étienne, de même que les Patisson<sup>27</sup>, les Mettayer, aujourd'hui rivalisent avec Vascosan, car le bréviaire de Henri III, de Mettayer, offre, dans sa difficile et belle impression rouge et noire<sup>28</sup>, un modèle parfait.

Écrivez que l'imprimerie française s'est approprié l'universelle renommée des anciennes imprimeries d'Allemagne, de Hollande, d'Italie<sup>29</sup>; que Venise nous a emprunté notre Plantin<sup>30</sup>; qu'en Europe notre Griphe a fait école<sup>31</sup>.

**LES LIBRAIRES.** — Écrivez qu'il est impossible que l'imprimerie française soit la première sans que la librairie française soit aussi la première; écrivez qu'elle l'est.

Écrivez que cependant autrefois avec de petits capitaux on avait de grands profits, au lieu qu'aujourd'hui on a de petits profits avec de grands capitaux.

Écrivez que, tandis que la feuille de grec est, depuis Henri II, fixée à six deniers, celle de latin à trois, et celle de français à proportion<sup>32</sup>; que, tandis qu'aux prisées des inventaires, les *Essais de Montaigne* in-octavo ne sont portés qu'à six sous, le *Virgile* de Plantin qu'à trois sous, le *Tacite* in-octavo du même

imprimeur qu'à huit, les *Vitæ Plutarchi*, sept volumes in-octavo, qu'à trente-cinq, quarante<sup>33</sup>; les frais d'impression ne cessent de s'accroître; que les *Œuvres de Gallien*, grec et latin, papier Réal, nous coûtent vingt mille livres<sup>34</sup>; que le *Corps de droit civil*, six volumes, rouge et noir, nous en coûte de même vingt mille<sup>35</sup>; que la *Bible*, en quatre langues, nous en coûte quarante mille<sup>36</sup>; que la *Glose de la Bible*, en sept volumes, nous en coûte soixante mille<sup>37</sup>; que le *Graduale Concilii*, l'*Antiphonale* et le *Psalterium*, sur peau de vélin, nous en coûtent cent mille<sup>38</sup>.

Ecrivez que, pour soutenir ces immenses frais, les libraires ont formé des associations, des compagnies, telles que celles de la Grand'Nave<sup>39</sup>.

Ecrivez que la librairie ne craint ni les *Encyclopédies*<sup>40</sup> qui prétendent remplacer toutes les bibliothèques, ni même les bibliothèques publiques, où l'on prête gratuitement les livres<sup>41</sup>; qu'elle est persuadée que plus on lit, plus on lira, que plus il faut, plus il faudra de livres.

Ecrivez que chaque jour les promptuaires bibliographiques ou bibliographies classifiées<sup>42</sup> grossissent.

Ecrivez que nous sommes à Paris huit cents ou imprimeurs-libraires, ou libraires, ou libraires-relieurs, ou relieurs<sup>43</sup>.

LA CENSURE. — Ecrivez que nous ne pouvions, il y a un demi-siècle, vendre des livres non inscrits sur les deux catalogues de notre boutique, dont l'un était celui des livres approuvés par l'église, et l'autre celui des autres livres<sup>44</sup>. — Ecrivez qu'aujourd'hui nous le pouvons<sup>45</sup>.

Ecrivez qu'alors nous ne pouvions faire imprimer de livres sur la religion qu'après les avoir fait censurer par la faculté de théologie<sup>46</sup>; que nous ne pouvions sous aucun prétexte en faire venir d'aucun pays séparé de la communion romaine; que nous ne pouvions même en faire venir des autres pays sans appeler à l'ouverture des balles l'autorité ecclésiastique<sup>47</sup>; qu'enfin nous ne pouvions procéder à la vente d'aucune bibliothèque sans que cette même autorité n'en eût approuvé le catalogue<sup>48</sup>. — Ecrivez qu'aujourd'hui nous le pouvons<sup>49</sup>.

Ecrivez que, lorsqu'il nous arrivait de publier un livret, une petite gravure sans la permission du roi ou de son conseil, nous étions pendus<sup>50</sup>. — Ecrivez qu'aujourd'hui nous ne sommes plus pendus<sup>51</sup>.

Ecrivez qu'un jour on fit subitement taire la presse; qu'on lui ferma subitement la bouche<sup>52</sup>. — Ecrivez qu'aujourd'hui elle parle plus que jamais<sup>53</sup>.



Ecrivez qu'à Paris, la grande ville, il n'y avait que dix-sept primeurs nommés par le roi sur les vingt-quatre que lui donnait le parlement<sup>54</sup>. — Ecrivez qu'aujourd'hui le nombre des primeurs n'est plus limité<sup>55</sup>.

Ecrivez que nous ne pouvions faire imprimer aucun livre sans la permission du roi ou de ses officiers de la chancellerie — Ecrivez qu'il est encore de même<sup>57</sup>.

Ecrivez que nous ne pouvions faire imprimer aucun pamphlet, qu'il y allait pour nous de la prison<sup>58</sup>. — Ecrivez qu'il en est encore de même<sup>59</sup>.

LES RÉGLEMENTS. — Ecrivez qu'à Paris il nous est venu en l'esprit de nous établir au-delà des ponts<sup>60</sup>, ou sur la rive de la Seine.

Ecrivez que nous sommes obligés de mettre sur le front du livre le nom de l'auteur, le nom du libraire et le millésime de l'impression<sup>61</sup>.

Ecrivez que d'abord nous n'avons eu la propriété de nos livres que pendant trois ans, six ans; que nous l'avons maintenant pendant neuf, douze<sup>62</sup>.

Ecrivez que tantôt c'est le roi, que tantôt ce sont les juges de justice qui nous la confèrent, ou par une permission, ou par un *soit fait comme il est requis*, mis au bas de la requête<sup>64</sup>.

LES IMMUNITÉS. — Ecrivez que les imprimeurs, les libraires de l'Université de Paris et des autres universités jouissent des immunités de la cléricature<sup>65</sup>.

Ecrivez que les imprimeurs du roi, les libraires du roi jouissent des immunités de ses commensaux<sup>66</sup>.

LES HONNEURS. — Ecrivez que le roi honore les sciences et les lettres dans la personne des imprimeurs, en déclarant que les maîtres sont des savants, et non des maîtres artisans<sup>67</sup>, exemptant de l'impôt sur les maîtrises au renouvellement de la maîtrise<sup>68</sup>.

Ecrivez que la France honore les sciences et les lettres dans la personne des libraires en les considérant, non comme des marchands de marchandises, mais comme des marchands de littérature, fort lettrés, comme des marchands d'instruction et de sagesse.

## STATION LIX. — LE LIBRAIRE DE PARIS.

entre égaux, les Français ne se servent guère de l'im-  
 e modifier par *veuillez*; leur bouche rend *faites par*  
*ez jaire*, *allez par veuillez aller*. Je pensai que le libraire  
 avait été ou un régent de collège accoutumé dans sa classe  
 e aux écoliers : Ecrivez ! ou un consul de marchands accou-  
 , quand il tenait l'audience, à dire au greffier : Ecri-  
 que peut-être c'était, dans le moment que je le vis, un  
 pressé, n'ayant pas le temps de choisir les mots, ou que  
 peut-être encore un homme habituellement absolu dans  
 nvitations comme dans ses ordres, comme dans ses opinions.  
 vérifié ce matin que, si j'avais deviné, ce n'était qu'à la qua-  
 fois.

r'avait pas eu à sa boutique de la grand'salle du Palais  
 ivres que je lui demandais, et il m'avait donné rendez-  
 w pour aujourd'hui à sa maison de la rue Saint-André-des-  
 s, où est son magasin. Je m'y suis rendu à l'heure convenue.  
 LES GRAMMAIRIENS.— En l'abordant, je lui ai redonné mon  
 état des livres à acheter. Il l'a pris, m'a présenté un siège, et  
 à l'instant même il m'a dit vivement : Chut ! écoutez ! écoutez !  
 Il s'est penché et je me suis penché vers la porte d'une salle voi-  
 sine, où se faisait entendre comme une escopetterie de dits, de  
 contredits, d'objections, de réponses. Le libraire s'est fait un  
 plaisir de m'apprendre que c'étaient des réformateurs de la lan-  
 gue, divisés en deux partis, dont l'un portait le nom de *tam-*  
*bours* parce qu'il tient à cette nouvelle expression, et l'autre  
 celui de *tabourins* parce qu'il tient à cette expression un peu  
 vieillie<sup>1</sup>. Les tambours et les tabourins, a-t-il ajouté, ne sont  
 pas seulement divisés sur l'introduction des nouvelles expres-  
 sions ; ils le sont sur celle des nouveaux signes de la cédille, de  
 l'apostrophe, sur celle des nouveaux signes des accents<sup>2</sup> ; ils le  
 sont sur l'adoption de l'orthographe de Dolet<sup>3</sup>, de Pelletier<sup>4</sup>,  
 de Maigret<sup>5</sup>, de Ramus<sup>6</sup>, de Baïf<sup>7</sup>, de cette orthographe con-  
 forme à la prononciation<sup>8</sup>. Les tambours veulent la faire préva-  
 loir ; les tabourins la rejettent : ils la traitent de cacographie<sup>9</sup>.

Je me suis encore approché, et j'ai écouté plus attentivement.  
 La bonne orthographe, disaient les tambours, c'est tete, onete,  
 oneur ; la mauvaise, c'est teste, fenestre, honneste, honneur.—

C'est tout le contraire, disaient les tabourins. — La bonne orthographe, disaient les tambours, c'est kant, fisic ; la mauvaise, c'est quand, physique. — C'est tout le contraire, disaient les tabourins. — Dites reine. — Dites royne. — Allet. — Alloit. Vous êtes des fols, disaient les tabourins. — Nous serions des fous, répondaient les tambours, si nous consentions à être des fols<sup>10</sup>. Je commençais à m'ennuyer de tout ce bruit, lorsque l'horloge s'est fait entendre, et a fait vider la salle à ces novateurs, à ces stationnaires grammairiens, presque tous avocats sans causes qui ont couru à l'audience aussi vite et plus vite que ceux qui en avaient.

Messire, m'a dit le libraire, si maintenant la langue française a pris tous ses signes, tous ses accents ; si elle a refait, complète ses déclinaisons, ses conjugaisons ; si elle a mieux analogié ses dérivés<sup>11</sup>, elle le doit aux discussions grammaticales des gens instruits. Quant à ses latinismes, à ses hellénismes, que le siècle dernier lui a portés avec une si grande parcimonie, et le siècle actuel avec une si grande profusion, ils sont dus aux orateurs et aux poètes<sup>12</sup> ; les anciens naïfs troubadours ne pourraient aujourd'hui se servir de notre langue à cause de sa nouvelle richesse, de sa nouvelle magnificence.

Sire, ai-je dit au libraire, ce n'est pas tout, pour nous étrangers, que de connaître les mots, la syntaxe, le caractère, le génie, et si vous le voulez la magnificence, et si vous le voulez encore la nouvelle magnificence d'une langue, il faut en bien savoir aussi la prononciation. Quand nous venons en France pour l'apprendre, nous allons à Orléans, à Blois, à Tours<sup>13</sup>, et nous n'allons pas et il me semble que nous devrions aller à Paris. — C'est qu'autrefois la cour se tenait dans ces villes<sup>14</sup>, et que la cour était la France ou la capitale de la France ; c'est qu'aujourd'hui encore les nombreux aubergistes, les nombreux maîtres de langue de ces villes<sup>15</sup>, persuadent aux étrangers qu'il en est toujours de même.

Sire, depuis que j'ai entendu ces grammairiens et que je vous entends, j'ai un plus grand désir d'apprendre parfaitement votre langue ; je veux avoir tout ce qui sur ce sujet a paru. — Oh ! ce serait trop ; car, sans compter huit ou dix alphabets<sup>16</sup>, vous auriez à acheter quarante traités des origines de la langue<sup>17</sup>, trente traités de ses étymologies<sup>18</sup>, dix traités de ses illustrations<sup>19</sup>, trente traités d'orthographe ou de prononciation<sup>20</sup>, trente ou quarante grammaires<sup>21</sup>. Achetez la grammaire de Dubois<sup>22</sup>, celle de Désautels<sup>23</sup>, vous aurez le pour et le contre, et ce sera assez. J'ai acheté ces deux grammaires. Achetez aussi la *Præcellence*

*langue françoise*, de Henri Étienne<sup>24</sup>. J'ai encore acheté ivre.

rs le libraire, gagné par ma condescendance à ses impé-  
 décisions, a subitement passé à l'amitié. Tenez, Messire,  
 lit, laissez votre collection; je vais vous en composer  
 bien meilleure; il ne vous en coûtera pas un denier de plus.  
 Et, et sans attendre ma réponse, il a choisi une nouvelle  
 on, en accompagnant chaque ouvrage qu'il y plaçait d'un  
 et littéraire et apologétique. Je me suis senti un peu hon-  
 , même un peu piqué; et voici comment, à mon tour, pre-  
 , ainsi qu'il l'avait prise hier et qu'il continuait à la prendre  
 l'hui, la manière d'un homme qui ne veut guère être con-  
 j'ai défendu mes livres et rejeté les siens.

■ **LEXICOGRAPHES.** — Ranger par ordre alphabétique,  
 je dit, tous les mots d'une langue morte avec leur version  
 à côté, n'est pas chose difficile; mais en faire une clas-  
 meilleure, en faire une meilleure version, n'est pas  
 le. Robert Étienne<sup>25</sup> et Adrien<sup>26</sup> y ont cependant ad-  
 bien réussi; leurs savants dictionnaires latins et  
 doivent passer et passeront les Pyrénées en la compa-  
 d ionnaire en huit langues<sup>28</sup>, car j'aime les nouvelles  
 j'aime à les favoriser.

**LI TRADUCTEURS.** — J'ai continué. Mettre en français ce  
 si en latin ou en grec à la manière des interprètes, des tru-  
 its d'ambassade, n'est pas chose difficile; mais faire fran-  
 e latin, le grec, n'est pas chose facile pour vos traducteurs.  
 versions à côté du texte offrent l'envers et l'endroit d'une  
 . Je doute si j'excepterai Blaise de Vigenère et sa traduc-  
*Commentaires de César*<sup>29</sup>; j'excepte, sans aucun doute,  
 ou; belle, sa gracieuse traduction de Plutarque<sup>30</sup> doit  
 et p era les Pyrénées.

**LES LATINISTES.** — Vous me dites que le latiniste Casau-  
 bon<sup>31</sup> approche du latiniste Turnèbe, suivant Montaigne, le plus  
 grand homme qui ait paru depuis mille ans<sup>32</sup>; que le latiniste  
 Turnèbe<sup>33</sup> approche du latiniste Muret, devenu aujourd'hui l'ad-  
 miration de l'Europe<sup>34</sup>; vous me dites que Cicéron serait bien  
 étonné d'entendre un homme né en Limousin, vivant sous Hen-  
 ri IV, parler latin comme lui; vous me dites que, si l'on effa-  
 cait le nom de Cicéron de ses épîtres et de ses harangues, on les  
 croirait de Muret, et que, si l'on effaçait le nom de Muret de ses  
 épîtres et de ses harangues, on les croirait de Cicéron<sup>35</sup>. Cela  
 peut être; cela peut aussi bien ne pas être. Je crois plus sûr de

m'en tenir aux productions du crû latin, dont nous avons assez en Espagne.

Ainsi vos latinistes ne doivent point passer et ne passeront point les Pyrénées.

LES PHILOLOGUES. — Non plus que le grand Jules-César Scaliger, dont à Agen on m'a montré et dont on montre à étrangers la maison<sup>36</sup>;

Non plus que Guillaume Postel, ce puits de science, des fondateurs duquel sont sortis les calculs sur la fin du monde<sup>37</sup>;

Non plus que tous vos autres philologues. J'admire, s'il faut, leur grande, leur immense érudition; mais leurs exortations, leurs animadversions<sup>38</sup> me semblent trop volumineuses, elles ne pourraient entrer dans ma petite mallette de voyage. Aujourd'hui, je me contente d'emporter *la Milice romaine*, de Juste-Lipse<sup>39</sup>; *la Marine des anciens*, de Baif<sup>40</sup>; *les Nautiques*, de Budée<sup>41</sup>. Ces petits traités de philologie, où les auteurs se sont montrés sobres et non ivres d'érudition, doivent passer et passeront les Pyrénées.

Je vous dirai aussi que j'aimerais autant et mieux emporter une petite philologie en livrets auxquels, sous le nom de *Mercur*, travaillent de jeunes étudiants<sup>42</sup> qui ont haché les grands ouvrages de leurs régent, qui les ont mis en émincé<sup>43</sup>, en galimatias<sup>44</sup>, en capilotade<sup>45</sup>. Passez-moi ces bourgeoises expressions; je m'assure qu'elles ne sont pas d'origine grecque.

LES PHILOSOPHES. — Il m'a paru que le libraire, accoutumé à ses paroles expéditives, ne l'étant pas à celles des autres, et, ainsi que les ambassadeurs des Lacédémoniens après les victoires des Thébains, il allongé ses syllabes. Messire, m'a-t-il dit, il y avait au collège de Presle, rue de Laharpe, ici dans le voisinage, un excellent régent, nommé Ramus, qui réforma tranquillement la grammaire, la rhétorique<sup>46</sup>; mais il voulut aussi réformer la philosophie; il ne voulut plus reconnaître ni les cinq voix de Porphyre, ni les catégories, ni les prédicaments, ni les qualités, ni les genres, ni les espèces, ni les différences, ni même les modalités équipollences, ni même les énonciations, les conversions, ni même les lieux communs<sup>47</sup>. Il voulut, à la place de la philosophie du lycée, faire régner sur l'esprit humain une philosophie toute facile, toute simple, toute bourgeoise; il avança que l'énumération des choses et leur disposition suffisaient<sup>48</sup>. Aussitôt, à l'instant, tout le monde lui courut sus. Le roi, c'était François I<sup>er</sup>, se hâta de signer des lettres du grand sceau pour

juger<sup>49</sup> ; il sortit de France ; il y revint ; et , à la Saint-lemmy, il fut tué dans son collège et ensuite traîné à la ri-  
e par les jeunes aristotéliens<sup>50</sup>. Vous le voyez , Messire ,  
-il ajouté , ce qu'il y a de mieux à faire , c'est de rester dans la  
union du philosophe de Stagyre. On peut bien , comme  
inella<sup>51</sup> , Cardan<sup>52</sup> , Bodin<sup>53</sup> , Pasquier<sup>54</sup> , contredire quel-  
s assertions d'Aristote ; mais vouloir changer toute sa doc-  
e , c'est vouloir finir comme Ramus ; et par mon choix vous  
oyez qu'à cet égard je ne cache pas mon opinion. — Et par le  
i , lui ai-je répondu , vous voyez aussi qu'à cet égard je ne  
pas non plus la mienne. Je veux que la grande voix de Ra-  
aille crier au delà , comme elle crie en deçà des Pyrénées ,  
rès deux mille ans il est enfin temps que la raison d'Aristote  
d'être la raison humaine<sup>55</sup>.

**MORALISTES.** — Messire , m'a dit le libraire , tout le  
ie place comme vous le chanoine Charron , auteur du livre  
*la Sagesse*<sup>56</sup> , parmi les moralistes ; mais il n'en est pas de  
de Montaigne. Les uns disent qu'il a fait des essais de  
ne<sup>57</sup> sous la forme d'essais de philologie ; les autres disent  
i a fait des essais de philologie sous la forme d'essais de mo-  
. Ce qu'il y a de sûr , c'est que ses *Essais* , dans lesquels il  
rt tout l'intérieur de l'homme , dont avec les variées , les  
meuses positions ou directions de sa lampe , il éclaire les re-  
les plus cachés , les plus inconnus , les plus nouveaux , sont  
e main de maître. Le roi Henri III a donné le signal des ap-  
plaudissements<sup>58</sup> ; et , depuis , les applaudissements ont redou-  
blé , et tous les jours ils redoublent. Montaigne fait couler des  
lots d'or dans le commerce de la librairie. Messire , nous jugeons  
ici les auteurs sur notre comptoir ; et ce jugement , veuillez m'en  
croire , n'est pas le plus fautif. Vous prendrez Montaigne. —  
Sire , lui ai-je répondu d'un ton à ne pas admettre d'insistance ,  
je ne le prendrai pas. Ce ne sera pas dans mes mains qu'il passera  
les Pyrénées !

Je n'ai pas dit au libraire , mais j'écrirai ici que l'histoire de  
l'époux de la belle nièce de Châtillon , que j'avais entendue au  
pied de la vieille croix , avait déterminé ma réponse et sans doute  
le ton de ma réponse.

**LES THÉOLOGIENS.** — Mon libraire n'a pas perdu courage.  
N'est-ce pas , m'a-t-il dit , que la guerre avec le canon tue la li-  
brairie ? — Sans doute. — Mais , a-t-il ajouté , la guerre avec la  
plume la fait vivre. Elle est toute à notre profit. Le nombre de  
livres de controverse théologique des catholiques ne peut être  
égalé que par ceux des calvinistes. Vous ne pouvez vous empê-

cher de mettre dans votre collection *les Allumettes à vin*<sup>59</sup> ; *le Sucre spirituel pour adoucir les aigres de ce temps*<sup>60</sup> ; *le Glaive de Goliath*<sup>61</sup> ; *la Chute du le Réveil-Matin des calvinistes*<sup>62</sup>. Ce sont des livres vendus que mis en vente. Sire, lui ai-je répondu, controverse, je veux toujours avoir en même temps le contre. Le pour, à la douane espagnole, passerait bien renées, mais le contre ne les passerait pas. On y arrête nay<sup>63</sup> comme Bèze<sup>65</sup>, et Bèze comme Calvin<sup>66</sup>.

LES PUBLICISTES. — Sous ma main gauche étaient livres que le libraire, non comme marchand, mais cateur, regardait avec dédain. En France, lui ai-je apendant à son sourire par le mien, vous faites trop de Boteri<sup>67</sup>, de Bacon<sup>68</sup>, de Morus<sup>69</sup>, et pas assez de vancistes qui dans leurs recherches et leurs études ont approfondi, jusqu'aux plus anciens fondements de la société avis, *l'Oraison de la paix perpétuelle* d'Aubert<sup>70</sup>, *la blique française* de Tahureau<sup>71</sup>, surtout *la République din*<sup>72</sup>, méritent de passer et passeront les Pyrénées. Be de l'état social, de son origine, de son but, de son action intérieure, à l'extérieur, de ses degrés d'accroissement, degrés d'affaiblissement. Bodin laisse derrière lui sa naissance siècle; Bodin est l'homme peut-être aux vérités, peut-être erreurs neuves; Bodin n'est pas toujours, mais il est bien mon homme.

LES ÉCONOMISTES. — Saluons, ai-je dit en élevant tous ces livres minces, une nouvelle science : l'économie sociale de germer, de poindre; qu'elle croisse, qu'elle fleurisse. *Cours économique, montrant, comme par le menu de poulles, de cinq cents livres pour une fois employé peut tirer par an quatre mille cinq cents livres de profit net.* Très bien ! Choiselat<sup>73</sup>; votre livre doit passer et les Pyrénées. *Discours sur les causes de l'extrême cherté est aujourd'hui en France.* Très bien ! Malestroit<sup>74</sup>; votre livre doit aussi passer et passera aussi les Pyrénées. *Catalogue raisonné du Maine.* Très bien ! Bedoin<sup>75</sup>; votre catalogue pas étranger à la nouvelle science, et doit passer de France; il passera de même les Pyrénées.

LES LÉGISISTES. — Immédiatement après je me suis adressés vers plusieurs beaux grands livres qui semblaient donc à la collection du libraire, et j'ai dit, ou je leur ai dit : Vénérable Dumoulin<sup>76</sup>, Cujas<sup>77</sup>, Despeysses<sup>78</sup>, Roaldès<sup>79</sup>, Charcarnières du droit civil; vénérables Rebuffe<sup>81</sup>, Duaren

es du droit canonique ; vénérables Chopin<sup>83</sup>, Bacquet<sup>84</sup>,  
 ères du droit domanial ; vénérable Fontanon<sup>85</sup>, éditeur des  
 françaises ; vénérable Guesnois<sup>86</sup>, qui les avez méthodique-  
 rangées , et qui , par le successif et ingénieux rapproche-  
 des anciennes et des nouvelles<sup>87</sup>, avez montré à l'œil les  
 res de la raison législative ; vénérables arrêtistes, Gui Pape<sup>88</sup>,  
 on<sup>89</sup>, Louet<sup>90</sup>, La Roche-Flavin, qui, par la disposition des  
 is que vous avez recueillis<sup>91</sup>, avez aussi marqué les progrès  
 raison appliquant les lois , bien que vous ne soyez là que  
 les parties , par abrégés , par extraits , vous êtes encore  
 gs , trop larges , trop épais , pour entrer dans ma mallette  
 ou : vous mériteriez de passer , mais vous ne passerez  
 Pyrénées.

LES GÉOGRAPHES.—Et Belleforêt le Commingeois ! Et The-  
 Et La Popelinière ! s'est écrié le libraire , vous les laisserez  
 A la vérité , lui ai-je répondu , Belleforêt le Commi-  
 n'étant , en grande partie dans sa Cosmographie , que le tra-  
 ir de la Cosmographie de Munster<sup>92</sup>, je ne le prendrai pas ;  
 thevet , mais La Popelinière , doivent passer et passeront  
 Pyrénées. La Cosmographie de Thevet est un ouvrage ori-  
 l'auteur , après avoir mis un grand nombre d'années à  
 r , à parcourir toutes les parties du globe<sup>93</sup>, à chercher  
 le à l'autre des pages et des chapitres , est venu les écrire  
 son cabinet. Quant à La Popelinière , il me charme par son  
 titre des *Trois Mondes*<sup>94</sup>, qui me rappelle que les anciens  
 connaissaient qu'un ; que nos pères du siècle dernier n'en  
 connu que deux ; que , si nous n'en occupons encore que  
 , nous en connaissons cependant trois , car le monde des  
 es polaires antarctiques , s'il n'existe pas aussi grand qu'on le  
 existe<sup>95</sup>.

LES ARCHÉOLOGUES. — Vous aimez , m'a dit le libraire ,  
 nouvelles sciences : en voilà une nouvelle qui s'ouvre une  
 dans la littérature ; vous devriez prendre le *Promptuaire*  
 dailles<sup>96</sup>. Oh ! lui ai-je répondu , ce n'est guère la peine  
 uter ; vous le voulez , soit : que ce petit livre passe aussi  
 Pyrénées.

LES CHRONOLOGISTES. — Messire , a continué le libraire ,  
 l'ronomie , qui ordonne les corps célestes , ou du moins qui  
 ses livres leur donne l'ordre que réellement ils ont dans le  
 ment , est un grand œuvre , la chronologie qui , aussi  
 ses livres ordonne les événements historiques , ou du moins  
 leur donne l'ordre que réellement ils ont dans la succession  
 s temps , n'est pas , ce me semble , un moins grand œuvre.



L'immortelle *Emendatio Temporum*, de l'immortel Jos. Scaliger<sup>97</sup>, doit passer, pour me servir de vos expressions, et j'en suis bien sûr, passera les Pyrénées. Certes non, lui a répondu, vos chronologistes ne passeront pas les Pyrénées; la chronologie qui, vous le savez, est un des yeux de l'histoire, doit se trouver dans l'histoire, et lorsqu'elle ne s'y trouve pas, je vous le dis tout net, l'histoire est borgne.

LES HISTORIENS. — Mon libraire était irrité et j'en ai bientôt la preuve. Quoi! m'a-t-il dit, vous dédaignez tous les historiens? vous les dédaignez tous? Ah! sûrement, c'est faute de les connaître ou de les bien connaître. Pour moi, Scévole rappelle, fait entendre Salluste; même ton sentencieux, même concision, même nerf. Du Haillan, dans son histoire de France, ou, pour parler comme lui dans sa vie du peuple français<sup>100</sup>, de malheureusement il n'a donné que l'enfance et l'adolescence, semble, comme Tite-Live, un fleuve majestueux roulant des perles d'or. Et quant à Belleforêt le Commingois<sup>101</sup>, un peu comme les torrents de son pays, dites-moi s'il n'a pas mérité en se montrant dans ses annales égal à Diodore et plus supérieur à Tacite, d'être nommé historiographe du roi de France<sup>102</sup>. Les-moi si Bauld<sup>103</sup>, par ses recherches, ses études, n'a pas mérité aussi d'être nommé historiographe de madame de Lorraine de Jérusalem<sup>104</sup>; si d'Argentré<sup>105</sup>, par sa patriotique édition, ne s'est pas rendu également digne d'être nommé historiographe des états de sa province qui, afin de soutenir ses travaux, lui ont fait l'honorable don de six mille livres<sup>106</sup>. Messire, a-t-il continué, toujours en s'animant de plus en plus, que de formes pour vous plaire, sans pouvoir y réussir, n'a pas prises notre histoire! Jean du Tillet<sup>107</sup>, Jean de Serres<sup>108</sup> vous offrent inutilement leurs inventaires<sup>109</sup>. Vous détournerez la tête de la petite chronique de Carion<sup>110</sup>, si pleine de grands événements. Nos histoires des villes, des provinces, même celle de Paradin<sup>111</sup>, de Dubouche<sup>112</sup>, de Pithou<sup>113</sup>, même celle de Nostradamus<sup>114</sup> vous mécontentent! Vous n'êtes pas contents non plus de nos histoires biographiques, même de celle des Charles<sup>115</sup>! Vous ne l'êtes pas de nos histoires contemporaines, ou Dubellay<sup>116</sup>, La Popelinière<sup>117</sup>, Piquet<sup>118</sup>, font entendre la grande voix de notre siècle, si irascible, si tumultueuse, l'on voit son bras, rempli de la force des temps, converser, briser. Eh quoi! les commentaires de notre César, les commentaires de Montluc<sup>119</sup>, ni les Éphémérides<sup>120</sup>, cette philosophique histoire des jours anniversaires d'événements heureux, malheureux, avantageux, désastreux, joyeux, lugubres,

iv obtenir de vous le moindre suffrage ! Sire , lui ai-je humblement répondu , vos histoires militaires , vos histoires provinces , vos histoires biographiques , passeront les Pyrénées ; vos histoires de France ne les passeront pas. Hier , je vous en ai dit les raisons ; si vous les avez écoutées , vous les avez acceptées ; si vous ne les avez pas écoutées , je ne vous les répéterai pas.

i ROMANCIERS. — J'ai vu que j'avais encore augmenté le nombre de la collection du libraire ; mais je n'ai pas moins fermement persisté à ne vous en offrir que de bons. J'avais déjà choisi sur la table une brassée de romans. Je demandai à votre majesté , lui ai-je dit , agrandir et compléter cette collection ; je veux d'abord l'*Amadix* , en vingt volumes<sup>121</sup> , la *Diane de Montpensier*<sup>122</sup> , le *Chevalier des Cygnes*<sup>123</sup> , et tous les romans estraduits en français que vous appelez bilangues<sup>124</sup>. Les romans espagnols , fils des romans arabes , pères de vos grands romans de vos *Mabrian*<sup>125</sup> , de vos *Perceforest*<sup>126</sup> , ont prêché de beaux amours en même temps que les beaux sentiments ; ils ont corrompu vos mœurs la galanterie , qui n'est pas , il s'en faut , le mariage. Je veux ensuite vos romans facétieux , vrais romans français , où vous n'êtes pas imitateurs , où vous êtes imitateurs de vous-mêmes. J'ai vu vos *Contes de la reine de Navarre*<sup>127</sup> , vos *Contes de Du Fail*<sup>128</sup> , vos *Aventures récréatives*<sup>129</sup> , votre *Conférence des servantes*<sup>130</sup> , votre *Flûte de Robin*<sup>131</sup> , votre *Livret de Folastreries*<sup>132</sup> , vos *Fanserluches*<sup>133</sup> , vos *Sérées*<sup>134</sup> , vos *Veillées*<sup>135</sup> , vos *Escraignes*<sup>136</sup> ; mais je ne veux pas des romans de votre docteur Rabelais , enflés de latin , de grec , d'hébreu , de médecine , de physique , d'astronomie , de théologie et de controverse , enflés d'impiétés et de libertinage que sur chaque page il vomit au lecteur un déluge de substantifs et d'adjectifs lourdement rimés ; je ne veux pas de livres qui , au milieu des hommes liés par leurs devoirs , délient les hommes qui les lisent. En France , ai-je ajouté , il est rare de trouver le courage de ne pas sacrifier à l'opinion dominante ; en Espagne , au contraire , ce n'est heureusement pas ainsi. Je sais bien , ai-je ajouté , que Rabelais , plein de gaieté , d'esprit , de mouvement et de vie , passera , ainsi que Montaigne , et plus souvent que Montaigne , les Pyrénées ; mais si vous commettez un délit envers mon pays , je ne veux pas en être complice.

Pour la seconde fois aujourd'hui je me suis laissé gouverner par les opinions du mari de la belle nièce de Châtillon , j'en fais volontiers l'aveu.

LES RHÉTEURS. — Messire , m'a dit le libraire , en remet-

tant plusieurs rhétoriques à leur tablette , puisque vous ne savez pas la rhétorique grecque d'Aristote , ni la rhétorique de Quintilien, vous ne prendrez pas celle du régent Fouquet toute française, toute composée de citations tirées de français ? — C'est précisément celle que je prendrai ; comme on le dit , vous avez en France six mille auteurs<sup>138</sup>, si en deçà des Pyrénées vous êtes insatiables et de langues anciennes, il n'en est pas de même au delà des Pyrénées.

LES ORATEURS. — J'ai ensuite entendu avec grand plaisir défendre éloquemment les orateurs de son côté et attaquer un du mien. Sire, lui ai-je dit, vous voulez haïr autant les fanatiques d'un parti que ceux de l'autre ; vous avez pleinement raison.

Je laisse donc les sermons du curé de Saint-Jean-en-Vallée tout étincelants d'une façon parricide.

Mais laisser quelqu'un des autres serait altérer l'harmonie de mon choix et de mon cœur.

Ainsi je prendrai les *Sermons sur l'Oraison dominicale* de Montluc<sup>140</sup>, comme la plus belle paraphrase de la prière.

Ainsi je prendrai les sermons, animés de l'intérêt et du pathos de leur drame, comme le porte leur titre, de *Gédéon devant le roi*<sup>141</sup>.

Tant que vous voudrez dites-moi, répétez-moi qu'en vos orateurs, dans les oraisons funèbres, sont des menteurs payés ; mais convenez que Despense, dans celle d'Oliver de la Rochelle<sup>142</sup>, ne vole pas l'argent du roi ; que Castellan, dans celle de François I<sup>er</sup>, où il fait l'histoire d'un royaume puissante et calme<sup>143</sup>, le gagne bien ; que surtout Morenne, dans celle de Henri III, où il fait l'histoire d'un royaume faible et orageux<sup>144</sup>, le gagne encore mieux.

Quant aux orateurs profanes, je lis volontiers les discours prononcés devant les états provinciaux, tels que ceux de Clément de la Roche<sup>145</sup> ; et encore plus volontiers les discours prononcés devant les parlements, tels que ceux de l'Hôpital<sup>146</sup>, de Versoris<sup>147</sup>, de Lamoignon<sup>148</sup>. Qu'ils me suivent au delà des Pyrénées, et à Paris, et à ceux de Henri III, car ce roi, au dire général, est le plus grand orateur<sup>149</sup>, et, à mon dire, dans l'éloquence Henri III et Henri IV.

LES POÈTES. — J'avais fini mon choix de livres par le poète ; le libraire avait commencé le sien, par les poètes, et les livres siens, tous rangés sur la table, se touchaient. Voulez-vous

libraire , en prenant un air français , ouvert et gai , que genre de littérature nous fassions quelques échanges ? is. — D'abord, j'approuve que vous gardiez *l'Art poétique*<sup>150</sup>, où sont traitées, à la suite du mécanisme des espèces de vers, depuis une jusqu'à douze syllabes ou quelques lignes<sup>151</sup>, les différentes espèces de poésies, depuis le quatrain, les triolets, les coq-à-l'âne, jusqu'à l'ode, au poème<sup>152</sup>. J'approuve que vous gardiez aussi le *Dictionnaire de Trévoux*, publié par Lefèvre<sup>153</sup>, perfectionné par son neveu<sup>154</sup>; que vous gardiez de même les *Epithètes* de Delassées par ordre alphabétique<sup>155</sup>: ce sont le marteau, la scie et la lime du métier. Vous refuseriez avec raison de vous en servir. Mais il n'en est pas ainsi des poètes; par exemple, en Jean Marot<sup>156</sup>, dont le tour est si naïf, si français; et j'aime encore mieux Clément, son fils<sup>157</sup>, dont le tour est plus naïf, plus français. Le génie de notre langue, du moins la poésie fugitive, est malheureusement, quoi qu'on fasse, tourgeois et même un peu ignoble; mais enfin dans ce genre quel le fils vaut mieux que le père. Je lui ai dit que je ne voyais ni l'un ni l'autre. — Sans doute vos *Sonnets* de Saint-Gelais<sup>158</sup> sont jolis, mais il vous convient plutôt d'avoir le *Châlais* de Saint-Gelais<sup>159</sup>. Et il s'est mis à en déclamer un huitain, a-t-il dit, avoir une flûte dans la bouche. J'ai dit à Saint-Gelais. Dorat, a continué le libraire, avait l'air de se croire un grand poète grec versifiant en langue<sup>160</sup>; aujourd'hui on se moque un peu de lui. Maillard, poète du roi, son écrivain, conducteur des eaux et forêts<sup>161</sup>, trop occupé de ses écritures, de ses machines, n'a pas le temps de sa poésie: nul ne peut servir deux maîtres, dit la raison trois.

Maillard, en même temps poète, orateur et régent, en a cependant bien servi autant<sup>162</sup>; mais ils n'étaient pas si différents par leurs talents. — Je les prends tous.

Prenez, de préférence à Olivier et à ses *Soupirs*<sup>163</sup>, le *faux légémon*<sup>164</sup>! Messire, a-t-il ajouté, nous avons, depuis ces siècles, des fables françaises<sup>165</sup>; mais les siennes ont pu soutenir l'éclat de l'impression. — Eh bien! je les prends encore tous.

J'y joins les naïves ballades, les jolis rondeaux de Baïf<sup>166</sup>.

Prenez Baïf; changez-le moi pour Pibrac<sup>167</sup>: on ne se hasarde plus à lire ses quatrains qu'à cueillir des fraises une fois l'année. J'y joins Pibrac.

Après tout, par politesse le libraire a cessé de vanter les poètes de

son choix, et il s'est mis à vanter ceux du mien. Vous m'a-t-il dit, pour tout le reste de la poésie, bien et parfaitement choisi; vous avez pris les meilleurs poètes de la Pléiade Henri II, car vous savez qu'on a donné ce nom à cette quantité de poètes qu'on vit paraître en même temps : règne de ce prince <sup>168</sup>.

Vous avez de même pris les meilleurs chante-puces, savez aussi qu'on a encore donné ce nom à ce grand nombre de poètes qui ont publié des poèmes sur une puce qu'on avait prise sur la fraise de la demoiselle des Roches <sup>169</sup>, jeune personne des vers <sup>170</sup>, et fille d'une mère en faisant aussi <sup>171</sup>. Vous avez pris les poèmes que, sur ce sujet assez peu grave, ont composés le procureur général de la chambre des comptes <sup>172</sup>, et le sénéchal de Rennes <sup>173</sup>.

Vous avez encore mieux choisi les grands poètes; vous avez pris Dubartas <sup>174</sup>, Ronsard <sup>175</sup>.

Dubartas, dans son poème de la *Semaine*, célèbre la création avec une grande et pour ainsi dire antique voix, qu'il se fait avoir empruntée à Moïse. Il demande modestement, à la troisième jour <sup>176</sup>, le repos, la solitude, l'obscurité; mais ni la France n'ont répondu à ses vœux. Il a été malgré lui enfoncé dans son fond de sa province, comblé d'honneurs <sup>177</sup>, tandis que ses contemporains ont, en moins de six ans, épuisé plus de trente éditions.

Dubartas eût incontestablement occupé le sommet de la littérature française si Ronsard ne fût pas né. Ce qu'à mon avis Ronsard a fait de plus grand, ce n'est pas d'avoir émerveillé la France, l'univers, c'est d'avoir charmé les infortunes de la reine Marie Stuart dans sa profonde prison. Les sonnets, les stances, les bergeries du poète, lui rappelaient son printemps : elle n'était pas encore loin; les élégies, les chants funèbres, les épiques, la familiarisaient avec les reflets du glaive de la justice qui était dans les mains de sa rivale; les odes élevaient son âme aux mondes éternels, où l'héroïque poème de Francus <sup>178</sup> montrait plusieurs augustes personnages, dont elle devait bientôt augmenter le nombre. Qu'a-t-il manqué à la fortune de Ronsard? Il a été comblé de biens par la main des rois <sup>180</sup>; qu'a-t-il manqué à sa gloire, autrement importante pour lui que sa fortune? Les âges contemporains l'ont appelé, au nom de la poésie, le Pindarique, l'Homérique <sup>181</sup>. Les savants ont comparé ses poésies comme celles de Pindare et d'Homère <sup>182</sup>; les musiciens les ont de même mises en musique <sup>183</sup>; mais quelle musique plus belle que celle des vers de Ronsard? a ajouté le libraire, il en a déclamé plusieurs tirades. Oui! s'est-il écrié dans u

de transport, l'inimitable harmonie de cette poésie doit faire ablement frémir les hautes voûtes du firmament pour accroître les plaisirs célestes.

Ensuite, le libraire, après m'avoir loué de ce que j'avais acheté, m'a loué de ce que je n'avais pas acheté.

Vous n'aimez pas, je n'aime pas non plus les poèmes macarons<sup>184</sup> ; ils repoussent l'homme de goût ; ils sont comme les des mendiants, faits de pièces de plusieurs couleurs.

Vous n'aimez pas, je n'aime pas non plus l'histoire en vers<sup>185</sup> : il y a bien assez de ses mensonges sans y ajouter ceux de

Vous n'aimez pas les poèmes des autres langues traduits en dans la nôtre<sup>186</sup> ; je ne les aime pas non plus : je trouve les des traducteurs moins poétiques que leur prose.

Je vous félicite de ne pas vous être laissé prendre dans vos s aux acrostiches, aux sonnets français, latins ou grecs, à hyperboliques éloges que les amis des auteurs ou des libraires ont aujourd'hui en tête de tous les livres<sup>187</sup>. L'auteur,

ce page, est toujours un génie, un aigle ; aux suivants c'est : vent un homme médiocre, lorsqu'il n'est pas pire.

Quant moi, le plus déplorable fléau de la librairie est ce nombre de mauvais auteurs, et même ce trop grand nombre d'auteurs que ne peut diminuer ni le célèbre paradoxe consigné dans les lettres<sup>188</sup>, ni la terrible leçon que leur donnent les biographies actuelles, où, sur leurs trois mille auteurs connus, à peine un quart appartient aux siècles précédents<sup>189</sup>, ce qui montre, d'une manière si frappante, la brièveté de la vie humaine.

Je n'avons encore long-temps discoursu ; mais, après avoir vu mes livres, qui auraient rempli, non ma petite maison, mais une grande malle de ces riches savants qui voyagent toujours avec une bibliothèque et une nombreuse suite de clercs<sup>190</sup>, cependant fallu finir avec ce libraire de la même manière avec tous les libraires ; et comme, ainsi que l'ancienne maison de Vascosan et toutes les bonnes maisons, il vend à prix bas<sup>191</sup>, j'ai eu bientôt fini.

## STATION LX.

### LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

Lorsqu'on vit parmi les Français, on ne peut parler de science.

ces, de lettres ou d'arts, sans être obligé, bon gré mal gré, se charger la mémoire des noms de leurs hommes illustres, le nombre n'est pas certes petit.

**LA CÉLÉBRITÉ EN FRANCE.** — Avant-hier, on me dit que j'avais envie d'avoir à dîner un homme qu'on me nommait avoir remporté le prix de poésie à Dieppe<sup>1</sup>, à Rouen<sup>2</sup>, à Toulouse<sup>3</sup>, il faudrait m'y prendre huit jours à l'avance, et qui je voulais l'avoir à souper.

Hier, chez quelqu'un où je me trouvais, on fêtait simplement le petit-fils de l'auteur du *Plaidoyer de l'âme contre corps*<sup>4</sup>, et le petit-neveu de celui qui avait fait le livre *Les femmes doivent être lettrées*<sup>5</sup>.

Ce matin, j'ai été obligé d'aller entendre un prédicateur renommé dans les belles salles de Paris, et, véritablement vu au pied de sa chaire plusieurs tachygraphes<sup>6</sup>.

Ce soir, il est entré chez moi un savant ayant sous le bras le calendrier des naissances et des décès des gens de lettres<sup>7</sup>. Il l'a lu durant plusieurs heures.

**LA CÉLÉBRITÉ HORS DE LA FRANCE.** — Voyez, lui dit dès qu'il a eu fini, ce petit livre placé devant vous sur la table : c'est le catalogue des *Hommes illustres* imprimé en Allemagne. Il l'a ouvert ; il a couru à la table. La colonne des hommes illustres allemands était très longue ; celle des hommes illustres italiens était très courte ; celle des hommes illustres français encore plus courte<sup>8</sup>. Inutilement il a tourné le feuillet, il avait tout lu.

## STATION LXI. — LE BOURGEOIS DE GONESSE.

On m'a proposé de me faire connaître un homme qui ne peut ni manger, ni boire, ni dormir, qui ne peut se remuer sans craindre, qui ne peut marcher s'il n'est appuyé entre deux valets, qui a toute sorte de maux, qui est fermement persuadé qu'il en guérira s'il voulait, qui ne veut pas en guérir.

Cet homme croit aux spécifiques vertus des eaux minérales ; il croit que les influences des astres qu'attire la terre passent par l'infiltration à ces bienfaisantes eaux<sup>1</sup>, qui remplissent les nombreuses mamelles médicinales dont la France en tant d'endroits est bossoyée ; il croit qu'un malade, quelle que soit sa maladie, est sûr d'y trouver sa guérison.

**EAUX MINÉRALES DES PROVINCES SEPTENTRIONALES.**

Il dit que la nature a donné à la France du Nord plusieurs merveilleuses mamelles, et entre autres deux principales, l'une à l'est, l'autre à l'ouest.

Il doute pas que les eaux de Plombières, en Lorraine, aient une efficacité certaine contre les fièvres invétérées, les coliques, les dysenteries<sup>2</sup>.

Il doute pas que les eaux minérales de Forges, en Normandie, aient aussi une efficacité certaine contre les obstructions, les opisthécies<sup>3</sup>. Il cite encore la fontaine de Gémare<sup>4</sup>, la fontaine de Saint-Étienne<sup>5</sup>.

Il dit, comme opérant les plus étonnants effets<sup>6</sup>. Dans ce pays, dit-il aussi aux vieillards amoureux lorsqu'ils se sentent du poids de l'âge, vous avez la fontaine de Jouvence<sup>6</sup>. Vous y baignerez; vous vous plongerez jusqu'à la bouche dans les beaux étangs brillants de paillettes d'argent<sup>7</sup>, ce qui ne rendra pas plus désagréables; essayez-en.

**EAUX MINÉRALES DES PROVINCES CENTRALES. —**

Il ne doute pas que les eaux minérales de Pouébois, en Nivernois, par lesquelles elles coulent sous l'influence de Mars, guérissent de la paralysie et de l'engourdissement; et, par cela seul qu'elles coulent sous l'influence de Vénus, il ne doute pas qu'elles renouellent comme celles de Normandie, les forces juvéniles<sup>8</sup>. En effet, il n'y a, dit-il, aujourd'hui, de vieillards que ceux qui ont bien l'être.

Il doute pas que les eaux de Bourbon-l'Archambaud, en Berry, dominées par ces mêmes planètes, aient ces mêmes vertus. Allez-y, dit-il à divers malades; descendez hardiment dans les caves grillées de la maison du roi<sup>9</sup>; mettez-vous à nu, faites-en verser sur vous plusieurs tinettes du haut des échelles, prenez plusieurs douches<sup>10</sup>, et, si vous ne revenez guéri, je paie le voyage.

Il doute pas que les eaux minérales de l'Auvergne, imprégnées de vitriol et de mercure, expulsent en peu de temps les humeurs peccantes; et, quand il voit de bons Parisiens revenir de Mont-d'Or<sup>11</sup>, de Vic-le-Comte<sup>12</sup>, de Chaudes-Aigues<sup>13</sup>, rapportant les mêmes humeurs qu'ils avaient lorsqu'ils sont allés à la source, il leur dit qu'ils ne se sont pas purgés, qu'ils ne se sont pas baignés, qu'ils n'ont pas assez ou qu'ils ont trop bu d'eau, qu'ils n'ont bu moins ou plus de quinze verres par jour.

Il doute pas que les eaux minérales de l'Auvergne, imprégnées de vitriol et de mercure, expulsent en peu de temps les humeurs peccantes; et, quand il voit de bons Parisiens revenir de Mont-d'Or<sup>11</sup>, de Vic-le-Comte<sup>12</sup>, de Chaudes-Aigues<sup>13</sup>, rapportant les mêmes humeurs qu'ils avaient lorsqu'ils sont allés à la source, il leur dit qu'ils ne se sont pas purgés, qu'ils ne se sont pas baignés, qu'ils n'ont pas assez ou qu'ils ont trop bu d'eau, qu'ils n'ont bu moins ou plus de quinze verres par jour.

**EAUX MINÉRALES DES PROVINCES MÉRIDIONALES. —**

Il doute pas que les maladies que n'ont pas emportées les eaux minérales d'hiver soient ordinairement emportées par les eaux minérales d'été; que les maladies que n'ont pas emportées



les eaux minérales du Nord soient presque toujours emportées par les eaux minérales du centre ; que les maladies que n'emportent pas les eaux minérales du centre soient toujours emportées par les eaux minérales du Midi.<sup>14</sup> ; il dit que celles-ci viennent de la plupart des hauts sommets des Pyrénées, où elles puisent près du soleil les rayons de feu qu'elles boivent, et qu'en nous buvons<sup>15</sup>.

Quelquefois il s'échauffe l'imagination, et alors c'est à se perdre : Voyez, dit-il, en se tournant du côté des Pyrénées, et faisant un signe du revers de la main, se déployer ce grand étal de montagnes.

Là, ajoute-t-il, en marquant de l'index plusieurs dispositions, est la fontaine du Son ; chaque verre est un verre antidote contre les poisons<sup>16</sup>. Cette fontaine fait de grandes racles.

Là est la fontaine de Belestia, qui fait de plus grands miracles contre de plus terribles poisons, contre le calvinisme ; car le seigneur n'en permettant l'usage qu'aux seuls catholiques<sup>17</sup>, plusieurs malades calvinistes, pour sauver leur corps, sauvent leur âme : ils se convertissent.

Là est la fontaine de Montferrand. O fontaine de Montferrand ! s'écrie-t-il, ô fontaine la plus potentielle de la terre<sup>18</sup>.

O fontaine de Bagnères, où l'on voit tous les maux !

O fontaine de Barèges, que la bonté du ciel a ouverte pour cicatriser les plaies des armes à feu<sup>20</sup>, toujours et toujours nombreuses !

Ses exclamations deviennent alors fort longues. Car devant tant de fontaines d'eaux minérales que nous avons en France, la plupart sont dans le Midi<sup>21</sup>.

Souvent on se plaît à le faire parler des eaux de Balaruc, qui a été. Il dit que tout ce qu'il avait lu dans le traité de ces eaux par le médecin Dortouan<sup>22</sup> est vrai ; qu'il y a trouvé le soleil, l'air, le beau verger, l'antique chapelle<sup>24</sup> ; il dit que ce médecin n'a pas exagéré en attribuant à ces eaux minérales les qualités curatives les plus universelles, ce qui les rend les premières du monde<sup>25</sup>. Il raconte qu'il était affligé de plusieurs maux, qu'il y laissa tous<sup>26</sup>. Et quand on lui demande pourquoi il ne revient pas, il répond qu'il s'en gardera bien ; qu'il n'a ni femme, ni enfants ; que tous ses biens sont affermés par un bail qui dure tout d'un coup chaque année le prix est payable en un seul terme, qu'il est de trente-huit ans ; qu'il veut avoir à souffrir, à se soigner, à se guérir ; qu'il veut avoir encore dans sa vie quelque chose à faire.

J'ai été curieux de savoir d'où était cet homme bizarre , ce volontaire ; on m'a dit que c'était un bourgeois de Gorce.

---

## STATION LXII. — LE MARÉCHAL DE GORZE.

Sur le maréchal, je ne vous nie pas que le père de votre puancier<sup>1</sup>, quoique simple juge, ait été ambassadeur ; certainement aujourd'hui il ne le serait pas. Je ne vous nie rien plus que votre femme soit un peu ma parente et que je sois un peu parent du chancelier ; mais certainement vous ne pouvez pas être ambassadeur, certainement vous ne-le pouvez pas. Il s'entretenait un personnage de ma particulière connaissance avec un vieux bonhomme, lorsque cet après-midi je suis allé chez lui. Il m'a fait asseoir et il a continué.

**LES QUALITÉS NÉCESSAIRES A UN AMBASSADEUR.** — Oui, sans doute, a-t-il dit au bonhomme, vous avez pour vous votre âge de soixante ans, qui n'est pas celui de faire l'amour, et, toutefois, qui n'en est que plus convenable pour épouser une princesse par procuration ou pour représenter la nation dans une grave cour ; vous avez encore pour vous de savoir faire toute l'année, dans votre abbaye, bon visage à l'insupportable orgueil du frère porte-croix, toujours le premier à la procession, et à l'insupportable pouvoir de l'abbé, souverain temporel et spirituel<sup>2</sup>, toujours le dernier à la procession. Vous avez encore pour vous de savoir demeurer cinq, six heures à table ; de savoir boire votre bonne part d'un demi-muid de vin aux banquets des Suisses<sup>3</sup>, ou aux soupers des princes allemands, dont chaque année l'approvisionnement est de dix mille barriques<sup>4</sup>.

Mais, Monsieur le maréchal, il faut, au temps présent, qu'un ambassadeur soit, ou homme de grande maison, ou homme d'église, ou homme de robe, ou homme d'épée<sup>5</sup>. Vous êtes, à la vérité, homme d'épée, je le sais et je le vois, puisque vous en portez une ; cependant, il y a homme d'épée et homme d'épée, de même qu'il y a maréchal d'abbaye<sup>6</sup> et maréchal de France.

Il faut aussi qu'un ambassadeur soit savant, car, en Allemagne, et même en Angleterre, il est quelquefois obligé de parler latin, de haranguer le prince en latin<sup>7</sup>, de répondre à des manifestes latins, de composer des manifestes latins<sup>8</sup>. Or, pour gâter de bonnes raisons, il n'y a rien de tel que les solécismes, ou, qui pis

est, les barbarismes ; et vous ne parlez latin, m'a-t-on dit, qu'comme quelqu'un à qui ses parents l'ont fait apprendre par force. Alors qu'en serait-il, si vous étiez envoyé à Venise, où l'on se souvient que l'ambassadeur Ferrier faisait des leçons publiques de droit<sup>9</sup> ; ou bien si vous étiez envoyé à Rome, où Paul de Foix qui faisait aussi des leçons publiques<sup>10</sup>, fut envoyé il n'y a pas long-temps ?

Il faut qu'un ambassadeur connaisse le droit public ; or, vous ne pouvez dire que vous le connaissez. Allons ! convenez-en, si les Anglais, si les Suisses vous avaient demandé le paiement des dettes du feu roi<sup>11</sup>, vous auriez répondu comme à votre apothicaire vous présentant son compte : C'est juste, très juste, toutes les fois attendez quelque peu de temps, mon argent vaudra demain ce qu'il vaut aujourd'hui ; au lieu que vous auriez dû répondre que le roi n'*appréhende* pas sa couronne par le droit privé, mais par le droit public ; qu'il n'est tenu que de l'observation des traités de son devancier<sup>12</sup>.

Un ambassadeur doit aussi être fort pacifique dans ses opinions religieuses ; et comment, vous, maréchal de l'abbaye de Gorze, où vous avez été si long-temps endoctriné par le fameux cardinal de Lorraine<sup>13</sup>, feriez-vous pour ne pas damner à tous les diables les Anglais, les Allemands, les Suisses, et même les Grisons ? Comment feriez-vous pour assister à la circoncision du fils du Grand-Turc<sup>14</sup> ?

Seriez-vous d'ailleurs fier comme doit l'être un ambassadeur ? Vous ne le seriez pas ; vous répondriez aux puissances étrangères comme vous répondez au gruyer, lorsqu'il vous dit qu'il pourrait vous mettre à l'amende, qu'il veut cependant bien vous faire grâce : *Merci, Monsieur le gruyer, merci !* où comme vous répondez à votre femme lorsqu'elle vous montre les poings, vous menace : *Maréchale ! maréchale !* vous ne serez pas si méchante. Ah ! mettez la main sur la conscience, sur le cœur, et dites si les militaires mouvements de votre brillante épée pendue au côté ou de votre guerrière cape brusquement rejetée en arrière<sup>15</sup>, intimideraient les théologiens des conciles<sup>16</sup>, l'empereur d'Allemagne<sup>17</sup>.

Je vous rappellerai aussi qu'un ambassadeur a l'âme grande au dessus des craintes de la prison, des tourments, de la mort. Lisez le traité de Charles Paschal<sup>18</sup>.

CARACTÈRE DES AMBASSADEURS. — C'est encore une de vos erreurs ou des erreurs de votre vieux pitancier, de croire qu'il n'y aurait pas plus de danger pour vous dans une ambassade, qu'il n'y en a dans votre abbaye lorsque vous êtes à vou-

mener, la hallebarde au poing, au milieu des moines : cela pouvait être vrai autrefois, cela pourra l'être à l'avenir, mais l'est pas au siècle actuel. Le caractère des représentants n'a cessé de nos jours d'être inviolable. Merveille, ambassadeur français, s'il pouvait encore parler, vous dirait qu'il croyait fort tranquille à Milan lorsque le duc lui fit couper la tête<sup>19</sup>. Oh ! me répondrez-vous, il n'avait pas de caractère public. Oh ! vous répondrai-je, Rinçot et Frégose, ambassadeurs en Italie, étaient reconnus comme tels, et ils n'en furent pas moins tués en traversant imprudemment les états d'Autriche<sup>20</sup>. L'écuyer de Tarbes était également accrédité auprès de l'empereur ; il fut pas moins emprisonné<sup>21</sup>. La Granvelle l'était aussi auprès du roi de France, et, par représailles, il n'en fut pas moins arrêté au Châtelet<sup>22</sup>. Et avez-vous d'ailleurs oublié que le duc de Berry a fait manger par les poissons de son étang plusieurs ambassadeurs turcs<sup>23</sup>, et que le czar a fait clouer le chapeau d'un ambassadeur polonais qui, ainsi que vos provinciaux, ne saluait pas assez profondément<sup>24</sup>, saluait, comme on dit, à l'espagnole<sup>25</sup> ? Ah ! maréchal, si avoir des marteaux en main ne vous empêche seulement par la pensée, empêche de rester en place, imaginez que c'est que d'y avoir réellement des clous, et surtout des clous de Russie ! Il est aisé de voir que vous n'avez point de clous là.

**DIVERSES ESPÈCES D'AMBASSADE.** — Autre erreur à vous, autre erreur à vous. Il croit, vous croyez, qu'ainsi que le duc de Berry de son père, vous pourriez aujourd'hui, comme lui, vous glisser dans le peuple ou la populace des ambassades ; mais sachez qu'aujourd'hui il n'y a plus dix, vingt ambassadeurs envoyés au même prince<sup>26</sup>, qu'il n'y en a guère que deux, trois, et souvent qu'un seul, sous le titre ou d'ambassadeur ordinaire, c'est-à-dire d'ambassadeur résident, ou d'ambassadeur extraordinaire, c'est-à-dire d'ambassadeur temporaire<sup>27</sup>.

A la vérité, on établit en ce moment dans les grandes villes maritimes étrangères, particulièrement dans les villes maritimes de la Méditerranée, des consuls<sup>28</sup>, et on en établit quelquefois plusieurs chez la même nation ; mais, ne vous y trompez pas, ce ne sont pas des ambassadeurs, ce ne sont que des protecteurs, des juges du commerce<sup>29</sup>, que d'ailleurs les marchands prétendent avoir, eux, le droit de nommer<sup>30</sup>.

**LE RANG DES AMBASSADEURS.** — O vous, Monsieur le maréchal, qui touchez amicalement dans la main des paysans de l'abbaye, qui vous laissez pacifiquement coudoyer par les nobles que votre abbé vient d'anoblir<sup>31</sup>, qui vous empressez toujours

de prévenir, par vos politesses, les maréchaux des autres abbayes moins anciennes ou moins grandes que la vôtre, vous sentiriez-vous le courage, si vous étiez ambassadeur, de dire, après la bataille d'Azincourt, à l'ambassadeur anglais, à un lord aux larges épaules : Place pour moi ! Après la bataille de Saint-Quentin, de dire à l'ambassadeur espagnol, à un Castillan au regard superbe : Place ! je suis l'ambassadeur du roi de France, je précède tous les ambassadeurs des rois<sup>32</sup> ! Place ! place ! je ne cède le pas qu'à l'ambassadeur de l'empereur<sup>33</sup>, qui n'est pas moi. Place ! place à la première place ! Ou, si vous réclamiez, ne forriez-vous peut-être pas valoir les vieilles raisons du père de votre pitancier, et n'omettriez-vous peut-être pas les bonnes raisons actuelles ? Il me semble vous entendre représenter doucement aux autres ambassadeurs qu'il n'y avait que quatre monarques oints, sacrés : l'empereur, le roi de France, le roi de Jerusalem, le roi d'Angleterre<sup>34</sup> ; que, maintenant, il n'y a plus que les deux premiers<sup>35</sup>. Il me semble ne pas vous entendre leur dire que les droits de la France sont les droits de l'usage, originairement les droits de la puissance ; et je craindrais même, Monsieur le maréchal, que, lorsque vous seriez envoyé au loin, vous vous fissiez mentionner dans l'histoire comme celui de nos ambassadeurs qui, à la cour ottomane, se laissa précéder par l'ambassadeur du roi de Hongrie<sup>36</sup>.

Et ne croyez pas que cette préséance soit vaine. Je dis, moi, qu'elle importe plus qu'à la majesté du prince ; je dis qu'elle importe à sa force ; car, sur le champ de bataille, la gend'armérie française, qui sait que le roi de France a son rang au dessus du roi d'Angleterre, d'Espagne, brave mille morts pour ne pas reculer devant la gend'armérie anglaise, espagnole ; de même que, pour soutenir ce même rang, la nation française s'épuise jusqu'au dernier effort.

**LE PROTOCOLE DES AMBASSADEURS.** — Je viens au formulaire des actes et des offices que votre pitancier a pu vous enseigner, car le protocole diplomatique n'a guère plus varié<sup>37</sup> que le rituel de votre abbaye.

Quant au protocole verbal, il n'a sans doute guère plus varié. Depuis long-temps, sans doute, on dit : Le roi mon maître entend..., le roi mon maître... désire... En cela vous avez eu avantage. Et vous en avez encore un autre en ce que vous avez été élevé parmi les moines, tous accoutumés à ménager la chèvre et le chou, dans l'espoir de mettre le chou au pot et la chèvre à la broche.

**LES DÉPÊCHES DES AMBASSADEURS.** — Je conviendrai aussi,

nir compte de tous vos avantages , que le formulaire des nissives n'a guère non plus varié , à cela près que le roi sous les rois : Mon frère<sup>39</sup>, ce qui , du temps du père de lancier, n'était pas général<sup>40</sup>. A cela près qu'aujourd'hui à ses ambassadeurs : Mons le comte, mons le maréchal<sup>41</sup>; près aussi qu'entre ambassadeurs on s'écrit : Monsieur mon non<sup>42</sup>.

, quant au fond , il a immensément varié ; car, au lieu , comme autrefois, des débordements de la mer, des is du Vésuve , des nouvelles créations de cardinaux, les eurs, surtout les ambassadeurs chez les peuples libres, au papier et à leurs chiffres<sup>43</sup> les assurances des com- nationales qu'ils achètent, les secrets des révolutions réparent. Qui lirait leurs dépêches y trouverait souvent : si bien la désunion entre le roi d'Espagne et les cortès voilà en mauvaise intelligence ensemble, au moins pen- ut ce règne<sup>44</sup>. J'ai fortifié l'opposition à la diète de l'em- a banc<sup>45</sup> de plus est dans les intérêts de la France. J'ai pratiqué les chefs de la chambre des communes qu'elle nt pas au mariage du roi, si bien pratiqué, que le roi as le quart de l'argent qu'il demande<sup>46</sup>. J'ébranle le trône oyaume. Je suis près de faire recommencer une vieille e. Je souffle la discorde, la révolte ; j'appelle le sang , la , les fléaux, les ruines ; je prodigue les caresses, les pro- ; je répands l'argent, l'or<sup>47</sup>.

**APPOINTEMENTS DES AMBASSADEURS.** — Les princes, nier siècle<sup>48</sup>, au temps du père de votre pitancier , et usqu'au nôtre, étaient en quelque manière les pitanciers bassadeurs envoyés chez eux<sup>49</sup> ; ils leur faisaient fournir s jours pitance , meubles , valets et serviteurs. Mais ac- s'il en est quelquefois<sup>50</sup>, il n'en est pas toujours il arrive assez souvent qu'on se contente de leur faire es présents de bougie, d'épices<sup>51</sup>, et même, si vous vou- e faire en outre quelques belles ou longues haran- ; eite, pour tout le reste, l'ambassadeur n'a que ses u s d'environ deux mille livres chaque mois<sup>52</sup>. Véri- n n'a qu'à nourrir quelques centaines de domestiques ommes<sup>53</sup>, qu'à tenir une grande table ouverte<sup>54</sup> où , avec les nouvelles des gazettes de Venise<sup>55</sup>, d'autres es, d'autres anecdotes bien plus importantes, qu'il doit avec une scrupuleuse attention ; car, maintenant, les deurs sont les espions officiels des princes<sup>56</sup>. Ne comp- d'ailleurs, si cela vous platt, les illuminations que de-

vant son hôtel il est obligé de faire ou d'empêcher, suivant les intérêts ou même suivant la religion de son roi<sup>58</sup>.

**LA JURIDICTION DES AMBASSADEURS.** — Je ne vous nie pas d'ailleurs, puisque vous le voulez tant, puisque vous y revenez si souvent, que, chez les puissances où les ambassadeurs résident, ils soient les consuls généraux, les hauts juges<sup>59</sup>, les hauts protecteurs de toutes les personnes de leur nation<sup>60</sup>. Mais ce n'est pas, ce me semble, une raison pour que vous soyez ambassadeur, pas plus que c'en est une que, dans l'intérieur de leur maison, ils aient pouvoir de vie et de mort sur leurs gens, sur leur suite<sup>61</sup>, comme le prince qu'ils représentent.

### STATION LXIII. — LE FILS DU MARÉCHAL DE GORZE

Hier, ce vieux maréchal de monastère ne cessait de dire à son parent du chancelier que, s'il ne pouvait lui répondre, il avait, à Paris, un fils qui lui répondrait. Enfin il s'avisa d'ajouter : C'est celui-là qui serait un bon ambassadeur ! il n'y en aurait pas de meilleur. Oh ! oh ! lui répondit en souriant le parent du chancelier, je ne le connais pas ; mais si, demain à cette heure, vous l'amenez, nous verrons un peu ce qu'il sait et ce qu'il peut faire. Voulez-vous en être ? me dit-il, en se tournant poliment vers moi, qui lui avais paru fort attentif. Je m'inclinai, j'acceptai ; et aujourd'hui je suis retourné chez lui, ou, étant arrivé un peu tard, j'ai été surpris de le trouver seul. Monsieur, m'a-t-il dit en me voyant entrer, ils sont venus, ils sont partis. Le fils, encore plus que le père, a la rage des ambassades. Place à ces deux enragés maréchaux, car le fils est survivancier. J'ai eu enfin plus d'autre moyen de me tirer d'eux que d'aller prendre dans le cabinet mon arbre de consanguinité<sup>1</sup>, et de leur prouver que mon père était à peine leur parent, que je ne leur devais plus, que je ne leur devais donc pas d'aller solliciter une ambassade, ainsi qu'ils ne cessaient de me le dire ; que je ne leur devais que le bonjour ; et, sans me gêner plus long-temps, je le leur ai aussitôt souhaité.

**LE DROIT PUBLIC.** — Mais, Monsieur, a continué le parent du chancelier, croyez que, par toute sorte d'autres moyens, j'ai voulu éviter d'en venir à celui-là. Petit maréchal, ai-je dit au fils, vous ne me contesterez pas du moins que, lorsqu'on n'a pas

une naissance, une haute dignité, il faut indispensable-  
 ment avoir une grande instruction; et vous allez me prouver que  
 c'est la vôtre, afin que je puisse certifier au chancelier que  
 vous êtes, à cet égard, entièrement digne des bontés du roi.  
 — D'abord, connaissez-vous le droit public? — Qui ne le  
 sait? — Savez-vous qu'il dérive du droit de cité, comme le  
 droit de cité dérive du droit de famille? — Qui ne le sait? — Sa-  
 vez-vous qu'il oblige les cités, c'est-à-dire les états, les royaumes,  
 les républiques, comme le droit de cité oblige les sujets,  
 les citoyens; le droit de famille en oblige les membres?  
 — Savez-vous que le droit public se compose  
 de lois universelles, écrites, non écrites, des traités  
 entre cités ou états, des différentes constitutions des diffé-  
 rentes cités ou états, des différentes formes de gouvernement?  
 — Qui ne le sait? — Savez-vous que, des quatre formes de gou-  
 vernement prédominantes, la démocratie pure dépérit, que l'aristocratie  
 féodale dépérit, que la monarchie représentative dé-  
 périt, que le despotisme se glisse dans la monar-  
 chie représentative, la change insensiblement en monarchie  
 absolue? — Qui ne le sait? — Par conséquent, vous avez lu  
 les historiens, à commencer par les plus célèbres, par les Ita-  
 liens, à commencer par le plus célèbre des Italiens, par Ma-  
 chiavel? — Sans doute. — Vous avez lu son *Prince*? — A peu  
 près. — Eh bien! si cela est, ne le dites pas, car sa politique  
 aujourd'hui regardée comme exécration. Le chapitre huit et  
 le chapitre dix-huit sont épouvantables<sup>5</sup>. Vous avez aussi lu San-  
 tiarota? — A peu près. — Vous êtes sûrement persuadé que c'est  
 un pauvre homme qui ne voit que dans les cours des rois le monde  
 politique, qui fait des différentes cours les différentes parties de  
 la politique<sup>6</sup>. N'est-ce pas que la *Raison d'état*, par Boterius<sup>7</sup>, vaut  
 mieux? — Je ne suis pas éloigné de le penser. — On y trouve  
 tous les divers éléments constituant la cité; toutefois, dans  
 les cinq ou six livres de la *Republique* de notre Bodin<sup>8</sup>, on les  
 trouve mieux ordonnés. Êtes-vous de cet avis? — Oui, et de-  
 puis long-temps. — Dites-moi, est-ce cinq, ou six livres? Je ne  
 me souviens pas très bien. — Je ne m'en souviens pas très  
 bien non plus; mais il vaut mieux que ce soit six que cinq, car  
 l'ouvrage est excellent.

**LES ÉTATS DE L'EUROPE.** — Petit maréchal, ai-je con-  
 vaincu? — Vous avez dû remarquer, dans ces publicistes et dans d'au-  
 tre part, que la religion, les langues, les mœurs, les traités de paix,  
 les alliances, formaient de tous les états européens une grande  
 famille, et que les intérêts sont autres que ceux de la grande famille



de l'Asie, de la grande famille de l'Afrique, de la nouvelle famille de l'Amérique; quels sont-ils ces intérêts? — hommes de ces trois parties du monde se convertissent en religion chrétienne, afin qu'ils apportent plus de bon commerce. — Vous parlez là comme un consul de France, mais non comme un ambassadeur. Les intérêts de la France, c'est que ces trois parties se civilisent, afin que l'homme, européen ou européenisé, agrandisse le cercle de nos jouissances, et multiplie les points sensibles de la civilisation.

**LES INTÉRÊTS DE LA FRANCE.** — Jusque là je n'ai été contredit; il n'y avait guère que moi qui eût paru n'en avoir pas été ainsi lorsque je suis descendu à des questions familières, j'ai manqué de dire plus de choses bourgeoises. Mais le maréchal, de même que l'Europe a ses intérêts, de même l'état de l'Europe a aussi les siens. Voyons-les. Mais par où allons-nous commencer? Quel est le premier, quel est le premier rang? Le fils devait me répondre. Toutefois ne pouvant plus contenir ce qu'il savait, qui était ce son pitancier, m'a dit : La Turquie! la Turquie! elle fait trembler l'empereur, le pape. — Dites qu'elle les faisait autrefois et qu'aujourd'hui elle ne fait trembler que la Russie<sup>10</sup>, qu'elle saura manier le mousquet, ne tremblera plus. — d'ailleurs que Mahomet III n'est pas Mahomet II. — L'Espagne! a dit le fils; elle possède tout le nouveau monde et les plus belles parties de l'ancien. — Mon ami, vous ne savez pas qu'à Vervins ce n'est pas la France qui a demandé la paix à l'Espagne, mais l'Espagne qui a demandé la paix à la France. Cependant ce n'est pas seulement par là que la France est au premier rang de la puissance; elle l'est par sa position géographique, qui est la plus heureuse; par sa population, qui est la plus nombreuse; par son agriculture, qui est la plus variée; par son industrie, qui est la plus avancée; par son armée, qui est la plus aguerrie<sup>12</sup>; par son roi surtout, par son roi, qui est le plus brave, le plus habile, qui est Henri IV. Et maintenant moi quels sont les intérêts de la France. Pesez bien la réponse; elle sera pour ou contre vous décisive. Imaginez que j'ai continué le parent du chancelier, la réponse qu'un homme s'efforceraient de faire la plus ridicule, qu'un homme raisonnable s'efforceraient de rendre la plus opposée au bon sens, et vous aurez à peu près la sienne. Mon cher petit maréchal, lui ai-je dit donc, les intérêts de la France sont que les provinces du nord de la Somme, que la province de la Lorraine,

**Alsace**, de la Franche-Comté, le duché de Savoie, le comtat  
 / a, le Roussillon, que la nature lui a donnés, lui soient  
 ; ensuite qu'une des deux dents de l'étau entre lesquelles  
 ne tient la France du Nord au Midi soit brisée, que la ré-  
 iq des sept provinces des Pays-Bas devienne la république  
 dix-sept provinces, et aille donner la main à la France, qui  
 l la sienne<sup>13</sup>.

**LI INTÉRÊTS DE L'ESPAGNE.** — Vous auriez été surpris,  
 dit le parent du chancelier, que je n'eusse point parlé des in-  
 de la France avec une bouche française ; mais, a-t-il  
 é, je n'en ai pas été moins juste lorsque j'ai fait passer les  
 its des autres nations dans mes mains, et que je me suis  
 lanément chargé de les exposer. Voici la continuation de  
 n au fils du maréchal : Mon ami, lui ai-je dit, dès que les  
 auront cessé d'être espagnols, la France et l'Espagne  
 urr guère être ennemies ; elles ne pourront avoir de dé-  
 que sur la ligne divisoire des inaccessibles sommets des  
 r es. Alors, si le roi d'Espagne incorpore irrévocablement à  
 hie le Portugal, que lui a donné la nature, que lui a re-  
 e a la bataille d'Alcazar la fortune, combattant pour l'Espa-  
 avec des armes africaines<sup>14</sup> ; si en même temps, renonçant à  
 ridicules pages de titres de roi de petits royaumes, de comte  
 p ls comtés, de seigneur de petites seigneuries<sup>15</sup>, il établit  
 nement, en toute souveraineté et en toute indépendance,  
 s princes de son sang : un dans le Milanais, un dans le royaume  
 s Deux-Siciles, un dans les colonies des Indes orientales ; si,  
 pesant aussitôt de tout le poids de l'Espagne repeuplée de paysans  
 et d'artisans sur le continent américain ; si, l'espagnolisant par la  
 religion, par la langue, par les arts, par les mœurs, surtout par  
 l'équité et par la douceur du gouvernement, il acquiert ainsi à la  
 nation le plus grand des noms, la plus grande des gloires ; s'il  
 chasse sincèrement du milieu de son conseil l'ancien esprit du dé-  
 mon du Midi ou du feu roi Philippe II<sup>16</sup>, dont la politique insen-  
 sée regardait ses divers états d'Europe, non comme des colonies  
 lointaines qu'il serait impossible de maîtriser, mais comme des  
 provinces espagnoles qu'il fallait à tout prix réunir par la con-  
 quête des immenses pays intermédiaires, il s'éclairera enfin à la  
 lampe qui brûle sur le tombeau d'Alphonse le Sage ; il verra en-  
 fin les intérêts de l'Espagne.

**LES INTÉRÊTS DE L'EMPIRE ET DE L'EMPEREUR.** — Petit  
 maréchal, mon ami, ai-je continué, la première science de l'am-  
 bassadeur, je vous l'ai déjà plusieurs fois dit, est de bien connai-  
 tre les intérêts des diverses puissances. Maintenant se présente

cet antique empire des Césars, si glorieusement rétabli par Charlemagne, ou, parmi les souverains qui se le partagent, il en est un, l'empereur actuel, qui règne sur deux grands royaumes<sup>17</sup>. Il faudrait donc pour l'empire que ce chef fût en même temps fort et faible; qu'il fût fort envers les grands souverains membres de l'assemblée ou diète lorsqu'ils n'en reconnaissent pas les décisions; qu'il fût faible envers les petits souverains lorsqu'il voudrait gêner les votes; qu'il fût faible surtout envers les électeurs lorsqu'aux élections il voudrait les intimider. Et de même il faudrait que pour l'empereur les souverains de l'empire fussent tous en même temps et forts et faibles; qu'ils fussent forts pour fournir de nombreux contingents dans les guerres générales; qu'ils fussent faibles pour ne pas l'empêcher de rendre héréditaire dans sa famille la couronne élective de l'empire<sup>18</sup>, comme il a rendu héréditaires la couronne élective de Bohême<sup>19</sup>, la couronne élective de Hongrie<sup>21</sup>.

**LES INTÉRÊTS DE LA TURQUIE.** — Voilà les Turcs! les Turcs! crie l'empereur en se tournant vers l'Europe, quand les Turcs le pressent vivement dans son royaume de Hongrie, ou de lui font une guerre continuelle<sup>22</sup>. N'est-ce pas comme s'il criait: Voilà les ténèbres! les ténèbres! En effet, les Turcs envahissent l'Europe civilisée, de même qu'aux heures du soir la nuit envahit le jour. S'ils avancent, ils ravagent, ils détruisent les monuments des arts et des sciences, ils éteignent les lumières; s'ils reculent, ils font pis, ils ne laissent que l'incendie et la famine<sup>23</sup>. De notre temps ils sont venus jusque sous les murs de Vienne<sup>24</sup>, et on craignait de les voir du haut des tours de Strasbourg, de Toul ou de Metz. C'est qu'à cette époque la chrétienté était déchirée, sanglante, de guerres de théologie<sup>25</sup>. Donc les intérêts de la Turquie sont de voir l'Europe dans les discordes, dans les dissensions; donc les intérêts de la Turquie sont les intérêts du diable; donc les intérêts de la Turquie sont d'empêcher l'Europe d'avancer dans l'Asie, de faire, au contraire, avancer l'Asie dans l'Europe; donc les intérêts de la Turquie sont les intérêts de la barbarie.

**LES INTÉRÊTS DE L'ANGLETERRE.** — À mon avis, la Turquie doit être placée au quatrième rang des puissances de l'Europe, et l'Angleterre au cinquième. Ce n'est pas d'ailleurs que l'Angleterre, dont le roi, naguère le pensionnaire du roi de France<sup>26</sup>, se donne aujourd'hui le titre d'empereur des empereurs<sup>27</sup>, ait déposé la grande opinion qu'elle a d'elle et ne se classe bien différemment; car on entend ses ambassadeurs dire tout haut

si la France et l'Espagne sont les deux bassins de la balance  
ue, l'Angleterre y met le poids<sup>28</sup> ; ils pourraient, ce me  
tôt dire qu'ajoutant au poids l'Angleterre la fait sou-

Du reste, mon jeune ami, apprenez et n'oubliez  
que l'homme à courte vue craint la prospérité de  
e, l'homme d'état la désire ; il désire qu'à la fin de ce  
le roi d'Écosse, Jacques VI, unisse à jamais l'Écos-  
e et l'Irlande<sup>29</sup> ; il désire qu'ainsi territorialement  
cette puissance accroisse le nombre de ses vaisseaux,  
e toutes les mers, ceigne de son commerce maritime tout  
afin qu'elle puisse nous acheter plus de nos huiles, plus  
vins, plus de nos marchandises<sup>30</sup>. La mer est l'élément  
terre, et la mer n'est pas plus celui de la France que de  
rie. La nature a dit à la France de labourer, de fa-  
et à l'Angleterre, non pas de ne pas labourer, mais de ne  
quer<sup>31</sup>. L'Angleterre ne peut pas plus imiter nos toiles,  
es, nos quincailleries, nos bijoux<sup>32</sup>, que nos amandes,  
ives.

INTÉRÊTS DE LA POLOGNE. — Maintenant, ai-je dit au  
chal de Gorze, mettez-vous la Pologne au sixième  
me rang ? La mettez-vous avant ou après la Suède ?  
— rani. — Pourquoi ? Le fils ni le père n'ont rien répondu. Eh  
leur ai-je dit alors, voici pourquoi vous la mettez avant.  
ord vous considérez qu'elle occupe dans l'Europe orientale  
heureuse position que la France dans l'Europe occiden-  
qu'elle a d'aussi beaux fleuves, un beaucoup plus grand ter-  
et peut-être une presque aussi grande population<sup>33</sup>. Mais,  
otre temps, elle s'est affaiblie par l'extinction de la dynastie  
llons, qui avaient rendu la forme du gouvernement stable,  
en rendant la couronne dans le fait héréditaire<sup>34</sup>. Les in-  
ereus manifestes de la Pologne veulent qu'elle renonce à ces nou-  
élections orageuses, qu'elle ait des rois héréditaires,  
e ait de grands officiers, de grands dignitaires qui ne le  
pas<sup>35</sup>, et avant tout qu'elle affranchisse son peuple du ser-  
-s. Ils veulent aussi que son infanterie ne soit pas seule-  
levée dans l'Ukraine<sup>37</sup>, mais qu'elle soit levée, comme sa  
alerie, dans toutes ses provinces. La Pologne d'ailleurs doit,  
tout prix, s'allier avec les princes chrétiens pour s'ouvrir ou se  
ouvrir<sup>38</sup>, à tout prix, sur l'empire turc, un chemin jusqu'aux  
ports de la mer Noire, où elle établira, comme dans ceux de la  
Baltique, des greniers de blés à vendre<sup>39</sup>.

LES INTÉRÊTS DE LA SUÈDE. — Il est des pays configurés à  
l'extérieur pour être militairement forts, et à l'intérieur pour

faire un riche commerce : telle est la Suède. Il à-cheval défendu au Nord, à l'Orient, à l'Occident, les neiges et pénétré au centre par la roi de Danemarck est le portier de cette belle Suède en est le seigneur, et le roi de Pologne et en sont les coseigneurs. Le roi de Suède entend les intérêts de son pays, car il s'efforce d'avoir toute la mer, d'avoir tous les rivages, de chasser tous les poissons.

**LES INTÉRÊTS DU DANEMARCK.** — Mon père, en m'adressant toujours au fils, quel est ce pays qui a quatre cents lieues de long et qui, en largeur, n'en a pas huit de large ? Allons ! regardez la carte, vous verrez bien que c'est le Danemarck. Tout ce pays est pauvre, ne vit que de la pêche. Ses intérêts sont de prêcher les avents et les carêmes. Eh bien ! c'est tout, n'est-ce pas ?<sup>41</sup>

**LES INTÉRÊTS DE LA SUISSE.** — Si vous voyez deux hommes qui se battent, ou qui se font tuer, je vous répondrai : Demandez aux deux parties ce qu'elles veulent, et je vous dirai : Demandez aux deux parties ce qu'elles veulent. Depuis plus d'un siècle leur pays est en possession de la paix. L'Europe de bonne et belle infanterie<sup>42</sup>. Vous diriez que la manufacture établie dans ces montagnes, manufacture ne fleurit qu'en temps de guerre. Les intérêts des Suisses ne sont pas cependant que l'Europe n'ait jamais la paix, car elle finirait par s'aguerrir et se passer d'eux ; ils sont que l'Europe ait toujours la paix, car elle se passerait facilement encore ; ils sont que l'Europe reste ce qu'elle est, le monde aille comme il va.

**LES INTÉRÊTS DE L'ITALIE.** — Maintenant, si vous voyez au bas de la carte de l'Europe, c'est l'Italie, d'hui divisée en presque autant de petits états que les Volsques et des Samnites<sup>43</sup>. Il conviendrait à ce pays, un Charlemagne, qui le réunit sous le même sceptre ; alors son côté le plus faible est la chaîne des Alpes ; mais allez dire cela au pape, il vous pendra ; au duc de Savoie, au duc de Florence, il vous pendra ; à la république de Gênes, à la république de Venise, il vous fera noyer. L'Allemagne, à la vérité, est divisée, mais elle est toute dans le lien commun ; il y a une patrie allemande, il n'y a pas de patrie italienne.

**ÉTATS DE LA RUSSIE.** — Ainsi que la Turquie, la Russie est en Europe, un autre en Asie ; toutefois, au lieu que la Turquie est rétrograde vers l'Asie, celle de l'Europe ne ne ralentit pas ; aussi remarquez avec une sagacité le czar s'efforce d'élargir son territoire <sup>44</sup>, ou, ce qui est la même chose, d'élargir sa civilisation. La Russie ne connaît guère sa frontière qui, peut-être à son insu, s'étend jusqu'à la mer Noire sa frontière d'Orient <sup>45</sup>, qui, lorsque ses troupes armées, pourra à travers les Tartaries s'étendre en Asie. Elle connaît mieux sa frontière du Midi, sa frontière de l'Occident, tracées à la pointe de l'épée par les Turcs <sup>46</sup>. La Russie, couverte de forêts, de villes de bois, de châteaux de bois, quoique le plus peuplé de l'Europe, ne compte pas encore dans leur politique. Cependant aujourd'hui on sait plus exactement se passer chez elle. Quand le czar a bâti son palais sur le modèle des palais italiens <sup>47</sup>, il a bien fait ; il a formé sa garde des strélitz sur le modèle de celle des Turcs <sup>48</sup>, il a mis sa tête entre les mains de son capitaine. Le monarque actuel est un monarque parvenu : quand il était jeune, il n'était qu'un gentilhomme, et même pas un gentilhomme <sup>49</sup>. Un autre gentilhomme pourra parvenir à bien du reste, ai-je ajouté au fils du maréchal de France frappant sur l'épaule, que vous avez grande envie de votre apprentissage en Russie ; mais je pense qu'un Français n'y ferait guère fortune, car le czar est si pauvre de ses ambassadeurs il leur ôte les présents qu'ils

**GRAPHIE.** — Mes amis, ai-je dit au père et au fils, je suis sûr, étonnés, et il est à la vérité très étonné de sa toute-puissance, avec sa constante volonté de la paix dans la chrétienté <sup>50</sup>, le pape ne puisse, et n'ait pu réussir ; il est ridicule et cruel qu'au Midi de l'Europe le Savoie recrute en Suisse, en Allemagne, pour le moment, avec des troupes soldées de l'or de ses soies du Piémont <sup>51</sup>, faire injustement la guerre à la France <sup>52</sup>. Il est encore plus ridicule et plus cruel que tous les états, en ce moment, s'arment pour la succession d'un petit prince, à laquelle plusieurs princes prétendent afin d'empêcher qu'à l'avenir la terre soit si ridiculement ensanglantée, afin d'empêcher que les progrès de la population, de l'agriculture, du commerce, des arts,

soient si ridiculement , si cruellement arrêtés , que pensée de notre siècle , conçue par les politiques , les gens de lettres , sanctionnée par les desseins de roi <sup>56</sup> , veut faire de l'Europe une grande fédération mise dans leurs différends et leurs querelles aux juges conseil amphictyonique , formé des députés des distances , disposant souverainement du trésor et de la fédération <sup>57</sup> . Alors chaque roi plaiderait non par trente canons et de trente mille arquebuses , mais par de ses savants <sup>58</sup> . Ce serait bon , m'ont dit précipitamment le père et le fils , pour les hommes de robe . Moi qui , trait que je suis , me sens plus homme d'épée qu'eux , j'ai encore plus précipitamment répliqué : Le grand guerriers se reposassent partout comme des maréchaux . Mais aussitôt voilà que , pour prouver que par le rouille se rouille avec ses armes , le père a commencé son discours ; le fils l'a continué . Je vous ai déjà dit comment l'un et avec l'autre j'avais en même temps fini .

---

#### STATION LXIV.—LES COMÉDIENS FRANÇAIS

Je veux examiner les progrès que les spectacles ont faits chez un peuple né pour les perfectionner . Que celui-ci , où mes oreilles , mes yeux , mon esprit sont pleins de comédies ! Que je commence donc vite , sur ce commencement , je commence bien ; j'entends par le commencement .

LES COMÉDIENS DES PROVINCES. — Et pour commencer prenne les choses d'un peu plus haut que d'aujourd'hui .

L'hiver dernier , je passais dans une étroite rue de la capitale du Nivernais . Un homme assez mal habillé , avec un tambour devant une porte où entraient quelques personnes en disant : Venez ! entrons ; ils en ont besoin . Je n'hésitai pas à entrer aussi . Je me trouvais dans une grande salle , pressée , où jouaient des comédiens qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour grossir leur auditoire . Je me trouvais dans une bonne action ; je demeurai jusqu'à la fin .

Quelque temps après , rétrogradant sur ma route , m'arrive souvent , le mauvais temps me força de me réfugier dans une auberge dont la grande cheminée de la cuisine

tourée par des gens de robe, par des ecclésiastiques, la plume au chapeau, l'épée à la ceinture, le sac, la trompette, le tambour sur le dos; ils se tournaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; ils se resséchaient au plus vite. Je reconnus que c'étaient des comédiens, et, après les avoir examinés un moment, que c'étaient les comédiens que j'avais déjà vus. Ils souffraient, ils se plaignaient; il ne cessaient de se plaindre. Au sortir de Nevers, me dirent-ils, plusieurs villes nous ont fermé les portes<sup>1</sup>, et notamment Douai, où il y a un si bel amphithéâtre, moitié maçonné en pierre sèche, moitié taillé dans le roc<sup>2</sup>, et où cependant on ne joue guère qu'une seule fois l'an. Il n'y a sans doute en France, ajoutèrent-ils, qu'une ville, une petite ville, où le magistrat puisse dire qu'on ne peut jouer la comédie à cause des dangers publics, des crises de l'état<sup>3</sup>. Eh bien! je ne sais comment c'est dans cette ville que nous sommes allés. Ailleurs nous n'avons pas été mieux accueillis. Les temps pour nous ont changé: autrefois, aux jeux des miracles des saints, le magistrat venait nous offrir des pots, des cimarres de vin<sup>4</sup>; aujourd'hui nous ne trouvons pas d'eau à boire. Foi de braves gens, nous ne savons où nous réfugier, où aller! J'eus encore pitié d'eux, et avant de me retirer je leur donnai un demi-écu, en les exhortant à ne point porter leurs habits d'église; ils me répondirent qu'on leur défendait maintenant de les mettre sur le théâtre<sup>5</sup>, et que pour les user il fallait bien qu'ils les missent quelque part.

J'avais rencontré auparavant, j'ai rencontré depuis d'autres troupes en aussi piteux équipage; je ne connais pas dans les provinces d'état plus malheureux que celui des comédiens.

**LES COMÉDIENS DU PONT-NEUF.** — Mais il n'en est pas de même à Paris; ils jouissent de la fortune et de la considération. Aussi ai-je été successivement plusieurs fois à chaque théâtre, et en ce moment puis-je prouver à mon illustre parrain combien à tous égards, et encore avec un plus grand plaisir à cet égard, j'ai eu constamment en vue ses projets de porter la civilisation française dans le pays qu'il habite.

Comme toutes choses, les théâtres de France ont eu aussi leurs divers âges, dont les premiers ont commencé par les farces des carrefours; mais ces farces mêmes se sont, à Paris, de nos jours, perfectionnées au point de devenir quelquefois de bonnes comédies de mardi-gras. Quelle différence entre ces anciens bateleurs trajectaires<sup>6</sup>, ces anciens comédiens, médecins, chirurgiens, de la place de Grève<sup>7</sup>, ces anciens paradeurs, vendeurs de remèdes, arracheurs de dents, raccommodeurs de membres disloqués, ces Mauloué, Malassigné, Malassis<sup>8</sup>, et les comé-



diens, dentistes, saigneurs, thériacleurs, beaux cards<sup>9</sup> d'aujourd'hui, élèves des comédiens, thériacletistes, saigneurs italiens ! J'ai vu certains jours Monfois Mondori, vêtu de son vieil habit fourré, et son vaifois tambourino, tabourino, tambourin, tabourin, tabarin<sup>10</sup>, vêtu d'un large sayon blanc, coiffé d'un ha pointu de la même couleur, vendre à la foule jusqu'au petit pot de leur grand coffre<sup>11</sup> ! J'ai vu au bas du l foule entourer leur théâtre par derrière comme par o plaudir par derrière comme par devant ; et dans les capitaine Rodomont, quand Lucas, renfermé dans un battu pour le capitaine<sup>12</sup>, ou dans les Noces de Piphzabelle, quand Tabarin, aidé de Francisquine, renier les personnages dans des sacs ; quand Lucas, vendu pour un porc, est sur le point d'être saigné par le boucl tous les sacs se dressent, quand tous les sacs se ba risée du peuple s'étendre de proche en proche, gagne du Louvre à droite, le quai de la Ferraille à gauche, et charrettes, les voitures, les équipages, même les pr qui portaient les morts, être obligés de prendre part à la blique ou de faire le tour.

Ah ! mon parrain, il y en a sans doute pour long-t que les premiers comédiens de votre capitale vaillent u diens du Pont-Neuf.

**LES COMÉDIENS DE L'HOPITAL DE LA TRINITÉ.** - tandis que les plus bas tréteaux se sont graduellement é plus haut théâtre s'est graduellement abaissé. La comédi après avoir duré trois, quatre siècles<sup>14</sup>, vient de fini plus honteuse dégradation.

Lorsque, sous le nom de la confrérie des mystères, d frérie de la passion, elle sortit des églises pour monter échafauds des places publiques ou des grandes salles de cle, elle donna, si je puis parler ainsi, un bras aux l'autre aux artisans<sup>15</sup> ; mais, vers le milieu de ce siècle clercs s'étant peu à peu retirés, elle n'a plus entendu, plus parlé que le langage des artisans, dont en même te a pris les mœurs et les goûts.

Comment les chefs de cette ancienne et vénérable co les maîtres des Actes des apôtres, je le leur demande, e voulaient-ils que les hommes bien élevés pussent aujourd' porter cet argot des voleurs ? « Hé chouq plais Dieu chechi ? — N'aurai-je jamais de l'aubert ?..... Es quin ? — Oui, compain. »

Ils pussent écouter ces paroles grossières : « Mes tirandes  
ouïrées. — Je porte le cul decouvert <sup>16</sup> ? »

Les hommes instruits ne sourissent pas de pitié quand on  
l'empereur Noiron et son prévôt Agrippe <sup>17</sup> ?

Les hommes doctes ne détournassent pas les yeux quand  
royaient attacher à la croix les libraires, exposer les auteurs  
aux sales et jeter leurs ouvrages aux chiens <sup>18</sup>, qui n'en vou-  
lent pas ?

Les hommes habitués à l'Académie française, l'Académie  
de musique <sup>19</sup>, ne se bouchassent pas les oreilles en en-  
fant mêler les airs du *Vexilla Regis*, du *Veni Creator*, des  
psalms, des cantiques, avec les airs de vaudevilles obscènes, ou  
des chansons de taverne <sup>20</sup> ?

Les hommes contemporains de la réformation des méta-  
évangélistes pussent ne pas hausser les épaules lors-  
après le supplice des martyrs les chrétiens ramassaient les  
os des paniers, ou lorsque après la mort des persécuteurs  
en portaient les âmes dans leurs jeux, les laissaient  
mourir après <sup>21</sup>, comme le jeune chat qui lâche, qui rat-  
e la ris ?

Et que les hommes de cour, les hommes bien élevés, ne  
se voyant les possédés tantôt vomir le diable sur le  
pu tantôt le rendre avec les efforts et les contorsions <sup>22</sup> de  
quelqu'un qui a pris médecine ?

Je le demande surtout aux maîtres des Actes des apôtres <sup>23</sup>,  
ne pouvaient-ils penser que ces scandales n'alarmeraient  
la piété publique ?

Et ils étaient surpris quand le parlement tonnait ; et ils criaient  
à l'oppression quand ses arrêts foudroyaient la salle de l'hôpital  
de la Trinité, lieu de l'ancienne gloire, des anciens triomphes  
de la comédie sainte <sup>24</sup> !

**LES COMÉDIENS DES POIS PILÉS.**—Ainsi qu'un vieux arbre  
vermoulu, poudreux, près de rentrer dans la terre, s'élève un  
haut surgeon dont le verdoyant feuillage couvre la décrépitude de  
son tronc, ainsi de la comédie sainte, ou plutôt de ses pauses,  
de ses entr'actes, de ses intermèdes, est sortie la comédie des  
pois pilés <sup>25</sup>, qui, tantôt sous le toit maternel, à l'hôtel des con-  
frères de la passion <sup>26</sup>, tantôt dans d'autres hôtels, ne cessait d'at-  
tirer la foule ; mais le parlement n'a pas non plus hésité à la faire  
taire <sup>27</sup>. Véritablement, ces pois représentés, ou, pour m'expri-  
mer d'une autre manière, servis en carême <sup>28</sup>, étaient devenus,  
par un assaisonnement de plus en plus licencieux, des pois gras,  
trop gras, même pour le carnaval <sup>29</sup>.

**LES COMÉDIENS DU PALAIS.** — Tandis que le parlement prescrivait les indécentes farces des pois pilés, on en jouait à ses oreilles, derrière ses sièges, de bien plus indécentes. Les clercs de la Basoche, applaudis par Louis XII<sup>20</sup>, par François I<sup>er</sup><sup>21</sup>, se permettaient trop souvent de tout chanter, de tout dire. Ils croyaient que leurs antiques tréteaux de la grand'salle étaient inbranlables. Le parlement les a renversés d'un coup de coude. Les clercs les ont plusieurs fois relevés; le parlement les a renversés encore, et les clercs ne les relèvent plus<sup>22</sup>.

Quand on impose silence au royaume de la Basoche, composé des clercs de procureurs au parlement<sup>23</sup>, il va sans dire que l'empire de Galilée, composé des clercs de la chambre des comptes<sup>24</sup>, se tait.

**LES COMÉDIENS DES HALLES.** — On va voir encore combien fragile est la gloire du théâtre. Au commencement de ce siècle, le pape déclara la guerre au roi de France, et il la lui fit avec deux glaives : avec le glaive temporel, dont il tua tant de Français qu'il pouvait; avec le glaive spirituel, dont il les excommuniait tous<sup>25</sup>. Le roi se défendit aussi avec deux glaives : avec le glaive de son armée<sup>26</sup>, bien autrement tranchant que celui de l'armée du pape; avec le glaive spirituel, très spirituel, mais dans un autre sens, avec le glaive de la plaisanterie, du comique, avec le glaive de la comédie. C'était alors le bon temps de la comédie de la mère Sotte<sup>27</sup>; sans hésiter, le roi lui donna la préférence.

Aussitôt le célèbre Gringore<sup>28</sup> fait le cri<sup>29</sup> d'annonce; aussitôt des milliers de spectateurs accourent remplir le théâtre des halles<sup>30</sup>, sur lequel monte l'église gallicane, au visage bon, franc, découvert, et l'église italienne, au visage cartonné et pâtré. Les deux églises et leurs adhérents en viennent d'abord aux discussions, ensuite aux reproches, ensuite aux injures, aux mots d'exaction, de simonie, d'hérésie, de schisme, ensuite aux coups. L'armée des prélats français, l'armée des prélats italiens se joignent; les piques, ou plutôt les crosses, les frondes ou plutôt les encensoirs, les cuirasses, les casques, ou plutôt les rochets, les mitres, volent, jonchent le champ de bataille; enfin, après une longue et comique attaque, une longue et comique résistance, l'église gallicane, plus guerrière, plus forte que l'église italienne, reste victorieuse, arrache le masque, les habits, moitié ecclésiastiques, moitié militaires, à son ennemi, qui ne montre plus que le visage et la robe de la mère Sotte<sup>31</sup>; alors, les applaudissements, les rires, la joie, redoublent et ne finissent plus.

ces heureux temps en succédèrent d'autres. La principauté  
 sots, pour me servir des termes des arrêts<sup>42</sup>, ayant dé-  
 le chef de ce théâtre, la mère Sotte, crut devoir s'asso-  
 avec les chefs de la confrérie de la passion<sup>43</sup> ; c'étaient deux  
 10 , qui n'en firent plus qu'un, qui eut bien quatre jam-  
 mais quatre mauvaises jambes, qui n'en marcha pas mieux.  
 uveaux associés crurent attirer le monde dans une belle,  
 e salle neuve : ils firent construire la salle de l'hôtel de  
 urgogne<sup>44</sup> ; il ne vint personne<sup>45</sup>. C'est assez singulier, et  
 ierai la remarque en passant, que, précisément dans ses plus  
 ais jours, la Comédie française ait été, pour la première  
 propriétaire, ou, comme on dit en France, ait eu pignon  
 rue<sup>46</sup>.

voilà sans doute assez sur les spectacles où l'on a cessé  
 r. Je garde le papier et l'encre pour ceux où l'on va, où l'on  
 ie plus en plus.

1 COMÉDIENS DES COLLÈGES. — Ces jours-ci, il est ar-  
 rivé une jeune dame aragonaise, fort aimable et fort instruite,  
 a adressée un de mes parents. Elle est venue à Paris pour  
 voir, et, en qualité de femme, elle a voulu commencer par  
 héâtres.

1 Nous avons d'abord été au collège de Navarre. Les boursiers  
 ont une solennelle représentation<sup>47</sup>, qu'ils ont commencée  
 une t die en grec<sup>48</sup>. Les régents, les écoliers, qui en-  
 t c e langue, les écoliers surtout, versaient des tor-  
 s de s. Les jeunes dames, les jeunes demoiselles, pleu-  
 raient a i beaucoup, sur parole. Quant aux supérieurs de la  
 , voyant le grand succès de leur pièce, ils pleuraient  
 i. La tragédie a été suivie d'une pastorale latine ou  
 do re intitulée *Ovis perdita*<sup>49</sup>, la brebis égarée.

1 Decorateurs avaient habillé le grand-prêtre sacrificateur avec  
 plis, une étole, un bonnet carré, et les sylvains avec une  
 , des chausses garnies d'aiguillettes ; la fontaine, qui, dans  
 vers du poète, coulait en murmurant dans la plaine à travers  
 le jonc et l'herbe fleurie, était une fontaine de cuivre à laver les  
 mains<sup>50</sup>. Ils avaient fait comme les traducteurs français, qui tra-  
 duisent le mot *patronus* et le mot *cliens* par celui d'avocat et  
 de plaideur, et le mot *ediles* par ceux d'échevins et de prévôt des  
 marchands<sup>51</sup>.

Comme je me récriais sur l'immense foule qu'avait attirée  
 cette représentation, quelqu'un me dit : Oh ! elle était bien au-  
 tre au théâtre que les jésuites du collège de Clermont élevaient  
 à la fin de l'année classique : la noblesse, le clergé, la magis-

trature<sup>52</sup>, ne manquaient jamais de s'y rendre. Oh ! lui dis-je à mon tour, je ne suis pas surpris que les jésuites se soient mis au dessus des lois en faisant semblant de ne pas connaître l'ordonnance qui interdit aux collèges toutes espèces de comédie, même les petites représentations des bucoliques, même celles des *opéras*<sup>53</sup> ; mais je le suis que le parlement se soit mis au dessus des lois en faisant semblant de ne pas voir que les jésuites transgressaient.

**LES COMÉDIENS DES COUVENTS.** — Avant-hier j'appris que les religieuses de Saint-Antoine devaient représenter *Cleopâtre* en présence de quatre abbés de Clairvaux<sup>54</sup> ; j'y menai la comtesse d'aragonaise. Elle y prit bien du plaisir. Ces jeunes reines, avec leurs diadèmes, leurs brillantes couronnes de pierreries, leur élégant seapulaire, leurs longs voiles, étaient toutes plus quantes, toutes plus jolies que les princesses de la cour d'égypte. Leurs accents, à cause de leur état, paraissaient si tendres. Je n'étais pas un de ceux qui étaient le moins charmés qui applaudissaient le moins.

**LES COMÉDIENS DE LA FOIRE SAINT-GERMAIN.** — Hier nous allâmes à la foire Saint-Germain, où joue la troupe des *farceurs*. Les acteurs sont fort jeunes<sup>55</sup>, fort lestes, fort gaillards ; un plaisir de les entendre, c'en est un autre de les voir.

**LES COMÉDIENS DE L'HÔTEL DE BOURGOGNE.** — Aujourd'hui nous sommes enfin allés à l'hôtel de Bourgogne. La est vraiment le vrai théâtre français, qui vient de se réformer, qui réformera tous les théâtres du monde. Écoutez bien, monseigneur, écoutez bien.

Il était impossible que l'imprimerie multipliât les *Homères*, les *Anacréons*, les *Virgiles*, les *Horaces*, et ne multipliât pas les *Eschyles*, les *Aristophanes*, les *Sénèques*, les *Plaute*. Il était encore plus impossible que régents et écoliers lussent, expliquassent, récitassent ces auteurs dramatiques, sans qu'ils se pénétrassent de l'esprit des interlocuteurs, sans que les écoliers, à gré, malgré, aux récréations, s'en rappelassent les différentes scènes, sans qu'ils les récitassent encore, sans qu'ils les démasquassent, sans que leurs camarades les dialoguassent avec eux, sans qu'ils joignissent tous ensemble les scènes, les actes ; sans qu'ils montassent sur les bancs, sur les tables ; sans que, suivant leurs différentes tailles ou leurs différents goûts, l'un dans la tragédie *Agamemnon*, l'autre *Oreste*, l'autre *Clytemnestre* ; sans que, dans la comédie, l'un se fît le *Mercator*, l'autre le *Servus*, l'autre la *Nutrix*. Il était encore impossible que les régents ne prissent point part à leurs jeux ; il était impos-

te traduisissent pas pour leurs femmes, leurs filles, s, les filles de leurs amis, les tragédies, les comédies ; qu'elles fussent leurs traductions dans les sociétés, que les femmes ne fussent applaudies, enfin que ces traductions fussent répétées, c'est-à-dire que les écoliers ne les représentent sur de grandes tables ou de petits théâtres. Il était rare que ces diverses choses n'arrivassent pas successivement : l'une près l'une de l'autre : aussi sont-elles arrivées successivement et assez près l'une de l'autre<sup>56</sup>. Alors a paru toute la régularité du théâtre des anciens, toute la rigidité, toute la ridicule incohérence du théâtre des modernes. On avait versifié de toutes parts, dans les collèges, dans les universités ; bientôt on versifia de toutes parts, dans les collèges et hors des collèges, des imitations ; bientôt on en vint aux compositions originales ; bientôt les forts voulurent voler et volèrent sur leurs propres ailes, s'élevèrent presque aussi haut que les anciens ; bientôt les plus forts s'élevèrent aussi haut, plus haut, atteignirent le sommet des cieux. Il devait naturellement encore arriver et il arriva encore que les vainqueurs, je veux dire les modernes, ne voulurent pas tous se soumettre au joug ou aux règles des anciens. L'unité de lieu, de temps et d'action avait été observée ; on osa dans la suite, ou du moins il y en eut qui osèrent dans la suite ne pas l'observer, qui donnèrent à l'action plusieurs jours, plusieurs mois, plusieurs années<sup>57</sup>. On n'avait pas d'abord osé dépasser le nombre des cinq actes des pièces romaines ; on osa dans la suite, ou du moins il y en eut qui osèrent dans la suite le dépasser, jusqu'à six, sept actes<sup>58</sup>. On n'avait pas osé écrire les pièces autrement qu'en vers ; on osa, dans la suite, ou du moins il y en eut qui osèrent dans la suite écrire leurs pièces en prose<sup>59</sup>. On n'avait pas osé se passer de ces anciens chœurs qui sont la voix de tout un peuple ému d'amour ou de colère ; on osa, dans la suite, ou du moins il y en eut qui osèrent dans la suite remplacer les chœurs par des intermèdes, des symphonies instrumentales, pour marquer les longs espaces de temps écoulés, ou censés écoulés entre les actes<sup>60</sup>.

Ce n'est pas tout : on n'avait d'abord pas osé faire des tragédies d'un nom ou d'un titre qui ne fût pas grec ou romain ; on osa généralement, dans la suite, faire des tragédies d'un nom et d'un titre français<sup>61</sup>.

Ce n'est pas tout encore : les anciens n'avaient osé faire que des drames ou purement tragiques ou purement comiques ; on osa faire des drames qui tinssent des uns et des autres, des

tragi-comédies <sup>62</sup>. On put dès lors les porter et on théâtre toutes les actions , tous les actes , toutes les vie.

Aussi vit-on venir dialoguer comme personnages le Festin et le Banquet, suivis de la Gourmandise a profonde, de l'Indigestion au gros ventre, suivi dies au visage pâle, suivies de la Médecine, de de la Pharmacie, habillées de noir, de rouge, vies de la Mort sous la forme d'un squelette tenant faux <sup>63</sup>.

Aussi vit-on tantôt les prodiges, les libertins, venir se pendre sur le théâtre ; tantôt la justice a reaux venir y pendre les voleurs <sup>64</sup>.

Aussi vit-on les comédiens venir se moquer des du jeu des comédiens <sup>65</sup>.

De hardiesse en hardiesse on osa faire venir sur péché, la grâce, le franc-arbitre, les différentes c les différentes hérésies, le luthérianisme, le calvinisme, avec leurs habits, les habits de leurs sectat

De hardiesse en hardiesse on osa y ouvrir les sa des chefs de parti, la salle de conseil du duc de Guise

On osa y ouvrir les cabinets sacrés des rois, le Charles IX <sup>66</sup>, le cabinet de Henri III <sup>67</sup>.

De hardiesse en hardiesse, on osa mettre en scè d'une année, l'histoire de plusieurs années, d'un règne plusieurs règnes <sup>70</sup> ;

Mettre en scène la géographie <sup>71</sup> ;

Mettre en scène les villes, disputant chacune sur son son commerce, son importance, sa gloire <sup>72</sup> ;

Faire monter sur le théâtre les sciences <sup>73</sup> ;

Y faire monter la grammaire avec ses règles et sa f

Il faut maintenant que je déclare ici de qui je tiens viens d'écrire sur la nouvelle comédie française.

La dame aragonaise est, je le répète, fort aimable. A sa suite se sont attachés plusieurs galants français autres un solliciteur des restes <sup>75</sup> qui se montre un des dus ; il est grand amateur de comédie, grand ami des des acteurs. Aujourd'hui, jour de spectacle, il est v ordinaire chez la dame aragonaise ; je l'ai écouté si att que je vais, ou peu s'en faudra, vous le faire entendre nu Jodelle, a-t-il dit, je l'ai connu dans ma première et je puis assurer que dans son grand nom il y a beaucoup, de bonheur et de hasard. On a donné à Jodelle,

bre pièce lière, le nom de restaurateur du théâtre<sup>76</sup> ;  
 le théâtre n pas été moins réellement, dans ce temps  
 peu p e temps, restauré par les autres poètes dra-  
 con ou presque ses contemporains<sup>77</sup> ; ils  
 x lui, et au que lui, lutté contre les confrères de la  
 qui tenaient la comédie grecque, latine, si bien renfer-  
 re les guichets des collèges que Henri II, en 1553, avait  
 oigé de venir voir représenter la tragédie de *Cléopâtre*  
 celui de ms<sup>78</sup> dont la grande cour carrée, tendue de  
 eries, a été changée en salle de spectacle<sup>79</sup>, et les fenê-  
 es bâti s en loges de plusieurs rangs.  
 savez-vous dame, Messire, a continué le solliciteur des  
 mes en s' nt à la dame aragonaise et à moi, qui soute-  
 les c er le la passion ? C'était le parlement ; et savez-  
 sou it le parlement ? C'était le roi qui voulait relever  
 toute la France ; et savez-vous quel était ce  
 Charles IX<sup>80</sup> ; et savez-vous de qui avait été disci-  
 Charles IX, vous en douteriez-vous ? Il avait été le disciple  
 ot<sup>81</sup>.

A la vérité les troupes, formées dans les collèges, allaient bien  
 liberté hors de Paris, mais toutes faisaient le tour de cette  
 . Une seule se hasarda d'y entrer et de s'établir à l'hôtel de  
 Juny. Le parlement envoya ses huissiers, qui, pour se venger  
 es mauvais rôles que leur fait ordinairement jouer la comédie,  
 estirent celle de cet hôtel, et, avec la malice des gens de leur  
 ode, au moment où la scène avait le plus d'intérêt, où l'on ap-  
 issait le plus, mirent spectacle et spectateurs à la porte<sup>82</sup>.

je le dise en passant ; les troupes des comédiens étran-  
 rs n avaient pas été mieux traitées.

L omédiens italiens avaient été admis et réadmis par le roi<sup>83</sup>,  
 s et rech s par le parlement<sup>84</sup>, qui leur avait défendu  
 u à j is a l'avenir des lettres du roi<sup>85</sup> : ce qui en d'au-  
 is it défendre au roi de plus en accorder. En vérité ce  
 nde in monde comique, et où il l'est le plus, ce n'est pas  
 la c die.

Les c ns espagnols avaient alors envie de venir en Fran-  
 e<sup>86</sup> : ils d irèrent en Espagne.

Cepend , sous la protection des libertés et franchises de l'ab-  
 e Sai -Germain-des-Près, des comédiens de la nouvelle co-  
 fran se se hasardèrent à venir à son antique foire<sup>87</sup> don-  
 er a representations ; tout aussitôt les confrères de la passion  
 nt informés ; tout aussitôt le parlement le fut ; tout aussi-



101 furent mandés les huissiers de l'hôtel de Cluny, qui tout aussitôt vinrent encore mettre la comédie à la porte<sup>99</sup>.

Une autre année, d'autres comédiens vinrent encore; les confrères de la passion, le parlement, les huissiers de l'hôtel de Cluny, étaient encore là, et la comédie fut encore mise à la porte<sup>100</sup>.

Le parlement menaçait des amendes, de la potence, tous ceux qui voulaient jouer sans autorisation<sup>101</sup>. Le parlement, comme une couleuvrine à laquelle les confrères de la passion mettaient le feu, dispersait toutes les troupes de comédiens des qu'elles se montraient: c'est que, ne voulant pas de comédies, il ne voulait que des comédiens qui avaient le privilège exclusif de représenter, qui ne représentaient pas, ou qui ne représentaient point.

À la fin, les comédiens d'une nouvelle troupe s'y prirent plus heureusement ou mieux: ils s'adressèrent au prévôt de Paris et en obtinrent une sentence ou il leur permettait d'ouvrir une salle pendant la durée de la foire<sup>102</sup>; ils l'ouvrirent. Mais comme par de répréhensibles excès le public manifestait son amour pour la nouvelle comédie, sa haine contre l'ancienne, le prévôt défendit en même temps de dire des injures aux confrères de la passion et de jeter des pierres contre leur salle<sup>103</sup>.

Bientôt les confrères eux-mêmes, ces successeurs des anciens saints de théâtres, prirent leur parti, et incontestablement le bon parti. Ils aimaient les fêtes, les banquets, et donnaient les places de chefs de leur confrérie au concours des bons repas<sup>104</sup>. Ils virent que leur belle salle restait déserte, et, pour parier comme eux, qu'il n'y avait plus rien à lire; ils la louèrent à une troupe de la nouvelle comédie et s'y réservèrent deux loges, que, par pudeur de confrérie, ils firent guiller de barreaux<sup>105</sup>. Enfin ils permirent, quelque temps après, à toutes les troupes qui voudraient leur payer une contribution, de s'établir à Paris<sup>106</sup>, et devinrent ainsi les bénéficiaires, les chanoines de la comédie.

Dès ce moment, tous ces beaux drames, qui n'étaient guère connus qu'en province, occupèrent les plus hauts théâtres, les théâtres de Paris. Ils formaient un grand répertoire, car les pièces étaient en grec, en latin<sup>107</sup>, en gascon<sup>108</sup>, aussi bien qu'en français; car hommes et femmes, hommes de tous les états, femmes de tous les états, y avaient travaillé. Nous avons, en effet, parmi nos auteurs dramatiques, des gens savants, cela va sans dire, des régents de collège<sup>109</sup>, des poètes<sup>110</sup>, des gens de cour<sup>111</sup>, des précepteurs de princes<sup>112</sup>, des valets de chambre de princes<sup>113</sup>, des gens nobles<sup>114</sup>, des seigneurs<sup>115</sup>, des gens de guerre<sup>116</sup>, des

de finance<sup>106</sup>, des conseillers à la cour des monnaies<sup>107</sup>, strats<sup>108</sup>, des gens de robe de toute sorte, des médecins, des avocats<sup>110</sup>, et surtout des notaires<sup>111</sup>. Nous avons parmi nos auteurs, des reines<sup>112</sup>, des princesses<sup>113</sup>, des de château<sup>114</sup>, des bourgeoises<sup>115</sup>.

dans l'immense nombre de drames de tant d'auteurs, on ne guère aujourd'hui que les chefs-d'œuvre des maîtres, et, entre autres :

Cléopâtre, de Jodelle, la première tragédie régulière qui donnée sur le théâtre français<sup>116</sup> ;

on, du même auteur, où, depuis plus de quarante ans, applaudir ces vers :

« Les dieux ne furent onc tes parents, ny ta mère  
» Ne fut onc celle-la qui le tiers ciel tempère.

» Le dur mont de Caucase horrible de froidures,  
» O cruel ! t'engendra de ses veines plus dures.  
» Des tigresses, je crois, tu as sucé le lait.

» N'allègue plus le ciel guide de ton espoir,  
» Car je crois que le ciel a honte de te voir<sup>117</sup>. »

En même temps qu'avec un noble orgueil national on récite ceux du vieux Virgile, afin qu'on juge entre les deux poètes.

La Mort de César, tragédie de Grévin<sup>118</sup> : c'est l'histoire romaine en belles scènes, en beaux vers, l'histoire romaine en action, l'histoire romaine personnifiée, animée, vivante.

L'Hippolyte, tragédie de Garnier<sup>119</sup> : c'est l'histoire grecque aussi en action, l'histoire grecque personnifiée, animée, vivante, mise en plus belles scènes, en plus beaux vers, par un plus grand poète, qui, le premier, a introduit la rigoureuse observation des rimes alternativement masculines et féminines<sup>120</sup>. Je ne vous en dis pas davantage. Vous verrez aujourd'hui représenter cette pièce.

L'Eugène, de Jodelle, la première comédie régulière qui ait été donnée sur le théâtre français ; comédie qui a si plaisamment peint, et qui, peut-être, a si heureusement réformé les mœurs des riches gens d'église<sup>121</sup>.

La Trésorière, de Grevin, trésor de bon comique, de bonne plaisanterie ; comédie qui, peut-être, a de même réformé les mœurs de la noblesse et de la bourgeoisie<sup>122</sup>.

Je ne vous parlerai guère d'une de nos meilleures comédies,

les Contents<sup>123</sup>, encore moins d'une de nos meilleures farces, Femmes salées<sup>124</sup>, parce qu'aujourd'hui aussi vous les venez ensuite représenter.

Une heure a sonné. Partons ! a dit en se levant et en prenant sa main à la dame aragonaise, le solliciteur des restes ; partons ! il en est temps ! Nous sommes sortis ; et quand nous avons été dans la rue Montorgueil, le solliciteur des restes nous a arrêté devant un assez grand bâtiment, simple, sans ornement, comme celui d'une grande école, d'un grand hospice ; il a frappé à une petite porte latérale, qu'on a aussitôt ouverte. Nous sommes entrés dans une vaste pièce, où nous avons vu rangés contre le mur des fers de prisonniers, des ceeps, des géhennes, des potences, des roues. La dame aragonaise et moi, nous sommes regardés tout surpris ; le solliciteur des restes nous a regardés en riant. Nous avons avancé ; nous avons vu des violons, des violes, des basses de viole, des tambours, des trompettes, des luths, des guitares. La dame aragonaise et moi ne cessons de nous regarder ; le solliciteur des restes ne disait rien, ne cessait de nous regarder et de rire. En avançant encore, nous avons vu d'anciennes et de nouvelles armures, des boucliers, des javalines, des cuirasses, des casques, des arquebuses, des mousquets, des épées, des poignards, des coupes, des autels de sacrificeurs ; et enfin, sur de longs râteliers, à droite et à gauche, des chausses, des jupes, des pourpoints, des robes, des chapeaux à plumets, des chapeaux à dentelles, des écharpes, des buscs, des collerettes, des habillements d'homme, des habillements de femme. Vous êtes, nous a dit le solliciteur, dans le magasin des comédiens de l'hôtel de Bourgogne<sup>125</sup>.

En ce moment, les acteurs et les actrices se sont montrés. Nous avons craint d'être indiscrets ; nous sommes sortis par la porte opposée ; une allée un peu obscure, mais fort connue du solliciteur des restes, nous a menés à la porte d'entrée de la comédie.

On y vendait les marques. Les places du parterre étaient cinq sous, celles des loges et des galeries à dix<sup>126</sup>. Le solliciteur des restes a pris trois marques de dix sous, en a offert une à la dame aragonaise, une autre à moi, et nous sommes entrés. Nous avons trouvé la salle presque entièrement pleine. Grand nombre de personnes s'y rendent avant l'heure, s'y donnent des rendez-vous, y mangent, y boivent par groupes<sup>127</sup>, comme au pré Saint-Gervais<sup>128</sup>.

Du temps que le solliciteur des restes était occupé à faire à cour à la dame aragonaise, j'ai lu, attachés à une des colonnes

règlements de la comédie , que ma mémoire abrège :  
 entendu de jouer pendant les dimanches , les fêtes et le ca-  
 39. — Il est ordonné d'afficher les pièces qu'on doit re-  
 . — Il est ordonné de commencer les représentations à  
 es , de les terminer à quatre. — Il est ordonné d'allu-  
 elles garnies de lanternes , ou des chandelles nues  
 la salle, aussitôt qu'elle est ouverte 40.  
 ord de distraire de la recette la quotité destinée au  
 p 31.

re rare lame aragonaise.  
 et le s au silence a été donné , et , ainsi que l'avait  
 e : icteur des restes , on a commencé par l'Hippolyte  
 s que le rideau a été tiré , on s'est trouvé devant  
 p du roi d'Athènes et de sa nombreuse cour.  
 c ue , à chaque scène , le redoublement de silence  
 le r ablement d'intérêt. Cependant les applaudisse-  
 au j re et des loges ont plusieurs fois éclaté ; ils ont  
 ore plus v et l'on aurait dit d'une *tempeste* des anciens  
 32, quand Phèdre a découvert sa flamme au jeune hé-  
 qui , lui ayant répondu :

« C'est l'amour de Thésée qui vous tourmente ainsi » ,

: cette belle et tendre déclaration :

« Hélas ! voire Hippolyte, hélas ! c'est mon soucy.  
 » J'ay, misérable, j'ay la poitrine embrasée  
 » De l'amour que je porte aux beautéz de Thésée ,  
 » Telles qu'il les avoit, lorsque, bien jeune encor,  
 » Son menton cotonnoit d'une frisure d'or ;  
 » Quand il vit, estranger, la maison dédalique  
 » De l'homme mi-toreau nostre monstre crétique.  
 » Hélas ! que sembloit-il ? ses cheveux crespelz  
 » Comme soyé retorce en petits annelets  
 » Luy blondissoient la teste ; et sa face estoillée  
 » Estoit, outre le blanc, de vermillon meslée.  
 » Sa taille belle et droicte, avec ce teint divin ,  
 » Ressembloit esgallée à celle d'Apollin ,  
 » A celle de Diane et surtout à la vostre  
 » Qui en rare beauté surpassez l'un et l'autre.  
 » Si nous vous eussions veu, quand vostre géniteur  
 » Vint en l'isle de Crète, Ariane ma sœur  
 » Vous eust plustost que luy, par son fil salulaire,  
 » Retiré des prisons du roy Minos, mon père 43.

« Que cela est beau ! que cela est vrai ! s'écriait-on de tout  
c'est bien là du Garnier ! c'est le parfait langage de la  
c'est le comble de l'art ! Non , jamais on n'a fait , on ne  
pareils vers.

Et bientôt on ajoutait : Non , jamais on n'a eu , on n'a  
parcels acteurs ! Cependant il est de Bordeaux , on par  
l'acteur ; et elle est de Nantes , on parlait de l'actrice.  
rais pas trop compris le sens de ces éloges donnés aux  
si je n'eusse entendu dire dans le monde que , bien que  
divers collèges les écoliers jouent la tragédie , et que  
grand nombre de villes , il y ait des théâtres où l'on rep  
toute sorte de pièces , cependant les comédiens français  
général , de la Picardie , de la Normandie , ou de l'Auvergne

Mon bon parrain , il vous sera facile d'avoir à Lima une  
de l'hôtel de Bourgogne , longue , large , haute de tant de to  
ou mieux une des nouvelles salles , bâties en rotonde et en  
lonnes pour les séparations des loges ; mais le spectat  
les spectateurs de l'hôtel de Bourgogne , c'est impossible , p  
que aussi impossible qu'à Madrid , qu'à Vienne , qu'à Vande  
car , pour avoir d'aussi bons acteurs , il faudrait qu'on s'y ven  
d'aussi bons spectateurs ; il faudrait faire venir leur profon  
lence , leur tragique terreur , leurs pleurs , leurs sanglots , leu  
applaudissements. Toutefois , pour votre satisfaction , j'ai noté  
et je noterai dans plusieurs tragédies , dans plusieurs comédies  
que je vous enverrai , les endroits où l'on pleure , où l'on rit , o  
l'on applaudit , même ceux où l'on siffle , afin que , lorsque v  
ferez représenter ces mêmes pièces à Lima , vous voyiez , ve  
qu'on pleurera , qu'on rira , qu'on applaudira , qu'on sifflera  
ou à contre-sens , où en est au Pérou la civilisation théâtrale

La comédie a succédé à la tragédie. Où s'élevaient les magn  
tueuses colonnades d'un palais s'est ouverte la salle basse d'une  
maison bourgeoise , et à l'instant ont paru les personnages de la  
comédie des Contents. Cette pièce porte ce titre parce qu'après  
des allées , des venues , des intrigues et des contre-intrigues ,  
tous les amants sont à la fin mariés , sont contents <sup>116</sup>. Mais il me  
semble que toutes les comédies pourraient aussi porter ce titre ,  
car , à la fin , les amants sont de même tous mariés , sont de même  
tous contents.

C'était principalement la farce qu'on attendait avec impatience ;  
elle a commencé.

Des maris sont venus se plaindre que leur ménage , toujours  
ennuyeux , était toujours monotone ; que leurs femmes étaient trop  
douces. L'un d'eux a proposé de les faire sauter. Aussitôt voilà un

présente, qui se charge de les bien saler; on lui es, et le parterre et les loges de rire. Les femmes, s après, reviennent toutes salées, et leur sel uant se portant au bout de la langue, elles acca- leurs maris, et le parterre et les loges de rire. lent alors faire dessaler leurs femmes; le compère e le peut, et le parterre et les loges de rire davan- pièce, si plaisamment nouée, est encore plus énouée, car les maris, qui sont des maris pari- dire des maris de la meilleure espèce, qu'on de- rtout, particulièrement dans le Nouveau-Monde, aler, comme en province, leurs femmes avec un ent à prendre patience<sup>137</sup>, et le parterre et les ncore davantage, de ne pouvoir plus applaudir, de e tenir les côtes de rire.

Parisiens si graves, si sérieux dans les rangs de la de la garde bourgeoise, on ne croirait jamais qu'ils au théâtre; c'est que Valleran le Picard<sup>138</sup> et les ine<sup>139</sup> sont des acteurs originaux qui restent ini- est de même de Turlupin<sup>140</sup> et de Garguille<sup>141</sup>. lupinades des Turlupins de province, toutes les es chansons de nos élégants, ne sont, en compa- es de ces deux acteurs, que du vin éventé. Vous qu'ils ne peuvent se servir du jeu de leur figure, est couverte d'un masque à l'antique, comme celle leurs depuis la réforme théâtrale<sup>142</sup>; mais dans le ur mise, de leur habit noir à manches rouges, de nfariné, surmonté d'une calotte noire<sup>143</sup>, dans le eur pantomime, dans la plaisante expression de ans la plaisante flexibilité de leur gosier, ils ont de ressources qu'il leur en faut pour les plaisirs et reuse capitale de la France.

DIENS DE L'HOTEL D'ARGENT. — Au sortir du us avons revu le grand jour, qui ne valait pas la 'hôtel de Bourgogne. Madame, Messire, a dit le restes en nous arrêtant, en se mettant devant nous ieux écouté, on n'a pas ri autant qu'on peut rire pas été à la comédie de l'hôtel d'Argent, jeune et vale de celle de l'hôtel de Bourgogne. Comme elle temps la comédie de Paris et de Rouen<sup>144</sup>, elle , et nous ferons bien d'y aller cette semaine plutôt e prochaine, demain plutôt qu'après-demain. Ce , le plus prudent, a répondu la dame aragonaise.

Et le solliciteur des restes nous ayant salués à quelque de là, il a pris de son côté.

LES COMÉDIENS DE LA COMÉDIE EN MUSIQUE. —  
compagné la dame aragonaise; elle m'a proposé, sur le d'entrer et de souper. J'ai accepté. Nous nous étions à pe- vés de table que nous avons entendu frapper. Un moment nous avons entendu monter dans votre escalier. C'est, dame aragonaise, mon petit cousin. Il a vu nos Espagnols Paris; il vient nous apporter des nouvelles. Et, à l'instant a couru lui ouvrir la porte de la chambre. Le solliciteur des restes s'est présenté; tout aussitôt elle a couru étourdiement moi, et, approchant sa jolie bouche de mon oreille, elle plainte de cette réitération de visites. Le solliciteur des restes entendant pour ainsi dire sur la figure dépitée de la dame aragonaise ce qu'elle me disait tout bas, a voulu se relever de mésaventure, et il s'est donné de plus en plus pour un homme du monde.

Madame, a-t-il dit, on fait beaucoup de dettes en France en fait surtout beaucoup à la cour; on paie fort mal en France on paie fort mal surtout à la cour, où, payer, c'est payer quart; et bien payer, c'est payer la moitié. Par mon office suis chargé de poursuivre le paiement des restes dus aux académies publiques; vous pouvez en conclure qu'à la cour j'ai un grand nombre d'amis, ou, ce qui vaut mieux, un grand nombre de gens qui me craignent, qui ont à me ménager; vous pouvez conclure aussi que, lorsqu'on y donne la comédie, j'y ai toujours une bonne place, large et spacieuse, pour moi et pour ceux qui me plait d'y mener. Vous en aurez la preuve à la première comédie qu'on donnera au château de Saint-Germain. Vous savez, a-t-il ajouté en s'adressant aussi à moi, l'un et l'autre, qu'il y a une immense foule. Oh! vraiment, lui a répondu la dame aragonaise, une comédie en musique, où, contre toute raison, toute vraisemblance, une jeune personne dont les amours sont contrariés par des parents inflexibles, vient pleurer en chantant, ou un amant trahi vient chanter ses reproches, sa fureur, à l'infidèle. ses menaces, ses défis; au rival, dont être fort curieuse. Le solliciteur des restes lui a répliqué: Véritablement, Madame, il n'y aurait rien de plus insensé qu'une pareille comédie, j'en conviens, et le bon sens du public ne pourrait supporter une pareille extravagance; mais il n'en est pas ainsi de la comédie héroïque, représentée dans une vaste salle, entourée de galeries à balustrades dorées, chargées d'innombrables spectateurs, tout couverts

as parures, où s'offre une scène voûtée d'étoiles de toutes  
 couleurs, décorée d'arbres portant des fruits d'argent, des  
 d'or, portant des milliers de petites lampes cachées dans  
 es; où, par le moyen des machines,  
 dans les comédies d'Italie<sup>147</sup>, tantôt le ton-  
 enare d les nues sombres et lointaines, tantôt  
 et le il res andissent; où, par le moyen d'autres ma-  
 ches les fontaines, les jets d'eau, les grottes rem-  
 ix les bosquets remplis de dieux terrestres,  
 et tent; ou lieux de l'Olympe descendent; où quel-  
 princes mêlés au jeu de la pièce; où la reine de  
 alternau it actrice et spectatrice; où le roi de  
 les ecus d'Apollon, de Jupiter. C'est alors,  
 u ouverts d'argent, quand les satyres fourrés des  
 es les plus riches, brillants de diamants et de pierreries,  
 violons, des basses, les autres des luths, dia-  
 avec les divers chœurs de musique suspendus dans les  
 -<sup>48</sup>, c'est alors que les sens, l'esprit et la raison, sont éga-  
 ravis. Et voilà ce qu'on a vu, entre autres, au fameux  
 ie aujoyeux<sup>149</sup>, spectacle nouveau qui ne peut plus pé-  
 temps, sans qu'on l'en priât, il s'est mis à chanter  
 gr s airs de ce ballet, à exécuter les pas les plus dif-  
 ces danses qui le terminent. J'ai vu bien clairement que le  
 iteur des restes achevait de se perdre dans l'esprit de la  
 gonaise; car, si une belle dame vous passe de mal vous  
 er, même de mal raisonner, elle ne vous passe jamais de  
 manter, encore moins de mal danser.

## STATION LXV. — LA BELLE LYONNAISE.

est le lundi de la semaine dernière, il y a quinze jours, si je  
 e bien, que le sire Majonin vint me voir à Paris. Nous nous  
 assâmes, bras dessus, bras dessous, comme si nous eussions  
 un et l'autre Français, l'un et l'autre anciens amis, anciens  
 rades.

e connaissance date déjà de quelque temps. Je traversais  
 ntagnes du haut Rouergue lorsque je le rencontrai, en pas-  
 le bac, près d'une petite ville nommée Entraygues; nous  
 s dîner ensemble, et nous causâmes si long-temps et avec



tant de plaisir, qu'en nous levant de table il me passa par Saint-Constans, petite ville d'Auvergne, rait. Venez, me dit-il, nous serons bien reçus m'a donné une jolie famille, qui a été elle-même jolie, qu'ayant terminé ma philosophie et me dans l'état ecclésiastique, elle m'arrêta sur la poignée. Elle est encore toujours douce, toujours quoique je sois vif, je ne l'ai jamais battue, l'almanach porte : *Bon battre sa femme*<sup>1</sup> ; et le nach porte : *Bon plier le coude*<sup>2</sup>, elle le plie tant jour-là ; et les autres jours de l'année je ne l'ai jamais de boire du vin<sup>3</sup>. Monsieur, ajouta-t-il amicalement, notre pays est agréable ; venez ! je vous ferai manger des beaux du Lot<sup>4</sup>, de nos marrons d'Aubin<sup>5</sup>, et de la salvy<sup>6</sup>. Nous ferons bonne chère ; venez ! je vous enverrai ! Il ajouta je ne sais combien d'autres choses, et mena.

Et cette dernière fois que je l'ai revu à Paris, il se fit faire payer d'une forte partie de toiles qu'il y avait car il est commerçant, et son commerce est très florissant. Il parla ainsi : J'ai des fils, comme tout le monde en a, l'aîné à Lyon, dans une de mes tournées, comme il marie son fils aîné ou dans son pays ou ailleurs, puis dire que j'ai pris une bru comme on n'en prend plus, moins comme on n'en prend guère : elle est en santé d'esprit et de corps, vraiment angélique. Je ne puis vous la faire voir à Lyon ; elle est dans ce moment à Saint-Constans, avec mon fils. Mais sa jeune sœur est rien ; venez avec moi à Lyon, vous la verrez. Et quant à ce que vous me dites que vous avez déjà vu la ville, je réponds que vous n'y avez pas été avec moi, coup de connaissances, je vous conduirai partout où vous voudrez ! Il m'a encore emmené, et je suis à Lyon depuis quelques jours.

**LE COMMERCE INTÉRIEUR AU TEMPS DE LA LIGUE.**  
 Pendant notre voyage, le sire Majonin me dit, lorsque nous arrivâmes à Tarare : Tenez, vous voyez devant nous cette grande ville, où nous allons descendre ? Eh bien ! il y a dix ans, que j'arrivai de même ici le matin. Mon associé, mon frère, qui me cria, d'aussi loin qu'il m'aperçut, et me dit, que l'on m'attendait depuis long-temps, que les marchands<sup>7</sup> étaient depuis long-temps complets. Et nous nous mettes aussitôt en route au milieu de trente pistoliers.

des chevaux. Imaginez comme, avec les frais de pareilles avec l'intérêt de l'argent au denier quinze, au denier, nous pouvions vendre à bon marché : bientôt le com-  
sa. Oh ! qu'un pays sans mouvement, c'est-à-dire sans e, est effrayant à voir ! Tous les chemins étaient solitai-  
la France, couverte de villes fermées, de maisons de cam-  
, de châteaux, de monastères murés<sup>10</sup>, où personne n'en-  
d'où personne ne sortait, ressemblait à un grand corps  
, armé, étendu sans vie sur la terre.

**LE COMMERCE INTÉRIEUR AU TEMPS DE HENRI IV.** — On a la guerre tuait plus de marchands que de soldats. On a le dire de notre guerre civile. Alors, nous, mar- ou nous combattions, ou nous labourions, ou nous ne fai- ren ; mais il faut que tout finisse, même la guerre, même e civile. Dès que la paix a été faite, les boutiques, les s, se sont rouverts. Les marchands ont reparu et ont, s carrioles, leurs bouges, leurs malles<sup>11</sup>, traversé et ersé la France. On avait grand besoin de vendre ; on avait l besoin d'acheter, on avait fait abstinence de tant de a acheté pour le passé, pour le présent et peut-être a av. De toutes parts l'argent désenfoui a circulé, et le e, en le faisant sonner dans ses mains, a pour ainsi dire agriculture, les fabriques.

ont aussitôt les vins, les huiles, les olives, les fruits, les pas- les safrans, les liqueurs, les parfumeries des provinces du <sup>12</sup>, sont remontés vers les provinces du Nord, d'où sont tout itôt redescendus les blés, les bestiaux, les draps, les quin- eries ; tout aussitôt les velours, les soieries, les soies des pro- es de l'Orient<sup>13</sup>, ont repris le chemin des provinces de l'Occi- , d'où sont aussitôt revenus les chanvres, les fils, les toiles<sup>14</sup>. t aussitôt les ateliers se sont rouverts, animés, et la nation a comme auparavant, bien logée, bien vêtue, bien nourrie, et aussitôt l'abondance ou le superflu s'est naturellement porté extrémités de son territoire.

**LE COMMERCE AVEC L'EUROPE.** — Tout aussitôt les mar- ds des nations voisines sont revenus par terre et par mer. , objets d'importation et d'exportation se sont de plus en plus pliés, témoin le tablier de Rochefort<sup>15</sup>, témoin, et bien meil- témoin, la pancarte de Nantes<sup>16</sup>.

e sire Majonin me parla longuement du commerce extérieur. is assez vite qu'il ne l'entendait pas aussi bien que le com- e intérieur ; mais il fallait le laisser continuer, et je le laissai inuer tant qu'il y prit plaisir.

A notre arrivée à Lyon, je voulus aller loger il s'y opposa vivement ; il m'emmena chez le fils, où je fus reçu comme s'il m'eût emmené pentais en chemin de n'être pas allé de préférence au Havre, pour bien connaître le mouvement du ropéen relativement à la France ; je ne m'en r hôte est, comme le sire Majonin, un excellent r a su pourquoi je fais mon voyage en France, il n La fortune de ma maison n'est pas celle de notre gne<sup>47</sup>, mais elle est de soixante mille livres, elle ble de celle des bonnes maisons de commerce<sup>48</sup>. avant d'en venir là, que d'essais ! que d'efforts !

J'avais fini mon apprentissage, comme mes l foi<sup>49</sup> ; je voulus me placer, gagner quelque sans consulter personne, pour le nouveau, le be à la mode, pour le Havre. A mon arrivée, les me présentai me dirent : Vous venez trop tard o les règnes de François I<sup>er</sup>, de Henri II, la mai le commerce des goudrons, des mâtues, des Danemarck, la Norwége, la Suède, la Pologne<sup>22</sup>. Maintenant, sous Charles IX, ce commerce, qu la marine, languit ; peut-être il renaitra quelque I<sup>er</sup> ; en attendant, nous sommes assez de marcha mes trop. Je me retirerai. Mon fils, que je fais en c ger, a ajouté mon hôte, m'a dit qu'au jour acti allait de mal en pis, qu'il était entièrement perd de la partie des peaux, et principalement de celle car on vient de publier la paix, et, suivant r quelquefois de bonnes, quelquefois de mauvais il faut à la paix se reposer, et il faut beaucoup coussins.

J'allai à Calais, depuis quelques années rentr nation de la France ; tous nos Français anglisés glais francisés, me dirent que l'Angleterre ne po plomb, son étain, ses peaux, ses suifs, ses laines en France, où il n'y avait que des coups de canot d'arquebuse. Mon fils m'a dit que maintenant à C contraire, trouvé dans la plus grande activité n avec l'Angleterre, que la reine nous aime<sup>24</sup>, que nos marchandises, nos jolies draperies, nos délic nos brillantes quincailleries<sup>25</sup>, et, comme tous l tentrionaux, nos vins, nos eaux-de-vie, nos fr tures, nos denrées méridionales<sup>26</sup>.

Espagne, en Lorraine, on me dit que notre commerce avec l'Espagne avait cessé ou du moins bien diminué, à cause de la guerre, et même avant la guerre, à cause de l'immense quantité de quincaillerie fabriquée à Saint-Etienne<sup>27</sup>, ainsi que dans la France. Mon fils m'a dit qu'aujourd'hui cette fabrication est encore augmentée, que le commerce avec l'Allemagne avait encore diminué.

Je n'ai pas trouvé d'emploi dans les comptoirs des autres provinces. Je n'en cherchai pas dans ceux de la Bourgogne, car les habitants de ces pays voisins de la Franche-Comté et de la Flandre, qui toujours ont en grande partie approvisionné nos bourgeois, ne sont guère que des toucheurs de bœufs.

Je ne voulais d'aller à Bordeaux, à Bayonne. Je ne suivis donc pas : toutes les nouvelles annonçaient alors la reprise des hostilités contre l'Espagne. Aujourd'hui mon fils, qui depuis son retour dans ces villes, m'a dit que, de nos divers commerces avec les divers pays de l'Europe, celui de l'Espagne était le plus important ; qu'au moment présent nous lui fournissions les étoffes, les vêtements, les subsistances, les poteries, les écuilleries, les quincailleries, les cuirs, les toiles, les bas tricotés, les salaisons, les fromages, les beurres<sup>28</sup> ; que le commerce avait changé de main, que maintenant les Français fournissent les actifs Espagnols des précédents siècles<sup>29</sup>, que les Espagnols étaient les oisifs Français de ces temps.

Je déterminai à aller à Lyon. J'y demeurai ; j'y demeure, rien m'en a pris. Cette ville est l'entrepôt du commerce de la France avec l'Italie, d'où nous viennent ces velours, ces damas, ces étoffes de soie dont les Français étaient fous, dont ils sont encore plus fous<sup>30</sup> ; aussi tout l'or du Mexique, du Pérou qui descend des Pyrénées dans la bourse des marchands français, qui monte par les Alpes dans la bourse des marchands italiens, si nous ne fournissions à l'Italie comme à l'Espagne du blé, des légumes, de la serrurerie, de petites étoffes<sup>31</sup>.

**LE COMMERCE AVEC LES ÉCHELLES.** — Pour un grand nombre de nos marchands, a continué mon hôte, Lyon et Marseille sont deux villes si intimement unies par le rapide cours du Rhône, par les continuelles relations commerciales, qu'à certains égards elles ne font qu'une, qu'à certains égards Lyon semble être Marseille du Nord, et que Marseille semble être Lyon du Sud. Quant à moi, je puis vous assurer que je sais tout ce qui se fait à Marseille, comme je sais tout ce qui se fait à Lyon, et que de même que si j'étais marchand à Marseille je puis venir à bout de tout le commerce avec les Échelles du Levant, avec l'Asie

Que cela est beau ! que cela est vrai ! s'écriait-on : c'est bien là du Garnier ! c'est le parfait langage de c'est le comble de l'art ! Non, jamais on n'a fait, on pareils vers.

Et bientôt on ajoutait : Non, jamais on n'a eu, on pareils acteurs ! Cependant il est de Bordeaux, de l'acteur ; et elle est de Nantes, on parlait de l'actrice ; mais pas trop compris le sens de ces éloges donnés à si je n'eusse entendu dire dans le monde que, bien que divers collèges les écoliers jouent la tragédie, et que grand nombre de villes, il y ait des théâtres où l'on toute sorte de pièces, cependant les comédiens français, de la Picardie, de la Normandie, ou de l'Anjou.

Mon bon parrain, il vous sera facile d'avoir à Lima de l'hôtel de Bourgogne, longue, large, haute de tant ou mieux une des nouvelles salles, bâties en rond pour les séparations des loges<sup>132</sup> ; mais le spectacle des spectateurs de l'hôtel de Bourgogne, c'est impossible que aussi impossible qu'à Madrid, qu'à Vienne, qu'à car, pour avoir d'aussi bons acteurs, il faudrait qu'ils d'aussi bons spectateurs ; il faudrait faire venir leur présence, leur tragique terreur, leurs pleurs, leurs sanglots, applaudissements. Toutefois, pour votre satisfaction, je et je noterai dans plusieurs tragédies, dans plusieurs comédies que je vous enverrai, les endroits où l'on pleure, ou l'on rit, l'on applaudit, même ceux où l'on siffle, afin que, lorsque vous ferez représenter ces mêmes pièces à Lima, vous voyiez qu'on pleurera, qu'on rira, qu'on applaudira, qu'on sifflera ou à contre-sens, où en est au Pérou la civilisation théâtrale.

La comédie a succédé à la tragédie. On s'élevaient les antiques colonnades d'un palais s'est ouverte la salle basse d'une maison bourgeoise, et à l'instant ont paru les personnages de la comédie des Contents. Cette pièce porte ce titre parce qu'après des allées, des venues, des intrigues et des contre-intrigues tous les amants sont à la fin mariés, sont contents<sup>133</sup>. Mais il semble que toutes les comédies pourraient aussi porter ce titre, car, à la fin, les amants sont de même tous mariés, sont de même tous contents.

C'était principalement la farce qu'on attendait avec impatience ; elle a commencé.

Des maris sont venus se plaindre que leur ménage, toujours paisible, était toujours monotone ; que leurs femmes étaient trop douces. L'un d'eux a proposé de les faire saler. Aussitôt voila ce

présente, qui se charge de les bien saler; on lui, et le parterre et les loges de rire. Les femmes, après, reviennent toutes salées, et leur sel est se portant au bout de la langue, elles accablent leurs maris, et le parterre et les loges de rire. Il faut alors faire dessaler leurs femmes; le compère ne peut, et le parterre et les loges de rire d'avance, si plaisamment nouée, est encore plus nouée, car les maris, qui sont des maris pareils à des maris de la meilleure espèce, qu'on ne peut, particulièrement dans le Nouveau-Monde, voir, comme en province, leurs femmes avec un air à prendre patience<sup>137</sup>, et le parterre et les loges de rire davantage, de ne pouvoir plus applaudir, de sentir les côtes de rire.

Les parisiens si graves, si sérieux dans les rangs de la garde bourgeoise, on ne croirait jamais qu'ils aient le théâtre; c'est que Valleran le Picard<sup>138</sup> et les autres<sup>139</sup> sont des acteurs originaux qui restent inimitables de même de Turlupin<sup>140</sup> et de Garguille<sup>141</sup>. Les pinades des Turlupins de province, toutes les chansons de nos élégants, ne sont, en comparaison de ces deux acteurs, que du vin éventé. Vous ne pouvez pas vous servir du jeu de leur figure, couverte d'un masque à l'antique, comme celle des acteurs depuis la réforme théâtrale<sup>142</sup>; mais dans le jeu, de leur habit noir à manches rouges, de leur arminé, surmonté d'une calotte noire<sup>143</sup>, dans le jeu de pantomime, dans la plaisante expression de la plaisante flexibilité de leur gosier, ils ont toutes les ressources qu'il leur en faut pour les plaisirs et l'usage capitale de la France.

SCÈNE DE L'HOTEL D'ARGENT. — Au sortir du spectacle, nous avons revu le grand jour, qui ne valait pas la nuit de Bourgogne. Madame, Messire, a dit le valet, et nous nous sommes arrêtés, en se mettant devant nous, nous avons écouté, on n'a pas ri autant qu'on peut rire. Nous sommes allés à la comédie de l'hôtel d'Argent, jeune et fraîche de celle de l'hôtel de Bourgogne. Comme elle est plus agréable que la comédie de Paris et de Rouen<sup>144</sup>, elle nous fera bien d'y aller cette semaine plutôt que la semaine prochaine, demain plutôt qu'après-demain. Ce valet plus prudent, a répondu la dame aragonaise.

Et le solliciteur des restes nous ayant salués à quelque de là, il a pris de son côté.

LES COMÉDIENS DE LA COMÉDIE EN MUSIQUE —  
compagné la dame aragonaise; elle m'a proposé, sur d'entrer et de souper. J'ai accepté. Nous nous étions à pe- vés de table que nous avons entendu frapper. L'instant nous avons entendu monter dans notre escalier. C'est, la dame aragonaise, mon petit cousin. Il a vu nos Espagnols Paris; il vient nous apporter des nouvelles. Et, à l'instant a couru lui ouvrir la porte de la chambre. Le solliciteur des restes s'est présenté; tout aussitôt elle a couru étourdiement moi, et, approchant sa jolie bouche de mon oreille, me plaine de cette répétition de visites. Le solliciteur des restes entendant pour ainsi dire sur la figure dépitée de la dame aragonaise ce qu'elle me disait tout bas, a voulu se relever de mésaventure, et il s'est donné de plus en plus pour un homme du monde.

Madame, a-t-il dit, on fait beaucoup de dettes en France, on fait surtout beaucoup à la cour; on paie fort mal en France on paie fort mal surtout à la cour, où, payer, c'est payer quart; et bien payer, c'est payer la moitié. Par mon office, suis chargé de poursuivre le paiement des restes dus aux caisses publiques<sup>143</sup>; vous pouvez en conclure qu'à la cour j'ai un grand nombre d'amis, ou, ce qui vaut mieux, un grand nombre de gens qui me craignent, qui ont à me ménager; vous pouvez conclure aussi que, lorsqu'on y donne la comédie, j'y ai toujours une bonne place, large et spacieuse, pour moi et pour ceux que me plaît d'y mener. Vous en aurez la preuve à la première comédie qu'on donnera au château de Saint-Germain<sup>144</sup>. Vous l'avez a-t-il ajouté en s'adressant aussi à moi, l'un et l'autre, sors de la voir, fût-elle en musique, ce qui est fort rare, ce qui fait venir une immense foule. Oh! vraiment, lui a répondu la dame aragonaise, une comédie en musique, où, contre toute raison, toute vraisemblance, une jeune personne dont les amours sont combattus par des parents inflexibles, vient pleurer en chantant; où un amant trahi vient chanter ses reproches, sa fureur, à l'infidèle, ses menaces, ses défis; au rival, doit être fort curieuse. Le solliciteur des restes lui a répliqué: Véritablement, Madame, il n'y aurait rien de plus insensé qu'une pareille comédie, j'en conviens, et le bon sens du public ne pourrait supporter une pareille extravagance; mais il n'en est pas ainsi de la comédie héroïque, représentée dans une vaste salle, entourée de galeries à balustrades dorées, chargées d'innombrables spectateurs, tout couverts

parures, où s'offre une scène voûtée d'étoiles de tourterelles, décorée d'arbres portant des fruits d'argent, des lanternes portant des milliers de petites lampes cachées dans les feuillages ; où , par le moyen des machines, les magnifiques comédies d'Italie <sup>147</sup>, tantôt le tonnerre entendre dans les nues sombres et lointaines, tantôt le soleil resplendissent ; où, par le moyen d'autres machines, les fontaines, les jets d'eau, les grottes remplies de poissons marins, les bosquets remplis de dieux terrestres, se présentent ; où les dieux de l'Olympe descendent ; où quelques princes sont mêlés au jeu de la pièce ; où la reine de France alternativement actrice et spectatrice ; où le roi de France fait les respects d'Apollon, de Jupiter. C'est alors, quand les tons couverts d'argent, quand les satyres fourrés des habits les plus riches, brillants de diamants et de pierreries, quand les uns des violons, des basses, les autres des luths, diaphanes, les divers chœurs de musique suspendus dans les voûtes, c'est alors que les sens, l'esprit et la raison, sont égaux. Et voilà ce qu'on a vu, entre autres, au fameux bal de la Cour <sup>148</sup>, spectacle nouveau qui ne peut plus pécher en rien. Les temps, sans qu'on l'en priât, il s'est mis à chanter les airs de ce ballet, à exécuter les pas les plus difficiles qui le terminent. J'ai vu bien clairement que le roi de France restes achevait de se perdre dans l'esprit de la folie ; car, si une belle dame vous passe de mal vous en avoir de mal raisonner, elle ne vous passe jamais de mal de mal danser.

## CHAPITRE LXV. — LA BELLE LYONNAISE.

Un dimanche de la semaine dernière, il y a quinze jours, si je ne me trompe pas, que le sire Majonin vint me voir à Paris. Nous nous assîmes, bras dessus, bras dessous, comme si nous eussions été deux autres Français, l'un et l'autre anciens amis, anciens

connaissances date déjà de quelque temps. Je traversais le pays du haut Rouergue lorsque je le rencontrai, en passant près d'une petite ville nommée Entraygues ; nous marchâmes ensemble, et nous causâmes si long-temps et avec



XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

tant de plaisir, qu'en nous levant de table il me proposa de se rendre par Saint-Constans, petite ville d'Auvergne, où il se rendrait. Venez, me dit-il, nous serons bien reçus par ma femme, qui m'a donné une jolie famille, qui a été elle-même une personne sage, qu'ayant terminé sa philosophie et me disposant à aller dans l'état ecclésiastique, elle m'arrêta sur la porte de la ville. Elle est encore toujours douce, toujours gracieuse; quoique je sois vif, je ne l'ai jamais battue, même le jour où l'almanach porte : *Bon battre sa femme*<sup>1</sup>; et le jour où l'almanach porte : *Bon plier le coude*<sup>2</sup>, elle le plie tant qu'elle veut jour-là; et les autres jours de l'année je ne l'ai jamais empêchée de boire du vin<sup>3</sup>. Monsieur, ajouta-t-il amicalement, si vous n'avez pas notre pays est agréable; venez! je vous ferai manger de nos beaux du Lot<sup>4</sup>, de nos marrons d'Aubin<sup>5</sup>, et de nos poires de salvy<sup>6</sup>. Nous ferons bonne chère; venez! je vous en pourrai offrir. Il ajouta je ne sais combien d'autres choses, enfin il se leva.

Et cette dernière fois, comme il se levait, il me dit : adieu.

Et cette dernière fois que je l'ai revu à Paris, où il en-  
se faire payer d'une forte partie de toutes qu'il y avait en-  
car il est commerçant, et son commerce est très étendu, il  
parla ainsi : J'ai des fils, comme tout le monde en a ; le  
l'aîné à Lyon, dans une de mes tournées, comme tout le mon-  
marie son fils aîné ou dans son pays ou ailleurs ; moi-même,  
puis dire que j'ai pris une bru comme on n'en prend pas,  
moins comme on n'en prend guère : elle est en même tem-  
d'esprit et de corps, vraiment angélique. Je ne puis, ajouta-  
vous la faire voir à Lyon ; elle est dans ce moment chez moi,  
Saint-Constans, avec mon fils. Mais sa jeune sœur ne lui cède  
rien ; venez avec moi à Lyon, vous la verrez. Et, continuant à  
quant à ce que vous me dites que vous avez déjà été dans cette  
ville, je réponds que vous n'y avez pas été avec moi ; j'ai beau-  
coup de connaissances, je vous conduirai partout ; allons, par-  
tons ! Il m'a encore emmené, et je suis à Lyon depuis quelques  
jours.

LE COMMERCE INTÉRIEUR AU TEMPS DE LA RÉVOLUTION

dant notre voyage.

LE COMMERCE INTÉRIEUR AU TEMPS DE LA LIGUE — Pen-  
dant notre voyage, le sire Majonin me dit, lorsque nous entrâmes  
à Tarare : Tenez, vous voyez devant nous cette grande litière  
où nous allons descendre ? Eh bien ! il y a dix, sinon douze  
ans, que j'arrivai de même ici le matin. Mon associé était à la le-  
tasse, qu'on m'attendait depuis long-temps, que le rendez-vous  
des marchands ? était depuis long-temps complet. Nous nous en-  
nâmes aussitôt en route au milieu de trente pistoliers \* montés sur

les chevaux. Imaginez comme, avec les frais de pareilles  
 avec l'intérêt de l'argent au denier quinze, au denier  
 , nous pouvions vendre à bon marché : bientôt le com-  
 cessa. Oh ! qu'un pays sans mouvement, c'est-à-dire sans  
 ce, est effrayant à voir ! Tous les chemins étaient solitai-  
 France, couverte de villes fermées, de maisons de cam-  
 de châteaux, de monastères murés<sup>10</sup>, où personne n'en-  
 d'où personne ne sortait, ressemblait à un grand corps  
 , arri , étendu sans vie sur la terre.

**LE COMMERCE INTÉRIEUR AU TEMPS DE HENRI IV.** — On a  
 guerre tuait plus de marchands que de soldats. On a  
 tout le dire de notre guerre civile. Alors, nous, mar-  
 ou nous combattions, ou nous labourions, ou nous ne fai-  
 rien ; mais il faut que tout finisse, même la guerre, même  
 re civile. Dès que la paix a été faite, les boutiques, les  
 , se sont rouverts. Les marchands ont reparu et ont,  
 , carrioles, leurs bouges, leurs malles<sup>11</sup>, traversé et  
 e la France. On avait grand besoin de vendre ; on avait  
 l besoin d'acheter, on avait fait abstinence de tant de  
 On a acheté pour le passé, pour le présent et peut-être  
 avenir. De toutes parts l'argent désenfoui a circulé, et le  
 ce, en le faisant sonner dans ses mains, a pour ainsi dire  
 l'agriculture, les fabriques.

aussitôt les vins, les huiles, les olives, les fruits, les pas-  
 , les safrans, les liqueurs, les parfumeries des provinces du  
<sup>12</sup>, sont remontés vers les provinces du Nord, d'où sont tout  
 itôt redescendus les blés, les bestiaux, les draps, les quin-  
 eries ; tout aussitôt les velours, les soieries, les soies des pro-  
 ces de l'Orient<sup>13</sup>, ont repris le chemin des provinces de l'Occi-  
 nt, d'où sont aussitôt revenus les chanvres, les fils, les toiles<sup>14</sup>.  
 tout aussitôt les ateliers se sont rouverts, animés, et la nation a  
 été, comme auparavant, bien logée, bien vêtue, bien nourrie, et  
 tout aussitôt l'abondance ou le superflu s'est naturellement porté  
 aux extrémités de son territoire.

**LE COMMERCE AVEC L'EUROPE.** — Tout aussitôt les mar-  
 chands des nations voisines sont revenus par terre et par mer.  
 Les objets d'importation et d'exportation se sont de plus en plus  
 multipliés, témoin le tablier de Rochefort<sup>15</sup>, témoin, et bien meil-  
 leur témoin, la pancarte de Nantes<sup>16</sup>.

Le sire Majonin me parla longuement du commerce extérieur.  
 Je vis assez vite qu'il ne l'entendait pas aussi bien que le com-  
 merce intérieur ; mais il fallait le laisser continuer, et je le laissai  
 continuer tant qu'il y prit plaisir.



**C**, en Lorraine, on me dit que notre commerce n'en avait cessé ou du moins bien diminué, à cause de la guerre, et même avant la guerre, à cause de l'immense quantité de quincaillerie fabriquée à Saint-Etienne<sup>27</sup>, ainsi que de la France. Mon fils m'a dit qu'aujourd'hui cette fabrication avait encore augmenté, que le commerce avec l'Allemagne n'était encore diminué.

Je n'ai pas trouvé d'emploi dans les comptoirs des autres villes. Je n'en cherchai pas dans ceux de la Bourgogne, car les marchands des pays voisins de la Franche-Comté et de la Bourgogne qui toujours ont en grande partie approvisionné nos boutiques, ne font guère que des toucheurs de bœufs.

Je ne voulais pas aller à Bordeaux, à Bayonne. Je ne suivis pas non plus ces nouvelles annonçant la reprise des hostilités contre l'Espagne. Aujourd'hui mon fils, qui depuis son retour dans ces villes, m'a dit que, de nos divers commerces avec les divers pays de l'Europe, celui de l'Espagne était le plus important ; qu'au moment présent nous lui fournissions les étoffes, les vêtements, les subsistances, les poteries, les émaux, les quincailleries, les cuirs, les toiles, les bas tricotés, les salaisons, les fromages, les beurres<sup>28</sup> ; que le commerce y avait changé de main, que maintenant les Français fournissent les actifs Espagnols des précédents siècles<sup>29</sup>, que les Espagnols étaient les oisifs Français de ces temps.

Je me déterminai à aller à Lyon. J'y demeurai ; j'y demeure, et bien m'en a pris. Cette ville est l'entrepôt du commerce de la France avec l'Italie, d'où nous viennent ces velours, ces damas, ces étoffes de soie dont les Français étaient fous, dont ils sont encore plus fous<sup>30</sup> ; aussi tout l'or du Mexique, du Pérou qui descend des Pyrénées dans la bourse des marchands français, remonterait les Alpes dans la bourse des marchands italiens, si nous ne fournissions à l'Italie comme à l'Espagne du blé, des mulets, de la serrurerie, de petites étoffes<sup>31</sup>.

**LE COMMERCE AVEC LES ÉCHELLES.** — Pour un grand nombre de nos marchands, a continué mon hôte, Lyon et Marseille sont deux villes si intimement unies par le rapide cours du Rhône, par les continuelles relations commerciales, qu'à certains égards elles ne font qu'une, qu'à certains égards Lyon semble être Marseille du Nord, et que Marseille semble être Lyon du Midi. Quant à moi, je puis vous assurer que je sais tout ce qui se fait à Marseille, comme je sais tout ce qui se fait à Lyon, et que de même que si j'étais marchand à Marseille je puis vous parler du commerce avec les Échelles du Levant, avec l'Asie et

l'Afrique turques<sup>31</sup>, c'est tout un. Aussi vous direz qu'on vous y dirait, que ce commerce a péri dans un grand nombre d'objets. Nous allons bien toujours chercher aux Indes des drogues pharmaceutiques, des gommes, des résines, des raisins, du coton, des momies ou des égyptiens<sup>32</sup>, que les gens qui ont le plus pour eux ne prennent hardiment en infusion ou en poudre<sup>33</sup>, mais nous n'allons plus y chercher du poivre, de la canelle, du safran, l'antique chemin à travers l'isthme de Suez, si battu du vent d'Alexandre, de César, de Charlemagne et même de Louis le Pieux, est abandonné, couvert d'herbes : nos marchands, ou, pour parler plus exactement, les marchands portugais, espagnols, hollandais, en faisant le tour de l'Afrique, reviennent des Indes sans descendre des vaisseaux où ils se sont embarqués<sup>34</sup>.

LE COMMERCE AVEC LES INDES ORIENTALES. — Il est bien que mon hôte m'ait dit tout ce qu'il savait sur le commerce avec l'Europe, sur le commerce avec les Échelles ; et il faut bien qu'ici j'aie pu dire tout ce qu'il m'a dit.

Mais que je parle enfin de sa fille, de la belle Lyonnaise. Tout le long du chemin le sire Majoulin ne cessait de me de répéter que c'était elle qui me faisait venir à Lyon. Ne guez pas toutefois, ajoutait-il, que je vous trompe : elle est faite. Vous verrez ! vous verrez ! lorsque nous serons arrivés. Lorsque nous fûmes arrivés, je vis une jeune personne si belle par les souffrances de la maladie à laquelle à peine elle venait d'échapper ; ses yeux étendus s'ouvraient avec indifférence ; le monde s'empressait autour d'elle ; on n'épargnait ni soins, ni dépenses ; on ne lui demandait que de vivre. Depuis notre arrivée, chaque jour, pour lui procurer quelque distraction, quelque plaisir, on imagine quelque nouvel amusement. On a, entre autres, eu recours aux emplettes. On fut souvent venir de nouveaux marchands. A la fin de l'autre semaine on en fit venir un qui était diamantaire, qui avait été dans les colonies portugaises, qui avait même habité à Goa. On m'en prouvant et ce ne fut pas inutilement ; j'appris de lui que tandis qu'en Espagne nous croyons posséder les îles des épiceries, une partie est tombée et une autre partie tombe entre les mains des Hollandais<sup>35</sup>. Ne me fallut-il pas encore entendre que ces misérables pêcheurs de nos sept provinces insurgées achèveraient bientôt d'enlever à l'Espagne toutes les Indes orientales, et que bientôt en Europe ce ne mettrait plus au pot une pincée de poivre ou de girofle qui n'eût passé par leurs mains<sup>36</sup> ; que bientôt ils vendraient exci-

i les perles , les rubis , les diamants , les matières enfin toutes les productions de ces beaux climats ajouta-t-il , nous vous avons payées , à vous Es-lé , en beurre<sup>41</sup> , et qu'à l'avenir nous leur paierons , en huile<sup>42</sup> ?

**RCE AVEC LES INDES OCCIDENTALES.**—Et pour-je alors d'un ton peut-être un peu irrité , ne nous ls pas de même les Indes occidentales ? — Mon-ondit-il gaîment , l'une après l'autre. — Sire , lui ré-ement , cette moitié de la terre qui est sous nos partient<sup>43</sup>. La fortune , depuis le commencement nous a donné l'or , l'argent , les richesses du monde ; ferons toujours telle part que nous voudrons : tous ples , vous resterez toujours nos ouvriers , nos tra-serviteurs.

**RCE INTERLOPE.** — Car , croyez-m'en , ajoutai-je , parlant à ce marchand , j'eusse parlé à tous les nçais , ne vous laissez pas affriander au commerce s douaniers ne sont pas vos douaniers ; ils ne pu-oucement les marchands contrebandiers. Savez-ils les traitent quand ils les surprennent sur mer ? tre forme , ils les coulent bas. Et quand ils les sur-erre ? Alors , sans autre forme , ils les pendent<sup>44</sup>. répondit-il avec hardiesse , savez-vous comment l'avenir ? Nous ferons comme les Hollandais , ou e les Anglais<sup>45</sup> : si vous nous coulez bas , nous s plus bas ; si vous nous pendez haut et court , drons plus haut et plus court.

**ÉS DE COMMERCE.** — Ce matin , la jeune fille de it la santé revient visiblement de jour en jour , ire , était charmante. Les premiers rayons de l'au-it déjà poindre de nouveau à travers les lis de ses l'illumination a augmenté lorsqu'un grand jeune à coup ouvert la porte et est entré. Le bon père , mbarras de sa fille , s'est aussitôt emparé du jeune dit en me le présentant : C'est le fils d'un de mes urra dans la suite en faire un gendre. Et en même eusement ajouté , en lui montrant un siège vis-à-vis continuant à m'adresser la parole : Monsieur , je instruit , ayez la bonté de l'interroger un peu sur es de notre état ; vous verrez qu'il ne les ignore e , lui ai-je dit , lorsque notre petit cercle a été l'obligeance de votre cousin mon hôte , je sais

avec quelles nations la France commerce ; je voudrais savoir de vous à quelles conditions. Monsieur, m'a-t-il dit, les clauses des traités de commerce dépendent du degré et des liaisons politiques. Il est vraisemblable que le port d'Amsterdam, qui aujourd'hui engloutit le commerce <sup>48</sup>, de même qu'Anvers a englouti le commerce que nous recevrons le meilleur accueil <sup>49</sup> ; mais en la Hollande ait repoussé, un autre mot, je vous l'ai venu, ait secoué les armées espagnoles qui la couvrent depuis François I<sup>er</sup>, chez les Turcs que nous sommes reçus. Si nos vaisseaux rencontrent les leurs en honneurs, politesses, offres réciproques. Si nous leur ports, nous déployons toutes nos flammes, toutes leurs manières. Si nous débarquons, à l'instant nos marchandises sont sous l'immédiate protection des lois ; nous payons pas de tribut ; nous ne sommes pas même le pôt des étrangers ; seulement, quand notre vaisseau donne trois écus pour le bon vent et le bon voyage, le souhaite le receveur. Nous pouvons d'ailleurs, les turcs, acheter toutes les marchandises qui nous conviennent ; nous ne sommes plus forcés d'acheter celles qui ne nous viennent pas. Lorsqu'un de nos Français doit, ou plus payer pour lui ; et lorsque nous mourons, ou nos parents meurent, nos parents héritent tranquillement ; nous héritons tranquillement d'eux <sup>50</sup>. Quant aux traités avec les états chrétiens, il me suffira de déroger, ou, comme en Angleterre, par des réglementifs <sup>51</sup>, ou, comme en Espagne, par des impositions tant sur l'entrée des marchandises étrangères <sup>52</sup>. Et d'ailleurs, les commerçants français, fort mal vus d'industrie, de fabrique ; en voici la raison :

LES LOIS COMMERCIALES. — Une ancienne, une maladie, qu'aux temps passés la France ne sentait qu'enfin elle sent aujourd'hui, c'est celle de son commerce, trois fois entièrement envahi chez elle par les marchands étrangers, les marchands italiens, espagnols, allemands, suédois <sup>53</sup>, et envahi encore aujourd'hui en partie <sup>54</sup>, partie de plus en plus petite. Aussi le recueil de leurs lois, toujours tient sa place dans notre législation <sup>55</sup>, tombe plus en désuétude. De là cette irritation, cette malice, ces marchands étrangers, que chez eux ils ne contiennent, ont de la peine à contenir chez nous. Cela n'est-il pas la cousine ? Oh ! Monsieur, a répondu la jeune personne,

Et de nouveau et en s'adressant à moi comme si c'eût été moi  
 oquais son témoignage, rien n'est plus vrai ; tout le mon-  
 se plaint des marchands étrangers, et particulièrement des  
 italiens, qui, parce qu'il y a, dit-on, dans leur pays,  
 princes faisant le commerce<sup>56</sup>, sont fiers outre mesure. J'ai  
 i, et, me tournant vers le jeune homme, désireux, surtout  
 cette occasion, de se parer de tous ses avantages, de plaire  
 te ière, je lui ai dit : Sire, je vois avec plaisir que  
 : sez les lois, même les vieilles lois. Monsicur, m'a-  
 -au : mau, les anciens temps, qui, naturellement, doivent  
 r le plus, sont les anciens temps du commerce ; et,  
 que je me les retrace, je me sens heureux de ne pas être mon  
 de pouvoir espérer que les lois sur la diversité des vingt-  
 poids et des vingt-deux mesures<sup>57</sup>, existant encore malgré  
 rdonnances rendues pendant notre siècle sous quatre diffé-  
 règnes<sup>58</sup>, vont prendre fin ; qu'il suffira maintenant de  
 es années de paix pour nous amener, comme en Hon-  
 --, à l'unité des poids et des mesures, à l'unité de la livre,  
 a pinte et de l'aune de Paris<sup>59</sup>.

Outefois, a continué le jeune homme, plusieurs de nos vieil-  
 lois sont à conserver et sont conservées ; entre autres les  
 du décri des monnaies, pour empêcher l'or français, sur-  
 l'or espagnol, de sortir<sup>61</sup>, pour démonétiser l'or anglais,  
 l'or allemand, l'or italien<sup>62</sup>, pour le faire sortir ; entre autres,  
 lois des inspections, de la visite des marchandises<sup>63</sup> : il y a  
 encore maintenant un maître visiteur, un réformateur gé-  
 l<sup>64</sup>, le commerce est bien encore surveillé, mais il n'est plus  
 assé ; entre autres, les lois des traites foraines<sup>65</sup> ; entre au-  
 s, les lois de la police<sup>66</sup> ; entre autres, les lois du monopole<sup>67</sup> ;  
 entre autres, les lois des banqueroutes, lois aujourd'hui moins  
 sanglantes, et cependant plus terribles, en ce qu'elles imposent  
 pour la vie, sur la tête du banqueroutier, le signe et la couleur  
 de la mauvaise foi, le bonnet vert<sup>68</sup>.

**LES TRIBUNAUX DE COMMERCE.** — Comme je craignais que  
 la conversation changeât et qu'on cessât de parler de commerce,  
 je me suis empressé de dire au jeune homme : Sire, il y a ici  
 une belle personne qui ne pourrait lasser votre complaisance ; je  
 voudrais bien qu'elle eût, ainsi que moi, envie de vous entendre  
 parler des cours de justice. Certes, Monsieur, m'a répondu poli-  
 ment le jeune homme, si cela peut vous être agréable, je suis  
 bien volontiers prêt à vous faire connaître ce que j'en sais. Et,  
 d'abord, je vous rappellerai que, dans tous les états, dans l'état  
 de marchand particulièrement, il y a de mauvais débiteurs, de



mauvais payeurs, manquant d'argent, ne manquant jamais de prétextes, de ruses, pour ne pas payer. Je vous rappellerai ensuite que, particulièrement dans notre état, où quelquefois on prête tout son argent, toutes ses marchandises, toute sa fortune, on a besoin des moyens de ressaisir promptement son dû. Les tribunaux des gardes des foires furent institués pour rendre plus brève l'action de la justice commerciale; mais, outre que leurs attributions étaient très bornées, leurs fonctions commencent et finissent avec la foire<sup>69</sup>. On en était là depuis quatre ou cinq cents ans lorsque, du temps de mon père, en 1549, quelques années après qu'eut été établi ou plutôt refondue à Lyon le tribunal commercial du change, on s'avisa d'établir à Toulouse le tribunal de la bourse<sup>70</sup>. La ville de Nîmes voulut avoir aussi une bourse; elle en eut une<sup>71</sup>. Les villes de Rouen<sup>72</sup>, de Reims<sup>73</sup>, de Bordeaux<sup>74</sup>, de Poitiers<sup>75</sup>, voulurent aussi en avoir, et en eurent aussi une. Paris voulut aussi en avoir, et en eut aussi une<sup>76</sup> qui remplaça son antique tribunal commercial des marchands gaulois de Paris<sup>77</sup>. Au jour actuel, les autres villes de commerce en ont déjà demandé ou en demandent aussi une. J'en excepte celles de la Touraine, du Berri, de l'Anjou, du Maine, où l'on se contente du vieux maître, du vieux roi des merciers<sup>78</sup>, j'en excepte encore Marseille, où l'on se contente de même du vieux tribunal d'un juge marchand noble pour juger les marchands nobles, et d'un autre juge marchand pour juger les autres marchands<sup>79</sup>. J'ajouterai que ces nouvelles cours des bourses sont composées d'un prieur ou président, et de quatre consuls ou juges élus par les marchands parmi les marchands, tous éligibles<sup>80</sup>, sans autre condition que de ne pas être banqueroutiers ou fils, ou gendre de banqueroutier<sup>81</sup>; j'ajouterai qu'elles connaissent des procès relatifs aux billets, aux lettres de change, aux cédules, aux obligations, aux comptes, aux contrats de société, aux contrats d'assurance, à toutes les matières commerciales; qu'elles jugent en premier et dernier ressort, sans procureurs, sans avocats, sans frais, sans délais, sans renvois, sans retard<sup>82</sup>.

**LES CHANGES.** — J'ai dit à l'oreille de sire Majonin qu'il me manquait plus que de connaître les changes. Aussitôt il se leva, se plaça au milieu de la salle, et dans l'attitude et avec les gestes de quelqu'un qui sonne une cloche, il s'est mis à crier. Allons au change! allons au change! Tout le monde s'est levé. Mon cousin, voulez-vous me prendre? a dit le jeune homme au père de la belle Lyonnaise. Assurément, lui a-t-il répondu en riant et en secouant la tête, je ne vous laisserai pas ici. — Soit; mais

vous n'y laisserez pas non plus ma cousine. — Je consens à l'emmener, lui a répliqué mon hôte, en me faisant adroitement un signe poli, si vous me dites d'où viennent les différents noms que, dans différentes villes, on donne aux lieux de réunion des marchands? — En général, on leur donne maintenant le nom de bourse, parce qu'ils ont été bâtis et qu'ils sont entretenus avec l'argent que les marchands mettent dans une bourse commune<sup>83</sup>; cependant, à Paris, parce qu'ils s'assemblaient autrefois sur une place, au lieu de s'assembler, comme aujourd'hui, dans un bâtiment, on continue à dire la place commune<sup>84</sup>. A Rouen, où l'on appelle, ainsi que dans toute la Normandie, les réunions, les assemblées, conventions<sup>85</sup>, on appelle aussi convention l'assemblée des marchands<sup>86</sup>. Ici, à Lyon, le lieu où s'assemblaient les marchands était le change, et n'avait guère pour objet que le change des monnaies<sup>87</sup>; il porte encore ce nom, et, véritablement, il est encore un lieu de change, car les principales opérations des marchands, qui ont des sommes à payer dans certaines villes et des sommes à recevoir dans d'autres, y consistent tantôt à changer entre eux leurs lettres de change, qu'ils garantissent par leur signature sur le dos, qu'ils endossent<sup>88</sup>; tantôt à changer de même entre eux leurs lettres de change, de cette manière que le sire Pierre, qui a une lettre de change sur le sire Jean en est payé par le sire Jean avec une lettre de change du sire Paul, que le sire Pierre doit<sup>89</sup>. Aussi voit-on et vous allez voir des sommes immenses payées par ces virements de partie ou changes. Vous allez encore voir la foule des marchands, tenant chacun leur bilan ou livre de crédit et de débit<sup>90</sup>, y écrivant les lettres de change qu'ils reçoivent, qu'ils donnent, celles qu'ils s'engagent à payer à leur échéance, et qu'alors ils marquent d'une croix, celles qu'ils refusent de payer, et qu'alors ils marquent des lettres *S. P.*, *sous protest*<sup>91</sup>. Mon cousin, a continué le jeune homme, en s'adressant au père de la belle Lyonnaise, vous savez mieux que moi que, par le mouvement des effets de portefeuille, par le mouvement des changes, le commerce aujourd'hui transporte dans des feuilles de papier des montagnes de numéraire, et épargne les énormes frais auxquels s'est habitué le trésor royal, qui paie si cher les chevaux, les mulets, les voitures, les caisses, les barils, les caques, les toiles, les emballages, qui paie si cher les conducteurs, les clercs, les clercs chefs des convois, qui paie encore plus cher la poste lorsque, dans des moments d'urgence, elle lui porte l'or dans des bouges<sup>92</sup>.

**LES LIVRES QUI TRAITENT DU COMMERCE.** — Partons! partons! a crié d'une voix plus forte le sire Majonin. Aussitôt le

A notre arrivée à Lyon, je voulus aller loger dans un hôtel, mais il s'y opposa vivement ; il m'emmena chez le père de sa fille, où je fus reçu comme s'il m'eût emmené chez lui. Je pensais en chemin de n'être pas allé de préférence à Paris, au Havre, pour bien connaître le mouvement du commerce relativement à la France ; je ne m'en repent pas. Mon hôte est, comme le sire Majonin, un excellent homme. A su pourquoi je fais mon voyage en France, il m'a dit : La fortune de ma maison n'est pas celle de notre confrère<sup>17</sup>, mais elle est de soixante mille livres, elle est comparable de celle des bonnes maisons de commerce<sup>18</sup>. Ah ! avant d'en venir là, que d'essais ! que d'efforts ! que

J'avais fini mon apprentissage, comme mes lettres le font voir<sup>19</sup> ; je voulus me placer, gagner quelque chose sans consulter personne, pour le nouveau, le beau monde à la mode, pour le Havre. A mon arrivée, les marchands me présentai me dirent : Vous venez trop tard ou trop tôt, les règnes de François I<sup>er</sup>, de Henri II, la marine et le commerce des goudrons, des mâtures, des chanvres du Danemarck, la Norwège, la Suède, la Pologne<sup>20</sup>, florissaient. Maintenant, sous Charles IX, ce commerce, qui ne vivait que de la marine, languit ; peut-être il renaitra quelque autre jour<sup>21</sup> ; en attendant, nous sommes assez de marchands, mais trop. Je me retirai. Mon fils, que je fais en ce moment, a ajouté mon hôte, m'a dit qu'au jour actuel on allait de mal en pis, qu'il était entièrement perdu, à cause de la partie des peaux, et principalement de celle des castors, car on vient de publier la paix, et, suivant mon fils, quelquefois de bonnes, quelquefois de mauvaises nouvelles, il faut à la paix se reposer, et il faut beaucoup de coussins.

J'allai à Calais, depuis quelques années rentré sous la domination de la France ; tous nos Français anglicisés, tous nos anglais francisés, me dirent que l'Angleterre ne pouvait plus plomber, son étain, ses peaux, ses suifs, ses laines, etc. en France, où il n'y avait que des coups de canon, que des coups d'arquebuse. Mon fils m'a dit que maintenant à Calais, au contraire, trouvé dans la plus grande activité notre commerce avec l'Angleterre, que la reine nous aime<sup>22</sup>, que le roi nous aime nos marchandises, nos jolies draperies, nos délicates dentelles, nos brillantes quincailleries<sup>23</sup>, et, comme tous les peuples du nord, nos vins, nos eaux-de-vie, nos fruits, nos légumes, nos denrées méridionales<sup>24</sup>.

1 Champagne, en Lorraine, on me dit que notre commerce l'Allemagne avait cessé ou du moins bien diminué, à cause la guerre, et même avant la guerre, à cause de l'immense é de quincaillerie fabriquée à Saint-Etienne<sup>27</sup>, ainsi que te la France. Mon fils m'a dit qu'aujourd'hui cette fabri- on avait encore augmenté, que le commerce avec l'Allema-<sup>28</sup> avait encore diminué.

Je n'avais pas trouvé d'emploi dans les comptoirs des autres es. Je n'en cherchai pas dans ceux de la Bourgogne, car rçants des pays voisins de la Franche-Comté et de la , qui toujours ont en grande partie approvisionné nos bou- es<sup>29</sup>, ne sont guère que des toucheurs de bœufs.

ne conseilla d'aller à Bordeaux, à Bayonne. Je ne suivis ce conseil : toutes les nouvelles annonçaient alors la reprise hostilités contre l'Espagne. Aujourd'hui mon fils, qui depuis a passé dans ces villes, m'a dit que, de nos divers commer- avec les divers pays de l'Europe, celui de l'Espagne était illeur ; qu'au moment présent nous lui fournissions les ules, les vêtements, les subsistances, les poteries, les é- x, les quincailleries, les cuirs, les toiles, les bas tricotés, olés, les salaisons, les fromages, les beurres<sup>30</sup> ; que le com- ce y avait changé de main, que maintenant les Français les actifs Espagnols des précédents siècles<sup>31</sup>, que les Es- gn<sup>32</sup> étaient les oisifs Français de ces temps.

Je me déterminai à aller à Lyon. J'y demeurai ; j'y demeure, et bien m'en a pris. Cette ville est l'entrepôt du commerce de la France avec l'Italie, d'où nous viennent ces velours, ces damas, ces étoffes de soie dont les Français étaient fous, dont ils sont encore plus fous<sup>32</sup> ; aussi tout l'or du Mexique, du Pérou qui descend des Pyrénées dans la bourse des marchands français, remonterait les Alpes dans la bourse des marchands italiens, si nous ne fournissions à l'Italie comme à l'Espagne du blé, des mulets, de la serrurerie, de petites étoffes<sup>33</sup>.

**LE COMMERCE AVEC LES ÉCHELLES.** — Pour un grand nombre de nos marchands, a continué mon hôte, Lyon et Marseille sont deux villes si intimement unies par le rapide cours du Rhône, par les continuelles relations commerciales, qu'à certains égards elles ne font qu'une, qu'à certains égards Lyon semble être Marseille du Nord, et que Marseille semble être Lyon du Midi. Quant à moi, je puis vous assurer que je sais tout ce qui se fait à Marseille, comme je sais tout ce qui se fait à Lyon, et que de même que si j'étais marchand à Marseille je puis vous parler du commerce avec les Échelles du Levant, avec l'Asie et

avec quelles nations la France commerce ; je voudrais maintenant savoir de vous à quelles conditions. Monsieur, m'a-t-il répondu, les clauses des traités de commerce dépendent du degré des amitiés et des liaisons politiques. Il est vraisemblable que ce sera au port d'Amsterdam, qui aujourd'hui engloutit le commerce d'Anvers<sup>46</sup>, de même qu'Anvers a englouti le commerce de Venise<sup>47</sup>, que nous recevrons le meilleur accueil<sup>48</sup> ; mais en attendant que la Hollande ait repoussé, un autre mot, je vous l'avoue, m'est venu, ait secoué les armées espagnoles qui la couvrent<sup>49</sup>, c'est, depuis François I<sup>er</sup>, chez les Turcs que nous sommes le mieux reçus. Si nos vaisseaux rencontrent les leurs en mer, nous échangeons honneurs, politesses, offres réciproques. Si nous entrons dans leurs ports, nous déployons toutes nos flammes, toutes nos lanternes. Si nous débarquons, à l'instant nos personnes et nos marchandises sont sous l'immédiate protection des lois. Nous ne payons pas de tribut ; nous ne sommes pas même soumis à l'impôt des étrangers ; seulement, quand notre vaisseau part, nous donnons trois écus pour le bon vent et le bon voyage que nous souhaite le receveur. Nous pouvons d'ailleurs, dans les ports turcs, acheter toutes les marchandises qui nous conviennent, et nous ne sommes plus forcés d'acheter celles qui ne nous conviennent pas. Lorsqu'un de nos Français doit, on ne nous fait plus payer pour lui ; et lorsque nous mourons, ou lorsque nos parents meurent, nos parents héritent tranquillement de nous et nous héritons tranquillement d'eux<sup>50</sup>. Quant aux autres traités, aux traités avec les états chrétiens, il me suffira de dire qu'ils dérogent, ou, comme en Angleterre, par des réglemens prohibitifs<sup>51</sup>, ou, comme en Espagne, par des impositions exorbitantes sur l'entrée des marchandises étrangères<sup>52</sup>. Nous sommes d'ailleurs, les commerçants français, fort mal vus dans les pays d'industrie, de fabrique ; en voici la raison :

**LES LOIS COMMERCIALES.** — Une ancienne, très ancienne maladie, qu'aux temps passés la France ne sentait pas, mais qu'enfin elle sent aujourd'hui, c'est celle de son commerce. Il est trois fois entièrement envahi chez elle par les marchands étrangers, les marchands italiens, espagnols, allemands, anglais, suédois<sup>53</sup>, et envahi encore aujourd'hui en partie<sup>54</sup>, mais en partie de plus en plus petite. Aussi le recueil de leurs privilèges, qui toujours tient sa place dans notre législation<sup>55</sup>, tombe de plus en plus en désuétude. De là cette irritation, cette malveillance des marchands étrangers, que chez eux ils ne contiennent pas, qu'ils ont de la peine à contenir chez nous. Cela n'est-il pas vrai, cousin ? Oh ! Monsieur, a répondu la jeune personne, en se

rant de nouveau et en s'adressant à moi comme si c'eût été moi  
 oquais son témoignage, rien n'est plus vrai ; tout le mon-  
 se plaint des marchands étrangers, et particulièrement des  
 hands italiens, qui, parce qu'il y a, dit-on, dans leur pays,  
 princes faisant le commerce<sup>56</sup>, sont fiers outre mesure. J'ai  
 i, et, me tournant vers le jeune homme, désireux, surtout  
 e occasion, de se parer de tous ses avantages, de plaire  
 ue manière, je lui ai dit : Sire, je vois avec plaisir que  
 onnaissez les lois, même les vieilles lois. Monsieur, m'a-  
 -u répondu, les anciens temps, qui, naturellement, doivent  
 bresser le plus, sont les anciens temps du commerce ; et,  
 ue je me les retrace, je me sens heureux de ne pas être mon  
 a, de pouvoir espérer que les lois sur la diversité des vingt-  
 poids et des vingt-deux mesures<sup>57</sup>, existant encore malgré  
 rdonnances rendues pendant notre siècle sous quatre diffé-  
 règnes<sup>58</sup>, vont prendre fin ; qu'il suffira maintenant de  
 is années de paix pour nous amener, comme en Hon-  
 -, à l'unité des poids et des mesures, à l'unité de la livre,  
 la pinte et de l'aune de Paris<sup>59</sup>.

Toutefois, a continué le jeune homme, plusieurs de nos vicil-  
 les lois sont à conserver et sont conservées ; entre autres les  
 lois du décri des monnaies, pour empêcher l'or français, sur-  
 tout l'or espagnol, de sortir<sup>61</sup>, pour démonétiser l'or anglais,  
 l'or allemand, l'or italien<sup>62</sup>, pour le faire sortir ; entre autres,  
 les lois des inspections, de la visite des marchandises<sup>63</sup> : il y a  
 bien encore maintenant un maître visiteur, un réformateur gé-  
 néral<sup>64</sup>, le commerce est bien encore surveillé, mais il n'est plus  
 tracassé ; entre autres, les lois des traites foraines<sup>65</sup> ; entre au-  
 tres, les lois de la police<sup>66</sup> ; entre autres, les lois du monopole<sup>67</sup> ;  
 entre autres, les lois des banqueroutes, lois aujourd'hui moins  
 sanglantes, et cependant plus terribles, en ce qu'elles imposent  
 pour la vie, sur la tête du banqueroutier, le signe et la couleur  
 de la mauvaise foi, le bonnet vert<sup>68</sup>.

**LES TRIBUNAUX DE COMMERCE.** — Comme je craignais que  
 la conversation changeât et qu'on cessât de parler de commerce,  
 je me suis empressé de dire au jeune homme : Sire, il y a ici  
 une belle personne qui ne pourrait lasser votre complaisance ; je  
 voudrais bien qu'elle eût, ainsi que moi, envie de vous entendre  
 parler des cours de justice. Certes, Monsieur, m'a répondu poli-  
 ment le jeune homme, si cela peut vous être agréable, je suis  
 bien volontiers prêt à vous faire connaître ce que j'en sais. Et,  
 d'abord, je vous rappellerai que, dans tous les états, dans l'état  
 de marchand particulièrement, il y a de mauvais débiteurs, de

mauvais payeurs, manquant d'argent, ne manquant jamais de prétextes, de ruses, pour ne pas payer. Je vous rappellerai ensuite que, particulièrement dans notre état, où quelquefois on prête tout son argent, toutes ses marchandises, toute sa fortune, on a besoin des moyens de ressaisir promptement son dû. Les tribunaux des gardes des foires furent institués pour rendre plus briève l'action de la justice commerciale; mais, outre que leurs attributions étaient très bornées, leurs fonctions commençant et finissant avec la foire<sup>69</sup>. On en était là depuis quatre ou cinq cents ans lorsque, du temps de mon père, en 1549, quelques années après qu'eut été établi ou plutôt refondu à Lyon le tribunal commercial du change, on s'avisa d'établir à Toulouse le tribunal de la Bourse<sup>70</sup>. La ville de Nîmes voulut avoir aussi une bourse; elle en eut une<sup>71</sup>. Les villes de Rouen<sup>72</sup>, de Reims<sup>73</sup>, de Bordeaux<sup>74</sup>, de Poitiers<sup>75</sup>, voulurent aussi en avoir, et en eurent aussi une. Paris voulut aussi en avoir, et en eut aussi une<sup>76</sup>, qui remplaça son antique tribunal commercial des marchands gaulois de Paris<sup>77</sup>. Au jour actuel, les autres villes de commerce en ont déjà demandé ou en demandent aussi une. J'en excepte celles de la Touraine, du Berri, de l'Anjou, du Maine, où l'on se contente du vieux maître, du vieux roi des merciers<sup>78</sup>; j'en excepte encore Marseille, où l'on se contente de même de son tribunal d'un juge marchand noble pour juger les marchands nobles, et d'un autre juge marchand pour juger les autres marchands<sup>79</sup>. J'ajouterai que ces nouvelles cours des bourses sont composées d'un prieur ou président, et de quatre consuls ou juges élus par les marchands parmi les marchands, tous éligibles<sup>80</sup>, sans autre condition que de ne pas être banqueroutiers, ou fils, ou gendre de banqueroutier<sup>81</sup>; j'ajouterai qu'elles connaissent des procès relatifs aux billets, aux lettres de change, aux cédules, aux obligations, aux comptes, aux contrats de société, aux contrats d'assurance, à toutes les matières commerciales; qu'elles jugent en premier et dernier ressort, sans procureurs, sans avocats, sans frais, sans délais, sans renvois, sans retard<sup>82</sup>.

LES CHANGES. — J'ai dit à l'oreille de sire Majonin qu'il me manquait plus que de connaître les changes. Aussitôt il est allé se placer au milieu de la salle, et dans l'antrede et avec les gestes de quelqu'un qui sonne une cloche, il s'est mis à crier. Allons au change! allons au change! Tout le monde s'est levé. Mon cousin, voulez-vous me prendre? a dit le jeune homme au père de la belle Lyonnaise. Assurément, lui a-t-il répondu en riant et en secouant la tête, je ne vous laisserai pas ici. — Soit; mais

n'y laisserez pas non plus ma cousine. — Je consens à l'em-  
 r, lui a répliqué mon hôte, en me faisant adroitement un si-  
 oli, si vous me dites d'où viennent les différents noms que,  
 différentes villes, on donne aux lieux de réunion des mar-  
 ls? — En général, on leur donne maintenant le nom de  
 e, parce qu'ils ont été bâtis et qu'ils sont entretenus avec  
 nt que les marchands mettent dans une bourse commune<sup>83</sup>;  
 idant, à Paris, parce qu'ils s'assemblaient autrefois sur une  
 , au lieu de s'assembler, comme aujourd'hui, dans un bâ-  
 , on continue à dire la place commune<sup>84</sup>. A Rouen, où  
 ppelle, ainsi que dans toute la Normandie, les réunions,  
 semblées, conventions<sup>85</sup>, on appelle aussi convention l'as-  
 lée des marchands<sup>86</sup>. Ici, à Lyon, le lieu où s'assemblaient  
 rchands était le change, et n'avait guère pour objet que le  
 des monnaies<sup>87</sup>; il porte encore ce nom, et, véritable-  
 , il est encore un lieu de change, car les principales opéra-  
 des marchands, qui ont des sommes à payer dans certaines  
 et des sommes à recevoir dans d'autres, y consistent tan-  
 changer entre eux leurs lettres de change, qu'ils garantis-  
 par leur signature sur le dos, qu'ils endossent<sup>88</sup>; tantôt à  
 r de même entre eux leurs lettres de change, de cette ma-  
 que le sire Pierre, qui a une lettre de change sur le sire  
 en est payé par le sire Jean avec une lettre de change du  
 Paul, que le sire Pierre doit<sup>89</sup>. Aussi voit-on et vous allez  
 les sommes immenses payées par ces virements de partie ou  
 s. Vous allez encore voir la foule des marchands, tenant  
 leur bilan ou livre de crédit et de débit<sup>90</sup>, y écrivant les  
 s de change qu'ils reçoivent, qu'ils donnent, celles qu'ils  
 nt à payer à leur échéance, et qu'alors ils marquent d'une  
 , celles qu'ils refusent de payer, et qu'alors ils marquent  
 itres *S. P., sous protest*<sup>91</sup>. Mon cousin, a continué le jeu-  
 mme, en s'adressant au père de la belle Lyonnaise, vous  
 mieux que moi que, par le mouvement des effets de por-  
 ille, par le mouvement des changes, le commerce aujour-  
 transporte dans des feuilles de papier des montagnes de nu-  
 ire, et épargne les énormes frais auxquels s'est habitué le  
 royal, qui paie si cher les chevaux, les mulets, les voitures,  
 isses, les barils, les caques, les toiles, les emballages, qui  
 si cher les conducteurs, les clercs, les clercs chefs des con-  
 qui paie encore plus cher la poste lorsque, dans des mo-  
 s d'urgence, elle lui porte l'or dans des bouges<sup>92</sup>.

LES LIVRES QUI TRAITENT DU COMMERCE. — Partons! par-  
 a crié d'une voix plus forte le sire Majonin. Aussitôt le



jeune homme, que mon hôte a cessé alors de retenir, a été donner le bras à sa jeune cousine. Nous sommes sortis. Mon hôte marchait à mon côté ; il m'a dit avec un redoublement de bonté et de politesse : Je ne cesse d'être étonné de la facilité avec laquelle vous entendez et vous classez les matières de commerce. Oh ! lui ai-je répondu, j'ai lu plusieurs livres qui en traitent, et, entre autres, *la Règle des marchands*, par Jean-le-Labeur. — C'est bon ; mais c'est de la fin du siècle dernier<sup>93</sup>. — *Le Livre d'arithmétique*, par Valentin<sup>94</sup>. On y trouve et le prix des marchandises et le taux du change pour toutes les villes de l'Europe<sup>95</sup>. — Bon. — *La Tenue des livres en partie double*, par Savonne<sup>96</sup>. — Bon. — J'ai même lu *le Moyen de se gouverner dans le pays des sauvages, avec les marchandises qu'ils donnent et celles qu'on doit leur porter*<sup>97</sup>. — Oh ! maintenant, a repris mon hôte, je suis moins étonné de vous entendre parler de commerce comme si vous ne portiez pas le plumet, le manteau court, comme si vous portiez le chapeau à haute forme et le manteau descendant jusqu'au genou<sup>98</sup>. — Et moi, lui ai-je répondu, j'admire toujours également votre politesse toute française, tout ingénieuse, pour faire, de concert avec le sire Majonin, passer devant moi les différentes parties du commerce.

Enfin, ce soir, j'ai annoncé mon départ pour demain au point du jour, et voulant, dans mes adieux à l'excellent sire Majonin ainsi qu'à mon excellent hôte, les payer de cette même monnaie de souvenir et de reconnaissance dont j'ai payé tant d'excellents gens qui en France m'ont si hospitalièrement reçu, je leur ai dit que j'avais écrit dans mon journal que le sire Majonin est le plus habile marchand de l'Auvergne, que je n'ai pas trouvé à Lyon d'aussi habile marchand que mon hôte, de même que la plus jolie demoiselle que j'y ai vue, je l'ai vue dans sa maison. J'ai terminé en embrassant le sire Majonin et mon hôte, qui a ordonné à sa fille de m'embrasser. Il y avait beaucoup de journal dans l'embrassade des deux marchands, mais il y en avait beaucoup plus dans celle de la belle Lyonnaise.

## STATION LXVI.

### LA VIE DOMESTIQUE DU ROI DE FRANCE.

Je dirai d'abord que je suis depuis quelques jours arrivé à Fontainebleau, où je loge rue Saint-Merry, à une espèce de ferme, de maison rurale.

Je dirai ensuite que je ne veux pas plus long-temps différer à ce que j'ai appris sur la cour de France : j'en sais maintenant.

**LA NAISSANCE DU ROI.** — Je suppose que ce matin je n'entends pas les mugissements des vaches, les bêlements des moutons, que j'entends les détonations de l'artillerie. Je suppose que je vois tout le monde, les uns à la fenêtre, les autres courus dans les rues, criant : Un dauphin ! un dauphin vient de naître !

Aussitôt la joie, l'allégresse s'étendent rapidement dans toute France, remplissent toutes les villes, tous les villages.

Alors de toute part accourent au château les jeunes nobles, belles, fraîches, pour disputer de beauté, de fraîcheur. Les médecins en choisissent une, à laquelle quatre suppléantes sont adjointes<sup>1</sup>. Ensuite autre concours d'emmailoteuses<sup>2</sup> ; ensuite autre concours de berceuses<sup>3</sup>. Chaque besoin du royal nourrisson a une et plusieurs servantes, un et plusieurs serviteurs. A la fin de l'allaitement la nourrice est congédiée ; et, bien qu'elle ait eu ses cent dix cents livres d'appointements<sup>4</sup>, on la pensionne<sup>5</sup>, et elle est élevée richement, magnifiquement.

**LA MAISON DU ROI.** — On m'avait dit que la maison du roi était divisée en différentes maisons : celle du roi, celle de la reine, celle du dauphin, celle de la dauphine<sup>6</sup> ; on ne m'avait pas dit comment elles étaient composées ; toutefois, me l'eût-on dit, cela ne m'aurait pas suffi : car, suivant le pensionnaire de Villepreux, l'histoire n'étant qu'une conférence successive de faits successifs, on ne sait bien ce qui est que lorsqu'on sait ce qui a successivement été.

Voici à quelle occasion, en venant à Fontainebleau, j'appris tout ce qu'à cet égard il me fallait savoir, et de la manière dont il me fallait savoir.

Quand j'eus passé Essonne, la chaleur devint si grande, et je vis sur ma gauche de si beaux ombrages, que je fus tout aise de ne pouvoir aller plus loin, d'être obligé de mettre pied à terre pour faire ferrer mes mules.

J'entrai dans une large saussaie, plantée sur quatre lignes, et au bout je me trouvai devant une maison d'où sortait une voix bruyante et surtout extraordinaire : Les galopins ! laissez passer. Les enfants de cuisine ! laissez passer. Les garde-vaisselle ! laissez passer. Les sert-d'eau ! les porte-faix ! les porteurs en cuisine ! les porte-tables ! laissez passer. Les souffleurs ! laissez passer. Les potagers ! passez. Les saulciers ! les hâteurs ! les verduriers ! les fruitiers ! les sommiers des bouteilles ! passez, pas-

ser. Les aides de cuisines ! saluez. Les chefs de cuisine ! saluez deux fois. Après une petite pause, la voix reprit avec un nouveau éclat : Au potage ! haut la masse, et marchez en tête du cortège. A la viande ! haut la masse, et marchez en tête du cortège. Au fruit ! haut la masse, et marchez en tête du cortège<sup>9</sup>. Qu'est-ce que cela signifie ou peut signifier ? me disais-je ; est-ce un enfant ? non, c'est la voix d'un homme ; est-ce un fou ? non, tout est en ordre. Je repris ma promenade. A peine j'avais fait quelques autres tours qu'un cavalier, menant une dame et deux jeunes demoiselles, passe devant moi, et, en me saluant avec l'aisance d'un homme du grand monde, me dit : Monsieur, la forge du maréchal retentit ; je pense qu'on ferre vos chevaux ; laissez-moi la grâce de venir vous reposer chez moi. Je le remerciai, et lui dis que d'un instant à l'autre j'attendais mes gens pour repartir. Nous nous assîmes tous sur un grand banc placé entre deux saules. Vous venez de Paris, me dit le cavalier ou plutôt le chef de la famille ; mais, continua-t-il, c'est dans ce moment un corps sans âme, la cour n'y est pas. Je lui répondis que je le savais, que j'allais à Fontainebleau la voir, bien que je l'eusse plusieurs fois déjà vue. Oh ! s'écria-t-il poliment, que je suis fâché de ne pas être du quartier ! j'aurais pu, plus qu'un autre, vous y faciliter les entrées ; j'y suis huissier de cuisine<sup>10</sup>, et mon jeune cousin, huissier de cabinet<sup>11</sup>, veut que bientôt j'y sois huissier de bureau<sup>12</sup>, huissier de salle<sup>13</sup>, huissier de chambre<sup>14</sup>, que sais-je ! Il veut aussi que je fasse passer ma charge à mon fils aîné. Tout à l'heure je l'exerçais à en remplir les fonctions. Je lui disais au même temps et je lui dis souvent qu'il ne fallait pas se tromper soi-même, que ma charge n'était pas des plus illustres, mais qu'elle était cependant fort ancienne ; car, monsieur, pour un arbre au soleil<sup>15</sup>, j'en ai fait faire l'arbre généalogique, portant le nom de tous mes prédécesseurs<sup>16</sup> jusqu'au mien inclusivement. Par bien, me disais-je en moi-même, j'ai ici, sur ce banc, l'homme qui va reprendre les choses de loin, l'homme qui me contient, aussi n'avais-je garde de l'interrompre. Monsieur, continua-t-il voyant que j'étais plus disposé à écouter qu'à parler, on dit et on répète que la cour est plus nombreuse aujourd'hui qu'autrefois ; c'est une erreur : la cour, comme la raison le veut, également nombreuse dans certaines parties, est moins nombreuse dans d'autres et plus nombreuse dans d'autres. Ainsi autant de boulangers, de tonneliers, de cuisiniers ; moins d'écuycrs, de pages, de veneurs, de forestiers, parce que nous ne sommes plus dans un temps féodal. Ainsi, plus de conseillers, de gens de loi, de gens de lettres, d'artistes, parce que nous sommes dans un temps

lumières. Et parce qu'il y a plus de maladies il y a plus de médecins, il y en a quarante-huit<sup>16</sup>, sans compter un médecin riche et distillateur<sup>17</sup> ; il y a aussi plus de chirurgiens, il y en a trente-quatre<sup>18</sup>, sans compter deux renoueurs, un opérateur pour la pierre, un opérateur-oculiste<sup>19</sup> ; il y a plus d'apothicaire, il y en a six, en comptant un apothicaire-distillateur, un apothicaire-herboriste<sup>20</sup>. Et parce qu'il y a plus de maladies mortelles, plus de passions, il y a plus de prédicateurs, il y en a six<sup>21</sup>. Et parce qu'il y a plus de représentation, de magnificence, il y a plus de maîtres d'hôtel, le roi en a cent quarante<sup>22</sup> ; il y a plus de dames d'honneur, la reine en a quatre-vingt-

deux, toutes ces charges de la cour, soit anciennes, soit nouvelles, ont surtout illustré les villages des environs. Dans la paroisse, on peut vous montrer un coureur de vin<sup>23</sup>, un vivandier de la cour<sup>24</sup>, un conducteur de la haque-du gobelet<sup>25</sup>, un laquais du chariot<sup>26</sup>, un capitaine de mousquetaires à deux cents livres de gages<sup>27</sup>, un hâleur qui en a quatre-vingt<sup>28</sup>, un porte-chaise<sup>29</sup> suivant toujours et en tous lieux le roi, car jamais et en aucun lieu le roi ne peut se cacher ; un palefrenier chargé de la fourniture des rameaux le dimanche de Pâques<sup>30</sup> ; un basque<sup>31</sup>, un valet de fourrière<sup>32</sup>, enfin un huis-fer de cuisine, et bientôt un de bureau. Je ne parle pas d'un écuyer de la garde écossaise<sup>33</sup>, d'un lavandier de bouche<sup>34</sup>, d'une petite brodeuse marquant le linge de la cour en fleurs de couleur<sup>35</sup>. Mais je vous apprendrai que le maréchal qui ce moment ferre vos chevaux, qui est neveu du maréchal des logis<sup>36</sup>, a, depuis quelque temps, pour avoir épousé une des filles Turques élevées à la cour aux frais de la reine jusqu'à son mariage<sup>37</sup>, reçu le brevet de maréchal des filles<sup>38</sup> en survivance ; il vous le dira peut-être, et vous n'en paierez pas davan-

LA POLICE DE LA MAISON DU ROI. — Ce jour-là je voulais aller à Fontainebleau ; mais il en fut autrement, car dès que j'eus dit à l'huissier de cuisine qu'à la chambre des comptes j'avais eu entre les mains les états des dépenses de la cour, que je les avais facilement feuilletés, au moyen des bouts de parchemin attachés à l'extrémité des feuillets<sup>40</sup>, et que je devais y retrouver son nom, puisqu'il était depuis long-temps officier, il me permit de gré ou de force dîner chez lui, ensuite y souper, y coucher. Monsieur, me dit cet huissier de cuisine, les états de dépenses de la cour sont ordinairement quadruples<sup>41</sup>. Ils sont ordinairement déposés en quatre divers lieux ; et maintenant, pour

que notre nom pût, il faudrait qu'on mit le feu aux quatre coins du pays. Il ne s'en tint pas là : il me parla toute la journée et ne cessa de me parler de la cour. Enfin, sur le soir, afin de repaître sa poitrine, il me dit : Ce jeune huissier du cabinet, mon cousin, qui élève sa fortune et qui élève la mienne, endoctrine ma fille comme j'endoctrine mon fils, et vous allez voir s'il a fait une bonne écolière de celle qui, d'après ma promesse, doit être une femme.

Juliette ! dit-il à sa fille en la faisant approcher de lui, quel est le premier officier de la cour ? — Le grand-maitre d'hôtel ou grand-maitre de France. — Quelles sont ses fonctions ? — Il reçoit du roi le mot de l'ordre et il le donne à la garde du palais. Il se fait porter chaque soir les clés. Il ordonnance les dépenses et arrête les comptes. Il commande à tous les officiers<sup>40</sup>.

Juliette ! à qui appartient la justice civile ? — Aux maîtres des requêtes<sup>41</sup>. — À qui appartient la justice criminelle ? — Au prévôt de l'hôtel<sup>42</sup>.

Juliette ! la cour arrive dans une ville de résidence royale. que doivent aussitôt faire tous les locataires des maisons ? — Déguerpir<sup>43</sup>. — Comment sont marquées les portes des maisons où doivent loger les gens de la maison du roi ? — Avec de la craie blanche. — Et la porte de celles où doivent loger les gens de la maison des princes ? — Avec de la craie jaune<sup>44</sup>. — Y a-t-il des maisons exemptes des logements des gens de la cour ? — Autrefois, il y avait des maisons qui avaient des brevets d'exemption<sup>45</sup> ; aujourd'hui, il n'y a plus de privilèges<sup>46</sup>. — À quelle heure doivent être marqués les logements ? — À huit heures du matin du jour où la cour doit arriver<sup>47</sup>. — Quelle serait la peine de celui qui ne serait pas fourrier et qui marquerait les logements ? — Il aurait le poing coupé<sup>48</sup>. — Et celui qui les démarquerait ? — Même peine<sup>49</sup>. — Combien paient les seigneurs de la cour aux propriétaires des logements marqués ? — Trois sous par jour. — Et pour chaque cheval ? — Un sou. — Et les écuyers de la cour ? — Deux sous. — Et pour chaque cheval ? — Six deniers<sup>50</sup>. — À quelle distance peuvent se loger les étrangers, lorsque la cour est arrivée dans une ville ? — À quatre lieues<sup>51</sup>. — Qui fixe le prix des vivres dans le lieu où est la cour ? — Le prévôt de l'hôtel. — De quelle manière ? — Il fait crier dans les marchés : À tant la livre de pain ! la livre de vin ! la livre de mouton ! la livre de bœuf ! la livre de lard !<sup>52</sup> — Aujourd'hui, que l'usage d'offrir au roi, quand il voyage, des tailles de vin, des fournees de pain blanc, des bœufs gras<sup>53</sup>, cesse dans les villes et les campagnes, les pourvoyeurs du roi

—ils faire leurs achats dans le lieu où est la cour? — Non ; sont obligés d'aller à dix lieues de distance<sup>56</sup>. — Juliette, sonne demeurant à la cour peut-elle faire préparer chez ses repas? — Non ; en France, un seul roi sous peine d'être ; à la cour, un seul pot sous peine d'être chassé<sup>57</sup>.

**JULIETTE** ! a-t-il continué d'un ton un peu emphatique, voyons, je vous parle comme monsieur Saint-Firmin : c'est le jeune duc de Guise, a-t-il dit en se tournant vers moi. Allons, je vous fais capitaine de la porte. Une foule de seigneurs présentent, les uns dans leurs coches, les autres à cheval, amenant leurs femmes masquées, montées sur des chevaux : les laisserez-vous tous entrer dans les cours intérieures? — Non. — Qui forcerez-vous à descendre? — Tout le monde, excepté les princes, les princesses, et ceux à qui le roi a donné un brevet pour entrer à cheval ou en voiture<sup>58</sup>.

— Quelles armes peut-on porter à la cour? — L'épée seule. — Si quelqu'un portait une arquebuse, un pistolet, dans la ville où réside la cour? — Il serait condamné à mort<sup>59</sup>. — S'il portait un casque, une cuirasse? — Il serait mis en prison<sup>60</sup>. — Juliette, un homme, dans le palais, insulte un autre? — Il en demandera pardon au roi<sup>61</sup>.

— Un homme met la main à la poignée de son épée pour menacer quelqu'un? — L'ordonnance veut qu'on l'assomme<sup>62</sup>. — Deux hommes se battent? — L'ordonnance veut qu'on les assomme<sup>63</sup>. — Juliette, comment s'y prit François II pour se débarrasser des demandeurs et des solliciteurs, devenus plus nombreux que la cour? — Il menaça de les faire pendre, et il fit dresser une potence<sup>64</sup> plus haute que le clocher de la paroisse.

**LA GARDE DU ROI.** — Je partis de grand matin de chez ce bon huissier de cuisine ; et, comme il est accoutumé à bien défendre les portes, ce n'est pas sans peine que je pus échapper à ses empressements et à ses politesses.

Le même jour j'arrivai ici, où, sans descendre de ma mule, je vis passer la revue de la garde du roi.

Philippe-Auguste s'est, le premier, entouré d'une garde. Depuis son règne, depuis cinq cents ans, elle n'a cessé de s'accroître ; elle s'est accrue surtout durant ce siècle. Sous François I<sup>er</sup>, elle était déjà de cinq ou six cents hommes en temps de paix, et d'environ deux mille hommes en temps de guerre<sup>65</sup>. Sous le règne des trois fils de Henri II, elle s'est accrue encore ; il y a eu la garde du roi, la garde de la reine<sup>66</sup>. Maintenant elle fait partie de l'armée ; elle en est l'élite ; elle est de trois ou quatre mille hommes<sup>67</sup>.

Les deux cents gentilshommes , avec leurs haches ou becs de corbin<sup>69</sup> ; les quatre cents archers , ou quatre compagnies des gardes du corps<sup>70</sup>, avec leur longue barbe brune descendant sur leurs belles casaques de drap blanc , enrichies d'écailles d'argent doré<sup>71</sup> ; les archers de la porte , avec leur habit brodé de couronnes et de clés<sup>72</sup> ; les cent Suisses , avec leurs grandes piques leur large pourpoint , leurs larges chausses<sup>73</sup>, leur costume arctique , étaient rangés dans la cour du Cheval-Blanc<sup>74</sup>. En dehors , sur la place de Ferrare<sup>75</sup>, était rangé le nombreux regiment des gardes françaises<sup>76</sup>.

LES APPARTEMENTS DU ROI. — Je n'ai pas été , à mon arrivée , chez l'huissier de cabinet , quoique l'huissier de cuisine me l'eût recommandé. Je craignais d'être encore invité , régalé , fêté. Mais ce matin je me suis ravié : je me suis souvenu que , n'y ayant à la cour , suivant la belle fiancée , d'autre cuisine que celle du roi , je n'avais rien à craindre. J'ai donc été chez l'huissier de cabinet , à qui j'ai dit que j'avais vu Juliette. Aussitôt il s'est comparé de moi et m'a offert de me mener partout , de me montrer tout , de me parler de tout. J'ai accepté.

Commençons , m'a-t-il dit , par le cabinet. A la cour , on nomme ainsi les appartements du roi<sup>77</sup>. Tenez , dans cette grande salle de compagnie , dont vous admirez en ce moment les velours et les dorures , ce soir , le soir qu'il vous plaira , vous vous mettez derrière moi , ou , plus commodément , derrière le suisse garde-porte<sup>78</sup> ; et , pendant que les princes du sang entreront , qu'ils seront à faire , sur le seuil de la porte ouverte à deux battants , les grandes révérences d'usage<sup>79</sup>, vous verrez les dames , circulairement rangées , figurer , par leurs riches vêtements , par les formes enflées de leurs jupes en toile d'argent et par les formes serrées de leurs corps balaïnés<sup>80</sup>, recouverts de drap d'or , une enceinte d'argent , à créneaux d'or , par les intervalles desquels se montreront de légers et nombreux essaims de jeunes courtisans montés sur leurs souliers à cric<sup>81</sup>, parés de leurs frasses étalées sur de petites charpentes d'osier et de fer-blanc<sup>82</sup>, coiffés de leurs cheveux frisés , annelés et poudrés<sup>83</sup>. Vous verrez au haut de la salle , assis le roi et la reine<sup>84</sup>, objets de tous les regards , de toutes les pensées , de toutes les craintes , de toutes les espérances. La porte se fermera , se rouvrira : voilà une grande dame ; sa longue queue trainante est portée au milieu par un laquais , au bout par un autre laquais<sup>85</sup> ; elle ira se mettre à genoux devant le roi , lui demander une grâce<sup>86</sup>. A peine sera-t-elle levée , qu'un seigneur , pour lui demander une autre grâce , se mettra de même à genoux devant le roi<sup>87</sup>. Monsieur , a-t-il

le temps de troubles et d'insurrection générale où  
 , on ne saurait surtout déployer trop d'apparat, user  
 ie yens pour retenir dans la crainte et le respect la  
 e qui naît si près du trône, et qui sans cesse brûle  
 les barrières qui l'en séparent. Aussi vois-je avec  
 | le commencement du règne de Henri III, tout le  
 -tête en présence du roi<sup>88</sup>, dont le chapeau ou  
 t, pose sur la sienne, est alors une véritable couronne.  
 vois-je avec plus de plaisir encore nos princes satisfaire  
 le plus humiliant que la nature impose, accompagnés  
 d cortège des hommes les plus qualifiés et le plus en  
 --. J'ajouterai : Et quand les plus grands seigneurs sont  
 de sacrifier leur fortune et leur vie pour la défense  
 out, d'entrer dans la chambre du roi au moment qu'il  
 sa chemise<sup>90</sup>, ou de lui présenter la serviette mouillée<sup>91</sup>,  
 de m'affliger de ces rivalités, je rends grâce au Ciel  
 avoir conservé ce reste de notre véritable honneur na-

PAS DU ROI. — A mesure que le roi s'éloigne des ap-  
 nus, et qu'il s'approche de la salle à manger, l'importance  
 , des gentilshommes de la chambre, du grand-  
 e, c titres de la garde-robe, des huissiers du cabinet,  
 ie, ais que celle des huissiers de salle, des pannetiers,  
 echansons, des maîtres-queux, des maîtres d'hôtel<sup>92</sup>, aug-  
 e; dès qu'il a passé le seuil de la porte, dès qu'il est dans la  
 où maintenant nous sommes, avant même qu'il ait passé la  
 le qui entoure la table<sup>93</sup>, nos fonctions cessent, et à  
 ant nous ne sommes plus rien.

ans les premiers temps de mon entrée en fonctions, ici, à  
 te place, au banquet public du dimanche<sup>94</sup>, où les serviettes  
 e parfumées avec des sachets de fleurs<sup>95</sup>, où les instru-  
 s s'accordaient pour les grâces en musique, où la royale  
 cence éclatait de toute part, je ne pus contenir mes sen-  
 d'admiration. Mon oncle, un de nos plus anciens verdu-  
 rs~, courut à mon oreille et me dit : Taisez-vous, mon ne-  
 u, taisez-vous donc ! votre jeunesse scandalise tout le monde  
 me fait baisser les yeux. D'abord, regardez, et répondez-  
 oi. La plus grande partie de ces plats ne sont-ils pas bourgeois-  
 ment découverts<sup>97</sup> ? et si les choses vont encore ainsi, le cou-  
 rt ne sera-t-il pas, avant peu d'années, servi en mets décou-  
 rts ? Ces perdrix grises n'ont-elles pas le bec gris, les pattes  
 ises ? ont-elles le bec argenté, les pattes argentées, comme il y  
 vingt ans ? Ces perdrix rouges n'ont-elles pas le bec rouge, les



patte rouge? ont-elles le bec, les pattes dorés<sup>100</sup>, comme il y a vingt ans? Ces omelettes sont-elles sucrées de sucre, comme il y a vingt ans, sont-elles sucrées de fines perles<sup>101</sup>? Comme il y a vingt ans, ces grands, ces petits oiseaux sont-ils farcis d'ambre, de musc, de parfums<sup>102</sup>? Comme il y a vingt ans, va-t-on sentir à la bouche les courtisanes au sortir de table? Non; on se contente de les flatter à la barbe, peinte et parfumée<sup>103</sup>.

Mon oncle est un verdurier sévère. Je me tus.

Suivant mon oncle, la magnificence de la table a été en diminuant depuis les temps où la marmite bouillonnait dans la salle des rois de la première race<sup>104</sup>, jusqu'à ceux où les rois faisaient porter par les prêtres de la paroisse le bœuf au bout de la table<sup>105</sup>; et encore plus rapidement depuis ces temps, jusqu'à ceux du festin du Plessis-les-Tours, servi par les dames toutes habillées de vert, toutes en habit d'homme, toutes les cheveux épars sur le sein<sup>106</sup>; ou absolument jusqu'à ceux des dîners festins des noces du duc de Joyeuse, où l'on ne voyait qu'habits de toile d'argent, qu'habits de toile d'or, que robes de perles, que robes de diamants, où il fut dépense plus de quinze cent mille écus<sup>107</sup>. Depuis, elle a été en diminuant. Aussi n'est-il pas fâché d'être vieux; il ne regrette pas la vie; il dit que nous marchons à grands pas vers la decadence, vers la marmite de la première race.

Véritablement l'ordonnance du feu roi, après avoir parlé magnifiquement de la somptueuse table des trente gentilshommes d'honneur de la reine et de leur chef le chevalier d'honneur<sup>108</sup>, après avoir parlé de la musique et de la symphonie des repas<sup>109</sup>, finit, comme les commeres, par le bouillon, qu'elle veut moins épais, moins gras, plus juteux, plus nourrissant<sup>110</sup>.

LES PLAISIRS DU ROI. — Quels sont, ai-je demandé à l'écuyer du cabinet, les bâtimens que nous voyons au delà de l'étang? — Ce sont les écuries, le chenil, la fauconnerie, les berronnieres. Ces bâtimens ne vous paraissent que grands, ils sont immenses<sup>111</sup>, et cependant je ne puis comprendre comment ils suffisent à loger tant de chevaux, tant de piqueurs, tant de chiens, qui aux chasses du roi couvrent la terre, tant de faucons, tant de hérons, qui remplissent le ciel. Quelquefois le roi, outre ses cent pages, ses deux cents écuyers, piqueurs ou chevaliers<sup>112</sup>, mène avec lui quatre ou cinq cents gentilshommes<sup>113</sup>; quelquefois il est accompagné de la reine, ou des reines, suivies de leurs nombreuses dames d'honneur, filles d'honneur<sup>114</sup>, montées sur des haquenées à selles de velours noir<sup>115</sup>. Alors tous les appar-

t, toutes les salles d'en bas, tous les étages, au, toute la cour, toute à cheval, toute en habit le au milieu de la campagne trotter, galoper à la n, aussi en habit rouge<sup>114</sup>, courant le cerf, le sanglier. MENUS PLAISIRS DU ROI. — En France on nomme plais les chasses : défense de chasser, de tirer sur les plais<sup>115</sup>, et quant aux autres amusements on les nomme les isirs du roi, ou simplement les menus plaisirs, ou plus t les menus<sup>116</sup>.

x font partie des menus; ainsi la longue enceinte du il<sup>117</sup> que vous voyez devant vous, le grand vaisseau p<sup>118</sup> que vous voyez à l'opposite, les salles de s des échecs, des jeux de cartes, appartiennent s<sup>119</sup>.

es attributions des menus ou de leurs intendants est e aux oiseaux<sup>120</sup>.

a cour avait des autruches, des dromadaires, des es lions. Henri III avait encore des lions<sup>121</sup>. Aujourd'a des perroquets, des singes, qui coûtent presque ar- les dromadaires ou des lions; car un perroquet ayant bien pendue, bien affilée, coûte seize, vingt écus<sup>122</sup>; id, et Robert, quand ils sont bien vifs, bien malins, se rente, quarante écus pièce<sup>123</sup>.

ois les grands seigneurs avaient des fous, ils n'en ont refois les princes avaient et des fous et des rêchigneurs<sup>125</sup> ciers, aujourd'hui ils n'ont que des fous. Le galant a dû plutôt avoir une folle; il en a une<sup>126</sup>, qui dépend menus.

ladins<sup>127</sup> dépendent et ne peuvent dépendre que des

ans dire que les nains<sup>128</sup> dépendent aussi des menus, rs valets, que leurs tailleurs<sup>129</sup>, en dépendent.

sique, avec tous les chantres et tous les symphonistes ussi des menus<sup>130</sup>, ainsi que les musettes du Poitou entrées à la cour du temps de Louis XI<sup>131</sup>, et qui sans n sortiront plus<sup>132</sup>.

st de même de la danse.

st la cour le jour, plus belle elle est la nuit, surtout la d elle se montre aux flambeaux, et qu'elle danse. Hen- oulu qu'elle dansât le jeudi et le dimanche, et il a fixé laquelle les flambeaux seraient allumés, les musiciens<sup>3</sup>. Les jours les plus courts de la semaine sont le jeudi anche, tant les heures de la danse passent vite. Le roi

et la reine ont leurs places marquées sur des chaises <sup>135</sup> élevées au dessus des pliants des vingt personnes qui sont assises <sup>136</sup> ; ils donnent le signal de l'ouverture de la danse, ils donnent aussi le signal de la retraite. Alors les ténèbres et le silence s'emparent de la salle, d'où ils se répandent dans le palais. Il ne reste plus de lumières qu'aux grandes lanternes de toile pendues aux escaliers, dans les salles <sup>138</sup>, où, sur des matelas, dorment les gardes <sup>137</sup>, la main toujours à la poignée de l'épée.

LES GOÛTS DU ROI. — Il m'a paru que ce jeune et élégant huissier de cabinet ne pouvait guère m'apprendre ce qui me restait à savoir. Monsieur, lui ai-je dit, je ne voudrais point partir sans avoir salué votre vénérable oncle le verdurier. Si je me ai bien entendu, il a soixante et quatorze ans ; il doit avoir vu l'ancienne cour. Mon oncle, m'a-t-il répondu, évite les étrangers depuis qu'un officier de la cour d'Angleterre, qui voulait ainsi que vous connaître la cour de France, lui fit une réponse dont le souvenir lui est toujours trop présent. Il l'avait vu le roi et la reine manger à leur grande table ronde <sup>139</sup>, à l'entendant à jouir de son étonnement, de son admiration, et il demanda, tout en riant, si le roi d'Angleterre était aussi bien servi. Il l'est mieux, lui répondit-il. Il est mieux servi, répéta-t-il fièrement ; il est servi à genoux <sup>140</sup>. Ah ! monsieur, si je suis alors à l'huissier de cabinet, que n'étais-je là ! J'aurais merveilleusement rabattu l'orgueil de l'Anglais en lui parlant d'une autre cour où le roi est de même servi à genoux, mais c'est en de très-moindres honneurs : car, à la respectueuse gravité de ceux qui le servent, à leur respectueux silence, à l'antique uniformité, à l'antique richesse de leurs habits, on serait presque tenté de prendre le palais pour un temple, les serviteurs pour des prêtres, le trône pour un autel <sup>141</sup>. Gardez-vous de lui dire cela, s'écria l'huissier de cabinet : mon oncle est si passionné pour la gloire de la cour de France que l'Anglais le rendit malade et que vous le feriez mourir. Je lui ai promis de ne rien dire et d'écouter seulement. A cette condition il m'a conduit chez le verdurier. J'ai été mieux reçu que je l'espérais : le verdurier, certes encore fort vert, m'a d'abord fait promener d'un bon pas dans la galerie des tableaux ; puis s'arrêtant tout à coup, et me faisant arrêter devant ceux des rois de France, il m'a demandé

Quel air trouvez-vous à Louis XII ? — L'air antique, mais noble, magnifique. — Tel il était, telle était sa cour. On y voyait les anciennes luttes, les anciens combats à poing fermé, les anciens combats à la hache <sup>142</sup> ; mais on y voyait aussi une incomparable cour, toujours bien vêtue, toujours bien nourrie, tou-

entourant le roi, dont le principal goût  
du bonheur de sa maison, qui lui rappelait  
de son peuple <sup>142</sup>.

ez-vous François I<sup>er</sup>? — L'air élégant, leste,  
— Dites la vérité, et dites plutôt que vous  
peut et ribleur <sup>143</sup>; tel il était, telle était sa  
la verdurière, tombée en paralysie, ne sortait  
urieuse, elle voulait savoir ce qu'on disait à la  
souviens qu'elle enrageait lorsque mon père lui  
n'avait entendu à la table du roi que du latin et  
ne renait pas, mais qu'il contrefaisait fort  
il dit : qu'il avait les goûts des ribleurs et  
avait de . En effet les jeunes seigneurs al-  
la nuit entre les premiers venus <sup>144</sup>. Le jour  
p ps de forfanterie, et un matin que les  
m n et que les autres la défendaient, un  
le de Lorges, blessa à la tête un des  
uant était le roi, qui, obligé de raser ses che-  
tre sa barbe. Toute la cour, toute la France,  
n avait été blessé à la tête, porta et depuis porte  
rts et la barbe longue <sup>145</sup>.

ez-vous à Henri II? — L'air galant. — Ajoutez :  
était, telle était sa cour. Partout, sur les pan-  
, sur les frises des édifices, sur les boiseries des  
grilles, sur les lambris, on voyait empreints les  
j'entends dire les chiffres amoureux de Henri  
ine la duchesse de Valentinois <sup>147</sup>, surmontés  
<sup>8</sup>, qui t moins l'emblème de la déesse Diane  
ei on des cornes attachées au front de la  
e depuis, durant son veuvage, sous le nom  
dicis. Bientôt toutes les femmes voulurent  
de Valentinois. Jusqu'à ma petite verdurière,  
rs paru au milieu de la verdure comme une pe-  
, colorée, pudique, épineuse : eh bien ! elle fut  
les autres, atteinte par la contagion de l'exem-  
voyai au village, où les bonnes mœurs font périr  
où elle périt presque dans le même temps que,  
de l'hôtel des Tournelles, périt Henri II, blessé  
up de lance <sup>149</sup>. Je remarquerai que les goûts,  
des sièges figurés, finirent à la mort du duc  
é mortellement par un coffre jeté d'une fenê-  
goûts, les amusements des batailles figurées,  
rt de Henri II <sup>151</sup>. Ainsi donc, pour faire cesser

les goûts, les amusements les plus déraisonnables, les pervers, autorisés par l'usage ou les permanences de la coutume, faisaient toujours une grande catastrophe.

Quel air trouvez-vous à François II? — L'air d'un homme languissant. — Oui, d'un grand enfant malade, d'un homme qui n'a guère d'autre goût que celui des saignées et des médecines.

Quel air trouvez-vous à Charles IX? — L'air violent, vengeur, féroce. — Tel il était; cependant telle n'était pas sa nature, bien qu'elle eût comme lui le goût de voir les exécutions.

Grève<sup>152</sup>. Mais le parlement l'avait aussi<sup>153</sup>; mais la place était alors remplie de curieux de tous les états, de tous les rangs, et à bien d'autres, plusieurs historiens ont parlé de Charles IX, qui n'étaient pas sûrs de ce qu'ils en ont dit.

Est-ce un homme qui voulait l'être; il m'aborda ainsi, le verdurier, vous êtes ancien officier de la cour, et vous ne refuserez pas de me dire ce qui maintenant ne peut plus vous servir de votre fortune. Je veux écrire l'histoire de France.

Est-ce le jeune Charles IX allant le matin surprendre au lit les seigneurs ses camarades et leur donnant le fouet<sup>154</sup>? — Est-il vrai qu'il aimait disputer de légèreté à la cour?

Jardins royaux? — Non, c'étaient les jeunes seigneurs ses camarades<sup>155</sup>. — Est-il vrai qu'il aimait faire de grandes sauteries, sautant quelquefois par-dessus les maisons, il sautait d'un toit à l'autre toute la largeur d'une rue?

Non, c'étaient les jeunes seigneurs ses camarades<sup>156</sup>. — Est-il vrai qu'il aimait à forger? — Oui. — Qu'il s'amusait à forger la fausse monnaie<sup>157</sup>? — On le disait. — Est-il vrai qu'il préférait la filouterie des compagnons de La Mathe<sup>158</sup>, et qu'il aimait sa jeune cour, les princes les premiers, volaient et se faisaient dans les maisons où ils étaient reçus<sup>159</sup>?

— On le disait. — Est-il vrai qu'il disait si souvent que mon fils, ni plus ni moins que moi, je suis un jeune prince ou jeune seigneur, se mit aussi à filouter?

— Oui. — Envoyé ma femme, je l'envoyai de même au village, et devant le bailli le menaça de le faire pendre. Petit garnement, dit-il, tu veux donc avoir les goûts du roi, faire comme lui?

— Mais apprends que le roi, sans attendre plus tard qu'aujourd'hui, rend dix fois ce que pour s'amuser il a pris la peine de donner.

Apprends d'ailleurs que tout appartient au roi, et que tout peut voler en France<sup>160</sup>.

Quel air trouvez-vous à Henri III? — Je ne vois rien de remarquable, car je n'ai jamais pu me le dire; jamais je n'ai pu saisir d'air caractéristique. — Il n'en avait pas; sa cour n'en avait pas. Un jour le voilà avec ses jeunes courtisanes, empli

pour embellir la peau, mettant du rouge, portant de  
 ts de chemise renversés, attachant des pendants aux  
 unt les cheveux, les brillantant de perles, d'aigrettes,  
 l'un éventail<sup>163</sup>. Le lendemain, le voici agenouillé  
 el, chantant les antiennes de l'office d'une confrérie  
 ir obtenir du ciel la fécondité de la reine<sup>164</sup>; se mé-  
 essions des pénitents, se mettant dans un sac<sup>165</sup>, te-  
 in un chapelet de têtes de mort<sup>166</sup>; allant passer la  
 es, vêtu d'un habit de pèlerin, dans l'église de No-  
 : Chartres<sup>167</sup>; courant d'un couvent à l'autre<sup>168</sup>, y  
 etraites, y prêchant les moines<sup>169</sup>; logeant des capu-  
 capucines au dessus de ses appartements<sup>170</sup>. Com-  
 ait-il que ce monarque, qui, au conseil des rois de  
 rait, par la majesté de sa personne et de ses paroles,  
 one d'Agamemnon, ne craignait pas de se montrer à  
 son peuple, tantôt avec un bilboquet à la main<sup>171</sup>,  
 une corbeille remplie de petits chiens<sup>172</sup>? Toujours  
 abandonna à la volonté de ses jeunes favoris. Il fut  
 ent roi de deux grandes nations, il ne régna ja-

rouvez-vous à Henri IV? — L'air franc et jovial. —  
 elle est sa cour; car le courtisan ne manque pas de se  
 beaucoup d'art, une figure aussi bien qu'une âme à  
 elles du roi. Henri IV aime beaucoup la joie, en fait  
 mse, parce qu'elle ne coûte rien. Du reste, je dois  
 e, pendant quelques années, il n'a pu en faire d'an-  
 si pauvre, qu'il était obligé d'aller manger tantôt chez  
 igneurs, tantôt chez les riches financiers<sup>174</sup>; si pau-  
 vent, nous ses officiers, nous étions obligés de four-  
 ces de ces nombreuses centaines de pains, de quar-  
 de ces nombreuses centaines de gigots, de volailles;  
 ibreuses centaines de livres de sucre, de bougies,  
 s dans de longs rouleaux de parchemin ou états de la  
 jour, appelés paneteries, de leur premier chapitre,  
 ui du pain<sup>175</sup>; si pauvre, qu'au premier de l'an on  
 les bourses des présents avec des jetons de cuivre  
 belles devises destinées aux jetons d'argent ou  
 jourd'hui, le roi est à la vérité fort riche, et depuis  
 énoncer à ses goûts pour la poudre à canon, qui, si  
 arler, faisaient aller tout son argent en fumée, il a pu  
 goûts pour les beaux jardins<sup>177</sup>, les beaux bâti-  
 et a ses autres goûts, plus galants et moins ostensi-

**LES FUNÉRAILLES DU ROI.** — Je me retruais en même temps de que je remerciais cet obligeant verdurier. Monsieur! monsieur! m'a-t-il dit en m'invitant à me rasseoir, je vois bien que vous n'êtes pas homme de lettres, car cet homme de lettres qui venait faire l'histoire de France m'interrogea long-temps, et principalement sur les honneurs funèbres rendus au cercueil des rois. Je n'étais qu'un enfant, me dit-il, quand Charles IX est mort. Henri III n'a pas encore été porté à Saint-Denis<sup>161</sup>; et, quant au roi actuel, tous les jours je prie Dieu de lui accorder, aux dépens des miens : Vive! vive Henri IV! Mais vous, Monsieur, vous êtes depuis longues années officier à la cour, vous pouvez, aussi bien que personne, parler des royales funérailles. Monsieur, lui répondis-je, lorsque après l'apparition d'une comète<sup>162</sup> que les courtisans ont plus tôt et mieux vue sur le visage du prince que les astronomes dans le ciel, le roi enfia en mort son moule son visage avec du plâtre et de l'huile; ensuite on fit son effigie en cire et en céruse<sup>163</sup>; ensuite on l'embauma et on l'expose sur son lit de mort<sup>164</sup>. Il en est de même des rois, et quelquefois des grandes dames destinées à l'être.

Si vous aviez été dernièrement à Paris, vous auriez vu, en grands appartements du doyenné de Saint-Germain-l'Auxerrois, la belle Gabrielle, habillée d'un manteau de satin blanc, exposée sur son lit de velours rouge, environnée de cierges, de prêtres psalmodiant sans interruption; ensuite, mise dans un cercueil de plomb recouvert de son effigie, qu'on avait vêtue de magnifiques habits; ensuite, pendant plusieurs jours, servie en pain, viande, fruits, sur table, où, comme si elle eût été en vie, ses officiers coupaient, tranchaient; où, par intervalles, ils remplaçaient de vin sa coupe, la présentaient à sa chaise aux moments qu'elle avait accoutumé de boire; où, comme si elle eût été en vie, ce cérémonial, qui avait commencé par le laver et le benédicité, se terminait par le laver et par les grâces<sup>165</sup>.

Le roi, après sa mort, est servi ainsi quarante jours dans la salle à manger<sup>166</sup>. Le cercueil est ensuite porté à Notre-Dame de Paris, de là à Saint-Denis. Monsieur, ajoutai-je en parlant à cet homme de lettres, je conviendrai volontiers que vous avez bien à vous plaindre du sort de ne pas vous avoir fait naître assez tôt pour voir les obsèques d'un roi. La maison militaire est alors habillée de noir; elle porte un crêpe à la lame des halbardes<sup>167</sup>; la maison civile est en manteaux, en bonnets de deuil; tous les officiers, jusqu'aux verduriers, sont drapés de même. Monsieur, ajoutai-je encore, dites dans votre histoire de France qu'il n'est rien de plus grand et de plus imposant que la marche

Notre-Dame à Saint-Denis. Les rues sont tendues espace en espace, illuminées par une torche de cire où elles se remplissent du cortège de différents ordres. D'abord les capucins, portant leur massive couronne d'un chapeau d'épines ; suivent les autorités ecclésiastiques ; suivent les cinq cents pauvres conduits par leur bailli ; suivent les magistrats, les conseillers, avec l'appareil armé de leurs sergents ; suit le roi, revêtu de ses fourrures, de ses couleurs éclatantes ; le roi est porté sur un brancard, couvert de pourpre et d'or ; enfin paraît le cercueil porté par des chevaux caparaçonnés de couverture noire croisées de deux longues et larges bandes de drap blanc sur lesquelles on dirait de cercueils animés traînant majestueusement le cercueil royal. Immédiatement après, marchent les chevaliers de la chambre, les chambellans, les maîtres de la chapelle, les médecins, les chirurgiens, les barbiers, les valets de chambre<sup>188</sup>, les portiers, les lieutenants de porte, les pages, tous en chaperon, en manteau de deuil. Ajoutez encore les lugubres des quarante musiciens de la musique de chambre de leurs instruments voilés de longs crêpes<sup>189</sup>, qui produisent la voix de cet immense spectacle. Le cercueil entre à Saint-Denis. Il est intronisé sur une espèce de catafalque, au milieu des chants, des encensements et des prières. Les offices durent plusieurs jours, et, à la fin duquel le cercueil est descendu dans le caveau, où les grands officiers, viennent successivement chacun déposer leurs enseignes, leurs bâtons de commandement. Alors, le monde vivant semble descendu dans la tombe. La même voix qui a crié trois fois : Le roi est mort ! crie plus fort : Vive le roi ! vive le roi<sup>190</sup> ! Ce qui est sorti du caveau, de l'église, d'essuyer ses larmes, de se recueillir, de mettre son mouchoir dans sa poche, et de se remettre à penser à ses affaires.

## LXVII. — LES ATELIERS FRANÇAIS.

J'ai déjà fait une description des arts mécaniques ; il me reste maintenant à suivre l'ordre chronologique où chaque art a été introduit, à-dire suivant l'ordre chronologique où le besoin de



chaque art s'est fait sentir. J'ai long-temps répugné, comme s'en doute, à marcher sur les traces littéraires de mon temps ; long-temps cherché un autre ordre de classification ; mais n'ayant pas trouvé de plus simple, de plus naturel, je l'ai adopté ; je le déclare.

Les premiers hommes, vêtus et nourris par l'heureux climat des régions où ils étaient nés, durent d'abord se construire des habitations contre les bêtes féroces, qu'ils entendaient rugir autour d'eux.

Bientôt ils durent porter quelques meubles dans leurs habitations.

Devenus de plus en plus nombreux, ils durent passer dans les régions septentrionales, ils durent se vêtir.

Dans ces régions, le froid dut aussi les forcer à se couvrir, les longues nuits, à s'éclairer ; le défaut de fruits, à se procurer de nouveaux aliments, à les préparer.

Après les repas, les festins, ils durent, avec les restes, fabriquer des osselets, des dés, d'autres instruments de jeu.

Dans leurs joviales assemblées, ils durent chanter, fabriquer des instruments de musique.

Dans leurs disputes, leurs querelles, ils durent se fabriquer des armes, ou du moins perfectionner celles qu'ils avaient faites pour la chasse.

La diversité des régions qu'ils habitaient dut nécessiter des échanges, ou le commerce, qui dut nécessiter les traites, les voitures.

Qui dut nécessiter aussi la monnaie.

Enfin, ils durent éprouver les besoins de l'esprit, de se communiquer les pensées, les besoins de la parole, de se la transmettre, les besoins de l'écriture, des livres.

LA MAÇONNERIE. — Ainsi, je commencerai par les constructions, par leur construction.

Un Espagnol a d'abord quelque peine à s'accoutumer à l'architecture de Paris. Dans le commencement du séjour que j'y ai fait, j'allais souvent à la campagne. Un jour, en me promenant sur les hauteurs de Fresnes, je me trouvai au milieu d'un atelier de maçons, dont le chef me surprit par son intelligence, son adresse, et par la précision de ses ordres. Cette pierre est mûre, celle-là ne l'est pas. Celle-ci, disait-il à un autre, a les dimensions fixées par les ordonnances ; celle-là ne l'a pas. Mon ami, disait-il encore à un autre, le roi a voulu que cette pierre eussent telle longueur, telle largeur, telle épaisseur ; elle doit obéir au roi.

Au risque d'être accueilli comme un importun, je me

Il le dit à cet homme ; je voulus savoir et je lui demandai de m'indiquer le ciment que ses ouvriers mettaient entre les pierres, de charbon, de résine, d'huile et de graisse<sup>3</sup>, et il me le dit avec beaucoup de politesse. Je lui fis une seconde fois la composition des pierres fondues<sup>4</sup>, à laquelle il me donna la même politesse. Nous liâmes conversation, et je remarquai que celui que je prenais pour le chef d'atelier était le maître.

« Ce que c'est que d'être le maître, lui dis-je ; il n'y a dans la pierre qui ne soit posée à votre fantaisie. — Sans doute, mais vous ne savez pas combien il m'en coûte. Mainte-

ment celle d'un maçon, 10 sous<sup>5</sup> ; celle d'un maçon limousin, 12 sous<sup>6</sup> ; celle d'un manoeuvre, 5 sous<sup>7</sup> ; — le millier de pierres de taille posées, 12 livres<sup>8</sup>, — la toise de pierres de taille posées,

je prends patience quand je me rappelle que le siècle dernier a dédoublé les murailles du siècle dernier, qui avaient été posées du siècle précédent<sup>10</sup>, et qu'il m'en aurait coûté le triple au quinzième siècle, et le triple au quatorzième.

Le propriétaire paraissait ne se pas lasser encore de moi.

« Tout autour de ses constructions. En France, me dit-il, l'architecture des bâtiments offre des changements tout aussi frap-pants que celle des habits. Plus de lugubres tours ! des pavillons et des salons gracieux<sup>11</sup> ; plus de vilains escaliers à vis ! des escaliers doux, à repos, à montées droites<sup>12</sup>. On ne voûte plus maintenant que les caves et les premiers étages<sup>13</sup> ; maintenant, les voûtes intérieures, raisonnablement exhaussées, ne brisent plus l'œil de ceux qui, par distraction, ne la baissent pas<sup>14</sup>. Dans les appartements, beaucoup de longues et larges ouvertures, beaucoup de lumière, beaucoup d'air<sup>15</sup>.

**LA CHARPENTE.** — Comment trouvez-vous mes charpentes ? me demanda ensuite ce propriétaire. — Très belles, très hardies. — Eh bien ! les pièces n'ont pas plus de deux pieds de long ; cependant, par leur disposition, leur agencement, elles sont plus fortes que les forts chevrons, les fortes poutres ; c'est une invention et de perfection dû à notre Delorme<sup>16</sup>.

**LA COUVERTURE.** — Voyez, continua-t-il, avec quel goût on conserve maintenant les sculptures, et avec quelles précautions nouvelles on les préserve contre l'intempérie des saisons par un enduit transparent<sup>17</sup>. Quel agréable effet que celui des armoiries sculptées<sup>18</sup>, que celui des faitiers en plomb, avec leurs ornements dorés<sup>19</sup> qui terminent si heureusement les sommités des toits !

Actuellement, une belle maison neuve semble, par l'harmonie de ses divers matériaux, par l'ajustement de ses diverses parties, avoir été tirée d'un grand moule. Je félicitai ce propriétaire du plaisir toujours croissant que son bâtiment lui donnait, et je saluai.

LA MENUISERIE. — Était-ce lundi ou mardi dernier qu'une personne me dit chez moi : Allez donc voir le nouveau hôtel du banquier en cour de Rome<sup>20</sup> ; tout Paris y va. J'y allai, naturellement, j'y trouvai beaucoup de monde. On admirait principalement la menuiserie, et, certes, ce n'était pas sans raison. J'en avais vu les plus belles menuiseries de France, les salles des Jacobins de Troyes<sup>21</sup>, si artistement travaillées, les sculptures du chœur de la cathédrale de Clermont, sorties de la main de Gilbert Chappart<sup>22</sup>, qui ne leur cèdent guère ; ceux de la cathédrale d'Auch, où un seul accoudoir porte toute une grande armée rangée en bataille<sup>23</sup> ; moi qui avais vu les magnifiques lambris des appartements de Henri II<sup>24</sup>, ceux du Louvre, si ingénieusement faits qu'ils se démontent, se remontent<sup>25</sup>, se placent et se déplacent pour ainsi dire comme une tenture de tapisserie ; je ne pouvais me lasser de voir, de revoir, d'examiner, de contempler, ces beaux parquets à compartiments de bois de chêne, jaspés d'autres bois de plusieurs couleurs<sup>26</sup> ; ces belles boiseries à arabesques, à filets si déliés, si purs<sup>27</sup> ; ces beaux plafonds à rinceaux, à caissons, à culs-de-lampe, sculptés, peints, dorés. Cependant, à mon avis, tout était surpassé par les alcôves à arabesques, à feuillages, à grillages<sup>28</sup>, à chiffres, non à chiffres de banquiers, mais à chiffres d'amoureux, placés au milieu des emblèmes les plus tendres<sup>29</sup>, que tout le monde, en circulant, admirait ; c'était un grand chœur de louanges en l'honneur de la menuiserie actuelle.

LA MÉTALLURGIE. — Ce matin, je suis retourné à l'hôtel du banquier, et c'était un bien plus grand chœur en l'honneur de la serrurerie ; il est vrai que le jour était superbe et très propre à la faire briller. Bientôt les admirateurs se sont mis à disputer sur la qualité et le pays de ces fers dont l'éclat éblouissait les yeux. Bientôt un homme aux poings calleux et noirs, à la moustache brûlée, après avoir long-temps parlé contre tous les autres et au même temps que tous les autres, est parvenu à se faire écouter et à parler seul. Ah ! s'est-il écrié d'un ton ironique, je n'y entends rien, moi ! je ne suis pas forgeron ; je n'ai pas vu extraire le fer, fondre, forger le fer ; je n'ai pas été aux mines de Bourges. Quelqu'un ici y a-t-il été ? Qu'il dise, je l'en prie, qu'on ne jette pas dans le four la matière minérale ; qu'il dise aussi qu'on se

de castine ou terre ferrugineuse, qu'on ne la recoucharbon, qu'ensuite on n'allume pas le feu, et que on est pas entretenue par un gros soufflet toujours en ; qu'il dise que, lorsque la matière est en fusion par l'écume pas, on ne la purifie pas ; qu'il dise qu'on pas un peu cailler, et qu'enfin, avant qu'elle soit rene la coupe pas en gueuses ou longues pièces de quint cents livres, façonnées en lingots, en barres, par rteau du moulin<sup>31</sup>. Peut-être, a-t-il continué sur le n'ai-je pas vu non plus les ateliers, les forges, de et autres, où de grands forgerons, couverts d'un grand tenant de grandes pelles, de grandes pincettes, de teaux, de grandes cisailles, ressemblent, au milieu bération de ces grandes fournaies, à de grands débillant dans un grand enfer<sup>33</sup>. Cet homme, voyant qu'on avec attention, a poursuivi ainsi : Mes amis, je puis er que la différence des fers ne provient pas seulement eance des mines, mais qu'elle provient encore de la des fontes. Par exemple, voulez-vous avoir du fer z-le avec du marbre, ou fondez-le à un feu de bois z-vous avoir du fer doux, fondez-le avec du sablon, e à un feu de bois doux<sup>34</sup>. La diversité des fers, a-t-provient aussi des trempes, telles que la trempe à trempe au vinaigre, au vin blanc, à l'eau de tartre, à rt-de-gris, à l'eau de sel commun, à l'eau de raifort, rosée<sup>35</sup>.

me continuait depuis long-temps à parler lorsqu'un omme, placé à côté de moi, s'en est allé en disant ent : Oh ! pour cela, il n'y entend rien ; je me suis dit les miennes que celui qui s'en allait était plus habile. i, et, sous prétexte d'avoir affaire dans la même di- e l'ai joint. N'est-ce pas, lui ai-je demandé, que ce onnait mieux le fer que l'acier ? Vraiment oui, m'a-t-il ar, s'il sait fort bien que le meilleur fer est celui de <sup>36</sup> au-dessous duquel est celui de Nivernais<sup>37</sup>, de Péri-Normandie<sup>38</sup>, il ne sait pas que le meilleur acier est agne, de Piémont, d'Allemagne, de France, même s du Nivernais et du Limousin<sup>40</sup> ; car, s'il sait aussi ital de minerais rend quarante, quarante-cinq livres de e sait pas non plus combien gagne, combien perd le enant acier par la stratification avec du charbon et de , combien gagne, combien perd l'acier à l'épuration mpe. Monsieur, ajouta cet homme, je vois avec peine

qu'en France on ne veut pas apprendre la métallurgie. Ah! que ne suis-je capitaine général des mines<sup>42</sup> ! Je trouverais dans notre Normandie<sup>44</sup>, notre Rouërgue, une partie du cuivre<sup>43</sup> que nous achetons si cher ; je trouverais dans notre Normandie, notre Languedoc, une partie du plomb, de l'étain<sup>45</sup>, que nous achetons pas moins cher ; je trouverais dans nos différentes contrées tagues de l'argent, de l'or<sup>47</sup>. Et vous n'ignorez pas que l'extraction, la fusion de ces métaux, sont à peu près les mêmes que celles du cuivre, de l'étain, qui sont à peu près les mêmes que celles du fer<sup>48</sup>, et vous n'ignorez pas non plus que les dernières opérations épuratoires, par lesquelles l'argent n'est aujourd'hui que de l'argent, l'or que de l'or, sont connues de tout le monde<sup>49</sup>.

Mais, me direz-vous, prenez garde. La livre de fer ne vaut que six deniers<sup>50</sup>, — la livre de plomb qu'un sou<sup>51</sup>, — la livre de cuivre que trois sous<sup>52</sup>, — la livre d'étain que quatre sous<sup>53</sup>, — la livre d'argent que trente-sept francs dix sous<sup>54</sup>, — la livre d'or que quatre cent quarante-quatre francs<sup>55</sup>, — il sera possible que le produit des mines fût inférieur aux frais de l'exploitation.

Ah! vous répondrai-je, n'est-ce donc rien que d'agrandir les ateliers souterrains, que d'agrandir le domaine de nos mines ? Aussi honneur, gloire à messire de Lafayette, qui aujourd'hui jouit si profondément la riche mine de sa seigneurie de Pontgibault et lui fait tous les ans payer une grosse rente de bon argent<sup>56</sup> qui accroît sensiblement le numéraire de la Savoie !

LA SERRURERIE. — Cependant, Monsieur, il faut convenir que, si l'ouvrier français n'est pas le premier pour extraire les métaux, il est le premier pour les mettre en œuvre.

Avez-vous assez examiné la magnifique serrurerie de l'hôtel d'ou nous sortons ?

Il va sans dire que la grande porte d'entrée, la porte de la robe de chambre du plus riche financier<sup>57</sup>, doit être forte, et elle l'est. Vous avez vu qu'elle est assujettie par un grand fleau de fer, qu'elle est défendue et ornée par de gros clous à tête de diamant qui ornent des roselles, des plaques ouvragées<sup>58</sup>. Vous avez vu tout le monde admirer particulièrement les heurtoirs, comme estimant la perfection de la sculpture et de la exécution<sup>59</sup>.

Les grilles des jardins, à mailles égales, interrompues par des chiffres et des écussons<sup>60</sup>, annonçant également la richesse du maître et l'habileté de l'ouvrier, ont aussi été remarquées.

Toutefois on n'a pas assez remarqué dans les appartements

portes fermantes, tombantes, les portes s'ouvrant des deux  
côtés<sup>61</sup>.

On n'a pas non plus assez remarqué des serrures à plusieurs  
bras, des serrures à loquet, à clanche<sup>62</sup>; d'autres serrures avec  
montres représentant des édifices, des colonnades<sup>63</sup>, avec  
montres à l'antique, à grillages d'acier sur drap de cou-  
leur.

Mais, je me suis bien gardé de ne pas donner mon attention à  
ces parties de l'art, de ne pas la donner surtout à celle des  
serrures brasées au cuivre, à l'étain, à l'argent, à celle des tar-  
tres brillées en toutes sortes de couleurs; à celle des orne-  
ments en fer fondu, de l'invention du célèbre Biscornette<sup>64</sup>, sur-  
tout à celle des feuillages, des ramages, où l'art s'est joué du  
fer, l'a aminci, l'a contourné, l'a enroulé, où il l'a diversement  
orné, seulement par les diverses trempes<sup>65</sup>.

La serrurerie des meubles, a-t-il continué, ne vous a-t-elle  
semblé encore plus belle? Il n'est pas possible que vous  
n'ayez vu avec un vif plaisir celle des grands coffres-forts, des cof-  
fres, des coffrets de bois, dont les serrures à huit, dix,  
et même plus, ont des clés si artistement, mais si difficilement  
fabriquées, que l'ouvrier met à un pécunon, à un seul anneau,  
des années entières<sup>67</sup>. Je suis sûr qu'il en est de même  
de ces cadenas en glands, en poires, en raisins, en toutes  
sortes de formes<sup>68</sup>; qu'il en est de même de ces placages char-  
rés de quatrains français, grecs<sup>69</sup>, de maximes, en écriture bril-  
lante, étincelante<sup>70</sup>. Je suivais depuis assez long-temps cet  
art; j'étais comme enchaîné à ses côtés par le plaisir ou le  
besoin de l'entendre.

**LA TAILLANDERIE.** — Il a continué : Je viens de dire que  
l'ouvrier français est le plus habile à mettre en œuvre les métaux,  
et même encore les ouvrages des soixante mille que serruriers  
et taillandiers de Saint-Étienne ou du Forez, qu'on exporte jus-  
qu'en Afrique, jusqu'au fond de l'Éthiopie<sup>71</sup>. Cependant la  
France paie encore huit cent mille francs de faux à l'Allema-  
gne<sup>72</sup>. Je fais donc une exception.

**LA VRILLERIE.** — J'en fais une autre. Bien que la machine  
pour tailler les limes soit gravée ou décrite dans tous les livres<sup>73</sup>,  
la France continue à acheter les siennes chez ses voisins<sup>74</sup>.

**LA DINANDERIE.** — Je n'en fais plus. Le cuivre, le laiton,  
et en France partout façonné en vases de formes nouvelles, par-  
tout teint de diverses couleurs, partout étendu en placages, en  
brevets, sur les meubles, où il brille, où il rayonne.

**LA PLOMBERIE.** — Maintenant, au moyen des nouveaux ex-

cellents tire-plomb, les plombs de nos vitres sont également aplatis, également amincis, également ouverts des deux côtés<sup>76</sup>.

Dans nos maisons, le plomb est la matière d'une infinité de meubles dorés sans or, dorés avec du safran de fer, de l'orpiment, du vitriol<sup>77</sup>.

Dans nos villes, le plomb couvre tous les jours un plus grand nombre d'édifices; il veine en canaux le sol au dessous de nos pieds; il s'élève au milieu des fontaines publiques en gerbes d'argent, d'or<sup>78</sup>, surmontées par des gerbes d'eau.

LA POTERIE D'ÉTAIN. — Monsieur, m'a dit cet homme, que je ne cessais de suivre, d'écouter, d'applaudir, de remercier, vous aimez les arts: je voudrais ne pas être obligé de vous quitter dans un moment. Toutefois j'ai encore le temps de vous parler aussi des ouvrages en étain, et peut-être de l'orfèvrerie.

J'entre chez un bourgeois, je crois entrer chez un valet en voyant sa vaisselle d'étain, qui a l'éclat et les élégantes formes de la vaisselle d'argent<sup>79</sup>.

L'ORFÈVRERIE. — J'entre chez un seigneur, je crois entrer chez Lucullus, chez Périclès; toute son argenterie semble avoir été servie sur leurs tables. Aujourd'hui on entend Coucy<sup>80</sup>, on entend les orfèvres du pont Saint-Michel, c'est-à-dire les meilleurs orfèvres du monde<sup>81</sup>; on entend dans toute la France tous les orfèvres continuellement crier dans leurs ateliers Le romain! l'étrusque! le grec! l'antique! l'antique<sup>82</sup>!

LA DORURE. — À mon grand regret, cet homme s'en va me quitta. Je fus tout étonné, et je le suis encore, qu'il n'employât pas un moment qui lui restait à m'apprendre ce que depuis j'ai appris, à me parler de la dorure sur métaux. En quelques mots, il pouvait me faire sommairement connaître les différents procédés pour battre l'or au moyen du vélin, et pour le réduire en feuilles tellement minces, que celles d'un petit livre de cinq sols suffisent à dorer une statue de grandeur naturelle<sup>83</sup>; et même tellement minces, que la dorure des galons n'est que la deux-centième partie de l'argent qu'il recouvre<sup>84</sup>. Je fus surpris surtout qu'il ne me parlât pas des ingénieux procédés pour dorer avec l'or muet, ou l'or amalgamé avec le mercure<sup>85</sup>.

L'HORLOGERIE. — Fin de ces jours j'allai chez un horloger de la rue de la Harpe; je marchandai, je fis mes offres. Oh! me dit-il, de même que vous payez moins le vin de Montmartre que le bon vin de Suresnes<sup>86</sup>, vous paierez moins l'horlogerie de Paris que l'horlogerie de Blois<sup>87</sup>. — Maître, que vos montres d'horloge<sup>88</sup> en or, en argent, en cuivre, en cristal<sup>89</sup>, soient-elles de Paris ou de Blois, on ne peut que les admirer. Elles ne sont guère

grosses que le poing<sup>90</sup>, et elles marquent les heures, même minutes<sup>91</sup>, avec l'exactitude du cours du soleil ; je me suis à voir qu'à plusieurs l'ouvrier a eu le courage de mettre une : solaire au revers de sa montre à rouages<sup>92</sup>, afin que l'une ia preuve de la bonté de l'autre. — Monsieur, ces toutes pes montres d'horloge, qu'à force de dépense et d'art on pour-faire bien plus petites, sont filles de ces horloges sonnantes ndues à nos cheminées, qui ne sont guère plus grosses que iete<sup>93</sup>, et petites-filles de ces grosses horloges qui remplissent sommets de nos clochers et de nos donjons<sup>94</sup>. Toutefois, la : de l'art appartient encore toujours aux grosses horloges ; u t elles sonnent comme celle du célèbre Balam, qui a a Unâteau-Thierry un admirable monument de son art<sup>95</sup>, mi-heures, les quarts d'heure<sup>96</sup>. Elles les sonnent même isique<sup>97</sup>. Elles vous effraient comme celle de Nicolas Coper-a Strasbourg<sup>98</sup>, comme celle de Lippe de Bale à Lyon<sup>99</sup>, les personnages de bronze que vous voyez quitter leur place our aller frapper les heures, et venir la reprendre après les voir frappées<sup>100</sup>. Elles vous réjouissent, au contraire, comme elle du château d'Anet, où un grand cerf en bronze, que pour-au son des cors une meute de chiens aboyants, frappe, en nyant, les heures avec le pied<sup>101</sup>.

**LA POTERIE DE TERRE.** — Me voilà de nouveau en Picardie ur quelques moments ; je veux dire qu'en voulant parler de la oterie mes souvenirs me reportent à mon voyage dans cette province. Je passai à Dourdan, ville toute remplie de potiers de erre, dont les armoiries sont trois pots<sup>102</sup>, de même qu'à Bour-es, ville toute remplie de drapiers, elles sont un mouton à lon-ue laine<sup>103</sup>. Je passai ensuite à Beauvais, où ne pouvant m'ar-éter que très peu de temps, j'aimai mieux ce jour-là voir les pots t les écuelles de cette ville que ses hauts et magnifiques édifices. ependant, comme je savais que l'art du potier de terre, si an-ien, si naturel à l'homme, qu'on l'a retrouvé chez les sauvages le l'Amérique<sup>104</sup>, n'a pas fait et n'a pu faire de grands progrès ; omme d'ailleurs j'avais vu dans la Normandie les belles gresse-ies sans couverte<sup>105</sup>, je ne manifestai pas à Beauvais une grande dmiration pour la poterie, pour les flacons vernissés en bleu<sup>106</sup>. Oh ! me dit un des chefs d'atelier, ne méprisez pas notre vais-elle de terre : elle n'est pas encore si commune que dans beau-up de ménages on n'en ressoude les cassures avec du blanc, l'œuf, de la chaux<sup>107</sup>, et que bien de petits bourgeois ne s'en assent, et ne mangent sur des assiettes de fer<sup>108</sup> ou de bois<sup>109</sup>.

**LA FAIENCERIE.** — Monsieur ! me dit un autre chef, c'est



que peut-être vous avez visité les faïenceries de Paris<sup>110</sup>, peut-être même celles de Nevers<sup>111</sup>; c'est que peut-être vous avez même visité celles de Xaintes<sup>112</sup>. Oui, lui répondis-je, cela est vrai. Aussitôt l'atelier se remplit d'ouvriers des autres ateliers, qui s'appelaient de proche en proche; tous voulaient voir un homme qui avait vu les faïenceries de Xaintes; tous voulaient savoir comment était fait le fameux Bernard de Palissy, ce premier fabricant de faïence française<sup>113</sup>; comment il procédait, comment il opérait. Je les satisfis d'abord sur sa personne, sa fortune, sur son titre d'inventeur des rustiques figulines du roi et du connétable de Montmorenci que le roi et le connétable lui avaient permis de prendre<sup>114</sup>. Je leur dis ensuite qu'ainsi que tous les habiles potiers il choisissait de bonne argile, qu'il la battait avec une verge de fer, qu'il la pétrissait, la corroyait jusque dans les plus petites parties, qu'il l'épurait, qu'il la tournait avec délicatesse sur la roue, qu'il la façonnait avec goût tantôt en assiettes, en plats, en vases ordinaires, tantôt en assiettes, en plats, en vases remplis de fruits, de serpents, d'animaux en bossage<sup>115</sup>.

**L'ÉMAILLERIE.** — Mais, ajoutai-je, une des grandes difficultés est la couverte ou l'émail, que Bernard compose ainsi que les emailleurs sur cuivre, c'est-à-dire qu'il prend du sable, des cendres gravelées, du salicor, de la pierre du Périgord, de l'antimoine, de la litharge, du soufre, du cuivre, du plomb, de l'étain, du fer, de l'acier<sup>116</sup>; une autre grande difficulté, surtout pour les pièces plates, unies, est la peinture à personnages verts, bleus<sup>117</sup>, ou bien à personnages comme la faïence peinte par Raphaël<sup>118</sup>; une autre plus grande et la plus grande est, quand l'arrangement des pièces dans les fours est terminé, la conduite du feu<sup>119</sup>; mais aussi quel plaisir pour les faïenciers, lorsqu'ils défournent leurs pièces, de tenir de la faïence!

**LA PORCELAINERIE.** — Ils voulurent savoir ensuite si maintenant l'on ne pourrait avoir, aussi bien que de la faïence, de la porcelaine française. Non, leur dis-je, car, soit que la porcelaine consiste en terre ou en sable<sup>120</sup>, soit plutôt, ainsi que je le crois, qu'elle consiste en nacre de coquilles pilées<sup>121</sup>, la nature a refusé à la France et à l'Europe ces matières.

Les questions recommencèrent: aucune, je penso, ne demeura ou sans bonne ou sans mauvaise réponse.

**LA VERRERIE.** — J'aime bien l'anecdote de ce cavalier comme moi Espagnol, comme moi se trouvant à Paris, cherchant comme moi à s'instruire, qui, à son retour de Saint-Germain-en-Laye, qu'il était allé visiter, ne laissa pas débrider son cheval, et remonta dessus dès qu'il apprit qu'il y avait une manufacture

aces, et ne revint qu'après avoir examiné une à une les sa-  
antes opérations d'un art, alors tout nouvellement français.  
Cette anecdote peut avoir tout au plus cinquante ans <sup>122</sup>.

Aujourd'hui ces opérations sont de plus en plus connues ; la  
description en est dans plusieurs livres <sup>123</sup> ; voici les principales :

L'ouvrier souffle d'abord au bout de son tube de fer , qu'il a  
longé dans le verre en pâte, un grand globe de verre, qu'il fend  
avec des cisailles ; ensuite il aplatit ce verre ; ensuite il le carre, il  
le fait chauffer, il l'étend sous une masse de fer, et l'aplatit encore ;  
il le laisse refroidir ; ensuite au moyen de l'émeril et du sable il  
le polit sur les deux faces , il le couche ; il applique dessus  
une légère plaque d'étain, sur laquelle il répand de l'argent  
vif, qu'il distribue également sur toute la surface ; il met par  
dessus une feuille de papier , par dessus la feuille de papier  
une pièce d'étoffe de même dimension ; il comprime fortement  
le mercure sous un grand poids : la glace est terminée <sup>124</sup>.

Avec l'art de faire le verre des glaces s'est perfectionné l'art  
de faire le verre blanc, qui, au moyen du sel de barille, substi-  
tué au sel des plantes, et notamment à celui des fougères <sup>125</sup>,  
n'est plus si jaunâtre que dans le Nivernais <sup>126</sup>, le Lyonnais <sup>127</sup>,  
si verdâtre que dans l'Armagnac <sup>128</sup>. Grâce à nos deux ou  
trois mille gentilshommes verriers <sup>129</sup>, la plupart élèves des ver-  
riers italiens <sup>130</sup>, les Français ne boivent plus dans des tasses de  
poterie , mais dans des tasses de verre teint en toutes sortes de  
couleurs, en bleu, en jaune, en vert, en rouge, façonné en tou-  
tes sortes de formes , en nef, en cloche, en cheval, en oi-  
seau, en église <sup>131</sup>.

**LA VERROTERIE.** Je remarquerai comme progrès de l'art  
en France que les Italiens, il n'y a pas un siècle, riaient des  
Français, qui ne distinguaient pas des vraies pierreries les pier-  
reries en verre qu'ils leur vendaient <sup>132</sup>. Aujourd'hui les Fran-  
çais en font d'aussi belles que celles des Italiens <sup>133</sup>, et les Italiens  
ne rient plus.

**LA HUCHERIE.** — On n'a pas idée du bruit des encans de  
France, des encans de Paris, des encans de l'après-midi. Il  
s'en faisait un la semaine dernière, dans une maison du beau  
quartier du Louvre, au moment où je passais. Je crus qu'on  
se querellait ou qu'on se battait, qu'il fallait aller porter du se-  
cours ; plusieurs personnes entraient, je les suivis : je me trou-  
vai au milieu de la vente des meubles d'un haut magistrat décédé  
depuis peu. On enlevait les tonneaux et les autres futailles qu'on  
venait de vendre, on vendait la hucherie ou meubles en menui-  
serie ; on criait : Le garde-manger ! à tant ! Le buffet ! à tant !

Un maître d'hôtel fut le dernier enchérisseur d'une jolie armoire à confitures <sup>134</sup>, il le fut encore d'un superbe dressoir taillé à feuillage <sup>135</sup>. Cependant on rangeait autour de nous des bahuts, des coffres couverts de cuirs de diverses couleurs, rehaussés de placages de divers métaux <sup>136</sup>, des bancs pleins, des bancs à claire voie, des bancs à dossier, des bancs à coucher ou des bancs-lits <sup>137</sup>; des chaises en bois sculptées, cirées, frottées comme les bancs <sup>138</sup>; des chaises dépouillées de leurs housses <sup>139</sup> afin de laisser voir leur garniture en maroquin <sup>140</sup>, en drap <sup>141</sup>, en velours <sup>142</sup>, en tapisserie <sup>143</sup>, en broderie <sup>144</sup>; des chaises pliantes, des chaises à roulettes, à ressorts, pour les malades ou les infirmes <sup>145</sup>; des fauteuils dorés, argentés <sup>146</sup>; des tables, des placets, des sellettes <sup>147</sup> de plusieurs façons. Tous ces meubles étaient vendus et enlevés en quelques instants.

**LA TABLETTERIE.** — Tant qu'on vendit des pupitres à quatre, cinq étages <sup>148</sup>, des tablettes de livres, des tables à écrire les enchères ne furent guère échauffées; mais bientôt elles s'échauffèrent quand on cria des tables à pieds tournés <sup>149</sup>, à tiroirs odorants <sup>150</sup>, à dessus en cuir noir, chargé de ramages, de fleurs, d'inscriptions en or <sup>151</sup>.

**L'ÉBÉNISTERIE.** — Elles ne s'échauffèrent pas moins quand on en fut aux armoires, aux secrétaires en placage, en bois d'ébène <sup>152</sup>, en bois de rose <sup>153</sup>, en bois étrangers contrefaits par la coction des bois indigènes dans de l'huile combinée avec du vitriol et du soufre <sup>154</sup>, en bois indigènes teints dans des bains de couleurs combinées avec de l'alun <sup>155</sup>. J'étais de plus en plus assourdi; je me retirai.

**LA BUISSERIE.** — Dans ces encans j'ai cependant appris beaucoup de choses; toutefois j'en ai appris beaucoup plus en fréquentant les marchands de Paris, en achetant, surtout en payant bien.

On vend en France toutes sortes d'ouvrages de buis; mais on ne les y fabrique pas tous. Il s'en fabrique une partie dans les pays étrangers <sup>156</sup>, et souvent avec du buis de France.

**L'IVOIRERIE.** — On ne fabrique pas non plus en France tous les ouvrages d'ivoire qu'on y vend <sup>157</sup>, bien que les tourneurs travaillent l'ivoire avec tant de délicatesse qu'ils renferment tout un jeu de quilles dans une petite boule pas plus grosse qu'un grain de raisin <sup>158</sup>.

**LA BIMBELOTERIE.** — J'ai appris aussi que ces bilboquets, ces sauteraux <sup>159</sup>, ces poupées, ces bergamotes, ces oislets de carton <sup>160</sup>, ces jolis joujous qui paraissaient tous de main française, n'étaient pas tous faits en France <sup>161</sup>.

**LA QUINCAILLERIE.** — Bien que dans ce pays on jette mieux sable le métal<sup>162</sup>, qu'on ramollisse, qu'on redresse, qu'on e la corne, l'écaille, mieux que partout ailleurs<sup>163</sup>, tous les ouvrages en fonte, en corne, en écaille, qui y sont vendus, y sont pas faits<sup>164</sup>.

**LA TAPISSERIE.** — En ce moment il me revient tout à la fois je ne sais combien de choses sur la beauté du château de Montainebleau, mais je ne veux parler que de son ameuble-

La première fois que je visitai ce château, je faisais en sortant ater mon admiration pour toutes les richesses et les magnifics qu'il renferme; quelqu'un qui était présent me dit que, ue je ne parlais pas des tapisseries, je ne les avais pas vues. Je les ai vues, lui dis-je. Il me répondit que je ne les avais pas assez vues. Véritablement il me rappela successivement et avec beaucoup d'ordre que j'avais d'abord marché sur des tapis méangés de chanvre, de lin, de coton et de laine<sup>165</sup>; que j'avais ensuite marché sur des tapis de velours façon de Turquie, façon de Perse<sup>166</sup>. Il me rappela aussi que les vrais tapis de Turquie, es vrais tapis de Perse, couvraient les tables<sup>167</sup>. Il me rappela que les belles salles étaient successivement tendues des tapisseries des différentes saisons<sup>168</sup>; que plusieurs appartements étaient tendus de verdure d'Auvergne, de Felletin<sup>169</sup>; que d'autres l'étaient de tapisseries blanches, vertes, à devises et à chiffres<sup>170</sup>; que d'autres l'étaient de tapisseries de Lorraine<sup>171</sup>; que es plus riches l'étaient de tapisseries faites à Paris, dans les ateliers de Dubourg, sur les dessins de Larembert<sup>172</sup>.

Il ne me rappela pas, il m'apprit que dans les premiers temps de l'art les tapisseries étaient infiniment plus précieuses qu'aujourd'hui, et qu'à la cour, de même qu'il y avait les gardes du trésor, il y avait les gardes des tapisseries<sup>173</sup>.

**LA CHAPELLERIE.** — Me voilà, je crois, maintenant aux chapeaux; j'en sais beaucoup, mais monsieur André en sait beaucoup plus, et je ne puis mieux en parler qu'en répétant ce qu'il m'a dit.

Monsieur André est un des plus aimables voisins qu'on puisse avoir. Un jour mon perroquet, qui avait bien déjeuné, s'envola chez lui. Je vis que mon perroquet lui plaisait; je le lui laissai et le lui donnai. Peu de temps après il vint me voir. Il étudie les arts autant que je les étudie. Nous nous entretenmes; nous en discourûmes fort long-temps, et je finis par lui montrer cette partie de mon journal qui leur est relative. Vous voyez, lui dis-je, qu'en ce moment je m'occupe des vêtements. Messire, me dit-

il d'un air franc et ouvert, je puis vous fournir quelques documents. Imaginez si j'écoutai.

Lorsqu'on sortir de la messe ou des vêpres on se trouve en galeries de l'église, on peut facilement savoir quelle est la mode actuelle des couleurs et des formes des coiffures. Vous voyez des chapeaux blancs, noirs, gris, verts<sup>174</sup>, des chapeaux couverts de taffetas, des chapeaux couverts de velours<sup>175</sup>, des chapeaux pointus en pain de sucre sur la tête des gens de guerre<sup>176</sup>, des chapeaux à aile retroussée, à panaches, sur la tête des gens du monde<sup>177</sup>.

Les chapeliers feutrent fort bien la laine, le lapin, le lièvre, le castor, et leur donnent un beau noir<sup>178</sup>. Le prix ordinaire de leurs chapeaux ne passe guère trente sous<sup>179</sup>. Leurs fabrications suffisent aujourd'hui à la France.

Les plumassiers français teignent aussi fort bien les plumes; ils emploient le sureau, le safran et le vinaigre<sup>180</sup>.

LA FRISURE. — Monsieur André continua ainsi : L'art de la frisure compte à peine quelques années, et nous en avons atteints la perfection. Le perruquier français est, depuis Henri III, le premier en Europe. Regardez ce jeune élégant qui sort de chez moi : il balance sur son front l'édifice de sa chevelure pondue de poudres odorantes<sup>181</sup>; ses moustaches sont cirées en arc, une petite barbe cirée aussi en pointe termine gracieusement le bas de son visage<sup>182</sup>; il va dans la société des dames : il est fier de son fait.

LA TOILERIE. — Belles et belles toiles de Normandie; belles et belles toiles de Bretagne<sup>183</sup>; belles et belles toiles de Charente<sup>184</sup>. La toilerie de France n'a pas de rivale, même dans les Pays-Bas<sup>185</sup>.

On dit que la Picardie, contre les lois et contre les intérêts du commerce, vend à l'étranger ses lins<sup>186</sup> au lieu de les employer; c'est une honte.

Les Hollandais sont venus établir en France des fabriques de grosses toiles de coffre<sup>187</sup> qui passent pour des toiles françaises; qui les déshonorent; autre honte.

LA LINGERIE. — Au jour actuel la couturière taille la toile, fait les points, compose l'empois, empèse, par principes. Il y a au jour actuel des traités de tous les arts; celui de la lingerie avec figures des diverses pièces dont est formée une chemise<sup>188</sup> mérite d'être mentionné.

LA DRAPERIE. — Dire, comme bien des personnes, que les laines de Berri sont plus douces que celles d'Espagne<sup>189</sup>, c'est dire trop; dire qu'elles sont aussi douces, c'est assez dire.

parait que le tissage est de toutes les parties de la fabrication celle où nous avons fait le plus de progrès. Voilà les parements mon juste-au-corps : ils sont tissus de manière qu'ils se troublent à l'endroit, rouges à l'envers<sup>190</sup>. Les tisserands ont été les maîtres bénévoles des tisserands anglais<sup>191</sup>, et nous sont encore hors de concurrence<sup>192</sup>. Rien ne surpasse la finesse de nos revêches, de nos estamets, de nos serges, l'éclat de nos frises, de nos camelots ondés<sup>193</sup>.

**LA SOIERIE.** — Quant à nos soieries, où sont, je vous le demande, les plus habiles veloutiers, les plus habiles passementiers du monde ? Pour moi, je crois qu'aujourd'hui ils sont à Tours, à Lyon<sup>194</sup>. Monsieur André, après m'avoir très bien décrit l'art d'élever les vers à soie, l'art de séparer des cocons la soie, de la mouliner<sup>195</sup>, de la dévider aux tournettes, qui mettent en mouvement cinquante dévidoirs à la fois<sup>196</sup>, a ajouté : Messire, venez maintenant dans nos fabriques : l'ouvrier vous étalera des crêpes de soie d'or et d'argent, fins, déliés, légers, admirables<sup>197</sup> ; des satins rayés d'or ; des velours à bouquets, à ramages d'or ou d'argent<sup>198</sup>, faits avec une richesse, un goût tels, qu'on n'a pas le courage de marchander. Toutefois croiriez-vous que nos Français, bien qu'ils veuillent tous, jusqu'aux villageois, être vêtus d'étoffes de soie ou de bourre de soie<sup>199</sup>, ne les prennent si elles ne viennent de Venise, de Florence, de Lucques ou de Gênes<sup>200</sup> ? En sorte que, tandis qu'à Londres les marchands anglais contrefont l'accent des marchands français<sup>201</sup>, les marchands français contrefont à Paris l'accent des marchands italiens<sup>202</sup>. Une si déplorable manie décourage les manufactures que Louis XI éleva à Tours<sup>203</sup>, celles que sous le règne de François I<sup>er</sup> a élevées aussi dans la même ville le seigneur de Semblançai<sup>204</sup>, et celles qu'à Lyon vient d'élever l'industriel Turquet<sup>205</sup> ; mais il y a remède, sinon tout, du moins à cela, et en ce moment le roi, pour retenir en France les deux ou trois millions que chaque année<sup>206</sup> les Italiens viennent nous enlever, a d'abord fait planter la France de mûriers jusque sous ses fenêtres<sup>207</sup>, et il a ensuite pros crit l'entrée des soies et des soieries italiennes<sup>208</sup>.

Monsieur André, je vous prie de me donner le prix des soieries. — Le voici :

L'aune de velours à trois poils, 11 livres ; l'aune de taffetas à six fils, 2 livres 15 sous ; l'aune de Damas, 6 livres ; l'aune de satin, 6 livres<sup>209</sup>.

**LA TEINTURERIE.** — Tout se tient, poursuit M. André ; mais, si quelque chose surtout se tient, c'est la draperie et la teinturerie. Dès que la draperie a eu repris ses travaux, elle a

demandé à la teinturerie de nouveaux essais, de nouveaux efforts ; nos teinturiers sont devenus également habiles dans la variété des ingrédients, dans la variété des combinaisons, dans la variété des procédés. Avec la limaille ils font le noir<sup>210</sup> ; avec la garance et la gaude, le beau noir ; avec la graine d'écarlate et avec la cochenille, le rouge ; avec une première teinte de gaude et une seconde de cochenille, le violet. Ils ont teint une étoffe de rouge ; ils la lessivent, ils la rendent d'un beau violet ; ils l'ont teinte en noir, ils ne veulent pas changer la couleur, ils veulent au contraire la fixer : ils baignent l'étoffe dans une eau de vitriol<sup>211</sup>, et dans un baquet d'urine humaine s'ils veulent lui donner un grand éclat<sup>212</sup>. Eh ! qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? Les teinturiers de Lyon, de Tours, sont connus dans l'Europe<sup>213</sup> ; les teinturiers de Paris, parmi lesquels se distinguent les Gobelins<sup>214</sup>, le sont jusque dans la Chine<sup>215</sup>. Vous aurez d'ailleurs remarqué ici que l'indigo a été depuis long-temps et qu'il est aujourd'hui plus sévèrement que jamais interdit : le roi et le parlement disent qu'il appauvrit, qu'il brûle l'étoffe<sup>216</sup> ; mais je ne pense que ce sont les cultivateurs des grands champs de pastel qui leur ont dit.

**LA FAÇON DES HABITS DES HOMMES.** — Maintenant le tailleur français s'empare de ces belles étoffes si bien tissées, si bien teintées ; il a dans ses mains les ciseaux dont il se sert si légèrement. Avec quelle élégance il oppose la draperie large et bouffante des manches à la draperie du corps, tendue, serrée, exécutée au-dessus des hanches<sup>217</sup> ! Même principe, même goût pour la forme des chausses à la gigotte<sup>218</sup> : le haut, enflé par de légères lames de fer<sup>219</sup>, est large, bouffant jusqu'aux genoux ; le bas est collant et à pli de jambe<sup>220</sup>.

Si vous voulez savoir aussi, ajouta monsieur André, le prix des façons, c'est, pour les habits des maîtres, soixante sous, pour celui des valets, vingt sous<sup>221</sup>.

Je vous dirai encore qu'il y a de jeunes seigneurs assez fous pour mettre cinquante livres de perles à la broderie d'un habit qui leur revient souvent à trente, à quarante mille francs<sup>222</sup>.

Monsieur André était de si bonne humeur qu'il ajouta en riant. Puisque l'occasion s'en présente, vous saurez que parfois nos tailleurs ne sont pas plus honnêtes que les vôtres ; vous saurez que pour vos chausses, au lieu de deux aunes de drap, ils vous font acheter trois<sup>223</sup>, sous prétexte des doublures ou de la martingale, nouvelle invention des gens de cour qui permet, sans déranger les aiguillettes, les rubans de la ceinture, de satisfaire les besoins naturels<sup>224</sup> ; et que, lorsque vous réclamez les retails

vous font mille serments qu'ils vous ont tout rendu, et ce qu'ils ont jeté dans la rue; or, la rue, en terme de drap, c'est une grande armoire où ils serrent les pièces et les qu'ils dérobent<sup>225</sup>. Les parlements ont voulu sévir contre ces tours de métier<sup>226</sup>, mais ils n'ont pu en venir à bout. Je suis sûr que les tailleurs jettent dans la rue autant de morceaux de drap de la robe des juges que de l'habit de leurs autres clients.

**LA FAÇON DES HABITS DES FEMMES.** — Pour l'habillement des femmes, ce sont aussi des toiles, des étoffes, mais plus doubles, plus légères, plus fines, d'une couleur plus délicate, d'un plus gracieux.

Pris dans son ensemble, ce bel habillement a la forme d'une horloge de sable ou de deux cloches opposées à leur sommet. Le corps de jupe très serré à la ceinture va en s'élargissant au bas; le corps de robe, très serré aussi à la ceinture, tend le corset de baleine, va de même en s'élargissant jusqu'aux épaules, où par le développement de la fraise il prend encore la plus grande ampleur<sup>227</sup>. On ne cesse de crier contre les modes actuelles; je ne sais en vérité pourquoi, car depuis l'invention des cerceaux de baleine, des buscs et des vertugadins<sup>228</sup>, les femmes n'ont jamais été mieux gardées, n'ont jamais été habillées d'une manière aussi respectable: il le faut, car elles n'ont jamais été aussi jolies.

C'est peut-être encore à observer qu'on est infiniment moins sévère sur l'habillement légal des femmes; qu'au jour présent, elles sont trop bien habillées, trop bien coiffées, on ne peut plus conduire en prison par quarantaines, cinquantaines, centantaines à la fois<sup>229</sup>.

**LES CEINTURES.** — A mon grand plaisir et à mon grand profit, monsieur André ne s'arrêtait pas: Nous en sommes, me dit-il, aux ceintures.

Il en coûterait beaucoup pour avoir des ceintures d'argent: il en coûte beaucoup moins pour avoir des ceintures en étain qui ressemblent à des ceintures d'argent; et pour qu'elles y ressemblent encore davantage, on les a faites à grillages appliqués sur satin, sur velours<sup>230</sup>.

**LE CUIR.** — Finissons par la chaussure.

L'art du tanneur, qui fournit les matières à celui du cordonnier, n'a cessé de changer et d'améliorer les instruments, les procédés.

L'écharnage des peaux se fait maintenant sur le chevalet avec la pierre ponce<sup>231</sup>.



Dans la mégisserie et la maroquinerie, cet art ne s'est point moins perfectionné. Actuellement le dégraisage se fait par le moyen de la presse <sup>222</sup>; et l'alun, méthodiquement employé, est devenu un excellent ingrédient pour fixer sur toute sorte de peaux toute sorte de couleurs <sup>223</sup>.

Voulez-vous ajouter à mes observations que nos fermiers font souvent chez eux tanner, mégisser, maroquiner les peaux de leurs bœufs, de leurs vaches, de leurs moutons <sup>224</sup>?

**LES SOULIERS.** — Et même que nos bourgeois économes font venir dans leur maison les cordonniers et y font faire leurs souliers <sup>225</sup>?

Je crois incontestable que depuis plusieurs siècles l'art du cordonnier est, en France, arrêté, sinon dans son élan, du moins dans ses développements.

Nous manquons de peaux crues, bien qu'on en importe de Barbarie, du cap Vert, et même du Pérou <sup>226</sup>.

Nous manquons encore plus de tanneurs, par conséquent de cuirs <sup>227</sup>.

Nous manquons encore plus de cordonniers, par conséquent de souliers <sup>228</sup>; aussi les Flamands nous en apportent de grandes batelees <sup>229</sup>, tous plus ou moins vieux, dont le pauvre Français s'accommode fort bien.

Nos souliers cependant ne sont pas très chers. On vend le veau, de maroquin, à raison de 16 deniers le point, 13 deniers; ceux de vache, à raison de 2 sous le point, 4 livres la paire des grandes bottes, 7 livres; la paire de bottines, 3 livres.

Pour mettre des bas de chausses de soie, des bas de soie il a fallu des souliers de soie. On connaît dans tout le monde des souliers de velours rouge déchiquetés en barbe d'écrevisse, lacés et serrés comme les jarretières par des nœuds de ruban. On connaît aussi nos souliers à semelles de liège <sup>230</sup>, nos petits souliers à cric, ainsi appelés du bruit qu'ils font <sup>231</sup>. On connaît pas moins les souliers de nos femmes, leurs mules à talons déliés <sup>232</sup>, leurs hauts patins à talons encore déliés <sup>233</sup>. Monsieur André s'est levé : Messire ! n'oubliez pas que le Grand-Turc a fait demander solennellement au roi de France douze cordonniers de Paris <sup>234</sup>. Et il m'a salué et s'en est allé riant.

**LES COMBUSTIBLES.** — Dès que l'antique hache fut tombée sous le marteau des premiers métallurgistes ou des premiers forgerons, elle ne reposa plus. L'histoire a conservé le souvenir de vastes régions déboisées, enlevées à l'agriculture et à la population <sup>235</sup>.

Faisant p... vivace et mieux administrée, n'a pas encore de D... mais le renchérissement successif qu'il éprouvait fait prévoir la prochaine rareté.

Ensuite elle possède dans ses provinces du Nord, dit-on, comme certains naturalistes, des terres où le sel blanc s'est épuisé, où seulement reste le sel noir, qui a communiqué sa naphte pesante, grasse et oléagineuse, aux végétaux tombés en disette ; ou bien, comme d'autres, dirai-je des terres mélangées qui se sont combinées avec le soufre et le salpêtre ; ou, comme d'autres, des terres où le soleil, échauffant l'eau, la réduit en limon onctueux et bitumineux<sup>251</sup> ? Je ne sais toujours est-il sûr que dans la Picardie et l'Artois il y ait encore des tourbières<sup>252</sup>, et que l'emploi de la tourbe, reconnu nos jours propre à remplacer les autres combustibles<sup>253</sup>, que les lois les plus sévères, protégera les forêts qui restent en France.

Les Français achètent de l'Angleterre et de l'Écosse le charbon de terre<sup>254</sup>, dont ils ont des mines très abondantes dans le Languedoc<sup>255</sup>, la Bourgogne<sup>256</sup>, le Forez<sup>257</sup>, le Rouergue<sup>258</sup>, l'extraction, bien mieux que celle de la tourbe, protégerait nos forêts. Si je dis que c'est par habitude, je ne dis pas toute la vérité ; mais je la dis toute si je dis que c'est par habitude et par routine.

Quant à la nouvelle invention des fours à voûte surbaissée, que la consommation des combustibles<sup>259</sup>, protégera aussi nos forêts.

**L'ÉCLAIRAGE.**— Dans le Nord, les Français brûlent à la lampe l'huile de navette<sup>260</sup> ; dans le Midi, ils brûlent de l'huile de

Je verrai volontiers leur chandelle. Autrefois on ne la faisait avec du suif pur<sup>261</sup> ; aujourd'hui on la fait avec trois couches de cire, grossies d'une couche de suif<sup>262</sup>. On la fait aussi avec du marc d'huile de noix<sup>263</sup>. Autrefois, une partie de la matière était de chanvre<sup>264</sup> ; aujourd'hui elle est toute de coton<sup>265</sup>.

La chandelle de cire a été encore plus perfectionnée. A peine le mois de mars est commencé, que le fermier visite ses ruches. Il en cueille la cire, et, après l'avoir séparée du miel, il la met dans une chaudière avec un peu d'eau ; il la fait bouillir lentement, pour que l'eau s'évapore ; ensuite il la passe à travers un linge, et il la verse dans de grandes écuelles de bois, où elle se refroidit en forme de beaux pains jaunes.

C'est dans cet état qu'elle est vendue au cirier, qui, après l'avoir plusieurs fois encore clarifiée, la blanchit de cette manière :

Lorsque la cire est fondue dans la chaudière, le cirier y plonge des palettes de bois plongées auparavant dans l'eau, afin que la cire n'y adhère pas et qu'elle s'en détache par feuilles minces. Ces feuilles minces sont ensuite exposées au grand air, et la cire, sur des toiles, ou elles achevent de se purifier et de blanchir.

On fabrique des chandelles de cire blanches, blanches, rouges, vertes, jaunes, jaspées, des chandelles de toutes les couleurs, et toutes les nuances<sup>268</sup>.

Piolé, riolé, comme la chandelle des rois, dit le proverbe<sup>269</sup>. Cette chandelle, diaprée des couleurs les plus gaies, rappelle la première des joyeuses soirées de l'année. Dans la bougie du cirier, elle est pendue près de la chandelle des agonisants<sup>270</sup>, et même que, dans l'almanach, le jour du mardi-gras se trouve près du jour des cendres<sup>271</sup>.

On vend la livre de la chandelle de suif 3 sous<sup>272</sup>, et la livre de la chandelle de cire 18 sous<sup>273</sup>.

LA CUISINE. — Je veux qu'un homme que je rencontrai pendant la côte de Clayes me raconte ici encore son histoire.

Il menait son cheval par la bride, je menais le mien de même; nous fûmes obligés de nous ranger l'un à côté de l'autre pour laisser passer une file de charrettes. Quand elles furent passées, nous ne nous séparâmes pas, nous continuâmes à marcher ensemble, et bientôt nous remontâmes ensemble à cheval; mais au lieu de parler de la pluie et du beau temps, nous parlâmes de la guerre en général, et ensuite de la guerre civile qu'avait eue la réforme de Calvin. On ne saurait jamais croire, me dit l'homme, combien le diable s'agitait pour attirer les catholiques hors de l'Eglise; il les prenait par toute sorte de moyens, sous tous leurs sens. J'ai eu quelquefois la gloire de lui tenir tête; vous pensez que je me vante, vous allez voir ce qui en est.

Je suis enfant de Paris, né dans la petite bourgeoisie. On m'a fait étudier par force, et mon dégoût augmenta avec l'âge. Quand j'eus terminé ma rhétorique, la philosophie m'ennuya tellement que je résolus de quitter le collège à la première occasion et de me faire cuisinier. J'avoue toutefois que, pendant quelque temps, la vanité m'arrêta; mais je me dis qu'un bon cuisinier valait mieux qu'un mauvais médecin, un mauvais avocat, un pauvre prêtre. Enfin, un beau matin, je déjeunai de mon Aristote, et le lendemain je me mis en apprentissage. C'est dans mon nouveau atelier que mes progrès furent rapides!

Je me fis d'abord un système bien ordonné; et, de même que les philosophes classent les divers termes du discours en catégories, je classai de même les divers ustensiles de cuisine:

us de fer, tels que les éventoirs à tube, les éoli-  
 ou machines à vapeur<sup>274</sup> pour enflammer le feu ; tels que  
 oges ou machines à rouage<sup>275</sup> pour tourner la broche ou  
 ches ; tels que les poêles, les marmites à trois, quatre  
<sup>276</sup>, les porte-plats<sup>277</sup> ;

ustensiles de cuivre, tels que les poêlons, les chapelles ou  
 les poissonnières, les chaponnières, les tourtières<sup>278</sup> ;

iles d'étain, tels que les aiguères, les bassins, les  
 raiisselle<sup>279</sup>.

ex me des philosophes, je me fis aussi des axiomes :

é d'un an, farine d'un mois, pain d'un jour<sup>280</sup>.

nte animaux terrestres bons à manger, quatre cents  
 ues<sup>281</sup>.

ous les mois où il y a une R les huîtres sont bonnes<sup>282</sup>.

évrier les bonnes poules<sup>283</sup>.

un mouton que celui qui a été mordu par le loup<sup>284</sup>.

nd il passait un étranger, je ne cessais de l'interroger ;  
 ce n'était pas sur les anciens monuments, sur les mœurs ou  
 s de son pays. Monsieur, votre poisson est-il bon ? Et  
 volaille ? Vos légumes ? Vos fruits ? Et quand j'apprenais  
 chose, je l'écrivais aussitôt, et mes tablettes faisaient na-  
 rent suite à mes axiomes.

Le dœuf du Limousin est bon<sup>285</sup>, celui de la Champagne est  
<sup>286</sup>.

Le mouton du Berry est bon<sup>287</sup>, celui du Rouërgue est meil-  
<sup>288</sup>.

Le chevreau de l'Auvergne est bon<sup>289</sup>, celui du Poitou est  
 illeur<sup>290</sup>.

La volaille du Mans est bonne<sup>291</sup>, celle de Caussade est meil-  
<sup>292</sup>.

Les oisons de Beaune, du Lyonnais, sont bons<sup>293</sup>, ceux de  
 Gascogne sont meilleurs<sup>294</sup>.

Les tripes de Paris sont bonnes<sup>295</sup>, les andouilles de Troyes  
 excellentes, les meilleures<sup>296</sup>.

Les jambons de Lyon sont excellents<sup>297</sup>, ceux de Bayonne  
 meilleurs<sup>298</sup>.

Les langues fumées de l'Auvergne sont bonnes<sup>299</sup>, celles de  
 gres sont meilleures<sup>300</sup>.

Les huîtres du Havre sont bonnes<sup>301</sup>, celles de la Saintonge,  
 Angoulême, du Médoc, sont excellentes<sup>302</sup>.

Les carpes de la Saône sont bonnes<sup>303</sup>.

Les éperlans de Quillebœuf sont bons<sup>304</sup>.

Les sardines de La Rochelle, celles d'Antibes<sup>303</sup>, sont bonnes, excellentes, excellentes.

Le thon de Marseille est bon, excellent<sup>306</sup>.

Le beurre de Normandie sentant la violette est bon, celui de Bretagne orangé est exquis<sup>307</sup>.

Le fromage de la Brie<sup>308</sup>, du Dauphiné<sup>309</sup>, du Languedoc<sup>310</sup>, est bon ; le fromage vert de la Provence<sup>311</sup> est bon ; le fromage bleu de Roquefort est très bon, le meilleur<sup>312</sup>.

La moutarde de Saint-Maixent est excellente ; celle de Dijon est la meilleure<sup>313</sup>.

Le cognac d'Orléans est bon<sup>314</sup>.

Les biscuits de Rheims sont bons<sup>315</sup>.

Les dragées de Verdun sont excellentes<sup>316</sup> ; les dragées de Marseille, les muscadins de Lyon sont excellents<sup>317</sup>.

Bientôt je me persuadai que le cuisinier devait se fier à la nature, et que c'était aux aliments dont on nourrit les animaux à en assaisonner le plus savoureusement la chair. Les cages privées de lumière, où j'engraisais la volaille ; la farine d'ivraie, de froment, d'orge<sup>318</sup>. Il n'y avait rien de leur que mes chapons engraisés dans des caisses où ils devaient se tourner, se remuer<sup>319</sup> ; que mes pigeons, auxquels n'avait donné que de la mie de pain trempée dans le lait<sup>320</sup> ; que mes paons, auxquels on n'avait donné que du millet<sup>321</sup> ; que mes agneaux, qui n'avaient pas mangé d'autre herbe<sup>322</sup>. Il n'y avait rien de plus délicat, de plus odorant, que la chair de mes jeunes agneaux, nourris avec des panais<sup>323</sup>, et qu'avant de les élever on avait remplis de fines herbes<sup>324</sup>.

Quelle attention ne mettais-je pas d'ailleurs à intervertir continuellement mon goût en même temps que celui des autres ; des gens riches, à corriger le mien par le leur, et par le mien !

Enfin je me fis connaître. L'archidiacre d'un grand monastère m'envoya chercher, et m'offrit beaucoup ; mais l'abbé du même monastère vint lui-même me parler, et m'offrit davantage. Le tre Luc, me dit-il, j'ai goûté de vos hors-d'œuvre : j'en suis enthousiaste, et il me semble que chez nous vos talents ont un plus vaste théâtre ; ce n'est pas tout, ils deviendraient célèbres, ils seraient en quelque manière sanctifiés. Vous continuait-il, que depuis quelque temps les calvinistes nous envoient des novices et même des profès. Venez nous aider à les instruire par tous les plaisirs permis, particulièrement par ceux

ans ces temps difficiles, on ne peut mieux chasser de Bernardins le diable que par la poêle ou la obtint la préférence. Je le suivis.

te, les anciens de l'abbaye m'entourèrent. Mon-ils, en me flattant de la main, défendez-nous Calvin, Zuingle, Bèze, Mélanchton, Ecolamprends, leur répondis-je, avec mes bisques<sup>325</sup>, je Luther; avec ma glace musquée, sucrée, avec ma à la rose<sup>326</sup>, je me moque de Calvin; avec... moque de celui-ci... je me moque de celui-là... et is.

arole.

é, les anciens et moi, nous nous félicitons du ilarité répandus sur tous les visages, lorsqu'aux a fête de l'ordre les dangers redoublèrent. Nous our de l'enclos des marchands de Genève, qu'on tre ou des libraires de cette ville vendant secrètes<sup>327</sup>, ou des ministres déguisés. Ce ne fut pas ns de jeunes Cauchoises allant en pèlerinage vent prier à notre église; or, ceux qui ont été au nes filles, qui savent qu'il n'y a rien de plus par-ille, de plus blanc que leur peau, de plus noir : yeux, se doutent du ravage que leur dévotieuse t faire dans les rangs de nos jeunes moines; l'abbé, is-prieur, en furent épouvantés. Maître Luc, me e noviciat devient, en classe, de plus en plus rai-écréation, de plus en plus indisciplinable; et au ntendons la nuit de plus en plus soupirer. Notre vous. Aux armes! maître Luc, aux armes! Mes dis-je de nouveau, je vous réponds de vos novi-ins de nouveau parole. Les cloches, au jour de la int patron, sonnèrent en même temps la fête de ne temps ma victoire. On n'était qu'au milieu du nes gens et moi portâmes en pompe un ânon<sup>328</sup>, ir un grand plat fait exprès à sa mesure pendant : qu'il bondissait encore dans le pré de l'abbaye. e lard de sanglier<sup>329</sup>, il était rôti à point, il exha-plus appétissant. Jamais, non, jamais je n'ai en- r ainsi un plat; jamais, non, jamais je n'enten-des acclamations. Mais quoi! je n'ai pas fini. Au ris des sucreries figurant les viandes<sup>330</sup> dont on er, et non de belles Cauchoises, et non des per-ents, comme c'est malheureusement aujourd'hui

la mode <sup>331</sup>. Pensez d'ailleurs qu'il ne manquait ni pain d'épice à la cannelle, à la muscade, au girofle <sup>332</sup>, ni gaufres, ni pains, ni pâte d'abricots <sup>333</sup>, ni conserves de roses, ni conserve de Provins <sup>334</sup>. Pensez qu'il n'y manquait non plus ni vins muscats, ni vins artificiels, ni vins de groseilles, de rais boises, de coings, de prunes, de fenouil <sup>335</sup>, ni hippocras au d'Espagne ou de Malvoisie, ni clairette au vin blanc, à l'écumé, au girofle, au safran, au musc <sup>336</sup>. Pensez qu'il n'avait rien de tout ce qui peut flatter la vue, l'odorat et le cœur aussi notre jeunesse, revenant sincèrement à ses devoirs et vœux, finit, avant de se lever, par entonner l'hymne de Bernard, et jura de lui être éternellement fidèle.

Le lendemain, les moines s'assemblèrent au son de la cloche *ad capitulum capitulantes* <sup>337</sup>, et, en vertu des privilèges de leurs anciennes chartes, me nommèrent solennellement vicaire héréditaire de l'abbaye <sup>338</sup>.

Tout à coup, le cuisinier héréditaire cessa de parler; il se précipitait à sa droite le chemin de l'abbaye. Il me dit, avant de quitter, combien il était charmé de ma rencontre; mais, en passant par son cheval, qui sentait la grange et le foin des moines, il ne put achever son compliment; l'autre moitié resta dans sa

LES INSTRUMENTS DES JEUX. — Reviendrai-je encore au travail de Dominique? Et pourquoi pas?

Dominique, dans sa description des arts et métiers, divise les instruments des jeux en instruments de jeux sur terre et en instruments de jeux sur table.

Commençant par les premiers,

Il parle du jeu du palet <sup>339</sup>;

Il parle du jeu de boules <sup>340</sup>;

Il parle du jeu de mail, palemail ou jeu de boules pour lequel on se sert de palleys emmanchés de pils, de bâtons, dans une ceinture ou de planches, ou de maçonnerie, ou de terrasses garnies <sup>341</sup>;

Il parle du jeu des quilles <sup>342</sup> ou jeu de boule, poussant, versant des pils, des bâtons dressés;

Il parle du jeu de paume, jeu de boules faites en laine de crin, poussées et repoussées avec des raquettes, soit en air, soit dans des bâtiments clos <sup>343</sup>, dont la prodigieuse multitude avait, il n'y a pas très long-temps, effrayé le parlement.

Continuant par les instruments des jeux sur table :

Il parle du jeu de galet, jeu du palet, poussé et repoussé de la main sur une table entourée d'une large rainure, où celui qui laisse tomber le galet, le palet, perd <sup>345</sup>;

eu de billard, espèce de jeu de palet sur une  
un tapis, où les boules, au lieu d'être poussées  
direction par un maillet, sont poussées l'une con-  
e bout de bâtons appelés billards<sup>346</sup> ;

eu des dés<sup>347</sup>, originairement le jeu des osselets ;  
eu des échecs<sup>348</sup> ;

eu des dames, matériellement le jeu des échecs,  
es pièces<sup>349</sup>. Il dit qu'on pourrait mettre ce jeu  
on de jeux sur siège. Effectivement, il y a un  
de formes, de tabourets, d'escabelles, qui ont le  
et d'un damier<sup>350</sup> ;

eu de cartes et de tarots<sup>351</sup>, originairement, lui  
eu d'images<sup>352</sup>, auquel a été ajouté depuis un jeu  
points, depuis un jusqu'à dix, ont été empreints  
ou cartes<sup>353</sup>.

it que la plus grande partie des instruments des  
ent au tour, parce que la forme du rond, du cer-  
e, de la boule, est celle qui se prête le plus au

et que le jeu des cartes envahira ou dominera tous  
ce qu'il est le jeu le plus joli ; parce qu'il est le  
ce qu'il est le plus amusant ; parce qu'il est le jeu  
nps, de toutes les saisons, de toutes les heures ;  
le jeu des hommes, des femmes, des vieillards,  
jeu de tous les sexes et de tous les âges.

UMENTS DE MUSIQUE. — Au moins la moitié de  
de Dominique ; mais, cette moitié, je l'ai rac-  
aucoup ; et, sans doute, si Dominique eût à son  
la mienne, il l'eût de beaucoup allongée.

isons où il y a salle à manger, salle de compagnie,  
il y a ordinairement salle de musique. Les bancs  
sont rangés ; je vois étalés sur leurs pupitres les  
Attaignant<sup>354</sup> et de Ballart<sup>355</sup>, qui aujourd'hui im-  
gnes des sons, les signes de la musique, aussi bien  
des pensées, les signes de la parole.

les cahiers sont pendus ou posés des instruments  
e.

guère possible, et il m'importe assez peu de sa-  
e plus ancien. J'aperçois dans le fond l'orgue avec  
x qui reçoivent l'air des porte-vents, qui le reçoivent.  
lets. Je sais qu'aujourd'hui le porte-vent est garni  
e ou tremblant, et que les jeux ont chacun leurs  
ales, dont la touche se trouve sous le pied<sup>356</sup>.



Tout près est le clavecin, imité de l'orgue.

Pour moi, et sans doute pour bien d'autres, ce sont des instruments. L'un est à lui seul un concert d'instrument ; l'autre, un concert d'instruments à corde<sup>361</sup>.

L'orgue fait en même temps entendre la trompette à à tortil<sup>358</sup>, le dessus de trompette ou claron<sup>360</sup>, la trompette ou saquebute<sup>360</sup>. Il fait en même temps entendre le haut-bois, le dessus de haut-bois ou petit haut-bois, le haut-bois ou grands hauts-bois, de deux, trois pieds de la flûte à bec, le dessus de flûte ou flûtet, la basse de flûte allemande, ou flûte traversière, ou grande flûte<sup>362</sup>.

Le clavecin, l'orgue à cordes, fait entendre la viole, le dessus de viole ou violon, la première basse de viole bâtarde, la seconde basse de viole ou contra, la viole, ou simplement la basse<sup>363</sup>. Il fait entendre aussi le tiorbe, la guiterne, et les autres instruments à plectre.

Je suis fâché que, dans plusieurs concerts, on ne joue de la trompette marine, cette ancienne basse retentissante de trois tables en triangle, assemblée, et manœuvrée par une seule touche, montée d'une seule corde portant un valet dont un pied, qui n'est pas fixe, imite, par le mouvement que lui fait faire la vibration de la corde sous le son d'une trompette<sup>364</sup>.

C'est un miracle, dit-on, que la justesse de nos instruments actuels. Ah ! non, ce n'est pas un miracle, quand on voit qu'outre les bonnes méthodes instrumentales, telles que de musique pratique par Issandon<sup>365</sup>, rien n'est plus en usage aujourd'hui que les tablatures de flûte<sup>367</sup>, de guitare<sup>366</sup>, de luth<sup>369</sup>, de sistre<sup>370</sup>, d'épinette<sup>371</sup>.

D'abord instruments bons, puis instruments beaux.

Autrefois, les fabricants d'instruments pouvaient employer l'étain, le cuivre, pour faire les instruments ; mais, s'ils employaient l'argent ou l'or, ils étaient qualifiés orfèvres<sup>372</sup>. Ils pouvaient bien aussi employer le bois ordinaire, le buis, même l'ébène, pour les instruments à cordes ; mais, s'ils filetaient les oules ou les roses avec des coloris, de la nacre, de l'ivoire, ils étaient qualifiés blottiers<sup>373</sup>. Maintenant, le roi les a réunis en corps de métier et il leur a permis d'employer toute sorte de matières ; ils peuvent maintenant avoir de bons et beaux instruments.

LES ARMES. — Ce chapitre est tout entier à Doménille qui le laisse à peu près tel qu'il l'a fait.

s ont commencé par se battre avec des ossements, de grands animaux, qu'on n'enterrait pas encore.

étaient de courtes massues, auxquelles ont succédés et noueuses massues de bois épineux, auxquelles les parties du monde, ont, en différents temps, succédé, succédé d'autres armes, ou meilleures armes : car, dans les mêmes besoins, l'esprit humain opère toujours de même<sup>375</sup>.

nous sommes encore à l'arc.

, en France, on a passé l'arc, l'arbalète; on les a

u canon, à la couleuvrine.

venu aux petits canons portatifs, à l'arquebuse, au

de quelle manière on les fabrique à Saint-Étienne, au charbon, le fer, les chutes d'eau<sup>376</sup>; où sont les mines de la France<sup>377</sup>, et sans doute du monde.

le fer laminé; le fer laminé est courbé en tube; le fer est soudé, fourbi, poli, foré, ajusté. C'est un canon ou de mousquet, qu'on enrichit quelquefois de fer moulu; alors il est monté sur le bois ou fût; il est garni de son serpent<sup>378</sup>; il est prêt à recevoir la mèche, le plomb, à lancer la mort.

celle de forger les casques, les corps de cuirasse, est la même; celle de forger les arquebuses; celle de les fourbir, la même; celle de les graver, de les dorer, la même.

nouvelles fabriques, on bat les lames d'épée au mar-

ra pas à moi qu'on sache dans mon lointain pays que la nation française est guerrière. Un de mes amis, valet d'un homme de robe, a voulu, avant que je sortisse, me montrer le cabinet d'armes : il y a des épées, des piques, des pistolets, des escopettes, des poitrinaux, des mousquets; il y a six petits canons, six canons, montés sur leurs affûts<sup>384</sup>.

URES. — Maintenant, plus de Dominique.

dis avec qui je vis me disent : Un homme attentif comme vous, un homme qui écoute comme vous... Je mérite peut-être cette petite louange.

s très long-temps que, dans une maison où je me suis vu avocat, qui était peut-être un médecin, ou même un homme de loi, ou même un commerçant, mais qui à sa mise ne

me paraissait point porter sa science en carrosse, parlant assez pertinemment des carrosses. On va voir si aussi je fus attentif et si j'écoutais bien.

Pour moi, dit-il, j'en sais plus qu'on en sait sur les et sur les carrosses : j'en sais sans doute trop, car, dans l de, toutes les fois que j'en entends parler, je suis obligé dresser beaucoup de gens.

Je sais que nos litières à brancard sont anciennes en O et plus anciennes en Orient<sup>382</sup>.

Je sais encore mieux que je ne sais pas et qu'on ne quand, pour la première fois, elles ont été décorées de : de franges, de glaces, de glaces couvertes de devises. écrits en lettres d'or<sup>383</sup> ; mais je fais des recherches, : les inventaires mobiliers, soit dans les comptes des gra sons, et je le saurai.

Je sais que les chars où les hommes se font porter s même anciens, fort anciens ; je sais que les Romains en ava je sais qu'au XIII<sup>e</sup> siècle les Françaises en avaient<sup>385</sup>, aujourd'hui les Françaises et les Français en ont<sup>386</sup>.

Je sais encore mieux que je ne sais pas et qu'on ne quand, pour la première fois, ces chars ont cessé d'être rettes couvertes, roulant sur des essieux ; quand, pour mière fois, ils ont été suspendus sur des ressorts<sup>387</sup> ; q couverture en demi-cercle a été changée en couverture plate, à quatre eaux, en impériale ; quand ils ont été en rembourrés, matelassés, de laine ; quand ils ont été en couverts de cuir, de drap, de velours ; quand ils ont été de mantelets se haussant, s'abattant, de custodes, de ri quand ils ont été sculptés, peints, cloutés de millions d clous dorés<sup>388</sup> ; enfin, quand ils ont été dignes de leur n nom italien, de char rouge, *carro rosso*<sup>389</sup>. Du reste, aussi des recherches, soit dans les inventaires mobiliers dans les comptes des grandes maisons, et je le saurai.

En attendant, je sais que c'est durant nos troubles civils ont été armés, aux quatre coins, d'épieux, de pistole balles, moules de balles, poudre et fourniment<sup>390</sup> ; que c core vers ce temps qu'ils ont été quelquefois construits en poste<sup>391</sup> ; qu'ils ont été en temps de deuil drapés de noir.

En attendant, je sais aussi que l'usage de ces voitures tous les jours plus général<sup>393</sup>.

Je sais qu'il en est de même en Allemagne<sup>394</sup> ; de m Italie, où les carrosses sont les plus riches<sup>395</sup> ; de même gleterre, où ils sont les plus élégants<sup>396</sup>.

Je sais que nos successeurs, ne pouvant mieux faire, feront  
 re... , et que, si nous avions fait comme ils feront, ils au-  
 raient sûrement fait comme nous faisons.

Enfin, je sais qu'on nomme celui qui mène un coche le co-  
 chier<sup>397</sup>, et celui qui mène un carrosse un carrossier<sup>398</sup>.

**MONNAYAGE.** — Voici maintenant une historiette au moins  
 vraie qu'une histoire.

Il y eut sous le règne du feu roi, à l'hôtel des monnaies de  
 Paris, une assez plaisante dispute. Un mécanicien, nommé Abel,  
 trouva le moyen de frapper au balancier les pièces de mon-  
 naie<sup>399</sup>. Les frappeurs au marteau se dirent à l'oreille que leur  
 travail serait perdu, que tout le monde pourrait aussi bien qu'eux  
 frapper au balancier; ils dirent à tout le monde que la monnaie  
 frappée au balancier était déformée; cependant elle était mieux  
 frappée. Ils dirent que l'empreinte n'en était pas nette; cepen-  
 dant elle était plus nette. Ils dirent qu'on avait toujours frappé au  
 marteau; une partie du monde fut alors pour eux. Ils dirent  
 que les innovations avaient bouleversé la religion, l'état; ils  
 dirent alors tout le monde. Depuis on a abandonné le balancier,  
 on a repris le marteau, et sans doute pour ne plus le quitter.

Autant de lettres de l'alphabet, autant d'hôtels de monnaies;  
 chacun a la sienne<sup>401</sup>.

A écrire aussi que, depuis François I<sup>er</sup>, la valeur métallique  
 des pièces de monnaie égale à peu près la valeur métallique des  
 pièces de métal du même poids<sup>402</sup>.

L'écu vaut 3 livres 5 sous, le demi-écu 1 livre 12 sous 6 de-  
 niers, le quart d'écu 16 sous<sup>403</sup>.

Les arithméticiens prétendent que cette division monétaire  
 n'est pas bonne; les monnayeurs répondent : Chacun son mé-  
 tier!

**LE PAPIER.** — Sous le titre de blason du cabinet<sup>404</sup>, la poé-  
 tesse a décrit le mobilier. Que d'objets!

Je parlerai seulement du papier, qu'on ne fait en aucun lieu  
 en France, pas même à Troyes<sup>405</sup>, pas même à Avignon<sup>406</sup>,  
 pas même à La Rochelle<sup>407</sup>, pas même à Thiers<sup>408</sup>, pas même  
 aux moulins anglais établis en France<sup>409</sup>, aussi bien qu'à Cler-  
 mont<sup>410</sup>, où la rame ne coûte cependant guère plus de trois li-  
 vres<sup>411</sup>.

**L'ENCRE.** — Doit-on parler de l'encre avant de parler du  
 papier? Je crois que les avis sont partagés. Ce qu'il y a de sûr,  
 c'est qu'après avoir parlé de l'un il faut parler de l'autre. Je dirai  
 donc que l'encre la plus commune est composée d'eau de pluie<sup>412</sup>,  
 de vin, de noix de galle, de vitriol et de gomme<sup>413</sup>; qu'il y

a de l'encre de toutes les couleurs et notamment de l'encre rouge, composée de brésil et de lie de tartre<sup>414</sup> ; qu'il y a de l'encre d'argent liquide<sup>415</sup>, qui fait bien sur le velin noir ; qu'il y a de l'encre d'or liquide, composée de feuilles d'or, de miel, de gomme dissoute<sup>416</sup>, qui, sur le velin pourpre, ne plaît pas mieux à l'œil ; qu'il y a de l'encre phosphorique, dont l'écriture est visible la nuit<sup>417</sup> ; enfin, qu'il y a l'encre ammoniacque, dont l'écriture n'est visible qu'après l'avoir approchée du feu<sup>418</sup>.

**L'IMPRIMERIE.** — Il faut obéir aux lois du pays où l'on habite.

Que je suis fâché qu'elles me défendent de mettre l'imprimerie, même la fonte des caractères, parmi les arts mécaniques !

J'aurais mentionné Tory de Bourges, qui a trouvé les proportions entre la tête de l'homme et les lettres romaines<sup>419</sup>. Voirgier et ses successeurs, dessinateurs de lettres grecques<sup>420</sup>, l'habile fondeur Le Bé, issu de cette ancienne famille d'anciens papetiers de Troyes<sup>421</sup> ; et avant eux Garamon, qui leur a donné les meilleurs poinçons<sup>422</sup>.

Ici je ne puis donc rien dire de ce règlement sévère par lequel les fondeurs sont astreints à travailler depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir<sup>423</sup>.

Ici non plus je ne puis rien dire des perfectionnements de la presse si bien disposée pour que le frappelement soit égal sur toutes les parties du papier<sup>424</sup>, du perfectionnement de l'encre préparée à l'urine humaine<sup>425</sup>.

Ici je ne puis sans doute parler même de l'ordonnance qui veut que le tirage soit fait dans les vingt-quatre heures après la composition de la forme<sup>426</sup>.

**LA RELIURE.** — Mais les lois ne me défendent pas de parler ici des relieurs.

Je les ai vus assembler les feuillets, non autrefois avec des gros fils de chaux, mais avec des bords de parchemin, de cuir ; je les ai vus à laiter le dos, le recouvrir quelquefois tout uni<sup>427</sup>. Je les ai vus dorer, argenter une partie ; j'ai suivi leurs ingénieuses opérations. Ils serrent d'abord le livre entre les deux montants d'une presse ; ils grattent les trois côtés de la tranche et ils les oignent d'une mixture de blanc d'œufs, de bol d'Arménie et de sucre-candi, qu'ils laissent sécher ; ensuite ils passent légèrement sur ces trois côtés un pinceau trempé dans l'eau, et ils y appliquent la feuille d'or ou d'argent ; ils la polissent avec une dent de chien<sup>428</sup>, et c'est fini.

Je puis dire aussi comment, contre l'action de l'air ou la por-

re, ils défendent les couleurs des tranches par des rebords descendant des plats où, au milieu de filets, de fleurs, d'ornements, est souvent écrit le nom de celui auquel appartient le livre<sup>429</sup>.

**LA LÉGISLATION DES ARTS.** — Il ne faut pas croire que les corps de métiers soient modernes : ils font partie des anciennes<sup>430</sup> ; mais à mesure qu'ils ont été vers l'âge de la maturité, ils se sont chargés de ses chaînes<sup>431</sup>. Maintenant, à mesure qu'ils s'en éloignent, ils s'en déchargent. Cependant, ils restent encore sous le poids de la plus lourde, sous le poids des charges et des maîtrises<sup>432</sup>.

Peu de temps après mon arrivée en France, je me trouvais dans une belle salle d'une riche maison de Lyon, où je demandais si, aussi bien qu'en Turquie, l'industrie en France ne pourrait être libre.

Non, répondit une personne, les ouvrages faits dans les enclos de commanderies<sup>433</sup>, dans l'enceinte de certains hôpitaux<sup>434</sup>, dans les châteaux privilégiés<sup>435</sup>, des Salvétat<sup>436</sup>, où il n'y a pas de prise, ce qui revient au même de garantie, sont tous mauvais ; j'ai remarqué, moi, que le chapeau, l'habit, les chausses, les souliers, faits dans la ville jurée<sup>437</sup> ou des maîtrises, me durent deux fois plus que ceux faits dans le faubourg non juré<sup>438</sup>, qui toutefois touche au rempart.

Si ! dit une autre personne, car j'ai remarqué, moi, tout le contraire. J'ajouterai du reste que je suis d'une province dont les états ont demandé l'entière liberté des arts<sup>439</sup> ; je suis Breton.

Ces jours-ci, je lisais diverses lois qui permettent aux maîtres artisans d'exercer à la fois deux métiers ; qui permettent aux maîtres artisans des villes où il y a parlement d'exercer leur métier dans toute la France ; qui permettent aux artisans d'une ville où il y a présidial de l'exercer dans toute l'étendue de la juridiction. Voilà un commencement de liberté ; la voici tout entière : moyennant finance, l'ordonnance de 1581 déclare maîtres tous les compagnons artisans, lorsque, suivant la grandeur des villes où ils voudront s'établir, ils paieront depuis un écu jusqu'à trente<sup>440</sup>.

Et toutefois, le public a moins tenu à l'exécution de cette loi que les jurandes ont tenu à son inexécution ; aussi est-elle tombée en désuétude<sup>441</sup>.

**LES ARTISANS.** — Dans certaines bourgades, les artisans sont encore serfs<sup>442</sup>. Dans certaines provinces, s'ils altèrent les matières qu'ils travaillent, ils sont encore punis de mort<sup>443</sup>. Dans

certaines corporations, leur teneur d'écritures, leur c  
encore leur magistrat<sup>444</sup>.

Qu'on ne croie cependant pas qu'au temps présent soient beaucoup plus considérés qu'au temps passé.

En effet, il y a aujourd'hui beaucoup plus d'or, l plus d'orfèvres, beaucoup plus de soie, beaucoup pl  
bricants de velours; beaucoup plus de fabriques, beau  
de chefs de fabriques, c'est-à-dire beaucoup plus d'arti  
prochant de l'état d'avocat et de magistrat.

Aujourd'hui le roi ne dédaigne pas de conférer lui-m  
les artisans sur le perfectionnement de leurs ouvrages --

Il ne dédaigne pas d'ériger en titre d'office le métier c  
tains d'entre eux<sup>446</sup>.

J'ajoute qu'aujourd'hui les artisans se défendent eux-  
avec leurs lois, ou, si vous voulez, qu'ils se défendent eux-  
contre leurs lois; elles sont aujourd'hui toutes en français

Hé! qui ne sait d'ailleurs que durant les dissensions re  
ses ils ont été jetés dans les conseils des ligueurs, pêle-mê  
les gens de robe, les nobles, les ecclésiastiques<sup>448</sup>? On  
le souvenir s'en est conservé sur leurs registres; je n  
mais je le vois conservé sur leurs figures.

## STATION LXVIII. — LE TOURMENTEUR DE PA

Si l'on ne peut pas me dire que je suis logé chez le bon  
on peut me dire que je le suis chez le tourmenteur ou qu  
naire. Ce matin, pendant que je déjeunais, il me l'a app  
même. Il ne se soucie pas trop d'ailleurs qu'on le sache  
m'en soucie pas trop non plus, et je lui ai volontiers pr  
n'en point parler.

Messire, m'a-t-il dit, je sens qu'il n'appartient guère  
simple logeur d'hôtel garni, tel que moi, d'avoir son c  
germain premier commis greffier du Châtelet; cependant  
est pas moins la vérité.

Mon cousin-germain, qui a marié avantageusement m  
mes sœurs, a cru devoir se charger aussi de ma fortune  
fit venir à Paris pour être tourmenteur ou questionnaire d  
telet<sup>1</sup>. Tu auras, me dit-il à mon arrivée, de bons app  
ments, un bon habit, des provisions d'officier royal scell

ceau<sup>2</sup> ; et , dans toute l'année , tu n'auras peut-être pas peut-être pas quinze jours de travail. Je te vois jeune , adroit : la nature t'a jeté dans le moule des tourmenteurs , siras dans cet état : c'est demain que tu dois y entrer.

CORDES. — Effectivement , le lendemain à deux heures li , m'étant trouvé avec le tourmenteur provisoire aux au Châtelet , le geôlier vint nous ouvrir une chambre , au dessus de laquelle les clercs de la basoche jouaient édie<sup>3</sup>. Nous allons , me dit le tourmenteur provisoire , la torture par extension. Il y a deux manières : l'une e à passer une corde à la poulie que vous voyez au haut oûte , à suspendre l'accusé par ses deux bras attachés en derrière le dos , tandis qu'un énorme poids de cent li-nd à ses deux pieds attachés de même ensemble<sup>4</sup> ; l'autre e à tirer l'accusé par chaque main et par chaque pied , au de deux cordes passées à ces deux anneaux scellés dans à la hauteur d'environ trois pieds et à deux pieds de dis-un de l'autre , comme vous voyez , et au moyen de deux cordes passées dans ces deux autres anneaux , scellés au douze pieds de distance du mur , et à un pied de distance l'autre , comme vous voyez aussi , à augmenter succes-nt la tension , en mettant au dessous de l'accusé des tré-de plus en plus élevés<sup>5</sup>. C'est celle que nous allons

out d'une heure , longue pour le tourmenteur provisoire , pour moi , le juge et le greffier arrivent et s'asseyent. tôt on amène un vieillard à cheveux blancs , mais fort ureux. Pendant le premier degré de tension , le juge l'in- , l'exhorte à confesser son crime. Le vieillard répond par res et des jurements. Plus grand degré de tension , plus s injures , plus grands jurements. La tension , par ordre du cesse d'augmenter ; les injures et les jurements redoublent. après une demi-heure de questions d'une part , de dénégas-ostinées de l'autre , le vieillard est délié ; il cesse les in-les jurements , mais il persiste dans ses réponses : il est<sup>6</sup>. Un barbier , qui toujours se trouve là , remet en un tour n les dislocations<sup>7</sup> , et le vieillard sort de la prison en me-la partie civile de bien lui faire payer ses tortures.

U. — J'avoue que durant toute cette question le cœur me continuellement , et que le vieillard n'aurait été torturé r une de ses mains et par un de ses pieds , ou du moins té fort mal torturé , si le tourmenteur provisoire ne fût ve-mes deux cordes ; mais je ne fis , me dit-on , pas l



quelques jours après. Il s'agissait de donner la question de l'eau.

On amena un jeune homme pâle, mince et fluet ; on l'amena sur une sellette de bois ; on lui attachait les deux bras au-dessus de la tête, avec une corde qui passait dans un anneau scellé au mur, et ses deux pieds avec une autre qui passait dans un anneau scellé au pavé. Le tourmenteur provisoire le prit d'une main par le nez, et de l'autre introduisit dans sa bouche une corne remplie d'eau ne tombant que goutte à goutte. Le juge, à chaque corne d'eau épuisée, demandait au jeune homme : Voulez-vous avouer ? — Non. — De l'eau ! Le juge répétait long-temps et inutilement sa demande, criant à chaque nouveau refus : de l'eau ! Mais enfin, quand le jeune homme vit que, sur quatre pintes d'eau à tomber dans sa bouche, il en restait encore trois<sup>9</sup>, ne pouvant plus alors résister à ce tourment, il s'avoua coupable. On le délia et on le ramena dans la prison.

Je remarquerai que, pour rendre ses aveux plus complets, on le menaça de la question de l'eau compliquée de celle de la tension<sup>9</sup>.

LE FEU. — Je remarquai aussi qu'on le menaça en outre de la question du feu, quoiqu'elle ne soit maintenant guère en usage<sup>10</sup>. Le tourmenteur provisoire était un ancien et habile praticien ; je lui demandai en quoi elle consistait. Il me dit qu'on présentait devant un grand feu allumé la plante des pieds de l'accusé, pendant l'espace de temps prescrit par le juge, et jusqu'à l'aveu du crime<sup>11</sup>.

LES PLANCHETTES. — Mon cousin-germain me loua beaucoup du colrage que j'avais montré à la dernière question, pendant laquelle j'avais si bravement porté l'eau que le tourmenteur provisoire versait dans la corne. Il me loua d'avoir ainsi, malgré l'opinion des innovateurs et réformateurs<sup>12</sup>, aidé les juges à découvrir la vérité ; et comme il était le bel esprit du greffe, il ajouta que c'était avec raison que les philosophes disaient que la vérité était au fond du puits.

Mais bientôt il rétracta ses éloges.

Le tourmenteur provisoire, un des plus assidus courtisans de mon cousin-germain, lui proposa de me faire briller à une question de brodequins qu'on devait donner dans quelques jours ; mon cousin-germain y consentit. Maître, me dit le tourmenteur provisoire, la question des brodequins est une des tortures les plus simples. Vous asseyez votre accusé ; vous lui prenez la jambe droite, vous la mettez entre deux planchettes ; vous lui prenez la jambe gauche, vous la mettez entre deux autres planchettes ; vous serrez l'une contre l'autre les deux jambes avec des cordes

Ensuite, suivant que le juge vous le commande, vous enfoncez avec un gros marteau, entre les deux planchettes placées entre jambes, un, deux, trois, jusqu'à huit coins de bois <sup>13</sup>, voilà ; c'est, je vous assure, tout. Cette leçon de torture me parut facile à retenir, et comme les provisions du grand sceau me venaient au cœur, je promis de bien faire mon devoir. Afin de paraître encore mieux, on me dit que je n'aurais à torturer qu'une méchante femme qui avait fait périr son époux ; qu'il s'agissait d'un exemple pour toutes les femmes, pour la mienne bien que pour les autres. Je m'animai moi-même : je me représentai une femme à la démarche, à l'air audacieux, au visage féroce. Je me rends à la chambre de la question avant l'heure fixée : le juge paraît ; il était accompagné de mon cousin-germain qui, ce jour-là, pour me donner plus de courage, était venu remplacer le greffier. Moi, j'étais assisté du tourmenteur provisoire, j'avais tout préparé, j'étais prêt. Enfin la porte s'ouvre ; je vois entrer, environnée d'archers, les armes hautes, une jeune femme plus belle que le jour ; ses yeux doux, tendres et brillants, se portent successivement sur ceux qui l'entourent, sur moi comme sur les autres. Asseyez madame, me dit le tourmenteur provisoire ; il fut obligé de m'aider. Déchaussez madame, ajouta-t-il ; alors je tombai dans une pamoison, pendant laquelle on m'emporta chez le geôlier, qui eut bien de la peine à me faire revenir. Lorsque j'eus entièrement repris mes sens, ce fut une risée générale parmi les guichetiers et les gens de la geôle. On me plaisanta, on se moqua de moi ; et quand je fus sorti, on jugea unanimement que je n'étais pas né pour jamais faire quelque chose de bon.

Mon cousin-germain me reçut fort mal ; il me dit que si j'avais conservé quelques moments encore un peu de courage j'aurais été quitte ; que cette dame n'avait été condamnée qu'à être présentée à la question ; qu'on lui avait fait l'arrêt de manière à lui faire croire qu'elle y avait été condamnée ; qu'on ne voulait que lui faire peur, afin d'obtenir des aveux <sup>14</sup> ; que la justice avait ses ruses, ses finesses, et que je n'étais qu'un sot.

Tu aurais d'ailleurs, ajouta-t-il, pu tirer parti de ta tendresse, en vendant aux accusés, ainsi que les autres tourmenteurs, des recettes, des secrets, des adoucissements <sup>15</sup>. Tu irrévocablement tourné le dos à la fortune.

Je me disposais à repartir ; mais mon cousin-germain, ne voulant pas laisser sortir de la famille ce bel office, comme il disait, me fit appeler avec le tourmenteur provisoire, et il nous

signifia ses arrangements. Toi , me dit-il , tu seras en titre *tourmenteur du roi notre Sire*<sup>16</sup> ; tu assisteras à la question les yeux fermés et les oreilles bouchées si tu veux , et tu signeras le procès-verbal. Toi , dit-il au tourmenteur provisoire , tu donneras la question , et tu auras seul les salaires et vacations , soit directs , soit indirects ; et toi , me dit-il en s'adressant de nouveau à moi , tu n'auras que les appointements fixes. Depuis , j'en fais tous les quartiers la quittance , et j'ai de plus ce grand habit bleu que je porte les dimanches.

---

## STATION LXIX. — LES PLAINES DE FLEURI.

Il y a en France plusieurs petites villes , beaucoup de bourgs , et encore beaucoup plus de villages du joli nom de Fleuri<sup>1</sup>.

Le Fleuri où je suis en ce moment est un village situé sur une aile de la forêt de Fontainebleau<sup>2</sup> , et mérite peut-être plus qu'aucun autre son nom. Depuis quelques jours , je me promène dans ses belles plaines gazonnées , pensant , ne cessant de penser à plusieurs différents sujets sur lesquels il me faut et sur lesquels je veux sans autre délai écrire. Je prends enfin aujourd'hui la plume sans trop savoir si je me suis assez promené , si je ne devrais pas me promener encore , si ceux qui liront ceci ne seront pas tentés , suivant la plaisante expression française , de m'envoyer promener.

LES PEUPLES DE LA FRANCE. — J'ai déjà dit , je crois , que l'échelle des climats ou l'action variée des climats a rompu l'unité de l'homme physique , l'unité de sa couleur , de ses traits<sup>3</sup>.

Maintenant j'ajoute qu'elle a rompu aussi l'unité de l'homme moral , l'unité de ses goûts , de ses habituelles inclinations.

Assurément , si d'abord le caractère des hommes a été le même , il ne l'est plus. Le caractère du Suédois , du Russe , n'est assurément pas celui de l'Espagnol , de l'Italien.

Et en France , assurément , le caractère du Picard , du Lorrain , n'est pas celui du Béarnais , du Provençal. D'après la position de leur pays , les Français du nord tiennent des Allemands , des Flamands , des Français , du midi ; d'après la position de leur pays , les Français du midi tiennent des Espagnols , des Italiens , des Français , du nord ; de cette manière cependant que les Fran-

du nord et les Français du midi, à cause de la contiguïté du ritoire, des liens du sang, à cause de la langue, des institutions, tiennent infiniment plus les uns des autres que des leurs voisins.

Les observations me semblent vraies, et non celles des livres de géographie sur le caractère imaginaire des Français de chaque province. Les Picards, suivant ces livres, sont bons, loyaux, braves, aiment la bonne chère<sup>4</sup>; suivant moi, tous les Français sont Picards. Les Gascons, suivant ces mêmes livres, sont spirituels, fiers, aiment à se vanter<sup>5</sup>; suivant moi, tous les Français sont Gascons<sup>6</sup>.

**DÉNOMBREMENTS DE LA FRANCE.**—Que j'essaie maintenant d'ordonner les documents dont sont en plusieurs endroits recueillies mes tablettes; que j'essaie de faire connaître par ordre la grande famille française, hommes et biens.

Fromenteau évalue la surface de la France à quarante mille lieues carrées<sup>7</sup>.

De La Harpe l'évalue à deux cents millions d'arpents, dont la moitié seulement sont en pleine culture<sup>8</sup>.

Fromenteau compte quatre millions de maisons<sup>9</sup>.

Corrozet divise la France en treize provinces<sup>10</sup>.

Bouchel la divise en vingt-une généralités, dont quinze sont *sièges d'élection*<sup>11</sup>.

Les géographes comptent en France : quatre-vingt-seize diocèses<sup>12</sup>, — quarante mille paroisses<sup>13</sup>, — deux mille églises calvinistes<sup>14</sup>.

Ils y comptent : dix-huit duchés<sup>15</sup>, — quatre-vingt-six comtes<sup>16</sup>, — soixante-dix mille fiefs<sup>17</sup>. — Ils y comptent : huit parlements<sup>18</sup>, — cinquante présidiaux<sup>19</sup>, trois cent quatre-vingts bailliages ou sénéchaussées<sup>20</sup>.

Les calculateurs politiques disent qu'il y a au moins : vingt millions d'habitants<sup>21</sup>, — quatre cent cinquante mille clercs séculiers<sup>22</sup>, — Cent soixante quinze mille clercs réguliers<sup>23</sup>, — onze mille religieuses<sup>24</sup>, — sept mille chevaliers de Malte, ou frères, ou novices<sup>25</sup>, — quatre mille ministres calvinistes<sup>26</sup>, — deux cent mille nobles<sup>27</sup>, — cinquante mille officiers de justice<sup>28</sup>, — trente mille avocats, procureurs, praticiens<sup>29</sup>, — cent mille sergents<sup>30</sup>, — six mille sollicitateurs<sup>31</sup>, — six mille financiers<sup>32</sup>, — deux millions de pauvres<sup>33</sup>.

Mais là n'est pas, il s'en faut bien, l'entier inventaire du grand ménage national.

Il n'est pas non plus dans les dénombrements que demande le roi par ses dernières ordonnances<sup>34</sup>.

Il n'est ou il ne serait pas même dans ceux que demande le pensionnaire de Villepreux.

Et où est-il ? Où serait-il donc ? Il est , il serait là seulement où les dénombrements correspondent , là seulement où les dénombrements correspondraient, sans exception d'aucune, à toutes les parties de l'ordre social.

## STATION LXX. — LES COTEAUX DE FLEURI.

Irrésistiblement attiré ce soir par la douce pente des coteaux de Fleuri, je me suis donné le plaisir de les parcourir. Dans une longue , agréable promenade , mon imagination , comme un cerf aux pieds , a été d'abord vagabonde ; mais peu après je l'ai arrêtée et fixée sur ces questions :

Comment la grande famille française est-elle constituée ?

Quelle est l'action mutuelle des éléments qui la constituent ?

A force de monter, de descendre, de remonter, de redescendre, j'ai enfin trouvé les réponses, et je suis rentré à l'hôtellerie, la tête penchée ainsi que les épis remplis de grains mûrs.

LA CONSTITUTION. — J'ai lu bien des politiques, bien des publicistes français. Mon Dieu ! que de confusion !

Je crois , moi , avoir une idée assez nette de la constitution française, qu'on appelle ici les lois fondamentales de l'état<sup>1</sup>.

Ces lois n'étaient originairement que des usages<sup>2</sup>.

Elles ne forment pas même encore aujourd'hui un corps ; elles sont éparses dans les registres de l'état , dans ceux des hautes cours ou dans les livres<sup>3</sup>.

Elles sont d'ailleurs si obscures , si vagues , qu'au lieu de déterminer les limites du pouvoir, c'est le pouvoir qui détermine leur sens et leur application<sup>4</sup>.

Suivant l'esprit de ces lois , le roi a le droit : de lever les impôts , — de faire la guerre , — de faire la paix , — de faire des lois , — de rendre<sup>5</sup> et de faire rendre la justice , — d'être presque toujours le maître , toujours le maître , presque en tout le maître , en tout le maître<sup>6</sup>.

Le clergé a aussi des droits appelés immunités<sup>7</sup>.

La noblesse a aussi des droits appelés privilèges<sup>8</sup>.

Le tiers-état , comme tiers-état , n'a pas de droits , de privilèges ; mais dans certaines villes<sup>9</sup>, dans certaines jurandes<sup>10</sup>.

bourgeoisie, qui fait partie du tiers-état, a des droits, des privilèges.

**LES DOLÉANCES.** — Lorsque ces trois corps, ou plutôt ces trois membres du corps de l'état souffrent, ils se plaignent au chef commun, ils présentent au roi leurs cahiers de doléances.

Les cahiers des doléances des trois états provinciaux ou demeurent long-temps, ou demeurent sans réponse; mais ceux des états généraux sont ordinairement convertis en ordonnances royales, datées du lieu où ils sont assemblés<sup>11</sup>.

**LES TROIS ÉTATS PROVINCIAUX.** — Pourquoi le pensionnaire de Villepreux, quand il disait si clairement et si franchement que l'histoire de France n'était pas une histoire nationale, n'ajoutait-il pas à ses preuves qu'elle n'avait jamais parlé des trois états provinciaux<sup>12</sup>?

N'est-ce donc pas à l'histoire nationale à m'apprendre :

Qu'il y a certaines provinces où la convocation des trois états est périodique<sup>13</sup>, qu'il y en a d'autres où elle ne l'est pas<sup>14</sup>?

Que celles-ci paient, mais n'accordent pas l'impôt<sup>15</sup>; que celles-là ne le paient qu'après l'avoir accordé ou dans l'assemblée des trois états<sup>16</sup>, ou même dans la seule assemblée du tiers-état, lorsque le tiers-état seul doit le payer<sup>17</sup>?

Que, dans presque toutes ces provinces, l'assemblée des trois états veille à l'administration<sup>18</sup>, surtout au maintien des privilèges<sup>19</sup>?

N'est-ce donc pas encore à l'histoire nationale à m'apprendre :

Que pour le clergé ce sont les dignités cléricales, que pour la noblesse ce sont les grandes seigneuries, ou même dans plusieurs provinces la seule qualité de noble<sup>20</sup>, que pour le tiers-état ce sont les charges municipales, qui donnent entrée aux assemblées des trois états provinciaux<sup>21</sup>?

Que les membres sont dans certaines provinces pécuniairement défrayés, que dans d'autres on leur offre tous les jours, dans le lieu de leurs séances, du pain et du vin, honorablement achetés avec les deniers publics<sup>22</sup>?

Que les trois états provinciaux s'assemblent, tantôt par provinces, tantôt seulement par bailliages<sup>23</sup>; qu'ainsi que les états généraux ils n'ont pas de palais<sup>24</sup>.

Et véritablement j'ai plusieurs fois vu les trois états provinciaux siéger dans les réfectoires des couvents<sup>25</sup>, où l'on avait enlevé les tables, où l'on avait laissé aussi les bancs du pourtour destinés aux membres des états, où l'on avait laissé aussi le fauteuil de bois du prieur, l'escabelle du frère servant, la chaire du lecteur destinés au président, au greffier<sup>26</sup> et aux orateurs<sup>27</sup>.

**LES TROIS ÉTATS GÉNÉRAUX.** — Chose singulière, il y a plus de couleur rouge aux trois états provinciaux, où l'on voit le rouge clérical, le rouge nobiliaire, le rouge municipal, qu'aux trois états généraux où il y a moins de clercs dignitaires, plus de gradués, moins de simples nobles, plus de gens de guerre, plus de chevaliers, de grands officiers, moins de magistrats municipaux, plus de magistrats judiciaires<sup>28</sup>.

Je me suis plusieurs fois dit combien je serais heureux de pouvoir avant mon départ assister à une session des états généraux. Il s'en faut bien qu'à cet égard j'aie perdu tout espoir, car si le roi manque d'argent, il voudra les états généraux ; si les états provinciaux trouvent que les dépenses publiques sont trop grandes, ils voudront les états généraux ; si les catholiques modérés, les protestants modérés, désirent une réunion ou du moins une réconciliation sincère, ils voudront les états généraux ; si les catholiques ligueurs espèrent qu'on se déterminera enfin à extirper de vive force les nouvelles opinions, ils voudront les états généraux ; si les protestants fanatiques espèrent obtenir de nouveaux, de meilleurs édits, ils voudront les états généraux<sup>29</sup>. Tout le monde, en France, voudra alors les états généraux. Les états généraux ! sera le cri unanime de la nation.

Et aussitôt le roi écrira aux baillis, aux sénéchaux, que le royaume se trouve dans des circonstances difficiles, qu'il veut y pourvoir avec l'aide des états généraux, qu'ils aient à convoquer à jour fixe les gens des trois états de chaque bailliage, de chaque sénéchaussée, pour qu'ils nomment les députés.

Et aussitôt le bailli ou le sénéchal convoquera, dans son bailliage ou dans sa sénéchaussée, les trois états.

Et aussitôt les trois états du bailliage ou de la sénéchaussée s'assembleront, nommeront chacun leurs députés<sup>30</sup>.

Et aussitôt les députés des trois états se rendront au lieu de la réunion.

Maintenant, voici ce qu'on a toujours vu et indubitablement ce que je verrai ou ce qu'on verra à la première session :

Une grande salle, tendue de riches tapisseries, fraîchement décorée, s'ouvrira au jour fixé ;

Au milieu sera élevé un trône couvert de drap d'or<sup>31</sup> ;

Le roi, entouré de son nombreux cortège, viendra s'y asseoir ;

Les députés du clergé, les députés de la noblesse, s'assieront sur les banes de devant ; les députés du tiers-état, sur les banes de derrière<sup>32</sup> ;

Les députés se mettront à genoux.

L'huissier, au nom du roi, dira à tous les députés de se lever :

Tous les députés se lèveront ;

Le roi prononcera une courte harangue et parlera des nécessités de l'état ;

Le chancelier prononcera une longue harangue et parlera des nécessités de l'état ;

Les orateurs du clergé prononceront de longues harangues, parleront des nécessités de l'état, du besoin de réformer l'état, c'est-à-dire du besoin d'accroître l'autorité du clergé ;

Les orateurs de la noblesse prononceront de longues harangues, parleront des nécessités de l'état, du besoin de réformer l'état, c'est-à-dire du besoin d'accroître les privilèges de la noblesse ;

Les orateurs du tiers-état prononceront de longues harangues, parleront des nécessités de l'état, du besoin de réformer l'état, c'est-à-dire de diminuer l'autorité du clergé et les privilèges de la noblesse<sup>33</sup>.

Peut-être y aura-t-il quelques variantes ; peut-être l'orateur du clergé ne parlera-t-il à genoux qu'un moment devant le roi ; peut-être l'orateur de la noblesse ne parlera-t-il à genoux qu'un quart d'heure devant le pupitre ; peut-être l'orateur du tiers-état ne parlera-t-il à genoux qu'une heure devant le pupitre<sup>34</sup>. Peut-être durant son discours les députés des deux premiers ordres ne se découvriront-ils pas, et peut-être alors l'orateur du tiers-état ne se découvrira-t-il pas<sup>35</sup> ; peut-être le greffier du parlement tiendra-t-il la plume<sup>36</sup>, et peut-être ne la tiendra-t-il pas ;

Peut-être pendant quelques séances les trois états se disputeront, se querelleront<sup>37</sup> ;

Peut-être la cour les laissera faire, peut-être ne les laissera-t-elle pas faire.

Mais ensuite, dans tous les cas, elle demandera de l'argent<sup>38</sup>.

Alors les trois états se réuniront à faire la sourde oreille, à gémir sur la misère publique.

Fort bien ! fort bien ! mais il leur sera prouvé qu'il faut de l'argent ;

Et les deux premiers états de dire au tiers-état : payez !

Et le tiers-état de répondre : payons !

Il y aura de longs débats<sup>39</sup> ;

La cour se lassera, grondera, et enfin grondera si fort, que les trois états accorderont l'argent nécessaire, c'est-à-dire la moitié de l'argent demandé<sup>40</sup> ;

La session sera close et les députés repartiront pour leurs pays, arriveront chez eux, et tout sera fini.



Oh ! non , tout ne sera pas fini : les docteurs, les évêques, les plus zélés, les plus hargneux, seront faits évêques, cardinaux ; les nobles les plus audacieux, les plus mutins, seront faits chevaliers des ordres, capitaines de gendarmes ; les bourgeois les plus irrités contre le clergé et la noblesse seront anoblis, et leurs enfants seront prieurs ou chanoines <sup>41</sup>.

## STATION LXXI. — LES VALLONS DE FLEURI.

Je cours ici toute la journée sans jamais me fatiguer ; je ne puis quitter Fleuri et ses riants environs. Aujourd'hui j'ai été conduit , par le cours de son joli ruisseau, au cours de la jolie rivière d'Écolle <sup>4</sup>.

C'est de ma nouvelle promenade que je rapporte la réponse à cette question, qui à son tour a dû nécessairement m'occuper : De quelle manière la grande famille française se gouverne-t-elle par ses municipalités, par ses polices ?

**LES MUNICIPALITÉS.** — Un autre jour j'examinerai, et ce ne sera pas long, comment, immédiatement après son affranchissement du servage, le peuple, à l'ombre protectrice du seigneur, s'est constitué et gouverné souverainement <sup>2</sup>; comment ensuite il s'est laissé gouverner par ses représentants, ses magistrats municipaux <sup>3</sup>.

Je me bornerai, pour ce moment, à dire que, durant les derniers troubles religieux, les corps de ville avaient théologiquement et théocratiquement ressaisi la souveraineté <sup>4</sup> qu'aux siècles précédents ils avaient par degrés laissé échapper ; mais que sous le règne de Henri IV les choses sont revenues au régime de nos âges <sup>5</sup>, à leur état naturel, qui est celui-ci :

Les municipalités veillent à la sûreté, à la salubrité de la ville <sup>6</sup> ;

Celles qui avaient la justice civile, criminelle, l'ont conservée malgré l'édit de Moulins, qui les en dépouillait <sup>8</sup>.

Les municipalités peuvent, avec l'autorisation du roi, lever des impôts .

Elles peuvent, si leurs revenus suffisent, avoir une garde nationale <sup>10</sup>.

Il y a des municipalités dont le chef porte le beau, que dis-je, le redoutable titre de père du peuple <sup>11</sup>.

Il y en a dont les échevins portent le titre de Sieurs , et la rue où ils demeurent, le nom de la rue des Sieurs <sup>12</sup>.

Il y en a qui, à défaut d'hôtel de ville , s'assemblent sans autre façon dans une boutique <sup>13</sup>.

Les assemblées tumultueuses du peuple, dans les villes où il n'y a pas de municipalité <sup>14</sup>, offrent, au milieu des assemblées municipales des autres villes, comme des guépiers au milieu des ruches.

On appelle dans les villes le territoire juridictionnel de la municipalité et ses habitants la communauté <sup>15</sup>.

On appelle dans les campagnes où il n'y a pas, du moins où il y a peu de municipalités, le territoire juridictionnel du curé la paroisse <sup>16</sup>, et le territoire juridictionnel du seigneur la terre <sup>17</sup>; les limites en sont à peu près les mêmes <sup>18</sup>.

La loi ne reconnaît que le territoire juridictionnel du curé , la paroisse <sup>19</sup>.

Le curé, le seigneur, remplissent dans leur paroisse, dans leur terre, les fonctions de maire <sup>20</sup> : l'autorité de l'un est volontaire <sup>21</sup>, et ordinairement populaire, aimable, aimée.

Aux jours de dimanche, si vous parcourez les campagnes, vous voyez souvent le peuple, sortant de l'église, s'arrêter autour des ormes plantés devant la porte. Bientôt vous l'entendez délibérer sur l'administration des biens communaux, sur les intérêts de la paroisse <sup>22</sup>; mais quel est ce haut personnage qui parle, que l'on entoure, vers lequel toutes les oreilles s'inclinent? Ce n'est pas le seigneur, il est à moitié habillé en juge; ce n'est pas le juge, il est à moitié habillé en paysan : c'est le notaire <sup>23</sup>.

LA LÉGISLATION POLICIELLE. — Une partie des lois de police est dans les lois municipales <sup>24</sup>; une autre est dans les ordonnances des rois <sup>25</sup>; une autre dans les coutumes des provinces <sup>26</sup>. C'est merveille comme ces lois me reviennent en grand nombre à la mémoire; il faut du reste convenir qu'elles sont fort notables :

Qui le premier engrène, ou du moins qui le premier arrive au moulin, n'est cependant pas celui qui le premier peut moudre; c'est la femme qui allaite <sup>27</sup>.

Pain mal cuit est confisqué, et il est donné aux hôpitaux <sup>28</sup>.

Fruit non mûr est jeté dans la rivière <sup>29</sup>.

Les journaliers, les moissonneurs refusent de travailler : prison, saisie de biens <sup>30</sup>.

Voyez-vous ces hommes invalides qui glanent dans les champs? C'est bien. Voyez-vous tout à côté ces hommes valides qui glanent aussi? Ils seront battus de verges <sup>31</sup>.

Voilà un gagne-denier qui, pour le port d'un pain de beurre a pris plus que les règlements lui accordent : il sera battu de verges<sup>32</sup>.

Ce charretier n'a pas conduit son cheval par la bride : il sera battu de verges<sup>33</sup>.

Ce voiturier n'a pas mené à la douane les marchandises qu'il porte : gare les verges<sup>34</sup> ! — Ce voiturier a excédé les prix du tarif : gare les verges<sup>35</sup> !

Ce regratier a été au-devant des denrées portées au marché : gare les verges<sup>36</sup> !

Cet aubergiste s'est fait payer au-dessus du taux ; les verges<sup>37</sup> les verges !

Il a donné à jouer : les verges<sup>38</sup> ! les verges !

L'autre jour, en ma présence, un riche bourgeois ne voulant point passer à son cuisinier quelques articles de son compte : Eh Monsieur, lui disait le cuisinier, songez que je me suis exposé à avoir le fouet aux quatre coins de la ville : tantôt je vous ai fait des repas de plus de trois services ; tantôt je vous ai donné des entrées de plus de six plats ; tantôt j'ai doublé les plats<sup>39</sup>.

Les Français vous proposent volontiers leurs lois de police comme modèles ; à les en croire, je devrais en envoyer la collection ou le *promptuaire*<sup>40</sup> à mon parrain.

**LA POLICE ET SES OFFICIERS.** — Je ne sais à quoi attribuer ce hasard, cette coïncidence de jours et d'heures ; mais la vérité est que souvent et très souvent j'ai rencontré à la porte des villes rangés en ordre de bataille, le prévôt des maréchaux, le lieutenant, le procureur du roi, le greffier et les dix, quinze, vingt archers<sup>41</sup>, tous, ainsi que porte le procès-verbal de revue, *establis de faire service au roy, tous ayant presté le serment qu'ils avoient achepté leurs chevaux, armes et équipages*<sup>42</sup>. Ces corps de juges armés suivis d'hommes armés, ces cours prévôtales, nuit et jour à cheval, font, avec leurs épées et leurs éperons, sur les grands chemins, une excellente police, en même temps qu'une excellente ou du moins une prompte justice<sup>43</sup> ; sitôt pris, sitôt pendu.

Les gardes et les officiers judiciaires des seigneurs font aussi la police dans les campagnes ; ils sont aussi juges de police<sup>44</sup>. Ils sont aussi juges fort expéditifs.

Les gardes bourgeoises, depuis que l'ordonnance qui les casse<sup>45</sup> est révoquée, font aussi la police dans les villes<sup>46</sup> ; mais elles ne sont dans aucun cas juges de police : ce sont toujours les municipalités<sup>47</sup>.

**LA POLICE SANS OFFICIERS.** — Dernièrement, à une assemblée

veillée, on me nia qu'il y eût des pays où le plus la police se fît sans officiers. Tout le monde se réunit à cela ne s'était jamais vu. Cependant, répondis-je, cela tous les jours, ici, chez vous, en France, où les supérieures sociales font le plus souvent la police.

, un habit de soie fait la police parmi les habits de drap ; de drap parmi les habits de bure ; un habit rouge<sup>48</sup> parmi les gris ; un habit gris parmi les habits blancs<sup>49</sup> ; un -- parmi les vestes ; un haut bonnet<sup>51</sup> parmi les chapeaux ; une épée à fourreau de velours<sup>52</sup> parmi les épées à fourreau de cuir ; enfin les bottes qui sont éperonnées<sup>53</sup> parmi celles qui ne le sont pas. Il y a plus : j'ai vu que dans les auberges, si il survient quelque débat, ceux qui mangent légalement du pain<sup>54</sup> en imposent à ceux qui ne mangent légalement que du vin<sup>55</sup> ; à ceux qui boivent légalement que de l'eau.

## STATION LXXII.—LE RIEUR DE MONTARGIS.

Je me suis fait, je me suis imposé, comme on voit, un système de questions, et déjà j'ai trouvé la réponse à un grand nombre ; mais ce matin, depuis le point du jour, j'ai long-temps et inutilement couru les plaines, les coteaux, les vallons, sans pouvoir trouver la réponse aux autres. Enfin, impatienté, je suis rentré de fort mauvaise humeur à l'hôtellerie et je me suis disposé à repartir. Monsieur, m'a dit l'hôtelier avec un regard fin et ami-able, il vous est survenu une méchante affaire qui hâte votre départ ; pourrais-je vous être de quelque secours ? Parlez ! je vous en prie ! Il m'a si obligeamment, si cordialement pressé, que j'ai fini par répéter à toute aventure ce que je me suis, ce matin, tant fois, mille fois, demandé : Comment la grande famille française est-elle constitutionnellement gouvernée ? comment est-elle gouvernée par le roi ? par ses conseils ? par ses grands officiers ? par ses ministres ?

Oh ! m'a répondu l'hôtelier, j'ai votre affaire ; allons chez mon oncle.

Nous sommes allés chez l'oncle de l'hôtelier, praticien à la justice du lieu : Oh ! m'a dit l'oncle de l'hôtelier, j'ai sûrement votre affaire si vous vous sentez le courage de faire à pied une

lieue, une lieue en montant? — Oui. — Eh bien! partez, Arbonne.

Au bout d'une heure de chemin, il s'est offert à nous son grande, agréable. Nous sommes entrés : le premier qui s'est présenté a été un homme de haute taille, d'une figure : Mon ami, lui a dit mon conducteur, ouvrez, j'ai votre bibliothèque à ce studieux étranger, qui en a instant besoin. — Volontiers, a-t-il répondu ; je voudrais savoir quel est l'objet de ses recherches, je lui épargnerai être une partie de la peine. Je le lui ai dit. Mon pauvre saint patron! s'est-il joyeusement écrit, vous ne pouvez propos venir ; cela n'arrive pas deux fois en la vie. Depuis quelques semaines je porte dans ma tête autant et sans doute beaucoup plus, qu'à cet égard il vous en faut ; mais, a-t-il je commence par vous dire que je ne me souviens jamais qu'après dîné. Donnons donc sans autre retard. Nous avons et dès que la table a été levée, l'ami de l'oncle de mon m'a dit : Monsieur, je puis me vanter d'avoir au nombre parents un des plus grands rieurs qu'il y ait ; c'est un Montargis.

LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS. — Dernièrement j'ai l'honneur d'aller le voir en revenant de Nevers ; je le trouvais à se tenir les côtés. Mon cousin, me dit-il, ce matin, réunion, le bâtonnier et le sous-bâtonnier ont disputé de chaleur qu'à l'audience, et cela devait être, car ils disputent sur chose qu'ils n'entendaient ni l'un ni l'autre ; et l'ami Montargis de rire plus fort. Le bâtonnier, continua-t-il, dit que le gouvernement de la France était un gouvernement monarchique, suivant la définition d'Aristote<sup>1</sup>. Le sous-bâtonnier soutenait au contraire que le gouvernement de la France était un gouvernement monarchique représentatif. Personne la nuit au sous-bâtonnier, que si l'on pouvait donner le nom de gouvernement monarchique représentatif au gouvernement de la France<sup>2</sup>, on ne pouvait le donner à celui de la France, où les généraux ne sont assemblés que sous le bon plaisir du roi ; ils représentent bien le clergé des villes, le clergé des campagnes, la noblesse des villes, la noblesse des campagnes<sup>3</sup>, ou ils représentent bien le tiers-état des villes, mais ou ils ne représentent pas le tiers-état des campagnes<sup>4</sup>, c'est-à-dire les trois quarts de la nation<sup>5</sup>, et au bâtonnier que le gouvernement de la France avait été féodal royal jusqu'à Louis XI, royal depuis<sup>6</sup>.

LE GOUVERNEMENT DU ROI. — Bientôt mon parent se mit à nouveau à rire ; c'est qu'en ce moment il se rappelait que

, quelques jours auparavant, avaient unanimement décidé : roi, il y a un ou deux siècles, quand, sans autres formes, il faisait, en sa présence et à l'instant, couper la tête des grands de l'état<sup>8</sup>, était plus puissant qu'aujourd'hui ; à quoi il répondit que le roi peut aujourd'hui, par les arrêts de son conseil, faire couper la tête aux traîtres, aux conspirateurs, et, quelque grands qu'ils soient<sup>9</sup>, tandis qu'autrefois, déjà sous sa main, il fallait combattre, et le plus souvent un traité de paix<sup>10</sup>. Et comme je le voyais rire, et que je lui en demandais la cause, il me répondit, parlant toujours de ses confrères : Je ris de leurs rires ; ils se querellent de moi lorsque je prétendais, contre leurs avis, que roi, *rex*, n'était que l'abréviation de *regens*, et maintenant les rois de France ne régissent ou ne veulent par eux-mêmes régir que la guerre<sup>11</sup> et la haute police<sup>12</sup> ; la guerre, qu'à l'exception des rois enfants ils ont tous mis sur le champ de bataille l'épée au vent<sup>13</sup> ; la haute police, parce que Philippe-le-Bel le royaume a été fréquemment agité par révoltes ou les émeutes<sup>14</sup> ; parce que depuis Henri III l'athéisme, forcé d'éteindre les bûchers, cache les poignards sous toute sorte de robes<sup>15</sup>. Je leur donnai des preuves, et c'était d'indigne de quelle manière ils m'injurèrent, quand ils eurent reconnu que j'avais raison : laissez-moi rire de leurs injures, laissez-moi rire !

**GOVERNEMENT DES CONSEILS DU ROI.** — Dans la journée mon parent reçut la visite d'un échevin synodal ou marguillier d'église<sup>16</sup> ; il l'accueillit avec les démonstrations de la grande politesse. Il adhéra par de continuelles inclinations de tête et de tête à tout ce qu'il lui entendit dire. Oh ! le savant échevin synodal ! pensai-je ; mon parent, si difficile, n'a cependant cessé de lui applaudir ; mais à peine l'échevin fut sorti que mon parent se mit à rire sur nouveaux frais : ce bonhomme, dit-il, confond tout, brouille tout, absolument tout ; il prend pour conseil, depuis plus d'un siècle une cour de justice<sup>17</sup>, le conseil d'état, où l'on délibère sur les intérêts des provinces sur leurs cahiers, sur leurs requêtes<sup>18</sup>. Pour lui le conseil, où l'on délibère quelquefois sur les plus graves, quelquefois sur les plus frivoles intérêts<sup>19</sup>, est différent du conseil<sup>20</sup>. Il n'y a que le conseil des finances<sup>21</sup> et le conseil des s<sup>22</sup> que leurs noms l'empêchent de confondre avec d'autres conseils. Du reste, ajouta-t-il, toujours avec la même gaité, le vulgaire de cour n'est pas plus propre à faire une bonne

langue que l'est le commun vulgaire, les noms des différents conseils sont dans une mobilité perpétuelle<sup>28</sup>.

Mais, dit mon parent, où l'échevin m'a donné le plus à rire, c'est quand il m'a parlé de la vie pénible des conseillers d'état. Ces pauvres gens ! ils vont à la messe du conseil à six heures du matin<sup>29</sup>, dans toutes les saisons et quelque temps qu'il fasse ! Ils demeurent au conseil, le matin, depuis sept jusqu'à dix heures ; le soir depuis une jusqu'à quatre<sup>30</sup> ! Ils ne peuvent d'ailleurs dîner, souper dehors, que chez les autres conseillers ou chez le chancelier<sup>31</sup>. Quant à moi, continua mon parent, je me tiens presque sûr que souvent la messe est dite très bien sans eux, et il se mit à rire ; que la petite horloge posée au milieu de la table du conseil<sup>32</sup> marque aussi très bien les heures sans eux, et il se mit encore à rire ; qu'ils vont manger aussi chez leurs fils, chez leurs gendres, chez leurs parents d'un degré même assez éloigné, pourvu qu'il y ait bonne chère, et il se mit à rire et à rire. Oh ! lui dis-je alors, que croyez-vous donc ? Je crois, me répondit-il, que les conseillers ont en général trente-cinq ans<sup>33</sup>, et que la plupart en ont plus que moins ; que leurs appointements sont de deux mille livres<sup>34</sup> ; je crois que leur nombre, moitié moindre que celui des conseillers de la reine<sup>35</sup>, est de trente-trois<sup>36</sup> ; qu'ils sont divisés en trois sections de onze membres chacune, chacune servant quatre mois, chacune spécialement chargée des affaires de certaines provinces<sup>37</sup> ; je crois cela et cela ne me fait pas rire. Je crois qu'il n'y a qu'un tiers de conseillers ou d'église ou de longue robe, et qu'il y a deux tiers de conseillers d'épée ; je crois que la proportion devrait être inverse, et cela me fait rire. Je crois que les conseillers d'épée d'aval être nobles de trois races<sup>38</sup>, et cela ne me fait pas rire. Je crois qu'il y a, je dois plutôt dire que je connais à cet égard beaucoup de fraudes : mon bisaïeul chassant aux chiens et aux oiseaux<sup>39</sup> ; mon aïeul était publiquement, par plusieurs gentilshommes, appelé mon cousin<sup>40</sup> ; mon pere était page ; et voilà une attestation devant notaire qu'il a eu, en cette qualité, souvent le fouet au château voisin<sup>41</sup> ; telles sont assez communément aujourd'hui les preuves de noblesse, et cela me fait rire, et, quelque chagrin que j'aie, toujours rire. Je crois que les conseillers sont coiffés tous d'un bonnet de velours<sup>42</sup>, que les conseillers de robe longue ont une longue robe de velours<sup>43</sup>, et cela ne me fait pas rire ; je crois qu'ils ont robe d'hiver, robe d'été<sup>44</sup>, et cela est bien près de me faire rire ; je crois qu'ils ne peuvent entrer au conseil qu'avec leur costume<sup>45</sup>, et cela ne me fait pas rire. Je crois

et chacun une clé de la salle<sup>41</sup>; et cela est bien près de rire. Je crois que les secrétaires des commandements ne, des frères du roi, entrent au conseil, y opinent<sup>42</sup>, ne fait rire, beaucoup rire. Je crois que les chevaliers du esprit en service près de la personne du roi, les capitaines es, le maistre de camp du régiment des gardes, le grand-y entrent, y opinent<sup>43</sup>, et cela aussi me fait rire, beaucoup. Je crois que les conseillers se sont assis au conseil e rang de leur ancienneté<sup>44</sup>, et cela ne me fait pas rire. que les maîtres des requêtes, lorsqu'en l'absence du roi elier préside et leur demande leur opinion, opinent de-tête, et cela ne me fait pas rire. Je crois que lorsque elier la demande aux conseillers il n'ôte son bonnet que lernier<sup>45</sup>, ce qui me fait un peu rire. Je crois que plusieurs conseillers accompagnent toujours le roi quand il va dîner<sup>46</sup>, restent auprès de lui pendant le repas comme conseiller, et cela me fait rire, beaucoup rire, le plus

**OUVERNEMENT DES GRANDS OFFICIERS.**— Cet échevin, me dit aussi mon parent, n'est pas du pays; il est ventargis pour des affaires dont il m'a chargé, et je n'ou- mais que la première fois que nous nous vîmes j'eus la peine à ne pas rire lorsqu'il me dit, je ne me rappelle à quel sujet, mais n'importe: Nous, pauvres petits synodaux, nous tremblons à la seule pensée d'avoir à compte à Dieu de l'administration de notre église; com- doivent pas trembler encore plus ces conseillers du con- oi qui mettent l'impôt sur les terres et sur les hommes, gnent au roi les clercs les plus dignes des bénéfices à le plusieurs cent mille âmes, les clercs les plus dignes chés, des archevêchés, qui proposent les lois desquelles nt la fortune, l'honneur et la vie des citoyens, qui enga- sanglantes luttes des peuples, que souvent les générations s voient à peine terminer! O mon très cher monsieur synodal, étais-je tenté à tout instant de lui dire, vous c venu à soixante ans sans savoir qu'au conseil secret, au lu cabinet du roi<sup>47</sup>, le surintendant des finances est le ; que le grand-aumônier l'est de la feuille des bénéfices que le chancelier l'est des lois<sup>48</sup>; que l'amiral l'est de la ; que le roi, surtout le roi actuel, ne veut pas que ses ers s'immiscent dans les affaires de la guerre, de la paix, te lui-même avec ou sans son connétable<sup>49</sup>!

**OUVERNEMENT DES SECRÉTAIRES D'ÉTAT.**— Dans cette



occasion, mes efforts pour contenir le rire avaient été si pénibles, que je m'étais promis ne ne plus parler à l'échevin, soit de gouvernement, soit de matières politiques, soit de tout ce qui pourrait y avoir rapport. Malheureusement l'échevin ne s'étant pas promis de ne pas aller à Fontainebleau, de ne pas y avoir de faire à un secrétaire d'état, de ne pas en être mal reçu. Malheureusement il alla à Fontainebleau; il eut affaire à un secrétaire d'état; il en fut mal reçu. Le voilà qui revient descendre tout chez moi, tout botté, le fouet à la main; le voilà qui se met à déclamer contre les secrétaires d'état<sup>52</sup>; il est lui échevin syndal, du corps du clergé, qui toujours a la droite sur les secrétaires d'état<sup>54</sup>, et on aurait dû avoir à son égard plus de considération. Ensuite, continuant par l'histoire de l'élévation toute récente des secrétaires d'état, il exhala sa colère; il dit qu'ils n'étaient anciennement que petits clercs du chancelier<sup>53</sup>; qu'ils devenaient notaires du roi<sup>56</sup>, notaires clercs du secret<sup>57</sup>, notaires secrets au nombre de cinquante<sup>58</sup>, notaires secrétaires des commandements au nombre de quatre<sup>59</sup>; enfin notaires secrétaires d'état en même nombre au congrès de Théroutanne, de Crespi, de Cateau-Cambrésis, ou, parce que les secrétaires de l'empereur et ceux du roi d'Espagne prenaient ce titre, ils persuadèrent à Henri II qu'il était de la dignité de sa couronne que le titre de ses secrétaires ne fût pas inférieur<sup>60</sup>.

Mais, continua l'échevin irrité, on craint, non sans raison, l'insolence de ces parvenus, et on les a toujours tenus dans un certain abaissement que je me rappelle avec plaisir.

Le roi leur dit dans les réglemens :

Secrétaires d'état! chaque matin, à six heures, ne manquez pas de venir à mon antichambre<sup>61</sup>; qu'importe que souvent je ne me lève qu'à neuf, vous attendrez!

Vous ne décacheterez qu'en ma présence les lettres et les dépêches<sup>62</sup> que la poste a ordre de me remettre, et de ne pas vous remettre<sup>63</sup>.

Vous me les lirez; je vous prescrirai les réponses, vous les ferez dans le jour, et le lendemain vous les présenterez à mon approbation et à ma signature<sup>64</sup>.

Secrétaires d'état! lorsqu'un de vous me lira une dépêche, qu'aucun autre secrétaire d'état ne s'approche de manière à pouvoir entendre<sup>65</sup>.

Secrétaires d'état! à moins que je vous fasse appeler, qu'aucun de vous ne se présente dans l'après-midi<sup>66</sup>.

Si quelqu'un de vous a des affaires pressantes à me communiquer, qu'il m'envoie un de ses clercs<sup>67</sup>.

secrétaires d'état ! chacun de vous aura dans son département  
un clerc et un commis<sup>68</sup>, pas davantage.

secrétaires d'état ! vous porterez aussi dans l'intérieur de ma  
chambre le titre des quatre secrétaires extraordinaires de ma cham-  
bre.

Le roi leur dit encore dans les règlements :

1. Les secrétaires d'état ne répondent que d'après mes ordres  
écrits ; c'est pourquoi les samedis je reçois des mains du peuple<sup>70</sup>, et  
j'en tire dans mon sac de velours violet<sup>71</sup>.

2. Mais que le roi ne le dise pas, je suis sûr qu'il pense que  
s'ils sont pas contents ils n'ont qu'à parler, qu'il trouvera par-  
mi cent secrétaires de son cabinet<sup>72</sup>, ou parmi les cent de la  
chambre, au moins quatre secrétaires d'état qui les vaudront, si  
ce n'est pas eux : ils ne valent rien.

3. Mais maintenant, continua mon parent, que l'échevin eût rencontré  
mon cousin plus instruit que lui, et surtout un homme aussi irrité  
contre les secrétaires d'état, car il ne s'arrêta pas là : Que je suis  
content, me dit-il en outre, d'avoir appris que le roi, lorsqu'un  
grand seigneur qu'il envoie en commission lui plait, et qu'un se-  
crétaire d'état lui déplaît, donne au grand seigneur pour secré-  
taire le secrétaire d'état<sup>74</sup> ! Que je suis encore aise d'avoir de  
nouveau appris que lorsque les secrétaires d'état assistent aux con-  
seils du roi ils n'y assistent pas comme membres<sup>75</sup>, mais, en  
quelque manière, comme secrétaires adjoints aux secrétaires  
des conseils<sup>76</sup> ; qu'ils ne sont pas assis à la grande table couverte  
de tapis de velours rouge, bordé de grandes fleurs de lis en toile  
bleue<sup>77</sup>, mais qu'ils le sont à côté, près d'une petite table, devant  
laquelle, quand le roi est présent, ils se tiennent debout, nu-  
ment<sup>78</sup> !

Imaginez si la grande colère de l'échevin me donnait l'envie de  
rien faire, et si cette envie diminua, lorsqu'il finit par me dire qu'il  
aurait voulu avoir été ce jour-là duc et pair, pour avoir impunément  
frapper avec sa botte éperonnée les secrétaires d'état<sup>79</sup> ; qu'il  
aurait voulu que le mécontentement général les ferait bientôt rentrer  
dans les greffes poudreux où ils devraient être encore.

Comment faire, mon cousin, poursuivit l'avocat de Montargis,  
pour ne pas rire, quand on est continuellement sur le point de  
passer aux éclats ? Dites-le-moi. Je me rappelai tous les malheurs  
de la France ; j'y joignis les miens. Inutiles efforts, je fus obligé  
de courir vite à la fenêtre, de répondre comme si l'on m'appelait :  
Je viens ! tout à l'instant ! J'y arriverai plus tôt que vous ! Aussitôt  
je demande la permission de sortir. Je sors ; l'échevin sort avec  
moi. A la première rue je le quitte. Je rentre promptement dans

ma maison, où, après avoir fermé portes et fenêtres, sans contrainte l'impérieux besoin de rire. Mon j présente. Bien qu'il soit dans toute la fraîcheur de sa bouche ne sache encore que tendrement gracieux personnes, je lui dis, à faute d'autre, d'où je venais, entendu, ce qui me faisait tant rire, à quoi ajoutant nais pour juge, s'il voulait écouter sérieusement vie, je lui parlai ainsi :

Mon cher Jacinthe, nous avons en France trois<sup>80</sup> ment quatre secrétaires d'état<sup>81</sup>, âgés au moins de ans<sup>82</sup> :

L'un a le département de la guerre<sup>83</sup> ; — l'autre, ment des affaires étrangères<sup>84</sup> ; — l'autre, le dé] maison du roi et de la marine<sup>85</sup> ; — l'autre, le de] l'intérieur<sup>86</sup>.

Ils sont chargés, chacun dans son département, de écrit et d'expédier les ordres du roi<sup>87</sup>.

Chacun, dans son département, est donc maître sous laquelle s'exerce l'autorité royale.

En outre, chacun est aussi maître de la forme so s'exerce l'autorité royale administrative dans le quar vines que le roi lui a départi<sup>88</sup>.

Chacun d'eux est en main, c'est-à-dire en exerci quatre mois de l'année, pour l'expédition des affaire partiennent spécialement à aucun département<sup>89</sup>.

Chacun d'eux, lorsqu'il est en main, est de même forme sous laquelle s'exerce l'autorité royale dans les roi, car il dresse un état sommaire de leurs délibérations positions que le roi en a approuvées, n'en a pas approuvées.

Chacun d'eux, écoute bien ceci, a ce qu'avaient au grands de l'état, lorsqu'ils étaient réunis et qu'ils avaient au conseil<sup>91</sup>, le contre-seing des ordonnances<sup>92</sup>, qui au seing du roi sa valeur<sup>93</sup>, de même que le coin seul écus la leur.

Chacun d'eux a une belle épée au côté<sup>94</sup>, et sur l'un beau manteau de velours cramoisi descendant jusqu'à fendu à droite dans toute sa longueur, et, à gauche, par un cordon jusques au coude<sup>95</sup>.

Les appointements de chacun d'eux sont de dix millions c'est-à-dire qu'ils sont aussi considérables que ceux d'un médecin<sup>97</sup>.

Maintenant, dis-moi si, au contraire de ce sot échec, vois pas croître en rang, en puissance, ces quatre secré

ces quatre sous-rois ou vice-rois, égaux entre eux, car il pa-  
qu'on a renoncé à avoir un premier secrétaire d'état<sup>98</sup>.

**Les vois-tu grandir en honneurs ?**

**Les vois-tu aujourd'hui prêter le serment, non comme autre-  
entre les mains du chancelier, dont ils ont cessé de dépen-  
is entre les mains du roi<sup>99</sup> ?**

**Les vois-tu grandir en pouvoir ?**

**Les vois-tu habilement renoncer au titre d'office héréditaire,  
exier que de simples commissions, révocables à volonté<sup>100</sup>,  
habilement à être toujours des instruments qu'on peut  
à volonté ? Et vois-tu, dans l'avenir, le roi leur confier  
puissance ? car il trouvera plus commode de se passer de  
ante loquacité du chancelier, du bruyant despotisme du  
table, des maréchaux, de l'amiral, des vice-amiraux, et de  
confier les secrets de sa politique et ses secrets qu'à ses se-  
res. Vois-tu cela ? Ne le vois-tu pas ? Non, certes, je ne le  
pas, me répondit mon jeune frère, je ne vois pas cette grande  
rtance actuelle, cette plus grande importance future, des se-  
aires d'état. Et comment la verrais-je ? L'histoire de France  
vous avez là ne dit rien d'eux. Montrez-moi un endroit où elle  
mention des secrétaires d'état<sup>101</sup>, montrez-le-moi. Alors,  
la mon parent, je cessai de rire de l'échevin synodal, je  
mis à rire et de l'histoire de France, et des beaux garçons  
la lisent. Je n'ai jamais autant ri.**

## STATION LXXIII. — LES PEINTRES FRANÇAIS.

Vers la fin de l'automne, il vint à mon nouveau logement, près  
jardin des Tuileries, un peintre, m'offrir le tableau de saint  
cques-le-Mineur. Je lui dis que volontiers je lui aurais acheté  
lui de mon patron, saint Jacques-le-Majeur. Il me répondit  
c'était vraiment celui de saint Jacques-le-Majeur, mais que,  
la maison, ce tableau était appelé saint Jacques-le-Mineur,  
cause de sa très petite dimension. Le tableau avait des por-  
s<sup>1</sup> ; c'était, si l'on peut parler ainsi, un tableau de voyage ; il  
e plaisait, je le pris sans beaucoup marchander.

Ce même peintre revint quelques semaines après ; il m'apporta  
saint Sébastien, tout fraîchement sorti de son pinceau. Je  
ouvai son tableau fort bon ; je l'admirai aussi long-temps qu'il  
ouvait le désirer, et je le lui rendis. Ah ! Messire, me dit-il, ce

n'est pas un saint Sébastien de la vieille école ; voyez la correction du dessin<sup>2</sup>, la vérité des couleurs ; voyez la naturelle pureté du saint ; voyez son air céleste , que ne peuvent lui faire perdre les tourments du martyr ; voyez les fleches qui percent son cœur qui percent le vôtre ; voyez son sang, qui jaillit presque sur vous, voyez comme il souffre ! Je vis bien plus clairement combien ce pauvre peintre souffrait de la misère. Je n'eus pas le courage de ne pas garder encore ce tableau.

Ce peintre est de nouveau revenu aujourd'hui ; il ne portait pas de tableau ; ses habits étaient neufs , ses joues étaient pleines ; il avait un air d'hilarité qui annonçait une meilleure fortune. Je l'ai invité à s'asseoir ; il m'a parlé ainsi : Meszure, vous n'avez qu'à dire quelques mots pour faire ma fortune ; mais d'abord, pour première grâce, je vous demande de m'écouter attentivement, car peut-être voudrez-vous bien vous intéresser, répondre pour moi ; et dans ce cas, par reconnaissance, je dois d'avance vous conseiller de ne jamais vous intéresser, de ne jamais répondre pour aucun artiste, que vous ne connaissiez, outre son savoir-faire, son savoir-dire ; j'entends sa théorie. Voici la mienne, et voici en même temps mon histoire.

LA MINIATURE. — Mes parents, a-t-il continué, étaient très-pauvres ; ils me donnèrent cependant l'éducation des gens riches. J'appris donc, entre autres choses, à dessiner<sup>3</sup>, et je n'appris pas que cela ; mais je l'appris si bien, qu'à seize ans je passai pour maître. Je ne tardai pas non plus à le passer pour la peinture ; qu'il voulut aussi m'enseigner. Alors il me dit : Mon ami, vos talents doivent se perfectionner ailleurs. Je lui avouai que, depuis quelque temps, mon intention était d'aller à Paris. Non, me répondit-il, les grands artistes, les grandes œuvres, ne se font pas seulement à Paris<sup>4</sup>. Commencez par les autres villes, vous finirez par celle-là.

Je pars ; je cours la France.

D'abord il s'offrit à moi des châteaux sans nombre. Avez-vous demandé-je partout, des miniatures à faire peindre sur le parchemin des hommages, des aveux ou des dénoubréments<sup>5</sup> ? Avez-vous à faire peindre des lettres historiques, des figures didactiques sur les feuillets des livres<sup>6</sup>, ou seulement sur les couvertures<sup>7</sup> ? Ça et là je trouvais de la besogne. J'étais mal payé, je n'avais par jour que trois blancs, six blancs<sup>8</sup> au plus ; mais j'étais bien nourri ; je n'ai jamais mangé tant de perdrix. Cependant, je m'en lassai.

J'allai plus loin ; je rentrai dans les villes ; et partout où les officiers municipaux avaient le droit d'image, c'est-à-dire le droit

se faire peindre sur les registres historiques de la mairie<sup>9</sup>, je présentais à eux. Messieurs ! Messires ! s'il vous plaisait d'employer un peintre qui, fussiez-vous petits, laids, vous rendrait laids, beaux, et toujours avec ressemblance ; qui vous donnerait à volonté des yeux à la Montmorenci<sup>10</sup>, des nez à la François I<sup>er</sup><sup>11</sup>, à la Henri IV<sup>12</sup> ; qui vous ferait à volonté petite barbe pincée<sup>13</sup>, barbe d'ermite, barbe de capitaine<sup>14</sup>, moustaches pommadées, moustaches cirées, moustaches frisées, moustaches crocs<sup>15</sup> ; qui vous ferait à volonté une magistrale, une douce, une gracieuse, une bonne, une noble mine ? Me voilà ! me voilà ! Mais les uns me disaient qu'ils avaient été peints trois fois, les autres quatre ; les autres me recevaient avec un air si renfrogné qu'il était aisé de voir qu'ils n'avaient pas envie de se faire peindre. Eh bien ! me dis-je, essayons des libraires : ce sont eux qui aujourd'hui nous fournissent le plus de travail.

J'allai chez les libraires. Un des premiers chez qui j'entrai offrit de me donner à peindre des miniatures d'heures manuscrites. Je ne fus pas tenté de me mettre à l'œuvre quand, dans son atelier, je vis qu'on peignait toujours les mêmes saints et toujours de la même manière<sup>16</sup>. Le libraire s'aperçut de mon dédain. Ah ! venez, me dit-il en me conduisant à une armoire remplie en fer dont il tira plusieurs belles heures, plusieurs beaux livres d'église ou autres. Voudriez-vous dessiner sur vélin noir, écrit en lettres d'argent, ces légers papillons, ces légers anges et filets d'or, en filets de couleur<sup>17</sup> ? ou bien voudriez-vous les dessiner sur vélin doré, écrit en lettres blanches ? ou bien voudriez-vous dessiner ces grandes miniatures en écarlate, sur un fond rose ? ou bien dessiner ces autres grandes miniatures en vert tendre, sur un fond vert foncé ? ou bien ces autres en bleu clair, sur un fond gros-bleu ; ou bien voudriez-vous peindre sur vélin pourpre, écrit en lettres d'or, ces miniatures aux couleurs variées et naturelles<sup>18</sup> ? Mais, ajouta-t-il, prenez garde au degré d'art avec lequel ces peintres, comme le célèbre Rancurel<sup>19</sup>, ont rendu jusqu'au tissu des vêtements des hommes, jusqu'à la flexibilité et à la finesse du poil des animaux<sup>20</sup>. Je lui répondis que les miniatures qu'on peignait chez lui étaient au dessous de moi ; que celles qu'il me montrait étaient au dessus.

Si je ne m'arrêtais pas chez ce libraire, je m'arrêtais chez son voisin, qui, sans me laisser avancer au delà de la porte de sa boutique, me demanda, de prime abord, si j'étais bon dessinateur. Lui, lui répondis-je, et à l'instant même je lui en donnai la preuve. Oh ! me dit-il, tout satisfait, allons, mon cher maître, nous ne vous quitterons pas de sitôt. Véritablement, je lui dessinai, dans

le genre blanc sur noir<sup>21</sup>, les miniatures de la fin des nouvelles Fables de Phèdre, et celles du commencement des Métamorphoses d'Ovide<sup>22</sup>.

**LES DÉCORATIONS.** — Messire, a continué ce peintre, à vous faites bien, vous ne vous intéresserez, vous ne répondrez jamais pour un artiste qui ne saurait pas la perspective aérienne, par conséquent la perspective linéaire<sup>23</sup>. Je ne les savais pas, et, pour ne pas les savoir, je ne fus employé que comme un des derniers subalternes dans la peinture des décorations des comédies et des grands ballets, où Patin, peintre du roi, a opéré tant de magiques merveilles<sup>24</sup>.

**LE PAYSAGE.** — Heureusement je trouvai un peintre fort avant dans l'une et dans l'autre; plus heureusement, il me les enseigna fort vite. Notre œil, me dit-il, est pour chacun de nous le centre de l'univers : portez donc sur la toile les objets non tels qu'ils sont, mais tels que pour notre œil ils semblent être<sup>25</sup>.

Dès ce moment, mes tableaux se creusèrent, le spectateur y marcha dans les espaces que les effets de science de la perspective lui ouvraient; les bêtes fauves furent dans l'immensité de mes plaines; les oiseaux volèrent dans l'immensité de mes cieux.

**LES MARINES.** — Et les vaisseaux se balancèrent dans ces immenses mers; car vers ce temps je m'essayai au genre des marines auxquelles votre Uroom doit sa célébrité<sup>26</sup>. J'en diversifiai les rivages par des champs de capriers couverts de ruines antiques où ces arbustes se plaisent<sup>27</sup>; par des champs de riz et de blé, par des tranchées remplies d'eau<sup>28</sup>; par des forêts d'oliviers chargés d'olives noirâtres, c'est-à-dire mûres; par des forêts de rangiers, dont les oranges étaient les unes vertes, comme celle qu'on met dans les caisses qu'on nous envoie à Paris, et les autres jaunes, comme celles qu'on tire des caisses où elles ont jadis je peignais alors au fond de notre odorante Provence.

**LA PORTRAITURE.** — Enfin je repris le chemin du Nord.

Lorsque je passai à Limoges, cette ville était remplie d'œuvres du fameux Léonard, peintre sur émail<sup>29</sup>. Les terres bleues<sup>30</sup> avaient aussi une grande réputation. Je ne réussis pas dans ce genre de peinture, où il m'aurait fallu être fait pour être émailleur<sup>31</sup>.

Je me mis à la portraiture sur toile, sur bois, sur cuivre, à grande dimension, de quatre, de cinq pieds<sup>32</sup>; à petite dimension, de trois, de deux pouces<sup>33</sup>. J'allai de ville en ville.

Les personnes que je peignais me faisaient mille méchancetés.

critiques sur leur portrait ; mais à peine étais-je parti de la ville qu'elles le disaient de Court<sup>34</sup>, de Rabel<sup>35</sup>, de Janet<sup>36</sup>, de Corville<sup>37</sup> ou de Duval<sup>38</sup>, si connu par son *Recueil des visages des rois de France*<sup>39</sup>.

Je remarquai dans le Nord qu'on garnissait d'un rideau les tableaux des portraits<sup>40</sup>, et dans le Midi qu'on les laissait nus. Y a-t-il donc plus de vanité dans le Nord ? Y en a-t-il plus dans le Midi ? Ma foi ! comme on voudra.

**LES ALLÉGORIES.** — N'oubliez pas, Messire, que le peintre qui vous accordez votre honorable témoignage doit être un peu versé à la portraiture, qu'il doit être familier avec toutes les vanités des figures des rebus<sup>41</sup> dont aujourd'hui les cheminées, les murs sont couverts<sup>42</sup>. Pour moi, je puis dire que j'en ai peint une bonne part. On reculait d'effroi devant mes nuages orageux, sous les coups de tonnerre ; on avançait la main vers mes raisins, sous les nicherres d'oiseaux ; et, quant aux devises, toutes les louanges étaient pour le corps, la peinture, toutes les critiques étaient pour l'âme, les vers<sup>43</sup>. Je gagnai encore plus d'argent à peindre des emblèmes<sup>44</sup>, surtout des allégories. Je peignis, je repeignis avec le même succès l'allégorie de la religion représentée sous la forme d'une jeune personne douce, gracieuse, portant sur sa tête étoilée de diamants une petite croix<sup>45</sup> ; je gagnai encore plus à l'allégorie de la congrégation des jésuites, représentée sous la forme du vaisseau du catholicisme, hors duquel nagent, au milieu des mers, les sectes hérétiques, figurées en serpents sanglants et livides, en diables hérissés de cornes et de griffes<sup>46</sup>.

Je peignais aussi des allégories, des emblèmes sur les étendards<sup>47</sup>.

**LES FRESQUES.** — Qu'on ne s'y trompe pas, a continué ce peintre, si les nobles ont toujours aimé et toujours aiment les représentations des faits d'armes, les bourgeois maintenant ne les aiment pas moins ; mais, tandis que sur les voûtes et les murailles des châteaux il faut des combats de cavalerie, de grandes batailles, sur les voûtes et les murailles des maisons bourgeoises, il faut des assauts, où l'on voit des rangées de bourgeois, vêtus d'habits de toutes les couleurs, couronnant d'arquebuses, de flammes et de fumée leurs remparts, ou faisant généreusement rouler leurs meubles les plus précieux sur les assiégeants, et au milieu d'eux leurs jeunes femmes, leurs jeunes filles, apportant de grands vases remplis d'eau bouillante, d'huile, de poix, de soufre, bravant tous les dangers, et voyant avec joie couler leur sang<sup>48</sup> pour la défense de leur ville.



En ce genre de peinture l'abbé de Saint-Martin s'est montré le plus grand maître<sup>49</sup> ; Roger lui a succédé<sup>50</sup>.

L'HISTOIRE. — Votre peintre doit donc être peintre d'histoire ; par conséquent, il est indispensable que vous sachiez bien où en est l'opinion de la France sur cette partie de l'art.

Venus avait des autels à Amathonte ; on peut presque dire que Raphaël a des autels à Lyon ; les peintres de cette ville ont pour lui une admiration religieuse<sup>51</sup>, participant un peu du culte le vis bien, lorsque j'y passai, quelques grains d'encens fumer aussi en l'honneur de Michel-Ange<sup>52</sup> ; mais que Michel-Ange était petit à côté de Raphaël ! Les Lyonnais me disaient : Raphaël a créé la peinture ou du moins a changé cet art ; les autres peintres ont quelques traits purs, corrects, parfaits ; dans Raphaël tout est pur, correct, parfait. Là où les autres sont terrestres, il est céleste ; là où les autres sont célestes, il est divin. Il n'a pas été précédé, il se doit tout. J'écoutais, je ne répondais rien, car si j'avais dit qu'il avait pris à la vieille cathédrale de Paris un grand nombre de figures dont on lui avait envoyé une copie, dont il s'était fait honneur<sup>53</sup>, je ne sais trop ce qui en aurait été de moi. Mais au Mans, tout rempli de tableaux de Deaume<sup>54</sup>, j'avais pu parler dans les termes qui m'avaient plu de Deaume ; j'avais pu l'appeler le premier dessinateur de son temps<sup>55</sup>, j'avais pu à Blois, tout rempli des tableaux de Tibergien<sup>56</sup>, l'appeler l'émule de Michel-Ange. Je n'avais pu à Lyon, tout étourdi des tableaux du Petit-Bernard<sup>57</sup>, laisser éclater les élans de mon admiration française ; je quittai cette ville.

Je pris la route de Paris.

Je m'arrêtai à Fontainebleau. Les salles du château renferment le joli monde de la mythologie, sorti des pinceaux de maître Rosso<sup>58</sup>, de maître Primaticci<sup>59</sup>, de maître d'Orléans<sup>60</sup>, de maître Simon de Paris<sup>61</sup>, de maître Claude de Paris<sup>62</sup>, de maître Laurent le Picard<sup>63</sup> et de maître Roger<sup>64</sup>. Là je vis, non pas seulement de tableau à tableau, mais dans le même tableau, le combat et la facile comparaison de l'école italienne avec l'école française<sup>65</sup>.

Je les vis bien mieux à Paris ; et comme je n'étais pas si milieu des fanatiques peintres italiens-français, français-italiens de Lyon, je pus dire hautement que je retrouvais souvent, à un degré égal, la noble et sévère composition de Raphaël, la grâce de Corrège, dans les peintures de notre Bunel<sup>66</sup>, et notamment dans son Salomon recevant la reine de Saba<sup>67</sup> ; les vastes scènes du Véronèse dans la Gigantomachie d'Artus Flamand<sup>68</sup> ; l'éclat de Titien dans les personnages de la Bible et des poèmes, peints en

œuvre par Dubreuil<sup>69</sup>, Dubois<sup>70</sup>, Évrard<sup>71</sup>, Fréminet<sup>72</sup>, et toutes ces différentes qualités dans le tableau du Jugement dernier, de Jean Cousin<sup>73</sup>.

Je trouvai Jean Cousin encore plus beau sur le verre que sur le mur ou sur la toile ; je vis la suite de son Jugement dernier dans les vitraux de la sainte chapelle de Vincennes<sup>74</sup>, où dans les panneaux de quelques pieds le vaste in-  
fini du monde qui enflamme les immenses profondeurs de

l'air n'est pas seulement à être seulement admiré, on ne guère la bourse. Je vécus d'abord à Paris assez chiche-  
de saints Barthélemy, de saints Laurent, de saints Sé-  
bastien, quelquefois bien, quelquefois mal payés. Enfin, j'ai  
pu gagner de peindre le tableau que chaque année le maître élu  
offre à la cathédrale de cette ville<sup>75</sup>. Mon nom s'est  
étendu et il s'agrandit encore. J'ose donc aujourd'hui  
aspirer au titre de peintre du roi d'Espagne. Pour l'obtenir, il  
est sans doute que vous le demandiez à votre ambassadeur,  
que votre ambassadeur le demande à votre roi. J'ouvrais la  
bouche pour lui répondre ; il m'a prévenu. Vous allez me dire  
qu'il y a sept peintres du roi de France<sup>76</sup>. Cela est vrai ; mais ici  
pour être peintre à la cour il faut deux talents. J'ai celui du pin-  
ceau ; je n'ai pas celui de l'intrigue.

## STATION LXXIV. — LES SCULPTEURS FRANÇAIS.

Messire, m'a dit un vieil homme que j'ai vu ce matin entrer  
chez moi au moment où, ayant donné à mon habit le dernier coup  
de vergette, ayant rajusté les plumes de mon chapeau, la pointe  
de mes moustaches, j'allais sortir, j'ai été le grand ami du feu  
père de ce jeune peintre qui a l'honneur d'être connu de vous,  
et qui d'avance vous a fait agréer ma visite. Je suis sculpteur,  
dit-il ajouté ; je désire passer en Espagne, car j'espère y pro-  
longer ma vie beaucoup plus qu'en France ; et je l'espère,  
parce qu'exerçant un art où l'on vit surtout de gloire, je me crois  
sûr d'obtenir en delà des Pyrénées une réputation qu'on me re-  
fuse en deçà. Je viens donc vous prier de me faire donner avis  
de votre départ et de vouloir bien me prendre pour votre com-

pagnon de voyage. Ma suite ne grossira pas démesurément la vôtre : je n'emmène que mon valet.

Je n'ai répondu ni oui ni non.

**LES BAS-RELIEFS.** — Votre hésitation ne me surprend pas, a continué avec un air et un ton de surprise le vieux sculpteur; je ne vous ai pas montré mes œuvres. Allons à mon atelier. Nous sommes sortis, et bientôt nous voilà dans la rue de Bourbonne, et bientôt dans un atelier de sculpture rempli d'un grand nombre d'ouvrages commencés, d'un petit nombre d'ouvrages terminés. Messire, m'a dit le sculpteur en m'arrêtant devant un de ces derniers, vous avez sans doute vu le château d'Anet<sup>1</sup>, et tous les jours vous voyez celui des Tuileries<sup>2</sup>; vous avez remarqué ces enroulements sculptés, ces légers filets, ces fleurs à longues tiges que le vent pour ainsi dire agite, enfin ces bas-reliefs que de tous les temps l'architecture, qui veut plaire à l'œil de près d'aussi bien que de loin, a demandés à la sculpture: eh bien! voyez les miens, vous les trouverez quelquefois moins bons, quelquefois meilleurs. Mais pour ces bas-reliefs de la fontaine des Innocents; mais pour ces nymphes, ces dryades, dont les vêtements dégouttants d'eau se collent à leurs formes correctes et pures<sup>3</sup>; mais pour ces bas-reliefs de l'hôtel du Carnavalet, ces Flores, ces Pomones, ces jeunes déités, ces jeunes dieux, dont les draperies ondoyantes reçoivent les mouvements des muscles et des chairs qu'elles recouvrent<sup>4</sup>;

**LES DEMI-RELIEFS.** — Mais pour ces carnatides du Louvre à demi-corps engagées dans la pierre, qui semblent vouloir s'en dégager, qui sont plus vivantes que ceux qui les regardent, mais pour ces demi-reliefs des cheminées, des portes et des tympans du Louvre<sup>5</sup>, je ne vous en ferai pas, personne aujourd'hui ne vous en fera: car ils sont du ciseau le plus fin, le plus gracieux, le plus parfait, du ciseau de Goujon, de ce ciseau si mal ou si parcimonieusement payé<sup>6</sup>.

Je voulais me permettre quelques observations; j'ai inutilement essayé de parler: il avait la bouche si pleine de louanges et d'enthousiasme qu'il ne pouvait la fermer.

**LE HAUT RELIEF.** — Tandis que Goujon, a poursuivi le sculpteur, est incontestablement victorieux des anciens<sup>7</sup> et des modernes, Germain Pilon dispute aux uns et aux autres la victoire: tout le monde ne va-t-il pas à Saint-Denis voir le groupe de plein relief représentant les trois Grâces qui portent le cor de Henri II<sup>8</sup>? Tout le monde ne dit-il pas: Oh! qu'elles sont belles! On n'a pas vu, on ne peut rien voir de plus beau.

Autour de ces deux géants de l'art se groupent à des degrés également inférieurs maître Lerambert<sup>9</sup>, maître Ponce, *maestro Paolo Poncio*, de Florence, qui s'est francisé<sup>10</sup>, comme homme maître Francheville de Cambrai, *maestro Francavilla*, s'est italianisé<sup>11</sup>; maître Barthélemy Prieur<sup>12</sup>, les deux maîtres Jacques<sup>13</sup>, maître Pierre Biart<sup>14</sup> et plusieurs autres, parmi lesquels la jaoui, le caprice, refusent ne me mettre, parmi lesquels je suis, non pas plus haut, mais tout aussi haut que la terre ou doit me mettre.

Messire, je vais continuer à vous dire la vérité : nos sculpteurs sont également habiles à travailler les différentes matières, terre cuite<sup>15</sup>, le bois, la pierre, le marbre, l'albâtre<sup>16</sup>, le bronze; sont parfois servilement imitateurs. Lerambert étend dans leur mausolée, sur un lit de marbre, François I<sup>er</sup> et Claude sa femme, nus<sup>17</sup>, seulement voilés par l'affaissement des chairs et l'horreur de la mort. Vingt ans après, Paul Ponce étend de même dans leur mausolée Louis XII et Anne sa femme nus, voilés aussi par l'affaissement des chairs, et en outre par la hideuse incision latérale destinée à recevoir les parfums et les aromates de l'embaumement<sup>18</sup>. Germain Pilon ne sort pas non plus de cette forme de composition dans le mausolée de Henri II et de sa femme Catherine<sup>19</sup>. Un statuaire porte l'urne où est renfermé le cœur de François II sur une colonne<sup>20</sup>. Un autre statuaire porte l'urne où est renfermé le cœur de Timoléon Cossé-Brisac sur une autre colonne<sup>21</sup>. Un autre statuaire, Barthélemy Prieur, porte le cœur du connétable Anne de Montmorenci sur une autre colonne, où pendant vingt années l'amitié et la reconnaissance enchaînent son ciseau<sup>22</sup>. Et pour parler de tous les célèbres imitateurs, peut-on dire que les deux maîtres Jacques aient été entièrement originaux dans les statues du haut tombeau de saint Remi de Rheims<sup>23</sup>, et, en bien examinant les ouvrages de tant d'autres sculpteurs, peut-on aussi le dire ?

Messire, je dirai plus; maintenant je vais vous faire connaître la vérité sur les Grecs et les Romains. Il n'y a qu'une admiration de mode qui puisse trouver sans défaut les trois mille grandes ou petites statues antiques de l'évêque d'Acqui<sup>24</sup>. Sommes-nous donc obligés d'adorer encore ces mêmes statues que les païens ont adorées ? Et qui d'ailleurs me répondra que plusieurs ne sont pas de belles copies, telles que nous en fait aujourd'hui l'habile et célèbre Bandinelli<sup>25</sup> ?

Je me suis levé, et le sculpteur en m'accompagnant m'a dit : le le vois, vous ne m'emmènerez pas en Espagne, vous y emmèneriez plus volontiers le fils de mon ami; cependant prenez

garde d'y emmener, au lieu d'un vieux sculpteur de ce siècle un jeune sculpteur du siècle passé, c'est-à-dire un ignorant, un barbare, et surtout un fat; car si nous surpassons nos prédécesseurs en science, nos prédécesseurs, Dieu me pardonne! ne surpassaient, je crois, encore plus en vanité.

## STATION LXXV. — LES GRAVEURS FRANÇAIS.

Un de ces jours je trouvai à l'entrée de mon appartement un carton de belles estampes. On me dit qu'un marchand graveur l'avait apporté et qu'il devait repasser. Il s'est fait aujourd'hui annoncer que j'étais à peine levé. J'ai voulu m'épargner toutes ces belles paroles. Maître, lui ai-je dit, je n'ai pas choisi ces estampes, je ne les ai pas demandées. Messire, m'a-t-il répondu, je ne vous les ai pas apportées pour vous les vendre, mais bien pour vous les donner. — Oh! lui ai-je dit en changeant entièrement de ton, à ce prix, quelque belles qu'elles soient, je ne les garderai pas. — Messire, si en Espagne vous voulez bien en orner votre salle de compagnie, les faire connaître dans ce pays, j'en retirerai beaucoup plus que tout l'argent que vous pourriez me donner. Y consentez-vous? — J'y consens. — Vous déplairait-il en ce moment d'avoir quelques notions de la manière de graver, particulièrement de la manière des Français, afin de mieux faire connaître la mienne? — Nullement! nullement!

**LA GRAVURE SUR BOIS.** — Je ne sais trop, a-t-il continué, le quinzième siècle peut à juste titre se vanter d'avoir découvert la gravure sur bois, car nous avons des estampes de l'année 1423<sup>2</sup>; mais quant à la gravure sur métal, nous n'en avons pas d'antérieures à l'année 1452, et incontestablement elle a été découverte vers cette année<sup>3</sup>.

Remarquez, je vous prie, que la gravure sur bois, qui, jusqu'au milieu de notre siècle, n'avait cessé de faire des progrès<sup>4</sup>, n'a depuis cessé de déchoir<sup>5</sup>.

Tenez, regardez cette estampe de Jost Amon; elle est de 1550<sup>6</sup>: netteté! vivacité!

Et regardez cette autre de Jean Perissin; elle est de 1577<sup>7</sup>; et cette autre....; et cette autre... des temps postérieurs<sup>8</sup>: trait empâté! trait plus empâté! couleur terne! couleur plus terne!

**LA GRAVURE SUR MÉTAL.** — Mais comment est-il que!

gravure sur bois, qui, au contraire de la gravure sur métal, imprime son empreinte par les parties saillantes, qui à la cent-millième épreuve est moins fatiguée que la gravure sur métal à la même, ait déchu? La réponse est simple : elle a déchu parce qu'elle a été abandonnée ; et elle a été abandonnée parce qu'elle est d'un exercice long, difficile. En effet, elle exige la coopération de deux artistes, le dessinateur de la planche, qui se marque au dessous de son monogramme ou du millésime, et l'inciseur de la planche, qui ne devrait pas rester, qui cependant reste inconnu, qui ne met rien<sup>10</sup>. La gravure sur cuivre, au contraire, où le dessinateur est en même temps l'inciseur, est d'un exercice beaucoup plus facile ou beaucoup plus simple ; aussi a-t-elle fait et ne cesse-t-elle de faire des progrès.

Vous reconnaissez moins positivement le siècle dernier à la barbarie de ses mœurs, de sa fanatique intolérance, qu'à la décadence de ses arts, de son burin sec, vacillant, inexpérimenté ; et vous reconnaîtrez surtout le siècle actuel à la science de son burin, devenu depuis Lucas de Leyde<sup>12</sup>, par la régularité, la finesse, la flexibilité des tailles, un vrai pinceau<sup>13</sup>.

Je m'interromps ou plutôt j'interromps le discours de ce graveur pour noter ici la promesse que je me suis faite de ne plus accepter, de la part des artistes, le présent de leurs œuvres.

Ah ! que j'aurais voulu n'avoir point accepté le carton d'estampes, lorsqu'il a hautement préféré ses maîtres français à Albert Durer<sup>14</sup>, à Holbein<sup>15</sup> et à leur école !

Voyez, a-t-il continué, en venant aux graveurs sur cuivre, voyez ces figures de l'Apocalypse par Duvet, orfèvre de Henri II<sup>16</sup>, qui, s'il n'a pas comme l'orfèvre Finiguerra découvert la gravure sur métal<sup>17</sup>, semble en avoir découvert la perfection. Y a-t-il de la grâce et en même temps de l'éclat ?

Y a-t-il aussi de la grâce et en même temps de l'éclat dans ces nobles figures de la Bible par de Laulne<sup>18</sup> ?

Et dans celle de Bernard Salomon, qui se laisse appeler le Petit-Bernard<sup>19</sup>, y a-t-il de la grâce et en même temps de l'éclat ? Y a-t-il le dernier coup de burin, le dernier effort de l'art ?

Ces facétieuses figures de Gargantua, de Pantagruel<sup>20</sup>, ne semblent-elles pas avoir été gravées avec la facétieuse plume de Rabelais ?

Je voulais lui dire que ces estampes, comparées avec celles d'Allemagne et d'Italie, me paraissaient un peu dures, un peu sèches<sup>21</sup> ; mais le carton m'en empêchait.

Que vous semble, a-t-il continué, de la Femme adultère de Duval<sup>22</sup> ? Examinez comme son œil est doux, sa peau douce.

Enfin examinez cette conquête de la Toison d'Or, ces fresques du Primatice qui ne peuvent plus périr avec les murailles qu'ils couvrent, depuis que Boivin en a gravé le recueil<sup>25</sup>, dont le mérite est bien supérieur aux plus belles estampes et de Sadeler et de Carache<sup>25</sup>. Maudit carton ! maudit carton !

Voilà des portraits que j'oubliais de vous faire remarquer ; ne sont-ils à la vérité que de Denisot, qui dans son temps n'était que le meilleur dessinateur de France<sup>26</sup>, c'est-à-dire du moment. En voilà d'autres aussi qui ne sont non plus que de Thomasassin<sup>27</sup>, devenu aujourd'hui ce qu'autrefois était Denisot.

J'étais lassé de tant de vanité de nation et de métier ; j'ai seulement voulu changer de conversation. Maître, lui ai-je dit, dessine à l'eau-forte<sup>28</sup>, appliqué à la gravure sur cuivre, afin d'épargner bien la peine et le travail. — Et ajoutez-y, m'a-t-il répondu, le procédé de Hugues de Carpi, au moyen duquel une seule et même estampe est colorée avec plusieurs planches, chargées chacune d'une couleur différente<sup>29</sup>, ce qui rend la fabrication des cartes si expéditive qu'on donne maintenant le jeu où se trouvent douze figures avec les anciens habillements du quinzième siècle pour quelques deniers<sup>31</sup>. Je vous demande si en Espagne, en Allemagne, en Italie même, on peut jouer sa fortune, se ruiner à aussi bon marché.

Messire, tenez pour certain qu'ainsi que l'imprimerie a remplacé aux trois quarts l'écriture, la gravure remplacera bientôt aux trois quarts la peinture.

Il s'est levé ; il m'a fait un profond salut.

## STATION LXXVI. — LES ARCHITECTES FRANÇAIS.

En France la gravure est moins considérée que la sculpture. Il n'y a pas de graveur, il y a un sculpteur du roi<sup>1</sup> ; la sculpture est moins considérée que la peinture, que l'architecture. Il n'y a pas de sculpteurs, il y a des peintres, il y a des architectes, de bons et gros abbés. Le peintre le Primatice était abbé de Saint-Martin<sup>2</sup> ; l'architecte Lescot était abbé de Clagny<sup>3</sup> ; l'architecte Delorme est abbé de Saint-Serge, et de plus abbé de Saint-Éloy, et de plus aumônier du roi<sup>4</sup>. Remarquons aussi que l'architecte Androuet, ne trouvant pas son nom assez noble pour

a pris celui de Du Cerceau, les uns disent d'un fief, les autres l'épave de sa maison<sup>5</sup>.

Les arts font des progrès à proportion des honneurs qu'ils reçoivent; les progrès de l'architecture ont été les plus

**MAISONS DES VILLAGES.** — Cependant ils ne se sont pas étendus jusqu'aux bâtiments ruraux<sup>6</sup>.

Après avoir dit, il n'y a pas long-temps, dans une des rues de Paris, qu'il avait inutilement perdu bien des heures des nuits à savoir comment étaient faites les maisons des

un bon Parisien lui répondit qu'il le savait, qu'il savait

comment étaient faites les maisons de leurs pères les Celtes,

et leurs grands-pères les Gomériles. Aussitôt il se fit un

bruyage. Leurs maisons, dit-il, étaient à peu près les mêmes

que nos villages. On rit aux grands éclats. Le savant avait

donné le signal. Rien n'est plus sérieux, repartit le Parisien,

et plus vrai; et, si vous voulez être justes, vous convien-

tez-moi que les marteaux, les tenailles, les scies repré-

sentant les monuments de la plus haute antiquité, sont par-

teut semblables à ceux dont nous nous servons aujourd'hui.

Les maisons, d'outils, de tout ce qui est d'une nécessité

utile et universelle, les premiers degrés de simplicité

ont long-temps et souvent à jamais universellement les

**MAISONS DES VILLES.** — Le bon Parisien avait certaine-

ment une autre preuve, c'est qu'en Russie, incontes-

tablement la terre antique et boisée des Celtes, les maisons des

villages sont les maisons des villages de France<sup>7</sup>.

Je dirai même que les maisons des villes n'y sont guère que

des villages<sup>8</sup>.

Il n'en est pas ainsi en France où, dans les villes, l'ar-

chitecture décore l'extérieur d'un grand nombre de maisons<sup>9</sup>,

mais à l'intérieur elle remplace par de beaux escaliers à

voûte et large<sup>10</sup> ces anciens petits escaliers à vis<sup>11</sup>, dont

ils étaient si étroites que lorsque deux personnes, venant

l'un en haut et l'autre en bas, il fallait que l'une remontât

l'autre redescendît.

La nouvelle innovation l'architecture en a ajouté une autre; elle

grave en gros chiffres sculptés sur les maisons l'année de leur

construction<sup>12</sup>, mais elle ne la marque pas, et elle devrait la mar-

quer toutes; on verrait bien plus facilement alors les progrès

de l'architecture.

**MARTEAUX.** — Pour bien voir les progrès de la grande,



Il faut aller à Fontainebleau, dont le château ou les châteaux ont été successivement bâtis aux quatre derniers siècles<sup>12</sup>.

Le château de Saint-Germain, bâti par François I<sup>er</sup>, avec son quadruple rang de portiques superposés<sup>14</sup>, est beau, et d'Anet, bâti par Henri II<sup>15</sup>, avec ses délicates sculptures, est plus beau; celui de Verneuil, bâti par Philippe de Bouillon<sup>17</sup>, avec ses grands corps de bâtiment dont les proportions et les formes se raccordent par d'admirables effets de symétrie, et aux proportions et aux formes des terrasses, des jardins, des allées<sup>18</sup>, est le plus beau.

**LES HOTELS.** — Je trouve, moi, que les châteaux forment les traits les plus distincts de la face des campagnes, et qu'elles avaient-elles aux siècles derniers une face toute gothique?

Je trouve encore que les hôtels forment de même les traits les plus distincts de la face des villes: aussi ont-elles au siècle dernier une face toute romaine, toute grecque<sup>20</sup>.

**LES PALAIS.** — Et cependant, ces grands hôtels qui forment les traits les plus distincts de la face des villes, qu'ils sont loin d'être auprès des palais des rois!

Le palais du Louvre, lorsqu'il sera terminé, offrira la façade d'un coffre carré, ouvert par le haut, percé de quatre grandes portes correspondantes entre elles. Un des côtés est déjà commencé, c'est en même temps et le plus beau et le plus magnifiquement conçu d'architecture qui puisse parer le globe. Il n'y a point que de grandes fenêtres entre de grandes colonnes, ou de grandes portes; mais quelles neuves et majestueuses dispositions! Combien de fois le dirai-je? Lescot y a commis trois fautes. Le pavillon du milieu est trop bas; le pavillon du milieu est trop gros, et celui de droite qui doit être également vu par devant et par derrière, a vu par devant et un envers.

Si Delorme n'a pas fait au palais des Tuileries<sup>21</sup> cette dernière faute, il a fait les deux autres et beaucoup plus grandes.

Quant aux vieux palais de Paris, je les ai bien vus, mais je n'en parlerai pas. Aujourd'hui on ne les voit plus, on n'en parle plus.

**LES TEMPLES.** — Vainement on se dissimule que malgré les efforts que depuis deux siècles fait l'architecture sacrée pour se relever, elle tombe et retombe. Son nouveau gothique n'est qu'une méchante copie du beau gothique ancien, qu'il a fallu faire dériver pour lui faire subir sa monstrueuse alliance avec l'architecture, qu'il a fallu faire dégénérer de même.

Ce que je dis ici, l'église de Saint-Eustache et l'église de Saint-Étienne de Paris<sup>22</sup>, et un grand nombre de grandes églises.

vinces l'attestent. Architectes, soyez, si vous voulez, plus curieux que les poètes, mais soyez plus dociles; vos œuvres peuvent être corrigées, encore moins avoir une seconde

---

## LXXVII. — LES MUSICIENS FRANÇAIS.

dit que j'aie fait un voyage dans le Poitou; ai-je daté d'une de mes stations? Non certes. Eh bien! je n'en ai fait aucun pendant ce voyage.

Il me vient et il me souviendra toujours que j'étais impatient d'arriver à Poitiers; enfin j'y arrivai. Le soir, dans mon lit, je ne pus pas me décider à m'endormir sans entendre ces airs poitevins si renommés en France<sup>1</sup>; je n'en entendais cependant pas; mais vers minuit je fus réveillé par les chants établis dans plusieurs villes<sup>2</sup>, qui passèrent en chantant un ton lugubre et lamentable :

Réveillez-vous, gens qui dormez !  
 Priez Dieu pour les trespassez<sup>3</sup> !

Quant ensuite mon voyage il ne me tarda pas tant à Orléans pour entendre les fameux flûteurs de cette ville. Toutefois, à mon passage, j'en fis venir quelques uns; ils se tenaient devant moi à quatre parties avec des flûtes de dimensions différentes en longueur et en grosseur<sup>4</sup>, de manière à ne mentir le proverbe, flûteurs d'Orléans<sup>5</sup>.

Chaque province a sa musique, ses instruments. La Normandie, de même que le Poitou a ses musettes, l'Orléanais a ses flûtes, la Provence a ses timbales<sup>6</sup>, la Guienne a ses tambours<sup>7</sup>, l'Auvergne a ses nouvelles vielles à manivelle, la Champagne a ses petits hauts-bois<sup>8</sup>. Ainsi des autres. Il est marqué toutefois que dans les provinces du midi les Français ont plus d'aptitude à la musique que dans les provinces

du nord. Ce qui m'arriva dans ce voyage, d'où je revins par la Normandie; je ne veux pas dire si c'est à Landernau ou à Vannes, je le sache bien. Je partis de la ville au petit point du jour; pendant le faubourg, un bruit d'instruments de musique

m'arrêta quelques instants. C'est un charivari , ducteur. C'est une aubade , me répondit-il. C'est une aubade ! fut obstinément répété de qu'à ce que nous fûmes sur les lieux. Alors montra d'un air triomphant les violes , les vic encore entre les mains des musiciens.

**L'ACADÉMIE FRANÇAISE.** — A Paris , peuplé originairement ou nouvellement venus de toutes provinces ; à Paris , la ville des arts , je trouva dire , de bons musiciens. Aussi dans les premiers recevoir académicien de l'académie française. que ce serait fort difficile , et j'en parlai à un m'apprit que cette académie était composée de académiciens , des académiciens entrepreneurs ou vers , ou compositeurs de musique ; des académiciens salariés ; des académiciens auditeurs , dont le pri de France. Je crus alors la difficulté plus grande l'académicien que je ferais agir mes amis , mes p mit à rire et me proposa de le suivre. Nous allâ on me demanda si je m'engageais , quand je vien pas entrer , à attendre à la porte jusqu'à la fin d mencé , je m'y engageai ; on me demanda si j écouter en silence , je m'y engageai ; si je m'en passer la barrière ou balustrade , à ne point enu des musiciens , je m'y engageai ; si je m'engag quereller , à ne porter , à ne recevoir aucun déh qu'à cent pas de l'académie , je m'y engageai. I manda si je donnerais tous les six mois une p pour les frais ; on ajouta que c'était à moi à la ma bourse une pistole qui à l'instant fit ouvrir où , avec tous mes noms et qualités , je fus inscri l'académie française. En même temps on me r manuelle qui est la carte d'entrée.

Chaque dimanche les académiciens musiciens c cert vocal et instrumental. Chaque jour ils se les répétitions <sup>10</sup>. J'allai un jour à celle du samedi ner la différence entre la musique de préparation d'exécution publique ou de parade. Je fus bien des chefs d'orchestre. Il me présenta de la musique italienne , française , que je chantai à la première égale facilité. Monsieur , me dit-il en ouvrant la méritez de passer en deçà. Nous nous assimes deux places. Je voulais lui parler de musique , à

voulut me parler de l'académie ; il me dit qu'elle lie sur le rempart , entre la porte Saint-Marceau et Saint-Victor , dans une maison toute couverte de de- où demeurait le poète Balf , qui , avec le musicien avait fondée ; mais que depuis la mort de Balf elle férée à la rue de la Juiverie , où elle semble main- l me dit encore qu'au moment actuel elle était ré- it , bon greffier , bon musicien<sup>44</sup>.

ON DE LA MUSIQUE. — Qui ferait garder le tacet quand il en est sur ses privilèges , ses honneurs ? nu des lettres patentes où le roi déclarait que , nçaise étant fondée pour son plaisir aussi bien que public , six des academiciens seraient réputés ses , me fut emphatiquement récité d'un bout à l'au- l'academicien eut fini , je ne le laissai pas recom- i dis : Maître , je ne vous ai pas interrompu ; mais vous parler de la notation de la musique qu'en ce lent de vous apporter , de cette notation nouvelle , ères , se séparant de ceux du plain-chant ou notes se sont arrondis en même temps qu'ils se sont éle- ge<sup>44</sup> qui les fait ressembler à des rangées d'asper- e bas , lorsque les notes qu'elles représentent sont ui se succèdent<sup>45</sup>. Etes-vous pour cette notation ? Maître , aimez-vous les notes de la tablature des in- :compagnement que figurent de petites lettres ~~et~~ ? — C'est assez joli. — Préférez-vous à la vieille quant par elle-même ses mesures , inventées par ologne il y a cinq cents , sinon six cents ans<sup>47</sup> , la ère de marquer la séparation des mesures de quatre an bâton qui traverse du haut en bas les lignes de la Dui , pourvu qu'on ne multiplie pas trop ces bâtons , rasse pas les notes par un bâton à chaque mesure.

DE LA MUSIQUE. — Maître , que pensez-vous , en savoir que penser de l'Introduction à la musique<sup>49</sup> , des Fondements de la musique par Mene- l'histoire de la musique par Ducourroy<sup>54</sup> , de l'Insti- e par Martin<sup>52</sup> , de l'Invention musicale par Jen- l'Instruction de musique en huit tons par Le raité de musique par Costeley<sup>55</sup> , de la Musique ar Blockland<sup>56</sup> , de l'Art de chanter<sup>57</sup> , du Traité 'organe vocal<sup>58</sup> ? — Monsieur , voici la règle des usique et théorie de musique d'aujourd'hui bonne ; isc ; d'avant-hier , détestable. — Maître , lui dis-

je encore, que pensez-vous des différents systèmes ou sont admis et l'accord de la quinte mineure, et l'accord de la septième et l'accord de la neuvième<sup>29</sup>, et divers autres accords<sup>30</sup> — Ma règle. — Maître, j'ai pensé et j'ai dû, en ma qualité d'académicien, penser aux différents buts de l'institution de notre académie : il me paraît très difficile que d'abord nous atteignions le premier, celui d'assimiler notre poésie à l'antique poésie, nous rapprocher à l'antique musique. — Monsieur, nous l'atteignons, nous l'avons atteint. Ce soir vous verrez dans la nouvelle œuvre de Baif, alliée à la nouvelle musique, l'antique mètre poétique, l'antique mètre musical se rejoindre après une séparation de treize ou quatorze cents ans<sup>31</sup>, et, comme dans l'antique poésie, agir, réagir l'un sur l'autre<sup>32</sup>. — Maître, il me paraît plus difficile que nous atteignons le second. — Monsieur, l'atteignons aussi, car nous l'avons aussi atteint. Aujourd'hui la musique représente clairement la parole. Vous allez voir dans le *chant du caquet des femmes*<sup>33</sup>, et sûrement dans les autres premiers *superius* vous reconnaîtrez les deux jeunes filles qui putent; dans le *tenor*, la mère qui leur impose silence, le *bassus* et le *contra-bassus*, les deux vieilles qui gronde.

En ce moment les instruments commencèrent à varier. Je me hâtai de repasser la barrière, poursuivi par le musicien qui me disait : Monsieur, vous allez vous convaincre de tout ce que je viens de vous dire; écoutez seulement ! Écoutez ! Et il en fut ce qu'il plut à Dieu.

LA MUSIQUE D'ÉGLISE. — Un beau matin, il y a quelques jours, je rencontrai dans la rue le premier page de notre académie. Je lui demandai où il courait si vite. Je vis, me dit-il, à Saint-Etienne-du-Mont, voir l'enterrement d'un confrère. Voulez-vous venir ? Je passai mon bras sous le sien, nous allâmes le chemin de cette église. Un immense concours de gens circulait dans les bas-côtés, tendus de drap noir, décorés d'armoiries<sup>34</sup> et des insignes du deuil. Dans l'intérieur de l'église, assis près de la bière, était entre deux longues lignes de chaises, de parents, d'amis en deuil<sup>35</sup>, l'estrade de l'organe. J'aimais à distinguer au milieu de ce funèbre appareil les figures joyeuses des musiciens, tous vêtus de leur pourpoint à capuche de maroquin<sup>36</sup>, tous glorieux de se faire entendre devant ces vénérables personnages; les figures encore plus joyeuses des choristes, tenant fièrement leur papier de musique, et, au milieu, encore plus joyeuse du beau maître de chapelle, ravi de l'harmonie, de l'accord, de la parfaite exécution, sans qu'aucun instrument soutint les voix<sup>37</sup>. La messe finie, le convoi se

l'autre bout de l'église, où une large fosse était

et la terre était bénite et qu'elle recevait le cer-  
mes poussés par la foule dans une chapelle laté-  
ge appela son maître de musique, où un moment  
de musique appela une haute-contre de ses amis;  
ous les quatre à parler de la musique que nous ve-  
lre. Le peuple était dans l'admiration, nous dit la  
il aurait presque remercié le conseiller de s'être  
Véritablement, ajouta-t-il, cette musique, à la-  
eut comparer que celle de la messe de Mauduit  
ues de Ronsart<sup>37</sup>, est naturelle, ou plutôt surna-  
. D'abord Claudin a commencé, suivant l'usage,  
tous les autres morceaux de cette messe par quel-  
le plain-chant<sup>38</sup>, et sa partition montre en même  
t à l'oreille la différence de la notation et de la mé-  
musiques. Cette haute-contre dit aussi que Clau-  
si sévère dans les messes des morts, était vif, lé-  
ns les autres messes<sup>39</sup>, et que, lui haute-contre,  
antées à Notre-Dame, se souvenait avec plaisir  
me réjouir les voûtes, encore toutes remplies de  
iciens chantres de Philippe-le-Bel et de leurs suc-  
outa : C'est surtout par ces motets si jolis, si mé-  
us, tels que celui de *Pater Abraham en ré mi-*  
*ngelus en la mineur*<sup>40</sup>, que Lassus recréa *Las-*  
our rappeler le distique latin fait en son honneur<sup>41</sup>.  
dîmes tous qu'il y avait beaucoup de réminiscen-  
dans Maillard<sup>42</sup>. Nous le prouvâmes par son *Dixit*  
*ficat*<sup>43</sup>. Mes chers maîtres, dis-je alors, savez-  
vient le nouveau caractère gracieux et presque  
musique d'église? — Il nous vient de Palestri-  
te-contre, ou, dit le maître de musique, de Saint-  
ri, dont les *oratorio*<sup>45</sup> font accourir aux églises  
ls, pourvu qu'ils aient l'oreille juste. Peut-être un  
des compositions, leur répondis-je; mais il vous  
le Goudimel<sup>46</sup>, de Santerre<sup>47</sup>, de Ferrier<sup>48</sup>, de  
9, et d'autres qui ont introduit la musique pasto-  
aumes français des calvinistes<sup>50</sup>.

DE SALLE. — Nous fûmes assez brusquement  
r le grand sacristain. Messieurs, vous voyez que  
sée, que les joints sont remplis, que tout le mon-  
que les ouvriers se retirent; agenouillez-vous,  
z!

Nous sortîmes, nous allâmes au cloître des Chartreux, où nous reprîmes plus à l'aise notre entretien. J'ai bien craint dans ce temps, dit la haute-contre, que toute la France devînt une note, et que c'en fût fait des maîtrises, si richement dotées de terres, en métairies et en autres biens<sup>54</sup> ; et voici comment mon esprit ces pépinières de musiciens devaient être alors placées. Je me disais que la musique de salle était la musique intermédiaire entre la musique d'église et la musique de chambre. Je me disais en même temps que ces solennels ballets où se parlaient en musique divers personnages, comme à celui de Saint-tin que l'Hôtel-de-Ville donna au roi<sup>55</sup>, surtout comme à celui de Beaujoyeux, où se trouvaient dix mille spectateurs<sup>56</sup>, devaient nécessairement passer des grandes salles de la cour aux grandes salles des châteaux ; que les riches seigneurs, attirés par l'irrésistible attrait de ces mélodieux intermèdes, cherchaient par diminuer leurs vénéries et accroître leur musique<sup>57</sup> ; que je me disais, et la tranquillité renaissait dans mon esprit.

**LA MUSIQUE DE CHAMBRE.** — Maîtres, leur demandai-je, la cantate avec ses chants variés de récitatifs<sup>58</sup> est-elle de la musique de salle ou de la musique de chambre ? — De la musique de chambre, s'il n'y a pas d'accompagnements complets<sup>59</sup>, et s'il y en a, c'est de la musique de salle, à cause des dimensions des instruments hauts ou bas<sup>60</sup>. — Et les chansons spirituelles et les cantiques<sup>61</sup>, sont-ils de la musique de chambre ou de la musique d'église ? — De la musique de chambre et de la musique d'église. — Et les amours de Ronsart<sup>62</sup> ? — De la musique de chambre. — Et les odes<sup>63</sup> ? — De la musique de chambre. — Et les courtrains<sup>64</sup> ? — De la musique de chambre ou même de cabinet.

**LA MUSIQUE DE TABLE.** — Je comprends maintenant pourquoi les Français ont avec les étrangers de si fréquentes et si vives disputes sur la musique : c'est à cause de leur vanité exclusive. Je savais que les chansons formaient et nécessairement et seules la musique de table : je ne fis aucune question, je ne parlai point ; mais la haute-contre voulut en parler pour avoir l'occasion de dire que les chansons françaises étaient, de l'aveu universel, les meilleures chansons. Le page, qui est de Naples, et qui c'étaient les chansons italiennes<sup>65</sup>. Aussitôt la haute-contre cita ou plutôt chanta des chansons de Martin à plusieurs parties<sup>66</sup>, des chansons dialoguées entre les bergers et les bergères<sup>67</sup>, des chansons poitevines entre les bergères qui s'appelaient par des huchements d'une syllabe : Ou ! oup ! ou ! oup<sup>68</sup>, des chansons bourguignonnes : Gué ! ô gué<sup>69</sup> ! des chansons d'une province avec la réponse d'une autre province<sup>70</sup>. Le page se

ait | muet ; il citait la *Romanesca*<sup>68</sup>, il chantait des *can-*  
 , c | *zanzonnete*<sup>69</sup>. Je prenais grand plaisir à ce joyeux  
 t ; | il ne dura pas, et ce jour nous devions être deux  
 pus. Il se faisait tard, lorsque tout à coup, de l'au-  
 e du cloître, nous vîmes venir comme un grand per-  
 gris : c'était le frère portier. Il s'approcha à pas précipi-  
 us dit : Qui que vous soyez, sachez que, dans cette mai-  
 silence, parler est incivil, et chanter est répréhensible.  
 tenait un haut bourdon ou haute hallebarde en bois. Il  
 deux grands chiens en lasse. Nous avons entendu son im-  
 e réponse à nos excuses ; nous ne nous exposâmes pas à  
 que.

---

## STATION LXXVIII. — LES DANSEURS FRANÇAIS.

**J** conviens encore, je n'avais pas déjà dit que je fusse allé  
 ie Poitou ; mais j'ai déjà dit que j'étais allé dans la Lorrai-  
 j'en suis sûr.

**A**ut d'arriver à Metz, on m'assura que les meilleurs dan-  
 ue France étaient dans cette ville ; je ne fus pas de cet  
 Ensuite, il ne tint qu'à moi de croire que les meilleurs dan-  
 étaient à Nanci ; je ne fus pas de cet avis non plus. Je trou-  
 que c'était à la ville des rebecs et des violons, à Mirecour<sup>1</sup>,  
 qu'il fallait venir voir les meilleurs danseurs.

**Je** fis quelque séjour dans cette ville. Je ne me souviens pas  
 si je logeai à la Maison-Blanche ou à la Tour-Blanche ; ce qu'il  
 y a de bien certain, c'est que l'appartement qu'on me donna  
 était au dessus d'une de ces grandes salles de danse si commu-  
 es dans les villes du Nord : car j'ai remarqué que, si les Fran-  
 çais chantent de plus en plus du Nord au Midi, ils dansent de  
 plus en plus du Midi au Nord. Continuellement j'entendais le  
 tambourin sous mes pieds ; enfin, le jour où je voulais partir, il  
 se présenta chez moi un homme en manteau court, coiffure lé-  
 gere. C'est, dis-je en moi-même, un maître à danser. Messire,  
 dit-il en m'abordant, je suis maître à danser, et je viens,  
 comme votre plus proche voisin, vous demander s'il vous serait  
 agréable d'assister aujourd'hui à un grand exercice de mes éco-  
 liers. Vous verrez si je gagne bien ou si je gagne mal les trente  
 sous par mois qu'ils me donnent<sup>2</sup>. Je le remerciai de sa politesse,



et je lui répondis que j'avais fait seller mes mules pour parer  
mal que j'allais les faire desseller. Grands remerciements de  
part, grandes démonstrations de reconnaissance et de respect  
auxquelles je me hâtai de mettre fin en l'emmenant déjeuner.

**LES LOIS SUR LES DANSES.** — Quand vous êtes maître à danser, je vous défie de parler d'autre chose que de pluie et du beau temps ou de la danse. Maître, lui dis-je, les lois de l'église sont plus sévères dans votre France que dans votre Espagne. Si vous y alliez, vous verriez, sans avancer à loin que la Biscaye, les prêtres danser aux noces de leurs parents<sup>3</sup>. Messire, me répondit-il gaîment, si nos rois, nos généraux, par leurs ordonnances, empêchent parfois les gens de danser<sup>4</sup>, ni le diable ni moi n'y perdons rien : car, aux élections du bailliage, je fais souvent danser les députés de l'état. Quant à la noblesse, tenez pour sûr qu'elle danse aux élections. Il y a plus, c'est que dans plusieurs terres que font aux fêtes du village, les filles de joie à danser en les faisant quer là où l'on donne le fouet aux enfants<sup>5</sup>. Et quant au roi, sait fort bien que Henri III dansait, et qu'il dansait à l'archevêché de Paris, et qu'il dansait pendant les matines<sup>6</sup>. A la vérité le clergé en France ne danse pas ; cependant, quelquefois on laisse danser la procession des pèlerins<sup>7</sup> ; quelquefois même on laisse danser la procession des funérailles, comme nous l'avons vu à celles du cardinal Birague, dont la bière était entourée de danseurs<sup>8</sup>, qui peut-être imitaient, ou qui, du moins, voulaient imiter les plaisirs des justes.

**LES BASSES DANSES.** — Mais, continua-t-il, ne pourrions-nous pas réconcilier le roi, les états-généraux, le clergé, ainsi que les chefs de famille, qui ne veulent pas non plus qu'on danse, avec la nature, qui le veut ? Certes, on le pourrait par une bonne police de toutes les danseries<sup>9</sup>. Et d'abord, les pavannes et danses de tous les états, je n'en excepte pas les plus graves, si les danseurs pavannent, font la roue de paon l'un devant l'autre<sup>10</sup>, bien qu'elles soient aujourd'hui interrompues, pour ainsi dire brodées de pas vifs et légers, comme, au contraire, les menuets de Poitou, à mesures ternaires, sont interrompues, pour ainsi dire brodés de pas graves, n'en sont pas moins, aussi bien que toutes les basses danses, fort décentes. Il en est de même des danses lourdes, des danses villageoises de la Pajase, de la Carolle<sup>11</sup>.

**LES HAUTES DANSES.** — Il en est encore de même de certaines danses hautes, telles que la gaularde, ou la danseuse, après le salut, s'en va en dansant à l'autre extrémité de la salle, ou la

il suit en voltigeant autour d'elle chaque fois qu'elle ; de même de la Cassandre, ainsi appelée du nom de nie du grand Ronsart, pour laquelle on l'a faite<sup>13</sup>.

La volte, où le danseur enlève dans ses bras la danseuse, doit être interdite. On devrait interdire aussi les rondes vives, si vives et trop vives. Quant à moi, pour me les je n'ai pas besoin que le parlement me menace de la fouet<sup>14</sup>. On devrait interdire encore les danses où l'on se<sup>15</sup> ; aussi, lorsque chez moi les écoliers veulent prendre liberté, je me montre fort sévère et je leur dis : Allez-vous aimer ailleurs ; allez-vous-en vous aimer au diable, que ma salle n'y soit pour rien.

Une salle ainsi mieux policée deviendrait une chose très bonne, d'utilité générale ; tout le monde y gagnerait, et nous qui l'en nous n'y perdrons pas.

Durant là notre conversation, le maître à danser se leva ; un joli petit bonnet de velours à la main gauche, me prenant la main droite, me conduisit dans sa salle à un grand fau- teuil pour moi au haut bout, et s'assit à côté. Tout aussitôt les écoliers, ayant quitté leurs souliers à semelles de plomb<sup>17</sup>, leurs légers escarpins blancs<sup>18</sup>, et les joueurs de l'orgue qui n'étaient pas à moins de cinq parties de viole<sup>19</sup>, ayant pris leurs instruments, l'exercice commença.

DANSES IMITATIVES. — Mes amis, dit le maître à ses élèves, il m'est tombé dans la tête un joli air de danse ; je ne puis pas le perdre : comment faire ? — Le noter. — Mes amis, je force de penser, de réfléchir, il m'est venu tout à coup plusieurs inspirations ; j'ai dessiné dans mon esprit une nouvelle danse, un charmant ballet ; je voudrais encore moins le perdre. Vous le noterez aussi, mais avec la différence que vous noterez les différents tons de notre air avec des notes de musique, et moi je noterai les différents pas de votre danse avec des lettres de l'alphabet, tantôt doubles, tantôt simples : *aa*, grève droite ; *bb*, saut à gauche ; *cc*... ruades, pieds joints..... petit saut.... ; *c*, contredanse<sup>20</sup>. — Mes amis, je puis donc envoyer à la Chine, au Japon, une danse dans une lettre ? — Vous le pouvez. — Quand vous inventés les signes de la musique ? — Il y a deux mille ans<sup>21</sup>. — Et les signes de la danse ? — De nos jours<sup>22</sup>. Pourquoi les hommes ont-ils mis à les inventer vingt siècles aux uns qu'aux autres ? — C'est qu'il a fallu plus d'efforts aux uns qu'aux autres. — Pour moi tel est mon avis. Je commencerai ensuite aux danses, mais dans l'ordre inverse ; on commence par le bal et on finit par le ballet<sup>23</sup>.

Il y avait des repos, des intervalles, que dans la sa-  
court on appelait des entr'actes<sup>24</sup>, pendant lesquels  
danser tantôt interrogeait, tantôt parlait. Mes amis, la  
elle, comme la musique, un art d'imitation? — Ou,  
la musique. — Comme la poésie, peut-elle raconter  
— Oui, et mieux que la poésie. — En effet, de  
aujourd'hui la danse multiplie les branles de préfé-  
lets, c'est que dans les ballets la poésie et la musique  
à la danse le premier rang<sup>25</sup>, au lieu que dans les bran-  
au son des simples rebecs<sup>26</sup>, elles ne lui disputent rien  
n'y sont pour rien<sup>27</sup>.

Ainsi dans la courante, qui est une espèce de  
danse d'imitation, trois jeunes gens amènent en  
jeunes filles; elles veulent s'enfuir; les jeunes gens  
à les rassurer. Chacun d'eux peint ses sentiments à  
les jeunes filles repoussent les jeunes gens. Chacun  
se retire, refait sa toilette, et, toujours en dansant  
dentelles, sa fraise, étire ses habits, revient, sautille  
cadence, saute, supplie en cadence, pirouette, se  
cadence. Les jeunes filles se laissent enfin attendre  
danseurs ne forment plus qu'une danse, très variée  
très légère<sup>28</sup>. N'est-ce pas là un petit tableau frais

Dans le branle des lavandières, autre danse, d'in-  
danseurs font entendre, avec leurs pieds et leurs mains  
du linge et des battoirs<sup>29</sup>; vous croiriez être au vil-  
vieux saule et la fontaine.

Dans le branle des sabots<sup>30</sup>, vous croiriez enco-  
lage un jour de pluie ou de neige.

Dans le branle des chevaux<sup>31</sup>, vous croiriez être  
nége.

Dans le branle des ermites<sup>32</sup>, vous croiriez voir  
bin, le frère Lucas, le frère Blaise, tentés, tourmentés  
par les démons, qui ont pris la forme de jolies filles.

Dans le branle des mathématiques, les pieds du  
crivent sur le parquet, comme la plume ou le compas  
pior, les diverses figures de géométrie<sup>33</sup>. Il y a de  
années qu'un petit bachelier de ma connaissance, qui  
de fortune, et qui voulait épouser une demoiselle  
beaucoup, ne pouvait fléchir ni sa maîtresse ni ses  
lui proposai d'apprendre le branle des mathématiques  
et il l'apprit si bien, qu'un beau soir, ayant eu occasion  
ser dans une nombreuse compagnie ou, pour ainsi dire  
ville se trouvait, le lendemain, la demoiselle, la famille

, se rendirent à ses vœux. Mes jeunes amis, on peut qucl-  
is, dans le monde, faire son chemin en dansant.

---

## ATION LXXIX. — LE SPECTRE DE SAINT-DENIS.

ue temps Paris fourmille d'opuscules ou de  
soit rimés, soit manuscrits. En voici un nouveau ; il  
de par l'auteur ; il paraît sous le titre du *Spectre de*  
- nis :

se : a maire au Châtelet, et par conséquent conseiller du  
, C tout le monde le sait.

our de cet hiver il fut résolu dans une assemblée de faire  
-Denis notre repas de corps, bien ! Au sortir de table  
aux vêpres de l'abbaye, très bien ! Nous avons bu, ainsi  
était juste, trois fois à la santé de chacun des rois de qui  
tenons quelque privilège, et, les fumées de tant de vin  
portées à la tête, je m'endormis. Cependant les vêpres  
ent, finirent ; le peuple sortit, les portes se fermèrent.  
ormais toujours. Enfin à minuit l'horloge m'éveille en sur-  
; je croyais être dans mon lit ; j'étends les bras, et voilà  
au lieu de prendre l'épaule de ma femme ou sa coiffe je prends  
main la corne d'un pilier très froid et de l'autre le marbre  
n bénitier encore plus froid. J'ouvre les yeux : je me trouve  
de hautes voûtes éclairées par plusieurs lampes. Où suis-je ?  
di ndai-je tout troublé. Je repasse alors dans ma mémoire  
j'avais fait durant cette journée, et je reconnais que je  
s endormi à l'église de Saint-Denis ; imaginez ma frayeur.  
comme depuis quelque temps je travaille à un livre  
e bien se vendre, à un grand traité de spectres et de  
, je ne fus pas fâché de pouvoir dire à mes lecteurs que  
pour la science j'avais passé une longue nuit, seul,  
egi abbatiale de Saint-Denis. Je m'enhardissais donc le  
que je pouvais, quand les orgues de l'église font tout à  
entendre de longs gémissements. Ce sont, me dis-je, les  
nlets qui se dégonflent dans les tuyaux. Un moment après,  
usolées semblent s'entr'ouvrir avec le bruit d'une grande  
iere lorsqu'elle rompt ses glaces. Oh ! me dis-je encore, un  
r s'écroule dans le voisinage, et le fracas de sa chute fait re-  
tir les échos de l'église ; il n'y a rien que de naturel : n'ayons

aucune peur. Cependant, malgré moi, j'en avais une : elle augmentait de moment en moment, et les cheveux me tombaient à la tête. Tout à coup un spectre blanc se leva jubé : le bas de sa robe balayait les pavés, et les plis de son chapeau ondoyaient à la hauteur des lampes. Quel frayeur, je n'en fis pas moins deux observations. Premièrement, qu'il n'est pas vrai, ainsi qu'on le dit, que les spectres sont blancs, car l'ombre de celui que je voyais allait se projeter sur le mur, ce qui me fit croire, dans le premier moment, qu'il avait deux spectres, l'un blanc et l'autre noir ; la seconde, qu'on a avancé encore une erreur quand on a dit que les spectres étaient d'une substance vaporeuse : mon nez, on le sentait très bien le contraire.

» Car le spectre, après avoir fait plusieurs fois le tour de l'église, ayant penché la tête, m'aperçut enfin ; il vint se tenir devant moi, sur une charpente de catafalque par laquelle on va de la veille à cette place. Ma frayeur redouble ; je fermais les yeux, mais le spectre me force à les ouvrir en me pinçant rudement que je ne me souviens pas qu'aucun de mes condisciples de collège m'ait jamais fait autant de mal. J'allais me reconnaître le roi François I<sup>er</sup>. — Qui es-tu ? me dit-il. — Un notaire au Châtelet et conseiller du roi, comme tout le monde le sait. — Diable ! tu n'es pas un bêtire ! Les notaires du Châtelet, conseillers du roi, comme tout le monde se le rappelle, ne sont pas des bêtires ; ce sont gens instruits, et même de bonne compagnie. Dis-moi, mon ami, n'est-ce pas ? parle assez souvent de moi dans le monde ? Mais garde-toi de croire tout ce qu'on dit, et apprends que, si je me réveille de la maladie dont on me fait mourir<sup>1</sup>, je serai obligé de venir te voir ; apprends-le surtout aux historiens actuels, qui ont plus de crédulité que de malice, quoiqu'ils ne manquent pas de malice. Mon fils Henri II se plaignait de l'histoire, mon petit-fils Henri III, qui s'en plaignait, et ce n'était pas sans raison, disant qu'elle était au-dessus de sa muse sans pudeur<sup>2</sup> ; mon beau-père Louis XII lui reprochait d'en n'avoir jamais été l'histoire du peuple. Toutefois il a été bien traité, et moi et les miens fort mal. N'importe, pas, quoi qu'en aient écrit les historiens huguenots<sup>3</sup>, tant ; je ne crois pas non plus que nous vailions si peu que je t'ai ici sous la main, je veux faire une année de l'histoire qu'on appelle en termes de pratique l'inventaire ou l'état de nos divers regnes ; je prendrai un compte rond de tout ce qui s'est fait de bien et de mal, et je commencerai et finirai avec le siècle. Ami ! aide-moi.

ivant le proverbe, n'est jamais sans sucre ; il y a toujours du papier et de l'encre dans la poche d'un notaire : écris ce que je vais te dicter, et sois sûr qu'à la lueur de la lampe tu n'éciras que la vérité.

Il continua ainsi :

AN 1501. — Louis régnait depuis trois ans ; les comtes de tous les règnes sont heureux. Louis avait conquis Naples. A sa place je m'y serais d'abord affermi ; mais il voulait conquérir le royaume de Naples. A sa place, j'aurais voulu d'Espagne ; mais non , il l'appelle et lui donne d'autorité le royaume de Naples, dont cette année les armées des Espagnols font la conquête.

AN 1502. — Il arriva ce qui devait arriver : les Espagnols, infidèles, chassent les Français.

AN 1506. — Gênes ne sait ni rester libre ni se passer de France : elle se soumet à la France, elle se révolte. L'archiduc s'approche, et bientôt le peuple, à genoux sur les débris renversés, demande pardon à Louis.

AN 1508. — Tu n'es pas homme d'état, homme de guerre, mais enfin tu as, je pense, du bon sens. Lorsque tu te ligas contre Venise, si tu eusses été roi de France tu aurais protégé le faible contre le fort, ou du moins tu serais resté chez toi. Le roi mon beau-père n'en agit pas ainsi. Tu ne pu comprendre pourquoi il s'était mis à la tête de la ligue.

À Cambrai, il ne s'est jamais expliqué bien nettement ; pourtant je me doute, et par expérience je me crois capable de deviner ses intentions, le conseil qu'il avait suivi ne l'a pas prouvé, par de bonnes raisons, qu'il devait faire autrement.

AN 1509. — Commandée par Louis XII, l'armée française forme l'avant-garde de celle de la confédération. Elle est vaincue à Agnadell.

Qu'ai-je en ce moment dans les yeux du spectre ce qu'on voit dans les yeux d'une belle femme obligée de parler de son amour à une autre belle femme, ou bien, ou mieux, ce qu'on voit dans les yeux d'un maréchal obligé de parler des vicissitudes de son autre maréchal. Nos passions devraient-elles entrer en scène ?

Il continua :

AN 1510. — Venise heureuse avait excité la jalousie des princes, malheureuse elle excite leur pitié. Ils s'unissent contre elle. Louis XII, et à leur tête se montre le pape, l'épée

» L'ANNÉE 1511. — Louis, au lieu d'assembler des troupes, assemble un concile à Pise<sup>6</sup>. Dans le temps je trouvais le tout bon, j'en ris beaucoup, et, tout mort que je suis, j'en ris encore.

» L'ANNÉE 1513. — Bataille de Ravenna. Les confédérés y sont battus.

» Ils s'allient avec les Suisses, dont l'armée, roulant du haut des Alpes comme une grosse avalanche, va se briser contre les murailles de Dijon.

» A Novare, les Français demeurent de même victorieux.

» Mais à Guinegate la fortune les trahit. Les peuples les plus braves, les hommes les plus braves, ont eu, ainsi que les Français, leur journée des Éperons.

» L'ANNÉE 1514. — Louis, entouré d'ennemis, a recouru aux armes des belles Françaises; alors rien ne lui résiste; il donne sa jeune nièce à un prince, et promet sa jeune fille à un autre.

» L'ANNÉE 1515. — Lui-même, pour arrêter l'armée des Anglais, épouse la sœur de leur monarque, et peu de temps après meurt presque dans le lit nuptial<sup>6</sup>.

» Première année de mon règne.

» Je suis homme; j'ai fait des fautes, mais je n'ai pas fait toutes celles que mon beau-père et les historiens m'imputent.

» L'ANNÉE 1516. — Veis-tu? du temps de Charles VIII, du temps de Louis XII et du mien, les armes des Français étaient vers l'Italie<sup>7</sup> comme les aiguilles aimantées vers le pôle. Je voulus à mon tour aller conquérir le duché de Milan, qui appartenait à mon épouse Claude, du chef de Valentin, une de ses aïeules. Je rencontrai dans les plaines de Marignan l'armée des Suisses, venus pour me disputer le passage. A vingt-trois on a le sang chaud: toujours, me dis-je, ces paysans voudront se mêler de mes affaires; j'en couchai vingt mille sur la place. Ce que c'est qu'une leçon donnée à propos! Depuis ils sont mes meilleurs amis<sup>8</sup>.

» En ce moment, je le remarquai, je le remarquai bien, François I<sup>er</sup> avait grossi sa voix, enflé sa poitrine. Je vous assure que la vanité des spectres est à voir.

» François I<sup>er</sup> poursuivait ainsi:

» L'ANNÉE 1517. — Concordat avec Léon X<sup>e</sup>. François vous qui voulez que le clergé ne soit pas trop puissant, pourquoi ne voulez-vous pas le concordat?

» L'ANNÉE 1519. — Mon beau-père m'a reproché plusieurs fois d'avoir essayé de me faire élire empereur à la mort de Maximilien I<sup>er</sup>. Il a raison: la France, placée au milieu des états européens, n'est que trop exposée à verser son sang.

- » **L'ANNÉE 1520.** — J'eus une entrevue avec le roi d'Angleterre au Camp du drap d'or. Mon beau-père m'a reproché encore grande dépense; mais ne fallait-il pas qu'en ce jour la se mit son habit de crédit?
- » **L'ANNÉE 1521.** — Guerre civile d'Espagne, pendant laquelle l'Espagne reste ouvert. Suivant mon beau-père je n'y fis pas entrer assez grande armée<sup>10</sup>. Peut-être bien.
- » **L'ANNÉE 1523.** — Oui! je le sais, je ne le sais que trop : des échecs on ne prend pas les rois, on les prend au jeu de re. Je fus pris à Pavie, où je disputai si long-temps et ne gagnant la partie.
- » **L'ANNÉE 1526.** — Bientôt voilà l'armée de Charles-Quint, par le connétable de Bourbon, qui vient ravager la France. Du fond de ma prison je fais dire à Toulon et à Marseille leurs portes, de border de soldats leurs murailles, de ne pas avoir peur. Toulon et Marseille ferment leurs portes, de soldats leurs murailles, n'ont pas peur. Les armées et les villes errent dans les campagnes, couvertes de fruits encore mûrs: une partie périt par les maladies; une autre est exterminée par les paysans<sup>11</sup>.
- » **L'ANNÉE 1527.** — Enfin le connétable de Bourbon trouve mort au pied des murailles de Rome, où il assiégeait le pape. Le rôle de Coriolan n'a jamais été ni long, ni beau, ni heureux.
- » **L'ANNÉE 1528.** — C'est avec raison qu'on a nommé l'Italie le cimetière des Français; mes généraux y font encore ensevelir de nombreuses armées.
- » **L'ANNÉE 1529.** — Par qui fut allumée la guerre de Troie? Par les femmes. Qui a mis si souvent la discorde dans le monde? Les femmes. Cette année elles y mirent la paix. La régente de France et la gouvernante des Pays-Bas conclurent le traité de Meaux, appelé la paix des dames. Je sortis de prison.
- » **L'ANNÉE 1531.** — A mon retour je ne fus pas accueilli avec grand enthousiasme. Oh! me dis-je alors, fondons magnifiquement le collège royal. Je le fondai, je gagnai les savants, et depuis on m'appelle, tu m'appelles et tes enfants m'appelleront père des lettres.
- » **L'ANNÉE 1537.** — Charles-Quint étant demeuré par le dernier traité comte de Flandre et vassal de ma couronne, je le fais lever devant mon parlement. Mais il se tient toujours assis sur son trône.
- » **L'ANNÉE 1539.** — Et il n'en descend que lorsque l'insurrection de Gand le force à traverser au plus vite le royaume de



France pour aller l'apaiser. On me conseillait de le retenir prisonnier. Je ne voulus prendre ma revanche de Pavie que sur le champ de bataille.

» L'ANNÉE 1542. — Mes ambassadeurs sont assassinés. Aussitôt je tire l'épée.

» L'ANNÉE 1543. — Mon allié le roi d'Angleterre m'abandonne et se joint à mes autres ennemis. La France est assiégée, mais elle fait en Italie une sortie par la bataille de Cérinola.

» L'ANNÉE 1546. — J'étais enfin parvenu à donner une paix honorable à la France; j'avais réformé la justice; j'avais recruté les armées; j'avais rempli les caisses de mon trésor; j'avais renoncé aux passions; j'avais résolu de ne plus faire de fautes, de ne régner que pour le bonheur de mes peuples; une belle et nombreuse famille de fils et de petits-fils croissait autour de moi; j'habitais le beau château de Rambouillet; je comptais, et cela encore de douces et longues années; je comptais sans la mort. La mort se présente. Allons, me dit-elle, comme dans la drame macabre<sup>12</sup>, Monarque! il faut partir; et, au milieu des triples rangs de mes gardes, elle m'emmena.

» Quelle croirais-tu que fut la première personne que je rencontrai dans l'autre monde? Ma femme peut-être? Ce fut mon beau-père; il était à m'attendre. Dès que je l'aperçus, je fis aussitôt que les parlements, qui, à l'entrée du roi dans leurs villes, descendent précipitamment de cheval et se mettent à genoux à l'endroit où ils le trouvent<sup>13</sup>. Je ne descendis cependant ni précipitamment ni autrement de cheval, car dans l'autre monde on ne va pas à cheval; mais je me mis à genoux. Mon beau-père me releva, et, au lieu de m'embrasser, il me reprocha d'abord de m'être trop laissé gouverner par les femmes, ensuite de n'avoir pas assez écouté mes bons conseillers, ensuite d'avoir trop donné aux beaux esprits, ensuite d'avoir fait brûler les luthériens en France, et de m'être allié avec eux hors de la France<sup>14</sup>, il ne finissait pas. Je lui lus l'histoire de mon règne, écrite en français, en latin, en grec, par les savants les plus célèbres. La voix du peuple, me disait-il, la voix du peuple! Je n'écoute que la voix du peuple! Tu sais que je ne suis guère endurant et tu te demandes comme je devais souffrir; j'aurais cent fois mieux aimé avoir encore en tête Charles-Quint. Tu penseras peut-être aussi qu'entre morts on est sans façon, j'en conviens; mais c'était mon roi, mon seigneur, mon beau-père. Sire, lui répondis-je, patience! soyez sûr qu'après moi on ne fera pas mieux.

» Effectivement.

1547. — On vit régner ce jeune Henri II, sur  
resses ambitieuses et les hommes précé-

1553. — Cuint, mon ancien rival, en  
gr... il vient avec une formidable ar-  
ter... de France. Il assiège Metz ; il ne  
... le depit, apres avoir donné sa couronne im-  
on irère, sa couronne royale à son fils, il entre dans

1557. — Souvent, le plus souvent, la fortune est  
... L'armée du jeune Philippe II livre, à  
b... e à la nôtre et la défait. C'était le jour de  
... us v... s aux premières heures arriver à  
e gr... mbre d'Espagnols. Nos Français com-  
a se r... uir ; ils croyaient que là haut nos affaires  
Ne vi... réjouissez pas si vite, leur dis-je ; notre  
tueuse, et d'abord elle a toujours la victoire :  
Je n... s que trop raison. Quelques heures après, il  
va... s milliers des nôtres. Tous se plaignaient :  
... de la cavalerie, la cavalerie de l'infante-  
ie... la cavalerie de l'artillerie, l'artillerie de l'in-  
de la cavalerie. Jamais je ne pus leur faire entendre  
ats battus ne veulent jamais avoir tort.

1558. — Mais écoute ; tu as vu de ces beaux  
ie sève et de vie : d'un côté une branche leur est  
autre une plus vigoureuse repousse. Telle a été  
ies... re France ; les rangs de l'armée au lieu  
cir s en... ent. On rappelle d'Italie le duc de Guise ;  
l'o... re ; on assiège, on emporte Calais ; et les  
leur ile, en laissant pour toujours tomber  
r ia... de la France, qu'ils tenaient depuis plus

1559. — Mon ami, tu sauras que, révérence par-  
ont quelquefois comme les chats : ils se gourment,  
d'après ils se font l'amour. Henri II donna une de  
u... de Savoie, qui avait gagné la bataille de Saint-

Quentin, et une autre à Philippe II, au profit duquel la première avait été gagnée.

» La coutume est de danser aux noces, et même d'y danser. Henri II veut montrer son adresse aux lices des Tournelles, et eut dans l'œil un tronçon de lance; presque aussitôt il mourut. Dans cette occasion, je fus fort content de mon fils. Il ne fit aucune plainte, pas un mot contre Montgomery. A la vérité, il avait été coupable, son cœur était innocent <sup>19</sup>.

» L'ANNÉE 1560. — François II, mon petit-fils et mon fils, monte sur le trône. Sous un roi de seize ans, les factions, toutes-puissantes, les troubles agitent l'état. Conjurations, révoltes, la punition en fut atroce. Si tu étais à la cour, tu pourrais voir les corps des conjurés, coupés en quartiers, attachés aux mâchecoulures du château <sup>20</sup>, et les belles dames ne pas laisser de mourir. Le petit roi s'éteignit, sans éclat et sans bruit, au milieu des torches de la guerre civile. Il avait été marié jeune, et était trop jeune, à Marie Stuart. Il prenait le titre de roi de France, d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande <sup>21</sup>. La politique avait voulu que ses successeurs l'eussent pris aussi jusqu'à ce que les rois d'Angleterre eussent quitté celui de rois de France <sup>22</sup>. Et ainsi finirent les Valois <sup>23</sup>.

» L'ANNÉE 1561. — A un jeune roi de seize ans succède un roi plus jeune. Charles IX n'était âgé que de dix ans.

» On m'impute encore aujourd'hui le mariage de Catherine de Médicis avec mon fils Henri II; on m'accuse d'avoir donné à la France cette méchante Italienne. En vérité les Français, et tout les Parisiens, sont singuliers; ils s'imaginent qu'un roi doit examiner, connaître, sa bru future, comme s'il était un particulier. Que pouvais-je faire, lorsqu'il fut question de mariage? Ne négliger aucune précaution, je n'en négligeai point. Je prendrai toutes les informations, je les pris; et vous, bon roi, vous-mêmes, en pareille occasion, ne vous trompez-vous pas? Du reste, tu sauras que cette Catherine de Médicis, qui a fomenté tant de troubles, a excité tant de passions, a mis dans tous les coins du royaume, était alors une jeune fille douce, timide, osant à peine parler, à peine regarder. On devinait que, dans la suite, si elle renonçait à vouloir la couronne, elle ne cesserait de vouloir tenir le sceptre?

» Après la mort de son fils François II, elle laisse en prison le prince de Condé, qu'elle avait laissé condamner quelques jours auparavant. Elle laisse former le triumvirat du duc de Guise, du connétable de Montmorency et du marquis de Saint-André. Que lui importe l'autorité du roi, l'intérêt

lui que le vaisseau de l'état soit continuelle-  
se n er, se brise, pourvu que le gouvernail  
es m s?

**1561. — Colloque de Poissy.** On a de l'esprit en  
avait cependant cru que les controversistes catho-  
controversistes protestants pourraient s'accorder.

**1562. — Première guerre de religion.**  
de Dreux.

**1563. — Siège d'Orléans, où le duc de Guise**  
re paix.

**1563. — Deuxième guerre de religion.**

**1567. — Bataille de Saint-Denis, où le conné-  
morenci est blessé mortellement.**

**1568. — Deuxième paix, la petite paix.**

**1569. — Troisième guerre de religion.**

de Jarnac, bataille de Moncontour.

**1570. — Troisième paix, la paix boiteuse, qui**

**1572. — Nuit de la Saint-Barthélemy.** Feuillet  
oire à arracher, à brûler.

**1574. — Les protestants échappés aux couteaux  
se rallient. La guerre devient plus générale, plus  
uelle.**

**IX, entraîné par la douleur et les remords, descend  
monde jetant le sang par tous les pores<sup>20</sup>. A son  
es trois races reculent d'horreur.**

**1575. — Henri III, roi de France et de Pologne,  
c et à Moncontour, prend la couronne. On at-  
e d'un grand monarque; eh bien! à côté de la cé-  
ch, qui régnait et qui règne si virilement, il régna  
l'emme.**

**1576. — Quatrième guerre de religion.**  
me paix.

me guerre de religion.  
rs états de Blois.

**1577. — Cinquième paix.**

**1579. — Sixième guerre de religion.**

**1580. — Sixième paix.**

**1584. — Un père de famille avait deux fils qui  
de se quereller. Son voisin lui offrit de prendre  
e dans sa maison. Parce qu'il fallait faire quelques  
e père de famille refusa, et les dissensions domesti-**

ques continuèrent. Henri III refuse les Pays-Bas, dont les peuples veulent se donner à lui ; il aurait pu y envoyer et y ser ses sujets protestants les plus inquiets.

» L'ANNÉE 1587. — Septième guerre de religion.

» Bataille de Coutras. Henri IV.

» L'ANNÉE 1588. — Depuis long-temps Henri III tait avec désavantage la ligue. Enfin, à la journée des bar il se prend avec elle corps à corps, sur le pavé de Paris se trouva trop heureux de pouvoir s'échapper de sa capitale par la porte Saint-Honoré, que le hasard avait laissée ouverte.

» La lutte continue aux seconds états de Blois. Henri termine à coups de poignards. Il fait tuer le duc et le cardinal de Guise.

» L'ANNÉE 1589. — Maxime d'état qui ne peut d'exception : Un roi ne doit punir les coupables qu'avec du bourreau. Le poignard passe dans les mains de Henri III, réuni à Henri IV, assiégeant Paris avec une armée de catholiques et de protestants, est frappé mortellement, à Cloud, par la main du jacobin Clément<sup>26</sup>.

» La ligue veut empêcher Henri IV de monter sur le trône, il y monte sur le corps des ligueurs.

» Bataille d'Arques.

» L'ANNÉE 1590. — Bataille d'Ivry.

» L'ANNÉE 1592. — Henri IV assiège Rouen.

» L'ANNÉE 1593. — Il assiège Paris.

» L'ANNÉE 1594. — Il fait abjuration ; il entend la messe. Les Parisiens éteignent toutes leurs foudres, toutes leurs canons sonnent toutes leurs cloches, ouvrent toutes leurs portes.

» L'ANNÉE 1595. — Henri est absous par le pape. Les Parisiens éteignent toutes leurs mèches, toutes leurs foudres sonnent toutes leurs cloches, ouvrent toutes leurs portes.

» L'ANNÉE 1597. — Edit de Nantes, où les deux religions font sincèrement la paix. Henri est reconnu roi de France par les catholiques, par les protestants, par tous les Français.

» L'ANNÉE 1598. — Traité de paix de Vervins. Henri est reconnu roi de France par toute l'Europe.

» On crie partout : Vive Henri IV ! vive Henri IV ! Les acclamations retentissent jusque dans l'autre monde, et, je le répète, font toujours tressaillir le cœur de Louis XII.

» L'ANNÉE 1599. — Catherine, sœur du roi, est mariée par les ministres de l'église catholique et par les ministres de l'église calviniste.

» L'ANNÉE 1600. — Conférence de Fontainebleau où

ux théologiens des deux religions, Duperron et Duplessis-  
 . La victoire demeure à Duperron, qui triomphe au Capi-  
 t cardinal<sup>27</sup>.

La France paraît enfin lassée d'arguties.

La controverse meurt.

Il voit successivement les chefs des ligueurs signer leur  
 le coffre du trésor royal.

La controverse meurt.

Les temples des calvinistes, dans les temples des ca-  
 , les louanges de Dieu sont chantées également haut.

Le catholicisme meurt.

Ces divers événements sont accomplis par le cours des

Le catholicisme meurt.

Quant peu à peu ma frayeur avait cessé. J'étais charmé  
 re l'œuvre de France de la bouche de François I<sup>er</sup>.

Il disputait avec lui, et lui dire, lui prou-

Il s'agit, un de nos meilleurs rois, était aussi un de  
 grand.

Je voulais tout lui faire une question ; j'allais la lui faire,  
 porte de la sacristie s'ouvre. Les moines entrent, les  
 l'autel s'allument, l'office matinal commence, et le spec-  
 tacle en suivant les bas côtés de l'église.

Il ne faut croire que dans l'autre monde on a l'oreille plus fine  
 dans celui-ci, car François I<sup>er</sup> avait entendu plus tôt que moi  
 l'ouvrir la porte de la sacristie.

Je remarquai de plus, pour l'histoire naturelle ou surnatu-  
 elle des spectres :

» Que leur voix, comme si elle passait par la cavité des tom-  
 bes, est effrayante ;

» Que leurs yeux, où l'on voit briller continuellement une  
 flamme sépulcrale, sont encore plus effrayants.

» Oh ! que d'autres remarques !

» Mais quelle était la question que je regrettais tant de n'avoir  
 pu faire à François I<sup>er</sup> ? La voici.

» Je voulais savoir pourquoi l'histoire de France était si courte  
 ou plutôt si abrégée dans l'autre monde.

» En y pensant bien, je me dis que la raison de notre siècle,  
 si forte, si réformatrice, me répondait pour François I<sup>er</sup>, qu'afin  
 de lui laisser de la place aux parties qui manquaient, qui étaient né-  
 cessaires<sup>29</sup>, il fallait élaguer celles qui ne manquaient pas, qui  
 n'étaient pas nécessaires ; que dans l'autre monde, où l'on voyait  
 plus loin que dans celui-ci, on faisait déjà comme un jour indu-

bitablement nous ferons. Jusqu'à la fin de l'office il me sembla que cette réponse était belle et bonne ; dès que je fus sorti de l'église il me le sembla moins ; à Paris, au milieu des sautoires des livres, il ne me le sembla plus. »

---

### STATION LXXX. — LE DÉPART DE FRANCE.

Tout le monde a entendu parler de Salamanque ; je suis allé dans cette ville.

A vingt ans je formai le projet de voir la France ; à quarante, après avoir habillé tout mon monde, rempli de ducats ma valise, je partis.

LA DÉTERMINATION. — Quand il m'a pris envie de partir en Espagne, je m'y suis déterminé à l'instant. C'est ce que j'ai vécu avec les Français, et que j'ai fini ou que je finis comme eux.

LES ADIEUX.—Adieu donc, Français ! Je vous ai aimé : dès que je vous ai connus, et tous les jours je vous aime davantage. En demeurant au milieu de vous, je vous l'ai peut-être quelquefois dit. Je pars ; je ne cesserai de le dire.

FIN DU SEIZIÈME SIÈCLE.

# NOTES

## DU SEIZIÈME SIÈCLE

---

On rapportera les passages des livres ou des documents manuscrits. — On se bornera à citer le titre et le chapitre des livres ou documents imprimés.

---

**STATION I<sup>re</sup>. — L'ARRIVÉE EN FRANCE.** — 1. Voyez les notes des nos 32, 48, 65 et 67.

**STATION II. — LES AUBERGES FRANÇAISES.** — 1. *Hispania et Lusitania Itinerarium*. Amsterdam, Janson, 1656, cap. 1, *De hospitibus*. —

Ordonnance relative aux lettres des hôteliers, mars 1577. —

Ordonnance relative aux taux des hôtelleries, 21 mars 1579. —

Siège de Sancerre par Jean de Léry, chapitre 9, Appareil de l'en-

fermer Sancerre. Histoire de France par Piguier, liv.

1563. — 7, 8. Le Guide des chemins de France par Charles Es-

quis, Paris, 1563, chap. 1, et les Itinéraires. — 9. Voyage de Michel Mon-

te, Passage à Châlons. — 10. La fidelle ouverture de l'art du serru-

rier par Jousse. Laflèche, 1627, chap. Grillage, et les planches.

11. Ordonnances de la ville de Metz, Police des pauvres, art. 30. —

Coutumes de Rheims, art. 396. — 13. Registres du parlement, 15 dé-

cembre 1595, 13 février 1596. — 14. J'ai un manuscrit intitulé : Précis

des délibérations des Etats de Bretagne, depuis 1567 jusqu'à 1762, 4 vol.

15. Au 9 décembre année 1599, on lit : « Par les baux des impôts et

billots, l'exemption des hôtelleries franches est réservée et stipulée. » Et

l'année 1637, 23 janvier, on lit : « Les Etats consentent à l'establis-

sement d'une hostellerie franche des impôts et billots à Quintin... permis

par lettres patentes aux héritiers de Lallouer de Saint-Brieux en considé-

ration des services par lui rendus à Henri IV. » Autres pareilles lettres

aux années suivantes. — 15. Registres du parlement de Paris, ordonnance

du 11 juillet 1563. « Les hostelliers désarmeront leurs hostes. » — 16.

Procès de la Ligue sous Henri III et Henri IV.

**STATION III. — LES GRANDS HOMMES DE LA CHALOSSE.** — 1. De-

puis un temps immémorial les habitants des Landes et de la Chalosse mar-

chent sur des échasses. Lorsque Napoléon traversa ce pays, il eut une

grande d'honneur de jeunes gens montés sur des échasses. — 2. Mémoires

de Jacques de Thou, année 1582. — 3. « ... Quelques unes de ses paroisses

sont sur le long de la coste qu'on qualifie sauvage, depuis Minissan

jusqu'à la fin de l'élection de Bordeaux.. » Mémoires manuscrits des intendants,

le premier sur la généralité de Bordeaux, chap. Ports de mer, Election de

Landes. — 4, 5. Cosmographie de Belleforêt, chap. Pays du ressort du

parlement de Bordeaux. — 6, 7. Cosmographie de Thevet, liv. 14, chap.

de Bayonne et Acqs. — 8. Coutume du pays de Marsan, tit. Police, art.

1 et 4. — 9. Coutume de Saint-Sever, t. 9. — 10. Coutumes locales de

Saint-Sever, tit. 10, art. 6. — 11. Coutumes de Saint-Sever, tit. 3, art.



13. — 12. Coutumes d'Aeqs, tit. 11, art. 2. — 13. 42. — 14. Coutumes de Mursan, tit. Coutume locale d'ibulem, tit. Justices, art. 3. — 16. Ibidem, Coutume; Coutume de Saint-Sever, tit. 1 et 2.

#### STATION IV. — LE CRIEUR DE MONTAUBAN.

droit français par Laurière, v<sup>o</sup> Cri. — 2. Cette injure de parti se trouve souvent dans les Histoires et les Mémoires, entre autres, le Dialogue entre le Manant et le Seignieur par Laurière, v<sup>o</sup> Cri. — 4. La coutume a toujours été très belle et elle l'est encore. — 5. Comptes des dépenses de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit du quinzième siècle, chap. « Autre revenue... escheue a la dite ville des rapports et ypoteques criées. — 6. Formulaire des comptes de Paris, manuscrit du commencement du quinzième siècle aux notes du quinzième siècle, chap. Cri pour le blissement d'une garenne. — 7. Dans le procès-verbal de ferme de plusieurs offices faites à Bergerac, le dernier fut une expédition du temps signée par le greffier, et renvoyée au greffe de la cour de la sénéchaussée à Cahors pour cinquante livres; le bailliage de Montauban pour soixante-deux livres; les bailliages de Nîmes et de Montpellier pour vingt-sept livres. » On trouve aussi d'Arras, manuscrit déjà cité, « Office de sergent à cheval. » — 8. Bibliothèque de droit français par M. de Contumaces locales de Commines, à la suite de celle de 14. — 9. Antiquités de la ville de Bourges et de son territoire par Chenu. Paris, Buon, 1621, Bourdeaux. — 10. Tit. Police, art. 9.

11. Coutumes locales de Saint-Sever, tit. 1, art. 2. Bibliothèque de droit français par Borchet, v<sup>o</sup> Déposition. — 12. le compte original des recettes et dépenses de la ville de 1512, que je possède, on lit au chap. Dépenses des vendanges publiées aux flambeaux, pour la ville. — 13. manuscrit intitulé : Généralité de Poitiers, annuaire de la ville, on lit au chap. Prévosté de Montmorillon, « Il se vend le droit qui s'appelle le droit de cueiller; c'est une cueille qui se vend au marché... Le pourvu de l'office du vin aussi un denier par sac. » — 16. Dans le compte de la ville du comté de Clermont, manuscrit déjà cité au quinzième siècle, « De Toussentot, le serrurier, pour le criage de la ville. » — 17. Coutume de Marsau, tit. Coutumes locales, art. 4. — 18. communes et municipalités, notamment de celles d'Arras, Metz, Dijon et autres. — 19. Ordonnances du 28 mai 1415, plusieurs petites villes il y a eu depuis ce temps des crieurs. On se souvient encore à Chevreuse d'une femme qui, le dernier, tambourinait et criait. — 20. Ordonnance de 1415, relative à la juridiction de l'Hôtel-de-Ville de Paris, jurés crieurs de vin, art. 9.

21. Registres du parlement, mercredi 7 juillet 1515. « Les sieurs maîtres de chartes, je les rassemble, ainsi que je le fais pour les mettre en vente. Dans le déplacement de la charte ou était mentionnée la levée du peuple ou son droit de courir sus aux malfaiteurs, s'est égare; j'atteste que je l'ai vue. — 23. « Nous, officiers du roy notre sire

au siège d'Acqs, certifions à nos très honorés seigneurs nos  
des comptes... dudit seigneur roy à Paris... que feu Roland du  
Cerveur ordinaire pour le roy en la dite sénéchaussée, a payé,  
despendu des deniers de sa recepte par ordonnance et mande-  
ment an MDXV... Item plus Arnault du Sauguenier, trompette ordi-  
naire de ladite ville, pour avoir assisté à ladite fustigation, cinq sols.  
Je possède l'original de ce compte, écrit sur un parchemin d'en-  
viron six pieds carrés. — 24. Ordonnance du Livre Jaune de la chambre  
des comptes du roi du Châtelet. Cry touchant la vente de la volaille et  
de la douzaine d'alouettes xx deniers... et en outre est ordon-  
né que le rotisseur doresnavant prendra pour larder et appareiller les  
volailles dessus déclarées... le xx<sup>e</sup> jour d'octobre MDXLVI. — 25. Or-  
donnance du mois de février 1415, relative à la juridiction de l'Hôtel-de-  
ville de Paris, chap. 9, Des jurés crieurs de vin, art. 19. — 26. Lettres  
patentes du roi de France, données à Tours, janvier 1450, relatives aux statuts des  
bourgeois de la Rochelle, préambule. — 27. Edit de Nantes de mars 1598,  
touchant la pacification des troubles. — 28. Les portiques de la grande  
salle du Châtelet sont au moins du seizième siècle, sinon des siècles

du V. — LES BOHÉMIENS FRANÇAIS. — 1. Longue et vieille  
rue de la ville d'Agen. — 2. Ordonnance d'Orléans, 1560, art. 104. —  
3. Le fond de nos provinces, il est un grand nombre de maisons, de  
campagnes surtout, où ces vieilles chaises se trouvent, non  
seulement dans les greniers, mais encore dans les salons, dans les salles.  
Écrire ici que dans ma chambre d'écolier il y avait une de ces  
chaises à quatre places d'écolier, équivalant au moins à deux pla-  
ces. — 4, 5. Ordonnance d'Orléans de l'année 1560, art. 104.  
Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Bohémien*. — 7. Recherches de Pas-  
teur, t. 4, chap. 19, Egyptiens, Bohémiens. — 8. Bibliothèque de Bou-  
chel, v<sup>o</sup> *Bohémien*. — 9. Histoire comique de Francion, liv. 1, chap. Va-  
r. — 10. Dictionnaire universel de Furetière, v<sup>o</sup> *Bohémien*. —  
11. Aventures de Fœnesté, liv. 3, chap. 2, Dame Lacoste, Bohé-  
mien. — 12. Ibidem; Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Bohémien*. — 13. *Hy-  
giognomonica* J.-B. Porta. Rouen, 1650, texte et gravure. — 14.  
Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Bohémien*. — 16. Discours sur la chiro-  
scopie par La Chambre. Paris, Recolet, 1653. — 17. Ibidem, et Chiro-  
scopie de Belot. — 18. Traité de la physionomie ou métoposcopie par Be-  
nigne. — 19. *Humana physiognomonica* Porta, texte et gravures. — 20. Quart  
livraison monétaire de l'écu souvent mentionnée dans les ordon-  
nances. — 21. Registre de la cour des monnaies cité dans Fontanon, liv. 2. —  
22. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Bohémien*.

du VI. — LES CHEMINS DE LA FRANCE. — 1. Histoire des  
chemins de l'empire romain par Bergier, liv. 2, chap. 19. J'ai vu  
des pierres faites avec des grosses pierres dans des chemins du sei-  
zième siècle, mentionnés tels par les cadastres, ou réputés tels par la  
loi. J'en ai vu, entre autres, sur l'escarpement de la montagne où est  
le château de Dez. J'en ai vu dans le Gatinois entre Malesherbes et Bussonville.  
Voyez dans cette station la note 7. — 3. Histoire des grands chemins  
de l'empire romain par Bergier, liv. 2, chap. 30. Et quant aux chemins  
des basses, boueuses, faits avec des pierres jetées, j'en ai vu en  
beaucoup de lieux, si je dis assez; ils existent depuis cent, deux cents,  
trois, quatre cents ans, je ne dis pas sans doute assez. — 4. Or-  
donnance du roi de France, de janvier 1583, relative aux eaux et forêts et chemins publics,

art. 15. — 5. Histoire du commerce par Laffemas, p. 109. *1<sup>re</sup> Ferratum iter*, et *2<sup>o</sup> Via ferrata*. Ces chemins, dont les premiers furent construits par les Romains, ont servi de modèle à tous les chemins couverts de cailloutage qui ont été faits depuis ce temps jusqu'au milieu du dernier siècle. Il n'est pas de provinces où il n'y ait eu de par le prévost des marchands et eschevins de Paris, Nicolas de Vigne, receveur des aides de la ville, payez des deniers de recette à Pierre Voisin, maistre paveur de graiz... la somme de vingt-quatre livres ung solz que nous lui avons ordonné de faire par nostre commandement charié sur la chaussée Saint-Denis, Saint-Ladre, et dix tombereaux de selte pour asseoir les chemins de la chaussée et dix tombereaux au bas de la chaussée du Roule. Mars 1574. » J'ai l'original de cette ordonnance. — 8. « De par les marchands et eschevins de la ville de Paris, maistre Jehan Gny, receveur des aides de la dite ville, a donné comptant la dite recette à Bernard Simon, maistre paveur de chaux, la somme de douze cens livres... sur et tant moings des ouvrages par lui et ses gens faicts depuis vii ans et demy... ville... le viii<sup>e</sup> jour d'octobre mil vi soixante ung... » J'ai l'original de cette ordonnance. — 9. « En la presence de Pierre Mellere, à Blois... noble homme maistre René Brisset... sur-intendant et levées de Loire-et-Cher, a confessé avoir reçu de M. Turcq, trésorier des dites turcies et levées, la somme de mille livres le viii<sup>e</sup> jour d'octobre mil cinq cent soixante et douze. » J'ai l'original de cette quittance. — 10. Traité de la police par Delamatre, chap. 5, Turcies et levées. Bibliothèque du droit français. *Turcies et levées*.

11. Registres du parlement, 26 octobre 1662, réquisition générale relative à la réparation des chemins du Perche, et la suite. — 12. Le Coutumier de France, Coutumier de Lodun. Droits du chastelain. 13, 14. Expositions des coutumes des chemins. Paris, Saugrain. 1686. — 15. Le Précis des États de Bretagne, déjà cité, porte : « 18 novembre 1686, d'un devoir de chaussée de huit sous par pipe de vin. » — 16. Étienne Charron, receveur commis de la dite ville, confesse la somme de trente-cinq livres pour les douze deniers que de prendre sur chaque minot de sel pour la construction des chemins entre Turi et Angerville, dont le quitte... le 11 juin 1588. J'ai l'original de cette quittance. Voyez aussi l'ordonnance du 28 novembre 1588 relative aux chemins. — 17. Bibliothèque de Bouchet, *2<sup>o</sup> 71*. — 18, 19. Ordonnance du 18 juillet 1576 relative au droit de sel. — 20. Edit du mois de février 1552, relatif à la jurisdiction des chemins.

21. Voyez dans cette Section la note 11. — 22. Coutumier de Lodun, chap. 5, Droits du chastelain, art. 1<sup>er</sup>. — 23. Ordonnance du 22 décembre 1540 sur les officiers de justice, art. 39. — 24. Edit du mois de février 1552, relatif à la jurisdiction des chemins, art. 7. — 25. Ordonnance du 20 octobre 1504 relative à la police de France, art. 18. — 26. Ordonnance de janvier 1583 sur les rûs et chemins publics, art. 14 et 15. — 27. Registres du parlement, 16 février et 14 mars 1553, 1<sup>er</sup> décembre 1553. — 28. Brignoles par M. Raynouard, année 1572. — 29. Ordonnance relative à la création d'un grand voyer. — 30. Voyez la table de France, déjà citée, aux chapitres des diverses provinces.

SECTION VII. — LES POSTES FRANÇAISES. — 1. Ordonnance

vrier 1509 relative aux postes aux chevaux, rapportées dans le Traité de police de Delamarre liv. 6, tit. 14, chap. 2, Postes. — 2. Ordonnance d'août 1602 relative à la réunion des relais aux postes. — 3. Ordonnance citée à l'avant-dernière note. — 4. Ordonnance de juillet 1495 relative aux défenses faites aux courriers d'apporter aucune lettre contre la pragmatique-sanction. — 5. Ordonnance du 19 juin 1464 relative à l'institution des postes — 6, 7. Ordonnance de mars 1597 relative aux relais de chevaux de louage. — 8. J'ai plusieurs quittances originales de maîtres de postes, entres autres une du 2 janvier 1576, faite par Pierre Castel, chevaucheur, assis en poste au lieu de Nyssan-Pequet, de cent quatre-vingts livres pour ses gaiges d'une année. et une autre du 23 mars 1566, faite par Rolland Mareschal, tenant la poste pour le roi à Colonges, de deux cent quarante livres pour une année. — 9. J'en ai une autre du 16 août 1561 faite par Guillaume Dupuy, l'un des cinq postes ordinaires de cour, de quatre-vingt-dix livres pour un quartier de gaiges à raison de vingt sols par jour. — 10. Ordonnance de mars 1597 relative aux relais des chevaux de louage.

11. Journal de Henri III, juin 1583. — 12. Hommes illustres de Brantôme, Vie du vidame de Chartres. — 13. Suivant le Voyage en France de Duval, Paris, 1687, chap. Description des chemins en France, la distance de Paris à Lyon est de 102 lieues. Dans le factum du duc de Guise contre Maillard, son trésorier, dont la date approche de la fin du seizième siècle, on lit : « Audit Maillard, présent trésorier, la somme de quatre cent soixante livres pour estre allé de Paris à Lyon en poste courant à quatre chevaux, chargé de trois grosses malles où estoient les habillements de la Saint-Michel de monseigneur, tant à aller qu'à retourner. » Ce qui fait environ 100 livres par cheval, environ 50 livres pour l'aller, environ dix sols par poste, ce qui était le prix fixé par Louis XI dans son ordonnance du 19 juin 1464. — 14. Le Livre des postes pour aller par toute la France, Italie, Espagnes, Alemaigne, etc., traduit d'italien. — 15. Précis des délibérations des états de Bretagne, manuscrit déjà cité, année 1597, 12 et 31 décembre. « ... Par la commission générale le roi demande vci.xx escus pour partie de l'entretien des postes... On s'excuse par la response à la commission générale. On y dit au roy que les postes n'ont point été introduites en Bretagne, et qu'il serait dangereux d'en souffrir l'établissement. » — 16. Ordonnance du 19 juin 1464 relative à l'institution des postes, art. 10. — 17. Je possède un manuscrit intitulé : *Parties et sommes de deniers payez et délivrez pour postes et chevaucheurs en l'année MDLXVI*. Il est signé de la main de Charles IX. On trouve dans un article : «... Pour avoir porté à bonne et à grande journée sept pacquetz des lettres du dit seigneur, XLIV livres tournois. » J'ai aussi l'original d'une quittance de Robert Fanouel, tenant la poste du roi à Honfleur, de quinze livres pour avoir porté par la poste les lettres et réponses écrites par la régente au grand sénéchal de Normandie, 2 mai 1525. — 18. Contes d'Eutrapel, conte Suite du mariage — 19. Ordonnance de mars 1597 relative aux relais des chevaux de louage. — 20. Instruction et règlement relatifs aux relais des chevaux de louage, insérés dans le Traité de la Police de Delamare, liv. 6, tit. 14, chap. 8, Relais des chevaux de louage. — 21. Ordonnance du 19 juin 1464 relative à l'institution des postes, art. 18. — 22. Registres du parlement, 8 mars 1595, Enregistrement de l'ordonnance concernant La Varenue, contrôleur général des postes.

STATION VIII. — LES VOITURES FRANÇAISES. — 1. Relativement à la différence entre les qualifications de *messire* et de *monsieur*, voyez la note 20 de la Station XXXIII, *La civilité française*. — 2. J'ai l'expédition

notariée de l'inventaire des biens de la dame de Billy, veuve de Jean X-solai, président de la chambre des comptes, fait le 24 avril 1397, en y m. « En la cour du dit ostel .. Item un petit coche couvert de drap noir prisé dix escus. » — 3. Mémoires de Sully, chap. 22, Affaires monétaires et de milice. — 4. *Historia universalis particularis bellici regni*, depuis 1500 jusqu'à 1600, où il est souvent fait mention des messagers de l'Université. — 5. Voyez la note 170 de la Station XXX, Le vicar cocher de Saint-Florent. — 6. Ordonnance de novembre 1576 relative à l'office des messagers de bailliage, autre ordonnance de janvier 1573 relative aux salaires des greffiers et messagers. — 7. Ordonnance de 20 mars 1582 relative à l'interprétation de celle de novembre 1576 concernant les messagers de bailliage. — 8. Voyez l'avant-dernière note. — 9, 10 Ordonnance de janvier 1573 relative au salaire des greffiers et messagers.

11. Antiquités de Paris par Corrozet, chap. 31, Règne de Charles IX. — 12. Voyez la Station LXVII, Les coches français, la note 358. — 13. Traité de Police de Delamarre, liv. 6, tit. 14, chap. 10, Coches et carrosses; notes relatives aux coches et carrosses de la Station Les coches français. — 14. Registres du Parlement, arrêt d'enregistrement et de règlement du 12 mai 1595 sur le prix des places des coches de Paris à Orléans, Rouen. Autre arrêt, du 3 avril 1601, sur les coches de Paris à Orléans, Vitry, Château-Thierry. — 15. Ibidem, Traité de Police de Delamarre, liv. 6, tit. 14, chap. 10, Coches. — 16. Ordonnance du mois d'avril 1594 relative au sur-intendant des Coches publics. — 17. Dictionnaire universel de Furetière, 1<sup>re</sup> Coche.

STATION IX. — LES RIVIÈRES DE LA FRANCE. — 1. Fleuves de la France par Charles Estienne, imprimés dans ses voyages de la France Terrestre, 1553. *Flumina Galliae*, à Papirio Massone. *Flumina Aquitaniae*, à la fin de Lurhé, et les autres ouvrages de ce genre et de ce temps. — 2. Coutume de Paris de Thevet, de Belleforest, chap. France, art. Commerce. — 3. Code des seigneurs, par Henricquez, chap. 25, Rivières, art. 27, Cour des Rivières, Précis des délibérations des états de Bretagne, même année 1567. « On implora la libéralité du roi pour continuer la prise de rendre la Vilaine navigable de Redon à Rennes. » Règlement du Parlement, 19 août, 9 janvier 1528, 9 juin 1531, 22 août 1534, 29 août 1603. Ordonnance du 27 décembre 1577 relative à la navigation de la Loire. Coutume de Rochefort, Coutume de Rochefort, art. 4. — 4. *Flumina Galliae*, à Papirio Massone, cap. Gallia, art. Bona. — 5. Ibidem, Ibidem; Mémoires de Jacques de Thou, année 1582, Bayonne. — 6. Ordonnances de la prévosté de Paris, Paris, Boffet, 1582, chap. 13, Office et charge des maîtres de pont; chap. 53, Coutumes et règlements de la rivière de Seine, art. 1<sup>er</sup>, 2 et 3. — 7. Ordonnance de la prévosté de Paris, chap. 47, Chabliers, art. 1<sup>er</sup>. — 8. Ibidem, chap. 38, Maîtres des pertuis. — 9. Ibidem, chap. 39, art. 1<sup>er</sup>. — 10. Description de la France par Piganiol, chap. Languedoc, art. Toulouse.

11. Ordonnance de la prévosté de Paris déjà citée, chap. 39, Maîtres des pertuis, art. 2, et chap. 52, Chabliers, art. 2. — 12. Ibidem, chap. 44, Office des maîtres des ponts, art. 3, et chap. 53, Coutumes et règlements de la rivière de Seine, art. 13. — 13. Coutume de Rochefort, chap. 13, Salaire des gabarriers. — 14. La Guide des chemins de France par Charles Estienne, chap. Duché de Guienne, art. Blaye. — 15. Ibidem, même chap., art. Coignac. — 16. Ordonnance de la prévosté de Paris, chap. 54, Exercice des basteliers, art. 8. — 17. La Guide des chemins de France par Charles Estienne, chap. Prévosté de Paris, art. Corbeil. *Flumina Galliae*, à Papirio Massone, cap. Sequana, art. Corbolium. — 18. A la fin du second

, tous les ponts de Paris, excepté le Pont-Neuf, étaient bordés de ma. Voyez les Antiquités de Paris par Corrozet, et celles de Jacques Cul aux art. Ponts. — 19. Voyez dans le plan de la ville de Toupar Melchior Tavernier, Paris, 1631, le pont couvert de cette ville. 1. Théâtre de la charpenterie par Jousse, La Flèche, 1627, chap. pente d'un pont.

. Mémoires de De Thou, liv. 2, année 1582. — 22. Le fidèle conducpar Coulon, Paris, 1634, chap. Paris à Nîmes. — 23. Ibidem, chap. à Blois. — 24. Histoire du Nivernois par Guy Coquille, Ville de Ne— 25. Ce pont, qui ne porte que le beau château de Chenonceaux, a été par le financier Boyer et continué par Catherine de Médicis; les en sont creuses. — 26. *Flumina Galliae, a Papirio Massone*, cap. Liger. . Mémoires de Sully, tome 2, chap. 46, art. Lettre des trésoriers à j.—28. Cosmographie de Thevet, liv. 14, chap. 10, Nîmes, Avignon. , 30, 31. Voyez les ouvrages cités à la première note de cette station.

ATION X. — LES CANAUX. — 1. Carte d'Antonius Florianus, *Hollan-escrptio*, Venise, 1563. Voyez aussi les autres cartes de Hollande, es durant ce siècle. — 2. Voyez au quinzième siècle les notes de oire XIV, le Marchand, note 47.—3. Ce canal fut ouvert sur les plans um de Crapone. Hist. de Provence par Bouche, année 1558; Mémoires cques de Thou, année 1582. — 4. *Flumina Galliae, a Papirio Massone*, *Sequana*, art. *Briaria*. — 5. Cosniers de Tours donna sous le règne de IV le plan du canal de Briare, commencé vers l'année 1600. Histoire rliéanais. — 6. Des plus excellents bâtiments de France par Du CerParis, 1576, chap. Château de Montargis. — 7. Mémoires de Sully, dernier, art. Deniers provenus de charges. — 8. Dictionnaire du merce par Savary, v<sup>o</sup> Canal.— 9. Histoire de la Provence par Bouche, e de Henri II. — 10. Mémoires du cardinal de Joyeuse, lettre à Hen- du 2 octobre 1598, relative à la jonction des deux mers.

ATION XI. — LE CHASSEUR DES CEVENNES. — 1. Traité de la ie et fauconnerie, imprimé à la suite du Dictionnaire royal de PoLyon, 1677. — 2. Vénérerie de Fouilloux, chap. 15 et chap. suivants fs aux cerfs. — 3, 4. Ibidem, chap. 12, Comme doit estre le chenil chiens, texte et gravures. — 5. Ibidem, chap. Recepte pour guarir niens, etc. — 6. Voyez la note 56 de cette Station. — 7. Vénérerie de lloux, chap. 1<sup>er</sup>, Chiens courants; chap. 2, Chiens blancs ou gref-; chap. 3, Chiens fauves; chap. 4, Chiens gris; chap. 5, Chiens de aye Saint-Hubert. — 8. Ibidem, chap. 9, Signe si les petits chiens bons ou non. — 9. Ibidem, Receptes pour guarir les chiens aux sept es de la rage. — 10. Ibidem, Epître aux princes et seigneurs de ce. Fauconnerie d'Arthelouche, Poitiers, Marnef, 1567. Traité de fau- erie par Esparron, 1598.

, 12. Fouilloux, chap. 13, Comment le valet des chiens doit les gou- r. — 13. Vénérerie de Fouilloux, chap. 58, Chasse du lièvre. — 14. m, chap. 59, Curée du lièvre. — 15. Ibidem, chap. 44, Comme on désaire le cerf, texte et gravure. — 16. Ibidem, chap. 59, Curée du .—17. *Lex salica*, cap. 33, lit. 3, *De venationibus*.—18. Antiquités de es par Borel, liv. 2, chap. 17. — 19. Voyez dans la règle de saint lt les titres et charges des officiers. — 20. Vénérerie de Fouilloux, aux s chapitres de la chasse des cerfs. — 21, 22. Ibidem, chap. 33, As- lée. — 23. Ibidem, chap. 44, Comme on doit désaire le cerf. — 24. m, aux divers chapitres du blaireau. — 25. Ibidem, Chasse du loup, 9. — 26. Ibidem, aux divers chapitres du sanglier. — 27. Ibidem,

Chasse du loup, chap. 4, Manière de faire traînée. Miroir de Phébus, chap. Loup. La Chasse du loup par Clamorgan, imprimée avec la Harpe rustique de Charles Etienne, Paris, 1566. — 28. Ibidem, Chasse du chat, chap. 9, Comment prendre les loups sans limiers ou chiens. Ordonnance de janvier 1583 relative aux eaux et forêts, art. 19. — 29. Cosmographie de Thevet, de Belleforet, Etats de Daviti, chap. France. — 30. Mémoires de Sully, t. 1, chap. 10, Affaires d'estat et de guerre.

31. Fouilloux, chap. 62, Comme il faut béccher et prendre les corbeaux. — 32. Miroir de Phébus, Comment on peut mettre les bestes au traic, chap. Prendre les bestes à la charrette, chap. Comment on doit parer les toiles pour tirer aux bestes. — 33. Fauconnerie de Franchère, Paris, 1622. Fauconnerie d'Arhelouche, déjà citée. — 34. Théâtre d'agriculture de Liger, Traité de fauconnerie. — 35. « A Henri Caillebrac, jardinier et gardien de la volière de Chenonceaux, deux cens escus. » Copie de recettes et despences de la cour de Catherine de Médicis, manuscrit de 1585 que je possède. — 36. Antiquités de Paris par Sauvai, Comptes de la prévosté, année 1466. — 37, 38. Hist. des grands officiers par le P. Anselme, chap. Grand fauconnier. L'état de la France, 1736, chap. Grand fauconnier. — 39. « Grand veneur, gages et appointements... trois lieutenants... sous-lieutenant... soixante-sept gentilshommes de venerye... gentils hommes des oyseaux de la chambre... gentilshommes de la fauconnerie. » Lettre de la vénerie de Henri III, année 1584, manuscrit conservé aux archives du royaume. — 40. « Aux gardes des levriers. » Arné Mubie l'ung d'eux, gardes... » Ibidem. Je remarquerai transitoirement que le nombre et les offices des veneurs variaient si j'en juge par un grand nombre de documents que j'ai, les uns antérieurs, les autres postérieurs à ce compte, dans lesquelles sont mentionnés les gouverneurs des grands chiens, les gardes à cheval des plaisirs du roy, les piqueurs au vol pour les chiens, les valets de limiers de la grande venerye, les maîtres valets des chiens à cheval.

41. « Rhabilleurs desdictes thoilles Arné Clercaux, l'ung d'eux... capitaines des thoilles des chasses... lieutenants... veneurs pour la garde desdictes thoilles... aux gardes des chiens desdictes thoilles... aux gardes des dogues... gardes des foests de Picardie... de Saint-Germain de Gareanne, de Boulogne et Rouvray. » Ibidem. — 42. Histoire des grands officiers par le père Anselme, chap. Grand veneur. — 43. Traité de venerye déjà cités. — 44. Vénerie de Fouilloux, Chasse du loup, chap. Manière de tendre le piège. — 45. Glossaire du droit français par Lapeyrière, v. *venestrage*. — 46. Ordonnance du mois de mars 1515 relative à la chasse, art. 1<sup>er</sup>. — 47. Digest, *De acquirendo rerum dominio*, leg. 1 et 3. — 48. *Le salica*, lit. 35. — 49. Capitulaire de Charlemagne, liv. 4, chap. 42, Forêts et forestiers, et Capitulaire de Charles le Chauve, 4<sup>es</sup> lettres, chap. 32. — 50. Histoire du Languedoc par dom Vaissette, Principes de la province. Histoures particulières des provinces, Coutumes du comté de Bourgogne, de Neaux, de Châteaun-Moutan, titre Des chasses.

51. Ordonnance du 10 janvier 1398 sur l'interdiction de la chasse aux non nobles. — 52. Ordonnances de François 1<sup>er</sup>, Henri II, Henri IV, relatives aux chasses. — 53. Ordonnance de mars 1515, art. 4, 5, 6, 7 et 11. — 54. Ordonnance du 10 décembre 1551 relative aux chasses, art. 3. — 55. Ordonnance de janvier 1600 relative aux chasses, art. 5. — 56. Ordonnance, art. 10. — 57. Regt tres du Parlement de Toulouse, extrait de la précédente ordonnance. — 58. Recueil des titres du Louvre et capitainerie du Louvre, etc. Paris, 1676. Ordonnances de 1515 et du 16 décembre 1598, sur les capitaineries des varannes. — 59. Mémoires de Sully, chap. 61, Affaires d'estat et de finances.

**STATION XII. — LE PÊCHEUR DES CÉVENNES.** — 1. Le divorce sa-  
lune. — 2. Petite rivière du Gévaudan affluente dans le Lot. — 3. *Cam-*  
*de re cib.*, lib. 18, cap. 17, *De piscium in alendo facultatibus*. — 4. Or-  
nce de mars 1461, sur les mariniers de la confrérie de N.-D. de Mon-  
.. — 5. *De re cibaria*, lib. 22, cap. 12, *De tinca*; cap. 14, *De perca*; et  
.. — La nouvelle agriculture par Quiqueran, Tournon, 1616, liv. 2,  
. 25, Dorades, Loups. — *Rondeletii de piscibus* lib. 12, cap. 3, *De raia*,  
.. — 6. Traité de Delamare, lib. 5, tit. 40, chap. 6, Instruments à  
pêcher. — 7. Ducange, v<sup>o</sup> *Tarta vella*. — 8. Voyez aux notes du tome II,  
Histoire II, le Cultivateur, la note 112. — 9. Code des seigneurs par Henri-  
quez, section 3, Pêche. — 10, 11. Conférence des ordonnances, liv. 11,  
tit. 13, Pesche.

12. Quelques années avant la révolution, un seigneur des terres sur  
lesquelles passe l'Allier avait fait griller le cours de cette rivière pour  
arrêter les saumons et les truites saumonées. Depuis que la révolution a  
été ou plutôt brisé ces grilles, les gros poissons ont remonté jusqu'à la  
source de l'Allier, jusqu'au Gévaudan. — 13. Ordonnance de février 1554  
relative aux eaux et forêts et à l'établissement des sièges de la table de  
marbre dans tous les parlements. — 14. La police de Delamare, liv. 5,  
tit. 40, ch. 6, Instruments à pêcher. — 15. Coutumes de Nivernois, chap.  
16, Eaux, art. 3. — 16. Voyez la note 13 de cette Station. — 17. *Cam-*  
*pagnus de re cibaria*, lib. 22, cap. 13, *De trolta*. — 18. Règlement des eaux  
et forêts, mai 1597, art. 38. — 19. Code des seigneurs, par Henriquez,  
chap. 25, Rivières, art. 12. — 20. Un grand, un très grand nombre de  
seigneurs avaient des étangs; beaucoup de seigneurs et même de proprié-  
taires en avaient aussi dans ces temps où l'abstinence de la viande était  
si rigoureusement gardée.

21. « Au x.<sup>e</sup> siècle, on comptait, comme nous l'avons vu, plus de  
quatre mille villes ou bourgs murés qu'alors on appelait villes; les fossés  
allaient d'une porte à l'autre; presque tous étaient remplis d'eau et étaient  
empoissonnés, ainsi qu'on le voit dans les comptes des villes. — 22. *Flu-*  
*mina Gallie a Papirio Massone*, cap. *Sequana*, *Espernay*. — 23. « Le droit  
était tel; le celerier faisait crier par le crieur de la justice, chacun an, la  
veille de S. Pierre et S. Paul, que chacun chef d'ostel demeurant au bourg  
de Saint-Denis et dans ladite justice, à peine de 60 sols d'amende, pour  
qu'il eût à venir avec pieux, tranches, pelles et autres instruments pour  
écluse et chaussée rompre, pour pêche au moulin de Cantigny sur la ri-  
vière d'Indre, et ce dès l'heure du premier coup de vespres du lendemain. »  
Inventaire des titres du duché de Châteauroux, Bourg de Deols, manuscrit  
du dix-huitième siècle, que je possède. — 24. Les étangs sont encore en  
grand nombre dans le Bourbonnais, et ils étaient en bien plus grand nom-  
bre, comme on le voit dans le manuscrit du domaine de cette province  
conservé à la Bibliothèque du roi. — 25. Je possède un manuscrit intitulé :  
*Etat detaille de tous les domaines du Poitou*; dans un grand nombre de do-  
maines, il y a des étangs. — 26. Il y a encore aujourd'hui dans le Gévau-  
dan des étangs très étendus, notamment celui de Saint-Andéol. — 27. Il  
suffit de se rappeler tous les différents ordres monastiques de ce siècle, et  
surtout de ceux que la règle astreignait à faire maigre. — 28. Mémoires  
historiques de Champagne par Baugier, Chartreuse du Mont-Dieu. — 29.  
Le grand cuisinier de toute cuisine, Paris, Bonfond, chap. 3, Anguilles  
rosties. — 30. « A Jehan le saige pescheur pour... avoir presté sa nacelle  
pour ledit vivier... filets à pescher, etc., six livres. » Compte de Pierre  
Thillet, receveur du comté de Clermont pour le duc de Bourbonnais, an-  
née 1438, manuscrit conservé aux archives du royaume.

31. Le printemps d'yver, Paris, Langelier, 1572. Préface de la 3<sup>e</sup> jour-



- née. — 32. « A Perrin Guillie, charron, pour au peine et salaire de lui et son varlet, deux rateliers neufs de boyz, pour servir au bachelin, pour garder que le poisson qui chevait en rivière ne se perd l'eau dudit vivier, viii solz. » A Lahire, plongeur, pour au par les haies neutes d'environs les fosses à poisson ludi v. et... espine à ce faire... xii solz. Item pour l'achat du boyz pour les ventaux des fosses dudit vivier, payé iii solz i deniers. » Comptes de Pierre Thillet, manuscrit déjà cité. — 33, 34. Coutume de Normandie, art. 228, 229. — 35. Voyez dans cette section la note de Des renseignements Saint-Pierre de Corbeys qui ont seulement un liv. » Compte de Pierre Thillet, manuscrit déjà cité. — 37. Les de pesche de Châtelle ont avec le droit de leur les autres poissiers, déjà cité. — 38. Glossaire de droit français par Laurière, harenq. — Histoire de la réformation religieuse de L. Guizot, Calvinisme. — 40. Réponse de Bodin au paradoxe de Marsilion. — 41. Essai historique sur la ville de Bayeux par M. Maquet, chap. 2. duction d'un épître de Tertullien, monie du onzième siècle, et Bayeux. — 42. Réponse de Bodin au paradoxe de Marsilion. — 43. Du la d'aire de l'academie, 1684, art. 16, cap. 19, De monstro Leonino. — 44. Boudier de lib. 16, cap. 7, De calio. — Cap. 19, De monstro Leonino. — 45. De place monachi habit. — Cap. 21, De place episcopi habit. — 46. De herede. — Cap. 23, De pluribus alia beluina maritima. — 47. hordelaises par Bernadnu, chap. 7. Ce droit fut aboli en 1662. Jacques Durfort, capital de... Land-Plans, sénchal et gouverneur de la dois, confesse avoir reçu de maître Arnaud de noyer... de cent trente-sept francs dix-sept solz pour deux quartiers de la A Bordeaux le 5 juillet 1667. » L'original de cette quittance en cartons. Je crois inutile de dire que toutes les coutumes de la France assujetties au régime féodal et toutes sujettes à diverses redevances vers les seigneurs. — 48. Ducange, *vo. Piscis regius*. — Odonat et 1681, lit. 7, Poissons royaux. — 49. « A tous ceux que ces lettres ro t Jacques Pougant, viconte de Rouen. » Par devant nous l'audin du Buseq marchand de poisson lequel a affirmé par lequel poisson pour ce que c'estoit un poisson royal d'au d'ose en vente, mais pour ce qu'il n'estoit pas gardable ne se l'est pu devant le roi, avant esté fait cuire à Rouen par le receveur du l'ordonnance de mons. le bailly... départis aux gens et ostiers le vi<sup>e</sup> jour de juillet l'an 1667. » J'ai l'original de ces lettres. — Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 10, chap. 4, Justice de Marseille. — 51. Traité d'économie politique par Monchretien, Glossaire. — Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 10, chap. 4, Justice de Marseille.
- SECTION XIII. — LES CADETS FRANÇAIS. — 1. Les coutumes de Normandie, chap. Partage d'hérédité, art. 339. — Partout de l'ancienne édition, 1<sup>re</sup> Année. — 2. Du L. mouru de l'Académie, 1<sup>re</sup> Année, 3, 4. Coutumes de Normandie, chap. Successions et poissiers de la de Gaux, art. 279 et suiv. — 3. Ibidem, Usages locaux de la de Bayeux. — 6. Glossaire du droit français par Laurière, *vo. Parage*.

es de Bretagne, art. 541, tit. 23, Successions et partages. art. 587, 588 et 589.

ue de Bouchel, v<sup>o</sup> *Nobles*. Collect. de Denisart, v<sup>o</sup> *Nobles*.

i Maine, septième partie, art. 272, Successions. — 13,

de Bouchel, v<sup>o</sup> *Noms*. — 15. Coutumes de Bretagne, tit.

. — 16. Coutumes du Grand-Perche, art. 78, tit. 2,

taient les dispositions des lois romaines qui ont été en

pays du droit écrit jusqu'à la révolution de 1789. — 18.

yonne. — 19. Ibidem, tit. 12, Successions légitimes, art.

outumes d'Acqs, tit. 2, Successions, art. 19.

locales d'aucuns bourgs et villages tenus dudit Hesdin,

suite des Coutumes du bailliage d'Hesdin. — 22. Coutu-

1, art. 59 et suiv., tit. 3, Quint de vivre naturel. — 23.

le, tit. 27, Successions de héritages, art. 1<sup>er</sup> et suiv. —

Acqs, tit. 2, Successions, art. 1<sup>er</sup> et suiv. — 25. Collection

*Puissance paternelle*, art. 12. — 26. Ibidem, ibidem, art.

. — 27. Coutumes de Lodunois, chap. 27, Succession de

. 28. Glossaire du droit français par Laurière, v<sup>o</sup> *Chemier*.

— LES VANTERIES FRANÇAISES. — 1. La guide des

urles Estienne, Tours. — 2. Cosmographie de Thevet, liv.

é de Paris. — 3. Ibidem, liv. 14, chap. 2, Toulouse. —

de Belleforêt, Ancienne cité de Périgueux, etc. — 5.

e Thevet, liv. 13, chap. 11, Pais armorique, dit Bretagne,

1, Description de l'Angleterre, etc. — 6. Géographies du

uphiné. — 7. Cosmographie de Belleforêt, Russie. — 8.

teur par Coulon, chap. Paris à Poitiers. — 9, 10. Scali-

ne.

e France. Géographies de la France. — 12. La guide des

urles Estienne, Duché de Guyenne. — 13. Ibidem, Talmon.

es de Pasquier, liv. 4, chap. 29, Quelques secrets de na-

Théâtre françois par Bouguereau, chap. Limagne d'Au-

a guide des chemins par Charles Estienne, Grenoble. —

æ, a *Papirio Massone*, art. *Fons fortis*. — 18. La guide des

urles Estienne, chap. Montreuil. — 19. Histoire de presque

— 20. Le fidèle conducteur par Coulon, chap. Paris à

es fiefs de la vicomté de Paris. — 22. Ibidem, Fiefs de

3. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 5, Etat de l'ordre

— 24. Essai historique sur Bayeux, chap. 29, Produits du

Cosmographie de Thevet, liv. 14, chap. 10, Provence,

21. Auteurs cités dans les notes de cette Station.

— LES ETUDIANTS DE MONTPELLIER. — 1. Histoire

ar Degrefeuille, liv. 12, chap. 1, Faculté de médecine.

pour l'Histoire de la faculté de médecine de Montpellier

2, seizième siècle. — 3. *Statuta facult. medicinæ Paris. lata*

*7 septemb., die 3*. — 4. Ibidem, art. 15 et 55. — 5. Voyez

e station. — 6. « ... Et pour estre docteur à Paris couste

escus... » Registres du Parlement, 6 août 1506. — 7.

*liensis a Primirosto*, Oxford, 1631, cap. *De gradibus*. — 8.

ue déjà cités, liv. 2, seizième siècle. — 9. *Academia Mons-*

*irosto*, cap. *De gradibus*. — 10. Voyez la note 1 de cette

*ritus medicorum Parisiensium*, Paris, 1714; *Decreta facul-*

*status medicinarum coluntis a majore bidello recitanda... die 31 augusti* 13. « ... Ce jour suivant la remontrance faite par le procureur que les médecins de cette ville par envie et mauvais vouloir des autres trouvoient mauvais ce que chacun de leurs compars donnoit aux malades, leur baillant souvent des receptes et medecines tout contraires à la qualité de leur maladie, et se trouvoient également contraires en opinion les uns des autres, non par a autre *animo contradicendi et per invidiam...* qui estoit chose très perilleuse, vint le doyen de la dite Faculté auquel a esté remonstré... qu'il semblait la Faculté et adviser ensemble de se conduire de sorte et la republique n'y soient plus offensés... ce qu'il a promis faire. — 14. *Statuta facultatis* anno 1598, art. 59. — 15. Voyez la note 1<sup>re</sup> de cette Station. — 16. Arrêt du Parlement, août du 6 août 1506 et autres arrêts relatifs à la position que mettaient les médecins de Paris à ce que la médecine fût exercée dans cette ville par les médecins étrangers. — 17. *Cities ferrarum, auctore Braun*, cap. *Monasterium*. — 18. Voyez la note 1<sup>re</sup> de cette Station. — 19. Mémoires d'Astruc déjà cités, année 1506. Arrêt du Parlement du 6 août 1506 déjà cité.

#### STATION XVI. — LE GARDE-MALADE DE MONTPELLIER

Histoire de Montpellier, chap. Université exclusivement florissante pour la médecine, Etablissements, Typographie au seizième siècle. — 2. Histoire de Toulouse, chap. Université exclusivement florissante pour la médecine, Etablissements judiciaires, Typographie au seizième siècle. — 3. Histoire de Genève, chap. Collèges, Polémique, Typographie au seizième siècle. — 4. Les portraits anatomiques de Vesal, par Wéchel, 1569. — 5. Anatomie de Vesal, Anatomie du singe. — 6. *Philippus anatomicus; De organa generationis subserpentibus*. — 7. Notice sur les célèbres médecins de Paris par Hazon, extraite du manuscrit de la Bibliothèque de Vauprivas. — 8. Contes d'Estropé, Contes de la garde-malade. — 9. Notice par Hazon déjà citée, chap. Jacques Syllé. — 10. Traité d'anatomie de Gonthier, d'Andernache, de Vesal, par Hazon. — 11. *Opera Fernetti, phytologia*. — 12. Bibliothèque de Vauprivas. — 13. *Opera Fernetti, pathologia*. — 14. *Interni 1642, medicinae sectio 7. De hominis procreatione*. — 15. *Questionum medicarum thesaurus et praxim series chronologica*. Ce manuscrit, qui est relié en un volume in-4°, est un extrait fait vers le milieu du dix-huitième siècle aux archives de l'Ecole de médecine de Paris. — 16. « An caput morborum radix... ann. 1573... affirmative. — 17. *Ferreri medendi meth.* Lyon, 1574, lib. 1, cap. 1. — 18. Voyez, aux notes du quatorzième et du quinzième siècle les notes sur la médecine. — 19. « ... Estne pulsus quum urinae cortex index?... affirmative... ann. 1586. » *Questionum medicarum thesaurus et praxim series chronologica*, manuscrit déjà cité. — 20. *Compendium de vitiis rationis*, a Dion. Vimaco, Paris, 1536, cap. *De paucis, De vinorum differentia, De laetum memento, De animalium partibus, De rotatibus, De fructibus*. — 21. *Questionum medicarum series*, manuscrit déjà cité, ann. 1586. — 22. « In alimento medicamentum optimum? affirmative... » — 23. « In aere... quum in cibis et potu remedium prestantius? affirmative... » Ibidem. — 24. « An animi exercitium lethargicis praxi?

ive, ann. 1551. » Ibidem.—24. « An Venus morbos gignat et expellat?... affirmative. An natura morborum medicatrix? affirmative... ann. 1546. » Ibidem.—25. Traité des médicaments par Ranchin, imprimé dans sa Pharmacie, chap. Agaric, Antimoine. — 26. Ibidem, chap. Scamonée, Elébore.—27. Ibid., chap. Turbith.—28, 29. *Ferrerii methodus*, déjà cité, lib. 2, cap 11, *De homerica medicatione*.—30. *Guillelmi Loselli praxis medica*.—31. *Compendiolum curatricis scientiæ a Montuo medico*, Lyon, 1556. — 32. L'Amadis des Gaules par Des Essarts, Gohorry et autres, Lyon, 1575. — 33. Délie, objet de la plus haute vertu, poème en dixains, Lyon, 1544. — 34. Division des vaisseaux du corps humain, en six tables, Paris, 1571. — 35. *Carvini medici Montisalbani de sanguine* dial. 7, Lyon, Gryphe, 1562. — 36. Ibidem, *Dialogus secundus de sanguinis distributione*.—37. La science du pouls par Eusèbe, docteur de Montpellier, Lyon, 1568.—38. *De morbis cunctis, ex ore Hieronymi Mercurialis*, Venise, 1589. — 39. Maladies des femmes par Jean Liébaut, Paris, Jacques Dupuis. — 40. Manière de guérir les maladies des enfants par Vallembert, Poitiers, 1565. — 41. Mémoires de De Thou, année 1583. — 42. Traité des causes du ris et de ses accidents par Joubert, Lyon, 1560. — 43. Des vertus du petum par Gohorry, Paris, 1580. — 44. Traité de la vertu de la racine des Indes de Mechoucan par Donat, Lyon, 1572. — 45. Traité des venins par Ranchin, imprimé dans sa Pharmacie. — 46. *Baptistæ Codronchii medici de morbis veneficis...*, Milan, 1618. — 47. *Baptistæ Codronchii methodus testandi*, Francfort, 1597. — 48. Entretien de vie par Goevrot, Paris, 1530. — 49. Erreurs populaires touchant la médecine par Joubert, Paris, 1587. — 50. Ibidem, éptre apologétique en tête de la deuxième partie.

51. Bibliographies des seizième et dix-septième siècles, où un grand nombre de livres de polémique ont pour titre le Rabat-Joie. — 52, 53. Registres du Parlement, arrêts contre l'émétique. Lettres de Pasquier, liv. 10, lettre sur les bêtes, et liv. 19, lettre sur la médecine.—54. Petite place près la porte de ce nom à Montpellier. — 55. Contes et nouvelles de Bonaventure des Perriers. — 56. De la vertu de l'antimoine par De Launay, La Rochelle Berton, 1566. — 57. *Theophrasti Paracelsi liber de Tartaro*. — 58. *Gabr. Naudæi orationes incommiasticæ*, cap. *Brajerii elogium*. — 59. *Theophrasti Paracelsi liber de Tartaro*. — 60. Le fidelle Conducteur en France par Coulon, chap. Paris à Montpellier.—*Civitates orbis terrarum*, autore Braun, cap. *Monspessulanus*.

61. Eloge de Duret par Chomel. — 62. Il composa un commentaire sur Hippocrate et un autre sur Gallien ; Notice du médecin Hazon déjà citée.—63, 64. Auteur du livre *Interpretationes in coacas prænotiones Hippocratis*. Leyde, 1737. — 65. Notice de Hazon déjà citée, chap. Baillou. — 66. *Consiliorum medicinalium libri duo*, autore Baillon, Paris, 1635. — 67. Notice de Hazon. chap. Jean Riolan. — 68, 69. Lettres de Guy Patin, lettres 31, 109 et autres. — 70. *Hist. universitatis Parisiensis*, anno 1579; *Decretum 28 martii*. — 71. Registres du Parlement de Paris, arrêt du 3 août 1666, relatif à la proscription de l'émétique. — 72. *Theophrasti Paracelsi liber de Tartaro*. — 73. *Symbola aureæ mensæ*. Essais de Montaigne, liv. 2, chap. 36, Ressemblance des enfants au père. — La sagesse de Charron, liv. 1, chap. 7, Présomption.

STATION XVII. — LE PARISIEN DE MONTPELLIER. — 1. *Appendix ad reformationem facultatis medicinæ*, ann. 1600, art. 21 et 22. — 2. Ambroise Paré et autres grands chirurgiens exerçaient la chirurgie à Paris. — 3. *Nicolai Dortomanni de Thermis Belilucanarum...*, Lyon, 1579, cap. 2, art. *Medici Monspelienses præ cæteris dicuntur*. — 4, 5. *Appendix ad reforma-*

*honem facultatis medicinae*, art. 10. — 6. *Ibidem*, art. 7 et 9 — 7. *Ibidem*, art. 3 et 9. — 8. *Statuta facultatis medicinae Parisiensis*, lata anno 1500, art. 22. — 9. Registres du Parlement, 12 janvier 1553 et 10 mars 1554. « Les chirurgiens ne pourront être receus maistres sans avoir pansé les malades. » — 10, 11. Recherches de Pasquier, liv. 9, chap. 30, Collège des chirurgiens. — 12, 13. *Ibidem*, chap. 31, Différent entre les médecins et les chirurgiens. — 14. *Ibidem*, *Ad impedendum numerum chirurgorum qui medicis aequari et chirurgiam publice professi non pro reverentia medicinae dignitate aponantur*, par Jean Riolan, Paris, 1577. — 15, 16. Recherches de Pasquier, liv. 9, chap. 30, Collège des chirurgiens. — 17, 18. Hommes illustres de Brantôme, Vie du maréchal de Saint-André. — 19, 20. *Ibidem*, Vie de Charles IX.

21. Coligni, annal de France, massacre la nuit de la Saint-Barthelemy. — 22. De la grossesse et des accouchemens par Guillemeau, chirurgien, Paris, 1642. — 23. Statuts des chirurgiens de Paris. Paris, Louis Comu, 1701, tit. 8, Prérogatives, et, au 2, texte et gravures. — 24. « Je, Anthoine Portail, premier chirurgien du roi, confesse avoir receu de maistre Estienne Puget, trésorier de l'hospice d'Espagne, la somme de huit cens escuz solz a moy ordonné par provision qu'il plust à sa majesté de me donner durant la presente année 1584. J'ai l'original de cette quittance. — 25. *Historia anteaualis* Paris, 1505, *Adoptio chirurgorum barbitonsorum*. — 26, 27. Recherches de Pasquier, liv. 9, chap. 30, Collège des chirurgiens. — 28. *Ibidem*, chap. 31, Différent entre les médecins et les chirurgiens. — 29. Histoire de Paris par Félibien et Lobineau, preuves, registres de l'hôtel de ville de Paris, des séques de Henri IV. — 30. Histoire de Montpellier par Deyrolle, liv. 12, chap. 1<sup>er</sup>, Faculté de médecine.

31. *Statuta facultatis medicinae Parisiensis*, déjà cité, art. 24. — 32. Recherches de Pasquier, liv. 9, chap. 31, déjà cité. — 33, 34. Voyez la note 25. — 35. Registres du Parlement, 6 août 1506, procès relatif aux maistres et barbiers de Paris. — 36. Pasquier, liv. 9, chap. 32, Différent entre les chirurgiens et les barbiers. — 37. Ordonnance du maistre de l'année 1575, relative au premier barbier du roi. — Dans le compte de la ville de Dijon 1598 cité, on lit, folio 69, recto « Chirurgie et barberie, ont esté ordonnés maistre Simon... Benoist barbier. » — 38. Recherches de Pasquier, liv. 9, chap. 32, déjà cité. — 39. *Ibidem*, chap. 30, Collège des chirurgiens. — 40, 41. *Ibidem*, chap. 32, Différent entre les chirurgiens et les barbiers.

42. Les vigniers étaient, dans le Languedoc, les juges inférieurs. Histoire de cette province par dom Vaissette, année 1552, et au 4. — A Montpellier, les consuls étaient les vigiliers. — 43. Histoire du Languedoc par dom Vie et dom Vaissette, année 1552. — 44. Les instrumens de chirurgie en usage à cette époque sont graves dans les *Ouvrages d'André de Paris*, et dans l'officine, jardin de chirurgie, par Esaié Le Cœur, Paris, 1563, où l'on voit entre autres le scarificateur. — 45. Histoire du 4<sup>me</sup> siècle de Paris par l'abbé Lebeuf, chap. Lusarche. — 46. Recherches de Pasquier, liv. 9, chap. 30, déjà cité. — 47. Histoire de Noapellier par le sieur de la Chapelle, chap. Eglise S.-Cosme et S.-Damien. — 48. Notice des maistres par Honoré, chap. Louis Duret. — 49. *Practica Scripturae data brevis*, 1599, 22, *De extractione lapidis*. — 50. *Opera Cornelii Celsi*, lib. 7.

51. *Chirurgia Albutensis*, *De extractione lapidis*. — 52. Voyez les notes du t. II, li. 1<sup>re</sup> XVIII, le Médecin, les notes 81 à 85. — 53. *De extractione lapidis*, Oxford, 1622, lib. 2, art. *De extrahendo lapide a rebus apertis incisione*. — 54. *Theorica y practica en cirugia de Juan de Vayo medicina*, Perpignan, 1627, liv. 9, chap. 6, *De la arte de hazer meor con instrumentos*. —

3. Traité de l'enfantement césarien par François Rousset, Paris, 1581.  
 4. Œuvres d'Ambroise Paré, liv. 21, Venins, chap. 46.—57. 58. Ibidem, liv. 9, chap. 7, et liv. 12, chap. 31.—59. Ibidem, liv. 21, Venins, chap. 20 et 21.—60. Leçons de La Nauche, liv. 3, chap. 29, Vertus médicinales du fer.—61, 62. *Guillelmi Loselli medici praxis medica*, cap. 36, *de iis venereis*.—63. *Alfonsi Ferri medici de ligno sancto*, Bâle, 1538, cap. 6 et 23.—64. Traité du mal français par Ambroise Paré, liv. 19.—65. Contes d'Eutrapel, conte xxviii<sup>e</sup>.

STATION XVIII. — LE LATINISTE DE MONTPELLIER. — 1. Antienne rue de Montpellier. — 2. Voyez les notes sur les *Ateliers français*, à l'article de la *Hucherie*.—3. Ibidem, à l'art. de la *Poterie de terre*, la note 66.—4. Facétieux devis par Moulinet, Paris, Techener, chap. D'un apothicaire d'Angers.—5. *Claudii Galeni de compositione pharmacorum localium...* Lyon, 1561.—6. *Scrapionis tractatus de antidotis*, cap. 11, *De canone*, etc., 1565.—7. Voyez les notes du tome I<sup>er</sup>, les *Vespéries*, épître LIII, notes 14 et 15.—8. *Schola Salernitana*. — *Paracelsi de restituta medicinæ vera curati*. — 9. *Opera Arnaldi Villanovani, Antidotarium*. — 10. Trésor des remèdes secrets par Evonyme Phillatre, Lyon, 1557.  
 11. *Vera medendi methodus Ferrerii Tolosales*, Lyon, 1574, lib. *Practicæ medicinae castigationum*. — 12. La Dialectique françoise pour les chirurgiens par Bertrand. Paris, 1571. La Philosophie rationale par Eusèbe, Lyon, Langrain, 1568. — 13. Œuvres pharmaceutiques de maistre François Ranchin, à Montpellier. — 14. *Methodus medicamenta componendi, autore Sylvio medico*, Paris, 1581. — 15. Ibidem, lib. 1, lib. 2, *cum tabulis*.—16. Ibidem, lib. 2, *cum tabulis*.—17. Ibidem, lib. 2, cap. *Methodus componendi*; lib. 3, cap. *De dolis*, cap. *Quid pro quo*. — 18. Trésor des remèdes d'Evonyme, chap. 3, 4 et 5, Bain-Marie. — 19. Ibidem, chap. 55, Rosaires. — 20. Ibidem, chap. 18, Quintessence.

21. *Methodus medicamenta componendi a Sylvio*, lib. 3, cap. *Instrumenta pharmacopolarum*. — 22. Ibidem, lib. 2, cap. *Tempus sumendi medicamenti*. — 23, 24. *Ricettario utilissimo... a tutti che rogliono preparar le medicine*, Venise, 1560. Trésor des remèdes d'Evonyme, chap. Auteurs alleguez en ce livre. — 25. *Nicandri poetæ et medici alexipharmaca, per Cordum in latinum carmen redacta*, Francfort, 1532. — 26. *Nicandri theriaca per Cordum in latinos versus redacta*, Francfort. — 27. J'ai l'original du compte des remèdes fournis par Catherine Goguet, veuve de Guillaume Duval, « maistre apothicaire et espicier, à messieurs de Saint-Denis, prieur et couvent du dict lieu », depuis le mois d'août 1581 jusqu'au mois de juin 1585. Ce compte monte à 1301 livres 9 sous 6 deniers. Dans ce compte sont écrites tout au long les ordonnances des médecins. Toutes sont en latin, et celles qu'on vient de lire en sont littéralement extraites. — 28. *Philander epitome de ponderibus et mensuris, Methodus medicamenta componendi a Sylvio*, lib. 3, *De ponderibus et mensuris*. — 29. Traité des médicaments, dicté à Montpellier aux compagnons pharmaciens, imprimé dans la Pharmacie de Ranchin. — 30. Traicté des venins par Ranchin, deuxième partie, chap. Vipère.

31. C'est le titre que porte le quatrième livre de la Pharmacie de Mesvée. — 32. Erreurs populaires de Joubert, 2<sup>e</sup> partie, chap. 17, Comment il se faut gouverner le jour qu'on prend médecine. — 33. Œuvres pharmaceutiques de Ranchin, chap. 4, Devoir des pharmaciens. — 34, 35. Ibidem, préface. — 36. Ibidem, chap. 4, Devoir des pharmaciens, art. Mesvée. — 37. Erreurs populaires de Joubert, 2<sup>e</sup> partie, chap. Mélanges, propos vulgaires, n<sup>o</sup> 75. — 38, 39. Œuvres pharmaceutiques de Ranchin, chap. 4, déjà cité. — 40. *Statuta facultatis medicinæ*, ann. 1598, art. 62.

STATION XIX. — LE PÉNITENT D'AVIGNON. — 1. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 10, chap. 1<sup>er</sup>, Eglises, etc. — 2. On voit dans les histoires des villes, aux chapitres des confréries, que celles des pénitents sont toutes dans le midi. — 3. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 10, chap. 1<sup>er</sup>, Eglises, etc. — 4. Institution, règles et exercices des pénitents, par Molmer. Toulouse, 1623, liv. 3, chap. 19, Officiers. — 5. Histoire de Lyon par Rubys, Lyon, 1604, liv. 3, chap. 53, Choses remarquables à Lyon jusqu'au trépas du roi François 1<sup>er</sup>. — 6. Institution des pénitents par Molmer, liv. 3, chap. 21, Contribution des confrères. — 7. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 3, chap. 62, Arrivée de Henri III à Lyon. — 8. Bullaire romain, const. 38 et 79 de Grégoire XIII. — 9, 10, 11. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 10, chap. 1<sup>er</sup>, Eglises.

12. Histoire de Brignolles par M. Raynaud, § 8, Exercices de la confrérie. — 13. Institution des pénitents par Molmer, chap. Receptes des pénitents. — 14, 15, 16. Histoire de Brignolles par M. Raynaud § 1, Confrérie des pénitents, et Institution des pénitents par Molmer, liv. 3, chap. 4, Escusson ou image que les pénitents portent sur le bras. — 17. Journal de Henri III, année 1583, jeudi 21 novembre. — 18. Ibidem, ibidem, et dimanche 27 mars, jeudi 27 avril. — 19. Dictionnaire du conseil de Furetière, v<sup>o</sup> *Dattus*. — 20. Institution des pénitents par Molmer, liv. 3, chap. 6 et 17, Exercices des confrères. — 21. Ibidem, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 3, Suite de l'origine des pénitents.

22. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 10, chap. 1<sup>er</sup>, Eglises. — 23. Institution des pénitents par Molmer, liv. 4, chap. 14, Suite des confrères. — 24. Ibidem, liv. 4, chap. 15, Sepulture des confrères. — 25, 26. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 10, chap. 1<sup>er</sup>, Eglises, etc. — 27. Voyez au t. 2 la note 154 de l'Histoire XV, l'Hotelier, où il y a une mention du bâton des confréries. Les pénitents avaient plusieurs bâtons de la leur; on en comptait avant la révolution et j'en ai compté au moins dix ou douze dans chaque procession. — 28. Avant la révolution, en 1793, aussi, et il est vraisemblable, pour ne pas dire certain, qu'à ce siècle la concurrence devait être plus grande. — 29. Voyez dans l'Histoire des villes les établissements des confréries. — 30. Registres du Parlement, 9 mars 1584, 20 décembre 1585, 23 mars 1586. — 31. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 3, chap. 62, déjà cité. — 32. Institution de Molmer, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 3, Suite de l'origine des pénitents.

STATION XX. — LE BOURGEOIS DE NIMES. — 1. Voyez dans les notes de la LXXI<sup>e</sup> Station, les Comédiens, la notice des comédiens du temps. — 2. Voyez les Bibliographies de siècle. — 3. Histoire des comédiens de Toulouse par Catel. — Histoire de Languedoc, Preuves. — 4. Voyez dans la Station XXII, l'Avocat de Toulouse, les notes relatives aux parades. — 5. a Année 1551, messire Robert Sirol, lieutenant général, et b comté, trois cents livres. c Etat des lettres d'annoblissement de la province de Normandie, vérifiées à la chambre des comptes de la même province, depuis 1520 jusqu'à présent, manuscrit du dix-huitième siècle que je possède. Voyez aussi, dans le Recueil des lois par le duc de Lorraine, sur la vente de la noblesse au seizième siècle. — 6, 7. Traité de la noblesse par Thierriat, Paris, 1606. — 8. Registres du Parlement, 1<sup>er</sup> avril 1614, Annoblissement de la nourrice du roi et de son mari. — 9. Coutume d'Orléans, procès-verbal, Etat de noblesse du Chastel de Paris. — 10. Recueil des privilèges de la ville de Lyon, Lettres de provision de la charge du capitaine de la ville de Lyon, etc.

11. Dacange, v<sup>o</sup> *Condamina*. — 12. Traité des droits honorifiques des seigneurs des églises par Mareschal, Paris, 1633, chap. 2, Séances, Lits,

etc., et chap. 3, Distribution du pain bénit et de l'encensement. Journal de Henri IV, année 1594, dimanche 27 mars. — 14. Traité de Reschal, déjà cité, chap. 3, Litres et ceintures funèbres. — 15. de Thionville, tit. 2, art. 11. — 16. Plusieurs seigneurs avaient de nommer les consuls; j'ai eu entre les mains des titres de la terre de Saint-Geniès en Rouergue, portant ces mots : *Jus creandi dicti loci*. — 17. Je cite dans les notes de l'*Histoire des Français* divers recueils de titres féodaux, et notamment le Grand Gauthier ou des *Seigns du Poictou*, où se trouvent les redevances analogues. M. Duprat des Deux-Sèvres, fait mention dans son deuxième mémoire, notamment, chap. 3, d'une redevance à peu près semblable due au seigneur de la Tour-Chabot. — 18. Bibliothèque de droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Arrérages*. — 19. « ... En suit la teneur du brevet : le roy a donné au sieur de Vitry qu'il puisse prendre de celui qui luy vouldra pres- tuer la somme de trois cens livres de rente au denier 12... non- obstant la rigueur des ordonnances, l'en relève et dispense ainsi que les autres qui passeront l'acte... » Registres du Parlement, 6 mars 1574 — 20. Livres de Guy Coquille, Annotations sur les coutumes de Nivernais, tit. 2, Subhastations; annotation sur l'art. 22. — 21. Histoire de Bayeux par M. Pluquet, chap. 48, Ancien langage, Proverbes et dictons. — 22. Ibidem, chap. 7, Antiquités celtiques. — 23. Dans tous les temps, comme aujourd'hui, les provinces à grandes rivières ont approvisionné les ports du midi. Voyez d'ailleurs la note suivante. — 24. La Nouvelle agriculture de Quiqueran, liv. 2, chap. 21, des Rivières. — 25. Bibliothèque de droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Blanche*. — 26. Traité de l'économie politique par Montchrestien, Navigation. — 27. Mémoires de De Thou, année 1582. — 28. Mémoires de d'Aubigné. — 29. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de M. du Gua. — 30. Coutume du Pays de Langle, rubrique 13, Serviteurs et servantes. — 31. Formulaire récréatif, chap. Transaction sur résolution et rupture d'un mariage fait par parole du futur. — 32. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Mariage*. — 33. Formulaire récréatif, au chapitre 10, à l'avant-dernière note. — 34. « François... savoir fisons... re- cevoir... humble supplication de Regnault le Bastard furent faites en icelle ville de Danjo les fianssailles... après icelles faictes ledict Berthelot... de- manda par esbattement et joyeusement le vin des fianssailles, ainsi que l'on avoit accoustumé faire... et en signe le dict Berthelot print une pinte de vin pour donner à boire à l'assistance... quoy voyant ung nommé Pierre Heret s'adressa audit Berthelot, luy disant qu'il ne lui appartenoit avoir le vin... qu'il n'estoit enfant du villaige pour ce faire; donné à Paris au mois de juillet 1526. » Registres du trésor des chartes conservé aux archi- ves du royaume. Reg. de François 1<sup>er</sup>, lettres de grâce pour Regnault-le- Bastard. — 35. Discours facétieux ou ruses de Ragot, chap. 12, Gobe- mouches. — 36. Journal de Henri III, mercredi 15 mai 1577. — 37. Ri- tuels cérémoniaux, *De nuptiis*. — 38. Histoire de Rouen par Amiot, 1<sup>re</sup> partie, Entrées à Rouen faites en divers temps. — 39. Dictionnaires étymologiques, v<sup>o</sup> *Capette*. — 40. Cet antique vête- ment de femme, qu'on voit dans les miniatures des manuscrits, s'est con- servé dans les campagnes des provinces septentrionales. Histoire de Bayeux, chap. 44, Anciens habillements. — Il s'est conservé aussi dans les montagnes de l'Auvergne, où on l'appelle capette. — 41. Voyez aux notes du quinzième siècle, note 88 de l'*Histoire le Financier*, la citation relative aux livres paroissiaux. — 42. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Baptême*, *Re- gistre-baptistaire*, *Revenus en biens et en hommes*. — 43. Mémoires de De Thou, année 1582. — 44, 45. Le trésor de santé. Lyon, 1607, liv. 3, chap.





l'autre d'estamine à fond de satin gris garni de gects par des-  
 iches ouvertes deschiquetez.... Item trois paires de brassars ,  
 blanc... et une autre de taffetas orangé... Item un manchon  
 doublé de martre... Item une paire de chausses de velours rou-  
 millon de satin couleur de pain bis... un devant de cotte garni

», le tout de drap d'or. » Ibidem, ibidem. — 89. Biblio-  
 uchel, v<sup>o</sup> *Divorce*. — 90, 91, 92. Traicté de la dissolution  
 par l'impuissance et froideur de l'homme ou de la femme. Ma-  
 son, 1581.

urs populaires de Joubert, liv. 2, chap. 11, Abus des femmes  
 cents remèdes. — 94, 95. Ibidem, liv. 3, chap. 1, Comment  
 ventrée la femme porte neuf enfants. — 96. De la grossesse

au chirurgien, liv. Nourriture des enfants, chap. 5, Com-  
 er l'enfant. — 97. *Pædotrophia, sive de puerorum educa-*  
*tionibus*, par Sainte-Marthe. Paris, Mamert Patisson, 1580. — 98.  
 sse par Guilleméau, liv. Nourriture des enfants, chap. 7,  
 on doit donner à téter à l'enfant. — 99. Ibidem, épistre limi-  
 00. Erreurs populaires de Joubert, liv. 5, chap. 1.

noble depuis long-temps célèbre. — 102. L'Ulysse français,  
 e. — 103. De la grossesse par Guilleméau, liv. Nourriture des  
 p. 49, Hocquet. — 104. Erreurs populaires par Joubert, liv.

— 105. Si aujourd'hui le meilleur cotignac ne se fait point  
 ite ville de Cotignac, en Provence, il a dû s'y faire, puisqu'il en  
 ment pris le nom. — 106. Académie françoise, traictant de l'in-  
 par La Primaudaye. Paris, Chaudières, 1577. — 107, 108. J'ai  
 rit intitulé Mémoires touchant le Parlement de Provence, du mi-  
 septième siècle ou environ ; on lit au chap. 2, folio 24 : « Cho-  
 ompé au livre 3 de la Police ecclésiastique... le roi Louis XII,  
 ant le parlement de Provence, créa les offices d'avocat et pro-  
 pauvres, afin que les ordonnances en faveur des pauvres fus-  
 gardées. » Et chap. 5, 1567, 12 septembre : « Défauts contre  
 procureur des pauvres. » — 109, 110. Sur les différents Nos-  
 astrologues, voyez l'Histoire de Provence et les Bibliographies  
 e siècle.

liothèque de droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Marguillier*. — 112.  
 Roy. — 113. Dialogue de la noblesse par Froideville, juge gé-  
 bastilles de Périgord. Lyon, 1574. — 114. Coutumes du chà-  
 moges, art. 25, Procureurs des mariages. — 115. La Vie de  
 ôme, extraite de plusieurs auteurs, translatée de latin, par  
 anoine et granger en l'église Saint-Martin de Tours. Paris, Guil-  
 16. Dictionnaire de droit canonique par Maillane, v<sup>ls</sup> *Doyen*,  
 — 117. « Par-devant moi, Pierre Gelat, notaire royal en la sé-  
 ... résidant à Caors... Pierre Bertrand, archer de monseigneur  
 néchal du présent pays de Quercy... lequel... confesse et accorde  
 de M. Maistre Prévost, receveur général du taillon en Guieu-  
 me de deux cens livres pour ses gaiges des quatre quartiers de  
 18... fait audit Caors, le 2 janvier 1619. » J'ai l'original de  
 ance.

XXI. — L'AVOCAT DE TOULOUSE. — 1. Lettres de madame  
 lettre datée de Toulouse. — 2. « Item une robe de drap noir...  
 de satin noir... un haultchausse de satin noir, deux capuchons,  
 mette de velours noir. » Inventaire des biens de la veuve du  
 Nicolai, chap. Habits dudit sieur, manuscrit déjà cité. — 3.  
 robe de taffetas à grandes manches et parrements de velours...

une soubstante de damas... de satin doublées de serge... de velours à la reistre, deux calottes, l'une de velours, l'autre de fausse, l'une garny de taffetas... » Ibidem, *Antiquités* porte de Toulouse qui subsiste encore. — 5. Histoire des Rois par le père Anselme, art. Chancelier. — 6. Histoire de l'origine des chanceliers. — 7, 8, 9. Ibidem, Office des Rois de France. — 10. Bibliothèque du droit français par Bouche.

11. Registres des parlements, où il est si souvent fait mention des rois ou messes entendues en habits rouges, d'armes rouges. — 12. Ordonnance du mois de juillet 1501, relative au parlement d'Aix, et du mois de mars 1553, relative à l'érection de Rennes. — 13. Voyez les huit ordonnances relatives aux huit parlements, et, relativement aux grands jours, voyez de ces mêmes parlements. — 14. Voyez l'ordonnance du 11 septembre 1561 relative à l'institution du parlement de Toulouse, où le roi ne lui donne qu'une existence temporaire, *quand tamen nostris placuerit* ; il semble reconnaître que ce second parlement n'était qu'une annexe du parlement de Paris, du grand parlement français. Philippe V, dans son ordonnance du 17 novembre 1328, dans celle du 8 octobre 1371. J'ajouterai que les coutumes de ce parlement allaient, à leur volonté, siéger aux autres parlements. En janvier 1582, fut arrêté que les conseillers du parlement de Toulouse allaient à la cour seroient assis après les deux conseillers plus anciens de la chambre du côté des fenêtres. Le 12 novembre 1614, par un arrêt, M. Le Bertou-Mornac, conseiller des requêtes de la cour, assis devant l'ante-penultième de Messieurs de la chambre du côté des fenêtres... » Extraits des registres du parlement de Toulouse. J'ajouterai que jusqu'à la révolution, dans leurs séances avec la cour, ils se sont toujours courageusement soutenus ; leurs registres en font foi. — 15. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Vérification*. — 16. Registres du parlement de Toulouse, Procès du chancelier Poyet. — 17. « Ce jour 24 mars 1561, le roi manda les généraux des aydes... et seront continués par les Registres du parlement. — 18. « Le quatorzième jour de mai 1561, le roi envoya au greffier de la chambre des comptes rayer de ladite chambre, et y enregistrer l'arrêt de ladite cour de l'ordonnance. » Registres du parlement. — 19. Histoire des Rois de la couronne par le père Anselme. — 20. Ils portaient la robe noire à la révolution, et ils la portaient au moins depuis le commencement du siècle comme on le voit dans les tableaux du temps. Remarquons que les habits des officiers publics n'ont guère changé.

21. « Je Denis de Lafouye, conseiller du roy et magistrat à la senéchaussée et siège présidial de Guyenne... le dernier 1592. » C'est le commencement d'une quittance sur parchemin.

22. Ordonnance du mois de mars 1551, relative à l'institution des présidiaux. — 23. Ordonnance de juin 1557, relative aux coutumes.

24. Cette singulière organisation d'un seul corps en deux, ou de deux corps en un seul corps, a subsisté à peu près ainsi jusqu'à la révolution. Voyez d'ailleurs le Traité de la juridiction des présidiaux. — 25. Collection de Denizart, v<sup>o</sup> *Barreaux et Seneschaux*.

26. Les juges des justices royales, à très peu d'exceptions près, ont porté jusqu'à la révolution la robe de laine noire ; on ne peut naturellement croire que dans le dixième siècle ils la portassent d'une étoffe plus précieuse. — 27. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Appellations*. — 28. Bibliothèque de Fontanon, liv. 2, Présidiaux, les érections.

— 29. J'ai crits posthumes de Guyot, successivement bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, curé de Saint-Guénault de Corbeil, 1 vol. où se trouve le dessin d'une miniature d'un manuscrit de 1612 montrant les assises de la justice de Corbeil, tenues dans le chœur. On y voit les nombreux juges des assises sur leurs sièges, figurés à cheval; sur le devant on voit une barrière en bois gardée par un soldat. — 30. Histoire des villes.

— 31. Au midi, les jugements par conjures, par juges sieffés, ou par jurés, n'ont pas lieu ou avaient cessé d'avoir lieu à la fin du seizième siècle. — 32. Le titre de conseiller, depuis le milieu du seizième siècle jusqu'à la révolution, a été donné aux membres de toutes les cours judiciaires, financières, militaires et autres.

— 33. Voyez la note ci-dessus; j'ajoute une infinité de quittances de ce temps faites par des trésoriers, de conseillers militaires, qui prennent le titre de conseillers du roi. — 34. Les titres tirés des Mémoires d'Antoine Loysel par Joly son petit-fils, 1652, chap. Juges sous l'orme. — 35. Tels ils ont été avant la révolution. — 36. Ordonnance du 13 juillet 1498, relative à la confirmation de l'érection du grand conseil. — 37. Ordonnance du 15 septembre 1555, relative à l'exécution des arrêts du grand conseil dans tout le royaume. — 38. Registres du parlement, seizième siècle; ils montrent le grand conseil humilié et méconnu toutes les fois qu'il voulait intervenir dans des procès ou quereller la compétence des parlements. Arrêts du 1564, du 13 avril 1580. — 39. Histoire universelle de d'Aubigné, chap. 25. — 40. Coutumes de Troyes, chap. Juridictions et sièges, ajoutées à la suite du procès-verbal, dans le nouveau Coutumier de Riom.

— 41. Dictionnaires de droit. — 42. Voyez la note 40. — 43. Histoire ecclésiastique de la cour par Dupeyrat, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 79, Chapelle de musique établie en la cour par François 1<sup>er</sup>. — 44. Voyez, aux notes sur les coutumes du quinzième et du seizième siècle, celles qui sont relatives aux Bazochoises. — 45. Traité de la procédure de l'enclos par Legier. — 46. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> Bazoche. — 47, 48. Mémoires de Miraulmont, chap. Royaume de la Bazoche. — 49. « Du 16 janvier 1544 ouy Jean Puchablier roy de la Bazoche lui a esté fait inhibitions et deffences de ne jouer plus le jeu qu'il a faict jouer ces jours passez en maisons privées de ceste ville ne autres jeux dorénavant ne en public que ledit jeu n'ayt esté premièrement veu par la cour » Arrêts du conseil secret du parlement de Bordeaux déjà cités. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> Roy. — 50. Ibidem, v<sup>o</sup> Roy de la Bazoche.

51. Mémoires de Miraulmont sur l'origine des cours souveraines, etc., chap. Parquet des gens du roy, et ordonnance du 11 mars 1344, sur le serment des procureurs — 52. Ducange, v<sup>o</sup> *Procurator fiscalis*, notes du seizième siècle, épltre LXX, Chaperons noirs, relatives au ministère public. — 53. Registres des cours judiciaires; Réquisitoires, conclusions des gens du roi. — 54. Ordonnance de mai 1586, sur la création des substituts des procureurs généraux du roy — 55. Registres des cours judiciaires, Réquisitoires, exécutions des jugements. — 56. « Créons et établissons par l'édit du mois d'août 1522 en tous et chascuns les sièges de bailliages, sénéchaussées et juridictions de notre royaume... un procureur pour nous en chef et titre d'office. » Registres du conseil secret du parlement de Bordeaux, manuscrit que je possède; Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Aydes*, art. Despence. — 57. « Je Sébastien de Noailles, procureur général du

# NOTES

- roy en la marchandise des ports et passages de la province de Languedoc et Bigorre, confesse avoir eu de messire Baptiste... le vingt-unesime jour du mois de l'original de cette quittance. — 58. Registre du Parlement de Paris, du 27 août 1558, du 7 juin 1591, du 30 août 1610. Il y en avait même près les cours ecclésiastiques, au procureur du roy sur le fait de la mer. — 59. Il y avait des procureurs du roy près les cours ecclésiastiques, de la roy et d'hermites. J'ai l'original d'une quittance faite à Toulon, par Adrien Duplais, en cette qualité. — 60. Dans les registres des registres des marchandes de sel, des traites foraines, etc., on trouve les réquisitoires des villes des anciens parlements de Loysel, chap. Avocats, t. 1, p. 100. — 61. Opuscules tirés des mémoires de Loysel, chap. Avocats, t. 1, p. 100. — 62. Bibliothèque du drot français par Bouchelet, v. 1, p. 100. — 63. Opuscules tirés des Mémoires de Loysel, Dialogues des avocats, t. 1, p. 100. — 64. Opuscules tirés des Mémoires de Loysel, Dialogues des avocats, t. 1, p. 100. — 65. Opuscules tirés des Mémoires de Loysel, Dialogues des avocats, t. 1, p. 100. — 66. Opuscules tirés des Mémoires de Loysel, Dialogues des avocats, t. 1, p. 100. — 67. Opuscules tirés des Mémoires de Loysel, Dialogues des avocats, t. 1, p. 100. — 68. Opuscules tirés des Mémoires de Loysel, Dialogues des avocats, t. 1, p. 100. — 69. Ibidem, Liste des avocats de l'année 1558, conf., l'avocat de La Vergne fit imprimer le premier ses conclusions vers la fin du seizième siècle. J'ai été plus eury fois celui du l'original de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 70. Ibidem, Plaidoyé d'Estienne Pasquier pour le duc de Lorraine, Voyez, entre autres plaidoyers, les Reheis forenses de maître Rouillard de Melun, avocat au parlement, Paris, 1611, t. 1, p. 100. — 71. Bibliothèque de Rouchelet, v. 1, p. 100. — 72. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 73. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 74. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 75. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 76. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 77. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 78. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 79. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 80. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 81. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 82. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 83. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 84. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 85. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 86. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 87. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 88. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 89. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 90. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 91. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 92. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 93. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 94. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 95. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 96. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 97. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 98. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 99. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue. — 100. Bibliothèque de Pasquier, liv. 7, lettre 10, a M. de la Bue.

des seigneurs, et 10,000 aux justices urbaines des diffé-  
oyez aux notes du seizième siècle, épltre LXX, *les Chape-*  
note 37. — 94. Voyez la note 114. — 95. Voyez aux  
ième siècle, histoire XVII, *l'Avocat*, la note 103. — 96. « Fut  
personne honorable homme François Drouet, marchand  
quel a confessé... avoir.. reçu de M. Jehan Vanisse, con-  
recepteur... fait et passé audict Chaumont ès estudes des  
gnés *avant midy*, le vingt-cinquesme jour de may mil six  
. » J'ai l'original de cette quittance. — 97. Cet usage, qui  
, doit être sans doute aussi ancien que l'institution des no-  
Voyez aux notes du quatorzième siècle, épltre LXXII, *les*  
note 174. — 99. J'ai une quittance faite en 1604 par Mar-  
taire, de la somme de 20 livres 4 sols de rente constituée  
t du Bas-Limousin, qui commence ainsi : *Faict à Tulle en*  
400. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Notaires*.  
ollection des ordonnances de Fontanon, titre Notaires et ta-  
ts du notariat. — 103. Edit du mois de juillet 1580, relatif  
— 104. « Debentur mihi Timoleoni Grangier domini nostri  
rlamenti curiâ consiliario clerico... pro tribus julii, augusti,  
nensibus anni Domini millesimi sexcentissimi decimi quinti  
ginta septem libras quinque solidi cum quator denariis tu-  
quam summan accepi à magistro curiæ receptori. » J'ai l'ori-  
quittance. — 105. Les gages du conseiller au présidial  
francs par an, suivant l'ordonnance de leur institution, au  
r 1551, art. 4, et ils n'avaient pas varié à la fin du seizième  
originaux des quittances du procureur du roy au siège pré-  
rgue, année 1556, *25 livres pour quartler de gages*; j'en ai d'un  
présidial de Bordeaux, année 1601, *8 escuz un tiers pour un*  
*gaiges*. — 106. « Je Bertrand de la Sarrette, licencié ès  
de Rieupeiroux, a confessé avoir heu réellement maistre  
x, recepveur ordinaire du roy, en Rouergue, pour mes guai-  
l *vcxxvi*... dix livres tournois de laquelle somme de x liv.  
comptant... le *xxiii* de juing mil *vcxxvii*. » J'ai l'original de  
. — 107. « Je Jehan de la Brue, procureur de maistre An-  
juge de Nonenque, confesse avoir reçu des héritiers de feu  
en son vivant trésorier et recepveur audit lieu de Rouergue,  
cinquante soubs tournois, et ce pour la moitié des gaiges  
juge restrains en l'année mil cinq cens dix huit, le dernier  
mil cinq cens vingt et troys. » J'ai l'original de cette quit-  
. Coutumes de Lodunois, chap. 39, Crimes, art. 9; Œuvres  
iv. 2 de Pentagrue, chap. 7, Comment Pentagrue vint à  
Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Fausseté*.  
nance du 11 juillet 1543, relative à la défense faite à tous  
être en grosse les contracts, procurations, actes, et de les  
parties, si elles ne sont grossoyées par les tabellions.  
nance du mois de may 1573, relative à la création des no-  
tes en tous les bailliages, sénéchaussées et autres sièges de  
— 112. On sait que tous les actes commencent aujourd'hui  
ième siècle, ils commençaient de même. — 113. Ordonnance  
re 1577, relative aux survivances octroyées aux notaires du  
Paris. — 114. « Nous notaires et tabellions royaux du nom-  
te establis par le roy en la ville et cité de Bourdeaux, séné-  
uyenne... nous estans assemblés au couvent des Carmes de  
ur délibérer de tous affaires... lequel service sera célébré  
te de Saint-Jean l'évangéliste qui est le sixiesme mai, une

frairie desdits quarante notaires... le cinq mai mil cinq cent dix. » Extrait d'un acte écrit sur parchemin, que j'ai. — 113. Ordonnance du 16 octobre 1361, relative à la réduction des notaires de Touraine de vingt. — 116. Ibidem, du 21 juillet 1344, relative aux notaires de Sens, à qui appartiendra la confection et réception des contrats, actes, etc. — 117. Ordonnance de novembre 1391, sur le nombre des notaires. — 118. Coutumes des provinces, tit. 1. — 119. Arrêt d'enregistrement du 23 juin 1575, relatif à la création des notaires en chacun bailliage de France, après les remontrances faites. — 120. Histoire du Languedoc par dom Vaissette, liv. 2, 1466 et 1538. — 121. Recherches de Pasquier, liv. 4, chap. 17, sur la création des offices, etc. — 122. Ordonnance du 12 décembre 1577, sur les survivances octroyées aux notaires du Châtelet de Paris, que la finance de chaque office de notaire au Châtelet de Paris ne devait excéder cent écus. — 123. Mémoires de Sully, t. 2, chap. 38, Affaires d'estats, et alias. — 124. Histoire des derniers troubles sous Henri III, liv. 3. Secret des finances par Froumenteau, chap. 1, sur les deniers levés depuis l'avènement de Henri II à la couronne. — 125. Mémoires de Sully, art. Pannes casuelles et art. Confirmation d'offices. — 126. Mémoires de Sully, t. 1<sup>er</sup>, chap. 73, Affaires domestiques et de finances.

#### STATION XXII. — LE JURISCONSULTE DE TOLLOUSE.

La note 15 de la station XLVI, les Noms propres français. — 2. Ordonnance de Paris, quai Saint-Michel, représentant un grand V, porte qu'elle est la première des enseignes de la ville de Paris. — 3. Editions de droit romain au seizième siècle, avec glose et commentaires; Collections des ordonnances des rois de France, Collections des coutumes imprimées au seizième siècle. — 4. Les testaments, les successions, le sénatus-consulte Velleien, les peuliers, les autres parties de l'ancien droit romain, en fort petit nombre. — 5. Ordonnance d'août 1606 relative à l'abolition du sénatus-consulte Velleien. — 6. Histoire du droit municipal par M. Bayle-Latour, t. 2, chap. 9, Documents spéciaux prouvant que les lois et les coutumes romaines furent maintenues dans les Gaules. Cette même coutume était nécessairement aux lois des Sarrasins qui étaient établis en France, qui ont leur nom à tant de parties de notre territoire, à des villages, à des villes. — 7. Histoire du droit romain par Terrasson. Voyez dans le Coutumier de Richebourg les anciennes coutumes. — 8. OEuvres de Pasquier, liv. 4, chap. 20, Dont vient qu'il y a en France représentation n'ayant lieu tant en ligne directe que en ligne collatérale. — 9. Codex Justinianus, chap. Quatuordecim nonaginta et octo, la heretate, traduction du Code de Justinien en langue provençale, manuscrit du treizième siècle conservé à la Bibliothèque du roi. — 10. Voyez à la fin des diverses coutumes le procès-verbal des notaires provinciaux, qui revoient la coutume, l'acceptent, et lui donnent leur foi. — 11. Coutumes du bailliage d'Amiens, revues en 1547, par le Parlement de Paris. — 12. On connaît cet ancien axiome de droit, « Ordonnance qui court par toute la France. » — 13. Voyez dans la Station XXI de Toulouse, la note 7. — 14. Le grand nombre d'arrêts du parlement de Paris, notamment ceux relatifs aux procureurs, rapportés dans la note 15, liv. 2, tit. 4, Des procureurs, ont été dans plusieurs de nos sessions convertis en lois. Les registres du parlement mentionnent les mandes de certaines lois. Histoire des parlements. — 15. OEuvres de Pasquier, liv. 19, lettre 14, à M. Loyseau, avocat en la cour du

12. — 17. Lorsqu'on lit avec attention l'ensemble des ordonnances de Charles IX et le Code de Henri III, on voit que les législateurs de ces temps voulaient ou remplir ou refondre les diverses parties d'un toutier système de la législation civile. — 18. Ordonnance rendue aux états de Blois, en 1579, art. 181. — 19. Ordonnance de février 1556, art. 20, 21, 22. Ordonnance rendue aux états de Blois en 1579, art. 23. Ibidem, art. 41.

Ordonnance du mois de janvier 1563, art. 17. — 25. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Lésion*. — 26. Ordonnance donnée à Villers au mois d'août, 1539, art. 3. — 27. Ibidem, art. 133. — Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Insinuation*. — 29. Œuvres de Pasquier, Lettres, liv. 19, lettre 15, à M. Robert, avocat. — Ordonnance rendue aux états d'Orléans en 1560, art. 39.

Voyez dans cette station la note 18. — 32. Ordonnances criminelles du seizième siècle, dispositions pénales des lois romaines. — 33. Dans le pays au delà de la Loire, où le droit civil romain était la loi vivante, le criminel romain devait aussi naturellement l'être, et dans les pays où la plupart de nos anciennes coutumes avaient des dispositions relatives à ces deux législations n'étaient guère en usage qu'à défaut des ordonnances. — 34. Ancienne rue de cette ville. — 35. Ordonnance du 3er 1563, relative à la défense de vendre chair en caresme. — 36. Bures de Des Accords, escaigne 23. — 37. Registres du parlement, du mois de mars 1560, relatif à la défense de manger chair en caresme sur peine de la hart. — 38. Ordonnance du 4 décembre 1581, relative aux blasphémateurs. — 39. Ordonnance de Blois, 1579, art. 36. — Registres du parlement, arrêt du 27 mars 1517, relatif à la défense de faire berlaus, dez et jeux publics, à peine de prison et punition corporelle.

41. Ordonnance du 16 avril 1571, art. 10. — 42, 43. Ordonnances criminelles, ordonnances de police du seizième siècle, peines — 44. Pratiques judiciaires des causes criminelles par Josse de Damhoudère, chap. Adultère; et Journal de Henri IV, année 1600, lundi 17 janvier. — Ordonnance rendue aux états de Blois en 1579, art. 42. — 46. Commentaire de Coquille sur l'article de l'ordonn. ci-dessus. — 47. Pratique judiciaire des causes criminelles par Josse de la Damhoudère, chap. 92, *supra*. — 48. Ordonnance de février 1556 relative aux femmes célant grossesse, etc. — 49. Ordonnance rendue aux états de Blois en 1579, art. 194. — 50. Ibidem, art. 195, relatif au projet d'assassinat, etc. — Hommes illustres français de Brantôme, Vie d'Anne de Montmorency. — Voyez la Conf. des ord., 1 vol. in-fol.

#### STATION XXIII. — LE CLERC DU JURISCONSULTE DE TOULOUSE.

1. J'ai un plan de Toulouse, Paris, 1731, chez Melchior Tavernier, où l'on voit l'ancien Capitole existant encore à cette époque dont l'architecture à cintres pleins paraît fort antique. — 2. Cela devait être et cela l'est encore ainsi, car l'opinion du juge inférieur se compose et de la sienne et de celle du juge supérieur qui approuve ou réforme son jugement. — 3. Voyez les arrêtistes du seizième siècle.

STATION XXIV. — LE PROCUREUR DE TOULOUSE. — 1. Arrêt du parlement du 18 décembre 1537 sur les avocats et procureurs. — 2. Voyez les gravures de l'Arbitre charitable par le prieur de Saint-Pierre. Paris, Ravenau, 1668, la forme du sac à procès que les plaideurs portaient pendu par une courroie. — 3. Ordonnance du pénult. août 1536,



chap. 1<sup>er</sup>, art. 1<sup>er</sup>. — 4. Ibidem, chap. 1<sup>er</sup>, art. 3. — 5. Ibidem, art. 1. — 6. Ibidem, art. 1 et 2. L'ord. de 1667, art. Ajournelements, est encore plus formelle. — 7. Ordonnance rendue à Melun en 1580, art. 35. — 8. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Process*. — 9. Styles de parlement, chap. Requêtes. — 10. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Process*.

11. Dans le manuscrit du procès entre le chapitre de Laon et le maire de cette ville, cité aux notes du quatorzième siècle, épître 1111. La Lampe, note 2, se trouve souvent le mot de *petitior* pour *requête*. 12. Depuis le treizième ou le quatorzième siècle le mot de *requête* avait perdu son sens. Voyez les divers styles des cours judiciaires. — 13. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Actious*. — 14. Ordonnances du 16 juin 1539 et du mois de novembre 1563, relatives à l'abréviation des procès. Registres du conseil secret du parlement de Bordeaux du 21 juin 1539, « comme par cy-devant l'on nous a plusieurs fois remontré que pour le retardement de justice, accélération et abréviation des procès d'entre nos sujets... » du 12 juillet 1549, « comme nous avons été advertis... que la cause de la longueur de l'administration de la justice de notre royaume la pauvreté des procès était tellement onéreuse tant en frais que labours... » 15. Voyez les styles cités aux notes du quatorzième et du quinzième siècles relatives à l'ordre judiciaire, et les styles du seizième siècle. — 16. Voyez dans les nombreuses ordonnances du seizième siècle les délais pour les enquêtes et les reproches des témoins. — 17. Ordonnance du mois d'août 1539, art. 36. — 18. Ibidem, chap. 2, art. 2. — 19. Ordonnance de Blois, 1565, art. 54. — 20. Les examens à futur, comme on le voit dans la Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Examen à futur*, étaient soumis à des restrictions, à des conditions qui ont préparé la procédure définitive prononcée par l'ordonnance de 1667.

21. Ordonnance du mois d'octobre 1535, chap. 1<sup>er</sup>, art. 94. — 22. Ordonnance rendue aux états de Blois en 1579, art. 203. — 23. Edit du mois de février 1514, relatif à la création d'enquêteurs et examinateurs en chaque juridiction. — 24. « Du 6 mai 1517, avons pour l'abréviation des procès... fait créer certains examinateurs et enquêteurs en chaque bailliage et seneschaussée de notre royaume... suivant la forme des procès... et aussi que nosdits greffiers, leurs clerks et commis... demeurent adjoints avec lesdits enquêteurs quand ils feront les enquêtes... » Registres du conseil secret du parlement de Bordeaux. — 25. Styles des parlements et des cours inférieures. Les immenses archives du parlement de Paris sont bossayées de sentences ou d'appointements du seizième siècle. — 26. Il en était alors comme il en est aujourd'hui. — 27. Voyez aux notes les diverses ordonnances du seizième siècle les dispositions relatives à l'abréviation des procès, et notamment dans celles citées à la note 14 de cette station. — 28. Collection des ordonnances de François I<sup>er</sup>, t. 2, p. 24, Evocations. — 29. Glossaire du droit français par Laurière, v<sup>o</sup> *Appel*. — 30. Je vais faire un article supplémentaire sur la partie de l'histoire ecclésiastique, aujourd'hui bien surannée. Les anciens traités des évêques et des bénéficiaires n'avaient point parlé des prieres, et cela parce qu'ils étaient écrits à Paris, ou en général on connaît beaucoup mieux la partie de la France en deçà de celle en delà de la Loire. Avant la révolution, le curé en deçà de la Loire, dans toutes ou dans la plupart des paroisses, était prier, anciennement curé primitif, qui percevait les dîmes, qui avait des biens-fonds, des biens féodaux, le curé n'avait que ses droits canonicaux, une portion congrue, et, dans quelques paroisses, une portion des aîmes. On trouve ou l'on trouvait aux anciens pouillés, aux anciens registres des receveurs des dîmes des diocèses de cette moitié de la France, pour

ant de prieurés que de paroisses. En deçà de la Loire, il n'y avait que prieurés conventuels.

. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Baptiser*. — 32. — 33. Ordonnance de mars 1551 relative à la *station des présidiaux*, art. 40. — 34. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Anticipation*. — 35. Ibidem, v<sup>o</sup> *Arrears*. — 36, 37. Ibidem, v<sup>o</sup> *Méans d'erreur*. — 38. — Ibidem, v<sup>o</sup> *Dépôt*, où est rapporté le texte de l'arrêt du parlement de Chambéry. — 39. Ibidem, v<sup>o</sup> *Propositions*. — 40. Ordonnance du 3 septembre 1551 relative aux criées. — 41. Dictionnaire universel de Furetière, v<sup>o</sup> *Garde-Marteau*. — 42. « Je soussigné Ysarn, morte-paie du château de Minerve, confesse avoir reçu de M<sup>e</sup> Guabreil Luyllier, trésorier en la sénéchaussée de Carcassonne, la somme de six livres t. pour partie de mes gaiges de cette présente année... le XXI novembre M<sup>o</sup>CLVIII. » J'ai cette quittance sur parolles. — 43. Voyez la note 2 de cette station. — 44. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Criées*. — 45. Ordonnance du 3 septembre 1551 relative aux criées, art. 14. — 46. Ordonnance de Blois, 1579, art. 14. — 47. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Criées*. — 48. — 49. Ordonnance du Châtelet de Paris, année 1639, sans nom de lieu ni d'imprimeur, chap. 1. Affiche de par notaire. — 49, 50, 51. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Criées*. — 52. Ibidem, v<sup>o</sup> *Requeste*. — 53. Ibidem, v<sup>o</sup> *Propositions d'erreur ; Formule des requestes civiles*.

54. Ordonnance de Blois, 1579, art. 152. — 55. Glossaire du droit français par Laurière, v<sup>o</sup> *Quinquennelle*. — 56. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Estat*. — 57. La maison des jeux académiques, Paris, Loyson, 1668, chap. Jeu royal de la paume. — Journal de Henri IV, 1594, jeudi, 27 octobre. — 58. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Accrochement*. — 59. Ordonnances du mois de septembre 1402 et du mois de mars 1513, relatives aux eaux et forêts, art. 24 et 41. — 60. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Appellations*. — 61. Ibidem, v<sup>o</sup> *Barre*.

62. Ordonnance du mois d'août 1539 relative à l'abréviation des procès, art. 103. — 63. Ordonnance d'octobre 1535 sur le règlement de la justice, chap. 7, art. 9. — 64. Instruction pour les dépens et liquidation d'iceux. Cette instruction, à la suite du style du Châtelet, contient cent articles ni plus ni moins. — 65. J'en possède de forts longs, j'en ai vu de biens plus longs ; mais au seizième siècle ils étaient rarement cousus comme ceux du quatorzième et du quinzième siècle. — 66. La place du Salin est beaucoup plus près de l'ancien château Narbonnais ou palais de justice du parlement de Toulouse que la place Saint-Georges. Topographie de cette ville. — 67. L'arrêt du conseil d'état du mois de mars 1610 fixe à deux cents le nombre des procureurs au Châtelet de Paris. — 68. Registres du parlement, arrêt du 7 janvier 1573, sur le nombre des procureurs. — 69. Traité de la procédure de l'Enclos par Legier, Bazoche. — 70. Registres du parlement, ordonnance du 22 mars 1567 relative à l'injonction faite à toute personne étant dans cette ville sous ombre de leurs procez, de eux retirer jusqu'au 15 avril prochain, sur peine d'être déclarés déchus des droits par eux prétendus ez dits procez. — 71. L'Arbitre charitable, chap. 8. Que les évêques doivent travailler à accorder les procez, etc. — 72. Ordonnances de la ville et cité de Metz suivies des coutumes de cette ville.

STATION XXV. — LE CLERC DU PROCUREUR DE TOULOUSE. — 1. Ordonnance du pénult. août 1536 sur le fait, ordre et style des matières civiles et criminelles, etc., art. 32. — 2. Ordonnance du mois d'octobre 1535, chap. 21, art. 11. — 3. Ordonnance de Valence, dernier août 1536,

sur l'interrogation des témoins. — 4. Ordonnance de Villers-Cadot 1539, sur l'information des crimes. — 5. Collection des ordonnances par Fontanon. — 6. Bibliothèque du droit français par Bouchet, v<sup>o</sup> 1<sup>re</sup>. — 7. Ordonnances criminelles déjà citées, dispositions relatives à la partie publique, à la partie civile. — 8. Ordonnance du mois de novembre 1535, chap. 13, art. 16. — 9. Ibidem, art. 47. — 10. Ibidem, art. 48. — 11. Bibliothèque du droit français par Bouchet, v<sup>o</sup> Arrêts. — 12. Ordonnance de novembre 1507, art. 205. — 13. Ordonnances criminelles déjà citées, Dispositions pénales. — 14. Ibidem; Dispositions relatives aux appels. — 15. Registres du parlement, arrêts du 16 mai 1546, du 16 janvier 1549, du 26 mars 1555, du 9 mai 1558, du 23 janvier 1561, du 16 janvier 1565, du 4 décembre 1571, du 4 mai 1580, relatifs à la condamnation de plusieurs tournelles pour l'expédition des prisonniers. — 16. Registres du parlement, ordonnance du 16 mai 1552, relative aux appels de la condamnation à la peine de mort. — 17. Ibidem, arrêt du 16 mai 1545 relatif au chancelier Poyet qui ouït son arrêt de bout, etc. — 18. Journal de Henri III, année 1582, samedi 19 mai. — 19. Mémoires de Thou, liv. 2, année 1582. — 20. Bibliothèque du droit français par Bouchet, v<sup>o</sup> Absolution.

21. « Vidal de Plantade, escuyer, seigneur de Cleyrac, capitaine chasteillon pour le roy nostre sire en la ville de Pezenas, au trezorerier ordinaire... du conté de Pezenas... salut. Nous vous mandons que des deniers de votre recepte payes et déliérés a Simon Muche, festrier de Pezenas, la somme de vingt-trois livres tournoys a luy donné... pour avoir conduit des prisons du chasteau royal de Pezenas la conciergerie de la cour du parlement de Thoulouse, Bernard Fardiet Rust, prisonnier... condempné a mort pour reparation de mort pour la poursuite de l'appel... par le diet Rust en ladicte cour de Thoulouse pour le ramener s'il y a lieu... donné a Pezenas le xviii<sup>e</sup> de novembre milv. lvi. » J'ai l'original de ce mandement. — 22. Ordonnance des états d'Orléans, janv. 1560, art. 56. — 23. Il n'y a pas à douter que les bourreaux du dix-huitième siècle ne fussent les mêmes que ceux du seizième, et les personnes qui ont vécu avant la révolution peuvent se souvenir que les fouds étaient en cordes plombées. — 24. Supplément au Journal de Henri IV, année 1610, jeudi 27 mai. — 25. Il y avait dans le bourreau demandant pour le potent du Pater que le peupple se prosternerait sur les genoux. Cet usage a subsisté jusqu'à la révolution. — 26, 27. Ordonnance du mois d'août 1536, chap. 2, art. 20. — 28. « En la présence de notaire cy dessous signé, constitué personnellement, Etienne Fauve... qui cognoit et confesse avoir eu et receu de Jehan de Maistre, trésorier et receveur ordinaire... la somme de deux livres dix sous et six deniers tournois, et ce pour avoir aiguisé et esculé le grant cousteau quel l'exécuteur de la haulte justice descapite et desmembrait les malfaiteurs... aussi a fourny les crochets et chevilles qui ont esté nécessaires au mestre aux poulx les testes et membres desdits justiciers. le xviii<sup>e</sup> de may l'an mil cinq cents et douze. » J'ai l'original de cetteittance. — 29. Les recueils du trésor des chartes, conservés aux Archives du royaume, surtout ceux du seizième siècle, sont enrichis par des lettres de grâce accordées à la suite des duels appelés alouelles. — 30. Ordonnance du mois de janvier 1572 sur le règlement de la justice, art. 9. — 31. Antiquités de Paris par Corrozet, samedi 7 mai 1582. — 32. Bibliothèque de Bouchet, v<sup>o</sup> Commutation de potes.

STATION XXVI. — LE MAIRE DE RABASTENS. — 1. Bibliothèque de la ville de Paris. — 2. Voyez la note 1<sup>re</sup> de la station, le *Libraire de Paris*.

es pairs n'étaient pas seulement égaux entre eux, mais ils l'étaient encore avec le prince, ainsi que cela paraît prouvé dans les premières notes de rapport des commissaires chargés en 1764 par le parlement de recueillir les faits historiques de la pairie. J'ai une copie authentique de ce manuscrit. — 4. On les voit ainsi représentés aux tombeaux de saint Remi à Reims. — 5, 6. Recueil des rois de France, etc. par Du Tillet, chap. 10 de France. — 7. Abrégé chronologique des grands fiefs, etc., jusqu'à leur réunion à la couronne par Brunet père et fils, Paris, 1759. — 8. Dans un acte du duc de Guise contre son trésorier Maillard, on voit une quittance de la duchesse de Guise, comtesse d'Eu, pair de France. La dédicace de la carte de la principauté de Dombes par Leclerc, gravée dans ce pays, porte à *Marie de Bourbon, princesse de Dombes, pair et trois fois duc de Dombes*. — 9. Titres et lettres d'érections des pairies aux cinq derniers siècles. — 10. Voyez la note 14 de la station LXXIX, les *Plaines de Fleury*, qui avait pas de duché qui ne fût duché-pairie; le nombre des duchés augmenta considérablement sous Louis XIII, encore plus sous Louis XIV, par les lettres de la chambre des comptes, dix-septième siècle. — 11. Registres du parlement depuis les *Olim* jusqu'à la révolution. — 12. *Loys de Rohan, compte de Montbazou, baron de... prince du Guemené, seigneur de Corille, à tous ceulx qui ces présentes lettres verront salut, savoir faisons que nous à plein confiance en sens, littérature prudence... de nostre bien aymé Guillaume Burlot, notaire... l'instituons et par c'est commettons l'ung des notaires et tabellions en nostre terre et juridiction de Corille au lieu et place de Jean Collin... décedé... sans lui en donner aucun trouble et empeschement, car tel est nostre plaisir, donné en nostre chasteau sous nostre seign et cachet avecques le signe de nostre segrettaire, ce 15 août 1587.* » J'ai ces lettres; j'en ai encore d'autres du 28 avril 1558, signées par ce même Loys de Rohan portant aussi nomination de notaire à peu près en la même forme et terminé de même par ces mots : *Car tel est nostre plaisir*. — 13. Dans le factum du duc de Guise on voit plusieurs actes de ce duc signés seulement *Henri*. — 14, 15. Voyez au tome I<sup>er</sup>, épître LXVIII, la *Cloche matinale*, les notes 8, 9, 10 et 12. — 16. Il est dans la nature des choses que le juge permanent ait peu à peu envahi les fonctions du juge hebdomadaire. Cet envahissement déjà très grand au seizième siècle fut encore plus grand au dix-septième, et la procédure par jurés féodaux avait, je crois, à peu près cessé avant la révolution. — 17. Je possède l'original de l'aveu du seigneur d'Alençay, du seizième siècle, où sont mentionnés les arrière-fiefs de sa seigneurie; on y lit en plusieurs endroits : Plus, j'avoue tenir de vous mon dit seigneur... pour lequel je suis obligé de me trouver en plaids de vos assises trois jours... deux jours... un jour... — 18. *Britannia, sive Angliæ, Scotiæ, Hiberniæ chorographica descriptio à Camdeno*, Francfort, Vechel, 1590, cap. *Britannia divisio*, art. *Iustitiiarii itinerantes*.

STATION XXVII. — LE CAPISCOL DE GAILLAC. — 1. Ducange, *vie Capischolia*, *Caput scholæ*, *Capischolus*. — 2. *Corpus juris canonici*, Paris, 1687. — 3. *Harduini collectio conciliorum*, Paris, 1715. — 4. Règlement des officialités, notamment celui de 1606. — 5. Stil de la cour épiscopale de Paris fait en l'année 1620, tit. Taxes de monsieur l'official, règlements sur les salaires des procureurs, des greffiers, etc. — 6. Stil de la juridiction ecclésiastique de Bourdeaux tiré du concile provincial, année 1583. — 7. Traité de la juridiction des officiaux par Jousse, tit. 3, Officiaux, et sect. 9, Devoir des officiaux en leurs fonctions. — 8. Stil de la cour archiépiscopale de Sens fait en l'an 1573, Exploits des causes d'appel. — 9. *De ministeriis et beneficiis ecclesiasticis* par Duaren, Paris, 1551. —



Le plus rare, ce sont les sceaux des bourgeois ; j'en ai plusieurs ; le plus ancien est celui d'un bonhomme de conseiller qui, n'ayant rien de dans son écusson, y a mis sa figure avec laquelle il a scellé l'acte d'un cheval sommier par lui vendu au roi Charles le premier 437R.

Les sceaux du quinzième siècle, si j'en juge par mes collections, ont pour objet un paiement ou une quittance, et sont à quatre longues cornes. — 12. Ceux qui ont des cartres du seizième siècle savent qu'en n'y voit guère de actes émanés de l'autorité royale ou de l'autorité judiciaire. Jamais l'histoire des sceaux, il dira qu'aux douzième, treizième siècles surtout ils ont été les plus beaux ; les plus artistiquement composées, étaient d'une finesse à reconnaître les traits. J'en ai de cette époque en cire rouge, jaune, etc., des baillis de Vermandois, etc., qui en sont la preuve. Aux quinzième et seizième siècles, et la gravure et la qualité des sceaux se détériorent sensiblement. Quant au grand sceau royal ou de la couronne, en cire verte, ou de cire rouge, il n'a guère ni crû ni décrépi ; de 1574 attaché à un acte portant don d'une coupe de drap au président Mersan ; l'autre de 1611 attaché à un acte portant don en faveur du chancelier de la reine, Blanchemain, attaché au brevet de maître de camp d'infanterie accordé à sainte-Rame : ils sont grands comme des écuelles. Aux seizième et dix-septième siècles j'en ai vu de cette même grandeur attachés aux actes des cinq ou six derniers siècles, et en si grande quantité qu'on ne peut en énumérer. Je crois, en illuminer le château des Tuileries les jours où il y a des fêtes, à deux mille billets. — 13, 14. Bacquet, Traité des droits de justice, chap. 8, de ce roi, art. 5. — 15. Collection de Denisart, art. Sceau du Châtelet. — 16. Bacquet, Traité des droits de justice, chap. 8, cité. — 17. Ordonnance du mois de juin 1368 relative à l'élection des gardes des sceaux. — Autre ordonnance du 8 février 1571 relative à l'ordonnance précédente. — 18. J'ai mes cartons pleins d'actes du quinzième et du seizième siècle ainsi formulés. — 19. Registres des parlements, taxes des chanceries royales. — 20. Taxes de la daterie romaine, Taxes des officialités épiscopales.

**STATICK XXIX. — LE BOURGEOIS DE RODÈS.** — 1. Ancienne porte de cette ville, où viennent aboutir les deux rues des Ambergues. — 2. J'ai l'original d'un passeport écrit sur parchemin, daté du dernier jour de mai 1607, signé de la main de Henri IV ; il est conçu en mêmes termes. J'en ai un autre aussi sur parchemin, du 4 octobre 1568, qui n'est pas signé par le roi, mais qui est seulement contresigné par de l'Aubespine, où il y a quelques variantes ; entre autres, on y donne la permission de porter armes et pistoles. Le sceau de France est encore attaché au premier. — 3. Histoire de Languedoc par dom Vaissète, preuves, nombre LV, Lettre de Joyeuse à la reine. — Opuscules de Loysel, chap. Police, art. 17. — 4. Arrêt du parlement de Toulouse, 23 août 1547. Arrêts de Laroche-Flavin, liv. 3, tit. 1<sup>er</sup>. — 5. Histoire du Rouergue par l'abbé Bosc. — 6. Registres du Parlement, arrêt du 27 août 1603 sur les visiteurs des fruits. — 7. Dans l'idiome méridional, le faubourg s'appelle *berri* ; ce mot n'est point d'origine latine : il vient sans doute des barres, des barrières placées à leur extrémité du côté de la campagne. — 8. Sées de Bouchet, 34<sup>e</sup> sée, Des fols, plaisants, ydiots et badins. — 9. Grand et ancien faubourg de cette ville. — 10. Mémoire des intendants, Mémoire sur la province d'Auvergne, Mémoire sur la généralité de Montauban,

sur l'interrogation des témoins. — 4. Ordonnance de Villers-Cotteret août 1539, sur l'information des crimes. — 5. Collection des ordonnances par Fontanon. — 6. Bibliothèque du droit français par Bouchet, v<sup>o</sup> *Prison*. — 7. Ordonnances criminelles déjà citées; Dispositions relatives à l'assés, à la partie publique, à la partie civile. — 8. Ordonnance du mois d'août 1535, chap. 13, art. 16. — 9. *Ibidem*, art. 47. — 10. *Ibidem*, art. 21. — 11. Bibliothèque du droit français par Bouchet, v<sup>o</sup> *Accord*. — 12. Ordonnance de novembre 1507, art. 205. — 13. Ordonnances criminelles déjà citées; Dispositions pénales. — 14. *Ibidem*; Dispositions relatives aux appels. — 15. Registres du parlement, arrêts du 16 mai 1542, du 9 janvier 1549, du 26 mars 1553, du 9 mai 1556, du 23 janvier 1559, du 2 janvier 1563, du 4 décembre 1571, du 4 mai 1580, relatifs à la commutation de plusieurs tournelles pour l'expédition des prisonniers. — 16. Registres du parlement, ordonnance du 16 mai 1552, relative aux espèces de la condamnation à la peine de mort. — 17. *Ibidem*, arrêt du 2 août 1545 relatif au chancelier Poyet qui eut son arrêt débout, *tit. cit.* — 18. Journal de Henri III, année 1582, samedi 19 mai. — 19. Mémoires de De Thou, l.v. 2, année 1582. — 20. Bibliothèque du droit français par Bouchet, v<sup>o</sup> *Absolution*.

21. « Vidal de Plantade, escuier, seigneur de Cleyrac, capitaine de chastellain pour le roy nostre sire en la ville de Pezenas, au receveur et trésorier ordinaire... du conté de Pezenas... salut. Nous vous mandons que des deniers de votre recepte payés et délivrés à Simon Maube, archidiocésien de Pezenas, la somme de vingt-trois livres tournoys a esté donné... pour avoir conduit des prisons du chastel royal de Pezenas à la conciergerie de la court du parlement de Thoulouse, Bernard Faure, dict Rust, prisonnier... condamné a mort pour réparation de meurtre pour la poursuite de l'appel... par le dict Rust en ladicte court du parlement que pour le ramener s'il y a lieu... donné a Pezenas le xvii de septembre mil vi. » J'ai l'original de ce mandement. — 22. Ordonnance des états d'Orléans, janv. 1560, art. 56. — 23. Il n'y a pas à douter que les bourreaux du dix-huitième siècle ne fussent les mêmes que ceux du seizième; et les personnes qui ont vécu avant la révolution peuvent se souvenir que les foyers étaient en cordes plambees. — 24. Supplément au Journal de Henri IV, année 1610, jeud. 27 mai. — 25. Il y avait des vases où le bourreau demandait pour le pat en un *Pater* que le peuple baissait genoux. Cet usage a subsisté jusqu'à la révolution. — 26. 27. Ordonnance du mois d'août 1536, chap. 2, art. 29. — 28. « En la présence de notaire cy dessous signé, constitué personnellement, Estienne Jean Faure... qui cognoit et confesse avoir eu et receu de Jehan de Maube, trésorier et receveur ordinaire... la somme de deux livres dix sols et deniers tournois, et ce pour avoir aiguisé et esmoié le grant coutac duquel l'exécuteur de la haulte justice des apes et desmembres les mandateurs... aussi a fourny les crochets et chevilles qui ont esté nécessaires au mestre aux paulx les testes et membres deadits justiciers... le tout par le moy de may l'an mil cinq cents et douze. » J'ai l'original de cette quittance. — 29. Les recueils du trésor des chartes, conservés aux archives du royaume, surtout ceux du seizième siècle, sont enflés par des copies de ces lettres de grâce accordées à la suite des deux appels au parlement. — 30. Ordonnance du mois de janvier 1572 sur le règlement de justice, art. 9. — 31. Antiquités de Paris par Corrozet, samedi 7 août 1582. — 32. Bibliothèque de Bouchet, v<sup>o</sup> *Commution de peine*.

STATION XXVI. — LE MAIRE DE RABASTENS. — 1. Bibliographie de temps. — 2. Voyez la note 1<sup>re</sup> de la station, *le Libraire de Paris*. — 3.

n'étaient pas seulement égaux entre eux, mais ils l'étaient encore le prince, ainsi que cela paraît prouvé dans les premières notes sort des commissaires chargés en 1764 par le parlement de recueillir les historiques de la pairie. J'ai une copie authentique de ce ma-

— 4. On les voit ainsi représentés aux tombeaux de saint Remi à — 5, 6. Recueil des rois de France, etc. par Du Tillet, chap. France.— 7 Abrégé chronologique des grands fiefs, etc., jusqu'à la couronne par Brunet père et fils, Paris, 1759.— 8. Dans le duc de Guise contre son trésorier Maillard, on voit une quit- duchesse de Guise, comtesse d'Eu, pair de France. La dédicace de la principauté de Dombes par Leclerc, gravée dans ce sorte à *Marie de Bourbon, princesse de Dombes, pair et trois fois du* — 9. Titres et lettres d'érections des pairies aux cinq derniers — 10. Voyez la note 14 de la station LXXIX, *les Plaines de Fleuri*. ait pas de duché qui ne fût duché-pairie; le nombre des duchés a considérablement sous Louis XIII, encore plus sous Louis XIV, de la chambre des comptes, dix-septième siècle.

gistes du parlement depuis les Oïm jusqu'à la révolution. — 12. e Rohan, compte de Montbazou, baron de... prince du Guemené, de Corille, à tous ceux qui ces présentes lettres verront salut, que nous à plein confiance en sons, littérature prudence...

... aymé Guillaume Burlet, notaire... l'instituons et par c'est ons l'un des notaires et tabellions en nostre terre et juridiction au lieu et place de Jean Collin... décedé... sans lui en donner oubli et empeschement, car tel est nostre plaisir, donné en nostre nous notre seign et cachet avecques le signe de notre segrettaire, ant 1587. » J'ai ces lettres; j'en ai encore d'autres du 28 avril

es par ce même Loys de Rohan portant aussi nomination de peu près en la même forme et terminé de même par ces mots : et nostre plaisir. — 13. Dans le factum du duc de Guise on voit

actes de ce duc signés seulement *Henri*. — 14, 15. Voyez au éptre LXVIII, *la Cloche matinale*, les notes 8, 9, 10 et 12. — 16. as la nature des choses que le juge permanent ait peu à peu en-fonctions du juge hebdomadaire. Cet envahissement déjà très seizième siècle fut encore plus grand au dix-septième, et la pro-ar jurés séodaux avait, je crois, à peu près cessé avant la révolu- 17. Je possède l'original de l'aveu du seigneur d'Alençay, du sei-erle, où sont mentionnés les arrière-fiefs de sa seigneurie; on y

eurs endroits : Plus, j'avoue tenir de vous mon dit seigneur... et je suis obligé de me trouver en plaids de vos assises trois eux jours... un jour... — 18. *Britannia, sive Angliæ, Scotiæ, Hi-orographica descriptio à Camdeno*, Francfort, Vechel, 1590, cap. : *divisio*, art. *Iustitiarum itinerantes*.

XXVII. — LE CAPISCOL DE GAILLAC. — 1. Ducange, *vie la*, *Caput scholæ*, *Capiscolus*. — 2. *Corpus juris canonici*, Pa-7. — 3. *Harduini collectio conciliorum*, Paris, 1715. — 4. Règle-officialités, notamment celui de 1606.— 5. Stil de la cour épi-le Paris fait en l'année 1620, tit. Taxes de monsieur l'official, ts sur les salaires des procureurs, des greffiers, etc. — 6. Stil de-ction ecclésiastique de Bourdeaux tiré du concile provincial, an- — 7. Traité de la juridiction des officiaux par Jousse, tit. 3, , et sect. 9, Devoir des officiaux en leurs fonctions.— 8. Stil de la-épiscopale de Sens fait en l'an 1573, Exploits des causes d'ap-De *ministeriis et beneficiis ecclesiasticis* par Duaren, Paris, 1551.—



10. Bibliothèque canonique. — Somme bénéficiaire par Bouchel. — *Summa ecclesiarum Gallicanarum Laurentii Rochelle.*

11. Traité de la juridiction des officiaux par Jousse, tit. 4, sect. 2, *lo-pels.* — Dictionnaire de droit canonique par Berand de Mailhane — 12. Traité de la juridiction des officiaux par Jousse, tit. 3, sect. 2, *Deus ne villegiis.* — 14. *Ibidem*, Compétence des officiaux en matière criminelle. — 15. *Ibidem*, tit. 4, sect. 3, Appels comme d'abus. — « Du 24 mai 1714. Maître Jacques de Viatemille a fait rapport d'une requête présentée par Jeanne Thomas au fait de ce que l'officiel de Langres l'a ven distraire du ressort de ce parlement pour juger une instance. » Registres du conseil secret du Parlement de Dijon. — 16. J'ai l'expédition d'un arrêt du grand conseil, 7 août 1607, qui déclare le chapitre de Saint-André de Bordeaux non recevable dans l'appel comme d'abus des visites faites en d'autres églises paroissiales par l'archevêque de Bordeaux. Le chapitre de Saint-André y est condamné aux dépens et à 550 liv. d'amende. — 17. Traité des officiaux, à l'endroit cité à l'avant-dernière note. — 18. Registres du parlement et des parlements. — 19. Voyez la première note de cette citation. — 20. Beranger, écuyer de Saint-Martin-de-Tours, au douzième siècle. Voyez la Biblioth. des auteurs ecclésiastiques par Du Pin, douzième siècle. — 21. Voyez la station XXVI, le Maire de Tibastena, la nov. 14 — 22. Le court ordonne.. à maistre Arnoud de Gahen exécuteur des expens et amendes d'icelles quo de ses deniers il faisoit payer, bailler recouvrement à Ramond Ribre, exécuteur de la haute justice, la somme de deux centz tournois par lui fournye, tant en une chaîne de fer, bois, fago, et soies, et autres menus frais par lui exposés à l'encontre de Jeanne Sembere, dicta Crochenu, condamnée par arrêt de la chambre, ordonné pour ses vacations, prononcée le 14<sup>e</sup> jour d'octobre dernier passé. 1416. — 23. Histoire des troubles religieux de la France depuis le douzième jusqu'au dix-septième siècle. — 24. Traité de la juridiction des officiaux par Jousse, tit. 3, sect. 8, Des bornes dans lesquelles est enfermée la juridiction des officiaux en matière criminelle.

STATION XXVIII. — LES DEUX SELLEURS. — 1. Il en est encore de même; il y a des choses qui ne changent qu'à fort longs intervalles, autres l'agriculture. — 2. *Scaligerana*, v<sup>e</sup> *Hôtelierie*. — 3. *Ulysse le Loysseau*, Traité des offices, liv. 2, chap. 4, Des sceaux. — 4. Stat. de la juridiction ecclésiastique de la province de Normandie, dressé au concile provincial de Rouen l'an 1581, Des monitions afin de revelation, art. 19. — 5, 6. Noverint cuncti quot constitutas personatiter coram nobis Johanne Amery notario regio magister Damon procurator regius judicature Albigensis recognovit habuisse Castellano thesorario regio summam pecunie centum novem solidos, octo denarios tironenses pro parte vadiorum moruorum rationem, xxi lib. turo. et viii den. sub regno domini nostri, d. n. a. n. p. n. s. ap. r. h. s. anno domini mccc. lxxviii. » A cette quittance que j'ai, et qui est écrite sur une bande de parchemin, est joint un sceau en pâte comprime entre deux papiers figurant une seule mais grande fleur de lys. Voyez, relativement aux sceaux de ce genre, Loyseau à l'endroit cité dans l'avant-dernière note. — 7. On conserve aux archives du royaume l'acte du clergé de France portant appel au concile des censures du pape Boniface contre Philippe le Bel. Les quatre cotés de cet acte sont bordés d'encre de vingt sceaux en cire pendants, représentant ou les armoiries ou la fleur des prélats signataires. — 8. On y voit aussi, dans les cartons des deux treizième et quatorzième siècles, les actes solennels de ce temps tous entourés de sceaux. — 9. Les archives du royaume et le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du roi ont des milliers de ces actes. — 10. Ce

est plus rare, ce sont les sceaux des bourgeois ; j'en ai plusieurs ; le  
ancien est celui d'un bonhomme de conseiller qui, n'ayant rien de  
son écusson, y a mis sa figure avec laquelle il a scellé  
un petit cheval sommier par lui vendu au roi Charles le

1<sup>er</sup> février 4<sup>e</sup>.

Les du quinzième siècle, si j'en juge par mes collec-  
tions, qu'elles ont pour objet un paiement ou une quittance,  
sont au nombre de quatre longues cornes. — 12. Ceux qui ont des  
chartes du seizième siècle savent qu'en n'y voit guère de  
sceaux émanés de l'autorité royale ou de l'autorité judiciaire.

Jamais l'histoire des sceaux, il dira qu'aux douzième,  
treizième et quatorzième siècles surtout ils ont été les plus beaux ; les

autres, au contraire, étaient d'une finesse à rece-  
voir de légers traits. J'en ai de cette époque en cire rouge, jaune,

de Laon, des baillis de Vermandois, etc., qui en sont la  
preuve aux quinzième et seizième siècles, et la gravure et la qualité

s'en détériorent sensiblement. Quant au grand sceau royal ou de  
la ville de Paris, en cire verte, ou de cire rouge, il n'a guère ni crû ni décrû ;

l'un de 1574 attaché à un acte portant don d'une coupe de  
la forêt royale au président Mersan ; l'autre de 1611 attaché à

un acte portant pareil don en faveur du chancelier de la reine, Blanchemain  
l'autre de 1621 attaché au brevet de maître de camp d'infanterie ac-

quis de Sainte-Rame : ils sont grands comme des œuflets. Aux  
seizième et dix-septième siècles j'en ai vu de cette même grandeur attachés aux

actes des cinq ou six derniers siècles, et en si grande quantité qu'on  
peut, je crois, en illuminer le château des Tuileries les jours où il y a

des fêtes mille billets. — 13, 14. Bacquet, Traité des droits de justice,  
du sceau royal, art. 5. — 15. Collection de Denisart, art. Sceau de

la ville. — 16. Bacquet, Traité des droits de justice, chap. 8, cité. —

17. Ordonnance du mois de juin 1368 relative à l'élection des gardes des  
sceaux. — Autre ordonnance du 8 février 1571 relative à l'ordonnance pré-  
cédente. — 18. J'ai mes cartons pleins d'actes du quinzième et du seizième

siècle ainsi formulés. — 19. Registres des parlements, taxes des chan-  
celleries royales. — 20 Taxes de la daterie romaine, Taxes des officialités

épiscopales.

STATICK XXIX. — LE BOURGEOIS DE RODÈS. — 1. Ancienne porte  
de la ville, où viennent aboutir les deux rues des Ambergues. — 2. J'ai  
vu d'un passeport écrit sur parchemin, daté du dernier jour de  
mars, signé de la main de Henri IV ; il est conçu en mêmes termes.

Il y a aussi un autre aussi sur parchemin, du 4 octobre 1568, qui n'est pas  
signé par le roi, mais qui est seulement contresigné par de l'Aubespine,

et il y a quelques variantes ; entre autres, on y donne la permission de  
porter armes et pistoles. Le sceau de France est encore attaché au pre-

mier. — 3. Histoire de Languedoc par dom Vaissète, preuves, nombre  
v, Lettre de Joyeuse à la reine. — Opuscules de Loysel, chap. Police,

art. 17. — 4. Arrêt du parlement de Toulouse, 23 août 1547. Arrêts de  
Lamoignon-Flavin, liv. 3, tit. 1<sup>er</sup>. — 5. Histoire du Rouergue par l'abbé Bosc.

— 6. Registres du Parlement, arrêt du 27 août 1603 sur les visiteurs des  
ruiss. — 7. Dans l'idiome méridional, le faubourg s'appelle *barri* ; ce

mot n'est point d'origine latine : il vient sans doute des barres, des bar-  
rières placées à leur extrémité du côté de la campagne. — 8. Séries de

Bouchet, 34<sup>e</sup> série, Des fols, plaisants, ydiots et badins. — 9. Grand et  
ancien faubourg de cette ville. — 10. Mémoire des intendants, Mémoire

sur la province d'Auvergne, Mémoire sur la généralité de Montauban,

Mémoire sur le Languedoc, chap. Commerce. — 11. Ibidem, où il est parlé de cet ancien et riche commerce.

12. Histoire de Francion, liv. 10, chap. Voyage de Francion à Lyon. — 13. Leçons de La Nauche, liv. 2, chap. 6, Comparaison des bâtimens, etc. — 14. Hist. de Lyon par Rubys, liv. 3, chap. 44, Venir Maudelot à Lyon. — 15. Œuvres de Rabelais, Pantagruel, chap. 8, Pantagruel estant à Paris. — 16. Maison de campagne des environs de Lyon. — 17. Autre maison de campagne des environs de cette ville. — 18. Troisième maison de campagne des environs de cette ville. — 19. Pratique judiciaire es causes criminelles par Josse, chap. 89, Adultère. — 20. Ibidem, chap. 92, Stupre, etc.

21. Glossaire du droit français par Laurière, v<sup>o</sup> *Potier*. Il y avait à Nîmes, avant la révolution, sur la place de la Cité, un ancien carreau de fer attache à un poteau de bois, qui fut brûlé par le peuple. — 22. « Le prieuré de Leignieu (de l'ordre de Saint-Benoît)... Il est dit qu'elles (les chanoinesses) soient de familles nobles... elles ne sont ni sujettes à la clôture... vivent en particulier, leurs prétendues salaires viront 200 livres » Mémoire des intendants, Mémoire au gouvernement de Lyon par d'Herbigny, intendant de la province, chap. Religion. — 23. Pratique judiciaire es causes criminelles par Josse, chap. Incest. — 24. Deux anciennes places de cette ville. — 25. Lettre de Henri III, année 1582, mercredi 28 septembre. — 26. Ordonnance du 25 mars 1567 relative à la police générale, tit. 3, art. 6. — 27. Ordonnance du 22 mai 1539 sur la défense de faire des échafaux avec du chœur. — 28. Ordonnance du 25 mars 1567, Police générale, tit. 1, art. 4. — 29. Le trésor de santé, liv. 1<sup>re</sup>, chap. Quel il faut que soit le bon froment, et de la garde d'icelui. — 30. On a vu aux notes du seizième siècle, Histoire II, *Le cultivateur*, note 3, que la valeur d'un boisseau ordinaire était de trois mille livres, le numéraire ayant quadruplé au seizième siècle, note 10 de la Station XLVIII, *Les calculs de l'Antiquité*.

31. Le cabinet du roy de France dans lequel il y a trois parcs, liv. 2, Blasons de la cour. — 32. Journal de Henri III, année 1587, 26 février, et Histoire des troubles sous Henri III, etc. — 33. Venant Foulloux, Chasse du loup, chap. 1, Quel de Lété est le loup. — 34. Rouergue est en même temps montagnueux et boisé. D'après l'état des tués chaque année, publié par le ministre de l'intérieur, ce pays est celui où l'on en tue le plus. — 35. Dans ces temps, les fourrures étaient d'un usage général. Le Dictionnaire de Furetière mentionne les pelissous ou habits fourrés. Les statuts donnés aux pelletiers en l'année 1586 mentionnent aussi les manchons ou bouts de manche fourrés. Dans la précédente note, on voit quel devait être, dans le Rouergue, le genre de fourrures. — 36. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 3, chap. Le Palais au-Change. — 37. Cosmographie de Thevet, liv. 1<sup>re</sup>, chap. 12, De Malte. — 38. Journal de Henri III, année 1573, novembre. — 39. Voir la note 36. — 40. La locution *maunter au naturel* est la locution *maunter ou naturel*.

41. Ant. de Paris par Sauval; Comptes de la prévôté de Paris, année 1573. — 42 à 46. Traité de la police par Delamarre, liv. 3, tit. 23, chap. 1. — 47. Œuvres de Rabelais, Pantagruel, liv. 5, chap. 3, Comme l'isole sonnante n'est qu'un papegaut. — 48. Journal de Henri III, année 1576, 14 juillet. — 49. Traité de la police par Delamarre, liv. 3, tit. 23, chap. 5, Les volières. — Satires de Conrval, satire 5. — 50. Voyez les notes de la Station XXXII, *Les paysans français*, la note 84.

51. Contes facétieux du sieur Goulart. — 52. L'île des hermaphrodites, chap. Lois militaires. — 53. Journal de Henri III, année 1576, juin.

- Description de l'île des hermaphrodites, chap. 1<sup>er</sup>. — 54. de Montaigne, séjour à Pise. — 55. Voyez à la Station XXXIII, *l'île française*, la note 92. — 56. « Item deux cuiviers à lessive, l'un l'autre petit, prisés ensemble quarante sols... » Inventaire des biens de la veuve du président Nicolai. chap. Cave de ladite maison, maintenant à la cité. — 57. « Item... ung grand saloir de bois de chêne à fermant à clef, dedans lequel s'est trouvé sept flèches de fer, le tout sept vingt livres, prisé la livre six sols... » Même manuscrit, même chapitre. — 58. Traité de la police par Delamarre, liv. 13, chap. 14, Du luxe. — 59. Le Chemin pour aller à l'Hôpital par de Balzac, seigneur d'Entraigues, Paris, Philippe Le Noir, 1525. — 60. Tel est le beau clocher de la cathédrale de Rhodès, un des plus beaux de France, un de ceux dont la forme est la plus originale; il a été bâti vers le commencement du seizième siècle, par l'évêque François de Rhodès. — 61. C'est un des plus anciens proverbes de la province.

- STATION XXX. — LE VIEUX ÉCOLIER DE SAINT-FLOUR.** — 1. On trouve ainsi le plateau des montagnes du Cantal entre Saint-Flour et la ville de Massiac. — 2. Histoire du Languedoc par dom Vaissète, tome 1<sup>er</sup>, preuves, nombre 64, Érection de deux collèges à Toulouse. — 3. Bibliothèque de droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> Barreau. — 4. Ibidem, v<sup>o</sup> Procureur. — 5. *De scholasticorum, bibliopolarum atque ceterorum universitatum omnium ministeriorum juratorumque privilegiis*, auctore Rebuffo. Paris, 1540, priv. — 6. Recueil d'arrêts par Laroche-Flavin, liv. 1<sup>er</sup>, tit. 34, Collège; et du parlement de Toulouse, 8 mars 1575. — 7, 8. *De scholasticorum privilegiis a Rebuffo, Nonagesimum tertium privilegium.* — 9. Ibidem, *Centesimum septuagesimum quintum privilegium.* — 10. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> Étude. — 11. *De privilegiis scholasticorum a Rebuffo*, priv. cXLVIII. — 12. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> Escholier. — 13. Ordonnance du roi de mai 1577, relative à l'érection d'un juge conservateur en l'université d'Angers. — 14. *De scholasticorum privilegiis a Rebuffo.* — 15. Ibidem, *Vltimum privilegium.* — 16. Antiquités de Paris par Dubreul, liv. 3, ap. Vallée de misère. — 17. Cette arcade, qui était sous les bâtiments du Châtelet, qui ouvrait un passage à toute la largeur de la rue Saint-Nicolas, a disparu avec le Châtelet. — 18. Recherches de Pasquier, liv. 8, ap. 62, Quelques proverbes. — 19. Statuts et règlements des petites écoles de Paris par Joly, chap. Règlements et interprétations des anciens statuts des petites écoles, etc., art. 9. — 20. Ibidem, chap. Extrait des résolutions du synode du chantre de Paris. — 21. Dictionnaire de Furetière, v<sup>o</sup> Croix. — 22. *Sermones Menoti, feria 3 dominice 2 Adventus*, sermo xxiv. — *El Summa de exemplis*, 1497, lib. 10, p. 87. — 23. Voyez les livres imprimés au seizième siècle et notamment les Heures. — 24. Moyens de promptement et facilement apprendre à bien lire, prononcer et écrire, par Pierre Habert. Paris, in-16. (vers 1568). — 25. Statuts et règlements des petites écoles de Paris par Joly, chantre, chap. Quartiers de la ville, art. 4. — 26. Ibidem, chap. *Antiqua statuta universitatis scholarum*, art. 18. — 27. Mélanges historiques de Camusat, lettres missives, Description de la Pologne. — 28. *Scaligerana*, v<sup>o</sup> Hollander. — 29, 30. Statuts et règlements des petites écoles de Paris par Joly, chap. Règlements et interprétations des anciens statuts des petites écoles, art. 9 et 10. — 31. Traité des officiaux par Jousse, tit. 5, art. 2, Promoteurs. — 32. Voyez l'avant-dernière note. — 33. Registres du parlement, arrêt du 7 février 1554, relatif aux écoles buissonnières soupçonnées de protestan-

uspe. — 34. Statuts et règlements des petites écoles de Paris par Joly, chap. Forme des lettres de permission données par le chancelier aux maîtres et maîtresses d'école. — 35, 36, 37. Traité des officiaux par Jousse, liv. 6, Jurisdiction des scholastiques. — 38. Traité historique des écoles et de l'enseignement par Joly, 3<sup>e</sup> part., chapitre relatif aux différends entre l'université et le chancelier. — 39. Instructions de bien et parfaitement écrire, tailler la plume... avec quadrans en ordre d'A, B, C, etc., par Benoît Le Moine, écrivain de Paris. Paris, Jean Bridier et Jean Harpeau, 1581. — 40. L'art ou instruction pour apprendre à écrire en grosse lettre par Nicolas Gigantis, cordelier. Paris, Le Noir, 1539.

41. *Historia universitatis Paris.*, ann. 1571, cap. *Scriptorum arde incensura*. — 42. Alphabet ou exemplaire d'écriture par Legaigneur Paris, 1584. — 43. Au seizième siècle les lettres historiques se sont montrées dans les beaux manuscrits, ceux de cette époque, conservés à la Bibliothèque du roi, en sont la preuve. Les comptes des finances et numéraires aussi par des lettres historiques, si j'en juge par ceux que j'ai vus, notamment par celui de la cour de Catherine de Médicis plusieurs fois cités dans ces notes. Le grand C initial est tortille de serpents rempli d'écailles de pattes et d'ailes attachés à la lettre. — 44. Bibliothèque de la ville de Maine, art. Pierre Hamon. — 45. Voyez à la Station LXVII, la notice française, les notes de l'art. Hucherie. — 46. Voyez, au t. 1<sup>er</sup>, É, et à la Station LX, les six couleurs, les notes 6, 7 et 8. — 47. Voyez, au t. 2, l'histoire de l'Artiste, les notes 37, 38, 39 et 40. — 48. Tous les paléographes convenant d'accord que l'écriture du seizième siècle est la plus difficile à lire. — 49. *Historia universitatis Paris.*, anno 1571, cap. *Scriptorum arde incensura*. — 50. *Joannis Desputeris Nomenclator latinæ grammaticæ*.

51. *Alexandri Galli vulgo de Vula Dei grammaticæ*. — 52. *Laureoli Valla de linguae latinae elegantia libri sex*. Paris, 1539. — 53. *Demetrii de elocutione libri octo*. — 54, 55. *Isagoge in primas literas cum primis notis et ratione*, etc., auctore Petro Godefray. Lyon, Gryphe, 1559. — 56. *Elementa grammaticæ libri sex*. Lyon, Gryphe, 1552. — 57. *Elementa grammaticæ Desputeris*, auctore Joanne Peironio. Lyon, Versandier, 1550. *Desputeris minor seu Desputeris Epitome*. — 58. *Colloque 63*, Anthoine, Bernard. — 59. Guerre pour le nom et le verbe, combattant pour la principauté de Guise, par André Guarna. Lyon, Jove, sans date. — 60. *Historia universitatis Parisiensis*, anno 1537, cap. *Nationes facultatis artis et de constitutione decretalium*.

61. Bibliothèque du droit français par Bouchol, v<sup>o</sup> Poitiers. — 62. Les pouilles des anciens diocèses renferment, sous divers noms, un grand nombre de bénéfices de maître d'école. — 63. « Despoises par ses lettres, aux chapelains du trésor de cette cythre auxquelz il leur a assignés sur la maison à la Jobeline sept livres touchans de rente pour une messe pour feu Simon Morel, jadis maître école de cette cythre. » Compte original des leiers de la fabrique de Saint-Etienne. Tenue l'année 1432, manuscrit in-fol. sur parchemin, qui se trouve à la Bibliothèque des petites écoles de Paris, par Joly, chap. *Forme des lettres de permission*, art. 9. — Ducange, à ces quatre mots. — 64. Traité de l'écriture, par Jousse, tit. 6, De la jurisdiction des scholastiques, et de l'art de Paris par Dubrell, liv. 2, Fondation du collège de Saint-Jacques. — 65. *Idem*, chap. Fondation des collèges. — 67, 68. Voyez aux notes de la Station LX, celles de l'épître XLV, *Les écoliers de Paris*, et aux notes de la Station XX, *Le savant*. — 69. Voyez aux notes de la Station LX, celles de l'épître XLV, *Les écoliers de Paris*, et aux notes de la Station XX, *Le savant*. — 70. Histoire de l'université de Paris et des autres universités.

71. *Scaligerana*, v<sup>o</sup> Paris. — 72. *Apologia pro senatus consulto adversus Lexovæ paranomum*, 1602, sans nom d'imprimeur, petit in-12, publié du collège de Lisieux. — 73. Voyage de France, par du Verdier, rdeaux. — 74. Histoire du Languedoc, par dom Vaissète, tome 5, nombre LXIV, Érection de deux collèges à Toulouse. — 75. Mémoires de Sully, chap. 5, Affaires domestiques. — Histoire de Languedoc, Vaissète, tome 5, Lettre de Joyeuse à la reine-mère. — 76. Dans les œuvres de Jean Caures, Paris, 1583, en regard du titre du premier livre, est le portrait gravé de Jean Caures, principal au collège de Paris ; sa robe ou soutane est garnie d'une rangée de boutons fort serrés. — 77, 78. *Statuta universitatis Parisiensis*, anno 1698, *De facultate artium*, Vestement des régens et escoliers. — 79. Cabinet du roi de France, de Comenteau, liv. 2, chap. Des académies. — 80. Recherches de Pasquier, liv. 3, chap. 44, Plaidoyer de l'université de Paris contre les jésuites.

Voyez la note 84 relative à l'écolage. — 82. *Apologia pro senatus consulto adversus scholæ Lexovæ paranomum*. — 83. Recherches de Pasquier, chap. 22, le Recteur de l'université. — 84. Registres du parlement, relatif à l'université de Paris, 13 août 1575, art. 12. — 85. *Statuta universitatis Parisiensis*, anno 1598, *De facultate artium*, art. 32, Toiles et velles. — 86. Ibidem, art. 23, Livres des escoliers. — 87. Les prix sont tirés d'un catalogue de Robert Étienne, imprimé en 1546, un vol. in-16 ; il a pour titre : *Libri in officina Roberti Stephani*. — 88. *Statuta universitatis Parisiensis*, anno 1598, art. 11. — 89. Pantagruel, liv. 2, chap. 18, Un clerc voulait arguer contre Pantagruel. — 90. *Appendix ad reformationem facultatis artium*, anno 1601, art. 10.

91. *Hist. universitatis Par.*, anno 1537, cap. *Reformatio rei papiraceæ*. — 92, 93. *Statuta universitatis Parisiensis*, anno 1598, art. 79, 98. — 94. Histoire de Paris par Félibien et Lobineau, Statuts du collège de Tours. — 95. *Historia univrsitatis Parisiensis*, anno 1576. — 96. *De patronis universitatis a Bulæo*, cap. *De veris regentibus*. — 97. Mémoires de Marolles, année 1607. — Le manuscrit, Les jésuites, déjà cité, dit aussi qu'ordinairement les classes en province commençaient par la cinquième. — 98, 99. Les anciens collèges bâtis au seizième siècle, tels que ceux de Paris, Clermont, Rodès, Toulouse, etc., avaient et ont encore au-dessus des portes des classes une grande dalle en pierre noire portant écrit en grosses lettres : *Sexta. Quinta. Humanitas. Rhetorica*. — 100. *Apologia pro senatus consulto adversus scholæ Lexovæ paranomum*.

101. Antiquités de Paris par Dubreul, liv. 2, chap. Collège des jésuites. — 102. Bigarrures de Des Accords, liv. 4, chap. 1<sup>er</sup>, Quelques traits utiles pour l'institution des enfants. — 103. *Apologia pro senatus consulto adversus scholæ Lexovæ paranomum*, déjà cité. — 104. Histoire de l'Université de Paris et des 16 autres universités de France. — 105. Je possède un assez grand dossier de pièces concernant le collège d'Aubenas, qui paraissent avoir été distraites de ses archives. Il y a entre autres une copie des lettres patentes de Henri IV du mois de septembre 1603 relatives au rétablissement des jésuites, où sont nommés leurs vingt collèges français. — 106. Mon libraire et mon ami, M. Cotelie, m'a communiqué un manuscrit de la fin du seizième siècle, intitulé Jésuites ; au f<sup>o</sup> 15 on lit : « Collegia 249. » — 107. Dans le même manuscrit, même feuillet. « ...Socii denique omnes hoc tempore supra undecim millia in Europa, Asia et America. » L'évaluation de six à sept mille maîtres sur onze mille jésuites est la plus vraisemblable. — 108. Même manuscrit, Enseignement des collèges. — 109. Ibidem, f<sup>o</sup> 16 : « Il y a trois sortes de collèges... La première est des grands collèges où l'on fait profession de la théologie, de la probatique

« des décisions des cas de conscience... de la philosophie, des trois arts de langue hébraïque, grecque, latine, et des lettres humaines tout de six classes. » — 110. Arrêt du conseil du 27 septembre 1524 et les syndics de l'université de la ville de Tournon de la compagnie de la et les syndics des universités de Toulouse, Valence et Cahors. Le dispositif porte : «...Vu la copie des bulles du pape Jules IV, portant création de ladite université de Tournon... donnée à Rome en 1532... lesdits syndics de l'université de Tournon, demandeurs en cassation d'arrêt du parlement de Toulouse, par lequel défenses leur sont faictes de prendre aucune qualité d'université et de bailler degréz en aucune faculté... » Le rapport de ce dispositif rapporte les longs débats qui durèrent depuis quarante ans. — 111. Voyez la note ci-dessus.

112. Histoire de France, par Hénault, année 1594. — 113. Les jésuites furent rappelés en 1603, Ibidem. — 114. «...Et doivent estre entretenus pour le moins trente personnes, d'autant que pour le vivre et le logement d'un chacun il ne peut être à moins de soixante escus » F. le M. manuscrit intitulé Jésuites, déjà cité. — 115, 116. *Apologia pro vobis consulto adversus scholam Lezovei parisiensem*. — 117. *Statuta universitatis Parisiensis*, ann. 1598, art. 67. — 118. Œuvres de Jean de La Haye, t. 1, chap. 53. Que tous les écoliers doivent demeurer en un college. — 119, 120, 121. Recherches de Pasquier, liv. 9, chap. 17, Autre plan de l'université.

122. Registres du parlement, arrêt du 20 décembre 1537 où il est dit qu'un président d'une des chambres des enquêtes était principal de collège. — 123, 124, 125. Colloque de Mathurin Cordier, colloque 48, t. 1, par hien, Simon. — 126. « Vénérable et scientifique personne maître Pierre Liot, docteur régent en la faculté de théologie en l'université de Paris, » reconnaît avoir eu et reçu de monsieur, etc., à Paris, le 10 août 1531. C'est une quittance de rente constituée, j'en ai l'original. — 127. *Facultatis colloquia, Monumenta pedagogica*. — 128. *De Civilitate morum puerilisque ad Eruditionem*, cap. *De conviviis*, cap. *De lusu*, cap. *De cultu*. — 129. Antiquités de Paris par Dubreuil, liv. 2, chap. Collège de Montagu, statuts 11. — 130. Ce vieux édifice subsiste encore.

131, 132, 133. Antiquités de Paris par Dubreuil, liv. 2, chap. Collège de Montagu. — 134. Histoire de France, par Mouton-Duparc, t. 4, Ballet des écoliers. — 135. Antiquités de Paris, par Dubreuil, liv. 2, chap. Collège de Montagu. — 136. *Hist. universitatis Parisiensis a Bruc.*, ann. 1534, cap. *Articuli pro scholastica reformatione*. — 137. Voyez les rudiments de ce temps, notamment le *Despautere* et le *Petit Behourt*, par Jean Behourt, régent du college des Bons-Enfants à Rouen, ce rudiment avait une grande vogue que le *Despautere*. — 138. Registres du parlement, arrêt du 30 décembre 1621, qui ordonne aux femmes et aux filles de vider les collèges. — 139. Martyrologe ou mémoire des fondations de Saint-Denis, Paris, Leprest, 1678, chap. Office du Dimanche. — 140. — « Le Collège Buld, eschoier de la ligue des dix droietures, estudiant aux études de ceste ville, confesse avoir reçu de maître Pierre Chomel, trésorier général des ligues de Suisse et Grisons, la somme de cinquante livres pour un quartier de la pension qu'il plaist à Sa Majesté lui donner pour subvenir à son entretennement aux dictes études... Paris, le 1<sup>er</sup> août 1610. » J'ai cette quittance.

141. Registres du parlement, 25 mai 1537, ordonnance du roi... « Le joint ledit seigneur à tous estudians estrangers des pays de ses royaumes de sortir de ce royaume quinze jours après la publication, sur peine d'estre déclarés prisonniers de bonne guerre. — 142. Lettre de Corby, nourrie de madame sœur du roi, confesse avoir eu et reçu la somme

livres tournois pour la pension et entretenement aux es-  
 — Jean et Anthoine-le-Bel, ses enfans, durant l'année 1563...  
 — 10 janvier 1563. » J'ai l'original de cette quittance. — 143.  
 — Leche-Flavin, liv. 1, tit. 34, Collèges, arrêt du 8 mars 1575.  
 — de Languedoc, par dom Vaissette, preuves, nombre LXIV,  
 Jeux collèges à Toulouse. — 145. Cet édifice du seizième siècle,  
 par des portiques dont sa grande cour était entourée, subsistait à  
 — de la révolution. — 146. Pantagruel, liv. 3, chap. 30. Comment  
 idée, etc. — 147. Histoire de Languedoc, par dom Vaissette,  
 —, année 1553, nombre XXIV, et année 1589, nombre XXXVII. —  
 — *scholasticorum privilegiis*, auctore Rebuffo, LXXI privil. — 149.  
 — de Languedoc, par dom Vaissette, preuves, nombre LXIV, Érec-  
 — x collèges à Toulouse. — 150. *Statuta universitatis Parisiensis*,  
 art. 37, 38, 39, 40, Cours de philosophie.  
 — trissemens sur la réforme de l'université de Paris, par Ramus,  
 — 2. Recherches de la France, par Pasquier, liv. 9, chap. 20,  
 en la promotion des professeurs du roi. — 153. La révolution a ren-  
 — les anciens et antiques pupitres de philosophie. Les personnes qui  
 vus se souviennent qu'ils avaient la forme d'un large banc à pu-  
 vés de quatre pieds où l'on montait par une ou deux marches, et  
 étaient placés devant la chaire du professeur, encore plus élevée. —  
 — e possède un recueil de Thèses originales de plusieurs collèges de  
 e et d'autres parties de l'Europe; elles sont de la fin du seizième  
 ou du commencement du dix-septième siècle, format in-4°. Il y en  
 — entre autres du collège de La Rochelle, année 1607, intitulée *Theses*  
 —, et une de Saumur, année 1600, intitulée *Theses ex omnibus philoso-*  
 — *phicis*. On y trouve les mathématiques, la physique, la métaphysique,  
 —, et autres matières disposées par tables. — 155. Les différentes thèses  
 de recueil sont dédiées à des magistrats, à des docteurs, à des régens,  
 — même à des écoliers nobles et savants étudiants. — 156. Voyez à la sta-  
 — XVII, *Le Parisien de Montpellier*, la note 42. — 157. Dans le midi de la  
 — et notamment à Toulouse, on appelait juge-mage les lieutenants  
 — aux des sénéchaux ou baillis, et les présidents de présidial. Cette  
 — tion existait déjà au quatorzième siècle sous le nom de *judex*  
 —, qui s'est conservée jusqu'à la révolution. — 158. Les Toulousains  
 : souviennent encore de leur ancienne chanson :

« Lou capitani de la bosocho  
 Que n'o pas un hardit en pecho. »

- 159. C'était un ancien usage dans les écoles, notamment dans celles de  
 droit. A vingt-cinq ans on était gradué sur examen sans suivre les cours.
- 160. Colloques de Mathurin Cordier, colloque 3, Claude Durand.
- 161. Manière de nourrir à bon marché les escoliers pauvres, par Sylvius.
- 162. Ordonnances des états de Blois, mai 1579, tit. Université, art. 74.
- 163, 164. Advertissemens sur la réformation de l'université, 1562, par  
 mus. — 165. Antiquités bordelaises, par Bernadau, chap. 14. — 166.  
*Historia universitatis Parisiensis*, anno 1538. Ordonnance du roi relative à  
 la nomination des gradués de l'université, 8 mai 1538. — 167. Recueil de  
 proverbes. — 168, 169, 170. Hist. de Paris par Félibien, liv. 19, chap. 60.
- Fondation du collège royal. — 171. Ibidem, liv. 22, chap. 8, Ordonnance  
 au sujet des chaires du collège royal.
- 172. *Historia universitatis Parisiensis*, anno 1517, cap. *Collegium trilingue*,  
 et anno 1529, cap. *Collegium regium*. — 173. Histoire de Paris par  
 Félibien, liv. 19, chap. 60, Collège royal — 174. « Je confesse et re-



## NOTES

quais avoir reçu la somme de deux cens livres pour la pension qui doit à Sa Majesté de lui donner pendant les quartiers de janvier et avril six cens douze, sans que mon seing manuel y mis, le dernier jour d'octobre mil six cens douze, Jean Passerot. » L'original de cette quittance est entre les mains de M. Campeau, de l'Académie française, qui a bien voulu m'en donner communication. — 175. Registres du parlement, année 1544, arrêt du 9 janvier. — 176. Histoire de Paris par Félibien et Leblond, liv. 19, chap. 60, Collège royal. Lettres de François I<sup>er</sup>, mars 1545.

STATION XXXI. — LES HABITS DES FRANÇAIS. — 1. Voyez la note 28 de la station XXXIII, *La civilité*. — 2. *Ibidem*, notes 38 et 39. — 3. Traité de la police, par Delumarré, liv. 3, tit. 1<sup>er</sup>, chap. 4. — 4. Ordonnance du 15 février 1573 relative aux vêtements, art. 5 et 6, ante *la réformation*, de juillet 1549, relative aussi aux vêtements, art. 5. — 5. 6. 7. Histoire de France, liv. 10, chap. Des bottes. — 8. Anciens usages des chapitres; les archidiaques ont porté la soutane de cette couleur jusqu'à la révolution. — 9. Satires de Courval, satire 3, satires 10 et 11, Le Gentilhomme. — 10. Hommes illustres français, le 8<sup>me</sup> liv. chap. La Roche du Maine. — 11. Voyez les notes 113, 114 de la station XXXII, *Les Paysans français*. — 12. Satires faisant suite à la satire de Courval, satire 10, L'ignorant. — 13. Ordonnance de 1549 relative aux vêtements, art. 5. — 14. Ordonnance du 24 mars 1583 relative aux parures, art. 5. — 15. Discours de Laune, discours 8, La pauvreté de la noblesse de France. — 16. Registres du parlement, arrêt du 19 juillet 1623, qui défend aux nobles de faire porter leurs épées par les laquais. — 17. Ordonnance du 22 avril 1623 relative à la réformation des habits, art. 6. — 18. Gargantua, liv. 1, chap. 15, Comment Grand Gousier cogneait l'esprit de Gargantua. — 19. Pantagruel, liv. 2, chap. 33. Comment Pantagruel seut malade. — 20. Gargantua, chap. 13, cité à l'avant-dernière note. — 21. Satires de Courval, satire 1. La suite des exercices du temps. — 22. Voyez la station XXX, *Le bourgeois de Rodés*, la note 58. — 23. Bagarres de Des Arcoux, des 4, Des Antistrophes. — 24, 25. Dictionnaire de Nicot, 1<sup>re</sup> Chapelle. — 26. Traité de la noblesse, par Thiriat. — 27. Ordonnance du 24 mars 1583 relative à la réformation des parures, art. 3. — 28. *Ibidem*, art. 4. — 29. *Ibidem*, art. 3. — 30. *Ibidem*, art. 9. — 31. *Ibidem*, art. 11. — 32. *Ibidem*, art. 8.

STATION XXXII. — LES PAYSANS FRANÇAIS. — 1. J'ai à citer ici que des voyages en Espagne; mon ami M. le maréchal de camp Berthet et mon ami M. l'intendant militaire Vergne, qui ont parcouru ce pays dans tous les sens, m'ont dit qu'il n'y avait que des viles, des bourgs ou des fermes isolées ayant l'aspect de longues granges. — 2. Il y a des villages comme de nos villes, la ville vieille au haut de la montagne, la ville nouvelle au bas. La plus grande partie de nos villages bâtis dans les plaines datent de la cessation des guerres féodales. — 3. Voyez la note 1 de cette station. — 4. Anciens cadastres des provinces. — 5. J'ai vu dans les campagnes de presque toutes nos provinces un assez grand nombre de ces grands vieux bâtiments formant les quatre côtés d'une cour carrée dont plusieurs familles se partageaient la propriété et l'habitation. Ces maisons-hameaux, si l'on peut parler ainsi, étaient l'imitation des grandes cours des villes. Voyez aux notes du XVIII<sup>e</sup> siècle, histoire XVI, l'Artiste, la note 133. — 6. Voyez la note 1 de cette station. — 7. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 4<sup>er</sup>, chap. 5, Des bâtiments. — 8. Parmi celles de la province où je suis né, le Rouergue, pays de petite

je me contenterai de citer celle d'Aubignac de l'ancienne domerie — celle de Cornus ayant appartenu de même à l'église. Dans les provinces il y en avait d'aussi considérables et en bien plus grand — 9. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 1, chap. 1, Des terres, chap. 3. — 10. Traité d'agriculture par Bernard Palissy.

Maison rustique de Liébaut, liv. 5. — 12. Ces mares à faire pourrir ont toujours infecté les campagnes. — 13. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 2, chap. 11. — 14. Nouvelle agriculture par Quinquandre, chap. 15, Fertilité de la Camargue. — 15. Maison rustique de Liébaut, liv. 5, chap. 11, 12, 13. — 16, 17. Ibidem, liv. 5, chap. 17. — 18. Entrapel, conte Un apothicaire d'Angers. — 19. *Campegius*, lib. 5, cap. 18, *De milio*. — 20. *Hispaniæ et Lusitaniæ itinerarium*, liv. 1, art. *De fertilitate terræ*, etc.

Maison de sainte Radegonde par le père Joseph Du Monteil, liv. 3, et Éclaircissements apologetiques. — 22. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 6, chap. 7. — 23. Traité d'agriculture de ces temps, *Fauchaison*. — 24. *Hispaniæ et Lusitaniæ itinerarium*, cap. 1, art. *De terris*, etc.

Maison de la Nauche, liv. 4, chap. 7, Blé gardé dans les greniers.

*Hispaniæ et Lusitaniæ itinerarium*, cap. 1, art. *Terra*. Il en est de même aujourd'hui; il n'y avait pas, il n'y a pas de prés en Espagne. —

Maison rustique de Liébaut, liv. 3, chap. 4. Théâtre de Serres, liv. 4.

— 28, 29, 30. Traité d'agriculture de ces temps, *Fauchaison*.

Ce mot ne se trouve ni dans les anciens ni dans les nouveaux dictionnaires espagnols. — 32. Cette forme de meules est ancienne, sinon

car les anciens agronomes, notamment Liger, liv. 3, chap. 12, *Pres*, en fait mention. — 33. Voyez, aux notes sur l'agriculture du

XV<sup>e</sup> siècle, *La taille des vignes*. — 34. Nouvelle agriculture de Mercurius, liv. 2, chap. 30, Vin d'Arles. — 35. Je tiens ce fait de M. le marquis de Betteille. Il est bien certain qu'il en était de même au XVI<sup>e</sup> siècle.

Voyez, au t. 2, histoire II, *le Cultivateur*, les notes 30, 31 et 32. —

Maison rustique de Liébaut, liv. 6, chap. 21. Essai des merveilles de la nature par René Fraucois, chap. 37, le Vin. — 38. Cosmographie de Blaeu, liv. 13, chap. 1, De l'Espagne, art. Vin d'Espagne. — 39. Traité

de la culture par Boyceau, éditeur du manuscrit de La Barauderie, son

de Henri IV, liv. 3, chap. 16, Des espaliers. — 40. Épi-

de la maison rustique par Mizauld, Traité de la culture des arbres,

liv. 10, chapitre d'enter. — 41. Ibidem, Traité de la culture des jardins,

liv. 14, Du pommier, chap. 15, Manière de cultiver l'oranger, le citronnier, etc.

Hist. des prov., et notamment Hist. de Bayeux par Pluquet, chap. 60,

du cidre. — 43, 44. Histoire du Languedoc, du Rouergue, de l'Auvergne,

du Limousin, Agriculture. — 45. Voyez dans le Recueil des lois par Fouquet, liv. 2, tit. 6, Eaux et forêts, les ordonnances du XVI<sup>e</sup> siècle sur

l'administration des bois. — 46. Telle est encore l'étendue de cette forêt.

— 47. Des bastimens de France par Du Cerceau, chap. Chateau de Montargis. — 48. Cosmographie de Belleforêt, chap. Du pays, bailliage et

luché d'Orléans. Voyage de France par Du Verdier, chap. Beausse, art.

Forêt d'Orléans. — 49. *Hispaniæ et Lusitaniæ itinerarium*, cap. 1, art. 4,

*animalibus*. — 50. Théâtre d'agriculture de Serres, chap. De la basse-

ville.

51. Maison rustique de Liébaut, chapitre relatif aux oiseaux nourris dans les châteaux. — 52. Remontrances sur l'agriculture par Belon. —

53. Des origines de la langue française par Ménage, v<sup>o</sup> *Poules-d'Inde*. —

54. Journal de Henri IV, année 1603, samedi 16 août. — 54, 55. Théâtre d'a-

griculture de Serres, chap. Laiterie. — 56. *Campegius*, *De re cibaria*, lib

12, cap. 4, *Differantia corala*. — 57. Maison rustique de Liebau, à l'art. Cheval. — 58. *Hispania et Lusitania illustrata*, cap. 4, art. 4. — 59. Voyez note 57. — 60. Maison rustique de Liebau, à l'art. Mulet. — 61. Ibidem, à l'art. Âne.

62. Traité de la navigation et des voyages, Paris, 1629, in-12, § 1. — 63. Je tiens de M. le général Bétaille qu'il y a en Espagne de ces grands troupeaux de bœufs, et il me paraît bien certain qu'au printemps on en a devant y en avoir d'aussi nombreux, et sans doute de plus nombreux. — 64. Chopin, Privilèges des rustiques, liv. 2, chap. 1er. — 65. L'âne et le loup par Chamorgan, Rouen, 1598, texte et figures. — 66. *Icones terrarum*, de Braun, lib. 1, *Aster, vulgo Erys*, texte et figure. — 67. Journal de Henri IV, année 1595, samedi 12 août. — 68. Trésor d'histoire par Goulart, chap. Ville ruinée après cruel traitement fait à ses habitants. — 69. Histoire des grands officiers de la couronne par le père Anselme, cap. Grand Louvetier du France. — 70. Traité de la police par Beaumais, liv. 3, titre 23, chap. 3, Chasse.

71. Ordonnances relatives aux eaux et forêts rendues au seizième siècle, déjà citées. — 72. Opuscules de Loysel, chap. Remontrances au roi sur les magasins de bleds. Essai sur les monnaies par De Saint-Maur, année 1601. — 73. Le Prévost de l'hôtel, par Mirau, chap. Taux des vivres en 1556. — 74. Essais sur les monnaies, de l'année 1577. — 75. Le Miroir des Français par De Montaud, 1582, chap. Taux des vivres. — 76. Journal de Henri III, année 1589, 14 avril. — 77. Maison rustique de Liebau, liv. 3, chap. 3. — 78. Par exemple relative au prix de la vache. — 79. Leçons de La Nauche, liv. 3, chap. Réponse de Caton, etc. — 80. Essai sur les monnaies, déjà citée, née 1600.

81. Miroir des Français par De Montaud, chap. Taux des vivres. — 82, 83. Ordonnance du 4 février 1567, relative à la police générale du royaume, chap. Police pour la volaille. — 84. Miroir des Français par De Montaud, chap. Taux des vivres. — 85. Essai sur les monnaies, déjà citée, année 1600. — 86. Cabinet du roi de France, liv. 3, chap. Circulation des denrées. — 87. Essai sur les monnaies, déjà citée, année 1600. — 88. Ant. du Paris par Sauval, Comptes de la prévôté de Paris, née 1573. — 89, 90. Essai sur les monnaies, déjà citée, année 1600. — 91. Ordonnance du 21 novembre 1577 sur la police générale, Police pour le foin. — 92 à 97. Règlement du prévôt de Paris, 17 mai 1601. — 98. Voyages de Montaigne, Description de la France. — 99. *Perroniana*, 1<sup>o</sup> Paysans. — 100. *Symbola aurea mensæ duodecim mensium*, Francfort, 1617, liv. 10.

101. Histoire du gouvernement de Suède. — 102. *Campestris, no 19*, liv. 3, cap. 20, *De bronio ure arena*. — 103. Lettres de Montaigne. — Soulèvement des paysans de Bretagne. — 104. *Campestris, no 19*, lib. 11, cap. 23, *De castaneis* (Œuvres de Rabelais, Paris, 1584, chap. 6, Comment Pantagruel rencontra un Limousin. — 105. *Campestris, no 19*, Bordeaux. — 106. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 8, chap. 1. — 107. Telle est encore la manière de vivre des habitants. — 108. Journal de Henri IV, par Péréfixe, Jeunesse de ce prince. — 109, 110. La Station XXIX, le Bourgeois de Rodés, la note 26.

111. Dans l'inventaire des titres du domaine de Châteauneuf, manuscrit du dix-huitième siècle, 2 vol. in-fol., que je possède, on lit au fol. 1<sup>er</sup> Division des titres de la seigneurie du bourg de Déols, de l'abbaye de Clugny, d'ancienne abbaye de ce nom, sécularisée, chap. Inventaire des titres de la seigneurie : a ... La seizième liasse est la grosse d'un arrentement fait par le colatier de Déols à vingt-neuf ans à Gilles Jardat et François Bouchard.

trois muys, neuf setiers de bled... six fromages, six chap-  
t trois oysons... à la charge de payer douze boisseaux rez  
hapon... dus au sous-aumônier de ladite abbaye, de la  
nge-Roux, dépendante du dit office size au dit lieu par-  
e-Marie-la-Petite, en date du 22 décembre 1584, signé  
pied duquel est la déclaration des héritages dépendans de la  
remier le Cheuzal où sont les bâtimens, cours, jardins...  
hamps... prez... » La nomenclature tient trois grandes pa-  
rrentemens. Je pourrais citer de ce manuscrit plusieurs

s, accensemens ou baux à ferme à long terme faits au  
— 112. Articles proposés à l'assemblée tenue à Saint-Ger-  
u mois de nov. 1583, chap. Police générale, art. 14. Ord.  
ppendix. — 113, 114. Règlement du prévôt de Paris du 17  
— 115. Journal de Henri IV, année 1594, lundi 15 septem-  
septembre, dimanche 6 novembre. — 116. Voyez la note  
— 117. Histoire de Henri IV.

III. — LA CIVILITÉ FRANÇAISE. — 1. Lettres de Pas-  
lettre 11 à Coignet, seigneur de Congy. — 2. Ibidem,  
hrodites, chap. Ce qui concerne l'entregent. — 3. Contes  
te Débats et accords. Dictionnaire de Richelet, éd. de 1680,  
Journal de Henri IV, année 1595, dim. 15 janv. — 4. Or-  
Arbeau, chap. Mémoire des mouvemens pour les basses  
es gens âgés peuvent se souvenir qu'avant la révolution le  
un habit bleu avec des boutons d'étain. Dans certaines  
t sur le dos une échelle et une potence brodées. — 6. Ils  
venir aussi qu'avant la révolution le bourreau disait à  
ntrait dans les chemins : Dieu vous garde de mes mains !  
it encore se souvenir qu'avant la révolution le bourreau  
t. en lui passant la corde au cou : Le roi te salue. — 8. Ar-  
-Flavin, chap. 20, Chasse, arrêt du 28 juin 1611. —  
Du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Saisie féodale*. — 10.  
réchal de Bassompierre, année 1607, Projet de mariage  
connétable. — Mémoires de Sully, chap. 15, Affaires do-

le Francion, liv. 10, chap. Charlatan. — 12. Mémoires de  
et 17. — 13, 14. Contes d'Eutrapel, conte Eutrapel et un  
, 16. Mémoires, romans, livres du temps. — 17. Contes  
ite Du gentilhomme qui fit un tour au marchand. — 18. Mé-  
s (dix-septième siècle), réception faite par la reine Chri-  
aux dames de la cour. — 19. Tous les mémoires, tous les  
es livres de ce temps. — 20. Bibliothèque du droit fran-  
el, v<sup>o</sup> *Avant-nom*.

Eutrapel, conte Du gentilhomme qui fit un tour au mar-  
oyez dans la Station XLI, *les Pédescaux de Metz*, la note 61.  
voyez aussi l'avant-dernière note de cette station. — 24.  
el, conte Du gentilhomme qui fit un tour au marchand. —  
II, histoire 15, *l'Hôtelier*, la note 109. — 26. Journal de  
ée 1594, samedi 27 août. — 27. Contes d'Eutrapel, conte  
muse. — 28. Ibidem, conte Du gentilhomme qui fit un  
ud. — 29. Quelquefois les prêtres étaient qualifiés de mal-  
is souvent de messires. C'est dans tous les actes manuscrits,  
vres. — 30. Histoire de la prise d'Auxerre par Lebeuf,  
ives, Lettres de l'évêque d'Auxerre au gardien des corde-

31. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v° *Heptameron* de la reine de Navarre, prologue. — 33. *Journal* de Henri IV, année 1607, mardi 6 février. — 34. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v° *Avant-nom*. — 35, 36. Lettre de la mère Marie-Angélique Arnauld, abbesse du Port-Royal, et autres lettres. — 37. Voyez le *Journal* XLVIII, les *Calculs de Charités*, les quittances des abbesses, les humbles sœurs abbesses. — 38 à 42. Bibliothèque, v° *Avant-nom*.

43. Encore on dit dans le midi *done jeune*, et on le dit longtemps. — 44. Trésor des antiquités gauloises par De — 45. Encore on dit et on dira long-temps dans le midi. — 46. *Journal* de Henri IV, année 1594, lundi 28 mars. — 47. *Journal* du duc de Guise déjà cité, se trouvent plusieurs lettres faites par la dame Rose, marchande. — 48. 16<sup>e</sup> année 1594, 22 mars. — Année 1610, 15 juin. — 49. *Journal* conte Les Bonnes mœurs durent quelque peu. — 50. 16<sup>e</sup> année 1594, dimanche 19 juin.

51. Mémoires de la Ligue — conspiration contre le duc de 1588. — 52. Histoire ecclésiastique des églises réformées à Bâze, *passim*, aux divers endroits où Beze mentionne Henri, le duc de Guise, Calvin, et où il se mentionne. — 53. Recherches de la France par Pasquier, liv. 8, chap. — 54. Voyez les préfaces des livres de ces temps. — 55. *Recherches* et matières paradoxales par Pierre de Saint-Julien de ceux qui disent toy à Dieu ou au roy. — 56. Les toutes cuisines très habile et profitable, Paris, Jean in-18, chap. 1<sup>er</sup>, Brouet, civil, etc. — 57. Recherches, chap. 37, Ferté, Parage et autres ductions. — 58. *Recherches*, impr. en 1600. — 59. Histoire de France, liv. 1, *général* du collège. — 60. Recueil des proverbes.

61. Mémoires et romans du temps. — 62. *Traité de Salat*, Paris, Simon Colines, chap. Visites. — 63. la Station LXVII, les *Ateliers français*, la note 139 et — 64. Mémoires de la Ligue, année 1588, conspiration pernon. — Mémoires de la reine de Navarre — 65. LXVII, les *Ateliers français*, la note 147. — 66. a été fait rapport du procès criminel. de François de rentes, chevalier de la cour... a été mis en délibération sur la sellette... » *Registre du conseil secret* du parlement, manuscrit déjà cité — 67. Arrêts de Papon, liv. 24, *Papon* septembre 1566, arrêt 19. — 68. Contes d'Entrapel, et deux gentils hommes — 69. Il faut voir dans Érasme de et avant le temps d'Érasme, dans les sections de *Monarque* *bonnet à la main*, et avant ce temps de *Monarque* ordonnances des treizième et quatorzième siècles, qui permirent à un homme notable *compeuere* *manu* les pour la distance des échelons que formaient en l'âge ou la condition sociale de la nation. — 70. Prologue de l'Heptameron de Navarre.

71. Notes de Graverol sur les arrêts de la Roche-Flavin. Injures. — 72. *Journal* de Henri IV, année 1594, mardi 16 mars. — 73. *Journal* de Henri IV, année 1607, mardi 16 mars. — 74. Bibliothèque de la ville de Paris. — 75. *Ibidem*, v° *Dementi*. — 76. Ancienne forme

jusqu'à nous. — 77. Traité de civilité puérile déjà cité. —  
 avril 1572... fut parlé par l'avocat général... que le 13 du dit  
 fondateurs d'une procession aux Augustins voulaient pré-  
 Allennes, président, et quelques conseillers de la cour...  
 " Loup vis-à-vis la maison de messire Charles de Malvin,  
 ucy et Lestonnac, jurats, et Pichon, clerc de la maison  
 aient sortis pour se mettre au plus près de la procession...  
 décrétés de prise de corps et les deux jurats d'ajournement  
 Registres du parlement de Bordeaux déjà cité. Les registres  
 riements, de toutes les juridictions, sont remplis de procé-  
 procédures relatifs à la dispute du pas. — 79. Histoire de  
 lom Morice, règlement du duc de Bretagne fait à Châtea-  
 urs 1454. — 80. Les Oracles divertissants, déjà cités.  
 e civilité puérile déjà cité, chap. Église. — 82. Bibliothè-  
 el, v<sup>o</sup> *Saisies féodales*. — 83. Traité de civilité; dédié au  
 use, 6<sup>e</sup> édition, Paris, Josset, 1682, chap. 9, De ce que  
 dans l'église. — 84, 85. Tous les anciens contrats de ma-  
 es ou des bourgeois sont ainsi formulés. Voyez les preuves  
 es manuscrites ou imprimées. — 86. L'île des hermaphro-  
 ois militaires de cet état. — 87. Contes d'Eutrapel, conte  
 trompa l'avarice de son père. — 88. Les Bigarrures de Des  
 . 6, Des équivoques et entends-trois. — 89. Romans de la  
 e siècle, fêtes, banquets. L'usage des santés et de leur cé-  
 ait minutieusement conservé jusqu'à la fin du règne de  
 hommes âgés l'attestent. — 90. Aventures de Fougeste,  
 l, du Pont de Cé et de la mode.  
 ie politique, par Montchrétien, chap. Du commerce. — 92,  
 hermeprodités, chap. Lois militaires. — 94. Contes d'Eutra-  
 bonnes mines durent quelque peu. — 95. Orchésographie de  
 u, dial. 1 entre Capriol et Arbeau. — 96. Ibidem, Gavottes.  
 rtial d'Auvergne, Arrêts d'amour. — 99. Bigarrures de Des  
 . Des équivoques et entends-trois. — 100. Factum du duc de  
 té, compte entre le duc et son trésorier, Pièces comptables.  
 Voyez aussi la note 12 de la Station XXVI, *le Maître de*

ures de Des Accords, chap. Des équivoques et entends-trois.  
 lettres de Villeroi, de Noailles, et notamment les lettres in-  
 recueil des mémoires de Bouillerot, Paris, 1626. — 105.  
 labelais, Pantagruel, liv. 4, chap. 4. — 106. Mémoires de  
 7, Diverses lettres d'affaires de finances et domestiques. —  
 nges historiques de Camusat, chap. Lettres. — 109. Factum  
 se. — 110. J'ai un grand nombre de ces lettres ainsi tailla-  
 avoir une étroite lisière en parchemin dont les deux bouts  
 is dans la cire du sceau, et dont l'acte faisait mention par  
 le en double queue, à la différence des actes scellés en simple  
 large lisière, non entièrement détachée du parchemin. était  
 la cire par l'extrémité opposée à celle tenant au parchemin.  
 est une lettre écrite sur parchemin, signée de la main de  
 : 29 septembre, sans millésime, adressée à nos amez et feaux  
 aux bourgeois habitants de ma ville de Lyon. Je possède cette  
 . Telle est une autre lettre écrite sur papier, signée par  
 onty, le 10 may, sans autre forme de date, adressée à monsei-  
 neur le président de Nicolay, à Paris. Je possède aussi cette  
 écriture est de la fin du seizième siècle. — 113. L'île des  
 , chap. Des mœurs, lois, etc. — 114. Confession de Saney,

éptre. — 115. Recueil de mémoires par Bouillerot, chap. Instruct. M. de Sancy s'en allant en Suisse, année 1589.

STATION XXXIV. — LE CLERGÉ FRANÇAIS. — 1, 2. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de François I<sup>er</sup>. — 3, 4. *Concordata inter papam Leonem decimum et christianissimum regem Franciscum primum* 19<sup>th</sup> electione, Parisus, 13 mai, anno 1517. — 5. *Gallia christiana*, ex quo tempore l'année 1547 jusqu'à la fin du siècle. — 6. *Mémoires Sermons* — 7. *Discours* v<sup>o</sup> Soutana — Dict. de La Martinière, v<sup>o</sup> Soutanelle — 8. Les gravures livres du temps représentent ce bonnet carré, qui n'avait pas la forme des bonnets de prêtre d'aujourd'hui, mais qui était aplati, et était porté seulement la Cosmographie de Thevet et les Œuvres de Jean de La Haye. — 9. Voyez au t. II, hist. VII, le Bourgeois, les notes 207 et 215. — 10. Voyez la note 8.

11, 12. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de François I<sup>er</sup> — Ordonnance de Henri II, 27 juin 1554, relative à la religion chrétienne, art. 45. — 13. Voyez dans l'Histoire de Paris par Felibien, l'histoire de la réforme des moines au seizième siècle. — 14. Des Moines, par l'abbé évêque de Belley. — 15. Voyez les notes du *Vieux couvent* relative à langues savantes. — 16. Relation du siège de Paris par Henri II, de la baye de Montmartre. — Mémoires pour servir à l'histoire du V<sup>o</sup> et à la Vie de Marie-Angélique, etc., par Dufosse, Fontenay et Le Roy, Utrecht, 1742, première relation, art. 48, Etat de cette maison sous le dame d'Estrées. — Voyez aux notes de la station LXVII les *lettres de Paris*, la note 246. — 17. *Sermons Mémoires, de monachis albis, de more et regimine*. — 18. Journal de Henri IV, année 1610, dimanche 8 août. — 19. Voyez l'avant-dernière note. — 20. Journal de Henri III, année 1579, 8 et 19 août. — 21. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de Henri II. — 22. « On demande que les bénéfices interposés au profit des seigneurs et des dames soient déclarés vacants. » *Processus des députés de Bretagne*, manuscrit déjà cité, année 1576, 1<sup>er</sup> octobre, Requête très humble au roi de France Henri III. — Journal de Henri II, année 1586, 10 janvier. — 23. Journal de Henri III, année 1578, octobre 25 juillet. — 24. Ordonnance donnée aux états de Blois, mai 1579, art. 11. — 25. Reg. du parlement, arrêt du 18 avril 1596 sur les exemptions du clergé. — 26. Ibidem, arrêt du 13 décembre 1611 sur les interruptions des agents du clergé. — 27. Histoire du concile de Trente. — 28. Voyez les Bibliographies du seizième siècle.

STATION XXXV. — LE COLLOQUE DE POISSY. — 1. Cosmographie de Belleford, liv. 1<sup>er</sup>, chap. Lyonnais, Lyon, texte et grav. — 2. *Monarchie de la monarchie française*, par Montfaucon, année 1561. — 3. *Éclaircissement ecclésiastique de Fleury*, continuation par Fabre, année 1561. — 4. *Gallia christiana*, diocèse de Paris, monastère de Poissy. — 5. Histoire de France par Mezeray, année 1561. — 6. Recueil de plusieurs lettres concernantes le Colloque de Poissy, imprimé dans le tome 1<sup>er</sup> des additions de La Chaux aux Mémoires de Castelnau.

STATION XXXVI. — LES DEUX ÉPOUX DE MACON. — 1. Voyez le plan figuratif dans l'atlas de Braun, *Civitates orbis terrarum*, liv. 4, gravure 4. La gravure est de 1580. — 2. Ordonnance du mois d'avril 1564, ordinairement appelée *édit de Nantes*. — 3. Histoire de France, par l'abbé d'Écrire Histoire des batailles de la France, années 1567, 1568 et 1569. — 4. On sait que les religieux perdaient leur nom de famille et prenaient celui d'un saint ou d'une sainte : Saint-Sébastien-Souffrant, Saint-

ourant, Saint-Pierre-aux-Liens, Saint-Jérôme-au-Désert. — 5. de Courval, satire 2<sup>e</sup>, Suites des exercices du temps. — 7. Hist. églises réformées au royaume de France, par Théodore de Bèze. saints Cantiques, mis en rimes françaises par Théodore de Bèze, Mathieu Berjon, à la suite desquels est imprimé un formulaire d'administration et de sacrements, chap. De la manière de célébrer le mariage. — 9. Heptameron, nouvelle 2, Une dame de la cour se sépare de son mari. — 10. Œuvres de Jamin, sec. de la chambre du roi, 1577, Le Mysogame.

Bibliothèque de la Croix du Maine, art. Estienne Dolet. — 12. de Languedoc, par dom Vaissette, liv. 37, année 1532. — 13, 14. de Paris par Félibien et Lobineau, liv. 21, année 1562. — 15. du parlement, arrêt du 23 décembre 1559, condamnation de . — 16, 17. Bibliothèque du droit français, par Bouchel, v<sup>o</sup> . — 18. Nombreux écrits des calvinistes publiés après la Saint-Barthélemy. — Nombreux écrits des catholiques, et notamment l'advertissement saint et chrestien sur le port des armes, par Charpentier, Paris, 1575, Projet d'édit. — 19. Recueil de choses mémorables advenues sous le règne de Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, 1603, Règne de Charles IX, année 1572, samedi, jour du 10 août. — 20. L'Esprit de la ligue, par Anquetil, liv. 4, année 1572. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 3, chap. 61, Venue de Maudelot à Lyon. — 22. Recueil des choses mémorables sous Henri II, déjà cité, 1572. — 23. Advertissement saint et chrestien touchant le port des armes, par Pierre Charpentier, Projet d'édit. — 24. Recueil de choses mémorables sous Henri II, etc., déjà cité, année 1572. — 25, 26. Mémoires de Sully, chap. 6, Diverses affaires domestiques. — Histoire universelle de Daubigné, année 1572. — *Jacobi Augusti Thuani historiarum sui temporis prima*, anno 1572. — 27. Lettres de l'Hôpital, Lettre au cardinal de Lorraine revenant d'un voyage d'Italie, écrite vers la fin du règne de Henri II. — 28. Journal de Henri III, année 1578, dimanche 27 avril. Histoire de Lyon par Ruby, liv. 3, chap. 64, Barricades de Lyon. Journal de Henri IV, année 1591, jeudi 6 juin. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 7, chap. 2, Daries, second jour. — 32. Les Mémoires de la ligue sous Henri III et Henri IV, depuis le commencement jusqu'à l'an 1598, Genève, 1602; mais la ligue avait commencé avant ce temps. Voyez dans le Journal de Henri III, le serment des ligueurs de la ligue chrétienne dans la Champagne, le 25 juin 1568, et la prise de Péronne, 1576. — 33. Articles accordés et jurés entre les catholiques et les protestants de la confrérie du Saint-Nom de Jésus pour la manutention de la religion cath., Paris, Bichon, 1590. — 34. Voyez les épîtres dédiées aux livres aux femmes illustres de ce temps. — 35. Journal de Henri III, année 1589, dimanche 8 janvier. — 36. Ibidem, 1<sup>er</sup> janvier. — 37. Ibidem, et Journal de Henri IV. Voyez combien de fois y sont cités les prédicateurs boute-feu étrangers, Lincester, Hamilton; et les prédicateurs boute-feu français, Rose, Boucher, le petit Feuillant. — Journal de Henri IV, 1594, mardi 22 et jeudi 31 mars. — 40. Édit de Henri IV, 27 juin 1594, relatif à la religion catholique, art. 33. Trésor d'histoires par Coulart, chap. Ville ruinée, vengeance de Dieu. Ibidem, chap. Famine mémorable. — 43. Ancienne place de Dijon. Mouvement d'armes, arquebuses... piques, représenté par figures, chez Thérin, Amsterdam, 1608, chap. Maniement de la pique. — Journal de Henri IV, année 1590, lundi 10 septembre. — 46. Ibidem, 2 juin. — 47. Ibidem, dimanche 3 juin. — 48. Journal du palais, tome 2, 23 mai 1554, Registre de l'église d'Amiens relatif



la permission donnée au cardinal de Créquy de porter la sonne lui semblerait. — 49. *Hydrographum apagyricum*, lib. 2, fante qui in suburbio Clermontis in Avernia reperitur. — 50. Henri IV, année 1593, jeudi 25 février.

51. La Confession de Sancy, chap. 1<sup>re</sup>, De l'autorité de Journal de Henri IV, année 1589, mardi 31 octobre. — 52. et déportemens de Henri Beurnois, roi de Navarre, 1589, dans cette station la note 36. Il est inutile de chercher à prouver que ce serment, pour qu'il fût entendu de tous les pères était en latin fort facile, fort plat. — 53. Cet ancien usage conservé à Clermont. — 54. Trahison découverte des polites Paris, 1589. — 55. Voyez la note 23 de la station suivante verbal des premiers états de Blois, année 1577, séance du 8 février. — 56. Saire Ménippée, et Journal de Henri IV. — 57. Saire Ménippée.

58. Procès-verbal des seconds états de Blois, année 1577, Henri III à la séance d'ouverture. — 59. Édit donné à Blois le 10 juillet 1588, appelé édit d'union — Déclaration sur cet édit de Blois le mardi 18 octobre 1588. — 60. Journal de Henri IV, 27 mars, année 1583. — Histoire véritable de la vie de Louis, jadis roi de France, Paris, Michel, 1589. — La réconquête de France, etc., Paris, Jovin, 1589. — 61. Recueil des choses advenues en France sous Henri II, etc., déjà cité, année 1589. — 62. Histoire de Languedoc, par dom Vaisselle, année 1589 et 1590. — 63. Journal de Henri III, année 1589, jeudi 26 janvier. — 64. let. — 65. Histoire de Henri IV par Péréfixe, année 1589, de choses mémorables advenues en France, déjà cité. — 66. morale de d'Aubigné, liv. 3, chap. 3, année 1562.

71. Voyez la station 69. — 72. Voyez la station XLII, les Pères dans la note 82. — 73. J'ai, dans un registre en parchemin écrit seizième siècle, contenant divers actes, un inventaire intitulé *joyaux et autres vaisseaux d'or et d'argent de l'égglise de Paris, vendus de la dicte église, pour subvenir aux affaires du roy pour le payement de la dernière, levée contre les Huguenots et rebelles à Sa Majesté*. « 1<sup>re</sup> fonte, 46 marcs; 2<sup>de</sup> fonte, 7 marcs 7 onces, 3<sup>de</sup> fonte, 4<sup>de</sup> fonte, 368 marcs 7 onces, 5<sup>de</sup> fonte, 337 marcs 3 onces et générale de tout ledit or et argent fondu, vingt-une et vingt-neuf livres dix sols. » Une grande partie de cette composition de tableaux d'argent ou d'or donnée au quai. Voyez aussi les Hommes illustres français de Brantôme, Vie de Châillon — Journal de Henri IV, 1590, samedi, 20 juin, finances par Froumentau, chap. Argentier et reliques. — du parlement, année 1525, délibération du 17 mai relative aux cloches pour faire de l'artillerie. — 75. Le secret des Guise, menteau, 1580, chap. Estat final. — 76. Journal de Henri IV, jeudi 23 juin. — 77. « Le cardinal de Lorraine... administrateur de l'évêché de Metz... ordonne à tous les subgjets des terres... de ne vivre dorénavant que selon les commandemens de la sainte esglise catholique... romaine... de ne dogmatiser... et de vendre les biens... sinon voulons qu'ilz soient par vous... chassés, hantés perpétuellement de nos dictes terres... à Paris mai mdcxvi. » Livre des ordonnances de l'évêché de Metz, in-4 de l'an 1602, que j'ai. — 78. Registres du parlement, le 10 du roi du 7 septembre 1559 relatives au rasement des maisons.

— 79. Histoire de Marseille par Ruff, *msul.* — 80. *Remberti Dodonæi Mechliniensis*, fig. — 81. *Historia attemptum a Fuschio*, da l doc nar d Vaisantte, année des saints 5.

**XXXVII. — LA FAMILLE CHAMPENOISE.** — 1. Le théâtre Bouguereau, Du pays de Limosin. — 2. Cosmographies de Belleforêt; Les états et empires, par Davity, chap. Franco, — 3. Histoire de France par Piguierre, déjà citée, liv. 7, la. — 4. Histoire ecclésiastique par Théodore de Bèze, ire générale de d'Aubigné, Edit de Majle. — 6. Histoire liv. 3, chap. 57, Troubles de l'an 1562. — 7. Com- , liv. 5. — 8. Voyez les deux notes précédentes. — , histoire 1<sup>re</sup>, le Pauvre, la note 20. — 10, 11. stique de Théodore de Bèze, liv. 1<sup>er</sup>. de la Croix du Maine, art. Jean Calvin. — *Historia* , a *Bulæo*, anno 1509, *De Calvino*. — 13. Histoire de Théodore de Bèze. — 14. Registres du parlement, arrêt , sur les collèges. — 15. L'expansion de la doctrine des ée par bien des causes, fut arrêtée par le spectacle de et de leurs excès, plus que par la crainte de leur esprit et de leur but politique. Voyez les notes 17, 19, 22, 23 et cause et à l'esprit de la cause. — 16. Histoire ecclésiastique de Bèze. — 17. Histoire de Henri IV par Péréfixe. — 18. Jour III, année 1578, dimanche 27 avril. — 19. Lettres de Pas- re 5, lettre 7 à M. d'Ardivilliers. — 20. La légende de Charles, de Lorraine, et de ses frères de la maison de Guise, par François Rheims, Martin, 1576. était incontestablement l'esprit secret de la faction des Seize. — du royaume auquel est discoursu des vices et vertus des rois, dearchie et de la république, Paris, Millot, 1589. — 21. His- IV par Péréfixe. — 23, 24. Commentaires de Montluc, liv. 5. d de Henri III, 23 et 30 septembre 1576, et 24 février 1577. — entre le Maheutre et le Manant, inséré dans les pièces justifi- ire Menippée. — 27. Histoire du luthérianisme par le père année 1529. — 28. Histoire du siège de Sancerre par Jean de p. 1, Des forts, Blocus, tranchées, etc. — 29. Response à ceux llient les chrestiens idolâtres par Benoist, curé de Saint-Eusta- ris, Chaudière, vers 1566. — 30. Hist. ecclésiastique des églises , par Théodore de Bèze. mmes illustres français de Brantôme, Vie de M. de Montpensier. abale des réformés, Montpellier, 1600, chap. Du Mithridate, — 33. Dictionnaire de droit canonique, par Durand de Maillane, iame. — 34. Mémoires de Théodore-Agrippa d'Aubigné. — 35. ire de droit canonique par Maillane, v<sup>o</sup> *Excommunication*. — 36. ances faites au roy par les trois estats de Languedoc, insérées par lans les lettres patentes données en conseil privé le 20 mars 1567. registres du parlement, ordonnance du 13 juin 1562, sur la pro- le ce jour. — 38. Histoire de Genève, année 1553, *Condamnation de* , — Oraison funèbre de Pierre d'Aues prononcée à Saint- des-Prez le 27 avril 1577, imprimée dans la vie de Pierre Paris, 1731, dernier point. — 39. Histoires de La Rochelle, de an, de Nîmes, de Genève, chap. Fondation des hôpitaux. — 40.

- Mémoires historiques de Champagne par Baugier.** — 41. Les premiers calvinistes, comme tous les réformés rigides. Voyez dans la Vie de Henri IV les continuelles leurs ministres, voyez aussi leurs premiers sermons, leurs tableaux de l'école flamande représentant des ministres — 43. Conférences et colloques rités dans ces notes. — Henri IV, année 1600, mois de mars, d'avril, de mai, Conférence entre l'évêque d'Évreux et Duplessis Mornay. — parlé, aux notes du *Vieux ecclésiastique*, de mon Recueil de thèses de l'université d'Heidelberg dédiée aux magistrats d'Alsace 1613. Dans le chapitre *Oecumenum* se trouvent attachées plusieurs requêtes par l'église catholique. — 46. *Scaligerana*, vu l'histoire des protestants furent, dès les premiers temps, aussi nus qu'ils le sont aujourd'hui. — 48. Les généraux milles qui habitent les pays où il y a des catholiques et 49. attestent que les mariages entre les personnes des deux communautés commencé qu'après l'édit de Nantes. — 49. Je prie les ouvrages publics pendant le temps de la guerre de la colère, de la fureur des partis. — 50. Histoire des villes, et notamment l'histoire du siège de Jean de Léry, 1574, chap. Catalogue des blessés, chap. Catalogue de la famine, chap. Des désolations. — 51, 52. Psaumes de David, mis en rime française par Clément Théodore de Beze, Charenton, 1631, Psaume 21. — 53. Ligue, *Discours de la reprise de l'isle de Marans*, jour, 1588. — les notes de la station XLVII, l'Épée française — 55. Voyez la 56. Vers le milieu du dix-huitième siècle les protestants avaient vu le temple de Charenton détruit à la révolution. Ils en avaient fait figurer un sur une table de bois qui représentait sa forme, mais encore ses matériaux. Un enfant d'école qui en avait fait un semblable, me le montra il y a quelques années, dans les villes où ils n'avaient pas été les plus forts, et pas emparés des églises, avaient été ainsi construits. — 57. L'histoire de Thevet, liv. 14, chap. 5, De la ligue d'Angoulême. — 58. Histoires des villes il est souvent fait mention d'églises ruinées, de clochers renversés ou défilés. Les graveurs de la fin du siècle durent représenter et représentèrent l'aspect des villes qui il était alors. J'ai vu de ces gravures — 59, 60. L'histoire de la Touraine par Martin Marteau. — 61. Le Paradis de la Touraine par Martin Marteau. — 62. Histoire des villes, qu'elles sont en trop grand nombre. — 63. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 64. L'Esprit de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 65. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 66. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 67. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 68. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 69. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 70. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 71. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 72. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 73. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 74. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 75. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 76. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 77. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 78. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 79. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 80. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 81. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 82. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 83. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 84. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 85. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 86. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 87. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 88. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 89. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 90. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 91. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 92. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 93. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 94. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 95. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 96. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 97. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 98. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 99. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562. — 100. Histoire de la ligue de dom Vaissette, année 1562.

**Station XXXVIII. — L'ONCLE DE MARQUIL.** — 1. Conf. des ordonnances, liv. 1<sup>re</sup>, tit. 2, part. 1<sup>re</sup>, Aliénation du temporel des évêques. — Lettres de Pasquier, liv. 4, lettre 22, A M. de Bonssonne. — 2, 3. Histoire des Albigeois et des tribunaux ecclésiastiques des monnes. — 4. Je vous envoie cette petite montagne à droite de la route d'Épernay à Dour-

spect pittoresque frappe les voyageurs. — 5. Essais de Montaigne. — 6. Au seizième siècle on était bien loin de voir, comme Laromiguière, une des sources de nos idées dans le sens, on le confondait avec le libre arbitre. — 7. Exposition de la religion protestante. — 8, 9. Aux notes sur l'imprimerie du seizième siècle il a été prouvé qu'on imprimait sur le pavé, sur la soie. J'ai vu d'anciennes thèses imprimées sur parchemin. — 10. Conférence des diverses doctrines des églises des protestants. — 11. Des controverses théologiques. — 12. Exposition de la religion catholique, De la communion des saints. — 13. Les sacrements. — 14. L'origine du mot *serment* au mot *sacramentum*. L'église, au seizième siècle, lui a fait signifier *forme, formule*. J'ai un manuscrit de ce qui a pour titre : *Liber sacramentorum qualiter missa celebratur a beato Gregorio*, où se trouvent toutes les différentes cérémonies de l'église ou sept rites que nous appelons les sacrements. — 15. Livres de théologie des différentes églises, aux seizième et dix-septième siècles. — 16. Heures à l'usage de Rome, Missels romains de la messe. — 17. Cité de Dieu, par saint Augustin, traduite par Raoul de Presles, édit. de 1486, gravure du 4<sup>e</sup> livre où saint Augustin est représenté disant la messe avec une très longue chasuble, et du 10<sup>e</sup> livre. — 18. Remontrance envoyée au roi sur le fait des hérésies et jetées hors des temples en quelques villes de ce royaume, imprimée au seizième siècle, sans millésime, sans nom d'auteur, sans lieu d'impression. — 19. Histoire ecclésiastique de Théodore de Bèze, édit. de 1581, par Martini Cromeri Orechovius sive de confugio sacerdotum, Cologne,

XXXIX. — LA NIÈCE DE CHATILLON. — 1. Les articles saluables pour la paix catholique et universelle avec le Traicté entre le peuple et les adversaires en tous estats, par Viard, Paris, Nivard, 1572. — 2. L'union entre les chrétiens, par de Genillé, Tours, Lemercier, 1613. — 3. Journal de Henri IV, année 1610, dimanche 21, lundi 22, mardi 23, mercredi 24, jeudi 25, vendredi 26, samedi 27, dimanche 28, lundi 29, mardi 30, mercredi 31, jeudi 1<sup>er</sup> mai, vendredi 2<sup>e</sup> mai, samedi 3<sup>e</sup> mai, dimanche 4<sup>e</sup> mai, lundi 5<sup>e</sup> mai, mardi 6<sup>e</sup> mai, mercredi 7<sup>e</sup> mai, jeudi 8<sup>e</sup> mai, vendredi 9<sup>e</sup> mai, samedi 10<sup>e</sup> mai, dimanche 11<sup>e</sup> mai, lundi 12<sup>e</sup> mai, mardi 13<sup>e</sup> mai, mercredi 14<sup>e</sup> mai, jeudi 15<sup>e</sup> mai, vendredi 16<sup>e</sup> mai, samedi 17<sup>e</sup> mai, dimanche 18<sup>e</sup> mai, lundi 19<sup>e</sup> mai, mardi 20<sup>e</sup> mai, mercredi 21<sup>e</sup> mai, jeudi 22<sup>e</sup> mai, vendredi 23<sup>e</sup> mai, samedi 24<sup>e</sup> mai, dimanche 25<sup>e</sup> mai, lundi 26<sup>e</sup> mai, mardi 27<sup>e</sup> mai, mercredi 28<sup>e</sup> mai, jeudi 29<sup>e</sup> mai, vendredi 30<sup>e</sup> mai, samedi 31<sup>e</sup> mai, dimanche 1<sup>er</sup> juin, lundi 2<sup>e</sup> juin, mardi 3<sup>e</sup> juin, mercredi 4<sup>e</sup> juin, jeudi 5<sup>e</sup> juin, vendredi 6<sup>e</sup> juin, samedi 7<sup>e</sup> juin, dimanche 8<sup>e</sup> juin, lundi 9<sup>e</sup> juin, mardi 10<sup>e</sup> juin, mercredi 11<sup>e</sup> juin, jeudi 12<sup>e</sup> juin, vendredi 13<sup>e</sup> juin, samedi 14<sup>e</sup> juin, dimanche 15<sup>e</sup> juin, lundi 16<sup>e</sup> juin, mardi 17<sup>e</sup> juin, mercredi 18<sup>e</sup> juin, jeudi 19<sup>e</sup> juin, vendredi 20<sup>e</sup> juin, samedi 21<sup>e</sup> juin, dimanche 22<sup>e</sup> juin, lundi 23<sup>e</sup> juin, mardi 24<sup>e</sup> juin, mercredi 25<sup>e</sup> juin, jeudi 26<sup>e</sup> juin, vendredi 27<sup>e</sup> juin, samedi 28<sup>e</sup> juin, dimanche 29<sup>e</sup> juin, lundi 30<sup>e</sup> juin, mardi 1<sup>er</sup> juillet, mercredi 2<sup>e</sup> juillet, jeudi 3<sup>e</sup> juillet, vendredi 4<sup>e</sup> juillet, samedi 5<sup>e</sup> juillet, dimanche 6<sup>e</sup> juillet, lundi 7<sup>e</sup> juillet, mardi 8<sup>e</sup> juillet, mercredi 9<sup>e</sup> juillet, jeudi 10<sup>e</sup> juillet, vendredi 11<sup>e</sup> juillet, samedi 12<sup>e</sup> juillet, dimanche 13<sup>e</sup> juillet, lundi 14<sup>e</sup> juillet, mardi 15<sup>e</sup> juillet, mercredi 16<sup>e</sup> juillet, jeudi 17<sup>e</sup> juillet, vendredi 18<sup>e</sup> juillet, samedi 19<sup>e</sup> juillet, dimanche 20<sup>e</sup> juillet, lundi 21<sup>e</sup> juillet, mardi 22<sup>e</sup> juillet, mercredi 23<sup>e</sup> juillet, jeudi 24<sup>e</sup> juillet, vendredi 25<sup>e</sup> juillet, samedi 26<sup>e</sup> juillet, dimanche 27<sup>e</sup> juillet, lundi 28<sup>e</sup> juillet, mardi 29<sup>e</sup> juillet, mercredi 30<sup>e</sup> juillet, jeudi 31<sup>e</sup> juillet, vendredi 1<sup>er</sup> août, samedi 2<sup>e</sup> août, dimanche 3<sup>e</sup> août, lundi 4<sup>e</sup> août, mardi 5<sup>e</sup> août, mercredi 6<sup>e</sup> août, jeudi 7<sup>e</sup> août, vendredi 8<sup>e</sup> août, samedi 9<sup>e</sup> août, dimanche 10<sup>e</sup> août, lundi 11<sup>e</sup> août, mardi 12<sup>e</sup> août, mercredi 13<sup>e</sup> août, jeudi 14<sup>e</sup> août, vendredi 15<sup>e</sup> août, samedi 16<sup>e</sup> août, dimanche 17<sup>e</sup> août, lundi 18<sup>e</sup> août, mardi 19<sup>e</sup> août, mercredi 20<sup>e</sup> août, jeudi 21<sup>e</sup> août, vendredi 22<sup>e</sup> août, samedi 23<sup>e</sup> août, dimanche 24<sup>e</sup> août, lundi 25<sup>e</sup> août, mardi 26<sup>e</sup> août, mercredi 27<sup>e</sup> août, jeudi 28<sup>e</sup> août, vendredi 29<sup>e</sup> août, samedi 30<sup>e</sup> août, dimanche 31<sup>e</sup> août, lundi 1<sup>er</sup> septembre, mardi 2<sup>e</sup> septembre, mercredi 3<sup>e</sup> septembre, jeudi 4<sup>e</sup> septembre, vendredi 5<sup>e</sup> septembre, samedi 6<sup>e</sup> septembre, dimanche 7<sup>e</sup> septembre, lundi 8<sup>e</sup> septembre, mardi 9<sup>e</sup> septembre, mercredi 10<sup>e</sup> septembre, jeudi 11<sup>e</sup> septembre, vendredi 12<sup>e</sup> septembre, samedi 13<sup>e</sup> septembre, dimanche 14<sup>e</sup> septembre, lundi 15<sup>e</sup> septembre, mardi 16<sup>e</sup> septembre, mercredi 17<sup>e</sup> septembre, jeudi 18<sup>e</sup> septembre, vendredi 19<sup>e</sup> septembre, samedi 20<sup>e</sup> septembre, dimanche 21<sup>e</sup> septembre, lundi 22<sup>e</sup> septembre, mardi 23<sup>e</sup> septembre, mercredi 24<sup>e</sup> septembre, jeudi 25<sup>e</sup> septembre, vendredi 26<sup>e</sup> septembre, samedi 27<sup>e</sup> septembre, dimanche 28<sup>e</sup> septembre, lundi 29<sup>e</sup> septembre, mardi 30<sup>e</sup> septembre, mercredi 1<sup>er</sup> octobre, jeudi 2<sup>e</sup> octobre, vendredi 3<sup>e</sup> octobre, samedi 4<sup>e</sup> octobre, dimanche 5<sup>e</sup> octobre, lundi 6<sup>e</sup> octobre, mardi 7<sup>e</sup> octobre, mercredi 8<sup>e</sup> octobre, jeudi 9<sup>e</sup> octobre, vendredi 10<sup>e</sup> octobre, samedi 11<sup>e</sup> octobre, dimanche 12<sup>e</sup> octobre, lundi 13<sup>e</sup> octobre, mardi 14<sup>e</sup> octobre, mercredi 15<sup>e</sup> octobre, jeudi 16<sup>e</sup> octobre, vendredi 17<sup>e</sup> octobre, samedi 18<sup>e</sup> octobre, dimanche 19<sup>e</sup> octobre, lundi 20<sup>e</sup> octobre, mardi 21<sup>e</sup> octobre, mercredi 22<sup>e</sup> octobre, jeudi 23<sup>e</sup> octobre, vendredi 24<sup>e</sup> octobre, samedi 25<sup>e</sup> octobre, dimanche 26<sup>e</sup> octobre, lundi 27<sup>e</sup> octobre, mardi 28<sup>e</sup> octobre, mercredi 29<sup>e</sup> octobre, jeudi 30<sup>e</sup> octobre, vendredi 31<sup>e</sup> octobre, samedi 1<sup>er</sup> novembre, dimanche 2<sup>e</sup> novembre, lundi 3<sup>e</sup> novembre, mardi 4<sup>e</sup> novembre, mercredi 5<sup>e</sup> novembre, jeudi 6<sup>e</sup> novembre, vendredi 7<sup>e</sup> novembre, samedi 8<sup>e</sup> novembre, dimanche 9<sup>e</sup> novembre, lundi 10<sup>e</sup> novembre, mardi 11<sup>e</sup> novembre, mercredi 12<sup>e</sup> novembre, jeudi 13<sup>e</sup> novembre, vendredi 14<sup>e</sup> novembre, samedi 15<sup>e</sup> novembre, dimanche 16<sup>e</sup> novembre, lundi 17<sup>e</sup> novembre, mardi 18<sup>e</sup> novembre, mercredi 19<sup>e</sup> novembre, jeudi 20<sup>e</sup> novembre, vendredi 21<sup>e</sup> novembre, samedi 22<sup>e</sup> novembre, dimanche 23<sup>e</sup> novembre, lundi 24<sup>e</sup> novembre, mardi 25<sup>e</sup> novembre, mercredi 26<sup>e</sup> novembre, jeudi 27<sup>e</sup> novembre, vendredi 28<sup>e</sup> novembre, samedi 29<sup>e</sup> novembre, dimanche 30<sup>e</sup> novembre, lundi 1<sup>er</sup> décembre, mardi 2<sup>e</sup> décembre, mercredi 3<sup>e</sup> décembre, jeudi 4<sup>e</sup> décembre, vendredi 5<sup>e</sup> décembre, samedi 6<sup>e</sup> décembre, dimanche 7<sup>e</sup> décembre, lundi 8<sup>e</sup> décembre, mardi 9<sup>e</sup> décembre, mercredi 10<sup>e</sup> décembre, jeudi 11<sup>e</sup> décembre, vendredi 12<sup>e</sup> décembre, samedi 13<sup>e</sup> décembre, dimanche 14<sup>e</sup> décembre, lundi 15<sup>e</sup> décembre, mardi 16<sup>e</sup> décembre, mercredi 17<sup>e</sup> décembre, jeudi 18<sup>e</sup> décembre, vendredi 19<sup>e</sup> décembre, samedi 20<sup>e</sup> décembre, dimanche 21<sup>e</sup> décembre, lundi 22<sup>e</sup> décembre, mardi 23<sup>e</sup> décembre, mercredi 24<sup>e</sup> décembre, jeudi 25<sup>e</sup> décembre, vendredi 26<sup>e</sup> décembre, samedi 27<sup>e</sup> décembre, dimanche 28<sup>e</sup> décembre, lundi 29<sup>e</sup> décembre, mardi 30<sup>e</sup> décembre, mercredi 31<sup>e</sup> décembre. — 4. Journal de Henri IV, année 1593, mercredi 21, jeudi 22, vendredi 23, samedi 24, dimanche 25, lundi 26, mardi 27, mercredi 28, jeudi 29, vendredi 30, samedi 31, dimanche 1<sup>er</sup> janvier, lundi 2<sup>e</sup> janvier, mardi 3<sup>e</sup> janvier, mercredi 4<sup>e</sup> janvier, jeudi 5<sup>e</sup> janvier, vendredi 6<sup>e</sup> janvier, samedi 7<sup>e</sup> janvier, dimanche 8<sup>e</sup> janvier, lundi 9<sup>e</sup> janvier, mardi 10<sup>e</sup> janvier, mercredi 11<sup>e</sup> janvier, jeudi 12<sup>e</sup> janvier, vendredi 13<sup>e</sup> janvier, samedi 14<sup>e</sup> janvier, dimanche 15<sup>e</sup> janvier, lundi 16<sup>e</sup> janvier, mardi 17<sup>e</sup> janvier, mercredi 18<sup>e</sup> janvier, jeudi 19<sup>e</sup> janvier, vendredi 20<sup>e</sup> janvier, samedi 21<sup>e</sup> janvier, dimanche 22<sup>e</sup> janvier, lundi 23<sup>e</sup> janvier, mardi 24<sup>e</sup> janvier, mercredi 25<sup>e</sup> janvier, jeudi 26<sup>e</sup> janvier, vendredi 27<sup>e</sup> janvier, samedi 28<sup>e</sup> janvier, dimanche 29<sup>e</sup> janvier, lundi 30<sup>e</sup> janvier, mardi 31<sup>e</sup> janvier, mercredi 1<sup>er</sup> février, jeudi 2<sup>e</sup> février, vendredi 3<sup>e</sup> février, samedi 4<sup>e</sup> février, dimanche 5<sup>e</sup> février, lundi 6<sup>e</sup> février, mardi 7<sup>e</sup> février, mercredi 8<sup>e</sup> février, jeudi 9<sup>e</sup> février, vendredi 10<sup>e</sup> février, samedi 11<sup>e</sup> février, dimanche 12<sup>e</sup> février, lundi 13<sup>e</sup> février, mardi 14<sup>e</sup> février, mercredi 15<sup>e</sup> février, jeudi 16<sup>e</sup> février, vendredi 17<sup>e</sup> février, samedi 18<sup>e</sup> février, dimanche 19<sup>e</sup> février, lundi 20<sup>e</sup> février, mardi 21<sup>e</sup> février, mercredi 22<sup>e</sup> février, jeudi 23<sup>e</sup> février, vendredi 24<sup>e</sup> février, samedi 25<sup>e</sup> février, dimanche 26<sup>e</sup> février, lundi 27<sup>e</sup> février, mardi 28<sup>e</sup> février, mercredi 1<sup>er</sup> mars, jeudi 2<sup>e</sup> mars, vendredi 3<sup>e</sup> mars, samedi 4<sup>e</sup> mars, dimanche 5<sup>e</sup> mars, lundi 6<sup>e</sup> mars, mardi 7<sup>e</sup> mars, mercredi 8<sup>e</sup> mars, jeudi 9<sup>e</sup> mars, vendredi 10<sup>e</sup> mars, samedi 11<sup>e</sup> mars, dimanche 12<sup>e</sup> mars, lundi 13<sup>e</sup> mars, mardi 14<sup>e</sup> mars, mercredi 15<sup>e</sup> mars, jeudi 16<sup>e</sup> mars, vendredi 17<sup>e</sup> mars, samedi 18<sup>e</sup> mars, dimanche 19<sup>e</sup> mars, lundi 20<sup>e</sup> mars, mardi 21<sup>e</sup> mars, mercredi 22<sup>e</sup> mars, jeudi 23<sup>e</sup> mars, vendredi 24<sup>e</sup> mars, samedi 25<sup>e</sup> mars, dimanche 26<sup>e</sup> mars, lundi 27<sup>e</sup> mars, mardi 28<sup>e</sup> mars, mercredi 29<sup>e</sup> mars, jeudi 30<sup>e</sup> mars, vendredi 31<sup>e</sup> mars, samedi 1<sup>er</sup> avril, dimanche 2<sup>e</sup> avril, lundi 3<sup>e</sup> avril, mardi 4<sup>e</sup> avril, mercredi 5<sup>e</sup> avril, jeudi 6<sup>e</sup> avril, vendredi 7<sup>e</sup> avril, samedi 8<sup>e</sup> avril, dimanche 9<sup>e</sup> avril, lundi 10<sup>e</sup> avril, mardi 11<sup>e</sup> avril, mercredi 12<sup>e</sup> avril, jeudi 13<sup>e</sup> avril, vendredi 14<sup>e</sup> avril, samedi 15<sup>e</sup> avril, dimanche 16<sup>e</sup> avril, lundi 17<sup>e</sup> avril, mardi 18<sup>e</sup> avril, mercredi 19<sup>e</sup> avril, jeudi 20<sup>e</sup> avril, vendredi 21<sup>e</sup> avril, samedi 22<sup>e</sup> avril, dimanche 23<sup>e</sup> avril, lundi 24<sup>e</sup> avril, mardi 25<sup>e</sup> avril, mercredi 26<sup>e</sup> avril, jeudi 27<sup>e</sup> avril, vendredi 28<sup>e</sup> avril, samedi 29<sup>e</sup> avril, dimanche 30<sup>e</sup> avril, lundi 1<sup>er</sup> mai, mardi 2<sup>e</sup> mai, mercredi 3<sup>e</sup> mai, jeudi 4<sup>e</sup> mai, vendredi 5<sup>e</sup> mai, samedi 6<sup>e</sup> mai, dimanche 7<sup>e</sup> mai, lundi 8<sup>e</sup> mai, mardi 9<sup>e</sup> mai, mercredi 10<sup>e</sup> mai, jeudi 11<sup>e</sup> mai, vendredi 12<sup>e</sup> mai, samedi 13<sup>e</sup> mai, dimanche 14<sup>e</sup> mai, lundi 15<sup>e</sup> mai, mardi 16<sup>e</sup> mai, mercredi 17<sup>e</sup> mai, jeudi 18<sup>e</sup> mai, vendredi 19<sup>e</sup> mai, samedi 20<sup>e</sup> mai, dimanche 21<sup>e</sup> mai, lundi 22<sup>e</sup> mai, mardi 23<sup>e</sup> mai, mercredi 24<sup>e</sup> mai, jeudi 25<sup>e</sup> mai, vendredi 26<sup>e</sup> mai, samedi 27<sup>e</sup> mai, dimanche 28<sup>e</sup> mai, lundi 29<sup>e</sup> mai, mardi 30<sup>e</sup> mai, mercredi 31<sup>e</sup> mai, jeudi 1<sup>er</sup> juin, vendredi 2<sup>e</sup> juin, samedi 3<sup>e</sup> juin, dimanche 4<sup>e</sup> juin, lundi 5<sup>e</sup> juin, mardi 6<sup>e</sup> juin, mercredi 7<sup>e</sup> juin, jeudi 8<sup>e</sup> juin, vendredi 9<sup>e</sup> juin, samedi 10<sup>e</sup> juin, dimanche 11<sup>e</sup> juin, lundi 12<sup>e</sup> juin, mardi 13<sup>e</sup> juin, mercredi 14<sup>e</sup> juin, jeudi 15<sup>e</sup> juin, vendredi 16<sup>e</sup> juin, samedi 17<sup>e</sup> juin, dimanche 18<sup>e</sup> juin, lundi 19<sup>e</sup> juin, mardi 20<sup>e</sup> juin, mercredi 21<sup>e</sup> juin, jeudi 22<sup>e</sup> juin, vendredi 23<sup>e</sup> juin, samedi 24<sup>e</sup> juin, dimanche 25<sup>e</sup> juin, lundi 26<sup>e</sup> juin, mardi 27<sup>e</sup> juin, mercredi 28<sup>e</sup> juin, jeudi 29<sup>e</sup> juin, vendredi 30<sup>e</sup> juin, samedi 1<sup>er</sup> juillet, dimanche 2<sup>e</sup> juillet, lundi 3<sup>e</sup> juillet, mardi 4<sup>e</sup> juillet, mercredi 5<sup>e</sup> juillet, jeudi 6<sup>e</sup> juillet, vendredi 7<sup>e</sup> juillet, samedi 8<sup>e</sup> juillet, dimanche 9<sup>e</sup> juillet, lundi 10<sup>e</sup> juillet, mardi 11<sup>e</sup> juillet, mercredi 12<sup>e</sup> juillet, jeudi 13<sup>e</sup> juillet, vendredi 14<sup>e</sup> juillet, samedi 15<sup>e</sup> juillet, dimanche 16<sup>e</sup> juillet, lundi 17<sup>e</sup> juillet, mardi 18<sup>e</sup> juillet, mercredi 19<sup>e</sup> juillet, jeudi 20<sup>e</sup> juillet, vendredi 21<sup>e</sup> juillet, samedi 22<sup>e</sup> juillet, dimanche 23<sup>e</sup> juillet, lundi 24<sup>e</sup> juillet, mardi 25<sup>e</sup> juillet, mercredi 26<sup>e</sup> juillet, jeudi 27<sup>e</sup> juillet, vendredi 28<sup>e</sup> juillet, samedi 29<sup>e</sup> juillet, dimanche 30<sup>e</sup> juillet, lundi 31<sup>e</sup> juillet, mardi 1<sup>er</sup> août, mercredi 2<sup>e</sup> août, jeudi 3<sup>e</sup> août, vendredi 4<sup>e</sup> août, samedi 5<sup>e</sup> août, dimanche 6<sup>e</sup> août, lundi 7<sup>e</sup> août, mardi 8<sup>e</sup> août, mercredi 9<sup>e</sup> août, jeudi 10<sup>e</sup> août, vendredi 11<sup>e</sup> août, samedi 12<sup>e</sup> août, dimanche 13<sup>e</sup> août, lundi 14<sup>e</sup> août, mardi 15<sup>e</sup> août, mercredi 16<sup>e</sup> août, jeudi 17<sup>e</sup> août, vendredi 18<sup>e</sup> août, samedi 19<sup>e</sup> août, dimanche 20<sup>e</sup> août, lundi 21<sup>e</sup> août, mardi 22<sup>e</sup> août, mercredi 23<sup>e</sup> août, jeudi 24<sup>e</sup> août, vendredi 25<sup>e</sup> août, samedi 26<sup>e</sup> août, dimanche 27<sup>e</sup> août, lundi 28<sup>e</sup> août, mardi 29<sup>e</sup> août, mercredi 30<sup>e</sup> août, jeudi 31<sup>e</sup> août, vendredi 1<sup>er</sup> septembre, samedi 2<sup>e</sup> septembre, dimanche 3<sup>e</sup> septembre, lundi 4<sup>e</sup> septembre, mardi 5<sup>e</sup> septembre, mercredi 6<sup>e</sup> septembre, jeudi 7<sup>e</sup> septembre, vendredi 8<sup>e</sup> septembre, samedi 9<sup>e</sup> septembre, dimanche 10<sup>e</sup> septembre, lundi 11<sup>e</sup> septembre, mardi 12<sup>e</sup> septembre, mercredi 13<sup>e</sup> septembre, jeudi 14<sup>e</sup> septembre, vendredi 15<sup>e</sup> septembre, samedi 16<sup>e</sup> septembre, dimanche 17<sup>e</sup> septembre, lundi 18<sup>e</sup> septembre, mardi 19<sup>e</sup> septembre, mercredi 20<sup>e</sup> septembre, jeudi 21<sup>e</sup> septembre, vendredi 22<sup>e</sup> septembre, samedi 23<sup>e</sup> septembre, dimanche 24<sup>e</sup> septembre, lundi 25<sup>e</sup> septembre, mardi 26<sup>e</sup> septembre, mercredi 27<sup>e</sup> septembre, jeudi 28<sup>e</sup> septembre, vendredi 29<sup>e</sup> septembre, samedi 30<sup>e</sup> septembre, dimanche 1<sup>er</sup> octobre, lundi 2<sup>e</sup> octobre, mardi 3<sup>e</sup> octobre, mercredi 4<sup>e</sup> octobre, jeudi 5<sup>e</sup> octobre, vendredi 6<sup>e</sup> octobre, samedi 7<sup>e</sup> octobre, dimanche 8<sup>e</sup> octobre, lundi 9<sup>e</sup> octobre, mardi 10<sup>e</sup> octobre, mercredi 11<sup>e</sup> octobre, jeudi 12<sup>e</sup> octobre, vendredi 13<sup>e</sup> octobre, samedi 14<sup>e</sup> octobre, dimanche 15<sup>e</sup> octobre, lundi 16<sup>e</sup> octobre, mardi 17<sup>e</sup> octobre, mercredi 18<sup>e</sup> octobre, jeudi 19<sup>e</sup> octobre, vendredi 20<sup>e</sup> octobre, samedi 21<sup>e</sup> octobre, dimanche 22<sup>e</sup> octobre, lundi 23<sup>e</sup> octobre, mardi 24<sup>e</sup> octobre, mercredi 25<sup>e</sup> octobre, jeudi 26<sup>e</sup> octobre, vendredi 27<sup>e</sup> octobre, samedi 28<sup>e</sup> octobre, dimanche 29<sup>e</sup> octobre, lundi 30<sup>e</sup> octobre, mardi 31<sup>e</sup> octobre, mercredi 1<sup>er</sup> novembre, jeudi 2<sup>e</sup> novembre, vendredi 3<sup>e</sup> novembre, samedi 4<sup>e</sup> novembre, dimanche 5<sup>e</sup> novembre, lundi 6<sup>e</sup> novembre, mardi 7<sup>e</sup> novembre, mercredi 8<sup>e</sup> novembre, jeudi 9<sup>e</sup> novembre, vendredi 10<sup>e</sup> novembre, samedi 11<sup>e</sup> novembre, dimanche 12<sup>e</sup> novembre, lundi 13<sup>e</sup> novembre, mardi 14<sup>e</sup> novembre, mercredi 15<sup>e</sup> novembre, jeudi 16<sup>e</sup> novembre, vendredi 17<sup>e</sup> novembre, samedi 18<sup>e</sup> novembre, dimanche 19<sup>e</sup> novembre, lundi 20<sup>e</sup> novembre, mardi 21<sup>e</sup> novembre, mercredi 22<sup>e</sup> novembre, jeudi 23<sup>e</sup> novembre, vendredi 24<sup>e</sup> novembre, samedi 25<sup>e</sup> novembre, dimanche 26<sup>e</sup> novembre, lundi 27<sup>e</sup> novembre, mardi 28<sup>e</sup> novembre, mercredi 29<sup>e</sup> novembre, jeudi 30<sup>e</sup> novembre, vendredi 1<sup>er</sup> décembre, samedi 2<sup>e</sup> décembre, dimanche 3<sup>e</sup> décembre, lundi 4<sup>e</sup> décembre, mardi 5<sup>e</sup> décembre, mercredi 6<sup>e</sup> décembre, jeudi 7<sup>e</sup> décembre, vendredi 8<sup>e</sup> décembre, samedi 9<sup>e</sup> décembre, dimanche 10<sup>e</sup> décembre, lundi 11<sup>e</sup> décembre, mardi 12<sup>e</sup> décembre, mercredi 13<sup>e</sup> décembre, jeudi 14<sup>e</sup> décembre, vendredi 15<sup>e</sup> décembre, samedi 16<sup>e</sup> décembre, dimanche 17<sup>e</sup> décembre, lundi 18<sup>e</sup> décembre, mardi 19<sup>e</sup> décembre, mercredi 20<sup>e</sup> décembre, jeudi 21<sup>e</sup> décembre, vendredi 22<sup>e</sup> décembre, samedi 23<sup>e</sup> décembre, dimanche 24<sup>e</sup> décembre, lundi 25<sup>e</sup> décembre, mardi 26<sup>e</sup> décembre, mercredi 27<sup>e</sup> décembre, jeudi 28<sup>e</sup> décembre, vendredi 29<sup>e</sup> décembre, samedi 30<sup>e</sup> décembre, dimanche 31<sup>e</sup> décembre. — 5. Contes d'Eutrapel, conte *Du temps présent*. — 6. La note 8. — 7. Gargantua, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 5, Le propos des deux frères. — 8. Hommes illustres français de Brantôme, tome 1, chapitre 1, Anne de Montmorency, à l'endroit où il parle de la mort de l'Hôpital, *Lettre à ses hôtes qui étaient venus le soir à dîner*. — 9. Ile des hermaphrodites, chap. Des lois militaires. — 10. Ibidem. Dans l'inventaire des biens de la veuve du duc de Montmorency, on trouve à l'article *vaisselle d'argent* : « Item de cuillères à mufles, demy-douzaine de cuillères. » — 11. Rapphies du seizième siècle. — 12. Dans les anciens châteaux, dans les anciennes maisons où se sont conservés les anciens meubles, se sont conservés les anciens usages, surtout les anciens usages religieux. Je pourrais citer plusieurs provinces ; je pourrais en citer entre autres la Bretagne où cette espèce de liturgie domestique existe encore dans un grand nombre de familles. — 13. Heures du seizième siècle.

XL. — LES AMENDES. — 1. Registres du parlement, arrêt du 1538 relatif à la commutation d'amendes pécuniaires en peine de prison. — 2. Sommaire des loix, statutz, ordonnances, etc., réimprimé par Michel Berland, avocat, Paris, Micard, 1567, p.

l'art. Amende. — 3. Je possède un rôle d'amendes ainsi intitulé : *suivent les esmendes, condempnations et confiscations escomptés de Castres, année 1555...* Antoine Lèvesque .. comtes en l'esmeade de 50 sols .. maistre Maurel, notaire... Négrier, prebistre .. 50 sols .. Vidal Fiottes, consul de Saint-Louis .. 50 sols. » — 4. Dans le même rôle on lit aussi : « Pierre Martel, sergent, 10 sols. » — Dans un autre rôle de la forest de la Londe, année 1547, taxées par Pierre verdier et chastelain de la dite forest, que j'ai, on lit encore de nous verdier... Jean Larcher, sergent, 5 sols, Pierre Hérold, 5 sols. » — 5. J'ai aussi un recueil d'amendes qui a pour titre : *des eschues par devant messieurs les esleux d'Alençon au mois de mai, année 1540...*, et qui est ainsi terminé : « Sur laquelle est pris pour le vin, torches, bougies, et toutes les sommes de 10 sols. » Dans les registres du conseil secret du parlement on lit : « Du 10 juillet 1544 a esté enjoint à Guérin, commis des amendes, de faire faire les chandelons pour les comptes de la cour... », et 13 juillet 1582... « Le receveur des amendes de la garde du palais fournira aux gens des requestes du parlement, chandelles, bois, bouquets, buvettes... » — 6. Ibidem. « Du 30 décembre déclarons par ces présentes que en la dite somme de 10 sols ordonnée pour les fraix et mises de la cour du parlement le feu et buvettes n'y sont ne y entendons estre compris... Le receveur des exploits et amendes de la dite cour les sommes de 10 sols monter chacune année lesdites chandelles, feu et buvettes aussi la note précédente. — 7. Lorsqu'au xv<sup>e</sup> siècle la mode des rouleaux en parchemin, dont j'ai parlé aux notes des quatorzième siècle, fut passée, on les remplaça par de grands registres de papier, il en fut de même pour les rouleaux des amendes, un grand nombre subsiste aux archives de la chancellerie et aux archives du royaume. — 8. J'ai au moins une brucée de cartons d'amendes. Les anciens greffes des justices inférieures de petites mœurs, les greffes des parlements de grandes chambres des comptes en avaient de quoi remplir une grande partie des comptes de Paris plusieurs granges, si j'en juge par la quantité des rouleaux d'amendes en parchemin qu'on a vu détruits, qu'on ne cesse de vendre, qu'on ne cesse de détruire la note 6, et la Bibliothèque de Bouquet, v<sup>e</sup> Amendes. — 9. Les titres du sac écrit *Formes mables...* la 11<sup>e</sup> pièce est un bail des fermes de Châteauroux en l'année 1577, les fermes sont dénommées... Les défauts et ames... La 12<sup>e</sup> est la des fermes à la date du 5 novembre 1612... la ferme des amendes. » Inventaire du domaine de Châteauroux, manuscrit de la Bibliothèque de Bouquet, au mot Amendes.

11. Bibliothèque du croit français par Bouquet, v<sup>e</sup> Amendes de ceux qui mettent leurs bestes et autres bestes en l'entour de Champ-de-Mas et qui lavent leurs bestes et autres bestes en l'entour d'icelle. Néant pour l'année de ce present compte. Recette et despense de la vente du fuyon, année 1511, n. 100. — 13. Notes des quatorzième, quinzième siècles — comptes du seizième siècle, Querelles, Hutins. — 14. Bailan du duc de Maillard, déjà cité, Pièces fausses. — 15. « Je soussigné le conseiller du roy en sa cour de parlement et président aux requêtes confesse avoir eu et receu du receveur general des amendes la somme de 50 escus soleil, que j'ay droit de prendre par

e par forme de pension pour mon dict estat et office, à Paris le 1595. » J'ai l'original de cette quittance. « Le 3 avril 1566, les s des enquestes... ont poursuivi par plusieurs fois... les 200 livres on que le roy leur a données sur la recepte des amendes... » Re- la parlement de Bordeaux. — 16, 17. Des parlements de France che-Flavin, liv. 2, chap. 23, De la garde du palais de Tholose, 6. — 18. Les estats et empires de Davity, France, richesse de la — 19. « ... La cour en l'église de Saint-Denis en France... or- aux trois présidens des généraulx des aydes, de quitter le cha- escarlate fourré d'hermine sur peine de dix mille livres d'amende. » s du parlement, Mémorial du 3 janvier 1552. — 20. « Veu par la s chambres d'icelle assemblées... la requeste du syndic des cha- et chapitre de l'église métropolitaine Saint-André de la présente ordonne à tous artisans, de quelque qualité qu'ils soient, de faire desmolition sans l'advis dudict chapitre, le tout à peyne de 10,000 et autres amendes arbitraires... » Reg. du parl. de Bordeaux, 1602. — 21. Voyez la station XXXVII, *la Famille champenoise*, les ), 21 et 22. Voyez aussi les notes ci-dessous. — 22. Histoire de , seizième siècle. — 23. « La première aliénation fut faite par le ri II à James Hamilton, comte de Har, gouverneur d'Écosse, par atentes du 6 may 1549. Elles portent que le roi lui donne la du- rie de Châtellerault pour 12,000 livres de rente, compris 1,200 li- rente à preudre sur les aydes de Poitiers en récompense de cer- places fortes et de ce qu'il avoit conduit en France Marie Stuart e mariée avec le Dauphin son fils; mais le comte de Har ne jouit ans de ce duché. Il faisait de Châtellerault une petite république; ait de petites assemblées de religionnaires. Complice d'ailleurs de ration d'Amboise, il se sauva trois jours avant l'exécution des or- i avaient été donnés de l'arrêter mort ou vif. » État et détail des es de la généralité de Poitiers, manuscrit déjà cité. — 24. Lettres uier, liv. 5, lettre 1<sup>re</sup> à M. de Querquifinen. — 25. Ordonnance ars 1583 relative à la réformation des parures.

on XLI. — LES PÉDESCAUX DE METZ. — 1. Lettres de l'Hô- née 1533, Metz sauvée par François de Guise. — 2. Maniement , arquebuse, mousquet et pique, représenté par figures par Jac- Thérin, Amsterdam, 1608, chap. Maniement de l'arquebuse. — 3. s militaire de Praissac, Paris, Guillemot, 1614, chap. 1<sup>er</sup>, Comme e se doit préparer à la guerre. — 4. Ordonn. du 12 février 1533 zages et habillements des gendarmes. — 5. Mémoires de la Ligue, 589, Discours sur la mort de Henri III. — 6. Cette dénomination ge prise de la culture du chanvre est fort commune dans le haut ie et la haute Auvergne. — 7. Hist. de France par Piguierre, liv. 8, 562, mai. Recueil de mémoires par Bouillerot, Lettre du roi au spernon, 19 septembre 1586. — 8, 9. Alphabet de l'art militaire tyeon, Rouen, 1620. — 10. Ord. militaires par Saint-Chaman, 1633, chap. Ord. de Stro-sy, colonel de l'infanterie, art. 3; chap. Charles IX aux états d'Orléans, de Henri III, juillet 1575, et à 1579. — Hist. de Francion par Moulinet, liv. 4. oyez à la Station XXXI, *les Habits français*, la note 9. — 12. Bi- ue de Bouchel, v<sup>o</sup> *Heraults*. — 13. Ordonnance du 24 juillet 1534 a l'institution des légionnaires, art. 4. — 14. V. ci-après la note , 16. Alphabet de l'art militaire. — 17, 18. Ordonnance du 23 dé- 1553, relative à l'infanterie, art. 1<sup>er</sup>. — 19. Hommes illustres étran- Brantôme, Vie du colonel Strossy. — 20. Ordonnance du 23 dé-

cembre 1553, relative à l'infanterie, art. 1<sup>er</sup>. — Alphabet militaire de Lanspessade. — 21. Ibidem, chap. Sergent.

22. Discours militaires de Praissac, chap. 14, Officiers, art. — 23, 24. J'ai une revue sur parchemin faite à Sainte-Enimie, le 3 janvier 1575, d'une compagnie de gens de pied français, capitaine, deux caporaux et vingt-sept soldats, qui totum... Leur solde pour le mois de décembre est de 376 livres, dont 20 pour le capitaine, 32 livres pour les deux caporaux et 12 livres par soldat. — 25. Alphabet militaire, chap. Caporal. — 26. Lettre faite à Villers-Cotteret, le 29 décembre 1570, art. 3. — 27. Lettres, police militaire, 12 février 1566, art. 4, et 17 juillet 1566, art. 4. — 28. Discours militaires de Praissac, chap. 14, Officiers, art. — 29. Alphabet de l'art militaire, chap. Sergent. — 30, 31. Alphabet militaire, chap. Enseigne.

32. Discours militaires de Praissac, chap. 14, Officiers, art. — 33, 34. Œuvres de Brantôme, et notamment son *Texte de l'art de la guerre*. — 35. Discours militaires de Praissac, chap. Officiers, de camp. — 36. Mémoires de Sully, tome 2, chap. 50. — 37. De Du Bellay, liv. 10, année 1545. — 38. Hommes illustres de Brantôme, chap. Colonels-généraux. — 39. Journal de Henri IV, 1593, janvier, et année 1591, 28 avril. — 40. Ordonnance de sur le règlement général des tailles, art. 30.

41. Principes de l'art militaire par Bignon, chap. 2, § 1<sup>er</sup>. — 42. Gasin d'armes... Le roy veut que lors des houx les alyens soient chargés, au lieu de pots de vin, de fournir des piques, mousquets, et autres ustensiles de guerre au magasin qu'il leur est établi... 43. Délibérations des états de Bretagne, manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris, 31 décembre. — 44. Hommes illustres étrangers de Brantôme, colonel Strozzi. — 45. Mémoires de Du Bellay, années 1547 et 1548. — 46. Discours militaires de Praissac, Exercice de la poque, chap. 1<sup>er</sup>, 1<sup>re</sup> leçon. — 47. Essai des merveilles de la nature par Regnaud de La Planche, 17. — 48 à 51. Discours militaires de Praissac, chap. 1<sup>er</sup>, 1<sup>re</sup> leçon.

52. Discours de La Noue, disc. 11, S'il y a moyen de reglement. — 53. Voyez au t. 2, Histoire XXIII. *L'Homme d'armes*. — 54. Précis des délibérations des états de Bretagne, par l'assemblée de l'année 1592, 31 décembre. « Franks archers. Les escous et dite solde monte ordinairement à 35,000 livres quand on y va en campagne... » — 55. Ordonnance du 24 juillet 1534 relative aux légionnaires. — 56. Ibidem, et ordonnance du 22 mars 1557 relative aux légionnaires. — 57. Hommes illustres français de Brantôme, de l'infanterie française. — 58. Histoire de la nation française, liv. 11, chap. Quatre premiers vieux régiments d'infanterie. Ibidem, chap. Régiments appelés *petits vieux*.

61. « Nous Claude Cussot, sieur de Foucouvert, capitaine de 100 hommes de guerre à pied français, tenant garnison pour le roy à Glérols, confessons avoir reçu... le 18 avril 1590... Jacques de Camby, seigneur de Serignac, capitaine d'une compagnie de deux cents hommes de guerre à pied français du roy, dont de camp le sieur de Foucouvert, confessons avoir eu et reçu de mestre Jehan Fabry, conseiller du roy, trésorier général de la maison des guerres... la somme de 1,200 livres à tous et pour tous levée de la susdite compagnie le 5<sup>e</sup> jour d'août 1605. » J'ai la copie de ces deux quittances. — 62. Discours de La Noue, discours sur les régiments d'infanterie. — 63, 64. « Roole de la monstre et de

en la ville de Lyon le vii<sup>e</sup> jour d'octobre 1581, de huict vingt quatorze hommes à pied suisses y estant en garnison pour le service du roy sous la charge du capitaine Hamis-Roche, tant pour la garde et seureté d'icelle... ensemble de huict François assistants ordinairement en garde avec iceulx Suisses, et servant à leurs guides et conduite; par nous Marie, commissaire des guerres... » J'ai l'original de cette revue. — 65. Secret des finances par Froumenteau, liv. 1<sup>er</sup>, chap. Infanterie. — 66, 67. Discours de La Noue, discours 13, Le roy doit entretenir quatre régiments d'infanterie. — 68. Ibidem, discours 16, Camarades recommandés en l'infanterie espagnole. — 69. Commentaires de Montluc. — 70. Discours de La Noue, 13<sup>e</sup> discours. Commentaires de Montluc sur la discipline de l'infanterie espagnole.

71. L'infanterie fut la force de l'armée espagnole jusques aux journées de Rocroi, de Fribourg, de Nordlingue et de Lens, où elle fut détruite par Condé. — 72. Ordonnance du 24 juillet 1534 relative à l'institution des légionnaires. — 73. Voyez dans Du Bellay, Guichardin, Paul Jove, les guerres de François 1<sup>er</sup>, notamment celles des années 1516, 1525, 1528 et 1543. — 74. Etats et empires de Davity, France, chap. Forces de la France. — 75. Ibidem, Mémoires de Sully, chap. 32, Affaires de milice. — 76. « Roole de la monstre et reveue faicte en la ville de Langogne... le 1<sup>er</sup> mars 1575... et 1<sup>o</sup> Anthoine Colombet, cappitaine, Barthelemy Dumont de Pradelle, sergent, capporaux, Claude, Ganhargi... soldatz... Nous Anthoine Colombet, cappitaine d'une compagnie de 30 hommes de pied pour le service du roi... » Colombet signé. J'ai l'original de cette revue. — 77. Mémoires de la ville de Dourdan, Paris, 1634, chap. Articles accordés au capitaine Jacques. — 78. Ordonnance donnée aux états de Blois, année 1579, art. 289. — 79. Ordonnance du 9 février 1584 sur la police de la gendarmerie, art. 40. — 80. « Nous Anthoine de Manterne, porteur d'enseigne de la compagnie de cinquante lances fournies... confessons avoir eu et receu de maistre Guy de la Malladure, conseiller du dit seigneur, trésorier de ses guerres... la somme de cinquante livres... à nous ordonnée pour nostre estat de porte-enseigne... outre le paiement de nostre place et sould de d'hommes d'armes... fait et scellé du scel de nos armes... l'an mvcxlv. » — « Nous Anthoine de Lopiat, enseigne d'une compagnie de trente lances fournies... confessons avoir receu de maistre François de Barons, conseiller du roi, trésorier ordinaire de ses guerres... la somme de cent livres tournoys à moy ordonnée pour mon dict estat d'enseigne... outre et par-dessus ma place et sould de d'hommes d'armes de sa dicte compagnie... le xx<sup>e</sup> jour de novembre mvcxv. » J'ai les originaux de ces quittances.

81. Cette induction sort naturellement de l'art. 4 de l'ordonnance du 9 février 1537 relative à l'équipement de l'arrière-ban. — 82. Ordonnance du 9 fév. 1584 sur la gendarmerie, art. 7. — Mémoires de d'Aubigné. — 83. Discours militaires de La Noue, discours 18, 1<sup>er</sup> paradoxe. — 84. Histoire des troubles sous Henri III et Henri IV, liv. 2. — 85. Ibidem; Origines de Claude Fauchet, chap. Origine des Armes. — 86. Ordonnance du 9 fév. 1584 relative à la gendarmerie, art. 31. — 87. Du temps des guerres de religion, qui ne cessèrent qu'à la fin du seizième siècle, il y avait probablement un plus grand nombre de compagnies, même en ne comptant que dix mille hommes de gendarmerie; car j'ai un carton rempli de revues: quelques compagnies s'élèvent jusqu'à 60, 70 gens d'armes; quelques autres descendent jusqu'à 33, 30. — 88. Voyez au t. 2, Histoire XXIII, l'Homme d'armes, les notes 77 et 78. — 89. Ordonnance du 12 novembre 1549 sur la solde de la gendarmerie, art. 1<sup>er</sup>. — 90. Voyez les extraits de revue de cette Station.



91. « Rôle de la monstre et revenue faicte en armes et non en robbe le 24<sup>e</sup> jour d'octobre 1601 en la plaine d'Escherolles en Dauphiné de la compagnie de 100 hommes d'armes des ordonnances du roy sous la charge de M. de Lesdiguières, par nous Claude Tournard, commis secrétaire ordinaire des guerres 1<sup>er</sup> chef Messire François de Bone, sieur de Leudrières, capitaine, xxxvi escus... Hommes d'armes. Jacques Brunel, de dudict lieu, xl escus, Sixte de Beuregard, sieur du dit lieu, xl escus. J'ai l'original de cette revue, dont je vais donner la suite — 92, 93 et 94. Aymar Jardon, trompette, xxx escus, Pierre Garde, trompette, xxx escus, Jacques Thomas, maréchal ferrant, xxx escus, Jehan B... fourrier-solier, xxx escus, Jehan Milton, chirurgien, xxx escus... — 94. La milice française par Boute, chap. Colonel général de la milice légère. — 95. Discours de Prussac, chap. 1<sup>er</sup>. Se préparer pour la guerre. — 96 Histoire du voyage de Charles VIII à Naples, c'est-à-dire l'Histoire de Charles VIII par Godefroy, Paris, 1637, tome II. — 97 Théâtre français par Bongueres, chap. Toison. — 98. Discours de La Noue, discours 11, Rubrique de l'abandon des fiefs. — 99. Extrait, sieur de... dans les actes la temps; j'en ai des milliers. — 100. Ordonnance du 26 février 1553 sur la convocation du ban et arrière-ban, art. 1<sup>er</sup>.

101. Règlement du roi sur le portement du ban et arrière-ban, 24 mai 1545, art. 10. — 102. Bacquet, Droits du roi. — 103. Ordonnance du 26 février 1547 sur l'équipement du ban et arrière-ban, art. 20. — 104. Bibliothèque du droit français par Bouchet, 4<sup>e</sup> Arrière-ban. — 105. Ibidem, 4<sup>e</sup> Ban. — 106. Etats et empires de Davity, Franco, chap. Forces de la France. — 107. Ordonnance du 3 mai 1545 sur la convocation du ban et arrière-ban, art. 2. — 108. Discours de La Noue, rubrique Redresser les arrières-bans. — 109. Recueil d'antiquités de Barages par Cheval, Ban et arrière-ban. — 110. Ordonnance du 3 février 1554 sur le règlement du ban et arrière-ban, art. 8. — 111. Ibidem, art. 6.

112. Etats et empires de Davity, Angleterre, art. Forces de l'Angleterre. — 113. Bibliothèque du droit français par Bouchet, 4<sup>e</sup> France. — 114. Règlement du roi du 23 mai 1545, art. 12. — 115. Règlement du roi relatif au ban et arrière-ban, 13 mai 1545, art. 12. — 116. Discours politiques et militaires de La Noue, discours 11. — 117. Ordonnance du 24 juin 1553 sur l'ordre et équipage du ban et arrière-ban. — 118. Constitution des 15 compagnies d'ordonnance donna à la France une armée d'environ 9 à 10,000 hommes. Voyez-en l'organisation dans les notes de Charles VII, citées aux notes du quinzième siècle, Histoire XVIII, 40. d'armes. Cette cavalerie remplaçait celle du ban, nature du ban et arrière-ban en même non bre. — 119. Discours militaires de La Noue, discours 11, Ban et arrière-ban. — 120. C'est ainsi que sont intitulées les dernières dans la soixante et unième planche, Artifices de feu par J. Boillot, Langrois, Strasbourg, 1693.

121. Instructions sur l'artillerie par Davelourt, Paris, 1604, chap. 1<sup>er</sup> Arsenaux. — 122. Antiquités de Paris par Corozet, chap. 28. France et roi Henri II. — 123. Il existe encore dans les arsenaux plusieurs vieux canons polygones à l'extérieur François 1<sup>er</sup> fit près de deux cents de Bayeux de six collemynes de cette forme, dont plusieurs sont aujourd'hui de bornes sur la place Saint Patrice. Essai historique de Bayeux par Pluquet, chap. 11, Cités. — 124. Instructions sur l'artillerie par Davelourt, chap. Fontes. — 125. Discours militaires de Prussac, chap. Fontes, Allages, etc. — 126. Voyez la note II, Histoire XVIII, 40. d'armes, la note 94. — 127. Discours militaires de Prussac, chap. Fontes, allages, etc. — 128. Histoire de Marseille par Ruff, liv. 6, con-

**Siège de Marseille. — 129, 130, 131. Discours militaires de Praissac, chap. 13, Fontes, alliages, etc.**

**132. Artifices de feu par Boillot, chap. 55, texte et figures — 133. Ibidem, chap. 46, Arsenal de Davelourt, chap. 7, Composition de la poudre. Autant que j'ai pu, j'ai donné l'Histoire de la poudre pendant les trois premiers siècles où elle a été connue. Mais depuis la première édition de mon œuvre les notions ont été bien étendues, grâce aux travaux de l'Académie de la Morinie, c'est-à-dire de son illustre président, M. de Rivenchy; grâce aux travaux de l'Institut, de M. Reinaud qui en est membre, du savant M. Lacabane, qui le sera; grâce aux travaux du prince Louis-Napoléon Bonaparte. Leurs ouvrages reculent l'origine de la poudre de plusieurs siècles, au delà de l'époque si hautement et si inébranlablement fixée par les historiens français, anglais, allemands et autres. Je n'ai osé faire dire au quatorzième siècle ce qu'il ne disait pas, ce qu'il n'a pas dit, ce que les savants du dix-neuvième ont su et dit. — 134.**

**135. Artifices de feu, déjà cité, chap. 47, texte et figures. — 135. « Je Claude de la Roche, conseiller du roi, trésorier et garde général de l'artillerie de France, confesse avoir reçu de feu Nicolas Duchat, en son vivant commis en la fabrication et composition des poudres à canon au magasin du roi à Paris... la quantité de 30 milliers de poudres à canon... des trois sortes... grosse grenue... menue grenue... et 500 livres d'amorce en dix cartaux couverts et revêtus de leur chappe... le dernier jour de mars 1581. » J'ai l'original de cette quittance. — 136. Ordonnance de février 1582 sur l'approvisionnement des arsenaux, art. 1<sup>er</sup>. — 137. Instruction sur l'artillerie par Davelourt, chap. 7, Poudre à canon. — 138. « Je Gaston Mydorge, conseiller du roy et trésorier général de l'artillerie du dict seigneur, confesse avoir reçu de mestre François Sabathier, aussi conseiller du roi et trésorier de son espargne, la somme de 1,200 livres tournois en ung mandement... pour avances de la somme de... pour sept milliers cinq cens livres de salpêtre faisant partie de 15 milliers qu'il a entrepris fournir par chascun an la dicte ville de Verdun... tesmoings mon seing manuel le xix janvier 1577. » J'ai l'original de cette quittance. — 139, 140. Artifices de feu, chap. 42, 43, 44.**

**141. Instr. sur l'artillerie par Davelourt, chap. 9, Charge de poudre. — 142. Discours militaires de Praissac, chap. 13, Artillerie. — 143. « En la présence de moy nottaire roial à Lion sousigné, et tesmoings après nommez Jehan Deschamps... tous voicturiers par terre demeurants à Lyon, ont confessé avoir reçu 5 escuz à eux ordonnés pour le paiement des gaiges, nourritures et entretenement de cent sept chevaux roulliers et de traict qu'ilz ont ce jourd'huy prestez et fournis en l'arsenal de ceste ville pour servir en traict ez bandes d'artillerie que l'on faict marcher en l'armée conduite pour le service du roy par monseigneur d'Ornano au pais de Bresse... faicte au dict Lyon le xvii juing 1595. » J'ai l'original de cette quittance. — 144. Discours militaires de Praissac, chap. 13, Artillerie française. — 145. L'Arsenal de Davelourt, chap. 38, Que c'est de tirer de point en blanc. — 146. Mém. de Sully, chap. 95, Par lequel est donné commencement à l'année 1600. — 147, 148. Artifices de feu, chap. 57 et 58, textes et figures. — 149. L'artilleur par Davelourt, chap. 2, Canonniers. — 150. L'Arsenal d'artillerie par Davelourt, chap. 31, Manière de charger. — 151. Mémoires de Sully, chap. 95, cité à la note 146. — 152. Instr. sur l'artillerie par Davelourt, chap. 6, Chargeoirs, etc. — 153. L'Arsenal de Davelourt, chap. 31, Manière de charger. — 154. Instructions sur l'artillerie par Davelourt, chap. 9, Charge ordinaire de poudre; et de l'Arsenal du même, chap. 32, Rafrachissement des pièces. — 155, 156. Ibid., chap. 31, Manière de charger. — 157. Histoire universelle de d'Aubigné,**

liv. 1<sup>re</sup>, chap. 7, Combat de Reims; liv. 2, chap. 16, Bataille de Humber — Mémoires de Sully, chap. 23, Bataille de Coutras, etc. — 158. Traité de l'artillerie par Davelourt, 4<sup>e</sup> partie — 159. On verra à l'administration militaire, art. Contrôleur, qu'il n'y avait point de dépenses qui ne fussent par eux vérifiées. — 160. Mémoires de Sully, chap. 22, discours du roy à Rosny.

161. Artilleurs de feu, chap. 69, texte et figures. — 162. Ibidem, chap. 75, 76, 77, 78, 79, 81, 82. — 163. Discours militaires de Davelourt, chap. 10, Différence des fortifications. — 164. Artilleurs de feu, 11<sup>e</sup> partie, texte et gravures. — 165. Recherches et considérations sur l'artillerie de Davelourt, Paris, 1617, chap. 22, Inventions nouvelles. — 166. Ibidem, chap. 66 et 67, texte et figures. — 167. Disc. milit. de Davelourt, chap. 6, Prise des places par pétards, texte et figures. — 168. Ibidem, chap. 15, Feux d'artifices. — 169. Artilleurs de feu, chap. 71. — 170. L'Arsenal de Davelourt, chap. 42, Baulage de l'artillerie.

171. Instr. sur l'artillerie par Davelourt, chap. 14, Officiers d'artillerie. — 172. Dans les divers comptes des villes, et notamment celui de la ville d'Arras, il est parlé des maîtrises canonnières. — 173 à 176. Instr. sur l'artillerie par Davelourt, chap. 14, Officiers ordinaires de l'artillerie. — 177. Ord. de décembre 1552 relative aux charrois de l'artillerie, etc. — 178. Artilleurs de feu par Bonnet, chap. 50. — 179. Hommes illustres de Brantôme, Vie de Pommerai. Il semble que dans l'espèce la nature ait privilégié des familles pour certaines sciences, certains arts. Les Asclépiades passaient tous médecins, les Platon tous orateurs, les Barthe-Marthe tous érudits, les Doria tous marins, etc. Pommerai eussent depuis long-temps tous artilleurs. Ce Jean de Pommerai, 33<sup>e</sup> grand-maître d'artillerie, eut aussi l'honneur d'être contemporain de Madame de Sévigné, chargé de la défense des côtes de Bretagne, etc. du feu baron de Pommerai, lieutenant-général d'artillerie, père de M. le baron de Pommerai, maréchal-de-camp, etc. corps. — 180. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de Pommerai.

181. L'Arsenal de l'artillerie par Davelourt, chap. 25, Général. — 182. Secrets des finances par Froumentau, chap. Etat au vrai des levées, ensemble des despendes depuis 1547 jusques à 1590, etc. — 183. Mémoires de Sully, chap. 23, Duc de Savoie arrive à Paris. — 184, 185. *Utrumque artem terrarum* par Braun, liv. 2, chap. 11, etc. — 186. Mémoires de Vieilleville, liv. 9, chap. 23. — 187. Plans et plans des principales villes de France par Tassin, Paris, Van l'année, etc. aux divers chapitres de ces villes, texte et gravures. — 188. L'Art d'artillerie par Davelourt, chap. 17, De ne s'opposer à de braver de siéger une place avec peu d'artillerie et de soldats. — 189. Voyez au quatorzième siècle, Histoire XXIII, *L'homme d'armes*, la note 102. Voyez la Manière de fortifier par La Trémoille, Lyon, Rouille, 1546. — 190. Voyez au quatorzième siècle, Histoire XXIII, *L'homme d'armes*, la note 102.

191. Manière de fortifier par La Trémoille, Discours sur l'art de fortifier. — 192, 193. Ibidem, chap. 4, Fabrique des fortifications. — 194. Ibidem, Manière de fortifier par La Trémoille. — 195. Discours sur l'architecture de guerre, les fortifications, etc. par Aurélien de Padoa, Franciscain, architecte du duc de Bourbon, Anvers, Pannin, 1570. — 196, 197. Voyez les planches des ouvrages ci-dessus cités. — 198. Aurélien de Padoa, Verduin. — 200. J'ai plusieurs revues de divers temps de la même époque les signatures du chef du corps et du commissaire aux revues sont au milieu et au bas.

201. Ni dans les pièces comptables que je cite, ni dans celles qui ne le sont pas, ni dans les revues, il n'est fait mention d'aucun

**général.** — 202. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>ls</sup> *Trésoriers ordinaires des guerres, Trésoriers extraordinaires.* — 203. Ibidem, v<sup>o</sup> *Ordinaire des guerres.* — 204. Ordonnance de mars 1551 sur la juridiction de la cour des aydes, art. Tailles... solde de 50,000 hommes. J'ai eu en ma possession un rôle de cette solde de 50,000 hommes; il était écrit sur papier et ne contenait que la banlieue de Paris. — 205. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Recepte générale.* — 206. Ibidem, v<sup>o</sup> *Ordinaire des guerres.* — 207. Ibidem, v<sup>o</sup> *Extraordinaire des guerres.* — 208. Ibidem, v<sup>o</sup> *Trésoriers ordinaires des guerres.* — 209. Ibidem, v<sup>o</sup> *Trésoriers de France et généraux des finances.* — 210. Ibidem, v<sup>o</sup> *Trésoriers ordinaires des guerres.* — 211. Ibidem, v<sup>o</sup> *Trésoriers de l'extraordinaire.*

212. Voyez au tome 2, histoire XXIII, *l'Homme d'armes*, la note 14. Il en était encore de même au quinzième siècle. « Rôle de la monstre et revue faicte à Quercy le 23<sup>e</sup> jour de juing l'an mil vc et vii de trente hommes d'armes et soixante archiers... sous la charge... de messire Jehan d'Estrac... par nous François Herpin, conseiller et maistre d'ostel ordinaire du roy... » Je possède cette revue. — 213. Je prends dans mes cartons la quittance qui suit : « Nous Guichard de Thou, seigneur de Portaulx, commissaire ordinaire de la guerre... confessons avoir eu et reçu de maistre René Thizart... trésorier... la somme de cent livres... pour nos gaiges du diet office... le 12 janvier 1523. » — 214. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Extraordinaires des guerres.* — 215. Œuvres de Tahourot, chap. Du changement de surnom. — 216, 217. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Extraordinaires des guerres.* — 218. « Rôle de la monstre et revue faicte en robes, à Rennes, le 4<sup>e</sup> jour d'aoust 1561, de 30 hommes d'armes et 45 archiers, faisant nombre de 30 lances fournies, par nous René de Boujardière de Montausson, commissaire ordinaire des guerres... » J'ai l'original de cette revue. — 219. J'ai vu plusieurs revues d'hommes d'armes faites à la fin du seizième siècle où chaque homme d'armes signe au-dessous de son nom. J'ai celle de la compagnie de Balzac d'Entragues passée à Baugency le 1<sup>er</sup> février 1592; il n'y a que trois croix et deux signatures imitant les lettres imprimées. Dans une autre de la compagnie de Lesdiguières, citée à la note 91, tous les gens d'armes, tous ont signé. Il en est de même de celle du capitaine d'Arques, 1593, que j'ai aussi. — 220, 221. Recueil de mémoires par Bouillerot, chap. Monstre des nouveaux gens d'armes qui serviront près d'Espéron.

222. 223. Mémoires de Sully, chap. 52, Affaires d'estat et de milice. — 224. Qu'on ne perde pas de vue que la cavalerie, la gendarmerie, la partie de l'armée la plus dispendieuse, ne recevait pas de vivres et ne se nourrissait qu'avec sa solde. Voyez la note 230. — 225. « Jean Bourgoïn et Guillaume Marcoureaux, maistre jurez jaugeurs de Paris, confessent avoir reçu de Pierre Gougeon, marchand, demeurant à Meaux, commis de par messieurs les commissaires des vivres des camps et armées du roy... la somme de deux escus auxquels dient leur avoir esté taxé par lesdits sieurs commissaires pour avoir par eux vacqué l'espace de cinq journées à jauge les farines estans à Saint-Martin et autres lieux dont quittance le 28 décembre 1544. » J'ai l'original de cette quittance. Voyez aussi Discours de Praissac, chap. 14, sect. Du commissaire général des vivres. — 226. « Je André Bouchan, clerc et commis des vivres en l'armée estant en Provence... confesse avoir receu comptant de M<sup>e</sup> Pierre Billiad... trésorier général de l'extraordinaire des guerres... le huictiesme jour de janvier mil v : quatre vingts et sept... » J'ai l'original de cette quittance. — 227. Voyez la note 225. — 228, 229, 230. Discours de Praissac, chap. 14, sect. du Commissaire général des vivres.

231. Lettres de Pasquier, Lettre à M. de Fonsomme, siège de Metz. —

tembre 1553, relative à l'infanterie, art. 1<sup>er</sup>. — Alphabet militaires, chap. Lanspressade. — 21. Ibidem, chap. Sergent.

22. Discours militaires de Praissac, chap. 14, Offices, art. Tan' sur — 23, 24. J'ai une revue sur parchemin faite à Sainte-Etienne en 1553, le 3 janvier 1575, d'une compagnie de gens de pied français d'un capitaine, deux caporaux et vingt-sept soldats, qui tous y sont nommés. Leur solde pour le mois de décembre est de 376 livres, dont 20 pour le capitaine, 32 livres pour les deux caporaux et 12 livres pour chaque soldat. — 25. Alphabet militaire, chap. Caporal. — 26. Règ. militaire fait à Vallery-Cotteret, le 20 décembre 1570, art. 3. — 27. Ordonnances, police militaire, 12 février 1566, art. 4, et 1<sup>er</sup> juillet 1575 art. 4. — 28. Discours militaires de Praissac, chap. 14, Offices, art. France. — 29. Alphabet de l'art militaire, chap. Sergent. — 30, 31. Ibidem, chap. Enseigne.

32. Discours militaires de Praissac, chap. 14, Offices, art. L'enseigne. — 33, 34. Œuvres de Brantôme, et notamment son Extrait, 1<sup>er</sup> volume. — 35. Discours militaires de Praissac, chap. Officiers, art. 4. — 36. Mémoires de Sully, tome 2, chap. 50. — 37. Mémoires de Du Bellay, liv. 10, année 1545. — 38. Hommes illustres français de Brantôme, chap. Colonels-généraux. — 39. Journal de Henri IV, année 1593, janvier, et année 1594, 28 avril. — 40. Ordonnance de mars 1553 sur le règlement général des tailles, art. 30.

41. Principes de l'art militaire par Bilon, chap. 2, Soldat. — 42. Le gasin d'armes... Le roy veut que lors des hauts les adjudicataires soient chargés, au lieu de pots de vin, de fourrages piques, meules piques, et autres ustensiles de guerre au magasin qu'il fait établir. — 43. Délibérations des états de Bretagne, manuscrit de 1592, 31 décembre. — 44. Hommes illustres étrangers de Brantôme, liv. 10, colonel Strozzi. — 45. Mémoires de Du Bellay, année 1545. — 46. Discours militaires de Praissac, Exercice de la pique, chap. 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> section. — 47. Essai des merveilles de la nature par René François, chap. 17. — 48 à 51. Discours militaires de Praissac, chap. 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> sections.

52. Discours de La Noue, disc. 14, S'il y a moyen de régler les soldats. — 53. Voyez au t. 2, Histoire XXIII, l'Homme d'armes. — 54. Précis des délibérations des états de Bretagne, manuscrit de 1592, 31 décembre à France archers. Les états ont dû payer la dite solde monté ordinairement à 35,000 livres quand la province est en guerre. — 55. Ordonnance du 21 juillet 1534 relative à la solde des légionnaires. — 56. Ibidem, et ordonnance du 22 mars 1537 relative aux légionnaires. — 57. Hommes illustres français de Brantôme, liv. 10, de l'infanterie française. — 58. Histoire de la nation française par Jean de la Haye, chap. Quatre premiers vieux régiments d'infanterie. — 59. Ibidem, chap. Régiments appelés petits vieux.

60. « Nous Claude Guisset, sieur de Giseuconet, capitaine d'une bande de 100 hommes de guerre à pied français, tenant garnison pour le service du roy à Châlons, confessons avoir reçu, le 18 avril 1560, de Jacques de Camby, seigneur de Serquis, capitaine d'une bande de 100 hommes de guerre à pied français du régiment dont est de camp le sieur de Fougereux, confessons avoir eu et reçu de maître Jean Fabry, conseiller du roy, trésorier général de l'extraordinaire des guerres... la somme de 1,200 livres à nous ordonnée pour la levée de la susdite compagnie le 5<sup>e</sup> jour d'août 1555. » J'ai les originaux de ces deux quittances. — 61. Discours de La Noue, discours 13, 1<sup>er</sup> régiments d'infanterie. — 62, 63. « Règle de la monstre et revue l'année 1553. »

en la ville de Lyon le vii<sup>e</sup> jour d'octobre 1581, de huict vingt quatorze hommes à pied suisses y estant en garnison pour le service du roy sous la charge du capitaine Hamis-Roche, tant pour la garde et seureté d'icelle... ensemble de huict François assistants ordinairement en garde avec iceulx Suisses, et servant à leurs guides et conduite; par nous Merle, commissaire des guerres... » J'ai l'original de cette revue. — 65. Secret des finances par Froumenteau, liv. 1<sup>er</sup>, chap. Infanterie. — 66, 67. Discours de La Noue, discours 13, Le roy doit entretenir quatre régiments d'infanterie. — 68. Ibidem, discours 16, Camarades recommandés en l'infanterie espagnole. — 69. Commentaires de Montluc. — 70. Discours de La Noue, 13<sup>e</sup> discours. Commentaires de Montluc sur la discipline de l'infanterie espagnole.

71. L'infanterie fut la force de l'armée espagnole jusques aux journées de Rocroi, de Fribourg, de Nordlingue et de Lens, où elle fut détruite par Condé. — 72. Ordonnance du 24 juillet 1534 relative à l'institution des légionnaires. — 73. Voyez dans Du Bellay, Guichardin, Paul Jove, les guerres de François I<sup>er</sup>, notamment celles des années 1516, 1525, 1528 et 1543. — 74. Etats et empires de Davity, France, chap. Forces de la France. — 75. Ibidem, Mémoires de Sully, chap. 32, Affaires de milice. — 76 « Roole de la monstre et reveue faicte en la ville de Langogne... le 1<sup>er</sup> mars 1575... et 1<sup>o</sup> Anthoine Colombet, cappitaine, Barthelemy Dumont de Pradelle, sergent, capporaux, Claude, Ganhargi... soldatz... Nous Anthoine Colombet, cappitaine d'une compagnie de 30 hommes de pied pour le service du roi... » Colombet signé. J'ai l'original de cette revue. — 77. Mémoires de la ville de Dourdan, Paris, 1634, chap. Articles accordés au capitaine Jacques. — 78. Ordonnance donnée aux états de Blois, année 1579, art. 289. — 79. Ordonnance du 9 février 1584 sur la police de la gendarmerie, art. 40. — 80. « Nous Anthoine de Manterne, porteur d'enseigne de la compagnie de cinquante lances fournies... confessons avoir eu et reçu de maistre Guy de la Malladure, conseiller du dit seigneur, trésorier de ses guerres... la somme de cinquante livres... à nous ordonnée pour nostre estat de porte-enseigne... outre le paiement de nostre place et soude d'hommes d'armes... fait et scellé du scel de nos armes... l'an mvcxv. » — « Nous Anthoine de Lopiat, enseigne d'une compagnie de trente lances fournies... confessons avoir receu de maistre François de Barons, conseiller du roi, trésorier ordinaire de ses guerres... la somme de cent livres tournoys à moy ordonnée pour mon dict estat d'enseigne... outre et par-dessus ma place et soude d'hommes d'armes de sa dicte compagnie... le xx<sup>e</sup> jour de novembre mvcix. » J'ai les originaux de ces quittances.

81. Cette induction sort naturellement de l'art. 4 de l'ordonnance du 9 février 1537 relative à l'équipement de l'arrière-ban. — 82. Ordonnance du 9 fév. 1584 sur la gendarmerie, art. 7. — Mémoires de d'Aubigné. — 83. Discours militaires de La Noue, discours 18, 1<sup>er</sup> paradoxe. — 84. Histoire des troubles sous Henri III et Henri IV, liv. 2. — 85. Ibidem; Origines de Claude Fauchet, chap. Origine des Armes. — 86. Ordonnance du 9 fév. 1584 relative à la gendarmerie, art. 31. — 87. Du temps des guerres de religion, qui ne cessèrent qu'à la fin du seizième siècle, il y avait probablement un plus grand nombre de compagnies, même en ne comptant que dix mille hommes de gendarmerie; car j'ai un carton rempli de revues : quelques compagnies s'élèvent jusqu'à 60, 70 gens d'armes; quelques autres descendent jusqu'à 35, 30. — 88. Voyez au t. 2, Histoire XXIII, *l'Homme d'armes*, les notes 77 et 78. — 89. Ordonnance du 12 novembre 1549 sur la solde de la gendarmerie, art. 1<sup>er</sup>. — 90. Voyez les extraits de revue de cette Station.

91. « Roole de la monstre et reveue faicte en armes et non en robe le 24<sup>e</sup> jour d'octobre 1601 en la paine d'Escheron es en Dau phin de compagnie de 100 hommes d'armes des ordonnances du roy a la charge de M. de Lesdiguières, par nous Claude Tournard, commis pour diriger des guerres 1<sup>er</sup> chef Messire François de Bone, sieur de Lesdiguières, capitaine, xxx escus... Hommes d'armes... Jacques Bézard, le dudit lieu, xx escus, Sexte de Beaugregard, sieur du dit lieu, vi escus. J'ai l'original de cette revue, dont je vais donner la suite. — 92, 93. Le sieur Aymar Jardin, trompette, xxx escus, Pierre Garde, trompette, xxx escus, Jacques Thomas, maréchal ferrant, xxx escus, Jehan Bellourrier-solier, xxx escus, Jehan Milton, chirurgien, xxx escus... 94. La milice française par Trudal, chap. Colours général de la milice légère. — 95. Discours de Prussac, chap. 1<sup>er</sup>, de préparer pour la guerre. — 96. Histoire du voyage de Charles VIII à Naples, insérée dans l'Histoire de Charles VIII par Godefroy, Paris, 1617, à la page 145. — Théâtre français par Bongars, chap. Touraine. — 98. Discours de Bone, discours 11, Rubrique de l'élévation des fiefs. — 99. Le sieur de... dans les actes du temps, j'en ai des milliers. — 100. Ordonnance du 26 février 1553 sur la convocation du ban et arrière-ban. — 101. Règlement du roi sur l'équipement du ban et arrière-ban. — 102. Baquet, Droits du roi. — 103. Ordonnance du 15 mai 1547 sur l'équipement du ban et arrière-ban, art. 26. — 104. Bibliothèque du droit français par Bouchel, 1<sup>re</sup> Arrêtée-ban. — 105. Rolet, 1<sup>re</sup> — 106. Etats et empires de Davity, France, chap. Forces de la France. — 107. Ordonnance du 3 mai 1545 sur la convocation du ban et arrière-ban, art. 2. — 108. Discours de La Noue, en quatre Redresser les bans. — 109. Recueil d'antiquités de Bourges par Chenu, Ban et arrière-ban. — 110. Ordonnance du 3 février 1553 sur le règlement du ban et arrière-ban, art. 8. — 111. Rolet, art. 6. — 112. Etats et empires de Davity, Angleterre, art. Forces de l'Angleterre. — 113. Bibliothèque du droit français par Bouchel, 1<sup>re</sup> — 114. Règlement du roi du 23 mai 1545, art. 12. — 115. Règlement du roi relatif au ban et arrière-ban, 13 mai 1545, art. 12. — 116. Ban politiques et militaires de La Noue, discours 11. — 117. Ordonnance du 24 juin 1553 sur l'ordre et équipage du ban et arrière-ban. — 118. L'effectif des 15 compagnies d'ordonnance donna à la France une armée d'environ 9 à 10,000 hommes. Voyez-en l'organisation dans l'Histoire de Charles VII, citée aux notes du quatorzième siècle, Histoire XVIII, 1<sup>re</sup> d'armes. Cette cavalerie remplissait celle du ban, mais le nombre n'était pas le même. — 119. Discours militaires de La Noue, discours 11, Ban et arrière-ban. — 120. C'est ainsi que sont habillés les canonniers dans la soixante et unième planche, Artifices de feu par Le Boullois, Langres, Strasbourg, 1603. — 121. Instructions sur l'artillerie par Davelout, Paris, 1608, chap. Arsenaux. — 122. Antiquités de Paris par Corozet, chap. 28, Fort de roi Henri II. — 123. Il existe encore dans les arsenaux plusieurs vieux canons polygones à l'extérieur. François 1<sup>er</sup> en présentait aux habitants de Bayeux de six couleuvrines de cette forme, dont plusieurs se trouvent aujourd'hui de bornes sur la place Saint-Pierre. Essai historique de la France par Plaque, chap. 11, Château. — 124. Instructions sur l'artillerie par Davelout, chap. Fontes. — 125. Discours militaires de Prussac, chap. Fontes, Allages, etc. — 126. Voyez dans l'Histoire XVIII, 1<sup>re</sup> d'armes, la note 94. — 127. Discours militaires de Prussac, chap. Fontes, allages, etc. — 128. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 6,

ège de Marseille. — 129, 130, 131. Discours militaires de Praissac, 13, Fontes, alliages, etc.

. Artifices de feu par Boillot, chap. 55, texte et figures — 133. nn, chap. 46, Arsenal de Davelourt, chap. 7, Composition de la re. Autant que j'ai pu, j'ai donné l'Histoire de la poudre pendant trois premiers siècles où elle a été connue. Mais depuis la première on de mon œuvre les notions ont été bien étendues, grâce aux travaux Académie de la Morinie, c'est-à-dire de son illustre président, M. de nchy ; grâce aux travaux de l'Institut, de M. Reinaud qui en est -, du savant M. Lacabane, qui le sera ; grâce aux travaux du prince apoléon Bonaparte. Leurs ouvrages reculent l'origine de la poudre --eurs siècles, au delà de l'époque si hautement et si inébranlable- ée par les historiens français, anglais, allemands et autres. Je osé faire dire au quatorzième siècle ce qu'il ne disait pas, ce qu'il ait pas, ce que les savants du dix-neuvième ont su et dit. — 134.

es de feu, déjà cité, chap. 47, texte et figures. — 135. « Je Claude e, conseiller du roi, trésorier et garde général de l'artillerie de -, confesse avoir reçu de feu Nicolas Duchat, en son vivant commis asson et composition des pouldres à canon au magasin du roi à re... la quantité de 30 milliers de pouldres à canon... des trois sor- osse grenue... menue grenue... et 500 livres d'amorce en dix -- couverts et revêtus de leur chappe... le dernier jour de mars .. » J'ai l'original de cette quittance. — 136. Ordonnance de février l sur l'approvisionnement des arsenaux, art. 1<sup>er</sup>. — 137. Instruction l'artillerie par Davelourt, chap. 7, Poudre à canon. — 138. « Je Gas- Mydorge, conseiller du roy et thrésorier général de l'artillerie du seigneur, confesse avoir reçu de mestre François Sabathier, aussi eiller du roi et thrésorier de son espargne, la somme de 1,200 livres nois en ung mandement... pour avances de la somme de... pour sept iers cinq cens livres de salpêtre faisant partie de 15 milliers qu'il a epris fournir par chascun an la dicte ville de Verduu... tesmoings mon g manuel le xix janvier 1577. » J'ai l'original de cette quittance. — , 140. Artifices de feu, chap. 42, 43, 44.

11. Instr. sur l'artillerie par Davelourt, chap. 9, Charge de poudre. — . Discours militaires de Praissac, chap. 13, Artillerie. — 143. « En la eence de moy nottaire roial à Lion soubsigné, et tesmoings après nom- Jehan Deschamps... tous voicturiers par terre demeurants à Lyon , confessé avoir reçu 5 escuz à eux ordonnés pour le paiement des s , nourritures et entretenement de cent sept chevaulx roulliers et de -- qu'ilz ont ce jourd'huy prestez et fournis en l'arsenal de ceste ville r servir en traict ez bandes d'artillerie que l'on faict marcher en l'ar- e conduite pour le service du roy par monseigneur d'Ornano au pais de sse... faicte au dict Lyon le xvii juing 1595. » J'ai l'original de cette tance. — 144. Discours militaires de Praissac, chap. 13, Artillerie acaise. — 145. L'Arsenal de Davelourt, chap. 38, Que c'est de tirer de nct en blanc. — 146. Mém. de Sully, chap. 95, Par lequel est donné mmencement à l'année 1600. — 147, 148. Artifices de feu, chap. 57 et , textes et figures. — 149. L'artilleur par Davelourt, chap. 2, Canon- rs. — 150. L'Arsenal d'artillerie par Davelourt, chap. 31, Manière de rger. — 151. Mémoires de Sully, chap. 95, cité à la note 146. — 152. tr. sur l'artillerie par Davelourt, chap. 6, Chargeoirs, etc. — 153. rsenal de Davelourt, chap. 31, Manière de charger. — 154. Instructions l'artillerie par Davelourt, chap. 9, Charge ordinaire de poudre ; et de rsenal du même, chap. 32, Rafraichissement des pièces. — 155, 156. Ibid., p. 31, Manière de charger. — 157. Histoire universelle de d'Aubigné,





202. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>ls</sup> *Trésoriers ordinaires des*  
*Trésoriers extraordinaires*. — 203. Ibidem, v<sup>o</sup> *Ordinaire des guerres*.  
 Ordonnance de mars 1551 sur la juridiction de la cour des aydes,  
 illes... solde de 50,000 hommes. J'ai eu en ma possession un rôle  
 e solde de 50,000 hommes; il était écrit sur papier et ne contenait  
 banlieue de Paris. — 205. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Recepte gé-*  
 206. Ibidem, v<sup>o</sup> *Ordinaire des guerres*. — 207. Ibidem, v<sup>o</sup> *Ex-*  
*traordinaire des guerres*. — 208. Ibidem, v<sup>o</sup> *Trésoriers ordinaires des guerres*.  
 Ibidem, v<sup>o</sup> *Trésoriers de France et généraux des finances*. — 210.  
 v<sup>o</sup> *Trésoriers ordinaires des guerres*. — 211. Ibidem, v<sup>o</sup> *Trésoriers*  
*extraordinaire*.  
 Voyez au tome 2, histoire XXIII, *l'Homme d'armes*, la note 14. Il  
 encore de même au quinzième siècle. « Rôle de la monstre et re-  
 cte à Quercy le 23<sup>e</sup> jour de juing l'an mil vc et vii de trente hom-  
 mes et soixante archiers... sous la charge... de messire Jehan  
 ... par nous François Herpin, conseiller et maistre d'ostel ordi-  
 naire du roy... » Je possède cette revue. — 213. Je prends dans mes car-  
 la quittance qui suit : « Nous Guichard de Thou, seigneur de Por-  
 commissaire ordinaire de la guerre... confessons avoir eu et receu  
 re René Thizart... trésorier... la somme de cent livres... pour nos  
 u diet office... le 12 janvier 1523. » — 214. Bibliothèque de Bou-  
 chel, v<sup>o</sup> *Extraordinaires des guerres*. — 215. Œuvres de Tabourot, chap. Du  
 nt de surnom. — 216, 217. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Extraor-*  
*inaires des guerres*. — 218. « Rôle de la monstre et revue faicte en rob-  
 à Rennes, le 4<sup>e</sup> jour d'aoust 1561, de 30 hommes d'armes et 45 ar-  
 faisant nombre de 30 lances fournies, par nous René de Boujardière  
 ntausson, commissaire ordinaire des guerres... » J'ai l'original de  
 revue. — 219. J'ai vu plusieurs revues d'hommes d'armes faites à  
 du seizième siècle où chaque homme d'armes signe au-dessous de  
 son nom. J'ai celle de la compagnie de Balzac d'Entragues passée à Bau-  
 y le 1<sup>er</sup> février 1592; il n'y a que trois croix et deux signatures imi-  
 les lettres imprimées. Dans une autre de la compagnie de Lesdiguières,  
 que à la note 91, tous les gens d'armes, tous ont signé. Il en est de même  
 de celle du capitaine d'Arques, 1593, que j'ai aussi. — 220, 221. Recueil  
 de mémoires par Bouillerot, chap. Monstre des nouveaux gens d'armes qui  
 serviront près d'Espéron.
222. 223. Mémoires de Sully, chap. 52, Affaires d'estat et de milice. —  
 224. Qu'on ne perde pas de vue que la cavalerie, la gendarmerie, la partie  
 de l'armée la plus dispendieuse, ne recevait pas de vivres et ne se nour-  
 rissait qu'avec sa solde. Voyez la note 230. — 225. « Jean Bourgoïn et  
 Guillaume Marcoureau, maistre jurez jaugeurs de Paris, confessent avoir  
 reçu de Pierre Gougeon, marchand, demeurant à Meaux, commis de par  
 messieurs les commissaires des vivres des camps et armées du roy... la  
 somme de deux escus auxquels dient leur avoir esté taxé par lesdits sieurs  
 commissaires pour avoir par eux vacqué l'espace de cinq journées à jauer  
 les farines estans à Saint-Martin et autres lieux dont quittance le 28 dé-  
 cembre 1544. » J'ai l'original de cette quittance. Voyez aussi Discours de  
 Praissac, chap. 14, sect. Du commissaire général des vivres. — 226. « Je  
 André Bouchan, clerc et commis des vivres en l'armée estant en Pro-  
 vence... confesse avoir receu comptant de M<sup>e</sup> Pierre Billiad... trésorier  
 général de l'extraordinaire des guerres... le huictiesme jour de janvier  
 mil v : quatre vingts et sept... » J'ai l'original de cette quittance. — 227.  
 Voyez la note 225. — 228, 229, 230. Discours de Praissac, chap. 14,  
 sect. du Commissaire général des vivres.
231. Lettres de Pasquier, Lettre à M. de Fonsomme, siège de Metz. —

232. Ordonnance portant règlement des fournitures militaires, 7 oct. 1548, art. 9. — 233. Leçons de La Nauche, liv. 3, chap. 39, Comparaison des Romains et des Turcs. — 234. Les Estats et empires du monde de Davity, Disc. De l'Angleterre, chap. Forces de l'Angleterre. — 235. 236. Règlement fait à Paris le 12 février 1533, art. 3. — 237, 238. Mémoires de Sully, chap. 51, Relation de votre voyage de Châtelleraut. — 239. 240. Abraham Petit, armerosier du régiment de Picardye et Canbray, m'a fait avoir racen de M<sup>r</sup> Pierre Buisson, trésorier général de l'extraordinaire de guerre le 18 juillet 1586, à J'ai l'origine de cette quittance. — 241. Mémoires de Sully, à l'endroit cité à la note 237.

241. Bibliothèque de droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> Mort-page. — 242. Alphabet militaire, chap. Instruction pour donner le sursien aux soldats. — 243. Dictionnaire de Babelot, édition de 1680, v<sup>o</sup> Europe. — Antiquités de Paris par Sauval, liv. 10, chap. Extrapasse. — 244, 245. Alphabet militaire, chap. Ordonnance sur le règlement de l'infanterie. — 246. Voyez les notes de la station XLVII, 1<sup>re</sup> pour française. — 247. Ordonnance militaire de Saint-Chamant, ordonn. de mars 1569, art. 24. — 248. Ordonnance de l'année 1586, art. 3 et suivants. — 249. Ordonnance du 14 janvier 1514 relative aux gens d'armes, art. 3. — 250. Voyez les notes de cette station. — 251. Ordonnance du 20 janvier 1514 relative aux gens d'armes, art. 5. — 252. Œuvres de Jean de Laurs, liv. 6, chap. 5, les vertus des marchaux. — 253. Hommes illustres français de Bruni, liv. 4, chap. de Montmorency. — 254. Hommes illustres étrangers de Bruni, liv. 4, chap. de Strozzi. — 255. Histoire de la ville et siège de Saumur par Lory, chap. 12, Dévolutions et désordres des bourgeois. — 256. Ordonnance relative aux légions d'infanterie, 23 juillet 1534, art. 3. — 257. Ce jour commença le convoi de l'enseigne le duc de Guise, quatre rangs, cinq à cinq, de capitains et sergents de bataille, la première basse, suivie de quelques tambours portés sur le dos, et après : de noir... si virent six enseignes de d'admiral... portées par des employés sur l'épaule, le fer contre bas, à huit cents piques tenant les piques vers le fer et les trabaillants. » Registres du parlement, Session du 19 mars 1563.

STATION XLII. — LA CAPITALE DE LA FRANCE. — 1. Atlas de Braun, chap. Madrid, Tolède, Paris, texte et gravures. — 2. Registres du parlement, 29 mai 1550. — 3. Antiquités de Paris par Lottin, chap. 1, l'Entrée de Henri II à Paris. — 4. Instructions de l'artillerie par Bouchet, chap. des Arsenaux et magasins de roi. — 5. Pontons, chap. Poudre à canon. — 6. Voyez le plan de Paris par Melchior Tavernier déjà cité. — 7, 8, 9, 10. Antiquités de Paris par Dubreuil, liv. 1, chap. Fondation de la cathédrale.

11. Antiquités de Paris par Dubreuil, chap. Louvre. Tournois. — 12. Theatrum urbis grandæ de Madrid, Hispan. et Lat. Ins., chap. 2, art. 1. — 13. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 14, chap. Hôtel de Guise. — 14. Ibidem, chap. Hôtel de Clugny. — 15, 16. Antiquités de Paris par Dubreuil, liv. 2, chap. Hôtel d'Herceule. — 17. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 7, chap. Hôtel de Nevers. — 18. Ibidem, chap. Hôtel de Soissons. — 19. Ibidem, chap. Hôtel de Montpensier. — 20. Ibidem, chap. Hôtel de Soissons. — 21. Ibidem, chap. le Petit-Bourbon. — 22. Ibidem, chap. Hôtel de Breuille.

23. Mémoires de Du Thou, année 1588. — 24. Mémoires d'Etat par Villeroy, Discours du siège de Paris en 1590. — 25, 26. Description de Paris par Piganiol, Quartier de la Cité, chap. du Pont-Neuf. — 27. Atlas de la carte de Melchior Tavernier sont représentées ces ponts. — 28. Ibidem.

de Saint-Louis y porte le nom d'Ile Notre-Dame. — 29. Ibidem. On  
 — le de grandes croix au milieu de ces ponts. — 30. Ibidem. La repré-  
 — n de ces trois ponts annonce évidemment qu'ils sont construits

Antiquités de Paris par Corrozet, chap. dernier, Rues de Paris. —

Ordonnance du 21 novembre 1577 sur le nettoiemnt des rues,

et 7. — 34. Histoire générale de d'Aubigné, liv. 2, chap. 14. — 35.

été prouvé qu'on disait indifféremment carrossier ou cocher. On

— et en induire que dans les commencements on a de même dit indifférem-

nt portes cochères, portes carrossières, car les carrosses et le nom de

osses étaient aussi communs que les coches et le nom de coches. —

37. Antiquités de Paris par Dubreul, liv. 2, Écoles de médecine. —

ville de Paris, avec le nom des rues, etc., par Colletet, 1679, chap.

mènes. — 38. L'esprit de parti en agirait aujourd'hui de même; il

ainsi. — 39. Plan de la ville de Paris par Melchior Ta-

— , etc. — 40. Antiquités de Paris par Corrozet, chap. dernier,

— des rues, etc.

41. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 7, chap. Grande Halle. —

42. Ibidem, chap. Halle des Mathurins. — 43. Recueil d'ordonnances

de la prévosté de Paris, Paris, Roffet, 1582. Arrêt pour la vente des vins,

24 août 1577. — 44. Cosmographie de Thevet, liv. 15, chap. 5, Cité

de Paris. 45. États et empires du monde par Davity, chap. Grande Breta-

gne, art. Richesses d'Angleterre. — 46. Ibidem, chap. État du Turc, art.

Constantinople. — 47. Cosmographie de Thevet, liv. 15, chap. 5, de la

Cité de Paris. — 48. Le Théâtre français par Bourguereau, chap. Touraine.

— 49. Antiquités de Sauval, liv. 6, chap. Boucherie du faubourg Saint-

Germain. — 50. Journal de Henri IV, année 1606, vendredi 10 novembre.

51. Traité de police par Delamarre, liv. 5, chap. 13, Police des

grains, etc. — 52, 53. L'Anti-Hermaphrodite, Paris, 1606. — 54. Antiquités

de Paris par Sauval, liv. 6, chap. État des boulangers. — 54. Histoire de

Paris par Félibien et Lobineau, Preuves, Registres de l'hostel de ville de

Paris, chap. Don de 150,000 livres fait au roi. — 56. Articles et propositions

sur lesquels le roi a voulu estre délibéré par les princes officiers de la cou-

ronne et autres seigneurs de son conseil assemblés pour ce fait à Saint-

Germain-en-Laye en novembre 1583, chap. Finances. — 57. Note 60 de

la station LVIII, *l'Imprimerie et la librairie françaises*. — 58. Registres du

parlement : « La cour faict deffenses... aux escrimeurs et tireurs d'armes

de s'establir dedans le quartier de l'Université. » 21 août 1567. — 59.

Journal de Henri IV, année 1606, vendredi 19 mai. — 60. « La cour a dé-

fendu aux personnes accoustumées de loger de nuit pour un liard et au jour

la journée... les gens oiseux de... » Registres du Parlement, 12 décembre

1551.

61. Cosmographie de Belleforêt, chap. Cité de Paris, art. Ausmosnes des

chartreux. — 62. Supplément au Journal de Henri IV, 11 septembre 1608.

— 63, 64, 65, 66, 67. Histoire de Francion, liv. 2, chap. Histoire de

Marsault. — 68. Journal de Henri IV, année 1605, vendredi 30 décem-

bre. — 69. Ibidem, année 1596, mardi 4 juin. — 70. Ordonnance de Blois,

1579, chap. De la justice, art. 195.

71. Journal de Henri IV, année 1606, jeudi 25 janvier et jeudi 9 m rs.

— 72. Mémoires de d'Aubigné, — 73. Journal de Henri IV, 1606, jeudi

25 janvier et jeudi 9 mars. — 74. Histoire de Paris par Félibien et Lobi-

neau, Preuves, Registres de l'hostel de ville de Paris, Ordre de n'avoir

qu'une porte ouverte à chaque maison. — 75. Registres du parlement,

Règlement pour la sûreté de la ville, 7 septembre 1598, et du 29 octobre

1558, relatifs au guet extraordinaire, etc. — 76. La fameuse compagnie



registres du parlement, 18 avril 1560, sur les porte-paniers et porte-tallettes. — 118. Dans la carte de l'île de France par la Guillotière, géographe de la fin du seizième siècle, au lieu d'Antoni on lit Saint-Antoni. — 119. On y lit aussi, dans la direction de Paris à Saint-Germain, la Malcelan. — 120. Dans la même carte on voit aussi le parc de Madrid clos

178.

Le plan de Paris de Melchior Tavernier offre les îles de Louviers et de Saint-Louis toutes couvertes de plantations, de moulins, de petites maisons. — 122. Le terrain entre les Tuileries et les Bons-Hommes était libre comme aujourd'hui. Pour l'autre rive voyez la note 124. — 123. Le plan de Paris dit de Tapisserie, à peu près le même que celui de l'*Orbis* de Braun, bien qu'il soit antérieur de quelques années, car celui de Braun est de 1576 au moins, ne marque point, comme celui du Traité de la police de Delamarre, règne de Henri III, ou celui de Tavernier, fin du règne de Henri IV, un long jeu de mail défendu par des barrières. Mais ce jeu devait exister en 1600 et attirer le beau monde au quai des Ormes. — 124. Plan de Paris par Delamarre, dans son Traité de la police. — 125, 126. Rabelais, Gargantua, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 22, les Jeux de Gargantua. — 127. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 6, chap. Autres places. — 128. Ordonnances du 9 mai 1539, 5 février 1561, relatives aux masques, et l'art. 198 de l'ordonnance de Blois 1579. — Journal de Henri IV, année 1595, mardi 7 février; année 1597, dimanche 23 février. — Le livre de la mommerie par Claude Noirot, juge en la mairie de Langres. — 129. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 6, chap. Foire Saint-Germain. — 130. Journal de Henri IV, année 1607, vendredi 23 février. — 131. Ibidem, année 1594 et suivantes. — 132. Ibidem, année 1594, jeudi 14 avril. — 133. Registres du parlement, mémoriaux. « L'oreloge du palais sonna à carillons en signe de réjouissances... » 4 juillet 1530; il en fut de même durant ce siècle : mêmes registres mémoriaux du 29 mars 1549, 12 juin 1598, 28 septembre 1601, 26 avril 1608. — 134. Voyez le Cérémonial des églises, chap. Marguilliers. — 135. Ordonnances relatives à la prévosté des marchands de Paris, § la Forme de faire payer le guet, et de ceux qui sont subjects à le faire. — 136. Calendrier historique de Paris, chap. Dimanches d'après Pâques. — 137. Statuts des jardiniers et des boutiquiers du seizième siècle. — 138. Antiquités de Paris par Corrozet, f<sup>o</sup> 194, verso. — 139, 140. Recueil d'ordonnances de la prévosté de Paris, art. Ordonnance des péages.

STATION XLIII. — LA BOUTIQUE DE CALAIS. — 1. Cartes de Mercator, Duysbourg, 1585; Cartes du *Theatrum orbis terrarum*, d'Ortelius, Anvers, 1595; Cartes de Hondius, auteur de la Description de l'univers, 1607. — Hondius a gravé bien avant cette époque un grand nombre de cartes; j'en possède plusieurs. — 2. J'ai un recueil de cartes italiennes de Floriano, de Giacomo di Castaldi et d'autres géographes, gravées au seizième siècle depuis l'année 1535 jusqu'à l'année 1563; le dessin en est moelleux, gracieux. — 3. Cosmographie de Belleforêt, France, Picardie, Plan de la ville et port de Calais. — 4. Atlas de Ptolomée, Venise, 1511; même atlas, Venise, 1527. — Cartes de Pomponius Mela, Bâle, 1538. — *Disegno dell' Asia di Castaldi cosmographo*, Venise, 1561. Cartes de Thevet, de Belleforêt; cartes du Théâtre de Bouguereau. — 5. Atlas de Ptolomée de 1511, déjà cité, tab. 2, tab. 3 *Africa*, tab. 2 *Asia*. — 6. J'ai un atlas qui a appartenu au célèbre géographe Buache; il est composé de plusieurs cartes des provinces françaises, gravées à diverses époques du seizième siècle. Ces signes géographiques se trouvent dans plusieurs de ces cartes. — 7. Cartes du Théâtre français de Bouguereau. — 8, 9. Il suffit de con-

teier ensemble les atlas et les cartes cités dans ces notes. — 10. *Præfatio* *Finis* *delphinatus regis mathematici. Lulietia professoris, arithmetici, geometrii et cosmographici*, Paris, Simon Colone, 1544.

11. *Gallia descripta*, ab Orontio f. Orph. Venetia, 1563. — 12. Tels que le Guillotiere cité dans le Journal de Henri IV, année 1594, jour 27 ou 28. Jean du Temps, Bassoys; Jean de Fayen, Limoux; Isaac Fingon, Torangeau, les Aingayel, Angers, elles dans l'avertissement du 3<sup>e</sup> François de Bouguereau. — 13. *Hispania descripta*, Venise, 1560. Cette carte est à l'atlas cité note 6. — 14. Carte du *Norvegetis veteribus incognita*, Paris, Jean Petit, 1532, et le chap. Terres septentrionales. — 15. *Historia principalis navigationis of the english nation*, London, 1598. — 16. Carte de l'Europe de l'atlas de Mercator, Quilbourg, 1595. — 17. Elle est surtout d'importance dessinée dans la carte de l'Europe corrigée par Bellon, traducteur et lecteur du roi, Paris, 1627, où elle est appelée Saxe, marquée élevée par le czar Rodor. — 18. Notamment celle d'Adrien de Castille et Carlise, celle de la Chine. — 19. Bistoire du Portugal, année 1580, époque de sa réunion avec l'Espagne après la mort du cardinal Henri. — 20. Atlas et cartes du seizième siècle.

21. Atlas déjà cités. Cartes d'Afrique. Voyage des Portugais, en 1482, au delà du cap de Bonne-Espérance. — 22. Géographus de Plinius de Pomponius Mela, *de Africa*. — 23. Cosmographie de Thoret, de Muller, Afrique, *Africa*, *Vir. Stipius*, Venise, 1543. — 24. Le Quart du Nouveau-Monde et navigations faites par Emer de Vespucce, Paris, 1598, par de l'Isle de France, un volume in-12, caractères gothiques, le texte traduit de l'espagnol en italien, et de l'italien en français par Mathieu de Bédouet, j'en possède un exemplaire de la première édition, que je ne trouve dans aucune des bibliothèques publiques de Paris. C'est un ouvrage écrit en langue française sur la découverte de l'Amérique, terminant ainsi *Cy finit le livre intitulé le Nouveau-Monde et les voyages de Amer de l'espèce*. Je n'ai eu qu'un frontispice d'une édition postérieure à la première, je ne puis dire si le frontispice de la première porte l'Almer ou Almerie, car il manque à mon exemplaire. Au feuillet 71 de mon édition on trouve *C'est une lettre d'Alberic l'espèce*. Dans le *Norvegetis veteribus incognita*, page 116, on lit *Navigatio prima Vesputii optima*, ce mot d'Alberic est répété à la tête de toutes les pages de ce chapitre. On lit encore un autre chapitre intitulé *Antea Vesputii navigatio prima*. Mais toujours est-il vraisemblable que par l'usage de l'orthographe d'Amer le véritable nom a été donné, car le traducteur l'écrit ainsi à une date si rapprochée de la découverte du nouveau continent, et au même temps qu'il est le premier à le nommer Amer ou plutôt Almerie était un prénom, puisque dans le *Norvegetis* déjà cité, on lit après le 142<sup>e</sup> chapitre, deux la lettre d'Amer. Vespucce au duc de Lorraine. *Cum grammate rursus ambigua*, par le duc de Lorraine. *Georgii Anthoni Vesputii arunculi mei partem nunciatam*. — 25. Histoire des Indes Occidentales, traduite de l'espagnol de Lopez de Gomara par le sieur de Gentilly, Paris, 1597. — 26. Dans le *Plantiphère* de Florin, grave au seizième siècle, on trouve écrit dans l'exergue par l'Amérique septentrionale *Hispania major capta*, année 1530. — Verrin aussi Herrera, années 1521 et 1533, Conquête du Mexique, Conquête du Pérou. — 27. Histoire de l'Amérique portugaise par Sebastian Rodé, Lisbonne, 1730. — 28. *Annales anglicarum rerum*, autore tuncano, année 1587, et autres. — 29. Histoire de l'Europe au seizième siècle. — 30. Relation des navigateurs par Ramasio, Venise, Giotti, 1563. *Relazione di Giovan da Varesano della terra per lui scoperta in nome di suo maestro d'Alfonzima, scritta da Diego*, 1524.

31. *Prima relatione della navigatione di Cartier piloto di Francia della terra nuova*, année 1534. — 32. Voyage de Champlain, de Brouage, fait en la Nouvelle-France, Paris, 1663 — 33. Cosmographie de Thevet, liv. 23, chap. Breuvages dont usent ceux de la Floride. — 34. Histoire de France par Piguerre, liv. 3, janvier 1558. — 35. Traicté de l'économie politique par Montchrestien, Navigation. — 36. Histoire de la Nouvelle-France par Lescarbot, Paris, Millot, 1612. — 37, 38, 39. Ibidem, texte et cartes. Cartes de l'Amérique de Thevet, de Belleforêt. — 40. Histoire de la Nouvelle-France par Lescarbot, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 3, année 1562, et liv. 2, chap. 8, Description de la rivière ou fort de Ganabara, etc.

41. Mappemonde du *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius, et de la Description de l'univers par Hondius. — 42. Mappemonde de la Cosmographie de Thevet. — 43. Mappemondes de Hondius et des autres géographes de cette époque. — 44. Cosmographies de Ptolomée et de Pomponius Mela. — 45. Telle est la carte-mappemonde d'*Antonius Florianus Ulinensis*. — 46. Théâtre français de Bouguereau, Blois. — 47. Voyez au t. II, Histoire IX, l'*Artisan*, la note 84. — 48. Un vaste cabinet de géographie a été ouvert dans les bâtiments de la Bibliothèque royale par le savant géographe M. Jomard, de l'Institut. Tous les vieux et tous les nouveaux siècles de la science y sont chronologiquement rangés. J'invite ceux de mes lecteurs qui désireraient des notes plus étendues à aller les y compléter. Monsieur Jomard, vous nous devez une histoire de la science, il faut enfin payer ses dettes.

STATION XLIV. — L'ÉCRIVAIN DE CALAIS. — 1. Cartes marines de Gérard Mercator; et pour le genre de gravure à bouillons noirs, voyez la carte de l'île de Malthe d'Antonius Lafreri, Rome, 1551, et celle de la Grèce de François Salamanca, géographe italien, du même temps. — 2. Carte du Grand Océan de *Nicolo del Dauphinatto*, Venise, 1560. — 3. Voyez les cartes de la France déjà citées, auxquelles il faut ajouter celles de La Guillotière et celles de Jean Besson, Paris, 1593. — 4. Cartes des provinces maritimes du seizième siècle ou commencement du dix-septième, et entre autres les cartes de la coste de La Rochelle gravées par Tavernier. — 5. Cosmographie de Thevet et de Belleforêt, plans des villes maritimes de France. — 6. « Roolle des parties de despenses que messire... le Moy chevalier, seigneur de la Meilleraye... visse admiral de France a ordonné estre payé... Claude Guyot, notaire et secrétaire du roy et par lui commis à tenir ce compte et faire le paiement de la construction du port du Havre de grâce... en la présence de moi Régy, tabellion... dernier septembre 1562. » J'ai l'original de ce compte. — 7. Histoire de Provence au seizième siècle, Toulon et ses fortifications. — 8. Voyez la note 6. — 9. Histoire de Bretagne au seizième siècle, Saint-Malo, Vannes, Nantes. — 10. Histoire de Languedoc par dom Vaissette, seizième siècle, preuves, n<sup>o</sup> 139, art. accordés par Henri IV au Languedoc à l'occasion du don gratuit, 1599. — 11 à 14. Us et coutumes d'Oleron, chap. Parties du corps du navire. — 15. Voyez au tome II, Histoire XIV, *le Marin*, la note 6. — 16. Histoire du Havre-de-Grâce par l'abbé Pleuvri, Paris, 1769. — 17. Ibidem, Mémoires de Du Bellay, liv. 10, année 1565. — 18. Hommes illustres de Brantôme, chap. Vie du baron de La Garde. — 19. Estats et empire du monde par Davity, chap. Forces de la France. — 20. Voyez la note 17.

21. « Noble homme Jehan Durant, cappitaine ordinaire du charroi de l'artillerie du roy et cappitaine de l'artillerie de la ville de Paris... confesse avoir receu de noble homme... le 2 mars 1583. » J'ai l'original de cette quittance. — 22. Recueil de mémoires par Bouillerot, 1586, M. d'Esper-



non au roy de Thunis. — 23, 24. Bibliothèque du droit français par Bouchol, *vo Marchandises*. — 25. Voyez à la Station LXX, la belle et neuve, la note 97. — 26. Bibliothèque du droit français par R. avec *Assurance de navire*. — 27, 28. Essai des merveilles de nature par L. François, chap. 12. — 29. Hommes illustres français par Brantôme, *vie de Strozzi*, etc. — 30. Mémoires de Du Bellay, liv. 10, année 1542.

31. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 6, chap. 4, Siège de Vence. — 32. Voyez aux notes du tome II, Histoire XXIV, le *Maron*, et entre les notes 16 et 18. — Journal de Henri IV, année 1593, janvier. — « J'ai une quittance du capitaine ordinaire en la marine du roy, Monsieur de Coudray, ainsi conçue : « ... Je ... confesse avoir reçu comptant... la somme de cinq cents livres à moy ordonnée par monseigneur de la Meillerie, l'un des lieutenans-généraux pour Sa Majesté en Normandie et vice-roi de France le 2 octobre 1575 » J'en ai une autre du 9 juillet 1575 par Marterne, ou le même La Meillerie est mentionné comme capitaine de cinquante hommes d'armes avant de l'être comme vice-roi. Dans les contrats notariés surtout, l'officier de terre et de mer est toujours par sa qualité d'officier de terre. — 33. Les *Mémoires de Sully*, chap. 17 du tome II, nous apprennent jusqu'à quel point, pendant nos guerres civiles du seizième siècle, la marine militaire avait péri. — 35. « Le roy promet de faire punir les pirates qui volent les marchands et habitants du pays. » Précis des États de Bretagne, 20 juillet 1574, manuscrit déjà cité. — 36. Ordonnance de mars 1584, pour les vice-amiraux, art. 60. — 37. Histoire de Louis XII par d'Auloy, tome 1507. — 38. Hommes illustres français de Brantôme, *Vie de Bâtard II*. — 39. *Ferret de jure et re narrati*, lib. 7. — 40. Mémoires de Du Bellay, liv. 10, année 1545.

41, 42. Hommes illustres français de Brantôme, chap. Vie de Henri II. — 43. Secret des finances par Froumenteau, 1681, « Etat des revenus des finances ordinaires et extraordinaires levés depuis 1547 jusqu'en 1584 », *vo Armées de mer*. — 44. Bibliothèque du droit français par Bouchol, *vo Armées de mer*. — 45. « Mons de Mévillon, j'ay eslevé tout expedier une escadre de mon cousin le grand prieur de France pour faire delivrer à la principauté de Savoye deux galères qui lui restent à fournir des quatre... » Promesses et survant reelles il a fait estimer l'une de vos galères de mille écus... » Lettre de Charles IX du 3 juin 1561, dont j'ai vu le petit temps. — 46. « Nous Philiber Garbot, chevalier de l'ordre... » France, gouverneur et lieutenant-général pour le roy en ses pays et comtés de Bourgogne, et lieutenant-général de monseigneur le duc de Normandie, gouverneur, bailli et capitaine de la ville de Caen, confessons avoir en et reçu de Jehan Cornu, receveur ordinaire de la chambre du duc de Coudray, la somme de quatorze cents quatrevingts livres tournois, et ce pour nos estats, gaiges et pensions de gouvernement, le 15 mars 1533 par le capitaine de Coudray pour deux années... le 20 mars 1533 avant Pasques. J'ai l'original de cette quittance. — 47. « En la présence de moy... » et secrétaire du roy, messire Richard Dubois, chevalier, seigneur de Brouilly, pensionnaire du roy en l'estat de sa marine, a confessé avoir reçu de messire Jehan de Bymont, trésorier et receveur général de la dite marine, la somme de cent liv. pour sa pension et estat de la dite marine le 15 mars 1531. » J'ai l'original de cette quittance. — 48, 49. Ordonnance de mars 1584 sur le pouvoir des vice-amiraux, art. 96, 97. — 50. Ordonnance de mars 1548 et du 6 mai 1557 relatives à l'armement des galères.

51. Ordonnance de mars 1548 relative à l'armement des galères. — 52, 53, 54. Ordonnance de mars 1548 relative à l'armement des galères. — 55. Traité de l'économie politique par Moulchrestien, Navigation. — 56, 57.

cabinet du roy de France, déjà cité, liv. 2, Grand nombre de gentils-les qu'il y a en France. — 58. Ordonnance de Henri II, du mois de 1548, déjà citée. — 59. Ibid., Ordonnance du 13 mars 1584 relative à l'amiral, art. 2. Voyage de France par Du Verdier, chap. Provence. — 60. Table de la déclinaison de la ligne équinoctiale par le soleil par Bosson, Poitiers, Marnes, 1559. Le Cosmolabe, concernant toutes observations tant en ciel, en la terre comme en la mer, par Besson, Paris, Deuville, 1567.

61. Art de naviguer, traduit de l'espagnol de Pierre de Médine par Nicolas de Nicolai, Lyon, Rouille, 1576. Navigation du capitaine Forbisher, ppin, 1578. — 62. Le grand routier, ou pilotage des côtes de l'Europe par Pierre Garcie, La Rochelle, Breton, 1560. Le Portulan, description des mers du Ponant et de la Méditerranée, traduit de l'italien, Avignon, Roux, 1577. — 63, 64. Cosmographie de Thevet, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 1, Siège du Turc devant Malte. — 65. *De bello Cyprio, autore Gratiani*, Rome, 1634, année 1571. — 66. Histoire de Gênes, André Doria. — 67. *Artis Schoockii imperium maritimum*, Amsterdam, 1634, cap. 8, *De gallo-m potentia maritima*. — 68. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 6, chap. Bourbon assiège Marseille. — 69. Mémoires de Du Bellay, année 1595, excursion à l'île de Wiche. — 70. Chroniques de Froissart, Siège et prise de Calais. — 71. *Schoockii imperium maritimum*, cap. 21, *De Indiæ orient. detate in Belgio*. — 72. Mémoires de Condé, année 1587, Lettre envoyée à la terre à dom Meudoze. — 73. L'art héraldique par Baron, Paris, chap. 3, Pavillon des nations.

STATION XLV. — LE VIELLEUR D'AMIENS. — 1. Sérées de Bouchet, série 29, Mores, nègres et noirs. — Dictionnaire de commerce par Sarras, aux articles de ces différents métiers — 2. Voyez à la Station LXIV, *Comédiens français*, la note 134. — 3. Cette industrie musicale tient au caractère des peuples de cette province. — 4. Il en est, il en était ainsi, il y avait partage égal des successions. — 5. Ces divers métiers, qui, en général, ne sont exercés que par les habitants de l'Auvergne, sont presque tous mentionnés dans les Œuvres de Rabelais, Pantagruel, liv. 2, chap.

Comment Epistemont fut guéry par Panurge; et dans les Sérées de Bouchet, série 29, Mores, nègres, etc. — 6. Coutumes d'Auvergne, chap. 1, Tailles, guets et autres servitudes, art. 21. Coutumes de La Marche, ap. 16, Hommes francs, serfs, art. 139. — 7. « Item une jupe de veurs à la reistre, doublée de pluche... » Inventaire des biens de la veuve Nicolai, manuscrit déjà cité. — 8. « A Cloquart, mercier du palais, pour son payement... de trois jarretières d'or et d'argent pour le service de monseigneur. » Factum du duc de Guise. — 9. « ... A Bras-de-Fer, tailleur de mondit seigneur, la somme de trente livres employée à acheter un drap verd pour faire un manteau de pluie. » Ibid. — 10. Telle a été jusqu'à la révolution l'habit de chœur de ces chanoines.

11. Voyez dans l'Histoire de la Merci par Latomy, Paris, 1631, les statuts de cet ordre. — 12. « La court a ordonné à Pierre Potier, receveur des gages, exploits et amendes d'icelle, que des deniers de sa recepte il baille à Bernard Gasquet, maistre des œuvres de la haulte justice de Thouaise, trente sols tournois pour avoir bastu et fustigué par les carrefours costumés de la dicte ville... le nommé Jehan Vallet... faict à Tholose dit parlement le xvii<sup>e</sup> jour de juing mil vc et x... » J'ai l'original de laittance de l'exécuteur mise au dos de l'extrait de l'ordonnance. Depuis 10 les gages devaient avoir augmenté. — 13. Bibliothèque de Bouchel, *Arbres*. — 14. Petite monnaie de cuivre. Traité des monnaies par Le auc, seizième siècle. — 15. Journal de Henri IV, 26 août 1606. — 16.

ibid., 3 avril 1604. — 17. Les vraies contrefaites et prophéties de Michel Nostradamus, 1568, épitre dédicatoire à l'invictissime Henri II. — 18. Registres du parlement de Toulouse cités par Laroche-Flavin, ibid. tit. 2, art. 1<sup>er</sup>, Défense de faire festins et banquets à cause de la prière du roy François I<sup>er</sup>. — 19. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Boulangers*. — Ancienne danse de l'Auvergne qu'on danse encore.

21. Visez à la Station LXXVIII, les *Danseurs français*, la note 20. — 23, 24. Œuvres de Rabelais, édition de Valence, 1547, le Voyage et navigation que fist Panurge, etc., chap. 16, Comment l'on danse, etc. On danse encore dans les montagnes de l'Auvergne et du Rouergue cette vieille chanson, à en juger par l'air, tout composé de blanches on de notes pointées, elle est au moins du quinzième siècle. — 25. « Un sac la garni d'un grand couteau à couper pain, attaché à celui avec un panier d'osier fermant à clef » Inventaire des biens de la veuve de Val, manuscrit déjà cité. — 26. « La quantité de vingt halet muids de blé tiers de bled froment au grenier de la maison, prisé le muid commun... » Ibidem. — 27. *Conspicua de re cibaria*, lib. 13, cap. 2, de Fontenay. — 28. Dictionnaire de Farelère, v<sup>o</sup> *Tournebroche*. — 29. *Conspicua* de Thevet, liv. 14, chap. 8, Pais de Limosin. — 30. Mémoires de Fontenay par Grosley, Maison de Val, s.

31. Telles sont encore toutes les vieilles maisons de cette ville. — Voyez la représentation de Limoges au seizième siècle dans la carte de Lemercier *descriptio*, auteur Ant. J. Fugano, Tours, 1704. — 32. Traité des monnoies par Le Blanc, Limoges. — 34. *Scaligeriana*, v<sup>o</sup> *Poitiers*. — Voyage de France par Du Verrier, Chap. Gouenne. — 36. « Les portes du palais de Poitiers affermees savoir : une à Charles Huet... une à David, gantier... une autre à Jean Genois, marchand peletier... une autre à... une autre... » Domaines de Poitiers, manuscrit déjà cité. — « En outre à condition de payer... au maire comme aux autres et de la ville... 30 livres. » Ibidem. — 38. « Aux gardes du maire 7 livres 10 sols au trompette 4 livres 10 sols, » Ibidem. — 39. « Il y a trois foires par an à Fontenay savoir : à la fête de saint Jean, celle de saint Pierre et celle de saint Venant ; il s'y vend toutes sortes de marchandises et une grande quantité de bestiaux, chevaux, etc. » Ibidem. — 40. *Conspicua* de Thevet, liv. 14, chap. 7, Saint-Maixent, etc. — 41. Ibidem, chap. 8, Bourdeaux, etc.

42. On ne peut se faire une idée de la multiplicité des perceptions seigneuriales, royales dans le sens de domaine seigneurial au du domaine royal, dans la province, auxquelles était assujéti la province du Berri, que l'on a vu dans l'inventaire des titres du duché de Châteauroux déjà cité. — 43. L'usage des fiefs par Brussel liv. 3, chap. 15, Bourgeoisies, notamment les ordres des jurés. Glossaire de droit français par Laurière, v<sup>o</sup> *Arrière*, *Arrière*, etc. *Devoirs de bourgeois*, *Avenage* ou plutôt *Arrière*, du mot *Arrière*, *Devoirs de fiefs*. Dans l'inventaire des titres du duc de Châteauroux, manuscrit déjà cité, sont mentionnées plusieurs actes relatifs à ces taxes payées par les bourgeois au duc pour la protection de leur bourgeoisie. Il y est aussi fait mention d'un acte portant au-dessus de la porte de la bourgeoisie de Châteauroux condamnés à payer au seigneur la cense de la bourgeoisie. On lit dans un autre endroit : Role des tailles de la cense bourgeoisie. — 44. Coutumes du Berri, tit. 15. — 45. Voyez aux notes de la page 65, siècle, Épitre XC, le *Pèlerinage*, la note 40. — 46. « La ville de Limoges est divisée en haute et en basse ville, le château est situé dans la haute ville... Il y a une petite porte, on monte par cinq marches pour entrer dans un grand clos qui était autrefois l'emplacement de l'ancien château... lequel clos est planté de vignes... » Domaines de Poitiers.

- cité.** — 47. *Propos rustiques de Ragot*, chap. 8, de Tailleboudin. — *Coutumes du Bourbonnais*, art. 161. — 49. Dans les plus vieux *almanachs* de Pierre Larivey de Marseille se trouve le joli conte de M. Passet au sujet de ce cri de *Passes*, passe-t-il rien, qu'on entend après de la retraite dans les villes du midi. — 50. *Antiquités de Bourges*, chap. Arrest contre Jacques Cœur. — *Voyage de France par du Verdier*, chap. Berry. — 52. *Antiquités de Bourges* par Chenu, chap. Boulangers. — 53. *Domaines de Poitiers*. Il Bois-le-Roi, Pré-le-Roi, Maison-le-Roi ; naturellement, pour ne pas certainement, il devait y avoir Champ-le-Roi. — 54. « Le Pré-le-Roi le long de la rivière de Sèvre... une maison qu'on appelloit au-Maison-du-Roy... le Pré-le-Roy, paroisse de Vaille... un autre *Manoir*, paroisse de Sécoudigny... » *Domaines de Poitiers*, déjà cité. — 55. Les rentes dues... procèdent en partie dudict terrein de la Forêt-qui'on ne connoist plus sous ce nom... » Ibid. — 56. « ... Le Marais-qui est à Veluire... » Ibid. — 57. Voyez les coutumes de ces trois lieux, où les prestations et les devoirs féodaux occupent de si longs chapitres. — 58. « A Jehan Robichon, marchand boulanger, demeurant au Mans, la somme de 61 sols 8 deniers tournois qui deuë luy est par la ville, pour nombre et quantité de sept vingt huit pains, par luy payés à la dicte ville, ainsi qu'on a de coustume, en icelle ville faire par chacune assemblée d'icelle... » *Compte de la mairie de Tours* arrêté le dernier octobre 1533 par Nicolas Lecler, maire. « A Jehan Robichon, marchand boulanger, la somme de 56 sols, 3 deniers tournois, pour le nombre de six vingts quinze pains blancs de 3 deniers tournois pièce, lesquels ont été distribuez au maire, eschevins, gens d'église et officiers de ladicte ville, par chascun jour des assemblées ordinaires faictes en l'hostel et maison de la dicte ville... » Ibid., Guillaume Boyer, maire, le dernier octobre 1537. — 59. « Pour dix-sept aulnes de drap de Forbrun pour faire les robbes de quatre clerks et sergents de la dicte ville, à raison de cinquante-cinq sols tournois l'aulne... » Ibid., 5 janvier 1537, Guillaume Chaussade, maire. « A Jehan Ducas, orfevre, la somme de 40 livres 10 sols tournois, pour deux marcs deux onces d'argent, convertis en orfevrerie blanche dorée... pour icelle mettre et asseoir sur les manches des robbes des quatre clerks et sergents de la dicte ville, qu'ils ont accoustumé d'avoir à chasque fête de Noël, et au brodeur pour avoir brodé dessus les armes de la dicte ville... » Ibid. — 60. « A Alexandre, maître maçon de la dicte ville, la somme de 100 sols tournois à luy ordonnée pour avoir fourni de pierre et taillé l'armoirie de nous maire, mis et apposé en la dicte salle de la dicte maison de la dicte ville... » *Compte de la mairie de Tours*, année 1526.
61. « ... A Loys Ronce, painctre, la somme de 40 sols tournois à lui ordonnée pour avoir painct les armoiries de nous maire, mises et apposées en la salle de la dicte ville de Tours, ainsi qu'ont fait les autres maires de la dicte ville de Tours... » Même compte. J'ai les originaux de tous ces comptes. — 62, 63, 64, 65. *Voyage de France par du Verdier*, chap. Berri. — 66. Ibid., chap. Anjou. — 67. *Le Théâtre français de Bouguereau*, Pays du Maine. — 68. Ibid., Bretagne. — 69. *Traité de l'économie politique* par Montchrestien, Navigation. — 70. *Coutumes de Bretagne*, tit. 2, art. 89 et 90. — 71. Ibid., tit. 25, art. 636. — 72. Ibid., art. 529. — 73. Ibid., chap. 6, art. 1<sup>er</sup> et suivants. — 74. Ibid., tit. 3, art. 114.
75. « Sous Henri IV états assemblés régulièrement à peu près tous les ans... » *Précis des délibérations des états de Bretagne*, manuscrit déjà cité. — 76. « Commissaire du roi pour assister aux états... » 25 septembre 1567. Ibid. — 77. « On charge le procureur-général de s'y opposer. »

1<sup>er</sup> octobre 1576. Ibid. — 78. « On charge une commission de terminer un procès par l'avis du conseil des estats et en présence du procureur général syndic... » 8 octobre 1600. Ibid. — 79. « Jean Avril, seigneur de la Roche, trésorier des estats... les sieurs Beaujouan, et Lesclapart, nommés par nomination des députés en cour pour remplir sa charge. » 27 sept. 1567. Ibid. — 80. « On enregistre acte faisant mention de la promotion du roi par le comte de Brissac de ses services comme chambellan de France de Bretagne... mais le roi declare que cette qualité attachée à sa personne de Châteauneuf ne fait aucune cérémonie pour la tenue des états... » 21 août 1614. Ibid.

81, 82. « Le droit de porter le manteau royal à l'ouverture de la session de la cour, et d'en être gratifié après la clôture, est accordé à la terre de Pontfarcy... » 28 août 1614. — 83. « On arrête que... de chaque assemblée le lieutenant fera l'appel des trois ordres... » 11 oct. 1573. Ibid. — 84. « Les états réclament les contrats de mariage... les VIII et le Louis XII avec Anne, duchesse de Bretagne, pour prouver la nécessité du consentement des états à la levée des taxes... » 26 décembre 1578. Ibid. — 85. « On arrête que si la levée de l'impôt excède le montant de 180,000 livres, le surplus servira à payer... » 18 mars 1588. Ibid. — 86. « On donne aux députés en cour d'offrir jusqu'à 200,000 reus pour la suppression des nouveaux édifices et les levées de deniers extraordinaires, d'en passer un traité avec le roi et d'imposer des sommes nécessaires à cet effet... » 15 mars 1582. Ibid. — 87. « Les états ratifient le contrat passé par le roi avec les communes du royaume au sujet d'un secours... demandé par Sa Majesté, mais ils déclarent que le dit contrat n'a d'effet si le roi ne l'accepte dans la des ses parties... » 13 mars 1587. Ibid. Voyez aussi la note ci-dessus. — 88. On supprime le roi de France dans le rengon catholique les seigneurs de Rohan et de Laval... » 28 février 1595. Ibid. — 89. « On fait l'appel des trois ordres et le procureur général syndic requiert la saisie des biens des absents... » 25 septembre 1577. Ibid. — 90. Dans tous les procès-verbaux des états de Bretagne, on a fait le précis en un manuscrit de cinq volumes fol. déjà cités, on a vu une réclamation impérieuse, tant que les offices de la Bretagne ne sont pas nés à ceux gens du pays.

91. Il n'est donc pas étonnant que l'île ou presqu'île de Bretagne soit une espèce de petite France, mais il l'est que la Normandie, avec ses plus riches provinces, ait conservé un type primitif de son caractère. — 92. Coutumes de Normandie, chap. Jurisdiction, art. 7. Ibid., art. 54, et chap. Châtiments Normands et confirmations. — 93. Ibid., art. 38. — 94. Essai historique sur Bayeux par Piquet, liv. 2, chap. 24. Fortes et mœurs. — 95. Histoire de Rouen. — 96. Histoire de Rouen par Anquet, chap. 54, Siège et prise de Rouen, l'an 1418. — 97. 100. Mémoires de Sully, chap. 48, Affaires d'état.

101, 102. Essai historique sur la ville de Bayeux par l'abbé de la Roche, liv. 2, chap. 24. — 103. Mémoires de Sully, chap. 41, Affaires d'état et courtoises. — 104. Monuments de la monarchie française par M. de la Roche, liv. 2, chap. 24. — 105. Gargamias, liv. 1, chap. 24. — 106. Comptes rendus le débat entre les bourgeois. — 107. Comptes rendus le débat entre les bourgeois. — 108. Essai historique sur la ville de Bayeux par Piquet, liv. 2, chap. 24. — 109. Propos rustiques le Bagot, liv. 2, chap. 24. — 110. Histoire de France, liv. 7, chap. Mariage de Jean.

111. Contes d'Entrapel, conte Saint du mariage. — 112. Regardes de

ient, 15 février 1557, Amendes contre les hérétiques baillées aux  
s de Picardie. — 113. Journal de Henri IV, vendredi 16 juin.  
1610. — 114. « Ausdits deux guetteurs du beffroy d'icelle ville pour  
d'avoir fait le guet au dit beffroy chacun jour de l'an... et avoir  
les cloches quand ils ont apperçu gens de cheval pour entrer en la  
ville... ciii livres. » Compte de recepte et despense de la ville d'Arras.

Manuscrit dont j'ai l'original. — 115, 116. « Primo pro vestibus  
ii, casularii, carpentarii, coopertoris, tegularii, latomii, et clientis  
, cui libet vi lib. Item sufflatori organi viii lib. Item fossori et suo  
...o, qui eodem die detulerunt vexilla viii s... Item fossori ecclesiæ  
mundatione ambitus processionum et cursu aquarum in cemeterio  
et naturam ecclesiæ iv s... Item Johanni Cressan, pro mundatione  
rum comitis et comitissæ et omnium clausurarum cuprearum... per  
ecclesiam, pro hoc, ivxxx l... Item clerico accedente ad extinguen-  
delas, cxiv s... Item custodi ecclesiæ, pro floribus et ramis et aliis,  
et dedicationis ecclesiæ, cum gratia dominorum et proadjutoribus  
l... » Computus fabricæ S. Petri insulanensis, redditus per Philip.  
ure, anno 1602. J'ai l'original de ce compte. — 117. Ordonnances  
etz, art. 130. — 118. Ibid., art. 66 et suivants. — 119. Coutumes de  
d, art. 23. — 120. Coutumes générales de la comté de Guisnes,

. « ... N'entendons pas toutefois par cette présente ordonnance dé-  
aux droits des officiers de justice pour les despens de bouche que  
rties leur doivent et qui leur sont ordonnez par les précédens ré-  
ms... » Livres des ordonnances civiles de l'évêché de Metz, manu-  
de 1602 que je possède. — 122. « Lesdits boulangiers ne feront faire  
de sorte de pâtisseries... et autres ne seront en pain blanc, sans qu'il  
soit loisible y mettre œufs, beurre, ny huile, ny aucune gresse à peine  
livres d'amendes; ains seulement dorer d'œufs ou safran le des-  
» Ordonnance du 11 mai 1593. Ibid. — 123. « ... Pourront et sera  
le au dit boulangier faire cuire et vendre connils, flamiches et pain  
de en temps de caresme... » Ibid. — 124. « ... Pâtisseries ne feront au-  
pâtisseries, comme tartes, corbions, et aultres semblables pastisse-  
qui se patissent aux œufs, beurre, fromaige, si donc n'est que les dites  
leur soient commandées... » Ibid. — 125. « Défendons... jouer far-  
sonner aucuns instrumens... après la cloche sonnée... » Ibid. —  
Coutumes locales de Pernes, art. 24, Taverniers. — 127. Les abus  
omperies des taverniers et tavernières qui brouillent le vin et com-  
on les doit punir, Lyon, Jean Saugrain. — 128. « ... Ne defendons  
nos dits sujets ne puissent pour une fois seulement aller manger en  
ne avec quelque leur ami forain qui les auroient appelez à ses fraiz. »  
nnances civiles de l'évêché de Metz, déjà citées. — 129. Item sera aussi  
adu à tous bourgeois de fréquenter tavernes, cabaret ou feuillée pour  
vvrer, sur peine pour chascune fois qu'il sera yvre de payer vi livres  
endes; et la où un tombera en pareil accident, l'hoste sera tenu ad-  
r le procureur de monsieur soubz pareille peine... » Ibid. — 130.  
z les notes suivantes.

1. « Des religieux abbé et couvent de S.-Estienne de Dijon, la somme  
ix livres qu'ils doyvent payer chascun an à la dicte ville à cause des  
s bans à vendre vin en menu en icelle ville et es faubourgs avant ce  
s ayent licence de faire cryer les dits grans bans... » Chap. Grans  
du compte de la ville de Dijon, année 1510, manuscrit que je possède.  
32. « Du cryement des vings en ceste dicte ville, néant cy pour l'an  
e présent compte, pour ce que personne ne l'a mis à prix et appert... »  
. — 133. « Des gardes des vignes... messiers... » Ibid. — 134. « De

la ferme du reliaige des futailles... reliés à longue barre... » Ibid. — 132. Du cometaige des vins à deux blancs par quechue à prendre sur les vendeurs estrangers, lequel a esté mis en criée au bail des fermiers. » Ibid. — 133. « De Jehan de Lille, Jumeurant à Dijon, la somme de trente francs pour l'admodiation du chargeage des vings et autres drogues, quel est requis à ce faire par les marchands estrangers de ceste ville. » Ibid. — 137. « Baillé ferme de la ville... baus à vingt... vings cervoise... des verres... déduction des verres cassés. » Ibid. — 138. « Pour Peust, Perrin Guichardet, Jehan Nyelle, Huguenot Poullet, et autres mot, Jehan Mouressot, Jehan Galyon et Jehan Lembert, tous demeurans à Dijon, la somme de quatre francs, mençoys pour leur eston pour leurs peues, salaires et vacquations, l'avoir sur les viges la finage et banheue du dict Dijon avec d'aucuns seigneurs les eschevins de la dicte ville adier communs et de plusieurs lesquels finages estoient les plus meurs et prentz à vendre par assavoir les baus des vendanges comme l'on a accoustumé. » Ibid. — 139. « Cest poissions de vins du mes au roy et e... » Ibid. — 140. « Le 1<sup>er</sup> janvier 1537... » Ibid. «... que par malice... connaissance en envoyera quatre tonneaux de vin blanc d'Ar... » Ibid. «... le chapelier et à monsieur le trésorier de Prestigys... » Ibid. «... et un poudon de vin claret. » Registres du conseil secret de par de Dijon.

141. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> Roy, art. Roy de la baroche — 142. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 4, chap. 3, Capitaine de la ville. — 143. Moreri, Dictionnaire historique, v<sup>o</sup> Cisteraux. — 144. M. de la Roche de Champagne par Baugier, chap. 2, Etat ecclésiastique. — 145. Ibid. «... qu'il ex ste dans une des chartes-coutumes ou privilèges... » Ibid. «... insérées dans la collection des ordonnances du Louvre, que... » Ibid. «... qui donne le droit aux propriétaires de vignes. » — 146. Contes de la conte des Escoliers et des messiers. — 147. Ibid. Contes, de la conte des... — 148. Histoire de siege de Sancerre par Lery, chap. 8, Assaut de Sancerre. — 149. Glossaire du droit français par Lottier, v<sup>o</sup> P... — 150. Cet usage, quoique moins fréquent, n'est pas sans... — 151. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 4, chap. 51, P... — 152. Histoire de France, année 1516. — 153. Ibid. — 154. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 4, chap. 61, Venue de... — 155. Ibid., liv. 3, chap. 63, Venue de... à Notre-Dame de la... — 156. Ibid., chap. 53, Rote des... survenues à Lyon. — 157. Ibid., chap. 54, Rote des... de l'an 1562. — 158, 159. Ibid., liv. 4, chap. 67, Rote des... consolat de Lyon. — 160, 161. Ibid., liv. 3, chap. 62, Roy... — 162, 163. Ibid., chap. 64, Venue de M. Maudet à Lyon. — 164. Ibid., liv. 4, chap. 4, De vers... — 165. Ibid., liv. 3, chap. 61, Henri II, etc. — 166. Ibid., chap. 39, Venue de Charles IX... Voyez surtout la République de l'admiral qui est une... de cette ville. — 167, 168. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 4, chap. 61, Establissemment du consolat à Lyon. — 169. Je crois que... ce... ainsi... que les villes. — 170. Les Princes... que cette ancienne chanson soit de leur pays, les... sont du leur.

171. Ces refrains... les plus vieilles chansons de nos... — 172, 173. Histoire de Marseille, liv. 10, chap. 3, Terreur de... — 174. Le Théâtre français par Bagnereau, Danc, Fanc, L'opéra... — 175. « Nul police... » quatre ou cinq... barques ou... sont dans un continuel mouvement... dans le port de Marseille... humbles remontrances au roy et au conseil de marine pour les...

et patrons pêcheurs de Marseille. J'ai cette pièce, qui s'approche de dix-septième siècle. — 176. Plan de Marseille du seizième siècle de Florini. — 177, 178. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 10, Églises, monastères, etc. — 179. Essai historique sur Bayeux et chap. 17, Bayeux il y a cent ans. — 180. Les comptes de la Paris, les comptes de Valenciennes, Arras, Dijon, Toulouse et mentionnent une messe matinale dite à la halle. — 181. Voyage de France par Du Verdier, chap. Provence. — 182, 183. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 10, chap. 5, Terroir de Marseille. — 184. chap. 3, Édifices publics, etc. — 185. « On peut compter entre les parlement les droits de bonnet qu'il a accoustumé de prendre les officiers qu'il reçoit... La plus ancienne délibération est du 1536... Sera baillé un bonnet et une gibecière de velours au pré-chaque conseiller et huissier, avocat et procureur, etc... » Mémoire sur le parlement de Provence, manuscrit que j'ai. — 186. La cause réformés, Montpellier, 1600. — 187. Gargantua, liv. 2, chap. 30, Epistemon, etc. — 188. Dans tous les pays où l'on travaille les vieillards ont leurs cheveux teints en vert par les émanations des usines. — 189. Voyage de France par Du Verdier, Guyenne. — 190. Histoire de la ville de Tholose, Paris, Melchior-Tavernier, année 1631. — 191. Arrêts de La Roche Flavien, liv. 3, tit. 7, Peste. Règlement du 20 avril 1587. — 192. « Item deux chapeaux de fenestre... l'un garny de velours. » — 193. Inventaire des biens de la veuve du président de Nicolai, manuscrit. — 194. Voyage de France par Du Verdier, chap. Languedoc. — 195. Histoire de cette ville, nombre des églises. — 196. Description de France par Piganiol, chap. 8, art. Toulouse. — 197. Voyage de France par Du Verdier, Normandie. — 198. Histoire du Rouergue par M. de Lamoignon, liv. 1, chap. 81. Inscription latine sur la cloche de Caumont. — 199. Cette inscription de l'année 1623 fait l'histoire de la cloche depuis le treizième siècle : *Infra annum fracta septimo confecta fuit*. Les chanoines, suivant la tradition, avaient toujours peur qu'il lui arrivât nouvelle aventure et ne permettaient guère de la sonner qu'aux fêtes solennelles ; mais, suivant la même tradition, on la sonna si fortement à la fin de l'un d'eux qu'on la cassa. — 200. Le dicton de la cloche de Mende : *Abundance*, Lyon, Jaques. — 201. Histoire de Languedoc par dom Vaissette, liv. 40, année 1581. — 202. Voyez le specimen de la langue dans l'Essai de comparaison de l'idiome languedocien actuel avec celui des troubadours par M. Raynouard, imprimé à la fin du Dictionnaire de la langue languedocienne française de l'abbé Sauvage, 3<sup>e</sup> édition, Alais, 1818. — 203. Le fidèle conducteur par Coulon, France, Paris à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. — 204. Voyage de France par Du Verdier, Guyenne. — 205. Coutumes de Labourt, tit. 7, art. 8 et suivants. — 206. Voyage de France par Du Verdier, Guyenne. — 207. Histoire de Francion, liv. 10, chap. 1. L'arracheur de dents. — 208. Traicté de la manière de bien emboucher, manier et ferrer les chevaux, par César Fiaski, naguère tourné en françois, Paris, Périers, 1567, liv. 2, chap. 1. Maniement appelé galop racourcy avec son temps en musique, et chap. 12, 13, 14, 15, 16 et 17, texte et musique. — 209. Contes d'Eutrapel, conte Que les juges doivent rendre la justice. — 210. Journal de Henri IV, 1610, mercredi 30 juin, Petites observations curieuses. — 211. *De re cibaria* par Champier, liv. 6, chap. 9, *Paris varia genera*.

STATION XLVI. — LES NOMS PROPRES FRANÇAIS. — 1. Prononciation actuelle, et certainement prononciation du seizième siècle. — 2. Il en est de même, et il en était de même en Provence. — 3. Cartes des





e 4., à M. le baron de Ramfort. — 16. Anciens recueils des proverbes. — 17. Histoires admirables de Goulart, chap. Duel. — 18. « Certain homme rendu par Nicolas Mabouneau, procureur à Châteauroux... à messieur Jean Daumont, chevalier, seigneur, baron du dit Châteauroux, de la somme de vingt-cinq livres de rente qu'il avoit acquise de François d'Au-  
— sieur de Bornay, sur la seigneurie de Colombiers, 25 mai 1572. »  
— aire des titres du domaine de Châteauroux, manuscrit que j'ai. —  
— Contrat de revente et retrocession faite à prudent homme Etienne  
— du pré de Corcenay... que monseigneur avoit retiré par droit de  
— féodale... ensuite de quoi est la foi et hommage des dicts prés...  
— septembre 1618. » Ibid.; plusieurs autres endroits de ce manuscrit  
— mention d'accensements de coupes et tontures d'herbes. — 20. Mé-  
— es de la reine Marguerite, première femme de Henri IV.  
— Aventures de Fœneste, liv. 3, chap. 9, Songe du conestable. —  
— Item épées garnies de leurs dagues ou poignards... » Inventaire de la  
— e du président Nicolas, déjà cité, art. Cabinet d'armes. — 23. Aven-  
— de Fœneste, liv. 2, chap. 13, Maréchal de Fervaques. — 24. Jour-  
— de Henri III, année 1578, vendredi 10 janvier. — 25, 26. Etats et  
— res de Davity, France, art Mœurs des François de ce temps. — 27.  
— au t. 1<sup>er</sup>, les notes de l'Épître LXVII, le Duel. — 28. Mémoires de  
— y, liv. 3, année 1527. — 29. Hist. admirables par Goulart, chap.  
— de Jarnac et de la Chasteigneraye. — 30. Ibid., et Relation du com-  
— et duel des seigneurs de la Chasteigneraye et de Jarnac, 1547.  
— Ordonnance du mois de février 1566 relative à la défense des duels.  
— Voyez à la Station XXV, le Clerc du procureur de Toulouse, la note  
— 33. Ordonnance du 10 février 1566 relative à la défense des duels.  
— Trésor d'histoires admirables par Goulart, chap. Duel. — 35. « Que  
— qui seront jugez et trouvez capables pourront tenir salle ouverte et  
— spée en monstre par an et jour après le certificat de capacité du prévost  
— leur sera baillé par les dicts maîtres et non autrement... » Ordon-  
— ce du 14 novembre 1595, archives du royaume. — 36. Journal de  
— enri IV, vendredi 9 mars 1607. — 37. Journal de Henri III, année  
— 578, vendredi 10 janvier. — 38. Mémoires de Sully, chap. 12, Affaires  
— litaires. — 39. Aventures de Fœneste, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 2, Moyens de  
— roistre. — 40. Leçons de La Nauche, liv. 3, chap. 4. — 41. Advertis-  
— ement sur le port des armes par Charpentier, Paris, 1575. — 42. Mémoi-  
— es historiques de La Houssaie, v<sup>o</sup> Duel, duellistes. — 43. Trésor d'his-  
— toires admirables par Goulart, chap. Duel.

STATION XLVIII. — LES CALCULS DE CHARTRES. — 1. Ordonnance  
du 8 octobre 1371 relative au règlement des juridictions du bailli des res-  
orts et exemptions de Touraine. — 2. Notes du t. 2, Histoire V, le Finan-  
cier, depuis 17 jusqu'à 26 inclusivement. — 3. Depuis que par la cessa-  
ion du régime féodal le roi a été en France le seul qui ait levé les impôts,  
à proportion entre les impôts et le numéraire paraît avoir été dans tous  
es temps la même. On sait que de notre temps les contributions de la  
France sont en général élevées au cinquième de son numéraire. — 4. Notes  
de cette Station, note suivante et notes depuis 51 jusqu'à 67 inclusive-  
ment. Il faut tenir compte qu'il n'y a là qu'une partie des états de l'Eu-  
rope, et même que le montant de leurs impôts n'y est pas à beaucoup  
près en entier. — 5. Recherches sur les finances par Forbonnais, année  
1596. — 6. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> Tresor royal.  
— 7. Voyez dans cette Station les notes 3 et 4 — 8. Nous n'avons pas  
besoin que l'Histoire des provinces nous dise qu'au seizième siècle par  
l'importation des métaux de l'Amérique les frais d'exploitation d'un grand

nombre de mines dépassèrent le produit. — 9. Traité d'économie de Montchrestien, chap. Navigation; le Deuier royal, traité de l'argent, par Scipion de Grammont, Paris, 1620, qui entre en Europe depuis cent ans. — 10. Voyez au t. 2, Histoire du navigateur, la note 73, Histoire IX, l'Artisan, les notes 288, 300, notes du seizième siècle, Station XXXII, les Paysans, la note 107 et 108 de cette Station.

11. Mémoires de Sully, chap. 84, Affaires de finances, aux notes du t. 1<sup>er</sup>, Epître LXXXIX, le Songe, la note 52, aux notes du t. 2, Histoire V, le Financier, la note 18. — 12. Histoire du Nivernois par Coquille, chap. Assiette et nature. — 17. Recherches sur les finances par Forbonnais, chap. 4, 18, 19. Traité des tailles par Jean Combes, Poitiers, 1588, belles. — 20, 21. République de Bodin, liv. 6, chap. 2.

22 Journal de Henri III, année 1581, 1<sup>er</sup> août. — 23 Bouchel, v<sup>o</sup> Receveurs. — 24. Voyez dans le Code de Henri III, la volumineuse collection des édits de ce prince relatifs aux aides. — 25. République de Bodin, liv. 6, chap. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> Receveurs. — 27. Secret des Financiers, chap. Etat des deniers levez. — 28, 29, 30, chap. 1<sup>er</sup>, Recepte. — 31. Ibid., et Bibliothèque de Bouchel, ordinaires. — 32. Ibid., v<sup>o</sup> Recepte générale.

33. Secret des finances par Froumenteau, liv. 1<sup>er</sup>, chap. — 34. Voyez dans le Budget romain les diverses permissions accordées aux rois et au clergé de France de lever l'impôt. — 35. On sait que François 1<sup>er</sup> disait, en parlant des impôts, « que Louis XI avait mis les rois à l'impôt ». — 36. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> Decimes. — 37. Le premier original du clergé divisé par généralités et par diocèses, rendu par Castille, receveur général. Ce manuscrit, de plus, n'offre pas dans toutes ses parties des résultats bien nets, à l'époque de troubles le clergé n'acquittait pas bien exactement soit que Castille, receveur-général, n'ait pas su être plus habilement faire usage des Mémoires du clergé, années 1580, 1581, le clergé accorde par contrat 1,300,000 liv. — 38. Journal de Henri III, année 1583, commencement de janvier. « Le 31 mai 1583, joignit aux jurats d'assembler les plus apparens bourgeois pour leur faire prêter au roi par forme d'avance... » Registres du Parlement de Bordeaux, déjà cités. — 39. République de Bodin, liv. 3, chap. 1, criers et commissaires. — 40, 41. Voyez aux notes de la Station de Toulouse, la note 124.

42. Et notamment lorsqu'en 1597 Amiens fut surpris par le duc de Mayenne. — Voyez les Mémoires de Sully, chap. 51. — 43, 44. Secret des Financiers, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 1<sup>er</sup>, Recepte. — 45. Ibid., qui précède le chap. 1<sup>er</sup>, Recepte. — 46, 47. Ibid., liv. 1<sup>er</sup>, Recepte. — 48. Journal de Henri III, année 1586, l'année des Œuvres de Pasquier, liv. 11, lettre 2, à M. de Saint-Martin. Voyez les deux notes ci-dessus. — 51 à 63. Empires de l'Europe, que le roy d'Espagne tire de ses pays, Revenus du Portugal, Pays Bas, Richesses de la Grande-Bretagne, Richesses de l'Empire, Richesses de Pologne, Richesses de la Savoie, Richesses de Gènes, Richesses de Venise, de Milan, Richesses de la Toscane.

64. Scatigerano, v<sup>o</sup> Principes. — 65. Estats et empires du monde, chap. Richesses de Naples et richesses de la Sicile.

tes revenus publics des états de l'Europe, l'*Orbis terrarum*, de Cap. Europe, art. *Opes principum*. — 66. Je citerai l'Allemagne, la Pologne, et avant tout la Russie. — 67. Voyez au t. 1<sup>er</sup>, XXXIX, le Songe, la note 87. — 68. « ... Avons nommé maistre l'umée, maistre des requêtes, maistre Anthoine Bohier, général icees, et maistre Guillaume Bohier, maistre des comptes, commis- pour emprunter pour nous et en nostre nom des dicts prélatz, cha- autres particuliers... selon leurs moyens, richesses et facultez... ceunz de noz bons et loyaux subjectz ne ayans argent ou or é offroient en lieu de ce, vaisselles, chaisnes, bagues d'or et d'ar- us voulons icelles, ensemble leur valeur raisonnable, ils preignent rent pour argent comptant... » Lettres de François 1<sup>er</sup> du 10 juil- , imprimées en gothique sur une feuille de parchemin et revê- signatures. J'ai ces lettres. — 69. République de Bodin, liv. 2, Monarchie tyrannique. — 70. Mémoires de Nevers, Extrait d'un fait par M. le duc de Nevers pendant les estats tenus à Blois en 1577.

Henri, par la grace de Dieu, roi de France à tous ceulx qui ces verront, salut. Comme ainsi soit que nos grans amys, alliez .. et mpères, les advoyers petit et grant conseil et communaulté de là quanton de Solleure à nostre prière pour nous complaire nous ré et presté la somme de L mille escuz... et pour icelle somme les ecoustumées cinq pour cent... obligé leur ville, pais... que nous sachant et bien advisé ne aucunement circonvenus... promectons as et nos successeurs... en bonne foy, en lieu de serment et en le roy, de payer les dictes censes... et par faulte d'avoir par nous, esseurs payé les dictes censes d'an en an et rembourser les dicts escus du jourd'huy en huict ans... dessoubs l'expresse hypothec- t en deffault nostre royaume... lequel nos dicts alliez et bons com- ourront... empescher, barrer, arrester et engaiger, aliéner... et excès de justice de leur propre auctorité par eux mesmes et tous ui en ce leur vouldroient bailler faveur, secours et assistance... ut ce qui sera ainsi faict par eulx, leurs aydeurs et assisteurs, et justice en quelque façon que ce soit, ils ne pourront commettre faulte, violence, excès ne erreur... nous et nos successeurs ne t... permettre estre faict aucun empeschement, opposition... jus- qu'ils soient entièrement payez... et au cas que en ce fussions dé- nos dicts alliés et bons compères auront puissance, droict et rai- nvader. molester... les assignaulx et biens ypothecquez... comme is a esté faict mention... avons signé ces présentes de nostre an de grace mil cinq cens LI le XI mars. » Au dos de ces let- it trois paiements partiels, l'un de 15,000 écus fait le 6 may antre de 20,000 écus fait le 9 avril 1609, l'autre de 18,000 écus 2 août 1613. J'ai l'original de ces lettres. — 72. République de liv. 6, chap. 2, Finances. — 73. « Les bons et loyaux sujets le Paris devant estre assemblez... les prier de subvenir au dict r roy de la somme de cinq cent mille livres par prest à rendre dans iers jours de janvier prochain ou à rente soit sur gages des bagues précieux joyaux des dicts seigneurs roy et royne... » Registres du nt, Memorial du 4 août 1562. — 74. Œuvres de Pasquier, liv. 15, 3. — 75. Histoire des troubles sous Henri III et Henri IV, Lyon, v. 1<sup>er</sup>, Harangue de Henri III aux premiers états de Blois. — 76. es de Sully, t. 2, chap. 50, art. Estat des sommes acquitées, etc. bid., tome 1<sup>er</sup>, chap. Panégyrique au duc de Sully. — 78. Ibid., chap. 37, Affaires de police et finance. — 79. Règlement sur le

manement des finances dans l'ordonnance du 28 déc. 1523. — les diverses lois relatives aux finances depuis 1523 jusqu'à 1661.

81. Voyez la pénultième note. — 82. Secrets des finances par teau, chap. 1<sup>er</sup>, Etat au vray des deniers levés, art. Gendarmerie. — 83. Voyez aux notes de la Station XLIV. 1<sup>re</sup> Errata la note 31. — 84, 85. Mémoires de Sully, tome 2, chap. 37, police et finances. — 86. Ibid., chap. 31, art. Revenus de gagez. — 87, 88. Ibid., chap. 38, Affaires de finances et 89, 90. Dans le manuscrit formulaire de la chambre des comptes ordre de cette chambre, cités au tome 2, Histoire V, le Financier il est fait mention des greffes et des tabellionnats à la nomination des revenus du domaine, mais on voit, aux ordonnances du roi sur les notaires et greffiers, que tous leurs offices dépendants des lettres royales furent aliénés moyennant finance.

91. Voyez la note 11 de cette Station. — 92. Lettre de M. de royaume régente, 1611, in-8°. — 93. Remontrances très humble France et de Pologne Henri III. — 94, 95. Mémoires de Sully, chap. 84, Affaires de finances. — 96, 97. Voyez dans l'histoire lière d'Amboise, de Blois, de Fontainebleau et de Saint Germain le chapitre des édifices et de leur construction. — 98. « ... De deux maîtres d'hôtel, un valet de chambre, un cuisinier, un cocher, un palefrenier, un portier, quatre servantes dont celle Geneviève de Barnet... » Inventaire de la veuve Nicolai. — 99. Traité de police par Delamare, ordonnance du 30 mars 1765, règlement de la police de Paris rappelant les anciennes ordonnances. — 100. Dictionnaire de Furetière, 7<sup>e</sup> Jacques.

101. « ... Item une jupe de velours à la roistre doublée de trois pourpoints, un de velours, un de taffetas et l'autre de trois chapeaux de feutre, l'un garny de velours... Item de l'une de velours, l'autre de satin noir... » Inventaire de la veuve Nicolai déjà cité. — 102. « Pour une paire de pantoufles de velours fourny de velours, cy il estuz xxx s... » Compte de l'argenterie pour l'année 1591, manuscrit conservé aux archives du roi. — 103. « Item une bassinoire d'argent... deux réchauds pesant sept onces... un grand miroir garny d'or de basse taille... deux petits bassins à cracher pesant trois marcs... » Inventaire de la veuve Nicolai, manuscrit déjà cité, chap. Vaisseau. — 104. « Pour ung pot de chambre d'argent poissant deux marcs xx escuz... » Compte de l'argenterie du roi déjà cité. — 105. Bouchet, série 29, Mores, nègres et noirs. — 106. « Pour un nommé Robert xvii escuz... pour une grande quenouille pour un petit cinge x escuz... » Compte de l'argenterie du roi. — 107. « Pour 33 aulnes un quart de drap pour souler et chausses des dits suisses à raison de 70 sols l'aulne... » Recensement fait en la petite escuyerie de mgr. frere du roy, manuscrit que j'ai. — 108. Ordonnance du 21 novembre 1577 du royaume, art. Pour le cuir. — 109. Voyez dans cette Station. — 110. Voyez l'avant-dernière note.

111. Histoire de François 1<sup>er</sup>. — 112. Lettre de M. de Roannebourg régente, déjà citée. — 113. Mémoires de Sully, tome 1<sup>er</sup>, chap. Affaires de milice et finances. — 114. Ibid., chap. 47, Affaires. — 115. Recherches de Pasquier, liv. 2, chap. 8, Trésorier de France. Voyez au tome 2, Histoire V, le Financier, notes 21, 22, 23, 24.

Station XLIX. — LE CONCIERGE DE RAMBOUILLET.

1. politique de Montchrestien, sect. Commerce. — 2. Antiquités de  
 par Dubreul, liv. 4. — 3. Martyrologe de Saint-Severin, 1678. — 4.  
 des de Pasquier, liv. 4, chap. 18, Couvre-feu ou carfou. — 5.  
 de Henri IV, année 1596, lundi 21 octobre. — 6. Ce château vient  
 d'... li ; il portait le nom de Seigneurie, et l'emplacement où l'on  
 aujourd'hui des maisons s'appelle encore La Seigneurie ; on peut  
 voir Histoire du diocèse de Paris par Lebeuf, le chap. Passy. —  
 1., art. Château de la Muette. — 9. On a vu dans les diverses  
 quatorzième et quinzième siècles que le premier de chaque état  
 s'appelait Roi. On a vu même le premier bedeau s'appeler Roi de l'église.  
 Il en est ainsi dans les collèges, et encore à la révolution dans ceux de  
 premier de la classe s'appelait l'Empereur. — 10. « Au roy con-  
 et confrères des canonniers de ceste dicte ville la somme de seize  
 par assignation à eulx faicte... » Compte de recepte et despence de  
 d'Arras, 1587. Manuscrit original que j'ai.  
 .. Bibliothèque de la Croix du Maine, v<sup>o</sup> *Martin Du Bellay*. — 12.  
 du mois de janvier 1634 sur le règlement général des tailles. — 13.  
 — mes de Sole, tit. 1<sup>er</sup>, art. 3. — 14. Lettres du mois de décembre  
 relatives aux vendeurs de vin. — 15. Essai historique de Bayeux par  
 chap. 28, Foires et marchés. — 16. Coutumes de Sole, tit. 2, art.  
 — — suivants, et tit. 35, art. 10. — 17. Bigarrures de Des Accords, chap.  
 de-trois. — Erreurs populaires par Joubert, 2<sup>e</sup> partie, chap. 21,  
 as et truffes. — 18. Voyez au tome 2, Histoire XIII, *le Champion*, la  
 57. — 19. Coustumes de Haultbourdin, art. 1<sup>er</sup>. — 20, 21. Voyage  
 ance par Du Verdier, chap. Guyenne.  
 Histoire de Bresse par Guichenon, chap. Principauté de Dombes.  
 Cosmographie de Thevet, liv. 14, chap. 11, Dauphiné, etc. — 24.  
 ... *las Bosmard*... évêque et comte de Verdun, prince du Saint-Em-  
 ... » Livre des ordonnances civiles de l'évêché de Metz, déjà cité. —  
 . Coutumes de Gorze. — 26. « Les corps de garde de la ville de Poi-  
 rs étoient cy devant affermez aux sergents de maire de la dicte ville,  
 voir ceux des portes de Saint-Lazare et Bochereuil au sieur Lebeau, ser-  
 de maire pour 20 liv .. » Domaines de Poitiers dépendans de la cou-  
 nue, manuscrit déjà cité. — 27. « On arrête de faire payer à M. le duc  
 Mercœur, gouverneur de Bretagne, 6,000 livres, tant pour sa garde de  
 mte arquebusiers à cheval. » Précis des états de Bretagne, manuscrit  
 ja cité. — 28. Origines des chevaliers, armoiries et héraux par Fau-  
 et, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 1<sup>er</sup>. — 29. Mémoires de Villeroi, Testament de M. du  
 air, garde des sceaux de France. — 30. Voyez dans les Décrétales, édi-  
 ons du seizième siècle, arbres de consanguinité, le degré de parenté au-  
 del le mariage est prohibé.  
 31, 32, 33. Police de Delamare, tit. 9, Juridiction du prévôt de Paris,  
 ap. 3. — 34. Œuvres de Pasquier, liv. 6, chap. 33, Conservation de la  
 stice. — 35. « Le roi promet que les traitants du parti du sel ne nuiront  
 int à la Bretagne et donne la liberté d'en faire commerce comme par le  
 passé... » 15 octobre 1586, Précis des états de Bretagne, déjà cité. — 36.  
 registres du parlement, arrêts du 14 août 1532, du 30 novembre 1538,  
 es 10 janvier et 21 mars 1557, du 23 febvrier 1559, du 8 juin 1562, sur  
 s procez relatifs aux finances jugez en la tour carrée. — 37. Registres  
 a parlement du seizième siècle relatifs aux chambres de justice. — 38.  
 ar devant nous a comparu N, lequel a déclaré avoir eu et reçu de noble  
 omme conseiller du roi, trésorier extraordinaire des guerres... de noble  
 omme conseiller du roi, trésorier de ses finances en la généralité de...  
 e noble homme recepveur du grenier à sel en l'élection de... de noble  
 omme recepveur et payeur des rentes en la généralité de... Il m'est passé

par les mains mille, dix mille quittances ou actes de ces temps où se trouvent ces qualifications. — 39. Factum du duc de Guise contre Huet son trésorier. — 40. Traité de la police par Belinbare, liv. 1<sup>re</sup>, tit. 3, chap. 3, Police du Châtelet. Présenté de l'ordonnance du 31 mai 1588.

41. Factum du duc de Guise déjà cité. — 42. Recherches de Paccart liv. 6, chap. 35, Conservation de la justice. — 43. Registres du parlement, déclaration du roi du 27 mai 1588 relative à ceux qui doubleront des nouveaux edicts pour faire des édits à la foule du peuple. — 44. Bibliothèque de Vauprivas, v<sup>o</sup> *Loyse Labe*. — 45. Poire de De la Roche liv. 1<sup>re</sup>, tit. 9, Jurisdiction du prévôt, chap. 3. — 47. Antiquités de Paris par Corrozet, chap. 28, Entrée de Henri II à Paris. — 48. Lexicon de la Nauche, liv. 3, chap. 3, Terre scellée ou sigillée. — 49. Cosmographie de Thevet, liv. 6, chap. 10, Bethléem, vertu de quelque terre. — 50. Voyage en Turquie par Nicolas de Nicolay, Anvers, 1586, Terre sacrée.

51. Description de la France par Desruys, Perigueux. Voyez aussi la note suivante. — 52, 53, 54. Voyage de France par Du Verdun, chap. Berry. — 55. Traité d'agriculture par Paulibert Deloense, liv. 11, chap. 1. — 56. Journal de Henri III, 22 juillet 1585. — 57. Factum du duc de Guise contre Malliard son trésorier. — 58. Description de l'Isle des Amphrodités, chap. Mœurs et coutumes. — 59. Dictionnaire de l'Académie, v<sup>o</sup> *Cuaille*, où l'on voit que la nouvelle dénomination de la chaussée date au moins du seizième siècle. — 60. Bibliothèque de Vauprivas, v<sup>o</sup> *Pierre-le-Loyer*.

61. Voyez au tome 2, histoire XV, l'Hôtelier, la note 154. — 62. Il est ordonné qu'il sera fait faire aux despens des dictz freres une figure représentation de la très sainte et adorable trinite, laquelle sera dressée... avec un baston ou chappelle dans laquelle il y aura pareille une petite figure de la même sainte trinite. Statuts de la confrérie et vote confrérie des Treize-Freres establi en memoire des doctes apôtres à Saint-Germain de Briceux, diocèse d'Evreux, en vertu des bulles de ces années 1514 et 1529, manuscrit du temps, que je possède. — « Lequel baston sera tenu et gardé par l'un des dictz freres qui sera le ledict jour préparer ung dîner honneste et modique... auquel tous les dictz freres servans seront obliges d'y assister. » Ibid. — Calendrier historique des ceremonies, Paris, 1741, 26 décembre. — « A esté statué, ordonné et establi que ladicte confrérie sera regie et gouvernée par treize notables hommes confreres pris en accord... dont seront tenus rendre compte... au le gis du nouveau roy. » Statuts de la confrérie des Treize-Freres, manuscrit déjà cité. — 63. Lequel dîner sera payé par chascun desdictz freres au roy qui aura fait le dict baston son ne de dix solz... » Ibid. — 67. Item si il estoit trouvé que d'un même année il y en eust eu plusieurs entog strés et mesme qu'il y en eust un fils des dictz freres servans lequel demandast le chappelle de son dit feu père, en ce cas il sera préféré aux autres... luy sera payé le chappelle de son deffunt pere... » Ibid. — 68. Item est ordonné que ladicte confrérie aura deux livres reliés... le deuxiesme sera dit et appelle martirologe lequel seront escripts et enreg strés chascun de les noms et surnoms des confreres qui se mettront en la dicte confrérie... » Ibid. — 69. Satire de Marot. — 70. Pantagruel, liv. 2, chap. 33, Pantagruel malade, et comment de Le Duchat. — 71. Satire Marquée. — 72. Recherches de Paccart liv. 8, chap. 23, Quelques proverbes, etc.

SECTION L. — LES PRISONS DE LA FRANCE. 1. Le tableau de la prison par Coulon, Paris à Poissy, etc. — 2. Ordonnance d'Orléans en 1562 art. 55. — 3. Registres du parlement, arrêt du 22 fevrier 1575 qui

ne que les prisons seigneuriales seront séparées du château. — 4. 1., arrêt du 15 janvier 1563 relatif à la saisie du revenu de Saint-loire pour la construction de la prison seigneuriale au rez-de-chaussée. — 5. Coutumes du comté de Poitou, tit. 1<sup>er</sup>, art. 14. — 6. Histoire de cette ville. Jusqu'à la révolution les prisons ont été dans l'enceinte de l'ancien château narbonnais, et peut-être y sont-elles encore. — 7. J'ai un devis manuscrit des nouvelles prisons à construire à Clermont-Ferrand, où il est dit que les anciennes faisaient partie d'un édifice public ruiné. — 8. Voyez aux notes du quinzième siècle, histoire XVI, *le Valet*, la note 100. — 9. Histoire de cette ville. Longtemps le château Trompette a servi de prison. — 10. Il en a été de même du château de Pierre-Encise. Histoire de cette ville.

11. Histoire de cette ville. Les prisons étaient au vieux château et s'appelaient la Maison de Pierre du château. — 12. Histoire de cette ville. Les prisons étaient au grand Châtelet, au petit Châtelet. — 13. Registres du parlement de Paris du 7 août 1548, et Registres du parlement de Toulouse du 10 septembre 1557. — 14. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Empri-sonnement*. — 15, 16. Ordonnance d'octobre 1525 sur la manière de procéder contre les criminels. — 17. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Prison claus-rale*. — 18. Ibid., v<sup>o</sup> *Prisons*. — 19. Ordonnance d'octobre 1525 sur la manière de procéder contre les criminels. — 20. Bibliothèque de droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Prisons*. — 21, 22. Ibid., v<sup>o</sup> *Geolliers*.

23. Registres du parlement, 3 décembre 1547 : « Médecins des prisons de la conciergerie... » — 24. « Aux vénérables religieux, prieur... à Dijon, la somme de cent cinq solz qui deue leur estoit pour ung an... à raison de la desserte de soixante basses messes qu'ils sont tenus de dire... en la prison de la ville assavoir chascun dimanche de l'an une desdites messes... » Compte de la ville de Dijon, manuscrit déjà cité. — 25. Registres du parlement, 1<sup>er</sup> octobre 1569, Bources affectées à des bacheliers pour prescher les prisonniers. — 26. « Pierre de Bellissend, viguier pour le roi à Carcassonne... à maistre Guillaume de Zeuly, fermier général du domaine du roy en la dicte sénéchaussée, salut; mandons que des deniers ordonnés pour le payement des fraiz de sa justice payez .. à Masse Demuret, fermier et garde des carces royaulx de la ville... le 15 juillet 1568. » J'ai l'original de ce mandement. — 27. Glossaire de droit français par Laurière, v<sup>o</sup> *Chartre*. — 28. A tous ceulx que ces présentes lettres verront, Pierre des Amenelles, prévost forain et juge ordinaire de la ville et chastellenie de Crespy en Valois, salut; sçavoir faisons que veu les sallaires acquies par Pierre Rousseau, geollier et garde des prisons du heffroy du dict Crespy pour avoir gardé et nourry.... Guillaume... par l'espace de six vingt huit jours.... la somme de sept livres dix sol dix deniers.... à la raison de quatorze deniers parisis par chacun jour., faict le 14 juing. » J'ai l'original de cette ordonnance. — 29. Registres du parlement, 27 février, 12 mars 1549 et 5 mars 1571. — 30. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Ces-sion*. — 31. Œuvres de Pasquier, liv. 7, lettre 10 à M. de la Bite, juge général. — 32. « De par le prévost de Paris, maistre Claude Amaury, recepveur du domaine de cette ville... vous mendonns que dei deniers de vostre recepte vous paiey, délivriez comptant à Pierre de May, nettoieur et bal-loieur des prisons du grand Chastelet de Paris, la somme de six escus xl solz pour avoir par lui et ses gens balloie les dittes prisons. . à raison de vingt escus par chascun an... ce 12 febvrier 1604. » J'ai l'original de ce mandement. — 33, 34. « Item pour y avoir mys feu, pappier, chandoille, vinaigre et autres choses nécessaires pour faire les procès des ditz prison-niers depuis le 28 mars jusqu'au 28 septembre la somme de vingt livres... » Compte du geollage de Caen depuis le 28 mars jusqu'au 28 septembre



1535. J'ai l'original de ce compte. — 35. « Pour avoir ferré et déferé les diets prisonniers, vi livres. » Ibid. — 36. Antiquités de Paris par Dubreul, liv. 1<sup>re</sup>, chap. Eglise Sainte-Marthe. Traités de la pratique des officina liés, déjà cités.

STATION LI. — LE CONCIERGE DE MEUDON. — 1. Recueil des plans et élévations des châteaux royaux. — 2. Histoire de Babolain dans l'édification de ses œuvres donnée par Le Duchat. — 3. Épîtres de L'Hôpital, Vicaire de Nice. Dictionnaire du commerce par Savary, v<sup>o</sup> Sel. — 4. Dans l'histoire des gabelles, il faut distinguer le prix du sel des salines du prix du sel du gremer royal ou sel gabelle. Je possède une collection de papiers originaux relatives à ces deux espèces de sel, chronologiquement classées. On y voit que le prix du sel des salines variait, soit à raison des lots ou, soit à raison du prix de la main-d'œuvre pour la fabrication. On y voit aussi qu'il variait encore bien plus pour le prix du sel porté aux gremer royaux, à cause de la différence des distances. Le prix des lieux, de un sous le quintal, était le prix moyen du sel acheté aux salines. — 5. « J'avais autrefois des salines dans le Languedoc, le long de la rive de la mer... réduites maintenant à celles de Pécaus, Mardirac et Sigean. » Mémoires des intendants. Mém. sur Languedoc, par Bayle, 1734. — 6. « La terre-ferme est disposée par tables... d'un pied de profondeur. Les personnes préposées pour faire le sel prennent soin d'endormir pendant l'hiver... tout autant d'eau qu'ils peuvent... cette eau qui, pendant ou six mois... se charge et s'imbibe du sel qui est naturellement dans le terrain, et, venant à se raréfier par l'ardeur du soleil, se cristallise en sel... » Ibid. — 7. Dictionnaire du commerce par Savary, v<sup>o</sup> Sel. — 8. Corps diplomatique de Dumont, Traités du XVI<sup>e</sup> siècle entre la France et les autres états de l'Europe. — 9. Ibid., Traités entre la France et les cantons suisses. — 10. Voyez le Recueil des plans des châteaux royaux cités. — 11. Dictionnaire du commerce par Savary v<sup>o</sup> Sel. — 12, 13 Ibid. aux mots Salines et Sel. — 14 Ibid., v<sup>o</sup> Sel. — 15. Le château vieux, bâti par François 1<sup>er</sup>, subsistait encore; le château neuf, bâti par Henri IV et Louis XIII, est presque entièrement rasé.

STATION LII. — LE CHEVALIER DE MELUN. — 1. Voyez la Station XXX, le vieux Château de Saint-Flour, la note 4. — 2, 3. Antiq. de Paris par Dubreul, l. 2, ch. Cérém. observées en Jérusalem.

STATION LIII. — LES AUMONES FRANÇAISES. — 1. Dictionnaire du commerce par Savary, v<sup>o</sup> Marron d'Inde. — 2. Voyez les notes citées. — 3. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> Aumônerie. — 4. Hist. de Lyon par Le Hys, l. 3, ch. 33. Reste des choses survenues à Lyon. — 5. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> Aumônerie, art. Logis des pauvres, Bédouin. — 6. Ibid., art. Invention et commencement de la grande aumône générale. — 7. Ibid., art. Recouvrement des deniers de l'aumône, Officiers des aumônes. — 8 Ibid., v<sup>o</sup> Aumônerie, art. Procession. — 9. La police des pauvres et affluence des pauvres en 1531 dans la ville de Lyon, Lyon, 1539. — 10. Institution de la maison de la charité chrétienne établie à Paris en 1578, par Nicolas Hovel, Paris, Crevillot, 1780.

11. Ordonnance du mois de juillet 1566 relative à la police des pauvres. — 12. Ibid., du 22 avril 1532, relative aux pauvres menant de Paris. — 13. Ibid., du mois de juillet 1566, relative à la police des pauvres. — 14. Ibid., du 12 novembre 1543, Déclaration aux habitants pour pendant les questes. — 15. Règlement du parlement, arrêt du 9 février 1607 sur les collations des pauvres que les propriétaires de

maisons sont obligés d'acquitter pour les locataires. — 16. Ibid., arrêt du 22 janvier 1588 relatif au prêt de cinq cens escus d'un bourgeois qui refuse d'accepter la recepte pour les pauvres. — 17. Complainte de charité malade, par Jean Martin, procureur en parlement. Paris, Gervais Mallot, 1580. — 18. Coutumes de Metz, tit. 3, ordonnances sur la police des pauvres de cette ville. — 19. « Le cardinal... sur la remontrance... roles et taxes des pauvres... et des pauvres malades faites par l'assemblée du peuple... en conseil privé le 17 octobre 1572... » Livre des ordonnances civiles de l'évêché de Metz, manuscrit déjà cité. — 20. Histoire de la Flandre, De la souveraineté de la France sur cette province.

21, 22. « Le roy d'Espagne et... des Pays-Bas... fit divers placards pour les pauvres de Lille ès années 1506, 1515 et 1527... ils se trouvent en un tableau reposant en la chambre des dits pauvres, daté du mardy dernier avril 1527... » Histoire des communautés de Lille, manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle que j'ai. — 23. « Furent commis douze personnages bourgeois de la dicte ville... pour être ministres généraux des pauvres... lesquels, par l'avis des ministres particuliers de chaque paroisse... ordonnent la distribution des aumosnes... » Ibid. — 24. Institutions de l'aumosne de Paris, de Lyon; Histoire d'Orléans, par Lemaire, chap. Hôpitaux, Aumosne; Histoire de Rouen, chap. Bureau des pauvres; Histoire de Poitiers, chap. relatif à la dominicale; Histoire de Verdun, chap. Hôpitaux; Histoire d'Amiens, Hôpitaux, etc.; Histoire des villes, Coutumes des villes et des provinces. — 25. « Les ministres généraux ont un receveur... un greffier... 4 sergents des pauvres... » Histoire des communautés de Lille, déjà citée. Voyez aussi la note 23. — 26. « Comme il sembloit que la charité des particuliers étoit empêchée, les magistrats eurent recours au doyen et faculté de la sainte théologie de Paris... lesquels en leur générale assemblée en l'église Saint-Mathurin, le 16 janvier 1530, conclurent que les dites ordonnances pouvoient être pratiquées et maintenues... » Histoire des communautés de Lille déjà citée. — 27, 28. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Pauvres*. — 29. Ordonnance de juillet 1566 sur l'instruction pour la police des pauvres. — 30. Histoire d'Amiens, Aumosne, Pauvres. — 31. Antiquités de Paris par Dubreul, liv. 3, ch. Police des pauvres de Paris. — 32. Reg. du parlement, 9 juillet 1546, Pauvres enrolez porteront l'écharpe. — 33. Institutions de l'aumosne de Paris, de Lyon, déjà citées.

STATION LIV. — LES HOPITAUX DE LA FRANCE. — 1. Antiquités de Paris par Dubreul, liv. 3, art. Hospital de la Sainte-Trinité. — 2. Contes d'Eutrapel, conte 2<sup>e</sup>. — 3. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Hôpitaux*, art. Hospital de la Trinité. — 4. Ordonnances de juin 1554 et 1578 sur les privilèges de l'hôpital de la Trinité. — 5. Ordonnance sur l'institution des enfants de la Trinité, du 1<sup>er</sup> juillet 1545 avec leurs privilèges. — 6, 7. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 9, chap. Tapisseries. — 8. Antiquités de Paris par Dubreul, liv. 3, chap. Hospital de la Sainte-Trinité. — 9, 10, 11. Ibid., chap. Hospital des enfants de Dieu, autrement dits Enfants-Rouges.

12. « Après que Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, fut tué... esquelles guerres tout le plat pays fut désolé... et comme par la mort des manans grand nombre des pauvres enfans orphelins furent sequestrez en certaines granges... d'où ils sont encore nommez... » Histoire des communautés de Lille déjà citée. — 13. « Le 25 novembre 1499, Jaques de Landes et Gerard Lieulaine, maîtres des enfans de la Grange, achetèrent une maison appelée l'Abbaye pour l'appliquer à la dite maison de la Grange... les dits enfans venans à marier on leur donne quelque gratuit, environ 50 florins... » Ibid. — 14. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 10, chap. 1<sup>er</sup>, Églises, etc.

— 15. Instruction pour la police des pauvres de la ville de Paris, tirée dans le Recueil des lois par Fontanon, liv. 3, tit. 8, Mendicants de Paris — 16, 17. Antiquités de Paris par Dubreuil, liv. 3, art. Hospital de Saint Esprit. — 18. Histoire de la conquête des Indes par les Portugais, l'île de Cochin et de Goa. — 19, 20. Antiquités bordelaises par Bernades — 21, 22. Histoires particulières des villes. — 21. Histoire de Paris par Fro et Lobineau, Hôtel-Dieu. — 22. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> 4462-44, art. Grand Hostel-Dieu, etc. — 23. Histoire ecclésiastique de Berry. Hôpitaux. — 24, 25. Antiquités de Paris par Dubreuil, liv. 2, chap. 3, Hospital Saint-Germain-des-Prés. — 26. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> 4462-44, art. Grand Hostel-Dieu. — 27. Antiquités de Paris par Dubreuil, chap. Hospital Saint-Germain-des-Prés. — 28. Voyez, aux L. 1<sup>re</sup> et 2, les notes sur les hôpitaux.

STATION LV — LE SERGENT DE VALOGNE. — 1. « Pour la seigneurie de Saint-Victor par le sieur Feullotey, sergent, représentant le sieur Gros, fils... » État détaillé des domaines du roy de la généralité de Paris, manuscrit que je possède. — 2. « Pour la noble fief-ferme appelée le Moulin, au comté par le sieur de Raffetot... pour la fief-ferme de Raffetot par le sieur de Raffetot... » Ibid. — 3. « La seigneurie de Vandreville a fait la matière d'un procès entre le sieur de Cany qui la prétendait appartenir de son manoir de la Grée et les religieux de Longueville, qui la voulaient dépendante de leur fief-ferme d'Épinay, leur a esté défendu de se plaindre seigneurs de la paroisse... » Ibid. — Mal à propos Bourguignon le Breux qui vivait au commencement du seizième siècle, dit que c'est de Vire que sont venues les chansons appelées vaudevilles. Mal à propos encore André Du Chesne, dans ses Antiquités des villes, art. Vire, donne à ses poèmes la même origine. Je suis bien plutôt autorisé à dire qu'elles sont venues d'un autre lieu de Normandie, appelé Vandreville. Si le poète Bourguignon n'est pas pour moi, j'ai pour moi l'étymologie. Les recherches à ce sujet, comme peut voir le beau monde, ne sont pas inutiles à l'histoire et au théâtre. — 4. « A tous ceux que ces présentes lettres verront et touchent, Reigner Lammehon, sieur de la Paroissière et de la Villaye, garde de soi des obligations de la vicomté d'Auge... fut présent haut et puissant seigneur messire Jaques de Montmorency... lequel... bailla en pure, vraie et perpétuelle fief et rente... à honorable homme Loys Varin, chanoine demeurant à Crevecœur... une portion de terre... la présente fief fait pour le prix et somme de vi s. den. tournois et ung charquois de tout de rente... à la charge aussi par le dit Varin de faire la barbe et cheveux du dit seigneur et de ses gentilshommes deux fois l'an... à Noël et Pâques... et en faute de faire la barbe et cheveux du dit seigneur et gentilshommes... paiera au dit seigneur... fait le xij juillet mil six cent vi... » Ce titre d'accensement féodal est conservé aux archives du département. — 5. J'ai l'original d'un compte de tailles de sorbs commençant ainsi : « C'est la taille des hommes et femmes de la mairie des Noës, appartenant à messeigneurs doyen et chapitre de l'église de Troyes, qui sont de poursuite et de main-morte quand le cas y escheiet faict, assavoir et en l'an le seiziesme jour de décembre l'an mil quatre cens quatre vingt et neuf, par nous Noël Bruley, prestre, collecteur des gros... en présence de maître Cauchet Tetel, prestre notaire... et scribe du chapitre... messeigneurs Jehan Viapré, Jehan Baudouin, maire, Jehan Guemlin, sergent de messeigneurs au dit lieu des Noës, Pierre-Simon Gilet de Lutel, Michel Donet, dict Gauthierot, hommes de la dicte condition, lesquels maire, sergent et hommes de corps ont juré aux saints evangelles de bien, de bien et deument nommer et imposer les dessous escripts selonc leur

en déduire au vray de quelle portion ils sont de la dicte église et  
 qui s'en paie au mieux qu'ils pourront... » On  
 se compte le mode d'assiette de la taille  
 pas seulement les seigneurs ou les agents  
 des seigneurs, mais que les serfs étaient appelés à  
 par représentation à l'assiette. On y voit que  
 d'assiette d'assiette équitablement la taille et de l'assiette  
 les bailliages on y voit, dans un très grand nombre d'articles,  
 par trois quarts, par moitié, par quart  
 « Gillet Drey, d'art Gauthierot, fils de son  
 de Jehan... » comme, tout, Marie ou Guillemette, fille de  
 une, trois quarts et demi et une seizième.  
 « Jehan et Gillet, quatorze deniers » Quand ils  
 entier, le rôle portait tout. Jehan Marcano, tout,  
 à présent en femme, qui fut femme de feu Thomas Pasquie  
 George, qui est toute... deux deniers. » — 2. Coutumes  
 d'Als, tit. 4<sup>er</sup>, Etat, droit et qualité des personnes, art. 7  
 et Coutumes de Hennigny, tit. 5, Etat et condition des per-  
 sonnes, art. 40. — 7. Les historiens français, avant la fin du seizième  
 et depuis, ont, les uns, fixé le temps de l'affranchissement des serfs  
 d'Als, les autres à Louis le Hutin. Aucun n'a mentionné l'histoire  
 de, qui d'ailleurs peut être réduite à quelques lignes la diminu-  
 tion du servage a été lente dans les domaines de l'église,  
 lente dans ceux des seigneurs, moins lente dans ceux du roi; au  
 siècle il y avait encore un assez grand nombre de serfs, au dix-  
 huitième il n'y en avait presque plus, au dix-huitième, à la révolution,  
 ont plus. — 8. Traité des servitudes rustiques. — 9. Dans un  
 nombre de communes il en est toujours de même. Voyez d'ail-  
 leurs le domaine. — 10. « Item de la dicte seigneurie sous  
 et vassal de Quiermont appartenant aux dames maîtresses  
 une pièce de terre en labour... » Etat des domaines du roi,  
 ville de Rouen, déjà cité.

Le Villedieu de la Corbière. — tiens de la seigneurie de  
 ou au moins nommé le tènement, sont plusieurs  
 puissances qui en doivent déclaration au dict seigneur  
 « Duché de Gisors... gardes nobles réservées au  
 du roy doivent continuer d'exercer pour S. M. le droit  
 de déjà réservé... » Ibid. « ... Et se réservant au roy le droit  
 de gardes nobles du dict Caillly... » Bail des routes  
 de la baronne de Caillly, du 21 avril 1639, je possède cet  
 Voyez la note ci-dessous et les ordonnances sur les engagés.—  
 Arques, sergentie du pied de l'épée pour moitié, il en a été rendu  
 au 1300 et 1332... Arques, sergentie du pied de l'épée, douzième  
 « Etat domaines du roy de la généralité de Rouen déjà cité.—13.  
 de des offices par Figon, chap. Prévents de marchands.—14. Ibid.,  
 officiers de la gabelle à sel.—15. Ibid., chap. Maîtres des ports et pas-  
 — 16. « Il a aliéné plusieurs offices dans la ville, savoir... celui de  
 de poisson de mer frais, sec et salé, à Nicolas Charvon... » Etat  
 mines du roy de la généralité de Rouen, manuscrit déjà cité. —  
 et celui de vendeur de cuir à Dieppe, à Rouen et autres lieux. » —  
 — 17. Ordonnance de novembre 1376, relative à la création en titre  
 de formes de regrattiers et mesureurs de sel en tous les greniers  
 royaume. — 18, 19. On a vu aux notes de la section XLVIII, les  
 de Chartres, que tous les offices avaient été aliénés. Qu'on voie en  
 le Traité des offices par Joli.

STATION LVI. — LE CONFRÈRE DE CHAILLOT. — 1. Rouen par Taille-pied, chap. 39, Fête de Notre-Dame — *universitatis Paris.*, anno 1571, cap. *Scriptorum ordo institutus* — d'arithmétique par Pierre Forcadet, Paris, Cavelat, 1530. — d'arithmétique par Valentin, Anvers, 1573, chap. Nombres ro. Le troisième livre d'arithmétique par Forcadet, Paris, Cavelat, 6 à 9. Histoire des mathématiques par Montucla. — 10. Ibid., siècle, Leonard de Pise, Lucas de Borgo. — 11, 12. Ibid., sect.

13. *Opus novum de proportionibus numerorum, motuum, ponderum*. — 14. Artifices de feu, p. 16. — 15. Voyez la note 150 de la station L'Écrivain de Calais — 16. Voyez à la Station XLI, le *Podeuran* les notes sur l'artillerie. — 17. *Homo centrica*, à Fracastore, *posterior*, sect. 3, cap. 26. — 18. *Copernici de revolutionibus orbium*, lib. 6, Nuremberg, 1543. — 19. République de Bodin, liv. 4. — 20. Histoire des mathématiques par Montucla, liv. 4, sect. 9. Réformation de l'an par Jean Gosselin, Paris, 1582.

21. Bibliothèque de la Croix du Maine, v<sup>o</sup> Abel Fonten. — 22. des instruments de mathématiques par Besson, Lyon, Vincent. — 23. Bibliothèque de la Croix du Maine, v<sup>o</sup> Abel Fonten. — 24. Discours contre ceux qui, par les conceptions des se doivent faire, ont voulu prédire la fin du monde, par D. Vore, 1583. — 25. Voyez aux tomes 1<sup>re</sup> et 2, les notes ou *Aristote*. — 26. Théâtre de la nature par Bodin, liv. 1<sup>er</sup>, sect. 6, Principes. *Margarita philosophica nova*, lib. 8, cap. 8, *Si materia prima*. — 27. Ibid., lib. 9, cap. 2, *De origine element*, Bodin, liv. 2, sect. 6. — 28. *Margarita*, lib. 7, tract. 1<sup>er</sup>, cap. 44 et suivants. discours du livre des Trois-Mondes par la Popelinaire, Paris, 1582. — 29. *Homo centrica*, à Fracastore, sect. 3, cap. 25. — 30. Théâtre de la nature par Bodin, liv. 2, sect. 6, Eau et Terre — 31. Stevin, physique, 15<sup>ème</sup> siècle, cité par Libes, Progrès de la physique, tome 1<sup>er</sup>.

31. Les raisons des forces mouvantes par de Caus, 1613, De. — 32. Théâtre de la nature par Bodin, liv. 2, sect. 6, Eau, vent. — 33. Les raisons des forces mouvantes par De Caus, Machines hydrauliques. — 34, 35. Théâtre de la nature par Bodin, liv. 2, sect. 6, Vents. — 36. *Margarita philosophica nova*, lib. 9, cap. 18, *De vent*. Théâtre de la nature par Bodin, liv. 2, sect. 3, Airs, vents. — 37. Vires de Caures, liv. 2, chap. 33. Vent Le vicut du haut du Théâtre de la nature par Bodin, liv. 2, sect. 4, Feu, flamme. — 38. *De subtilitate*, lib. 4, cap. *Lux quid sit et inven.*

41. Progrès de la physique par Libes, chap. 12, Notice sur. — 42. Ibid., sur Porta, inventeur. — *Magna naturalis*, lib. 11, § *Ut quisque pictura ignarus, rei alienus, rei hominis effigiem delectet*. — 43. *Cardanus de subtilitate*, cap. *Colores omnes ex tribus crassibus*. Théâtre de la nature par Bodin, liv. 4, sect. 4, Ouyes, Se. — 44. Progrès de la physique par Libes, tit. 1<sup>er</sup>, chap. 43. — 45. Relat. mort du duc et du cardinal de Guise par Melon, médecin de l'empereur, imprimé aux preuves du Journal de Henri III, année 1588. — 46. Cui a été fait par approximation d'après le catalogue donné dans la *Bibliotheca chimica*, Paris, 1634. — 47. *De generatione animalium* Paracelsus. — 48. *Colium philosophorum*, seu *liber de* Alstadus, Lyon, 1533. — Voyez les gravures.

51, 52. Maison rustique de Lichaut, et Théâtre d'agriculture, chap. Distillation. — 53. Elements de chimie par Beguin, liv. 1<sup>er</sup>, Extraction. — 54. Ibid., art. Rectification. — 55. Ibid., chap. 3, Alcation, et chap. 4, art. Digestion. — 56. Ibid., chap. 3, art. 1<sup>er</sup>.

chap. 5, Coagulation. — 57. Ibid., chap. 3, art. Cémentation. — Voyez à la Station XVIII, le *Latiniste de Montpellier*, les notes sur la nacie. — 59. Description du jardin royal des plantes establi par Louis le Juste à Paris, par Guy de la Brosse, Paris, 1636. — 60. 1<sup>er</sup>, Culture des plantes médicinales. — 61. *Manoir des drogues* par Pomet, chap. 31, Salsepareille. — 62. *Jar- plantes* par La Brosse, catalogue des plantes, *Solanum americanum*. — 63. Instruction sur l'herbe du petun par Gohori, Paris, 1572. — 64, Théâtre de la nature par Bodin, liv. 2, sect. 9, Pierres précieuses. — 65. *De omni rerum fossilium genere*, a *Conrado Gesneri*, Tiguri, 1563. — 66. Commentaires de Mathiole sur les quatre premiers livres de la Dioscoride, traduction imprimée à Lyon, 1572. — 69. *Historia stirpium*, auctore, Bâle, 1542. — 70. *Dodonæi stirpium historiarum sex pemptades*, 1570. — 71. *Phytognomonica Portæ*, lib. 2, cap 25. — 72. *Synopsis methodi An- salpini, distributio herbarum*. — 73. Histoire des poissons par Belon, Robert Étienne. — De la nature des oiseaux par Belon, Paris, Ca- — 74. *Rondeletius, De piscibus*, Lyon, Bonhomme, 1554. — 75. Le jardin pour les enfants par Fontaine, Lyon, Pesnot, 1584. — 76. *Ute du vitriol*, traduit du latin de Paracelse par Boiron, Lyon, 1581. — 77. *Analogie et nature de l'antimoine* par Grevin, Paris, 1567. — 78. In- sur l'herbe du petun par Gohori, déjà cité. — *Traité des melons* Charles Pons, Lyon, 1584. — 79. Théâtre de la nature par Bodin, 1<sup>re</sup> table pour le troisième livre, En laquelle nature est spécialement traitée en la cognoissance des plantes. — 80. *Traité des oyseaux de proye* par Charles Estienne. — 81. Voyez les notes 73 et 74 de cette station. — 82. De la nature des bestes à quatre pieds, des oiseaux, des serpents et des poissons, par Geoffroy Lamer, Paris, Charles Macé, 1584. — 83. Histoire et description du monde par Guy de Lagarde, Paris, 1550. — 84. *Cosmographie* de Thevet, chap. 16, L'île de Triste, du basilic. — 85. *Histoires prodigieuses* de Jean de La Fontaine, Paris, 1567. — 86. Voyez, aux quatorzième et quinzième stations, les notes sur les trois règnes d'histoire naturelle. — 87. Théâtre de la nature par Bodin, quatrième table pour le livre 2, En laquelle nature est monstrée spécialement en l'estre naturel.

STATION LVII. — LE PENSIONNAIRE DE VILLEPREUX. — 1. Histoire de France par Ferreras, année 1578. — 2. Mémoires de la Champagne par Hélyot, chap. 2, Estat ecclésiastique. — 3. Histoire des ordres monastiques par Hélyot, chap. 34. — Histoire de Clairvaux. — 4, 5, 6, 7, 8. Histoire du diocèse de Paris par Lebeuf. chap. Villepreux. — 9. Voyez la note 144 de la Station LXVI, *Vie domestique du roi*. Il est inutile d'ajouter que les grands seigneurs, dans ces temps, comme dans tous les temps, imitent en tout le roi. — 10. On prie les jeunes lecteurs de se souvenir que jusqu'à la révolution la nation française a été divisée en trois ordres. — 11. Voyez en tête des Œuvres de Jean de Caures la gravure de son portrait. Voyez aussi dans la traduction des Mémoires de De Thou les portraits de Scaliger et de Nicolas Lefebvre, gravés d'après les portraits de ces auteurs, etc. — 12, 13, 14. *Joannis Bodini methodus ad facilem historiarum institutionem*, 1576. — 15. Voyez les histoires citées aux notes de la Station LIX, le *Libraire de Paris*. — 16. Il existe encore beaucoup de ces belles tapisseries du seizième siècle dans les vieux châteaux, dans les palais, dans les garde-meubles de la couronne. — 17. *Bodini methodus*, liv. 3, *De locis historiarum recte instituendis*. — 18. *Artis historice Penus*. — 19. *Bodini methodus*, lib. 3, cap. 10, *De historicorum ordine et collectione*.

STATION LVIII. — L'IMPRIMERIE ET LA LIBRAIRIE FRANÇAISES.  
— 1. Voyez les frontispices d'un grand non bre de livres du seizième siècle ou les boutiques des libraires sont indiquées au premier, et deuxième ou troisième pilier de la grande salle. — 2. Règlement de l'imprimerie François 1<sup>er</sup>, 21 décembre 1544. — 3. Voyez les bibliographies près des diverses notes du seizième siècle. — 4. Voyez les livres imprimés depuis 1500 jusqu'à 1525 ou 1530. — 5. Voyez les livres imprimés au règne de François 1<sup>er</sup>. — 6. Ordonnance de mai 1571 sur la réformation de l'imprimerie, art. 23. — 7. Ordonnance du 21 décembre 1544 sur le règlement de l'imprimerie, art. 1<sup>er</sup>. — 8. Messieurs les notables, art. dit aux imprimeurs de cet ouvrage, vous m'avez prouvé de me donner preuve que dans leur salle de travail vos prédécesseurs portaient avec vous le léger chapeau de papier. Oh ! m'ont-ils répondu, nous n'avons par tradition, il y a pourtant une différence des chapitres de l'ouvrage étaient imprimés sur le leur, sur le notre sont imprimés des chapitres polonaise. — 9. Ordonnance de mai 1571 sur la réformation de l'imprimerie, art. 2. — 10. Ibid., art. 10. — 11. Ibid., art. 5. — 12, 13. Ibid., art. 6.

14. Règlement de l'imprimerie par François 1<sup>er</sup>, 21 décembre 1544. — 15. Ordonnance du 10 septembre 1572 sur la réformation de l'imprimerie, art. 5. — 16. Ibid., art. 1<sup>er</sup>. — 17. Ordonnance du 27 juin 1551 sur la faïence de la religion catholique, art. 8. — 18. Ordonnance de mai 1571 déjà citée, art. 17 et 20. — 19. Bibliothèque de La Croix du Maine, v<sup>o</sup> *Mahieu*, art. 10. — 20. Ordonnance du mois de mai 1571, déjà citée, art. 10.

21. Ordonnance du 21 décembre 1544 relative à l'imprimerie de la librairie. — 22. Bibliothèque de La Croix du Maine, v<sup>o</sup> *Mahieu*, art. 10. — 23, 24. Histoire de l'imprimerie et de la librairie par La Caille, v<sup>o</sup> *tiennes*. — 25. Ibid., v<sup>o</sup> *Christian Wechel et André Wechel*. — 26. Ibid., v<sup>o</sup> *différents Morel*. — 27. Ibid., v<sup>o</sup> *Maurice Patisson et Paris pour l'imprimerie*. — 28. Heures de Notre-Dame pour les confrères de l'Aratoire, Val-de-Bre de Viscene, Paris, Mettayer, 1586. — 29. Histoire de l'imprimerie. — 30. Histoire de l'imprimerie par La Caille, liv. 2, etc., Balthazar, 1607.

31. Surtout par ses caractères imitant l'écriture. — 32. Ordonnance de mai 1571, déjà citée, art. 24. — 33. A Item, un Essai de Mettayer, 1586, prise 6s., Tacite 11-8, Plantin, 8s., *Idem Plantin*, 7 vol. in-8, 40s. — 34. In-16, Plantin, 3s. — Inventaire des biens de la veuve de la Caille, 1586, la manuscrit déjà cité. — 35 à 38. Requête de la communauté des libraires de Paris contre Mettayer et autres, citée dans la Bibliothèque de Bonchel, v<sup>o</sup> *Langes*. — 39. Histoire de l'imprimerie par La Caille, v<sup>o</sup> *Compagnie de la grande Navire*. — 40. Voyez les notes du XVIII<sup>e</sup> siècle, éptre LXV, *l'Oratoire*, la note 1). Au XV<sup>e</sup> siècle on voyait aussi des encyclopédies, telle est la *Margarita philosophica*, Strasbourg, 1560. — 41. Aistedias publica une encyclopédie.

41. L'Ulysse français art. Orléans, Bibliothèque de la Caille, art. 10. — 42. La Guide des arts et sciences, promptuaire de tous les livres, composés que traduits en français, chap. 1, Division. — 43. Bibliothèque de la communauté des libraires de Paris, etc., déjà citée. — 44. Ordonnance du 27 juin 1551, déjà citée, art. 20. — 45. Lois et règlements de l'imprimerie de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. — 46. Ordonnance du 11 septembre 1571 sur la défense d'imprimer aucun livre concernant la religion catholique, art. 1<sup>er</sup>. — 47. Ordonnance du 27 juin 1551, déjà citée, art. 1<sup>er</sup>. — 48. Ordonnance de septembre 1577 sur la publication des livres, art. 14. — 49. Voyez la note 48 de cette Station. — 50. Ordonnance du 10 septembre 1577 sur la défense d'imprimer livres sans permission.

51. Ordonnance du 16 avril 1571 sur la défense d'imprimer livres

- ion. — 52. Conférence des ordonnances, Des imprimeurs et libraires, art 75, où est cité un édit de Charles IX. — 53. Bibliographie de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. — 54. Registres du parlement, arrêt du 25 mai 1534 relatif aux vingt-quatre imprimeurs nommés par ladite cour, douze seront choisis par le roy. — 55. Voyez la note 45 de cette Station. — 56. Ordonnance du 10 septembre 1563 sur la défense d'imprimer livres, n'autres escrits sans permission, sur peine de confiscation des livres et de biens. — 57. Ordonnance du mois de janvier 1626 relative à la confirmation des ordonnances du roy Charles IX touchant la défense d'imprimer aucuns livres sans permission, à peine de confiscation de livres et de biens. — 58. Ordonnance du mois de juillet 1563 sur la défense d'imprimer aucuns placards ou libelles diffamatoires, sur peine de confiscation de corps et de biens. — 59. Sentence du bailly du palais de Bouillerot et Mondière, 27 avril 1618. — 60. Registres du parlement, arrêt du 5 juillet 1629 relatif aux libraires qui voudraient demeurer de l'université. — 61. Ordonnance de 1547 et 1551, art. 8, de 1566, art. 78, et 1571, art. 10. — 62. 63. Privilèges des livres imprimés jusqu'à la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Privilèges des livres imprimés durant la deuxième moitié. — 64. Perioche des sept premiers livres de la Thérapeutique de Galien, par Jean de Bouillon, médecin lisant à Orléans ; au verso du frontispice est la requête de Jean de Bouillon, libraire-imprimeur, demandant la permission d'imprimer cet ouvrage exclusivement pendant trois ans ; au pied de la requête est le *Soit comme il est requis* du prévôt, 19 février 1540. Je pourrais en citer cent, et beaucoup d'autres. — 65. Confirmation des privilèges des imprimeurs et libraires, juin 1618. — 66. Voyez les lettres et les brevets des imprimeurs, libraires du roi. — 67. Ordonnance du 5 juin 1543 relative aux guets des portes de Paris. — 68. Arrêt du 17 décembre 1594 sur la suppression de paiement en faveur des libraires, imprimeurs, pour confirmation des privilèges du nouvel avènement du roy.

**STATION LIX. — LE LIBRAIRE DE PARIS.** — 1. Contes d'Eutrapel, note 19. — 2. Que ne devrait-on pas à quelqu'un qui nous ferait l'histoire de la langue française siècle par siècle ; qui, au seizième, au chapitre des lettres, nous dirait, soit avec les grammairiens Pelletier, Maigret, Ramus, soit avec les imprimeurs Griphe, Robert Étienne, Vascosan, Metayer, Passon, comment la cédille a remplacé l'e dans certains aoristes tels que *voient*, *concent*, *apercent* ; qui nous dirait aussi comment l'apostrophe est devenue un signe d'éliision ; comment les voyelles, surtout l'e, se sont couronnées d'accents ; comment les différents signes de la moderne ponctuation se sont introduits ! — 3. De la ponctuation françoise et de ses accents, par Et. Dolet, Lyon, 1543. — 4. Dialogues de l'orthographe et de la prononciation françoise, par Jacques Pelletier, Lyon, 1555, Jean de Tournefort. — 5. De la grammaire françoise, par Maigret, Paris, 1550, Chrestien Wechel. — 6. Grammaire françoise, par La Ramée, dit Ramus, Paris, 1555, André Wechel. — 7. Traité de la prononciation françoise, par Jean de Balf. — 8. Voyez les différentes notes ci-dessus. — 9. Dialogues sur la cacographie françoise, par Joubert, Paris, Chesneau, 1579. — 10. Bigarrures de Des Accords, chap. Des entends-trois. — 11. Voyez la note 2. — 12. Plaidoyers cités à la Station XXI. Poésies de Ronsard et de Dubartas. — 13. Voyage de France par Du Verdier, chap. Du Berry. — 14. Histoires de Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII. — 15. Voyez la penultième note. — 16 à 21 Bibliothèque de la Croix du Maine, Discours dédié au vicomte de Paulmy.



22. Grammaire latine et françoise, par Du Bois, Paris, 1531, Robert Estienne — 23. Traité de l'ancienne orthographe françoise, par Des Autels, Lyon, Tournes, 1551. — 24. De la précellence du langage françois, Paris, Mameur Patisson, 1579 — 25. Dictionnaire françois-latin, par Robert Etienne, Paris, Jacques Dupuis — 26. *Adversus nomenclaturam antiquorum lingua latina gallica*, Paris, 1567. — 27. Voyez les notes 25 et 26. — 28. Dictionnaire des huit langages, grec, latin, Rameau, françois, anglais et allemand, Lyon, 1588 — 29. Les Commentaires de César traduits par Vigenère, Paris, Chesneau, 1576 — 30. Œuvres de Plutarque, traduites par Jacques Amyot, Paris, Morel, 1584

31. *Scoligerana*, v<sup>o</sup> Casanbon. — 32. Essais de Montaigne, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 24, Pédanisme. — 33. *Historia universitat. a Patavina*, Catalogus universitat. academiæ, Turnebus. — 34, 35. *Scoligerana*, v<sup>o</sup> Morel — 36. Le Guide du Conducateur par Coulon, France, chap. Paris à Agen. — 37. Bataille de Du Verdier de Vasprius, v<sup>o</sup> Guillaume Postel. — 38. Œuvres de Vauvillier et autres savants du temps. — 39. *De militia romana* par Juste Lipse — 40. *Lazarus Boyer de re novata*, Paris, Robert Estienne, 1536

41. *De asse*, par Bude, Venise, Alde, 1522. — 42. Lettres de Pasquier, liv. 21, lettre 7 à M. Favereau, étudiant, etc. — 43, 44, 45. Le Vainqueur pour appareiller toutes sortes de viandes par Taillevent — Le Vainqueur vainqueur de toutes cuisines, Paris, Bonfond — 46. Grammaire de L. B. Rameau. Logique, autres arts et sciences, Paris, 1577. — 47. *Enchiridion dialecticum*, a Fossæ Lyon, 1608, lib. 7, *De syllogismis et de modis* etc. — *Historia universitat. Patavina*, année 1544. — 48. *Instauratio studii a Roma*. — 49. *Historia universitat. Patavina*, année 1544 (par Franchet J., 19 Marti 1544. — 50. *Itad.*, Catalogus universitat. a Patavina, Petrus de La Ramée.

51. *De sensu rerum* par Campanella. — 52. *De subtilitate rerum*, a Cardano, Nuremberg, 1550. — 53. La République, par Bodin, Paris, 1576. — 54. Œuvres de Pasquier, liv. 9, chap. 18, Professeur. — 55. *De varia Aristotelis fortuna* par De Lauroy, Paris, Morel, 1581. — 56. Traité de la sagesse par Chartron, Bordeaux, 1701 — 57. Essai de morale par Montaigne, Bordeaux, 1580 — 58. *Reliquiæ antiquæ* de l'École du Maine, v<sup>o</sup> Michel de Montaigne. — 59. Les Allumettes du feu de la Paix, par Pierre Doré, Paris, 1538. — 60. Le Sacre spirituel, etc. par Augustin Michel Jove, 1570.

61. Le Glaive du géant Goliath, Philistin et ennemy de Dieu, l'43 — 62. La Cheute du diable et de ses adhérents, Paris, Verard, 1544 — 63. Le l'éveille-Matin des calvinistes. — 64. De la verité de la religion chrétienne par Moray, Paris, 1582. — 65. *Confessio christiana* de Bize, 1560. — 66. Confession de foi au nom des évêques de France par Calvin. — 67. *Delta ratione di stato di Lorenzo Botero*, Venise, 1598. — 68. *Sermones fideles, ethici, politici, æconomici*, Leyde, 1641 — 69. *De optimo respub. statu deque nova munia fœdæ*, 16. Morel, 1576. — 70. Oraison de la paix par Guillaume Aubert, Paris, Vascos, Sorienas, 1559.

71. Traité de la police et république françoise par Pierre Tachet — 72. Les six livres de la république par Bodin, Paris, Jacques Du Petit — 73. Par Prudent Choyselat, Paris, Nicolas, 1572. — 74. In print Paris chez Martin-le-Jeune en 1508. — 75. *Calat. p. des parlements* du Maine par Samson Bedouin, imprimeur au Mans. — 76. *Les livres de l'homme, jurisconsulti*, a Papirio Massone, Paris, 1628 — 77. *Les livres de l'homme, jurisconsulti*, a Papirio Massone, Paris, 1500. — 78. Vers des célèbres jurisconsultes de toutes les nations, Paris, 1721, v<sup>o</sup> André

lase. — 79. Histoire du Rouergue par l'abbé Bosc, 3<sup>e</sup> partie, Villes, arcillac — 80. Œuvres de Pasquier, liv. 19, lettre 15, à M. Robert, avocat.

81. Auteur du *Praxis beneficiorum*. — 82. *De sacris ecclesiæ gallicæ adversus romanam defensio parisiensis curiæ*, auctore Duaren, Lyon, 1578. —

Auteur du *Domaine de France*, Paris. — 84. Auteur du *Domaine des de France*, Paris, 1577. — 85. Son recueil d'ordonnances est très-souvent cité dans ces notes. — 86, 87. Auteur de la *Conférence des ordonnances* souvent citées dans ces notes. — 88, 89, 90. Œuvres de Pasquier, liv. 19, lettre 15, à M. Robert, avocat, etc.

91. Arrêts notables du parlement de Toulouse par La Roche Flavien. — *Cosmographie de Munster*, trad. par Belleforest, Paris, Chesneau,

93. — 93. *Cosmographie universelle* de Thevet, Paris, 1575. — 94. *Les trois mondes* par La Popelinière, Paris, 1582. — 95. Cartes citées aux notes de la Station XLIII, *la Boutique de Calais*. — 96. Qu'il a lui-même rimé en français, latin, espagnol et italien. — 97. *De emendatione rerum*, auctore Scaligero. — 98. Histoire du roy Loys XII par Claude Jeysset, Paris, Du Puis, 1587. — 99. Dessein de l'histoire de France par Du Haillan, Paris, L'huillier, 1571. — 100. Ibid., épître.

101. Voy. la note 92. — 102. Histoire littéraire de la France. — 103, 104. Bibliothèque de La Croix du Maine, v<sup>o</sup> Pierre Le Bault. — 105, 106.

renvoie M. d'Argentré fils pour les six mille livres promises à son temps qu'il aura fait paroître une nouvelle édition de l'Histoire de Bretagne. — 107. Précis des délibérations des états de Bretagne, manuscrit

108. — 107. Mémoires et recherches touchant plusieurs choses mémoires pour l'intelligence de l'estat et des affaires de France, par Jean Roueu, Roueu, 1577. — 108. Inventaire de l'Histoire de France par de Serres. — 109. Voyez les deux notes précédentes. — 110. Chronique et Histoire universelle par Carion, Paris, Berrion, 1579.

111. Histoire du temps par Guillaume Paradin, Paris, Jean de Tournes.

112. Les Annales d'Aquitaine par Jean Bouchet, Paris, 1537. — 113.

Mémoires des comtes de Champagne et de Brie Par Pithou, Paris, Patisson, 1581. — 114. L'Histoire de Provence par Jean de Nostradamus, Lyon.

115. Histoire des neuf Charles de France par Belleforest, Paris, Huillier, 1568. — 116. Histoire des François, traitant principalement des choses advenues durant le règne de François I<sup>er</sup>, par Guillaume Duallay. — 117. Histoire de France contenant les troubles advenuz en France par La Popelinière, depuis 1555 jusqu'en 1581. La Rochelle, François Hotin, 1581. — 118. Histoire de France touchant les troubles

119. — 118. Histoire de France touchant les troubles pour la religion par Miles Piguerre, Paris, Robert Le Fizelier, — 119. Commentaires de Montluc, Bordeaux, 1592. — 120. Les pucierres, ou almanach du jour et de la nuit pour cent ans, par Jean Casselin, Paris, Guillaume Chaudière, 1571.

121. Les vingt-un livres d'Amadis de Gaule mis en français par Des Esarts, Lyon, Rigaud, 1575. — 122. La Diane de George de Montemayor,

traduite d'espagnol par Gabriel Chapuis, Lyon, Loys Cloquemin, 1582.

123. Histoire de dom Flores de Grèce, surnommé le chevalier des Cygnes, traduite de l'espagnol par Nicolas de Herberay, Paris, Jean Longis,

1552. — 124. Dans ce temps là on disait colléges triangles, romans bilanques. — 125. Chronique et histoire du chevalier Mabrian, Paris, 1530. —

126. Histoire du roi Perceforest, Paris, 1528. — 127. L'Heptameron de la royne de Navarre, Paris, Prévost, 1539. — 128. Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singulière récréation, par Noel du Faill,

Paris, 1554. — 129. Joyeuses adventures et récréations, Techner. —

130. La conférence des servantes de la ville de Paris, ibid.

131. Flûte de Rolin, *ibid.* — 132. Livres de folastrieres à Janot, Parisien, *ibid.* — 133. Faufreluche et Gaudichon, mythistoire, Barragouine, de la valeur de dix atômes pour la recreation de tous bons faufreluchiers, Lyon, Jean Diepi. — 134. Les Sères de Bouchet, Paris, 1608. — 135. Bibliographies du seizième siècle — 136. Les ligareurs, les esclaves de Des Accords, Paris, Richer, 1583. — 137. Rhétorique française par Antoine Fouquelin, Paris, 1557, Wechel — 138. Discours de la Cour de Maine, dédié au vicomte de Paumny, déjà cité. — 139. Sermons de Luchet, Paris 1594. — 140. Sermons sur l'oraison dominicale par Monastier, 1561, Guillaume Regnault.

141. Le victorieux combat de Gédéon, représenté à Paris en l'air, en présence de la royne Marguerite, par le père Souffrand, prédicateur, Leideux, 1616. — 142. Oraison funèbre et obseques de messire François Olivier, en son vivant chevalier et chancelier de France, par Jean de Saint-Germain-de-l'Auxerrois à Paris, le 29 avril 1560, par Claude Lescence, Paris, 1561, Vascosan. — 143. Oraison funèbre de François I<sup>er</sup>, prononcée à Notre-Dame de Paris, le 23 may 1547, par Castellan, sans Robert Estienne, 1547. — 144. Recueil d'oraisons funèbres de Claude Berrenne, Bertalt, 1603. — 145. Recueil des discours prononcés en l'assemblée des Estats provinciaux de Normandie, tenus à Rouen le 20 novembre 1578, par Nicolas Clerel, Rouen, 1578. — 146. Harangue prononcée en la présence du roy; aux Estats d'Orléans, au mois de janvier 1561, imprimé à Blois, L'Angelier. — 147, 148. Recueil des Estats-Généraux par lequel Paris, 1651, États-Généraux de Moulins, d'Orléans, de Blois. — 149. Bibliothèque de La Croix du Maine, v<sup>o</sup> Henry de Valois, 3<sup>e</sup> du titre. — 150, 151, 152. Art poétique français par Sibuet, Lyon, Tournes, 1561. — 153. Dictionnaire de rimes françaises par Le Fevre, Paris, 1572, v<sup>o</sup> du Pré. — 154. *Ibid.*, corrigé par Tabourot, Paris, Robert, 1688. — 155. Le livre d'épithètes par Maurice de la Porte, Paris, Buon, 1571. — 156. Description en vers des deux voyages de Gêles et Verise, commencés et mis à fin par le roy Louis XII, par Jean Marot, Lyon, Joste, 1537. — 157. Traduction en vers des Psalmes de David par Clément Marot. — 158. Poésies françaises par Ponthus de Tyard, Paris, 1573. — 159. Œuvres poétiques de Melin de Saint-Gelais, Lyon, 1574. — 160. Les poésies de Jean Dorat, Paris, 1586.

161. Recueil de la Muse cosmopolite par Maillard de Cloux, Paris, Levesque. — 162. Poésies françaises de Jean Passerat, Paris, 1646. — 163. Sonnets amoureux d'Olivier de Magny, Paris, vers l'an 1559. — 164. Fables de Philibert Hegemont, Paris, Robert le Fizelier, 1583. — 165. Voyages, tome 1<sup>er</sup>, Épître XV, les Deux arbres, la note 166. — 166. Œuvres de Jean Antoine de Bayf, Paris, 1572. — 167. Cinquante quatrains par Louis Pybrac, Lyon, Tournes, 1564. — 168. Bibliothèque française de Louis Goujet, chap. Pierre de Ronsard. — 169. Œuvres de Pasquon, la Poésie ou jeux poétiques français et latins. — 170, 171. Œuvres des Juges de Roches, mère et fille, Paris, L'Angelier, 1579.

172, 173. Voyez la note 169. — 174. Voyez la note 170. — 175. Œuvres de Ronsard, Paris, Buon, 1584. — 176. La Femme, ou l'art de du monde, par Du Bartas, Paris, Fehurier. — 177. Bibliothèque française par l'abbé Goujet, chap. Du Bartas. — 178. Bibliothèque de la Croix du Maine, Guillaume de Salluste, sieur Du Bartas. — 179, 180. Bibliothèque française de Goujet, chap. Pierre Ronsard.

181. Bibliothèque de Du Verdier, v<sup>o</sup> Pierre de Ronsard. — 182. Œuvres de Ronsard, commentaire par Muret et Boileau, Paris, Buon, 1584. — 183. Dans la collection des airs et ballets du seizième siècle, mise en lumière par Bataille, Paris, Ballard, 1612, se trouvent des odes de Ronsard.

sard en musique. — 184. *Antonius Arena provincialis, De bragardissima villa de Soleritis*, Lyon, Benoist, Rigaud, 1587, *Recitus super ementa paysanorum de Ruellio, a Sanlyona*. — 185. Depuis la Philippide de Guillaume le Breton, qui vivait au temps de Philippe-Auguste, jusqu'à Jacques Poilles, qui vivait sous Henri IV, plusieurs historiens ont écrit en vers. — 186. Traduction de l'Iliade en vers français par Salet et Jamin, Paris, 1580. — Traduction de Virgile en vers françois par les frères d'Agneaux, Paris, 1582. — 187. Dans ces temps il était fort difficile d'aborder livre, n'importe la matière qu'il traitât, sans être obligé de passer à travers une plus ou moins grande forêt d'acrostiches, d'anagrammes, de tercets, de quatrains, de sonnets, français, latins, grecs. J'ai un petit manuscrit de 1610, pas plus grand que la paume de la main, pas plus épais que le petit doigt, intitulé : le Théâtre de l'inconstance où sont les amours d'Amidor et de Lysis, par Blaise Moulinier, sieur de Beauregard, Xaintongeais. Ce jeune auteur, escolier de philosophie, ainsi qu'il le dit dans son épître au lecteur, n'a pas manqué d'amis qui lui ont composé, par douzaines, des pièces de vers latins ou grecs à son éloge. Il y en a au commencement, il y en a à la fin. Je cite ce petit livre ; je pourrais citer toutes les bibliothèques de livres imprimés dans ce siècle ou au commencement du suivant. — 188. Paradoxe contre les lettres, Lyon, Jean de Tournes, 1545. — 189. Voyez les bibliographies du seizième siècle. — 190. Mémoires de De Thou, liv. 2, année 1582. — 191. Contes d'Eutrapel.

STATION LX. — LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE. — 1. Antiquités de Rouen par Taillepié, chap. 44, Palinods de Dieppe. — 2. Voyez à la Station LVI, le Confrère de Chaillot, la note 1. — 3. Mémoires contenant l'histoire des jeux floraux, Toulouse, Robert, 1775. — 4. Par Claude Despençe, Paris, 1570. — 5. Bibliothèque de La Croix du Maine, v<sup>e</sup> Marie Stuart. — 6. Journal de Henri IV, année 1604, dimanche 8 février. — 7. Bibliothèque de La Croix du Maine, Discours dédié au vicomte de Paulmy. — 8. *De viris qui superiori seculo claruerunt*, imprimé en Allemagne au seizième siècle.

STATION LXI. — LE BOURGEOIS DE GONESSE. — 1. *Hydrographum spagyricum Fabri*, Toulouse, 1639, lib. 2, cap. 12, *De aquis ac fontibus du Montdor*. — 2. Discours des eaux de Plombières par Perthemin, Nanci, Garnich, 1609. — 3. L'hydrothérapeutique des fontaines médicinales par Duval, Rouen, 1603, chap. 13, Description du pays de Brey, etc. — 4. Ibid., chap. 14, Fontaine de Gemare. — 5. Ibid., chap. 19, Fontaine du parlement. — 6, 7. Ibid., chap. 13, Description du pays de Brey, etc. — 8. *Hydrographum spagyricum*, lib. 2, cap. 16, *De fontibus ni-vernensibus vulgo dictis* les eaux de Pougues. — 9. Traité des eaux de Bourbon-l'Archanbault par Pascal, chap. 3, Lieu et source des eaux de Bourbon. — 10. Ibid., chap. 5, Douche.

11. *Hydrographum spagyricum*, lib. 2, cap. 12, *De fontibus du Montdor*. — 12. Ibid., cap. 11, *De aquis ac fontibus loci de Vic-le-Comte*. — 13. Ibid., cap. 13, *De thermis ac fontibus loci d'Aygues-Caudes*. — 14. Ibid., cap. 1, *De fonte Belestia*. — 15. Ibid., cap. 7, *De thermis Montferrand*; cap. 11, *De aquis Vic-le-Comte*, et cap. 17, *De thermis Borbonensibus*. — 16. Ibid., cap. 2, *De fonte qui dicitur Son*. — 17. Ibid., cap. 1, *De fonte Belestia*. — 18. Ibid., cap. 7, *De thermis ac fontibus loci de Montferrand*. — 19. Ibid., cap. 8, *De fontibus ac thermis loci de Baignieres*. — 20. Ibid., cap. 10, *De fontibus ac thermis loci de Barèges*. — 21, 22. Ibid., lib. 2. — Mémoires des merveilles des eaux françaises par Jean Banc, Paris, Savestre, 1605. — 23. *Nicolaus Dortomanus, De thermis Belilucanis*, déjà cité. — 24.

Ibid., lib. 1, cap. 3 et 4, texte et figures. — 25, 26. Ibid., lib. 1, cap. 1 et tous les chapitres du deuxième livre.

STATION LXII. — LE MARÉCHAL DE GORZE. — 1. Le cabinet du roi de France, liv. 1<sup>er</sup>, chap. Preuves du nombre des primats, etc. — 2. Coutumes de Gorze, t. 1, 2. Dons souverains et seigneuriaux. — 3. Journal de Henri IV, année 1602, dimanche 20 octobre. — 4. *Scrupula*, v. *Palatinus*. — 5. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v. *Ambassadeurs*. — 6. Voyez au t. 1<sup>er</sup>, Esprit XCI, le *Pèlerinage de Rembrandt*, etc. — 7. Histoire de Louis XII par Seyssel, année 1506, l'ambassade de Seyssel, ambassadeur de France, à Henri VII, roi d'Angleterre. — 8. Histoire de Louis XII par D'Aulon, année 1506, chap. 2, Ambassadeur du roi des Romains. — 9. Abrégé de la vie de Pierre Danes, *traja et c.* — 10. *Epistola pro Franciano primo ad fratrem imperatorem Carolum Quintum*. — 11. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de François 1<sup>er</sup>. — 12. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 3, chap. 63, Vœu à Notre-Dame-de-Lore.

11, 12. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v. *For*. — 13. Coutumes de Gorze. — 14. Journal de Henri III, année 1581, samedi 18 octobre. — 15, 16, 17. Hommes illustres français de Brantôme, chap. François 1<sup>er</sup>. — 18. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v. *Ambassadeurs*. — 19. Histoire de Maraille par Ruffi, liv. 6, chap. 6, L'ambassadeur devant Marseille. — 20. Ibid., liv. 7, chap. 1<sup>er</sup>, Entreprenement de Maraille descouverte.

21, 22. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v. *Ambassadeurs*. — 23. Histoire de Hongrie. — 24. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v. *Ambassadeurs*. — 25. Journal de Henri IV, année 1594, samedi 21 mars. — 26. Voyez au tome 3, Histoire XXVII, le *Clerc d'ambassade*, notes 10, 13 et 4. — 27. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v. *Ambassadeurs*. — 28. Ibid., v. *Consuls*. — 29. Ibid., v. *Majesté*. — 30. Recueil de mémoires par Boudier, lettre d'Esprit, etc. au roy, 1583.

31. Coutumes de Gorze, t. 1, 2. Dons souverains, etc. — 32. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v. *Ambassadeurs*. — 33. *Monarchie romaine*, Bibliothèque de Bouchel, v. *Empereurs*. — 34. Histoire du royaume de Jérusalem. — Histoire du royaume d'Angleterre. — 35. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v. *Ambassadeurs*. — 36. Histoire de l'histoire XXVII, le *Clerc d'ambassade*, tome 2, note de cette station. — 37. Ambassades de messieurs de Noailles en Angleterre par Vertot, double de la lettre de l'ambassadeur d'Angleterre au cardinal de Noailles, 21 janvier 1533. — 38. Mélanges historiques de Camusat, Lettre du roi de France d'Angleterre, lettres aux autres rois. — 39. Ibid., formulaire pour les secrétaires du roy.

40. Lettres de Noailles, de Villeroy, et autres. — 41. Ambassade de MM. Noailles en Angleterre par Vertot, Lettres de d'Oysel au duc de Savoie, 6 novembre 1535. — 42. Traduction d'une dépêche du duc de Savoie au roi d'Espagne. — Dépêche en chiffres du même duc, 1583. — 43. Histoire d'Espagne par Ferreras, chapitre relatif aux Cortes. — 44. Histoire de l'empereur, sous *eleato*, et celle des princes de l'empire, Paris, 1621. Princes, états, cercles, etc. — 45. Ambassades de Noailles, 15 novembre 1533 et 27 octobre 1535. — 46. Mémoires du duc de Noailles, chef de la Haye, 1681, ministère de Richelieu. — 47. Voyez au tome 2 les notes de l'histoire XXVII, le *Clerc d'ambassade*. — 48. Histoire de l'ambassade, quand il viendra quelque ambassadeur pour recevoir l'ordre du roi, afin qu'il soit de cet ordre pour le recevoir, etc. — 49. Traiter dignement. — 50. Ordre que le roy veut estre tenu par celui qui reçoit les ambassadeurs, 1<sup>er</sup> janvier 1583, Recueil des ordonnances et règlements.

des conseils du roy, manuscrit du dix-septième siècle, que j'ai. An-  
 de Paris par Sauval, Hôtels des ambassadeurs extraordinaires, etc.  
 « ... Il y aura de la vaisselle d'argent tant pour la cuisine que pour  
 quatre ou cinq plats... et tel nombre d'officiers de chacun office que  
 sera pour servir ledit ambassadeur... chevaux et carrosse pour  
 et conduire au logis de Sa dicte Majesté et pour le ramener en son  
 se promener... Il y aura avec luy cinq ou six pages de Sa Majesté..  
 les gentilshommes et laquais... » Règlement de ceulx de la maison  
 et des principaux officiers servans en icelle, manuscrit du temps  
 Louis XIII conservé aux archives du royaume. Règlement faict au mois  
 1578.

- Antiquités de Paris par Sauval, Hôtels des ambassadeurs extraordi-  
 — 52. Bibliographies du temps, les harangues des ambassadeurs.  
 « Nous, François de Mandelot, seigneur de Passy, chevalier de  
 du roy... confessons avoir receu de maistre Abel de Brugnons...  
 — 53. Ordonner aux ligues de Suysse, la somme de 666 escus deux livres...  
 na ordonnée par Sa Majesté pour nostre estat d'ambassadeur et  
 é pour le renouvellement de ses alliances avec les seigneurs des  
 .gues du mois de novembre de la présente année 1582... » J'ai l'ori-  
 — 54. Cette quittance. — 54. « Lorsque ledit conducteur viendra avec  
 assadeurs, se tiendra derrière eux pour faire connaître au capitaine  
 — 55. des les gentilshommes ou autres de la suite dudit ambassadeur qui  
 ront entrer... » Recueil des règlements des conseils, manuscrit déjà  
 , 4<sup>er</sup> janvier 1585. — Mémoires de Sully, tome 2, chap. 17, M. de Rosny  
 la terre. — Brantôme, *Vie de Henri II*. — 55, 56, 57. Bibliothèque  
 .. français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Ambassadeur*. — 58. Journal de Henri IV,  
 , 1604, mercredi 23 juin. — 59. Bibliothèque du droit français par  
 — 60. Bouchel, v<sup>o</sup> *Marchandises*. — 60. Le ministre public dans les cours étran-  
 es par Sarraz du Franquesnay, Paris, Ganeau, 1731, les quatre pre-  
 — 61. chapitres. — 61. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Am-  
 leur*.

STATION LXIII. — LE FILS DU MARÉCHAL DE GORZE. — 1. Voyez  
 dans les Décrétales manuscrites ou imprimées les divers arbres de con-  
 sanguinité en toute sorte de figures et de couleurs. Les familles avaient  
 par imitation fait des arbres de consanguinité généalogique ; j'en possède  
 plusieurs. Il y en a par brassées à la Bibliothèque du roi et aux archives  
 du royaume. — 2, 3. République de Bodin. Essais de morale et de politi-  
 que de Bacon. — 4. Ibid., Histoire de l'Europe. — 5. Le prince de Machia-  
 vel, chap. 8, Ceux qui par leurs crimes se sont élevés à la puissance sou-  
 veraine, chap. 18, Princes obligés de garder la foi. — 6. *Del governo di  
 Sansorino*, Venise, 1583. — 7. Voyez à la Station LIX, *le Libraire de Paris*,  
 la note 67. — 8. Ibid., note 72. — 9. Histoire de l'empire d'Allemagne.  
 Histoire de l'Italie, quinzième et seizième siècles. — 10. Histoire de la  
 Russie, seizième siècle.

11. Histoire de France par Matthieu, liv. 1<sup>er</sup>, 4<sup>re</sup> narration. — 12. His-  
 toire de France, règne de Henri IV. — Histoire de l'Europe, seizième siècle.  
 — 13. Géographie de la France par Desrues. — Histoire d'Espagne par  
 Ferreras, seizième siècle. — 14. Voyez à la Station LVII, *le Pensionnaire de  
 Villepreux*, la note 1. — 15. Traitez entre l'Espagne et la France, Auvers,  
 1664, Traité de Vervins. — 16. Histoire de Philippe II par Cabrera. — His-  
 toire de l'Espagne. — Histoire de l'Europe. — 17, 18, 19. Histoire de l'empire  
 par Heiss, 1684. — Histoire d'Allemagne par Barre. — 20. *Balbini epitome  
 hist. rerum Bohemicarum*, Prague, 1677.

21, 22. L'histoire des révolutions de Hongrie par Brenner, La Haye,

1739. — 23. *Scaligerana*, v<sup>o</sup> *Tures*. — 24. Histoire générale de l'Europe par Barre, année 1529. — 25. Histoire des guerres religieuses au seizième siècle. — 26. En voici la preuve. Les généraux du roy nostre sire, sur le fait et gouvernement de ses finances recevoir... la somme de sept cent cinquante livres tournois par Henri Bohier..., commis par ledit seigneur à tenir le compte et paiement des sommes ordonnées par ledit seigneur au roy d'Angleterre pour sa récompense montant L mil livres par an jusqu'à la parfaite de six cens mil escus ensemble de certaines pensions que le roy a nassy ordonné à aucuns chevaliers et personnaiges estant du royaume d'Angleterre en faveur du traité de paix dernièrement conclu entre le roy et le d<sup>u</sup> jour d'april mil cinq cens et deux... Suivent les signatures des Les généraulx conseillers... ont fait recevoir... la somme de six cent cinquante livres tournois par Astremoine Faure, commis par le seigneur à tenir le compte et faire le paiement de la dette d'Angleterre et des pensions particulieres ordonnées pour le Roy et aucuns seigneurs et preillats d'udit pays... Escript le xxviij d'april... Suivent les signatures. — 27. *Scaligerana*, v<sup>o</sup> *Jarques*. — 28. Histoire de la reine Elisabeth par Carden, année 1577. — 29. Histoire d'Écosse. — Histoire d'Écosse, année 1600. — 30. Voyez à la Station LXI. — 31, 32. Ibid., et notes de la Station LXI.

33. Cosmographies et géographies du seizième siècle de la Pologne. — 34. *Annales Polonorum a Sarafeto*, Cracovie, 1787, quinzième et seizième siècles. — 35, 36. *Polonia Antiqua*, 1582. — 37. Histoire de l'Europe, Pologne. — 38, 39. Histoire de la Pologne, seizième siècle. — 40. Histoire de la Suède, seizième et dix-septième siècles.

41. Histoire de Danemarck, seizième siècle. — 42. Histoire de la Suède, seizième et dix-septième siècles. Cette nation a sur ses troupes à la France. J'ai un grand nombre de restes de d'infanterie suisse de ce temps, j'en ai été plusieurs aux notes de la Station LXI. — 43. Géographie de l'Italie. — Histoire de l'Italie au seizième siècle. — 44. Histoire de la Russie, seizième siècle. — 45, 46, 47. Histoire de la Russie, cartes du seizième siècle. — 48. Histoire de la Russie, 1579. — 49, 50. Ibid., année 1579.

51. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Ambassadeurs*, art. Domestique. Supplément au journal de Henri IV, vendredi 15 mai 1599, et 11 novembre 1600. — 52. États et empires de Davity, Duché de Savoye. — 53. Histoire du règne de Henri IV par Mathieu, liv. 4 et 5. — 54. Histoire de l'Allemagne moderne, du dixième siècle et commencement du dix-septième siècle. — 55, 56, 57. Mémoires de Sully, tome 2, chap. 14, art. Mémoires des sieurs Arnault. — 58. Histoire de l'Europe, seizième siècle, Manifeste des princes.

STATION LXIV. — LES COMÉDIENS FRANÇAIS. — 1. Essai de la Comédie, chap. 23. Institution des enfants. — 2. Voyage de France par le duc de Berry. — 3. Arrêts du parlement de Toulouse par le duc de Flavia, tit. 16, art. 1<sup>er</sup>. — 4. A luy la somme de 2000 sols... par ord. que devant pour vin de présent baillé de par la ville de Commarres d'ycelle aux joueurs de ceste d'icelle lesquelz d'icelle joueront certain miracle de Nostre-Dame au convent les jacobins de la ville et appert par lettres du v. comte maieur... à la suite de la ville de Dijon, manuscrit déjà cité. — 5. Police de Delamare, liv. 3, tit. 3. Origine des histrions. — 6, 7. Gargantus, chap. 24, Comment il

— quand il était pluvieux. — 8. Histoire du théâtre français par Parfait, année 1527, 2<sup>e</sup> journée. — 9. Gargantua, chap. 24, note 6. — 10. Fantaiesies de Tabarin. — 11. Ibid., gravure du pice. — 12. Ibid., seconde farce tabarinique, Capitaine Rodomont. — 13. Ibid., première farce, Piphagne.

— Voyez au tome 1<sup>er</sup> les notes de l'Épître LVI, *le Théâtre*. — 15. Histoire du théâtre français, seizième siècle. — 16. Ibid., Mystère de Christophe, 1527. — 17. Ibid., chap. Mystère de saint Pierre et de Paul, année 1520. — 18. Ibid., chap. Mystère de l'Apocalypse, année 1541. — 19. Voyez à la Station LXXVII, *les Musiciens français*, la 1<sup>re</sup>. — 20. Histoire du théâtre français, Anciens mystères. — 21. Mystère de saint Andry, année 1530. — 22. Ibid., Mystère de l'Épître, 1534.

— Registres du parlement, ordonnances du 23 may, du 10 juin 1541, du 15 novembre 1571, touchant le jeu du maistre des actes des apôtres. — Police de Delamare, liv. 3, tit. 3, chap. 3, Théâtre français. — Registres du parlement, 23 février 1514, Bazochiens dansent devant

Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Bazoches*. — 32. Registres du parlement, sur la bazoche, et notamment ceux du 7 mai 1540 et du 11 mars

— 33. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Roy de la Bazoche*. — 34. Antiquités de Paris par Sauval, Comptes de la prévosté, année 1503. — 35. *Annales Francorum regum a Roberto Gaguino*, liv. 12, *Rex Ludovicus XII*. — 36. à 41. Histoire du théâtre français, Jeu du prince des sots et mère 1511. — 42, 43. Ibid., chap. Hôtel de Bourgogne, 1608. — 44, 45. Ibid., chap. Premier théâtre français établi à l'hôpital de la Trinité. — 46. Antiquités de Paris par Corrozet, chap. 11, Prévôts, etc. — 47.

— Registres du parlement, 5 janvier 1516, Jeux des collèges. — 48. On représentait dans les collèges des pièces latines, Histoire de Francion, liv. 4, à l'endroit où il est parlé d'une moralité latine. On devait incontestablement représenter aussi des pièces grecques. — 49. *Ovis perdila*, Francion, 1565. — 50. Histoire de Francion, liv. 4, à l'endroit où il est parlé de la comédie du régent.

51. Voyez les traducteurs du temps. — 52. Journal de Bassompierre, année 1619, lundi 7 septembre. — 53. Ordonnance de Blois, année 1579, art. 80. — 54. Mémoires pour l'histoire du Port-Royal, etc., 2<sup>e</sup> part., 1<sup>re</sup> relation. — 55. Cette troupe était toute nouvelle; les théâtres se recrutaient alors dans les collèges. Notes de cette Station. — 56. Histoire du théâtre français, seizième siècle. — 57. Ibid., année 1541, Lyon, Marchant. — 58. Ibid., chap. Cammate. — 59. Voyez dans l'Histoire du théâtre français le catalogue des pièces jouées au seizième siècle. — 60. Histoire du théâtre français, Bradamante, 1582.

61. Voyez la note 59. — 62. Histoire du théâtre français, Bradamante, 1582. — 63. Ibid., année 1507, Moralité du banquet. — 64. Ibid., année 1561, Tragédie à huit personnages. — 65. Ibid., Hôtel de Bourgogne, 1552. — 66. Tragédie du meurtre d'Abel; personnages: Adam, Ève, etc., le Diable, les Remords, le Pêché, la Mort; Paris, Bonfonds. — Tragédie du Franc-Arbitre, Crespin, 1558. — La Deffaite de la Piaffe et la Piquo-rée, Paris, Mettayer, 1579. — 67, 68. Histoire du théâtre français, préface du troisième volume. — 69. Guisiade, tragédie en laquelle est représenté le massacre de Guise, Lyon, 1589. — La double tragédie du duc et cardinal de Guise, Paris, 1589. — 70, 71, 72. Histoire du théâtre français, année 1541, Lyon, Marchant.

73. La condamnation du Banquet, comédie-moralité déjà citée, où la médecine, la pharmacie, ont un rôle; la tragédie théologique du Franc-





verités, art. 86. — 135. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 3, chap. 53 et 60. — 136. Histoire du théâtre français, les Contens, 1580. — 137. Ibid., les Femmes sullées, 1558. — 138. Bigarrures de Des Accords, chap. 5, Équivoques. — 139. Satires de Courval, satires imprimées à la suite, satire 9, le Débauché. — 140. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 14, chap. Turlupin. — 141. Ibid., chap. Gaultier-Garguille. — 142. Ibid., chap. Gros Guillaume. — Contes d'Eutrapel, Dispute avec Léopold. — 143. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 14, chap. Gaultier-Garguille. — 144. Histoire du théâtre français, Hôtel de Bourgogne, année 1600. — 145. Voyez la note 75 de cette Station. — 146. Description de la France par Piganiol, chap. Saint-Germain-en-Laye. — 147. Journal de Henri IV, année 1600, lundi 9 octobre. — 148, 149. Ballet comique de la royne par Beaujoyeux, Paris, 1582.

STATION LXV. — LA BELLE LYONNAISE. — 1, 2. Sères de Bouchet, série 4, Des roys qu'on crie le roy boit. — 3.

« Gardez-vous d'une mule qui fait hin  
Et d'une femme qui boit du vin. »

Ancien proverbe de ces contrées. — 4. Les barbeaux du Lot sont excellents et fort connus. — 5. Bien meilleurs que ceux de Lyon, mais bien moins connus. — 6. Recherchés dans le midi de la France. — 7. Histoire de Lyon par Bubys, liv. 4, chap. 9, Changes. — 8. Ibid., liv. 3, chap. 57, Troubles de l'an 1562, etc. — 9. Mémoires de Sully, tom. 2, chap. 5, Economies royales. — 10. Veut-on se faire une idée de la France d'alors, qu'on lise les mémoires de Nevers, t. 1<sup>er</sup>, depuis la page 603 jusqu'à la page 627, et la page 877.

11. Mémoires militaires de Merges, imprimés à la suite des Meslanges historiques de Camusat. — 12, 13. Estats et empires du monde par Davity, chap. Richesses de la France. — 14. Le fidèle conducteur par Coulon, chap. Description de la France. — 15. « Estat et pancarte des devoirs ordonnez par Monseigneur Du Bois Dauphin, gouverneur des provinces d'Anjou et de Mayenne, estre levez et pris au château de Rochefort en ce qui dépend du tablier dudit lieu sur les marchandises voiturées et menées tant par eau que par terre... Seront contraints les marchans... des dites marchaudises paier aux recepveurs... les tributs ordonnez... Donné à Nantes ce 2 janvier 1593. » J'ai l'original de cette pancarte. — 16. « Marchandises, pancarte arrêtée par les commissaires du roy et les députés des états pour les droits imposés sur différentes marchandises entrant et sortant de Bretagne, afin de fournir 70,000 écus accordés au roy pendant cinq ans... » Mars 1583; Précis des états de Bretagne, manuscrit déjà cité. — 17. Mémoires des intendants. Mémoires sur Lyon par d'Herbigny, chap. Histoire du pais, art. Boutheon. « La maison de Gadagne est de Florence. Au commencement du dernier siècle, deux frères de cette maison vinrent s'établir à Lyon, où ils négocièrent, et leurs descendants furent échevins de Lyon... les Gadagne s'étant enrichis en assez peu de temps au point que leurs richesses passaient en proverbe dans Lyon pour exprimer des biens immenses... » — 18. Au tome 2, Histoire 2, note 3, et à la Station XXIX du tome 3, note 30, a été faite une évaluation du prix des fermes moyennes. Ici de même a été faite une évaluation de la valeur des fortunes moyennes des marchands. — 19. Statuts des six corps des marchands de Paris, Brevet. — 20. Voyez les notes de la Station XLIV, l'Écrivain de Calais.

21. Empires de Davity, chap. Richesses de Pologne, du Danemarck, de la Suède. — 22. Cosmographie de Thevet, liv. 20, chap. 2, Mœurs de Po-

131. Fluste de Rolin, *ibid.* — 132. Livres de folastrieres à Janot, Parisien, *ibid.* — 133. Fausfreluche et Gaudichon, mythistoire, l'arragoysant de la valeur de dix atômes pour la recreation de tous bons fausfreluchiers, Lyon, Jean Diepi. — 134. Les Serees de Bouchet, Paris, 1608 — 135. Bibliographies du seizième siècle. — 136. Les bigarreaux, les escargots de Des Accords, Paris, Richer, 1583. — 137. Rhétorique française par Antoine Fouquelin, Paris, 1537, Weckel. — 138. Discours de la Croix du Maine, dédié au vicomte de Paumy, déjà cité. — 139. Sermons de Bouchet, Paris 1594. — 140. Sermons sur l'oraison dominicale par Meunier, 1561, Guillaume Regnault.

141. Le victorieux combat de Gédéon, représenté à Paris en 1611, en présence de la royne Marguerite, par le père Souffrand, prédicateur, Bayeux, 1616. — 142. Oraison funèbre et obseques de messire François Olivier, en son vivant chevalier et chancelier de France, prononcée à Saint-Germain-de-l'Auxerrois à Paris, le 29 avril 1560, par Claude Lépence, Paris, 1561, Vascosan. — 143. Oraison funèbre de François I<sup>er</sup>, prononcée à Notre-Dame de Paris, le 23 may 1547, par Castelnau, Paris, Robert Estienne, 1547. — 144. Recueil d'oraisons funèbres de Claude Herrenne, Bertaut, 1605. — 145. Recueil des discours prononcez en l'assemblée des Estats provinciaux de Normandie, tenus à Rouen le 20 oct. 1578, par Nicolas Clerel, Rouen, 1578. — 146. Harangue prononcée en la présence du roy, aux Estats d'Orléans, au mois de janyer 1541, imprimé à Blois, l'Angelier. — 147, 148. Recueil des Estats-Généraux par Guichet, Paris, 1634, États-Généraux de Moulins, d'Orléans, de Blois. — 149. Bibliothèque de La Croix du Maine, v<sup>o</sup> Henry de Valois, 3<sup>e</sup> édition, 1550, 1541, 1552. Art poétique françois par Sibilet, Lyon, Tournes, 1551.

150. Dictionnaire de rimes françoises par Le Fevre, Paris, 1572, L'Angel du Pré. — 151. *Ibid.*, corrigé par Tabourot, Paris, Roulet, 1588. — 152. Le livre d'épithètes par Maurice de la Porte, Paris, Baon, 1571. — 153. Description en vers des deux voyages de Gènes et Venise, victorieux et mis à fin par le roy Louis XII, par Jean Marot, Lyon, Juste, 1557. — 154. Traduction en vers des Psalms de David par Clément Marot. — 155. Poésies françoises par Ponthus de Tyard, Paris, 1573. — 156. Œuvres poétiques de Meunier de Saint-Germain, Lyon, 1574. — 157. Les poésies de Jean Dorat, Paris, 1586.

161. Recueil de la Muse cosmopolite par Maillard de Caux, Paris, 1572. — 162. Poésies françoises de Jean Passerat, Paris, 1606. — 163. Sonnets amoureux d'Olivier de Magny, Paris, vers l'an 1550. — 164. Poésies de Philibert Hégemont, Paris, Robert le Fitcher, 1583. — 165. Œuvres de Jean Antoine de Bayf, Paris, 1572. — 166. Cinqante quatrains par Jean Pybrac, Lyon, Tournes, 1564. — 167. Bibliothèque française de Pierre Couget, chap. Pierre de Ronsard. — 168. Œuvres de Pasquiere, la France ou jeux poétiques françois et latins. — 169, 170. Œuvres des dames de Roches, mere et fille, Paris, L'Angelier, 1579.

172, 173. Voyez la note 169. — 174. Voyez la note 170. — 175. Œuvres de Ronsard, Paris, Baon, 1584. — 176. La Semaine, ou création du monde, par Du Bartas, Paris, Feburier. — 177. Bibliothèque de France par l'abbé Goujet, chap. Du Bartas. — 178. Bibliothèque de la Croix du Maine, Guillaume de Selluste, sieur Du Bartas. — 179, 180. Bibliothèque française de Goujet, chap. Pierre Ronsard.

181. Bibliothèque de Du Verdier, v<sup>o</sup> Pierre de Ronsard. — 182. Œuvres de Ronsard, commentaire par Muret et Belean, Paris, Baon, 1584. — 183. Dans la collection des airs et ballades du seizième siècle, mise en tablature par Bataille, Paris, Ballard, 1612, se trouvent des odes de Ronsard.

sard en musique. — 184. *Antonius Arena provincialis, De bragaridistma villa de Soleris*, Lyon, Benoist, Rigaud, 1587, *Recitus super ementa paysanorum de Ruellio, a Sanlyona*. — 185. Depuis la Philippide de Guillaume le Breton, qui vivait au temps de Philippe-Auguste, jusqu'à Jacques Poilles, qui vivait sous Henri IV, plusieurs historiens ont écrit en vers. — 186. Traduction de l'Illiade en vers français par Salet et Jamin, Paris, 1580. — Traduction de Virgile en vers françois par les frères d'Agneaux, Paris, 1582. — 187. Dans ces temps il était fort difficile d'aborder livre, n'importe la matière qu'il traitât, sans être obligé de passer à travers une plus ou moins grande forêt d'acrostiches, d'anagrammes, de tercets, de quatrains, de sonnets, français, latins, grecs. J'ai un petit manuscrit de 1610, pas plus grand que la paume de la main, pas plus épais que le petit doigt, intitulé : le Théâtre de l'inconstance où sont les amours d'Amidor et de Lysis, par Blaise Moulinier, sieur de Beauregard, Xaintongeois. Ce jeune auteur, escolier de philosophie, ainsi qu'il le dit dans son épître au lecteur, n'a pas manqué de vers qui lui ont composé, par douzaines, des pièces de vers latins ou grecs en son éloge. Il y en a au commencement, il y en a à la fin. Je cite ce petit livre : je pourrais citer toutes les bibliothèques de livres imprimés dans ce siècle ou au commencement du suivant. — 188. Paradoxe contre les poètes, Lyon, Jean de Tournes, 1545. — 189. Voyez les bibliographies du XVI<sup>e</sup> siècle. — 190. Mémoires de De Thou, liv. 2, année 1582. — 191. Contes d'Eutrapel.

**STATION LX. — LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.** — 1. Antiquités de Rouen par Taillepié, chap. 44, Palinods de Dieppe. — 2. Voyez à la Station LVI, le Confrère de Chaillot, la note 1. — 3. Mémoires contenant l'histoire des jeux floraux, Toulouse, Robert, 1775. — 4. Par Claude Despençe, Paris, 1570. — 5. Bibliothèque de La Croix du Maine, v<sup>o</sup> *Marie Stuart*. — 6. Journal de Henri IV, année 1604, dimanche 8 février. — 7. Bibliothèque de La Croix du Maine, Discours dédié au vicomte de Paulmy. — 8. *De viris qui superiori seculo claruerunt*, imprimé en Allemagne au seizième siècle.

**STATION LXI. — LE BOURGEOIS DE GONESSE.** — 1. *Hydrographum spagyricum Fabri*, Toulouse, 1639, lib. 2, cap. 12, *De aquis ac fontibus du Montdor*. — 2. Discours des eaux de Plombières par Perthemin, Nancy, Garnich, 1609. — 3. L'hydrothérapeutique des fontaines médicinales par Duval, Rouen, 1603, chap. 13, Description du pays de Brey, etc. — 4. Ibid., chap. 14, Fontaine de Gemare. — 5. Ibid., chap. 19, Fontaine du parlement. — 6, 7. Ibid., chap. 13, Description du pays de Brey, etc. — 8. *Hydrographum spagyricum*, lib. 2, cap. 16, *De fontibus niernensibus vulgo dictis* les eaux de Pougues. — 9. Traité des eaux de Bourbon-l'Archaubault par Pascal, chap. 3, Lieu et source des eaux de Bourbon. — 10. Ibid., chap. 5, Douche.

11. *Hydrographum spagyricum*, lib. 2, cap. 12, *De fontibus du Montdor*. — 12. Ibid., cap. 11, *De aquis ac fontibus loci* de Vic-le-Comte. — 13. Ibid., cap. 13, *De thermis ac fontibus loci* d'Aygues-Caudes. — 14. Ibid., cap. 1, *De fonte Belestia*. — 15. Ibid., cap. 7, *De thermis Montferrand*; cap. 11, *De aquis Vic-le-Comte*, et cap. 17, *De thermis Borbonensibus*. — 16. Ibid., cap. 2, *De fonte qui dicitur Son*. — 17. Ibid., cap. 1, *De fonte Belestia*. — 18. Ibid., cap. 7, *De thermis ac fontibus loci* de Montferrand. — 19. Ibid., cap. 8, *De fontibus ac thermis loci* de Baignières. — 20. Ibid., cap. 10, *De fontibus ac thermis loci* de Barèges. — 21, 22. Ibid., lib. 2. — Mémoires des merveilles des eaux françaises par Jean Banc, Paris, Sevestre, 1605. — 23. *Nicolaus Dortomanus, De thermis Belilucanis*, déjà cité. — 24.

Ibid., lib. 4, cap. 3 et 4, texte et figures. — 25, 26. Ibid., lib. 1, cap. 1 et tous les chapitres du deuxième livre.

STATUTS LXII. — LE MARÉCHAL DE GORZE. — 1. Le cabinet du roi de France, liv. 1<sup>er</sup>, chap. Preuves du nombre des primats, etc. — 2. Coutumes de Gorze, tit. 2, Droits souverains et seigneuriaux. — 3. Journal de Henri IV, année 1602, dimanche 20 octobre. — 4. *Scyligerus Palatinus*. — 5. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Ambassadeurs*. — 6. Voyez au t. 1<sup>er</sup>, Épître XCI, *le Pélerinage de Henri IV*. — 7. Histoire de Louis XII par Scyssel, année 1500, l'année de Scyssel, ambassadeur de France, à Henri VII, roi d'Angleterre. — 8. Histoire de Louis XII par D'Auton, année 1506, chap. 2, Ambassadeur du roi des Romains. — 9. Abrégé de la vie de Pierre Danès, *leys vives, l'apostrophe par Francisco primo adversus imperatorem Carolum Quintum*. — 10. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de François 1<sup>er</sup>. — 11. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 3, chap. 63, Vœu à Notre-Dame-de-Lorraine.

11, 12. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Fait*. — 13. Coutumes de Gorze. — 14. Journal de Henri III, année 1581, mercredi 18 octobre. — 15, 16, 17. Hommes illustres français de Brantôme, chap. François 1<sup>er</sup>. — 18. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Ambassadeur*. — 19. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 6, chap. 6, L'armée devant Marseille. — 20. Ibid., liv. 7, chap. 1<sup>er</sup>, Entrepris sur Marseille découverte.

21, 22. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Ambassadeur*. — 23. Histoire de Hongrie. — 24. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Ambassadeur*. — 25. Journal de Henri IV, année 1584, mardi 21 mars. — 26. Voyez au tome 2, Histoire XXVII, *le Clerc d'ambassade*, notes 10, 13 et 4. — 27. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Ambassadeur*. — 28. Ibid., v<sup>o</sup> *Consuls*. — 29. Ibid., v<sup>o</sup> *Marchandises*. — 30. Recueil de mémoires par Boudlerot, lettre d'Experton au r. y, 1583.

31. Coutumes de Gorze, tit. 2, Droits souverains, art. 11. — 32, 33. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Ambassadeur*. — 34. *Formulaire romainum*. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Empereur*. — 35. Histoire du royaume de Jérusalem. — Histoire du royaume d'Angleterre. — 36. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Ambassadeur*. — 37. Histoire de l'Histoire XXVII, *le Clerc d'ambassade*, tome 2, notes 10, 13 et 4. — 38. Ambassades de messieurs de Noailles en Angleterre par Vertet, double de la lettre de l'ambassadeur d'Angleterre au cardinal, 21 janvier 1533. — 39. Mélanges historiques de Camusat, Lettre du r. y au roi d'Angleterre, lettres aux autres rois. — 40. Ibid., formulaire pour les secrétaires du roi.

41. Lettres de Noailles, de Villeroy, et autres. — 42. Ambassade de MM. Noailles en Angleterre par Vertet, Lettres de d'Uxelles à de Noailles, 6 novembre 1555. — 43. Traduction d'une dépêche du duc de Savoie au roi d'Espagne. — Dépêche en chiffres du même duc, 1589. — 44. Histoire d'Espagne par Ferreras, chapitre relatif aux Cortes. — 45. Les sermons de l'empereur, *solio elevato*, et ceux des princes de l'empire, Paris, 1615. Princes, états, cercles, etc. — 46. Ambassade de Noailles, 1<sup>er</sup> janvier 4 novembre 1553 et 27 octobre 1555. — 47. Mémoires du duc de Richelieu, Lulove, 1681, ministère de Richelieu. — 48. Voyez au tome 2, les notes de l'Histoire XXVII, *le Clerc d'ambassade*. — 49. Histoire des ambassadeurs, qu'on n'y envoie quelque ambassadeur pour recevoir l'avis de son d'envoyer afin qu'il soit donné ordre par le roi de le recevoir, et de le traiter dignement. — Ordre que le roi veut être tenu par ceux qui envoient les ambassadeurs, 1<sup>er</sup> janvier 1585, Recueil des ordonnances et régle-

- les conseils du roy, manuscrit du dix-septième siècle, que j'ai. An-  
 Paris par Sauval, Hôtels des ambassadeurs extraordinaires, etc.  
 ... Il y aura de la vaisselle d'argent tant pour la cuisine que pour  
 quatre ou cinq plats... et tel nombre d'officiers de chacun office que  
 sera pour servir ledict ambassadeur... chevaux et carrosse pour  
 et conduire au logis de Sa dicte Majesté et pour le ramener en son  
 se promener... Il y aura avec luy cinq ou six pages de Sa Majesté..  
 des gentilshommes et laquais... » Règlement de ceulx de la maison  
 et des principaux officiers servans en icelle, manuscrit du temps  
 Louis XIII conservé aux archives du royaume. Règlement faict au mois  
 1578.
- Antiquités de Paris par Sauval, Hôtels des ambassadeurs extraordi-  
 — 52. Bibliographies du temps, les harangues des ambassadeurs.  
 « Nous, François de Mandelot, seigneur de Passy, chevalier de  
 du roy... confessons avoir receu de maistre Abel de Brugnons...  
 trésorier aux ligues de Suysse, la somme de 666 escus deux livres...  
 ordonnée par Sa Majesté pour nostre estat d'ambassadeur et  
 tté pour le renouvellement de ses alliances avec les seigneurs des  
 ligues du mois de novembre de la présente année 1582... » J'ai l'ori-  
 l de cette quittance. — 54. « Lorsque ledit conducteur viendra avec  
 assadeurs, se tiendra derrière eux pour faire connaître au capitaine  
 es gardes les gentilshommes ou autres de la suite dudit ambassadeur qui  
 auront entrer... » Recueil des règlements des conseils, manuscrit déjà  
 6. 4<sup>e</sup> janvier 1585. — Mémoires de Sully, tome 2, chap. 17, M. de Rosny  
 — A. — Brantôme, *Vie de Henri II*. — 55, 56, 57. Bibliothèque  
 in — Français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Ambassadeur*. — 58. Journal de Henri IV,  
 1604, mercredi 23 juin. — 59. Bibliothèque du droit français par  
 uchel, v<sup>o</sup> *Marchandises*. — 60. Le ministre public dans les cours étran-  
 res par Sarraz du Franquesnay, Paris, Ganeau, 1731, les quatre pre-  
 ers chapitres. — 61. Bibliothèque du droit français par Bouchel, v<sup>o</sup> *Am-  
 sadeur*.

STATION LXIII. — LE FILS DU MARÉCHAL DE GORZE. — 1. Voyez  
 dans les Décrétales manuscrites ou imprimées les divers arbres de con-  
 sanguinité en toute sorte de figures et de couleurs. Les familles avaient  
 par imitation fait des arbres de consanguinité généalogique ; j'en possède  
 plusieurs. Il y en a par brassées à la Bibliothèque du roi et aux archives  
 du royaume. — 2, 3. République de Bodin. Essais de morale et de politi-  
 que de Bacon. — 4. Ibid., Histoire de l'Europe. — 5. Le prince de Machia-  
 vel, chap. 8, Ceux qui par leurs crimes se sont élevés à la puissance sou-  
 veraine, chap. 18, Princes obligés de garder la foi. — 6. *Del governo di*  
*Sensorino*, Venise, 1583. — 7. Voyez à la Station LIX, *le Libraire de Paris*,  
 la note 67. — 8. Ibid., note 72. — 9. Histoire de l'empire d'Allemagne.  
 Histoire de l'Italie, quinzième et seizième siècles. — 10. Histoire de la  
 Russie, seizième siècle.

11. Histoire de France par Matthieu, liv. 1<sup>er</sup>, 1<sup>re</sup> narration. — 12. His-  
 toire de France, règne de Henri IV. — Histoire de l'Europe, seizième siècle.  
 — 13. Géographie de la France par Desrues. — Histoire d'Espagne par  
 Ferreras, seizième siècle. — 14. Voyez à la Station LVII, *le Pensionnaire de*  
*Villepreux*, la note 1. — 15. Traitez entre l'Espagne et la France, Auvers,  
 1664, Traité de Vervins. — 16. Histoire de Philippe II par Cabrera. — His-  
 toire de l'Espagne. — Histoire de l'Europe. — 17, 18, 19. Histoire de l'empire  
 par Heiss, 1684. — Histoire d'Allemagne par Barre. — 20. *Balbini epitome*  
*hist. rerum Bohemicarum*, Prague, 1677.

21, 22. L'histoire des révolutions de Hongrie par Brenner, La Haye,

1739. — 23. *Scaligerana*, v<sup>o</sup> Tytus. — 24. Histoire générale de l'Allemagne par Barre, année 1529. — 25. Histoire des guerres religieuses de l'Europe au seizième siècle. — 26. En voici la preuve. « Les généraulx conseillers du roy nostre sire, sur le fait et gouvernement de ses finances, ont fait recevoir... la somme de sept cent cinquante livres tournois par maître Henri Bohier... commis par ledict seigneur à tenir le compte et faire le paiement des sommes ordonnées par ledict seigneur au roy d'Angleterre pour sa récompense montant L mil livres par an jusqu'à la parfaite pacification de six cens mil escus ensemble de certaines pensions que le roy nostre sire a aussi ordonné à aucuns chevaliers et personnaiges estant du parti d'Angleterre en faveur du traité de paix dernièrement conclu d'entre eux... l'an mil le xvi<sup>e</sup> jour d'avril mil cinq cens et deux ». Suivent les signatures. « Les généraulx conseillers... ont fait recevoir... la somme de deux cent huit cens livres tournois par Astremoine Faure, commis par le dict seigneur à tenir le compte et faire le paiement de la dette due au roy d'Angleterre et des pensions particulières ordonnées pour le bien de son royaume à aucuns seigneurs et prelatz dudit pays... ». Escrip<sup>t</sup> le xvi<sup>e</sup> id<sup>e</sup> d'avril 1579. Suivent les signatures. — 27. *Scaligerana*, v<sup>o</sup> Jacques. — 28. Histoire de la reine Elisabeth par Camden, année 1577. — 29. Histoire d'Angleterre. — Histoire d'Écosse, année 1600. — 30. Voyez à la Station LXV la belle *Lyonnaise*, les notes 24, 25 et 26. — 31, 32. *Ibid.*, et notes du tome IV sur les foli<sup>es</sup> riches.

33. Cosmographies et géographies du seizième siècle d'après les origines. — 34. *Annales Polonorum a Sarnio*, Cracovie, 1567, quinziesme et seizième siècles. — 35, 36. *Polonia historica*, Crac., 1582. — 37. Histoire de l'Europe. Pologne. — 38, 39. Histoire de la Pologne, seizième siècle. — 40. Histoire de la Suède, seizième et dix-septième siècles.

41. Histoire de Danemarck, seizième siècle. — 42. Histoire de la Suède, quinziesme, seizième et dix-septième siècles. Cette nation a fourni beaucoup des troupes à la France. J'ai un grand nombre de revues de régiments d'infanterie suisse de ce temps, j'en ai cité plusieurs aux notes du tome IV.

— 43. Géographie de l'Italie. — Histoire de l'Italie au seizième siècle.

44. Histoire de la Russie, seizième siècle. — 45, 46, 47. Géographie de la Russie, cartes du seizième siècle. — 48. Histoire de la Russie. — 49, 50. *Ibid.*, année 1579.

51. Bibliothèque de Bouche, v<sup>o</sup> Ambassadeurs, art. Domestiques. — 52. Supplément au journal de Henri IV, vendredi 13 mai 1598, et samedi 14 novembre 1600. — 53. États et empires de Davay, Duché de Savoie, Béchessacs. — 54. Histoire du règne de Henri IV par Matthieu, liv. 3, sections 4 et 5. — 55. Histoire de l'Allemagne rhénane, fin du seizième siècle et commencement du dix-septième siècle. — 56, 57. Mémoires de Sully, tome 2, chap. 14, art. Mémoires des sieurs Arnault. — 58. Histoire de l'Europe, seizième siècle, Manifeste des princes.

STATION LXIV. — LES COMÉDIENS FRANÇAIS. — 1. Essais de Montaigne, chap. 23. Institution des enfans. — 2. Voyage de France par Dr Vaglier, chap. Berry. — 3. Arrêts du parlement de Toulouse par La Roche Flavin, tit. 16, art. 1<sup>er</sup>. — 4. « A lui la somme de vingt sols et quatre deniers par ord. que devant pour vin de présent baillie le par la ville en pots de cymarres d'ycelle aux joueurs de ceste dicte ville lesquels devroient jouer certain miracle de Nostre-Dame au convent des jacobins de ceste ville et appert par lettres du vicomte moutier... ». Compte de la ville de Dijon, manuscrit déjà cité. — 5. Police de Delamare, liv. 3, tit. 3, chap. 2. Origine des histrions. — 6, 7. Gargantua, chap. 24, Comment il emporta

- ps quand il était pluvieux. — 8. Histoire du théâtre français par J. Parfait, année 1527, 2<sup>e</sup> journée. — 9. Gargantua, chap. 24, la note 6. — 10. Fantaisies de Tabarin. — 11. Ibid., gravure du vice. — 12. Ibid., seconde farce tabarinique, Capitaine Rodomont. — 13. Ibid., première farce, Piphagne.
- Voyez au tome 1<sup>er</sup> les notes de l'Épître LVI, *le Théâtre*. — 15. Histoire du théâtre français, seizième siècle. — 16. Ibid., Mystère de saint Christophe, 1527. — 17. Ibid., chap. Mystère de saint Pierre et de saint Paul, année 1520. — 18. Ibid., chap. Mystère de l'Apocalypse, année 1541. — 19. Voyez à la Station LXXVII, *les Musiciens français*, la note 1. — 20. Histoire du théâtre français, Anciens mystères. — 21. Mystère de saint Andry, année 1530. — 22. Ibid., Mystère de sainte Eulalie, 1534.
- Registres du parlement, ordonnances du 23 mai, du 10 juin 1541, du 1<sup>er</sup> septembre 1571, touchant le jeu du maistre des actes des apôtres. — Police de Delamare, liv. 3, tit. 3, chap. 3, Théâtre français. — Arrêts du parlement, 23 février 1514, Bazochiens dansent devant la porte.
- Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Bazoches*. — 32. Registres du parlement, arrêts sur la bazoche, et notamment ceux du 7 mai 1540 et du 11 mars 1545. — 33. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Roy de la Bazoche*. — 34. Antiquités de Paris par Sauval, Comptes de la prévosté, année 1505. — 35, 36. *Annales Francorum regum a Roberto Gaguino*, liv. 12, *Rex Ludovicus XII*. — 37 à 41. Histoire du théâtre français, Jeu du prince des sots et mère pette, 1511. — 42, 43. Ibid., chap. Hôtel de Bourgogne, 1608. — 44, 45. Ibid., chap. Premier théâtre français établi à l'hôpital de la Trinité. — Antiquités de Paris par Corrozet, chap. 11, Prévôts, etc. — 47. Arrêts du parlement, 5 janvier 1516, Jeux des collèges. — 48. On récitait dans les collèges des pièces latines, Histoire de Francion, liv. 4, à l'endroit où il est parlé d'une moralité latine. On devait incontestablement représenter aussi des pièces grecques. — 49. *Ovis perdita*, Francion, 1565. — 50. Histoire de Francion, liv. 4, à l'endroit où il est parlé de la comédie du régent.
- 51. Voyez les traducteurs du temps. — 52. Journal de Bassompierre, année 1619, lundi 7 septembre. — 53. Ordonnance de Blois, année 1579, art. 80. — 54. Mémoires pour l'histoire du Port-Royal, etc., 2<sup>e</sup> part., 1<sup>re</sup> relation. — 55. Cette troupe était toute nouvelle; les théâtres se recrutaient alors dans les collèges. Notes de cette Station. — 56. Histoire du théâtre français, seizième siècle. — 57. Ibid., année 1541, Lyon, Marchant. — 58. Ibid., chap. Cammate. — 59. Voyez dans l'Histoire du théâtre français le catalogue des pièces jouées au seizième siècle. — 60. Histoire du théâtre français, Bradamante, 1582.
- 61. Voyez la note 59. — 62. Histoire du théâtre français, Bradamante, 1582. — 63. Ibid., année 1507, Moralité du banquet. — 64. Ibid., année 1561, Tragédie à huit personnages. — 65. Ibid., Hôtel de Bourgogne, 1552. — 66. Tragédie du meurtre d'Abel; personnages: Adam, Ève, etc., le Diable, les Remords, le Péché, la Mort; Paris, Bonfonds. — Tragédie du Franc-Arbitre, Crespin, 1558. — La Deffaite de la Piaffe et la Piquorée, Paris, Mettayer, 1579. — 67, 68. Histoire du théâtre français, préface du troisième volume. — 69. Guisiade, tragédie en laquelle est représenté le massacre de Guise, Lyon, 1589. — La double tragédie du duc et cardinal de Guise, Paris, 1589. — 70, 71, 72. Histoire du théâtre français, année 1541, Lyon, Marchant.
- 73. La condamnation du Banquet, comédie-moralité déjà citée, où la médecine, la pharmacie, ont un rôle; la tragédie théologique du Franc-



Arbitre, déjà citée. J'ajoute que le *liralle des mathématiques*, cité à la note 33 de la Station LXXVIII, les *Dancours*, dut aussi être joué sur le théâtre. — 74. Le combat du verbe, cité à la note 60 de la Station XXX, le *Comte de Cocotte*, dut aussi être porté sur le théâtre des collèges, qui, lors des collèges, devint le Théâtre-Français. — 75. Registres du parlement, 19 août 1566 et 18 avril 1567, solliciteur des restes. — 76. Histoire de France française, Hôtel de Bourgogne, 1652. — 77. Ibid., 1548. — 78. 79. Ibid., chap. Jodelle, 1552. — 80. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 3, chap. 32. Reste des choses survenues à Lyon.

81. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de Charles IX. — 82. Histoire du théâtre français, Hôtel de Bourgogne, 1584. — 83. Ibid., 1588, et Journal de Henri III, 19 mai 1557. — 84. Ibid., 26 juin 1557, et Histoire du théâtre français, 1588. — 85. Journal de Henri III, 27 juillet 1577. — 86. Journal de Bassompierre, année 1649. — 87. Histoire du théâtre français, Hôtel de Bourgogne, 1596. — 88. Ibid., année 1588. — 90. Registres du parlement, 13 septembre 1571, pour la har. pour joueurs de farces non autorisés.

91, 92. Histoire du théâtre français, Hôtel de Bourgogne, 1586. — 93. Ibid., chap. Remontrances au roy, année 1614. — 94. Police de Delamare, liv. 3, tit. 3, chap. 4, Comédie française. — 95. Histoire du théâtre français, Hôtel de Bourgogne, années 1596 et 1600. — 96. Pour cette Station la note 48. — 97. Comédie de Ségne Peire et de Ségne Jean, 1580 et 1581. On peut encore citer La Ramolet Mounsi par Goussier, Toulouse, 1637, où se trouve *Pasquelens de Carmantrou*, en forme de *comédie media*, les acteurs sont dansayres. — 98. Histoire du théâtre français, chap. Polixène, 1597. — 99. Ibid., chap. Jodelle, 1552, *Saint-Jean*, 1638, La Taille, 1862, etc. — 100. Le Brave, comédie de Bail, Paris, Robert Estienne, 1507.

101. Histoire du théâtre français, chap. Jephthé, 1567. — 102. Ibid., rhèque de Du Verdier de Vauprivas, v° *Comme la Gambre*. — 103. Ibid., Jacques et Jean de la Taille. — 104. Bibliothèque de La Croix du Maine, v° *Paschal Robin du Faus*. — 105. Histoire du théâtre français, chap. Tragedie des Machabées, 1600. — 106. Bibliothèque de Du Verdier, v° *Jean Pontaluis*. — 107. Histoire du théâtre français, chap. les Contes, 1588. — 108. Bibliothèque de La Croix du Maine, v° *Robert Germain*. — 109. Histoire du théâtre français, chap. Grévin, 1588. — 110. Ibid., chap. Regulus, 1582, et Acoubat, 1586. — 111. Ibid., chap. Sogus, 1583. — 112. Bibliothèque de la Croix du Maine, v° *Morgue*. — 113. Ibid., v° *Catherine de Parthenay*. — 114. Ibid., v° *Catherine les Arches*. — 115. Ibid., v° *Magdeleine Neveu*. — 116. Histoire du théâtre français, Cléopâtre, 1552. — 117. Recueil des poésies de Jodelle, Paris, 1574. — 118. Histoire du théâtre français, chap. Mort de Louis, 1588. — 119. Ibid., chap. Hippolyte, 1573. — 120. Ibid., chap. Pécunia, 1588. — 121. Ibid., chap. Eugène ou la Rencontre, 1582. — 122. Ibid., chap. la Tresorière, 1558. — 123. Ibid., chap. les Contes, 1580. — 124. Ibid., chap. les Femmes sautes, 1558.

125. Satires de Courval, satires imprimées à la suite *satire 9*, et *bauché*. — 126. Police de Delamare, liv. 3, tit. 3, chap. 4, Comédie française. — 127. Remontrances très humbles au roi de France et de Navarre Henri III. — 128. Registres du parlement, 8 août 1634, arrêt de la cour. — 129. Mémoires de Nevers. — 130. Police de Delamare, liv. 3, tit. 3, chap. 4, Comédie française. — 131. Histoire du théâtre français, Hôtel de Bourgogne, 1572. — 132. Ibid., chap. Myrtille de Barbe, 1534. — 133. Ibid., chap. Hippolyte, 1573.

134. Commentaire sur l'ordonnance de Blois par Coquille, chap. 1.

art. 80. — 135. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 3, chap. 53. — 136. Histoire du théâtre français, les Contens, 1580. — 137. Femmes saillées, 1558. — 138. Bigarrures de Des Accords, Équivoques. — 139. Satires de Courval, satires imprimées à satire 9, le Débauché. — 140. Antiquités de Paris par Sauval, chap. Turlupin. — 141. Ibid., chap. Gaultier-Garguille. — 142. ap. Gros Guillaume. — Contes d'Entrapel, Dispute avec Léopold. — Antiquités de Paris par Sauval, liv. 14, chap. Gaultier-Garguille. — Histoire du théâtre français, Hôtel de Bourgogne, année 1600. — voir la note 75 de cette Station. — 146. Description de la France niol, chap. Saint-Germain-en-Laye. — 147. Journal de Henri IV, 60, lundi 9 octobre. — 148, 149. Ballet comique de la royne par M. de La Plume, Paris, 1582.

en LXV. — LA BELLE LYONNAISE. — 1, 2. Séries de Bou-  
te 4, Des roys qu'on crie le roy boit. — 3.

« Gardez-vous d'une mule qui fait hin  
Et d'une femme qui boit du vin. »

proverbe de ces contrées. — 4. Les barbeaux du Lot sont excellents connus. — 5. Bien meilleurs que ceux de Lyon, mais bien moins — 6. Recherchés dans le midi de la France. 7. Histoire de Rubys, liv. 4, chap. 9, Changes. — 8. Ibid., liv. 3, chap. 57, de l'an 1562, etc. 9. Mémoires de Sully, tom. 2, chap. 5, Eco-royales. — 10. Veut-on se faire une idée de la France d'alors, et les mémoires de Nevers, t. 1<sup>er</sup>, depuis la page 603 jusqu'à la fin, et la page 877.

Mémoires militaires de Mergéy, imprimés à la suite des Meslanges de Camusat. — 12, 13. Estats et empires du monde par Dap. Richesses de la France. — 14. Le fidèle conducteur par Cou- Description de la France. — 15. « Estat et pancarte des devoirs par Monseigneur Du Bois Dauphin, gouverneur des provinces de Mayenne, estre levez et pris au château de Rochefort en ce end du tablier dudit lieu sur les marchandises voiturées et menées eau que par terre... Seront contraints les marchans... des dites dises paier aux recepveurs... les tributs ordonnez... Donnée à le 2 janvier 1593. » J'ai l'original de cette pancarte. — 16. « Mars, pancarte arrêtée par les commissaires du roy et les députés des ir les droits imposés sur différentes marchandises entrant et sor-Bretagne, afin de fournir 70,000 écus accordés au roy pendant ... » Mars 1583; Précis des états de Bretagne, manuscrit déjà 17. Mémoires des intendants. Mémoires sur Lyon par d'Herbigny, stoire du pais, art. Boutheon. « La maison de Gadagne est de Flo- u commencement du dernier siècle, deux frères de cette maison s'établir à Lyon, où ils négocièrent, et leurs descendants furent de Lyon... les Gadagne s'étant enrichis en assez peu de temps que leurs richesses passaient en proverbe dans Lyon pour expri- biens immenses... » 18. Au tome 2, Histoire 2, note 3, et à la (XIX du tome 3, note 30, a été faite une évaluation du prix des moyennes. Ici de même a été faite une évaluation de la valeur des moyennes des marchands. — 19. Statuts des six corps des mar- e Paris, Brevet. — 20. Voyez les notes de la Station XLIV, l'Écri- ulais.

mpires de Davity, chap. Richesses de Pologne, du Danemarck, de . — 22. Cosmographie de Thevet, liv. 20, chap. 2, Mœurs de Po-

logne, ch. 17, Danemarck. — 23. Etats et empires de Davity, la Grande-Bretagne. — 24. a Le 16 janvier 1574, le sieur de gouverneur de Bordeaux, a remontre qu'il étoit arrivé un gaulois qui achetoit du vin pour la reine... et disoit avoir le privilège avec ses navires sans laisser son artillerie a Blaye... que les navires n'étant qu'au nombre de quatre, on ne peut remercier d'Angleterre de faire venir les dits navires au devant du Registre du parlement de Bordeaux. — 25, 26. Cosmographie, liv. 16, chap. 2, Londres. — 27, 28. Etats et empires de Richesses de la France. — 29. Mémoires des intendants. — empires de Davity, chap. Richesses de la France.

31. Voyez au t. 2, Hist. XIV, le Marchand, la note 1. Etats et empires de Davity, chap. Richesses de la France. — France, par Du Verdier, chap. Provence. — 35, 36. Leçon, ch. 1, chap. 5, Adoration du chat. — 37. Histoire de l'Espagne, de la Hollande, seizième siècle. — 38. Bibliothèque française, par Bouchet, v<sup>o</sup> Marchanda. — 39. Histoire d'Espagne provinces unies, seizième siècle. — 40. Etats et empires de Richesses d'Espagne.

41 a 45. Économie politique de Montchrestien, Du commerce Histoire des provinces unies, par Leclerc, Amsterdam. — 47. Jurisprudence, a Scribanus, Anvers, 1610. — 48. Histoire de France avec les provinces unies. — 49. Histoire des provinces Leclerc, année 1600. — 50. Articles accordés, par le grand seigneur du roi et de ses sujets à messire Claude Dubourg, pour la libre du commerce au Levant, Paris, Jean de Bordeaux, 1570. Bibliothèque, v<sup>o</sup> Marchandises.

51. Économie politique de Montchrestien, Commerce. — thèque de Bouchet, v<sup>o</sup> Marchanda. — 53, 54. Économie politique chrétienne, chap. Du commerce. — 55. Chiquin, Traité du droit des marchands étrangers. — 56. Histoire des troubles sous Henri III, liv. 3. — 57. Tarif et concordance des poids et mesures pratiqués par les marchands français, par Mammou, 1571. — 58. Ordonnances d'avril 1540 d'octobre 1557, du 27 du 14 juin 1575, sur les poids et mesures. — 59. Traité du Chopin. — 60. Ordonnance d'octobre 1557 sur la réduction des mesures.

61. Ordonnances du 12 novembre 1506, du 14 septembre décembre 1548, du 12 septembre 1587, du 15 février 1602, port de l'or de France et d'Espagne. — 62. Mémoires de Sully. — 63. Ordonnance de septembre 1549 sur la vente des marchandises. — 64. Registre du parlement, arrêts du dernier janvier 1575, du 15 octobre 1595, du 17 mai 1597, relatifs au privilège des marchands réformateurs. — 65. Ordonnances du 25 novembre 1540, 1549, de novembre 1551, de mai 1581, sur l'imposition et le. — 66. Ordonnance de février 1577 sur les ports et passages. — 67. Ordonnance d'août 1539 sur les monnaies défendues. — du parlement, 26 juin 1582, relatif aux cessations. — 68. des rois de France relatives aux foires, surtout à celles de Champagne de Brie, quatorzième et quinzième siècle. — 70. Ordonnance 1519, Érection d'une bourse à Toulouse.

71. Histoire du Languedoc, liv. 38, année 1549. — 72. Ordonnance 1536 sur l'établissement d'une place à Rouen. — 73. Bibliothèque, par Geruzet, Justice consulaire, 1566. — 74. Annuaire, par Bernadieu, chap. 12. — 75. Ordonnance de mars 1566.

- de Poitiers. — 76. Ordonnance de may 1566 relative à la place des  
handa de Paris. — 77. Histoire de Paris, par l'Élibien, Dissertation  
ancien monument trouvé dans le chœur de l'église de Notre-Dame  
le 16 mars 1711. — 78. Dans l'inventaire des titres du duché de  
roux, manuscrit déjà cité, se trouve une pancarte de 1563, où il  
mention de Philibert Archambault, maître des merciers du Berry.  
est aussi fait mention du roy des merciers. — 79. Histoire de Mar-  
nar Ruffi, liv. 10, chap. 4, Justice de Marseille. — 80. Ordonnance  
re 1563, de mai 1566, sur les prier et consuls des marchands.  
du 1<sup>er</sup> juin 1609 sur les banqueroutiers, leurs enfants et gen-  
— Ordonnances de mai et 16 décembre 1566 sur la juridiction des  
narchands. — 83. Ordonnance de juillet 1549 sur l'érection  
à Tholose. — 84. Ordonnance de may 1566 relative à la place  
handa de Paris. — 85, 86. Ordonnance de mars 1556 sur l'esta-  
ment d'une place à Rouen. — 87. Histoire de Lyon par Rubys, liv.  
Des changes, etc. — 88. Dictionnaire de Furetière, v<sup>o</sup> Endos-  
— 90, 91. Histoire de Lyon par Rubys, liv. 4, chap. 9, Des chan-  
etc.  
Instruction sur le faict des finances, par Le Grand, chap. Maximes  
rvées en la chambre des comptes pour chaque charge de cheval, mu-  
etc. — 93. La Règle des marchands, par Jean le Liseur, Provins, 1497.  
— 94, 95. Livre d'arithmétique contenant plusieurs belles questions et  
mandes utiles à tous marchans, par Valentin Mennher de Kempton, An-  
ers, 1573. — 96. Livres de comptes par parties doubles, par Savonne,  
Lyon. 1567. — 97. Voyages aventureux du capitaine Alphonse, contenans  
en de se gouverner envers les barbares, les sortes de marchandises  
ont. et ce qu'on doit porter de petit prix pour trocquer avec iceux,  
Hard, 1598. — 98. Plan de Paris, par Tavernier, où les mar-  
chands sont ainsi représentés.

STATION LXVI. — LA VIE DOMESTIQUE DU ROI DE FRANCE. —

1. « A Foy Baudry, premier nourrisse de mgr. d'Orléans... » Compte de  
la cour, année 1607, conservé aux archives du royaume. Plusieurs autres  
articles des comptes de 1608 mentionnent aussi des premières, secondes  
nourrices, etc. — 2, 3. « Femmes de chambre pour veiller madame...  
huict... une remueuse... » Compte de la cour, année 1608, conservé aux  
archives du royaume. Madame était Henriette, fille de Henri IV, née l'an-  
née de ce compte. — 4. « En la présence de nous, notaire du roy au Châ-  
teau de Paris... noble femme Charlotte Bougie, nourrice de mgr. le duc  
d'Alençon, frère du roy, confesse avoir receu... de M<sup>e</sup> Jehan de Faulxy,  
trésorier général de la maison de mon dit seigneur, la somme de 50 livres...  
à elle ordonnée pour ses gaiges durant le quartier d'avril, mai, juing der-  
nier passés... fait et passé le 11 août 1568. » J'ai l'original de cette quit-  
tance. — 5. « A la demoiselle Riocquet, norrice de mgr. le daulphin, pour  
sa pencion... » Compte de la cour, année 1608, manuscrit déjà cité. — 6.  
Comptes de la cour, seizième siècle, commencement du dix-septième. —  
7. « Portefais de la chambre de la royne : Le Paige, Jehan de Romainnac  
qui estoit serdeau. Potagers, François Sebillé et Claude Sebillé père  
et fils à survivance... basteurs : Denis Rousseau... enfants de cuisine :  
Félix Boucher... et Martin son frère à survivance... gallopins : Estienne  
Fran... porteurs... Jehan Patron à survivance... garde vassel : René  
Bauldry... au dict Bauldry pour porter la vaisselle de la table des dames...  
verduriers : Carquilleau et Marteau son beau-frère à survivance... à Jehan  
Pineau, fruictier... à Michel Claustre, porte-table de madame la prin-  
cesse de Lorraine... à Jehan Bougnon, sommier des bouteilles, à Gilles

Paurendeu, maître queux... » Compte de la cour de Catherine de Médicis, manuscrit déjà cité. — 8. L'état de la France, Paris, 1699, Manuscrit du roi, Versailles. — 9. « Huissiers de cuisine, Pierre et Jehan Thon père et filz à survivance. » Compte de la cour de Catherine de Médicis, manuscrit déjà cité. — 10. « Albert Pollonnais qui servira d'huissier de cabinet... » Ibid.

11. « A Nicolas Preshon, huissier du bureau, la somme de... » Ibid. — 12. « A Philippe Lambert, huissier de la salle, la somme... » Ibid. — 13. Huissiers de chambre... Jehan, Martin Denis à survivance... » Ibid. — 14. Voyez dans la Station LXVII, *les Ateliers français*, la note 403. — 15. Il m'est tombé entre les mains un de ces arbres généalogiques d'office, celui d'un officier de secrétaire du roi. Le premier arbranton qui est au bout du tronc de l'arbre porte : *Raimond Philippeaux a levé sur parties casuelles une charge de secrétaire du roy, 1507*; suivent treize autres madames en ligne latérale, le plus haut ou le dernier porte en dessous du ? *14 François Arson de la Ville-Anne s'est enste fait recevoir le quatorzième d'octobre de la dite charge le 31 mars 1604*. Cette généalogie est sur velin, format in-4°. — 16. « Premier médecin... médecin ordinaire... médecins au nombre de huit par quartier... médecins consultants au nombre de quatre. Paiement des gages des officiers de la maison du roy, 1148. Manuscrit des archives du royaume. — 17. « Mède à spargerie et distillateur, deux cens escuz... Ibid. — 18. « Deux chirurgiens, chacun trois cens livres trois escuz... huit chirurgiens par quartier, chacun deux cens escuz... » Ibid. — 19. « Deux renoueurs... un opérateur pour la pierre... un opticien... centiste... » Ibid. — 20. « Quatre apothicaires... un apothicaire-distillateur... un herboriste... » Ibid.

21. « Treize prédicateurs à cent escuz chacun... » Ibid. — 22. « Premier maître d'ostel, mille escuz... maître d'ostel ordinaire, quatre cens escuz... trente cinq maîtres d'ostel par quartier... » Ibid. — 23. « Quatre vingt dix dames d'honneur, à chacune six cents livres treize escuz... » Compte de la cour de Catherine de Médicis, manuscrit déjà cité. — 24. « Loueurs de vin qui seront réduits à deux... » Paiement des gages des officiers domestiques de la maison du roi, manuscrit déjà cité. — 25. Registres du parlement, 2 février 1551. Huissiers à la suite de la cour. — 26. « Trois conducteurs de la hérauterie goblet... » Paiement des gages des officiers domestiques de la maison du roi, manuscrit déjà cité. — 27. « Pour les gages et dépenses du chariot qui suit le chariot de la royne, cy... xxvi. escuz... quelques uns des femmes de chambre, xxxiii. escuz... » Compte de la cour de Catherine de Médicis, manuscrit déjà cité. — 28. « En la présence des notaires du roi nostre sire en son chastelet de Paris, subsigné Jehan de Haincappitaine des mulets de monseigneur d'Anjou frère du roy, a confessé avoir reçu... la somme de cinquante livres... pour un quartier de gages, le 22 avril 1568. » J'ai cette quittance. — 29. « En la présence des notaires gardenotes du roy nostre sire en son chastelet de Paris, subsigné Habraham de Portault, hôteur en cuisine, bouche du roy, confesse avoir reçu la somme de trois cens livres... pour un quartier de gages de l'année 1614. » J'ai l'original de cette quittance. — 30. « Michel Lemoyne et Pamelet Antoine, porteschaises d'affaires du roy, somme de douze cens livres pour leurs gages de la dite année... » Compte des menus-plaisirs du roi, année 1677. Manuscrit original que j'ai.

31. L'Etat de la France en 1699, chap. Fructifier. — 32. « Pour les billemens de six basques à raison de sept vingt dix livres pour chacune. » Compte de la cour de Catherine de Médicis, manuscrit déjà cité. — 33. « A Goy Suchet Vallet de Fourrière, la somme de... » Ibid. — 34. «

présence de nous Vallerand Fournel et Jehan Sertie, nottaires et commis  
 par le roy... au conté de Boullongne sur la mer fut présent et compa-  
 sa personne noble homme Jehan de Saint Clerc paillassier et  
 un quet de la garde escossoise du roy... confesse avoir eu et receu  
 .. le 30 octobre 1532. » J'ai l'original de cette quittance. — 35.  
 am Bougara, lavandier de bouche, pareille somme de... » Compte  
 la cour de Catherine de Médicis, manuscrit déjà cité. — 36. « A Celet,  
 li , pour la façon lxiii fleurs de liz de fil noir faictes au dit linge,  
 - pièce, valent xxi s. xi d., » Compte des despens de l'ostel du  
 .. VI, année 1409. Manuscrit que je possède. — 37. « A Bar-  
 -y ylon, mareschal des dames, la somme de... » Compte de la  
 .. de Catherine de Médicis, manuscrit déjà cité. — 38. « Margueritte  
 , turque, jusques à ce qu'elle soit mariée... xxx escuz...  
 Jougrié, aussy turque, à présent mariée... xvi escuz... » Ibid.  
 - François Bassin, mareschal des filles, la somme de... ma-  
 - des filles, François Bassin au lieu de Bastian Fery... xx escuz... »  
 d. — 40. Tels sont les anciens comptes de la cour conservés à la Bi-  
 du roi et aux archives du royaume. J'ajouterai : Tels sont aussi  
 , ai.  
 .. ns les différents départements de la maison du roi, les comptes  
 ; depenses étaient faits en quatre originaux. Dans celui de la vénerie,  
 r exemple, il y en avait un pour le grand veneur, un autre pour l'argen-  
 - ou comptable, un autre pour le roi, un autre pour la chambre des  
 .. — 42. Le Prévôt de l'hostel, par Miraulmont, ordonnance du 25  
 -bre 1571 Grand-maitre. — 43. Mémoires de Miraulmont, chap.  
 - stel. — 44. Le Prévôt de l'hôtel, par Miraulmont, arrest  
 .. , relatif à la juridiction du prévôt de l'hôtel es matières  
 .. — 45 à 53. Ibid., édict du 7 juillet 1606 sur les logemens à  
 .. et suite du roy. — 54. Ibid., ordonnance du 24 mars 1559 sur le  
 .. des vivres de la cour.  
 . « De ii septiers de pain blanc présentez au roi par le chappitre de la  
 le Chartres le xi<sup>e</sup> jour de febvrier... de i queue vin françois présen-  
 - roy par l'abbé de Vendosme le viii<sup>e</sup> jour de février... de i queue  
 de Beaune présentée comme dessus par l'évesque de Chartres le xiii<sup>e</sup>  
 .. de février... de ii bœufs présentés au roy le xvii<sup>e</sup> jour de février par  
 .. de Chartres... » Compte des despens de l'ostel le roy Charles VI,  
 .. rit déjà cité. — 56. Le Prévôt de l'hôtel, par Miraulmont, ordon-  
 .. rs 1559 sur les vivres. — 57. « Et pour ce que Sa Majesté  
 .. qu'il se fasse cuisine dans son château pour estre chose trop  
 .. indigne du respect que l'on lui doit porter, elle commande  
 .. mareschal de ses logis... que s'il y a quelqu'un qui fasse faire cui-  
 .. ns son dit logis, il l'en avertisse pour avoir la honte d'estre délogé  
 .. chasteau... » Règlement de ceulx de la maison du roy, etc. Ma-  
 .. déjà cité, Règlement du 1<sup>er</sup> janvier 1585. — 58. Monuments de la  
 .. chie française, par Montfaucon, Règne de Henri III, planche 47,  
 .. ad seigneur à cheval ayant sa femme derrière lui. — 59. « Sera en-  
 .. ant au capitaine de la porte de la maison du dit seigneur de ne laisser  
 .. avant entrer en la cour de son logis aucune personne quelle qu'elle  
 .. cheval ni en chariot, hormis la personne de Sa Majesté, celles des  
 .. .. messeigneurs ses freres... messieurs de Lorraine, de Savoie, de  
 .. errare... » Ordre du roi, 24 octobre 1572. Recueil des Règlements des  
 .. onseils du roy, manuscrit du seizième siècle que j'ai. — 60, 61. Le Pré-  
 .. ant, par Miraulmont, ordonnance du 12 janvier 1578 sur les querelles. —  
 63, 64. Ibid., et autre ordonnance du dernier octobre 1576.  
 .. Histoire générale de d'Aubigné, t. 1, liv. 2, chap. 13. — 66. Mé-

moires manuscrites de Robert de la Mark, dit Le Maréchal de Fieuvange cités dans la *Milice française*, par Daniel, liv. 10, Maison du roy. — 67. « Claude Sozeau, capitaine des gardes de la reine, mère du roy, en a avoir reçu... la somme de vingt cinq escuz soleil pour ung quartier de rente constituée. » 3 may 1583. « J'ai l'original de cette quittance car des : « Amblard de Chadeu, capitaine... » Comptes de Catherine de Médicis, déjà cités. — 68. *Milice française*, par le P. Daniel, Maison du roy. — 69. « Les deux euz gentilshommes de la maison du roy à pied, portant leur bec de courban devant eux... » Registres du parlement, ordonnance du 11 juillet 1574 relative aux obsèques de Charles IX. — 70. Mémoires de Robert de la Mark. *Milice française*, par Daniel, Maison du roy.

71. Voyage de France, par Du Verdier, chap. Description du voyage de la France. — 72. Origine des dignités, chap. Capitaine de la porte. — 73. *Milice française*, par Daniel, gravure du cent-suisse. — 74. 75. Des vêtements, par Du Cerceau, déjà cité, Fontainebleau. — 76. Hommes illustres de Brantôme, Discours sur les colonzels de l'infanterie. — 77. L'état de la France, déjà cité. — 78. « A Distalme Mohr, sénéchal de la porte de la salle, la somme de... » Comptes de la cour de Catherine de Médicis déjà cités. — 79. Ces reverences s'étaient, je crois, conservées au moins. Calendrier historique des cérémonies et usages de la cour. Paris, Chardon, 1744. — 80. Voyez à la station LXXII, *Les ateliers français* les notes 227 et 228.

81. Aventures du baron de Feunesia, argument de l'ouvrage. — 82. Les aventures de Feunesia, liv. 3, chap. 3, Du théologal de Mailleau. — 83. Voyez à la station XXIX, *Le bourgeois de Rodas* la note 23. — 84. *Ballade de Beaujoyeux* déjà citée, gravures. — 85. Cérémoniaux, mémoires, romans, comédies du temps. — 86. Cet usage a subsisté jusqu'au règne de Louis XV et de Louis XVI. — 87. Histoire de Henri IV, par son historien avec Villars, première entrevue avec Mayenne. — 88. « La coutume de se tenir teste nue devant les roys ne s'est introduite que depuis Henri II, du temps duquel en sa propre chambre nul ne se tenoit decouvert, et si eust vu quelqu'un decouvert, il luy eust eue y demander ce qu'il faisoit ainsi que je l'ai appris de feu monsieur le comestable de Castille... mais à présent la coutume est autre... Monsieur de Silbry vers à monsieur de Beaumont, ambassadeur en Angleterre, le 19 fevrier 1590. Anciennement nos rois estoient servis à table par les gentilshommes et es couverts et ne permettoient pas qu'en leur chambre les princes, seigneurs ni les gentilshommes demeuraient une teste et ils ne permettoient de se couvrir mais quand le feu roy Henri III revint de Pologne, il permit que cette liberté fust changée en l'imitation des princes étrangers qu'il avoit vus en son voyage... » Recueil des ordonnances et reglemens des rois de France, par le roy, manuscrit déjà cité. — 89. « Lorsque le roy vouldra entrer à ses chambres sortiront tous ceux qui seront en la dite chambre, excepté les princes..., ducs..., mareschaux..., et les secretaires d'estat... Quant à la majesté de ses affaires, elle ira en sa chambre pour s'habiller... » Ibid. — 90. « Que doresnavant sa majesté estant en maun en sa chambre, lors qu'elle vouldra prendre sa chemise, entreront en telle robe ou pourpoint ducs, mareschaux, amiral, grand sceuyer et tous ceux qui avoient coutume d'y entrer du vivant du feu roy Henry, son père. Reglement du 21 octobre 1572. » Ibid.

91. Journal de Henri III, année 1587. — 92. « A Gilles Pourchastel, maître queux... Maîtres d'hôtels le sieur de Sorlan, et Julien Vivonnet son petit-fils, à la survivance l'un de l'autre... pourcheux François de Maccoaulx... escheviers Nicolas de Sainct-Bethu... » Comptes de Louis

rine de Médicis, déjà cité.—93. « Demeureront trois des susdits conseillers d'état dont il y en aura pour le moins un d'épée durant le disner de sa majesté, lesquels s'il y a des barrières auront l'honneur d'y entrer lorsqu'il mangera en public. » Recueil des ordonnances et règlements du conseil du roy, manuscrit déjà cité. — 94. « Tous les dimanches sera dressée la table ronde en laquelle, outre leurs majestés, seront conviées une douzaine de personnes que le roy nommera au maistre d'hostel... » Règlement de ceux de la maison du roy, etc., manuscrit déjà cité, Règlement du 10 octobre 1582. — 95. Cet usage de parfumer le linge avec des fleurs se trouve dans les blasons du seizième siècle. Blasons du lit, de la chaire, du coffre. — 96. « Verduriers Loys Carquilleau et François Marteau, son beau-frère à survivance... xx escuz... » Compte de Catherine de Médicis, déjà cité. — 97. Description de l'île des Hermaphrodites, chap. Lois militaires. — 98. Essai des merveilles de la nature, introduction du chap. 22. — 99. Description de l'île des Hermaphrodites, ch. Police, art. 17. — 100. Leçons de La Nauche, t. 2, liv. 1, chap. 9.

101. Description de l'île des Hermaphrodites, chap. 1<sup>er</sup>. — 102. Vies des Saints par Baillet, Vie de saint Bavon. — 103. « Le clerc de la paroisse Saint-Pol, lequel avoit apporté eau benoïste au disner du roy, pour l'homme faicte à luy par commandement dudit seigneur, dimanche vii<sup>e</sup> jour de juillet, le roy audit lieu de Saint-Pol, argent, xvi s... » Compte des despens de l'ostel du roy Charles VI, manuscrit déjà cité. — 104, 105. Journal de Henri III, année 1577, mercredi 15 mai. — 106. « Les trente hommes d'honneur de la reine... servans dix à la fois pendant quatre heures... douze cens livres chacun par an... leur chef est le chevalier d'honneur... ont une table servie à part pour eux seuls... » Règlement de ceux de la maison du roy, etc., manuscrit déjà cité, 1<sup>er</sup> janvier 1585. — 107. « On trouvera la musique de la chapelle de sa majesté au disner d'icelle tous les jours de dimanche en lieu de séjour quand elle mangera en public pour chanter au dict lieu durant le disner... » Ibid. — 108. Les jours que le roi mangera de la chair aura son bouillon le matin bien cuit et bien consommé et non si plain de graisse et clair comme il est quelquefois... » Ibid., Règlement du 10 octobre 1582. — 109. Trésor des merveilles de Fontainebleau, Ecuries, chenil, etc. — 110. Compte de l'escurie du roy, année 1600, manuscrit des archives du royaume.

111, 112. Mémoires du maréchal de Bassompierre, 1<sup>re</sup> partie. — 113. « Pour sept harnois de veloux noir pour les hacquenées des filles damoiselles... » Compte de Catherine de Médicis, déjà cité. — 114. Journal de Henri IV, année 1599, mercredi 14 décembre. — 115. Nom donné aux forêts et terres destinées à la chasse du roi. Ordonnance sur les chasses et varennnes. — 116. J'ai des comptes des menus-plaisirs du roi de 1677 et 1678. Voyez mon Traité des Matériaux manuscrits, chap. Beaux-Arts. A Versailles, à Fontainebleau, il y a des bâtimens dépendants du château qui s'appellent les Menus. Il y a aussi à Paris l'hôtel des Menus. — 117. A Fontainebleau l'enceinte de ce jeu qui était au delà de l'allée de Maintenon a été détruite, mais le lieu s'appelle encore le Mail. — 118. Ce bâtiment situé sur les fossés subsiste encore. — 119. Compte des Menus, déjà cité, où sont plusieurs articles analogues. — 120. Mémoires de Sully, tome 1<sup>er</sup>, chap. 73, Affaires domestiques et de finances.

121. « Pour les despens de bouche de Guillemain Merlin, garde de l'ostre, et Colin de Bleron, garde des deux ours de mon dit seigneur, dix escuz... Item pour deux muselières pour les dits deux ours dix huict sols, huict deniers tournois... Item pour les despens de Symouet Garnier, valet du grand levrier... et de deux autres varlets qui gardent le dromadaire de mondit seigneur.. » Compte de Jean, duc de Berry, année 1400. Archives



du royaume. — 123. Journal de Henri III, 21 janvier 1583. — 123. « Un grand porroquet seize escuz... » Compte de l'argenterie du roi, année 1581, manuscrit conservé aux archives du royaume. — 124. « Pour grand finge nommé Robert, dix-sept escuz... pour une grande perruche orangee au somme de trente escuz... » Ibid. — 125. Dans le compte despens de l'ostel du cardinal, année 1550, conservé aux archives du royaume, il est fait mention du fol. du coehigneur. — 126. Journal de Henri IV, année 1594, mardi 27 deembre. — 127. « Deux sacs à l'un chacun cent livres, » Païement des gages des officiers domestiques de la maison du roy, manuscrit déjà cité. — 128. « Natus au nombre de six à chacun cent escuz... » Ibid. — 129. « Noël Cochen, gouverneur de nains, 1. un escuz 1 l. A Rondeau, tailleur des nains, tant pour ses gages, façon d'habits, fil de soie à coudre et toutes aut res choses... » Ibid. 14 l. A Yves Bourain, varlet des naines... 6. escuz. A l'ordonnaire de la chambre... 1. un escuz contre viole, deux escuz contre joueur de viole, un joueur de luth... un joueur d'espinette, un joueur de flûte, à chacun deux escuz escuz... surintendant trois escuz... contre tres... un haut contre... deux basses contre, une talle, chacun 8 escuz... deux petits enfants, chacun vingt escuz... maître luthier Courroy, compositeur de musique de la chapelle, deux escuz... maître Lejeune, compositeur de musique de la chambre... » Païement des gages des officiers domestiques de la maison du roy, manuscrit déjà cité.

131. Chronique de Jean de Troyes, année 1482, octobre. — 132. Plusieurs originaux des comptes du trésor royal rendus par Nicolas de la garde du trésor, signés par Louis XVI, Montmorin, etc., où on lit : « La musette du Pontou, la somme de... » En retrogradant jusqu'à l'année 1482, les divers comptes, dont une grande partie est consacrée aux dépenses du royaume, mentionnent les joueurs de musette du Pontou. — 133. « Les dimanches et jendis, si ce n'est quelque grand feste... » Ibid. « Les d'arabeaux à la salle du bal et mander tous les joueurs à l'assemblée pour le bal » Règlement de ceux de la maison du roy, manuscrit déjà cité. Règlement du 10 octobre 1582. — 134. « Et seroit porter les chaises pour les majestés et une vingtaine d'autres sièges, tant tapissés pour les et celles qui se devront asseoir... » Ibid. — 135. « Description de la des Hermaphrodites, chap. Suite de la relation. — 136. « Tout le roy aura une grande lanterne de toile en chacun uer de la logis du roy... » Ibid. « Il y aura quelqu'un le soing de ne les laisser extinguer... » Règlement de la maison du roy, déjà cité, Règlement du 10 octobre 1582. — 137. Voyez à cette Station la note 34. — 138. Voyez à cette Station la note 34. — 139. Mémoires de Sudry, tome 2, chap. 19, Œconomies royales, 1682. — 140. *Hispanie et Lantania illustratum*, chap. 1<sup>re</sup>, art. 12. — 141. Relation du voyage d'Espagne, Paris, Barbou, 1699, 11<sup>e</sup> lettre, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> lettres.

141. Histoire de Louis XII par d'Autun, année 1507. — 142. Histoire de Louis II par Seyssel, chap. 1<sup>er</sup>. — 143. Voyez les notes ci-dessus. — 144. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de François I<sup>er</sup>. — 145. Ibid., M. de Montpezat. — 146. Recherches de Pasquier, liv. 8, chap. 1<sup>er</sup>. Proverbe : *Je neux qu'on me tonde*. — 147. Ils sont notés sur les murs du vieux Louvre. — 148. On y voit ces chiffres se multiplier et croissant. — 149. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de Henri II. — 150. Annales d'Aquitaine par Buchet, avril 1445.

151. Le Théâtre d'honneur et de chevalerie, La Couronne, Paris, 1648. — 152. Histoire de France par Duplex, Règne de François II.

Hommes illustres françois de Brantôme, Vie de Charles IX. — 154.

— 155. *Exécution des criminels* — 155. Hommes illustres françois

1, Vie de Charles IX. — 156. Trésors d'histoires admirables

, art. Duel. — 157. Hommes illustres françois de Brantôme,

Château Saint-André. — 158, 159. Ibid., Vie de Charles IX. —

Mémoires pour servir à l'histoire de France. Journal de Henri III,

Hommes illustres françois de Brantôme, Vie de Charles IX.

Mon de l'île des Herminaphrodites, chap. 1<sup>er</sup>. 164. Hen-

— 165. Prière pour les confrères de l'oratoire Notre-Dame de Viscène,

1<sup>er</sup>, 1586, chap. Prière pour le roy qui se dit tous les matins

ice. — 165. Journal de Henri III, année 1583, commence-

— 166. Ibid., année 1587, dimanche 5 avril et 30 août.

Ibid., année 1582, vendredi 26 janvier. 168. Ibid., année 1575,

1<sup>re</sup>, et année 1576, commencement de janvier. 169. Ibid., année

170. Histoire des troubles sous Henri III,

Journal de Henri III, 22 juillet 1585. 172. Mémoires de Sully,

— 173. Histoire univer-

— 174. His-

— 175. J'ai un fort grand nombre de ces paneteries ; j'en

— 1540 jusqu'en 1697 ; les dernières sont imprimées. Les unes sont

— 176. Mémoires de Sully, tome 2, chap. 2

— 177. Histoire du château de Saint-Germain-en-Laye. Histoire du

château de Fontainebleau, Parcs et jardins. — 178. Ibid., et Histoire de

Paris, le Louvre. — 179. Histoire de Henri IV. — 180. Antiquités de Paris

par Dubreuil, liv. 1<sup>er</sup>, art. Saint-Denis.

181. Journal de Henri III, année 1577, jeudi 7 novembre. — 182. « Et

premièrement à François Clouet, peintre et valet de chambre du dit sei-

gneur... à sçavoir vingt sols en plâtre, huile et pinceaux pour mouler le

visage et effigie d'icelui defunct roy... douze livres dix solz pour vingt

cinq livres de cire blanche... employée pour la dite effigie... quarante huit

solz pour six livres de ceruse pour mettre avec la cire blanche... » Roole

des parties et sommes payées pour les obsèques et pompes funèbres du

feu roy Henri II, manuscrit de 1559, in-folio, que j'ai. — 183. « Le ven-

dredy premier jour d'avril fut par les médecins et chirurgiens du dict feu

sieur roy ouvert son corps et embausmé après avoir esté dedans son lit le

visage decouvert à la veue d'ung chacun depuis son décez... » Pompe fu-

nèbre de François 1<sup>er</sup>, manuscrit du seizième siècle que je possède. — 184.

Cérémonial de France, Obsèques des reines. — 185. « La dicte dame...

au doyenné de Saint-Germain-l'Auxerrois... fut veue d'un chacun qui y

veulust aller estant dans son lict... vestue d'un manteau de satin blanc...

le dict lict de velour cramoisy rouge... environnée de six gros cierges...

et autour d'icelle huit religieux chantans et psalmodians sans intermission... le dict jour au soir le corps... fut mis en son cercueil de plomb attendant que l'effigie en salle d'honneur et tout ce qui est et repas préparé. Elle fut venue par l'espace de trois jours servie aux beutes lever et soupper... le service porte par le gentilhomme servant... le beutiale par son aumosnier, la chaise de la dite dame comme sy elle est en vie et assise... la presentation de la coupe aux end... et le... qu'elle avoit accoustume de boire, la fin du dit repas continue par... laver et les graces dites par le dit aumosnier. » Registre de l'hôtel de ville de Paris depuis 1388 jusqu'à 1402, manuscrit conservé aux archives du royaume, Ordre et cérémonie tenue par la dame la duchesse de Beaufort. — 186. Cérémonie en France, sous des rois. — 187. Journal de Henri III, année 1583, 21 jan. — 188. « ... Viennent les capucins... au nombre de onze... avec leurs croix de bois de largeur environ ung pied couronné d'un gros chapeau d'os... le bailli des pauvres vestu de deuil et après luy cinq cents pauvres... de deuil... devant chaque maison y avoit une table ardevant les... taires et greffiers... vestus de robe d'hermine et chappillon de... fourrez... le premier baillier en robe d'écarmé ayant son bonnet d'or fourré... les deux cents gentilhommes de la maison du roy à pied deuil, portant leur bec de courtois... d'vers officiers de la maison du roy... les chirurgiens... barbiers, valets de chambre et médecins vestus en... chapperon en teste... l'evesque avec son clerge... et le parlement... vaux de chariot couverts de velours noir et croix de satin blanc. » 189. 2. e du parlement, ordonnance du 11 juillet 1574 relative aux états de Charles IX. — 189. « ... Trompettes, fifres, tabourins et autres... d'instrumens du dict feu roy... au nombre de quarante... un chapeau... la dicte escuyerie... joueur d'espee... les pages du dict feu roy... tout... lieutenant de la porte et portiers... de la maison du dict feu roy... tous vestus de deuil... » 190. « ... Au milieu duquel... mis la lière du dict feu seigneur sur trois tentes... autour de ces... gros cierges de cire blanche... toute la date... entre les portes... nombreable quantité de cierges et luminaires... pendant... jours... le lendemain mardi... à la fin de la messe... le corps du dict... bon et ses religieux vindrent devant la cave du dict sire... seigneur. Le corps du dict seigneur fut mis de vant en la dicte... corps ainsi dévalle, Normandie, le plus ancien roy d'armes, appelé... voix... monseigneur de Sedan, apportez votre enseigne... au... mit bas et dans la cave... etc. des autres... monseigneur de... apportez la bannière de France, ce qu'il fit et fut mise en bas... cave... le roy d'armes cria par trois fois le roy est mort... et après... roy répete par tous les roys d'armes... » Pompe funebre de François I. manuscrit déjà cité.

STATUTS XLVII. — LES ATELIERS FRANÇAIS. 1, 2. Ordonnance du 21 novembre 1577, sur le fait de la police, art. Maçons, maîtres, etc. 3. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 7, chap. 3, art. Fagons... ment, chaux. — 4. *Scaligerana*, 10 feuilles tapées. — 5. Ordonnance du 4 février 1587 sur le fait de la police, art. Maçons, maîtres, etc. 6. Lettre de La Nauche, liv. 2, chap. 1er, le Courtisan quel il doit être. — 7. Ordonnance du 4 février 1587 sur le fait de la police, art. Maçons, maîtres, etc. — 8. Journal de Henri III, année 1578, mai, l'astronomie de Pont-Neuf. — 9. Voyez l'architecture et la maçonnerie, quatorzième et quinzième siècles.

- s' bastiments de France par Du Cerceau, Paris, 1576, chap. 1. — 12, 13. Grand nombre de bâtimens, d'escaliers de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, subsistent. — 14. Mémoires de Commynes, liv. 8, chap. 1 de Charles VIII. — 15. Voyez les gravures des châteaux de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. — 16. Architecture de Philibert Delorme, chap. Charles VIII. — 17. Ulysse françois, art. Valenciennes. — 18. Des bastimens de France par Du Cerceau, Paris, 1576, chap. Chambord. — 19. Gargantua, chap. 53, Comment feust bastie l'abbaye des Thelemites. — 20. Parizot. . . banquier expéditionnaire en cour de Rome... confesse la somme de... le 13 janvier 1632. » J'ai cette quittance. — 21. Description de la France par Desrues, chap. Eglises, abbayes de France. — 22. Origines de Clermont par Savaron, art. 79, Jacques d'Amboise. — 23. Tableaux des provinces de France par Bonnacase, Paris, 1576, p. Armagnac. — 24. Monuments de la monarchie françoise par Le Prieux, liv. 1, seizième siècle. — 25. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 1, Louvre. — 26. Les secrets de Wecker, liv. 16, chap. 6, Secrets de couleurs, Façon pour teindre les bois desquels se servent les peintres. — 27. Architecture de Philibert Delorme. — 28. Ibid., chap. 1. — 29. Monuments de la monarchie françoise par Moutfaucon, liv. 1, seizième siècle. — 30. Il reste encore beaucoup de ces emblèmes, de chiffres, dans les maisons royales, dans les châteaux et chez les particuliers de curiosités de Paris. — 31. La Pyrotechnie par Biringuccio, Paris, 1572, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 6, Minière de fer. — 32. Agriculture de Quiqueran, liv. 2, chap. 57, Minières de France. — 33. *Descriptio fluminum Galliae, a Massone, Liger, & Saintonne*. — 34. La Pyrotechnie par Biringuccio, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 6, Minière de fer; chap. 7, Pratique de faire l'acier. — 35. Ibid., liv. 9, chap. 6, ceux qui besongnent le fer. — 36. Voyage de France par Du Verdier, chap. Bourgogne. — 37. Histoire du Nivernois par Coquille, art. Lette et naturel du pays. — 38. Voyage de France par Du Verdier, chap. Périgord. — 39. Ibid., chap. Normandie. — 40. L'art du serrurier par Jousse, La Flèche, 1627, chap. 66, Acier. — 41. La Pyrotechnie par Biringuccio, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 6, Minière de fer. — 42. Ibid., chap. 7, Pratique de faire l'acier. — 43. Registres du parlement, ordonnance du 20 juillet 1553 relative à la nomination du sieur de Robertval, chef et capitaine-général des mines du royaume. — 44. Voyage de France par Du Verdier, chap. Normandie. — 45. Histoire du Rouergue par l'abbé Bosc, chap. Mines. — 46. L'Hydrothérapeutique des fontaines médicinales, chap. 4, Minéraux de Normandie. — 47. La Restitution de Pluton au cardinal de Richelieu, Mines des Pyrénées et du Languedoc. — 48. Ibid., et Théâtre françois de Bouguereau, Limagne. — 49. La Pyrotechnie par Vanoccio Biringuccio, aux chap. de ces métaux. — 50. Essai des merveilles de nature par René François, chap. 29, Merveilles de la nature; chap. 23, Coupelle; chap. 24, Départ; et la Pyrotechnie, liv. 2, 3, 4 et 5. — 51 à 53. Ordonnance du 30 juin 1621 relative à l'appréciation des marchandises. — 54. Essai sur les monnoies par Dupré, tableau du prix du marc d'argent. — 55. Tableau historique des monnoyes de France par Le Blanc, table contenant par année les prix du marc d'or et d'argent. — 56. Le théâtre françois par Bouguereau, chap. Limagne d'Auvergne. — 57, 58. L'art du serrurier par Jousse, chap. 43, Portes de devant les logis. — 59. Ibid., chap. 50, Pour faire boucles, heurtouers. — 60. Ibid., Grilles, grillages, textes et gravures. — 61. Ibid., chap. 43, Portes qui s'ouvrent des deux cotés; chap. 46, Portes fermant d'elles-mêmes. — 62. Ibid., chap. 30, 31 et suivans. — 63. Ibid., chap. 7, Serreures antiques.



- moires de la ville de Dourdan par Delescornay, chap. Armoi-  
 — 103. L'Ulysse françois, Bourges. — 104. Livre du Nouveau-Monde  
 — 105. Vespace, Arts des naturels du pays. — 105. Histoire de Bayeux  
 — 106. Duquet, chap. 29, Produits du sol, etc. — 106. Œuvres de Rabelais,  
 — 1547, Navigations de Panurge, chap. 22. — 107. Œuvres de  
 — , liv. 7, ch. 53, Enseignements divers de nature. — 108. Satires à  
 — de celle de Courval, Débauché, satire 9. — 109. Edict du 21  
 1543 relatif à l'appréciation des marchandises obmises. — 110, 111.  
 ires de De Thou, année 1603.  
 — Œuvres de Bernard Palissy. — 113. De l'art de la terre et des  
 par Bernard Palissy. — 114. Bibliothèque de Du Verdier, v<sup>o</sup> Ber-  
 — 115, 116. De l'art de la terre et des esmaux par Palissy.  
 7. Chez les marchands d'antiques et de curiosités de Paris il y a en-  
 — de ces grands plats, fort creux, peints de fleurs et d'ornements jau-  
 — verts ou bleus, sur un fond blanc. — 118. Naudéus, Vaisselle de  
 e. — 119. De l'art de la terre et des esmaux par Palissy. — 120,  
 . *De subtilitate et inventionum rerum a Cardano*, liv. 5, *Vasa ægulina*.  
 — 121. Histoire du diocèse de Paris par Lebeuf, chap. Saint-Germain-en-  
 — 123, 124. Miroir universel des arts et des sciences par Fioravanti,  
 1<sup>er</sup>, chap. 22, Art des miroirs et magie naturelle de Porta, liv. 4.  
 18, *Specula*. — 125. Œconomie politique par Montchrestien, Utilité  
 — arts mécaniques. — 126. Dictionnaire du commerce de Savary, v<sup>o</sup>  
 — e. Il n'y a qu'un demi-siècle que le verre du Nivernais a cessé d'avoir  
 teinte jaune. — 127. Histoire du Lyonnais, Forez et Beaujolais,  
 — 128. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> Verre. Je ne  
 — depuis combien de temps le verre du Lyonnais a cessé d'être jaunâ-  
 ; mais si celui de l'Armagnac a cessé d'être verdâtre, il n'y a pas long-  
 ps. — 129, 130. Œconomie politique par Montchrestien, Utilité des  
 — mécaniques.  
 — 31. Essai des merveilles de nature par René François, chap. 44, Verre.  
 — 132. Responce de Bodin aux paradoxes de Malestroit. — 133. Essai  
 des merveilles de nature, chap. 44, Verre. — 134. « Une petite armoire  
 à confiture de bois de noyer d'un pied de haut... » Inventaire des biens  
 de la veuve du président Nicolai, manuscrit déjà cité. — 135. « Item une  
 armoire gaud gyronnée... Item trois coffres de boys, de chesne... l'un  
 taillé à panneaux... » Ibid. Blasons du seizième siècle, Chaire. — 136.  
 Description de l'île des Hermaphrodites, chap. Police. — 137. « Item ung  
 banc à coucher garny de matelas et traversins... » Inventaire des biens  
 de la veuve Nicolai, manuscrit déjà cité, et note suivante. — 138. Bla-  
 sons des quinzième et seizième siècles, Blason du banc. — 139, 140. « Item  
 huit chaizes de boys de noyer dont trois couvertes de tapisserie et par  
 dessus de serge noire, deux haultes avec les troys basses à bras couvertes  
 de cuir rouge et par dessus de serge noire... » Inventaire des biens de la  
 veuve Nicolai, manuscrit déjà cité.  
 141. « Item... formes de boys de noyer couvertes de drap verd et par  
 dessus de drap noir... » Ibid. — 142. « Du 19 décembre 1572... le dit sieur  
 duc d'Aumale assis en une chaire couverte de velours... » et du 12 juillet  
 1596, « Le dit sieur maréchal ayant pris place en la chaire de velours... »  
 Registres du conseil secret du parlement de Dijon, manuscrit déjà cité. —  
 143. Voyez dans cette Station la note 139. — 144. « Item trois haultes chaizes  
 couvertes de tapisserie au gros point faict à l'esguille... » Inventaire des  
 biens de la veuve Nicolai, manuscrit déjà cité. — 145. L'Art du serrurier  
 par Jousse, chap. 57, Chaire pour avancer, reculer, etc. — 146. Descrip-  
 tion de l'île des Hermaphrodites, chap. Suite de la relation. — 147. « Item  
 neuf scabelles fassons de placets de boys de noyer... Item un placet et

- une selle... » Inventaire de la veuve Nicolai, manuscrit déjà cité. — 148. Dans les gravures d'un grand nombre de livres imprimés au seizième siècle, dans celles de la *Margarita philosophica*, on voit des pupitres à plusieurs étages. — 149. Monuments de la monarchie française par Montfaucon, Henri II. — 150. Blasons du seizième siècle, blason du coffre. — 151. Antiquités de Paris par Sauval, Comptes de la prévôté de Paris, année 1573. — 152, 153. Statuts des peigniers, talletiers, confrères par lettres du roi, juin 1578. — 154. Secrets de nature par Wecker, t. 1, 16, ch. 6, Secrets des vendeurs de couleur, Moyen de faire de l'ébène, etc. — 155. Ibid., Belle façon pour tendre diversement le bois. — 156. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 6, chap. 10, Jardin bouquetier. — 157. Observations sur l'état et peuple de France par Regnaud, chap. 22. — édit. d'appréciation de marchandises, de François I<sup>er</sup> et Henri III, 4<sup>es</sup> cités. — 158. Observations sur l'état et peuple de France par Regnaud, chap. 22. — 159. Bigarrures de Des Accords, Escraignes, quinzième centaine. — 160. Traité d'architecture par Philibert Delorme, liv. 11, ch. 5. — 161, 162. Observations sur l'état et peuple de France par Regnaud, chap. 22. — 163. *De substituta*, a Coradano, lib. 17, *De artibus*, *opus et moliantur*. — 164. Voyez ci-dessus la note 161. — 165. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 8, ch. Lumières, meubles, habits. — 166, 167. Item un tapis de Turquie contrefaict.. Item un autre tapis persien avec aulne trois quarts de long.. un autre petit tapis de Turquie avec chapeau rouge.. Item un grand tapis vert à bordure jaunie.. » Inventaire des biens de la veuve Nicolai, manuscrit déjà cité. — 168. Gargantua, liv. 1<sup>re</sup>, ch. 55, Comment estoit le manoir des Thulestes. — 169. Ordonnance du 20 avril 1542 relative à l'appréciation des marchandises. — 170. « Item autres pièces de tapisseries blanc et vert à chiffre, de haute lise, de casto vile... » Inventaire des biens de la veuve Nicolai déjà cité. — 171. Ordonnance du 20 avril 1542 relative à l'appréciation des marchandises. — 172. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 9, Tapisseries. — 173. « Jehan Ciroit dit Frerat, garde de la tapisserie, pour ses papiers tout ce terme... » Comptes des dépenses de la cour de Charles VI, manuscrit déjà cité. — 174. Les Bigarrures de Des Accords, chap. Des étendards. — « Pour avoir doublé en feustre gris.. pour deux feustres de rouge faire chapeaux... » Comptes de la chambre aux deniers, manuscrit de l'année 1556 que je possède. — 175. « Item trois chapeaux de feustre, l'un gardi de taffeta, l'autre de velours ras... » Inventaire des biens de la veuve Nicolai, manuscrit déjà cité. — 176. Voyez cette forme de chapeau dans les gravures des livres d'exercices militaires cités aux notes de *Perseus*. — 177. Monuments de la monarchie française, par Montfaucon, seizième siècle. — 178. Économie politique de Montchrestien, *Utilité des arts mécaniques*. — 179. Leçons de La Roche, liv. 4, chap. 12, Sujets tels que leurs princes. — 180. *De natura arcanis*, lib. primus, Oxford, 1622. — 181. Voyez à la Station XXIX, le Bourgeois de Nîmes, la note 53. — 182. Monuments de la monarchie française, par Montfaucon, seizième siècle. — 183. Ordonnance du 20 avril 1542 relative à l'appréciation des marchandises. — 184. Gargantua, liv. 1, chap. 8, Comment on vestoit les gens. — 185. Économie politique, par Montchrestien, *Utilité des arts mécaniques*. — 186. Cosmographie de Bellefroid, Beauvais. — 187. Économie politique, par Montchrestien, *Utilité des arts mécaniques*. — 188. *Leçons de l'ingénieur*, par Dominique de Séra, Paris, Mame, 1843. — 189. Économie politique, par Montchrestien, *Utilité des arts mécaniques*. — 190. *Leçons de l'ingénieur*, par Bourges.

191, 192. Économie politique, par Montchrestien, *Utilité des arts mécaniques*. — 193. *Edict* du 19 mars 1571 relatif à la manufacture de

draps, serges. — 194. Œconomie politique par Montchrestien, Utilité des arts mécaniques. — 195. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 5, chap. 15, Des vers à soye. — 196. Voyage de Montagne, art. Florence. — 197. Statuts des tissatiers, rubanniers, ouvriers en drap d'or, etc., homologués par lettres du roi, août 1585, art. 26. — 198. Satires de Courval, satire 5. — 199. Théâtre d'agriculture de Serres, chap. Vers à soye. — 200. Ordonnance du 21 novembre 1577 sur la police générale, art. Draps de soye.

201. Œconomie politique par Montchrestien, Utilité des arts mécaniques. — 202. Sommaire exposition de l'ordonnance d'Orléans de Charles IX, Lyon, 1565. — 203. Voyez les diverses lettres de Louis XI sur les soieries de Tours. — 204. Le théâtre français, par Bouguereau, Tourraine. — 205. Histoire de Lyon, par Rubys, liv. 3, chap. 53, Reste des choses survenues. — 206. Œconomie politique, par Montchrestien, Utilité des arts mécaniques. — 207. Ibid. et Mémoires de Sully, t. 2, chap. 50, Œconomies royales. — 208. Edict de janvier 1599 sur la prohibition des estoffes étrangères d'or, d'argent, etc. — 209. Ordonnance du 21 novembre 1577 sur la police générale, art. Des draps de soye. — 210. Voyez l'art du serrurier, par Jousse, chap. 4, Les noms des outils du serrurier, et les règlements des manufactures et teintures. Paris, Saugrain, 1701. Statuts du 20 juin 1669, art. 6, et du 22 juillet 1669, art. 46.

211. Miroir des arts, par Fioravanti, liv. 1, chap. 51, De l'art du teinturier. — 212. Œuvres de Rabelais. — 213. Histoire du commerce, par Lafuma. — 214. Le fidèle Conducteur, par Coulon, Description de la France, t. 1. — 215. Antiquités de Paris, par Sauval, *Preuves, Testes et Testimons*. — 216. Ordonnance du 21 novembre 1577 sur la police générale, art. Sur les taintures. — 217. Monuments français de Montfaucon, portraits au pied de ce temps. — 218. Pour avoir remonté des chausses à la gigotte de drap de bure garnies de passement d'argent... » Compte de l'argenterie du roy, manuscrit déjà cité. — 219. Description de l'île des Hermaphrodites, chap. 1, Mœurs, lois, etc. — 220. Monuments français de Montfaucon, Règnes de Henri III et de Henri IV.

221. Ordonnance du 17 janvier 1563 sur la réformation des habits, art. 15 et 16. — 222. Journal de Bassompierre, année 1606. — 223. Aventures de Fœneste, liv. 1, chap. 2, Moyens de paroistre. — 224. Gargantua, chap. 20, Comment le sophiste emporta son drap, etc. — 225. Les Bigarres de Des Accords, chap. Des entends-trois. — 226. Registres du parlement, arrêt du 4 juin 1575 relatif aux tailleurs d'habits. — 227. Monuments de la monarchie française, par Montfaucon, seizième siècle. — 228. Traité de police de Delamare, liv. 3, tit. 1, chap. 4, Vertugadins. — 229. Journal de Henri III, année 1583, dimanche 13 novembre. — 230. Ordonnance de décembre 1598 relative aux statuts des ceinturiers en estaing.

231. Secrets de Wecker, liv. 16, chap. 6, Secrets des vendeurs de couleurs. — 232. Ibid., art. Pour teindre les peaux en rouge. — 233. Ibid., art. Pour faire prendre aux peaux une couleur verte. — 234, 235. Agriculture de Serres, liv. 8, chap. 3, Lumières, meubles et habits. — 236, 237. Edict du 3 octobre 1581 sur l'imposition des marchandises estrange.

— 238, 239. Œconomie politique de Montchrestien, Utilité des arts mécaniques. — 240. Ordonnance du 21 novembre 1577 sur la police générale, art. Cuir. — 241. Description de l'île des Hermaphrodites, chap. 1, Mœurs, lois, etc. — 242. Gargantua, chap. 8, Son vestement, et chap. 16, Vestement des Thelemites. — 243. Monuments français de Montfaucon, Portrait de Henri III. — 244. Gargantua, chap. 21, L'estude de Gargantua. — 245. Le baron de Fœneste, liv. 1, ch. 9, Argument. — 246, 247.

Monuments de la monarchie française, par Montfaucon, seizième siècle. — 248. Observations sur l'estat et peuple de France par Regnault d'Or-



lans. — 249. Voyez les auteurs grecs cités par Barthélemy dans son voyage d'Anacharsis, déboisement de l'Attique par l'exploitation des mines. — 250. Essai sur les monnaies, par Dupré, chap. Variations des prix, sixième siècle. — 251, 252, 253. Bibliothèque de Bouchel, v° *Terrae*. — 254, 255. Ibid., Parallèles du charbon d'Angleterre et d'Écosse, etc. — 256. « A l'égard des mines on ne peut rien observer de considérable qu'à un endroit où l'on tire du charbon de pierre à une demi-lieue de Montigny... » Mémoire des intendants; Mémoire sur la Bourgogne, chap. De la bail. de Montcenis. — 257. *Descriptio fluminum Galliae*, a Marone, Liber. — 258. Cosmographie de Thvet, liv. 14, chap. 8, Aquitaine et Limousin. — 259. Bibliothèque de Bouchel, v° *Fours*. — 260, 261. Théâtre d'agriculture de Serres, chap. Huiles.

262. Voyez au tome 2, Histoire IX, l'Artisan, la note 253. — 263. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 9, chap. Lumières, meubles, habits. — 264. Maison rustique de Liébaut, liv. 3, chap. 39, Noyer. — 265. Voyez au quatorzième siècle, Épître LXXXVI, *Étrennes*, la note 43. — 266. Théâtre d'agriculture de Serres, liv. 8, chap. 3, Lumières, meubles, habits. — 267. Ibid., liv. 5, chap. 16, Mouches à miel, art. Blanc blanc de la cire. — 268. Ibid., liv. 8, chap. 3, Lumières, meubles, habits, et Chandelle de cire. — 269, 270. Dictionnaire universel de Forester, v° *Chandelle*.

271. Journal de Henri III, Carême-prenant, jour des cendres. — 272. Ordonnance du 21 novembre 1577 sur la police générale, art. *Armes* et *Char*. — 273. Mémoires de Nevers. — 274. Secrets de nature par Wecker, liv. 1, chap. 5, Art des forgerons. — 275. Ibid., « Item une roue à tourner en garnie de trois broches de fer... » Inventaire de la veuve Nodet, manuscrit déjà cité. — 276. « Item deux grands pots à trois pieds garnis de leurs couvercles, l'un grand et l'autre moyen, le tout d'airain... » Ibid. — 277. « Deux porteplats, le tout de fer... » Ibid. — 278. « Item une ponneière de cuivre de Lyon, trois fournières... Item un coqueux de cuivre... Item trois poises, deux poirons, une grande louchette... Item certaines d'airain garnies de leurs couvercles et robinets... » Ibid. — 279. « ... Un bassin à laver mains et un pot à barber... une tresse... une serviette... Item en pots, plats, assiettes et autres ustensiles... » Ibid. — 280. Agriculture de Serres, Maison rustique de Liébaut, et Boulangerie.

281. Le Trésor de la santé, liv. 5, chap. Poissons. — 282. Ibid., chap. Oustres. — 283. Champier, *De re cibaria*, lib. 13, cap. 31, *De perles*. — 284. Le Trésor de santé, liv. 3, chap. Montan. — 285. Champier, *De re cibaria*, lib. 13, cap. 32, *De perles*. — Trésor de santé, Bœuf. — 286. Histoire de la Champagne. — 287. Champier, *De re cibaria*, lib. 13, cap. 13, *De cervins*. — 288. Histoire du Rouergue, Montagnes, pâturages d'Aubas, de Lamoignon. — 289. Le chevreau d'Auvergne est encore un régal. — 290. Champier, *De re cibaria*, lib. 13, cap. 17, *De hœdina*.

291. Histoire du Maine. — 292. Histoire du Quercy. — 293. Champier, *De re cibaria*, lib. 13, cap. 29, *De anseribus*. — 294. Trésor de santé, liv. 4, chap. Oye privée. — 295. Ancien recueil de proverbes déjà cité. — 296. Trésor de santé, liv. 3, chap. Pourcrau. — 297. Champier, *De re cibaria*, lib. 13, cap. 1er, *De anseribus*. — 298. L'antique réputation de ces jachères remonte au moins à Hædels. — 299, 300. Agriculture de Serres, Maison rustique de Liébaut, chap. Salaisons.

301, 302. Trésor de santé, liv. 5, chap. Oustre. — 303. Ibid., chap. Carpe; *Descriptio fluminum Galliarum*, a Marone, Arar. — 304. Trésor de santé, liv. 6, chap. Espérian. — 305. Ibid., liv. 5, chap. Sardines. — 306. Agriculture de Quinquen, liv. 2, chap. 24, Turbot, thon. — 307. Trésor de

santé, liv. 7, chap. Beurre. — 308, 309, 310. Agriculture de Liébaut, de Serres, chap. Fromage.

311. Histoire agricole de la Provence. — 312. Histoire du Rouergue par l'abbé Bosc, Fromage de Roquefort. — 313. Trésor de santé, liv. 7, chap. Monstarde. — 314. Théâtre d'agriculture de Serres, art. Cotignac. — 315. Maison rustique de Liébaut, art. Biscuit. — 316. Histoire de Francion, liv. 11, chap. Hortensius élu roi de Pologne. — 317. Trésor de santé, liv. 10, chap. Muscadins. — 318. Ibid., liv. 4, chap. Chapon. — Champier, *De re cibaria*, lib. 15, cap. 2, *De avibus conclusis carcere*. — 319. Trésor de santé, liv. 4, chap. Chapon. — 320. Champier, *De re cibaria*, lib. 15, cap. 27, *De palumbo*. — 321. Ibid., cap. 28, *De pavonibus*. — 322. Ibid., lib. 13, cap. 12, *De agnina*.

323. Trésor de santé, liv. 3, chap. Pourceau. — 324. Champier, *De re cibaria*, lib. 13, cap. 2, *De porcello*. — 325. Poésies de Boileau, satire 3<sup>e</sup>, sur un repas. — 326. Description de l'île des Hermaphrodites, chap. Lois militaires. — 327. Ordonnance du 27 juin 1551, art. 6. — 328. Trésor de santé, liv. 3, chap. Pourceau. — Champier, *De re cibaria*, lib. 13, cap. 20, *De acnina*. — 329. Le grand Cuysinier de toute cuysine, Paris, Bouffonds, chap. 5. — 330. Annales de Bouchet, art. Entrée que fit la reine à Poitiers en 1571.

331. Champier, *De re cibaria*, lib. 6, cap. 7, *De placentis*. — 332. Police de Delamare, liv. 5, tit. 45, chap. Statuts des pâtisseries, etc. — 333. Agriculture de Serres, liv. 8, chap. 1<sup>er</sup>, Aliments, et chap. 2, Confitures. — 334. Cosmographie de Belleforêt, art. Provins. — 335. Champier, *De re cibaria*, lib. 17, cap. 14, *De vinis factitiis*. — 336. Trésor de santé, liv. 2, chap. Clairette, et chap. Vins aromatiques. — 337. Gargantua, chap. 27, Un moine de Séville sauva le clos de l'abbaye, etc. — 338. Glossaire de Ducange, v<sup>o</sup> *Coqus*. — 339, 340. Gargantua, chap. 22, Jeux de Gargantua.

341. Maison des jeux, Paris, Étienne, 1668, Palemail. On voit encore à Fontainebleau, au bout de l'allée de Maintenon, les restes du mail de Henri IV. Le plan de Paris par Tavernier offre un jeu de mail entouré de planches. — 342. Gargantua, chap. 22, Jeux, etc. — 343. Maison des jeux déjà citée, Jeu de paume. — 344. Registres du parlement, 24 juillet 1543.

345. Dictionnaire universel de Furetière, v<sup>o</sup> *Galet*. — 346. Maison des jeux déjà citée, Jeu du billard. — 347, 348, 349. Gargantua, chap. 22, Jeux, etc. — 350. « Item deux scabelles de boys de chesne avec un damier de pareil boys... » Inventaire des biens de la veuve Nicolai, manuscrit déjà cité.

351. Edict du 22 mai 1583 sur les cartes, tarots et dez. — 352. Voyez au quinzième siècle, Histoire XIX, le Paumier, la note 53. — 353. Maison des jeux déjà citée, Cartes. — 354. *Missarum musicalium*, lib. 3, Paris, veuve d'Attaignant, 1556. — 355. Airs et ballets du seizième siècle, Paris, Ballard, 1600. — 356. Les raisons des forces mouvantes, etc., déjà citées, liv. 3, Problèmes, 4, 7, 9, 12. — 357. *Arena, De bassis dansis*, Lyon, Benoist Rigaud, 1587, introduction. — 358. Les diverses espèces de trompettes sont mentionnées et figurées dans le ballet de Beaujoyeux, dans la Vénérice de Fouilloux, dans les Devises de Paradin. — 359. Dictionnaire royal par Pomey, Lyon, 1677, v<sup>o</sup> *Clairon*. — 360. *Antonius Arena, De bassis dansis*, introduction.

361. Il y avait, je parle de quinze ou vingt ans, à Paris, quai de la Ferraille, chez un facteur d'instruments, de vieux hautbois de cette longueur. — 362. *Antonius Arena, De bassis dansis*, introduction. — 363. Ballet de Beaujoyeux, déjà cité. Airs et ballets du seizième siècle, déjà cités. — 364. *Antonius Arena, De bassis dansis*, introduction. — 365. Ibid., et Dic-

maître de Vuretière, *re Trompette marine*. — 366. Traité de la musique rationnelle, Paris, Leroy, 1582. — 367 à 371. Airs et ballets de cour de la même école, déjà cités.

372, 373. Statuts des maîtres faiseurs d'instruments de musique, juillet 1599. — 374. Lettres du roi, juillet 1599, pour la création en corps de grande des maîtres faiseurs d'instruments de musique de la ville de Paris. — 375. Histoire des armes des diverses nations dans les divers âges dans les deux continents. — 376. Voyage de France par Du Verrier, chap. 1er. — 377. *Descriptio pantheon Gallie*, à Massone. Liger. — 378, 379. Le musée central d'artillerie de Paris possède un assez grand nombre de ces anciennes armes, voyez d'ailleurs les ordonnances de septembre 1562 et de mars 1566 relatives aux armuriers et leur outillage-fourbisseurs. — 380. L'Ulysse français, Vienne.

381. « Trois arquebuses de Metz garnies de leur fournement... un portinai-handouiller garny de son fournement de corne... deux mouquets garnis de leur fourchette... une petite escoupette garnie de son fourment... trois pistoletz garnis d'argent... trois espées, l'une à garde d'or, l'autre argentée, l'autre noire avec une dague... Item une arquebuse à moitié garnie de son fût de bois... deux halibardes, un espee... Item un fourgonneau de plusieurs grandeurs garnis de leurs manœuvres... » la suite des biens de la veuve du président Nicotai, manuscrit déjà cité. — 382. L'antiquité expliquée par Montfaucon, tome 4, 2<sup>e</sup> part, chap. 6. — 383. Mémoires de la reine Marguerite, liv. 2, Voyage en Flandres. — 384. La loi Oppia défendait aux Romains d'aller en voiture dans la ville. — 385. Art. 1<sup>er</sup> de l'ordonnance de Philippe le Bel, année 1296, sur les superfluités, rapportée par la Thaumasière dans ses notes sur Hesperiens. — 386. Lettres de L'Hôpital, lettre 1<sup>re</sup> écrite en 1543. Il y est parlé de grand nombre de voitures couvertes de cuir dans lesquelles on allait à la campagne. — 387. « Guillaume Boullard, conducteur de la dite carrosse brantians de la royne douairière, demeurant à Saint-Germain-l'auxerrois, confesse avoir receu... la somme de... le 20 février 1577... » la fin original de cette quittance. — 388. « ... À payer pour deux carrosses de courses... pour servir à doubler les trois impériaux... ensemble pour faire un grand mathelas double de velours... pour rembourrer de laine la dite marroche... pour seize aulnes de damas rouge pour faire les rideaux pour une douzaine de vaches grasses pour couvrir les trois impériaux... pour doubler le carrosse de velours cramoisy... cinq maillets de cuir à tosette pour la dite carrosse... pour onze crochets d'or pour servir aux pantofoles... soixante six anneaux pour servir aux cravates... à l'usage du Lazare, peintre, pour avoir peint la dite carrosse de fin or, argent et couleur vermeille et y avoir mis les chiffres et armes de monseigneur... » la suite de la despençe extraordinaire faite en la petite escuerye de monseigneur frère du roy, durant l'année 1576, manuscrit du temps que je possède. — 389. Dictionnaire étymologique de Menage, 1<sup>er</sup> volume. — 390. « Pour quatre paires de pistoles... pour mettre aux quatre coins de la dite carrosse... pour une escarcelle du marroquin à mettre plous, mailles et boules... pour quatre livres de pou d'or pour empour les escarcelles... pour espieux pour mettre aux coins de la dite carrosse... » la suite de la despençe faite en la petite escuerye de monseigneur, manuscrit déjà cité.

391. « En la présence de moi Pierre Jamet, notaire et tabellion royal à Blois, François Mezelier, archer de la royne, mère du roy, a confessé avoir receu... la somme de six vingt livres... pour la despençe de deux cochers et deux hommes pour servir et mener par pays le charriot du roi et poste et des femmes de chambre de la dite dame... fait le 21 janvier

1577. » J'ai l'original de cette quittance. — 392. Journal de Henri III, 24 juin 1584. — 393. Journal de Henri IV, année 1593, lundi 27 décembre. — 394. *Civitates orbis terrarum* de Braun, lib. 1<sup>er</sup>, n° 51, Vienne. — 395. Ibid., n° 42, Milan. — 396. Ibid., lib. 5, n° 1<sup>er</sup>, Nonceutz, gravure de ce palais. — 397. « Pour les habillemens... de six cochers compris celui qui mène la petite coche noire... » Compte de la cour de Catherine de Médicis, manuscrit déjà cité. — 398. Mémoires de Sully, t. 2, chap. 49, Commencement de l'année 1606. — 399. Bibliothèque de La Croix du Maine, v° *Abel Foulon*. — 400. Edit de septembre 1585 sur la révocation de l'édit de juillet 1583 relatif au frappeement de la monnaie au balancier.

401. Bibliothèque de Bouchel, v° *Monnoyes*. — 402. Sauf le seigneurage et le remède, l'un et l'autre beaucoup moindres que sous le règne précédent. Ordonnance sur les monnaies depuis 1516 jusques à 1600. — 403. Ordonnance de septembre 1602 sur le fait et règlement général des monnaies. — 404. Dans les blasons du seizième siècle se trouve le blason du cabinet. — 405. *Scaligerana*, v° *Papyrus*. — 406. Description de la France par Desrues, Fondation d'Avignon. — 407. *Scaligerana*, v° *Papyrus*. — 408. Voyage de Montaigne, Thiers en Auvergne. — 409. Économie politique par Montchrestien, Utilité des arts mécaniques. — 410. Description de la France par Desrues, Description de Clermont.

411. Antiquités de Sauval, Comptes de la prévôté de Paris, année 1572. — 412. *De naturæ arcantæ*, lib. 1<sup>er</sup>, déjà cité. — 413. Secrets de Wecker, liv. 16, chap. 6, Secrets des vendeurs de couleurs. — 414. *De naturæ arcantæ*, lib. 2, déjà cité. — 415, 416. Secrets de Wecker, liv. 16, chap. 6, Secrets des vendeurs de couleurs. — 417. *De naturæ arcantæ*, lib. 1<sup>er</sup>, déjà cité. — 418. Secrets de Wecker, liv. 14, chap. 2, Secrets d'écriture. — 419. Champ fleury, auquel est contenu l'art de la vraie proportion des lettres romaines selon le visaige et corps humain par Tory, Paris, Gourmont, 1529. — 420. Antiquités de Paris par Dubreul, liv. 2, Université de Paris.

421. Histoire de l'imprimerie, etc. par La Caille, v° *Guillaume Le Bé*. — 422. Ibid., v° *Badus et Gilles de Gourmont*. — 423. Edict du mois de may 1571 sur la réformation de l'imprimerie, art. 18. — 424. *Historia universitatis Parisiensis, Reformatio rei papyraceæ*, 1537. — Bibliothèque de Vauprivas. *Encomion calcographiæ*, texte et gravures. — 425. Trésor d'Évonime, chap. 7, Animaux entiers. — 426. Déclaration du 10 septembre 1572 sur l'édit de la réformation de l'imprimerie, art. 6. — 427. M. Ysabeau, maître relieur à Paris, dont j'ai parlé aux notes du quinzième siècle, est toujours mon homme. Je lui ai aussi porté des reliures du seizième siècle; il les a artistement dépecées, comme il avait artistement dépecé celles du quinzième: il m'a fait et je fais au lecteur ces observations. — 428. Secrets de nature par Wecker, liv. 14, chap. 2, Secrets d'écriture. — 429. J'ai un grand nombre de ces reliures, d'ailleurs fort communes. — 430. Histoire du droit municipal par M. Raynouard, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 21.

431. Ordonnances des rois de France, Paris, imprimerie royale. — 432. Ordonnances du mois d'avril 1597 relative aux maîtrises jurées, etc. — 433. Histoire de Paris. Le Temple, Saint-Jean-de-Latran, etc. — 434. Voyez la Station LIV, *les Hôpitaux de la France*, la note 4. — 435. Coutumes de Limoges. — 436. Antiquités bordelaises par Bernadau, chap. 14. — 437, 438. Ordonnances du mois d'avril 1597 relatives aux maîtrises jurées, etc. — 439. « Au moyen de ce qu'on offre pour don gratuit, on demande la révocation de l'édit des arts et métiers érigés en communautés. » Précis des états de Bretagne, manuscrit déjà cité, 9, 18 et 20 décembre 1573. — 440. Edict du mois de décembre 1561 relatif aux maîtrises, etc., art. 20.

441. On voit à la Conf. des ordonnances, liv. 10, tit. 14, § 19, par

combien d'édits postérieurs les rois ont été obligés de maintenir l'abolition du privilège des maîtrises, sans pouvoir y réussir; il a fallu que la révolution de 1789 s'en soit mêlée. — 442. Coutumes de La Marche, art. 124. — 443. Ordonnances de la ville et cité de Metz, tit. 1<sup>er</sup>, art. 133. — 444. Entre autres dans celles des maçons et des charpentiers, registres du parlement, 3 mars 1557. — 445. Histoire de Henri IV, Etablissements de la savonnerie, plantations de mûriers, Fabriques de soies, Fabric des verres, de faïence, etc., etc. — 446. Registres du parlement, 24 novembre 1574, 8 mars 1578, enregistrement des surcrédations d'offices de ces charpentiers. — 447. Ordonnance d'Orléans, 1560, art. 91. — 448. Liste nominatifs des membres du conseil des Seize de Paris et des conseillers ligueurs des principales villes. Histoire des provinces et des villes, pressées, seizième siècle.

STATION LXVIII. — LE TOURMENTEUR DE PARIS. — 1. « Louis Berhotte, questionnaire en la cour du Châtelet de Paris... confesse avoir reçu... la somme de xviii l. xv s. pour deux quartiers des ses gages le 3 février 1663... » J'ai l'original de cette quittance. Voyez aussi la note 11. — 2. Toutes les lettres de provisions d'offices royaux l'étaient. — 3. Registres du parlement, 15 may 1476, arrêt sur les jeux des clercs du Châtelet. — 4. Bibliothèque du droit français par Bouchel, 1<sup>re</sup> Question. — 5. Collection de jurisprudence par Denisart, 1<sup>re</sup> Question. — 6. Bibliothèque du droit français par Bouchel, 1<sup>re</sup> Recueils. — 7. Ibid, 1<sup>re</sup> Question. — 8. Collection de jurisprudence par Denisart, 1<sup>re</sup> Question. — 9. Bibliothèque du droit français par Bouchel, 1<sup>re</sup> Question. — 10, 11. Traité des matières criminelles par Rousseau de La Combe. — Traité de la justice criminelle par Jousse, Torture, Question. — 12. Œuvres de Jean Le Laet, liv. 6, chap. 5, Prévôts des marchands. — Essais de Montaigne, liv. 2, chap. 5, Conscience. — 13. Collection de jurisprudence par Denisart, 1<sup>re</sup> Question. — 14. Conf. des ordonnances de Louis XIV par Bouquet, Paris, 1735, tit. 19, art. 3. — 15. Bigarrures des Des Accointés, Paris, 1735, et de leurs impostures. — 16. Dans les comptes de la prévôté de Paris, manuscrit de l'année 1489 que j'ai; dans les comptes de la même prévôté imprimés à la suite des Antiquités de Paris, par Samal, il est fait plusieurs fois mention, notamment aux années 1439 et 1498, du tourmenteur de Paris, du questionneur du Châtelet.

STATION LXIX. — LES PLAINES DE FLEURI. — 1. Dénombrement du royaume de France, déjà cité. — Supplément au Traicte des ardeurs, Paris, Besongne, 1645. — 2. A environ deux lieues nord-ouest de Fontainebleau. — 3, 4. Empires de Davity, Mœurs des Français et les autres géographies du temps. — 5. Voyez les jugements sur les Français dans les livres des auteurs étrangers contemporains. — 6. Le cabinet du roy de France, liv. 2, Nombre des gentilshommes en France. — 7. Carte générale & description de la France par Boulenger, Lyon, 1525. — 8. Secret des finances par Froumenteau, preuves, gendarmerie et infanterie. — 9. Traité des histoires par Corrozet, tit. 15, Provinces en gouvernement. — 10. Bibliothèque de Bouchel, 1<sup>re</sup> Generalitez.

11. Cabinet du roy de France, liv. 1<sup>er</sup>, Preuve que le retenu de l'Eglise, etc. — 12. Mémoires de Sully, tome 1<sup>re</sup>, chap. 84. — 13. Cabinet du roy de France, liv. 1<sup>er</sup>, Eglise après la colléque de Poissy, etc. — 14, 15. Bibliothèque de Bouchel, 1<sup>re</sup> Roy, Roy par la grace de Dieu. — 16. Description de la France par Desruys. — 17. Histoire des parlements. — 18. Empires du monde par Davity, Discours de la France, Gouvernement. — 19. Le Cabinet du roy de France, liv. 2, État

re-ban. — 20. Empires du monde par Davity, France, Forcés de France. — 21. Le Cabinet du roy de France, liv. 1<sup>er</sup>, Nombre des curez, curés, etc. — 22. Ibid., Preuve du nombre des primats et chefs des ordres, etc. — 23. Ibid., Preuve du nombre des nonnains et religieuses, etc. — 24. Ibid., Preuve du nombre des commanderies, etc. — 25. Ibid., Prélats en France après le colloque de Poissy, etc. — 26. Secret des finances par Froumenteau, preuves, Noblesse françoise. — 27. Il a été prouvé que France il y avait 40,000 paroisses, qu'il y avait plusieurs fiefs par paroisses. Chaque fief avait ses officiers, mais il est à présumer que les mêmes officiers desservaient plusieurs fiefs. — 28. Secret des finances par Froumenteau, chap. Auteur. — 29. Voyez la note 93 de la Station XXI, *appelé de Toulouse*. Il est à croire que des 60,000 sergents qu'il y avait en France, les sergents judiciaires ne formaient guère que la moitié de ce nombre. — 30. 31. Secret des finances par Froumenteau, chap. Auteur. Contes d'Eutrapel, conte Les juges doivent rendre justice sur les causes. — 33. Ordonnance sur la police générale, janvier 1572, art. 4.

STATION LXX. — LES COTEAUX DE FLEURI. — 1. De la vraie constitution de l'état, 1591, sans nom d'auteur ni de lieu d'impression ; Harangues aux états généraux, ouvrages et écrits du temps. — 2. Histoires de France. — 3. Registres des cours souveraines, recueil des ordonnances. — 4. Registres du grand conseil et des conseils du roi. — 5. « Le 24 mars 1644... le dit seigneur roy à huis ouverts a donné audience publique et a entendu plaidée par devant luy une cause entre Marie... et a été par le roy donné arrest en la dite cause... » Registres du parlement de Dijon. — 6. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> *Roy*. — 7. Dictionnaire du droit canonique, par Durand de Maillane, v<sup>o</sup> *Immunités*. — 8. Articles et propositions délibérés en conseil à Saint-Germain-en-Laye, au mois de novembre 1583, t. De la noblesse. — 9. Recueil des privilèges des villes, par Chenu, déjà cité. — 10. Recueil des ordonn., statuts des arts et métiers au seizième siècle. — 11. Recueil des états généraux, par Quinet, Paris, 1651. — 12. Voyez les histoires de France. — 13. « Etats ordinaires et extraord. de Bretagne... Sous Charles IX furent assemblez onze fois, dont trois fois extraordinaires... Sous Henri III ils furent assemblez vingt trois fois, dont cinq fois extraordinaires... Sous Henri IV ils furent assemblez régulièrement à peu près tous les ans... » Précis des délibérations des états de Bretagne, manuscrit déjà cité. Il y avait encore d'autres états dont la convocation était périodique, entre autres ceux de Bourgogne, de Languedoc, de Provence, de Flandre, de Bigorre ; Histoire de ces provinces. — 14. Toutes les autres provinces de France avaient aussi des états. On possède d'excellentes et authentiques preuves dans mon Recueil in-folio d'anciens titres originaux ou autres concernant les états provinciaux de France, province par province. Mais il ne paraît pas que ces états eussent droit de convocation périodique. « De par le roy nostre amé et féal, sur aucunes causes qui touchent... nostre bien et celui de nostre royaume... il est besoin de faire assembler les estats dudit pays de Normandie... donné à Paris le 11 septembre l'an mil cinq et centz xxix. » Copie notariée des lettres de convocation des états de Normandie insérée dans mon Recueil dessus mentionné. Voyez aussi mon Traité des matériaux manuscrits, ap. Représentation nationale. — 15, 16. La petite province de Soule, la dernière province de Bretagne, entre autres, ne payaient au roi d'autres impôts que ceux qu'elles lui accordaient, Histoire de ces provinces ; mais les autres, excepté qu'elles eussent fait un abonnement avec le roi, comme celle du Languedoc, étaient astreintes au paiement des impôts généraux. — 17. « ... Au diocèse de Beziers, la somme de six cens LXVIII livres à quoy

seigneurs, manans et habitans des villes et lieux du dit diocèse ont été  
posés... pour leur quote part et portion de xv mille livres accordées à  
... par les gens de l'estat commun des sénéchaucées de Tholouse  
de Carcassonne au mois d'octobre mil six cent... » Voluntas des lettres  
roy données aux Mentis-les-Tours le 20 juillet l'an 1471 j'en ai l'ori-  
nal. — 18, 19, 20. Registre des anciens états de Bourgogne, de Langue-  
de, de Provence, de Bretagne. J'ai plusieurs fois cité le manuscrit du pre-  
mier des deliberations de ces derniers. Dans l'intervalle des sessions, les  
trois états étaient représentés par des commissaires. Ceux de Beau Sé-  
dant par une commission nommée l'Abbrégé l'organisation de ces états  
et dans l'arrêt du conseil d'état, 6 février 1779, dont j'ai une copie sur  
parchemin assez volumineuse pour former manuscrit.

21. Ibid., il faut y ajouter ceux des états de Bigorre, de Lorraine, de Compiègne, de Navarre, etc. — 22. Voyez au t. II, hist. XLVI le *Commissaire d'état*, la note 34. — 23. « . . . Nous avons donné à notre conseiller et général de nos finances, maistre Jehan Herbert, plein pouvoir, commandement et mandement especial de convoquer et assembler les gens des états de notre pays de Languedoc en tels lieux, villes et places qu'il verra estre plus profitable ensemble ou séparément ceux de chacune seneschauverie et avecques eux . . . traiter, appointer . . . et accorder à une somme d'argent . . . par droit, prouffit desdits francs fiefs et nouveaux acquêts . . . » *Videtur* les lettres, 20 juillet 1471, citées à la note 17. — 24. Voyez la note 13 et le recueil manuscrit des procès-verbaux des séances des états généraux. Ils ne sont pas très rares, et pour ma part j'en ai trois de ces derniers, écriture du temps. — 25. « Autres pareille donne . . . aux cardinaux Jacques de Vannes, de Naples, de Rennes, de Digne, de Quimper, évêques de Poarmel, où les états ont tenu leurs séances. » *Preces des états de Bretagne*, manuscrit déjà cité. Dans ces temps pieux, il n'est pas vraisemblable que les états fussent tenus à l'église, et comme ils ne pouvaient être tenus que dans un grand vaisseau, ils devaient l'être au refectoire de ce monastère des cordeliers d'Abby que les états de Languedoc se tenaient en 1593, *Histoire de Languedoc*, par dom Vaissette, liv. 41, et en 1594 au refectoire des cordeliers de Villefranche que les états de Languedoc se tenaient en 1651, *Histoire du Roussillon*, par dom Vaissette, liv. 41. — 26. Tous les gens âgés se souviennent que ces nations s'élevaient souvent qui ont subsisté jusqu'à la révolution et dont on trouve mention dans le *Certificat* de Guillaume Martin, greffier des états de la province de Languedoc, aux états tenus à Villefranche le 25 janvier 1555. Le *Certificat* est extrait des registres des états est dans mon recueil des états généraux. — 27. Voyez la note 18. — 28. *Procès-verbaux des états généraux* de Languedoc, t. I, p. 10. — 29. *Procès-verbaux des états généraux*, t. I, p. 10. — 30. *Convocation des états généraux* de Languedoc, au 15 septembre 1588, *Recueil de Fontanon*.

21. Recueil des états généraux, par Quarré, déjà cité — 32. Caron & Fr., par Godefroid. Ordre observé aux états généraux, 4<sup>vo</sup>. — 33. Recueil des états généraux, déjà cité. — 34. Histoire générale de l'humanité, liv. 3, chap. 5 — 35. Recueil des états généraux, déjà cité. Premiers états de Blois. — 36. Registres du parlement, états assemblés en la ville saint-Louis le 10 janvier 1537. — 37 à 40. Recueil des états généraux, déjà cité. 41. Si je donnais au lecteur la liste des grands seigneurs de la cour des états de Blois, des dons qu'ils reçurent, eux et leurs familles, il me répondrait : Je n'en ai pas besoin ; encre, papier perdus.

**STATION LXXI. — LES VALLONS DE FLEURI.** — 1. Petite rivière qui se jette dans la Seine entre Corbeil et Meaux. — 2. Notes sur les anciennes communes, quinzième siècle, Histoire VII, *le Bourgeois*. — 3. Ibid., notes relatives aux municipalités. — 4. Histoire des villes aux temps de la ligue. — 5. Ibid., commencement du règne de Henri IV. — 6. Ordonnances, coutumes. — 7. Entre autres Toulouse, Rheims. Il paraît que de petites municipalités avaient aussi conservé la justice civile et criminelle, si l'on juge par l'aveu et dénombrement des habitants de la vallée d'Orléans, manuscrit de 1612 que je possède, où le commissaire du roi déclare que les consuls conserveront le droit de régler le prix des vivres, mais non de rendre la justice. — 8. Février 1566, art. 71. — 9. Bibliothèque de Bouchel, *v<sup>e</sup> Decrets*. — 10. Recueil des privilèges des arquebusiers, arbalétriers de Paris; recueil des privilèges de Lyon déjà cités, etc. Histoire des grandes villes.

11. Registres du parlement, 9, 11, 22 décembre 1553. — 12. Histoire d'Alençon, liv. 5, chap. 5, Rues. — 13. Histoire de Brignolles par M. Raynouard, Noblesse, consulat des nobles. — 14. « Loys, par la grace de Dieu... nos chers et bien amez les échevins, officiers et autres habitants de la ville d'Argentan, nous ont fait dire et remonstrer que la dite ville est composée d'un grand nombre de personnes de diverses conditions et diverses humeurs, lesquelles quand il est question de décider les affaires de ladite ville se trouvent aussy contraires en opinions et avis... pour traicter lesquelles affaires s'assembloient par devant le lieutenant du bailli à jour de dimanche en la salle d'audience... ausqu'elles assemblées... il ne s'y void que... troubles n'estant remplis que de simples gens, artisans ignorans les affaires... pour à quoy obvier... permettons d'establir ung corps de ville... donné à Paris, mars 1611. » J'ai l'original de ces lettres. — 15. On a vu au quatorzième siècle l'érection des communes dans les villes, bourgs ou villages qui prenaient le nom de ville. La commune s'appelait aussi *communauté*, Glossaire de Ducange. Du nom de *communitas* vint le nom français communauté, qu'aux seizième et dix-septième siècles je trouve donné aux villes ou bourgs ayant le titre de communes, mais jamais aux villages simplement villages. Au dix-huitième siècle seulement le mot de *communauté* passe aux villages. J'ai vu des monceaux de rôles de tailles dont les uns portaient : Communauté, les autres : Paroisses. — 16. « Aujourd'huy, par-devant nous Nicolas Chanudet et Mathurin Ratier, notaires jurez de la principauté de la Roche-sur-Yon, ont esté presens Niccollas Jannet, Pierre Massuyau... habitans de la paroisse de Saint-André d'Ornay... lesqueux ont confessé avoir recheu de maistre Claude de la Bistrade, bourgeois de Paris... la somme de soixante et huict livres... pour le remboursement des dicts paroissiens... au devant de la porte de l'église dudict lieu Saint-André en l'assemblée accoustumée en semblables cas au son de la cloche le 8 juillet 1582. » J'ai l'original de cette quittance. Dans ce temps les rôles d'impositions ne mentionnent, dans les campagnes, que les paroisses. — 17. Aveux et dénombrement des fiefs qui alors couvraient tout le territoire français. — 18. L'arrondissement clérical du clocher, l'arrondissement seigneurial du château, alors à peu près les mêmes, l'ont été aussi jusqu'à la révolution. — 19. Voyez la note 17. — 20, 21. Quant au curé, l'usage le voulait et l'a voulu jusqu'à la révolution; quant au seigneur, c'était et ç'a été le droit et l'usage.

22. Voyez la note 16. — 23. Il en est encore ainsi, il en était ainsi au seizième siècle. On me dira qu'il y avait alors le seigneur; je dirai qu'il y a aujourd'hui le maire. — 24. Recueil des réglemens des corps de ville. 25. Ordonnances des rois de France relatives aux villes. — 26. Coutumes, chap. Droits des mayeurs, eschevins; chap. Usages. — 27. Coutumes de



Marsal, art. 25. — 28. Voyez au quinzième siècle, Histoire IX, l'art. la note 222. — 29. Lois municipales relatives aux inspecteurs et teneurs des mestibles. — 30, 31. Registres du parlement, arrêt du 15 janv. 1578 relatif aux gens de journée, etc.

32, 33. Police de Delamare, liv. 1<sup>er</sup>, tit. 9, chap. 3, Police conservée au Châtelet. — 34. Ordon. du 25 janv. 1566 sur les marchandises foraines, art. 18. — 35. Ordonnance du 21 novembre 1577 relative aux taverniers, chartiers, art. 3. — 36. Ordonnance du 29 décembre 1577 relative à la police de la cour, art. 10. — 37. Ordonnance du 17 oct. 1540 sur la taxe des vivres dans les auberges, art. 3. — 38. Arrêt du parlement de Toulouse du 7 décembre 1576 relatif aux taverniers, cabaretiers, cité dans Larocbe-Flavin, liv. 4, tit. 2, arrêt 1<sup>er</sup>. — 39. Ordonnances du 20 janvier 1563 sur les hostehers, banquets, etc., art. 30 et 31. — 40. Le promptuaire des lois municipales et coutumes des bailliages, vicomtes, châtellenies et pays du royaume de France par Brèche, Tours, R. 1561, 1562.

41. « Règle de la monstre et revenu faicte en la ville de Lenoir par Philibert de La Gaiche, chevalier des ordres du roi... de vingt ans habitez à nous présentez par le sieur Thomé, prévost général des sceaux, mareschaux de France... desquels vingt trois hommes les noms suivent... Anthoine Thome, prévost; Jehan de Chastillon, lieutenant, François Clapissou, procureur du roy, Deponien, greffier, Chaussoner, perruquier, archiers... au nombre de dix huit... 11 octobre mil six cens. » J'ai le original de cette revue. — 42. Dans cette revue, dans celle des archiers, prévôt provincial, des mareschaux de Thouars, année 1600 — dans celle des archiers du vice-sénéchal de Xaintonge, année 1628, et autres revues, j'ai, se trouvent ces formules qui ne varient que de quelques détails. « En estat de faire service de leurs charges, ont assuré par serment leurs chevaux, armes et équipages leur appartenant. — 43. Dans les états et offices par Figou, Prévôts, mareschaux, etc. — 44. Dans les campagnes la justice policielle était confondue avec la justice civile, criminelle, et surtout avec la justice criminelle. — 45. Registres du parlement, ordonnance du 1<sup>er</sup> septembre 1563, désarmement des bourgeois. — 46. Règlements de la garde bourgeoise. Ces livres sont assez anciens. — 47. Recueil de lois municipales. — 48. Voyez à la fin de la Bibliothèque des Habits français, la note 9. — 49, 50. Règlement du prévost de Paris du 17 octobre 1601 pour restablir l'ancien pied. — 51. Voyez à la fin de la Bibliothèque des Habits français, la note 10. — 52. Ibid., note 13. — 53. Il faut qu'il s'agit ici des écusons d'or, d'argent, exclusivement attribués aux chevaliers et aux écuyers, dont les nobles s'étaient arrogé les droits. — 54. Ordon. du 29 déc. 1570 relative à la police de la cour, art. 3. — 55. Ordonn. du 25 mars 1567 relative à la police pour le vin, tit. 3, art. 1.

STRATÉGIE LXXII. — LE RIEUR DE MONTARGIS. — 1. Politique et état, Formes du gouvernement. — 2. *Britannia à Camdeno*, tribunaux, etc. — 3. Recueil des états généraux. — 4. L'ordre du clergé et des nobles dans les villes et les campagnes, il en était de même de l'ordre des bourgeois, ils étaient donc représentés. — 5. Mais l'ordre du tiers-état des villes et des campagnes n'étant pas un, l'intérêt du tiers-état des villes était différent de celui du tiers-état des campagnes, et cependant le tiers-état des villes était seul représenté par les maires et échevins aux états généraux. Liste des députés à ces états au seizième siècle. Recueil des états généraux déjà cité. — 6. C'est encore vrai aujourd'hui, car la ville de Paris est encore bien plus au seizième siècle, où l'agriculture, moins avancée, est moins productive. Je crois être le premier qui ait découvert que, jusqu'à

- a de la révolution, les trois quarts de la nation n'étaient pas représentés aux états généraux : je crois devoir le dire. — 7. Abrégé chronologique des grands fiefs par Brunet, Paris, 1759, Règne de Louis XI. — 8. Chronique de Froissart, v. 1<sup>er</sup>, chap. 156, Le roi fist décapiter le comte de Flanders. — 9. Registres du parlement, procès du connétable de Bourbon. — 10. Abrégé chronologique des grands fiefs, déjà cité, par Brunet. — 11. Histoire des rois de France au seizième siècle. — 12. Registres du conseil, seizième siècle. — 13. Histoire des rois de France, seizième siècle. — 14. Histoire de France, seizième siècle. — 15. Histoire de France, de Henri IV. — 16. « A tous ceux qui ces lettres verront, par Jean Fourin et Colin, notaires de par mgr. eveque et comte de Verdun... » Recueil d'ordonnances et règlements du conseil du roy, par Jean Diederet le Ruse et Jean Dieudevet, eschevin sinodal de l'église de Metz, le 22 janv. 1534. » J'ai l'original de cet acte, qui est dans mon cabinet. — 17. Recherches de Pasquier, liv. 2, chap. 6, Etablissement du grand conseil. — 18. « Qu'au conseil d'état... les matinées de mardi et vendredy seront employées aux affaires d'estat comme voir les requêtes et remontrances des provinces... » Recueil d'ordonnances et règlements du conseil du roy, manuscrit déjà cité. — 19, 20. Recherches de Pasquier, liv. 2, chap. 6, Etablissement du grand conseil.
21. « Sa dite Majesté veut et entend que doresnavant il se tienne... le conseil des finances... » Recueil d'ordonnances du conseil du roy, manuscrit déjà cité. — 22. « Sa Majesté a ordonné que le mardy et vendredy de chacune semaine sera tenu conseil pour les parties où toutes requestes seront oyées... » Ibid. — 23. Registres des conseils du roi conservés aux archives du conseil d'état. — 24. « A ordonné que l'un des chapelains célébrera tous les jours une messe basse en l'église ou chapelle plus prochaine du lieu où se tiendra le dit conseil entre six et sept heures du matin où sa dite Majesté désire que tous les dits sieurs se trouvent et assistent... et se nommera la dite messe, la messe du conseil... » Recueil d'ordonnances du conseil du roy, manuscrit déjà cité. — 25. « Sa d. M. veut que le dit conseil se tienne tous les jours depuis sept heures du matin jusques à dix heures... enjoint sa d. M. de ne faillir point d'entrer au dit conseil d'une heure après midy... et nul ne sortira quand il y sera entré jusques à ce que quatre heures après midy soient sonnées... » Ibid. — 26. « Les dits trente trois durant les quatre mois de leur service n'iront dîner ni souper que chez eux ensemble ou en particulier chez M. le chancelier... » Ibid. — 27. « ... Y aura une montre sur la table du conseil qui sera ajustée le plus justement que se pourra selon les heures. » Ibid. — 28. « Des dits trente trois conseillers d'estat... lesquels ne pourront avoir moins de trente cinq ans... » Ibid. — 29. « ... A chacun desquels sa dite Majesté donne deux mille livres par an pour leur estat et gages... » Ibid. — 30. Dans le compte de recette et dépense de la cour de Catherine de Médicis, déjà cité, le nombre de ses conseillers passe soixante.
31. « Les susdits trente trois seront départis par Sa Majesté... par quatre mois de l'année selon le département ordonné par sa dite Majesté... » Recueil des ordonnances et règlements du conseil du roy, manuscrit déjà cité. — 32. « S. M... départira auxdits conseillers... les provinces que bon luy semblera, afin que chacun d'eux ait à recevoir et rapporter les cahiers, articles, et remontrances et requestes qui viendront de celles qui leur auront été départies... » Ibid. Voyez aussi la note précédente. — 33. « Des dits trente trois conseillers d'estat il y en aura six d'église, vingt un d'épée et six de robe longue... les vingt et un d'épée n'en pourront estre qu'au préalable ils n'ayent fait preuve de leur noblesse de trois races par dessus eux du côté du père... » Ibid. — 34. « Aussy a toujours le dict déposant veu le

dict Martin de Masparrault vivre noblement, etc... et... tenoit chiens et oyseaulx en sa maison, alloit a la chasse vivant noblement comme les autres gentilhommes... » Enqueste de noblesse du 10 décembre 1743 par Pierre de Masparrault, manuscrit dont j'ai l'original. — 35. « Hugues seigneur de Gramont Martin de Masparrault, mon ayeul, estoit parvenu et l'appelloit le dict seigneur de Gramont son cousin... » Ibid. — 36. « Au pays quant les enfans des bonnes maisons sont pages es grandes maisons, on ne les appelle que par le nom de leurs maisons; par quoy on n'appelloit le dict jeune filz que Masparrault, et luy a baillé par ses effoys le dict déposant la discipline par le commandement du dict seigneur de Gramont... » Ibid. — 37. « Ceux qui ne seront de robe longue seront, d'après le règlement, des bonnets de velours noir, sans que nul dade ni dits conseils puisse porter de chapeau... » Recueil des ordonnances et réglemens des conseils du roy, manuscrit déjà cité. — 38. Depuis le 1<sup>er</sup> octobre jusques au 1<sup>er</sup> may... ceux de robe longue... seront vestus de robe de velours violet cermorsy ayant les manches larges... » Ibid. — 39. « Depuis le 1<sup>er</sup> may jusques au 1<sup>er</sup> octobre... ils porteront du satin... » Ibid. — 40. « ... Veut S. M. que tous ceux dedit. conseils soient vestus ainsi qu'il leur soit permis d'entrer ny assister auxd. conseils, de la façon ordonnée... » Ibid.

41. « Au dit ceux dudit conseil... chacun une clef de la porte du conseil... » Ibid. — 42. « Lorsqu'il plura a la reine... s'y trouver, entrant avec elle le duc d'Uzès et Chantrenou, secrétaires de Sa Majesté. Secrétaire des finances de mon dit seigneur d'Anjou, y entrera aussi... » Ibid. — 43. « S. M. déclare aussy que les commandeurs du Saint Esprit... près de S. M... auront entree, séance et voix deliberative en ses conseils, aussi le capitaine des gardes servant en quartier, le grand prévost et le mestre de camp de sa garde française... » Ibid. — 44. « ... Mais ne venant assis auxdits conseils selon l'ancienneté de son serment... » Ibid. — 45. « ... Ledit sieur chancelier demande les avis sans oster son chapeau, et n'est a cetui qui doit opiner le dernier, les matières des requêtes opinent debout et decouvert, et les conseillers opinent assis et decouvert... » Ibid. — 46. « Les saadits conseillers d'audit... leur secrétaire accompagneront le roy, lorsqu'il sortira... jusqu'a ce qu'il se aient a table, d'entre eux trois dessusdits dont il y en aura pour le moins d'un pendant le disner de S. M... » Ibid. — 47, 48. Mémoires de Du Jon, ce dernier souvent parle de ces conseils de confiance. — 49, 50, 51. Il en est alors ainsi; il en a été ainsi jusqu'a la révolution.

52. Histoire de Henri IV. — 53. Notes suivantes relatives aux secrétaires d'état. — 54. Journal de Henri IV, jeudi 4 mai, année 1593. — 55. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> Chancellerie. — 56, 57. Bibliothèque de l'Escurier, liv. 8, chap. 13, Des mois de clerc et secrétaire. — 58. « Se retirant et notaires au nombre de cinquante... » Comptes des dépenses de Charles VI, manuscrit déjà cité. — 59. Bibliothèque de Bouchel, v<sup>o</sup> Chancellerie. — 60. Histoire des secrétaires d'état par l'abbé de La Foy, Paris, 1668.

61. « Les secrétaires d'état ne faudront d'estre tous les matins au chancellerie de sa d. M. ou ils doivent entrer a six heures précisément, avant les despaches... » Recueil des ordonnances et réglemens du roi Louis XIV, manuscrit déjà cité. — 62. « Les parquets leur seront par S. M. distribués, lesquels lesd. secrétaires ouvriront quand verra le roy se lever et en sa presence... » Ibid. — 63. « ... Les parquets, despaches et lettres qui viendront a S. M., luy seront portés tous les matins a cinq heures, a savoir ceux qui viendront au bureau des postes par le contrôleur des finances... défendant sa d. M. aux dits secrétaires ne recevoir aucune par-

- les mains du dit contrôleur... » Ibid. — 64. « Leur vray Sa  
 — commandé les réponses sur icelles et autres depesches qui s'effri-  
 — porteront faites le matin suivant au plus tard pour les signer  
 — sa luy auront pareillement leues... » Ibid. — 65. « Cependant  
 — lira les lettres si Sa Majesté ne veut que ce soit tout hast  
 — se s'en approchera si sa dite Majesté ne l'y appelle... » Ibid.  
 — secrétaires ne viendront trouver sa dite Majesté aux heures  
 — et du soir, mais enverront chacun l'après disnée à midy  
 — Sa Majesté s'il leur commandera de l'aller trouver... »  
 — « Et feront le semblable le soir à sept heures employant à cet  
 — le leurs clers qui portera à la dite heure par même moyen à  
 — les dits extraits bien cachetés... » Ibid. — 68. « Auront un  
 — et six cleros et non davantage pour leur ayder aux expéditions  
 — charges... » Ibid. — 69. « Secrétaires extraordinaires de la  
 — , n l , Nicolas de Neuville, Loys Potier, Pierre Fergé... »  
 — les officiers domestiques de la maison du roy, ma-  
 — data c... — 70. « Tous ceux qui prétendront faire requestes se  
 — it le samedi... à S. M... le sec. d'estat ne pourra faire aucune  
 — que selon ce qui sera par S. M. mis sur le rolle.. » Recueil  
 — nances du conseil du roy, manuscrit déjà cité.  
 — 71. « ... Mettra les dicts paquets... lettres dans un sac de velours vio-  
 — » Ibid. — 72. « Secrétaires de la chambre et du cabinet ordinaire au  
 — re de 108... » Payement des gages des officiers de la maison du roy,  
 — scrit déjà cité. — 73. « Secrétaires.. au nombre de 104... » Compte  
 — la la cour de Catherine de Médicis, manuscrit déjà cité. — 74. Recueil de  
 — ires par Bouillerot, Pouvoir pour l'intendance des finances aux for-  
 — qui seront conduites par le duc d'Espèron pour M. de Revol. — 75.  
 — voyez la note 78. — 76. « Tout ce qui se passoit au dit conseil estoit par  
 — a secrétaire du conseil mis en cahier à part, lequel le secrétaire du con-  
 — l envoyoit au secrétaire d'estat, lequel le lisoit au roy... » Recueil d'or-  
 — nances du conseil du roy déjà cité. — 77. « ... Les tables des dits con-  
 — eils ayant le tapis dessus de velours violet cramoisy bandé de demy pied  
 — le fleurs de lys de toille d'or à l'entour... » Ibid. — 78. « Les secrétaires  
 — l'estat... au dit conseil seront assis près d'une petite table à part et sépa-  
 — rément de la séance des conseillers réservé toutesfois en iceux où les per-  
 — sonnes de Leur Majesté seront qu'ils demeureront debout... » Ibid. — 79.  
 — Journal de Henri III, octobre 1587. — 80. « .... S. M. entend ausy que  
 — es trois secrétaires d'estat ayent entrée au dit conseil... » Recueil d'or-  
 — donnances et règlements du conseil du roy, manuscrit déjà cité.  
 — 81. « Les dits secrétaires d'estat seront en nombre de quatre pour le  
 — plus et pourvus par commission et non autrement... » Ibid. — 82. « ... Vult,  
 — sa dite Majesté, qu'aux dits offices de secrétaires d'estat il n'en soit admis  
 — aucun qui n'ait trente-cinq ans passés... » Ibid. — 83, 84, 85, 86. Origine  
 — les secrétaires d'état par Briquet, La Haye, 1747, suite des secrétaires d'é-  
 — at. — 87. Voyez la note 64. — 88. Ibid. « Provinces de la charge du sieur  
 — Villeroy, qui sont Guyenne, Poitou, etc.... de la charge du sieur Brus-  
 — art, Picardie, Champagne, etc.... » Recueil d'ordonnances des conseils  
 — manuscrit déjà cité. — 89. Histoires des secrétaires d'état par  
 — , par Briquet, déjà citées. — 90. « Il ne se résoudra aucune af-  
 — des conseils d'estat et privé qu'elle ne soit écrite par le secrétaire  
 — d'iceux servant en quartier... et le lendemain au matin bail-  
 — lera icelluy résultat au secrestaire d'estat en main, lequel le lira devant  
 — S. M.... » Recueil des ordonnances du conseil du roy, manuscrit déjà cité.  
 — 91. Voyez les dernières lignes des ordonnances des rois des siècles pré-  
 — cédents. — 92. Tout ce qui se passoit audit conseil estoit par le secrétaire

du conseil mis en un cahier à part, envoyé au secrétaire d'état pour être remis au roi... Sa Majesté signoit le dit résultat et le secrétaire dessous... » Recueil d'ordonnances et règlements du conseil manuscrit déjà cité. — 93. Les contresceaux sont bien antérieurs au seizième, j'en ai une assez nombreuse collection sur actes royaux jusqu'au treizième. Je remarquerai qu'au règne de Charles V les sceaux précédents les sceaux des membres du conseil étaient avec celui du roi, mais à Louis XI cet usage cesse. Voyez mes matériaux manuscrits, chap. Royauté. — 94. Il est hors de doute que les secrétaires d'état, qui avaient le même habillement que les conseillers, n'eussent pas comme eux l'épée — 95. Robe courte portant sur l'épaule et les secrétaires d'état... auroient eu leaux de velours violet fendu jusqu'au bas par le côté droit, le cordon de soie violette, et sera retroussé du côté gauche jusqu'au coude... » Recueil d'ordonnances et règlements du conseil manuscrit déjà cité. — 96. « Et, afin qu'ils aient moyen de supporter la dépense qu'il leur conviendra faire à la suite de Sa Majesté, ordonne à chacun la somme de trois mil écus par an, qui sera payée par quartier en son épargne... » Ibid. — 97. Les appointements des conseillers n'étaient pas fixes : je vois que sous Henri IV ils n'ont pas été payés, mais Henri IV n'était pas malade. Henri II, François Ier les ont mieux payés. — 98. Pièces imprimées à la suite de Henri III, Certificat des seigneurs, etc. — 99. Histoire de France par Fauvel du Toc. — 100. Voyez la note 81 de ce volume. — 101. Histories de France publiées au seizième siècle.

STATION LXXIII. — LES PEINTRES FRANÇAIS. — 1. « De peintures en huile, dont un encaissé en bois fermant à deux gonds, contenant des biens de la veuve Nicolai, manuscrit déjà cité, autres peintures de ce temps, on peut citer celles de Jean C. Mémoires de De Thou, liv. 1, année 1553. — 2. Voyez les notes de la Station. — 3. Aux archives du royaume, ancien trésor des chartes, on conserve plusieurs aveux où se trouve peinte en tête de la chartre une miniature; il y en a entre autres une sur un hommage rendu au roi de Sicile, où le vassal est représenté à genoux, ayant les mains jointes dans celles du seigneur. — 4. On y conserve aussi, même nombre d'aveux, de denombrements ornés d'arabesques, de fleurs et couleurs. — 5. On y conserve aussi, lettres L, le livre de la donation, année 1518, peint de grotesques, de lettres historiques. — 6. Ordonnance du 18 avril 1578 relative au régime des gabelles. — 7. Description de la France par Paganini, chap. 2, Toulouse. — 8. Dictionnaire populaire, qui n'est d'ailleurs ni d'avant ni d'après.

9. Le diction *Nez à la François I<sup>er</sup>* doit dater et date de ce temps, on est de même du diction *Nez à la Henri IV*. — 10. Les portraits de ce temps ainsi représentés existent encore en très grand nombre. — 11. Ancien diction de temps où les gens portaient la barbe longue, et, par conséquent, bien antérieur au seizième. — 12. Note 13 de cette station. — 13. Voyez les gravures du temps. — 14. Déjà au seizième siècle, et probablement au dix-septième, on écrivait en lettres d'argent. J'ai de toutes petites heures écrites en lettres d'argent, et que je crois avoir appartenu à Charles le Sage. Au seizième siècle, cette écriture n'était pas encore perdue. J'ai vu de la bibliothèque de feu M. D'Urieux un manuscrit de ce temps tenant l'office de la Vierge sur vélin noir écrit en lettres d'argent, les mots en lettres d'or. Les encadrements, peints avec goût

le feuillages, d'oiseaux, de papillons, en vert et en or. Je voulais  
 rit, mais le roi de Prusse le voulait aussi ; il avait plus d'ar-  
 —, a commissionnaire était là. Je disputai, je combattis long-temps  
 res, surenchères ; le roi de Prusse, comme on s'en doute bien,  
 a bataille. — 18. Au cabinet des manuscrits de la bibliothèque du  
 — 19 de la réserve, sont conservées les Heures les plus précieuses des  
 siècles. Toutes les miniatures ici décrites s'y trouvent, parmi grand  
 d'autres aussi belles et plus belles. Je suis à concevoir comment,  
 histoire de la peinture, les peintres des manuscrits de la bibliothè-  
 a roi n'occupent aucune place. — 19. Bibliothèque de La Croix du  
 v<sup>o</sup> *Raimond Rancurel*. — 20. J'ai un manuscrit du seizième siècle  
 : *Sixains en rime françoise*, rempli de miniatures dont les formes,  
 —, sont celles de la nature.

Bibliothèque de La Croix du Maine, v<sup>o</sup> *Nicolas Houel*. — 22. Il y  
 à la vente de la bibliothèque de feu M. D'Urier le manuscrit des  
 orphoses d'Ovide, écriture du seizième siècle, dont les miniatures,  
 en blanc et en noir, m'ont charmé et ont charmé bien d'autres, car  
 les enchérisseurs a cru qu'elles n'étaient pas trop chères à 3,500 fr. —  
 Livre de perspectives de Jean Cousin, maistre peintre, Paris, Royer,  
 — 24. Ballet comique de Beaujoyeux, déjà cité. — 25. Livre de per-  
 spectives de Jean Cousin, déjà cité. — 26. Peintre de marines fort célèbre  
 — seizième siècle. J'ignore si ses tableaux existent encore en Hollande ou  
 Angleterre. — 27. Agriculture de Quiqueran, chap. Capriers. — 28.  
 J., chap. Rizières. — 29. De l'art de laver par Gautier de Nismes,  
 — on, 1687, chap. 2 ; et Musée des monuments français par M. Lenoir. —  
 Voyage de France par Du Verdier, Limosin.

31. De l'art des émaux par Bernard de Palissy, déjà cité. — 32. Item  
 un tableau de thuille peinte enchassé en boys, où est figuré « Nostre-  
 seigneur en une forme de boys de chesne de quatre pieds de long ou en-  
 viron... Item autre tableau... » Inventaire de la veuve Nicolai, manuscrit  
 déjà cité. — 33. Il y avait à la vente des tableaux de feu M. Erard deux  
 petits tableaux-portraits de deux pouces en carré. Je les examinai bien ;  
 le — trois de Clouet. — 34. « A De Court, peintre du roy, pour un por-  
 — qu'il a fait de ma dite dame de Guise, quatre vingt dix livres... »  
 — d'un du duc de Guise déjà cité. — 35. Journal de Henri IV, année  
 1, mardi 4 mars. — 36. « A François Clouet, dict Jannet, peintre et  
 — de chambre dudit seigneur... » Roole des sommes payées pour les  
 obsèques du feu roy Henri II, manuscrit déjà cité. — 37. Peintre lyonnais  
 du seizième siècle. — 38. Peintre de Henri III, natif du Maus. — 39. Ce  
 recueil a été gravé. — 40. « Item six tableaux de thuille peintes garnyes  
 de leur chassis de boys en une thuille sans chassis... » Inventaire de la  
 veuve Nicolai, manuscrit déjà cité.

41. Bigarrures de Des Accords, les deux chap. Rebus, texte et figures.  
 — 42. Ibid., chap. Equivoques, texte et figures. — 43. Les devises de Pa-  
 radin, Anvers, Plantin, 1561, texte et figures. — 44. Emblèmes d'Alciat.  
*Poesis tacens. pictura loquens*, Gaspard, 1630. — 45. On conserve au cabinet  
 des manuscrits de la bibliothèque du roi, exposition sous verre, le manu-  
 scrit des dévots élanchemens du poète chrestien, qui est de l'année 1600,  
 où, dans une miniature, la Religion, sous la figure d'une jeune personne  
 en vertugadins, robe à la Médicis, frisure en cheveux annelés surmontée  
 d'une petite croix, se présente à Henri IV. — 46. C'est la notice abrégée  
 du fameux tableau des jésuites de Billom, conservé aux archives du pa-  
 lais de justice. — 47. « En la présence de moy notaire et secrétaire du  
 roy, Jehan Bourdichon, peintre dudit seigneur, a confessé avoir recen...  
 la somme de trente liv. tournois pour avoir paint et figuré de fin or... sur

à chacun costé d'une enseigne qui sort en la bande des cornes. Sous l'image de Mgr saint Michel armé combattant ung dragon, et en milieu de la dite enseigne ung soleil rempli de rayons dudit or et vers la queue de la dite enseigne ung porc espy couronné et tout le champ de la dite enseigne rempli de porc espy l'un d'iceulx or... le 11 mars 1511 » Je le signale de cette quittance. — 48. Hommes illustres français de Brantôme, Vie de Charles VIII. — 49. Vies des peintres du roi par l'Éprieu, Discours préliminaire, seizième siècle, *Primatice*. — 50. Ibid., Roger de Roper. — 51, 52. Lyon était pour ainsi dire peuplé d'Italiens, Histoire de Lyon par Rubys. — 53. Mon ami M. Lebrun, peintre amateur fort distingué, m'a dit qu'à son avis et à celui de plusieurs artistes, la ressemblance entre ces diverses figures et les diverses figures des tableaux de Raphaël était fort reconnaissable. — 54, 55. Bibliothèque de La Croix du Maine, 10<sup>e</sup> volume *Demiol*. — 56. Le Théâtre français par Bouguereau, Comte de Blois. — 57. Bibliothèque de Du Verdier, 10<sup>e</sup> Bernard Salomon. — 58 à 63 *Vezet*, *terza parte*, *vita del Russo*, *pitor fiorentino*.

64. Voyez la note 50 de cette Station. — 65. Vies des peintres du roi par l'Éprieu, Discours préliminaire, *Primatice*. — 66. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 7, Louvre, Dedans de la petite galerie. — 67. Ibid., liv. 14, Grande galerie. — 68, 69. Ibid., liv. 7, Dedans de la petite galerie. — 70, 71, 72. Ibid., Appartements de la reine. — 73. Histoire du duc de Peris par Lebeuf, Vincennes. — 74. Vies des peintres du roi par l'Éprieu, Discours préliminaire, Jean Cousin. — 75. Blason de la ville et des Châteaumeus, par Pierre Grosnet. — 76. « Peintres qui auront aussi quatre valets de chambre, au nombre de quatre, à chacun 33 escuz... trois autres peintres, à chacun x escuz... » Payement des gages des officiers domestiques de la maison du roy, manuscrit déjà cité.

STATION LXXIV.—LES SCULPTEURS FRANÇAIS.—1. Des plus célèbres bâtiments de France, par Du Cerceau, Anet. Le beau portail sculpté de ce château a été transporté au musée des Petits-Augustins. — 2. Antiquités de Paris, par Sauval, liv. 7, Tournerie. — 3. Antiquités de Paris par Corrozet, chap. 28, Entree de Henri II à Paris, etc. — 4. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 14, art. Hôtel de Carnavalet. Cet hôtel appartenait à M. le baron de Pommereul et à M. le chevalier de Pommereul son frère. Il devrait appartenir à la France; il devrait consacrer un musée et ses comparables sculptures, l'honneur de l'art, qui déjà ont été en la possession de tant de propriétaires, ne dépériraient plus. — 5. Ibid., art. Louvre. — 6. « Pierre Nanyu demourant à Paris, au nom et comme procureur de maistre Goujon, sculpteur... confesse avoir receu la somme de sept-vingt-trois livres à luy ordonnée... sur et tant moings des ouvrages de sculpture par luy fait au chasteau du Louvre et qu'il fera cy après... tant et plus l'an mil cinq cens soixante et ung le xviij may... » J'ai l'original de cette quittance. — 7. Je tiens de mon ami M. Lipsu, propriétaire à Tournai, dans la Brie, que feu son ami le célèbre sculpteur Leauot préférait les bas-reliefs de Goujon à tout ce qu'en ce genre les autres sculpteurs avaient fait de plus admirable. — 8. Description des monuments français de la capitale, par Lenoir, seizième siècle. — 9. Ce statuaire est mentionné en termes dans le compte des frais du mausolée de Henri II, et c'est la seule sépulture du royaume. « À Louis le Humbert l'albe, conducteur de la sépulture à raison de xx l. xvi s. viii d. par mois... » — 10. Voyez la note 18 de cette Station.

11. Musée des monuments français, par Lenoir, seizième siècle. — 12. Voyez la note 22 de cette Station. — 13. Voyez la note 23 de cette Station. — 14. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 7, Louvre, la petite galerie.

ors. — 13, 16. Musée des monuments français, par Lenoir, seizième  
— J'ai vu, dans une vieille maison à Loches, un médaillon du seizième  
terre cuite représentant François I<sup>er</sup>. — 17. Antiquités de Paris  
Jul, liv. 4, Saint-Denis. Le mausolée de François I<sup>er</sup> est attribué  
sculpteurs ; les uns croient qu'il est de Jean Cousin, les autres  
de Rambert. — 18. Ibid., et Musée des monuments français,  
seizième siècle. — 19. Ibid., mausolée de Henri II. — 20.  
solée de François II. — 21. Ibid., de Timoléon Cossé-Brissac.  
d'Anne de Montmorency. — 23. Histoire de Reims, par M. Ge-  
de Saint-Remi. — 24. *Scaligerana*, v<sup>o</sup> *Cassiorum*. — 25. An-  
Sauval, liv. 7, Louvre, la salle des antiques.

ATION LXXV. — LES GRAVEURS FRANÇAIS. — 1. Il n'y a guère  
le marchands d'estampes jusque vers le dix-huitième siècle, comme on  
s'en convaincre en lisant les adresses mises au bas des estampes. —  
voit au cabinet des estampes de la Bibliothèque du roi une épreuve  
vure de l'année 1423, sous verre, qui représente un saint-Christo-  
— Essai sur les nielles, par M. Duchesne aîné, Paris, Merlin, 1826,  
2. 3. — 4, 5. On n'a qu'à voir à la Bibliothèque du roi les estampes  
s sur bois, seizième siècle. — 6. Cette estampe est à la Biblio-  
du roi. — 7. Cette autre estampe est aussi à la Bibliothèque du roi.  
— nant voir à la Bibliothèque du roi les gravures sur bois de la fin  
— cle. — 9. Art de la gravure sur bois, estampes de ce temps.  
— es estampes de ce temps.

— Observation. — 12, 13. *Vasari, Vite de plu eccellenti pittori,*  
*sculptori, vite de Valerio Vicentino intagliatore et di altri intagliatori.* — 14.  
*Vite Christi ab Alberto Dureri effigata*, 1510. — 15. La danse des paysans,  
danse de la mort, et autres estampes d'Holben. — 16. Figures de l'A-  
pocalypse, par Duvet, Lyon, De Tournes, 1561. — 17. Voyez au tome II,  
lire XXI, *l'Artiste*, la note 64. — 18. Recueil des estampes de De  
conservé à la Bibliothèque du roi. — 19. Bibliothèque de Du Ver-  
Bernard Salomon. — 20. Gargantua, Pantagruel, Valence, Claude  
la 1<sup>re</sup>, 1547, avec fig.

21. Voyez les estampes des graveurs d'Allemagne et d'Italie au seizième  
siècle. — 22. Cette estampe a six pouces ; la femme adultère y est figurée  
à moitié corps. — 23. Ces diverses gravures sont conservées à la Biblio-  
thèque du roi. — 24. Graveur flamand du seizième siècle. — 25. Graveur  
italien du seizième siècle. — 26. Voyez à la station LXXIII, *les Peintres*  
*français*, la note 35. — 27. Lucien en belle humeur, ou nouvelles conversa-  
tions des morts. — 28, 29. Note 12 de cette Station. — 30. Les figures des  
cartes à jouer s'éloignent de plus en plus de leur costume primitif, elles  
appellent cependant par leurs couleurs tranchées celui du seizième siècle.  
— 31. Voyages de Montaigne, Thiers.

STATION LXXVI. — LES ARCHITECTES FRANÇAIS. — 1. « Item ung  
scripteur portant titre de vallet de chambre... trente trois escuz... » Paye-  
ment des gages des officiers de la maison du roi, manuscrit déjà cité. —  
2. Voyez à la Station LXXIII, *les Peintres français*, la note 49. — 3. Biblio-  
thèque de La Croix du Maine, v<sup>o</sup> *Pierre l'Escot*. — 4. Ibid., v<sup>o</sup> *Philibert*  
*Delorme*. — 5. Ibid., v<sup>o</sup> *Jaques Andreu*. — 6. Livres d'architecture de De  
Lorme, de Du Cerceau, etc. — 7. Notamment pour l'escalier, qui était  
comme aujourd'hui en dehors. — 8. Même dans la ville capitale, les esca-  
liers de toutes les maisons étaient en dehors. *Orbis terrarum* de Brann, liv.  
2, n<sup>o</sup> 47, *Moscovia urbs*. — 9. Il n'est guère en France de villes où il n'y  
ait de ces belles maisons du seizième siècle ornées de pilastres et de cor-



deux sculptés. — 10. Voyez à la Station LXXVII, *les Ateliers français*, la note 12.

11. Plusieurs de ces escaliers subsistent encore; on s'y en va au cou. — 12. Essai sur Bayeux, par Pluquet, chap. 13. Maisons d'architecture. — 13. Description de Fontainebleau, par Guichet, chap. 14. Des bâtimens de France, par Du Cerceau, Château de Saint-Germain. — 15. Le fidèle conducteur par Coulon, De Paris à Bayeux, etc. — 16. Voyez à la station LXXIV, *les Sculpteurs français*, la note 1. — 17. Des bâtimens de France, par Du Cerceau, Château de Verneuil. — 18. Les vieux châteaux du quinzième siècle existent encore en grand nombre. — 20. Plusieurs de ces hôtels du seizième siècle ont été enlevés à la ville de Paris. — 21. Des plus excellens bâtimens de France, par Du Cerceau, Louvre. — 22. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 7, Palais des Thermes. — 23. Histoire de Paris, Saint-Eustache, Saint-Etienne.

STATION LXXVII. — LES MUSICIENS FRANÇAIS — 1. Mémoires de Marguerite, reine de Navarre, Fête donnée à Bayonne. — 2. *Série de Bouchet*, série 5. — 3. Ibid. Jusqu'à la révolution les révoltés de la louise ont fait entendre dans les rues de cette ville, au milieu de la nuit, cette lugubre exhortation. — 4. Je lis dans les savantes recherches de M. Fêtu, professeur, bibliothécaire du Conservatoire, à Paris, sur la musique sur mon invitation « Les Odeurs d'Orléans jouaient de la flûte à trois sous les règnes de François 1<sup>er</sup> et de Henri II. » — 5. Bibliothèque de l'abbé Goujet, Martial d'Auvergne. — 6. Mémoires de Marguerite, reine de Navarre, Fête donnée à Bayonne. — 7. Tombeaux de la Biscate lauant par la Guenne, suivant Bellesort. — 8. Dans les manuscrits des quatorzième et quizième siècles on ne voit point de notes à quatre, ce n'est qu'à celles du seizième. — 9. Mémoires de Marguerite, reine de Navarre, Fête donnée à Bayonne. — 10. Lettres du roi, novembre 1570, relatives à l'institution de l'Académie française, *Historia sacrae musicae*, année 1570.

11. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 9, art. Académie. — 12. Lettres du roi, novembre 1570, déjà citées. — 13. J'ai dans mon *Essai sur les membranes* une feuille de musique du onzième siècle dans une. — 14. Telle est la musique manuscrite ou imprimée du seizième siècle. — 15. Musique du ballet de Beaujeux. Musique des divers ballets du seizième siècle. — 16. Même observation. — 17. *Les cantos de la musique antérieure Francoise, Colonne Agrippine*. — 18. Voyez la musique de la fin du seizième siècle. — 19. Introduction en la musique par le Grand, Paris, d'Attaignant, 1554. — 20. Des fondemens de la musique par M. de Paris, Duchemin, 1571.

21. Bibliothèque de La Croix du Maine, v<sup>o</sup> *Antique de Courcy*. — 22. Institution musicale par Claude Martin, Paris, Nicolas Duchemin. — 23. Invention musicale par Clément Jennequin, Lyon, J. de la Cour. — 24. Instruction de partir toute musique des huit divers livres, par le roi. — 25. Traicté de musique par Guillaume Costeley, Paris, 1579. — 26, 27. Instruction pour apprendre la musique par Blockland, Lyon, 1573. — 28. *Cadronch de musique*, Paris, Francfort, 1597. — 29. Madrigaux par Monteverde, Venise, 1594. — 30. trouvent ces accords. — 31. Lettres du roi, novembre 1570, déjà citées, règlement à la suite. — Au 3<sup>e</sup> livre des Arts et ballets du 16<sup>e</sup> siècle cités, on trouve un morceau de musique qui a pour titre : *Vers de la Hail*.

31. Voyage d'Anacharsis en Grèce par Barthélemy, chap. Musique. — 32. Invention musicale par Jennequin, liv. 1<sup>er</sup>, *Caquet des femmes*.

n. franç. par Montfaucon, seizième siècle, Catalogue d'Anne :  
 — 34. Voyez les dernières notes de la Station LXVI, la  
 — 35. « Pour deux collets de maroquin auxd. chantres. » Fac-  
 le Guise. — 36. Musique des messes des morts, déjà citées. — 37.  
 nités de Paris par Sauval, liv. 9, Autre projet d'académie par Mau-  
 — 38. Messes de requiem par Claudin, Paris, veuve D'Attaignant,  
 — 39. Messe de Claudin, et notamment la messe sur fantaisie. —  
*...ber modulorum quinis vocibus, ab Orlando Lassusio*, Louvain, 1571.  
*...Hic ille Orlandus lassum qui recreat orbem*. Biogr. du temps. — 42.  
 es de musique de Maillard, Lyon, Tournes, années 1581 et suiv.  
 .. Ibid., *Vespres, Magnificat*. — 44. *Zacconi pratica di musica*, cap.  
*trina*. — 45. Ibid., cap. *San Philipppo di Neri*. — 46. Les Psalmes de  
 nis en musique par Goudimel, Paris, Leroy, 1565. — 47. Psalmes  
 id mis en musique par Santerre, Poitiers, Logerois, 1567. — 48.  
 mes français par Marot, mis en musique par Ferrier, Paris, 1568. —  
 Psalmes de Marot et Bèze, mis en musique par Jambe-de-Fer, Lyon,  
 — 50. Musique des psaumes des auteurs des notes ci-dessus citées.  
 ... « Métayers de la métayerie du maistre des enfans de l'abbaye de  
 als... » Inventaire des titres du duché de Châteauroux, déjà cité. — 52.  
 récitez en musique devant le roy au festin de messieurs de la ville de  
 par Jean-Antoine de Balf, Paris, Frédéric Morel, 1578. — 53.  
 ... comique de la royne par Beaujoyeux, déjà cité. — 54. Factum du  
 de Guise, déjà cité. « Pour neuf aulnes et demye de drap verd qui ont  
 employez à faire des chausses et manteaulx à deux chantres de mgr... »  
 voyez aussi le cabinet du roi de France, chap. Evêques. — 55. Diction-  
 naire des musiciens par MM. Choron et Fayolle, v<sup>o</sup> *Carissimé*. — 56. A  
 cause de la grande dimension de certains instruments de ce temps. — 57.  
 Même observation. — 58. Chansons spirituelles mises en musique par Di-  
 dier Lupi, Paris, Duchemin. — 59. Amours de Ronsard mis en musique  
 par Jean de Maletty, Paris, 1578. — 60. Airs et ballets du seizième siècle  
 déjà cités, où sont des odes de Ronsard.  
 61. Les quatrains de Pybrac mis en musique par Boni, Paris, Ballard,  
 1582. — 62. Airs et ballets du seizième siècle, déjà cités. — *Arena, Leyre*  
*dansandi*. — 63. Noël et chansons par Martin, Lyon, Bonhomme, 1556.  
 — 64, 65. Vénérerie de Fouilloux, Comme les bergères erodent leurs brebis.  
 — 66. Passez devant les cabarets borgnes ou non borgnes, dans les villos,  
 dans les provinces, vous entendrez ce joyeux monosyllabe : *Gue, ouue* ;  
 vous l'entendrez surtout en Bourgogne, où il est fort ancien, car on le  
 trouve dans de vieux noëls bourguignons. — 67. La réplique aux chan-  
 sons de ceux de Nuz au bas pays du Maine par Bedouin, Le Mans, vers  
 1560. — 68. On a entendu la *romanesca* aux célèbres concerts historiques  
 de M. Félis, que nous venons de céder à la Belgique, mais à cette condi-  
 tion qu'il reviendra tous les ans, tous les deux ans au moins, renou-  
 veler ses fêtes d'une érudition musicale si originale, si piquante, dont  
 on lui doit l'invention et dont les amateurs conserveront à ses descendants  
 l'honorable et noble privilège exclusif. — 69. Voyez la note 62 de cette  
 Station.

STATION LXXVIII. — LES DANSEURS FRANÇAIS. — 1. Dictionnaire  
 de commerce de Savary, v<sup>o</sup> *Violon*. — 2. Formulaire récréatif, chap. Trans-  
 action sur la rupture d'un mariage. — 3. Amitié, amours et amourettes  
 de Le Pays, lettre 2. — 4. Ordonnances d'Orléans, 1560, art. 23 ; de Blois,  
 1579, art. 38. — 5. Noms féodaux ou noms de ceux qui ont tenu fief en  
 France depuis le douzième siècle jusqu'au dix-huitième, par l'abbé de Bé-  
 thencourt, Paris, 1826, v<sup>o</sup> *Beauxvax*. — 6. Pasquier, liv. 11, lettre 2, à

Sainte-Marthe. Journal de Henri III, année 1584. — 7. Histoire des miracles de Notre-Dame-de-Liesse, Reims, 1617, 4<sup>e</sup> partie, chap. 5. — 8. Mémoires de De Thou, liv. 2, année 1583. — 9. Quatre livres de lances mis en musique par d'Estrée, Paris, 1584. — 10. Ibid., chap. Passant.

11. Le Printemps par Yver, Paris, Langelier, 1578, 3<sup>e</sup> journée, pièce. — 12. L'Orchésographie par Thoinot-Arbeau, chap. Gallarde. — 13. Dictionnaire étymologique de Ménage, v<sup>o</sup> Cassandra. — 14. L'Orchésographie de Thoinot-Arbeau, chap. Volte. — 15. Registres du parlement de Provence, arrêt du dernier jour de mars 1542 relatif à la défense de porter la pèlerine, la voultte, sous peine du fouet. — 16. Orchésographie de Thoinot-Arbeau, déjà citée. — 17, 18. Formulaire récréatif, chap. Traicte sur la rupture d'un mariage. — 19. Premier, second et tiers livre de ces de violes à cinq parties par Gervaise, Paris, veuve d'Attaignant, 1584.

20. Orchésographie d'Arbeau, chap. Mémoire des mouvements, et les basses danses.

21. Voyage d'Anacharsis par Barthélemy, chap. Musique. — 22. Orchésographie d'Arbeau, où l'on voit qu'il vivait au seizième siècle. — 23. Ballet de Beaujoyeux, déjà cité. — 24. Cette expression se trouve aussi souvent dans les pièces de théâtre du seizième siècle. — 25. Ballet dans les notes de la Station précédente et dans celle-ci. — 26. De Pluïdore recueilli en 1660, par ordre et aux dépens de Louis XIV, qui a des volumes d'airs de danse du seizième siècle. Cette précieuse collection s'est perdue. Heureusement M. Fétis en avait fait copier le 1<sup>er</sup> volume, où l'on trouve des airs à plusieurs parties de rebec, instrument le plus à l'usage des ménestriers. — 27. Orchésographie de Thoinot-Arbeau, chap. Braules. — 28. Ibid., chap. Courante. — 29. Ibid., chap. Branle de vandières. — 30. Ibid., chap. Branle des sabots. — 31. Ibid., chap. Branle des chevaux. — 32. Ibid., chap. Branle des ermites. — 33. Ballet composé de la royne par Beaujoyeux.

STATION LXXIX. — LE SPECTRE DE SAINT-DENIS. 1. Il est contestable, d'après plusieurs actes qui sont en ma possession, que longtemps avant la fin du seizième siècle certaines classes de notaires portaient le titre de conseiller du roi. Je conviendrais cependant que ce honneur n'était au Châtelet, dont les fumées des vins du dessert avec celles de la cuisine n'étaient pas dissipées, peut avoir anticipé de quelques années sur le conseiller du roi; mais en même temps il n'est pas sûr qu'il ait anticipé, car dans mon recueil in-folio d'actes originaux des notaires de Paris et de toutes les provinces de la France, quatorzième, quinzième, seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, je vois que la pratique de prendre ne concorde pas toujours avec la chronologie des ordonnances et des réglemens qu'on trouve insérés dans leur histoire. — 2. Histoire de Louis françois de Brantôme, Vie de Henri II. — 3. Les choses fortifiées continuées en une lettre envoyée à Henri de Valois par un enfant de Paris, Paris, Grégoire, 1589. Victoire obtenue à Tours à l'encontre du tyran, etc., en laquelle ont été ruinés les principaux capitaines, généraux et capitaines de la France, Paris, Millot, 1589, etc. — 4. Apologie pour Herodotus par Henri Estienne, 1566. Histoire générale de d'Aulugre. — 5. Annales gallicanum a Gaguino, Suppl. a Velleio, art. Concil. Pinar. — 6. Louis XII et François I<sup>er</sup> par M. Roederer, Paris, Roissange, 1825. Histoire composée sur les histoires et mémoires du temps. — 7, 8. Pauli Jort Hist. sui temporis, Venise, 1552, et Mémoires de Du Bellay, 1516. — 9. Concordata cum papam Leonem X et Franciscum I, anno 1517. — 10. Histoire d'Espagne par Ferreras, année 1521.

11. Histoire de Marseille par Ruffi, liv. 6, chap. 6, Charles V devant

eille. — 12. La grande danse macabre, Lyon, 1499. — 13. Registres parlement de Dijon, Entrée des rois, Conseil secret, seizième siècle. — Histoire de France, Histoire d'Allemagne, Guerres de religion. — 15. Vire d'Espagne par Ferreras, année 1553. — 16. De l'apparition des pardons Calmet, tome 2, où il est dit que cet auteur était Espagnol vint au milieu du seizième siècle. — 17. Histoires prodigieuses par Guinau, Paris, 1567. — 18. Trésor d'histoires admirables par Goulard, Paris, Crespin, 1620. — 19. Histoire de France par Dupleix, Règne de Henri II. — 20. Histoire de François I<sup>er</sup> et François II. — 21. Recueil des plus mémorables avenues en France sous les règnes de Henri II, François II, etc., année 1560. — 22. Contrat de mariage de François II avec le Stuart. — 23. Encore au traité de Versailles de 1783, le roi d'Angleterre prenait le titre de roi de France; il ne le prend plus. — 24. Relation des états généraux par Quinet, déjà cité, États d'Orléans. — 25. Histoire de France par Mézeray, Paris, Thierry, 1683, Règne de Charles IX. — 26. Ibid., Règne de Henri III. — 27. Discours au roi sur la conférence de la Fontainebleau, par Bertaut, Paris, 1600. — 28. Louis XII et François I<sup>er</sup>, ouvrage où M. le comte Roderer a sévèrement gourmandé les historiens d'avoir confondu avec un roi bonhomme le bon et grand roi Louis XII, où cette haute et belle statue royale qu'il a si amoureuxment de paraître plus haute et plus belle quand on se souvient que c'est lui dans la plus célèbre journée de notre histoire, a donné la main, à la croupe du trône, au dernier roi de l'ancienne France. — 29. Voyez les notes de la Station la Pensionnaire de Villepreux.

## TABLE DES STATIONS.

	Pages.		
L'Arrivée en France. . .	1	XL.	Les Amendes . . . . .
Les Auberges françaises. .	1	XLI.	Le Pedescaux de Metz. .
Les Grands hommes de la		XLII.	La Capitale de la France
Chalosse. . . . .	3	XLIII.	La Boutique de Calais. .
Le Crieur de Montauban. .	5	XLIV.	L'Écrivain de Calais. . .
Les Bohémiens français. .	10	XLV.	Le Vieilleur d'Amiens. .
Les Chemins de la France .	13	XLVI.	Les Noms propres fran-
Les Postes françaises. . .	16		çais. . . . .
Les Voitures françaises. .	18	XLVII.	L'Épée française . . . .
Les Rivières de la France .	21	XLVIII.	Les Calculs de Chartres.
Les Canaux de la France. .	23	XLIX.	Le Concierge de Rambouillet. . . . .
Le Chasseur des Cévennes .	24	L.	Les Prisons de la France
Le Pêcheur des Cévennes .	34	LI.	Le Concierge de Meudon.
Les Cadets français . . .	41	LII.	Le Chevalier de Melun. .
Les Vanteries françaises. .	46	LIII.	Les Aumônes françaises.
Les Étudiants de Montpel-		LIV.	Les Hôpitaux de la France
lier . . . . .	47	LV.	Le Sergent de Valognes. .
Le Garde Malade de Mont-		LVI.	Le Confrère de Ch. Abel.
pellier. . . . .	52	LVII.	Le Pensionnaire de Villepreux . . . . .
Le Parisien de Montpel-		LVIII.	L'Imprimerie et la Librairie françaises . . . . .
lier . . . . .	57	LIX.	Le Libraire de Paris. . .
Le Latiniste de Montpel-		LX.	Les Hommes illustres de la France . . . . .
lier . . . . .	62	LXI.	Le Bourgeois de Gonesse.
Le Pénitent d'Avignon. . .	65	LXII.	Le Maréchal de Gorse. .
Le Bourgeois de Nîmes. .	69	LXIII.	Le Fils du maréchal de Gorse . . . . .
L'Avocat de Toulouse. . .	80	LXIV.	Les Comédiens français .
Le Jurisconsulte de Toulouse . . . . .	91	LXV.	La Belle Lyonnaise. . . .
Le Clerc du jurisconsulte de Toulouse . . . . .	95	LXVI.	La Vie domestique d'un Français . . . . .
Le Procureur de Toulouse .	96	LXVII.	Les Ateliers français. . .
Le Clerc du procureur de Toulouse . . . . .	103	LXVIII.	Le Tourmenteur d. Paris.
Le Maire de Rabastens. .	107	LXIX.	Les Plaines de France. .
Le Capiscot de Gaillac. .	108	LXX.	Les Côteaux de France. .
Les Deux scelleurs d'Albi .	111	LXXI.	Les Vallons de France. .
Le Bourgeois de Rodès .	113	LXXII.	Le Rieur de Montargis. .
Le Vieux écolier de Saint-Flour . . . . .	118	LXXIII.	Les Peintres français. . .
Les Habits français . . .	137	LXXIV.	Les Sculpteurs français.
Les Paysans de la France .	137	LXXV.	Les Graveurs français. .
La Civilité française . . .	143	LXXVI.	Les Architectes français.
Le Clergé français . . .	153	LXXVII.	Les Musiciens français. .
Le Colloque de Poissy. .	153	LXXVIII.	Les Danseurs français. .
Les Deux époux de Mâcon .	156	LXXIX.	Le Spectre de St-Denis.
La Famille champenoise. .	166	LXXX.	Le Départ de France. . .
L'Oncle de Mareuil . . .	173		
La Nièce de Châtillon. .	181		



